V.A. KRAVCHENKO

J'AI CHOISI LA LIBERTÉ !

Traduit de l'américain par Jean de Kerdéland

PRÉFACE DE PIERRE DAIX

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE
D'UN HAUT FONCTIONNAIRE
SOVIÉTIQUE

OLIVIER ORBAN

nouvelles éditions baudinière

V.-A. KRAVCHENKO

J’ai choisi la liberté !

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE
D’UN HAUT-FONCTIONNAIRE SOVIÉTIQUE

TRADUIT DE L’AMÉRICAIN PAR
JEAN DE KERDÉLAND

Olivier Orban

© V.-A. Kravchenko, 1947.
© Olivier Orban/Nouvelles Éditions Baudinière pour la préface de Pierre Daix, 1980.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

L'ouvrage de Victor Andreïevitch Kravchenko dont j'ai l'honneur de présenter le texte français au public de mon pays n'est pas un livre comme les autres, et sa nature très particulière rend indispensables quelques explications liminaires.

C'est, naturellement, en russe que l'auteur a rédigé son autobiographie ; le livre fut ensuite traduit en anglais aux fins de publication en Amérique, puis Kravchenko, par un scrupule qui l'honore, fit retraduire en russe la traduction anglaise, afin de mieux s'assurer par lui-même que sa pensée avait été traduite et non trahie. En ce qui me concerne, par conséquent, j'ai dû travailler sur le texte anglais, seul accessible, c'est-à-dire traduire une traduction.

Faut-il en conclure que le texte français ainsi obtenu puisse, en quelque façon, ne pas correspondre exactement à la pensée et aux intentions de l'auteur ? On peut répondre hardiment par la négative, puisque Kravchenko, on vient de le dire, a exigé de son traducteur américain une fidélité rigoureuse et n'a pas craint de contrôler étroitement le texte anglais en recourant au bizarre expédient signalé plus haut. Ce qu'il faut souligner, en tout cas, c'est que le traducteur américain, ainsi obligé par l'auteur à faire du « mot à mot », a dû laisser délibérément de côté toute élégance de style pour calquer véritablement l'original russe. Quant à moi, il m'a fallu imiter à mon tour ce procédé et me borner à traduire aussi littéralement que possible le texte anglais.

Ces explications – que j'eusse souhaitées plus brèves – étaient indispensables, je crois, pour bien montrer au lecteur français le caractère très spécial du livre que je lui présente aujourd'hui. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'une œuvre « littéraire » – à loin près – mais d'un document, d'un témoignage, que toute recherche d'effet, tout artifice de style n'auraient fait qu'abîmer et affadir.

Le principal mérite d'un ouvrage de cette nature est d'être vrai ; la qualité principale de son traducteur doit être l'exactitude. Ma version devait être d'une fidélité scrupuleuse ; j'y ai tâché. Il fallait que la traduction tînt lieu du texte même à ceux qui ne peuvent le consulter et qu'elle en reproduisît la physionomie, le style – voire les imperfections.

Ces imperfections, elles ne manquent pas dans le texte de Victor Andreïevitch Kravchenko, qui est ingénieur-métallurgiste, et non pas écrivain. Il eût été facile, sans doute, de les faire en grande partie disparaître. Je ne l'ai pas voulu. On trouvera donc, dans les pages qui suivent, le fidèle reflet de la pensée de l'auteur, mais on y remarquera quelques redites, certaines incorrections, un manque à peu près absolu de transitions et, d'une façon générale, ces maladresses inévitables que devait commettre un homme de bonne foi et de bonne volonté à qui la règle à calcul est beaucoup plus familière que la plume de l'écrivain. Encore une fois, il s'agit ici d'une autobiographie parfaitement authentique et non d'un quelconque roman.

Ce mot de « roman » qui vient sous ma plume me fait songer au grand succès remporté chez nous, l'an dernier, par la traduction française d'un ouvrage américain sur l'U.R.S.S., que beaucoup de lecteurs n'ont pas hésité à considérer comme un document d'Histoire. Peut-être, en lisant la version française du livre de Kravchenko, comprendront-ils quel immense intervalle sépare le roman – si documenté, si adroitement « historique » soit-il – du récit vécu fait sans art, mais sans artifice, par un témoin, de certains événements importants de l'Histoire du Monde.

Traducteur, je n'ai à parler que de traduction. D'autres que moi jugeront de la valeur de l'ouvrage. Je puis dire, cependant, que tout ce qu'on sait de Kravchenko me fait le regarder

comme un homme d'une valeur morale incontestable et d'une véracité entière. *J'ai choisi la liberté* constitue, je pense, un témoignage absolument unique sur l'U.R.S.S. Les faits, les noms, les dates, les preuves que nous apporte l'auteur, dans son autobiographie, ne pourront manquer de faire réfléchir le lecteur non prévenu. Peut-être même les zélateurs de certains partis qui vont chercher bien loin leurs consignes et leurs programmes trouveront-ils dans ce livre la matière d'utiles rajustements d'idées.

I Choose Freedom, qui connaît aux États-Unis et dans tous les pays de langue anglaise un succès sans précédent, est actuellement en cours de traduction dans la plupart des langues européennes. Mon éditeur tenait à ce que la traduction française fût la première à paraître dans le Vieux Monde. C'est maintenant chose faite. Pour arriver à ce résultat, j'ai dû traduire en un peu moins de six semaines de travail effectif le texte que je soumets aujourd'hui au lecteur. J'ai donc grand besoin de son indulgence.

Pour le reste, je dirai avec le vieux traducteur Nicolas Fumée, mon confrère du XVI^e^ siècle : « J'ai pensé faire plaisir à ceux de nostre nation, lesquelz sont auiourd'huy curieux de veoir et d'apprendre autant et plus que nos prédécesseurs n'ont esté, si ie mettois en nostre langue ceste histoire. »

K.

AVERTISSEMENT N° 2
ou
TRENTE-TROIS ANS APRÈS…

Trente-trois ans après, ce qui est – largement – l'âge d'une génération ! Les lignes du bref Avertissement qu'on vient de lire, je les ai en effet tracées à la fin de janvier 1947, au moment même de remettre à l'imprimeur l'énorme manuscrit du livre de Victor Andreïevitch Kravchenko, *J'ai choisi la liberté,* dont je venais d'achever la traduction.

Malgré des difficultés sans nombre, l'ouvrage allait paraître quelques semaines plus tard et, le 1er mai, il s'étalerait aux vitrines de toutes les librairies, dont plusieurs çà et là seraient d'ailleurs fracassées de pavés « vengeurs ». Aussi reconnaîtrai-je d'emblée que j'avais médité mon affaire, ou encore prémédité cette effraction de l'esprit français au profit de la Vérité, notre prétendue « fête du Travail » – dont nul ne peut ignorer qu'elle a été confisquée, depuis belle lurette, à l'exclusif profit des communistes – me paraissant une excellente occasion pour lancer (moi aussi) mon pavé…

Pavé ? C'est bien plutôt de bombe qu'il faudrait parler, en la circonstance ! Sans autre publicité d'aucune sorte, le gros ouvrage dont j'offrais au public francophone la première traduction en Europe connut aussitôt un succès immense, foudroyant, et d'une telle envergure qu'aucun autre, dans toute la librairie française, ne saurait lui être comparé. Prudemment tirée à trente mille exemplaires, la première édition s'enleva en trois jours, et ce rythme effarant, dès lors, se poursuivit si vite et si longtemps qu'un problème capital vint hanter mes nuits blanches : comment trouver, en cette époque pénurieuse et de strict contingentement, les centaines de tonnes de papier nécessaires à l'assouvissement d'une telle boulimie ?

Autre phénomène encore jamais vu, dans le genre, et plus étrange encore peut-être que le reste : son extraordinaire et immédiat triomphe initial allait s'attacher au livre, à peu près sans aucun fléchissement, et se poursuivre ainsi pendant des années !

L'ouvrage aurait même pour résultat passablement inattendu d'enrichir notre langue d'une expression nouvelle. Aujourd'hui encore, en effet, qui pourrait ignorer, depuis ce printemps de 1947, ce que veut dire « choisir la liberté » ? La formule, qui a fait fureur, continue d'être mise à toutes les sauces.

Depuis quelque vingt-cinq ans déjà, *J'ai choisi la liberté* est devenu pratiquement introuvable. Or la fringale de lecture des amateurs possibles de l'ouvrage n'est nullement apaisée, semble-t-il, et la tournure qu'empruntent, un peu partout dans le monde, la plupart des grands événements actuels stimule et favorise au contraire sa reviviscence. De nouvelles générations de lecteurs ont surgi, en outre, à qui leur âge n'avait pas permis de connaître le fameux livre autrement que par ouï-dire, et qui se révèlent vivement soucieux de combler cette lacune dans leur légitime curiosité, dans leur instruction civique, dans leur connaissance personnelle et directe de l'Histoire non truquée.

C'est pour leur donner satisfaction qu'on réédite ici cet inestimable témoignage tout vibrant de sincérité d'un ex-membre du Kremlin, premier en date, en importance et en qualité de tous les grands transfuges soviétiques. Malgré le temps écoulé depuis sa publication première, il n'a certes pas vieilli, cet extraordinaire récit autobiographique, si minutieusement détaillé, si précisément buriné jusque dans ses plus petits détails. Sa portée – immense – ne s'en est pas davantage affaiblie, au fil des années, au contraire. Car

cet incontestable et bouleversant document d'Histoire, on sent, on comprend ligne après ligne que « c'est du vrai » – et le vrai, voyez-vous, cela dure…

Nos erreurs et nos sottises perdurent aussi, hélas, pour ceux d'entre nous – c'est-à-dire presque tous – qui se montrent insoucieux de dégager et d'assimiler personnellement cette vérité, ou qui s'obstinent à ne point profiter de ses leçons. Et ainsi, qu'on le veuille ou non, l'Histoire, si l'on n'y veille pas, se répète, et même elle bégaie… Ceux qui comme moi, par exemple, peuvent exciper du mélancolique privilège de l'âge, ne sauraient se dissimuler – sauf par cécité volontaire – qu'il existe une étonnante, une désolante analogie entre cette année 1947 qui me vit, n'ayant que trente-trois ans à peine, tracer l'*Avertissement nº 1* au présent volume, et l'actuelle année 1980 qui me retrouve, vieilli du double, en train d'écrire l'*Avertissement nº 2*.

Force m'est de revenir maintenant en arrière pour exposer ici la véritable histoire de l'important ouvrage qu'on va lire. Je ne pourrai le faire évidemment qu'en parlant aussi de moi-même, ce dont je m'excuse à l'avance – mais le moyen me manque de procéder autrement, depuis surtout que les journaux de jadis m'ont commodément baptisé « le Kravchenko français ». Le Breton que je suis, au reste, ne se vit-il pas un jour condamné à mort – en même temps que Kravchenko, bien sûr – comme « traître à la patrie soviétique » ?

C'est en 1946, au cours de la dernière semaine de novembre, que j'entendis parler pour la première fois, à l'issue d'un grand dîner, de Kravchenko et de son livre. Je ne vais jamais aux dîners, grands ou petits, n'aimant pas perdre mon temps, et je n'avais assisté à celui-là que pour y rencontrer un grand armateur marseillais avec qui j'espérais parler bateaux.

Le « grand dîner » fut sans intérêt aucun, et mon armateur – laissons-lui ce seul titre – n'y desserra point les lèvres. Il paraissait soucieux et fatigué, méditant probablement les renseignements qu'il venait de recueillir au cours d'un voyage-éclair aux U.S.A. Sur la porte, comme nous allions nous séparer, il tira de la poche de son pardessus un gros volume relié en percaline bleue qu'il me jeta presque au visage.

— Tenez, me dit-il, voici le livre de Kravchenko. Je l'ai acheté à l'aéroport et dévoré pendant le trajet de retour. On n'a pas le droit d'ignorer cela !

Haussant les épaules, je jetai un coup d'œil au bouquin, dont le titre bizarre me frappa aussitôt : *I Choose Freedom*. Jamais encore je n'en avais entendu parler, et je ne savais rien non plus, absolument rien, de son auteur. J'étais alors trop accablé de besogne pour me tenir vraiment au courant de l'actualité. À cette époque, je dirigeais les Éditions Self, que j'avais fondées à la Libération, et je ne quittais mes bureaux de la place Dauphine que pour me réfugier dans mon cabinet de travail de l'île Saint-Louis où je travaillais à mes ouvrages personnels.

Sitôt rentré chez moi, ce soir-là, je me proposai de feuilleter quelques pages du livre inconnu, « pour m'endormir »… et ne pus m'arracher à sa lecture avant qu'il ne fît grand jour !

Est-ce à dire que j'avais trouvé l'ouvrage « passionnant » ? Oui, sans doute, et passionnant dans un genre bien particulier. C'était un livre écrit sans art, mais aussi sans artifice, un livre de mémoires, une autobiographie qui embrassait tous les aspects les plus importants, les plus saisissants de l'histoire de la Russie, de 1905 à 1943 – et l'auteur de ce livre, un Russe réfugié aux États-Unis, était un ancien membre du gouvernement soviétique qui avait exercé, jusqu'en 1942, de très hautes fonctions au sein du Sovnarkom, le tout-puissant Soviet des Commissaires du Peuple.

Jamais on n'avait présenté un aussi accablant témoignage contre la Russie soviétique ; jamais réquisitoire plus documenté, plus circonstancié, plus autorisé, n'avait été prononcé

contre Staline et la clique du Kremlin. Comme tout le monde, naturellement, j'avais lu *Le Zéro et l'Infini* d'Arthur Koestler, qui venait alors de paraître, mais en refermant le livre de Kravchenko, je comprenais mieux, et de la plus éclatante façon, quel gouffre peut séparer un roman, aussi habile que pût être son auteur, du simple et candide récit d'un témoin.

Ma décision fut aussitôt prise, dès ce petit matin frisquet de novembre 1946 : il fallait faire connaître l'ouvrage au public de notre pays. Les faits, les noms, les dates, les preuves que nous apportait l'auteur dans son autobiographie, cet ensemble constituait un rapport absolument unique sur trente années d'U.R.S.S. et ne pourrait manquer de faire réfléchir le lecteur français.

Au travail, par conséquent, et sans perdre un instant !

Tout cela était bel et bon, mais quel moyen employer pour entrer en rapport avec Kravchenko ? Il expliquait lui-même, dans son livre, comment, écœuré de la Russie de Staline, il avait réussi en juin 1943 à se faire envoyer à Washington comme membre de la Mission d'Achats soviétique constituée là-bas en vertu de la loi prêt-bail ; il disait aussi dans quelles circonstances il avait abandonné cette Mission d'Achats, quelque six mois plus tard, pour se perdre dans la multitude des citoyens américains et commencer à rédiger son livre. Mais il expliquait encore qu'il se cachait, qu'il se terrait pour fuir les agents du N.K.V.D., le nouveau Guépéou, dont la vindicte le poursuivait à travers toute l'Amérique. Dans ces conditions, y avait-il quelque espoir que je parvinsse jamais à découvrir moi-même ce fugitif, cet homme traqué ?

Finalement, je résolus d'appeler New York au téléphone pour m'entendre avec l'éditeur de Kravchenko. Hélas, l'employé de la maison Scribner's qui répondit à mon appel aurait rendu des points, pour la prudence, au proverbial serpent. Il me déclara en substance que « l'affaire Kravchenko » – car il y en avait déjà une, là-bas, et qui battait son plein – était beaucoup trop sérieuse pour qu'on la pût discuter raisonnablement au téléphone à travers l'Atlantique et il ajouta même qu'après tout, rien ne lui permettait d'être sûr de mon identité et de la pureté de mes intentions. Et là-dessus, il raccrocha.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire : prendre l'avion et gagner l'Amérique. J'adoptai ce procédé et employai les quelques jours de délai nécessaires aux formalités de mon départ à glaner, de-ci, de-là, tous les renseignements que je pus sur l'ex-camarade Victor-Andreïevitch Kravchenko récemment promu à la dignité de « crapaud visqueux ». Le résultat de ces investigations fut d'ailleurs maigre à faire peur. Tout ce que l'on put me dire, c'est que le succès de son livre était considérable et que l'ouvrage, malgré son prix relativement élevé pour l'époque – trois dollars cinquante cents – s'était déjà vendu à plus de deux millions d'exemplaires et promettait de « marcher » beaucoup mieux encore.

Malheureusement, si moi je n'apprenais pas grand-chose, mes investigations et mes tâtonnements ne tardèrent pas à donner l'éveil aux agents communistes, et toute une belle littérature commença de pleuvoir sur moi à chaque distribution de courrier. En termes régulièrement orduriers, ON m'avisait qu'ON avait eu vent de mes criminels projets et qu'ON prenait toutes dispositions pour purger la France, et au besoin l'univers, d'une immondice comme moi. Mes jours étaient comptés, m'affirmait-ON ; l'œil de Moscou était sur moi, suivant mes louches évolutions, et bientôt mon ignoble carcasse serait enfin restituée à sa destination naturelle, qui était de servir de pâture aux habitants réguliers du souterrain séjour.

C'est au milieu de ces aimables divertissements qu'un certain Alex Martin partit pour l'Amérique, le 30 novembre 1946.

Qui diable est cet Alex Martin, et que vient-il faire dans une histoire déjà si touffue ?

Parmi les rares intimes que je mis au courant, ce fut à qui me conseillerait de changer de nom. Afin de ne pas devenir une proie trop facile, affirmaient ces bons apôtres de la trouille, il me suffirait d'adopter quelque pseudonyme devenu parfaitement inoffensif à force d'usage et d'usure, quelque chose dans le genre de Durand.

Si cette histoire de pseudonyme fut pourtant adoptée à la fin, aboutissant ainsi à la très provisoire évocation d'une sorte d'ectoplasme officiel et administratif aussitôt baptisé Alex Martin, la prudence n'y joua aucun rôle, mais la seule nécessité. En 1946, en effet, un simple voyage aux États-Unis, aujourd'hui si banal depuis longtemps déjà, n'était pas précisément chose facile. On ne pouvait alors accéder aux lignes internationales de transport – aux lignes aériennes, surtout – qu'au moyen de « fiches d'embarquement », assez lentement obtenues, ou encore à l'aide de ces « ordres de mission » réservés aux privilégiés et personnalités d'importance. En la circonstance, heureusement, l'armateur allait se montrer fort utile. Il avait tant d'amis, et si puissants, qu'ils fabriquèrent de toutes pièces (fausses), à eux tous et en un tournemain, le très mythologique personnage répondant au nom d'Alex Martin. Ce n'était au vrai qu'un homme de papiers, mais il n'en débarqua pas moins sur un terrain d'aviation militaire proche de New York, puis s'évapora presque aussitôt dans la nature en brandissant un *special pass* à ce point confidentiel qu'il ne le montrait à personne !

Mais il reste que ce petit voyage aux U.S.A., sur les traces de Kravchenko, fut une assez extraordinaire équipée…

À New York, au 597 Fifth Avenue, Martin-le-Synthétique se fit annoncer chez l'éditeur de Kravchenko et prouva d'abord sa véritable identité, qui fut longuement et méticuleusement contrôlée. Après quoi, et lorsqu'il eut été dûment examiné, interrogé, soupesé, on consentit enfin à lui communiquer non pas l'adresse de l'homme en fuite, mais une adresse où il trouverait probablement « une personne », laquelle à son tour lui dirait peut-être comment rencontrer l'insaisissable Victor-Andreïevitch.

Du même coup, le faux Alex Martin se vit également gratifier d'une information précieuse : tout comme lui-même avait dû le faire pour son voyage, Kravchenko avait naturellement jugé bon de changer de nom. Il le faisait même beaucoup, et souvent pour l'heure, et peut-être à cause de sa simplicité, il semblait aimer assez celui de… *Peter Martin* !

Il y a de ces hasards, comme cela, qui ne peuvent s'inventer…

Renonçant à détailler ici plus avant les tribulations variées qu'allait encore connaître le premier Martin ainsi lancé à la poursuite du second, je me contenterai d'en venir à leur rencontre qui se produisit enfin, dans l'arrière-salle d'une assez morne taverne du New Jersey.

L'homme traqué était un fort beau gaillard de quarante ans, solide et puissamment bâti, dont on ne pouvait manquer de noter, surtout au premier coup d'œil, l'abondante chevelure noire et bouclée, ainsi que l'assez troublante expression – inquiétude et sincérité mêlées – que révélait son regard clair.

Demeuré d'une étonnante élégance naturelle dans ses manières comme dans son vêtement, ce proscrit avait réussi à sauvegarder, dans sa sempiternelle fuite en avant, autant d'allure que de dignité. Très vite, il vous devenait sympathique – on peut même dire attachant. Les femmes, c'est probable, devaient le juger séduisant. Lui-même les aimait fort, d'ailleurs, et ne s'en cachait point – pas plus qu'il n'eût cherché à dissimuler le très honnête penchant que lui inspiraient les vins fins et les mets de choix. Veut-on d'autres traits d'une personnalité assez difficile à cerner dans son ensemble, à cause, peut-être, de certaines

facettes apparemment contradictoires ? Cet ingénieur raffolait de peinture ; ce métallurgiste était un passionné de musique… Il avait beaucoup lu, aussi, et semblait avoir compris ses lectures… Enfin, il ne manquait pas d'humour non plus, ni même d'une saine et virile gaieté – tout cela paraissait en quelque sorte s'échapper de ce proscrit comme par bouffées brèves, dès que ses angoisses permanentes cessaient de le torturer un instant.

Qu'ajouterais-je à cette esquisse dont je crois avoir conservé, assez frais dans ma mémoire, les traits qui me frappèrent alors le plus ? Tout le reste, tout ce qui compte vraiment, on le découvrira dans le livre qu'on va lire. Toutefois, et puisque j'ai conservé des notes fort précises, recueillies à l'époque sous sa dictée, de mes entretiens avec Kravchenko (il y en eut huit, au total, puis les circonstances firent que je ne le revis jamais plus), rien ne m'empêche d'en rapporter ici l'essentiel, ne fût-ce que pour mieux montrer comment l'absolue confiance que m'avait inspirée, d'emblée, la lecture d'un très grand livre, ne fit qu'augmenter encore tandis que j'écoutais son auteur.

Il me souvient que nos premières conversations furent plutôt difficiles, pour la bonne et simple raison que nous ne disposions d'aucune langue qui nous fût véritablement commune. Kravchenko ne parlait que le russe, et il ne parvint jamais, sa vie durant, à s'exprimer utilement dans un autre idiome ; quant à mon russe à moi, il était bien trop hésitant et faiblard pour nous être d'un secours assuré.

Peu à peu, cependant, nous arrivâmes à nous comprendre assez bien pour nous mettre d'accord sur la question de la traduction française et préparer le contrat nécessaire. Chose qui peut paraître assez bizarre, la plupart de nos entretiens se déroulèrent dans des dancings ou des boîtes de nuit quelconques, Kravchenko paraissant affectionner particulièrement ces endroits bruyants et surpeuplés où il est plus facile, en cas d'urgence, de se perdre dans la foule.

Avec l'assistance occasionnelle d'un interprète sûr, il put ainsi me raconter sa vie – que je connaissais déjà par son livre – et m'expliquer comment, fils d'un ouvrier travaillant aux ateliers du chemin de fer d'Yekaterinoslav – aujourd'hui Dniepropetrovsk –, il avait été dès sa petite enfance un partisan enthousiaste et convaincu de la liberté des peuples.

À l'avènement du communisme russe, il était rapidement devenu membre des *Komsomols,* les Jeunesses russes. Par la suite, tour à tour ouvrier agricole à Korbino, mineur dans le bassin du Dniepr, forgeron à l'usine Petrovsky-Lénine de Dniepropetrovsk, soldat sur la frontière persane, étudiant à l'Institut technologique de Kharkov puis ingénieur métallurgiste et membre du comité directeur de plusieurs usines importantes, il avait fini par siéger au Soviet des Commissaires du Peuple, à l'ombre de Staline, avant d'aller combattre les Allemands comme capitaine de l'Armée rouge.

Au cours de cette longue carrière, si fertile, si diverse, et si instructive à tous égards, il avait senti s'opérer peu à peu en lui-même une transformation qui l'épouvantait : enthousiaste au début, et fanatiquement épris de l'idéologie communiste, il avait vu le doute se glisser en lui, puis la crainte, puis l'affolement, le dégoût, l'horreur enfin…

Et c'est pourquoi, m'expliqua-t-il au soir de notre dernier entretien, profitant de sa mission auprès du gouvernement de Washington qui lui permettait enfin de franchir l'impénétrable « rideau de fer » et de fuir le bagne soviétique, c'est pourquoi ce vrai Russe, cet excellent travailleur, ce fils d'ouvrier, ce démocrate convaincu mais ulcéré, saignant, brisé par trente ans d'U.R.S.S., avait fini par se décider à renoncer à sa patrie avilie, exploitée, torturée par Staline et les siens pour se perdre dans la masse des Américains et s'initier, si la chose lui était possible, au fonctionnement d'une démocratie honnête et véritable.

J'ai en ce moment sous les yeux, pour les reproduire ici *in extenso* et sans erreur possible, les dernières déclarations qu'allait prononcer ce soir-là devant moi, en guise de conclusion, cet interlocuteur tout frémissant d'une passion contenue à grand-peine, et dont l'absolue sincérité ne pouvait faire le moindre doute pour tout homme de bonne foi :

— Et maintenant, me dit Kravchenko, me voici devenu pour les Soviets et les nuées d'agents qu'ils entretiennent dans le monde entier un ennemi public, « un traître sordide et à demi fou », comme ils disent. Il me faut changer sans cesse de domicile, de nom et même de physionomie. Gouzenko, l'ancien traducteur du Chiffre soviétique au Canada, est dans le même cas que moi, et Emzenko aussi, lui qui a « trahi » le réseau russe d'espionnage atomique dont il faisait partie et l'a dénoncé aux Canadiens. Tous trois, nous sommes traqués partout, constamment, par les agents soviétiques – mais c'est moi qui suis le plus menacé, à cause des fonctions très importantes que j'ai occupées et qui m'ont mis à même de savoir beaucoup de choses. Pourtant *je suis un démocrate convaincu*. Je me préoccupe avant tout du peuple, ce peuple russe dont je suis issu, ce malheureux peuple qui a tant souffert depuis si longtemps, et j'ose espérer que le jour viendra enfin où mes compatriotes connaîtront les bienfaits de la liberté vraie et de la véritable démocratie.

Là, Victor-Andreïevitch Kravchenko fit une courte pause, avant de terminer sa déclaration en ces termes :

— Je suis un homme de gauche et *je ne suis même pas anticommuniste dans le principe,* mais le communisme appliqué par les monstres soviétiques n'a rien de commun avec celui que j'avais rêvé et dont j'avais puisé l'idée, dans ma jeunesse, en lisant les ouvrages de Marx ou de Lénine, certes, mais aussi – et ceci vous surprendra sans doute – ceux de Tchernychevski, de Shakespeare et d'Anatole France.

De retour à Paris, contrat en poche, il ne me restait plus qu'à faire traduire le gros ouvrage, en toute hâte, puis à l'éditer et le lancer.

Autant dire tout de suite que ma faillite fut totale, et sur les deux fronts. Côté traducteur, je n'en pus finalement découvrir que deux qui fussent à la rigueur possibles : une comtesse périgourdine et un agrégé corse. Mais la noble dame exigeait dix-huit mois pour accomplir son travail, et l'universitaire de l'île de Beauté un an au moins. En outre, aucun de ces collaborateurs éventuels n'entendait signer son travail, naturellement : le professeur avait peur pour sa carrière, avouait-il, et la comtesse avait peur tout court.

Auprès des rares confrères de l'édition que je tentai sans grand espoir d'intéresser à la chose, financièrement trop lourde pour une seule firme, l'accueil fut à peu près le même, encore que plus nuancé. Les uns m'appelaient « jeune homme », puis m'écoutaient avec un petit sourire supérieur, pour me déclarer à la fin qu'ils « n'y croyaient pas ». D'autres préféraient m'avertir (« paternellement ») que j'allais me casser la gueule. À peine rencontrai-je deux ou trois margoulins du papier imprimé qui, dans l'incertitude de leur âme tortueuse, me proposèrent vaguement de (petits) soutiens financiers, mais assortis de si écrasantes exigences, et le tout entortillé d'un si hermétique secret (dame !) que tout en devenait impossible. Bref, je me heurtai, là encore, à cette indifférence ou à cette prudence panachée de trouille verte qui paraît constituer chez nous, et depuis beaucoup trop longtemps, l'essentiel du « programme d'action » que puissent opposer nos concitoyens à Moscou et ses hordes, au P.C. et sa clique…

La suite, je l'ai déjà dite, précisant comment je finis par traduire moi-même le gros bouquin, en quelque cinq semaines d'un labeur surtout nocturne, et tout en dirigeant ma maison d'édition, qui le publia seul.

Je vécus ainsi, reconnaissons-le, une assez fiévreuse période, d'ailleurs marquée par les premières agressions – il n'en manquerait point d'autres ! – qui furent alors commises contre ma hideuse personne. La nuit même, à mon domicile, mon épuisant travail était sans cesse entrecoupé d'injures et menaces téléphoniques, avec promesses formelles d'exécution rapide ou de tortures diverses. On s'y fait à la longue, mais ça lasse…

À peine tombés de ma machine à écrire, pourtant, les feuillets de ma traduction étaient aussitôt portés par un coursier à l'imprimeur qui pouvait ainsi composer le texte au fur et à mesure que la copie lui était fournie. Notons au passage, pour les curieux, que cet imprimeur ne fut pas celui dont le faux nom figurait à la fin du volume (car il s'était finalement « dégonflé » lui aussi !), mais un autre installé dans la proche banlieue de Paris.

Mise en vente dans la capitale, à l'occasion du 1er mai 1947, la première édition européenne de *J'ai choisi la liberté,* et la seule en langue française, était finalement sortie de ses rotatives banlieusardes dès le 25 avril à vingt-trois heures exactement, ce qui me permit d'en expédier aussitôt quelques exemplaires, « aimablement » dédicacés, à Staline, Molotov et autres grands personnages du Kremlin. C'était là une attention que l'éditeur américain n'avait pas eue, mais il ne m'en fut tenu nul compte : aucun bénéficiaire de mes envois ne consentit à m'en accuser réception.

Au début de septembre, cette même année 1947, laissant « mon » Kravchenko voguer seul et sans moi – ce qu'il allait faire si bien et si longtemps – je m'embarquai pour un voyage de plusieurs années en Extrême-Orient.

À cette époque, il y avait plusieurs mois déjà que « l'affaire Kravchenko » faisait rage sur tous les fronts, fournissant à peu près sans arrêt aux clients de sensationnel, par le truchement des journaux et revues, une incroyable masse de prétendues « informations », généralement assez peu dignes de ce beau nom. La presse, qui ne m'avait guère lâché depuis le début, s'empara de mon départ (d'aucuns préférèrent parler « de ma fuite ») pour en « révéler » les plus ahurissantes raisons.

De vieilles coupures du temps, que je retrouve aujourd'hui, me montrent ainsi, sous des titres fracassants, à l'occasion de ce voyage, et c'est à qui, parmi certains de mes confrères aux abois, prétend en révéler au public les véritables raisons. Pour l'un, c'est parce que je suis « las d'être traqué par les tueurs de Staline » que je vais « me réfugier en Orient » ; pour l'autre, qui me sait arrivé à Pondichéry et ne recule apparemment devant rien, « je m'installe comme fakir aux Indes »… Mais à quoi bon exhumer d'aussi consternantes inepties ? La presse inféodée du P.C. est d'ailleurs autrement mieux renseignée, elle, comme toujours ; aussi n'hésite-t-elle pas à informer *vraiment* ses pauvres gogos de lecteurs. Je suis donc « en mission », déclare-t-elle, tout comme « mon complice » Kravchenko, et c'est grassement stipendié par « les capitalistes », que j'ai gagné l'Extrême-Orient pour y nuire de mon mieux à l'Internationale prolétarienne !

Le croirait-on ? *Il y a du vrai, là-dedans* (les « capitalistes » exceptés !). Il est exact que, si j'ai d'abord gagné l'Inde, par exemple, c'était avec le vague projet d'y fonder un journal de langue française. Il est exact, que dès lors entraîné ou suivi par le livre de Kravchenko auquel j'avais donné vie dans toutes les parties françaises du monde, je me suis efforcé, un peu partout, de le faire connaître, apprécier et comprendre. Il est vrai que j'ai parcouru les régions les plus « chaudes » de l'Extrême-Orient, pendant quelque quatre années, pour y proclamer, avec les pauvres moyens dont dispose un homme de ma sorte (conférences, livres, articles) toute l'horreur que doit inspirer à un être humain digne de ce nom un communisme dont la seule « méthode de gouvernement » est le massacre ou l'oppression, à l'échelle planétaire. Il

est vrai que je pense fermement tout cela, aujourd'hui comme il y a trente ans et plus. Mais le peu, le très peu que j'aie pu faire, moi, infirme, au cours de toutes ces années, je ne l'ai jamais fait que seul et à mes seuls frais, presque toujours au détriment de mes intérêts, et constamment au risque de ma peau.

Mais je n'ai déjà que trop parlé de moi-même, dans ces pages, et ne l'ai d'ailleurs fait que pour y préciser, chemin faisant, les principaux détails de cette « affaire Kravchenko » que je restais seul à connaître.

L'affaire en question venait de prendre un nouvel aspect : le 24 janvier 1949, en effet – mon avion, ce jour-là, se posait à Hong Kong – *le procès Kravchenko* s'ouvrit à Paris, en présence du principal intéressé.

Les débats se déroulèrent pendant vingt-cinq audiences, jusqu'au 4 avril inclus, et jamais sans doute la X^e^ Chambre correctionnelle, que présidait pour lors M. Durckheim, n'avait encore connu telle affluence. La sténographie de cette énorme et tumultueuse bataille politico-juridique, à elle seule, couvrit plus de trois mille pages, battant ainsi par la longueur les récents débats du procès Pétain. « *Procès Kravchenko* », proclamaient les affichettes des journaux, « le plus grand spectacle de la saison ! »

Mais de quoi s'agissait-il au juste, demandera-t-on sans doute ? Tout simplement du procès en diffamation intenté par Kravchenko à un hebdomadaire communiste froidement intitulé *Les Lettres françaises* et qui l'avait accusé, entre autres choses, d'être un traître et de n'avoir pas écrit un mot de son livre – non sans le traiter aussi, pour faire bonne mesure, de « faussaire, menteur, escroc, agent de l'ennemi, suppôt de Washington, ivrogne » et autres gracieusetés du même genre.

Ces aménités ayant été publiées chez nous, c'est donc en notre Palais de Justice parisien que l'étonnante affaire se plaida. Les sieurs Claude Morgan et André Wurmser, coupables d'avoir écrit ou publié les injures susdites dans leur torchon, avaient fait citer pour leur défense toute une kyrielle de témoins, depuis le professeur Joliot-Curie jusqu'au général Rudenko en passant par Pierre Cot, Louis Martin-Chauffier, Emmanuel d'Astier de la Vigerie et autres illustrations du même bord. Quant aux témoins de Kravchenko, c'étaient surtout des rescapés des camps de déportation soviétiques, d'anciens torturés, ainsi que diverses « personnes déplacées », mutilées, ébréchées…

Il y aurait beaucoup à dire, sur cet interminable et retentissant procès Kravchenko, mais nous nous en garderons bien. À quoi bon, n'est-ce pas ? La vérité, outre qu'elle éclatait aux yeux, avait choisi son camp bien des années avant ces bouleversantes audiences…

En pleine guerre froide, et encore tout imprégné de l'atmosphère d'horreur qui s'exhalait de pareils débats, on comprendra aisément que le président Durckheim – dont un fils, disait-on, collaborait à la *Pariser Pravda,* ainsi qu'au journal communiste *Ce Soir* – se sentît plus qu'embarrassé, avec ses assesseurs, pour décider du verdict.

Le tribunal, en fin de compte jugeant contre l'évidence même, préféra se tirer d'une aussi mauvaise affaire par une savante – et prudente – pirouette. C'est ainsi que le jugement promulgué le 4 avril, s'il entérinait la réalité du délit commis par *Les Lettres françaises* contre Kravchenko, reconnaissant même que les insultes lancées par les prévenus leur avaient été dictées « davantage par le souci de nuire que par celui de la vérité », s'efforçait aussitôt de tempérer et pour ainsi dire de doucher cette honnête opinion. Les magistrats, dans la suite de leurs attendus, déclaraient avoir tenu le plus grand compte de l'estimable psychologie du camarade Claude Morgan, des *Lettres françaises,* « un patriote et un ardent polémiste ». Après quoi, ayant ainsi ménagé le veau d'or de la réaction et la botte cloutée de Moscou, les magistrats n'infligeaient aux diffamateurs que d'assez légères peines d'amende. Kravchenko,

pour sa part, obtenait du même coup cent cinquante mille francs (de l'époque) en guise de dommages et intérêts. Il avait demandé dix millions et le procès lui en avait coûté douze. En fait, et ainsi qu'il me souvient de l'avoir écrit alors dans quelque feuille asiatique, *Les Nouvelles d'Indochine,* je crois, l'auteur de *J'ai choisi la liberté* avait « perdu » son procès.

L'homme, en apparence, ne se montra point trop affecté de cette « victoire » à la Pyrrhus. Quelque temps encore, il resta à Paris, où il se plaisait fort, profitant de l'occasion pour faire soigner ses yeux affaiblis – il en avait tant vu ! – pour déguster le nouveau beaujolais ou même pour dépenser ses dérisoires dommages et intérêts. La meute des photographes, plus que jamais attachée à ses trousses, put ainsi le montrer fort attentif à dissiper la somme en « souvenirs » parisiens assez inattendus : un élégant imperméable et trois paires de chaussures…

Après quoi, Victor-Andreïevitch Kravchenko regagna les États-Unis, tout en continuant à mâchonner sans doute la célèbre formule de son avocat, Me Izard, lors du procès, qui lui avait tant plu une fois traduite : « La liberté a choisi Kravchenko pour sa défense. »

Telle était la seule chose qui comptât, qui eût jamais compté pour lui. Et il entendait bien continuer à y consacrer ses forces.

Il s'y employa comme il put, pendant les dix dernières années de sa triste existence, mais la vérité m'oblige à dire qu'il s'y prit avec maladresse et n'y réussit point.

L'idée ne lui vint-elle pas, par exemple, d'écrire un nouveau livre – consacré, celui-là, à son récent procès ? Le pauvre homme, dans un véritable paroxysme d'honnêteté candide et désespérée, s'efforçait tout simplement d'y faire avouer leur mauvaise foi à ses adversaires de la veille !

Cet ultime appel, d'une touchante naïveté, parut aux États-Unis *(The Sword and the Star)* où il n'eut pas l'ombre de succès. Je le reçus naturellement en 1950, rentrant d'Asie, et n'en voulus point entendre parler. À quoi bon ? Le livre inutile fut pourtant traduit en français et publié sous le titre bien publicitaire et raccrocheur de *J'ai choisi la justice,* il n'intéressa personne. Comme s'il eût été dit, décidément, que Kravchenko resterait devant la postérité l'homme d'un seul livre, mais assez grand celui-là pour s'imposer longtemps.

De Kravchenko lui-même – et pour ne rien dire des « informations » le concernant, presque toujours suspectes, qui continuèrent longtemps à fourmiller dans la presse – je n'avais, en ce qui me concerne, que d'assez rares et maigres nouvelles. Parfois quelques lignes très brèves, généralement tapées à la machine, m'étaient apportées par l'un de ces messagers sûrs que le scripteur affectionnait, et parfois aussi j'obtenais de vive voix, toujours par le même truchement, quelques rares détails sur ce qu'était désormais sa morne existence.

La fin d'une vie est rarement gaie, et celle d'un proscrit presque toujours sinistre. Classé depuis de longues années parmi les V.I.P., ces « très importantes personnalités » que protègent les Services secrets américains, et même autorisé à porter un revolver, Kravchenko n'en continuait pas moins à faire l'objet d'agressions multiples, dont plusieurs avaient bien failli lui être fatales. Soumis à un tel régime, on comprendra aisément que la santé de cet homme robuste, la cinquantaine à peine franchie, ait assez vite commencé à s'altérer.

Dès 1956, pourtant, et après avoir adopté, une fois pour toutes, ce pseudonyme de Peter Martin sous lequel je l'avais rencontré dix ans plus tôt, il s'était – enfin ! – établi à New York, 69e Rue, dans un fort bel appartement d'un ancien hôtel particulier proche de la 5e Avenue. Personne, dans le luxueux immeuble, ne semblait connaître ce Martin, qui ne sortait guère de son second étage – et nul même, en traversant le couloir à l'épaisse moquette rouge, ne semblait y remarquer, solidement campé devant l'huis de l'appartement « 2F », un agent

solitaire à la forte carrure… Quelques semaines après son emménagement, néanmoins, deux hommes armés réussissaient à s'introduire chez le nouveau locataire. Toujours aux aguets, Kravchenko tira aussitôt sur ses agresseurs, blessant grièvement l'un d'eux. La police, à l'époque, se hâta d'étouffer l'affaire et elle se garda bien, naturellement, de révéler la véritable identité du mystérieux Peter Martin.

Dès lors, l'occupant du « 2F », dont on a dit qu'il ne sortait guère, ne sortit à peu près plus du tout. Matériellement à l'abri du besoin, puisque son livre (le premier, le seul) continuait à lui rapporter beaucoup, il traînait d'interminables journées d'une amère songerie, dans son salon trop doré, tout en contemplant les jolies toiles dont il l'avait garni et en écoutant à peu près sans désemparer de la musique symphonique…

On sait, au vrai, par les quelques très rares confidences qu'il consentit à faire, que les dernières années apparemment si « bourgeoises » de ce malheureux ne furent en réalité qu'une intolérable torture… Chaque jour plus que jamais, en effet, la sanguinaire hégémonie moscovite déferlait plus avant sur le monde – et il en serait ainsi, lui semblait-il, jusqu'à ce que fussent à jamais jugulées ou détruites cette Liberté, cette Justice qu'il avait si ardemment souhaitées et recherchées toute sa vie… Alors…

Alors le 24 février 1966, dans la soirée, l'auteur de *J'ai choisi la liberté* se débarrassa d'un témoin, l'envoyant acheter des cigarettes, puis écrivit rapidement à la machine une petite note destinée à la police. Après quoi, et non sans avoir signé ce bref document (qui ne fut pas communiqué) du nom de « Peter Martin – Victor Kravchenko », il le glissa dans un exemplaire de *J'ai choisi la liberté* qu'il plaça en vue sur son bureau. Puis il saisit son revolver et se tira une balle dans la tête.

Ainsi fut-il découvert par le témoin écarté de retour au « 2F » : gisant sur le tapis du salon et à jamais libéré.

L'homme est mort, donc, à soixante et un ans, les yeux fixés sur son livre comme s'il eut voulu nous assurer, par ce détail encore et jusqu'à l'ultime moment de conscience, de sa parfaite et totale conviction, de son immuable et profonde sincérité.

Mais son livre nous reste, heureusement, dont l'immense valeur, bien loin de diminuer avec le temps écoulé, n'aura fait qu'augmenter encore peu à peu, sous le rouge éclairage que lui prodiguent, comme à l'envi, depuis plus de trente ans, tant d'horreurs et d'atrocités successives.

De même que j'étais fier, en 1947, d'offrir aux lecteurs français qui se souciaient d'informations authentiques cet incomparable document, de même je le suis en 1980, de l'avoir mis à la disposition de ceux d'aujourd'hui.

Et qu'ils veuillent bien me pardonner seulement, tandis que j'exposais ces souvenirs, d'avoir trop longtemps différé pour eux l'indispensable lecture d'un très grand livre.

Jean de Kerdéland, le 19 avril 1980.

L'IMPOSTURE ET LA FASCINATION

Préface de Pierre Daix

Nous sommes séparés de ces événements par tout juste un tiers de siècle. L'achevé d'imprimer de la traduction française de *J'ai choisi la liberté* de Victor Kravchenko est du 28 avril 1947. L'article des *Lettres françaises,* signé Sim Thomas, qui accuse Kravchenko d'être un ivrogne, coupable en U.R.S.S. de malversations et de n'avoir pas pu écrire son témoignage, date de l'automne. La polémique déclenchée par la plainte en diffamation de Kravchenko, du printemps 1948, et le procès lui-même, de janvier 1949. Ajoutons, pour être complet, que la déclaration de Kravchenko où il annonçait sa démission de fonctionnaire de la commission d'Achats soviétiques aux États-Unis et où il accusait le Kremlin de « poursuivre des buts incompatibles » avec l'alliance qu'il avait nouée avec l'Angleterre et les États-Unis a été publiées le 3 avril 1944 par le *New York Times*.

J'ai choisi la liberté remporta un succès fantastique. Il faut dire que la traduction française parut pendant la semaine où les ministres communistes avaient été exclus du gouvernement Ramadier. Elle fut diffusée pendant l'année où fut rompue l'alliance entre l'U.R.S.S. et les pays occidentaux, unis dans le combat contre Hitler, au début de ce que nous appelons désormais la « guerre froide ». Cette rupture fut marquée par la première conférence du Kominform qui réunissait neuf partis communistes européens à Szklarska Poreba, en Pologne, sous la houlette des dirigeants soviétiques Malenkov et Jdanov, le 22 septembre 1947.

Jdanov dit aux Italiens et aux Français qu'ils « devaient changer de fond en comble la politique » des deux P.C. Ceux-ci considéraient jusque-là que la Résistance faisait d'eux des partis de gouvernement ayant pour tâche de concourir à la renaissance nationale de leurs pays respectifs ; renaissance préalable, disaient-ils, à tout progrès social réel. Jdanov annonçait que le monde était irréductiblement coupé en deux camps antagonistes, le camp impérialiste et le camp anti-impérialiste et démocratique. Le camp impérialiste se servait de la trahison des socialistes de droite tel un Blum en France. Les P.C. devaient se mettre à la tête de la résistance, à… ce qu'ils avaient défendu la veille, et « dans tous les domaines : gouvernemental, politique, économique et idéologique ».

Le P.C.F. accomplit ce tournant à 180° en octobre 1947, déclenchant en novembre une vague de grèves qui prit une tournure souvent insurrectionnelle, ce qui provoqua la scission de la C.G.T. C'est le 13 novembre 1947 que *Les Lettres françaises* publièrent l'article signé Sim Thomas contre Kravchenko. Cette coïncidence, plus de six mois après la sortie de la traduction de *J'ai choisi la liberté,* n'eut rien de fortuit.

Lors du procès, Claude Morgan dira : « Pourquoi ai-je publié cet article ? Parce que j'ai toute confiance dans les renseignements que m'apporte notre correspondant aux États-Unis. » Trente ans plus tard, dans ses mémoires, *Les Don Quichotte et les autres* [1], Morgan révéla qu'en fait, l'article signé Sim Thomas lui avait été apporté par André Ullmann. Il me délivra ainsi d'un secret que je gardais, d'une part parce qu'il ne m'appartenait pas, d'autre part, parce qu'André Ullmann fut pour moi un ami très cher : nous nous étions rencontrés, tous deux en instance de déportation, au camp de Compiègne, en février-mars 1944.

André, mon aîné de dix ans, était un poète et un essayiste. Il avait été l'un des fondateurs, pendant la Résistance, du M.N.P.G.D., le mouvement qui s'occupait des prisonniers de guerre et des déportés. À ce titre, il avait étudié la stratégie à suivre dans les camps nazis, ce qui lui

avait permis de jouer un rôle de premier plan à Mauthausen et dans le commando de Melk. Il fut pour moi, à cette époque de ma vie et jusqu'à mon entrée aux *Lettres françaises* en 1948, un mentor, au fait de la vie intellectuelle et politique, je dirais même de la morale intellectuelle et politique des milieux progressistes de ce temps-là.

La libération des camps, lors de la Victoire de 1945, fit d'Ullmann le directeur d'un hebdomadaire intellectuel de la Résistance, *Les Étoiles,* qui disparut assez vite. Il prit alors en charge la *Tribune des nations,* où son goût et son talent pour les relations internationales firent merveille. L'ampleur de ses vues, sa connaissance des enjeux et des hommes lui donnèrent bientôt le statut d'un expert de premier plan.

Ces dons, il entendait les mettre au service de la cause qui justifiait les risques qu'il avait pris durant la Résistance et se confondait à ses yeux avec un avenir rationnel pour l'humanité : l'aide à l'Union soviétique. Ullmann n'avait pourtant rien d'un stalinien. Il ne ressemblait même guère à un communiste. C'était un intellectuel progressiste, mais sans aucune des niaiseries utopiques ou idéalistes qui s'attachent à cette dénomination. Il avait le sens des réalités pratiques. Peut-être faut-il chercher ses pareils dans les pays anglo-saxons. Il n'aurait sans doute pas été un Philby, un Burgess ou un Alger Hiss, mais son outillage mental ne devait pas être si différent du leur. Il faudrait lui ajouter la dimension de la fantaisie, ce qui le rapprochait, en morale politique, de notre ami commun, Roger Vailland.

C'est cet homme, au fait de beaucoup de choses, qui reçut dans l'automne 1947, de sources américaines auxquelles il accordait crédit, la matière de l'article signé Sim Thomas. Il me l'a raconté. Je tiens à témoigner qu'il n'y eut là aucune affabulation. Simple mise en œuvre journalistique par un professionnel d'éléments sensationnels venant d'une source fiable, du moins aux yeux d'Ullmann.

Pourquoi cette source s'est-elle manifestée précisément à ce moment ? C'est la seule question qui reste à trancher puisque nous savons aujourd'hui qu'elle n'était aucunement fiable ? À cela, deux éléments de réponse. Bien que *I Choose Freedom* ait été publié en 1946 aux États-Unis, la « source » en question s'est bien gardée d'attaquer là-bas Kravchenko sur la base des accusations portées par Sim Thomas : soit qu'elle ait pris en considération la lourdeur des peines encourues pour diffamation ; soit tout simplement qu'il eût été impossible à New York de qualifier de traître un soviétique qui, en 1944, avait préféré les États-Unis – en guerre avec Hitler – à la Russie, elle aussi en guerre avec Hitler. Le second élément à retenir est que la « source », restée muette donc pendant dix-huit mois, ait fonctionné en direction de la France, disons un mois après la réunion du Kominform, c'est-à-dire dans le pays où les affrontements sociaux, *quelques jours* après le message contre Kravchenko, prirent l'ampleur que l'on sait.

N'ayant pas été mêlé directement à l'affaire Kravchenko, je n'en vins que par hasard à me poser des questions sur la « source » de Sim Thomas : son livre m'était retombé dans les mains au cours de l'été 1963, après que j'eus traduit et préfacé *Une Journée d'Ivan Denissovitch*. À l'époque, mes relations avec André Ullmann s'étaient tellement distendues que je ne pouvais songer à lui poser un tel problème. Nous ne nous sommes revus qu'à une réception diplomatique, alors qu'il souffrait déjà de la maladie qui allait l'emporter. Je suis convaincu qu'il fut manipulé par la « source », exactement comme lui-même manipula Morgan. Morgan avait toute confiance en André Ullmann. André Ullmann toute confiance en sa « source » américaine, qui était sûrement antifasciste, progressiste, qui elle-même, peut-être, avait toute confiance en…

Au départ de la chaîne, il y eut un imposteur. Un agent de Moscou, pour parler clair, qui endossa le réquisitoire mis entre ses mains par les services de Staline, afin d'assassiner,

moralement du moins, un témoin gênant.

L'important n'est pas l'imposteur, mais la réussite de l'imposture qui s'explique par la fascination devant l'Union soviétique. David Caute a, mieux que quiconque, raconté dans son livre *Les compagnons de route*[2] ses ravages aux États-Unis et ailleurs. Mais en France, cette fascination offre des singularités qui méritent réflexion. La Révolution russe s'est voulue l'héritière de 1789 ; son achèvement d'Octobre, la réalisation de l'assaut que la Commune avait vainement livré au ciel. Pour les socialistes qui souscrivent, sans examen, lors du Congrès de Tours en décembre 1920, aux 21 conditions de Lénine, cette adhésion ouvre un raccourci vers l'avenir que Moscou a exploré parce que nous avions pris du retard. L'U.R.S.S. est l'enfant des idées portées par le mouvement ouvrier français, la fille de la gauche. Comment en vouloir à son enfant de ce qu'il peut faire de mal ? Sachons être patients, comprendre, pardonner. Le chemin de l'avenir est là, nulle part ailleurs.

On commence seulement chez nous à écrire l'histoire de cette fascination entre 1917 et 1939, par exemple dans le recueil de textes de Fred Kupferman, *Au pays des Soviets, le voyage français en Union soviétique*[3]. On y découvre qu'il a fallu attendre 1936, et le succès du *Retour d'U.R.S.S.* de Gide pour que cette fascination soit entamée. Dans cette brèche passe le reportage du mineur Kléber Legay sur les conditions réelles du travail au pays de la dictature du prolétariat. La rupture s'élargira lors du pacte avec Hitler le 23 août 1939, avec l'invasion conjointe de la Pologne, et la guerre de Finlande. Mais, à partir de l'agression nazie du 22 juin 1941, tout bascule dans l'autre sens. Et ce d'autant plus qu'on s'était pris à douter que l'Union soviétique coïncidât avec son idéal. La culpabilité qu'on éprouve d'avoir osé douter d'elle transforme les accords avec Hitler en ruse de guerre géniale, les procès de Moscou en anéantissement de la Cinquième colonne (à l'œuvre chez nous dans la défaite de 1940) les « purges » de 1937 en exercice pratique de la vigilance révolutionnaire et patriotique.

« On ne nous y reprendra plus ! » Tout est emporté par ce sentiment de dette envers l'Union soviétique, envers les sacrifices de ses peuples sans commune mesure avec les nôtres, et envers le génie de Staline.

Kravchenko osant dire, d'entrée de jeu, devant le tribunal parisien, ces réflexions de bon sens : « M. Thorez a abandonné son régiment pour aller se réfugier sous l'aile protectrice du Politburo au Kremlin, alors que l'U.R.S.S. avait un traité avec l'Allemagne hitlérienne. Et vous en faites un héros. Moi, je reste chez un allié qui combat l'hitlérisme, qui est lié par traité avec la France pour le combattre. Et vous me traitez de traître » s'entendra répondre par Me Nordmann : « Je demande à monsieur Kravchenko de respecter les hommes d'État français. » Et cela suffira pour que Me Izard, l'avocat de Kravchenko se mette sur la défensive : « M. Thorez n'est plus homme d'État, il est homme politique. » La salle, mais aussi la majorité des journalistes qui suivent le procès, verront là un point marqué par *Les Lettres françaises*.

Quand les journaux parisiens de 1979 rendront compte des mémoires de Claude Morgan, beaucoup continueront de traiter Kravchenko en transfuge peu recommandable, exactement comme s'il n'y avait pas eu dans l'intervalle les réfugiés hongrois de 1956 ou tchécoslovaques de 1968-1969, ni les dissidents soviétiques. Kravchenko reste bel et bien, et pas seulement dans la mémoire de la gauche, un traître et Thorez un homme d'État, même quand, au début d'octobre 1939, son parti demandant qu'on fasse la paix avec Hitler sur le cadavre de la Pologne après celui de la Tchécoslovaquie, il quitta comme le disait Kravchenko son régiment

pour gagner la Belgique et traverser l'Allemagne afin de rejoindre l'U.R.S.S. Et il est mort sans avoir jamais été obligé de s'expliquer sur cette traversée du pays d'Hitler.

La plus lourde des erreurs serait de croire que cette fascination est le seul fait des communistes. Ayant moins douté de Staline en 1939-1940, ils sont moins culpabilisés. Les compagnons de route plus torturés éprouvent plus fortement le besoin de se rattraper. Ainsi Louis Martin-Chauffier, écrivain catholique, déporté à Bergen-Belsen, témoin de moralité de Claude Morgan et André Wurmser, répond à la question de Me Nordmann : « Considérez-vous que M. André Wurmser est fondé à écrire que M. Kravchenko non seulement a trahi son pays, mais aussi la cause des Alliés et qu'il est un ennemi de notre pays ? » sans s'étonner qu'on lui dicte ainsi son intime conviction : « Je considère qu'il a trahi non seulement son pays, mais tous les pays alliés. »

Je me souviens très bien de la sorte de soulagement avec laquelle André Ullmann racontait les éléments apportés par Sim Thomas contre Kravchenko. Enfin, il recevait la preuve que Kravchenko mentait. Ce soulagement accueillit l'article publié par *Les Lettres françaises* et les déclarations des témoins de moralité de Morgan et Wurmser tirèrent de là leur assurance. Sim Thomas en disqualifiant le témoignage de Kravchenko restituait la vérité historique un instant mise en cause. Eux-mêmes secouraient cette vérité qui allait dans le sens de leur conviction. Ils défendaient ainsi la liberté, la paix et l'avenir de l'humanité.

C'est à la quatorzième audience de ce procès qui allait en compter vingt-cinq que Margarete Buber-Neumann raconta à la barre comment, jetée en prison et en camp de représailles après l'arrestation à Moscou de son mari, un des chefs du parti communiste allemand, en 1937, elle fut expulsée d'U.R.S.S. au début de 1940 et livrée par le N.K.V.D. aux S.S. [4] sur le pont frontière de Brest-Litovsk entre la Pologne occupée par l'U.R.S.S. et la Pologne occupée par Hitler. Interrogée par la Gestapo, elle fut envoyée au camp de Ravensbrück. C'est le témoignage le plus tragique du procès. Celui qui révèle jusqu'à quelles infamies s'étendit la coopération entre Staline et Hitler.

Il ne fit pas ciller les adversaires de Kravchenko, ni leurs témoins de moralité. À l'évidence, il s'agissait là d'un accident regrettable, mais à qui la faute si Staline avait dû mettre sa main dans celle d'Hitler, sinon aux Occidentaux ? Donc Kravchenko passé de chez Staline aux U.S.A. était bel et bien un traître. C.Q.F.D.

En 1980, le plus stupéfiant n'est pourtant pas là. C'est de pouvoir vérifier à quel point le message sur l'Union soviétique que Kravchenko voulait faire passer est véridique et complet. En 1947-1948, ce message était proprement irrecevable, non seulement à cause de la fascination devant l'U.R.S.S.-patrie-du-socialisme, mais parce que la victoire de 1945 semblait avoir prouvé un accord unanime entre les peuples de l'U.R.S.S. et le parti qui les gouvernait, d'où l'on inférait qu'y régnaient la justice, la démocratie, pourquoi pas, la liberté, que l'économie y fonctionnait correctement.

Kravchenko décrivait, lui, la répression impitoyable de la collectivisation de son Ukraine natale, les horreurs de la famine qui en avait résulté. Il relatait l'omniprésence de la police politique, de ses mouchards, le recrutement forcé comme informatrice d'Eliena, dont il était amoureux. Il faisait vivre les épurations successives du parti, les « purges », avec les affres à chaque fois de se voir rejeté, et son propre calvaire aux prises avec le N.K.V.D., nuit après nuit, au temps de la « super-purge » de 1936-1937.

Pour avoir vécu à quel point cela paraissait invraisemblable, du « roman » et de « la propagande de guerre », comme le dénonçait au moment du procès André Wurmser, je mesure mieux que d'autres combien tout ce qui s'est découvert sur l'U.R.S.S. depuis la fin de

la guerre froide n'a fait que confirmer, préciser, enrichir le récit politique de Kravchenko. D'abord les 500 dossiers et 200 000 pages de documents saisis à Smolensk par les Allemands en 1941 dont on a publié en 1958 l'extraordinaire tableau, *Smolensk under the Soviet Rule,* traduit en français quelque dix ans plus tard sous le titre *Smolensk à l'heure de Staline*[5].

On y retrouve l'exact fonctionnement du parti, l'organisation des « purges », c'est-à-dire du procès intenté par la hiérarchie à chaque membre, mais aussi à chaque responsable, avec les encouragements à la délation et les contrôles policiers que décrit si bien Kravchenko. Les rapports sur les méthodes violentes de la collectivisation et l'échec global du système corroborent là aussi son témoignage et, d'une façon générale, la convergence entre ces documents bureaucratiques et les informations de *J'ai choisi la liberté* confirment sa remarquable valeur documentaire. Les « purges » ont été à nouveau vécues par les communistes tchécoslovaques lors de la « normalisation » qui a suivi l'invasion du 21 août 1968, tandis que la révélation par le Printemps de Prague des archives de la police secrète a montré que le calvaire d'Eliena, qui pouvait paraître en 1947 tenir encore du roman-feuilleton, a été vécu par bien d'autres femmes. La méthode qui consistait à contraindre par le chantage à se faire informateur de la police politique n'a pas été réservée à l'U.R.S.S. de la « grande terreur », mais utilisée à la même échelle lors de la stalinisation des démocraties populaires. L'arrestation, la torture, l'envoi au Goulag ou l'exécution des proches ont été les moyens courants, et là aussi Kravchenko a touché juste.

J'ajouterai que les exemples précis de répression dans la hiérarchie que donne Kravchenko et qui paraissaient étonnants en 1947 ont été confirmés et, du coup, authentifient la participation de Kravchenko à la haute bureaucratie du régime. Les suicides forcés des bolcheviks « historiques » comme Skripnik ou Ordjonikidzé (le protecteur de Kravchenko), la torture et l'élimination d'Eikhe, suppléant au Politburo, un stalinien qui avait eu l'honneur de figurer parmi les chefs que l'opposition était accusée d'avoir voulu assassiner, sont désormais attestés par le rapport secret de Khrouchtchev au XX^{e} congrès du P.CU.S. en 1956 ou par les recherches de l'historien dissident Roy Medvedev, c'est-à-dire par des communistes ayant accès aux archives du parti. Quand je lisais *Le Stalinisme* de Roy Medvedev, en 1972, j'ai été frappé par le fait qu'il traitait à tel point la même matière que Kravchenko que j'ai fini par me demander s'il ne se servait pas de son témoignage.

Kravchenko a été, au bout du compte, victime de l'ignorance de ses accusateurs touchant l'U.R.S.S. partagée par les juges, la plus grande partie des journalistes et du public. Son image en est restée durablement ternie. Les avocats des *Lettres françaises* l'ont fait passer pour un menteur, par exemple, en s'écriant : « Comment se passent ces séances d'épuration qu'on veut nous présenter comme d'abominables horreurs ? Elles se font en public, ouvertement, en présence non seulement des membres du parti bolchevik, mais de tous les citoyens qui veulent y assister. C'est une marque de force. » C'était justement, comme Kravchenko savait le montrer, la marque de force du seul N.K.V.D., la preuve de la terreur généralisée désormais jusque dans les rangs du parti où les survivants des bolcheviks sont traqués. Le public fait partie de l'horreur, pas de la démocratie, et gare à qui ne sait pas hurler avec les loups.

De même les tentatives de discréditer l'importance sociale de Kravchenko en U.R.S.S. qui furent répétées tout au long du procès ont essentiellement reposé sur le fait que les accusateurs, comme la quasi-totalité des Français de l'époque, ne possédaient aucune représentation du régime bureaucratique réalisé en U.R.S.S. sous Staline. M^{e} Nordmann lançait dans sa plaidoirie comme preuve contre Kravchenko : « Il parle de la dissolution du Komintern, de l'Autriche et de la Pologne, mais que sait-il de tout cela ? Quel rapport avec son

expérience d'ingénieur, quel rapport même avec les démêlés qu'il prétend avoir eus avec la police de son pays ? Aucun. »

Dès avant le procès, en février 1948, il s'était pourtant trouvé un écrivain français, Claude Lefort, pour publier dans *Les Temps modernes,* un long article, *Kravchenko et l'U.R.S.S.*[6], où il mettait le doigt sur l'originalité du témoignage et montrait sa validité fondamentale. « L'aventure de Kravchenko », écrivait-il, « tient à ce qu'il fut beaucoup plus mêlé à la vie soviétique, et particulièrement à la vie de la couche bureaucratique, que Barmine et Ciliga – l'un diplomate soviétique vivant à l'étranger, l'autre étranger vivant en U.R.S.S. »

Après avoir ainsi établi la spécificité de Kravchenko, Claude Lefort en arrivait au fond du problème, démontant par avance l'argument politique principal des *Lettres françaises* : « L'une des principales originalités de l'ouvrage de Kravchenko *(est)* en effet de dévoiler avec une force extraordinaire l'incohérence qui règne dans le système économique stalinien. L'idée est capitale et contraire aux conceptions communes. » À l'époque, Claude Lefort ne pouvait invoquer que Charles Bettelheim. Trente-deux ans plus tard, ces idées, qui semblaient si paradoxales trois ans après la victoire de 1945, ont enfin triomphé des illusions et de l'aveuglement de ceux qui voulaient que l'U.R.S.S. fût socialiste.

Personne n'a songé à rendre cet hommage à Kravchenko. S'ils s'opposent dans leurs mémoires, ni Morgan, ni Wurmser ne sont revenus sur la réalité des analyses de son livre. Au bout du compte, la bonne question qu'il aurait fallu poser à Kravchenko demeure : comment vous y êtes-vous pris pour être au cœur de tant de faits dans un pays où l'information circule si mal, si difficilement, si dangereusement ? C'eût été reconnaître la véracité essentielle du livre. On peut formuler deux hypothèses convergentes : la première est que ces informations circulaient mieux que nous ne l'imaginons dans les milieux de cadres supérieurs que fréquentait Kravchenko ; la seconde, qui émanait des milieux américains au moment même du procès et constituait la part, peut-être vraie, de l'opération de Sim Thomas, était que Kravchenko avait dû nourrir ses souvenirs des faits connus par les cercles d'émigrés russes qui s'occupaient d'établir l'histoire du stalinisme, tels Dallin et Nikolaïevski. De toute façon, Kravchenko était décidé à combattre la propagande prosoviétique aux États-Unis. Il concluait son livre en se disant « frappé de l'ignorance profonde dont témoignaient les soi-disant "spécialistes des questions soviétiques" sur la nature et l'organisation du pouvoir en U.R.S.S., ainsi que sur le mécanisme administratif du pays ».

Qu'il ait ou non été aidé, Kravchenko a atteint son objectif. Son livre, trente ans plus tard, demeure encore tout à fait instructif sur le dévoilement des mécanismes du pouvoir en U.R.S.S., comme, historiquement, il est un témoignage de premier ordre sur le secret des secrets : la grande terreur stalinienne.

Étrangement, si la valeur de *J'ai choisi la liberté* n'a cessé au fil des années de se vérifier, la personnalité de Kravchenko, elle, s'est plutôt obscurcie. Il était apparu au procès des *Lettres françaises* en débatteur à même de tenir tête à un brillant polémiste comme Wurmser ou à un avocat apte à se transformer en procureur de première classe comme Me Nordmann, ce qui prouvait, par la pratique, qu'il était parfaitement capable d'écrire son livre contrairement à ce qu'alléguait Sim Thomas. Certes, il avait été poussé par le grand talent de son avocat, Me Izard, très au fait des problèmes soviétiques, résistant connu, qui s'en prit directement aux accusations politiques : « Si la haine et la calomnie, si la boue et l'injure continuent à interdire la discussion, alors ce sera l'impossibilité de communiquer entre hommes, alors, oui, la guerre viendra. Il faut interdire l'injure. » Mais Kravchenko sut frapper par sa sincérité quand ses derniers mots furent pour confier sa juste cause à la « justice d'un pays libre, la France ».

Vainqueur sur toute la ligne, il publia un nouveau livre *I choose justice (J'ai choisi la justice),* qui n'eut guère de succès. Ce fils d'un révolutionnaire de 1905 non bolchevik, dont le récit montre qu'il avait voulu être un communiste efficace et honnête avant de passer – faute d'autre issue – à l'opposition déterminée au régime, semble n'avoir pu s'habituer à la vie dans nos pays sans censure où l'oubli s'abat aussi vite que la transformation en vedette mondiale peut être rapide. On sait qu'il voulut changer de nom, se faire appeler Martin pour marquer que Kravchenko était mort, qu'il menait une nouvelle vie et était devenu américain.

Il défraya la chronique en octobre 1956 quand il tira sur deux hommes qui s'étaient introduits de force dans son appartement new-yorkais. Bien qu'il eût été menacé autrefois par les services soviétiques, cette affaire, dans la nécrologie que le *New York Times* lui consacra, est décrite comme gardant un « air de mystère ».

C'est dix ans après, en février 1966, que Kravchenko s'est suicidé. Dépression causée par la guerre du Vietnam, par des problèmes financiers liés à des mines qu'il possédait en Amérique du Sud et, dit aux policiers un de ses amis, M. Saint Clair, pour « d'autres choses ». Selon lui, en tout cas, Victor Kravchenko était contre l'engagement américain dans la guerre du Vietnam, ce qui laisse entendre une certaine continuité avec l'idéal de son père. Kravchenko était alors âgé de soixante et un ans.

Les derniers mots d'André Wurmser au procès de 1949 furent pour dire : « Dans quelques années, il n'y aura plus que M. Kravchenko qui s'intéressera au livre de M. Kravchenko. » Il a été lui-même obligé d'y consacrer plusieurs pages bien serrées de ses mémoires, *Fidèlement vôtre,* publiés en même temps que ceux de Morgan en 1979. Il y persiste à affirmer que Sim Thomas est le « pseudonyme d'un journaliste américain », et s'il concède que « tout n'était malheureusement pas inventé dans les élucubrations du F.B.I. » (C'est ainsi que Wurmser continue de désigner *J'ai choisi la liberté*)… « Pauvre Kravchenko, s'il avait lu le rapport Khrouchtchev ! » c'est pour mieux clamer : « Ce qui détermine l'éloge ou la réprobation de l'Histoire – et de la morale – n'est pas qu'il y ait ou non une part de vérité dans le fragment choisi de la réalité, mais qui l'on sert, en séparant ce fragment de son contexte. »

Phrase terrible de la part d'un homme qui récusa en bloc et en détail Kravchenko. Qui servait-on en le disqualifiant et en essayant de prouver que lui qui s'écriait : « Il n'est pas possible que le monde veuille indéfiniment rester aveugle et sourd au martyre d'une partie considérable de l'humanité » n'était pas l'auteur de son livre ? La paix, comme le disait Wurmser ? La police politique que dénonçait Kravchenko allait pendre Rajk quelques mois après le procès de Paris, et dans la foulée préparer les potences de Slansky, Clémentis et de leurs compagnons. Le procès de Paris n'a-t-il pas servi cette police et torturait-elle pour la paix ou plutôt pour préparer une invasion de l'Europe ?

Kravchenko, devançant en cela Soljenitsyne, expliquait aux Américains que l'U.R.S.S. n'ayant pas d'opinion publique capable de contrôler son gouvernement pouvait pratiquer sur le plan international n'importe quel double jeu. Ce qui s'est passé après la guerre en Pologne, en Tchécoslovaquie l'a abondamment montré, qui n'était aucunement conforme à l'esprit des accords passés avec les Occidentaux sur le sort futur de ces pays. Exactement comme ce qui se passe aujourd'hui en Afghanistan. Supposons, par absurde, que *Les Lettres françaises,* au lieu de tenter d'abattre par tous les moyens Kravchenko comme auteur de son livre, l'aient pris au sérieux ; que des résistants français, au lieu de taxer Kravchenko de trahison, aient prêté l'oreille à ce qu'il communiquait, n'aurait-ce pas été un temps considérable de gagné pour la vérité, pour porter atteinte à la fascination devant le totalitarisme stalinien ? Qui oserait prétendre que la paix dans le monde n'y aurait rien gagné ? Que la gauche en France

serait dans l'état lamentable où elle se trouve ? Que le P.C.F. pourrait recommencer aussi impunément la politique d'isolement agressif qui fut exigée de lui par le Kominform en 1947 et dont est sorti l'article de Sim Thomas ?

En 1947, il n'existait en Occident aucun témoignage comparable à celui de Kravchenko. Maintenant, nous pouvons confronter *J'ai choisi la liberté* à ce qu'écrivent les Soviétiques pour le Samizdat, hors de leur censure d'État. Et ce livre s'insère à merveille dans tout ce que nous connaissons, qu'il s'agisse des mémoires de Nadjeda Mandelstam, de ceux de Lev Kopelev, le compagnon de Soljenitsyne dans *Le Premier cercle,* du *Vertige* d'Evguenia Guinzbourg ou de l'autobiographie du général Grigorenko. Kravchenko a connu la solitude des précurseurs. Aujourd'hui, son message passe enfin. Enfin il est corroboré, nourri de toute la littérature de la liberté qui fait éclater les murailles du mensonge d'État soviétique. Pas seulement pour la politique, pas seulement sur la répression : pour tout ce qui fait la chaleur, la qualité d'une vie. Cette victoire est venue trop tard pour lui. En cela aussi, il rejoint le sort commun. Ce n'est que de nos jours qu'un Victor Serge commence à être mis à sa véritable place, comme le *Staline* que Souvarine écrivit en 1935 et qui, réédité en 1977 seulement, n'a pas pris une ride.

Quoi qu'on pense, il y a des progrès en histoire, des progrès lents, trop lents, mais les mensonges finissent par être percés à jour. Les impostures aussi.

Pierre Daix

Note 1 : Guy Roblot, éditeur, 1979.

Note 2 : Traduction française, Éditions Robert Laffont, 1979.

Note 3 : Gallimard, Julliard, 1980.

Note 4 : Au dernier acte, dans les plaidoiries, il fut prétendu, le témoin étant reparti, que Margarete Buber-Neumann avait elle-même demandé à l'ambassade du Reich à Moscou… son rapatriement. Et qu'ainsi elle se serait méprise sur l'accueil qui l'attendait dans le Troisième Reich. Le N.K.V.D. n'avait rien trouvé de mieux. Ou de pire.

Note 5 : Par Merle Fainsod, Fayard, 1967.

Note 6 : Republié dans *Éléments d'une critique de la bureaucratie,* Gallimard, 1979.

LA FUITE DANS LA NUIT

TANDIS que roulait, cette nuit de samedi, le taxi qui me conduisait de ma chambre meublée jusqu'à la gare de l'Union, chaque instant du trajet me parut s'écouler sous le signe d'une dangereuse fatalité. Je trouvais aux immeubles noyés d'ombre et aux rues elles-mêmes un air hostile et vaguement menaçant. Pourtant, au cours de mes sept mois de séjour dans la capitale américaine, j'avais emprunté cet itinéraire des douzaines de fois, le cœur léger et remarquant à peine ce qui m'entourait, mais cette nuit-là tout me paraissait changé, *car cette nuit-là était celle de ma fuite.*

La famille américaine au sein de laquelle je vivais à Washington s'était toujours montrée bonne et généreuse pour l'étranger que j'étais. Lorsque j'étais tombé malade sous leur toit, ces braves gens m'avaient entouré de la plus franche et de la plus cordiale sollicitude, et ce qui n'était, au début, qu'un banal arrangement financier, s'était peu à peu transformé en une véritable parenté de cœur à laquelle la différence du langage ne faisait qu'ajouter un attrait supplémentaire. Je sentais que ces bons Américains, par leur gentillesse à l'égard d'un Russe transplanté, s'efforçaient d'exprimer leur gratitude pour tous les autres Russes, pour tous ces valeureux alliés qui s'employaient alors à repousser le flot de la conquête allemande sur un front de deux mille kilomètres. Dans l'esprit de mes hôtes, chaque victoire des Soviets venait s'inscrire à mon crédit personnel.

Cette nuit-là, j'avais encore devant moi une semaine de loyer, payée d'avance ; pourtant, j'avais quitté la maison sans un mot d'adieu, me bornant à signaler qu'on pourrait disposer de ma chambre si mon absence venait à se prolonger au-delà du mardi suivant. Ainsi mes hôtes, qui ignoraient totalement le lieu de ma destination et mon intention de ne jamais revenir, pourraient le déclarer sans mentir si la Commission d'Achats Soviétique les interrogeait sur mon compte.

Depuis plusieurs jours, d'ailleurs, aux bureaux de la Commission, je m'étais plaint de maux de tête et d'indisposition générale ; le matin de mon départ, j'avais même remarqué négligemment devant certains de mes collègues, que j'avais l'intention de me reposer quelques jours chez moi et que je ne reviendrais peut-être pas avant le mardi. En jouant aussi serré, je m'efforçais de gagner un jour de grâce supplémentaire avant qu'on découvrît mon absence.

J'avais encaissé mon salaire de mars et insisté pour mettre au net les notes de frais afférentes à mes deux derniers voyages, celui de Lancaster (Pennsylvanie) et celui que j'avais fait quelque temps auparavant à Chicago. Les comptes arrêtés, il me restait encore une trentaine de dollars à toucher. Dans ces conditions, on ne pourrait pas arguer plus tard que ma fuite était due à des malversations quelconques dont je me serais rendu coupable. J'avais également eu soin de mettre tous mes papiers parfaitement en ordre pour que d'autres puissent reprendre ma besogne là où je l'avais abandonnée.

Plus tard, lorsque la nouvelle de ma fuite s'étala en première page dans les journaux de New York et de Washington, plusieurs employés de la Commission, hommes et femmes, se rappelèrent probablement l'animation particulière de mes propos, ce samedi-là, et la chaleur exceptionnelle que j'avais mise dans ma poignée de mains en leur disant un simple « au revoir ». Sans doute comprirent-ils alors que je leur avais fait ainsi des adieux muets, mais définitifs. Hélas ! aucun de ces gens-là n'osera plus jamais m'approcher, pas même ici, sur le sol de la libre Amérique. Au cours de nos mois de travail commun, je m'étais lié avec plusieurs d'entre eux et, sans parler beaucoup, nous nous étions mutuellement compris. Si

j'avais pu les quitter ouvertement et donner libre cours à toute l'émotion que je ressentais, si j'avais pu leur faire mes adieux *à la russe,* l'oppression qui m'étreignait se fût certainement dissipée en grande partie.

Cette nuit de ma fuite était glaciale, sans une étoile au ciel. La gare me sembla peuplée de menaces. Ne risquais-je pas de me heurter à quelque collègue qui donnerait aussitôt l'alarme ? Mes deux valises et le fait que je partais en voyage sans autorisation ne pourraient manquer d'éveiller immédiatement ses soupçons. Qu'arriverait-il si le camarade Serov ou le général Rudenko avaient déjà éventé mes projets ?

Soudain, comme une réponse à toutes ces peurs que je sentais monter en moi, j'aperçus un uniforme de l'Armée rouge et un frisson de terreur me parcourut. Enfonçant mon chapeau sur mes yeux, je dissimulai mon visage plus profondément encore dans le col relevé de mon pardessus et je me mis à raser les murs, en ayant bien soin de tourner le dos à mon compatriote.

Les fonctionnaires soviétiques voyageant toujours en pullman, je pris place dans un wagon ordinaire et démocratique, ce qui réduisait pour moi le risque de rencontrer quelqu'un de connaissance – et là, dans mon compartiment mal éclairé et bondé de voyageurs somnolents, je me trouvai enfin seul avec mes pensées.

J'avais compris depuis longtemps que cette heure décisive sonnerait inévitablement. Pendant des mois, j'avais préparé cette fuite dont je caressais le projet comme le seul moyen d'échapper au labyrinthe d'hypocrisies, de hargnes et de sottises dans lequel j'avais erré d'interminables années. L'évasion, je le savais, était pour moi le seul moyen d'expier toutes les horreurs dont je me sentais coupable, en tant que membre des classes dirigeantes de mon pays.

Maintenant, toutefois, à l'instant même où ma fuite devenait un fait accompli, je n'éprouvais aucune joie, aucun transport devant ma liberté toute neuve. Je ne sentais en moi qu'un vide atroce, au milieu duquel mes terreurs et mes remords se répercutaient si bruyamment que les soldats et les marins assis autour de moi dans ce wagon rempli de fumée auraient dû, me semblait-il, en percevoir les échos.

Ainsi, me disais-je, me voici donc sur le point de couper ma vie à sa base même. – Irrévocablement. Pour toujours, peut-être. Chaque heure de cette nuit qui s'écoule me transforme graduellement en un être sans patrie, sans famille, sans amis… Je ne reverrai plus jamais mes parents, mes amis, et tous ceux qui sont la chair de ma chair et le sang de mon sang ; je ne leur serrerai plus jamais la main, je n'entendrai plus jamais leur voix… C'est absolument comme s'ils n'existaient plus – quelque chose d'infiniment précieux est donc mort en moi. À jamais, à jamais dorénavant, ma vie sera creuse et muette, et vide, abominablement…

Pour ceux de ma terre natale, je ne serai plus qu'un fonctionnaire déchu et un paria. Automatiquement, ce régime politique auquel j'ai sacrifié toute une existence de labeur et de foi prononcera contre moi une condamnation à mort. Ses agents secrets hanteront ce qui me reste de vie. Ils s'attacheront à mes pas, ils monteront la garde sous mes fenêtres et, sur l'ordre de leurs maîtres, ils m'abattront sans hésiter. Quant à ces Américains parmi lesquels j'espère encore asseoir ma nouvelle existence, comment pourront-ils jamais comprendre ce que signifie pour un communiste russe une rupture ouverte avec la dictature soviétique ? Ils sont tellement pleins d'innocence, ces Américains !

Dans mon pays, ceux qui ont travaillé avec moi et m'ont donné leur amitié – sans parler de ceux qui m'ont aimé – seront à jamais entachés de suspicion. S'ils veulent survivre, il leur faudra tuer jusqu'à mon souvenir. Pour sauver leur propre peau, ils seront obligés de me

renier, comme j'ai dû moi-même, en mon temps, feindre de le faire pour d'autres malheureux qui avaient encouru la vengeance de l'État Soviétique.

Avais-je le droit, me demandais-je, de compromettre ces innocents otages demeurés en Russie et de les exposer au danger dans le seul but de satisfaire ma propre conscience en apportant mon tribut personnel à la vérité telle qu'elle m'apparaissait ? C'était là, de beaucoup, le plus douloureux problème. Qu'aurait pensé de mon attitude, s'il avait encore été de ce monde, mon pieux grand-père, Fiodor Panteleïevitch, cet inflexible serviteur de Dieu et du Tsar ? Et qu'en penserait mon père, ce fanatique de la Révolution russe, s'il vivait encore, après deux ans passés sous la botte allemande ?

Cette dernière pensée vint pourtant me verser quelque consolation. Grand-père n'avait jamais compris pourquoi son fils Andreï, mon propre père, était entré en lutte contre le Tsar et les traditions séculaires. Néanmoins, puisque Andreï tenait profondément à ses idées et qu'il était tout prêt à aller en prison pour défendre ses étranges croyances nouvelles, grand-père terminait toujours par une bénédiction les reproches qu'il lui adressait. Quant à mon père, bien qu'il aimât tendrement sa femme et ses enfants, il ne s'était pas fait scrupule de nous exposer tous à la faim et à la souffrance pour continuer à servir sa cause. *Lui,* au moins, me comprendrait et m'approuverait, je n'en doutais pas.

Une autre consolation – bien amère, celle-là – me venait aussi à la pensée que mon frère Constantin, avec qui je m'étais toujours senti en si parfaite communion d'idées, était mort, maintenant, mort en défendant notre patrie contre l'envahisseur nazi, alors qu'il servait comme officier sur le front du Caucase. La vengeance gouvernementale irait-elle s'abattre sur une vieille femme solitaire et sans défense, à peine libérée d'un camp de concentration allemand, sous le seul prétexte que cette vieille femme était ma mère ? S'irait-on venger aussi sur la femme qui avait été la mienne pendant trois ans, mais qui ne savait rien de mes angoisses politiques et de ma fuite ?

Lorsque le train s'arrêta en gare de New York, à trois heures du matin, ce samedi-là, toutes ces idées continuaient à me marteler l'esprit, mais leur bourdonnement incessant s'était fait plus sourd dans mon âme douloureuse. En descendant sur le quai, j'y retrouvai l'officier russe aperçu à Washington. Il portait sa valise et ne s'inquiétait en aucune façon de ma personne – ce qui ne m'empêcha point de ralentir le pas pour mettre un peu plus de distance entre nous.

Je choisis un petit hôtel borgne de la ville haute – un de ces établissements où l'on vous fait régler d'avance le prix de la chambre – et m'y inscrivis sous un nom italien. Étroite, déprimante, empestant le renfermé, la chambre qu'on me donna aurait parfaitement fait l'affaire d'un candidat au suicide. Je verrouillai ma porte et, à la lueur de l'unique ampoule éclairant ce sinistre endroit, je me mis à rédiger une déclaration dont plusieurs fragments devaient paraître deux jours plus tard dans la presse américaine.

Quiconque eût épié mes allures inquiètes, en ces jours d'angoisses, tandis que je me terrais à New York, après m'être furtivement échappé de Washington, m'aurait pris pour l'auteur de quelque crime affreux qui cherche à dépister la police. Pourtant, je n'avais ni tué, ni volé : mon seul crime était d'avoir résigné le poste d'envoyé économique dont m'avait gratifié mon gouvernement.

Aucun homme libre, j'en suis sûr, ne pourrait comprendre que c'est là, pour le citoyen d'un pays totalitaire, le « crime » le plus effrayant qui soit dans ses répercussions et ses conséquences. Un pareil geste constitue la suprême apostasie que l'on puisse commettre vis-à-vis d'un dieu terrestre. Non seulement celui qui l'a commis se trouve officiellement transformé en épave, en pauvre hère dont les jours sont comptés, mais il ne lui est même

plus permis de correspondre avec ceux qu'il aime et qui sont demeurés au pays natal. Le signe fatal de Caïn le marque au front, car tout citoyen soviétique courrait à un véritable suicide politique – voire au suicide tout court – s'il acceptait de l'approcher ou de lui témoigner la moindre sympathie.

La décision que j'avais adoptée n'était pas de celles qu'un citoyen soviétique peut prendre à la légère, sous une impulsion soudaine ; ma qualité de communiste de vieille souche, jouissant d'un rang déjà élevé dans l'administration, en faisait bien autre chose. Ma résolution était un de ces actes dont les racines profondes plongent loin dans l'être, jusqu'au substratum de l'esprit ; elles poussent lentement leurs prolongements et finalement il n'est plus possible de les détruire. Les raisons qui motivent des gestes comme le mien ne se trouvent jamais en surface ; il faut fouiller profondément pour les découvrir au cœur même de l'homme et de sa vie.

Le lundi 3 avril 1944, je donnai une interview à plusieurs reporters. Leurs articles ne parurent que fort tard dans la nuit, en première page du *New York Times*. Ce retard est à noter, car c'est à lui, sans doute, que je dois la vie. En effet, si les sbires soviétiques avaient été informés de ma fuite avant qu'elle eût été portée à la connaissance du grand public, leur ambassade à Washington m'aurait certainement dénoncé au Département d'État américain – comme agent de l'Allemagne, peut-être – et l'on aurait exigé mon arrestation immédiate pour me déporter plus tard en U.R.S.S. Au contraire, quand le peuple américain fut au courant des faits et qu'il put s'attendre à voir le drame se dérouler sous ses yeux, l'Ambassade soviétique se trouva paralysée – au moins pour quelque temps.

« Démission d'un fonctionnaire soviétique » – tel était le titre de l'article du *New York Times*. L'article lui-même débutait en ces termes :

« Victor A. Kravchenko, membre de la Commission d'Achats Soviétique de Washington, a fait connaître hier qu'il se démettait de ses fonctions et se plaçait "sous la protection de l'opinion publique américaine" ; il accuse le Gouvernement Soviétique de pratiquer une politique étrangère de "double jeu" lorsqu'il se prétend disposé à collaborer sincèrement avec les États-Unis et la Grande-Bretagne, et accuse le régime de Staline de n'avoir pas réussi à donner au peuple russe sa liberté politique et civile.

« M. Kravchenko, dont le passeport porte le titre de "Représentant du Gouvernement Soviétique"... est capitaine dans l'Armée Rouge ; avant de venir aux États-Unis, où il est arrivé en août dernier, il dirigeait un grand consortium industriel de Moscou. Il avait été naguère attaché, en qualité de chef de la Section des Munitions, au Soviet des Commissaires du Peuple de la République Socialiste Soviétique Fédérée de Russie, la plus importante des républiques de l'U.R.S.S. Membre du Parti Communiste russe depuis 1929, il avait occupé, sous le régime soviétique, plusieurs emplois importants dans le domaine économique.

« Pour des raisons de patriotisme faciles à comprendre, M. Kravchenko s'est refusé à toute déclaration concernant la conduite de la guerre actuelle par la Russie Soviétique, et n'a révélé aucun détail au sujet des problèmes économiques de la loi Prêt et Bail qui font en ce moment l'objet des travaux de la Commission d'Achats Soviétique. »

Venaient alors des fragments de la longue déclaration que j'avais laborieusement rédigée dans ma chambre d'hôtel pendant toute la journée du dimanche. Cette déclaration, que j'avais écrite pour ainsi dire avec mon propre sang, perdait beaucoup de sa couleur sous la lettre morte de l'imprimé. Aussi bien, les citoyens d'un pays libre ne pouvaient-ils rien trouver, dans leur expérience personnelle, qui les aidât à comprendre mes sentiments et mon attitude. Ce qui était pour moi une tragédie profonde ne pouvait avoir l'air, à leurs yeux, que d'une bouffonnerie plus ou moins ridicule.

Dans ma déclaration, j'essayais d'expliquer au peuple américain, à mes camarades de Russie et à mes amis de la Commission de Washington comment j'en étais arrivé à prendre ma terrible décision. Mais c'est en vain que je m'acharnais à raturer mes phrases : plus j'écrivais, et plus les difficultés de ma tâche me semblaient insurmontables – car il n'y a pas de mots, dans aucune langue, pour résumer l'expérience acquise au cours d'une vie entière.

Ma décision de rompre avec le régime soviétique – c'est-à-dire, en fait, ma déclaration de guerre personnelle à cet État policier et à tous ceux qui lui ressemblent – n'était pas l'effet d'un coup de tête, mais la conséquence naturelle de tout ce qu'il m'avait fallu voir, penser et souffrir ; en ce sens, c'était moins une décision proprement dite, c'est-à-dire la manifestation d'une volonté réfléchie, que l'aboutissement logique et inévitable d'une évolution.

Pour bien expliquer mon geste, il me faut remonter très loin en arrière, jusqu'à cet amour de la justice qui avait marqué mon enfance sur les bords du Dniepr, à cette passion de la Liberté qui avait fait battre mon cœur d'adolescent tandis que révolutions et guerres civiles se déchaînaient sur les villes et les steppes d'Ukraine ; il me faut parler de l'enthousiasme qui m'animait lorsque je m'étais affilié aux Jeunesses Communistes, puis lorsque j'étais devenu pour tout de bon un membre du Parti ; il me faut parler de mes doutes, de mes déceptions, et des efforts désespérés que j'ai dû faire, à mesure que les années s'écoulaient, pour étayer de robustes illusions une foi qui chancelait et menaçait ruine. Pour bien expliquer mon geste, il me faut passer en revue mon existence tout entière, et la vie même de la Russie dans la mesure où elle se confond avec la mienne.

UNE ENFANCE RUSSE

POUR les trois fils d'Andreï Fiodorovitch Kravchenko – dont j'étais le second, plus jeune que Constantin et plus âgé qu'Eugène – la Révolution de 1905 avait emprunté une réalité plus tangible encore que celle qui résulte d'une simple expérience personnelle. La Révolution, à nos yeux, s'auréola de toutes les couleurs du roman et son échec même nous parut encore éblouissant et grandiose. On eût dit qu'elle proposait à nos enthousiasmes juvéniles, comme dans une vitrine de musée, des spécimens parfaits et typiques d'horreur, d'héroïsme, d'idéalisme et de sacrifice, véritables « échantillons » qui nous serviraient à prendre la mesure de ces mêmes choses quand nous les rencontrerions plus tard dans la vie.

À la vérité, cette Révolution de 1905 n'embrassa qu'une envergure assez restreinte ; mais pour nous, les événements d'Yekaterinoslav vinrent se grossir des rencontres, des batailles et des chasses à l'homme auxquelles notre père s'était trouvé mêlé. Alors flamboyèrent pour la première fois au firmament de la Russie les grands noms qui devaient par la suite trouver place dans l'Histoire mais l'Histoire ne parvint jamais à nous enlever la conviction que le vrai chef et le véritable héros de la révolte n'était autre que notre père, ce bel homme énergique, robuste et bien pris, avec sa sombre chevelure bouclée et ses yeux bleus pleins d'éclairs.

Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, qu'il y avait quelque apparence de raison dans notre façon de voir. La révolte s'était développée à la faveur d'une grève générale déclenchée par le personnel des Chemins de fer et les cheminots, qui avaient été les premiers à donner l'exemple, demeurèrent jusqu'à la fin au cœur même de la bagarre. Or, mon père travaillait dans les ateliers de la voie ferrée d'Yekaterinoslav et faisait partie du Comité de Grève ; bien que la lutte fût sans espoir, il resta jusqu'au bout dans la mêlée et paya très cher son enthousiasme après la défaite finale.

Au cours de nos jeunes années, nous eûmes si souvent l'occasion d'entendre raconter ces événements qu'ils me semblent faire partie intégrante de nos vies. Non seulement nous les connaissions jusque dans leurs détails, mais nous savions aussi *pourquoi* ils s'étaient produits. Aussi n'eut-on nullement besoin de m'apprendre à détester l'autocratie et à chérir la liberté, la justice et l'égalité : de tels sentiments me paraissaient aussi simples, aussi naturels que l'était pour mes petits camarades le respect de l'uniforme et de l'autorité.

Les péripéties de la Révolution de 1905, telles qu'elles nous furent contées par mon père et ses amis, vinrent s'augmenter plus tard de mon expérience personnelle dans des circonstances analogues, et tout cela s'imprima si profondément dans mon esprit qu'aujourd'hui encore il me semble entendre le galop de tonnerre des cosaques qui foulaient aux pieds de leurs montures les ouvriers et les femmes de chez nous. De tous les bruits entendus pendant mon enfance, aucun n'est plus net dans ma mémoire que l'affreux sifflement des sabres et des *nagaïkas*. Je me revois derrière les barricades faites de voitures renversées, de meubles amoncelés, de pavés et de traverses de chemin de fer ; j'entends encore les gémissements de mes camarades qui tombent, tout autour de moi, et les vagues furieuses de l'assaut cosaque déferlant sur nous. Je me revois fuyant au hasard dans le dédale de petites rues des quartiers ouvriers, traqué dans la nuit d'hiver par les gendarmes et les cavaliers circassiens… Puis c'est un silence de mort : des cadavres gisent sur le sol dans des postures grotesques et des flaques de sang s'étendent lentement dans la neige, comme les taches d'encre sur mon buvard d'écolier…

Si mon père avait été capturé pendant cette nuit d'octobre, il aurait été pendu comme rebelle, avec d'autres membres du Comité de Grève. Avant de s'enfuir, il ne put cependant

résister au désir de revoir une dernière fois sa femme, son petit Constantin et *babouchka,* la mère de ma mère, qui vivait auprès de nous. En pleine nuit, en empruntant des rues détournées et en se glissant dans l'ombre, de maison en maison, il parvint jusqu'au numéro 8 de la rue Kanatnaï, près de la Perspective Pouchkine, où nous demeurions. Alors, son cœur se fit lourd comme du plomb : toutes les lumières étaient allumées et le bruit du grand remue-ménage qui régnait dans la maison parvenait jusqu'à lui. Aucun doute, se dit-il : la police était en train de fouiller la maison. Pourtant, quel que fût le danger qui le menaçait, il se sentait incapable de repartir sans avoir donné un dernier regard à sa famille et à son foyer qu'il ne reverrait peut-être jamais plus. Rampant jusqu'à la fenêtre, il se hissa prudemment sur les coudes et s'efforça de jeter un coup d'œil dans la maison…

Aussitôt, il comprit son erreur. Il toqua prudemment à la porte et grand-mère lui ouvrit en lui recommandant le silence du geste. Comme il se dirigeait vers la chambre à coucher, elle l'arrêta :

— Tania repose, expliqua-t-elle en souriant… Oui, c'est encore un garçon.

Pénétrant elle-même dans la chambre, elle revint, chargée d'un petit paquet qu'elle déposa dans les bras de mon père.

… Telle fut la nuit de ma naissance – une nuit de mort derrière les barricades, une nuit de fusillades et de sabrages sanglants, toute vibrante des hurlements d'agonie qui retentissaient dans le dédale des quartiers pauvres…

Je m'étais mis tout à coup à vagir si bruyamment que ma mère s'était éveillée :

— Écoutez, fit doucement mon père, écoutez ce rebelle !

Plus tard, dans ses moments de tendresse, il m'appela toujours le Rebelle. Lorsque je fus devenu un homme fait, fort occupé des affaires de la Révolution, il me donnait parfois encore ce surnom, prononcé avec une inflexion ironique à laquelle j'étais beaucoup plus sensible qu'il n'aurait pu le croire.

C'est ainsi, blotti dans les bras de mes parents, que je passai les premières heures de ma vie, tandis que mon père faisait de tendres adieux à sa femme. – Et personne, jamais, ne me convaincra, par la seule puissance de sa pauvre logique, que je n'aie pu entendre les mots affectueux que balbutiait mon père, que je n'aie pu le voir couvrir de baisers les mains de son épouse et que je n'aie pu contempler, avec ses yeux à lui, l'adorable visage pâli de ma jeune maman sur l'amas neigeux des oreillers.

*
* *

Pendant les neuf premières années de ma vie, mon père demeura pour moi un étranger, un héros de légende. Ses intervalles de liberté ne furent jamais assez longs pour en faire à mes yeux un père comme les autres. Les visites qu'il nous faisait entre deux évasions me remplissaient de fièvre ; je les attendais, j'en escomptais impatiemment le retour, comme si elles eussent fait partie du cycle normal de notre existence, au même titre que l'arbre de Noël et les œufs rouges de Pâques.

Je me fabriquai de pièces et de morceaux une image de mon père dont les éléments composites m'étaient fournis par les mots affectueux de ma mère et de *babouchka,* les angoisses soudaines que nous éprouvions pour la sécurité de l'absent et les quelques bribes que je pouvais saisir dans les chuchotements de ses camarades révolutionnaires. Souvent, des hommes traqués venaient chercher asile à la maison : c'étaient des étudiants au visage ascétique, ou des personnages barbus et loqueteux qui arrivaient de cet horrible et mystérieux pays qu'on nommait Sibérie. Ces visiteurs d'un soir, avec leurs histoires

d'évasions de prisonniers, de fonctionnaires achetés, de mots de passe et de déguisements, contribuèrent également à façonner l'image romanesque que je me faisais de mon père.

Constantin, qui avait environ dix-huit mois de plus que moi, m'apportait soigneusement tous les éléments d'information qu'il pouvait recueillir :

— Vitia, me disait-il d'un air important, souviens-toi toujours que papa n'est ni un voleur ni un assassin : c'est un « politique ».

— Bien sûr, Kotia, répliquais-je sans comprendre.

Il est un soir de Noël – mon troisième Noël sur cette terre – dont les détails sont restés à jamais fixés dans ma mémoire. C'est une page du livre de ma vie sur laquelle je m'arrête souvent avec une espèce de tristesse bienheureuse.

Babouchka nous arrache à notre bon sommeil d'enfants en vacances et j'aperçois des jouets tout neufs qui s'éparpillent sur le plancher de la chambre :

— Venez, mes petits pigeons, venez dire au revoir à votre pauvre père, sanglote-t-elle.

Dans nos longues chemises de nuit, abasourdis et les yeux encore gros de sommeil, nous gagnons le salon, conduits par grand-mère qui nous donne la main. Les lumières de la pièce, et le monde qui s'y presse me font cligner des yeux. Je reconnais un ami de la famille ; tous les autres sont des étrangers en uniforme.

Les bougies brûlent toujours sur l'arbre de Noël, mais je vois maman qui pleure silencieusement en bourrant une valise. *Babouchka* nous conduit jusqu'à la lampe sacrée qui brille dans le coin de l'icône et nous fait mettre à genoux avec elle tandis qu'elle murmure une prière en touchant le sol du front. Un homme que je sais être mon père m'enlève dans ses bras et m'embrasse beaucoup, beaucoup, en me serrant très fort contre lui. Il a, ce soir, un visage étrange et qui me paraît nu : sa barbe et sa moustache habituelles ont disparu. Il prend maintenant Kotia dans ses bras et l'embrasse à son tour, puis grand-mère nous reconduit à notre chambre.

Devant la porte – et ce détail, je ne sais comment, demeure plus frais encore, dans mon souvenir, que les autres éléments du tableau – un énorme gendarme barbu, revêtu d'un uniforme abondamment galonné, pleure sans se cacher ; je vois de grosses larmes qui roulent jusque dans ses moustaches en bataille.

Je sus plus tard que mon père, qui s'était tenu caché jusque-là, avait décidé de venir voir sa famille la nuit de Noël – et la police, sachant par expérience que les fugitifs risquaient parfois l'arrestation pour venir embrasser les leurs aux jours de grandes fêtes, avait envahi la maison. Tandis qu'ils achevaient de fouiller notre demeure les policiers avaient accordé au rebelle une heure de grâce pour faire ses bagages avant qu'on l'emmenât.

Il est encore une autre page du livre secret de mon enfance que j'aime à tourner :

Un soir, au moment où nous nous mettons à table pour le dîner, arrive chez nous un étudiant, un grand et beau garçon. Ma mère lui sert un verre de thé qu'elle tire du samovar miroitant et je comprends en voyant sa main qui tremble et choque le verre, que le message apporté par le jeune homme concerne une affaire importante.

Tout a été préparé, nous explique-t-il, pour que l'évasion de la prison ait lieu cette nuit même. Sauf complications, Andreï Fiodorovitch sera chez nous avant minuit. Mais il n'y restera que quelques instants et il faut que ma mère lui prépare différentes choses dont il aura besoin pour son voyage. Une cachette l'attend à Yekaterinoslav, ainsi que d'excellents papiers d'identité.

Hélas ! on nous envoya coucher avant que nous puissions savoir comment cette passionnante histoire se terminerait.

Le lendemain, ma mère et *babouchka* pleuraient sans arrêt, s'interrompant seulement pour se consoler l'une l'autre – et se remettre à pleurer de plus belle. Le grand étudiant, le visage soucieux et les traits tirés par la souffrance, revint nous voir plusieurs fois pour nous apporter des nouvelles.

Le complot ourdi pour une évasion en masse du pénitencier d'Yekaterinoslav avait lamentablement échoué, un agent provocateur s'étant glissé parmi les conjurés. Plusieurs gardiens et de nombreux détenus trouvèrent la mort dans la bagarre. Pendant les longues semaines au cours desquelles ils avaient préparé leur coup, les mutins avaient réussi à se faire passer en fraude quelques couteaux et revolvers, mais ils n'en succombèrent pas moins sous le nombre de leurs antagonistes. Le massacre et la bastonnade que subirent cette nuit-là les prisonniers politiques sont demeurés célèbres dans les annales de la Révolution russe.

On apprit que mon père avait été roué de coups au point d'être laissé pour mort. – Il en arbora fièrement, par la suite, les cicatrices indélébiles. Transporté à l'hôpital de la prison, il serait jugé avec d'autres meneurs au cas où il en réchapperait ; et cette fois, il risquait le *katorga* (travaux forcés en Sibérie) – voire même la potence…

Quelques mois plus tard, l'étudiant se présente à nouveau chez nous, accompagné d'une belle et gracieuse jeune fille. En toute hâte, tremblante d'émotion, ma mère nous fait enfiler nos manteaux :

— Si vous êtes sages et si vous faites ce qu'on vous dit, nous souffle-t-elle, vous allez voir votre papa.

Dehors, deux voitures nous attendent : l'étudiant et sa compagne prennent place dans l'une et nous montons dans l'autre. La première voiture s'ébranle d'abord ; la nôtre suit prudemment, à distance respectueuse, et nous descendons la vaste Perspective Pouchkine. Bientôt, nous arrivons en vue des lugubres bâtiments de la vieille prison qui se dressent au cœur de la ville. Devant l'une de ses tours, la première voiture fait une brève halte – c'est un signal – et se remet en marche. Quand notre attelage parvient au même endroit, le cocher met pied à terre et farfouille dans le harnachement de ses chevaux.

Les yeux de ma mère sont brillants d'émotion :

— Là, là, chuchote-t-elle en nous désignant une fenêtre de la tour, regardez votre père !

J'ai beau écarquiller les yeux pour voir, je ne distingue qu'une vague silhouette et un mouchoir qu'on agite derrière l'une des fenêtres grillées. L'homme a la tête rasée et je vois son crâne qui miroite tandis qu'il gesticule. Des larmes ruissellent sur les joues de ma mère… « Papa ! Papa ! » s'écrie Kotia… Puis le cocher remonte sur son siège et, d'un coup de fouet, il lance son attelage au trot… Ma mère se détourne et agite le bras, aussi longtemps que nous restons en vue de la tour…

L'étudiant et la jeune fille nous attendent dans un coin du jardin public, à un endroit convenu. Le jeune homme baise la main de ma mère, nous serre dans ses grands bras et bourre nos poches de sucreries. La jolie jeune fille se montre également très tendre avec nous. Tout bien compté, c'est une journée mémorable, une journée triste, mais pleine d'importance et de signification profonde… Souvent, lorsque je me sens inquiet et esseulé, je revis ce jour-là et je me sens en quelque sorte rasséréné.

Ce fut un miracle, *babouchka* nous l'a souvent répété en regardant la lampe de l'icône et en faisant un grand signe de croix, ce fut un vrai miracle que papa n'ait pas été pendu ou déporté en Sibérie. Les prisonniers passibles de la peine capitale étaient incarcérés dans la tour où nous avions vu notre père et toute visite leur était interdite. Dans le cas d'Andreï Fiodorovitch, pourtant, la peine avait été commuée en détention ordinaire sans que l'on sût pourquoi.

J'étais alors beaucoup trop jeune pour me demander comment la nichée des Kravchenko pouvait trouver le moyen de subsister tandis que le chef de famille était derrière des barreaux. C'est à cette époque-là que mon frère Eugène vint au monde. Les camarades de mon père qui servaient la Cause nous aidaient quelque peu. Certains, employés aux ateliers du Chemin de Fer, nous apportaient des cadeaux ; en outre, des poulets, des canards, des fruits et des légumes nous parvenaient de fois à autre, venant d'Alexandrovsk où vivaient mes grands-parents paternels. Je ne trouvais rien d'extraordinaire, pour ma part, à ce que ma mère passât ses journées à coudre pour d'autres gens, alors même que nos propres hardes auraient eu grand besoin d'être ravaudées.

Un soir que je n'arrivais pas à m'endormir – j'approchais alors de mes six ans – je sautai du lit et, marchant sur la pointe des pieds, je gagnai furtivement la porte que j'entrebâillai : dans le rond de lumière de la lampe à pétrole, ma mère cousait, penchée sur son ouvrage. Quand je songe à elle, maintenant, après les années écoulées, elle m'apparaît parfois telle que je la vis cette nuit-là, avec son visage triste et ses cheveux qui brillaient sous la lampe.

— *Mamochka,* lui demandai-je, pourquoi ne vas-tu pas te coucher ?

— Je ne suis pas fatiguée, répondit-elle en souriant, mais toi, comment se fait-il que tu ne dormes pas ?... Enfin, reprit-elle, puisque te voilà, viens près de moi, mon enfant. J'ai à te parler.

Elle coupa son fil avec ses dents, posa son travail à côté d'elle et me prit sur ses genoux :

— Tu es un bon petit garçon, et tu n'es pas sot, dit-elle. Aussi, je suis sûre que tu me comprendras... sinon maintenant, du moins plus tard, quand tu seras grand. Ce n'est pas facile, vois-tu, de nourrir tant de bouches, même en travaillant beaucoup... Et puis, il y a les paquets qu'il faut envoyer à ton papa. Enfin, je m'en tirerai un peu mieux, maintenant que tu vas aller vivre à Alexandrovsk chez ton grand-père Fiodor Panteleievitch. Il t'aime beaucoup, ainsi que ton autre *babouchka* et ta tante Shura. Tu iras à l'école et nous viendrons souvent te voir. Tante Shura viendra te chercher ici demain... Et maintenant, va dormir.

Elle me remit à terre brusquement, mais je vis bien qu'elle pleurait.

*
* *

Alexandrovsk – baptisée Zaparhoze après la Révolution – était une ville de province paisible et propre. La vie s'y écoulait doucement, entre le Dniepr majestueux et placide et les bois épais qui l'environnaient. En dépit de plusieurs briqueteries et tuileries, malgré quelques rares usines métallurgiques, disséminées çà et là, et deux ou trois autres promesses d'activité industrielle, la ville vivait une existence étroitement liée au sol ukrainien. La plupart des maisons étaient flanquées de jardins potagers et de vergers bien entretenus et toutes les cours, ou presque – notamment celle qui devint le centre de ma nouvelle vie – étaient abondamment peuplées de poulets, de canards, d'oies et de porcs.

Pour un turbulent petit garçon de six ans, confiné jusque-là dans la cité d'Yekaterinoslav, ma nouvelle existence offrait des séductions innombrables. Je me souviens avec nostalgie des boutiques des grainetiers et des senteurs aromatiques qu'on y respirait. Je me souviens aussi des heures que je passais à regarder voltiger les étincelles, dans les échoppes des forgerons, ou les évolutions des hommes et des femmes, dans la fumée des fours à briques.

Les jours de marché, la rue principale regorgeait de charrettes paysannes ; les hommes arboraient des touloupes fourrées ou des pelisses en peaux de biques ; les femmes, affublées de jupes volumineuses, ressemblaient à la poupée qui coiffait chez nous la théière. Les petits paysans aux pieds nus nous regardaient avec admiration, nous autres, enfants de la ville. Les

grandes exploitations agricoles des Bulgares étaient situées aux portes mêmes d'Alexandrovsk ; plus loin, dans les vallées, des Bohémiens installaient leurs roulottes bariolées et plantaient leurs tentes autour des feux de camp allumés pendant les nuits d'hiver.

Bien que l'on trouvât à Alexandrovsk quelques tribus de mendiants et aussi plusieurs familles opulentes, comme celle des Shtchekatihins avec leur château à toit de tuiles rouges, la plupart des gens de l'endroit n'étaient ni très pauvres, ni très riches. La ville s'enorgueillissait de ses deux cinémas et les vieux paysans, en voyant pour la première fois des ombres se pavaner sur l'écran, avaient grand soin de faire le signe de la croix pour se mettre à l'abri de pareilles diableries. Il arriva plusieurs fois, au cours de mes cinq années de séjour à Alexandrovsk, qu'une troupe théâtrale de Kiev ou d'Odessa vînt y donner des représentations pendant une huitaine. Beaucoup plus souvent, des jongleurs, des acrobates, des équilibristes, ou encore de ces gens à l'aspect étranger qui vont montrant des ours savants, installaient leurs tréteaux dans le jardin public où ils attiraient la foule.

Les Kravchenko – grand-père Fiodor Panteleievitch, grand-mère Natalia Maximovna, et Shura, la fille qu'ils avaient eue sur le tard – vivaient simplement, mais à leur aise, grâce à une modeste pension à laquelle venait s'ajouter le revenu de deux petites maisons. Ils gagnaient encore quelques roubles par mois avec le puits de leur arrière-cour : pour avoir le droit d'y puiser de l'eau, les gens du voisinage leur payaient une modique redevance – quelques pièces de monnaie que l'on glissait par une fente dans une boîte de fer.

C'est grand-père qui détenait la clef de cette boîte, mais la tante Shura, qu'une habitude aussi ancienne qu'elle-même avait rendue fort experte, excellait à en extraire des kopecks pour les affecter à certaines dépenses hors budget que la frugalité toute spartiate du vieillard n'avait pas prévues. Le petit neveu d'Yekaterinoslav partagea bientôt le secret de la tante Shura et il en fut honteux pour elle – pas assez, toutefois, pour refuser de prendre sa part du butin. L'aide qu'il lui apportait pour frotter le plancher était estimée trois kopecks – ce qui lui permettait de payer sa place de cinéma et de s'acheter un sucre d'orge – et ce revenu hebdomadaire se trouvait encore accru par les petits cadeaux que lui faisait la tante Shura pour qu'il la laissât seule quand son galant lui rendait visite.

Notre jardin et son verger touffu nous alimentaient en légumes, tant frais que secs, en melons et fruits divers pour toute l'année – sans parler de ces fascinantes rangées de pots de confitures dont la *babouchka* tirait un légitime orgueil. La saison des confitures est restée à jamais gravée dans ma mémoire et je revois encore les grandes bassines de cuivre débordant de fruits juteux; le parfum du sucre en fusion me revient aux narines et il me semble revivre ces merveilleuses soirées où l'on dénoyautait des cerises en se teignant les mains d'un sombre écarlate.

Lorsque je vins m'installer sous son toit, Fiodor Panteleievitch pouvait avoir quatre-vingts ans. C'était un homme de taille moyenne, trapu, les épaules larges et l'air important, propriétaire d'une grande barbe d'un blanc immaculé et d'une bedaine respectable. Il s'était battu pendant la guerre russo-turque de 1878 sous les ordres du général Skobeliev et avait pris sa retraite comme sous-officier après de longues années de service. Natalia Maximovna, la cadette de son mari d'une douzaine d'années, était une charmante petite vieille à l'œil vif et malicieux, douée d'un sens de l'humour qui laissait grand-père tout pantois. Elle nous traitait tous – son mari compris – comme des enfants qu'il vaut mieux ne pas contrarier si l'on veut en venir à bout.

Au cours des longues soirées d'hiver, quand les bûches craquaient dans l'énorme poêle blanchi à la chaux et que les flammes du brasier, s'échappant de la porte ouverte, venaient

tracer sur le sol des dessins fantasmagoriques, Fiodor Panteleievitch se plaisait à conter des histoires de Turcs et de Kurdes, des histoires de combats et d'attaques brusquées. En présence de ses vieux amis, sa verve augmentait encore et il narrait des hauts faits d'une telle audace que le Petit Père lui-même, dans sa lointaine résidence de Saint-Pétersbourg, n'avait pas dédaigné de s'y intéresser. – Ces actions d'éclat devenaient d'ailleurs de plus en plus remarquables à chaque récit nouveau.

— Comme c'est beau, n'est-ce pas, intervenait *babouchka* en haussant les épaules, comme c'est beau de monter à cheval, de se friser les moustaches et de tuer une bande de Turcs ! Il en faut, de l'intelligence, pour cela !

Les dimanches et jours de fête, Fiodor Panteleievitch endossait son uniforme de parade, une défroque d'un bleu resplendissant avec d'étincelants boutons de cuivre et des passepoils blancs qui couraient jusqu'au bord de la vaste culotte de cavalerie pour s'engloutir finalement dans des bottes à hautes tiges. Il les frottait et les bichonnait, ces fameuses bottes, jusqu'à en faire de véritables miroirs ; puis il disposait sur sa poitrine ses médailles et ses croix et couvrait le tout de sa barbe, comme d'un étendard. Ainsi équipé, il serrait ma main minuscule dans sa paume calleuse, et nous partions pour l'église. En pareille occasion, il n'y avait pas, par toute la ville, de petit garçon plus fier que moi et je trouvais tout naturel que nos concitoyens de moindre condition soulevassent poliment leur coiffure pour s'enquérir de la santé de *babouchka.*

De son côté, grand-père n'était pas moins fier de son petit-fils, encore que ses habitudes spartiates l'empêchassent d'en rien laisser voir. « C'est le petit d'Andreï », disait-il avec une négligence affectée. Tout le monde savait pertinemment que le fils aîné de mon grand-père, Andreï, n'était qu'un *arrestant,* un gibier de prison, mais aucun de nos voisins ne se fût hasardé à le dire devant lui. C'était un de ces malheurs comme il plaît au Seigneur d'en accabler ses meilleures créatures – voilà tout. Fiodor Panteleievitch chérissait Andreï ; il l'admirait, même, mais il ne parvenait point à comprendre comment un aussi bon fils, venant d'une aussi bonne souche, pouvait blasphémer comme il le faisait le nom sacré du Tsar. De pareils errements lui semblaient vaguement imputables à la lecture des livres et au triste déclin de l'esprit civique en Russie.

— Toute ma vie, répétait-il volontiers, j'ai été un bon soldat, et c'est ainsi que je finirai mes jours. Je travaille, je prie le Bon Dieu, et je ne me plains de rien. Quant à Andreï, que peut-il bien désirer de plus ? Le diable soit si j'y comprends goutte !

Grand-mère et Shura, qui savaient la souffrance que me causaient de telles paroles, s'évertuaient à le faire taire : Andreï, lui expliquaient-elles, était un homme instruit, qui savait son monde, et pour qui il y avait autre chose, dans la vie, que les Turcs et les Kurdes.

— Possible, possible, bougonnait Fiodor Panteleievitch… D'ailleurs, ajoutait-il à mon intention, il est vrai que si notre Andreï est actuellement en prison, ce n'est pas qu'il ait tué ou volé, mais seulement pour raisons politiques, ce qui est tout autre chose.

Les lettres que je recevais de ma mère et que tante Shura me lisait à haute voix tant que je ne sus pas le faire moi-même, renfermaient toujours quelques nouvelles de mon père. En pareille occurrence, il arrivait à Fiodor Panteleievitch de s'oublier et de proférer des mots durs à l'adresse de son entêté de fils. Un jour, cela me mit tellement hors de moi que je me pris à hurler et lui mordis la main dans un accès de rage furieuse. Je m'attendais à être fouetté d'importance, mais il n'en fut rien ; grand-père, au contraire, s'efforça de me calmer ; il me prit tendrement dans ses bras et me dit qu'il était heureux de me voir défendre ainsi mon père :

— C'est bien mon sang qui coule dans tes veines, me déclara-t-il. Nous autres, Kravchenko, nous sommes fidèles à ceux que nous aimons.

De temps à autre, j'allais passer quelques jours chez un ami de mon père, un ouvrier métallurgiste que j'appelais l'oncle Mitia. J'avais un peu l'impression d'être avec mon père, et la présence chez Mitia de trois petites filles jolies et malicieuses ajoutait encore à mon plaisir. Ces trois petites filles devinrent plus tard trois jolies femmes que je considérai toujours comme de véritables parentes.

L'oncle Mitia, parlait de liberté et de justice tout à fait comme mon père, et pronostiquait l'avènement d'une société meilleure ; souvent aussi, il nous lisait à haute voix des passages choisis dans des livres souvent feuilletés qui avaient pour auteurs Herzen, Gorki ou Tolstoï. Quand il lisait ces ouvrages-là, sa voix se nuançait d'une piété véritable, comme celle de grand-père lorsqu'il nous commentait des passages de l'Écriture sainte… Mais ce qui me plaisait bien davantage, c'était quand l'oncle Mitia me réveillait avant l'aube pour m'emmener à la chasse. Au soir, après une épuisante journée passée en forêt, je m'en revenais portant son fusil sur l'épaule, et chargé d'une pleine gibecière de lièvres et de volatiles sauvages, aussi fier que si j'eusse tué tout cela moi-même.

Grand-père, lui, préférait la pêche, et le Dniepr était un peu comme sa seconde maison. Tandis que notre barque flottait sur les eaux calmes du fleuve et que nous attendions les « touches », il me ressassait à nouveau mes histoires favorites où l'on voyait les Turcs mourir par milliers, alors que les Russes – et plus particulièrement les Ukrainiens et les Cosaques – se tiraient toujours d'affaire avec beaucoup de butin et d'honneurs. Quand sa femme n'était pas là pour doucher son imagination, les histoires du vieillard étaient infiniment plus palpitantes.

Dès que le soleil était assez haut dans le ciel, nous attachions la barque à un arbre de la rive, nous quittions nos vêtements et nous nous mettions à nager, nous éclaboussant mutuellement et nous trémoussant dans l'eau avec une exubérance joyeuse, totalement oublieux l'un et l'autre des quelque soixante-quinze ans qui nous séparaient. Enfin, épuisés mais revigorés, et si affamés que l'estomac nous en faisait mal, nous regagnions la maison avec les prises de la journée, et grand-mère Natalia Maximovna nous fricassait un plat de poisson dans la cour. En général, ce plat était assez copieux pour qu'on pût le partager avec quelques bons amis ; la plupart du temps, même, il en restait encore pour le lendemain et *babouchka* nous cuisinait avec ces reliefs une matelote comme elle était seule à savoir la faire.

Notre existence familiale d'Alexandrovsk était régie par une discipline quasi militaire que venait mitiger toutefois l'aimable douceur de la *babouchka*. Pour grand-père, le travail n'était pas seulement une nécessité, mais encore un devoir : il *fallait* aller à la messe, entretenir la flamme de la veilleuse devant les icônes et distribuer du pain aux mendiants. Nous nous couchions donc de très bonne heure et nous nous levions avec les poules pour aller travailler dans le jardin, dans le verger et dans la basse-cour. Même les jours où j'allais en classe, on attendait de moi que j'accomplisse ma part de besogne avant le petit-déjeuner : ainsi l'exigeait la discipline. Suivant le code de grand-père, les leçons qu'il me fallait apprendre, si difficiles fussent-elles, n'étaient pas considérées comme un travail véritable. Il m'apprenait à me laver et à me baigner en plein air, par tous les temps, dans l'eau glacée, « en homme et en soldat ». Il m'apprenait aussi à souffrir sans me plaindre et m'endurcissait à supporter le froid comme le chaud.

Grand-père ne me punit qu'une fois – je pouvais avoir sept ou huit ans – un jour que j'étais allé chez le coiffeur et que j'y avais fait tondre mes longs cheveux bouclés (c'étaient les

kopecks de Shura qui avaient fait les frais de ma transformation prématurée en petit homme). Lorsque je regagnai la maison, dans un nuage de pommade odorante grand-père m'eût à peine regardé qu'il explosa. Mon châtiment fut d'ailleurs à la mesure de mon crime : grand-père s'arma d'une énorme cisaille à tondre les moutons et il se mit en devoir, sous les yeux des voisins et de mes petits camarades, de détruire complètement le bel ouvrage du coiffeur. Après quoi, il savonna vigoureusement mon crâne dévasté pour le débarrasser de sa douceâtre parfumerie.

À l'école, je nouai des amitiés dont beaucoup, chose étonnante, se prolongèrent jusque dans mon âge mûr. Les heures de classe étaient longues et il y avait toujours des devoirs à faire à la maison ; les châtiments corporels pour paresse ou défaut d'application étaient choses toutes naturelles et on les considérait comme faisant essentiellement partie de l'éducation normale d'un enfant.

Heureusement pour moi, j'apprenais facilement. Toutefois, le cours d'instruction religieuse que professait le Père Maxime, un vieux qui marmonnait dans sa barbe, me donna bien du fil à retordre. On nous faisait apprendre par cœur de longues prières incompréhensibles en vieux slavon et si nous ne savions pas bien notre texte – ce qui était le cas pour la plupart d'entre nous – un rite punitif tout spécial entrait en vigueur : le disciple favori du Père Maxime, un garçon nommé Kuzia, au visage tout tavelé de petite vérole, préparait une verge ; les délinquants s'agenouillaient en rang d'oignons devant lui, et Kuzia leur fustigeait méthodiquement le postérieur tandis que le prêtre comptait les coups. Un tel procédé, s'il ne perfectionnait en rien notre vieux slavon, ne pouvait évidemment faire que le plus grand bien à nos âmes. D'ailleurs, il va de soi que, sitôt l'école finie, nous nous empressions d'attirer Kuzia dans quelque traquenard pour lui rendre la monnaie de sa pièce avec usure. – Cela faisait aussi partie du rite.

Nous choisissions volontiers pour cible de nos cruautés enfantines le jeune Shtchekatihin, unique héritier de l'homme le plus riche de la ville. Au lieu de faire, comme nous autres, un bon bout de chemin à pied pour venir à l'école, Nick y arrivait sous escorte, dans une élégante voiture ; habillé de velours, il portait des cols empesés et des chaussures aux boutons étincelants ; enfin, ce qui est plus, il aimait faire sonner son argent dans sa poche. On comprend aisément que de pareils crimes ne pouvaient rester impunis. Il s'arrangeait parfois pour nous acheter à grand renfort de bonbons ou d'argent, mais je dois bien avouer que nous nous laissions souvent corrompre pour le battre ensuite par-dessus le marché.

La rigoureuse discipline de l'école ne nous empêchait pas de commettre des frasques. Nous décidâmes un jour, un camarade et moi – j'ai gardé de cet incident un souvenir plus vif que des tragédies vraies auxquelles je fus mêlé par la suite – de piller une ferme située dans la banlieue d'Alexandrovsk. Nous étions en train de bourrer nos poches de jeunes concombres et de déguster les melons nouveaux quand le gros Bulgare fondit sur nous. Il ne nous battit point mais il nous fit une longue conférence sur les dangers du vol et nous obligea à ôter nos culottes ; puis il nous gratifia chacun d'une poignée de concombres et nous renvoya le derrière nu.

Des heures durant, nous attendîmes la tombée du jour… Enfin, quand l'obscurité fut venue, nous nous glissâmes ignominieusement jusque chez nous, en empruntant des chemins détournés pour éviter toute rencontre. Je souffris longtemps la honte de cette escapade, et les rires qu'elle provoqua dans la ville me furent plus pénibles que ne l'avaient jamais été les verges ou le fouet.

Je frissonne rétrospectivement quand je songe aux misères que nous infligions aux plus solennels de nos maîtres. Seul, le malheureux Avarichev qui nous enseignait le russe, avec

ses lunettes et son air famélique, fut toujours épargné par nos persécutions enfantines. Vibrant, débordant de mots et plein des plus poétiques aspirations – complètement sans défense avec cela –, il offrait à nos yeux le type même de l'*intelligentsia* russe. Il avait les yeux creux des fanatiques et parvenait à rendre passionnants ses cours de littérature russe, même pour les plus petits de la classe. Bien des années plus tard, au cours d'un voyage d'affaires à Zaparhoze, j'appris qu'il avait trouvé la mort pendant la Révolution.

On défendait aux enfants de bonne famille de fréquenter les Bohémiens, mais cela ne m'empêchait point de le faire. Je m'étais lié d'amitié avec un Bohémien appelé Saïdeman et je devins pour ainsi dire un membre de son clan. Un jour que nous patinions ensemble sur le Dniepr, la glace céda tout à coup sous mon poids. Saïdeman plongea dans l'eau glacée et me repêcha ; dès lors, notre amitié fut indissoluble.

Je m'arrangeais fréquemment, sous un prétexte quelconque, pour quitter la maison et courir jusqu'au campement des Bohémiens. Assis auprès de leur feu, j'écoutais leurs chants populaires et je subissais la fascination de ces gens étranges, toujours aimables et toujours gais. Pour un kopeck ou deux, les Bohémiennes me disaient la bonne aventure : invariablement, elles m'affirmaient que je deviendrais riche, beau et célèbre quand je serais grand. Ma vie serait une prairie céleste, émaillée de pierres précieuses et arrosée par des ruisseaux de miel et je partagerais mon existence avec une gente damoiselle que l'on pronostiquait alternativement blonde ou brune.

Un grand mariage devait avoir lieu dans le camp des Bohémiens et, depuis des semaines, on en activait les préparatifs. Saïdeman insista pour que je fusse de la fête ; de mon côté, j'en avais toutes les envies du monde, mais comment faire pour quitter la maison cette nuit-là ? En désespoir de cause, je mis grand-père dans la confidence. Il commença par se fâcher tout rouge, mais je lui contai comment Saïdeman m'avait sauvé la vie et le préjugé de race, chez le vieil homme, céda le pas à la courtoisie chevaleresque. Non seulement il me permit d'y aller, mais il décida de m'accompagner.

Pour la circonstance, Fiodor Panteleievitch revêtit son grand uniforme et déploya sa barbe plus largement encore qu'à l'accoutumée. Comme il s'était muni de quelques petits cadeaux, il devint l'une des personnalités les plus marquantes de la cérémonie et mes actions à moi montèrent d'autant dans l'esprit des Bohémiens. Jeunes et vieux arboraient pour ce mariage leurs oripeaux les plus bariolés et leur plus clinquante joaillerie. Tard dans la nuit, violons et guitares déversèrent leurs harmonies tour à tour primesautières et langoureuses… Dans mon âme et mon cœur d'enfant, ce spectacle vint allumer de véritables feux d'artifice et, par la suite, je ne pus jamais m'empêcher de plaindre ceux qui n'ont pas connu les charmes de la vie bohémienne.

*
* *

J'allais sur mes neuf ans quand la Première Guerre mondiale éclata. Avec elle, la vie se fit tout à coup passionnante et sublime. Ce n'étaient plus que soldats, discours, sanglots et brouhaha glorieux : on avait l'impression que la vie était devenue un long jour de fête. À l'école, nos maîtres oubliaient les leçons pour se lancer dans de grandes tirades patriotiques ; seul, Avarichev se tenait coi. Le Père Maxime nous faisait réciter des prières enflammées pour demander la victoire, mais les femmes pleuraient et se tordaient les mains en voyant partir leurs maris et leurs fils.

Babouchka pleurait aussi, par sympathie. Grand-père, au contraire, semblait un autre homme : il se tenait plus droit et donnait ses ordres à la famille d'une voix plus martiale qu'à

l'ordinaire. Il portait maintenant tous les jours son bel uniforme bleu et blanc, et une semaine qui s'écoulait sans manifestation guerrière lui paraissait une semaine gâchée.

— Ah ! s'écriait-il, si seulement le général Skobeliev était encore de ce monde, c'est lui qui donnerait une leçon aux Allemands ! Pensez donc : un homme devant lequel les Turcs eux-mêmes ont été obligés de s'incliner !

Un jour d'août 1914, comme nous revenions d'une partie de pêche, grand-père et moi, on frappa à la porte. *Babouchka* courut ouvrir et nous l'entendîmes s'écrier, avec des larmes de joie dans la voix :

— Andrusha ! Regardez qui est là, mes enfants ! C'est Andrusha, Andrusha en personne !

En effet, c'était mon père. Il était convenablement vêtu et je vis, lorsqu'il ôta son chapeau, qu'il portait les cheveux rejetés en arrière, à la nouvelle mode. Sa barbe bien taillée lui donnait plutôt l'air d'un médecin que d'un ouvrier, et je remarquai qu'elle était sensiblement plus claire que ses cheveux. Il me parut moins grand et moins resplendissant que dans ma mémoire, mais aussi plus accessible, plus conforme à l'idée qu'on se fait ordinairement d'un père et j'en fus heureux. Après avoir embrassé ses parents et sa sœur, il se tourna vers moi et me tint d'abord à bout de bras, en m'examinant attentivement. Son examen fut sans doute favorable, car il m'enleva bientôt dans ses bras et se mit à me cajoler en prenant l'univers à témoin du beau et solide petit garçon que j'étais devenu. Les autres membres de la famille me contemplaient avec une évidente satisfaction, comme si j'eusse été le résultat de leur propre travail.

Le Tsar ayant amnistié plusieurs catégories de prisonniers politiques, mon père avait eu la chance de se trouver parmi les détenus graciés et c'est ainsi qu'il avait pu venir voir ses parents et son fils. Fiodor Panteleievitch était à la fois heureux et choqué de cette visite ; sa joie était sincère, mais au moment où nous nous mettions à table pour dîner, il sentit se réveiller en lui son vieux ressentiment contre le fils qui lui avait causé des ennuis.

Il but un verre d'eau fraîche, se signa et se mit à manger. C'était le signal que nous attendions tous pour plonger nos cuillères dans nos assiettes pleines de soupe de poisson. Pendant un petit moment, grand-père réussit à se contenir tandis qu'on échangeait des nouvelles de la famille, mais à la fin il ne put s'empêcher de dire tout haut ce qu'il avait sur le cœur :

— Eh bien, Andreï, interrogea-t-il, dis-moi, est-ce fini, toutes ces bêtises ? Pourquoi passes-tu ta vie en prison, comme un criminel ? Que veux-tu donc ? N'as-tu aucun sens de tes devoirs envers ta femme et tes enfants ?

Mon père l'écoutait patiemment mais son visage s'était assombri et ses yeux lançaient des éclairs. Les mots qu'il prononça s'ancrèrent dans ma mémoire, et plus encore que ces mots eux-mêmes, le ton de conviction profonde avec lequel il s'exprima :

— Père, répondit-il, je vais vous dire ce que je veux, et j'espère que vous le comprendrez, car j'attache beaucoup de prix à votre opinion. Je veux que notre peuple puisse vivre libre et heureux, je veux que tous les hommes vivent comme des créatures humaines. Je veux mettre fin au despotisme politique et à l'esclavage économique. Croyez-moi, je souffre de savoir les miens dans la peine, mais ce sont les sacrifices d'une génération qui rendront plus heureuses et plus évoluées les innombrables générations de l'avenir… Vous devriez me comprendre, père, vous qui êtes croyant et qui faites brûler des cierges pour vos saints et vos martyrs préférés. Ceux-là ont-ils permis à leurs femmes et à leurs enfants de les influencer dans le choix qu'ils ont fait entre le bien et le mal, la vertu et le vice ? Notre Russie bien-aimée est une terre de ténèbres où le peuple est exploité et la masse ignorante, mais elle doit devenir et elle deviendra une terre de lumière sur laquelle il n'y aura plus ni maîtres, ni esclaves.

Bien qu'il s'adressât à son père, je compris que ses paroles m'étaient en réalité destinées et elles me donnèrent le frisson, comme la voix du prêtre à la grand-messe.

— Quant à mes enfants, conclut mon père en me regardant dans les yeux, je veux qu'ils soient heureux, eux et tous les autres enfants, au prix du sang que nous avons versé.

— Il n'y a rien de mal dans ce que tu dis là, rétorqua grand-père après avoir médité pendant une bonne minute, mais bien des choses me laissent néanmoins perplexe. J'ai toujours servi le Tsar, comme l'avaient fait mon père avant moi et son père avant lui. Toi, Andreï, tu es un homme différent. Tu vois les choses sous un autre angle, par le dessous, pour ainsi dire. Puisse Dieu te pardonner, mon fils, si tu es dans l'erreur ! En tout cas, puisque la foi que tu as en ta cause est sincère, il te faut agir suivant tes convictions. Pour moi, je m'efforcerai, tant que je vivrai, de venir en aide à tes enfants.

Je restai longtemps sans dormir, ce soir-là, songeant aux paroles de mon père qui donnaient naissance, dans mon esprit, à d'étranges fantasmagories.

Le lendemain, nous assistâmes à une manifestation patriotique. La population défilait, dans les flonflons des orchestres, tandis que des prêtres aux longues robes flottantes bénissaient la foule ; des marchands ambulants débitaient de la crème glacée et des pâtés à la viande qu'on arrosait d'eau sucrée et aromatisée. Bientôt, mon père m'entraîna vers le jardin public ; nous nous assîmes sur un banc et nous nous mîmes à bavarder tout en mangeant des glaces.

— Eh bien, mon fils, me dit-il, nous voici de nouveau réunis. Te souviens-tu encore du jour où tu es venu me voir à la prison, avec ta maman et Constantin, et des signaux que je vous adressais, de ma fenêtre, dans la tour des condamnés à mort ?

Puis il me raconta sa vie en prison – et cette vie, telle qu'il la décrivait, me paraissait magnifique car la souffrance y était transfigurée par la camaraderie et le dévouement à une grande cause.

— Je veux, conclut-il, que tu te souviennes toute ta vie de ce que je te dis là. N'oublie jamais qui tu es, et fais en sorte d'être toujours là quand il s'agira de lutter pour la liberté, car la vie, vois-tu, n'est rien sans elle. Quoi qu'il puisse m'arriver à moi, continue d'étudier et de travailler pour lutter par tous les moyens pour la victoire de ton idéal. Nous ne sommes pas des porcs, mais des hommes, et par conséquent, nous ne pouvons accepter de nous plier à l'esclavage. Si mes camarades et moi venons à périr dans la lutte, il faut que nos enfants nous remplacent dans notre tâche.

Le soir même, il partit pour Yekaterinoslav après m'avoir acheté quelques menus présents. Il me promit qu'on me permettrait de venir à la maison pour Noël.

Si grand était mon désir de revoir mes parents et mes frères, que les mois qui suivirent me parurent interminables. Les lettres de maman se faisaient beaucoup plus gaies ; maintenant que papa avait repris son travail, m'écrivait-elle, elle avait renoncé à la couture et notre maison était devenue si agréable et si heureuse que j'aurais du mal à la reconnaître.

À mesure que les vacances de Noël se rapprochaient, je sentais s'accroître la fièvre d'impatience qui s'était emparée de moi. Grand-mère s'absorbait sans relâche dans ses confitures et ses gâteaux. La grosse truie qu'on avait engraissée tout exprès pour la circonstance avait été immolée et, pendant des semaines, tout le monde s'affaira à cuire des morceaux de porc, fumer des jambons ou hacher menu de la viande et des légumes dont on bourrait de grosses saucisses… Enfin, le grand jour arriva et toute la tribu des Kravchenko s'empila dans une voiture pour se rendre à la gare, au milieu d'un amoncellement de valises de bois et de paquets de toutes sortes. Ma tante Shura et moi prenions seuls le train ; le reste

de la famille, demeuré sur le quai, nous fit des adieux si émus et si véhéments qu'on aurait pu nous croire partis pour l'Amérique…

Ma famille, au grand complet, nous attendait à la gare d'Yekaterinoslav, et ce furent à nouveau des embrassades, des larmes et des exclamations à n'en plus finir. Lorsque nous arrivâmes à la maison, la glace était déjà rompue entre mes frères et moi, et nous avions si bien achevé de refaire connaissance que nous bavardions tous en chœur, à tort et à travers. Ma mère ne me quittait pas des yeux :

— Que tu as bonne façon, Vitia ! ne se lassait-elle pas de répéter. Tu as l'air d'un vrai petit homme !… Et quelle santé florissante !

Le dîner de Noël, ce soir-là, a pris place, lui aussi, dans l'album de mes souvenirs d'enfance. L'arbre de Noël, si grand qu'il touchait le plafond, étincelait sous la lumière comme un clocher vert et or. La table croulait sous la nourriture et la boisson. Nous autres, les petits, buvions du vin sucré dans de minuscules verres de couleur et nous nous joignions à toutes les santés qu'on portait.

C'est à ma grand-mère maternelle, en sa qualité d'aînée, que revint l'honneur de porter le premier toast :

— Je rends grâce à Dieu, dit-elle, de ce que nous voilà tous réunis, vivants et en bonne santé. Je vous souhaite, mes chers enfants, de voir se réaliser tous les vœux les plus chers que vous pourriez former vous-mêmes !

Élégant et grave comme toujours, mon père se leva à son tour, le verre en main :

— Moi, dit-il, je vous propose de boire cette nuit à la santé de tous ceux qui sont derrière les murs d'une prison. Puisse leur foi, qui est aussi la mienne, trouver son accomplissement dans une vie meilleure !

— Andreï, chuchota *babouchka,* tu ne devrais pas parler ainsi devant les enfants. – Mais elle vida son verre comme tout le monde.

Pendant des heures, réunis autour de l'arbre de Noël, nous chantâmes en chœur de vieilles chansons populaires de Russie et d'Ukraine, et aussi des chants révolutionnaires comme *Victimes qui êtes tombées* et la *Marseillaise.* La maison s'enorgueillissait maintenant d'un phonographe muni d'un énorme pavillon de cuivre – la plus tangible manifestation de notre prospérité retrouvée – et l'on se mit à danser au son des aigres mélodies que moulait l'instrument. Terrassé par le vin et l'émotion, Eugène s'assoupit au moment où papa nous récitait un poème tout plein d'héroïsme et de gloire. À peine mes neuf ans commençaient-ils à se moquer des sept ans d'Eugène et de leur faiblesse que je tombais à mon tour, terrassé par le sommeil.

Après les fêtes, je m'en revins à Alexandrovsk ; je devais y passer dix-huit mois encore, jusqu'à la fin de l'année scolaire 1916, avec laquelle se termineraient mes études au Cours Préparatoire.

De l'examen qui vint couronner ces premières études, il m'est resté un souvenir vivace ; pourtant, la cérémonie et les discours qu'on y prononça furent assez ennuyeux. Le grand jour avait commencé pour moi par une visite au coiffeur : c'était la première fois que j'étais autorisé à me faire couper les cheveux. Sans doute ma tignasse noire et bouclée avait-elle eu pour effet de stimuler les tendances artistiques du coiffeur ; toujours est-il que je sortis de chez lui avec une coupe de cheveux dont l'élégance – que soulignait encore un audacieux accroche-cœur au-dessus de l'œil gauche – proclamait bien haut ma nouvelle qualité de petit homme. Grand-père, solennellement, me remit alors un uniforme de collégien, avec pantalon long. L'un de mes rêves les plus chers venait de se réaliser ! Comme j'étais heureux d'avoir onze ans bientôt et d'attirer les regards de tous !

L'après-midi, pendant la cérémonie des examens, Fiodor Panteleievitch, en grand uniforme lui aussi, et la poitrine scintillante de médailles, fut encore plus admiré que le papa Shtchekatihin en personne. Grand-mère arborait son unique robe de soie noire et laissait derrière elle un sillage embaumé de lavande et de camphre. Naturellement, tante Shura était de la fête, ainsi que l'oncle Mitia.

Une autre émotion m'attendait à la maison ce même soir. Le plus jeune frère de mon père, mon oncle Pierre, était arrivé en permission à l'improviste, venant du front. Insouciant, aimant la vie, toujours en train de rire et de plaisanter, il présentait avec mon père le plus saisissant contraste. Il n'existait entre grand-père et lui aucun de ces dissentiments qui venaient troubler les rapports de Fiodor Panteleievitch avec Andreï et je devinai confusément – non sans en éprouver quelque jalousie – que Pierre était le fils préféré du vieillard.

Lorsqu'il sut les bonnes notes que j'avais recueillies au cours de mon examen de l'après-midi, l'oncle Pierre, mi-plaisant, mi-sérieux, me conseilla de prendre modèle sur lui plutôt que sur mon don Quichotte de père :

— Que diable ! s'écria-t-il, laissons donc aux autres le soin de sauver le monde, Vitia ! On a déjà bien assez de mal, à faire son propre salut. Et puis, comme on ne vit qu'une fois, il vaut mieux essayer d'en profiter : voilà mon avis !

La veille du jour fixé pour mon départ, dans la soirée, on me donna la permission d'aller jusqu'au camp des Bohémiens pour y faire mes adieux à mes nombreux amis. Je leur portai de petits cadeaux : une pipe destinée à Saïdeman, un paquet de tabac pour son père et quelques bouts de rubans bariolés pour ses sœurs. J'avais autant de chagrin en quittant tous ces braves gens que s'ils eussent été des membres de ma famille.

Le lendemain, j'étais de retour dans ma ville natale et, quelques mois après, j'entrais au *gymnasium,* ou École Supérieure. Pour la première fois, notre famille se trouvait réunie au complet. Eugène allait au Cours Élémentaire et Constantin faisait sa deuxième année de *gymnasium*. Mon père gagnait entre quatre-vingts et cent vingt roubles par mois – un fort joli salaire pour un ouvrier – et ses deux fils étaient déjà bien avancés dans leurs études : notre existence semblait enfin devenue normale et bien organisée.

Ma mère était plus heureuse et plus belle que je ne l'avais jamais connue auparavant, mais mon père se montrait plutôt morose et dissimulait sous un calme apparent une inquiétude profonde. C'est qu'il devinait, beaucoup plus clairement que nous autres, les nuées orageuses qui s'amoncelaient dans le ciel de Russie.

LA GLOIRE ET LA FAIM

L'HIVER de 1916 laissait prévoir la chute prochaine du tsarisme. Comme un brouillard poisseux, le pressentiment d'un désastre imminent s'insinuait peu à peu dans les moindres manifestations de notre existence.

La guerre allait très mal et l'on murmurait de plus en plus ouvertement et de plus en plus fort. Nos soldats, sur le front, désertaient en bande, ce n'était un secret pour personne, et la discipline s'effondrait progressivement. Les plus sinistres rumeurs nous parvenaient jusqu'à Yekaterinoslav où elles circulaient partout : on parlait d'un affreux moine appelé Raspoutine, de collusion en haut lieu et d'émeutes déclenchées par la famine ; on dénonçait aussi les germanophiles qui entouraient la Tsarine. Nos maîtres ne faisaient à peu près rien pour réprimer les propos révolutionnaires que tenaient les plus âgés d'entre nous ; à la maison, les amis de mon père discutaient passionnément, à voix basse, du soulèvement des « masses ».

Après sa longue journée de travail, à l'usine, c'est tout juste si mon père trouvait le temps de se laver, de manger et de prendre un instant de repos ; sans interruption, se déroulaient des meetings et des discussions au cours desquelles on examinait les nouvelles apportées par des émissaires venus de Kiev ou de Pétrograd. Notre maison, plus souvent qu'à son tour, servait de relais aux fugitifs évadés de Sibérie et des terres d'exil du Grand Nord. De plus en plus fréquemment, on nous chassait du salon, nous autres enfants, pour y recevoir des ouvriers d'usine aux visages rudes et des intellectuels de la ville qui disputaient entre eux, des heures durant, derrière la porte fermée à double tour.

Une après-midi qu'ils étaient allés voir leur ami Paramonov, récemment évadé de prison, mes parents revinrent très agités. Ma mère pleurait et mon père serrait rageusement les mâchoires. Ce Paramonov, l'un des marins du croiseur *Potemkine* dont l'insurrection avait déclenché les émeutes de 1905, faisait à nos yeux figure de héros. Il était d'ailleurs le parrain de mon plus jeune frère. Au cours des jours qui suivirent, j'appris par bribes sa triste histoire et elle s'est imprimée dans mon esprit où elle symbolise le Sacrifice par excellence.

On avait choisi comme lieu de rendez-vous un banc situé dans un coin écarté du jardin public et c'est là que le marin avait retrouvé plusieurs de ses camarades. Mais à peine quelques instants s'étaient-ils écoulés que des étrangers suspects se mirent à croiser autour de leur petit groupe avec une indifférence affectée. Soupçonnant aussitôt qu'il pouvait s'agir de policiers en civil, Paramonov avait pris congé de ses amis en toute hâte et s'était glissé dans les fourrés. Il espérait s'enfuir en franchissant la haie ; malheureusement, le bruit de plusieurs coups de feu parvint bientôt jusqu'aux oreilles de ses amis : l'infortuné Paramonov avait été abattu.

En dépit de son activité multiple, mon père trouvait encore le moyen de passer de nombreuses soirées auprès de ses trois fils, et même un dimanche de temps à autre. Nous lisions ensemble les livres d'Herzen, de Tolstoï et autres écrivains ; mon père y choisissait des passages qu'il nous commentait pour illustrer ses idées sur l'émancipation de la Russie et la liberté du genre humain. Son ardent idéalisme, un peu factice, peut-être, m'émouvait profondément ; on sentait vibrer, chez lui, une conviction quasi religieuse.

C'est également à cette époque-là, que je me liai d'une solide amitié avec un camarade d'école nommé Spiridonov, fils d'un de nos professeurs du *gymnasium*. J'allais souvent chez lui et c'est là que je vis pour la première fois un de ces foyers d'intellectuels où la musique, la littérature et le théâtre constituaient des réalités tangibles auxquelles on accordait beaucoup plus d'importance encore qu'au travail et au pain quotidien. Friand de lectures, le père de

mon camarade cherchait sa voie dans les livres ; loin de se cantonner dans les classiques russes, il dévorait aussi les œuvres de Shakespeare, Goethe, Anatole France, Knut Hamsun, Hugo, Flaubert, Zola et Dickens.

Lorsque je regarde en arrière, je suis étonné de l'étendue et de la variété de mes lectures, au cours de ces premiers voyages de découverte intellectuelle. Pour moi, petit garçon de onze ans, l'émouvante beauté de la littérature se mêlait aux espoirs exaltés de mon père et s'incorporait aux idées révolutionnaires qui me gagnaient peu à peu. Je m'imaginais qu'il suffirait de quelques semaines pour combler le gouffre qui séparait la littérature de la réalité et les paroles des actes.

L'orage éclata dans la dernière semaine de février 1917 – c'est-à-dire, selon le calendrier occidental, au début de mars – et ceux-là mêmes qui s'y attendaient le plus en demeurèrent frappés d'étonnement. La Révolution, qui n'avait été qu'un mot pendant si longtemps – un mot interdit et réservé aux seuls initiés –, la Révolution s'étalait maintenant au grand jour ; elle était devenue une magnifique réalité. Mais cette révolution que l'on avait toujours considérée comme la plus simple solution de tous les problèmes posait maintenant des millions de problèmes nouveaux, dont certains, comme ceux de la nourriture et de l'habillement, s'avéraient ridiculement terre à terre.

La vie normale avait craqué aux coutures. Les écoles, les usines et les institutions publiques avaient soudain perdu leur signification ordinaire. Les gens de notre ville se massaient en foule dans les rues enneigées : on aurait dit qu'on venait de retourner comme autant de boîtes les maisons, les bureaux et les ateliers pour en verser le contenu dans les parcs et les jardins publics. Les manifestations se succédaient, bannières en tête, parmi les vociférations enthousiastes que venaient interrompre, çà et là, de brusques échauffourées ponctuées à l'occasion de quelques coups de feu ; brochant sur le tout, enveloppant tout, et noyant presque tout le reste, on faisait des discours, encore des discours, toujours des discours… Tous les mots qu'on avait dû ravaler pendant des siècles se déversaient maintenant dans un véritable torrent verbal, tour à tour prophétiques ou stupides, grandiloquents ou vengeurs…

L'air vibrait sous des slogans qui paraissaient se multiplier d'eux-mêmes. *À bas la guerre !* criait-on. *En avant pour la victoire ! Le sol et la liberté ! Les usines aux ouvriers ! Sus à L'Assemblée Constituante ! Pleins pouvoirs aux Soviets !* Des mots et des noms nouveaux éclataient et sifflaient à nos oreilles comme les fusées d'un feu d'artifice : les Bolcheviks, les Mencheviks, les Cadets, les Révolutionnaires Sociaux, les Anarchistes… Kérensky, Milioukov, Lénine, Trotski… Les Gardes Rouges, les Blancs, les Partisans…

Dans les principaux squares, on avait dressé des tribunes improvisées où les orateurs se succédaient en bruyante procession. Des hommes et des femmes qui s'étaient contentés jusqu'alors de chuchotements timides, se sentaient pris tout à coup d'un grand besoin de crier, de déclamer, de prêcher, d'invectiver… Des intellectuels à la barbe soignée se serraient pour faire place aux soldats et aux ouvriers. « Très bien, très bien ! » hurlait la foule ; « *Doloi ! Von !* » (« Assez ! Sortez-le ! ») glapissait-elle l'instant d'après.

Mon père prit un jour la parole en public, au cours d'une journée de manifestations qui se déroulait sous une véritable forêt de bannières improvisées. Chose curieuse, tout le monde paraissait connaître son nom.

— Frères et amis, travailleurs, paysans, intellectuels et soldats, commença-t-il…

C'était la première fois que je l'entendais parler en public et j'avais peine à contenir mon émotion. Il parlait d'une voix si retentissante et il paraissait à ce point transfiguré que je ne reconnaissais plus mon propre père. Des mots et des idées qui nous avaient toujours

appartenu en propre, véritables secrets de famille, se trouvaient tout à coup miraculeusement divulgués devant tous ces gens qui devenaient ainsi pour nous comme des parents. Mon père leur parla de la prison et de l'exil, de la vie héroïque du camarade Paramonov et du glorieux avenir qui s'ouvrait devant nous. Il prêcha l'ordre et le calme, mettant tout le monde en garde contre ceux qui voulaient noyer la Révolution dans le sang… Il s'exprimait avec une simplicité et une sincérité admirables, comme si tous ces gens qui l'écoutaient eussent été ses enfants.

Quand il quitta la tribune, au milieu des accords de la *Marseillaise,* je courus à sa rencontre, bousculant la cohue de ses amis et admirateurs :

— Bravo, papa ! m'écriai-je.

— Tu vois, Vitienka, me dit-il avec un bon rire, le peuple est maintenant libre. Nous ne nous sommes pas battus pour rien.

Je compris alors qu'il se justifiait ainsi des années de tristesse et de pauvreté qu'il avait infligées à sa famille.

Cependant, la lune de miel de la Révolution fut de courte durée et l'atmosphère idyllique de ses débuts disparut bientôt pour faire place à des dissentiments, des attaques et des malheurs de toutes sortes. De plus en plus, on prenait l'habitude de s'expliquer à coups de poing, à coups de pierres ou à coups de revolver. En même temps, la nourriture se raréfiait ; le bois, le charbon et le pétrole semblaient disparaître ; certaines usines ne travaillaient plus que par intermittence et d'autres avaient complètement fermé leurs portes.

— La voilà, votre révolution, vous l'avez voulue ! entendait-on murmurer çà et là – surtout parmi les gens bien vêtus.

Chaque jour, mon père se faisait plus sombre et plus taciturne. Son caractère était devenu plus irritable qu'il ne l'avait jamais été à l'époque de ses malheurs. Lorsque je le pressais de m'expliquer le mécanisme des différents partis et leurs programmes, il manifestait un profond embarras :

— C'est trop compliqué, disait-il, tu es trop jeune encore pour comprendre. À l'heure actuelle, on se bat pour le Pouvoir. Quel que soit le programme de chaque parti, ce sera une mauvaise affaire si *un seul* d'entre eux l'emporte. Nous aurons alors troqué nos anciens maîtres pour de nouveaux, voilà tout : nous aurons un gouvernement imposé par la force au lieu d'en avoir un qui ait été choisi par la libre volonté du peuple. Ce n'est pas pour en arriver là que les vrais révolutionnaires ont sacrifié leur vie.

Un autre jour, comme nous venions d'écouter des Mencheviks, des Bolcheviks, des Cadets et d'autres encore, dans les locaux de l'École des Mines, maintenant occupée par le quartier général du Soviet d'Yekaterinoslav, je vis mon père secouer tristement la tête :

— Je me suis battu pour renverser le Tsarisme, me dit-il ; je me suis battu pour la Liberté et la prospérité, et non pour la violence et la haine. Ce qu'il nous faudrait, ce sont des élections libres, avec de nombreux partis rivaux. La domination d'un seul parti, c'est la fin.

— Mais papa, demandai-je, qu'est-ce que tu es, toi ? Menchevik, Bolchevik ou Révolutionnaire Social ?

— Je ne suis rien de tout cela, Vitia. Souviens-toi bien de ce que je vais te dire : un slogan quelconque, si séduisant soit-il, ne permet jamais de prévoir ce que sera la véritable politique d'un parti après son accession au pouvoir.

Mon père partit bientôt pour le front de Roumanie avec un groupe d'agitateurs ouvriers. Il y était toujours quand les Bolcheviks de Petrograd, sous la conduite de Lénine et de Trotski, prirent en main le Gouvernement et la Révolution. Lorsqu'il revint, mon père nous annonça que la guerre était finie : les soldats jetaient tranquillement leur fusil et rentraient chez eux.

Aussi bien, nous savions déjà tout cela. Kotia et moi, avec d'autres camarades du *gymnasium,* passions des heures à la gare d'Yekaterinoslav. Tous les trains qui venaient du sud et de l'ouest étaient bondés de soldats jusque sur les toits des wagons ; il y avait même des hommes accrochés aux portières et installés entre les essieux ; il y en avait jusque sur les locomotives. Tous ces soldats chantaient, braillaient, se disputaient et hurlaient à tue-tête des slogans politiques. Nous étions trop jeunes pour comprendre quoi que ce soit à ce charivari et nos aînés ne semblaient guère plus avancés que nous.

Deux choses seulement nous paraissaient certaines : *golod* et *kholod,* le froid et la faim qui, chaque jour, resserraient progressivement leur étreinte sur nous, pareils à ces murs truqués dont parlaient nos romans noirs. L'argent perdait peu à peu sa valeur et la poussière couvrait les rayons dégarnis des boutiques. Des centaines de choses que l'on avait toujours considérées comme normales et indispensables – le téléphone, l'eau potable, le service de la voirie, les transports – s'étaient faites tout à coup plus rares et plus difficiles ; certaines, même, avaient complètement disparu. Le typhus ne tarda pas à se répandre et les enterrements quotidiens formèrent bientôt une procession ininterrompue.

Du plus loin qu'il m'en souvienne, *Babouchka* avait toujours eu pour habitude de conserver les croûtes et les restes de pain. Elle les faisait griller périodiquement et les donnait aux monastères ou aux orphelins. Nous ne tardâmes guère à nous féliciter de cette frugale coutume. Chaque morceau de pain était devenu un véritable trésor – et nous le gardions pour nous.

La belle et chaude lumière de la lampe n'était plus qu'un souvenir ; on s'éclairait maintenant avec un lumignon fumeux, simple brin de mèche baignant dans une soucoupe remplie d'huile. C'était l'unique luminaire dont nous disposions pour les longues soirées d'hiver, au cours desquelles j'avais pris l'habitude de faire la lecture tout haut à ma *babouchka.* Elle aimait Nekrasov, Tolstoï et Tourgueneff et, de temps à autre, elle répétait après moi une ou deux phrases qui la séduisaient particulièrement, perdant ainsi celles qui suivaient.

Un soir, tandis que j'étais en train de lui lire une nouvelle de Tourgueneff, je sentis sa main serrer la mienne. Je n'en continuai pas moins ma lecture mais, soudain, son étreinte se relâcha ; j'en conclus qu'elle s'était endormie et j'allais quitter la pièce sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller la vieille femme, lorsque je levai les yeux sur elle et vis qu'elle avait les yeux grands ouverts ; elle était étrangement immobile, et sa bouche s'entrouvrait dans un sourire figé.

— *Babouchka!* m'écriai-je en appelant tout le monde à mon aide, *babouchka!*

La mort de ma grand-mère maternelle, pour moi, fait également partie des images que m'a laissées la Révolution. Elle avait toujours été vigoureuse, mais les terribles meules de *golod* et de *kholod* avaient broyé sa résistance. Spiridonov et moi courûmes la ville pendant des heures pour trouver quelques fleurs naturelles destinées au cercueil de la morte ; il nous aurait été impossible de la voir partir sans fleurs pour sa dernière demeure.

Au nord du pays, dans une partie de la Russie proprement dite, le régime soviétique s'était assis et consolidé en quelques mois. Dans les autres régions, et surtout dans notre Ukraine, la guerre civile devait se prolonger pendant plusieurs années encore, avec son cortège de sanglantes horreurs et de bouleversements stupides ou révoltants. Yekaterinoslav changeait de maîtres plusieurs fois par mois – voire même plusieurs fois par semaine –, incessamment tiraillée entre les différents partis qui se la disputaient. Nous avions dû finalement renoncer à savoir qui représentait pour nous l'autorité : les Rouges, les Blancs, les Verts, les Petliouristes, les forces de l'hetman Skoropadski, celles de Batko Makhno, ou celles de

Grigoriev. Pendant quelques mois, nous fûmes occupés par les Allemands. Lorsqu'ils se retirèrent, le flot des armées rivales se répandit de plus belle sur ce qui restait de notre ville. Tous ces soldats, dont la plupart étaient en haillons, manifestaient un profond mépris de la vie humaine – tant pour eux-mêmes que pour autrui.

Deux scènes de cette époque sont restées gravées dans mon souvenir, comme des pages arrachées d'un livre :

Je vois deux cavaliers en uniforme tsariste qui dévalent la Perspective Pouchkine, tout près de chez nous, poursuivis par deux cavaliers chinois dont l'un brandit un sabre et l'autre un fusil. Soudain, le Chinois au fusil s'arrête court, épaule son arme et tire : l'un des soldats blancs, vidant les étriers, culbute de son cheval. Son camarade suspend un instant sa fuite pour regarder autour de lui, ce qui permet au second Chinois de le rattraper. Aussitôt, le Jaune lève son sabre en poussant une clameur démoniaque – et une masse de chair sanglante s'abat sur le pavé… Dans le grand silence qui se rétablit tout à coup, les deux cadavres ont l'air ridiculement paisibles.

Au cours d'une promenade où nous discutons avec acharnement un livre que nous avons lu tous deux, Kotia et moi arrivons à la station de chemin de fer de Goriainov, à l'autre bout de la ville. Toute la nuit précédente, la fusillade a fait rage, sans que personne pût savoir qui tirait, ni sur qui l'on tirait. Maintenant, nous voyons la gare jonchée de cadavres. Un convoi plein de soldats allemands est en gare et beaucoup d'entre eux, chaudement emmitouflés, se fraient un passage parmi les corps étendus, avec de gros rires. Près d'un amoncellement de cadavres, plusieurs Allemands dévorent des sandwiches arrosés de café ; pour être plus à leur aise, ils s'appuient du pied sur le tas de morts…

Une autre fois, tard dans la nuit, j'entends du bruit devant chez nous et je me précipite dehors pour voir ce qui se passe. La neige brille sous la lune ; on entend quelque part les hurlements d'un chien… Tout à coup, un homme de taille gigantesque passe en courant devant moi, vomissant des injures comme un ivrogne ; d'autres hommes le suivent de près, en brandissant des coutelas, des triques et des fusils. Je reste là quelque temps et j'entends des coups de feu dans le lointain, des clameurs qui déchirent la nuit… Le lendemain, tout le monde parle de la chasse à l'homme au cours de laquelle le chef de bandits Bieloshapka – « Casquette blanche » – a été traqué à travers la ville, acculé dans une petite rue et abattu par les Gardes Rouges.

Il n'était pas de jour qui ne nous apportât de nouvelles atrocités : pogromes dans les quartiers juifs, banques attaquées par des bandits, trains pillés… Chaque gouvernement nouveau dénonçait ses prédécesseurs comme des « bandits » – avant d'être lui-même affublé de cette étiquette. Pendant huit jours – un peu plus, peut-être – tout le monde se passionna pour le gouvernement anarchiste de Makhno, réfugié pour l'heure à Yekaterinoslav. Puis les Rouges revinrent, et ce fut comme si Makhno n'eût jamais existé.

Il n'est pas facile de revoir les événements de cette époque-là tels qu'ils s'imprégnèrent dans une âme d'enfant. Mes souvenirs se sont évidemment trouvés modifiés par ce que j'ai appris et compris plus tard. Toutefois, lorsque j'évoque rétrospectivement tout cela, il est une chose surtout qui me frappe d'étonnement : au milieu des remous de la guerre civile, parmi les désordres et les dangers de toute nature, la vie normale trouvait tant bien que mal le moyen de se poursuivre. On travaillait, on étudiait, on mangeait, on dormait, on lisait, on riait, même ! On se faisait de nouveaux amis ; on bâtissait des projets d'avenir ! Le désordre et l'insécurité étaient devenus des choses si banales, si familières qu'elles semblaient faire partie inhérente de la vie ; l'existence quotidienne s'était installée dans ces nouveaux éléments, pour continuer son déroulement.

La vie, l'instinct vital, le désir de survivre qui étaient en nous triomphaient de toutes les misères.

*
* *

Le télégramme que nous reçûmes d'Alexandrovsk émanait de la tante Shura : l'oncle Pierre était-il chez nous ? Aussitôt, mon père télégraphia négativement, et, quelques jours plus tard, nous reçûmes une lettre : on avait retrouvé Pierre ; il était mort – assassiné. Si nous pouvions assister à l'enterrement, notre présence ferait certainement du bien aux vieux parents.

Bien qu'il eût peu d'espoir d'arriver à Alexandrovsk en temps utile pour assister à la funèbre cérémonie, mon père partit immédiatement. Après en avoir discuté avec ma mère, il avait décidé de m'emmener, ainsi que mon frère Kotia ; peut-être la vue de leurs petits-enfants réconforterait-elle un peu le vieux couple plongé dans l'affliction.

Pierre n'avait pris aucune part aux agitations révolutionnaires : toutes ces choses-là l'ennuyaient. La vie était déjà bien assez courte, jugeait-il, sans qu'on se mêlât encore de la compliquer sous prétexte de réformes sociales. Aussi, une fois démobilisé, avait-il abandonné l'uniforme sans regret pour devenir directeur d'une petite banque d'Alexandrovsk. Comment se faisait-il qu'il eût été tué ? – C'est ce que nous nous demandions dans le train qui nous emportait vers notre destination.

Ce train était bondé à éclater. On aurait dit que des millions de personnes avaient tout à coup été prises de l'idée de voyager ; tous ces gens-là fuyaient un danger pour se jeter dans un autre et fonçaient tête baissée dans la grande conflagration nationale, espérant y trouver le salut. Voyageurs et colis s'empilaient, pêle-mêle, dans le moindre espace libre. Il y avait des gens assis sur les couchettes supérieures des wagons et leurs pieds chaussés de souliers boueux ou emmaillotés de chiffons venaient frôler le visage des voyageurs installés au-dessous d'eux. Une atmosphère fétide et lourde régnait dans les wagons.

En gare de Slavgorod, je courus au lavabo pour m'y procurer un peu d'eau. En revenant, je me heurtai à un homme armé d'un mauser qui montait la garde à l'entrée de notre wagon.

— Papa ! m'écriai-je, terrorisé.

— Que le diable emporte ton papa ! cracha l'homme au fusil. Monte là-dedans et boucle-la, ou je te fais sauter la cervelle !

Le train se remit en marche au moment où je me glissais auprès de mon père. Tous les voyageurs avaient les bras en l'air et les enfants hurlaient de peur. Des hommes en armes étaient postés aux deux extrémités du wagon, tandis que d'autres fouillaient systématiquement les voyageurs, compartiment par compartiment, raflant l'argent et les objets précieux. Notre tour arriva bientôt :

— Et toi, jeta l'un des bandits à mon père, qu'est-ce que tu as ? Donne !

— Ce que j'ai ? répondit-il calmement avec un sourire, je n'ai qu'une montre, quelques roubles et mes deux enfants.

Le pillage terminé, le train ralentit et les brigands sautèrent sur la voie. Quelques coups de feu furent alors tirés des wagons. Je vis l'un des pillards s'arrêter court, comme étonné, puis s'effondrer lentement. Un autre fut tué raide par un voyageur avant d'avoir pu quitter le train. Son cadavre était toujours dans le convoi lorsque nous arrivâmes à destination. Visiblement, ce pillage du train était un coup monté par des hommes qui ne savaient pas encore bien leur métier.

J'eus du mal à reconnaître Alexandrovsk. Tout ce qui faisait son charme s'était évanoui au cours des deux dernières années ; on aurait dit que sa coquetterie et sa propreté de naguère

avaient été souillées et barbouillées par les mauvais tours de l'Histoire. La gare était déserte, les réverbères démolis ; la neige elle-même semblait sale. Comme mon père demandait à un passant « qui était au pouvoir ? », l'inconnu haussa les épaules avec un accablement dégoûté :

— Le diable seul pourrait vous le dire ! murmura-t-il.

La maison où s'étaient écoulées les années les plus heureuses de mon enfance me parut soudain si petite et si vieille que j'en eus le cœur serré. La lettre nous était parvenue trop tard et l'enterrement était terminé. Assise dans un coin, Shura cousait, les yeux rouges et les joues baignées de larmes. Grand-mère Natalia Maximovna nous serra dans ses bras en s'efforçant de sourire, mais la flamme de gaîté qui brillait jadis dans son regard s'était à jamais éteinte. Pendant quelques instants, elle réussit à se faire violence, puis elle se mit à se lamenter d'une voix monotone, les yeux fixés sur la lampe de l'icône et multipliant les signes de croix :

— Ton bon oncle Petia n'est plus, Vitia ! Mon petit Petia est parti, parti ! Ils l'ont tué, Dieu juste, notre Petia n'est plus !

Fiodor Panteleievitch, assis devant la table, paraissait ne pas nous voir et je ne reconnaissais plus mon grand-père, toujours si maître de lui et si énergique. On aurait dit que quelque chose s'était cassé en lui, le laissant privé de ressort ; il avait incroyablement vieilli. Au bout d'un instant, cependant, il tourna son regard vers nous et se leva, en nous saluant d'un signe de tête :

— Eh bien, Andreï, fit-il avec amertume, ce que tu attendais est arrivé. La voilà donc, ta fameuse révolution ! Les gens s'entre-tuent, notre malheureux peuple est assassiné, volé, torturé par la faim et le froid ! Des assassinats et des crimes : oui, la voilà, ta révolution…

Il élevait la voix, plein de chagrin et de colère :

— Pourquoi m'ont-ils tué mon Pierre, ces fils de chiennes, pourquoi ? s'écria-t-il en secouant mon père qu'il avait saisi aux épaules. Les Allemands eux-mêmes ne nous massacraient pas comme nos frères russes sont en train de le faire. Merci, merci, Andreï, de nous avoir donné cette belle révolution !

La tête baissée, mon père demeurait silencieux, comprenant qu'il était inutile de chercher à lui expliquer… Et, pour la première fois, sa famille vit pleurer Fiodor Panteleievitch ; les larmes se perdaient dans sa barbe blanche. À pas lents, il s'approcha de l'icône dans son coin – son allure martiale avait disparu – et tomba à genoux :

— Viens au secours, ô Seigneur, de tes brebis égarées. Fais que le frère ne tue pas son frère, et le fils, son père. Rends la raison à ton peuple, Sainte Vierge, et ne le laisse pas périr !

Calmé, il se releva, essuyant son visage mouillé de pleurs :

— Andreï, dit-il, puisse Dieu te pardonner comme ton père te pardonne… Natasha, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, donne à manger aux enfants et mets-les au lit.

C'est alors que Shura, en sanglotant, nous raconta la mort de son frère. Un soir, il n'était pas revenu de sa banque. Supposant qu'il avait pu décider, pour une raison quelconque, de venir nous voir à Yekaterinoslav, elle nous avait télégraphié… Quatre jours après sa disparition, un paysan avait trouvé le cadavre de Pierre près de la route, aux environs de la ville. On lui avait enfoncé un mouchoir dans la gorge et il avait les mains liées derrière le dos ; sa tête était percée de plusieurs balles et les clefs de la banque, qu'il portait habituellement sur lui, avaient disparu.

— Son cœur avait cessé de battre, mais sa montre marchait toujours, gémit Shura en terminant son récit, sa belle montre qui marchait cinq jours et dont il était si fier…

Selon toute apparence, des voleurs qui complotaient de dévaliser la banque s'étaient emparés des clefs de Pierre et l'avaient assassiné pour supprimer un témoin dangereux qui aurait pu les reconnaître.

Nous rentrâmes à Yekaterinoslav le cœur lourd. Grand-père ne se remit jamais du coup terrible que lui avait porté l'assassinat de son fils cadet : il mourut quelques mois plus tard et sa femme le suivit de près dans la tombe.

*
* *

Le domaine d'Ilyin, près de Korbino, sur le Dniepr, était l'un des plus beaux et des plus riches de la région. Il comprenait des milliers d'hectares de prés et de blés luxuriants, des forêts, des vergers, des étables et des laiteries spacieuses ; de belles routes plantées d'arbres conduisaient au château où les propriétaires du domaine avaient jadis vécu dans la splendeur.

Après la Révolution, le domaine avait été en grande partie morcelé, et les terres distribuées aux paysans qui les cultivaient. La partie centrale de l'exploitation – qui groupait quelque deux cents hectares de terres à blé, les vergers, la grande pièce d'eau poissonneuse, ainsi que le château proprement dit et plusieurs autres bâtiments – avait été transformée, dès 1919, en coopérative agricole ou « commune », pour les travailleurs de la ville.

Les nouveaux colons de l'endroit – une centaine de familles venues d'Yekaterinoslav – l'avaient rebaptisé *Nabat* (le Tocsin).

Les Kravchenko étaient au nombre de ces familles, et pendant près de quatre ans, jusqu'à ce que j'eusse dépassé ma dix-septième année, la « Commune » devint notre nouvelle demeure. Mon père était d'ailleurs l'un des promoteurs de cette idée d'exploitation coopérative et il avait groupé autour de lui, au Tocsin, de nombreux ouvriers métallurgistes de son ancienne usine. Le Soviet local, approuvant son initiative, avait partagé les terres ; il avait également fourni les approvisionnements et le cheptel nécessaires pour compléter ce qui restait des ressources de la vieille exploitation.

Dans les villes, l'industrie s'était trouvée presque entièrement arrêtée par suite du manque de matières premières et le rationnement alimentaire avait atteint un tel degré qu'on mourait presque de faim. Aussi l'évasion vers la terre, qui offrait à chacun une chance de salut, avait-elle été bien accueillie. Le désir de contenter certains besoins spirituels avait également déterminé de nombreux adeptes à se joindre à nous. Beaucoup d'hommes, en effet, brûlaient du désir de mettre en application, dans le cadre restreint d'une ferme coopérative, quelques-unes des théories dont ils avaient rêvé pendant des années de ferveur révolutionnaire. Le Tocsin, se disaient-ils, sonnerait constamment l'alarme pour rappeler cet idéal de fraternité qui paraissait complètement oublié dans le tumulte de la guerre fratricide où les Communistes, avec leur Tcheka, procédaient à des arrestations massives et fusillaient les gens à tort et à travers sous les plus futiles prétextes.

À plusieurs reprises, mon père avait été invité à adhérer au Parti Communiste, et il avait toujours refusé. Il ne se sentait aucun goût pour la dictature et la terreur, avouait-il tout crûment, même si elles s'enveloppaient dans les plis d'un drapeau rouge. Chaque jour, il voyait des ouvriers et des intellectuels qui, au temps du Tsar, avaient eu grand soin de se tenir bien loin de la bagarre, adhérer au Parti maintenant qu'il leur paraissait solidement assis au pouvoir ; beaucoup de ces gens-là se fabriquaient de toutes pièces des biographies révolutionnaires empruntées à leur seule imagination. Un tel spectacle encourageait mon père dans sa résolution de rester libre et de continuer à lutter en isolé pour un monde meilleur.

Les ouvriers citadins apportaient au travail de la ferme l'énergie du désespoir. Naturellement, ils voulaient avant tout se procurer de quoi nourrir les leurs, mais ils

voulaient également justifier les sacrifices qu'ils avaient faits dans le passé pour leur Cause. Les paysans de l'endroit se moquaient des travailleurs de la ville devenus fermiers :

— Nous allons voir, disaient-ils en clignant de l'œil, comment ces « Communistes » vont cultiver notre terre !

Ces railleries étaient au fond sans méchanceté ; c'étaient plutôt les marques d'un intérêt amical. Beaucoup de paysans s'empressaient de nous conseiller et de nous aider chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion. Loin de nous en vouloir de notre expérience, ils la considéraient en bons voisins, avec un sympathique intérêt. Plus d'une fois, quand nous avions trop à faire, ils nous fournirent un précieux secours et ce sont eux qui permirent le succès de notre première année. Malgré la distance qui nous séparait de l'École d'Agriculture Erastovka, les experts agronomes de cet établissement nous avaient également apporté leur concours.

Pour des jeunes gens, l'existence de la Commune était pleine d'intérêt. En ce qui me concerne, j'adorais ma nouvelle tâche ; j'aimais cette bonne vie campagnarde et notre travail d'équipe, entre camarades. Nos parents s'inquiétaient de voir notre instruction négligée et s'efforçaient d'y remédier par des leçons scolaires improvisées, mais nous ne partagions aucune de leurs angoisses sur ce chapitre. La natation, la pêche, les parties de canotage, les excursions dans le voisinage et les jeux de toutes sortes nous suffisaient amplement pour combler les vides d'une existence presque entièrement consacrée à de durs travaux. Né avec l'amour des chevaux, j'avais enfin l'occasion de satisfaire mon inclination, et Grachev, le titulaire des écuries, trouvait en moi un volontaire toujours prêt à lui donner la main. En outre, la vie des paysans eux-mêmes m'attirait. Je m'étais fait des amis parmi eux et je passais de nombreuses soirées chez nos voisins, au milieu des garçons et des filles de mon âge.

Bien entendu, la guerre civile continuait à bouleverser périodiquement notre existence ; plusieurs fois, même, elle avait menacé d'anéantir la Commune. Nous nous sentions très fiers, Constantin et moi, d'être assez grands pour faire partie des petites escouades armées que mon père et d'autres chefs avaient mises sur pied pour notre défense ; mon jeune frère Eugène apprenait lui-même à tirer. Alternativement, les Rouges et les Blancs – et aussi, parfois, des bandes sans étiquette précise – se répandaient sur nos terres, exigeant des vivres, des couvertures, ou même des chevaux. Mais le déploiement immédiat de nos forces, et aussi la bonne volonté avec laquelle nous partagions l'excédent de nos réserves nous permirent toujours d'éviter à notre Commune des maraudages trop importants.

Un incident qui se produisit à cette époque demeure à jamais gravé dans ma mémoire. J'avais emmené quelques chevaux brouter sur une petite éminence de terrain d'où l'on découvrait tout le pays d'alentour et la scène se déroula sous mes yeux comme sur un écran de cinéma. J'aperçus tout à coup un groupe d'environ trois cents cavaliers – des Cosaques, pour la plupart, mais il y avait aussi des Blancs parmi eux – qui débouchaient de la grand-route et se lançaient au galop vers le fleuve, en traversant nos champs de blé. Derrière eux, lancés dans une poursuite effrénée, surgirent bientôt des Rouges en nombre beaucoup plus important. Alors, comprenant qu'ils étaient irrémédiablement cernés, les Blancs se précipitèrent dans le fleuve du haut de la falaise et s'efforcèrent de le franchir à la nage ; mais leurs poursuivants, qui avaient installé leurs mitrailleuses sur le bord de la crête, les fauchèrent jusqu'au dernier.

Un peu moins d'un mois plus tard, le même incident se renouvela exactement, à un détail près : ce furent les Rouges, cette fois, qui se firent abattre un à un, au moment où ils prenaient pied sur la rive opposée. Nous nous étions si bien habitués à trouver des cadavres

rejetés par les eaux sur le territoire de notre Commune ou aux alentours que nous avions fini par n'en même plus parler.

Vers le crépuscule, un soir de l'automne qui suivit notre première récolte, j'étais dans les écuries avec Grachev lorsque nous vîmes arriver une longue voiture de paysan traînée par deux chevaux. Quatre hommes et une femme l'occupaient ; hommes et chevaux étaient également barbouillés de poussière et de sueur ; une mitrailleuse était montée à l'arrière du véhicule. La femme, jolie personne d'une trentaine d'années, portait les insignes d'infirmière ; l'un des hommes était en civil et deux autres arboraient l'uniforme de la Tchéka, la police secrète soviétique, institution toute nouvelle mais déjà détestée ; le quatrième personnage, un homme massif à l'air stupide, était en uniforme de marin.

Le civil se présenta lui-même : Lihomanov. – C'était ce même Lihomanov qui allait devenir plus tard si puissant dans notre région en qualité de président du Comité Provincial d'Yekaterinoslav. Il nous dit qu'un détachement de Blancs était à leur poursuite et qu'il leur fallait immédiatement des chevaux pour reprendre leur fuite. Non, non, il ne pouvait être question de consulter qui que ce fût : il lui fallait des chevaux sur-le-champ ; toutefois, si nous voulions ramener nous-mêmes nos bêtes, nous pouvions accompagner la voiture jusqu'à Kamenskoie.

Nous acceptâmes cet arrangement, et quelques instants plus tard nous étions empilés tous les sept dans la voiture, fouaillant notre attelage qui dévorait la route. Nous roulions si vite que j'avais à peine le temps de m'apercevoir que tous ces tas informes qui jonchaient la route étaient autant de cadavres. Lihomanov nous apprit qu'une grande bataille s'était déroulée peu de jours avant dans ces parages et que ces cadavres étaient pour la plupart ceux de Gardes Rouges.

— Nous réglerons leur compte à ces salauds, hurlait le marin de temps à autre, nous leur crèverons la panse, à ces fils de chienne !

Aucun incident ne se produisit jusqu'à ce que nous eussions traversé la ville d'Auly et j'en venais même à me demander si les dangers que nous fuyions n'étaient pas en grande partie imaginaires ; après Auly, cependant, comme nous roulions depuis dix ou quinze minutes sur une route qui longeait le fleuve, nous entendîmes tout à coup le martèlement lointain d'une galopade et comprîmes qu'une douzaine de cavaliers étaient lancés à nos trousses. En même temps, des clameurs assourdies nous parvenaient ; sans pouvoir saisir les mots, nous devinions qu'on nous criait d'arrêter. Avec un affreux juron, notre marin sauta sur sa mitrailleuse et l'engin se mit à cracher le feu. Plusieurs de nos poursuivants mordirent la poussière et les survivants décidèrent apparemment de renoncer à nous poursuivre.

Nous atteignîmes Kamenskoie dans la nuit et fîmes halte devant une petite maison ou Lihomanov était connu.

— Toi qui n'es qu'un gamin, me dit-il, tu dormiras dans la chambre de l'infirmière.

Grachev et le marin, qui devaient se relayer pour garder la voiture et l'attelage, se virent assigner une chambre voisine de la nôtre. Je demeurai dehors quelque temps pour donner à l'infirmière le temps de se mettre au lit, puis j'entrai à mon tour dans la chambre et me déshabillai à tâtons, dans le noir ; aussitôt couché, je m'endormis profondément.

Je dormais depuis quelques heures quand je fus éveillé en sursaut par un grand bruit de voix :

— Veux-tu me laisser, espèce de brute ! criait l'infirmière, veux-tu me laisser ou je réveille toute la maison !... Va-t'en, te dis-je !

À la clarté de la lune qui baignait maintenant la chambre, je pus voir notre marin, à demi dévêtu, les traits convulsés par le désir, qui tentait de violenter la jeune femme. L'infirmière

résistait de toutes ses forces, échevelée, les seins jaillis hors de sa blouse déchirée par la brute.

Quand le marin me vit me dresser sur mon séant, il lâcha la jeune femme et s'enfuit en jurant :

— Sale bourgeoise ! l'entendis-je marmonner en claquant la porte.

L'infirmière pleurait :

— Quel peuple, quel terrible peuple ! fit-elle en sanglotant. Et c'est avec des gens comme cela qu'il nous faut faire une révolution !

Presque aussi bouleversé qu'elle-même, je lui proposai d'appeler Lihomanov et les autres.

— Non, non, protesta-t-elle, il vaut mieux ne pas déranger Lihomanov. Il a bien assez d'ennuis sans cela. C'est un pur, lui, un véritable idéaliste.

Après cet incident, nous ne pûmes nous rendormir. Nous parlions encore – ou, plus exactement, l'infirmière parlait encore, et, moi, je l'écoutais toujours – quand l'aube parut. Elle m'apprit qu'elle était la fille d'un haut fonctionnaire du régime tsariste :

— Quand la Révolution éclata, me dit-elle, j'y souscrivis de tout cœur. Toute ma vie, j'avais aimé les gens simples et souhaité de pouvoir les aider. C'est pour eux que j'avais rompu avec ma famille et suivi les cours de l'École de Médecine de Kharkov. Maintenant, j'appartiens à la Tchéka. Certes, j'y vois faire bien des choses que je n'aime pas, mais mon travail à moi, heureusement, consiste à guérir, et non à tuer… De pauvres créatures bestiales et stupides, comme l'homme qui m'a attaquée cette nuit, ne doivent pas nous faire perdre notre foi ni renoncer à la lutte que nous poursuivons pour des milliers d'hommes honnêtes, pareils à Lihomanov. Pour une vilaine affaire comme celle de cette nuit, il y a des centaines d'épisodes héroïques.

Son agresseur n'était même pas un vrai marin, me dit-elle confidentiellement. Il avait ramassé son uniforme quelque part et le portait parce que cela conférait un certain prestige dans les milieux révolutionnaires.

Tandis que nous regagnions la Commune, Grachev et moi, je lui racontai ce qui s'était passé au cours de la nuit. Grachev n'était qu'un simple ouvrier et ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait alors dans notre pays ; j'eus pourtant bien souvent l'occasion, dans les années qui suivirent, de me remémorer ses paroles de ce matin-là :

— Oui, Vitia, me dit-il, l'infirmière a raison. Il y a du bon et du mauvais dans une révolution, comme en toutes choses, mais la question qui se pose est la suivante : « Quels sont ceux qui se trouveront placés au sommet, quand la Révolution sera tassée, les honnêtes gens ou les brutes, les Lihomanovs ou les marins d'occasion ? »

Maintenant que nous étions moins pressés, nous pouvions regarder les cadavres qui jalonnaient la route. On voyait, par endroits, des monticules de terre fraîchement remuée : c'étaient des tombes creusées par des paysans pour y enfouir quelques-uns des morts. La plupart des cadavres demeurés sans sépulture avaient été dépouillés de leurs vêtements et rares étaient ceux qui avaient conservé leurs chaussures. On dépouillait les morts pour habiller les vivants.

*
* *

Après la seconde récolte de la Commune, à l'automne de 1920, Constantin et moi fûmes tous deux désignés pour l'École d'Agriculture Erastovka, à Komissarovka.

Cette institution avait été fondée et richement dotée, une génération plus tôt, par Erastus Brodsky, riche propriétaire foncier de la région. Il avait prélevé le terrain nécessaire sur ses

propriétés personnelles et y avait érigé de coquets bâtiments, sur une éminence dominant un beau lac. Dans certaines salles, les motifs architecturaux rappelaient ceux qui décoraient jadis les châteaux ukrainiens ; on admirait dans l'établissement des fresques signées de peintres célèbres et de belles mosaïques qui illustraient des scènes empruntées au folklore et aussi, naturellement, les dernières conquêtes du progrès en fait d'outillage agricole.

L'École avait beaucoup souffert aux mains des vandales. Plusieurs de ses salles de cours et de ses dortoirs étaient complètement détruits ; on avait emporté le mobilier pour faire du feu, ainsi que les poteaux des murs et les poutres des plafonds ; l'outillage était dans un état effrayant et le fameux cheptel d'Erastovka – on montrait encore les médailles qu'il avait remportées aux expositions de Vienne et de Prague – avait été dispersé.

Beaucoup des anciens professeurs de l'École étaient cependant restés à leur poste et de nouveaux maîtres leur avaient été adjoints, de sorte que six cents étudiants venus de toutes les régions de la Russie s'étaient remis à y étudier et à y appliquer les méthodes modernes d'agriculture, en dépit des ravages produits par la disette et le manque de matières premières. Les produits récoltés sur le terrain de l'École aidaient à nourrir toute sa population et la difficulté des temps n'avait fait que resserrer les liens qui unissaient maîtres et élèves. L'École était placée sous contrôle soviétique, mais la politique tenait peu de place dans nos études. On considérait implicitement qu'en nous préparant à faire rendre au sol russe des produits meilleurs et plus abondants pour l'alimentation du peuple, nous faisions tout ce que « la Révolution » pouvait exiger de nous.

Avec mon frère et un troisième étudiant, originaire de Touapse, Fiodor, je vivais dans la petite maison d'un paysan de l'endroit.

L'hiver s'écoula rapidement et, au printemps, les heures de classe cédèrent la place à des travaux pratiques exécutés sur les terrains de l'École. Je m'aperçus plus tard que j'avais appris de la sorte infiniment plus de choses que je ne l'aurais cru, et ma petite teinture d'agriculture scientifique s'avéra fort utile pour moi quand vint l'ère du Collectivisme.

Il devenait chaque jour plus difficile de se procurer à manger. L'argent avait perdu toute valeur et le peu de commerce que l'on faisait encore se trouvait ramené au primitif système du troc. Nous ne pouvions guère compter sur l'aide de la Commune, car le rêve idyllique de l'entreprise coopérative achevait d'y sombrer dans la discorde et l'amertume, et les colons, l'un après l'autre, désertaient le Tocsin. Nos réserves de pain se trouvèrent bientôt tellement diminuées qu'il fallut réduire encore les rations et l'on ne tarda pas à comprendre que la Pénurie était décidément une bien mauvaise marraine pour un monde nouveau-né, même à l'échelle réduite de la Commune.

Heureusement, l'adolescence ne se laisse pas aisément décourager par des difficultés passagères. Nous avions d'ailleurs l'habitude de nous contenter de peu et de vivre au jour le jour – *au repas le repas* serait plus exact. Ce printemps-là, des trains entiers traversaient Komissarovna, bondés de soldats Rouges qui se dirigeaient vers le front où commençait la guerre avec la Pologne. Le problème consistait donc pour nous à soutirer quelques vivres aux soldats – et c'est un problème que nous savions résoudre avec un brio consommé, Constantin, Fiodor et moi.

Les jours de congé – et même les jours de classe, quand nous parvenions à trouver quelques heures de liberté – nous installions tous les trois en gare de Komissarovna notre « Boutique Mobile de Coiffeurs-Étudiants ». – Telle était du moins l'inscription qui s'étalait sur un grand placard artistement calligraphié par l'habile Kotia. Au-dessous, se lisait le détail publicitaire de nos services : *Taille et barbe… Travail honnête et consciencieux… On paye en nature.* Enfin venait la signature, avec une pointe d'humour : *Les Compagnons du Travail*

inutile. Fiodor, qui s'était initié à cet art quelque part au cours de ses voyages, se chargeait de manier le rasoir. Les frères Kravchenko se partageaient les coupes de cheveux. « Ne vous en faites pas, nous avait dit Fiodor, c'est la même chose que pour faucher un pré : on donne d'abord de grands coups de faux, puis on fignole un peu dans les coins, là où ça dépasse. »

Les soldats s'amassaient autour des jeunes barbiers amateurs et se gaussaient d'eux mais ils réglaient le montant des dégâts avec toute la belle générosité des gens simples. Souvent, nous ramenions assez de pain, de porc, de légumes et autres comestibles pour nous payer le luxe de régaler nos amis. Certains dimanches, la Boutique Mobile des Coiffeurs-Étudiants installait ses tréteaux au marché de la ville et faisait des affaires d'or avec les paysans, qui nous payaient avec des œufs, des pommes de terre, voire même avec des poulets.

Ce bon filon, malheureusement, ne tarda guère à s'épuiser, plus personne n'ayant de nourriture offrir en échange de nos travaux de coiffure. La grande disette de 1921 s'annonçait et les paysans, qui la voyaient venir, se faisaient tristes et parcimonieux. Comme il n'y avait plus rien à manger à l'école, nous retournâmes à la Commune ; hélas !... l'enthousiasme du début y avait fait place à un morne désespoir. Les anciens colons l'avaient quittée pour la plupart, et les quelques-uns qui restaient travaillaient dans les usines du voisinage.

J'avais maintenant seize ans. À Korbino, à quelques verstes du Tocsin, fonctionnait une petite fonderie, et c'est là que je trouvai de l'embauche en qualité d'apprenti-serrurier. C'était la première fois de ma vie que j'étais obligé de fournir un pénible travail manuel pour gagner mon pain. Et certes, en rentrant chez moi, le soir, sale et recru de fatigue, avec mes vêtements tachés de graisse, j'avais l'impression d'être devenu pour de bon « un homme fait ».

La guerre civile était à peu près terminée et les Soviets possédaient maintenant un pouvoir qu'on ne songeait plus guère à leur disputer. Des agents politiques du Parti venaient parfois à l'usine pour nous haranguer pendant les heures des repas ou après le travail. Les vieux ouvriers, pour la plupart, ne prêtaient aucune attention à leurs discours, mais les jeunes, hommes et femmes, écoutaient de toutes leurs oreilles.

Au milieu de la détresse et du pessimisme général, les paroles des orateurs nous versaient un peu d'espoir. L'usine possédait d'ailleurs un club où s'étalaient, avec des lithographies de Lénine, de Trotski, de Marx et d'Engels, des slogans peinturlurés en grandes lettres blanches sur fond de calicot rouge.

Pour ma part, j'écoutais avidement les conférenciers du Parti et je trouvais même l'audace de leur poser des questions. L'avenir qu'ils nous laissaient entrevoir empruntait aux misères qui étaient notre pain quotidien une séduction supplémentaire. Je me sentais tiraillé entre le scepticisme qui régnait chez moi et la soif que j'avais d'embrasser une doctrine. Je comprenais bien les objections que formulait mon père à l'encontre du Communisme et de ses méthodes brutales, mais je ne pouvais m'empêcher de penser, à mesure que le temps s'écoulait, qu'il était peut-être trop rigide dans ses vertueux principes ; un idéalisme comme le sien, me disais-je, n'était plus de saison.

J'aurais voulu entraîner mon père vers la vie nouvelle :

— Pourquoi ne viens-tu pas au Club pour assister aux conférences ? lui demandais-je souvent.

— Que pourraient-elles m'apprendre ? répondait-il avec accablement. J'ai oublié plus de choses que ces gens-là n'en savent. Non vraiment, je te remercie, mais ce n'est pas à l'œuf de donner des leçons à la poule.

Au cours de l'été de 1921, la famine régnait partout – et elle avait amené à sa suite son frère, le typhus épidémique. Ces deux fléaux devaient faire des millions de victimes avant d'en avoir fini avec nous. Parvenus au terme de longues années de guerre et de luttes

intestines, nous trouvions devant nous la Faim, sous son aspect le plus brutal et le plus cruel. La disette avait élu pour foyer les régions environnant la Volga, mais ses griffes décharnées s'allongeaient jusqu'à nous, de l'autre côté du Dniepr. Dans l'ensemble, les territoires où la famine régnait le plus intensément coïncidaient à peu près avec ceux où la guerre civile avait exercé ses plus terribles ravages : on eût dit que la terre elle-même se révoltait finalement contre le régime de sang qu'elle avait trop longtemps subi.

Il n'y a pas de mots pour décrire les horreurs qui nous accablaient alors. On regardait avec un désespoir mêlé de gourmandise toutes les bêtes vivantes : les chevaux, les chiens, les chats, et autres animaux familiers qui peuplaient nos maisons. Le bétail qui avait échappé au couteau du boucher mourait de faim sur pied et l'on dévorait ces charognes sans écouter les avertissements promulgués par les autorités. On arrachait l'écorce des arbres pour en faire du « thé » ou de la « soupe ». On allait, pour se sustenter, jusqu'à mâcher du cuir brut. Dans les champs, il ne restait plus un fétu de paille, plus un brin d'herbe : on avait tout ramassé, tout dévoré. De plus en plus fréquemment, on entendait raconter des histoires de paysans qui mangeaient leurs morts – et ces histoires, malheureusement, étaient souvent véridiques : j'ai connu moi-même des cas de cette espèce à Romankovo, à Auly, à Pankovka, et autres villages des environs.

La mort – la mort affreuse, avec des cadavres gonflés et défigurés – était devenue d'une atroce banalité. Chacun de nous était trop préoccupé de son propre salut pour remarquer les malheurs d'autrui – au fond, on ne s'en souciait même pas. De braves gens qui, en période normale, n'auraient pu supporter de voir souffrir les autres, enterraient maintenant leurs réserves de vivres pour prolonger leur existence de quelques semaines ou de quelques mois, sans songer un seul instant à leurs voisins qui mouraient de faim autour d'eux.

En ce qui me concerne, j'étais solide et bien portant ; il me fallait peu de chose pour subsister. Avec un autre jeune homme de la Commune, Senia, je pris le train et remontai au nord, vers la province de Poltava, pour y trouver à manger. Nous emportions avec nous tout ce qui pouvait être converti en victuailles : vieux vêtements, cuillères d'argent, bijouterie disparate, brosses, ustensiles ménagers de toutes sortes. En effet, si l'argent ne voulait plus rien dire, on pouvait toujours, avec un peu de chance, se procurer quelque chose par le système du troc.

Au bout de quelques jours, nous arrivâmes à Priluki et décidâmes d'y tenter notre chance. Des centaines d'autres gens étaient venus dans cette ville pour les mêmes raisons que nous, aussi la concurrence était-elle rude. Toute la journée, nous restâmes sur la place du Marché, notre misérable pacotille étalée devant nous, suppliant les paysans de jeter un coup d'œil sur nos trésors et, le soir, nous nous mîmes en devoir de prospecter les villages l'un après l'autre, maison par maison. Notre jeunesse à tous deux nous aidait, ainsi que ma connaissance du dialecte ukrainien qui me permettait de m'adresser aux paysans dans leur propre idiome.

Chaque jour, nous parvenions à liquider quelque objet, et nos sacs se gonflaient de grain, de farine, de pois et de haricots. La nuit, nous n'avions aucun mal à trouver abri chez les paysans, surtout si nous avions eu soin de mettre dans notre jeu quelque fille de notre âge. En échange d'une bague ou d'une broche de verroterie, les jeunes filles s'arrangeaient même pour nous dénicher du sel, du sucre, du porc salé, de l'huile de tournesol et autres denrées précieuses.

Quand nous prîmes le chemin du retour, Senia et moi, nous nous sentions plus heureux que des financiers qui viennent de réussir une affaire de dix millions : nous ramenions des mois de vie pour les nôtres.

Le train était bondé de gens, hommes, femmes et enfants, qui regagnaient les régions où régnait la famine avec des sacs et des ballots gonflés d'inestimables richesses alimentaires – et l'on n'osait pas fermer l'œil de peur de se faire voler. Tard dans la nuit, en gare de Znamenka, des soldats et des employés de chemin de fer nous ordonnèrent de quitter le train et l'on nous parqua dans une salle d'attente déjà encombrée d'autres malheureux. Aucun de nous n'avait la moindre idée des raisons pour lesquelles on nous avait fait quitter nos wagons, et nous attendions tous, avec une patience bovine, qu'on nous permît de continuer notre voyage dans un autre train. Quand il arriva enfin, ce train, les plus forts et les plus agiles purent seuls s'y caser. Senia et moi restâmes sur place.

La salle d'attente, d'une saleté indescriptible, n'était éclairée que par de mauvais quinquets et la cohue y était si dense que l'on marchait littéralement les uns sur les autres pour se rendre aux toilettes. Çà et là, des enfants pleuraient, des enfants qui tétaient des mamelles vides ; dans un coin, un jeune couple demeurait enlacé dans une étreinte passionnée, indifférent aux brocards qu'on lui décochait de toutes parts…

Pour ceux d'entre nous qui étaient encore en état de s'intéresser à quelque chose, l'attention se portait vers une jeune femme qui poussait des gémissements d'animal blessé. D'autres femmes avaient dégagé un petit espace autour d'elle et des hommes apportaient des seaux d'eau, oubliant leur propre lutte contre la faim pour s'occuper du nouvel être qui allait venir au monde… Bientôt, le vagissement grêle du nouveau-né nous annonça que le miracle était accompli, et chacun ne s'occupa plus que de ses propres ennuis.

Au matin, je vis la jeune mère étendue sur le plancher souillé, son visage exsangue et livide reposant sur un sac taché qu'on lui avait glissé sous la tête. Elle donnait le sein à son nouveau-né, emmailloté de haillons. Je sentis mon cœur se serrer et, laissant à Senia le soin de garder nos sacs, je courus jusqu'au village. J'avais encore en poche trois roubles d'argent du temps des tsars ; après avoir fureté à droite et à gauche pendant une demi-heure, je réussis à les échanger pour une bouteille de lait et une petite écuelle de bois remplie de bouillie. Lorsque je remis ces menus présents à la jeune mère, en les accompagnant d'une serviette propre tirée de mes affaires personnelles, elle fixa sur moi un regard où l'incrédulité se mêlait à la reconnaissance :

— Merci, jeune homme, dit-elle en ukrainien, tout en me fixant de ses beaux yeux qui brillaient dans son visage ravagé, comment t'appelles-tu ?

— Victor Andreievitch.

— Que Dieu te garde et te donne le bonheur ! reprit-elle d'une voix faible, en souriant pour la première fois. Je baptiserai ma petite fille Victorina, pour qu'elle garde toute sa vie le souvenir de ta bonne action.

Je traversais la salle d'attente pour rejoindre Senia lorsqu'un jeune vaurien qui avait assisté à la scène prit tout à coup la parole :

— Regardez, camarades, s'écria le répugnant personnage, regardez : voici le père de l'enfant !

Il avait une tête de plus que moi, il était taillé en force et il avait l'air d'un costaud, mais la colère ne s'embarrasse pas de calculs : je me jetai sur lui et le fis rouler à terre, ce qui m'étonna tout le premier. Comme il voyait bien que la foule me donnait raison, il se remit sur pieds sans mot dire, et regagna son coin en essuyant le sang qui lui coulait du nez.

… Aucun conquérant, aucun héros ne fut jamais accueilli comme le fut le jeune Victor, titubant sous le faix de son sac chargé de victuailles.

Pendant les mois qui suivirent, je réitérai plusieurs fois cette expédition, tantôt par le train, tantôt à cheval. La croix d'or de *babouchka,* de tous nos pauvres trésors, fut le dernier à s'en

aller ; nous l'avions gardée aussi longtemps que nous avions pu le faire sans risquer de mourir de faim complètement…

Finalement, des secours nous furent envoyés d'Amérique par l'intermédiaire des Quakers, de la Société de Secours Hoover et autres organisations charitables, mais la majeure partie de ces secours fut dirigée vers les provinces de la Volga. En Ukraine, la prochaine récolte n'était plus très loin et la vie, peu à peu, reprenait son cours normal.

Il ne me restait plus qu'à regagner mon établi de serrurier à l'usine de Korbino.

UNE JEUNESSE ROUGE

La récolte de l'été 1922 fut abondante et l'espoir reparut avec elle, en même temps que le goût de la vie. Les morts – il y en avait plusieurs millions – avaient été enterrés ; par une espèce de convention tacite, on ne parlait plus de nos malheurs. Le cauchemar était fini.

Notre verger du Tocsin regorgeait de fruits succulents, le lac fourmillait de poissons et la brise venue du Dniepr se jouait dans la chevelure dorée de nos champs de blé. Les filles d'Ukraine s'étaient remises à chanter en chœur leurs mélodies nostalgiques, tout en liant les gerbes de froment. C'était bon d'avoir bientôt dix-sept ans, une promesse de moustache et de se sentir tout à coup plein d'une inexplicable timidité devant des filles qu'on n'aurait même pas remarquées la veille encore…

La décision que je pris de me faire mineur se rattache à cette heureuse époque où bourgeonnait la nouvelle vie. J'éprouvais comme un besoin de fouiller les entrailles de la Terre, de construire, de déployer mon activité… Les phrases dont nous régalait notre conférencier du Club de Korbino n'étaient sans doute que des banalités, des formules toutes faites empruntées aux circulaires rédigées par le Parti pour galvaniser l'énergie des travailleurs, mais elles n'en agissaient pas moins sur moi comme le son de la trompette sur un cheval de bataille.

— Camarades, nous déclara l'orateur un soir d'automne, notre pays a besoin de houille, de métal, de pétrole. Ces choses-là constituent les muscles de l'avenir. Tous ceux d'entre vous à qui la Révolution est chère doivent aller travailler dans les usines et dans les mines. Notre République Soviétique fait appel à vos bras solides et courageux. Ainsi, par exemple, il nous faut des milliers d'hommes pour les houillères du bassin du Donetz…

Senia et moi, nous échangeâmes un regard ; sans dire un mot, nous avions compris que la même résolution venait de se former dans nos esprits.

À la maison, lorsque j'annonçai que j'allais partir pour les mines du bassin du Donetz, le visage de mon père s'assombrit. Ma mère, me pleurant, me fit remarquer que je n'étais encore qu'un tout jeune homme et que j'avais bien du temps devant moi pour me mettre au travail. Néanmoins, ils ne firent rien, ni l'un ni l'autre, pour s'opposer à mon projet et ma mère, pendant de longs jours, prépara mon équipement vestimentaire avec amour.

On nous dirigea sur une mine du district d'Alchevsk, près d'Algoverovka, l'un des plus vieux centres houillers auquel on s'efforçait pour lors de donner une considérable extension. Nous passâmes notre première nuit là-bas dans une longue et triste baraque où des centaines d'hommes dormaient sur des planches nues, superposées sur deux rangs. La puanteur qui se dégageait de toute cette humanité, mêlée aux relents des détritus alimentaires et à la fumée de tabac, était véritablement insupportable. À la lueur fuligineuse de mauvaises chandelles, quelques mineurs noirs de charbon jouaient avec des cartes graisseuses dans un grand bruit de jurons.

Tout cela n'empêcha pas les deux garçons du Dniepr, recrus de fatigue après leur interminable voyage dans un train surpeuplé, de dormir à poings fermés.

… En nous éveillant, le lendemain matin, nous constatâmes qu'on nous avait volé nos valises. Il ne nous restait plus rien, que les vêtements salis par le voyage avec lesquels nous avions dormi. Une petite promenade dans le camp des mineurs ne nous remonta guère le moral. Ce camp se composait d'une longue allée noire, bordée de cabanes décrépites et de baraquements flambant neufs ; un nuage de poussière de charbon planait sur le tout. L'idéal

romanesque qui nous animait et l'espoir que nous avions de « bâtir le Socialisme » de nos propres mains se mirent aussitôt à baisser dans des proportions inquiétantes. Il allait nous falloir de nombreuses semaines pour retrouver un peu de ce zèle joyeux qui s'était emparé de nous au départ.

Senia fut désigné pour un puits ouvert au cœur d'une forêt de chênes. Mon sort à moi fut bien différent : étant donné le manque d'hommes instruits, le délégué de l'Association Ouvrière insista pour m'employer dans l'un des bureaux de l'administration. Je m'étais imaginé que j'allais manier le pic, la lampe de mineur sur le front, et voilà qu'en réalité mes seuls outils se réduisaient à des plumes et un abaque !

Pendant les premiers mois de notre séjour, nous habitâmes l'une des immenses et répugnantes baraques où l'on réunissait les nouvelles recrues ; plus tard, on nous donna une chambre dans l'une des petites maisons dévolues aux mineurs anciens. Lorsque j'eus réussi à m'habituer à la poussière de charbon et aux conditions d'existence véritablement primitives qui étaient devenues les nôtres, ma nouvelle vie prit de la couleur, et même de l'intérêt. Je me trouvais en effet dans une espèce de centre de triage où je pouvais observer des spécimens de toutes les races et de tous les groupes sociaux qui composent l'Empire Soviétique.

Naturellement, les Ukrainiens et les Russes proprement dits étaient chez nous en majorité, mais il y avait aussi des Tartares, des Arméniens et des Chinois, des montagnards caucasiens et des Cosaques venus des steppes d'Asie. Parmi tous ces gens-là, quelques-uns, comme Senia et moi, étaient venir à la mine dans un esprit de dévouement patriotique, pour coopérer à la grande tâche de l'industrialisation du pays, mais la plupart des recrues avaient été tout simplement attirées par le niveau des salaires, fort élevé pour l'optique villageoise. Des milliers d'ouvriers ne restaient à la mine que le temps nécessaire pour économiser de quoi acheter une vache, un cheval, ou se faire construire une maison, aussi les changements perpétuels qui se produisaient dans le personnel constituaient-ils, de loin, le plus gros souci de l'administration.

Les ouvriers des différentes races ne sympathisaient guère. Ils avaient tendance à vivre entre eux, et même à travailler entre eux. Les Orientaux choisissaient les puits les plus profonds et les plus durs ; Ukrainiens et Russes, au contraire, se prononçaient en faveur de besognes moins pénibles. Le gouffre qui séparait entre elles les classes sociales était plus profond encore que celui qui s'ouvrait entre les différentes races. Les quelques épaves de la société « d'autrefois » – fils de marchands, propriétaires terriens, prêtres, anciens officiers ou anciens fonctionnaires du régime disparu, anciens étudiants – se sentaient véritablement indésirables ; on les tolérait tout juste et on les méprisait ouvertement.

La vie dans les baraques était rude, et souvent insupportable. Les hommes buvaient la vodka à pleines bouteilles et s'expliquaient ensuite à coups de poing. Il y en avait qui jouaient et se disputaient à grand renfort de hurlements pour des raisons parfaitement stupides. J'ai vu des mineurs perdre aux cartes, non seulement leur salaire, mais jusqu'à leur dernière paire de chaussures et même leur seule et unique couverture. Le Club des Travailleurs, les cours de Littérature et la Bibliothèque n'attiraient qu'une minorité d'ouvriers du genre sérieux.

Je m'amusais à observer la transformation rapide des jeunes paysans qui nous arrivaient pour travailler à la mine, les yeux ronds et les bras ballants, venant tout droit de leur village et pénétrant pour la première fois dans le vaste monde inconnu. En chaussures d'écorce, vêtus de pantalons bouffants et de longues blouses paysannes taillées dans une étoffe

grossière, ils restaient bouche bée devant le « prolétariat » et ces gens extraordinaires qui appartenaient à toutes les régions de la Russie.

Pourtant, comme ils devenaient vite différents – sinon meilleurs – ces jeunes paysans ! Beaucoup d'entre eux revenaient de la ville habillés de costumes tout faits, rasés et parfumés, avec de belles chaussures neuves qui craquaient élégamment. Ils se faisaient photographier dans leurs nouveaux atours pour éblouir leurs amis restés au village et se pavanaient bruyamment à travers le camp, par petits groupes hilares et turbulents, ou bien se trémoussaient gauchement au son des accordéons. D'autres, au contraire, se sentaient attirés par le Club et les cours de Littérature ; ils ne tardaient pas à déplorer le manque de « culture » et l'esprit « retardataire » de leurs camarades, et se mettaient à discuter politique comme s'ils n'eussent jamais fait que cela toute leur vie !

Pour moi, naturellement, le Club était le centre de ma vie. Interrompue par la guerre civile et la famine, ma passion pour la lecture s'était réveillée, plus vive que jamais. Outre les livres que nous fournissait la Bibliothèque, nous nous en prêtions mutuellement. J'employais la plupart de mes soirées et de mes jours de congé à suivre des cours de chimie, de mathématiques, de sciences naturelles, ou à écouter des conférences techniques sur les travaux de la mine. Senia et moi nous étions liés avec des jeunes garçons et des jeunes filles aussi avides de culture que nous et les avantages de mon éducation première m'avaient permis d'acquérir sur eux une certaine influence.

Dans les journaux, ce n'était qu'un cri, un appel sans fin pour une vie meilleure du pays. La pauvre Russie retardataire s'engageait enfin sur le chemin du Progrès : il ne nous restait plus qu'à extraire davantage de charbon, produire davantage de céréales, acquérir davantage de culture. Je dévorais toutes ces exhortations comme si elles m'eussent été personnellement dédiées.

Il arrivait parfois qu'un de nos nouveaux grands chefs – Petrovski, Rakovski, ou même Lunatcharski – traversât notre district. En les écoutant, je comprenais que je faisais partie intégrante de quelque chose de nouveau, de grand, d'exaltant… À Moscou, au Kremlin, siégeaient des hommes que nous appelions tout simplement Camarades – Lénine, Trotski ou Dzerzhinski – mais ces hommes-là, à mes yeux, faisaient figure de dieux.

Lorsque j'examine ce qu'a été ma vie privée, en tant que membre du Parti Communiste, je constate que ma conversion remonte à l'arrivée du camarade Lazarev, qui était venu nous faire une série de conférences sur les problèmes socialistes. Lazarev était un homme d'une trentaine d'années, grand, mince et toujours soigneusement vêtu, qui appartenait au personnel enseignant de l'Université de Sverdlovsk. Il s'exprimait simplement, avec des mots à lui, et non pas à l'aide de citations empruntées à Marx ou à Lénine. Ce qui me frappa le plus, chez lui, c'est qu'il portait une cravate, corroborant ainsi l'opinion exprimée par plusieurs d'entre nous qu'on pouvait être un excellent citoyen soviétique sans renoncer pour autant à certains accessoires de toilette bourgeois.

Un jour que j'étais à la Bibliothèque, plongé dans la lecture de quelque livre, une voix s'éleva derrière moi :

— Qu'est-ce que tu lis ? Je suis curieux, vois-tu.

Je me retournai : c'était le camarade Lazarev.

— *Les Opinions de Jérôme Coignard,* d'Anatole France, répondis-je, en souriant pour cacher mon embarras.

— Anatole France, vraiment ? Pourquoi ne pas lire plutôt les grands classiques russes, ou des œuvres d'écrivains soviétiques contemporains ?

— C'est qu'il y a des tas de choses, chez Anatole France, que je ne trouve pas chez les écrivains soviétiques, répliquai-je. Il est à la fois extrêmement subtil et parfaitement honnête. Je lis souvent les classiques russes ; quant aux auteurs contemporains, ils sont uniquement préoccupés de politique et semblent avoir pris tâche de ne pas souffler mot de la vie telle qu'elle est.

— Intéressant, ce que tu dis là, très intéressant, fit Lazarev… Viens me voir un de ces soirs dans ma chambre ; nous ferons plus ample connaissance et discuterons de tout cela.

Je le rencontrai de nouveau, quelques jours plus tard, dans un *subbotnik,* une de ces séances de travail où des centaines de volontaires se réunissaient pour accomplir gratuitement une besogne urgente. En l'occurrence, il s'agissait d'enlever une véritable montagne de charbon qui obstruait une route. Le camarade Lazarev, affublé de vêtements de travail et couvert de suie, maniait la pelle avec ardeur. Il m'accueillit comme un vieil ami, ce qui me fit plaisir.

Le soir même, nous nous retrouvâmes à la Bibliothèque et il me demanda encore une fois ce que je lisais. Cette fois, c'était *Que faire ?* de Tchernitchevski.

— Une œuvre capitale, me dit Lazarev en hochant la tête d'un air approbateur.

— Oui, répondis-je, et la question que pose l'auteur : *Que faire ?* est l'une de celles qui me préoccupent à l'heure actuelle.

— Lénine a déjà fourni à des millions de gens la réponse à cette question, et Marx l'avait fait avant lui. As-tu lu Lénine et Marx ?

— Un peu de Lénine, par-ci, par-là, répondis-je, mais rien de Marx. Naturellement, j'ai lu les brochures du Parti, mais je ne suis pas sûr qu'on y trouve la réponse à cette question-là.

— Viens dans ma chambre, dit le camarade Lazarev avec un sourire, nous prendrons quelques rafraîchissements et nous pourrons parler sans déranger qui que ce soit.

Sa chambre était claire et d'une propreté rigoureuse. Le divan était recouvert d'une étoffe bariolée et l'on voyait, sur le bureau, des bouquins soigneusement rangés dans un serre-livres ; un vase de couleur contenait quelques fleurs. Sur l'un des murs, plusieurs portraits de famille ; l'un d'eux représentait Lazarev petit garçon, dans son uniforme du *gymnasium,* un chien couché à ses pieds ; on voyait également un portrait de sa sœur, en uniforme d'étudiante, elle aussi. Des photographies encadrées de Lénine et de Marx s'étalaient sur un autre mur et, au milieu d'elles, le portrait bien connu de Léon Tolstoï en son vieil âge, celui qui le représente en longue blouse de paysan, les pouces dans sa ceinture. Ce dernier détail, je ne sais pourquoi, me fit du bien et me gagna d'emblée à la cause de Lazarev.

Cet homme-là, me dis-je, *n'est pas un marin dégoûtant, qui attaque une infirmière au milieu de la nuit. Je peux m'entendre avec un communiste de son espèce.*

— Puisque je dois vivre ici pendant plusieurs mois, m'expliqua Lazarev, je me suis efforcé de transformer cette pièce en un vrai petit chez moi.

Nous parlâmes pendant des heures, ce soir-là. Nous parlâmes de livres, du Parti, et de l'avenir de la Russie. Ma place, me dit Lazarev, était toute marquée dans les rangs de la minorité communiste qui avait pour tâche de montrer la voie aux autres ; mon devoir était d'adhérer aux Komsomols et, plus tard, au Parti. Certes, reconnut-il, le Parti n'était pas parfait, et son programme ne l'était sans doute pas non plus, mais c'étaient les hommes qui comptaient, m'expliqua-t-il, et non les programmes.

— Si les jeunes idéalistes d'esprit brillant, comme toi, restent à l'écart, poursuivit Lazarev, comment parviendrons-nous jamais à nos fins ? Pourquoi ne pas te rapprocher de nous et coopérer à l'œuvre commune ? Tu peux venir en aide aux autres en leur donnant l'exemple du dévouement au pays. Jette donc un coup d'œil autour de toi, dans les baraquements de la

mine : tu n'y verras régner que la saleté, l'ivrognerie, l'amour du jeu et des bas instincts tandis qu'on y devrait voir briller les lumières de l'esprit, dans la propreté, parmi les livres. Comprends donc qu'une tâche terrible nous incombe, un véritable nettoyage des écuries d'Augias. Il nous faut déraciner ce vieux passé répugnant et antisocial qui résiste encore un peu partout – et, pour cela, nous avons besoin d'hommes de valeur. Ce qui importe avant tout pour nous, Vitia, ce n'est pas d'établir un socialisme théorique, mais d'éduquer la masse pour de bon et de lui donner une vie plus belle.

Très souvent, déjà, j'avais été l'objet de pressantes tentatives de conversion de la part des Communistes, mais cette fois, en écoutant Lazarev, il me semblait entendre comme un écho de ces idées dont avait été nourrie toute ma prime jeunesse… Après avoir longuement argumenté avec lui, je promis que je réfléchirais ; en réalité, j'étais entièrement d'accord avec Lazarev et ma résolution était déjà prise.

Quand le camarade Lazarev regagna Moscou, quelques semaines plus tard, j'étais de ceux qui l'accompagnèrent à la gare. Il y avait là tout un groupe disparate qui comprenait de simples ouvriers mineurs et de petits employés des bureaux, mêlés aux fonctionnaires importants de la haute administration.

— Ah ! voilà Vitia ! fit Lazarev quand il m'aperçut. J'ai appris par hasard que tu t'étais affilié aux Komsomols. C'est très bien, mes félicitations. Seulement, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Je t'aurais recommandé.

— Je le sais, lui répondis-je, et je te remercie, mais je voulais faire cela tout seul, sans protection d'aucune sorte.

— Tu as peut-être raison, dit Lazarev en souriant. Tiens, voici un petit cadeau que j'avais réservé exprès pour toi.

C'était un livre et je supposai qu'il s'agissait d'un ouvrage quelconque de Marx ou de Lénine. En revenant de la gare, je regardai le titre : *Trois pièces de Shakespeare.* Ainsi Lazarev, communiste fervent et leader du Parti, ajoutait l'humanité de Tolstoï et le culte de la beauté selon Shakespeare à sa foi lénino-marxiste ! Un tel amalgame pouvait-il durer ? Les hommes du genre Lazarev pourraient-ils jamais l'emporter sur les autres ?

*
* *

Ma vie avait maintenant un nouveau but, une nouvelle orientation, une nouvelle et puissante raison d'être : j'allais me dévouer à une grande cause. J'appartenais à cette *élite,* choisie par l'Histoire, qui devait tirer de l'obscurité le pays et le monde tout entiers pour les éclairer des lumières socialistes. De telles phrases ont l'air prétentieuses, je le sais bien ; elles expriment pourtant ce que nous pensions et ce que nous sentions alors. Le cynisme et l'arrivisme pouvaient régner chez certains communistes adultes ; chez nous, les jeunes, dans notre petit cercle d'initiés de fraîche date, ces défauts étaient inconnus.

En ma qualité de membre de l'*élite,* j'avais le devoir de travailler plus dur que les autres, de dédaigner l'argent et de ne poursuivre aucune ambition égoïste. Je devais toujours me souvenir que j'étais *d'abord* un Komsomol, et ensuite – ensuite seulement – un homme comme les autres. Il me semblait d'ailleurs que le fait d'avoir choisi pour lieu de mon travail une région minière, un district de « renaissance industrielle », ajoutait encore à ma mission je ne sais quelle signification mystique. Sans doute un jeune homme de la noblesse, admis à la Cour, au temps des Tsars, éprouvait-il jadis un désir analogue à celui qui m'animait : la soif de « servir ».

Le temps des loisirs consacrés aux distractions banales était dorénavant révolu pour moi. Ma vie n'était plus qu'une succession de devoirs : conférences, représentations théâtrales destinées aux mineurs, étude et discussion des « thèses » politiques du Parti. Nous savions tous que les Lénine et les Bukharine de l'avenir devraient sortir de nos rangs et nous nous perfectionnions pour être à même de remplir plus tard notre rôle de leaders ; nous étions comme les acolytes d'une nouvelle religion matérialiste.

Lorsqu'on eut découvert que je pouvais écrire et parler en public à peu près correctement, on fit de moi un *activiste.* J'appartenais à toutes sortes de comités, je jouais le rôle d'un missionnaire auprès des infidèles n'appartenant pas au Parti, et je tenais ma place dans toutes les manifestations. Il ne manquait pas de prétextes à ces manifestations, en dehors des grands jours normalement fixés par les fastes révolutionnaires : l'installation de nouvelles machines, l'ouverture de nouveaux puits, l'achèvement d'une « tranche » de la production : tout cela se traduisait aussitôt par des cérémonies appropriées, avec musique et discours. Dans le reste du monde, on ne considérait le charbon que comme du charbon, mais chez nous on le regardait comme « le combustible destiné aux locomotives de la Révolution ».

Grâce à l'intervention du camarade Lazarev, j'avais obtenu de travailler dorénavant dans les puits. Il ne me restait plus rien à envier à Senia sur ce chapitre. Nous appartenions tous deux, avec plusieurs autres jeunes mineurs, à un *artel,* ou groupe coopératif de travail rémunéré en bloc. Ce système des *artels* était alors vivement préconisé comme un excellent moyen d'intensifier la production. Les membres des bons *artels* gagnaient ordinairement davantage que les mineurs qui travaillaient isolément, mais nous n'avions cure de ces avantages matériels. Soucieux de prouver par des actes le zèle qui nous animait, nous recherchions avidement les tâches les plus dangereuses ou les plus difficiles. Nous avions même choisi un slogan que nous avions solennellement porté à la connaissance des autorités : *« Rien n'est impossible quand c'est nécessaire. »*

Les membres de notre *artel* vivaient en commun dans un baraquement proprement tenu, confortable, et amplement garni de livres. À tour de rôle, nous frottions le plancher et accomplissions toutes les besognes ménagères. Les leaders soviétiques et les grands classiques russes, dont les portraits s'étalaient sur nos murs, semblaient approuver nos efforts et le bel exemple que donnait notre « culture » pour dissiper les brouillards de l'obscurantisme social. Parmi nos grands hommes, se trouvait Sergo Ordzhonikidze, l'un des plus proches collaborateurs de Lénine, qui devait plus tard être nommé Commissaire à l'Industrie Lourde. J'aimais son visage de Géorgien aux traits rudes, son énorme nez busqué et ses longues moustaches tombantes. Peut-être devinais-je déjà confusément que cet homme-là serait mon chef et, dans une certaine mesure, mon inspirateur, au cours des années les plus actives de mon existence de Communiste.

De loin en loin, nous nous offrions tout de même une soirée de détente, consacrée aux plaisirs « mondains ». Tous nos amis et connaissances aimaient d'ailleurs à se réunir chez nous : pensez donc, il régnait un tel « raffinement » et la conversation y était d'une inspiration si « élevée » ! L'un de nous jouait magnifiquement de la guitare et il nous arrivait de chanter, de danser et de discuter fort avant dans la nuit. En pareilles occasions, un certain nombre des plus jolies filles de l'exploitation se joignaient à nous. Si nous nous étions trop amusés, nous en éprouvions du remords et faisions aussitôt pénitence, en vrais Komsomols : davantage de travail, davantage d'études et de discussions politiques pendant les jours qui suivaient.

Au cours du dernier trimestre, l'orgueilleux slogan de notre *artel* se trouva mis à rude épreuve. L'un de nos puits avait été inondé ; on l'avait étayé avec des madriers, de peur d'un

éboulement, et le travail s'y poursuivait sans aucune interruption. Pour donner un exemple aux mineurs qui l'exploitaient habituellement – des Tartares et des Chinois, pour la plupart – nous offrîmes aussitôt de travailler dans ce puits.

J'étais au fond de la mine, travaillant avec ardeur, bien que je fusse baigné jusqu'à mi-jambe dans l'eau glacée, quand l'univers entier me parut s'effondrer dans un craquement de tonnerre. Un hurlement de terreur retentit à mes oreilles. C'était peut-être moi qui l'avais poussé… Une partie de notre galerie venait de s'ébouler…

… Lorsque je rouvris les yeux, j'étais dans une grande chambre blanchie à la chaux, couché sur un lit d'hôpital. Un médecin en blouse blanche me tâtait le pouls, tandis qu'une infirmière au visage agréable, bloc et crayon en mains, se tenait au pied de mon lit, prête à écrire. Elle me rassura d'un sourire lorsqu'elle vit que j'avais repris connaissance :

— Ce ne sera rien, camarade Kravchenko, rassure-toi, me dit-elle tandis que le médecin l'approuvait d'un hochement de tête.

Je sus alors que j'étais resté deux ou trois heures dans l'eau, au fond de la mine sinistrée. Le Chinois qui travaillait à mes côtés avait été tué. Tout d'abord, on avait eu peu d'espoir de me tirer de là vivant ; on pensait que je serais immanquablement noyé dans l'eau glacée si j'avais résisté à l'éboulement des parois. Pourtant, j'en avais réchappé, et j'étais là, dans mon lit, à peu près indemne – sauf une forte fièvre et de bonnes contusions aux jambes. – Plus tard, il est vrai, ma fièvre dégénéra en pneumonie.

Chose assez bizarre, les deux mois que je passai à l'hôpital d'Algoverovka sont restés dans ma mémoire comme l'un des plus agréables intermèdes de ma jeunesse. L'histoire de mon *artel* et de ses souffrances dans la mine sinistrée, à force d'être racontée, s'était enrichie de détails épiques, au point de se transformer en une véritable *saga,* une espèce de légende héroïque du socialisme dans laquelle je jouais le rôle d'un héros. De hauts dignitaires du Parti se faisaient conduire à mon chevet et mes amis et amies des Komsomols venaient me voir régulièrement, en m'apportant toujours quelque petit présent. J'étais encore à l'hôpital le jour de mon dix-huitième anniversaire ; à cette occasion, les membres de l'*artel,* flanqués de leurs amis, me firent une visite en groupe et leur camaraderie me réchauffa le cœur.

La belle infirmière me soignait comme si j'eusse été son propre fils. Baignant encore dans la douillette langueur de la convalescence, il me semblait que la Russie tout entière m'avait adopté, tellement ses ouvriers, ses Komsomols et ses personnages officiels me faisaient tout à coup une innombrable et merveilleuse famille.

Les médecins m'interdirent de retourner à la mine pendant un an au moins et aucune supplication de ma part ne put faire fléchir leur arrêt, dûment transmis aux autorités. Comme je ne me sentais aucun goût pour le travail de bureau, je me préparai donc à regagner Yekaterinoslav et la Commune du Tocsin.

J'étais au milieu de mes préparatifs quand nous arriva la nouvelle de la mort de Lénine, survenue le 24 janvier 1924. L'émotion et le chagrin qu'elle déclencha dans notre coin de la vallée du Donetz furent aussi sincères que profonds. Pour tout le monde – même pour les gens simples des houillères, pour les joueurs braillards de nos baraques, à la mine, et pour les farauds à bottes craquantes – sans parler, bien entendu, des Jeunesses Communistes –, Lénine était devenu le vivant symbole de l'espoir. Chacun de nous avait besoin de croire que les souffrances endurées pendant les années de sang portaient en elles le germe d'un avenir magnifique. Aussi la mort de Lénine nous causa-t-elle à tous une impression de deuil personnel.

Avec des milliers d'autres, je fis plusieurs kilomètres à pied pour me rendre à la cérémonie funèbre de commémoration qui devait avoir lieu devant les bureaux de la mine, baptisés

« Commune de Paris ». C'était une après-midi de neige, affreusement froide, et le vent nous coupait le visage. La tribune dressée en plein air avait été drapée de calicots rouges et noirs qui disparurent bientôt sous la neige. L'un après l'autre, des orateurs se succédèrent qui s'époumonaient pour dominer les hurlements du vent et dévider les formules classiques des regrets officiels.

« Camarades mineurs ! braillait solennellement un délégué de Kharkov, Lénine est mort, mais l'œuvre de Lénine continue ! Le chef de la Révolution du Prolétariat… le leader de la Classe Ouvrière dans le monde entier… Le meilleur disciple de Marx et d'Engels… »

Ces grandes phrases officielles me laissèrent insatisfait. Pourquoi tous ces orateurs ne parlaient-ils pas simplement, avec des mots venus du cœur, au lieu de s'exprimer comme les éditoriaux de la *Pravda* ou des *Izvestia* ? En revenant à travers la bourrasque de neige, j'eus la satisfaction de constater que Senia et les autres partageaient ma façon de penser. Les orateurs n'avaient pas su exprimer ce que Lénine représentait pour nous, parce que nos sentiments profonds nous étaient dictés beaucoup moins par le leader mort que par les espoirs bien vivants que nous sentions vibrer en nous.

Quelques jours après, on put lire dans les journaux locaux le texte du serment prononcé par Joseph Staline sur le cercueil de Lénine, au milieu de la Place Rouge, à Moscou. En termes brefs et presque liturgiques, il promettait de continuer à suivre la voie tracée par le leader disparu. Cette simple déclaration réussit à m'émouvoir, alors que tous les discours des orateurs, à notre cérémonie commémoratrice, n'avaient pu y parvenir. Staline était l'un des membres du tout-puissant *Politburo* ; secrétaire général du Parti, il avait toujours été, depuis le début, l'une des plus importantes figures du nouveau régime. Pourtant, c'était la première fois que je m'apercevais vraiment de son existence. Il était bizarre, songeai-je, que son portrait ne figurât pas sur nos murs.

Depuis ce jour-là, le nom de Staline est devenu si formidable et si démesuré qu'on arrive mal à se rappeler qu'il fut un temps où il ne projetait pas encore sur nos existences son ombre gigantesque.

Je n'avais passé qu'un peu plus d'un an dans la région des mines. Pourtant, je ne m'arrachai pas sans mal à ce milieu qui était devenu le mien. Si l'on m'avait dit, à mon arrivée à la mine, que j'aurais plus tard de la peine à quitter cet endroit sinistre, sa population primitive et son travail épuisant, j'aurais certainement haussé les épaules. Or, je m'étais habitué, peu à peu, à penser et à sentir en vrai mineur. Je m'étais pris à chérir la mine, son aspect désolé, ses tristesses et les dangers quotidiens qui faisaient le fond même de sa vie. Il n'est pas vrai que nous ne pouvons être séduits que par ce qui est beau et gai. Le tragique et le laid peuvent également s'emparer de notre imagination et de nos sens. Nous aimons ce qui nous émeut, voilà tout. Les gens et les lieux nous deviennent chers pour les émotions qu'ils font naître en nos cœurs, même si ces émotions sont d'un genre désagréable. C'est pourquoi, sans doute, je n'ai jamais pu oublier mon séjour aux mines ; toute ma vie, je me suis senti très proche des hommes du charbon, ces noirs habitants du monde souterrain.

Le compartiment de mon wagon, dans le train qui m'emmenait vers Yekaterinoslav, était occupé par une demi-douzaine de voyageurs ; bientôt, comme le font tous les Russes, nous nous mîmes à bavarder. Bien qu'étant le plus jeune, je fis en sorte de diriger la conversation ; en ma qualité de Komsomol, c'était en effet un devoir pour moi que de saisir toutes les occasions possibles pour faire table rase des ennuis du moment en vantant les délices de l'existence nouvelle qui nous attendait.

— Camarade, me dit l'un des voyageurs – un intellectuel – tu parles sans arrêt d'une vie meilleure ; en attendant, on manque de pain, de pétrole et de chaussures. Ma femme et moi,

nous passons notre temps à geler et à grelotter et nous sommes souvent obligés de nous passer de manger. Vraiment, ce n'est pas une vie, cela, mais un bagne…

Celui qui parlait de la sorte était un homme d'âge moyen, aux traits fins et au corps efflanqué, le nez chevauché d'épaisses lunettes à monture d'or. Il portait un pardessus léger, bien qu'on fût en hiver, et un châle de femme, en laine, s'enroulait autour de son cou maigre ; ses chaussures crevées laissaient apercevoir des chaussettes blanches.

— Pardon, mais quel est ton métier ? interrogea un autre voyageur.

— Je suis compositeur, répondit l'intellectuel d'un ton agressif. J'écris des notes, de la musique.

— Vraiment, railla l'autre, tu écris des notes ? Et qui donc a besoin de tes notes ? Qui donc a besoin de tes valses à l'eau de rose, par des temps comme ceux que nous vivons ? Tu ferais mieux d'aller en usine travailler pour de bon, et tu verrais que tu aurais moins de raisons de te plaindre.

— Ainsi, rétorqua le compositeur avec colère, il faut que tout le monde travaille dans les usines ! Les constructeurs du nouveau socialisme n'ont donc pas besoin de musique ? Faut-il donc que nous devenions tous des machines sans âme ?

— Les âmes ont été supprimées, coupa aigrement un troisième voyageur.

— Dans ce cas, rétorqua le compositeur qui hurlait maintenant à plein gosier, dans ce cas je n'ai rien à vous dire. Vous n'êtes que des brutes et je perdrais ma salive à discuter avec vous !

C'est alors que ma conscience de Komsomol me poussa à intervenir pour sauver la situation.

— Permettez-moi de vous dire quelques mots, fis-je d'un air grave. Vous discutez avec trop d'ardeur et trop peu de compréhension, si je puis me permettre de parler ainsi. Il est parfaitement exact que beaucoup de choses nous manquent encore, mais nous nous efforçons de combler ces lacunes. Bientôt, plus rien ne nous fera défaut – pas même la musique. Ce citoyen, le compositeur, n'est peut-être pas un Tchaïkowski, mais s'il écrit de la bonne musique, il aide, pour sa part, à édifier le nouveau socialisme. J'arrive tout droit des mines et je sais combien nous avons besoin de charbon ; eh bien, croyez-moi, nous n'avons pas moins besoin de musique. Il faut se réchauffer le cœur tout autant que le corps.

Tout le monde fut visiblement très impressionné par mes paroles. Je n'avais pas eu besoin de dire que j'appartenais à l'*élite* : on l'avait compris à l'autorité qui résonnait dans ma voix. Une douzaine d'autres questions furent examinées avant l'arrivée à Yekaterinoslav – maintenant baptisée Dniepropetrovsk – et je les tranchai toutes sans appel. Peut-être ceux qui n'étaient pas de mon avis préférèrent-ils se taire par prudence : à quoi bon discuter avec un Komsomol ?

J'arrivai dans la soirée à la Commune. Fou de joie, mon chien, Reker, se précipita au-devant de moi sur la route. Je regardai par la fenêtre de notre maison, et je vis ma mère qui lisait à la lumière d'une lampe à pétrole. Elle avait encore un peu vieilli, un peu maigri, un peu grisonné…

J'ouvris doucement la porte et demandai d'une voix distinguée :

— La citoyenne Kravchenko demeure-t-elle ici ?

— Vitia chéri, mon Vitia ! s'écria-t-elle en pleurant de joie.

Au cours de la soirée, j'appris les dernières nouvelles locales. La Commune avait cessé d'exister. Trois ou quatre familles seulement continuaient à cultiver son sol ; quelques autres habitaient encore le Tocsin, mais leurs membres travaillaient dans les exploitations industrielles des villes environnantes. Mon père et mes frères étaient revenus à Dniepropetrovsk et gagnaient bien leur vie. Au printemps, ils espéraient être en mesure de

louer un appartement de deux ou trois pièces qui permettrait à toute la famille d'être à nouveau réunie.

La tristesse et l'abandon régnaient en effet dans la Commune. On voyait partout des trous béants dans les plafonds et les portes étaient sorties de leurs gonds ; poutres et solives avaient été emportées comme bois à brûler. « Vous voyez, disaient les paysans du voisinage, les Communistes sont incapables de travailler la terre. Tout ce qu'ils savent faire, c'est arrêter les gens et récolter les impôts. » Quelques-uns d'entre eux, me sachant de retour, vinrent me voir à la maison. Ils me traitèrent avec la déférence que l'on doit à un grand garçon qui a déjà vu du pays et m'interrogèrent abondamment sur les intentions du « nouveau gouvernement » à l'égard des paysans et de leurs terres.

À l'usine de Korbino, également, les ouvriers m'entourèrent pour me poser des questions et je dus improviser rapidement quelques réponses qui me parurent être de celles qu'un bon Komsomol devait faire en pareille occasion. Quelques jours plus tard, je fis une causerie au Club de l'usine sur la vie des mineurs du Donetz. Sans rien dissimuler des difficultés et des imperfections que j'avais constatées sur place, je crois que je réussis à brosser de la vie là-bas une image assez séduisante. Quatre jeunes ouvriers de Korbino m'annoncèrent leur intention d'aller travailler aux mines et je leur donnai les noms et les adresses des fonctionnaires de l'exploitation auxquels ils devraient s'adresser.

Après avoir fendu un énorme tas de bois et réparé la porte de la grange – car il nous restait une vache –, je quittai la Commune pour me rendre à la ville. Mon père et mon jeune frère Eugène travaillaient à l'usine métallurgique Petrovski-Lénine et j'y trouvai bientôt un emploi, moi aussi, dans le laboratoire de mécanique. Constantin était employé dans une autre usine de Dniepropetrovsk.

J'allais rester trois ans à l'usine Petrovski-Lénine, c'est-à-dire jusqu'à mes vingt et un ans, âge auquel je fus appelé à rejoindre l'Armée Rouge, suivant les lois en vigueur sur le service militaire.

Notre usine se composait d'un ensemble de constructions qui couvraient plusieurs hectares, dans les faubourgs de la ville. Elle employait quelque vingt-quatre mille ouvriers des deux sexes, et constituait l'une des entreprises industrielles les plus importantes de la Russie Méridionale. Avant la Révolution, ses ouvriers avaient participé aux grèves et aux soulèvements, ce qui donnait à l'usine un lustre particulier. Le camarade Petrovski, Président de la République Soviétique d'Ukraine, y avait travaillé dans sa jeunesse, ainsi que plusieurs autres grands leaders communistes.

Les responsables du Parti Communiste, y compris les Komsomols de nos sections, comptaient environ deux mille personnes ; c'est dire qu'une propagande des plus actives se poursuivait sans arrêt. On nous envoyait des leaders qui prenaient la parole aux réunions de l'usine ; c'était souvent le dessus du panier : Petrovski, Rakovski, Kaganovitch et autres. Quant à moi, je montrais de plus en plus d'activité dans mon travail de Komsomol ; je suivais des cours techniques qui me prenaient la plupart de mes soirées et je jouais un rôle prépondérant au cours des débats littéraires et politiques qui avaient lieu dans les clubs des différentes usines.

Les années écoulées n'avaient pas réconcilié mon père avec les Communistes. Il reconnaissait bien volontiers que beaucoup d'entre eux étaient honnêtes et sérieux, mais la réalité révolutionnaire lui semblait encore trop différente des rêves de sa jeunesse. Il ne gênait en rien mon activité de Komsomol et il était même content, au fond, de me voir tailler ma place dans le nouvel ordre de choses ; toutefois, il ne pouvait s'empêcher, de temps à

autre, de commenter avec amertume le contraste qui existait entre l'existence large des fonctionnaires et des ingénieurs et la vie misérable des simples ouvriers.

— Mon fils, disait-il, on parle d'unification et d'égalité. Pourtant, regarde comment vit le camarade N..., dans son grand appartement, avec ses automobiles et ses beaux vêtements, et regarde maintenant les baraquements où les travailleurs arrivant de leurs villages sont entassés comme des sardines. Au restaurant des fonctionnaires, le local est propre et la nourriture convenable ; mais n'importe quoi paraît assez bon pour le restaurant des ouvriers...

— Donne-nous un peu de temps, papa, plaidais-je. Nous avons tant de problèmes urgents à résoudre !

— Je les connais, ces problèmes, mais je sais aussi que la distance qui sépare les classes privilégiées des classes inférieures est en train de s'accroître, au lieu de diminuer. Le pouvoir est une chose dangereuse, Vitia.

Je quittai bientôt le laboratoire de mécanique pour être affecté à l'atelier de fabrication des tuyaux métalliques et, en moins d'un an, je devins contremaître au contrôle, ce qui me classait, au point de vue des salaires, dans une catégorie très intéressante pour la trésorerie familiale. À la maison, nous étions quatre à gagner de l'argent et nous vivions bien, malgré le prix élevé de toutes les denrées. Le N.E.P. (Nouvelle Politique Économique), en faisant rentrer le commerce libre dans la légalité, nous avait valu des centaines de nouvelles boutiques : restaurants, cafés, etc. Avec de l'argent dans sa poche, on pouvait maintenant se procurer tout ce qu'on voulait.

À l'usine, j'avais affaire aux directeurs de magasins, aux fonctionnaires des groupements commerciaux du Parti, et autres personnages de rang relativement élevé. En dépit que j'en eusse, et malgré les avertissements de mon père qui me conseillait de ne point perdre le contact avec la grande masse, je tendais de plus en plus à considérer la vie soviétique sous l'angle privilégié du « leader ». Mes deux frères, quant à eux, n'avaient jamais réussi à se passionner pour la politique. Ils travaillaient bien et dur, n'assistaient aux manifestations et aux conférences que lorsqu'ils ne pouvaient absolument pas faire autrement, et accueillaient la propagande officielle avec beaucoup de scepticisme, pareils en cela, d'ailleurs, à la grande majorité des travailleurs.

— Il y a en toi l'étoffe d'un vrai bureaucrate communiste, grand frère ! me disait Eugène en plaisantant. Prends bien garde seulement à ne pas faire de bêtises sous l'influence de l'humanitarisme romanesque hérité de papa.

Le printemps de 1927 ne différa sans doute en rien de ceux qui le précédèrent et de ceux qui le suivirent ; pour moi, cependant, il s'auréole à jamais des plus riches couleurs. Elle s'appelait Anna ; elle avait dix-sept ans, des yeux bleus et des cheveux d'or. Nous nous rencontrâmes au cours d'une réception, chez un directeur de magasin ; dès le moment où nos mains se joignirent, tous les autres invités cessèrent d'exister pour nous.

Le père d'Anna était ingénieur en chef dans une importante compagnie de chemins de fer. Originaire d'un milieu ouvrier, il avait fréquenté, dans sa jeunesse, les cercles socialistes clandestins ; pourtant, il se tenait très à l'écart du nouveau monde socialiste. La mère de la jeune fille avait conservé toutes les préciosités de sa jeunesse pré-révolutionnaire et elle affichait le plus grand dédain pour le « commun peuple ». Aussi, malgré toute la ferveur que j'apportais dans mes premières amours, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'Anna n'était pas une fille « de mon genre ». Elle prétendait s'intéresser à mon activité de Komsomol, mais je savais pertinemment que toutes ces choses-là l'ennuyaient à mourir. Quant à sa mère, elle

ne faisait pas mystère du mépris que lui inspiraient les Communistes, les slogans soviétiques et mon humble condition de contremaître d'usine.

— Si seulement ton Komsomol était un ingénieur! l'entendis-je dire un soir à sa fille.

Pour Anna, elle était prise entre l'influence qu'exerçait sur elle son école soviétique et celle du milieu « bourgeois » qui l'entourait chez ses parents. Nous nous étions arrangés pour passer un mois ensemble, dans une Maison de Repos dépendant de mon usine, sur les bords du Dniepr. Au cours de cette retraite, c'est en vain que je m'efforçai de faire à ma compagne de la propagande politique : pour mettre en échec mes tentatives de conversion, elle avait recours à des baisers et à des étreintes qu'il me fallait bien considérer comme des arguments sans réplique.

Sans nous l'être jamais dit, nous avions rapidement compris tous les deux qu'un mariage entre nous était impossible, étant donné notre incompatibilité « idéologique ». Pour comprendre cela, il faut avoir vécu dans un pays et à une époque où la politique primait tout. Après notre retour à Dniepropetrovsk, la vie nous sépara et, lorsque je partis faire mon service militaire, à la fin de 1927, nous savions, dans le secret de nos cœurs, que tout était fini. Je ne devais revoir Anna que quatorze ans plus tard, à Moscou, dans un abri antiaérien.

*
* *

La ligne frontalière, longue de près de trois mille kilomètres, où l'immense territoire de l'Asie Centrale Soviétique vient côtoyer la Perse, l'Afghanistan, le Cachemire et l'Inde, a longtemps servi de théâtre aux luttes contre les *basmatchis*. Les communiqués militaires, périodiquement, les déclaraient « balayés » – et, périodiquement, les *basmatchis* surgissaient à nouveau, plus sinistres que jamais, et recommençaient leurs incursions et leurs atrocités.

Pendant des années, les journaux publièrent d'horribles histoires qui soulignaient la férocité des *basmatchis*. On les représentait comme des bandits assoiffés de meurtre et de rapines, placés sous le commandement de chefs religieux musulmans ; on en faisait aussi des mercenaires agissant pour le compte de sultans dépossédés de leurs trônes, ou encore des instruments de l'impérialisme britannique. La cruauté de ces ennemis paraissait insondable. On les accusait de torturer les prisonniers soviétiques. L'un de leurs procédés favoris, à ce qu'on disait, consistait à enterrer leurs captifs jusqu'au cou pour les laisser mourir ainsi, peu à peu, de chaleur et de soif, s'ils n'étaient dévorés tout vivants par la vermine et les vautours.

Ces histoires de journalistes appellent quelques rectifications. Par exemple, le culte du banditisme et l'amour du pillage ne suffisent pas à expliquer l'audace et la ténacité de ces *basmatchis* dont les petites formations s'opposèrent si longtemps aux troupes régulières et bien équipées de l'Armée Rouge. D'autre part, s'ils n'avaient été que de simples voleurs, on ne voit pas très bien pourquoi ils auraient eu besoin des encouragements de leurs marabouts, de leurs émirs, ou du gouvernement britannique.

Plus tard, lorsque j'eus l'occasion d'étudier ce problème avec mûre réflexion, je m'aperçus que la version soviétique des incidents frontaliers comportait une bonne part de fiction, engendrée par les besoins de la propagande. En réalité, les *basmatchis* étaient des guérilleros patriotes, et s'ils avaient pris les armes, c'était pour défendre leurs libertés nationales qu'ils jugeaient menacées par les envahisseurs étrangers ; ils risquaient leur vie pour repousser ce qui leur paraissait une insulte à leurs croyances et à leurs antiques coutumes. – Dans l'ensemble, somme toute, ils ressemblaient assez aux patriotes hindous qui luttaient contre les Anglais, de l'autre côté de la frontière.

Les satrapes du régime tsariste avaient exigé un tribut des populations de l'Asie Centrale, mais ils l'avaient laissée sous la gestion des princes indigènes et des *mullahs* locaux. En procédant ainsi, les fonctionnaires du Tsar avaient respecté l'ordre établi. Les nouveaux fonctionnaires, au contraire, en invoquant des divinités étranges nommées Lénine ou Marx, avaient chassé les émirs et s'efforçaient de tourner en dérision la religion musulmane ; ils amenaient dans le pays des mécaniques d'*infidèles* et des idées qui risquaient de tirer de leur sommeil millénaire les populations nomades ; ils corrompaient la jeunesse avec leurs théories occidentales, allant jusqu'à conseiller aux femmes de brûler leurs voiles et de quitter les harems !

C'est contre de tels agissements que s'étaient dressés les *basmatchis* ; c'est pour ces raisons qu'ils luttaient avec un zèle héroïque, retranchés dans les montagnes, sur la frontière de Perse, ou groupés dans les villes de la plaine afghane et du Turkménistan proprement dit. Il n'est d'ailleurs pas douteux que les *basmatchis,* au moins au début, avaient toute la sympathie des populations de l'Asie Centrale dans son ensemble. Si l'on avait eu la précaution d'envoyer pour les réduire des soldats appartenant à la Russie proprement dite, et non des contingents recrutés sur place, ce n'était certes pas un simple effet du hasard.

Il y avait aussi du vrai, néanmoins, dans la version soviétique. Ce qu'on disait des cruautés exercées par les *basmatchis,* par exemple, n'était pas exagéré. J'eus moi-même l'occasion d'apprendre par des témoins oculaires ou par quelques-uns des rares survivants de ces boucheries des détails d'atrocités à faire frémir. Il est également vrai que l'amour du pillage et de la contrebande lucrative venaient s'ajouter, chez les *basmatchis,* à la ferveur politique et religieuse ; dans bien des cas, même, il était assez difficile de déterminer où s'arrêtait le patriotisme et où commençaient les affaires.

Quoi qu'il en fût, tous ces événements étaient bien lointains pour les jeunes ouvriers et les jeunes paysans de l'Ukraine méridionale. Nous en avions entendu parler vaguement comme d'une sanglante tragédie exotique qui se déroulait au bout du monde, dans des régions invraisemblables. Et voilà pourtant que, du jour au lendemain, nous allions nous trouver intimement mêlés à ce drame ! Certes, nous nous sentions stimulés par la perspective de l'Aventure, mais une certaine inquiétude à l'idée des dangers qui nous attendaient se devinait aisément sous nos rodomontades de surface.

... Nous étions vingt-huit dans cette voiture, tous jeunes recrues du district de Dniepropetrovsk, et nous roulions vers le pays des *basmatchis*. On chantait, on racontait des histoires, on était fier d'avoir été choisi pour rejoindre les divisions de cavalerie d'élite stationnées dans la République Soviétique des Turcomans ; mais la nuit, dans la voiture enténébrée, nous pensions malgré nous à ce que nous avions entendu dire ou à ce que nous avions lu des affreuses tortures imaginées par les *basmatchis*... Pris de nostalgie, nous nous mettions alors à parler des filles que nous avions laissées au pays. Mon ami Kostia, cousin germain d'Anna, se trouvait parmi nous, et sa présence, venant s'ajouter à la perspective d'une longue séparation, ramenait sans cesse ma pensée vers mes amours.

Les quelques jours que nous passâmes à Bakou, la ville de « l'or noir », vinrent heureusement dissiper toutes ces pensées mélancoliques. Le grand centre pétrolier présentait un curieux mélange de modernisme industriel et de vieilles coutumes orientales. Sa population disparate comprenait surtout des Russes et des Mongols ; la plupart d'entre eux arboraient des vêtements occidentaux, mais quelques-uns portaient encore les grandes robes flottantes du Proche-Orient, ou les longues vestes serrées à la taille et les curieux bonnets de fourrure des steppes du Kazakhstan. Dans les rues étroites et odorantes des quartiers musulmans, je vis pour la première fois des femmes en *paranjas,* espèces de linceuls qui les

enveloppent de la tête aux pieds, avec un petit voile de crin triangulaire à la hauteur du visage. Ainsi affublées, les femmes n'ont plus de formes et plus d'âge : on dirait des sacs qui marchent.

C'est à Bakou également que je vis la mer pour la première fois, ce que je n'oublierai jamais. Le spectacle de cette immensité liquide qui s'étend bien au-delà de l'horizon est de ceux qui frapperont toujours un homme né dans l'intérieur des terres.

Des centaines d'autres recrues qui venaient de tous les coins de la Russie nous rejoignirent à Bakou et nous traversâmes la mer Caspienne jusqu'au port de Krasnovodsk à bord d'un petit caboteur appelé le *Kollontaï*. Avant de monter dans le train de marchandises qui devait nous conduire à Askhabad, nous eûmes le temps de flâner un brin sur le port. Les melons s'y empilaient en monceaux jaunes pareils à des boulets de canon ; des Turcomans athlétiques et barbus, torse nu, un mouchoir noué sur la tête en façon de turban, se passaient les fruits pour en charger un bateau, avec des gestes mesurés, tout en chantant une plaintive mélopée.

Askhabad – qu'on devait appeler plus tard Stalinabad – était assez teintée d'orientalisme pour satisfaire la soif de pittoresque d'un jeune homme comme moi. Ses rues étroites et dépourvues de pavés serpentaient entre de hauts murs sans fenêtres et débouchaient brusquement sur des placettes bruyantes et biscornues, dont certaines couvertes. Les bazars retentissaient sous les coups de marteau des chaudronniers et autres artisans indigènes qui travaillaient en plein air, les jambes repliées sous eux. On se heurtait partout à des femmes musulmanes, véritables piliers ambulants, et parfois l'une d'elles soulevait un coin de son voile de crin dans une invite coquette qui laissait stupides ces pauvres balourds de Russes.

Le départ de notre train donna lieu à une grande manifestation, avec musique. Au milieu des ouvriers des filatures de coton qui les écoutaient sans rien manifester de leurs impressions, plusieurs fonctionnaires prononcèrent des discours grandiloquents dans lesquels ils rendaient hommage aux courageux camarades venus défendre les frontières contre les bandits *basmatchis*. Je n'avais aucune raison, à l'époque, de mettre en doute la sincérité des orateurs, mais je me suis demandé plus tard pourquoi les gardes-frontières ne pouvaient pas être recrutés sur place. Plus tard encore, je compris que l'Armée Rouge, malgré le grand étalage qu'elle faisait toujours de la « camaraderie », n'était en réalité qu'une armée d'occupation en territoire étranger.

Parvenus à Askhabad, nous montâmes dans des camions et gagnâmes l'immense camp de la frontière persane dans lequel j'allais vivre pendant sept ou huit mois. On nous logea dans les mêmes grandes baraques tristes qui avaient naguère abrité les soldats du Tsar. Le pays que nous avions traversé pour venir était désert dans sa plus grande partie, mais la zone frontalière proprement dite offrait un paysage accidenté, avec une végétation luxuriante. Nous nous trouvions au pied de la chaîne montagneuse qui borde l'extrémité nord de la Perse.

Notre éducation militaire débuta par un bain de vapeur, la désinfection de tous nos vêtements, une coupe de cheveux qui fit nos crânes aussi lisses que nos joues, et une conférence politique. Entre les *basmatchis* et les soldats rouges, nous dit-on en substance, la question pouvait se résumer comme suit : tuer ou être tué. Nous aurions à patrouiller des territoires dangereux, seuls ou par couples, de jour comme de nuit : nous devions donc nous montrer bons cavaliers, bons tireurs, et faire preuve de décision. Cet avertissement eut pour résultat de faire de nous tous – même des moins ambitieux – et en quelques semaines seulement, des hommes parfaitement entraînés.

Dès mon arrivée, j'étais devenu l'un des collaborateurs du journal du camp, *Le Garde Rouge de la Frontière*. Nous autres, Komsomols, étions en minorité dans la troupe ; aussi

prenions-nous très au sérieux les responsabilités qui nous incombaient. La vie militaire comportait une discipline très stricte, mitigée d'une bonne dose de démocratie ; dans le journal du camp, nous n'hésitions pas à critiquer nos conditions d'existence et même nos officiers, en les citant par leur nom.

Il y avait notamment un certain commandant Galusha dont les manières brutales ne plaisaient guère à la troupe. En ce qui me concerne, je lui obéissais sans broncher, de façon à pouvoir le critiquer librement en tant que journaliste. Je voulais ainsi donner à entendre que je lui obéissais parce qu'il était officier, mais que je me réservais le droit d'exprimer par écrit l'opinion que j'avais de sa personne et de ses procédés.

Pendant quelque temps, Galusha fit semblant d'ignorer mes articles dans lesquels je lui reprochais de s'emporter contre les soldats, de leur adresser la parole en termes insultants et de se comporter en tyran ; finalement, néanmoins, il capitula :

— Camarade Kravchenko, me dit-il un jour, je voudrais te parler.

Tandis que nous nous dirigions vers les écuries, il me demanda « pourquoi diable je le persécutais ainsi » ? Était-ce à moi, Komsomol, de chercher à saper l'autorité d'un commandant de l'Armée Rouge ?

— Camarade Galusha, lui expliquai-je avec toute la fatuité de mes vingt-deux ans, je ne cherche pas à diminuer ton autorité, mais bien à l'augmenter, au contraire. Si tu continues à traiter comme du fumier les hommes placés sous ton commandement, ils ne tarderont pas à te mépriser et ils ne t'obéiront plus qu'à regret. Traite-les comme des êtres humains et des camarades soviétiques et tu verras qu'ils t'obéiront avec plaisir et dans un bon esprit. Cette différence dans leur attitude peut avoir une grande importance quand viendra le jour du combat : c'est elle qui déterminera la victoire ou l'échec sur le champ de bataille.

Et nous nous mîmes à discuter tous les deux, l'officier et le simple soldat. Il me promit d'améliorer ses manières et je lui promis, de mon côté, de ne plus m'en prendre à lui dans *Le Garde Rouge de la Frontière.* Le plus bizarre de l'affaire c'est que non seulement Galusha tint parole, mais encore qu'il eut la surprise de devenir bientôt l'un des officiers les plus populaires de tout le camp. Quand il commandait, tout le monde avait à cœur de le suivre. Au cours d'expéditions chanceuses, nous fûmes d'ailleurs vivement frappés par son courage personnel sous le feu.

Notre instruction terminée, on nous envoya en patrouille, la nuit, à la recherche des contrebandiers et des *basmatchis*. Les « bons tuyaux » ne nous manquaient pas, car nous entretenions des espions à notre solde des deux côtés de la frontière. Ces hommes récoltaient des renseignements dans les cafés persans et afghans et se tenaient au courant des expéditions projetées contre les villages soviétiques ; des intermédiaires transmettaient ensuite ces informations à l'état-major de l'Armée Rouge.

Il nous arriva plusieurs fois, au cours de nos expéditions, de ne point rencontrer l'ennemi, malgré nos laborieuses recherches. Parfois aussi, l'engagement se limitait à un simple échange de balles. Cependant, une fois au moins à ma connaissance, il y eut une vraie bataille, avec des morts et des blessés de part et d'autre ; l'affaire fut d'ailleurs assez curieuse, car il nous fallut combattre en pleine nuit, sous la pluie, contre un ennemi invisible.

Cette nuit-là, un Turcoman barbu, coiffé d'un énorme bonnet de fourrure, conduisit notre détachement jusqu'à l'endroit où, selon ses informations, il nous serait possible d'intercepter une caravane de contrebandiers. Notre chevauchée dans la pluie glaciale dura près d'une heure ; de temps à autre, nous faisions halte pour prêter l'oreille aux moindres bruits. Puis l'on tira des fusées rouges pour éclairer le terrain et Tarasov, qui commandait le détachement, nous ordonna de nous déployer en formation d'attaque.

Il y avait quelque temps que je tirais à l'aveuglette et au jugé, en me guidant sur les vagues bruits qui me parvenaient, lorsque je me trouvai soudain nez à nez avec un Turcoman, si près de lui que je voyais briller ses yeux dans la nuit. Il m'avait déjà mis en joue, mais je réussis à tirer le premier et le vis tomber ; toutefois, il n'était sans doute que blessé, car il voulut m'ajuster à nouveau. Sautant alors bas de mon cheval, je lui arrachai son fusil des mains :

— Debout ! ordonnai-je.

Il s'exécuta et je vis se dresser devant moi un vieil homme à la barbe en éventail qui levait les bras en l'air. Du sang ruisselait sur son visage et il balbutiait en pleurant des mots incompréhensibles dans sa langue natale. À coup sûr, il me suppliait de lui laisser la vie. Je m'emparai du long poignard qu'il portait dans un fourreau et le conduisis à un officier.

Avant le lever du soleil, l'engagement était terminé. De nombreux contrebandiers avaient probablement réussi à nous échapper, mais nous en ramenâmes cependant un groupe important jusqu'au camp, avec leurs chameaux lourdement chargés. Le même jour, avant le coucher du soleil, un peloton placé sous le commandement de nos chefs fusillait tous les prisonniers jusqu'au dernier.

Peu après cette rencontre, je fus envoyé dans un petit poste détaché, à quelques kilomètres du camp, avec Kostia et quelques autres. Les hommes qui composaient la garnison du fortin furent enthousiasmés de notre arrivée, qui laissait prévoir pour eux la relève. L'un d'eux, un paysan de Kiev, ne regrettait qu'une chose : c'était de quitter son cheval, une jolie bête pleine de feu, qu'il avait baptisée *Lord Curzon* pour des raisons que je ne réussis jamais à démêler. Après m'avoir fait promettre de bien traiter l'animal, il me le remit solennellement :

— Sois gentil pour lui, me dit-il, et Curzon sera pour toi un véritable frère. Il est plus intelligent que beaucoup d'hommes.

Notre poste se dressait au débouché d'une passe étroite qui coupait la montagne. Au cours des semaines qui suivirent, je me sentis pénétré de gratitude pour le brave compatriote qui m'avait gratifié de Lord Curzon. Non seulement ce cheval répondait à mon plus léger mouvement, mais il répondait aussi, semblait-il, à mes pensées mêmes, et c'était pour moi un grand réconfort que de sentir son corps sous le mien pendant les gardes nocturnes qu'il me fallait monter loin de mes camarades. Le moindre bruit suffisait à mettre en éveil Curzon et son cavalier : la chute d'une pierre, le hurlement d'un chacal affamé, un frôlement sous les arbres…

Tout soldat capturant un contrebandier avait droit au tiers des marchandises saisies sur son prisonnier. Je n'eus pas la chance de profiter d'une pareille aubaine, mais bien des soldats appartenant aux patrouilles frontalières revinrent au village natal, leur service militaire accompli, avec un pécule qui faisait d'eux des hommes presque riches – au moins selon l'optique soviétique.

Je n'oublierai jamais un jeune Juif maigre et brun que l'on appelait Ziama. Quelle obscure logique de bureaucrates avait pu valoir à Ziama d'être versé dans la cavalerie et dirigé sur la frontière de Perse ? Personne n'aurait pu le dire, pas même l'intéressé. Il débuta dans la carrière avec un sérieux handicap : une peur terrible des chevaux. Quelques-uns d'entre nous se moquaient du pauvre garçon mais, pour la plupart, nous avions pitié de lui. Nous essayâmes de lui apprendre à monter à cheval et à tenir les rênes et nous crûmes plus d'une fois qu'il allait mourir de terreur. Or, lorsqu'il fut arrivé à dominer sa peur, Ziama nous étonna tous en devenant très vite un merveilleux cavalier, toujours prêt à participer aux aventures les plus risquées. Pendant des nuits entières, il suivait les fraudeurs à la piste et son flair infaillible lui permit un jour d'appréhender un contrebandier si lourdement chargé que sa part de prises lui valut une vraie fortune.

C’est à Lord Curzon, dont le pied si sûr m’avait maintes fois sauvé la vie, que je dois également ma libération du service militaire. Une nuit, très tard, comme je patrouillais, en compagnie d’un camarade, une région boisée fort éloignée de notre poste, je perçus à quelque distance des bruits suspects, et nous nous précipitâmes en avant, bride abattue. Soudain, Curzon trébucha et je passai par-dessus le cou de ma monture.

C’est tout ce dont je me souviens. Il paraît que mon compagnon m’appela sans obtenir de réponse ; il retrouva mon cheval, mais aucune trace de moi et dut se résigner à regagner seul le camp. Quelques heures après, seulement, une équipe de recherche me découvrit dans une mare, affreusement contusionné et privé de connaissance.

Pendant de longues semaines, dans un hôpital militaire proche d’Askhabad, j’endurai des souffrances atroces. Aucun des os de mon corps ne me paraissait intact, ni situé à sa vraie place ; pourtant, on s’aperçut finalement que je n’avais rien d’autre que des blessures superficielles. Je fus soigné par deux infirmières d’un certain âge auxquelles, comme tous les autres malades, je dois infiniment de gratitude. Toutes deux étaient des aristocrates exilées de Petrograd et n’en faisaient pas mystère ; l’une d’elles, Lidia Pavlovna, m’avoua même qu’elle était née princesse.

Quand je fus assez fort pour voyager, on m’envoya à Kiev où je passai encore près d’un mois à l’hôpital, puis, après deux nouveaux mois de convalescence dans un sanatorium de la ville, on me démobilisa et je regagnai Dniepropetrovsk où je retrouvai ma place de contremaître à l’usine Petrovski-Lénine. Cela se passait pendant l’été de 1928 : j’allais alors sur mes vingt-trois ans.

RUPTURE AVEC LE PASSÉ

DANS un grand drame historique, les acteurs secondaires se rendent rarement compte de l'importance des événements auxquels ils se trouvent mêlés : ils sont trop absorbés par l'action pour avoir une vue d'ensemble de la situation. Au début de 1929, je devins l'un de ces comparses, l'un de ces jeunes enthousiastes enflammés par les belles idées de liberté et les « plans » grandioses. À cette époque, mon pays s'engageait dans une nouvelle révolution, plus profonde sous bien des rapports que la précédente : Staline et ses collaborateurs immédiats venaient d'entamer une lutte sans merci contre leurs adversaires du Politburo et, dans une certaine mesure, contre le Parti tout entier. Ils s'acharnaient surtout à déraciner les vestiges de l'économie et de l'état d'esprit capitalistes, afin de pouvoir enfin diriger la Russie vers l'industrialisation et le collectivisme agricole.

Dès ce moment, par conséquent, tous les indécis, les hésitants et les non-conformistes qui s'accrochaient encore à la Révolution furent jetés par-dessus bord. La « ligne politique » du Parti – c'est-à-dire ce qu'il considérait comme son devoir d'accomplir en vue d'un ensemble d'objectifs particuliers – primait du coup tous les intérêts particuliers. La machinerie moderne, symbole et substance même de l'industrialisation, se mit à envahir notre existence qu'elle transforma complètement. La machine était devenue une divinité redoutable. Elle avait acquis dans notre pays une espèce de puissance mystique qui s'insinuait dans la vie de tous les jours. Quant à la détresse des « humanitaristes », on ne la considérait plus que comme une survivance d'une époque abolie.

De gré ou de force, des millions de gens durent suivre la nouvelle impulsion et s'arracher à leur manière de vivre ordinaire pour s'engager dans des voies toutes nouvelles. Mal nourris et mal vêtus pour la plupart, ils n'avaient même pas la consolation de se bercer d'illusions. Je n'ignorais pas, quant à moi, les répercussions, tant bonnes que mauvaises, qu'allait entraîner, pour chaque cas individuel, l'application des nouvelles théories, mais je voyais tout cela avec les yeux d'un jeune homme de vingt-trois ans dont l'éducation politique avait été faite par les Komsomols et l'Armée Rouge et qui croyait sincèrement à l'avènement imminent d'une existence meilleure pour la Russie. À l'usine, je me montrais le plus zélé des travailleurs car je puisais une émotion grisante dans l'accomplissement de ma tâche de chaque jour que je considérais comme un devoir social.

Les défauts ne manquaient pas, dans le nouvel état de choses, et bien des gens souffraient encore, mais l'on se sentait soulevé d'un immense espoir, l'espoir profondément enraciné que nous avions dans l'avenir du pays ; aussi n'est-ce point par hasard que je choisis justement cette époque de fièvre pour adhérer au Parti. J'appartenais à cette minorité qu'enflammaient les idées directrices de notre grand effort. Nous éprouvions pour le travail une véritable ferveur, qui tournait parfois à la frénésie. D'autres pouvaient subir passivement cette nouvelle révolution avec un accablement muet, comme ils l'avaient fait pour la grande famine ; d'autres pouvaient la regarder comme une espèce de fléau ; pour les gens comme moi, imbus tout entiers de l'Idée et de la Foi, les misères de l'heure présente ne faisaient que préparer le glorieux avenir du pays et de la nation. L'industrialisation à tout prix, pour tirer la Russie de sa léthargie ancestrale : voilà quel était pour nous le but le plus noble qu'on se pût proposer.

Tout cela explique pourquoi je dois me garder de juger les événements de ces années révolues avec mes idées et mes sentiments d'aujourd'hui. À cette époque, je menais une vie

de travail, de luttes et de privations et je m'irritais de voir les libéraux à la mode d'autrefois critiquer nos efforts sans y participer.

Bien que j'eusse fort à faire dans mon emploi de contremaître à la fabrication des tuyaux, je trouvais encore le temps de nouer des amitiés nouvelles parmi les fonctionnaires et les Communistes d'importance et de collaborer activement au journal de l'usine. J'aimais énormément le travail et je trouvais tout naturel, après une épuisante journée de labeur passée dans des ateliers et des laboratoires bruyants et surchauffés, d'aller suivre des cours techniques, d'assister à des meetings, de discuter des projets sociaux ou de me livrer à des travaux d'écriture. La fatigue me semblait alors un préjugé bourgeois.

Les slogans de l'ère nouvelle retentissaient à l'envi dans la presse et la radio. *Rattrapez et dépassez les nations capitalistes !... En avant pour l'industrialisation de notre pays ! Liquidons les Kulaks* [1] *!...* On mangeait, on travaillait au milieu d'un prodigieux tumulte de bataille. Des meetings ouvriers, des études, encore des études, des diatribes enflammées contre nos ennemis intérieurs et extérieurs : voilà ce qui constituait alors l'essentiel de notre vie.

Discuter les ordres qui nous tombaient en mots de feu des cieux orageux du Kremlin nous eût semblé aussi déraisonnable que d'argumenter avec un tremblement de terre. Nous nous contentions la plupart du temps de les accepter comme paroles d'Évangile. D'ailleurs, il va de soi qu'on nous les expliquait et qu'on nous en prouvait tout le bien-fondé dans nos cours ininterrompus d'instruction politique. Ce qu'on nous y affirmait ne coïncidait pas obligatoirement avec les idées qui avaient inspiré les leaders du Kremlin, mais je ne m'en aperçus que bien plus tard.

La terreur engendrée par le G.P.U., ou police politique de l'État, n'avait sur moi aucune prise ; je trouvais d'ailleurs tout naturel, dans une période aussi critique et aussi angoissante de la vie nationale, qu'on sondât et qu'on examinât attentivement tous les citoyens. Il n'y avait guère que les vieilles gens pour protester contre de telles mesures – mon père, par exemple – et leur pusillanimité nous paraissait aussi déplacée que le pacifisme sur un champ de bataille.

Au début de 1929, l'un des Vieux Bolcheviks les plus en vue, Christian Rakovski, vint nous faire un discours à l'usine. C'était la dernière fois qu'on permettait à un ennemi de Staline de parler en public. À quelques jours de là mon père me parla de ce meeting, et je compris alors la tristesse qui l'accablait depuis quelque temps :

— Rakovski a critiqué les dirigeants du Parti, me dit-il. Je ne sais pas si je dois adopter ses façons de voir et je ne sais pas davantage si l'ensemble des travailleurs s'y ralliera. En tout cas, on a compris en l'écoutant qu'une lutte pour le pouvoir se déroulait actuellement et que Staline l'emportait. Certains de ses auditeurs semblaient donner raison à Rakovski ; ils lui posèrent des questions et l'applaudirent... Puis Rakovski s'en alla. Eh bien, mon fils, dès le lendemain matin, ces ouvriers qui lui avaient témoigné de la sympathie ont été convoqués au G.P.U...

Quelques semaines après, je me heurtai à Kozlov, Secrétaire du *Raikom* (Comité Régional) du Parti. Il me fit le plus chaleureux accueil et je me disposai à lui présenter ma demande officielle d'adhésion au Parti. Il me connaissait bien et me considérait comme une bonne recrue. J'avais pris une part de plus en plus importante dans les affaires de la ville et de l'usine et l'on voyait de plus en plus souvent mon nom et mon portrait dans les publications locales consacrées au commerce et à l'industrie.

— Eh bien, camarade Kravchenko, me dit Kozlov en riant, tu peux dire que tu as un fameux original comme père !

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je avec un peu d'inquiétude.

— Oh ! pas grand-chose. Quelques membres du *Raikom* sont venus avec moi faire un tour à l'atelier de mécanique. On raconte des tas de blagues, à droite et à gauche, sur la visite de Rakovski, et nous voulions parler avec quelques ouvriers, simplement pour tâter le terrain, tu comprends… Bref, on en interroge un par-ci, un autre par-là, et, finalement, on tombe sur ton père. « Comment ça va-t-il ? » lui dis-je le plus gentiment du monde… Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? – Il m'a regardé de la tête aux pieds et m'a dit : « Ne m'empêche pas de travailler ; nous sommes dans une usine, et non dans un club. Si tu veux savoir ce que pensent les ouvriers, va le demander à ceux de ton G.P.U. Ils devraient le savoir. » Vraiment, Victor Andreïevitch, tu as un drôle de père ! Senia Volgine était avec moi, tu sais bien, Senia Volgine, du Comité des Komsomols ? Il a voulu essayer, lui aussi, d'amadouer ton père. « Citoyen Kravchenko, lui a-t-il dit, tu es un vieux et respectable prolétaire et tu as lutté contre le Tsar, nous le savons. C'est pourquoi nous désirons avoir ton avis… » Là-dessus, ton père s'est mis en colère : « Écoute, jeune homme, a-t-il répliqué à Volgine, en politique, tu n'es qu'un poussin de la dernière couvée. Je ne pourrais rien discuter de *sérieux* avec *toi*. »

Après m'avoir raconté tout cela, Kozlov eut la grandeur d'âme de me déclarer qu'il voulait bien oublier l'incident : ce n'étaient, au fond, que les divagations d'un vieil homme aigri, incapable de comprendre la glorieuse société nouvelle.

— Alors, reprit Kozlov, quand vas-tu demander ton admission au Parti ?

— Bientôt, je pense.

— Parfait ! Je serai à la réunion et je te donnerai un coup de main. Un dur travail nous attend, camarade, et nous savons qu'on ne peut compter sur les hommes de la vieille génération, même les meilleurs.

De temps à autre, à plusieurs reprises, des chefs communistes m'avaient ainsi pressé d'adhérer au Parti. De toute façon, me faisaient-ils remarquer, je travaillais déjà pour le triomphe de leur cause ; dans ces conditions, pourquoi ne pas m'affilier régulièrement à l'organisme que je servais ? Je leur donnais raison et, au fond de moi, je me considérais en fait comme l'un des leurs. C'était entendu : j'allais adhérer au Parti en toute loyauté, sans appréhension et sans réticence et prendre ma place dans l'Armée des bâtisseurs qui allait édifier le nouveau monde industrialisé et construire, finalement, le nouveau Monde Socialiste !

*
* *

Dans les limites permises par les Directives du Parti, nous jouissions d'une très grande liberté d'expression au moyen du journal de l'usine. Deux seulement des membres de la rédaction, un certain Bleskov et moi-même, n'appartenaient pas encore au Parti. D'abord hebdomadaire, le journal devint plus tard quotidien ; il tirait à trente-cinq mille exemplaires environ. Naturellement, il était lu par tout le personnel de l'usine Petrovski-Lénine, mais il l'était aussi – ce qui nous importait bien plus encore – par les économistes et les fonctionnaires du Parti, dans la Province tout entière, et même à Moscou.

La copie du journal, il faut l'avouer, était soumise à une censure. Rien ne pouvait être publié qui fût contraire au plan d'industrialisation ou à la politique générale du Parti. – Personne d'ailleurs n'aurait osé écrire de pareilles choses, à moins d'avoir perdu l'esprit. Par contre, nous avions le droit de nous en prendre à l'administration de l'usine, aux fonctionnaires des trade-unions et à ceux du Parti ; il nous était également permis de stigmatiser les fautes techniques constatées dans les services de production ou de direction –

et cela suffisait pour faire croire à nos lecteurs que l'opinion publique trouvait dans notre journal un fidèle reflet.

L'un des slogans les plus en faveur à l'époque dont je parle avait nom *samokritika* : l'autocritique. On engageait tous les citoyens à « tout dire » de ce qu'ils trouvaient défectueux ou erroné et à suggérer des méthodes pour améliorer les choses ; pour cela, on mettait à leur disposition la grande presse, les journaux des usines et des exploitations agricoles, et les feuilles de nouvelles connues sous le nom de « journaux muraux ». Cette autocritique avait pour but d'améliorer la qualité du travail, mais c'était également une arme dont les gros bureaucrates n'hésitaient pas à se servir pour intimider les petits.

À cette époque-là, les usines étaient encore administrées par un « triangle » qui comprenait des délégués de la direction, du Parti et des trade-unions. Au sein de cette multitude de personnages officiels qui s'épiaient jalousement les uns les autres, l'autocritique servait parfois de « moyen de parvenir » dans la lutte pour les places et pour l'influence.

En ce qui me concerne, je me lançai dans l'autocritique avec une impétuosité de Croisé – ce qui ne fut pas sans inquiéter certains dirigeants de notre usine. Je m'attaquais à toutes les défaillances avec une vigueur candide, sans me préoccuper le moins du monde de ceux que mes coups pouvaient atteindre. Au bout de quelque temps, je commençai à comprendre pourquoi certains gros bonnets de l'usine s'efforçaient tout à coup de gagner mes bonnes grâces : ils pensaient assurément que c'était le meilleur moyen d'échapper aux attaques d'un fougueux jouvenceau qui n'hésitait pas à planter sa plume acérée dans les fesses du premier venu.

Mes articles ne paraissaient pas que dans le journal de l'usine, mais aussi dans des organes de Kharkov et de Dniepropetovsk dont j'étais le correspondant. Dans ces villes, les feuilles du Parti commentaient mon travail et le proposaient en exemple à la « jeunesse activiste ».

Dans mes articles, je m'étendais surtout sur l'inconcevable gâchis de matières premières qui sévissait alors. Je fustigeais les ouvriers qui ne prenaient pas soin de leurs outils et de leurs machines. Je dénonçais le prix de revient élevé de chaque objet, dans notre usine, comparativement aux usines analogues qui fonctionnaient en Suède ou en Amérique. Je stigmatisais l'inqualifiable attitude du camarade Untel vis-à-vis des ouvriers. Je signalais la mauvaise qualité de notre fabrication courante et j'expliquais comment certains procédés industriels pouvaient être « rationalisés » pour économiser des milliers d'heures de travail.

Plus graves encore étaient les attaques que je formulais à l'encontre des conditions d'existence absolument intolérables qui étaient le lot des ouvriers logés en baraques. Les salaires avaient été ostensiblement relevés, soulignais-je, mais ils étaient encore bien loin de suivre le mouvement ascensionnel des tarifs appliqués dans les restaurants et les coopératives des usines. Et ces nouveaux logements ouvriers dont on parlait tant, quand seraient-ils enfin terminés ? Pourquoi certains personnages officiels vivaient-ils dans un confort parfait, alors qu'on ne se souciait même pas de satisfaire les besoins les plus indispensables d'innombrables ouvriers ?

De telles sorties me valurent très vite bon nombre d'ennemis influents dont la haine, dans certains cas, devait me poursuivre pendant des années. Mais je me fis aussi d'excellents amis et je fus énergiquement appuyé, notamment, lorsque je m'avisai, à plusieurs reprises, de me plaindre du nombre de fonctionnaires que nous avions à l'usine, nombre beaucoup trop élevé par rapport à notre production. J'avais découvert, dans des journaux techniques, des statistiques montrant que les usines métallurgiques de Suède n'employaient qu'un bureaucrate là où nous en avions deux ou trois. Chez nous, écrivais-je, ces gens-là se

marchaient littéralement sur les pieds et contribuaient à ralentir le travail en augmentant le coût de la production.

Le règne de l'autocritique fut la dernière expression du pouvoir des petits, en Union Soviétique. Il constituait une espèce d'opinion publique, et s'il est vrai qu'il n'exerçait aucune influence sur les décisions souveraines et sans appel de l'autorité centrale de Moscou, il permettait au moins dans une certaine mesure de fléchir les rigueurs des fonctionnaires provinciaux.

Pour des raisons que j'aurais eu du mal à m'expliquer moi-même – des raisons dont les racines plongeaient jusqu'au tréfonds de mon âme où les idéals de mon enfance végétaient de leur vie propre – je me sentis embarrassé quand il me fallut annoncer à mon père que j'avais décidé d'adhérer au Parti.

— Je savais que tu t'y inscrirais tôt ou tard, me dit-il. Je t'ai observé et j'ai bien vu que tu te plongeais de plus en plus avant dans l'activité politique : tu écris, tu étudies… Je ne peux pas dire que ta décision me comble de joie. Tu connais parfaitement toutes les injustices qui nous entourent et tu sais que la distance entre les chefs et la masse augmente chaque jour… J'aimerais d'ailleurs savoir quelle est ton opinion là-dessus, ce que tu en penses vraiment ?

— Je suis heureux que tu me le demandes, papa, et je vais te répondre franchement. Je te dois énormément et t'en suis infiniment reconnaissant. Je respecte ton intégrité et je rends honneur à ton passé de révolutionnaire, mais essaie de me comprendre, je t'en prie. J'ai bientôt vingt-quatre ans. J'ai grandi et j'ai travaillé au milieu des gens d'aujourd'hui, et j'ai vu tous ceux qui m'entourent se dévouer aux idées nouvelles et aux plans grandioses élaborés pour l'avenir de notre pays. Ce n'est pas sous une impulsion soudaine que je me décide à adhérer au Parti : la foi que j'ai en lui s'est développée chez moi lentement et peu à peu. À mesure que le temps s'écoulait, j'en suis venu, de plus en plus, à *sentir* comme un membre du Parti. Je n'ignore aucune des difficultés et des cochonneries d'arrivistes que l'on rencontre dans la vie de tous les jours, et ces choses-là ne me plaisent pas plus qu'à toi, mais je les considère comme passagères. C'est une tâche gigantesque que de transformer un pays arriéré et primitif en un État socialiste moderne et puissamment industrialisé, et une pareille transformation ne peut s'accomplir sans quelques erreurs voire sans quelques injustices. Je ne veux pas rester à l'écart et critiquer : je veux travailler honnêtement au sein du Parti, me battre contre tout ce qui est mauvais et soutenir tout ce qui est bon. J'ai beaucoup réfléchi avant de prendre cette décision. Seuls, le temps et l'expérience pourront nous dire si le Parti s'est engagé sur la bonne voie. Pour moi, j'ai foi en ses projets et je veux faire tout ce dont je suis capable pour contribuer à leur réalisation. Toi-même, après tout, tu n'es pas ennemi de l'industrialisation ; tu veux bien n'est-ce pas ? qu'on remplace les chevaux par des tracteurs ; tu permets bien aux paysans qui le désirent de se grouper dans des fermes collectives ?

Mon père me regarda sévèrement, mais sans colère :

— Évidemment, Vitia, je le veux bien, et je comprends ce qui se passe en toi. À la vérité, je me reconnais en mon fils. Tu te comportes aujourd'hui comme je l'ai fait moi-même autrefois. Je n'ai écouté que ma conscience et je n'ai épargné personne : ni moi-même, ni ma femme, ni mes enfants. N'importe quelle conviction vaut mieux que l'absence de conviction et tu te souviens des paroles de Luc, dans *Bas-Fonds,* de Gorki : « Si tu crois, il y a un Dieu ; si tu ne crois pas, Dieu n'existe pas. » Tu as trouvé une foi ; du fond de mon cœur, je te souhaite la chance et la réussite. Mais il faut avoir toujours soin de rester près du peuple, Vitia. Ne juge pas de l'utilité de ton rôle en fonction des emplois que tu rempliras, mais en fonction des conditions d'existence de ces gens du peuple : demande-toi toujours si, grâce à toi, ils vivent mieux, plus heureux *et plus libres*. Si tu te trouves un jour en contact véritable avec les

masses, viens-leur en aide et je t'en serai à jamais reconnaissant. Ne vis pas de slogans ; juge les politiciens sur leurs actes et non sur leurs belles phrases. Les hommes du Kremlin sont passés maîtres en fait de théories, nous allons voir maintenant ce qu'ils valent en pratique. Et puisses-tu n'avoir jamais l'occasion de regretter ta décision d'aujourd'hui !

Il s'interrompit un instant et reprit d'un ton plus conciliant :

— On ne sait jamais, après tout… Peut-être réussirez-vous, toi ou tes enfants, à donner à la masse une existence meilleure et une liberté véritable…

— J'en suis sûr, papa.

J'eus souvent l'occasion de me rappeler cette conversation au cours des années qui suivirent, tandis que je travaillais dans le Parti, et pour le Parti. Il me semblait que mon père m'observait et me jugeait – en recherchant toujours les faits et les actes qui se dissimulaient sous les slogans.

Je devins membre du Parti vers le milieu de l'année 1929, et il me sembla que c'était là le plus grand événement de toute ma vie : maintenant, je faisais vraiment partie de *l'élite* de la Russie nouvelle. J'avais cessé d'être un simple particulier qui choisit librement ses amis, ses intérêts et ses opinions ; je venais de me consacrer pour toujours à une idée et à une cause. Dorénavant, je n'étais plus qu'un soldat dans une armée à la discipline de fer où l'obéissance au pouvoir central constituait la première des vertus, et même la seule.

Un jour, après mon adhésion au Parti, je fus convoqué au bureau du directeur de l'usine, en compagnie de mon chef d'atelier. La qualité des fournitures que nous livrions à l'usine Druzhkovsky, dans le bassin du Don, se faisait de plus en plus défectueuse, nous annonça-t-il. Nous allions nous rendre immédiatement sur place et déterminer précisément par nous-mêmes en quoi nos fournitures ne répondaient pas aux besoins de l'usine Druzhkovsky ; nous lui soumettrions ensuite notre rapport.

Après un déplacement de huit jours, je revins avec le rapport en question. J'étais persuadé que j'avais mis le doigt sur les défectuosités qui incombaient à notre fabrication et je présentais une série de suggestions pour les éliminer. Le directeur me félicita ; il aurait soin, me déclara-t-il, de veiller à ce qu'une récompense substantielle me fût versée pour mes bons offices.

— Je n'ai pas besoin d'argent, lui répondis-je, mais j'ai vraiment besoin d'un appartement. Mon père et l'un de mes frères travaillent dans cette usine, comme tu le sais. Or, depuis des années, la crise du logement nous a empêchés de connaître les douceurs de la vie familiale. À l'heure actuelle encore, nous vivons séparés et ma mère est obligée de rester loin de nous, à la campagne.

— Je vais voir ce que l'on peut faire, me promit le directeur.

Quelques jours plus tard, tous les Kravchenko étaient réunis dans un appartement moderne et confortable qui dépendait de l'usine, et ma mère pouvait enfin quitter la maison qu'elle occupait sur le territoire de la défunte Commune du Tocsin.

*
* *

En 1928, ce qu'on appela « l'affaire Shakhti » défraya toute la Presse russe et se répandit même dans les journaux étrangers. Un groupe d'ingénieurs responsables de l'industrie houillère passa en jugement à Moscou, en présence des correspondants de Presse soviétiques et étrangers ; les débats furent enregistrés pour les actualités cinématographiques et la radio en propagea les échos par tout le pays.

« Voici les raisons, déclarait en substance le Kremlin à la population, pour lesquelles nous souffrons dans notre production de si nombreux et de si graves retards : des agents capitalistes, épaves de l'Ancien Régime, complotent et provoquent délibérément des accidents qui sabotent notre activité industrielle. »

Ce fut le premier de ces procès mélodramatiques, à grand spectacle, qui devaient se généraliser par la suite, et au cours desquels les accusés ne faisaient aucune difficulté pour confesser leurs crimes contre l'État. Dans le procès Shakhti, cependant, certains des inculpés s'obstinèrent à nier les charges qu'on avait accumulées contre eux et s'entêtèrent à défendre leur peau. On eut grand soin, par la suite, d'éviter le retour d'excentricités pareilles.

Deux ans plus tard, nouveau procès d'ingénieurs, plus important et mieux machiné que le premier. C'était un procès-manifestation, dirigé contre les pseudo-chefs d'un pseudo-Parti Industriel qui aurait eu pour buts de renverser les Soviets et d'accaparer le pouvoir pour restaurer le Capitalisme. Le tableau qu'on nous brossait ainsi fourmillait d'absurdités flagrantes, mais je le crus authentique, ainsi d'ailleurs que la majorité de la population. À cette époque, les jeunes membres du Parti étaient toujours prêts à croire que les ingénieurs et les techniciens formés avant la Révolution étaient des suppôts implicites de l'Ancien Régime et on les regardait, sinon comme des ennemis véritables de notre effort d'industrialisation, du moins comme des ennemis en puissance.

Pour remplacer les cohortes d'ingénieurs héritées du passé, il fallait évidemment lever et instruire de nouvelles recrues qui n'eussent gardé aucun souvenir de ce passé et qui fissent preuve d'un dévouement absolu aux idées soviétiques et aux plans du Parti. On ne pouvait choisir ces hommes nouveaux que dans les rangs des jeunes ouvriers et employés, parmi les travailleurs qui adhéraient au Parti ou qui s'en rapprochaient au moins par leur façon de penser. C'est pourquoi nos dirigeants prirent la décision de créer des équipes d'hommes du Parti et des trade-unions (on appelait ces équipes des « milliers ») pour les envoyer faire leurs études dans les anciennes et les nouvelles universités, ainsi que dans les écoles techniques. Ce plan avait pris naissance au sein même du tout-puissant Politbureau.

En 1930, un groupe de représentants de la Commission Centrale de Contrôle du Parti débarqua dans notre usine pour enquêter sur son activité et celle de son personnel. À cette occasion, je fus appelé chez le directeur. Dans le fauteuil directorial, derrière le vaste bureau d'acajou ombragé par une véritable forêt d'appareils téléphoniques, se carrait un étranger que je reconnus aussitôt d'après ses photographies : Arkadi Rosengoltz, membre influent du Comité Central, l'un des plus gros bonnets de Moscou.

— Bonjour, camarade Kravchenko, fit-il avec un sourire en me serrant la main. Je t'ai fait appeler parce que j'ai entendu parler de ton travail. Je sais que tu t'intéresses à la rationalisation de la production et que tu t'exprimes librement dans la Presse. C'est pour le bien commun, et je t'en félicite. As-tu besoin de quelque chose ?

— Non, camarade Rosengoltz, je te remercie.

— Bon, alors parle-moi un peu de toi.

Je lui fis un bref historique de ma vie : mon enfance au sein d'une famille révolutionnaire, mon travail à la Commune, mon stage dans les mines, mon adhésion aux Komsomols, mon service militaire dans l'Armée Rouge, mon entrée à l'usine et mon affiliation au Parti… Combien de fois, par la suite, ne me faudrait-il pas recommencer ma petite histoire ! Sous le régime soviétique, c'est une sorte de rite indispensable que cette biographie personnelle ; pour un oui, pour un non, il faut en recommencer le récit, soit oralement, soit par le truchement de questionnaires à remplir.

Rosengoltz m'écoutait en m'étudiant attentivement ; finalement, il parut prendre une décision :

— Tu es un jeune homme, me dit-il, tu n'as pas encore vingt-cinq ans. Le Parti a besoin d'ingénieurs pour l'industrie. Veux-tu faire tes études pour le devenir ? Nous t'enverrions passer quelques années dans une école technique et tu rembourserais le Parti en déployant pour lui tous tes meilleurs efforts. Le Parti a besoin d'avoir sa propre *intelligentsia* de techniciens qui poursuivra la tâche de l'industrialisation en plein accord avec sa politique.

— Je te remercie. Je serais heureux de faire tout ce que je peux pour mon pays.

Le lendemain, Sergeï Ordzhonikidze en personne vint à l'usine et arriva sans crier gare dans notre atelier, suivi d'un petit groupe de fonctionnaires locaux. Seule, je crois, une visite de Staline lui-même aurait pu m'émouvoir davantage. Ordzhonikidze, l'intime de Staline, le Commissaire à l'Inspection Ouvrière et Paysanne, le chef de la Commission Centrale de Contrôle du Parti !

« Il est tout à fait comme sur sa photographie, dans notre *artel* du bassin du Donetz ! » me dis-je dès que je l'aperçus. Il portait le même bonnet de caracul gris, la même tunique bleue à col gris. Sa culotte bouffante s'enfonçait dans de hautes bottes molles montant jusqu'au genou. Son nez en bec d'aigle s'incurvait plus majestueusement encore que sur son portrait et ses moustaches se déployaient sur une plus vaste étendue. J'eus aussitôt l'impression que je l'avais toujours connu. Son sourire et ses traits familiers supprimaient pour moi la distance qui sépare ordinairement les vulgaires humains d'un dieu descendu de l'Olympe du Kremlin.

Le directeur de notre usine me présenta à lui.

— J'ai entendu parler de toi, me dit Ordzhonikidze de sa voix retentissante en me tendant la main. Comment marche le travail, ici ?

— Bien, répondis-je, mais il pourrait marcher mieux encore.

— Intéressant, cela ! Et que faudrait-il faire pour qu'il marche mieux ?

— C'est bien difficile à dire en quelques mots.

— Ne sois pas timide. Parle sans te gêner.

— Eh bien ! voilà, camarade Commissaire. Nous avons ici trop de paperasse, trop de gens qui se contrôlent l'un l'autre. J'ai étudié les archives de cette même usine pour la période pré-révolutionnaire et j'ai constaté que notre état-major administratif avait été augmenté de près de trente-cinq pour cent depuis cette époque. Il me semble que c'est une erreur. Tout ce monde-là se gêne mutuellement. Tout le monde est responsable des résultats obtenus, ce qui signifie en réalité que personne n'a de responsabilité véritable. Nous travaillons mal et nous dépensons trop. Comment se fait-il que les capitalistes gagnaient de l'argent dans cette usine, alors que nous en perdons ? Les ouvriers travaillent aussi bien que par le passé ; par conséquent, c'est de notre côté à nous que quelque chose doit clocher.

La chaleur que je mettais à vider mon sac ne m'empêcha point de remarquer l'attitude des fonctionnaires de l'usine, qui se faisait de plus en plus embarrassée. Le directeur toussotait ; les délégués du Parti et des trade-unions devenaient nerveux... Le travail s'était interrompu dans l'atelier ; une voix fusa soudain quelque part :

— Très bien, Victor Andreïevitch, très bien !

— Parfaitement, continuai-je, emporté par ma propre éloquence, on fait ici plus de bruit que de travail. Si la discipline est faible, c'est qu'il y a trop de gens chargés de la maintenir. Ce qu'il nous faut, camarade Ordzhonikidze, c'est une direction unique et une responsabilité unique, et non de multiples ingérences dans notre travail.

— Intéressant, répéta le Commissaire. Dans l'ensemble, tu as raison. Le *Vozhd* (chef) pense également ce que tu dis là. Il faut que tu ailles faire tes études, camarade Kravchenko.

Il me serra la main et s'en fut, toujours suivi de son escorte qui n'en menait pas large. Soudain, il se retourna :

— Si tu as jamais des ennuis, si tu as besoin d'un secours immédiat, écris-moi. Je t'aiderai.

Au cours des années difficiles qui allaient venir, j'eus l'occasion de profiter de cette offre. Sur le moment, j'eus l'impression qu'Ordzhonikidze m'avait « adopté » ; j'avais dorénavant un saint patron qui siégeait à la droite de Dieu. Jusqu'à sa mort, survenue au début de 1937, je me sentis protégé ; quand tout allait mal pour moi, je me rappelais que je pouvais toujours implorer le secours de l'homme au visage d'aigle, le compatriote géorgien de Staline, et cette idée me donnait une audace que les autres n'avaient pas.

À l'usine, la « conférence » que j'avais faite à un ami de Staline défraya les conversations pendant des semaines. Enchantés de ma franchise, les ouvriers me donnaient de grandes tapes dans le dos.

Le lendemain, toutefois, je fus appelé au bureau du Comité du Parti. J'y trouvai le Secrétaire du Parti, Constantin Okorokov, ainsi que mon directeur, le camarade Ivanchenko.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Kravchenko ? hurla le Secrétaire dès mon entrée, es-tu devenu fou ? Sais-tu que Sergeï a fait une histoire terrible et nous a presque jeté les encriers à la tête ? Tant que tu ne lui avais rien dit, il s'était montré gentil comme tout ; après ton petit discours, il nous a traités de paresseux, de bâtards et de bons à rien !

Je tins fermement mon terrain, protestant que je m'étais borné à dire la vérité. Lénine lui-même n'avait-il pas déclaré que le travail industriel demandait une direction responsable unique ? Ainsi appuyé par Lénine et Ordzhonikidze, je n'avais rien à craindre du Secrétaire et de sa fureur impuissante. Quant à Ivanchenko, il me donnait raison au fond de son cœur ; il souffrait lui-même de l'ingérence perpétuelle dans notre travail des fonctionnaires du Parti et des trade-unions. Aussi ne put-il réprimer un sourire de satisfaction.

D'ailleurs, sitôt terminé le travail que j'avais en train à l'atelier, j'allais redevenir étudiant et je pensais que certains fonctionnaires de l'usine ne seraient pas fâchés de me voir partir.

Mes parents et mes frères furent enchantés de la tournure des événements. Ma mère, surtout, n'avait jamais pu se résigner à me voir demeurer simple contremaître, comme mon père. Au fond, elle regrettait que la Révolution eût interrompu mes études. Maintenant, bien qu'avec un peu de retard, j'allais enfin me préparer à la carrière d'ingénieur. Cette idée la ravissait. Mon père lui-même en semblait heureux. Il écouta attentivement la description que je fis du camarade Ordzhonikidze.

— Mon fils sera ingénieur ! l'entendis-je déclarer avec fierté à quelques-uns de ses amis, groupés un soir autour du samovar familial.

Je passai plusieurs mois à bûcher mon examen d'entrée. Les jeunes gens sélectionnés pour faire partie des « milliers » de la nouvelle *intelligentsia* soviétique profitaient d'ailleurs de cours préparatoires spécialement organisés pour eux. Au début de 1931, j'étais immatriculé à l'Institut Technologique de Kharkov.

Note 1 : *Kulak,* littéralement : *poing.* On donnait ce nom aux propriétaires fonciers, considérés comme des tyranneaux locaux et des ennemis de la Révolution *(N.d.T.).*

ÉTUDIANT À KHARKOV

À vingt-cinq ans, voilà que je me retrouvais étudiant – et pupille de l'État ! Une allocation mensuelle, payée sur le budget de l'usine Petrovski-Lénine, me permettait de subsister ; il me restait même une marge suffisante pour mes vêtements et mes distractions. Mais *golod* et *kholod,* la faim et le froid, ces jumeaux dont j'avais fait la connaissance pendant la guerre civile, me tenaient à nouveau compagnie. Ils se montraient moins terribles et moins lancinants qu'autrefois et me laissaient parfois un moment de répit, mais ils étaient là qui me rongeaient et me poignaient, comme un mal de dents chronique.

L'Institut Technologique de Kharkov était installé dans de vastes bâtisses anciennes de la rue Kaplunovski, sur la lisière d'un beau parc. En temps normal, sans aucun doute, l'endroit avait été occupé par une université du type classique. J'imaginais très bien dans leurs coquets uniformes les jeunes hommes qui avaient dû la peupler alors, riches fils de famille pour la plupart, qui mêlaient le travail aux gaîtés de la vie estudiantine. Maintenant tout avait changé : l'endroit était devenu bruyant et surpeuplé, aussi trépidant qu'une grande fonderie en pleine action. Les slogans, le besoin d'aller vite, la frénésie déclenchée par le Plan Quinquennal avaient complètement transformé l'atmosphère de l'Institut : il était devenu un vrai chantier.

C'était probablement la première fois qu'une collection aussi disparate d'hommes et de femmes, de jeunes garçons et de jeunes filles se trouvait réunie dans un seul et même établissement d'enseignement. La plupart des étudiants avaient dépassé vingt-trois ans et bon nombre d'entre eux avaient atteint la trentaine. Des hommes qui possédaient un passé et une culture coudoyaient dans les salles de cours de jeunes ouvriers pour lesquels l'étude constituait une sorte de miracle, mais aussi une espèce de torture. Pour former cette nouvelle race flambant neuve de l'*intelligentsia* technique, on avait recruté partout : dans les usines, dans les hauts fourneaux, dans les mines et dans les bureaux, dans les fermes d'État et dans les camps militaires. Des hommes de l'Asie Centrale qui pénétraient pour la première fois dans une cité occidentale coudoyaient des étudiants de Kharkov qui vivaient dans leurs familles. Il y avait parmi nous des vétérans de la guerre, d'anciens partisans sibériens – soldats de guérillas – et aussi des fonctionnaires communistes parfaitement avertis de la politique nouvelle.

C'était sans doute la première fois aussi qu'un pareil ensemble d'étudiants s'attaquait avec autant de sérieux à un programme hérissé de difficultés. Nous nous frayions un chemin dans la broussaille de ces difficultés comme des explorateurs à travers la jungle ; nous nous battions avec les problèmes comme avec des ennemis qu'il fallait vaincre. Ces procédés n'avaient rien de commun avec ceux qu'employaient autrefois les étudiants ordinaires dans les facultés normales.

En compagnie de plusieurs milliers d'étudiants appartenant à d'autres établissements de Kharkov, je vivais dans un immense dortoir de l'avenue Pouchkine, véritable ruche baptisée *Gigant,* « Le Géant ». Nous y étions entassés à raison de quatre ou cinq par chambre, voire même davantage ; on y gelait l'hiver et on y grillait l'été.

Au cours de l'hiver 1930-1931, le froid qui régnait au Géant était parfois si vif que l'eau gelait dans nos cuvettes. Tout nous était bon pour alimenter le minuscule poêle de fonte de notre chambre dont le tuyau tortueux et fendillé passait à travers la fenêtre : morceaux de bois ramassés çà et là, vieux journaux, meubles cassés, lattes de palissades… Et c'est dans ces conditions que nous vivions, que nous travaillions, que nous discutions – et que nous rêvions

de l'industrialisation future de notre pays, sans cesser de nous battre contre le froid et la faim.

Les femmes occupaient une aile particulière, mais nous nous rencontrions dans les réfectoires et les salles de réunion et nous n'avions aucun scrupule à nous réunir dans nos chambres respectives pour étudier. Naturellement, de nombreuses liaisons se formaient entre étudiants et étudiantes. Le puritanisme était absolument inconnu au *Géant,* mais le niveau moral s'avérait en général remarquablement élevé. Le caractère des étudiants était trop sérieux, leurs difficultés quotidiennes trop grandes et leur respect mutuel trop vrai pour qu'ils se conduisissent avec insouciance.

Je partageais ma chambre avec quatre étudiants : Alexeï Karnaukhov, George Vigura, Vania Avdaschenko et Pavel Pakholkin. Tous quatre étaient des hommes du Parti et ils appartenaient comme moi aux « milliers » récemment recrutés.

En sa qualité de membre du Comité Central de l'organisation des Komsomols, Alexeï était un personnage d'une certaine importance. Robustement bâti, il avait une chevelure couleur de paille et des yeux bruns à l'expression sérieuse ; son caractère était aussi plaisant que son physique ; honnête et franc, il avait de l'esprit critique, ce qui était chose rare chez les chefs communistes. Il ne se croyait pas obligé de prendre de grands airs à cause de sa situation et participait volontiers à nos discussions sur l'Institut et sur les affaires publiques.

Alexeï et moi devînmes immédiatement des amis intimes. Nous adorions notre Parti et nous avions foi en lui : c'est pourquoi nous n'hésitions pas à en faire l'objet de nos discussions. Pourquoi y avait-il un tel gouffre entre les slogans et les résultats obtenus, entre les vantardises officielles et les faits réels ? Nous abordions l'étude de ce problème sans colère, mais au contraire en hommes soucieux des intérêts du Parti. À nous deux, il nous était plus facile d'expliquer rationnellement la terreur dont les ravages s'étendaient, de découvrir les nobles motifs qui inspiraient une conduite apparemment ignoble et, d'une façon générale, de fortifier notre foi commune pendant cette époque déprimante.

George Vigura, lui, était un Communiste d'une espèce toute différente ; la seule idée qu'on pût discuter les directives et les décisions du Parti lui semblait blasphématoire. D'ailleurs, qu'y avait-il à discuter ? Tout n'était-il pas parfaitement clair ? George n'avait pas d'opinion personnelle : il ne pensait qu'à l'aide de citations empruntées à la *Pravda,* aux *Izvestia,* ou aux discours de Staline et autres autorités. Quant aux questions sur lesquelles le Gouvernement ne s'était pas formellement prononcé, elles n'existaient pas pour lui. Il était convaincu qu'Alexeï et moi, avec cette habitude que nous avions de tout peser et scruter comme des sceptiques et des bavards, ne pouvions manquer de mal finir.

Pakholkin professait pour le Parti une foi aussi rigide que celle de George, mais c'était un pauvre diable incolore et maladroit qui en avait vu de dures. Déférent vis-à-vis de tous ses compagnons de chambre, il semblait reconnaissant qu'on lui permît de vivre. La foi inébranlable de Vigura dans le Parti lui inspirait la même admiration respectueuse que mes audaces personnelles. Nous exploitions ce pauvre Pakholkin, j'en ai bien peur, et nous surchargions volontiers ses épaules complaisantes de tâches qui ne lui incombaient point.

Vania Avdascenko constituait le gros problème de la chambrée. C'était notre aîné, car il devait bien avoir trente ans. Il était gros, solide, très bon garçon et incroyablement paresseux. Naguère soldat-partisan des guerres civiles, il vivait sur la gloire fanée de ses exploits d'autrefois, s'imaginant sans doute que son activité passée l'exonérait à tout jamais d'efforts nouveaux.

Il n'était pas sot, notre Vania, et il lui aurait été facile d'assimiler les cours s'il avait pu trouver le courage de faire l'effort indispensable pour cela. Nous le chapitrions à tour de rôle

à ce sujet et lui faisions promettre solennellement de se consacrer dorénavant à la tâche pour laquelle il avait été choisi et incorporé aux « milliers », mais nos efforts n'aboutissaient à rien. Étendu sur son lit, il prétendait apprendre des formules de chimie, alors qu'il dévorait en réalité quelque roman populaire.

Les déficiences de Vania comme étudiant étaient d'ailleurs largement compensées par son talent particulier en matière de politique. Il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait. On trouvait donc normal de le nommer membre de comités importants et il jugeait tout aussi normal de n'y faire absolument rien, ce qui lui évitait de commettre des sottises trop visibles. Il avait des amis dans les cuisines du *Géant,* dans les meilleures épiceries coopératives, et dans tous les autres endroits où l'on pouvait se procurer des rations supplémentaires. C'est pourquoi, tout en lui faisant honte de sa paresse, nous partagions tranquillement les dividendes que nous rapportait son génie politique.

Avant la fin du trimestre, Vania fut expulsé de l'Institut ; néanmoins, je ne fus pas surpris le moins du monde, lorsque je le rencontrai à Moscou quelques années plus tard, de le voir devenu chef d'un trust important. Dans sa rapide ascension de l'échelle bureaucratique, notre Vania n'avait été gêné par aucun excédent de bagages : le savoir, la compréhension ou le sentiment ne l'encombraient guère.

L'instruction politique, dans nos cours, tenait une place plus large encore que l'instruction technique. C'est que le Gouvernement ne se souciait pas de former de simples ingénieurs : il voulait encore des ingénieurs qui eussent *une mentalité soviétique.* Notre Faculté de Léninisme, dirigée par le professeur rouge Philipov, y veillait sans relâche. Ceux d'entre nous qui s'avéraient incapables d'assimiler *Le Capital* de Marx, la dialectique d'Engels, les œuvres de Lénine ou – surtout – les dissertations de Staline, étaient expulsés de l'Institut plus sommairement encore que ceux qui réussissaient mal leurs calculs ou leurs épures.

Dans notre chambrée, nous avions été affectés tous les cinq à l'Institut de Construction Aéronautique, mais Vigura était le seul de nous qui possédât une expérience relative de la construction des appareils. L'aviation empruntait à nos yeux la valeur d'un symbole : celui du procédé le plus moderne qui fût pour moderniser la Russie, et nous étions fiers de pouvoir nous en réclamer.

Notre journée de travail commençait par une petite séance de gymnastique suédoise que nous accomplissions dans notre chambre pour nous réchauffer un brin ; après quoi, nous descendions au réfectoire du *Géant*. Le petit-déjeuner d'ordonnance comportait un bol de bouillie, un morceau de pain noir, et du thé, sans sucre, ni citron. Ainsi lestés, nous gagnions à pied l'Institut ; nous étions glacés jusqu'aux os et nous avions encore faim, mais cela ne nous enlevait point notre belle humeur. Nous débordions d'idées et de plans, tant pour le Parti que pour l'Institut, pour le *Géant* ou pour nous-mêmes, et tout cela nous donnait de l'entrain.

En dépit de nos divergences de vues et de l'antagonisme qui résultait fatalement de nos personnalités disparates, une certaine loyauté collective régnait parmi nous. Si l'un de nous cinq avait un rendez-vous important avec une fille, par exemple, les autres se cotisaient pour lui fournir une cravate, une blouse propre, une culotte convenable, et même quelques roubles qui lui permettraient de se tirer d'affaire honorablement.

Comme toutes les autres fondations soviétiques, l'Institut avait son journal dont je ne tardai pas à devenir le secrétaire de rédaction. Nos doléances contre l'administration du *Géant* s'étalaient librement dans nos colonnes ; les rations alimentaires trop chichement mesurées, la mauvaise cuisine, l'absence de tous moyens de blanchissage, la saleté et la désorganisation qui régnaient partout fournissaient une ample matière à nos critiques.

Notre mécontentement aboutit finalement à un grand meeting d'étudiants, organisé sous l'égide du Parti et des cellules de Komsomols. On y fit beaucoup de discours et de nombreuses suggestions. Comme convenu préalablement avec le comité d'organisation, je suggérai que l'on confiât dorénavant certaines responsabilités administratives aux étudiants eux-mêmes. Là-dessus, Alexeï proposa incontinent que l'on me chargeât de m'en occuper ; alors une jolie fille que je n'avais pas encore remarquée se leva et demanda la parole :

— Je me lève pour soutenir l'élection du camarade Kravchenko, déclara-t-elle. Il y a huit ans que je le connais et je peux affirmer qu'il est rempli de dévouement.

Celle qui venait d'intervenir ainsi était vraiment jolie ; plutôt bien en chair, proprement vêtue, elle s'exprimait avec facilité et paraissait pleine d'assurance. Pendant tout le reste du meeting, je me creusai vainement la cervelle pour deviner qui elle était… Finalement, on me nomma chef de la « Commune du *Géant* ». Quand tout fut terminé, je rattrapai la jeune fille dans le couloir :

— Comment vas-tu, Victor Andreïevitch ? me dit-elle en riant malicieusement. Je suis sûre que tu ne te souviens pas de moi, mais moi, je ne t'ai pas oublié.

— En effet, répondis-je, mais qui es-tu ?

— Je m'appelle Pasha. Cela te dit-il quelque chose ?

— Pasha ? Non, vraiment…

— Alors, voici encore un détail : je poussais un wagonnet de charbon dans le puits de la mine, à Algeverovska…

— Mon Dieu ! m'écriai-je, me souvenant tout à coup, est-il possible que tu sois la même Pasha !

Nous éclatâmes de rire tous les deux et je la serrai affectueusement contre moi dans l'excès de ma joie.

— Aliosha ! m'écriai-je comme Alexeï nous rejoignait, je te présente Pasha. La dernière fois que je l'ai rencontrée elle était noire comme du charbon, vêtue de haillons…

— … Et illettrée, ajouta la jeune fille.

— En effet. Eh bien ! regarde ce qu'elle est devenue ! Une étudiante, aussi cultivée qu'on le peut souhaiter, sans parler de cette jolie figure qu'elle dissimulait jadis sous la poussière de charbon ! Voilà un miracle révolutionnaire, ou je ne m'y connais pas !

La métamorphose était en effet extraordinaire. J'avais du mal à reconnaître dans la gracieuse créature qui se dressait devant moi la pauvre petite paysanne abrutie, aux pieds entortillés de chiffons et aux longues nattes pendantes dans le dos, que j'avais connue à la mine. Je me rappelai qu'elle vivait alors comme un animal pris au piège, rebelle à tous nos efforts pour la civiliser, et j'inscrivis mentalement le cas de Pasha au crédit de la Révolution pour contrebalancer pas mal d'autres choses.

Les relations se firent bientôt plus étroites entre Pasha et Alexeï et je me sentais devenu comme le protecteur et le gardien de leur amitié.

Avec l'aide du Soviet de la ville de Kharkov et celle des organes locaux du Parti, nous parvînmes à améliorer les conditions d'existence dans notre dortoir ; en outre, nos rations alimentaires furent augmentées, ainsi que notre attribution de combustible. On installa au rez-de-chaussée du bâtiment plusieurs lavoirs communaux ; des équipes de balayeurs volontaires se livrèrent à un nettoyage plus fréquent des couloirs et – miracle des miracles ! – une boutique de coiffeur *avec salon de beauté* fut installée au *Géant* ! Comme c'était moi qui avais obtenu toutes ces améliorations, je vis ma cote monter bientôt très haut dans le monde étudiant.

Malgré toutes ces nouveautés agréables, cependant, notre existence restait spartiate. De plus, nos propres ennuis mis à part, la plupart d'entre nous se rendaient compte que tout allait de mal en pis dans la ville, et plus mal encore à la campagne. On avait beau faire autour de cette situation la conspiration du silence, chacun de nous la connaissait, au moins en partie.

On colportait de bouche à oreille des histoires de cruautés incroyables commises dans les villages à l'occasion de la « liquidation » des *kulaks*. De longs trains formés de wagons à bestiaux remplis de paysans traversaient Kharkov, se dirigeant vraisemblablement vers les toundras du Nord : c'était là, encore, une conséquence de la « liquidation ». Dans les villages, on assassinait les fonctionnaires communistes et les paysans récalcitrants étaient exécutés en masse. On disait aussi que les paysans abattaient leur bétail pour lutter contre la collectivisation obligatoire par le système de la « terre brûlée ». Un décret promulgué par Moscou, et qui faisait un crime capital de l'abattage clandestin, vint bientôt confirmer ces sinistres rumeurs.

Les gares de Kharkov regorgeaient de paysans affamés et vêtus de haillons qui fuyaient leurs foyers. On rencontrait à nouveau, un peu partout, des *bezprizorni,* ces enfants sans foyer qui pullulaient à l'époque de la guerre civile et de la famine. Les mendiants, eux aussi, réapparaissaient dans les rues ; dans le tas, il y avait surtout des paysans, mais aussi quelques citadins.

Pendant ce temps, la Presse ne parlait que des grands et glorieux travaux qu'on venait de mener à bien. La voie ferrée reliant le Turkestan à la Sibérie était achevée ; de nouveaux *combinats* industriels s'ouvraient dans l'Oural, en Sibérie, partout ; la collectivisation cent pour cent gagnait les provinces, l'une après l'autre. Les journaux publiaient des lettres ouvertes de « remerciements à Staline », pour de nouvelles usines, de nouveaux projets d'habitations. Des délégations envoyées par des pays étrangers – souvent fort éloignées, telles l'Amérique ou l'Australie – venaient contempler les merveilles du *Piatiletka* [1] et saluaient les triomphes soviétiques avec un enthousiasme voisin de la frénésie. Comment ces visiteurs étrangers pouvaient-ils bien faire leur compte pour ne voir jamais qu'un seul côté du tableau ? Il y avait là un mystère que nous autres, Russes, ne pûmes jamais résoudre.

Où était la réalité, où était l'illusion ? Était-ce la faim et la peur qui régnaient dans les villages, les enfants abandonnés – ou les statistiques triomphales ? Ou bien ces éléments opposés appartenaient-ils à une seule et même vérité complexe ? On n'aurait pas osé poser publiquement des questions pareilles, mais nous en parlions dans le privé, Alexeï et moi, et, en même temps que nous, des millions d'autres gens.

*
* *

Peu de temps après mon entrée à l'Institut, une nouvelle décision vint ajouter encore à la confusion qui régnait dans nos études : tous les cours et tous les examens auraient lieu dorénavant, non plus en russe, mais en dialecte ukrainien. Cette décision s'appliquait à toutes les écoles et institutions ; c'était la suprême concession accordée par Moscou aux tendances nationalistes que manifestait la plus importante des républiques soviétiques non russes.

Théoriquement, cette décision aurait dû faire notre affaire, à nous, les Ukrainiens ; pratiquement, l'innovation nous parut aussi catastrophique qu'elle l'était pour la minorité non ukrainienne. En effet, même ceux d'entre nous qui, comme moi, parlaient l'ukrainien depuis l'enfance, n'avaient pas l'habitude d'utiliser cet idiome comme langue de travail. Du côté professeurs, plusieurs se trouvèrent complètement démoralisés par cette volte-face

linguistique. Ce qu'il y avait de plus grave, d'ailleurs, c'est que notre vieille langue ukrainienne n'avait pas suivi le moins du monde l'évolution de l'esprit moderne ; aussi son vocabulaire ne convenait-il en aucune façon aux besoins de l'électrotechnique, de la chimie, de l'aérodynamique, de la physique et autres branches de la science.

Le pauvre Vania, qui se fût perdu – en n'importe quel langage – dans la forêt de l'instruction, se sentit, cette fois, complètement et désespérément balayé par le torrent de l'ukrainisation. Des centaines d'autres étudiants étaient dans le même cas. Pour George Vigura, il se contenta de traduire en ukrainien les textes sacrés émanant des autorités du Parti et sa tranquillité d'esprit ne fut nullement altérée par les événements. La grosse masse d'entre nous dut se résigner à subir cette nouvelle vexation ; nous nous tirâmes d'affaire en nous reportant clandestinement à nos livres russes, quitte à nous venger, en petit comité, en brocardant l'*opéra-bouffe*[2] du nationalisme.

Ce qui aurait dû être pour nous un simple droit, se trouva changé, pratiquement, en un devoir extrêmement pénible. L'emploi de notre langage national n'était pas simplement permis, il était rendu *obligatoire*. Des centaines de fonctionnaires, hommes et femmes, qui ne pouvaient le parler correctement furent révoqués sans autre forme de procès. Parler en public une autre langue que l'ukrainien fut bientôt considéré comme une manifestation contre-révolutionnaire. Des enfants appartenant à des milieux russianisés furent torturés et retardés dans leurs études par cette langue qui était pour eux une langue étrangère.

Naturellement, ces excès furent finalement dénoncés et le patriotisme ukrainien auquel ils avaient redonné naissance fut déclaré passible de l'exil ou de la mort, comme opposé au patriotisme soviétique. On fit un bouc émissaire du vieux bolchevik Skripnik, Commissaire à l'Éducation pour l'Ukraine et on l'acula – pour ce « crime » idéologique et quelques autres de même nature – à un suicide-manifestation.

Tout cela se passa plus tard, mais il ne fallait pas se risquer, tant qu'elle dura, à critiquer la tragicomédie des langages. Un soir, nous assistâmes tous les cinq, mes camarades de chambre et moi, à un discours du camarade Skripnik sur les bienfaits de l'Ukrainisation. Retour au *Géant,* nous ne pûmes faire autrement que d'admirer la sincérité et l'intelligence de cet homme, quelles que fussent par ailleurs nos idées personnelles sur la sagesse de cette politique linguistique.

— Il a peut-être raison, disait Vania, mais pour moi, que le diable m'emporte si j'arrive à apprendre quoi que ce soit en ukrainien. J'ai déjà bien assez de mal à le faire en russe !

— Tu n'as pas le droit de parler de la sorte, fit Vigura avec un hochement de tête réprobateur. Puisque le Parti estime la chose nécessaire, nous n'avons qu'à obéir.

— Une obédience aussi étroite ne tient pas debout, déclara Alexeï à son tour. Tu ne sers nullement le Parti, Georges, en refusant de penser. Ce programme d'ukrainisation à outrance nuit à notre cause au lieu de la favoriser. Il me semble, tout de même, que nous pouvons mieux en juger que les membres du Politburo, dans leur Kremlin.

— Alexeï a raison, m'interposai-je, toute cette histoire est idiote. Les gens devraient pouvoir parler la langue qui leur plaît.

— Voilà maintenant que vous attaquez le Kremlin ! s'écria Vigura. Je considère que la question est réglée et je me refuse à la discuter davantage.

Comme nous continuions à analyser la situation et à exprimer l'espoir qu'elle changerait, Vigura, furieux, quitta la pièce. Le lendemain, Alexeï et moi étions convoqués par le secrétaire du Comité du Parti. Il nous parla d'abord de choses et d'autres, mais ne tarda pas à faire dévier la conversation vers le programme d'ukrainisation. Il avait appris, nous dit-il, que nous critiquions ce système et que nous avions exprimé les doutes qu'il nous inspirait.

Ainsi, Vigura nous avait dénoncés… Le soir même, quand il revint de dîner, il nous trouva tous les quatre qui l'attendions. C'est Vania qui prit la parole :

— Georges, dit-il, tu peux nous aider à nous mettre d'accord. Tu connais la Bible, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, veux-tu nous dire combien Noé avait de fils et comment ils s'appelaient ?

— Trois, répondit automatiquement Vigura le dogmatique : Sem, Cham et Japhet.

— Eh bien ! tu te trompes, repartit Vania avec une lourde ironie. Ils étaient trois, en effet, mais ils s'appelaient Sem, Cham et *Judas* ! J'espère que tu as compris ?

Le visage de Vigura s'empourpra. Pour une fois, son inébranlable foi vacillait :

— Je fais toujours mon devoir, bégaya-t-il – et il sortit.

Il fallut de nombreuses semaines pour dissiper le souvenir de cet incident. Après le suicide de Skirpnik, lorsque le Parti se rapprocha sensiblement de la façon de voir d'Alexeï et de la mienne, Vigura n'eut aucune répugnance à modifier sa propre opinion en conséquence : « À chaque époque sa vérité », nous déclara-t-il.

En dernière analyse, le droit d'employer son langage propre constitue la seule « autonomie » qui reste encore aux régions non russes de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Mais le fait d'écrire ou même de penser dans ce langage quoi que ce soit qui ne coïncide pas étroitement avec les directives du Parti est taxé de trahison. La liberté de langage, qui devrait être le commencement de la liberté nationale, est en réalité sa fin. « Nationaliste dans la forme, socialiste dans le fond », est un slogan qui cache le contrôle policier, absolument centralisé en fait.

— Voici notre autonomie nationale ! me souffla un jour à l'oreille un cynique de mes amis. Tout en parlant, il me désignait du doigt un water-closet public sur lequel les mots *hommes* et *dames* s'étalaient en deux langues : l'ukrainien et le russe.

Pour une raison qui m'échappe, l'opinion s'est accréditée à l'étranger que les diverses Républiques Soviétiques jouissaient d'une indépendance relative et qu'elles conservaient même le droit de se retirer de l'Union. C'est là un mythe auquel personne ne croit, naturellement, en U.R.S.S. Toute exubérance culturelle qui se développe au sein d'une minorité de la population et qui risque de contredire si peu que ce soit le dogme communiste est aussitôt supprimée sans merci.

Des centaines d'Ukrainiens ont été exécutés, des dizaines de milliers d'autres ont été déportés ou emprisonnés sous prétexte de « déviations nationalistes » et de pseudo-tendances séparatistes.

*
* *

Mon séjour à Kharkov fut brusquement interrompu, sans aucun avertissement préalable, par une décision sur laquelle on ne prit même pas la peine de me consulter. Je fus soudain muté de l'Aviation dans la Métallurgie et envoyé dans un Institut Métallurgique, d'abord à Leningrad, puis dans ma ville natale. Si court, néanmoins, qu'ait été mon séjour à Kharkov, il occupe une large place dans mes souvenirs ; le travail que j'accomplissais pour le Parti ainsi que mon activité de journaliste et d'administrateur du *Géant* font de cette époque de ma vie l'une des périodes les plus laborieuses et les plus fécondes.

Parmi mes souvenirs de Kharkov, au tout premier plan, je trouve deux femmes : elles étaient belles toutes les deux, et toutes deux, par une curieuse coïncidence, avaient fait un mariage malheureux.

Le docteur Samarin, notre professeur de chimie, était bossu. Il avait une tête en forme de melon et de longs bras grotesquement hors de proportion avec sa taille brève ; mais son regard était si bon et si intelligent, son esprit si délié, son amour du peuple si sincère qu'on oubliait vite ses difformités. Nous l'aimions tous et j'attendais ses cours avec impatience.

Un jour, je l'invitai à dîner avec nous au *Géant*. Je lui fis visiter nos chambres et nos salles de réunion et il se déclara enchanté de l'ordre et de la propreté qui y régnaient.

— Vitia, me dit-il après le dîner, j'espère que tu me rendras bientôt ma visite. Viens à la maison ; ma femme joue fort bien du piano, et je sais que tu aimes la musique.

Les Samarin habitaient un appartement meublé avec beaucoup de goût. Dans le salon, un grand piano à queue occupait à peu près tout l'espace disponible ; on voyait au mur les portraits des grands classiques russes ; un buste de Beethoven, en bronze, se dressait sur son piédestal, dans un coin.

Le soir de ma première visite, je vis Claudia. L'amour que portait son mari à cette jolie brune au corps souple était si vif qu'il en devenait presque tangible et qu'on le sentait palpiter autour de nous. On eût dit que la beauté de sa femme supprimait les difformités du bossu et parvenait à faire de lui un homme comme les autres. Je me sentis si vivement attiré par le charme de la jeune femme et par l'atmosphère de tristesse indéfinissable qui l'enveloppait que j'en fus presque honteux ; un vague sentiment de culpabilité me gâchait tout le plaisir que j'aurais pu prendre à converser et à écouter la musique. J'inventai donc un prétexte quelconque pour me retirer de bonne heure.

À quelques jours de là, dans la rue où tourbillonnaient des flocons de neige, je me trouvai soudain face à face avec Claudia.

— Vous vous êtes enfui, l'autre jour, me dit-elle à brûle-pourpoint. Pour votre punition, vous viendrez me voir ce soir. J'ai votre promesse et je vous attends.

Je décidai immédiatement que je n'irais pas – et quelques heures plus tard je sonnais à sa porte.

Sur la table de la salle à manger, je vis deux couverts, ce qui me remplit d'embarras. J'avais l'impression d'être pris au piège, non par Claudia, certes, mais par ma propre émotion.

— Où est le docteur Samarin ? m'informai-je.

— Il est parti à la campagne, voir son frère, qui demeure aux environs, et ne rentrera que dans quelques jours.

Pendant le repas, une certaine gêne régna entre nous qu'une bonne bouteille de vin du Caucase ne parvenait pas à dissiper. Le dîner achevé, je proposai une promenade dans le parc pour y admirer la neige au clair de lune.

— Non, mon cher prisonnier, fit en riant la jeune femme. S'il te faut des effets de lune, écoute, voici pour toi.

Elle s'assit au piano et se mit à jouer la *Sonate au Clair de Lune,* puis, s'accompagnant elle-même, elle me chanta des mélodies tziganes dont beaucoup m'étaient familières. Je lui parlai de mon enfance, à Alexandrovsk, de mes visites au campement des Tziganes et de mon ami Saïdeman. Je m'étais installé dans le grand fauteuil qu'occupait son mari lors de ma première visite ; il me semblait que c'était une espèce de refuge, une sorte de citadelle où il me serait plus facile de me défendre contre moi-même… Soudain, je m'interrompis au milieu d'une phrase et déclarai à mon hôtesse qu'il me fallait partir.

— Tu t'enfuis encore ? me dit-elle avec un petit sourire triste. Non, cette fois, je ne te laisserai pas faire !

— Je regrette, balbutiai-je… J'ai des leçons… Et puis j'ai promis à Aliosha de le retrouver…

— Tu mens, mon petit Vitia, je le sais. Voyons, expliquons-nous franchement : n'ai-je donc pas le droit de vouloir passer une soirée avec… – eh bien, oui, là ! – avec quelqu'un qui me soit un peu moins étranger que mon mari ?

Sa voix vibrait de sanglots contenus. Je me rassis et elle se mit à me conter l'histoire de sa vie. Au fur et à mesure qu'elle parlait, je sentais se dissiper l'atmosphère de malaise qui nous entourait : il n'y avait plus, devant moi, qu'une petite fille malheureuse en train de vider le fond de son cœur.

Quand la Révolution éclata, Claudia avait neuf ans. Elle appartenait à une famille riche et avait été élevée jusque-là par des précepteurs et des gouvernantes. Dès les premiers mois de la bourrasque sociale, ses parents furent arrêtés et ils ne tardèrent pas à être exécutés au cours d'un massacre général d'otages « bourgeois ». Claudia dut alors se réfugier, avec une vieille tante, dans une sombre mansarde du palais qui avait été celui de sa famille. Leur vie à toutes deux devint cette pauvre existence inquiète des ci-devant, devenus des déclassés et des hors-la-loi. La jeune Claudia n'avait pas le droit d'aller à l'école et pas davantage le droit de travailler ; elle subsistait tant bien que mal avec sa tante en vendant les quelques bribes de leur richesse d'autrefois qu'elles avaient réussi à dissimuler.

— Je sais bien que les jeunes Communistes comme toi n'ont jamais réfléchi à des situations pareilles, me dit Claudia. Tu ne sais pas ce que c'est que de se sentir méprisé, rejeté, haï… C'est particulièrement pénible pour des êtres jeunes. En outre, si la pauvreté est dure pour tous, elle l'est davantage encore pour ceux qui ont toujours connu le confort et l'abondance.

Vers sa dix-septième année, Claudia tomba amoureuse d'un poète qui avait le double de son âge et partit vivre avec lui. Les quelques mois passés auprès de lui, me dit-elle, avaient été les plus heureux de sa vie, mais le poète disparut tout à coup et l'on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Il était l'adversaire du nouveau régime et Claudia supposait, s'il était encore de ce monde, qu'il devait être enfermé dans quelque camp de concentration.

— J'étais jolie et beaucoup d'hommes me faisaient la cour, poursuivit-elle, mais ils appartenaient tous, comme moi, à la société d'autrefois. Or, j'étais si fatiguée de toutes les misères qu'il m'avait fallu subir que je ne rêvais plus que de sécurité. Mon Prince Charmant à moi, s'il se présentait jamais, devrait être nanti de sa carte du Parti… Un jour, je rencontrai le docteur Samarin. Il me déplaisait physiquement, mais j'étais flattée de voir un jeune Communiste de réputation, un homme du Parti s'intéresser à moi. Il m'aimait tendrement et timidement, à distance, et l'espèce de dévotion animale qu'il m'avait vouée m'effrayait et me fascinait à la fois… Surtout, je lui savais gré de sa grande bonté et nous tombâmes d'accord, ma tante et moi, pour lui trouver une belle âme, tout communiste et tout bossu qu'il fût. – Je crois bien, ma foi, que ma tante considérait ces deux afflictions comme des difformités du même ordre. Il nous apportait des vêtements et de la nourriture, il me donnait des leçons – tout cela sans jamais souffler mot des sentiments qu'il éprouvait pour moi. Il s'était même arrangé, je ne sais comment, pour me procurer un piano… Un jour, tandis que je lui jouais l'un de ses morceaux préférés de Tchaikovski, je m'interrompis tout à coup : « Je sais que tu m'aimes, lui dis-je. Moi, je ne t'aime pas, mais je t'admire et j'ai besoin d'un protecteur et d'un compagnon. Pourquoi ne pas nous marier ? » Mes paroles le remplirent à la fois de bonheur et de honte ; il avait l'air de n'en pas croire ses oreilles et il restait là, immobile, comme frappé par la foudre… Je crois qu'il comprenait parfaitement pourquoi je l'acceptais ; il savait la vérité, même s'il refusait de se l'avouer à lui-même. – La vérité, c'est que ma situation d'épave, de hors-la-loi, de vestige d'un passé aboli, m'obligeait à l'accepter, lui, ce monstre, par désespoir… Vois-tu, Vitia, vous autres, jeunes communistes intelligents, vous

savez bien peu de chose de la vie. Vous ignorez combien de milliers de femmes russes, lasses d'être repoussées de tout le monde à cause de leurs origines, ont dû chercher un refuge dans le mariage en épousant les aristocrates d'aujourd'hui : communistes et prolétaires. Quelques-unes, parmi ces femmes, ont du même coup trouvé le bonheur ; je ne suis pas du nombre, hélas ! Je ne peux pas oublier, je ne peux pas pardonner à ceux qui ont anéanti les gens et les choses qui m'étaient le plus chères… Les gens comme moi sont seuls et c'est, je crois, ce qu'il y a de plus douloureux. Nous faisons semblant d'approuver ce qui se passe actuellement et nous vivons intérieurement notre vie secrète. J'ai essayé de faire preuve d'activité : j'ai offert d'enseigner la musique dans les écoles. Mon projet semblait plaire aux autorités et tout a bien marché – jusqu'au jour où j'ai dû remplir un questionnaire qui a révélé que j'étais une ci-devant.

Il était plus de minuit lorsque je quittai Claudia.

— Séparons-nous bons amis, Vitia, me dit-elle sur la porte. Ne me juge pas mal. Je suis malheureuse et je n'ai d'autre perspective, qu'une interminable solitude. Viens nous voir de temps en temps, quand le docteur Samarin sera là. C'est un excellent professeur et je sais combien tu l'admires.

Mais je respectais trop Samarin – comme professeur et comme homme – pour empiéter à nouveau sur sa vie privée.

*
* *

J'avais pris l'habitude de faire assez fréquemment une petite visite au camarade F…, un fonctionnaire ukrainien qui occupait un poste important au Commissariat à l'Inspection Ouvrière et Paysanne. C'était un vieux membre du Parti, ayant largement dépassé la cinquantaine ; fort instruit, il avait connu personnellement la plupart des grands hommes de la Révolution. Il appelait Lénine, Trotski, Lunatcharski, Zinoviev et bien d'autres par leur prénom. Sa femme, personne grisonnante aux manières affables et bienveillantes, me rappelait la veuve de Lénine, Krupskaïa.

Quand nous étions réunis tous les trois, loin des indiscrets, le camarade F… ne pouvait résister au plaisir de parler politique. La conversation s'engageait d'abord sur mes études, sur une pièce de théâtre ou sur un nouveau livre, mais F…, ne tardait pas à la faire dévier et l'on se mettait à discuter les difficultés de l'agriculture, le régime de terreur qui poursuivait ses camarades de jadis, ou le rythme de l'industrialisation. Je l'entendais sans surprise émettre des opinions qui m'auraient choqué si elles eussent été formulées par tout autre que lui. Sa situation au Commissariat lui permettait de recueillir au cours de son travail quotidien des informations autorisées sur les atrocités qui se déroulaient dans les villages, la résistance des paysans et les arrestations massives ; il parlait de tout cela comme de faits de notoriété publique.

C'est au camarade F… que je dois d'avoir retrouvé Julia. Il m'avait donné deux places dans une loge, à l'Opéra, pour une représentation de *Chio Chio San* et j'emmenai avec moi Alexeï Karnaukhov. Dans une loge voisine de la nôtre se trouvaient deux jolies femmes fort élégantes et je reconnus immédiatement l'une d'elles : c'était une malade du sanatorium de Kiev où j'avais passé ma convalescence, après ma chute de cheval.

— C'est Julia Mikhaïlovna, la femme de R…, chuchotai-je à l'oreille de mon compagnon.

— R…! s'écria-t-il.

Son étonnement pouvait aisément s'expliquer. R… était l'un des plus importants fonctionnaires du Gouvernement Ukrainien ; il jouissait d'une énorme influence et l'on

affirmait qu'il était très lié avec Staline lui-même. Je me rappelai qu'il envoyait régulièrement des fleurs à sa femme par avion pendant tout le temps de son hospitalisation à Kiev.

De son côté, Julia m'avait évidemment reconnu et elle nous fit signe de la rejoindre à l'entracte. « Comme elle est belle ! songeais-je. Comment se fait-il que je ne l'aie point remarquée il y a trois ans, à Kiev? Quel petit imbécile j'étais alors ! » Nous échangeâmes des regards pendant tout le premier acte et elle m'adressa des sourires qui me firent monter au visage le rouge de la confusion. Je ne faisais aucun effort pour lui cacher l'admiration qu'elle m'inspirait.

L'opéra qui se déroulait devant nous était affreusement ennuyeux. On l'avait consciencieusement trafiqué pour le mettre au goût du jour et il fourmillait des clichés révolutionnaires les plus éculés. Tant que je vivrai, cependant, je garderai le souvenir de cette musique dont le moindre accord suffit à évoquer pour moi le visage de l'adorable Julia. De taille moyenne, légèrement plus âgée que moi, elle avait toute l'appétissante beauté d'un beau fruit. Ses cheveux dorés, nattés en tresses épaisses, s'enroulaient autour de sa tête, en forme de couronne, et ses traits délicats ressortaient à merveille dans ce cadre d'or fauve.

Quand le rideau tomba, nous allâmes dans sa loge ; je lui présentai Alexeï et elle nous présenta son amie, Marie. Maladroitement, comme des gens qui se connaissent peu, nous échangeâmes des banalités quelconques, mais une émotion profonde vibrait sous nos propos insignifiants.

Nous restâmes dans la loge des deux femmes pendant le deuxième acte ; avant qu'il fût terminé, d'ailleurs, Julia se pencha vers nous :

— Pourquoi subir le supplice jusqu'au bout? murmura-t-elle. Allons souper chez moi.

Nous acceptâmes d'enthousiasme. Dehors, Julia renvoya la grosse voiture qui l'attendait devant le théâtre.

— Ce sera bien plus amusant, de rentrer en traîneau, murmura-t-elle.

Dans la file des véhicules en station, nous choisîmes les deux plus propres ; Alexeï et Marie montèrent dans l'un, tandis que Julia et moi prenions place dans l'autre.

Notre trajet de ce soir-là est resté à tout jamais gravé dans ma mémoire, avec une étonnante précision de détails. Je revois encore cette nuit claire et froide, toute enveloppée de neige scintillante ; je revois les petits nuages de neige poudreuse qui s'élevaient sous les sabots des chevaux lancés au galop tandis que nous glissions silencieusement dans la nuit ; je sens encore la main de Julia dans la mienne, sous la couverture qui nous couvrait les genoux...

Je me mis à lui parler de l'Institut, de la carrière que j'avais faite à l'usine et de mon travail pour le Parti. Je lui parlai d'Alexeï et de mes autres camarades de chambrée – et soudain, au milieu de ce bavardage à bâtons rompus, je m'arrêtai court :

— Quelle nuit merveilleuse ! m'écriai-je.

... Et nos lèvres se joignirent dans un long baiser.

Bientôt, nos attelages tournèrent dans une petite rue et firent halte devant une maison à deux étages, séparée de la chaussée par une haie assez haute : c'était le type même de l'habitation bourgeoise d'autrefois. Un milicien montait la garde devant la porte. Marie et Alexeï, comprenant parfaitement que nous voulions rester seuls, insistèrent pour aller souper au restaurant. Quand ils nous eurent quittés, Julia ouvrit la porte avec sa propre clef et m'invita à entrer.

Dès qu'elle eut allumé l'électricité, je me trouvai dans la plus élégante demeure que j'eusse encore jamais vue. De moelleux tapis d'Orient jonchaient le sol, des tapisseries et des tableaux couvraient les murs ; flambeaux de cristal, divans profonds, tables d'acajou luisant,

tout, dans cette maison, était aussi riche que plaisant à l'œil. On voyait que le tact et le goût le plus sûr avaient présidé à la disposition de l'ameublement.

Ébloui et n'en croyant pas mes yeux, je restai un moment immobile au milieu de toutes ces splendeurs.

— Allons, mon chéri, fit Julia en riant, tandis qu'elle se débarrassait de sa pelisse en peau de phoque, n'aie pas peur, tout cela est vrai. Ce n'est pas un décor de cinéma !

— Je n'aurais pas cru, lui avouai-je, qu'il pût exister de pareilles richesses, en dehors des musées.

— Il y a comme cela, dans notre pays, des quantités de choses, que tu n'imagines pas, mon petit Vitia. Viens avec moi à la cuisine manger une bouchée. Je meurs de faim et les domestiques sont de sortie, ce soir. Quant à mon mari, il est allé à Moscou pour assister à je ne sais quelle conférence.

La cuisine ne fit qu'augmenter mon ahurissement. Il y régnait une atmosphère d'abondance vraiment extraordinaire. Les placards débordaient de cristaux et de porcelaines précieuses dont certaines pièces portaient encore les armes tsaristes ; un samovar pansu miroitait sur une petite table. Quand Julia ouvrit l'énorme glacière, j'y aperçus une quantité de victuailles qui me fit songer à la chambre froide d'Alexandrovsk où ma grand-mère stockait jadis ses provisions. J'avais l'impression de pénétrer dans un monde nouveau où l'on ignorait tout de la parcimonie et des privations qui étaient devenues l'accompagnement obligé de la vie soviétique.

… Au petit matin, quand je regagnai ma chambre du *Géant,* il me restait juste le temps de me laver et de me raser avant de courir à l'Institut. Pendant la journée de cours, mes professeurs eurent en moi un élève plutôt ensommeillé et passablement dans la lune. Je ne pensais plus qu'à Julia, et je m'apercevais avec étonnement que le « coup de foudre » était une chose qui existait bel et bien. Ah ! me disais-je, pourquoi faut-il qu'il s'agisse d'une femme mariée – et mariée, avec cela, à l'un des leaders de mon Parti et de mon pays !

Je pris la résolution solennelle de ne plus jamais revoir Julia, tout en me demandant comment j'allais faire pour vivre pendant les quelques jours qui me séparaient encore de notre prochain rendez-vous !

« Camarade Kravchenko, me dis-je sévèrement pendant le cours d'aérodynamique, tu es en train de te comporter comme le héros d'un mauvais roman français. Assez de bêtises ! Qu'est-ce que cela signifie ? »

Le soir même, je mettais Alexeï dans la confidence de mes amours. Il comprit que je n'avais pas l'esprit à plaisanter et nous nous mîmes à discuter sérieusement. Il avait appris par Marie que Julia avait été longtemps malheureuse en ménage ; elle n'aimait pas son célèbre époux et souffrait de son égoïsme, de son amour du luxe et de son indifférence totale pour les misères de la masse.

— Je sais bien que ce que je te raconte là paraît tiré de la *Maison de Poupée* d'Ibsen, avait dit Marie à mon camarade, mais Julia se sent prisonnière dans sa propre maison. Elle dit que sa situation d'épouse de R… ressemble tout à fait à celle qu'avait naguère la femme d'un grand-duc et elle trouve qu'une existence comme la sienne est une véritable insulte aux misères du peuple russe.

J'eus plusieurs rendez-vous avec Julia au cours des semaines qui suivirent. Une nuit, je l'interrogeai sur son mari.

— Pas ce soir, mon chéri, je t'en prie, fit-elle en fondant en larmes. Nous avons bien le temps de parler de lui ! Je ne veux pas que nous gâchions les premières soirées que nous passons ensemble.

Nous nous promenions tous deux, bras dessus, bras dessous, dans le vaste jardin clos de murs qui s'étendait derrière la maison. Les allées avaient été déblayées de leur neige et poudrées de sable fin.

— Non, lui dis-je, plus tôt nous parlerons de R... et mieux cela vaudra. Il n'est pas seulement ton mari : c'est aussi l'un des chefs de mon Parti.

— Je ne suis pas membre du Parti, répondit Julia, mais je me suis senti des sympathies pour lui, ainsi que pour la Révolution. Mon père était un savant et un libéral convaincu. Nous avons oublié ce que signifiait ce mot de *libéral,* Vitia, et nous ne le prononçons plus que pour nous en moquer ; mais moi, je comprends mieux la valeur de ce mot-là à mesure que les jours s'écoulent et je le place plus haut, du moins au sens où mon père l'entendait. Pour lui, le libéralisme, c'était l'amour du commun peuple, la justice pour tous, et surtout le respect de toute créature, homme ou femme. Il accordait une grande valeur à la vie humaine... Oui, nous avons oublié tout cela ; pourtant, je pense que c'étaient là les motifs qui nous ont poussés à faire la révolution...

— C'est curieux, lui dis-je, ton père était un savant, et le mien un simple ouvrier d'usine. L'un s'appelait un libéral, et l'autre un révolutionnaire ; or, quand tu m'exposes ce qu'était l'idéal de ton père, il me semble entendre parler le mien...

— Il n'y a rien d'étonnant à cela. Aujourd'hui, mon mari prêche le socialisme aux travailleurs et leur crie de préparer son avènement, mais lui, pendant ce temps-là, il vit dans le présent, et non dans cet avenir dont ses discours sont pleins. En ce qui le concerne, j'ai bien peur que le socialisme actuel lui suffise. Comment peut-il s'entourer de tout ce confort – elle désigna tour à tour sa luxueuse maison, le jardin bien entretenu et le manteau de fourrure qu'elle portait – alors que des millions d'êtres n'ont pas de quoi manger et que les horribles camps de concentration se peuplent chaque jour davantage ? Peut-être ne me croiras-tu pas, mais je t'affirme que je suis foncièrement ennemie de cette avidité gloutonne dont nos chefs font preuve. As-tu la moindre idée de ce qui se passe en ce moment dans les campagnes ?

— Oui, Julia, je crois être au courant. Je crois même que j'en sais plus long que je n'ose me l'avouer à moi-même.

— Ne sois pas surpris de m'entendre parler comme je le fais en ce moment. R... n'ignore d'ailleurs rien de ma façon de penser. Je la lui ai souvent exprimée, mais il se contente de rire et me traite de petite folle sentimentale. Tout cela ne fait de mal à personne, prétend-il ; les chefs, qui travaillent dur, méritent d'avoir une bonne vie... Eh bien, il a tort, j'en suis convaincue. Les chefs, lorsqu'ils ne manquent personnellement de rien, ont vite fait d'oublier ce qu'est la souffrance ; lorsqu'ils parlent de sacrifices, c'est pure hypocrisie de leur part... Je crois, mon chéri, que nous portons tous des masques et que nous vivons au milieu d'une immense duperie. Il m'arrive parfois de songer que l'exploitation de l'homme par l'homme, telle qu'elle sévissait autrefois, était moins malhonnête que notre système à nous. En ce temps-là, au moins, on ne se targuait point d'idéalisme et l'on ne couvrait pas les pires exactions du prétexte socialiste. Les jeunes communistes honnêtes comme toi ont vraiment de la chance : vous avez la foi et vous la gardez sans rien savoir des répugnantes intrigues et des duels à mort qui opposent nos grands chefs... Tu ne peux imaginer quelles dégoûtantes batailles ces gens-là se livrent chaque jour entre eux pour avoir telle maison de campagne du Bois d'Argent, près de Moscou, ou telle résidence d'hiver qui appartenait jadis à un gros traitant du Caucase... Dans ma situation, je vois de si près le monde dont je te parle, avec tous ses mensonges et ses mauvais prétextes, qu'il y a des moments où je crois étouffer. J'ai

l'impresssion de m'enliser dans des sables mouvants ; tu sais : plus on cherche à s'échapper, et plus on s'enfonce…

Cette sortie de Julia me parut absolument extravagante – et pourtant il m'était impossible de mettre en doute sa sincérité.

— Si tu aimais ton mari, me hasardai-je à lui faire observer, tout cela ne te frapperait pas à ce point. Comprends-moi bien : je veux simplement dire par là que ton mécontentement politique de citoyenne n'est peut-être qu'un écho de tes ressentiments personnels d'épouse.

— Non, répliqua Julia après quelques instants de réflexion, je ne le crois pas. Dès les premières années de mon mariage, j'ai souffert du genre de vie que menaient R… et ses amis du pouvoir ; je souffrais aussi de leur façon de parler et de leur mépris pour ce peuple dont ils exploitaient l'effort. Très vite, j'ai compris que je n'étais qu'une esclave vivant sur le domaine d'un seigneur.

— Soit, mais dans ce cas pourquoi ne quittes-tu pas ton mari et ne te mets-tu pas à travailler pour vivre selon ton idéal ? Je t'aime et je crois que tu m'aimes aussi : qui pourrait nous empêcher d'unir nos efforts ?

— Ah ! Vitia, le problème n'est pas aussi simple que tu le crois ! Il y a tant de choses que tu ignores ! Pour une femme dans ma position, il est difficile de se libérer. Je ne pourrais me séparer de mon mari et me perdre dans la foule anonyme. J'ai vécu trop près des hommes au pouvoir pour qu'ils tolèrent un pareil geste de ma part. Si tu m'aimes, je te prie de ne pas exiger de moi que je m'explique davantage. C'est la seule requête que je t'adresse.

Ce monde de pouvoir absolu et d'intrigue effrénée dont elle me parlait était pour moi complètement incompréhensible. Je me trouvais à peu près dans la situation d'un brave paysan russe qui fût tombé amoureux d'une femme appartenant à la famille impériale.

Quand le mari de Julia fut revenu de son voyage à Moscou, je retrouvai plusieurs fois la jeune femme chez son amie Marie. De toute évidence, R… n'ignorait pas que sa femme avait une vie séparée, mais préférait fermer les yeux. Julia et moi, nous en arrivâmes un jour à envisager de vivre ensemble ouvertement, comme mari et femme ; nous en parlâmes, il est vrai, sans y croire beaucoup ni l'un ni l'autre. Le nom de R… était fréquemment cité dans les journaux, tantôt pour un discours qu'il avait prononcé, tantôt pour un décret qu'il avait signé. Souvent aussi, son nom revenait dans la conversation : « R… a fait ceci, R… a dit cela… » Son importance, sa puissance, son ubiquité constituaient autant de remparts qui me séparaient de Julia – même quand je la tenais dans mes bras.

Tout à coup, les événements se précipitèrent. Je fus convoqué au Comité Central du Parti où je vis le sous-chef de la Division du Personnel, le camarade Shulkin :

— Camarade Kravchenko, me déclara-t-il, nous avons reçu du Parti des instructions spéciales nous enjoignant de faire coïncider aussi étroitement que possible l'instruction des élèves-ingénieurs avec leur expérience personnelle antérieure. Avant d'entrer à l'Institut, tu travaillais dans une usine métallurgique, n'est-ce pas ?

— Oui, l'usine Petrovski-Lénine.

— C'est cela. Ne trouves-tu pas absurde qu'on te fasse apprendre la construction aéronautique, quand tu avais pris un aussi bon départ dans la métallurgie ?

— C'est que… je préfère l'aviation, objectai-je timidement.

— Possible, mais tu reconnaîtras qu'il s'agit là d'une préférence purement personnelle. Tu veilleras – ajouta Shulkin en se tournant vers son secrétaire – à ce que le camarade Kravchenko soit muté à l'Institut Métallurgique de Dniepropetrovsk.

Des heures durant, après cet entretien, je vaguai au hasard dans le parc Sumskaïa, sans me soucier de la neige fondue qui tombait. Comment les gens du Parti auraient-ils pu deviner

que la décision qui me transférait de l'aviation dans la métallurgie me condamnait du même coup à me séparer de Julia ? Bien plus tard seulement, l'idée me vint que le Parti – ou du moins certains de ses membres – pouvaient être au courant de ma situation. En tout état de cause, la décision du Parti me sembla d'ailleurs rigoureusement juste.

J'appelai Julia au téléphone et lui fis part de la nouvelle. Nous nous rencontrâmes plusieurs fois encore avant mon départ : entrevues orageuses et pleines de larmes. Je la suppliais de partir avec moi, quelles que dussent être les conséquences de son geste. Par moments, elle paraissait faiblir et je la croyais sur le point de céder ; mais les pressions qui s'exerçaient sur elle – quelle qu'en fût la nature exacte – étaient trop fortes pour qu'elle pût rompre ainsi toutes ses attaches.

— Ne sois pas cruel, Vitia, me dit-elle finalement, ne me demande plus de m'enfuir avec toi. Je ne peux pas le faire. Ma vie sans toi sera pire que la mort, mais ne parlons plus de ce projet, je t'en prie. J'ai déjà bien assez de peine comme cela.

La nuit qui précéda mon départ, je me promenai pendant des heures dans les rues de Kharkov en compagnie d'Alexeï qui me promit de m'envoyer des nouvelles de Julia. J'étais bien décidé à l'épouser dès que j'aurais terminé mes études à l'Institut et que j'aurais les moyens de me marier.

Julia, Marie, mes camarades de chambre et quelques autres amis me conduisirent à la gare le lendemain matin et chacun feignit de ne pas remarquer les pleurs qui baignaient le visage de Julia. J'étais loin de me douter que je ne la reverrais plus jamais.

Je lui écrivis plusieurs fois de Dniepropetrovsk mais ne reçus jamais la moindre réponse. Sur mes instances, Alexeï se rendit chez les R... où une domestique lui ouvrit la porte. Lorsqu'il demanda à voir Madame, la fille fondit en larmes :

— Elle nous a quittés, elle n'est plus ici, fit-elle en sanglotant.

Elle ne put donner aucune explication complémentaire. Quant à Marie, elle déclara que Julia s'était séparée de son mari peu de temps après mon départ pour Dniepropetrovsk et qu'elle avait quitté la ville. Elle ne nous dit rien de plus, soit qu'elle n'en sût elle-même pas davantage, ou qu'elle eût reçu l'ordre formel de se taire.

La cuisante blessure que cette séparation m'avait causée se cicatrisa peu à peu, avec le temps, mais le mystère et l'incertitude qui enveloppaient la disparition de Julia continuèrent à entretenir en moi une douleur sourde et permanente. Un jour, après plusieurs années, j'entendis vaguement parler de Julia Mikhaïlovna : on la disait maîtresse d'école dans une province éloignée. Je n'avais pas le moyen de contrôler ce racontar – et puis il aurait été cruel, peut-être, de vouloir remuer les cendres d'un passé mort.

Note 1 : Plan Quinquennal *(N.d.T.)*.

Note 2 : En français dans le texte.

LE TRIOMPHE DE LA MACHINE

Mes parents et mes frères furent enchantés de me voir revenir à Dniepropetrovsk et je feignis d'en être ravi, moi aussi, pour ne pas gâcher leur allégresse ; mais, à la vérité, j'étais loin d'être heureux, car ma séparation d'avec Julia emplissait toute ma vie d'amertume. Il n'y avait qu'un remède à cela : le travail – aussi me jetai-je à corps perdu dans l'étude. Je m'absorbais entièrement dans les travaux du Parti et de l'usine ; ce qui ne me laissait pas le temps de me lamenter sur moi-même. En outre, pour augmenter un peu ma pension d'étudiant, je m'étais mis à donner des cours d'économie politique au Technicum.

— Tu te tues de travail, Vitienka ! se lamentait ma pauvre mère.

Je suis sûr qu'elle soupçonnait mon zèle de n'être pas tout à fait normal.

Je vivais chez moi, évitant ainsi les inconvénients des maisons pour étudiants, les dortoirs de Dniepropetrovsk étant plus inconfortables encore que ceux du *Géant,* à Kharkov.

Maintenant que j'étais devenu pupille officiel de l'usine, mes contacts avec l'établissement s'étaient faits plus étroits.

Je renouai mes vieilles relations avec les ingénieurs et les administrateurs et je me fis de nouveaux amis parmi les contremaîtres et les ouvriers. Le personnel de l'usine Petrovski-Lénine, à l'époque, groupait environ 35 000 hommes ; c'est dire le grand rôle que jouait l'établissement dans le Plan Quinquennal.

Son nouveau directeur, N. Golubenko, était un homme honnête et intelligent. Sachant que j'avais été longtemps employé dans son usine et que je m'intéressais tout particulièrement à la rationalisation et à la modernisation des systèmes de production industrielle, il m'invitait souvent aux conférences de direction et me chargeait même, à l'occasion, d'étudier certains des nouveaux problèmes techniques qui se posaient.

En vivant, comme je le faisais, sous le même toit que mon père et en me mêlant fréquemment aux simples ouvriers de l'usine, je ne pouvais ignorer plus longtemps l'horrible tragédie qui se déroulait dans les régions agricoles. Nous autres, Communistes, dans les milieux du Parti, avions toujours grand soin d'éluder cette question brûlante ou de la tourner adroitement, à grand renfort d'euphémismes ronflants empruntés au sabir du Parti : nous parlions du « front paysan », de la « menace kulak », du « socialisme de village » ou de la « lutte des classes »... Pour n'avoir pas à nous désavouer nous-mêmes, il nous fallait bien cacher la réalité sous un camouflage de mots. Mais les travailleurs ordinaires n'avaient nul besoin de recourir à de pareils procédés. Beaucoup d'entre eux étaient d'anciens paysans et ils avaient presque tous des parents demeurés à la terre, ce qui ne leur permettait pas d'envisager le problème de la collectivisation avec un détachement purement « scientifique ». Ils parlaient ouvertement de brimades, de supplices, de famines et d'assassinats ; ils ne se répandaient pas en généralisations, mais citaient au contraire des cas particuliers qu'ils connaissaient bien et qui étaient ceux de tel Ivan ou de tel Stephan, dans tel village donné. De temps à autre, j'entendais narrer ainsi de véritables épisodes de cannibalisme qui se seraient déroulés dans notre province même ; je taxais tous ces bruits d'exagérations, mais ils n'en répandaient pas moins la terreur dans mon âme.

À l'Institut même, nous ne pouvions pas ignorer les atrocités qui se perpétraient à nos portes. On avait beau publier des avertissements nous mettant en garde contre « les rumeurs anticommunistes » propagées par les « hommes de droite, les Trotskistes et les agents kulaks », ces rumeurs ne cessaient point ; on aurait dit, au contraire, qu'elles se faisaient plus fortes et plus nombreuses à mesure que se multipliaient les menaces et les exactions. Une

situation pareille donnait lieu, chez les deux mille étudiants que nous étions, à bien des conciliabules et bien des chuchotements. Des membres actifs du Parti, choisis parmi nous, étaient souvent envoyés en mission spéciale dans les campagnes ; lorsqu'ils en revenaient, on leur enjoignait péremptoirement de ne rien révéler de ce qu'ils avaient pu voir, mais leur silence même, et leur attitude évasive étaient pour nous pleins d'éloquence. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, nous faisaient sous le sceau du secret des confidences qui me glaçaient d'effroi.

— Tu en fais une tête ! On dirait que tu viens de rencontrer un fantôme, dis-je un jour à un camarade de classe qui revenait de la Poltava.

— J'en ai rencontré, en effet, et beaucoup, me répondit-il en baissant les yeux.

Je ne lui parlai pas davantage car je voyais qu'il brûlait du désir d'ouvrir son cœur à quelqu'un, et je le quittai précipitamment, effrayé par la seule idée de ce qu'il aurait pu me raconter.

De temps à autre, on procédait, parmi les étudiants, à l'arrestation de « propagateurs de rumeurs ». Les autorités déployaient plus d'énergie encore pour contrôler l'attitude politique des étudiants que pour diriger leurs études proprement dites.

Comme toute entreprise industrielle soviétique et tout organisme officiel, notre Institut était doté d'une Division Spéciale reliée au G.P.U. et placée sous la direction d'un nommé Lebad. Ceux qu'il mandait à son bureau pour les interroger n'y pénétraient qu'avec une sueur d'angoisse. Peu d'étudiants savaient ce qui se passait derrière le petit guichet grillé ménagé dans la porte d'acier du camarade Lebad, mais peu d'étudiants aussi étaient assez naïfs pour ne pas comprendre que chacun d'entre nous possédait son dossier à la Division Spéciale – un dossier où se trouvaient enregistrés ses moindres paroles et ses moindres gestes.

Les dossiers concernant les « affaires personnelles » renfermaient tous les détails possibles sur la vie privée de l'étudiant – ou du professeur –, sur sa famille et sur son passé politique. Ils contenaient aussi les rapports et les dénonciations des agents secrets qui fourmillaient dans chaque classe et dans chaque dortoir et ceux qui émanaient d'informateurs bénévoles, désireux de faire leur cour au Gouvernement ou de satisfaire leurs rancunes et leurs haines personnelles.

Pour protéger les « informateurs » et le réseau de l'espionnage permanent, l'accès des fameux dossiers était interdit à tout le monde, même au Directeur de l'Institut et au Secrétaire du Comité du Parti. La Division Spéciale entretenait des agents secrets dans tous les services de l'Institut et jusque dans les cellules du Parti ; le Comité du Parti, de son côté, possédait dans les cellules ses propres agents de renseignements, dont l'identité était inconnue des chefs de la Division Spéciale. Il y avait ainsi des espions qui espionnaient les espions et tout cela formait un inextricable réseau de filets aux mailles enchevêtrées qui se déployaient toujours plus loin et qui engendraient une terreur amplement motivée.

Mais il y avait mieux encore. En dehors de la Division Spéciale, le G.P.U. entretenait à l'Institut des agents relevant directement de l'état-major policier de la région, ce qui permettait de recouper et de contrôler l'activité de Lebad et de son équipe. Le Comité Urbain du Parti répandait ses espions dans les cellules et le Comité Régional recevait des rapports secrets émanant des créatures qu'il stipendiait au sein du Comité Urbain ! La pyramide des surveillances amoncelées s'élevait ainsi jusqu'au sommet, c'est-à-dire jusqu'au Comité Central du Parti, à Moscou, et jusqu'au Politburo dirige par Staline.

La vie soviétique, du haut en bas et du bas en haut de l'échelle, était ainsi étroitement enserrée dans les multiples réseaux des divers espionnages : l'espionnage dirigé par le Parti et

celui qui surveillait le G.P.U., et toutes ces organisations fournissaient des renseignements tour à tour concordants et contradictoires.

Nous vivions dans un monde tout rempli d'oreilles et d'yeux invisibles. Bien entendu, l'homme de la rue était loin de soupçonner l'étendue et la complexité d'un pareil système, et j'ai dû recourir, pour en tracer le rapide résumé qu'on vient de lire, à des renseignements que je ne parvins à rassembler que beaucoup plus tard, au cours des années. L'homme de la rue ne savait qu'une chose : c'est que les murs « avaient des oreilles » et que la franchise était le plus court chemin pour parvenir à la ruine.

Malgré cette ignorance relative des masses, on arrivait tout de même, vaille que vaille, à savoir un peu de ce qui se passait. C'est dire quelles étaient les angoisses de cette période de la vie soviétique. C'est dire aussi quel besoin nous avions de parler, d'échanger nos impressions et de vider le fond de nos cœurs, en vrais Russes. Après avoir exigé de nos interlocuteurs les promesses de discrétion les plus solennelles, nous nous enhardissions à exposer les doutes qui nous poignaient – tout en mourant de peur que l'une de nos paroles, surprise par un moyen quelconque, fût enregistrée sur nos fiches personnelles. Il m'arriva si souvent, au cours des années de *purge* qui suivirent, de m'entendre reprocher telle remarque fortuite, formulée par moi dans le privé, devant des amis sûrs ! Si souvent aussi on me demanda pourquoi je n'avais pas dûment rapporté les remarques faites par d'autres en ma présence ! Le simple fait de n'avoir pas dénoncé les sentiments « anti-Parti » et « anti-Soviet » manifestés par autrui était considéré comme la preuve d'une complicité tacite.

Les moyens employés par la Division Spéciale pour dépister ses « ennemis » n'étaient pas des plus délicats. Ainsi, nous sommes quelques-uns à connaître le système qu'on imagina pour contrôler étroitement les travaux du Professeur Dinnik, vieux et savant académicien qui professait chez nous la mécanique industrielle. Dinnik poursuivait dans son laboratoire des recherches concernant des plans de construction industrielle d'importance vitale qui entraînaient des frais considérables et cette partie de son activité avait infiniment plus d'importance que son rôle de pédagogue. Or, le Professeur n'était pas membre du Parti ; c'était un intellectuel de l'époque pré-révolutionnaire, un homme de science pour qui la politique n'avait absolument aucun intérêt. Dans ces conditions, on comprend aisément qu'il ait fait l'objet des plus graves soupçons. Mais comment contrôler son travail, qui, par sa technicité même, rendait extrêmement difficile la détection du sabotage ?

La femme du Professeur, qui lui servait d'assistante dans ses travaux de laboratoire, vint fournir la réponse à cette dernière question. C'était une grande blonde un peu anguleuse mais non sans charme ; elle avait une trentaine d'années, c'est-à-dire à peu près trente ans de moins que son mari. Comme elle manifestait le plus grand respect pour le savoir et les travaux de son époux, elle n'offrait pas de garanties suffisantes pour qu'on pût l'utiliser comme espion du G.P.U. On introduisit donc dans son existence un homme irrésistible, l'ingénieur (du Parti) P...vlenko, grand gaillard costaud, aux épaules larges et au mufle de bull-dog, qui séduisit la jeune femme sans coup férir. Parmi toute la population de l'Institut, le professeur Dinnik fut naturellement le seul à ignorer que sa femme avait un amant ; de son côté, la jeune femme fut à peu près seule à ignorer que son amant ne faisait qu'accomplir auprès d'elle la tâche qui lui avait été assignée par la Division Spéciale. – Toute cette comédie s'avéra d'ailleurs parfaitement inutile, car on ne put jamais déceler la moindre trace de sabotage dans le laboratoire du Professeur.

Bien qu'on n'y fît que rarement allusion, l'espionnage complexe et multiforme qui nous environnait était pour nous une réalité aussi indiscutable que l'air même que nous respirions. Cet espionnage envahissait l'usine comme l'Institut et il s'infiltrait dans les

journaux locaux auxquels je collaborais comme dans les différents organismes du Parti auxquels je consacrais de plus en plus de mon activité.

On était littéralement noyé dans les « renseignements personnels » et les dénonciations ; dans le tas, il y avait bien quelques petites choses exactes, mais la plupart n'étaient que des vengeances privées ou des élucubrations de sadiques… Tout cela faisait des tonnes de dossiers, des millions d'espions, et cet inconcevable fatras était trié, étudié, enregistré, contrôlé critiquement… Lorsqu'il fallait agir d'urgence, on envoyait copie des rapports au Procureur, aux fonctionnaires du Parti chargés de la discipline et aux tribunaux secrets du G.P.U… On forgeait ainsi des armes terribles qu'on utiliserait ultérieurement contre les hésitants ou les tièdes ; grâce à ce système, des dizaines de milliers de classeurs se remplissaient de fiches, dont chacune contenait un incroyable amalgame de détails intimes, d'indiscrétions, de mensonges, de flatteries et d'erreurs.

Au sein du Parti, il avait un nom, ce mécanisme secret de surveillance et de délation qui supprimait à tout jamais le vieux « mur de la vie privée » : on l'appelait « la démocratie ».

*
* *

En juin 1931, au cours d'une conférence qui groupait des fonctionnaires de l'Économie Nationale, le camarade Staline fit un discours qui bouleversa profondément l'industrie soviétique et qui vint modifier de fond en comble la vie des ouvriers et des employés d'usine. Ce discours renfermait les fameux « six points » destinés à augmenter le rendement et dont les plus importants étaient les suivants : calcul plus serré des prix de revient, direction plus centralisée des entreprises, accroissement des responsabilités en cas d'échec et augmentation de l'écart existant entre les diverses catégories de salaires.

« La rationalisation de l'industrie, déplorait Staline, a cessé depuis longtemps d'être appliquée. Depuis longtemps aussi, nos entreprises ont renoncé à calculer exactement et à établir des bilans précis des recettes et des dépenses… Personne, semble-t-il, ne peut plus rien expliquer… Les chefs se taisent. Pourquoi ? – Parce qu'ils ont peur de la vérité, c'est bien évident. »

Beaucoup de choses me plaisaient, dans cette nouvelle orientation de la pensée officielle. Il me semblait que je venais de remporter une victoire personnelle, puisque Staline réclamait maintenant le genre de rationalisation que je n'avais cessé de préconiser moi-même depuis longtemps par la plume et par la parole. Mais d'autres parties du discours me causaient une certaine inquiétude car elles semblaient venir confirmer les plus sombres pronostics, formulés par les pessimistes comme mon père.

L'égalité des salaires, par exemple, qui avait toujours été l'un des idéals soviétiques, était soudain devenue un véritable crime. Staline stigmatisait maintenant l'*uravnilovka* – l'égalitarisme – comme indigne d'une société socialiste. La théorie du « maximum », selon laquelle les membres du Parti devaient se contenter d'un salaire à peine supérieur à la moyenne, était brusquement rapportée, libérant de véritables torrents d'avidité et d'ambition qui déferlaient dans les milieux officiels. On instituait le travail aux pièces dans toute l'industrie soviétique, même pour des besognes où l'application d'un tel procédé s'avérait manifestement stupide, voire impossible. Avec cette étrange propension qu'ont toujours montrée les Soviets pour les solutions extrêmes, on nous débarrassait d'un fardeau, celui des patrons innombrables, pour nous écraser sous un autre, celui du patron unique et tout-puissant dans l'arbitraire. Et cette mesure achevait de consommer la disparition totale des derniers vestiges du prétendu « contrôle ouvrier » jadis accordé aux masses.

Évidemment, il était plus facile d'ordonner des réformes que de les faire appliquer. Staline avait raison lorsqu'il accusait nos chefs de redouter la vérité. S'ils la redoutaient, c'est qu'elle constituait pour nous tous un luxe dangereux et pour ainsi dire contre-révolutionnaire. Une erreur de jugement commise en toute bonne foi ou une expérience technique dont l'application se révélait malheureuse pouvaient fort bien être considérées comme des actes de sabotage et sanctionnées par l'exil ou la prison. De même, il eût été inhumain de punir un subordonné pour ses erreurs puisque les autorités, qui raisonnaient en gardes-chiourmes, en profiteraient vraisemblablement pour inculper le malheureux de trahison volontaire et préméditée. Voilà pourquoi l'horreur des responsabilités paralysait complètement notre gigantesque effort de développement économique. « Ils veulent que nous rationalisions, que nous modernisions et que nous abaissions les prix de revient, me fit remarquer Golubenko à cette époque ; tout cela est bel et bon, camarade Kravchenko, mais dès que l'on s'avise de montrer de l'audace ou de l'originalité, on risque sa vie, tu le sais. Le mieux, par conséquent, c'est encore de ne rien faire du tout. »

À la fin de l'automne, cette année-là, je fus convoqué au Comité Régional du Parti, en même temps que le directeur de notre Institut, le camarade Tsipliakov, et un de mes compagnons d'études, Beretzkoï. Après avoir fermé la porte de son bureau, le Secrétaire nous annonça qu'il allait nous envoyer enquêter à Nikopol, ville située à quelques dizaines de kilomètres de Dniepropetrovsk. « Malgré les *six points* du camarade Staline, nous dit-il, le travail marche mal. On fait beaucoup de tapage et beaucoup de réunions, mais tout cela n'empêche pas un retard considérable sur nos plans. La discipline se relâche et le mécontentement augmente. Nikopol est un exemple particulièrement symptomatique. Comme vous le savez, nous sommes en train d'y construire un grand *combinat* métallurgique qui va nous coûter plusieurs centaines de millions de roubles ; or, pour des raisons que j'ignore, la construction n'avance pas, là-bas, et le personnel ouvrier s'y renouvelle à un rythme fantastique. Allez-y tous les trois et restez-y le temps qu'il faudra : une semaine, deux semaines si c'est nécessaire. À votre retour, soumettez-nous un rapport où vous indiquerez ce qui ne va pas et suggérez les mesures à adopter. Nous l'étudierons ici et, s'il en vaut la peine, il sera communiqué au camarade Ordzhonikidze. »

En arrivant à Nikopol, nous constatâmes que les travaux de construction avaient été entrepris environ trois ans auparavant, dans une steppe déserte, située à dix kilomètres de la ville et à plusieurs kilomètres de la voie ferrée, ce qui n'était pas fait pour simplifier l'existence des travailleurs. Personne d'ailleurs ne paraissait savoir pour quelles raisons on avait choisi un emplacement aussi malcommode. Le chantier eût-il été plus près de la ville, que les problèmes soulevés par le logement des ouvriers s'en fussent trouvé considérablement simplifiés.

Le chef des travaux, Pierre Brachko, était nouveau dans l'emploi ; c'est pourquoi il ne fit aucune difficulté pour nous exposer l'incroyable accumulation d'erreurs et de sottises sous lesquelles le chantier était en train de sombrer :

— J'ai trouvé cet endroit dans un tel état de saleté et de désordre, soupira-t-il, que la simple remise en route des travaux exigeait un effort considérable. De plus, il n'y a ici aucun équilibre entre les différentes parties de l'entreprise. Vous savez parfaitement, camarades, que toute usine métallurgique est tributaire d'autres usines : en construire une sans se préoccuper des autres est parfaitement absurde. Cela peut faire un excellent effet sur les statistiques d'ensemble, mais les résultats obtenus seront beaucoup moins bons quand l'usine se mettra à fonctionner.

En parcourant l'immense étendue de terrain sur laquelle devaient s'élever les ateliers, les fonderies, les bâtiments administratifs et les habitations ouvrières, nous fûmes effrayés d'y voir un peu partout de coûteuses machines d'importation – allemandes, pour la plupart – qui achevaient tranquillement de se rouiller sous la pluie. Dans tout le chantier, ce n'étaient que bâtiments inachevés, les uns à moitié construits, les autres à peine sortis de terre.

— Mais tout cela est épouvantable, camarade Brachko ! m'écriai-je tandis que nous nous frayions tant bien que mal un passage à travers le désert boueux, jonché de briques et de ferrailles éparses.

— Je le sais bien, mais qu'y faire ? À peine sommes-nous en train de construire quelque chose qu'un ordre nous arrive d'en haut, nous enjoignant de tout arrêter et de consacrer dorénavant nos efforts à une autre partie de la besogne : les plans ont changé ! Pendant ce temps-là, les ouvriers fournissent un rendement bien inférieur à celui qui leur a été théoriquement imposé. La maladie règne parmi les travailleurs et le pourcentage des absences est incroyablement élevé. De plus, les ouvriers n'aiment pas leur travail ; ils vivent dans de très mauvaises conditions et, entre nous, la nourriture qu'on leur donne est insuffisante pour l'effort qu'on exige d'eux.

Le chef de travaux s'arrêta un instant et reprit avec une nuance de satisfaction :

— Heureusement, je suis nouveau, ici. Tout ce que vous voyez là est un héritage du directeur qui m'a précédé.

Pauvre Brachko ! Comment aurait-il pu alors se douter qu'on lui ferait payer de sa liberté, quelques années plus tard, tout le gâchis commis à Nikopol ? Et moi-même, comment aurais-je pu deviner qu'on m'affecterait plus tard à la direction de cette usine métallurgique « géante » ?

Mes deux collègues et moi, nous interrogeâmes des ingénieurs, des contremaîtres et des ouvriers isolés. Nous constatâmes bientôt que les travaux marchaient par à-coups et que l'on gâchait à la fois l'argent et le travail. Les raisons principales de cet état de choses pouvaient, d'après moi, se ranger en deux groupes.

Dans le premier groupe, il fallait signaler d'abord l'ingérence des autorités supérieures et des gens du dehors. En effet, l'entreprise de Nikopol, pour immense qu'elle fût, appartenait à un plan d'ensemble lui-même si vaste que l'esprit humain ne peut s'en faire idée. Une petite variation – même parfaitement justifiée – de ce plan central entraînait souvent une véritable catastrophe pour ses lointains satellites. Les fonctionnaires responsables, ne vivant pas sur place, ne pouvaient pas toujours prévoir les désastreuses conséquences qu'entraîneraient pour telle ou telle entreprise donnée leurs décisions soudaines. Quant aux fonctionnaires locaux, ils ne pouvaient qu'obéir. De plus, l'ingérence extérieure qui se manifestait dans les travaux avait également un caractère policier : les arrestations incessantes, les interrogatoires répétés, les menaces – tout cela contribuait à créer sur le chantier une atmosphère de crainte et d'incertitude.

Le second groupe de causes pouvait se résumer ainsi : un mépris total du facteur humain dans le système de la production. On gaspillait des millions de roubles pour acheter des machines qu'on n'utilisait point et commencer des bâtisses qu'on n'achevait pas, mais on maintenait les salaires à un taux que le pouvoir d'achat du rouble, à cette époque, rendait misérablement bas. Les cités ouvrières n'existaient que sur les plans et les ouvriers étaient parqués dans des baraquements hâtivement construits, dépourvus des commodités hygiéniques les plus essentielles, avec des toitures qui fuyaient et des planchers suintants. On s'occupait uniquement du rendement et l'on se moquait éperdument des hommes chargés de l'assurer.

Au cours de notre seconde soirée à Nikopol, je décidai de visiter les baraquements, en compagnie du chef de travaux, du secrétaire local du Parti et du préposé au logement. Après avoir pataugé dans la boue jusqu'aux chevilles, nous arrivâmes devant des rangées d'habitations absolument sinistres. Les bâtiments administratifs étaient dotés de l'électricité, mais on n'avait pas jugé utile de prolonger la ligne jusqu'aux baraques des ouvriers. Des lampes à pétrole et des mèches qui brûlaient çà et là dans des soucoupes remplies d'huile versaient sur la saleté et la désolation de ces taudis un demi-jour sépulcral.

L'une des baraques, vue de l'extérieur, semblait plongée dans une obscurité totale. J'y frappai et un homme barbu m'en ouvrit la porte :

— Bonsoir, camarade, lui dis-je, puis-je entrer ?

— Qui es-tu ?

— C'est moi, le Secrétaire, intervint le secrétaire du Parti, et voici, ajouta-t-il en me désignant, le représentant d'une Commission envoyée par l'autorité centrale.

— Superbe ! fit l'ouvrier avec une lourde ironie, soyez donc les bienvenus dans notre palais. Voulez-vous quelques rats, ou bien préférez-vous un peu de punaises ? Ne faites pas attention à l'odeur, je vous en prie !

Il faisait à peu près nuit dans la baraque ; quelques jeunes hommes, étendus sur leur paillasse, lisaient à la lueur fumeuse d'une mauvaise chandelle ; d'autres jouaient aux cartes. Des cinquante ou soixante hommes qui peuplaient la baraque, la plupart ne firent même pas attention à nous ; quelques-uns, pourtant, se groupèrent autour de nous pour nous exposer leurs doléances, à grand renfort de jurons.

— Vous appelez ça des couvertures ? nous demanda l'un d'eux. Et ça, vous croyez que c'est un oreiller ? Des loques dégoûtantes, voilà ce que c'est !

— Tous les combien change-t-on les draps ? m'informai-je.

— Tous les mois si tu as de la chance ; autrement, tous les deux mois, tous les trois mois – ou jamais.

— Pas moyen de se débarrasser de la vermine et des souris ! s'écria un autre ouvrier. Venez, que je vous montre.

Soulevant un lit par l'extrémité, il le frappa plusieurs fois sur le plancher ; aussitôt, on vit d'innombrables punaises, dérangées dans leurs cachettes, se répandre sur le sol. Malgré moi, j'eus un mouvement de recul.

— Comment n'y aurait-il pas de vermine ? fit un troisième ouvrier. Nous travaillons par équipes : dès que l'une s'en va, l'autre arrive, et les lits n'ont jamais le temps de refroidir. De plus, on ne lave le plancher qu'une fois par mois. Ce n'est pas une vie que la nôtre, mais un bagne. Quand il pleut, c'est l'arche de Noé, ici, et quand il fait froid, c'est le pôle Nord.

— Mais voyons, demandai-je, pourquoi ne dites-vous rien, pourquoi ne réclamez-vous pas ?

— Réclamer ! ricana mon interlocuteur, pour l'effet que ça fait ! On nous envoie des commissions – comme celle dont tu fais partie, tiens ! – et puis on n'entend plus jamais parler de rien. Nous voulons bien travailler ; nous savons qu'il le faut, que c'est important. Mais nous sommes faits de chair, et non de roc. D'ailleurs, dans l'une de nos baraques, les hommes, un jour, avaient décidé de ne pas aller au travail tant que nos conditions d'existence ne seraient pas améliorées. Sais-tu comment l'affaire s'est terminée ?

— Non ?

Le silence tomba tout à coup sur le baraquement.

— N'aie pas peur, parle franchement. J'arrive de Dniepropetrovsk et je ne sais absolument rien de ce qui se passe chez vous.

— Eh bien, les meneurs ont été appelés…

— Appelés où ?

— Oh ! pas à l'église, ni au café, bien sûr ! On les a appelés au G.P.U., naturellement – et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'ils ne sont jamais revenus.

— Ils avaient sans doute besoin de prendre un peu de vacances en Sibérie ! fit l'un des ouvriers avec un rire amer.

Je racontai ce que j'avais vu à mes collègues de la Commission. De leur côté, ils avaient visité d'autres habitations ouvrières, ainsi que ceux des bâtiments industriels qui étaient achevés – et ils n'étaient pas plus optimistes que moi.

Toute la nuit, je me retournai dans mon lit. La saleté, les souffrances, les tristesses que j'avais constatées m'émouvaient profondément et l'apathie manifestée par les ouvriers qui n'avaient même pas eu le courage de me présenter leurs doléances m'inquiétait davantage encore que l'ironie hargneuse des autres. Enfin, l'histoire de ces meneurs qu'on avait « appelés » au G.P.U. me semblait particulièrement sinistre et navrante.

Le lendemain, on réunit au Comité du Parti tous les chefs responsables de l'usine de Nikopol et je leur décrivis ce que j'avais vu, sans rien dissimuler. Brachko, le directeur, annonça que les fonctionnaires de l'usine seraient amenés à s'expliquer devant les autorités soviétiques supérieures si le désordre et la confusion qui régnaient dans les baraquements n'avaient pas disparu dans les cinq jours. De son côté, le camarade Tsipliakov, au nom de la Commission, déclara que nous ne repartions pas : nous allions rester à Nikopol pendant ces cinq jours pour surveiller les opérations.

Ce furent cinq jours vraiment extraordinaires. Des centaines d'hommes se mirent à laver, à frotter, à réparer… Nous lançâmes des appels téléphoniques désespérés à Kharkov – et même, une fois, à Moscou – et nous arrivâmes à nous procurer ainsi des draps neufs et des taies d'oreillers. On se mit en devoir d'installer l'électricité dans les baraques. Chose curieuse, les mêmes fonctionnaires dont la veulerie avait rendu possible le chaos général se signalaient maintenant par leur ardeur au travail.

— Tu comprends, m'expliqua l'un d'eux, ce n'est pas que toute cette crasse nous plaisait, mais nous n'avions aucun moyen d'y porter remède. Il est plus facile de s'abandonner aux événements que d'agir. D'ailleurs, personne ici, jamais, ne veut prendre de responsabilités. Regarde, par exemple, ce grand nettoyage auquel nous procédons actuellement : on ne peut le faire que grâce à toi, qui représentes le Comité Régional. Notre budget ne comporte aucun crédit qui nous permette d'acheter des draps propres ou de procéder aux réparations les plus urgentes ; or, qui donc oserait modifier quoi que ce soit au budget, je te prie ? C'est un cercle vicieux.

La veille de mon départ, je dînai avec l'ingénieur-en-chef de l'usine, un homme d'un certain âge qui n'était pas du Parti.

— Je ne suis pas des vôtres, me dit-il, je ne suis qu'un vieil intellectuel russe et je ne me mêle en rien de vos affaires intérieures ; mais je suis ingénieur et je veux que mon travail serve à quelque chose. Crois-moi, j'aime mon pays et je le souhaiterais prospère, mais que puis-je faire, puisque toutes les propositions que nous soumettons au Centre y sont violemment critiquées ? Au lieu de les étudier sous l'angle professionnel, on les examine du point de vue *politique*. Quelles que soient les décisions auxquelles on s'arrête en haut lieu, il nous faut les exécuter, même si elles ne tiennent pas debout. Si le Centre fait des bêtises, nous en souffrons sans mot dire, trop heureux encore si l'on ne nous tient pas pour responsables des erreurs qu'il a commises !

— Et les membres du Parti de votre région, ils ne vous viennent donc pas en aide ?

— Ah ! mon pauvre Kravchenko ! S'il ne manque pas de bureaux pour nous surveiller, il n'y en a guère pour nous aider. Le comité usinier du Parti enquête, le Comité Urbain enquête, le G.P.U. enquête – aujourd'hui, voici que vous arrivez à votre tour pour enquêter ! Tous ces organismes enquêtent sur nous et ils enquêtent même les uns sur les autres. Tu pourrais croire que, du moment qu'on a confié des millions de roubles à des gens intelligents, on leur laissera au moins la liberté de les utiliser au mieux ? Penses-tu ! En réalité, nous passons le plus clair de notre temps à nous tracasser au lieu de travailler ; nous nous demandons ce que va bien pouvoir penser de nous Untel ou Untel, au lieu de nous livrer à nos véritables occupations professionnelles... Je suis un vieil homme, c'est pourquoi j'ose te parler aussi librement que je le fais.

Je quittai Nikopol le cœur lourd... Ce qui me surprend le plus, lorsque je me rappelle ce navrant chantier, c'est qu'on ait tout de même réussi par la suite, grâce à je ne sais quel miracle, à réaliser une grande partie de cet énorme *combinat* métallurgique. Le travail se fit beaucoup plus lentement qu'on ne l'avait prévu, il coûta beaucoup plus cher, il exigea une somme absolument incalculable de souffrances et de vies humaines – mais il se fit !

À notre retour à Dniepropetrovsk, nous fîmes au Parti un rapport détaillé qui fut transmis à Moscou par ses soins. Mon rapport à moi n'omettait rien des horreurs que j'avais vues à Nikopol ; je parlais même des punaises et je rapportais l'histoire des travailleurs mécontents arrêtés par le G.P.U. – Mais je ne pus savoir si cette dernière partie de mon rapport avait été transmise à Moscou.

Le voyage que je venais de faire me confirma dans une résolution qui se formait en moi depuis longtemps déjà : j'irais à Moscou et j'y verrais le camarade Ordzhonikidze ; je lui parlerais d'homme à homme et lui raconterais tout ce que je savais et tout ce que j'avais pu voir autour de moi.

Ce projet, qui convenait parfaitement aux intérêts de l'usine Petrovski-Lénine, reçut l'agrément du directeur ; Golubenko m'autorisa à partir et consentit même à payer mes frais de voyage.

*
* *

Sitôt descendu du train, je me rendis au Commissariat à l'Industrie Lourde.

C'était la troisième fois que je venais à Moscou, mais je n'avais pas aussi bien remarqué, lors de mes deux voyages précédents, le contraste frappant qui existait entre la capitale et le reste du pays, contraste dû aux améliorations apportées dans l'aspect de la grande ville, et aussi à la décadence qui gagnait progressivement les villes de province, les unes après les autres.

Pour quiconque arrivait de Dniepropetrovsk, ou même de Kharkov, Moscou semblait une terre d'abondance. Les queues devant les boutiques y étaient moins longues – et les rayons de ces boutiques un peu moins dégarnis. Une activité incontestable régnait par la ville ; on y respirait une atmosphère d'optimisme. Les rues étaient proprement balayées et les avenues principales goudronnées de frais ; enfin, les immeubles modernes récemment bâtis faisaient sur le provincial une impression considérable.

Mon *droshki* me fit traverser la place du Théâtre où j'aperçus l'énorme masse de l'Opéra, au milieu des théâtres, des hôtels et des belles boutiques. Les passants qui encombraient les trottoirs me parurent bien vêtus et je fus particulièrement heureux de constater qu'ils n'avaient plus l'air, comme autrefois, de flâner sans but ; ils faisaient preuve, au contraire, d'une activité qu'on ne trouvait nulle part ailleurs, dans toute la Russie.

Quand j'eus décliné mon identité et obtenu un *propusk* (laissez-passer), je me présentai devant le camarade Semushkine, secrétaire du Commissaire Ordzhonikidze. Heureusement pour moi, je l'avais déjà rencontré et il voulut bien me simplifier les choses. Je lui exhibai les lettres de recommandation que m'avaient remises Golubenko et plusieurs autres personnalités et il voulut bien se charger de m'annoncer au Commissaire.

Je comptai seize personnes dans le salon d'attente : rien que des gens bien vêtus et bien nourris, dont quelques-uns portaient des vêtements de coupe manifestement étrangère. Presque tous avaient une serviette sous le bras ; ils respiraient la prospérité et l'on devinait en eux des personnages considérables. Je compris que je me trouvais en présence d'administrateurs de grands trusts et de plans industriels importants – enfin de tout le « dessus du panier » de nos dirigeants économiques. J'étais le plus jeune de toutes les personnes présentes dans la pièce et, avec mes vêtements nettement râpés, je me sentais un peu un intrus et un parent pauvre. Les autres m'examinaient avec méfiance : « Que vient faire cet olibrius au milieu de gens comme nous ? » se demandaient-ils visiblement.

Tout à coup, on entendit un grand bruit de voix derrière la large porte qui donnait accès au bureau du Commissaire ; je reconnus l'accent géorgien d'Ordzhonikidze. Nous fixions tous la porte avec une curiosité mêlée d'inquiétude : si le Commissaire était en colère, cela ne présageait rien de bon pour les diverses démarches qui amenaient chacun de nous chez lui. Soudain, la porte s'ouvrit brusquement et l'on vit sortir du bureau un gros homme suant de peur qui portait une valise ouverte ; des couverts de table, s'échappant de la valise, s'éparpillèrent sur le plancher : couteaux, fourchettes, petites cuillères…

Le pauvre diable, que son poids rendait maladroit, ramassa toute cette ferraille comme il put, la remit dans sa valise qu'il referma d'une main tremblante, et se précipita vers la sortie.

Quelques minutes plus tard, Ordzhonikidze apparut à son tour, aimable et souriant, sur le seuil de son bureau ; rien, dans son allure, ne rappelait la scène violente qui venait de se dérouler. Nous nous levâmes tous à son entrée, en signe de respect.

— Cet escroc en a pris pour son grade, nous dit en riant le Commissaire, mais il le méritait bien. Il prétendait m'apporter des échantillons de couverts fabriqués en grande série ; or, tout ce qu'il me montrait là était si vilain et si grossier que des sauvages n'en auraient pas voulu ! Voyez-vous, camarades, il faut absolument qu'on cesse de croire que n'importe quelle saleté est toujours assez bonne pour le peuple soviétique : il lui faut la quantité *et* la qualité… Eh bien, voyons maintenant ce qui vous amène ici.

Flanqué de Semushkine, il interrogea l'une après l'autre toutes les personnes présentes ; selon le cas, il les renvoyait à l'un de ses collaborateurs ou leur fixait personnellement rendez-vous. Depuis notre dernière rencontre, Ordzhonikidze s'était épaissi avec les années ; ses cheveux en broussailles et sa longue moustache tombante grisonnaient un peu plus, mais sa bonne grosse figure goguenarde n'avait rien perdu de son charme et continuait à inspirer confiance.

Quand mon tour arriva, je lui remis les lettres dont j'étais muni. Il parcourut rapidement l'une d'elles et me tendit la main :

— Bonjour, vieil ami, me dit-il cordialement. Je me souviens très bien de toi, camarade Kravchenko. J'espère que tu avances dans tes études. Je serais heureux de m'entretenir avec toi… Disons ce soir, dix heures… Camarade Semushkine, occupe-toi de lui, et veille à ce qu'il ne manque de rien.

Lorsque le Commissaire eut regagné son bureau, Semushkine vint me retrouver et me prit affectueusement par le bras ; l'attitude amicale d'Orzhonikidze lui avait fait comprendre qu'il devait être aimable avec moi. Les autres personnes présentes dans l'antichambre, elles aussi,

me considéraient, maintenant avec une espèce d'envie : un si jeune homme, pensez donc, et déjà si bien en cour…!

Une grosse Lincoln me conduisit à l'Hôtel Métropole et là, sur simple présentation d'une note émanant du Commissariat, on me donna immédiatement une belle chambre à l'un des étages supérieurs.

Dans la soirée, je gagnai le restaurant de l'hôtel, une énorme salle, très haute de plafond et entièrement tapissée de plantes exotiques. Un grand orchestre de jazz jouait sa musique syncopée ; il y avait foule. On remarquait au milieu de la salle une espèce de piscine autour de laquelle des couples dansaient au rythme du jazz, si nombreux et si étroitement pressés les uns contre les autres qu'ils donnaient l'impression d'une masse compacte, parcourue de grandes ondulations.

Il me fallut quelques minutes pour m'adapter un peu à toutes les nouveautés qui m'entouraient. Se pouvait-il, vraiment, que tout cela fît partie de notre Union Soviétique ? Il me semblait m'être fourvoyé sur le plateau d'un studio de cinéma…

Caché derrière un palmier en caisse, je me mis à observer dîneurs et danseurs. Çà et là, on apercevait dans la foule quelques hommes vêtus de la blouse russe, mais la plupart étaient habillés à l'européenne et portaient cravate : plusieurs femmes arboraient de ces robes du soir de coupe très audacieuse comme on n'en voit que sur les couvertures des illustrés. Il y avait beaucoup d'étrangers et l'on remarquait un groupe d'hommes en smoking, avec des chemises blanches et empesées. Derrière une baie qui s'ouvrait à un bout de la salle, je devinais un bar américain où plusieurs jolies filles servaient à boire à des hommes d'aspect étranger, perchés sur de hauts tabourets…

Tandis que je promenais mon regard autour de moi, je me rappelai tout à coup les baraquements des ouvriers, à Nikopol : « Soyez les bienvenus dans notre palais, camarades ! Voulez-vous quelques rats, ou préférez-vous un peu de punaises ? » – Je m'efforçai de chasser cette idée. Cela, c'était Nikopol, mais maintenant j'étais à Moscou ; bientôt, je « m'entretiendrais » avec l'un des six personnages les plus puissants de notre pays…

Longtemps avant l'heure fixée, j'attendais mon audience dans l'antichambre du Commissariat. Un peu avant dix heures, Semushkine vint me trouver :

— Le Commissaire va peut-être te faire attendre un peu. Il est avec le camarade Bukharine.

Le camarade Bukharine ! En entendant ce nom, il me sembla que mon cœur cessait de battre : c'était à peu près comme si l'on m'avait dit que Lénine était là ! Parmi les grands noms de la Révolution, le nom de Bukharine venait immédiatement après ceux de Lénine et de Trotski. Alors que je me préparais à adhérer aux Komsomols, j'avais consciencieusement étudié son *A.B.C. du Communisme*. Plus tard, il est vrai, au cours des dernières années qui venaient de s'écouler, Bukharine avait été excommunié sous prétexte de « déviationnisme de droite » ; on l'avait dépouillé de tous ses emplois officiels et ses livres avaient été mis à l'index. Mais son nom gardait comme un prestige magique et le fait de le savoir là, tout près de moi, de l'autre côté de la porte, m'emplissait d'un trouble dont je n'étais pas maître.

Au bout d'un moment, Semushkine me fit signe d'entrer :

— Bukharine est encore là, me chuchota-t-il ; le Commissaire lui a demandé de rester pour te voir.

Et me voilà serrant la main d'Ordzhonikidze et de Bukharine !

Le Commissaire trônait derrière un immense bureau encombré de livres et de paperasses où l'on remarquait une douzaine d'appareils téléphoniques et tout un attirail de boutons d'appel. Bukharine et moi étions assis en face de lui. Le cabinet du Commissaire était une vaste pièce, décorée des portraits de Marx, de Lénine et de Staline ; sur le bureau

d'Ordzhonikidze s'étalait une autre photo de Staline, avec une dédicace griffonnée au bas : *À Sergo*.

— Eh bien, camarade Kravchenko, me dit le Commissaire qui s'efforçait visiblement de me mettre à l'aise, dis-nous clairement et brièvement ce que tu sais de l'entreprise de Nikopol.

— D'abord, camarade Commissaire, j'aurais aimé te parler de notre usine de Dniepropetrovsk. J'ai sur son fonctionnement des vues personnelles que je voudrais développer devant toi.

— Vas-y.

J'avais étudié la question suffisamment à l'avance pour être capable de l'exposer clairement. Certains services de notre usine demandaient à être modernisés et développés. Dans le grand désir qu'on avait de construire de nouvelles usines, expliquai-je, on s'était parfois laissé entraîner à négliger certaines des anciennes. Invoquant des chiffres précis, je m'efforçai de démontrer à mes deux interlocuteurs qu'il serait avantageux de consacrer quelques millions de roubles à l'amélioration d'une usine qui existait déjà ; nous obtiendrions ainsi un rendement plus élevé qu'en consacrant des sommes dix fois supérieures à l'édification d'usines nouvelles.

Bukharine m'écoutait avec un large sourire et hochait la tête en signe d'acquiescement. Pour sa part, le fait était de notoriété publique, il avait toujours été l'adversaire d'une précipitation exagérée dans l'édification de constructions nouvelles ; avant qu'on l'eût réduit au silence, il avait même dénoncé certaines parties du Plan Quinquennal comme « tout à fait chanceuses ».

— Dans l'ensemble, je suis d'accord avec toi, camarade Kravchenko, me dit Ordzhonikidze ; néanmoins, les problèmes spécifiques que pose le *combinat* Petrovski-Lénine demandent à être mûrement étudiés.

Il jeta quelques notes sur un bloc et reprit :

— Tu peux dire au directeur Golubenko que ses revendications seront attentivement examinées. Et maintenant, continue.

Je me mis alors à décrire l'impression que m'avait donnée l'entreprise de Nikopol. Tout d'abord, je m'en tins à la phraséologie technique et officielle que j'avais répétée à l'avance pour cette entrevue ; mais peu à peu, au fur et à mesure que je parlais et que je me rappelais les baraquements, le mécontentement des ouvriers et la saleté qui submergeait toute l'entreprise, je sentis ma modération m'abandonner et c'est sur un ton d'indignation véritable que je rapportai au Commissaire le gâchis et le désordre qui régnaient à Nikopol, et surtout les intolérables conditions d'existence qui étaient le lot des simples ouvriers.

— Camarade Commissaire, déclarai-je en terminant, en consacrant quelques millions pour l'amélioration des conditions d'existence réservées aux travailleurs, je suis sûr que nous économiserions des sommes énormes sur les crédits prévus pour l'entreprise. Le mépris complet du facteur humain réduit le plan tout entier, dans un endroit comme Nikopol, à une véritable tragédie du gâchis.

— Bravo ! s'écria Bukharine, et Ordzhonikidze lui-même ne put réprimer un sourire.

— Le problème crucial, continuai-je, emporté par ma propre éloquence, réside dans le système des salaires, qu'il s'agisse des ingénieurs-en-chef ou du plus modeste ouvrier. Vient ensuite le problème des denrées de première nécessité ; il faut que le salaire perçu par le travailleur lui permette d'acheter tout ce dont il a besoin : nourriture, vêtements, objets ménagers. Lorsque je t'ai vu pour la première fois, camarade Commissaire, je me suis plaint à toi des ingérences multiples qui se produisaient dans la gestion d'une entreprise. La direction responsable unique est certes une excellente chose, mais il semble que nous versions

maintenant dans l'excès, car les ouvriers n'ont même plus le droit de faire entendre leur voix. S'ils se permettent la moindre protestation, on n'hésite pas à les déférer au G.P.U... Peut-être est-ce que je parle trop. Je m'en excuse : si je m'exprime de la sorte, c'est que je ressens très profondément tout ce que je dis là.

— Non, non, camarade, pas du tout, continue ! m'enjoignit Ordzhonikidze. Cela me fait du bien d'entendre quelqu'un s'exprimer sans réticence aucune. Tout ce que tu dis est d'ailleurs vrai. Ne t'imagine pas que je l'ignore : je peux t'affirmer, au contraire, que le camarade Staline se préoccupe infiniment du problème des salaires, par exemple. Malheureusement, il est plus facile de diagnostiquer un mal que de le guérir.

L'entrevue dura près d'une heure. À un moment donné, le Commissaire me demanda si j'avais jamais voyagé à l'étranger.

— Non, répondis-je, mais j'ai lu des journaux techniques suédois, allemands et américains. Nous avons beaucoup à apprendre.

— Quand tu auras terminé tes études à l'Institut, nous t'enverrons peut-être en Amérique ou en Allemagne... Et maintenant, oublions nos affaires pour un instant : as-tu été au théâtre, as-tu visité des musées, depuis que tu es à Moscou ?

— Pas encore, mais j'espère le faire autant que cela me sera possible.

— Très bien. Je t'accorde cinq jours de congé à Moscou. Attends Semushkine dans l'antichambre. Au revoir et à bientôt.

La tête me tournait un peu quand je sortis du bureau d'Ordzhonikidze. Jamais encore je n'avais approché le Pouvoir d'aussi près et cela me montait à la tête. Les gens qui peuplaient l'antichambre me regardaient avec une curiosité non dissimulée : pour avoir monopolisé pendant une heure l'attention du Commissaire, il fallait, se disaient-ils, que je fusse un personnage « important ». Semushkine vint bientôt me rejoindre :

— Eh bien, camarade, je te félicite, me dit-il. Tes actions sont en hausse ! Voilà des billets pour le Théâtre Bolchevik et le Théâtre d'Art de Moscou. Toutes tes dépenses à l'hôtel seront payées et voici encore mille roubles d'argent de poche : un cadeau du camarade Ordzhonikidze. Amuse-toi bien et téléphone-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

Pour la seconde fois, je fus ramené à mon hôtel dans une puissante voiture. Quand je pénétrai dans la salle de restaurant du Métropole pour souper, un ensemble tzigane d'une vingtaine d'exécutants chantait des chansons populaires que je connaissais bien. Le luxe qui m'entourait m'impressionnait déjà moins : le fait d'avoir passé une heure avec Bukharine et Ordzhonikidze me le rendait tout naturel ; pour un peu, j'aurais cru appartenir, moi aussi, à « l'élite » ! Comme on se laisse amollir facilement par le luxe et la grande vie ! Si je devais continuer de vivre à Moscou, avec de l'argent plein mes poches, une automobile à ma disposition et un jazz toujours prêt à noyer sous des flots d'harmonie les reproches de ma conscience, pendant combien de temps me préoccuperais-je encore des misères de quelques pouilleux travailleurs anonymes de Nikopol ou d'ailleurs ?

Au cours des cinq jours qui suivirent, je m'offris un ballet, plusieurs opéras, une pièce du Théâtre d'Art et une soirée au Théâtre Vakhtangov. Je passai également plusieurs heures à la Galerie d'Art Tretiakov, au Musée de la Révolution, à la Bibliothèque Lénine, et autres fondations du Parti. Quels trésors de savoir et de beauté il pouvait y avoir dans le monde !

Je me souvins du camarade Lazarev, ce conférencier qui m'avait gagné au Parti et à ses idéals plusieurs années auparavant, dans les mines de houille du Donetz ; comme il habitait Moscou, je décidai d'aller le voir. Il ne m'avait pas oublié et me fit le meilleur accueil. Il occupait un petit appartement dans l'un des groupes d'habitations neuves qu'on venait de construire sur les bords de la Moskova. Pour des raisons qu'il m'eût été bien difficile de

m'expliquer, je fus heureux de voir que le portrait de Tolstoï était toujours accroché en bonne place chez lui…

Il me présenta à sa femme, une jolie personne qui, comme lui, travaillait activement pour le Parti. Tandis que nous buvions notre thé, je leur fis un bref résumé de ce qu'avait été ma vie depuis mon départ de la mine. Naturellement, je terminai mon histoire par un récit aussi enthousiaste que détaillé de mon entrevue avec Ordzhonikidze et Bukharine. Lazarev m'écoutait sans mot dire, mais j'avais l'impression que mon enthousiasme lui causait une certaine irritation.

— Mille roubles, fit-il enfin avec tristesse, des billets de théâtre, des voitures Lincoln, l'hôtel Métropole… Oui, c'est bien ainsi que les grands-ducs de l'ancien régime traitaient leurs satellites favoris… Seuls, les noms ont changé.

— Tu n'es pas très juste, camarade Lazarev, répliquai-je avec quelque chaleur. Ce qui m'a frappé, au cours de cette entrevue, c'est la bonne volonté avec laquelle le Commissaire m'écoutait. Je suis persuadé qu'il comprend les souffrances du peuple et qu'il y compatit. Ce qui s'applique à lui s'applique certainement aussi à Staline. Voilà pourquoi je me sens réconforté.

Lazarev occupait maintenant un poste important à l'Université de Moscou et il appartenait à de puissants comités du Parti. Pourtant, tandis que nous parlions, cette après-midi-là, on aurait dit que les rôles étaient renversés : l'ardeur et l'espoir dont il était naguère tout rempli semblaient s'être évaporés et c'était moi qui devais faire devant lui l'apologie du Parti.

— As-tu été récemment dans les campagnes ? me demanda-t-il tout à coup.

— Non, mais j'en sais long sur ce qui s'y passe.

— Savoir est une chose, voir par soi-même en est une autre. Je rentre d'un voyage en Ukraine, dans la région d'Odessa. Ma mission consistait à mettre en route la collectivisation d'un certain territoire et je crains bien de ne pouvoir t'en parler avec autant de calme que tu me parles de la générosité du Commissaire…

Lazarev avait été envoyé à Odessa, m'expliqua-t-il, avec d'autres hommes de confiance du Parti ; Moscou les avait députés dans un secteur dont la plupart des chefs venaient d'être révoqués pour n'avoir pas réussi à mener à bien les tâches qui leur avaient été imposées dans leur région. La résistance paysanne, dans ce district, se montrait particulièrement sérieuse, et les « mesures énergiques » dont elle rendait l'application nécessaire semblaient dépasser les moyens des autorités d'Odessa. On avait jugé la situation si grave que Molotov lui-même s'était déplacé, sous les auspices du Politburo, pour faire appliquer dans toute leur rigueur les inflexibles décisions gouvernementales.

— Le camarade Molotov réunit les activistes, me raconta Lazarev, et leur parla clairement et sans détour : le programme devait être appliqué, nous dit-il, sans qu'on se souciât de ce qu'il pourrait coûter de vies humaines ; tant qu'il y aurait dans le pays des millions de petits propriétaires terriens, nous expliqua-t-il, la Révolution serait menacée. En cas de guerre, on pourrait toujours craindre de les voir se ranger du côté de l'ennemi pour défendre leurs propriétés. L'heure n'était plus à la pitié ou aux regrets… Voilà ce que nous dit Molotov, Victor Andreïevitch – et c'était très clair. Après un tel avertissement, les atrocités ne pouvaient plus avoir de limites…

Et Lazarev enfouit son visage dans ses mains, comme s'il eût voulu chasser les visions d'horreur qu'il avait encore devant les yeux…

Avant de quitter la capitale, je rendis visite à d'autres amis. Certains d'entre eux se bornaient à répéter les slogans du Parti ou les éditoriaux de la presse ; ceux-là, c'étaient les satisfaits qui vivaient dans le Paradis de la propagande, dans un petit monde à eux,

strictement limité à Moscou, dans une espèce d'île sans lien véritable avec le reste du pays. Mais il y avait aussi les autres, ceux du genre Lazarev ; tout en affectant l'optimisme de commande qui était de règle dans la capitale, ils s'inquiétaient et souffraient en silence. En les écoutant, je sentis mes réflexions prendre un tour nouveau, bien différent de cette exaltation joyeuse que m'avait communiquée ma visite au Commissaire.

Aussi n'y avait-il plus trace d'extase dans mes propos quand je fis le récit de mon voyage, à la maison, ou quand je présentai mon rapport à Golubenko. – Et même, comme si j'eusse éprouvé je ne sais quel vague sentiment de culpabilité, je ne soufflai mot des mille roubles, des voitures Lincoln et des billets de théâtre.

... Mes voyages à Nikopol et à Moscou et les autres interruptions qui s'étaient produites dans mes études m'obligèrent à travailler dur pour rattraper mon retard; heureusement pour moi, j'assimilais facilement le programme technique et je ne tardai guère à me retrouver au niveau de mes camarades.

*
* *

C'est quelques mois après mon retour de Moscou que la petite Katia fit son entrée dans notre vie familiale. Un soir, comme je rentrais de l'Institut, ma mère m'arrêta au moment où je me dirigeais vers la salle de bains pour me laver avant le dîner :

— La petite fille est en train de prendre son bain, me chuchota-t-elle.

— Quelle petite fille ?

— Chut !... Je t'expliquerai plus tard. Il se passe des choses terribles dans les campagnes.

J'allai dans ma chambre, où ma mère ne tarda pas à me rejoindre ; en quelques mots, elle me raconta l'histoire de Katia. Ma cousine Natasha, une membre du Parti qui dirigeait une École Pratique, se trouvait en chemin de fer, revenant de quelque voyage d'affaires, lorsqu'une petite fille dépenaillée et couverte de boue pénétra dans son wagon et se mit à mendier du pain d'une petite voix tremblante, à peine perceptible ; elle pouvait avoir dix ou onze ans et elle appartenait évidemment à cette lamentable cohorte des « enfants abandonnés » qui pullulaient depuis la Révolution. Profondément émue par l'expression misérable de son regard et par ses pauvres traits tirés, Natasha avait ramené chez nous la petite malheureuse.

— C'était sans doute la température, avait-elle expliqué à ma mère pour s'excuser, je ne pouvais supporter l'idée de la voir rester toute seule dans la nuit, pieds nus et en haillons, par un froid pareil.

Aussitôt, ma mère avait décidé que l'enfant resterait avec nous. Nous étions déjà si nombreux qu'une bouche de plus ou de moins n'avait pas beaucoup d'importance, me dit-elle. Je la pris dans mes bras et la serrai tendrement contre moi :

— Tu es une vraie maman ! m'écriai-je. Je suis heureux que tu aies pris cette décision.

Quand nous pénétrâmes dans la salle à manger nous y trouvâmes la petite Katia assise à même le sol près du radiateur. Pâle et effarouchée, elle s'était ramassée en boule, comme pour se faire plus petite et passer inaperçue. Son petit corps était perdu dans les plis d'une robe de ma mère ; ses cheveux noirs, encore humides de ses ablutions, étaient séparés par une raie sur le milieu de la tête et nattés en tresses. Son teint brouillé par l'épuisement vieillissait prématurément son petit visage ovale, mais elle avait des traits agréables et même gracieux. Immobile dans son coin, elle promenait autour d'elle le regard apeuré de ses grands yeux bleus.

— Pourquoi restes-tu par terre, Katia ? Viens t'asseoir sur cette chaise, fit ma mère. Voici mon fils, Victor Andreïevitch ; dis-lui bonjour.

La petite fille s'exécuta.

— Bonjour, Katia, lui dis-je en m'accroupissant pour me mettre à son niveau. Pourquoi ne dis-tu rien ? N'aie pas peur, nous sommes tous tes amis, ici. Quelqu'un t'a-t-il fait du mal ?

— Non, répondit-elle dans un souffle.

Pendant tout le cours du dîner elle demeura aussi timide et aussi silencieuse. Elle maniait gauchement sa cuillère, mais l'appétit l'emporta bientôt sur son embarras et elle se mit à dévorer comme un loup. Nous nous efforcions de parler d'autre chose pour ne pas la gêner, mais la misère de cette pauvre enfant nous avait tous profondément impressionnés ; mon père ouvrait à peine la bouche.

Le repas terminé, comme ma mère allait faire la vaisselle, Katia demanda : « Est-ce que je peux vous aider, ma tante ? » Elle débarrassa la table et emporta les assiettes à la cuisine ; pour la première fois depuis son arrivée chez nous, elle se comportait enfin comme une petite fille normale. Avec sa robe trop grande et qui traînait à terre, on l'aurait crue déguisée.

Sur ces entrefaites arriva l'une de nos voisines, Olga Ivanovna, qui prenait une part très active aux travaux du Comité Régional du Parti ; elle nous félicita de nous être chargés de l'enfant et nous offrit de payer la moitié de ses vêtements. Soudain, on entendit Katia qui pleurait dans la cuisine.

— Laissez-la pleurer un peu, dit ma mère, cela la soulagera.

Mais les pleurs de la petite ne se calmaient pas ; bientôt, elle se mit à sangloter convulsivement et nous l'entendîmes qui répétait en ukrainien, avec l'intonation plaintive et monotone des lamentations paysannes : « Où est ma maman ? Où est mon papa ? Où est mon grand frère Valia ? » Nous la rejoignîmes dans la cuisine et la trouvâmes pelotonnée sur une chaise. Elle tordait ses petites mains osseuses et les larmes ruisselaient sur ses joues amaigries.

— Voyons, Katia chérie, calme-toi, lui dit tendrement ma mère. Personne ne te fera plus de mal. Tu vas vivre avec nous, nous te trouverons des chaussures et des vêtements, nous t'apprendrons à lire et à écrire… Tu peux me croire, je serai une bonne mère pour toi.

Mais l'enfant ne voulait pas se laisser consoler et elle se mit à nous raconter ses malheurs. Ma mère l'interrompit :

— Non, non, ma petite colombe, tu nous raconteras tout cela une autre fois.

— Il faut que je vous le dise, reprit Katia en sanglotant, *il le faut*. Je ne peux pas me taire. Il y a un an que je suis privée des miens, un an entier ! Nous demeurions à Pokrovnaïa… Mon père ne voulait pas faire partie du *kolkhoze* ; alors il venait chez nous des gens de toutes sortes qui discutaient avec lui et qui l'emmenaient pour le battre, mais il ne voulait toujours pas. On lui disait qu'il était un agent *kulak*…

— Est-ce que ton papa était un *kulak* ? D'abord, sais-tu ce que c'est qu'un « agent *kulak* » ?

— Non, mon petit oncle, je ne sais pas ce que ces mots-là veulent dire ; notre maître ne nous les a pas appris, à l'école. Nous avions un cheval, une vache, une petite génisse, cinq moutons, quelques cochons et une grange ; c'est tout. Tous les soirs, le policier venait et il emmenait papa au Soviet du village. On lui demandait du grain et on ne voulait pas croire qu'il n'en avait plus. Pourtant, c'était la vérité, je le jure. – Elle fit un grand signe de croix. Pendant une semaine entière on empêcha papa de dormir et on le battit sur tout le corps avec des bâtons et des revolvers ; il était tout bleu et tout enflé partout.

Quand son dernier *poud*[1] de grain lui eut été extorqué, nous expliqua Katia, son père avait tué un porc ; il réserva un peu de la viande pour sa famille et vendit le reste à la ville pour

acheter du pain. Puis il abattit le veau. Alors « on » recommença à venir le chercher tous les soirs et « on » lui déclara que l'abattage non autorisé du cheptel était un crime.

— Et puis, un matin, il y a à peu près un an, continua Katia, des étrangers sont arrivés à la maison. Il y en avait un qui venait du G.P.U. ; le président de notre Soviet était avec lui. Il y avait encore un autre homme qui écrivait dans un livre tout ce qu'il y avait chez nous, même les meubles et les vêtements, et les pots et les casseroles… Et puis il est venu des voitures et on a emporté toutes nos affaires, et les bêtes qui nous restaient ont été emmenées au *kolkhoze… Mamochka,* ma petite maman chérie, s'était mise à genoux et elle suppliait les hommes en pleurant et même mon père et mon grand frère Valia pleuraient aussi, et ma sœur Shura. Mais cela ne servit à rien. On nous ordonna de nous habiller et d'emporter un peu de pain et de porc salé, des pommes de terre et des oignons, parce que nous allions partir pour un long voyage.

C'en était trop pour Katia que l'évocation de ces souvenirs et elle se mit à sangloter de nouveau ; mais elle tenait à terminer son histoire :

— On nous mit tous dans l'église du village, reprit-elle. Il y avait là beaucoup d'autres gens de chez nous, avec leurs enfants ; ils avaient tous des paquets, et tous pleuraient… Nous y avons passé la nuit entière dans le noir ; on ne faisait que pleurer et prier, et puis encore pleurer, et encore prier… Au matin, on nous fit sortir de l'église, avec une trentaine d'autres familles, et on nous fit mettre en route, escortés par des miliciens. Les gens qui nous voyaient passer faisaient le signe de la croix et se mettaient à pleurer comme nous… À la gare, il y avait beaucoup d'autres gens dans notre cas, qui venaient des autres villages ; on aurait dit qu'il y en avait des milliers et des milliers… On nous entassa tous dans une grange en pierre, mais on ne voulut pas laisser mon chien Volchok entrer avec moi ; pourtant, il nous avait suivis tout au long de la route, depuis chez nous. Quand je fus enfermée dans le noir avec les autres, je l'entendis qui hurlait devant la porte.

« Au bout de quelque temps, on nous fit sortir et monter dans des wagons à bestiaux ; il y en avait de longues files. Je cherchai Volchok, mais je ne le vis nulle part, et le soldat qui nous gardait me donna un coup de pied quand je lui parlai de mon chien. Quand notre wagon fut plein, tellement plein qu'il n'y avait plus de place pour personne, même debout, on le ferma à clef de l'extérieur. Alors, tout le monde se mit à crier et à prier la Sainte Vierge. Puis le train démarra. Personne ne savait où nous allions ; il y en avait qui disaient que c'était en Sibérie, d'autres que c'était dans le Grand Nord ou dans les déserts des pays chauds.

« Près de Kharkov, on me permit d'aller chercher de l'eau, avec ma sœur Shura. Maman nous donna une bouteille avec de l'argent et nous dit de tâcher d'acheter un peu de lait pour notre petit frère qui était très malade. À force de supplier notre garde, il nous laissa sortir ; pourtant, nous dit-il, c'était défendu. Il y avait quelques cabanes de paysans à proximité et nous y courûmes aussi vite que nos pieds pouvaient nous porter.

« Quand les paysans eurent appris qui nous étions, ils se mirent à pleurer. Ils nous donnèrent à manger, remplirent de lait notre bouteille et ne voulurent pas accepter d'argent. Alors nous retournâmes à la gare en courant, mais il était trop tard : le train était reparti sans nous. »

Katia s'interrompit et se remit à se lamenter en appelant sa mère, son père et ses frères et sœurs. La plupart des personnes présentes dans la cuisine pleuraient aussi ; plus ma mère s'efforçait de consoler la petite fille, et plus elle sanglotait elle-même ; quant à mon père, il était sombre et ne disait mot, mais je voyais les muscles de son visage se crisper convulsivement.

Katia et sa sœur, nouvelles recrues dans l'immense armée des enfants abandonnés, avaient erré toutes deux, de village en village. Elles avaient appris à mendier, à fouiner pour se procurer de la nourriture et à « brûler le dur » dans les trains. L'argot spécial des enfants sans foyer leur était devenu familier. Un jour, dans une grande ville, comme des miliciens leur donnaient la chasse, elles s'étaient perdues sur la place du marché et Katia s'était trouvé seule au monde – jusqu'à ce que Natasha l'eût amenée chez nous.

La petite fille nous devint chaque jour plus chère et, de son côté, elle finit par se sentir chez elle à la maison, mais de temps à autre, la nuit, nous entendions ses sanglots étouffés et le leitmotiv de sa plainte sempiternelle : « Où es-tu, petite mère ? Où es-tu, *papochka* ? »

Note 1 : Poids russe valant 16 kg 380 *(N.d.T.)*.

LA TERREUR AU VILLAGE

POUR s'épargner à soi-même de pénibles angoisses, on se refuse bien souvent à regarder en face les vérités trop déplaisantes ; on s'efforce même de n'y pas songer. Notre pusillanimité nous souffle de mauvais prétextes pour ne pas croire ce que nous savons pourtant être vrai : on se dit que ce sont des exagérations, des hallucinations collectives. Et puis, tout à coup, un événement survient qui nous oblige à ouvrir les yeux une bonne fois et à réfléchir sérieusement : la vérité est là, devant nous, il ne nous est plus possible de l'ignorer.

C'est ce qui se produisit pour moi quelques semaines après l'arrivée de Katia. Jusque-là, sans même m'en rendre bien compte, j'avais toujours protégé la foi qui m'animait contre les évidences susceptibles de la faire chanceler. C'est ainsi, par exemple, que je m'étais toujours arrangé pour ne pas aller voir les résultats de la collectivisation dans les régions voisines de chez moi. La révélation brutale que vint m'apporter la tragique odyssée de la petite Katia m'obligeait enfin à me pencher sur le drame qui ravageait toute la Russie paysanne. C'est pourquoi je résolus de saisir la première occasion qui me serait offerte d'étudier sérieusement ce qui se passait dans les régions soumises à la Collectivisation.

Cette occasion me fut donnée plus tôt que je ne l'espérais. Par l'intermédiaire du bureau du Parti qui fonctionnait à l'Institut, je reçus l'ordre de me présenter au Comité Régional. Objet de la convocation : constitution de brigades du Parti qui iraient opérer dans les campagnes.

Quand je pénétrai dans la salle des conférences du Comité Régional, j'y trouvai environ quatre-vingts hommes – des jeunes, pour la plupart, convoqués en même temps que moi. J'en connaissais quelques-uns pour les avoir rencontrés dans diverses manifestations d'activité du Parti au cours des années précédentes. Nous étions tous très graves et certains d'entre nous dissimulaient fort mal l'inquiétude qui les étreignait. En principe, on nous envoyait dans les régions de culture pour aider au ramassage des grains et activer la dernière phase de la récolte, mais nous avions tous l'impression – et cela se voyait – que nous allions en réalité nous trouver plongés tout à coup au fort de la mêlée, dans la plus sanglante des guerres.

Le camarade Hataïevich, membre du Comité Central du Parti, nous fit un discours qui n'eut d'autre résultat que d'augmenter notre nervosité. Nous nous étions plus ou moins attendus à ce qu'il nous parlât d'agriculture technique et d'économie rurale – et voilà qu'au lieu de cela il nous exhortait belliqueusement à partir à l'assaut pour livrer une bataille sans merci !

— Camarades, nous dit-il, vous allez partir à la campagne pour un mois ou six semaines. Le District de Dniepropetrovsk est en retard sur le Plan : le Parti et le camarade Staline nous avaient ordonné de terminer la collectivisation de cette région pour le printemps ; or, nous voici à la fin de l'été et la tâche n'est pas encore achevée. Les autorités villageoises de la contrée ont besoin de tâter un peu du fer bolchevik. C'est pourquoi nous vous envoyons là-bas.

« Vous devez entreprendre la tâche qui vous attend dans un esprit de stricte responsabilité vis-à-vis du Parti, sans une plainte et sans manifester la moindre trace de libéralisme pourri. Jetez par la fenêtre votre humanitarisme bourgeois et montrez-vous de vrais Bolcheviks, dignes du camarade Staline. Écrasez l'agent des *kulaks* partout où vous le voyez lever la tête. La guerre est déclarée : c'est eux, ou nous ! Il faut balayer à tout prix les vieux débris pourris de l'agriculture capitaliste !

« Camarades, il est absolument nécessaire de faire exécuter le plan gouvernemental de livraison des grains. Les *kulaks,* ainsi que certains paysans “pauvres” ou de situation moyenne, refusent de livrer leur grain, sabotant ainsi la politique du Parti. De leur côté, les autorités locales se montrent souvent hésitantes et faibles. Votre travail consistera à vous faire livrer le grain à tout prix. Arrachez-le à ces gens-là partout où ils le dissimulent : dans leurs poêles, sous leurs lits, dans leurs caves ou dans les cachettes qu’ils creusent dans leurs cours.

« C’est vous, les brigades du Parti, qui devez faire comprendre aux paysans ce que c’est que la discipline bolchevik. Il faut que vous trouviez le grain, *et vous le trouverez*. C’est un véritable défi que nous lançons à votre initiative et à votre esprit de tchékistes. *Ne craignez pas de recourir à des mesures extrêmes :* le Parti tout entier est derrière vous. Voilà ce que le camarade Staline attend de vous. Vous allez livrer une lutte à mort ; *en pareil cas, il vaut mieux faire trop que trop peu*.

« Une troisième tâche d’importance vous est dévolue : faire terminer les battages et veiller à la réparation des outils, des charrues, tracteurs, moissonneuses et autres engins.

« La lutte des classes, dans les campagnes, s’est déchaînée sous ses formes les plus dangereuses ; aussi n’est-ce pas le moment de faire les dégoûtés ou de manifester une sensiblerie de pourris. Les émissaires des *kulaks* se dissimulent sous des masques divers et s’infiltrent dans les fermes collectives où ils sabotent le travail et tuent le cheptel. Nous vous demandons de l’intelligence, du courage et un esprit bolchevik sans cesse sur le qui-vive. Je suis convaincu que vous n’hésiterez pas à exécuter les instructions du Parti et les directives de notre Chef bien-aimé. »

Ces derniers mots, avec la menace qu’ils contenaient, furent noyés sous des applaudissements serviles.

— Quelqu’un a-t-il des questions à poser ? Avez-vous bien compris ?

Personne n’avait de question à poser.

— Parfait. Restez ici et attendez. Vous serez appelés un à un devant le camarade Brodski.

Est-il possible, me demandai-je, qu’on ne nous donne pas d’autres « instructions » ? Est-il possible qu’on demande à une bande d’étudiants et d’employés d’industrie de résoudre le formidable problème économique et politique que posent les régions agricoles en se bornant à appliquer à outrance la « discipline bolchevik » ? Comment un petit groupe d’hommes comme le nôtre, composé de jeunes gens dont la plupart ignoraient tout des problèmes de la ferme, pouvait-il être chargé de régler le sort de centaines de milliers de paysans ?

Comme s’il avait pu lire dans mes pensées, un jeune homme assis à ma droite me dit à voix basse :

— Camarade Kravchenko, je suppose qu’on va nous donner d’autres instructions ? Je veux dire : des instructions *pratiques* ?

— Je n’en sais rien, répliquai-je.

J’avais reconnu en mon interlocuteur un étudiant de l’Institut, mais c’était tout ce que je savais de lui et je n’avais nullement l’intention de commencer l’application de la « discipline bolchevik » par des bavardages « dangereux » avec un étranger.

— Tu comprends, camarade, poursuivit-il, je n’ai jamais vécu à la campagne. J’ignore tout de la vie rurale, et je n’ai pas la moindre idée des moyens à employer pour venir à bout de ces tâches importantes dont le Secrétaire vient de nous parler. Pourtant, je crois avoir compris que cela nous coûtera nos cartes de membres du Parti, et peut-être nos têtes, en cas d’échec ?

Ces paroles m’indisposèrent : ou ce type-là est d’une incroyable naïveté, me dis-je, ou il s’efforce de gagner ma confiance pour me tirer les vers du nez.

— Je regrette, lui dis-je sans rien lui dissimuler de ma répugnance à poursuivre la conversation. Tu as eu l'occasion, tout à l'heure, de poser des questions à l'orateur.

— C'est vrai, seulement, vois-tu, comme tout le monde applaudissait, je n'ai pas pu trouver le courage de dire que je n'avais *rien* compris. Mais je te connais, camarade Kravchenko ; je sais que tu es de l'Institut, toi aussi, et que je peux me fier à toi. Si seulement je pouvais faire partie de la même brigade que toi, je me sentirais plus tranquille.

Je le regardai droit dans les yeux et me sentis soudain honteux de ma méfiance car son embarras ne semblait pas feint. Il n'avait que quelques années de moins que moi, mais il avait l'air d'un petit garçon apeuré qui a besoin d'être protégé.

— Moi, répondis-je, je ne demande pas mieux, mais j'ai bien peur que les affectations soient déjà faites.

— Je vais voir, dit-il avec un sourire et d'une voix déjà plus ferme. Je m'appelle Tvetskov, Sergeï Alexeïevitch Tvetskov.

Quelques instants plus tard, on m'appelait dans le bureau du camarade Brodski, un homme taillé en force, dont la tête était couronnée d'une épaisse tignasse noire.

— Camarade Kravchenko, me demanda-t-il à brûle-pourpoint, connais-tu la campagne ?

— J'ai vécu plusieurs années dans une « Commune » agricole pendant la guerre civile ; de plus, j'ai suivi les cours d'une école d'agriculture de 1920 à 1921.

— Parfait ! approuva Brodski. Nous avons si peu de brigadiers, vois-tu, qui soient capables de distinguer l'orge de la ciguë !

Il sonna et deux hommes firent aussitôt leur entrée dans le bureau ; l'un était mon Tvetskov qui arborait un sourire timide pour marquer son plaisir, l'autre un inconnu d'une quarantaine d'années.

— Serrez-vous la main, nous enjoignit Brodski. Vous travaillerez ensemble, tous les trois. Vous êtes désignés pour le village de Podgorodnoïe. C'est toi, camarade Kravchenko, qui seras particulièrement chargé de diriger les battages et de veiller à la remise en état de l'outillage et des machines agricoles. Toi, camarade Tvetskov, tu t'occuperas, avec le camarade Arshinov, de pousser la collectivisation et de procéder au ramassage des grains. C'est Arshinov qui vous commandera ; non seulement c'est un vieux travailleur du Parti, mais c'est aussi un homme d'expérience, qui a longtemps travaillé dans les bureaux du Procureur… C'est tout, camarades. Traversez le hall et allez chercher vos ordres de mission et votre argent.

Arshinov était un petit homme trapu et râblé, dont le crâne et le visage, entièrement rasés, étaient tavelés comme un vieux marbre. Il n'y avait aucune ligne de démarcation entre son front et son cuir chevelu et sa face plate semblait légèrement déviée, comme si on l'eût regardée au travers d'une lentille défectueuse. Il possédait deux fentes en guise d'yeux. Son aspect général était carrément déplaisant.

Sitôt que nous fûmes dans le couloir, Arshinov nous dit de préparer des vêtements chauds et tout ce que nous pourrions trouver comme nourriture ; « Naturellement, ajouta-t-il, munissez-vous aussi d'un revolver. » Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain dans la salle d'attente de la gare, et Arshinov s'en fut de son côté tandis que Tsvetkov et moi tirions du nôtre.

Selon toute apparence, Tsvetkov n'était pas homme à garder pour lui ce qu'il pensait :

— Victor Andreïevitch, me déclara-t-il, à te dire le vrai, je ne suis pas enthousiasmé par notre chef. J'espère encore me tromper, mais j'ai comme l'impression qu'il va nous en faire voir de dures.

— Ne dis donc pas de bêtises, camarade Tsvetkov. Pourquoi ce parti pris défavorable contre un camarade que tu ne connais pas ? Tu constateras peut-être par la suite que c'est un

charmant garçon. Puisqu'il possède la confiance du Parti, le moins que nous puissions faire, c'est de nous fier aussi à lui. Pour le travail qui nous attend, il ne faut pas partir battus.

— Mais pourquoi nous a-t-il recommandé d'emporter nos revolvers ? insista Tsvetkov. Allons-nous donc prendre le grain par la force ? Lénine a dit que la culture collective était une association volontaire et Staline l'a souvent répété. Pas plus tard que l'autre jour, je lisais…

— Écoute, Tsvetkov, ne te fâche pas si je te parle franchement, mais tu tiens vraiment des discours étranges. Tu me donnes à croire que tu es extraordinairement naïf, ou bien que tu as été placé auprès de moi pour me faire parler.

— Dieu ! quelle horrible idée ! s'écria-t-il d'une voix empreinte d'une émotion si sincère que je ne pus m'empêcher de regretter ma sortie. Je suis sûr que tu ne tarderas pas à comprendre à quel point tu t'égares en ce qui me concerne. Je ne suis pas aussi naïf que tu le crois et je n'ignore pas l'importance du travail qui nous attend, mais c'est justement pour cela que je m'étonne de n'avoir pas reçu des directives plus nettes et plus explicites au cours de la conférence de tout à l'heure. Pour le reste, sache bien que je suis un vrai Russe, fils de Russe ; je n'ai jamais été un *provocateur* [1] et ne pourrais jamais le devenir, quand bien même ma propre vie serait en jeu. Il est affreux de penser que l'on puisse se soupçonner mutuellement d'espionnage et de provocation…

Il ajouta tout à coup, comme pris d'une inspiration subite :

— Viens donc voir mes parents, je demeure tout près d'ici.

C'était une excellente idée qu'il avait eue là. Dès que j'eus rencontré ses parents et visité son modeste foyer, je sentis tous mes soupçons s'évanouir.

Le père de Tsvetkov était un homme d'un certain âge, portant lunettes, avec une courte barbe taillée en pointe ; sa mère, une petite bonne femme grisonnante d'aspect fragile et doux. Tous deux semblaient des personnages sortis d'un livre pré-révolutionnaire, que les années de tourmente auraient laissés miraculeusement intacts. On aurait dit qu'ils vivaient dans un monde à eux où rien des laideurs du dehors ne pouvait pénétrer. J'avais peine à croire – comme c'était pourtant le cas – que le père Tsvetkov ait pu adhérer au Parti bien avant 1917. C'était une véritable consolation de voir qu'un aussi « bon » Russe que lui avait pu survivre au sein du Parti.

— Seriozha, reprocha M^me^ Tsvetkov à son fils, pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu partais pour les campagnes ? On m'a raconté des choses terribles…

— Mais non, mais non, interrompit son mari, toutes ces histoires que l'on débite sur les horreurs de la collectivisation sont bien exagérées. Les choses ne peuvent aller aussi mal qu'on le prétend. Moi-même, qui suis un vieux membre du Parti, je reconnais que la collectivisation est le seul moyen qui permette de résoudre nos problèmes agricoles. Tout dépend de la manière dont les instructions seront appliquées. J'espère bien que ni toi, Sergeï, ni le camarade Kravchenko ici présent ne vous abaisserez jamais à commettre des actes répréhensibles. Ce n'est pas cela, j'en suis sûr, que le Parti attend de vous.

Rentré chez moi, je mis ma famille au courant de la mission qui m'était confiée. Tout le monde étant encore sous le coup de l'impression produite par l'histoire de Katia, on s'inquiéta fort de ce qui m'attendait à la campagne. J'étais déjà au lit, ce soir-là, quand ma mère frappa à ma porte et entra :

— Pardonne-moi de te déranger, Vitia, dit-elle en s'asseyant sur le bord de mon lit, mais demain, dans la précipitation du départ, j'ai peur de ne pas trouver l'occasion de te parler tranquillement. Je sais que les difficultés actuelles des paysans te préoccupent vivement – et tu n'es pas le seul dans ce cas. Je te demande de conserver tout ton calme et de te cuirasser par avance contre tout ce qui peut t'arriver. Souviens-toi bien que ce qui se passe dans une

région ne prouve rien pour l'ensemble du pays. Je serais si peinée de voir toute ta carrière de Communiste gâchée par une seule expérience malheureuse !... Pour le reste, je sais que tu auras soin d'alléger autant que tu le pourras les souffrances des paysans.

— Merci, maman, mais ne sois pas inquiète pour moi. Tout se passera très bien. Je sais que la Révolution n'est pas une partie de plaisir.

*
* *

Le lendemain, dans le train qui emmenait vers Podgorodnoïe les trois membres de notre « brigade », la conversation fut loin d'être agréable. Le gros mauser qu'Arshinov portait ostensiblement en bandoulière nous donnait sur les nerfs, à Tsvetkov et à moi. Arshinov lui-même ne faisait d'ailleurs aucun effort pour dissimuler le mépris que lui inspirait le jeune Tsvetkov avec ses cheveux blonds et sa jolie figure. Par un accord tacite, nous évitions de parler de notre commune mission.

— Victor Andreïevitch, mes parents t'envoient leur bon souvenir, me dit Tsvetkov.

— Je te remercie, Seriozha... Dis donc, à propos, où est-ce que ton père travaille ?

— Dans les bureaux du chemin de fer. Il est ingénieur, tu sais ? Il y a longtemps qu'il y est employé. D'ailleurs, il appartenait déjà au Parti avant 1917.

Arshinov parut fort étonné d'apprendre cela. Visiblement, il avait pris Tsvetkov pour le fils de quelque intellectuel à faux col, totalement privé d'influence. En tant que fils d'un vieux Bolchevik, songeait-il, le jeune homme serait probablement moins facile à manier pour lui.

— Ton père est membre du Parti ? répéta-t-il d'un ton plein d'incrédulité et de regret.

— Mais bien sûr. Pourquoi ?

— Oh, pour rien. Pour savoir.

Nous arrivâmes à destination vers le coucher du soleil. Il tombait une petite pluie fine et la route menant au village était pleine de boue. Les paysans que nous rencontrions ne nous accordaient aucune attention particulière ; toutefois, le gros revolver que portait Arshinov et qui lui battait la cuisse à chaque pas attirait fâcheusement les regards.

— Écoute, camarade Arshinov, lui demandai-je, tu veux bien mettre ton mauser sous ta veste ? Il est inutile d'effrayer les gens.

— C'est mon affaire.

— Non, camarade, c'est la nôtre à tous trois, et c'est aussi celle du Parti. J'insiste pour que tu fasses ce que je te demande. Si tu refuses, je n'entrerai pas dans le village avec toi.

— Le camarade Kravchenko a raison, appuya Tsvetkov. À quoi bon faire peur aux chevaux ? J'ai un revolver aussi, moi, mais je le porte sous ma veste.

À regret, Arshinov dut céder, mais il ne nous adressa plus un mot pendant le reste du trajet.

Le Soviet du village avait pour siège une grande maison de bois, aussi laide que mal tenue. À l'intérieur, une lampe à pétrole coiffée d'une cheminée de papier en guise de verre, versait une lumière louche sur une pièce pleine de fumée dont le plancher était jonché de mégots. À notre arrivée, une vingtaine de paysans s'y trouvaient réunis, assis à croupetons à même le sol, silencieux et visiblement de fort mauvaise humeur.

— Où est le président du Soviet ? s'enquit Arshinov d'une voix forte, destinée à manifester son autorité.

— Là, dans son bureau, répondit un paysan en esquissant un geste.

— Et vous autres, que faites-vous là ? N'avez-vous rien de mieux à faire que de rester ainsi à bayer aux corneilles ?

— Il ne manque pas de travail à faire, rétorqua un autre paysan, mais que veux-tu, on nous a convoqués ici. On me demande du pain, alors que moi-même je suis obligé de mendier pour m'en procurer !

— Allons, je vois que j'aurai de quoi faire, dans votre sale trou ! fit Arshinov avec une vilaine grimace.

Nous le suivîmes dans le bureau du Président. Un jeune homme au visage fatigué et à l'air de chien battu, assis derrière une table, s'entretenait avec un paysan.

— Nous sommes la Brigade du Parti et nous venons pour affaires, lui annonça emphatiquement Arshinov.

— Très heureux de vous voir. Comment allez-vous ? fit le Président en se levant pour nous serrer la main.

Mais l'expression de son visage démentait ses paroles : manifestement, notre arrivée était loin de lui faire plaisir.

— Je vais tout de suite aller chercher le Plan et nous allons pouvoir nous mettre au travail, enchaîna-t-il.

— Qu'est-ce que font donc tous ces gens qui attendent dans l'autre pièce ? interrogea le camarade Arshinov.

— C'est moi qui les ai convoqués… Ah ! j'ai bien du mal avec ces paysans ! Ils affirment qu'ils n'ont pas de grain et n'en veulent pas démordre… Il est exact, d'ailleurs, que la récolte a été très mauvaise, par ici ; tout le monde redoute l'approche de l'hiver. Si vous saviez comme il est difficile de leur arracher leur grain, camarades ! Ajoutez à cela qu'ils ne veulent rien savoir pour adhérer au collectivisme : vous les tueriez qu'ils refuseraient encore.

— Nous verrons cela, fit Arshinov avec une grimace. Pour l'instant, puisque tu les as convoqués, autant que nous te laissions terminer avec eux ; nous nous mettrons au travail demain matin.

Le Président appela l'un de ses sous-ordres et lui glissa ses instructions à l'oreille ; hochant la tête, l'homme nous fit signe de le suivre.

Un silence de tombe, rompu seulement, de temps à autre, par un aboi de chien, planait sur la rue principale du village…

Comme nous arrivions devant une grande maison, nettement plus belle que ses voisines, notre guide s'arrêta :

— C'est ici que tu seras logé, camarade Arshinov ; j'espère que tu t'y plairas.

Quelques instants après, nouvelle halte, un peu plus loin, devant une maison assez importante qui comprenait des hangars et constructions diverses, un petit jardin, et un puits :

— Camarade Kravchenko, camarade Tsvetkov, voici pour vous. C'est la maison des Stupenkos, qui viennent d'adhérer au collectivisme. C'est propre, chez eux, et ils n'ont pas de petits enfants – mais ils ont une fille qui est jolie, ajouta-t-il avec un clin d'œil à l'adresse de mon camarade.

Nous fûmes accueillis sur le seuil par un homme de haute taille, âgé d'une soixantaine d'années, qui portait de longues moustaches tombantes, à la vieille mode ukrainienne. Il nous reçut avec une certaine réserve, mitigée d'une dignité naturelle qui me plut, et nous introduisit dans une pièce petite, mais confortable.

— Quand vous aurez terminé vos ablutions, nous dit-il, venez nous rejoindre. Nous aurons plaisir à vous faire part du peu que Dieu nous a envoyé.

Nous trouvâmes la famille à table, au grand complet. La fille de la maison, qui pouvait avoir dix-huit ans, était en effet fort jolie. La vieille mère, une brave femme au visage encadré par un mouchoir de couleur noué sous le menton, avait de pauvres mains de paysanne usées et

corrodées par les gros travaux. Il y avait aussi un petit garçon de huit ans. Nous nous présentâmes et prîmes place à côté d'eux.

On versa d'abord dans nos bols un *bortsch* fumant, mais sans viande. Le second plat se composait uniquement de pommes de terre bouillies. Le pain était coupé en tranches fines que chacun mangeait avec infiniment de respect et de précautions, comme s'il se fût agi d'hosties sacrées.

Pour moi qui connaissais bien la vie des paysans et qui savais que les gros quignons de pain constituaient la base même de leur alimentation, il était clair que la famille où nous nous trouvions traversait une passe extrêmement difficile. Quittant la table sous un prétexte quelconque, nous allâmes dans notre chambre, Seriozha et moi, et revînmes chargés des paquets de victuailles que nous avions eu la précaution de confectionner à Dniepropetrovsk. Ce fut avec des yeux ronds que les Stupenkos nous virent déballer devant eux des saucisses, des poissons de plusieurs sortes, et jusqu'à du poulet froid. Nous les invitâmes à partager avec nous toutes ces bonnes choses, ce qui eut pour effet de réchauffer immédiatement l'atmosphère.

— Merci, merci, répétait la vieille femme, merci de la joie que vous apportez dans notre humble demeure.

— Je ne sais pas depuis combien de temps nous n'avions pas vu de saucisses et de sucreries, ajouta son mari. Nous sommes mieux lotis que la plupart des gens d'ici, et pourtant c'est encore bien dur… Le peu que nous avons ne durera pas jusqu'à la prochaine récolte. Ah, camarades, camarades, dans quelle affreuse situation se trouve notre pauvre Ukraine ! Si l'on possède un morceau de pain, on est obligé de se cacher pour le manger, afin que les voisins ne vous voient pas !

— Comment s'appelle votre fils ? demandai-je pour faire diversion.

J'avais observé le petit garçon et je le trouvais anormalement silencieux et mélancolique. Même les sucreries que nous lui avions données et qu'il mangeait sans enthousiasme n'arrivaient pas à le dérider.

Ce fut l'enfant lui-même qui répondit à ma question :

— Vasia, fit-il, et il quitta brusquement la pièce.

— Ce n'est pas mon fils, nous expliqua notre hôte. C'est – comment dirais-je ? – un orphelin du collectivisme.

— Que veux-tu dire par là ?

— C'est un orphelin, voilà tout. Inutile de l'interroger : il est encore tout étourdi par le coup qui l'a frappé. Tous les soirs, il retourne dans sa maison d'autrefois et rôde dans la cour pendant des heures. Nous avons beau lui dire : « À quoi bon te tourmenter de la sorte ? », il n'en fait qu'à sa tête.

— Que lui est-il donc arrivé ? Conte-nous cela.

— Je ne sais pas si je peux le faire. Vous êtes des étrangers, et c'est le Gouvernement qui vous envoie…

— Allons, grand-père, n'aie donc pas peur ! Nous ne sommes pas venus ici pour faire du mal aux gens. Nous aimons les paysans et nous voulons les aider.

— Eh bien, soit, je risquerai ma chance avec vous. Vous avez tous deux l'air de braves garçons… Et puis, je suis trop vieux pour avoir vraiment peur ; seulement, vous comprenez, je ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à ma fille.

Et il se mit à nous raconter l'histoire de l'enfant :

— À dix maisons d'ici vivaient les Vorvan : le père, la mère et leur fils unique, ce petit Vasia que vous avez vu tout à l'heure. Les Vorvan étaient de braves gens, qui travaillaient dur et qui

étaient heureux. Ce n'étaient pas des *kulaks* ; ils ne possédaient que deux chevaux, une vache, un porc et quelques poulets, c'est-à-dire ce que tout le monde avait par chez nous… Seulement, Vorvan ne voulait pas adhérer au collectivisme. *On* avait beau l'y pousser continuellement, il faisait la sourde oreille.

« Alors, *on* lui prit tout de qui lui restait de grain et *on* le menaça. Peine perdue : "C'est ma terre, répétait-il, mes animaux et ma maison à moi ; je ne les donnerai pas au Gouvernement." Alors il vint des gens de la ville – de ces gens qui ont pour mission de chasser les honnêtes paysans de leurs foyers. Ils dressèrent l'inventaire de ce que possédait Vorvan et le dépouillèrent de tout, jusqu'à la dernière marmite, jusqu'à la dernière serviette ; son matériel agricole et son cheptel furent attribués à la ferme coopérative.

« Quant à Vorvan, on déclara que c'était un *kulak* et un agent des *kulaks* ; le soir même, on vint l'arrêter. Il refusa de s'en aller, tandis que sa femme et son fils pleuraient et hurlaient de peur. Alors, on le battit comme plâtre et on le traîna dans la boue, ruisselant de sang, tout au long de la grand-rue, jusqu'au Soviet du village. Sa femme suivait le malheureux, toujours pleurant, hurlant, se lamentant et implorant Dieu devenir à son secours. Nous y allâmes tous, mais que pouvions-nous faire contre des soldats en armes ? Pourtant, nous aimions tous Vorvan, et nous savions bien que ce n'était pas un *kulak*.

« Sa malheureuse femme continuait à se lamenter : "Qui va s'occuper de Piotr, maintenant ?… Oh ! pourquoi t'emmènent-ils, ces chiens, ces mécréants !" L'un des hommes du G.P.U. la poussa si rudement qu'il l'envoya rouler dans la boue ; puis l'on entraîna son mari vers les charrettes à bestiaux qui attendaient… Où est maintenant ce pauvre Vorvan, Dieu seul le sait… Nous reconduisîmes sa femme chez elle et nous nous efforçâmes de la consoler de notre mieux ; finalement, elle sombra dans le sommeil et nous la laissâmes.

« Le lendemain matin, une voisine vint voir la pauvre femme mais ne put la trouver ; elle l'appela longtemps et n'obtint aucune réponse. Alors, elle eut l'idée d'entrer dans la grange vide de la malheureuse et là elle vit un spectacle qui la fit hurler d'horreur. De nombreuses personnes accoururent au bruit. J'y étais moi-même. Nous trouvâmes la pauvre femme de Vorvan pendue à une poutre, morte. Je n'oublierai jamais cette scène atroce, même si je devais vivre cent ans… Il y a un mois de cela.

« Puisque nous n'avions pas de petits enfants, ma femme et moi, nous décidâmes de prendre chez nous le petit Vasia. Hélas ! depuis un mois il est comme vous l'avez vu : silencieux et triste. Il pleure fréquemment et, tous les soirs, ainsi que je vous l'ai dit, il va rôder dans sa maison vide, puis s'en revient dormir sur le poêle sans dire un mot…

« Après ce qui est arrivé aux Vorvan, nous avons discuté l'affaire, ma femme et moi, nous nous sommes décidés à adhérer au *kolkhoze*… volontairement. »

Quand le vieil homme eut terminé son histoire, nous restâmes un long moment silencieux. Le sort des Vorvan, tout comme les malheurs de la petite Katia, m'affectait beaucoup plus directement que toutes les statistiques de déportations et d'exécutions que j'avais pu lire.

— Merci, grand-père, d'avoir eu confiance en nous, dit finalement Tsvetkov. Tu peux être sûr que nous ne te trahirons pas. Crois-moi, je t'en prie : tous les communistes ne se ressemblent pas. Certains d'entre nous se sentent aussi révoltés que toi de toutes ces horreurs. Le Parti lui-même les réprouve.

On aurait dit qu'il s'excusait pour lui, pour moi, et pour le Parti.

— Oui, appuyai-je à mon tour, merci, camarade Stupenko, pour l'hospitalité que tu nous accordes et la confiance que tu nous témoignes. Nous allons vivre chez toi pendant un mois, mais nous ne voulons pas que le fardeau de notre présence te soit trop lourd : tiens, voici tout notre argent. Nous tenons à payer. Achète ce dont tu as besoin et ne t'inquiète pas pour nous.

— On m'a interdit d'accepter votre argent.

— Moque-toi de cette interdiction. L'argent nous a été donné par le Comité Régional pour payer notre séjour. J'espère sincèrement que tu nous aideras dans notre besogne. Nous voulons être justes ; or, tu connais ton village, et nous en ignorons tout.

Ce soir-là, je fus longtemps avant de pouvoir m'endormir ; néanmoins, j'évitais de bouger, de peur d'éveiller Tsvetkov. J'étais heureux de voir qu'il avait agi et parlé comme un être humain, et non en communiste inflexible ne connaissant que la consigne.

— Dors-tu, Victor ? me demanda-t-il tout à coup.

— Non, Seriozha, je ne peux pas. Tout ce que nous venons d'entendre me trotte sans arrêt par la tête.

— Eh bien moi, vois-tu, j'ai honte de regarder en face ces braves paysans. Je me sens en quelque sorte responsable de ce qu'ont fait ici les bandits dont ils nous ont parlé. Dire qu'ils ont agi au nom de ce Parti que nous aimons !

J'avais résolu de discuter le moins possible avec Tsvetkov. Ce n'était pas un être fort et je pouvais craindre qu'il répétât malgré lui mes confidences si on le poussait un jour trop vivement. Moins il en saurait, mieux cela vaudrait, pour lui comme pour moi.

— Tu ferais mieux de dormir, lui dis-je. Il faut se lever tôt, demain matin.

… Lorsque nous arrivâmes au Soviet, ce lendemain matin, Arshinov y était déjà. Notre chef était d'une humeur de chien ; il était furieux parce qu'on l'avait logé dans une maison où il n'y avait pas assez à manger et parce que ses hôtes se montraient pour lui corrects, mais froids.

Pendant toute la matinée, nous vérifiâmes les comptes et le Président nous mit au courant des derniers développements de la situation agricole dans sa région. Nous divisâmes le village en secteurs et choisîmes, parmi les paysans ayant adhéré au collectivisme, des responsables qui répondraient de l'exécution du Plan dans chacun de ces secteurs.

Après quoi, guidés par le président du Soviet, Arshinov et Seriozha s'en furent vers le village pour se familiariser avec les gens et les lieux, tandis que je me dirigeais moi-même, flanqué du président du kolkhoze, vers la ferme collective.

Dans la grande cour d'une exploitation agricole d'autrefois dont les bâtiments tombaient maintenant en ruines, je vis les meules de la nouvelle récolte ; c'était au moins une satisfaction de constater que les gerbes n'étaient pas restées dans les champs. Si tout le monde travaillait courageusement, les battages pourraient être menés à bonne fin en dix ou douze jours. Cette satisfaction était d'ailleurs la seule qui me fût réservée ; tout le reste était dans un état de désordre et d'abandon qui me coupa le souffle.

D'énormes quantités de matériel et de machines que leurs propriétaires avaient soignés naguère comme des bijoux gisaient maintenant çà et là, éparpillés en plein air, sous la rouille et la poussière, dans un état effroyable. Des vaches et des chevaux squelettiques, aux flancs caparaçonnés d'ordures et de fiente sèche, vaguaient à l'aventure par les cours. Les poulets, les oies et les canards faisaient bombance à même les gerbes ; à l'écurie, je trouvai des chevaux enlisés dans le fumier jusqu'aux genoux, en train de « lire leur journal », comme disent les paysans pour désigner les bêtes dont on ne prend aucun soin et qui restent devant leurs mangeoires vides. À l'étable, les vaches n'offraient pas un plus beau spectacle.

Je me sentis profondément peiné d'une telle incurie, si incompatible avec la nature même de nos paysans d'Ukraine.

— Réunissez immédiatement les membres du Bureau du kolkhoze, ordonnai-je au Président avec indignation.

Une demi-heure plus tard, les hommes et les femmes théoriquement responsables de la culture collectiviste étaient groupés dans la cour. L'expression de leurs physionomies n'avait

rien d'encourageant : « Encore un autre embêteur ! avaient-ils l'air de se dire… Que pouvons-nous faire, sinon l'écouter passivement ? »

— Eh bien, fermiers collectivistes, comment va votre travail ? commençai-je avec bonne humeur, soucieux de les mettre à l'aise.

— Comme ci, comme ça… On est toujours vivants, tu le vois, répondit un homme d'un ton aigre-doux.

— Il n'y a plus ni riches, ni pauvres : il n'y a plus que des miséreux, ajouta un autre.

Je feignis de ne pas comprendre l'ironie.

— J'ai été envoyé par le Comité Régional du Parti, continuai-je, pour vous aider à faire les battages, à réparer le matériel et, d'une façon générale, à tout remettre en ordre… Dites-moi, fermiers collectivistes, qui donc a élu le président de ce *kolkhoze* ?

— C'est nous tous, firent d'une seule voix les membres du Bureau.

— Très bien. Mais alors, pourquoi cherchez-vous à lui attirer des ennuis ? Ne comprenez-vous pas qu'il sera tenu pour responsable du désordre qui règne ici ? Regardez autour de vous : n'avez-vous pas honte, paysans que vous êtes ? Des animaux sales et mal tenus, des meules mises au pillage par la volaille, des outils de valeur qui pourrissent un peu partout… Vous mériteriez que j'envoie votre président en prison – et vous avec lui.

« Rassurez-vous, cependant, ce n'est pas pour cela que je suis venu : les prisons ne font pas pousser le blé. Réfléchissez donc : à qui votre impardonnable négligence fait-elle le plus de tort, à vous, ou à moi ? J'ai vécu à la campagne et plusieurs de mes parents étaient des paysans, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi honteux que vos étables, vos granges, votre cour. Je sais ce que pensent certains d'entre vous ; est-ce une raison pour vous venger sur des vaches et des chevaux innocents ? Tenez, j'ai honte de vous… Allons, je sais que vous êtes encore de bons fermiers et je fais appel à votre orgueil de fermiers.

— Très bien ! Ce camarade sait ce qu'il dit ! s'écria quelqu'un.

— Dans ce cas, mettons-nous à l'ouvrage. Camarade Président, ouvre la séance. Vous allez élire des gens dont chacun saura exactement ce qu'on attend de lui ; de notre côté, nous allons noter les noms et les dates, ainsi que les travaux qui doivent être accomplis par chacun de vous.

Nous discutâmes et tirâmes des plans pendant une heure. Beaucoup de paysans refusaient toute responsabilité ; en fin de compte, pourtant, chaque membre du Bureau accepta de se consacrer à une tâche déterminée : organisation du battage, nettoyage des écuries et étables, inventaire du matériel, etc. La réunion se termina dans une atmosphère amicale.

Le soir, pendant le dîner, mon hôte me dit qu'il avait rencontré plusieurs membres du Bureau à l'issue de la réunion :

— Ils disent que tu as bien commencé. Ils sont contents de toi, surtout parce que tu ne jures pas, tu ne cries pas après eux et tu ne les accables pas de menaces.

— Dis-moi, grand-père, ai-je bien fait d'exiger d'eux qu'ils remettent immédiatement la ferme collective en état ?

— Tu as eu parfaitement raison. Les paysans eux-mêmes savent pertinemment que les choses ne vont pas comme il le faudrait, mais ils sont pleins de rancœur, par suite de la perte de leur terre, de leur cheptel et de leurs outils. Pourtant, il faut bien que la vie continue…

Après le repas, je vis Seriozha et pus m'entretenir avec lui seul à seul. Il avait l'air malheureux.

— Eh bien, comment cela marche-t-il de ton côté ? lui demandai-je.

— Pas fort, Victor Andreïevitch. J'exécute les instructions d'Arshinov, mais je n'obtiens pas grand résultat. J'ai convoqué, l'un après l'autre, les paysans qui n'avaient pas livré leur grain

et ils m'ont tous raconté la même histoire. Voici à peu près comment les choses se passent :

« Le paysan enlève respectueusement son chapeau et s'assied.

— Tu n'as pas encore livré ton grain ? lui dis-je.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

— Tu dois encore douze *pouds* à l'État.

— Et où donc trouverais-je tout ce grain ? fait le bonhomme en haussant les épaules. Je n'en ai pas.

— Combien peux-tu nous donner immédiatement ?

— Peut-être deux *pouds,* peut-être trois.

« Et l'on continue à discuter ainsi, chacun tirant de son côté. J'explique au paysan que le Gouvernement a besoin de ce grain et le paysan me réplique : "Le Gouvernement en a besoin ? Et ma femme, et mes enfants, crois-tu qu'ils n'en ont pas besoin, eux ? Tu sais toi-même que la récolte a été mauvaise. Qui nous donnera à manger pendant toute l'année lorsque vous nous aurez volé notre grain ?"

« J'ai réussi aujourd'hui à ramasser cinquante-deux *pouds* de grain, mais ce n'est qu'une infime fraction de ce qu'Arshinov exige de moi. Je ne peux pas mieux faire. Les paysans sont fatigués, abrutis, à demi morts de peur. Peut-être y en a-t-il parmi eux qui possèdent plus de grain qu'ils ne veulent l'avouer, mais ils n'osent sans doute pas s'en démunir, alors que l'hiver approche et qu'ils ont chez eux plusieurs bouches à nourrir. »

— Ne te fais pas trop de mauvais sang, Seriozha, dis-je à mon camarade en m'efforçant de la rasséréner. Fais de ton mieux, voilà tout ; il ne sert à rien de se tourmenter.

Le lendemain matin, je me rendis à la ferme collective avec mon hôte et je fus enchanté de voir que le travail y battait son plein. On nettoyait et on huilait les machines ; on sortait le fumier des étables et des écuries à pleines voitures ; on s'activait aux préparatifs des battages. Le travail continua de la sorte pendant plusieurs jours et la ferme finit par prendre un aspect presque normal. Qui plus est, les fermiers collectivistes eux-mêmes paraissaient de meilleure humeur ; les femmes et les jeunes filles allaient jusqu'à chanter des chants populaires ukrainiens, comme autrefois. Au fond, ces gens simples aimaient leur travail ; en outre, le temps se maintenait au beau, et ils comprenaient, mieux encore que moi, la valeur de chaque jour sans pluie.

Plus d'une semaine s'écoula… Nos travaux de réparations se trouvèrent ralentis par le manque de clous, de fil de fer et autres objets nécessaires, mais l'ingéniosité paysanne trouva toujours le moyen d'y suppléer. En ce qui concerne notre Brigade, néanmoins, nous n'arrivions pas à établir nos comptes par suite du manque de papier ; il fut donc décidé qu'on enverrait Seriozha à Dniepropetrovsk pour une journée afin qu'il y fît quelques emplettes.

Lorsque je revins chez les Stupenko, ce soir-là, je trouvai mon camarade fort occupé à mesurer le petit Vasia avec une ficelle sur laquelle il faisait des nœuds de place en place. Je feignis de ne rien remarquer.

Le lendemain, je profitai de l'absence de Seriozha pour aller voir Arshinov. Il savait que mon travail marchait bien et semblait jaloux de ma réussite. Son irritation se traduisit par une longue sortie contre Tsvetkov qu'il qualifiait de petite fille, de capon et surtout d'humanitariste pourri.

— Hier, me dit-il, j'ai fouillé les maisons de plusieurs familles qui avaient eu affaire à notre fillette et s'en étaient tirées à bon compte. Partout, j'ai trouvé du grain caché. Je l'ai confisqué intégralement, sans écouter leurs bêtises. Ces salauds de *kulaks* s'étaient permis de tromper les représentants du pouvoir soviétique ! Aussi, tu vas voir : je vais leur donner une leçon

qu'ils n'oublieront pas de sitôt. Je suis allé aujourd'hui au Comité du District et je sais que j'ai tout le monde derrière moi. Mardi prochain, il y aura du nouveau.

— Quoi donc ?

— C'est mon affaire.

Les battages se poursuivirent pendant tout le dimanche, sans que j'eusse besoin d'insister pour cela auprès des paysans. Tout le monde comprenait que le temps pressait et les plus religieux eux-mêmes n'élevèrent aucune objection. Seriozha revint dans la soirée, chargé d'une valise et de plusieurs sacs. Il ramenait des cadeaux pour toute la famille Stupenko : des livres pour la jeune fille, du fil à coudre pour la mère, du tabac pour le vieux ; finalement, mon camarade mit le comble à sa munificence en tirant de son inépuisable valise un pantalon, une veste, des chaussures et du linge de corps – tout cela pour Vasia.

On habilla aussitôt le petit garçon dans ses nouveaux vêtements – et chacun de l'admirer. Un couple de voisins vint même tout exprès pour assister au miracle qui avait fait un élégant du pauvre orphelin. Pour la première fois depuis que nous le connaissions, l'enfant consentit à sourire :

— Merci, oncle Seriozha, fit-il.

Des larmes lui vinrent aux yeux quand Seriozha le Magnifique le gratifia d'un carnet avec des crayons et d'une boîte de bonbons aux vives couleurs.

Toute la famille n'alla se coucher qu'à minuit passé. Lorsque nous nous trouvâmes seuls dans notre chambre, je demandai à Seriozha comment il s'entendait avec Arshinov.

— C'est un fils de chien et un vrai sadique, Victor Andreïevitch, répliqua-t-il. J'hésitais à t'en parler, mais je me sens incapable de me taire plus longtemps. Ce monstre tire les paysans de leur lit en pleine nuit pour les injurier et les menacer avec son mauser. On m'a même affirmé qu'il les maltraitait cruellement.

— Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Allez, habille-toi et viens !

À travers les volets clos, je voyais briller de la lumière au siège du Soviet. Nous y trouvâmes des paysans accroupis sur le sol ; une sentinelle en armes se tenait à la porte et un policier du village, armé d'un revolver, trônait à l'intérieur, en fumant des cigarettes. Au moment où nous entrions, j'entendis les cris d'un paysan et les jurons d'Arshinov, derrière la porte du bureau présidentiel.

— Qu'est-ce que font ici tous ces gens-là, à une heure pareille ? demandai-je au policier d'une voix que la colère rendait vibrante.

— Comme d'habitude, me répondit-il en se levant d'un bond. Le camarade Arshinov est en train de leur pomper leur grain et de faire un petit bout de causette avec ceux qui refusent d'adhérer au kolkhoze.

On entendit soudain la voix d'Arshinov qui hurlait comme un hystérique ; un objet lourd frappa le plancher et les gémissements du paysan nous parvinrent :

— Pourquoi me bats-tu ? Tu n'as pas le droit de le faire…

— Garde ! rugit Arshinov, jette-moi cette vermine dans le *rafraîchissoir*. Ah ! je vais te dresser, moi, espèce de sale *kulak* !

Le policier s'élançait déjà vers le bureau quand je l'attrapai par la manche :

— Reste là, lui ordonnai-je, je vais y aller moi-même.

J'ouvris la porte d'une poussée. Arshinov sursauta, s'agita sur sa chaise et fit un mouvement pour rengainer son revolver posé sur la table. Le paysan, un vieil homme dépenaillé, gisait sur le plancher ; son visage ruisselait de sang. Je lui fis signe de s'en aller.

Quand il fut sorti, je marchai sur Arshinov. Je bouillais de colère et j'avais grand-peine à ne pas le traiter comme il avait traité le paysan.

— Laisse aller tous ces gens-là, m'écriai-je, et immédiatement, tu entends ?

— C'est moi qui commande ici, camarade Kravchenko, et je te prie de ne pas te mêler de mes affaires.

— Pas du tout : ceci concerne le Parti. En tant que Communiste, je ne te laisserai pas déshonorer le pouvoir soviétique par une conduite de sadique et de barbare. Camarade Tsvetkov, je te prie de noter le nom de ce vieil homme qui a été maltraité, ainsi que celui du policier.

Arshinov s'efforçait de faire le bravache, mais ma violente sortie l'avait manifestement décontenancé.

— Que diable manigances-tu ? me demanda-t-il. Tu fais de la provocation, maintenant ? Veux-tu donc discréditer complètement l'envoyé du Comité Régional dans l'esprit des masses ?

— Assez d'hypocrisie ! Ce sont les gens de ton espèce qui discréditent le Parti et le pays… Agent de police ! Laisse partir tout le monde ! Et vous, camarades paysans, si l'on s'avise de vous maltraiter à nouveau, ne manquez pas de m'en avertir : c'est contraire à la loi.

Tsvetkov rentra dans le bureau, pâle comme un mort et les mains tremblantes. Je lui enjoignis de retourner chez les Stupenko et de m'y attendre ; puis je me tournai derechef vers Arshinov :

— Je me demande, lui déclarai-je, si tu te rends bien compte de ce que tu es en train de faire ? Faisons-nous de la collectivisation, ou du banditisme à coups de mauser ? Tu as parfaitement le droit d'exiger la livraison des grains, et même de perquisitionner chez les paysans en cas de nécessité, mais il t'est absolument interdit d'employer pour cela la violence, et de te livrer à des séances d'inquisition nocturne comme celle de ce soir. Si tu continues à procéder de la sorte, tu t'attireras des ennuis avec le Comité Régional qui ne tardera pas à mettre le holà à tes procédés. De mon côté, d'ailleurs, si tu persistais dans tes petites plaisanteries, je n'hésiterais pas à te dénoncer, quoi qu'il dût m'en coûter. Tu m'as bien compris ?

Là-dessus, je tournai les talons et regagnai la maison des Stupenko, laissant Arshinov à ses méditations. Seriozha n'était pas encore rentré, ce qui ne laissa pas de m'inquiéter ; au bout d'une demi-heure, cependant, je le vis arriver :

— Je suis allé jusqu'à la cabane du paysan qui avait été battu, m'expliqua-t-il. Il a cinq enfants, une femme malade, et pas une croûte de pain à se mettre sous la dent. On respire dans sa pauvre demeure une atmosphère de pauvreté et de désespoir. Voilà pourtant les gens qu'on baptise des *kulaks* ! Ses mioches sont en haillons ; ils ont l'air de petits fantômes. J'ai soulevé le couvercle de la marmite qui bouillait sur le poêle : elle ne contenait que quelques pommes de terre à l'eau – c'était tout leur souper de ce soir… Tiens, Victor, poursuivit mon camarade en me tendant un chiffon de papier sali, voici une déclaration du pauvre vieux qui s'engage à faire partie du kolkhoze. Je lui ai conseillé de ne pas s'entêter davantage, dans l'intérêt de sa famille, et finalement il a cédé.

— Va te coucher, Seriozha, et ne te mets pas martel en tête : nous essaierons d'arranger tout cela… Demain, je te raconterai la conversation que je viens d'avoir avec Arshinov ; pour l'instant, tu n'as qu'à continuer de travailler avec lui comme si de rien n'était. Au fait, j'allais oublier de te remercier pour les vêtements que tu as apportés à Vitia.

Et je l'embrassai sur les deux joues.

— C'est moi qui te remercie, Victor, fit-il. Chez moi, j'ai raconté à mes parents l'histoire du petit. Aussitôt, mon père est sorti et il s'est débrouillé je ne sais comment pour dénicher une paire de chaussures d'enfant chez l'un de ses amis ; pendant ce temps-là, ma mère fourrageait

dans le grenier où elle finit par découvrir un vieux costume à moi, remontant à l'époque où j'allais encore en classe. Elle a travaillé toute la journée pour le mettre à la taille de Vasia, d'après les mesures que je lui avais données.

— Oui, Seriozha, murmurai-je en guise de conclusion, le Parti, vois-tu, groupe des hommes comme ton père – et des hommes comme Arshinov.

*
* *

À la ferme collective, les choses allaient bien, mieux même que je ne l'aurais espéré. Les battages marchaient à un rythme accéléré, le bétail était bien soigné et l'outillage à peu près remis en état.

À mon instigation, le Comité décida de donner un grand repas pour fêter l'achèvement des battages. On fixa le grand jour au mercredi et tout le monde accepta de travailler jusqu'à l'aube, le mardi, pour donner une signification supplémentaire au festin. On avait abattu des porcs et dressé de longues tables improvisées dans la cour du *kolkhoze* ; l'air embaumait la cuisine et le village tout entier prenait un air de fête.

Le mardi après-midi, j'allai faire un tour dans les champs où les femmes engerbaient le blé et l'entassaient dans des carrioles ; pendant quelques heures même, tout heureux de ce divertissement, je me joignis à leurs travaux – et à leurs chants. Je faisais le fier, mais je n'étais pas sûr, au fond de moi, d'avoir réussi à triompher de la méchanceté d'Arshinov et cette question ne cessait de me hanter. Le travail des champs, heureusement, parvint à me faire oublier mes préoccupations. Les paysannes plaisantaient mon activité d'amateur mais l'on sentait bien, en réalité, qu'elles étaient très flattées de voir « le Gouvernement » se mettre ainsi à leur humble niveau.

Le soir tombait quand je regagnai le village. À peine arrivé, je compris qu'il y avait quelque catastrophe dans l'air. Des groupes animés se formaient un peu partout et l'on croisait dans les rues des femmes en pleurs. Je me rendis aussitôt au siège du Soviet :

— Qu'y a-t-il ? demandai-je au policier de garde.

— C'est encore une expédition *antikulaks,* me répondit-il. On dirait qu'ils n'en finiront jamais avec leurs sales histoires. Les envoyés du G.P.U. et du Comité du District sont arrivés ici ce matin.

Une foule considérable s'était amassée devant le siège du Soviet, malgré les efforts des policiers qui s'employaient à la disperser. On entendait tonner des jurons et des imprécations ; des femmes et des enfants sanglotaient convulsivement en appelant par leurs noms leurs maris et leurs pères : c'était une vraie scène de cauchemar.

À l'intérieur du local soviétique, Arshinov s'entretenait avec un fonctionnaire du G.P.U. Tous deux plaisantaient tranquillement, le sourire aux lèvres. Dans l'arrière-cour du bâtiment, gardés par des soldats revolver au poing, on avait rassemblé une vingtaine de paysans, jeunes et vieux, dont chacun était chargé d'un petit baluchon. Certains pleuraient ; d'autres restaient figés dans un désespoir sans larmes.

Voilà donc ce qu'on appelait « liquider la classe des *kulaks* » ! Cette « liquidation » consistait tout simplement à arracher quelques pauvres diables de paysans à leur sol natal et à les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient au monde pour les expédier ensuite vers un bagne quelconque !

Dans le cas présent, pour une raison que j'ignorais, la déportation des paysans ne s'accompagnait pas de celle des leurs, aussi entendait-on de toutes parts les vociférations éplorées des familles privées de leurs chefs.

Comme je quittais le local du Soviet, je me heurtai à deux soldats de la milice qui encadraient un paysan. Le pauvre homme avait visiblement été maltraité : ses traits bouffis par les coups, sa démarche difficile et ses vêtements déchirés révélaient clairement qu'il y avait eu lutte.

Je restais figé sur place, plein d'horreur et d'impuissance désolée, quand un affreux cri de femme vint tout à coup frapper mes oreilles. Tournant la tête, j'aperçus une malheureuse aux longs cheveux flottants épars sur les épaules qui brandissait un bouchon de paille enflammée. Avant que les Gardes Rouges qui s'étaient élancés sur elle eussent pu l'atteindre, elle avait jeté son brûlot sur le toit de chaume d'une maison qui prit feu incontinent.

— Païens ! Assassins ! glapissait la pauvre femme, nous avons travaillé toute notre vie pour posséder une maison et ce n'est pas vous qui l'aurez ! J'aime mieux la donner aux flammes !

Ses glapissements dégénérèrent tout à coup en un long rire d'hystérique, tandis qu'on se précipitait dans la maison en feu pour en sortir les meubles.

L'incendie, les clameurs affreuses de la folle, le troupeau lamentable des paysans en route pour la déportation, tout cela formait un ensemble si atrocement macabre que j'en restai frappé d'horreur. Mais ce qui venait consommer mon désarroi et le porter à son comble, c'était de voir l'attitude d'Arshinov et de son ami du G.P.U. qui promenaient sur cette scène de cauchemar leurs regards tranquilles et indifférents. Affaire de routine, pour eux. La maison en flammes, eût-on dit, leur semblait un feu de joie allumé pour les distraire.

Je me sentais hors de moi ; j'aurais eu envie de tirer mon revolver et de tuer quelqu'un – n'importe qui – pour soulager l'intolérable crispation d'horreur qui s'était emparée de moi. Jamais, je crois, je ne me sentis aussi près de perdre la raison… Déjà, je plongeais une main tremblante sous mon manteau pour saisir mon revolver lorsqu'on arrêta mon bras : c'était mon hôte, le vieux Stupenko. Sans doute avait-il deviné ce qui se passait en moi.

— Calme-toi, Victor Andreïevitch, me dit-il. Si tu faisais quelque bêtise, tu te nuirais à toi-même sans nous aider en rien. Crois-moi : je suis vieux et j'ai plus d'expérience que toi. Domine-toi… Tu ne peux rien faire pour empêcher ce qui se passe en ce moment… Viens, rentrons à la maison. Tu es blanc comme un linge, mon pauvre garçon ! Pour moi, tout cela n'est rien : j'ai l'habitude… Les déportations de l'année dernière ont été pires.

Rentré dans ma petite chambre, chez les Stupenko, je me mis à marcher de long en large, au paroxysme de l'énervement et du désespoir. Quelques jours auparavant, j'avais décidé de me plaindre d'Arshinov auprès des autorités du Comité du District, et voilà que ces autorités, en plein accord avec le G.P.U., donnaient elles-mêmes l'exemple des atrocités ! Que pouvais-je faire, et comment espérer encore que le Comité Régional me donnerait raison ?

J'en étais là de mes réflexions, quand l'idée me vint tout à coup que les horreurs auxquelles je venais d'assister n'étaient peut-être pas un effet du hasard, mais qu'elles avaient pu au contraire être minutées et préparées par les autorités supérieures… Au cours de la nuit, ce soupçon devint une certitude, une certitude qui me laissa privé de tout espoir.

Recru de fatigue et d'émotions, je finis par m'endormir tout habillé. Quand je rouvris les yeux, quelques heures plus tard, je m'inquiétai de ne pas trouver Seriozha à mes côtés. Je me précipitai dehors et parcourus la cour et le jardin en appelant mon camarade par son nom.

— Qui va là ? fit soudain la voix de Seriozha dans la nuit.

Je le vis enfin. Il était effondré sur un banc, sous le cerisier du jardin, son revolver à la main…

D'un bond, je fus sur lui et lui arrachai son arme. Il se cacha le visage dans ses mains et se mit à sangloter.

— Tu n'es qu'un fou, lui dis-je, un fou et une femmelette. Vraiment, je ne me sens pas fier de toi. À quoi cela t'avancerait-il de te tuer ? C'est idiot… Ce n'est pas dans la mort qu'il faut chercher un refuge contre nos ennuis et une réponse aux questions qui nous tourmentent, Seriozha. Il faut vivre, au contraire, et faire ce que nous pouvons pour alléger le fardeau qui écrase le peuple de notre pays. Si des gens comme nous viennent à disparaître, il ne restera plus que les Arshinovs.

Un peu calmé, mon camarade plongea son regard dans le mien.

— Victor Andreïevitch, me dit-il, j'ai tout vu et tout compris. Politiquement, j'ai grandi d'une tête depuis quelques jours. À quoi bon nous bercer d'illusions ? Le Parti lui-même préconise la violence et le meurtre. Toutes les belles phrases qui sonnent dans nos discours politiques ne servent qu'à masquer l'affreuse réalité. Est-ce pour en arriver là que mon honnête homme de père a lutté toute sa vie ? Et moi-même, est-ce donc pour participer à de telles abominations que je me suis inscrit au Parti ?

Je parvins à l'entraîner jusqu'à son lit, mais nous ne pouvions dormir ni l'un ni l'autre et nous nous mîmes bientôt à parler des horreurs auxquelles nous venions d'assister. Ces atrocités corroboraient si bien ce que nous avions entendu dire qu'il ne nous était plus possible, dorénavant, de mettre en doute l'exactitude des « rumeurs anticommunistes »… Au matin ce fut avec un véritable soulagement que nous entendîmes notre hôte frapper à notre porte pour nous avertir qu'il était l'heure de nous lever.

Le repas commémoratif de l'achèvement des battages eut lieu ce jour-là comme prévu, mais il se déroula dans une atmosphère de tristesse ; le souvenir des événements de la veille pesait trop lourdement sur tous les cœurs pour qu'on pût se réjouir.

À compter de ce jour, j'eus soin de ne plus entretenir avec Arshinov que des rapports strictement officiels. Je rédigeai un compte rendu circonstancié de ses agissements et l'envoyai au Comité Régional.

À la suite des arrestations massives qui venaient d'être opérées, les quelques durs à cuire qui restaient encore dans le village capitulèrent sans discuter davantage : c'est de leur plein gré qu'ils s'empressèrent d'adhérer au *kolkhoze* ; ce fut également *de leur plein gré* qu'ils versèrent entre nos mains tout le grain qui leur restait encore. Les pauvres gens, c'était clair, préféraient mourir de faim chez eux qu'être déportés vers l'inconnu. Dans bien des cas, même, des paysans nous demandèrent la permission de vendre leurs bestiaux – voire leur mobilier – afin d'avoir de quoi acheter du grain pour satisfaire aux exigences gouvernementales !

L'église du village, transformée en grenier soviétique, était pleine à craquer et Arshinov triomphait bruyamment. Il faisait étalage de son « succès » et ne laissait échapper aucune occasion de décocher à Tsvetkov quelque flèche venimeuse :

— Si tu veux voir comment il faut faire, tu n'as qu'à prendre exemple sur moi… Ce qu'il y a d'ennuyeux, chez toi, c'est que tu ne sais pas du tout ce que signifie *la fermeté bolchevik*.

Cependant, le jour de notre départ approchait. Arshinov nous informa qu'il resterait au village cinq jours de plus pour arrêter et contrôler définitivement les comptes, mais je fus bien persuadé qu'il n'avait décidé cette prolongation de séjour que pour se procurer des « preuves » contre Tsvetkov et moi. J'eus donc soin, la veille de notre départ, de passer toute la journée à la ferme collective où je réunis les matériaux nécessaires pour l'élaboration de mon rapport final.

— Maintenant que la récolte est entièrement rentrée, dis-je aux membres du Bureau, je suppose qu'il vous est possible de calculer la rémunération qui reviendra à chacun de vous pour son travail ?

— Nous l'avons fait, répliqua le Président en hochant tristement la tête. Nous avons calculé et recalculé… Cela fait à peu près douze cents grammes de grain par tête, pour chaque jour de travail fourni par un fermier collectiviste. Or, bien que nous n'ayons travaillé qu'une partie de l'année, la part qu'on nous alloue doit permettre au fermier et à sa famille de subsister pendant l'année entière. Comment nourrir toute une famille, pendant un an, avec douze cents grammes de froment ? C'est un problème que Dieu seul pourrait résoudre – Dieu et les chefs de votre Parti, peut-être.

— Je pense qu'il ne nous reste plus qu'à crever de faim, fit amèrement l'un des fermiers.

Celui-là ne savait pas si bien dire, car la population tout entière du village de Podgorodnoïe, l'année suivante, fut anéantie par la famine. – Encore le fermier qui parlait de « crever de faim » ne pouvait-il pas deviner que les autorités soviétiques allaient lui enlever, à lui et à ses pareils, la minime quantité de grain qui leur avait été attribuée en rémunération de leur travail !

Quand je quittai le village avec Tsvetkov, sa population nous donna les preuves de l'amitié la plus sincère. Nos hôtes, surtout, se montraient désolés de nous voir partir. À l'issue de notre dîner d'adieux, le père Stupenko posa sur la table une vieille bouteille de cherry-brandy qu'il venait d'exhumer d'une cachette creusée dans sa cour et qui était encore couverte d'une croûte de terre :

— Je l'avais gardée, Dieu me pardonne, pour quelque jour de grande fête, nous confia-t-il, quand je marierais ma fille, par exemple, ou bien même pour mes obsèques, afin que chacun pût boire un bon coup et trouver un mot aimable pour ma mémoire ; mais je me suis dit qu'il fallait sortir ce que j'avais de meilleur à l'occasion de votre départ. Buvons donc à votre santé et au salut de notre malheureuse patrie déchirée.

Le repas achevé, nous entonnâmes en chœur de vieux chants ukrainiens et la femme de Stupenko, émoustillée par son petit verre de liqueur, se mit à nous dire de nostalgiques histoires de héros légendaires, dans les termes mêmes dont sa grand-mère s'était servie pour les lui conter jadis.

Quand nous fûmes de retour à Dnipropetrovsk, je constatai que le Comité Régional paraissait satisfait de mon travail, mais je n'arrivai point à intéresser qui que ce fût à mon rapport sur Arshinov : « Il a ses défauts, me déclara-t-on, mais qui n'en a pas ? D'ailleurs, il faut reconnaître une chose : il obtient des résultats ! » De guerre lasse, j'écrivis à Moscou pour porter à la connaissance des autorités supérieures des actes de sauvagerie qui discréditaient le Parti, mais ma lettre demeura sans réponse et sans effet.

Le temps que j'avais passé au village m'avait sérieusement mis en retard dans mes études et je dus travailler plus dur que jamais pour remonter le courant. Plus je m'absorbais dans mes livres techniques, et moins j'avais le temps de penser, ce qui était un avantage. Le travail était devenu pour moi une espèce de soporifique et je l'absorbais à longs traits.

*
* *

En temps de guerre, il existe une appréciable différence entre les gens du front et les gens de l'intérieur ; c'est une différence que rien ne peut supprimer, une différence qui prend sa source dans les nerfs plutôt que dans l'esprit.

Les communistes qui, comme moi, s'étaient trouvés directement mêlés aux horreurs de la collectivisation, en demeurèrent à tout jamais marqués de stigmates. Pour un peu, on nous aurait reconnus à notre taciturnité et à l'obstination avec laquelle nous éludions toute discussion portant sur le « front paysan ». S'il nous arrivait d'examiner la question entre

nous, comme nous le fîmes bien des fois après notre retour, Seriozha et moi, il nous paraissait complètement inutile de le faire avec des non-initiés, qui n'auraient pu nous comprendre, faute de posséder, comme nous, la triste expérience pratique de la question.

À la session de janvier 1933 du Comité Central du Parti, Staline annonça au pays que la collectivisation de la culture venait d'être victorieusement terminée. « Le système du fermage collectif a supprimé le paupérisme dans les campagnes, déclara-t-il… Des dizaines de millions de paysans impécunieux connaissent maintenant la sécurité… Sous l'ancien régime, les paysans ne travaillaient que pour emplir les poches des propriétaires terriens, des *kulaks* et des spéculateurs ; leur vie de travail et de privations ne servait qu'à engraisser ces gens-là… Grâce au nouveau régime collectiviste, ces paysans travaillent maintenant pour eux-mêmes et pour leurs exploitations collectives. »

Suivant les comptes rendus publiés dans la presse, ces paroles déchaînèrent l'enthousiasme dans l'assemblée : « Bravo ! criaient les délégués, vive notre Père et notre Maître, aussi sage qu'il est grand !… Vive le camarade Staline ! »

En lisant ces articles, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer Podgorodnoïe et sa population terrorisée… Arshinov maltraitant les paysans… la pauvre folle qui incendiait sa propre maison et le lamentable troupeau des pauvres êtres dépenaillés qu'on rassemblait dans la cour du Soviet pour les emmener en déportation… Je savais en outre – et toute la population de l'Ukraine le savait avec moi – qu'une famine aussi catastrophique que celle qu'il nous avait fallu subir dix ans plus tôt commençait déjà à menacer derechef le pays de la collectivisation totale et de la « vie heureuse ».

Non, hélas, les discours de Staline ne pouvaient arriver à nous donner le change ! Pour restaurer notre foi chancelante, ou du moins pour éviter de sombrer dans le désespoir, il nous fallait détourner nos yeux de ce qui se passait dans les campagnes et les fixer sur d'autres parties du tableau : les nouvelles créations de l'industrie, par exemple, ou encore les progrès accomplis par le « flot montant de la Révolution dans les pays capitalistes ».

— Victor Andreïevitch, me dit un jour Seriozha, j'ai lu et relu le discours qu'a prononcé Staline à la session plénière du Comité Central de janvier dernier, et ce qu'il a dit des paysans m'a donné le frisson. À l'entendre, ils sont « libres » et « la pauvreté a été bannie des villages » ! Comment pourrions-nous croire cela, après ce que nous avons vu !

— Peut-être, Seriozha, mais l'industrie, tu oublies l'industrie ? Songe un peu à tout ce que l'on construit comme usines, comme digues, comme centrales électriques, comme fonderies ; pense à toutes les mines que l'on ouvre ! Dans le merveilleux domaine de l'industrialisation, nous marchons vraiment avec des bottes de sept lieues et nous ne tarderons pas à cesser d'être une nation secondaire. Alors qu'à l'heure actuelle, en Amérique même, des ingénieurs qualifiés, par suite du chômage, sont obligés de vendre des pommes ou des lacets de chaussures dans les rues, nous travaillons de toutes nos forces, toi et moi, parce que notre patrie, au contraire, exige toujours davantage d'ingénieurs. Là-bas, le chômage ; ici, plus de travail qu'on n'en peut faire : n'est-ce pas réconfortant ?

— Oui, Victor Andreïevitch, mais malgré tout je ne peux oublier les horreurs que j'ai vues à Podgorodnoïe…

— Moi non plus, va, Seriozha.

Le grand discours de Staline donna lieu, dans les districts et les cellules, à de nombreuses conférences faites par des hommes du Parti. Certes, disaient ces gens-là, notre effort nous avait coûté cher, mais les résultats n'étaient-ils pas à la hauteur des sacrifices accomplis ? Dans tout le pays, les entreprises nouvelles surgissaient comme des champignons : Magnitostroï, Dnieprostroï, la fabrique de tracteurs de Stalingrad, le *combinat* métallurgique

de Nikopol, des douzaines d'autres encore... À l'étranger, la vieille société capitaliste chancelait et menaçait de s'effondrer sous les crises successives qui l'accablaient, mais le monde socialiste soviétique, pendant ce temps-là, ne cessait de marcher vers le progrès. Nos crises à nous étaient des crises de croissance et non des crises de vieillesse.

La faillite imminente du Capitalisme mondial : telle était la principale consolation qu'on ne cessait de promettre à la Russie en plein effort. – Mais pendant ce temps-là, notre alimentation, déjà si frugale, devenait chaque jour plus étroitement rationnée et la famine grandissait dans les campagnes, tandis que prisons et camps de concentration ne cessaient d'engloutir les « ennemis du peuple ». Sans arrêt, on se voyait obligé de « liquider » comme saboteurs ou comme « agents des gouvernements étrangers » des membres de notre propre *intelligentsia* : ingénieurs, fonctionnaires de toutes sortes, voire même Communistes notoires et réputés. Heureusement, on nous affirmait que les travailleurs de tous les pays n'allaient pas tarder à se révolter ! « Les succès du Plan Quinquennal, déclarait Staline, ont eu pour effet de mobiliser l'énergie de la classe ouvrière dans tous les pays. »

... Les choses en étaient là quand, *vingt-trois jours après le grand discours de Staline, nous apprîmes tout à coup qu'Hitler venait de prendre le pouvoir en Allemagne !* Du coup, notre enthousiasme et notre espoir nous éclatèrent au nez comme des bulles de savon.

Depuis des années, la propagande du Parti n'arrêtait pas de nous citer l'Allemagne comme le premier pays qui suivrait l'exemple soviétique ; le moral des masses, jour et nuit, avait été nourri et soutenu par cet espoir. Les Sociaux-Démocrates allemands, ces « laquais de la bourgeoisie », nous affirmait-on sans cesse, étaient en pleine déroute ; le Parti Communiste, au contraire, recueillait aux élections des millions et des millions de voix !... Aussi la nouvelle de l'accession d'Hitler au pouvoir nous laissa-t-elle pantelants. Pendant plusieurs jours, personne ne sut trop que penser – puis la machine à propagande se remit à fonctionner à plein rendement. Les autorités supérieures de Moscou étaient enfin tombées d'accord pour fournir aux masses angoissées une explication du phénomène et la consolation officielle, exposée par de hauts fonctionnaires dans les meetings régionaux, transmise par des fonctionnaires de moindre importance dans les meetings locaux, fut apportée jusqu'aux plus humbles cellules du Parti par des commis voyageurs, agitateurs spécialistes.

On nous déclarait en substance que le triomphe apparent du Fascisme en Allemagne n'était, au fond, qu'une victoire déguisée de la révolution mondiale : c'était le dernier sursaut du Capitalisme, son ultime tressaillement d'agonie. Le règne de la fausse démocratie et de ses parlementaires à double visage était à jamais aboli ; même avec l'aide des socialistes et autres « valets libéraux », les capitalistes étaient devenus impuissants devant le mécontentement des masses et ils avaient dû recourir au Fascisme et à ses méthodes de terreur.

« Le Capitalisme a enfin jeté le masque, nous dit un conférencier de l'Institut. Les travailleurs de tous les pays ont maintenant parfaitement compris qu'il leur fallait choisir entre le Fascisme et le Communisme. Peut-on douter de ce que sera leur choix ? L'Union Soviétique constitue le seul rempart contre le Fascisme, et les prolétaires de tous les pays sont avec nous. Mussolini en Italie, Hitler en Allemagne : voilà, camarades, quels sont les précurseurs de notre Révolution. En montrant aux masses le véritable visage du Fascisme capitaliste, ils les obligent enfin à voir clair. Notre vieux slogan est plus vrai que jamais : *Plus ça va mal, mieux ça va !* »

C'est ainsi qu'on parvint à faire de notre défaite en Allemagne une espèce de victoire du Plan Quinquennal. Cependant, enfermés dans nos chambres, en petit comité, nous étions loin de partager les certitudes optimistes de nos chefs. En Allemagne, nous le savions, on « liquidait » les Sociaux-Démocrates et les Libéraux en même temps que les Communistes :

il nous semblait bien, par conséquent, qu'il y avait une fissure dans la thèse du Parti. Pourquoi nous étions-nous épuisés à lutter contre les Socialistes et les Démocrates alors que nous aurions pu venir à bout des Nazis en unissant nos efforts aux leurs ? En outre, nous demandions-nous, pouvait-on vraiment avoir la certitude que les pays capitalistes – et l'Angleterre particulièrement – se rangeraient aux côtés de l'Allemagne hitlérienne lors de la guerre qu'elle préparait contre la Russie ?

Pour trouver des réponses à ces obsédantes questions, nous ne possédions, en fait de renseignements, que les informations limitées et contradictoires qui nous étaient fournies par notre propre gouvernement. Les journaux et les magazines étrangers étaient interdits chez nous. Les membres du Parti, c'est vrai, grâce à des bulletins d'information spéciaux, étaient un peu mieux renseignés que le gros de la population, mais ce qu'on leur donnait à lire n'en était pas moins sélectionné et « préparé ». Il aurait fallu être idiot pour ne pas se rendre compte que nos « nouvelles confidentielles » ne nous apportaient des événements qu'un résumé étroitement censuré et soigneusement dosé.

L'explication officielle du coup de force hitlérien fut assez mal accueillie par l'ensemble des Communistes ; venant à un moment critique de la vie soviétique, elle ne fit qu'augmenter l'obscur malaise qui commençait à s'étendre dans les rangs des fidèles. La Presse intérieure du Parti en profita aussitôt pour stigmatiser un « état d'esprit défaitiste » qu'il importait d'anéantir : ainsi préparait-on le terrain pour la grande « purge » du Parti qui allait éliminer tous les inquiets, tous les tièdes, et tous ceux, d'une façon générale, qui étaient las de tant de souffrances et de tant de sang versé.

Note 1 : En français dans le texte.

LA RÉCOLTE INFERNALE

POUR un Communiste actif, les événements mondiaux et nationaux étaient des éléments inséparables de son existence personnelle ; aucun mur ne séparait la vie privée des affaires publiques pour des hommes comme moi. Notre vie quotidienne était étroitement liée aux manifestations de la politique. Le triomphe d'Hitler, les statistiques du collectivisme, les éditoriaux de la *Pravda,* tout cela trouvait place dans ma propre biographie.

La chose peut sembler incroyable à un étranger, et pourtant c'est un fait : les événements politiques de cette époque ont laissé dans ma mémoire des traces plus profondes et plus vivaces que ne l'a fait mon mariage avec Zina.

Je l'avais rencontrée deux mois avant mon départ pour Podgorodnoïe. C'était une douce jeune fille dont la beauté de fleur délicate n'avait rien de comparable à celle qui m'avait tant ému chez l'éclatante et capiteuse Julia. Zina était une sentimentale, fluette et d'aspect fragile, qui s'exprimait d'une voix caressante et mesurée, mais tout cela ne servait qu'à voiler son égoïsme forcené. La plupart de nos jeunes filles soviétiques se préoccupaient fort peu d'elles-mêmes ; c'étaient des créatures simples et fortes, « conscientes de leur rôle social », comme nous disions dans l'argot du Parti. Zina, au contraire, ne s'intéressait à rien d'autre que sa propre personne. Rien n'existait pour elle qu'en fonction de ses émotions et de ses préférences personnelles. Elle était « du genre bourgeois », m'avaient prévenu mes amis, de sorte que je me sentis vaguement coupable quand je me pris à l'aimer. Dès le début de nos relations, avant même que nous fussions légalement mariés, elle avait pris ombrage de mon inlassable dévouement aux intérêts du Parti : « Et moi, disait-elle, on dirait qu'il ne te reste jamais une minute pour t'occuper de moi ! » La médiocrité de mes moyens financiers et le fait que nous étions obligés de vivre dans ma famille ne l'irritaient pas moins, et ses parents, de leur côté, regrettaient ouvertement qu'elle n'ait pas fait « un beau mariage ».

La décision qui m'expédiait dans les campagnes soumises à la collectivisation fut pour elle comme pour moi un soulagement et ces quelques semaines d'interruption dans notre vie conjugale furent au demeurant les bienvenues, puisqu'elles eurent pour effet de consommer notre rupture. Lorsque je revins de la campagne, le cœur lourd et l'esprit encore tout bouleversé par ce que j'y avais vu, l'indifférence que manifestait Zina pour mes ennuis acheva de me détacher d'elle. Je ne remarquai même pas qu'elle arborait de nouveaux atours, une robe de soie, et des bijoux.

Le divorce, à cette époque, était une banale formalité unilatérale : on faisait enregistrer la « liquidation » de son mariage et l'on en avisait sa femme par une simple carte postale. Après la dissolution de notre union, j'appris que Zina, en mon absence, s'était fait « des amis intéressants ». Parmi ces amis se trouvait un personnage important, amplement pourvu de puissantes relations dans les milieux gouvernementaux, et qui pouvait se permettre le luxe de favoriser les « goûts bourgeois » de Zina. Elle l'épousa peu après notre divorce.

Je compris que Zina, avec sa beauté de fleur délicate, avait été un trop grand luxe pour un pauvre étudiant comme moi ; un luxe beaucoup trop onéreux pour un Communiste conscient de ses devoirs.

Pendant des années, je ne cessai de la rencontrer dans les théâtres et les concerts ; toujours élégamment vêtue, elle couvrait la populace d'un regard méprisant : on voyait bien qu'elle avait brillamment réussi et qu'elle s'était taillé sa place dans la société nouvelle. Il y avait des moments où j'en arrivais à douter que cette femme eût jamais été la mienne.

*
* *

L'entreprise de collectivisation du pays, pour premiers dividendes, donna de nombreux morts. Les journaux ne soufflaient mot de l'horrible famine qui ravageait la Russie du Sud et l'Asie Centrale, mais cela n'empêchait nullement que tout le monde en fût informé. Nous baptisions « rumeurs antisoviétiques » des bruits que nous savions au fond de nous-mêmes parfaitement exacts.

Malgré les mesures énergiques prises par la police pour que les victimes de la famine ne quittent pas leurs campagnes, Dniepropetrovsk fut bientôt envahi par des hordes de paysans affamés. Beaucoup d'entre eux, n'ayant même plus la force de mendier, hantaient passivement les abords des gares. Les enfants de ces malheureux n'étaient plus que de petits squelettes au ventre gonflé... Jadis, amis et parents de la campagne envoyaient des colis de vivres aux gens de la ville ; maintenant, c'était l'inverse qui aurait dû se produire, mais nos rations alimentaires de citadins étaient déjà si restreintes et si irrégulièrement distribuées que nous n'osions guère nous en priver.

La famine se trouva coïncider avec l'achèvement triomphal, en quatre ans seulement, du premier *Piatiletka*[1], ce qui permit à la Presse de publier sans arrêt des articles hyperboliques à la louange de « nos réussites ». Cette propagande assourdissante, néanmoins, ne parvenait pas à étouffer complètement les gémissements des mourants et, pour quelques-uns d'entre nous, le tapage incessant que l'on faisait autour de la nouvelle « vie heureuse » était plus effrayant encore que la famine elle-même.

Tout dépendait de la prochaine récolte. Or, on pouvait se demander si la paysannerie affamée trouverait encore la force et le courage de moissonner et de battre le grain malgré les ravages ininterrompus que la mort faisait dans ses rangs. Aussi, pour s'assurer que les récoltes seraient dûment moissonnées, pour empêcher les fermiers désespérés de manger leur blé en vert, pour que les *kolkhozes* ne sombrent pas sous une mauvaise gestion, et pour lutter contre les ennemis de la collectivisation, des sections politiques spéciales furent créées dans les villages et placées sous l'autorité d'hommes de confiance du Parti : membres de l'Armée et des professions libérales, fonctionnaires, étudiants ou membres du N.K.V.D. Le Comité Central du Parti réunit ainsi une véritable armée de plus de cent mille hommes décidés qu'elle répandit dans les territoires soumis au collectivisme pour veiller à la sauvegarde de la nouvelle récolte. – J'étais parmi ces soldats d'un nouveau genre.

Trois cents d'entre nous, venus de différentes organisations urbaines, furent groupés au siège du Comité Régional où le camarade Hataïevitch, secrétaire du Comité et l'un des Communistes les plus marquants de toute l'Ukraine, nous fit un grand discours. Sans rien nous cacher des difficultés auxquelles nous allions nous heurter dans les campagnes, il nous rappela à plusieurs reprises que la grande « purge » du Parti aurait lieu dans le courant de l'année. L'allusion était trop claire pour nous échapper : notre existence politique dépendait uniquement des résultats que nous obtiendrions dans les régions où régnait la famine.

— Votre fidélité au Parti et au camarade Staline va être mise à l'épreuve, nous dit Hataïevitch d'un ton lourd de menaces ; elle sera jugée en fonction du travail que vous accomplirez dans les villages. Ce n'est pas le moment de vous montrer pusillanimes ou timorés ; le travail qu'on vous demande exige une volonté de fer et un estomac solide. Souvenez-vous que le Parti n'acceptera aucune excuse en cas d'échec.

Armé d'un mandat du Comité Régional, on m'expédia dans la région de Piatikhatski, en compagnie d'un camarade d'école qui était aussi un ami, Iuri. À notre arrivée, nous

constatâmes que les fonctionnaires locaux, anéantis par leurs vicissitudes successives, avaient perdu tout ressort. C'est en vain que nous les interrogeâmes sur la nouvelle récolte : ils ne savaient plus parler que de famine, de typhus épidermique et d'actes de cannibalisme.

Certes, il fallait s'occuper des moissons et des battages : ils étaient bien d'accord avec nous là-dessus, mais leurs esprits perclus d'horreur les privaient de toute initiative pour commencer le travail. Dans la région, les prisons et les violons municipaux regorgeaient de paysans incarcérés pour avoir fauché leurs champs sans autorisation, pour avoir « saboté » ou « volé au préjudice de l'État ».

Vers le soir de notre première journée, nous arrivâmes à Petrovo, un village important que nous trouvâmes plongé dans un silence anormal.

— On a mangé tous les chiens, voilà pourquoi il y a si peu de bruit, nous expliqua le paysan qui nous conduisait à la Section Politique. Si vous ne voyez personne dans les rues, c'est que les gens ne marchent guère : ils n'ont plus la force, vous comprenez…

Nous nous présentâmes au chef de la Section Politique, qui nous fit conduire à une cabane de paysan pour y passer la nuit. Un pauvre lumignon fumeux éclairait l'habitation. Notre hôtesse, une jeune paysanne, avait un visage dépourvu de toute expression ; la tristesse ou la peur ne se lisaient même plus sur ce visage émacié dont la famine avait fait une véritable tête de mort. Dans un coin, sur un lit étroit, gisaient deux enfants, si parfaitement immobiles qu'on les aurait crus privés de vie.

— Nous nous excusons de vous déranger, dit Iuri ; nous ne resterons d'ailleurs pas longtemps. Demain matin, nous serons partis.

Malgré lui, mon camarade s'exprimait d'une voix basse et contenue, comme dans une église ou un cimetière.

— Vous êtes les bienvenus, dit la jeune femme ; je regrette seulement de ne rien pouvoir vous offrir. Il y a des semaines que nous n'avons pas vu la couleur d'un morceau de pain… Il me reste bien quelques pommes de terre, mais nous ne voudrions pas les manger trop vite…

Elle fondit en larmes et reprit :

— Toutes ces misères finiront-elles jamais, ou bien faut-il que mes enfants et moi, nous mourions comme tant d'autres ?

— Où est ton mari ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas. On l'a arrêté et il a sans doute été déporté. Mon père et mon frère l'ont été aussi. Si l'on nous a laissés ici, moi et les enfants, c'est sûrement pour nous faire mourir de faim.

Iuri déclara qu'il voulait fumer une cigarette et sortit précipitamment ; je compris qu'il avait peur de fondre en larmes devant cette malheureuse.

— Ne t'abandonne pas au désespoir, ma pauvre femme, dis-je à la paysanne. Je sais combien c'est dur, mais si tu aimes tes enfants, tu ne dois pas abandonner la lutte. Installe tes petits à table ; mon camarade et moi, nous avons apporté un peu de nourriture de la ville. Vous allez tous dîner avec nous.

Quand Iuri fut revenu, nous déballâmes nos provisions et nous eûmes soin de manger frugalement tous deux pour que les autres pussent satisfaire leur faim. Les enfants couvraient d'un regard incrédule le poisson fumé, le lard, le thé et le sucre que nous avions déposés devant eux. Bientôt, ils se mirent à manger voracement, précipitamment, comme s'ils eussent craint de voir toutes ces bonnes choses disparaître aussi miraculeusement qu'elles étaient venues. Lorsqu'elle eut couché ses enfants, notre hôtesse nous fit quelques confidences.

— Je ne vous parlerai pas des morts, nous dit-elle, car je suis sûre que vous en savez aussi long que moi là-dessus. Mais ceux qui sont à moitié morts, ceux qui sont *presque morts* sont plus à plaindre encore. Il y a, à Petrovo, des centaines de malheureux torturés par la faim et il en meurt chaque jour je ne sais combien. Beaucoup sont si faibles qu'ils ne peuvent même plus sortir de chez eux… De temps à autre, une voiture parcourt le village et ramasse les cadavres… Nous avons dévoré tout ce qui nous tombait sous la main : des chats, des chiens, des mulots, des oiseaux. Demain matin, quand il fera jour, vous pourrez voir que les arbres n'ont plus d'écorce : on l'a mangée aussi. On a dévoré jusqu'au fumier des chevaux…

Sans doute devais-je avoir l'air incrédule, car elle reprit aussitôt :

— Parfaitement, le fumier des chevaux ! *On s'est même battu pour l'avoir*. Vous comprenez, il reste parfois des grains entiers, dedans.

C'était la première fois que Iuri venait dans les campagnes. J'eus peur que ce premier contact, avec son cortège d'horreurs, fût trop pénible pour lui et j'interrompis la jeune femme en lui disant qu'il fallait que nous allions nous coucher. Mais nous ne dormîmes guère cette nuit-là, Iuri et moi, et c'est avec plaisir que nous saluâmes le jour.

En arrivant à la Section Politique, peu après le lever du soleil, nous n'y trouvâmes que l'ingénieur agronome de la Ferme d'État. Je reconnus en lui une vieille connaissance, un de mes anciens camarades de l'École d'Agriculture Erastovka, et nous nous embrassâmes affectueusement. Je lui demandai ce qu'était devenu son collègue Iasha Gromov avec qui j'avais travaillé en usine quelques années auparavant.

— Il ne va pas tarder à arriver ici, me dit l'ingénieur. Restez-vous à Petrovo ou poussez-vous plus loin ?

— Nous allons un peu plus loin, lui expliquai-je. Nous n'avons fait étape ici que pour la nuit… Dis-moi, camarade Bashmakov, je voudrais te demander un service : peux-tu nous fournir quelques provisions ?

— Des provisions pour toi, veux-tu dire ?

— Oui, mettons que ce soit pour moi. Bien entendu, je te les paierai.

— Me les payer ! Comme si c'était l'argent, la difficulté ! Viens chez moi – je demeure tout près – et je verrai ce que je peux faire pour toi… Je sais bien que ce n'est pas pour toi que tu as besoin de cette nourriture, reprit-il tandis que nous marchions, mais pour quelques malheureux, et je ne te blâme pas de vouloir les aider. Toutefois, camarade Kravchenko, tu ne feras rien de bon si tu laisses la pitié l'emporter chez toi. Il faut que tu apprennes à t'occuper de toi seul, et à te remplir le ventre alors même que les autres meurent de faim, autrement, il ne restera plus personne pour faire rentrer la récolte. Chaque fois que tes sentiments l'emportent sur ton jugement, dis-toi simplement ceci : « La seule façon de mettre un terme à la famine est d'assurer la récolte nouvelle… » Et ne crois pas que je n'aie pas eu de mal, moi aussi, à raisonner de la sorte : je ne suis pas une brute.

Il me donna tout de même un morceau de lard, une bouteille d'huile, un peu de farine et un petit sac d'une céréale quelconque. Je le remerciai et portai le tout à la pauvre femme chez qui nous avions passé la nuit. Sa gratitude était si poignante que je dus m'enfuir pour m'y soustraire.

Tandis que nous reprenions notre marche à travers le village, Iuri et moi, l'extraordinaire silence qui l'enveloppait nous frappa de nouveau. Nous venions de déboucher sur un vaste espace découvert qui avait dû être naguère la place du marché, quand Iuri me prit le bras et me serra au point de me faire mal : devant nous, sur le sol, gisaient des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, à peine recouverts d'une légère couche de menue paille. J'en comptai

dix-sept… Sur ces entrefaites, une voiture arriva, dans laquelle deux hommes se mirent à entasser les cadavres comme ils l'eussent fait pour des bûches.

Pendant que Iuri se rendait à la Ferme d'État où il se procurerait un moyen de transport pour nous conduire à notre destination, je retournai à la Section Politique pour m'entretenir avec Gromov. Il se montra extrêmement heureux de me voir et m'emmena à la Ferme d'État qui offrait le type même de l'entreprise gouvernementale, appartenant à l'État et entièrement dirigée par lui ; les fermiers qui y étaient employés percevaient des gages, ce qui les différenciait de leurs collègues des *kolkhozes,* ou fermes collectives dirigées par des comités paysans.

— Iasha, lui dis-je tandis que nous parcourions les champs où mûrissaient l'orge et l'avoine, j'ai traversé tout à l'heure la place du Marché et…

— Oui, Vitia, interrompit-il, je sais. Combien y avait-il de morts, aujourd'hui ? – Dix-sept seulement ? Certains jours, il y en a bien davantage… Et que pouvons-nous faire, sinon ramasser les corps et les enterrer ? Le Gouvernement, vois-tu, leur a arraché tout ce qui leur restait de grain, le trimestre dernier, et il y a belle lurette qu'ils ont dévoré le peu qu'ils avaient touché pour leur travail ou les quelques bribes qu'ils avaient réussi à cacher. Tout cela est triste, tout cela est horrible, je le sais bien, mais qu'y faire ?… Viens chez moi, nous parlerons ; aussi bien, il y a trop longtemps que je suis seul avec mes pensées.

La mort par inanition est un sujet monotone ; c'est toujours la même histoire qui se répète, à peu de détails près. Tout ce que Iasha me raconta, je le savais déjà : c'était ce que m'avait dit la veille notre hôtesse paysanne et ce que j'avais pu constater moi-même, de mes propres yeux, sur la place du village. Déjà, je commençais à m'habituer à l'atmosphère d'horreur qui m'environnait et à me cuirasser contre des réalités si affreuses qu'elles m'eussent anéanti, la veille encore.

Au cours de notre long entretien, Gromov me décrivit les hommes avec lesquels il me faudrait travailler, dans la région où l'on m'envoyait, et il me promit de m'aider autant qu'il le pourrait. Puis il me fit ses adieux et nous partîmes pour notre destination, Iuri et moi, dans une *tachanka* (carriole à deux roues) mise à notre disposition par la Ferme d'État.

Le soleil se couchait à l'horizon ensanglanté. J'offris une cigarette au vieil homme qui conduisait la voiture et qui ne cessait d'encourager ses chevaux : « Allez, mes petits faucons, allez, mes chéris ! » Le bon tabac que je lui donnais lui remonta visiblement le moral ; il fourragea sous son siège et en tira une flûte de roseau sur laquelle il se mit à nous jouer des mélodies populaires ukrainiennes.

— Tu as l'air gai, grand-père, remarqua Iuri.

— Oh ! pour ça, oui ! répliqua le vieux ; on vit comme des princes par ici. On a un pantalon pour deux, et tout le monde vit très bien jusqu'à ce qu'il crève. Il n'y a plus de riches, chez nous, et plus de pauvres non plus : nous sommes tous des mendiants, quoi !… Allons, mes petits faucons, grimpez-moi cette côte ! Montrez aux messieurs de la ville comme vous trottez bien !

— Comment vous appelez-vous, grand-père ? questionnai-je à mon tour.

— Oh ! tout le monde me connaît, par ici. Quand j'avais ma ferme à moi, et plus de nourriture qu'il ne m'en fallait, on m'appelait Kuzka Ivanovitch ; maintenant que je ne suis plus qu'un simple cocher, on m'appelle Kuzka tout court. Je n'ai plus rien – rien que cette flûte. Alors j'en joue… Ma femme est morte de faim l'hiver dernier ; ma fille s'est mariée et travaille aux mines ; les *camarades* ont déporté en Sibérie deux de mes fils avec leur famille, sous prétexte qu'ils étaient des agents *kulaks*. Quant à moi, comme je suis vieux et inoffensif, on m'a donné cet emploi de cocher à la Ferme d'État. On a longtemps hésité à m'employer,

parce qu'on avait peur que j'abîme la ferme. Mais pourquoi voudrais-je abîmer quoi que ce soit, moi qui ai déjà un pied dans la tombe ?... Je fais tout ce qu'on me dit de faire et je n'ai plus qu'un plaisir dans la vie : m'occuper de mes chevaux. Je vous prie de croire que je les soigne bien. Certes, ils ne sont pas à moi : ils appartiennent au Gouvernement, mais je fais comme s'ils m'appartenaient. Ces chevaux-là, c'est la seule famille qui me reste. Je les nourris, je les bouchonne, je leur parle... Ils me comprennent parfaitement ; ils saisissent le moindre mot, je vous assure. Pour mes chevaux, je ne m'appelle pas Kuzka ; pour eux, voyez-vous, je suis encore Kuzka Ivanovitch... Tout ce que je demande maintenant, c'est d'être enterré auprès de ma femme quand viendra mon heure ; j'ai fait mes recommandations à cet égard à de braves gens de ma connaissance, et ils m'ont promis d'y veiller... Ainsi vous voyez, mes amis, je n'ai plus à m'inquiéter de quoi que ce soit.

Et là-dessus il se remit à jouer.

La nuit était venue quand nous fîmes halte devant la Section Politique du village qui nous avait été assigné. La Section était logée dans une magnifique demeure où l'on accédait par une longue allée sablée et bordée de peupliers. À l'intérieur, nous trouvâmes plusieurs fonctionnaires qui nous attendaient. Ils nous firent le meilleur accueil, et, les présentations achevées, nous conduisirent à l'isba du Sous-Chef. La maison était propre et l'on nous y servit un repas simple, mais abondant et savoureux.

Dans la clarté réconfortante de la lampe à pétrole, devant cette table bien garnie, on aurait été tenté d'oublier que la faim régnait en souveraine dans les maisons d'alentour. Je m'étais mis à étudier les nouveaux compagnons avec lesquels j'allais dorénavant travailler et je m'aperçus qu'ils m'observaient aussi, de leur côté.

Le chef de la Section Politique, Somanov, était un militaire, un lieutenant-colonel d'artillerie. C'était un petit homme trapu d'environ quarante ans, au visage placide et sympathique, qui me plut immédiatement. Son assistant – notre hôte –, ancien directeur d'une usine métallurgique du bassin du Donetz, était un gaillard bruyant et bien vêtu, qui parlait d'abondance et contait sans arrêt des histoires désopilantes. Le deuxième assistant, jeune fonctionnaire du G.P.U., était un joli garçon brun qui parlait fort peu mais qui écoutait de toutes ses oreilles. Enfin, le quatrième membre de la Section était un rédacteur en chef de journal, originaire d'une localité de ma province natale.

Chacun de nous, pendant le dîner, s'efforçait de prendre la mesure des autres. Je m'arrangeai pour citer négligemment, dans le cours de la conversation, les noms des amis influents que je possédais et je fis même allusion aux relations que j'entretenais avec le Commissaire Ordzhonikidze. Tandis que je citais les noms des fonctionnaires du G.P.U. que je connaissais dans ma ville natale, je remarquai que le jeune fonctionnaire du G.P.U., malgré lui, rectifiait la position. Si je procédais de la sorte, c'est que je n'ignorais pas que, quelles que fussent les tâches qui m'attendaient, j'aurais besoin de tout le prestige politique dont j'étais capable de m'auréoler.

Après le dîner, nous tînmes une conférence officielle, au cours de laquelle on nous initia, Iuri et moi, aux plans qui devaient être mis en application dans le secteur, en même temps qu'on nous renseignait sur le caractère des différents fonctionnaires locaux des exploitations collectives dont la surveillance allait nous incomber. Heureusement, pour nous, les récoltes s'annonçaient belles dans la région. Notre tâche consisterait donc seulement à présider à leur conservation, à superviser les moissons et à veiller à ce que le Gouvernement touchât bien la part qui lui revenait. Toutes les moissons devaient être achevées pour le premier septembre.

Le lendemain matin, le camarade Somanov me convoqua dans son bureau particulier :

— Ton expérience de l'agriculture est plus vaste que ne l'est généralement celle de nos Représentants Accrédités, me dit-il, ce qui est une bonne chose. Mais je tiens à t'avertir : tu vas voir autour de toi quantité de souffrances et ce sera à toi – à toi seul – de te tirer d'affaire pour le mieux. Je ne me permettrai pas de t'indiquer comment il faut t'y prendre. Je me bornerai à te dire ceci : ne laisse pas ton courage t'abandonner ou tu deviendras un inutile – inutile pour toi-même, et inutile pour le travail qui t'a été confié. Fais ce que tu crois devoir faire et n'écoute personne. Si tu arrives à mener à bien l'application du plan dans ton secteur, tout le reste sera oublié, mais si tu n'y parvenais pas… tu sais comme moi quelles en seraient pour toi les conséquences. Je t'aiderai de mon mieux. Les présidents des fermes collectives et le président du Soviet du village attendent ton arrivée. Va, et bonne chance !

Je me retrouvai bientôt, une fois de plus, sur la route avec Iuri. Les villages dont il devait s'occuper étaient à une douzaine de kilomètres de ceux qui m'étaient confiés à moi ; aussi, lorsque nous arrivâmes à Logina, qui allait être mon quartier général, je sautai de voiture devant le bâtiment du Soviet, laissant mon camarade poursuivre sa route.

Dans les locaux du Soviet – petits, mais propres – je tombai au plein milieu d'une conférence. Dès que je me fus présenté aux autorités du village, et après leur avoir exhibé mon mandat de Représentant Accrédité de la Section Politique et du Comité Régional, je les priai de continuer leurs travaux. J'appris que le Président du Soviet se nommait Belousov et qu'il avait une peur bleue du Secrétaire local du Parti, le camarade Kobzar. Un certain Karas, directeur de la section des tracteurs mécaniques, assistait également à la réunion.

— Camarade Kravchenko, me dit-il, c'est toi qui commandes ici dorénavant : à toi, par conséquent, de présider le meeting.

— Non, non, protestai-je, continuez, je vous en prie ; je me contenterai de vous écouter, si vous le voulez bien. Désormais, camarades, nous devons travailler en commun ; or, vous connaissez les problèmes locaux beaucoup mieux que moi et il me faut m'en remettre à vous. Toutefois, c'est moi qui suis responsable et qui dois prononcer finalement les décisions à adopter. J'aimerais diriger vos débats demain, pour la première fois, et je compte que vous voudrez bien préparer d'ici là les documents et les renseignements qui me sont nécessaires. Dans l'intervalle, veuillez continuer la discussion que vous aviez entamée avant mon arrivée.

Le meeting se poursuivit. Les présidents des exploitations collectives prenaient la parole à tour de rôle et chacun d'eux affirmait que si l'on ne donnait pas de quoi manger à ses fermiers, les malheureux n'auraient même pas la force d'engranger la nouvelle récolte.

— Mes hommes meurent de faim, déclarait l'un des présidents, et ceux qui sont trop malades restent chez eux, de sorte qu'on ne peut pas compter sur eux pour le travail. Beaucoup d'autres tomberont malades ou mourront avant le commencement des moissons. Qu'allons-nous faire pour y remédier ?

Belousov et Kobzar se bornèrent à répliquer par des généralités et d'abondantes citations empruntées aux directives officielles du Parti ; ils me donnèrent l'impression de deux brouillons perplexes qui, au fond, se désintéressaient de la question. « Je devrais compter sur les paysans eux-mêmes, songeai-je, et non sur ces fonctionnaires, si j'en juge par leur attitude de ce soir. » On voyait bien que les fonctionnaires du Soviet et du Parti s'étaient habitués à la famine ; il faudrait arriver à triompher de leur apathie si l'on voulait que la récolte fût rentrée.

— Viens coucher chez moi, me proposa Belousov à l'issue de la réunion. Tu dois être fatigué de ton voyage ?

— Je serais heureux que tu viennes chez moi, coupa l'un des présidents d'exploitations collectives. Je m'appelle Chadaï ; ma famille n'est guère nombreuse, et je pourrai te donner une chambre particulière.

Je décidai immédiatement d'accepter l'invitation de Chadaï ; plus j'approcherais les exploitations collectives, mieux cela vaudrait. Je serrai des mains à la ronde et m'en fus avec Chadaï, un brave homme entre deux âges, intelligent et sans façons dont l'agréable visage prévenait en sa faveur. Un autre président de *kolkhoze,* Demchenko, nous accompagnait.

— Mes amis, leur dis-je comme nous arrivions à destination, allons d'abord voir les écuries, si vous le voulez bien. C'est ainsi que j'ai été élevé : avant d'aller nous coucher, me disait jadis mon vieux grand-père, à Alexandrovsk, assurons-nous que les chevaux et le bétail ne manquent de rien.

— Tu es donc de souche paysanne ?

— Pas tout à fait, camarade Demchenko, mais j'ai beaucoup vécu à la campagne.

À la lueur d'une lanterne, je m'aperçus que les chevaux étaient dans leurs stalles mais qu'ils n'avaient pas de fourrage ; en outre, l'écurie était plutôt mal tenue.

— Ce fils de chienne a encore négligé de faire son travail ! s'écria Chadaï. Il aura de mes nouvelles demain matin !

— Je ne sais qui est censé s'occuper des écuries, lui déclarai-je, mais il me semble que tu es le premier à blâmer. Tu es le président et, si quelque chose ne va pas, c'est ta faute : voilà quel est le véritable sens du mot « responsabilité ».

— Je reconnais que tu n'as pas tort, fit humblement Chadaï, mais tout cela n'est pas aussi facile que tu l'imagines. Quand les gens n'ont pas de quoi manger, vois-tu, ils travaillent mal et n'arrivent pas à s'intéresser à leur besogne.

— Oui, appuya Demchenko, ce n'est pas facile… Enfin, bonne nuit tous deux ; à demain !

Dans la maison, je vis la femme et les enfants de mon hôte ; malgré leurs visages amaigris et leur expression égarée, il était évident qu'ils avaient tout de même moins souffert que la grande majorité des paysans.

— Camarade, demandai-je à mon hôte, veux-tu me dire franchement, d'homme à homme et à titre tout à fait officieux, quelle est au juste la situation des paysans dans ta région ? Quels sont vos plans pour les moissons ? Dans quel état sont vos machines agricoles ? Ne me cache rien ; sois franc avec moi, au contraire, et rappelle-toi que nos intérêts à tous deux sont les mêmes.

— Je ne sais trop par où commencer, camarade Kravchenko. La récolte ne s'annonce pas trop mauvaise et les machines sont à peu près en état, encore qu'il leur manque certaines pièces sans lesquelles on ne peut rien faire.

— Fais-moi une liste de ce qui vous manque et je la transmettrai à la Section Politique de Petrovo.

— Je te remercie, cela nous sera bien utile… Une autre chose qui va mal, c'est l'alimentation des chevaux : nous manquons d'avoine. On pourrait bien en faucher un peu sur la nouvelle récolte, mais c'est rigoureusement défendu.

— Défendu ou non, nous le ferons si tu le crois nécessaire, répliquai-je. J'en prends l'entière responsabilité. Ce sera l'un de nos premiers soins, demain matin. Sans chevaux, on ne peut rien faire, et sans avoine nous ne tarderions pas à n'avoir plus de chevaux.

— J'ai bien peur que Belousov et Kobzar ne l'entendent pas de cette oreille, objecta Chadaï.

— Laisse-moi faire ; je m'occuperai d'eux.

— Très bien… Enfin, camarade Kravchenko, ce qui va plus mal que tout, c'est la santé des paysans eux-mêmes. Ils meurent comme des mouches et ceux qui ne sont pas encore morts sont trop faibles et trop mal en point pour se tenir debout. Qui donc va faire la moisson ? J'ai supplié le Soviet de nous prêter un peu de grain et finalement ils m'en ont envoyé treize *pouds,* mais je ne suis pas Moïse, moi, ni Jésus : comment pourrais-je nourrir des milliers de

personnes avec treize *pouds* ? Je t'assure, camarade, que j'ai vu la mort de près, quand j'étais soldat, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi terrible que ce qui se passe en ce moment dans mon propre village…

Il plongea son regard dans le mien :

— Camarade Représentant Accrédité, me dit-il, si tu veux que les moissons se fassent, il te faut d'abord sauver les gens de la famine. En ce qui me concerne, je n'ai plus la force de supporter l'affreuse misère qui nous entoure : je n'en peux plus, je n'en peux plus !…

— Je ne te promettrai qu'une chose, camarade Chadaï, lui répliquai-je : j'essaierai. Demain matin, nous nous lèverons de bonne heure et nous irons de maison en maison. Je veux me rendre compte de la situation par moi-même avant de passer à l'action.

*
* *

Les horreurs que je vis ce matin-là, tandis que je faisais avec Chadaï la tournée des maisons, il n'y a pas de mots pour les exprimer. Sur le champ de bataille, on meurt vite ; on a au moins la possibilité de se défendre ; on est soutenu, enfin, par l'esprit de corps et par le sentiment du devoir. Dans ce village terrassé par la famine, au contraire, les gens mouraient lentement, hideusement, à petit feu, dans la solitude la plus complète et sans même avoir la consolation de se sacrifier pour une grande cause. Il avait suffi d'une décision de politiciens, arrêtée dans une capitale lointaine, devant le tapis vert d'une conférence ou la table bien garnie d'un banquet, pour transformer tous ces pauvres gens en de véritables animaux pris au piège que l'on laissait mourir de faim, chacun dans son coin.

Le plus effrayant spectacle, c'était celui qu'offraient les petits enfants, avec leurs membres d'une maigreur squelettique, et leurs ventres boursouflés et gros comme des ballons. La famine avait dépouillé leurs petits visages de la moindre trace de jeunesse et leur avait imprimé d'affreux rictus de gargouilles ; seuls, leurs yeux conservaient encore quelque chose de la naïveté de l'enfance. Partout, dans le village, nous nous heurtions à des hommes et des femmes qui gisaient sans mouvement, le corps et le visage atrocement marqués par la faim, le regard vide…

Après avoir frappé plusieurs fois à une maison sans obtenir de réponse, je poussai la porte et entrai, plein d'appréhension ; traversant un étroit couloir, je pénétrai dans l'unique pièce du pauvre logis. Mon regard fut d'abord attiré par la flamme d'une veilleuse qui brûlait devant une icône, au-dessus d'un grand lit, puis j'aperçus, étendu sur ce même lit, le corps d'une femme dans la force de l'âge, les mains croisées sur la poitrine et le buste couvert d'une blouse ukrainienne à dessins brodés. Au pied du lit se tenaient une vieille femme et deux enfants, un garçon de onze ans à peu près et une fillette d'une dizaine d'années ; tous deux pleuraient à grosses larmes, en répétant, avec l'intonation monotone des paysans : « Maman ! chère petite maman ! »… C'est alors qu'en promenant mes yeux autour de moi, je découvris un homme au corps inerte et gonflé, allongé sur une planche placée au-dessus du gros poêle.

Ce qui contribuait à faire de ce tableau une véritable scène de cauchemar, ce n'était pas tellement la morte sur son lit mais surtout l'aspect qu'offraient les quatre personnes vivantes enfermées dans la pièce. Les jambes de la vieille femme étaient incroyablement enflées ; quant à l'homme et aux deux enfants, ils avaient visiblement atteint le dernier stade de l'inanition. Il ne me restait plus qu'à me retirer en hâte, tout en maudissant ma curiosité – ce que je fis.

Dans la maison voisine, nous trouvâmes un homme d'une quarantaine d'années qui réparait une vieille chaussure, assis sur un banc ; il avait lui aussi le visage affreusement

enflé. Auprès de lui, un petit garçon qui avait dû être naguère un charmant enfant, mais qui était maintenant à peu près réduit à l'état de squelette, lisait un livre ; à l'arrière-plan, une grande femme efflanquée s'affairait autour du poêle.

— Que diable peux-tu bien faire cuire, Natalka ? s'enquit Chadaï.

— Tu le sais bien, répliqua-t-elle d'une voix courroucée.

Chadaï me tira par la manche et nous sortîmes de la maison.

— Pourquoi cette femme nous a-t-elle si mal reçus ? demandai-je à mon compagnon.

— Parce que… parce que… Ah ! j'ai honte de te le dire, Victor Andreïevitch : elle était en train de faire cuire du fumier de cheval avec quelques herbes.

La première idée qui me vint fut de retourner sur mes pas pour interrompre cette ignoble cuisine, mais Chadaï m'en empêcha :

— Ne te mêle pas de cela, je t'en prie. Tu ne sais pas comment sont ces pauvres gens quand ils meurent de faim : si tu t'avisais de toucher à sa marmite, la malheureuse serait capable de te tuer.

Quand nous eûmes visité une douzaine de maisons, je cédai à la prière de Chadaï qui me demandait de ne pas pousser plus loin mon tour d'inspection :

— À quoi bon, me dit-il, puisque c'est partout la même chose ? Tu en sais maintenant bien assez.

Mon devoir me semblait clair ; la situation était trop désespérée pour qu'on pût se contenter de demi-mesures : quelles que dussent en être pour moi les conséquences, il me fallait agir sans me préoccuper des lois et des règlements. Si je n'arrivais pas à remettre sur pied ces malheureux paysans mourant de faim, toutes mes autres mesures ne serviraient de rien. Aussi, dès que je fus rentré chez Chadaï, j'écrivis au camarade Somanov, chef de la Section Politique du district, une lettre que je lui fis porter par messager spécial… Dans la soirée, mon estafette me rapportait la réponse :

« Je n'ignore rien de ce que tu as pu constater, écrivait Somanov ; néanmoins, je te prie de bien réfléchir et de peser soigneusement le pour et le contre avant de décider quoi que ce soit. Ce que tu te proposes de faire constitue une grave infraction aux ordres que tu as reçus. Fais ce que tu juges nécessaire, mais seulement si tu ne vois pas d'autre expédient possible. De mon côté, je vais essayer de te trouver un peu de grain, mais, en toute franchise, je ne me fais guère d'illusions sur mes chances de succès. »

Cette réponse me satisfit : Somanov ne disait pas non – ce qui était déjà quelque chose. Ce que j'avais décidé était bien simple : j'allais faire faucher un peu d'avoine pour nourrir les chevaux, et un peu d'orge, en bordure des champs, à donner à la population. Ce fauchage prématuré, dans les *Izvestia* qui s'étalaient sous mes yeux, était stigmatisé comme un acte de « sabotage *kulak* » et un « vol au préjudice de l'État » ; c'est pour avoir commis ce « crime » que d'innombrables paysans étaient arrêtés et déportés en masse…

Je priai Chadaï et Demchenko de convoquer les deux maîtres d'école du village, la femme médecin de l'endroit et quelques femmes des *kolkhozes* choisies parmi les plus capables et les plus intelligentes ; en même temps, j'envoyai chercher Belousov, Kobzar et Karas. Tous ces gens, rassemblés autour de moi dans l'expectative, se demandaient visiblement quel nouveau lapin j'allais sortir de mon chapeau de prestidigitateur officiel du Parti, et certains d'entre eux, Kobzar notamment, ne prenaient même pas la peine de cacher le scepticisme que leur inspiraient mes procédés et ma personne.

— Je vous ai demandé de venir ici, camarades, commençai-je, parce que j'ai besoin de votre avis. Je suis heureux de voir que le Président du Soviet, le Secrétaire du Parti et le Directeur de la Section des tracteurs mécaniques sont parmi vous. Ce matin, j'ai visité le village, maison

par maison, et je sais maintenant ce qui s'y passe. L'état de santé des enfants m'alarme particulièrement. Comment peut-on demander à des hommes et à des femmes de travailler, alors qu'ils savent leurs enfants en train de mourir de faim à la maison ?... Voici quel est mon plan : Chadaï me dit qu'il existe dans le village plusieurs maisons vides ; je vous demande, à vous, les femmes, de les nettoyer, de les blanchir à la chaux et, d'une façon générale, de les rendre habitables. Nous nous occuperons en premier lieu des enfants et nous les abriterons dans ces maisons où ils demeureront jusqu'à ce que les moissons soient terminées. Vous les surveillerez, vous leur ferez couper les cheveux, prendre des bains et vous aurez soin de les vacciner contre le typhus. Pour la nourriture, il suffira de dresser quelques grandes tables dans les jardins de nos maisons d'enfants et de se procurer quelques grandes marmites pour faire cuire les aliments. Êtes-vous prêts à m'aider ?

— Bien sûr, que nous sommes prêts, répondit l'une des femmes présentes, mais que donnerons-nous à manger à ces enfants ?

— Je répondrai plus tard à cette question. Pour l'instant, je vous demande seulement de m'indiquer la personne que vous jugez capable d'assumer la responsabilité des enfants confiés à vos soins ?

— Kononenko, s'écrièrent plusieurs personnes... Ivan Petrovitch, le maître d'école.

— Ivan Petrovitch, poursuivis-je en me tournant vers le vieil homme à barbe blanche que l'on me désignait, puisque tes concitoyens ont confiance en toi, je te ferai confiance, moi aussi. Dorénavant, les enfants sont entièrement placés sous ta responsabilité. Tu n'as qu'à recruter les assistants dont tu as besoin ; en ce qui me concerne, tu peux être assuré que je ferai tout ce que je peux pour t'aider... Et si quelqu'un cherchait à t'ennuyer dans ta besogne, ne manque pas de me le faire savoir immédiatement.

— J'accepte de grand cœur, répondit le vieux maître ; comment pourrais-je refuser de m'occuper de ces enfants qui sont ceux de mon village ? Procure-moi seulement de la nourriture, poursuivit-il avec des larmes dans la voix, et je me charge du reste.

— Je te remercie, Ivan Petrovitch. Mets-toi au travail : la nourriture viendra, je te le promets.

Là-dessus, je congédiai tout le monde, sauf les personnalités officielles que je fis entrer avec moi dans une autre pièce :

— Camarades, leur dis-je quand j'eus fermé la porte : au travail ! Je vous prie de ne pas vous formaliser de ce que je vais vous dire. Soyez persuadés que je connais aussi bien que vous les lois et règlements – mieux même, sans doute. Pourtant, je vais donner aux fermiers collectivistes l'autorisation de faucher de l'avoine pour nourrir les chevaux ; je vais également permettre qu'on fauche l'orge en bordure des champs et dans les endroits où elle est déjà parvenue à maturité... Vous allez immédiatement battre ce grain et le tenir prêt, pour que l'on puisse distribuer à chaque famille un kilogramme de gruau par jour. Vous veillerez à ce que cette ration soit progressivement augmentée, afin que tout le monde soit assez fort pour travailler quand viendra le moment des moissons. En outre, vous fournirez à Ivan Petrovitch une quantité de gruau suffisante pour nourrir les enfants placés sous sa charge. Je vous autorise également à abattre le nombre de porcs qu'il faudra parmi les bêtes appartenant à la collectivité pour avoir un peu de viande et de graisse à joindre aux bouillies des enfants.

À mesure que je parlais, une expression d'inquiétude, qui se transforma bientôt en une véritable grimace d'horreur, envahissait le visage des fonctionnaires villageois.

Leur pensée se lisait clairement dans leurs yeux : *Cet homme est-il devenu fou ?* se demandaient-ils manifestement. *Veut-il donc nous faire tous fusiller, et lui avec nous ?*

— Mais, camarade Kravchenko... commença Kobzar.

— Il n'y a pas de « mais », interrompis-je. Faites ce que je vous ai dit. J'en prends l'entière responsabilité.

— J'ai le devoir d'en informer la Section Politique ! s'écria Belousov en se levant d'un bond.

— Camarade Belousov, s'interposa le directeur de la section des tracteurs mécaniques, tu as tort. Lorsque le Représentant Accrédité du Comité Régional nous donne des ordres, il sait ce qu'il fait et nous n'avons qu'à nous taire.

— Je ne vous empêche pas d'informer qui vous voudrez, me hâtai-je d'ajouter : vous en avez le droit. Mais je vous demanderai des comptes si vous n'exécutez pas mes instructions. En ce qui te concerne, camarade Kobzar, si tu ne veilles pas à faire exécuter mes ordres immédiatement et sans délai, cela te coûtera ta carte de membre du Parti. C'est tout, camarades.

J'allais sortir quand je sentis une main serrer la mienne dans une étreinte pleine de gratitude : c'était Chadaï. Peu après, Demchenko m'abordait :

— Je t'aiderai, quand bien même cela devrait me coûter la vie, me glissa-t-il à l'oreille dans un chuchotement rauque... Dis-moi, maintenant, puisque te voilà dans le bain, si tu t'occupais un peu de la Coopérative ? Viens avec moi, je vais te présenter à son directeur, Makarenko.

Le magasin de la Coopérative était sale et dans un état de complet abandon. À l'exception de quelques bustes en plâtre de Staline et de quelques piles de portraits lithographiés offrant l'effigie d'autres leaders notoires, les rayons ne contenaient rien. Makarenko lui-même était un petit homme timide et obséquieux, tout confit en servilité. Je le mis brièvement au courant de ce que j'avais décidé pour l'alimentation des enfants et lui demandai de m'aider.

— Je sais, lui dis-je, que tu as des vivres cachés. Donne-les-moi ; je te rembourserai en grain sitôt la récolte terminée. Cela ne fera de mal à personne.

Le bonhomme prit un air effrayé. On le sentait déchiré entre la peur de contrevenir aux instructions qu'il avait reçues et la crainte de mécontenter un délégué du Parti.

— Oui, camarade, reconnut-il, j'ai mis de côté un peu de sel, du sucre, du poisson fumé, du savon et une dizaine de *pouds* de gruau ; je veux bien te remettre tout cela si les membres des *kolkhozes* s'engagent par écrit à me rembourser en grain, mais il me faut solliciter d'abord la permission du Bureau Central du District. Je te donnerai la réponse demain. En attendant, je peux toujours te donner un conseil : pendant que tu y es, pourquoi ne vas-tu pas voir à la Station Beurrière ?

— Que veux-tu dire ?

— On appelle ainsi l'endroit où nous livrons tout notre lait, m'expliqua Demchenko. C'est là qu'on transforme ce lait en beurre destiné à l'exportation.

— À l'exportation !

— Oui, camarade Kravchenko, pour l'étranger. On enveloppe ce beurre dans des papiers sur lesquels il y a des mots écrits dans un charabia que je ne comprends pas... Que veux-tu, la famine est une chose et le besoin de devises étrangères en est une autre.

— Très bien, déclarai-je. Conduis-moi là-bas.

La fabrique de beurre était située à quelque distance du village. Son directeur, un membre du Parti, brave homme fort aimable mais profondément malheureux, me fit visiter l'établissement. Dans l'une de ses salles, je vis du beurre que l'on découpait en pains pour l'envelopper dans des feuilles de papier où l'on pouvait lire l'inscription suivante, en anglais : USSR BUTTER EXPORT.

— Je sais bien que nos paysans meurent de faim, soupira le directeur de la fabrique, et mon cœur saigne quand je vois tout ce beurre qui s'en va pour gaver des étrangers déjà trop bien

nourris, mais que puis-je faire ? J'ai des ordres. Je suis très en retard sur mon plan et il est certain que je vais être puni. Les paysans volent le lait – ils ont si faim ! D'ailleurs, les vaches ne donnent que peu de lait, par suite du manque de fourrage.

— Il faut tout de même que tu trouves le moyen de m'aider, lui dis-je. Les enfants ont besoin de manger. N'y a-t-il pas quelque sous-produit du beurre que nous puissions utiliser pour eux ?

— C'est facile à dire, camarade, mais je suis comme Makarenko, vois-tu. Non seulement je dois exécuter les plans qui me sont imposés par le pouvoir central, mais encore il me faut nourrir les fonctionnaires de la région. Kobzar, Belousov, leurs assistants – toute cette bande exige de moi du beurre et du lait.

— Quoi qu'il en soit, je te prie de noter que le petit-lait, dorénavant, devra être intégralement réservé à la consommation des enfants.

— Moi, je ne demande pas mieux, mais il me faudra l'assentiment de mes supérieurs.

Le directeur de l'usine à beurre se recueillit un instant et reprit tout à coup, en ramassant tout son courage :

— Et puis non, tiens. Je vais faire ce que tu me demandes. Dis à tes subordonnés qu'ils peuvent venir demain chercher le petit-lait… Moi aussi, camarade, j'ai des enfants. Je sais ce que c'est.

En regagnant le village, je me sentais bouillir de colère. Ainsi, en pleine famine, on expédiait du beurre à l'étranger ! Il me semblait voir les habitants de Londres, de Berlin ou de Paris en train de manger tranquillement ce beurre à estampille soviétique… Je croyais les entendre échanger entre eux leurs réflexions : « Faut-il qu'ils soient riches, tout de même, ces Soviets, pour être capables d'exporter du beurre !… Pas de doute, voilà une preuve tangible des résultats obtenus par le socialisme appliqué ! »

Comme je traversais les champs qui s'étendaient en bordure du village, je n'y entendis résonner aucun de ces jolis chants ukrainiens dont nos paysans avaient coutume, naguère encore, d'accompagner leur travail. Les pauvres gens ne savaient même plus chanter…

En parcourant les champs des *kolkhozes,* je constatai qu'on avait commencé à faucher l'orge et l'avoine. Dans les villages de mon secteur, plusieurs centaines d'enfants avaient été groupés dans les jardins des maisons inoccupées qui allaient être désormais les leurs et l'on s'occupait de les baigner et de les nettoyer. Le vieil Ivan Petrovitch surveillait les opérations, entouré d'une vingtaine d'assistants, hommes et femmes, choisis par lui. La femme de Chadaï était au nombre des travailleuses qui s'affairaient au blanchiment de nos maisons pour enfants.

Ce spectacle me rasséréna quelque peu et la colère qui m'animait, l'instant d'avant, fit place à la gratitude que m'inspirait le dévouement de ces braves gens. Je les avais vus mornes et passifs devant les fusils et sous le fouet ; je les trouvais maintenant pleins d'entrain pour accomplir dans l'allégresse une besogne qui ne leur était pas imposée par la crainte du châtiment.

… Nous étions en train de dîner, ce soir-là, quand un valet d'écurie vint chercher Chadaï : un cheval venait de crever. Mon hôte ordonna de dépouiller la bête et d'aller jeter sa carcasse loin du village, en ayant soin de l'arroser de pétrole et de la recouvrir de chaux vive. Sans ces précautions, m'expliqua-t-il, les paysans affamés auraient dévoré la charogne de l'animal.

Peu après, le maître d'école et la femme médecin firent leur apparition. Ils m'apportaient de bonnes nouvelles : tout marchait à souhait dans leur travail. L'orge nouvelle avait été séchée au four et les enfants des collectives, dès le lendemain, pourraient faire enfin un bon déjeuner. On avait déjà abattu plusieurs porcs.

— Nous savons ce que tu as obtenu à la beurrerie, me dit Ivan Petrovitch. Certes, du petit-lait, c'est très bien, mais cela ne pourra suffire à certains enfants trop affaiblis ; pour ceux-là, il faudrait du lait entier.

Je réfléchis rapidement. Au point où j'en étais, me dis-je, et puisque j'avais déjà enfreint tant de règlements et commis tant d'actes de « sabotage *kulak* », je ne risquais pas grand-chose en allant un peu plus loin encore :

— Chadaï, dis-je à mon hôte, je t'autorise officiellement, et devant témoins, à ne plus livrer de lait aux fonctionnaires qui en touchaient jusqu'à maintenant et à réserver un tiers de ta production laitière totale à l'usage de nos foyers d'enfants. Tu préviendras Demchenko pour qu'il procède de même dans son *kolkhoze*.

Cette nuit-là, dans mon lit, je songeai longtemps à la nouvelle catégorie de privilégiés qu'abritait le village : ces fonctionnaires du Parti et du Soviet local qui touchaient du lait et du beurre, ainsi que des provisions diverses fournies par la Coopérative, alors que tout le reste de la population mourait de faim. Ils obéissaient aveuglément, comme des esclaves, aux ordres qui leur venaient du pouvoir central et ne se préoccupaient en aucune façon des souffrances du menu peuple. La corruption de l'esprit, chez ces privilégiés, avait atteint un degré incroyable ces gens qui, quelques années plus tôt, n'étaient eux-mêmes que de pauvres paysans, avaient déjà perdu tout souvenir de leur condition d'origine. Ils formaient maintenant une caste à part, une clique nettement scindée du reste de la population où chacun s'épaulait l'un l'autre ; pratiquement, ils formaient une véritable bande de complices, ligués contre la communauté.

Le lendemain matin, j'allai inspecter les faucheuses et les batteuses mécaniques. Les pièces détachées que j'avais demandées à la Section venaient d'arriver et l'on travaillait à remettre en état les machines. Un membre du bureau d'un *kolkhoze* était en train de me conter ses ennuis lorsqu'un paysan s'approcha de lui et lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Parle tout haut, pour que le Représentant Accrédité puisse t'entendre, lui enjoignit le fermier.

— Eh bien ! voilà, camarade Représentant Accrédité, fit l'homme. La nuit dernière, un cheval a crevé ; on l'a dépouillé et on a jeté du pétrole et de la chaux vive sur sa carcasse, mais ce matin, quand on a voulu l'enterrer, le corps du cheval avait disparu. Toute cette viande morte et souillée avait disparu au cours de la nuit. Mon Dieu ! camarade, où en sommes-nous arrivés !

*
* *

Le moment approchait où l'on allait commencer les moissons. Un esprit nouveau s'était emparé du village. La plupart des familles avaient un ou plusieurs de leurs enfants dans le *kindergarten* d'Ivan Petrovitch ; en outre, on avait distribué de l'orge à tous les membres des fermes collectives. Un matin, comme je restais à bavarder avec les paysans, après une allocution que je venais de faire à une réunion de fermiers des *kolkhozes,* un paysan apporta une *balalaïka,* tandis qu'un autre se mettait à jouer de l'accordéon et, pour la première fois depuis longtemps, j'entendis résonner les accents familiers de nos vieilles chansons ukrainiennes. J'en avais le cœur tout réchauffé.

Soudain, un jeune homme surgit devant moi, si ému qu'il pouvait à peine parler. Finalement, pourtant, il trouva la force de me faire part du message dont on l'avait chargé :

— Camarade Représentant Accrédité, on te demande au Soviet ! Il y a quelqu'un qui veut te voir… Quelqu'un qui vient du… de la… du G.P.U. !

Ceux des paysans qui avaient entendu les paroles du jeune homme s'arrêtèrent tout net de chanter. Les trois lettres fatales leur avaient porté un coup. En un clin d'œil, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans la foule qui m'entourait : le camarade Kravchenko était convoqué par la police secrète ! Aussitôt un silence profond tomba comme une chape sur l'assistance. C'est que chacun, dans le village – les présidents de *kolkhozes* me l'avaient bien dit – s'attendait à me voir châtié pour avoir donné à manger à la population.

Au local du Soviet, je trouvai le beau jeune homme du G.P.U. dont j'avais fait la connaissance quelque temps auparavant à la Section Politique. Kobzar et Belousov étaient avec lui. Je m'adressai à Kobzar :

— Pourquoi n'étais-tu pas à la réunion de ce matin ? lui demandai-je. Je t'avais dit de venir.

— Je regrette, mais j'avais autre chose à faire, répliqua-t-il d'un ton aigre.

— Camarade Kravchenko, intervint le fonctionnaire du G.P.U., je désirerais t'entretenir en particulier.

— Très bien. Viens avec moi jusqu'à mon bureau du *kolkhoze*.

Pendant le trajet, nous parlâmes de la situation du village, des chances qu'il y avait d'avoir une bonne récolte, et d'autres questions générales.

— Camarade Skopine, fis-je enfin lorsque nous fûmes installés dans mon bureau, venons-en au fait. Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Nous avons recueilli plusieurs dépositions et déclarations officielles concernant ta conduite dans ce village, répondit-il. En gros, elles peuvent se résumer comme suit : il paraît que tu te moques de la loi, que tu ignores les instructions du Parti et que tu malmènes les autorités locales ?

— Camarade Skopine, répliquai-je, tu viens de dire : « Nous avons recueilli. » Ce *nous* désigne-t-il le chef de la Section Politique ? Est-ce sur son ordre que tu es venu me trouver ?

— La question n'est pas là.

— Toute la question est là, au contraire. T'a-t-on autorisé à m'interroger ?

— Je suis venu pour une simple conversation amicale. Il ne s'agit pas d'un interrogatoire.

— Eh bien, camarade Skopine, je vais tout de même te répondre : je fais ce que je crois devoir faire et je n'ai pas à discuter ma conduite avec toi. Seul, le chef de la Section Politique a qualité pour m'interroger. En tant que Représentant Accrédité du Comité Régional, je ne dois de comptes qu'à ce Comité. Les autorités locales doivent m'aider et m'obéir. Or, les autorités, dans ce village, ne songent qu'à se remplir la panse de bonnes choses tandis que tout le monde meurt de faim alentour. J'ai dressé des listes où le nom de chaque fonctionnaire est accompagné de tout ce qu'il a touché à la Coopérative et dans les fermes collectives pour son usage personnel. Je sais fort bien quels sont ceux qui m'ont dénoncé, mais je sais aussi que ces gens-là se payent de belles petites orgies et bombances d'ivrognes… Je sais pas mal de choses, vois-tu.

— À te dire le vrai, camarade Kravchenko, je suis venu te voir de ma propre initiative. Le Chef n'en sait rien. J'avais décidé de parler un peu avec toi avant de lui mettre sous les yeux les rapports qui te concernent. On m'avait dit que tu prenais des vivres à la beurrerie et à la coopérative, que tu détournais des livraisons de lait appartenant à l'État et que tu faisais moissonner le grain avant la date fixée. Ce sont là des choses graves.

— Je te prie de faire ton rapport là-dessus à la Section Politique. Je te prie aussi de dire là-bas que je serai toujours prêt à répondre de tous mes actes. Je me rendrai moi-même à la Section, demain matin, pour y faire mon rapport… Et maintenant, camarade Skopine, veux-tu visiter le village avec moi ?

— Non, je n'ai pas le temps… Au revoir. Je me borne à faire ce que je considère comme mon devoir.

— Au revoir, camarade. Nous nous reverrons demain.

Le lendemain, je me présentais devant le camarade Somanov :

— Tu as eu parfaitement raison, me dit-il, de ne pas vouloir parler à Skopine sans mon autorisation. Les pauvres bougres de ton secteur qui t'ont dénoncé ne l'ont fait que par précaution, afin d'être à couvert au cas où les choses tourneraient mal pour toi. Je sais que tu as un rude travail. Je sais quels risques tu cours – et il va de soi qu'on me tiendra pour responsable, moi aussi. Si nous terminons dans les délais voulus les moissons et les livraisons de grains à l'État, nous sommes sauvés. Dans le cas contraire, nous paierons tous deux de notre tête.

— Je ne t'ai rien caché, camarade Somanov ; je t'ai tenu au courant de mes décisions, mais je veux en supporter seul le poids. Voici la lettre que tu m'as écrite et dans laquelle tu m'autorisais à faire comme je l'entendrais. Reprends-la.

Somanov prit la lettre que je lui tendais et la mit dans sa poche, puis il appela le camarade Skopine qui se présenta aussitôt :

— Apporte-moi, lui dit-il, le dossier complet des dénonciations concernant le camarade Kravchenko.

Le fonctionnaire du G.P.U. revint bientôt avec le dossier, le remit à Somanov et quitta la pièce. Le Chef de la Section me tendit alors l'épais dossier et me laissa le lire. J'en profitai pour noter les noms des mouchards du G.P.U. qui avaient rédigé des rapports contre moi et ceux des fonctionnaires qui m'avaient dénoncé. Somanov me reprit alors le dossier qu'il plaça dans son coffre-fort personnel et me promit de le détruire ultérieurement.

— J'irai te voir demain à Logina, me déclara-t-il. Fais en sorte que les fonctionnaires locaux soient là. Ils verront de quel bois je me chauffe.

De retour au village, je contrôlai sur les listes officielles de recensement les noms de mes dénonciateurs et je m'aperçus qu'ils étaient soigneusement disséminés à travers la région. L'un travaillait à la Coopérative, un autre à la fabrique de beurre ; un troisième appartenait à l'administration du *kolkhoze,* et un quatrième était conducteur à la section des tracteurs mécaniques. Le G.P.U. couvrait tout le territoire de ses espions afin d'avoir des yeux et des oreilles partout. Je compris qu'il existait, derrière les autorités proprement dites et les directeurs des consortiums économiques, tout un réseau d'espions : espions de la police secrète et espions du Parti qui s'ignoraient mutuellement. Ainsi, derrière le gouvernement visible, se dissimulait le *véritable gouvernement*.

Dans la journée, je me heurtai à Ivan Petrovitch ; enthousiasmé par son travail, il rayonnait littéralement.

— C'est merveilleux d'assister au retour de la santé chez les petits, me confia-t-il tandis que nous faisions quelques pas ensemble, et de les voir redevenir de véritables enfants. Mais nous savons tous à quels dangers tu t'exposes, Victor Andreïevitch, et le village tout entier s'inquiète de la visite que tu as reçue du G.P.U.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, répondis-je en souriant ; les dieux sont avec moi… jusqu'à maintenant, en tout cas. Je n'en suis pas moins heureux de savoir que les paysans se rendent compte de la situation. Ils vont maintenant avoir l'occasion de me payer de mes peines, tout en travaillant pour eux-mêmes par ricochet. Les moissons vont commencer ; je te demande, Ivan Petrovitch, au cas où il y aurait quelques paresseux dans la région, de faire circuler le mot d'ordre suivant : je n'ai pas besoin de remerciements, mais je veux du travail, encore du travail, jour et nuit. Tu n'as qu'à dire ceci à tes compatriotes : « Fermiers

collectivistes, voulez-vous sauver la tête du camarade Kravenchko ? – Dans ce cas, moissonnez, battez et livrez le grain dans les délais stipulés par le plan. » Il m'est difficile de leur demander cela moi-même, mais toi, tu peux le faire.

— Je le ferai, sois-en sûr. Tu ne manques pas d'amis, chez nous, et je t'affirme qu'il n'y aura pas de paresseux : nous y veillerons.

Le lendemain, quand j'arrivai au siège du Soviet, Somanov était déjà là et l'on percevait ses éclats de voix du dehors. Les fonctionnaires étaient assemblés devant lui au grand complet, jusques et y compris le directeur de la Coopérative.

— Le camarade Kravchenko est votre patron, déclarait le Chef de la Section Politique, et ses ordres ont force de loi. Le temps nous presse ; ce n'est pas le moment de gaspiller notre énergie en sottises. Mettez-vous au travail et aidez-le. Allez vous-même travailler dans les champs, ce sera très bon pour votre santé… Mais voici le Représentant Accrédité en personne !

Et l'excellent Somanov m'accueillit aussi chaleureusement que s'il ne m'eût pas vu depuis des années. Toutes ces démonstrations d'amitié, évidemment, n'avaient d'autre but que d'impressionner mes ennemis.

Nous quittâmes ensemble le local du Soviet et nous nous dirigeâmes vers le bâtiment qui abritait l'administration des *kolkhozes*.

— Victor Andreïevitch, me dit Somanov, je suis d'origine paysanne, comme toi, et les souffrances des paysans me touchent profondément. Des larmes, du sang, des morts, des déportations… Et pourquoi ? – Notre terre est fertile et nos paysans, courageux. Pourquoi donc faut-il que nous les laissions mourir de faim et de misère ? Plus je pense à tout cela et plus je sens s'accroître mon désarroi… Dans un jour ou deux, je t'enverrai encore un peu de farine, ainsi que quelques rations supplémentaires destinées aux ouvriers employés aux battages… Mais ce n'est pas cela que je voulais te dire. Je voulais te dire combien j'appréciais tout ce que tu as fait dans ce village, surtout ce que tu as fait pour les enfants.

Soudain, il s'arrêta court :

— Victor Andreïevitch, reprit-il au bout d'un moment, nous sommes, toi et moi, de bons communistes ; mais nous sommes aussi des êtres humains. Dorénavant, je répondrai de tout ce que tu feras comme si je l'eusse fait moi-même.

Deux jours plus tard, tout était prêt. À l'aube, je me fis conduire en voiture jusqu'aux champs et je pus constater que les membres des fermes collectives, hommes et femmes, m'y avaient déjà précédé. On avait commencé à faucher les épis et à les lier en gerbes. Les fonctionnaires locaux ne tardèrent pas à arriver, eux aussi, et à offrir leur aide. Le discours de Somanov avait porté ses fruits ! On respirait partout une atmosphère d'activité joyeuse.

La veille, dans la nuit, on avait amené de l'eau et de la nourriture sur les lieux mêmes du travail, et des tentes avaient été dressées pour abriter les petits enfants ; maintenant comme autrefois, les paysans allaient vivre en plein air jusqu'à la fin de la moisson. Avec ma permission, on avait abattu un bœuf et quelques porcs. Certes, il y avait bien peu de travailleurs qui eussent mangé leur saoul ; il y en avait bien peu qui ne fussent encore faibles ou malades – tout le monde, pourtant, ne cessa de travailler, au milieu des chansons et des plaisanteries, depuis l'aube jusqu'au crépuscule.

— Tout va bien, me souffla Ivan Petrovitch ; ils ont tous à cœur de sauver ta tête !

Et nous nous mîmes à rire tous deux.

Je passai toute la journée du lendemain à la ferme collective dont Demchenko était le président. Là aussi, le travail avait bien commencé et le moral des travailleurs s'avérait excellent. Quelques jours plus tard, alors même que la moisson n'était pas encore terminée,

des équipes de batteurs se mirent au travail et le grain ne tarda pas à s'amonceler par pleines voiturées.

Un jour, tandis que la moisson battait son plein, j'allai jusqu'aux champs de Demchenko. Avisant une faucheuse inactive, je courus jusque-là : son conducteur, épuisé, venait de perdre connaissance et un petit groupe de femmes s'employait à le ranimer. J'ordonnai de conduire le malade au village et je pris moi-même sa place sur la machine. Je n'avais pas conduit une faucheuse depuis les jours lointains de la Commune du Tocsin et je pris un inexprimable plaisir à m'y remettre.

Vers le crépuscule, quand un autre conducteur vint me relever, je constatai avec désespoir que j'avais perdu mon portefeuille. La perte de tout l'argent que je possédais au monde ne m'émouvait guère, mais j'avais perdu du même coup mon mandat de Représentant Accrédité et – ce qui était plus angoissant encore – ma carte de membre du Parti. J'eus beau faire des recherches le soir même et pendant toute la journée du lendemain, je ne retrouvai pas mon portefeuille et je dus me résigner à signaler ma perte à la Section Politique ainsi qu'au Comité Régional. Pendant des années, j'allais souffrir des conséquences de cet accident.

Un nouvel ennui m'arriva sous la forme d'un ordre transmis par la Section Politique :

« Suivant instructions émanant du Comité Exécutif Régional, l'église de votre village devra être aménagée en grange où l'on stockera les grains du Gouvernement. Ce travail devra être accompli dans les quarante-huit heures et son exécution signalée à la S.P. »

Cet ukase me troubla fort, car je ne pouvais ignorer les fâcheuses réactions qu'il allait entraîner chez les paysans. C'était un acte stupide, un bâton que l'on jetait dans mes roues au moment le plus décisif de ma récolte, mais Kobzar, Belousov et consorts l'accueillirent avec joie et se mirent allégrement au travail. Peu à peu, imperceptiblement, ils étaient devenus les ennemis de la population du village et tout ce qui risquait d'être désagréable aux autres leur causait une infinie satisfaction. Aussitôt, les Komsomols du village se chargèrent de dépouiller l'église de ses draperies, de ses images pieuses et de ses instruments du culte.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre parmi les travailleurs occupés dans les champs, et les paysans, abandonnant leur travail par bandes entières, se répandirent dans le village. Jurant, pleurant et priant tour à tour ils assistèrent avec une impuissance désolée au déménagement des objets sacrés. Non seulement ils souffraient du sacrilège que l'on commettait ainsi, mais encore ils considéraient la chose comme une insulte à leur dignité d'êtres humains.

— Ils nous ont déjà tout pris, entendis-je se lamenter un vieux paysan ; il ne nous restait plus rien. Et voilà qu'ils nous privent de notre dernière consolation ! Où baptiserons-nous nos enfants, désormais ? Où enterrerons-nous nos morts ? Où trouverons-nous un réconfort à nos chagrins ? Bandits ! Païens !

J'étais impuissant devant ce désespoir. Il me fallut toute une journée d'efforts, avec l'aide d'Ivan Petrovitch, pour arriver à faire reprendre son rythme normal au travail des champs. Au moment, enfin, où nous pouvions nous flatter d'y avoir réussi, voilà qu'un nouvel incident vint tout remettre en question. C'était le dimanche d'après. Le secrétaire des Komsomols du village, un imbécile au visage de fille qu'on appelait Chizh, s'avisa tout à coup de se pavaner à travers le village, sa petite amie au bras, en jouant de la *balalaïka* et en braillant des chansons antireligieuses. La scène, en soi, n'avait rien de bien nouveau, mais l'habillement des deux protagonistes acheva de mettre le feu aux poudres. Chizh et son amie arboraient des chemises de soie d'un rouge vif, serrées à la taille par des cordelières à glands d'or. Les paysans du village s'aperçurent immédiatement que ces oripeaux avaient été taillés dans les

anciennes draperies de l'église et leur indignation fut si vive qu'ils allaient lyncher pour tout de bon ces deux imbéciles, qui ne durent leur salut qu'à une fuite précipitée.

Sitôt informé de cet incident, je fis mander Chizh.

— Pourquoi as-tu volé les draperies de l'église ? lui demandai-je, hors de moi.

— Je ne les ai pas volées ; je les ai prises sans me cacher. D'autres camarades en ont fait autant.

— Ah oui ? Eh bien ! vous allez me faire le plaisir, toi et tes camarades, de restituer immédiatement tout ce que vous avez pris, tu m'entends ? Si tu tardais à t'exécuter, je te remettrais aux mains de la police, ainsi que tous les saligauds qui voudraient s'aviser de te défendre… Autre chose : aussi longtemps que je serai dans ce village, j'interdis formellement toute mascarade antireligieuse. C'est un ordre !

Quelques jours plus tard, le *kolkhoze* fit abattre un gros bœuf. La viande fut salée et mise dans la glace pour être ultérieurement consommée. Or, le soir même, Chadaï venait m'avertir qu'une partie de cette viande avait été volée. J'allai aussitôt chercher le camarade Karas à la section des tracteurs mécaniques et il consentit à me prêter main-forte. À minuit, nous nous mîmes en route ; Chadaï et Karas étaient armés de fusils de chasse, et moi de mon browning. Chacun de nous avait son idée sur les auteurs possibles du vol et nous étions bien décidés à vérifier ces idées sur-le-champ.

— Arrêtons-nous en route et prenons avec nous le camarade secrétaire Kobzar, proposai-je. Étant donné sa situation, il doit être au courant de ce qui se passe sur le territoire soumis à sa juridiction.

Quand nous arrivâmes chez Kobzar, nous trouvâmes la maison plongée dans une obscurité totale. Chadaï frappa et, n'obtenant aucune réponse, ouvrit la porte. Tout à coup, nous perçûmes un bruit de voix dans la nuit. J'entrai aussitôt sans barguigner et allumai ma torche électrique. Un cri de femme retentit dans la pièce. Je tournai le faisceau lumineux de ma lampe dans la direction de ce cri, et nous vîmes une jeune fille complètement nue qui s'efforçait de dissimuler son visage ; hurlant de peur, elle passa devant nous et s'enfuit dans la nuit.

Allumant une lampe à pétrole posée sur la table, je constatai qu'elle était chargée d'une bouteille de vodka avec deux gobelets et d'un grand plat de viande rôtie. Kobzar lui-même, à demi nu, était assis sur son lit, échevelé et abruti de stupeur. Dans une écuelle de bois placée sur une chaise, j'avisai un gros cœur de bœuf.

— Où t'es-tu procuré cette viande ? demandai-je au Secrétaire.

— Je… je l'ai achetée… à la Coopérative, bafouilla-t-il ; vous pouvez vérifier.

— Tu parles, que je vais vérifier ! Venez, camarades : laissons-le finir sa viande, y compris le cœur de bœuf.

Sous la conduite de Chadaï nous gagnâmes alors une maison située sur la lisière du village. C'est là, disait-on, que se tenaient ces « orgies » dont les paysans parlaient avec tant d'amertume. Lentement, prudemment et à petit bruit, nous nous approchâmes de la maison. Collant un œil au trou d'un volet, je découvris une pièce de vastes dimensions au centre de laquelle on remarquait une table abondamment garnie de bouteilles et de plats débordant de viande et de légumes. Près de cette table, un groupe d'hommes et de femmes, vautrés dans des attitudes pittoresques : il y avait là le directeur de la quincaillerie, le sous-directeur de la Coopérative, le meunier, et trois filles plus ou moins déshabillées.

Karas fut se poster à la porte d'entrée, Chadaï à la porte de la cour, et je frappai au carreau.

— Qui est là ? fit une voix effrayée.

— Le Représentant Accrédité. Ouvrez immédiatement ou je tire.

La porte s'ouvrit et la joyeuse scène d'intérieur dégénéra aussitôt en une panique et une confusion indescriptibles. Les femmes s'étaient mises à pleurer :

— Je suis venue parce que j'avais faim, pleurnichait l'une… Et moi, sanglotait l'autre, je suis venue parce qu'ils m'y ont forcée !…

Je leur ordonnai de s'habiller et de partir et j'enjoignis à mes deux compagnons de fouiller la maison. Ils y trouvèrent un *poud* de viande, tout un stock de graisse, de gruau et de miel, et plusieurs sacs de farine.

— Ainsi, tas de bon à rien, m'écriai-je plein de rage, vous volez la nourriture de vos concitoyens alors qu'ils meurent de faim !… Et vous avez le culot de vous dire communistes ! … Prenez-moi ces sacs de provisions sur votre dos, et en route pour le Soviet !…

J'eus soin de marcher derrière les trois voleurs jusqu'à ce que nous fussions arrivés au village. Le lendemain matin, des miliciens vinrent les cueillir pour les emmener à Piatikhatki où ils seraient jugés.

Quand l'histoire se répandit, les paysans donnèrent libre cours à leur indignation :

— Tu n'aurais pas dû les déférer à la justice, me reprochèrent beaucoup d'entre eux. Nous les aurions jugés bien mieux et bien plus vite que le tribunal.

Lorsque l'on commença à livrer les grains de la nouvelle récolte au hangar proche de la gare, je fis une découverte qui me laissa tremblant d'horreur : *dissimulés dans le mur de briques de ce hangar, il y avait des milliers de* pouds *de grain provenant de la récolte précédente !* C'étaient les réserves d'État pour le district, constituées sur l'ordre du Gouvernement et dont les autorités avaient caché jusqu'à l'existence aux populations accablées par la famine ! Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants étaient morts de faim, dans les villages, devant ce monceau de grain entassé à leurs portes.

Les paysans qui m'accompagnaient quand je découvris les « réserves d'État » n'en croyaient pas leurs yeux et juraient de rage. Je n'avais pas la force de les en blâmer, mais j'exigeai d'eux le secret le plus absolu sur ce qu'ils avaient vu, de peur qu'une pareille nouvelle vînt saper le moral de la population. Par la suite, j'appris que le Gouvernement, dans beaucoup d'endroits, avait accumulé ainsi d'énormes réserves, alors même que les paysans de la région mouraient de faim. Quelles étaient les raisons de cette politique ? C'est ce que le Politburo de Staline aurait seul pu nous dire – et il ne le fit jamais.

*
* *

La récolte était virtuellement terminée. Au crépuscule d'une belle journée, je parcourais les champs dans une légère voiture à deux roues. J'entendais au loin les chœurs des moissonneurs où les voix des travailleurs des deux sexes se confondaient harmonieusement. Dire, songeais-je, qu'ils trouvent encore le courage de chanter après toutes les morts et toutes les souffrances qu'ils ont vues chez eux ! Et je bénissais l'adorable simplicité et l'inépuisable bonté de ces braves paysans de notre terre d'Ukraine…

Je m'aperçus bientôt que les chanteurs se dirigeaient processionnellement vers moi, Ivan Petrovitch à leur tête. Le spectacle qui s'offrait à mes yeux était de ceux qui réchauffent le cœur : les hommes arboraient leurs plus beaux vêtements, les femmes leurs blouses brodées des jours de fête, et tous avaient la tête couronnée de fleurs des champs ; une joie véritable se lisait sur leurs visages. J'arrêtai mon cheval et descendis ; de son côté, la procession des moissonneurs, parvenue à ma hauteur, s'immobilisa elle aussi. Ils étaient bien deux cents.

— Victor Andreïevitch, me dit le maître d'école à voix très haute pour être entendu de tous, nous avons fait ce que nous t'avions promis. La récolte est rentrée avec dix jours d'avance sur

les délais fixés par le plan. Tu as vu comment nous avons travaillé. Quand on sait, comme toi, que la plupart d'entre nous étaient affamés et affaiblis encore par l'hiver et le printemps terribles qu'il nous a fallu passer, on comprend que c'est là un acte d'héroïsme véritable.

— Merci, Ivan Petrovitch, répondis-je, et merci à vous tous, camarades.

Le cortège se dispersa et ses membres se mirent à danser au son des accordéons. Chadaï et Demchenko étaient venus me rejoindre et nous regardions tous ces braves gens qui se remettaient à vivre, en dépit de l'épouvantable famine qui venait de réduire de moitié la population de leur village. L'État allait maintenant les priver de la plus grande partie du grain qu'ils venaient de moissonner, mais la récolte avait été bonne et la part qui leur resterait serait presque suffisante pour les faire vivre pendant une année encore…

On avait organisé sur les champs de Demchenko un banquet en plein air, et bien que j'eusse des lettres urgentes à écrire, je ne pus refuser d'y prendre part. Des centaines de paysans s'étaient massés autour des tables ; des lanternes et d'énormes feux de joie éclairaient la scène. Il y eut des discours, des félicitations et des serrements de mains à n'en plus finir ; puis le festin se termina par de la musique et des danses. Là aussi, on s'était repris à espérer : la confiance en la vie nouvelle s'était ranimée.

Ce soir-là, dans ma chambre, je mis la dernière main au rapport que je destinais à la Section Politique ; j'y signalais que j'avais terminé avec dix jours d'avance sur le programme la tâche que l'on m'avait confiée et mentionnais l'arrestation des voleurs de vivres ; je préconisais en outre la révocation de Kobzar, de Chizh et de quelques autres fonctionnaires.

Quelques jours plus tard, alors que j'étais en train d'inspecter l'un de mes champs, j'entendis tout à coup le klaxon d'une automobile. Détournant la tête, j'eus la surprise de voir sur la route plusieurs grosses voitures de belle apparence. Quels pouvaient être ces importants personnages qui venaient nous faire visite ?

Aussitôt, je poussai mon cheval en direction des voitures ; quand je fus arrivé à sa hauteur, la caravane stoppa et une douzaine d'hommes mirent pied à terre devant moi. Je reconnus parmi eux le camarade Hataïevitch et, sautant à bas de mon cheval, je me portai à sa rencontre.

— Camarade Kravchenko, fit-il d'une voix sévère après m'avoir serré la main, depuis combien de temps as-tu terminé tes travaux ?

— Depuis trois jours, c'est-à-dire dix jours plus tôt que ne l'exigeait le programme pour ce district.

— C'est en effet ce que je viens d'apprendre, mais j'ai appris d'autres choses aussi. Par exemple, qui t'a permis de faucher les orges et les avoines et de détourner les livraisons de lait destinées au Gouvernement ? Pourquoi as-tu interdit les manifestations antireligieuses ? Es-tu un membre discipliné du parti, ou bien une espèce d'anarchiste ?

— Camarade Hataïevitch, répliquai-je sans m'émouvoir, si j'ai agi de la sorte, c'est qu'il m'était impossible de faire autrement. Les enfants étaient mourants ; les chevaux crevaient ; les fermiers collectivistes n'avaient plus assez de forces pour travailler à la moisson. Or, la quantité de grain exigée par l'État lui a été livrée, et avec plusieurs jours d'avance. Pour arriver à ce résultat, j'ai dû sacrifier quelques centaines de *pouds* de grain, c'est vrai, mais j'ai réussi du même coup à en récupérer des milliers et des milliers. Si c'est là un crime, je suis prêt à passer en jugement.

Hataïevitch me prit par le bras et me serra contre lui avec une gentillesse amicale qui démentait le ton rogue de ses propos. Visiblement, il s'efforçait de donner le change à ceux qui l'accompagnaient. Nous fîmes quelques pas ensemble et, sitôt que nous fûmes assez loin pour que les autres ne pussent nous entendre, il reprit :

— Tu es un futur ingénieur, m'a-t-on dit, et un bon travailleur du Parti, mais je ne suis pas sûr que tu comprennes bien ce qui se passe actuellement. Une lutte sans merci, une lutte à mort, se livre en ce moment entre le Gouvernement et les paysans. L'année qui s'écoule nous a permis de donner la mesure de notre force. Il a fallu une famine pour faire comprendre aux paysans qui commandait dans ce pays. Le système de la culture collective a coûté des millions de vies, mais il est maintenant solidement établi. Nous avons gagné la guerre… En ce qui te concerne, camarade Kravchenko, je crois que le cœur l'emporte chez toi sur la tête. Si tout le monde s'était montré aussi sensible que toi, il est probable que nous n'aurions pas gagné notre guerre. Remarque bien que je ne t'adresse pas de reproches ; je sais bien que tu as fait ici de l'excellent travail. Entre nous, d'ailleurs, je peux bien te l'avouer, le cœur me saigne, à moi aussi, quand je songe aux misères de nos pauvres paysans. Néanmoins, je te demande de te souvenir des critiques que je t'ai adressées tout à l'heure ; si jamais on s'avisait de t'interroger, n'oublie pas que j'ai fait de mon mieux pour te ramener à un plus juste sentiment de la discipline.

Ainsi, Hataïevitch lui-même, le puissant Hataïevitch, se méfiait des délations possibles et redoutait la grande « purge » dont l'échéance approchait.

Quelques minutes plus tard, il avait regagné sa voiture et repris sa place au milieu de ses collaborateurs et de ses gardes en armes ; aussitôt, la longue file des automobiles s'ébranla dans un grand nuage de poussière et repartit en direction d'un village voisin.

Tout en m'en revenant moi-même vers Logina au pas de ma monture, je me demandais qui avait bien pu me dénoncer à Hataïevitch. Somanov, j'en étais persuadé, était incapable d'un acte aussi inamical. Non, mon délateur ne pouvait être que Skopine, Skopine qui feignait d'obéir à Somanov alors qu'en réalité il ne recevait ses ordres que du G.P.U., la toute-puissante organisation qui était au fond le véritable gouvernement de notre pays. Il avait certainement pris copie des dénonciations me concernant.

Je devais constater plus tard, quand mon tour viendrait d'être « purgé », que je ne m'étais pas trompé dans mes déductions.

Je me préparais à quitter le village où l'excitation causée par l'heureux achèvement de la moisson achevait graduellement de se calmer. Déjà, les paysans se reprenaient à murmurer, trouvant trop maigre la part que l'État leur avait allouée. Ils constataient qu'après avoir payé à l'État la location des machines qu'il mettait à leur disposition, après avoir versé leur quote-part à la Caisse constituée pour l'achat des semences et fourni au Gouvernement le pourcentage de la récolte totale exigé par lui, il leur restait bien peu de chose : un peu plus de quatre livres et demie de grain par personne et par jour de travail, en moyenne. C'était une rétribution ridiculement faible ; elle ne permettait pas de nourrir une famille pendant un an, et encore moins, naturellement, d'acheter des vêtements et autres objets de première nécessité.

Les paysans, il est vrai, avaient touché en plus de leur part normale quelques graines de tournesol, un peu de froment et une petite quantité de légumes ; mais que pouvaient-ils s'acheter avec le fruit de leur travail, alors qu'une mauvaise paire de chaussures coûtait 80 roubles et un méchant complet de coton, 100 roubles ? Au cours officiel du grain fixé par l'État, ce que touchaient les fermiers collectivistes était si peu de chose que l'achat d'un costume et d'une paire de chaussures, pour eux, aurait englouti le produit de toute une année de travail ! De plus, c'était le même Gouvernement qui achetait le grain et vendait les chaussures ; dans les deux cas, c'était lui qui fixait les prix, et il avait soin de le faire au mieux de ses intérêts propres. La population se trouvait donc soumise à un régime d'exploitation

multiple dont la police secrète et les bureaucrates du Parti n'avaient aucun scrupule à accroître encore les rigueurs inhumaines.

Beaucoup de paysans avaient beau ne savoir ni lire, ni écrire, ils n'en comprenaient pas moins l'injustice des procédés gouvernementaux. « Le Socialisme ? ricanaient-ils, on ferait mieux de dire le vol, oui. »

À plusieurs reprises, au cours des mois qui venaient de s'écouler, j'avais eu l'occasion de rencontrer mon ami Iuri et j'avais même intercédé pour lui, un jour, auprès des gens de la Section Politique. Découragé par les difficultés de sa tâche, il s'inquiétait fort de voir que sa région était très en retard sur la mienne dans l'exécution du plan de travail. Je comprenais ses angoisses et je les partageais. Comment aurais-je pu me douter alors qu'il serait parmi ceux qui m'accableraient de leurs dénonciations quand je me trouverais en difficulté politique ?

Tout le village, ou peu s'en faut, vint me faire ses adieux au moment de mon départ. Le vieil Ivan Petrovich avait le visage baigné de larmes ; Chadaï et sa famille me firent promettre de leur écrire.

Tandis que je les saluais une dernière fois de la main, mon cocher fouetta ses chevaux et enleva son attelage…

Note 1 : Plan Quinquennal.

MA PREMIÈRE « PURGE »

En revenant des campagnes où sévissait la famine, j'eus quelque peine à me réadapter à la vie normale. Les cours de l'Institut, les conférences d'usine, les réunions de cellules, et même le petit train-train de la vie quotidienne, à la maison, tout cela me semblait d'une désolante banalité après ce que je venais de voir. Je me sentais nerveux et irritable. Mon père, après s'être vainement efforcé, à plusieurs reprises, d'obtenir de moi un récit cohérent de mes aventures, dut finalement y renoncer. Avec le temps, un Communiste arrive à se cuirasser contre les bobards politiques propagés par les journaux, par la radio et les meetings ; tous ces mensonges m'étaient devenus si pénibles, cependant, qu'ils me causaient une véritable souffrance physique.

Lorsque je regarde en arrière j'en viens à penser que le commencement de ma rupture véritable avec le Parti remonte à cette époque. Les atrocités auxquelles j'avais assisté dans les campagnes me laissèrent de véritables lésions de l'âme qui ne parvinrent jamais à guérir, et c'est en vain que je m'efforçai désespérément de trouver des excuses et des alibis qui me permissent d'arriver à une espèce de compromis avec ma propre conscience.

Mais je ne pouvais pas me permettre de « quitter » tout simplement le Parti ; je ne pouvais même pas diminuer mon activité politique ni faire quoi que ce fût qui révélât que j'avais cessé d'avoir la Foi. Quand on s'était inscrit au Parti, on en restait à tout jamais le prisonnier : on pouvait en être exclu – ce qui était pour l'intéressé un véritable désastre – mais on ne pouvait pas s'en retirer volontairement. Si j'avais avoué les émotions qui m'agitaient, j'aurais été immédiatement chassé de l'École et l'on m'aurait infligé des persécutions diverses dont l'inévitable aboutissement eût été pour moi le camp de concentration – ou pire encore.

Il me fallait donc à tout prix dissimuler ce que je pensais et ce que je ressentais, enfouir tout cela au plus profond de moi-même, et travailler de mon mieux à me refaire une façade irréprochable. La *purge* en perspective m'obligeait même à le faire sans tarder.

Des centaines de « Commissions de Purge » étaient alors en formation et elles n'allaient pas tarder à tenir leurs sessions publiques dans les usines, les bureaux, les institutions et les écoles. Tous les communistes du pays allaient être obligés de se soumettre à cette inquisition et de se confesser devant tout le monde. Plus que jamais on tremblait en songeant aux oreilles et aux yeux invisibles dont nous étions entourés, aux gros dossiers bourrés de notes sur notre vie privée et nos pensées secrètes – et aux ennemis personnels que nous pouvions avoir et qui ne manqueraient pas de saisir cette excellente occasion pour nous accuser de crimes réels ou imaginaires.

Sortirais-je indemne de cette terrible épreuve ? – Telle était la question qui me hantait, comme tous les autres Communistes. Notre inquiétude se trahissait dans tous nos gestes et on la devinait clairement dans nos moindres propos. Nous avions tous renoncé à faire des projets d'avenir ; à quoi bon, puisqu'il n'y aurait pas d'avenir pour nous si nous ne parvenions pas à nous tirer sains et saufs de l'épreuve qui nous attendait ?

À chaque étage de l'Institut Métallurgique, on avait accroché des boîtes spéciales pour recueillir les « déclarations » signées ou anonymes concernant les Communistes, et la Section Spéciale, derrière sa porte d'acier, travaillait nuit et jour à trier, à classer, à comparer le fatras de délations qui lui parvenait ainsi. La *purge* offrait une merveilleuse occasion de se débarrasser des gens à qui l'on en voulait – une occasion dont tous les envieux, tous les aigris et tous les sycophantes du régime allaient certainement s'empresser de profiter.

Une Commission de Purge comprenait habituellement deux ou trois membres et un président, tous gens du Parti, choisis pour leur fidélité éprouvée. C'était une espèce de tribunal dont les membres cumulaient les attributions de l'avocat général et celles du juge. Le président de la Commission siégeant à l'Institut était un certain Galembo qui devint plus tard l'un des chefs du Commissariat du Peuple à l'Industrie Métallurgique.

Ceux que la Commission jugerait coupables seraient privés de leur carte du Parti. Ils deviendraient des *ex-membres* du Parti, ce qui les placerait dans une situation beaucoup plus dangereuse encore que ceux qui n'y avaient jamais appartenu. L'*ex-membre* était un citoyen que le Parti avait jugé bon d'expulser de son sein ; par la suite, on le regarderait toujours comme suspect, on lui refuserait tout avancement et l'on n'hésiterait pas, en temps de crise, à l'arrêter immédiatement comme « ennemi du Peuple ». Dans ces conditions, on comprend aisément que l'expulsion était le plus terrible châtiment qu'on pût infliger à un homme du Parti. Celui qui faisait l'objet d'une pareille mesure devenait du coup un véritable lépreux de la politique : ses amis d'autrefois le fuyaient et les plus timorés de ses parents n'hésitaient pas à le renier, car la fréquentation d'un tel paria les exposait à une espèce de contamination politique.

Ces quelques explications suffiront sans doute à faire comprendre quelle peur nous tenait tous, à l'Institut, à mesure que se rapprochait l'échéance de la *purge,* en cette fin d'année 1933. C'était une peur qui confinait à l'hystérie. La presse publiait périodiquement des listes contenant les noms et les adresses de ceux qu'on allait *purger* et toute personne désireuse de nuire à l'un de ces malheureux n'avait qu'à envoyer à la Commission une dénonciation qui venait grossir les matériaux rassemblés dans les boîtes à fiches du Parti et les dossiers du G.P.U.

Tout homme qui en voulait à son voisin d'avoir mieux réussi que lui pouvait ainsi prendre sa revanche.

La première condition à remplir pour conserver sa carte du Parti consistait naturellement à fournir la preuve d'une fidélité inébranlable aux directives de sa Ligne Générale et – surtout – d'un attachement indiscutable au camarade Staline. Que l'on vous soupçonnât, si peu que ce fût, d'avoir jamais manifesté la plus légère tendance de « déviation » – et c'en était fait de vous.

Lorsque le candidat à la *purge* avait victorieusement subi cette première épreuve, on en venait à l'examen de sa vie privée et de ses opinions les plus intimes sur toutes choses, ce qui fournissait d'innombrables occasions de l'attaquer publiquement. Les débats réunissaient ainsi dans un bizarre mélange un dangereux ensemble de systèmes divers qui procédaient à la fois de la confession, du « troisième degré » et de la chasse à l'ours – avec le Communiste suspect dans le rôle de l'ours. Si la victime de cette inquisition ne s'y soumettait qu'avec les plus affreux pressentiments, le public, lui, puisait dans le déroulement des débats tout le plaisir qu'on prend d'ordinaire à un spectacle de cirque. Tout membre du Parti était tenu d'assister à ces débats « purgatoires » ; quant aux « masses n'appartenant pas au Parti », on les incitait vivement à y venir aussi.

Aucun Communiste n'était informé à l'avance des charges qui avaient été retenues contre lui, et l'incertitude où il demeurait plongé jusqu'au bout n'était pas l'élément le moins angoissant du drame. On tâtonnait dans le noir, on se préparait à toutes les surprises… Cent fois de suite, on passait en revue son propre passé, en se demandant avec terreur d'où allait venir le danger…

« Un soir, il y a trois ans, est-ce que je n'ai pas eu la langue trop longue, en présence de quelques bons camarades ? se demandait le Communiste. Peut-être l'un de ces bons

camarades a-t-il dénoncé mes boutades aux autorités ?… D'autre part, l'un de mes oncles a été officier sous le régime tsariste ; certes, je ne l'ai jamais connu, mais que pourrais-je faire si quelqu'un s'avisait d'exhumer ce fantôme et de prétendre que je le dissimule aux recherches du Parti ?… Cette maîtresse que j'ai eue jadis a été récemment arrêtée pour « tendances réactionnaires » ; comment pourrais-je m'en tirer si l'on me jette tout à coup à la figure l'histoire de mes relations avec cette « ennemie du Peuple » ?… Pavlov sera certainement exclu du Parti ; comment ferais-je bien pour me détacher de lui complètement avant qu'il m'entraîne dans sa disgrâce ?… Il faut que je sauve ma peau, par un moyen quelconque, n'importe lequel… Il faut que je sauve ma peau, car c'est elle l'enjeu de la partie qui se joue en ce moment… »

À l'Institut, la session purgatoire s'ouvrit par un discours du camarade-président Galembo, discours aussi mauvais que long. Notre Parti bien-aimé, nous dit-il, était infesté « d'éléments étrangers », de spécialistes du double jeu, d'opportunistes, de réactionnaires déguisés et d'ennemis du Peuple. Notre tâche consistait donc à les dépister pour leur arracher leurs masques et dévoiler leurs intrigues au grand jour. Le pays venait de terminer la collectivisation totale et la liquidation de la classe des *kulaks* ; le premier Plan Quinquennal avait été victorieusement achevé et l'on venait d'en lancer un second. Par conséquent, ceux qui doutaient encore que nous fussions en marche vers le socialisme intégral et la vie heureuse pour tous ne pouvaient être que des bandits et des agents de l'ennemi. Il fallait extirper ces misérables de notre sein, pour la plus grande gloire du Parti et celle de son Chef, de son Père, notre bien-aimé camarade Staline !

… Et un véritable tonnerre d'applaudissements, que l'on avait soin de faire durer plusieurs minutes, saluait le nom de Staline chaque fois qu'il revenait dans le discours…

Enfin la *purge* commença. Suivant le cérémonial établi, les membres de la Commission siégeaient derrière une table drapée de rouge, sur une estrade décorée de portraits des membres du Politburo et de banderoles répétant les slogans du Parti ; un buste de Staline, entouré de fleurs, occupait la place d'honneur. Le Communiste qu'on allait juger s'avançait jusqu'à l'estrade à l'appel de son nom ; il remettait au Président sa carte du Parti et entamait aussitôt l'histoire de sa vie. On assistait alors à un véritable déshabillage moral du « purgé » qui faisait l'historique de ses origines, de sa carrière et de ses activités diverses, confessant ses péchés, ses demi-péchés et les erreurs qu'il avait pu commettre dans l'accomplissement de la Grande Tâche. Si le Communiste sur la sellette soupçonnait la Commission de connaître quelques-unes de ses erreurs, il avait tout intérêt à les avouer lui-même sans plus attendre, car le fait de « dissimuler » un *crime* quelconque au Parti en doublait la gravité.

Sa confession achevée, le suspect était interrogé par les membres de la Commission et par des personnes du public. On lui rappelait certaines choses qu'il avait omises dans sa petite histoire et l'on s'efforçait de l'amener à se contredire. Des camarades prenaient la parole pour ou contre lui. Dans le cas où la Commission semblait bien disposée à l'égard du « purgé », cette partie du programme, rapidement enlevée, n'était plus qu'une affaire de pure forme ; au contraire, si le public voyait le candidat à la *purge* en position difficile ou désespérée, il saisissait immédiatement l'occasion de le fouler aux pieds et ses amis et connaissances, effrayés, s'empressaient de faire chorus dans le lynchage verbal qui s'ensuivait pour se mettre eux-mêmes à l'abri. Dans ce cas, le supplice du malheureux *purgé* pouvait durer une heure, voire même une soirée entière. Certains de ces infortunés regimbaient, contre-attaquaient, discutaient, offraient des preuves de leur innocence ou fondaient en larmes ; d'autres, désemparés, anéantis, sombraient dans un mutisme accablé.

Ceux qui avaient subi victorieusement les épreuves de la *purge* se voyaient rendre leur carte du Parti, et leurs amis, pleins d'un égoïste soulagement, s'empressaient de les en féliciter. Parfois, la Commission décidait d'ajourner son verdict pour un supplément d'enquête. Quant à ceux dont on avait prononcé l'expulsion définitive, ils sombraient sous le mépris général : chacun les ignorait ou les évitait et ils restaient affreusement seuls. Le monde semblait s'écrouler autour d'eux ; ils n'avaient plus qu'à quitter piteusement la salle d'audience, transformés en parias et en hors-la-loi. Les suicides n'étaient pas rares, dans cette dernière catégorie de malchanceux.

Sur toute l'étendue de l'immense territoire soviétique, dans les grandes villes comme dans les plus infimes bourgades, des *purges* analogues se déroulaient. La Presse et la Radio donnaient des extraits de ces débats innombrables et spectaculaires que l'on groupait froidement sous l'étiquette habituelle : *La Démocratie du Parti*.

Assis dans l'auditorium de l'Institut, où fonctionnait la Commission, j'attendais anxieusement que vînt mon tour, tout en réfléchissant que les débats qui se déroulaient sous mes yeux ne constituaient qu'un minuscule épisode du drame immense qui se jouait alors dans notre pays, avec des millions d'hommes et de femmes pour acteurs et une scène qui occupait un sixième de la terre habitée.

*
* *

— Le camarade Sanine, je vous prie, appelle le président Galembo.

Un blond d'une trentaine d'années, maigre et portant lunettes, s'avance d'un pas décidé jusqu'à l'estrade et remet sa carte. Nous connaissons tous cet homme sympathique ; c'est un professeur de mathématiques, fort populaire parmi nous pour sa douceur et son bon garçonnisme. Le voilà qui se met à raconter l'histoire de sa vie : fils de paysan, il a commencé sa carrière politique en s'inscrivant aux Komsomols ; d'abord apprenti tourneur dans une usine, il a suivi les cours de l'Institut et s'est livré quelque temps à des travaux de recherche pour devenir finalement professeur.

Une telle carrière paraît absolument exemplaire et l'auditoire sent l'ennui qui le gagne… Mais voici qu'un membre de la Commission interrompt tout à coup l'historique de cette existence sans reproche :

— Camarade Sanine, interroge-t-il d'une voix doucereuse, n'as-tu pas signé jadis un manifeste trotskiste, conjointement avec d'autres étudiants, alors que tu préparais tes examens ?

Cette question provoque une certaine agitation dans le public ; on chuchote, on échange des coups d'œil…

— En effet, reconnaît Sanine, j'ai signé ce document, mais il y a longtemps que je l'ai désavoué, tout le monde le sait.

— Ainsi, tu ne nies pas, reconnais les faits ? insiste le membre de la Commission.

— Bien entendu. Je n'ai d'ailleurs jamais caché cette erreur. Tous mes collègues savent que je l'ai commise ; le Parti ne l'ignore pas davantage.

— Possible, camarade Sanine, possible… Mais je me demande si l'on sait *tout* de cette affaire ; je me demande, par exemple, si l'on sait que tu as conservé certaines façons de voir qui ont été condamnées par le Parti et par le peuple soviétique ?

Dans la salle, l'émotion s'accroît sensiblement : la foule a perçu l'odeur du sang et ceux qui, deux minutes plus tôt, se déclaraient les amis de Sanine, commencent à s'inquiéter sérieusement. L'un après l'autre, ils se mettent à le bombarder de questions dans l'espoir de

le prendre en faute et de sauver ainsi leur propre peau. Plus ils ont été liés avec lui et plus ils s'acharnent à l'incriminer en faisant étalage de la vertueuse indignation qu'a soulevée chez eux le spectacle de ses « crimes » atroces. Ils connaissent toutes les faiblesses du malheureux, et ils les exploitent. Au milieu de cette curée, Sanine s'embrouille et en vient à prononcer des phrases qui ne correspondent pas à sa pensée :

— Camarades de la Commission, proteste-t-il, il y a longtemps, je vous le répète, que j'ai condamné ma propre erreur. D'ailleurs, je n'ai jamais soutenu sérieusement les Trotskistes ; je n'ai jamais fait partie de leur organisation. Une seule fois, dans un moment de faiblesse, j'ai cédé à la pression de mon entourage et accepté de signer un manifeste que j'ai aussitôt renié. Tous ceux qui m'accusent aujourd'hui le savent pertinemment et je ne puis m'expliquer les raisons qui leur font dire le contraire de la vérité…

Le Président l'interrompt à nouveau :

— N'importe, n'importe, fait-il d'un ton nettement sarcastique, nous n'ignorons rien de la facilité avec laquelle vous changez de couleur, vous autres trotskistes et ennemis du Parti. Nous avons dans nos dossiers la preuve que ton changement n'a été qu'un changement de surface, et ce n'est pas pour rien que tes plus intimes amis élèvent des doutes sur ta bonne foi… Qui désire la parole ? ajoute-t-il en s'adressant au public.

On ne peut guère douter que le sort de Sanine soit réglé. Maintenant qu'il est tombé, ses amis se bousculent littéralement pour l'achever, pour le précipiter dans l'abîme. Ils affirment que Sanine est un faux frère, un réactionnaire corrompu qui se camoufle sous une façade de loyalisme. Personne ne formule d'accusations précises : on se contente des vagues banalités habituelles… Mais voici tout à coup que l'inattendu arrive et l'auditoire en est comme électrisé : un ingénieur connu, qui possède le respect de tous, à l'Institut, demande soudain la parole :

— J'ai écouté très attentivement tout ce qui vient d'être dit, déclare-t-il, et je n'ai rien entendu qui puisse constituer véritablement une charge précise contre Sanine. N'oubliez pas, camarades, que nous sommes en train de décider du sort d'un membre du Parti, de sa vie ou de sa mort politique. Or, où sont les faits concrets qu'on lui puisse reprocher ? Il n'y en a pas !

Cette généreuse intervention ne fait que mettre de l'huile sur le feu. Les passions s'en mêlent ; encouragés par la Commission dont le siège est fait, visiblement, les familiers de Sanine continuent à l'accuser et à le couvrir d'insultes. Finalement son expulsion du Parti est prononcée.

Nous écoutons maintenant l'autobiographie que prononce un étudiant au type sémitique accentué et à l'abondante chevelure noire. Il est jeune et sa carrière est brève ; aussi en arrive-t-on très vite à la partie inquisitoriale du rituel :

— Dis-moi, camarade Shulman, quel était le statut social de tes parents avant la Révolution ?

— Mon père était tailleur ; ma mère, une ménagère comme les autres.

— Il ment ! s'écrie quelqu'un dans l'assistance.

Le public s'ébroue aussitôt : allons, cette session va être intéressante tout de même !

Étudiant morose et renfermé, toujours le nez fourré dans ses livres, Shulman n'a que peu d'amis.

— Comment peux-tu prouver que ce membre du Parti cherche à tromper la Commission ? demande le Président à l'interrupteur. – Mais l'on comprend parfaitement que l'interruption a été machinée à l'avance.

— Rien de plus facile, répond l'homme, de sa place. Shulman et moi sommes tous deux originaires de Tcherkassi. Je viens seulement d'entrer à l'Institut et c'est la première fois que

je vois mon compatriote, mais je connais sa famille. Je sais que son père tenait boutique de tailleur *et qu'il employait plusieurs ouvriers*. C'était donc un exploiteur du travail d'autrui. Je sais ce que je dis : sa boutique était dans la rue Alexandrovski. En tant que fils d'exploiteur, Shulman devrait être chassé de notre Parti bien-aimé.

Le *purgé* est devenu livide et il fait craquer nerveusement ses phalanges. Le coup qui vient de le frapper est tellement inattendu qu'il ne sait plus comment trouver ses mots.

— Tu es bien de Tcherkassi ? demande le Président après avoir frappé sur son bureau pour obtenir le silence.

— Mais oui, je l'ai déjà dit…

— Ton père exploitait-il une boutique de tailleur à l'adresse précitée ?

— Certainement, mais ce n'était pas un exploiteur. Les hommes qui travaillaient avec lui étaient membres d'un *artel* dont mon père n'était que le premier ouvrier : c'était une espèce de coopérative, camarades, je le jure. D'ailleurs, personnellement, je n'avais rien à voir avec tout cela : je travaillais en usine dans une autre ville.

— Mais l'homme dont il s'agit était bien ton père ?

— Bien sûr, que c'était mon père !

— Dans ce cas, tu as caché au Parti que tu descendais d'une famille d'exploiteurs ?

— Je n'ai rien caché du tout ! Je vous dis qu'il s'agissait d'un *artel,* d'une coopérative ! Quant à moi, je le répète, je travaillais en usine, et mes notes, comme membre du Parti et comme étudiant, sont bonnes.

Mais les manières du suspect lui font du tort. Son accent juif se fait plus marqué à mesure que s'accroît son énervement et des rires se mettent bientôt à fuser dans le public. « Expulsez-le, crie quelqu'un, enlevez-le : il a trompé le Parti ! »

Aveuglé de larmes, Shulman trébuche en quittant l'estrade ; chacun comprend qu'il va maintenant être chassé de l'Institut et que sa carrière est brisée.

Les quelques *purges* qui suivent sont de simples formalités et les intéressés se voient rendre très rapidement leurs cartes ; mais voici que vient le tour du camarade Tsarev. Bien qu'il frise la quarantaine, il est toujours étudiant ; c'est un homme au visage creusé de rides profondes, avec quelque chose de militaire et de décidé dans l'allure. Sa confession, d'ailleurs, révèle bientôt qu'il a été de longues années dans l'armée et qu'il est titulaire de plusieurs citations, recueillies au cours de la guerre civile. Par la suite, il a été employé d'usine, puis, il y a de cela deux ans, il s'est inscrit à l'Institut. Il est marié et père de deux enfants.

— Camarade Tsarev, fait le Président, dis-nous maintenant comment tu as jugé la collectivisation et quelle a été ta véritable attitude lorsqu'elle est entrée en application ?

— J'ai travaillé dans les campagnes, camarade, et participé à la liquidation des *kulaks*. Je reconnais que certaines mesures m'ont paru embarrassantes ou désagréables, mais j'ai toujours été d'accord sur le principe.

— Il semble que tu n'aies pas compris ma question, camarade Tsarev, mais peut-être préfères-tu avoir l'air de ne pas la comprendre. Tu n'es pas le seul qui ait jugé déplaisante cette grande entreprise ; ce que je te demande, ce sont les réactions politiques qu'elle a éveillées en toi ?

— Je n'ai jamais fait d'obstruction au Parti.

— Malheureusement, cela n'est pas vrai. – Et le Président brandit quelques mystérieuses paperasses qu'il a dans la main.

— Nous avons ici la preuve qu'au cours de la liquidation des *kulaks* tu as commenté favorablement la déclaration de Bukharine qui critiquait la politique du camarade Staline…

Camarades Kasarik et Somov, veuillez approcher et répéter vos déclarations devant la Commission.

Beaucoup d'entre nous connaissent les deux étudiants que Galembo vient d'appeler ; ils sont de ceux qui travaillent peu et qui parlent beaucoup. Ils s'approchent de l'estrade et répètent leurs dépositions : tandis qu'ils étaient à la campagne avec Tsarev, ils l'ont entendu critiquer la politique collectiviste dans son ensemble. – Et ils citent complaisamment les paroles que leur victime aurait alors prononcées. En vain Tsarev s'efforce-t-il de les interrompre : il est visible que son cas est désespéré.

Je sens une sueur glacée me mouiller l'échine, car la conduite de Tsarev à la campagne et les mots mêmes qu'il y a prononcés me rappellent des souvenirs personnels…

— Et maintenant, Tsarev, enchaîne le Président en se tournant vers le *purgé,* persistes-tu à nier ton désaccord avec le Parti ?

— Certes. D'abord, ces deux-là exagèrent. D'autre part, le fait que j'aie formulé des critiques n'implique pas nécessairement que je me trouve en désaccord avec le Parti. Je ne suis qu'un homme, après tout, et je voyais tant de souffrances autour de moi…

Là-dessus, Galembo se met à vociférer, craignant que Tsarev n'en dise trop…

— Les membres loyaux du Parti font confiance à leur Comité Central et à leur Chef, notre bien-aimé camarade Staline, déclare-t-il ensuite. *(Vigoureux applaudissements dans l'assistance.)* Il n'y a pas de place dans le Parti pour les gens qui, comme toi, ont l'impudence de nier leurs fautes. *(Nouveaux applaudissements.)* Expulsé.

— J'en appellerai au Comité Central, s'écrie Tsarev. Ma carrière de soldat parle d'elle-même et j'ai rempli avec succès ma mission dans les campagnes. J'ai versé mon sang pour la Révolution vous n'avez pas le droit de faire mon malheur !

Mais les membres de la Commission ne l'écoutent pas ; ils ont déjà sorti les fiches du suivant.

Tsarev a été l'une des figures les plus populaires de tout l'Institut, mais tout le monde s'écarte de lui quand il quitte l'estrade. Dire que c'est à lui, *à lui* qu'une pareille chose vient d'arriver ! On sent qu'il n'en revient pas.

C'est maintenant un nommé Dukhovtsev qui est sur la sellette. Dès l'âge de huit ans, il a travaillé de ses mains ; plus tard, il est devenu contremaître puis a été choisi parmi les « milliers » pour faire un ingénieur. Il a fait une excellente impression ; impossible de trouver la moindre fissure dans ses réponses aux questions qui lui sont posées sur la politique et aux questions pièges sur l'histoire du Parti.

— Camarade Dukhovtsev, s'enquiert Galembo d'un air de ne pas y toucher, es-tu marié ?

— Oui.

— À quelle date t'es-tu marié, et avec qui ?

— Je me suis marié l'année dernière. Ma femme est la fille d'un comptable ; actuellement, elle est infirmière dans un hôpital.

— Dis-moi, as-tu fait enregistrer ton mariage ? En d'autres termes, comment ton mariage a-t-il été consacré ?

Le visage de Dukhovtsev s'empourpre et il se met tout à coup à se dandiner avec embarras ; c'est qu'il a enfin compris à quoi tendait cette partie de son interrogatoire. Dans l'auditoire, on entendrait une mouche voler ; chacun, suspendu, attend la suite… Enfin Dukhovtsev d'une voix étouffée, reconnaît l'affreuse vérité :

— Je me suis marié à l'église, souffle-t-il, accablé.

Dans l'assistance, la tension disparaît brusquement, remplacée par un fou rire général.

— Je sais bien, camarades, que cela a l'air drôle, reprend Dukhovstev en élevant la voix pour dominer le bruit des rires. C'est ridicule, je le reconnais. Pour ma part, vous pouvez me croire, je n'accorde aucune signification aux mômeries d'église ; mais j'étais très épris de ma femme et ses parents ne voulaient pas la laisser m'épouser si je ne passais pas par la comédie de l'église. Ce sont des gens arriérés. Quant à ma femme, elle n'attache pas plus de valeur que moi à toutes ces superstitions, mais elle est fille unique et ne voulait pas mécontenter ses vieux parents… J'ai discuté avec elle, je l'ai priée et suppliée, je lui ai fait comprendre que cela nous ferait du tort : elle n'a rien voulu entendre. Comme, de mon côté, je ne pouvais pas vivre sans elle, j'ai fini par céder et nous nous sommes mariés secrètement dans une lointaine église de campagne. Au cours du voyage de retour, j'ai caché le voile et les fleurs dans ma serviette…

La joie de l'auditoire ne connaît plus de bornes, et c'est en vain que le Président multiplie ses rappels au silence. Dukhovstev perd complètement la tête :

— Nous ne sommes pas croyants, s'écrie-t-il en forçant encore le ton, je vous l'assure. Ma femme travaille, moi je suis étudiant, et nous avons un enfant. Je vous supplie, camarades, de pardonner ma faute. Je reconnais que je suis coupable d'avoir caché mon crime au Parti.

Bien que plusieurs personnes cherchent à le défendre, il n'en est pas moins expulsé. Ce n'est pas seulement son mariage religieux qui constitue un crime aux yeux de la Commission : il y a encore le fait qu'il a cherché à cacher à ses supérieurs une infraction aussi grave à la discipline.

… Et la *purge* continue de la sorte, jour après jour… Les audiences commencent immédiatement après les cours, c'est-à-dire vers cinq heures de l'après-midi, et elles se poursuivent jusqu'à une heure avancée de la nuit. À la fin de la première semaine, alors que nous commençons à être saturés d'horreurs, de larmes et de sottises, nous sortons brusquement de l'apathie dans laquelle nous sombrons : on vient d'appeler le nom du camarade Piotr Iolkine, un professeur plein des plus heureuses qualités et un spécialiste des travaux de recherche. Son père, nous le savons, est un ancien prêtre, ce qui rend sa position particulièrement précaire. Ce père a eu beau renoncer à l'église et adhérer à la Société des Sans-Dieu, la tare demeure, indélébile, dans le dossier du fils.

La démission de son père a permis à Piotr d'adhérer au Parti où il n'eût pas été admis sans cela, quelle que fût sa valeur scientifique. Dans ses travaux, il a toujours donné l'exemple d'un dévouement magnifiquement altruiste. Il a dépensé son temps sans compter dans les usines, les laboratoires et les salles de cours, comme pour se faire pardonner, par son zèle incessant, son ascendance « honteuse ».

Le matin du jour où il devait être *purgé,* je le rencontrai par hasard dans un couloir de l'Institut.

— Eh bien, Piotr, lui demandai-je, comment cela va-t-il ?

— Pas très fort, Vitia. *« Est-ce que je tomberai, percé par le trait, ou bien passera-t-il auprès de moi sans me toucher ? »*

— Oh, oh ! m'écriai-je, pour que tu te mettes à citer *Eugène Onéguine* [1], il faut vraiment que tu sois bien ennuyé !

… Et le voici, maintenant, qui raconte son histoire devant un public beaucoup plus nombreux qu'à l'accoutumée. Je ne sais si son ascendance ecclésiastique en est la cause, mais il déploie pour se confesser un talent particulier. Jamais, déclare-t-il, il n'a caché la honte de sa vie ; quant à son père, il a rompu publiquement avec la religion, par la voie des journaux. Il a eu bien du mal pour extirper de lui-même toute trace des superstitions de son enfance,

mais il y est parvenu, camarades, et maintenant il consacre tout son temps à ses travaux scientifiques. C'est de cette façon, lui semble-t-il, qu'il peut le mieux servir le Parti et Staline.

— Dis-moi, camarade Iolkine, interroge le président Galembo, y a-t-il longtemps que tu connais Sanine ?

— Assez longtemps, oui. Nous étions camarades d'école ; nous avons passé nos examens ensemble, à l'Institut, et maintenant nous y sommes tous deux professeurs.

— Savais-tu que Sanine avait signé un document trotskiste ?

— Oui, je le savais, comme tant d'autres gens ici.

— Je ne te parle pas des autres, mais de toi-même.

— Eh bien, oui, je le savais. Je ne le nie pas.

— Dans ce cas, poursuit le Président d'une voix chargée de colère, pourquoi n'as-tu pas dit à la Commission de Purge que tu étais au courant ?

— Je ne voyais pas la nécessité d'une telle déclaration. Il ne m'est d'ailleurs pas venu à l'idée d'en parler, la chose étant de notoriété publique. Sanine lui-même a reconnu qu'il s'était trompé, et tout cela est bien vieux.

— Écoute, camarade Iolkine, tu ne nies pas que tu étais intimement lié avec Sanine, n'est-ce pas ? Or, tu es un homme éclairé et un membre du Parti : tu devrais donc savoir comment les ennemis du Parti, qu'ils soient de Droite ou de Gauche, dissimulent leur véritable visage. Pourquoi n'as-tu pas fait preuve de *vigilance bolchevique* ? Pourquoi n'as-tu pas soufflé mot du genre de propos que tenait Sanine ?

— Il n'a rien dit, en ma présence, qui méritât d'être noté. Je n'ai rien à ajouter.

— Très bien, intervient alors un autre membre de la Commission. Autre chose : connais-tu Ponomerev ?

— Oui. Lui aussi avait signé le manifeste trotskiste.

— En as-tu informé la Commission de Purge ?

— Non, et pour les mêmes raisons que dans le cas Sanine.

— Autrement dit, non seulement tu avais des amis parmi les Trotskistes, mais encore tu t'employais à cacher au Parti le sale travail qu'ils faisaient ?

— Permettez. Ces professeurs n'étaient pas pour moi des amis personnels, mais de simples collègues de travail ; en outre, aucun d'eux ne faisait mystère de son passé.

— On dirait vraiment, camarade Iolkine, que tu ignores tout de la lutte que le Parti doit soutenir contre les *déviationnistes*. Tu prends tout cela à la légère, n'est-ce pas, et il t'est parfaitement égal de savoir que tes amis sont des Trotskistes camouflés ? Tu estimes que la chose ne te concerne pas… Comment pourrions-nous avoir confiance en toi ?

— Je ne vois pas en quoi l'on peut me juger coupable, rétorque Iolkine d'une voix assurée.

L'interrogatoire prend décidément une mauvaise tournure pour Iolkine. Plusieurs personnes, sentant d'où vient le vent, se lèvent pour consommer la perte du savant. Mais l'un d'eux, écœuré tout à coup de sa propre malhonnêteté, s'arrête court au milieu d'une phrase, hésite, bredouille, et conclut enfin d'une voix forte :

— Allons, je ne sais plus ce que je dis : le camarade Iolkine est un excellent camarade et un grand homme.

Le silence se fait soudain dans la salle, médusée par cet acte de bravoure. Il faut aux membres de la Commission cinq bonnes minutes d'éloquence pour arriver à susciter en eux-mêmes la colère nécessaire. Puis le camarade Iolkine est privé de sa carte, à la surprise quasi générale.

Je sus plus tard que la famille du malheureux avait été anéantie par son expulsion. Sa sœur, qui était étudiante dans un autre Institut, fut expulsée sans autre motif que la disgrâce

de Piotr. Le sacrifice de leur père à tous deux n'avait donc servi à rien. Après plusieurs mois, cependant, au cours desquels des camarades qui connaissaient la valeur de Iolkine ne cessèrent d'intercéder pour lui, on voulut bien lui rendre sa carte – et sa sœur, du même coup, se trouva réhabilitée automatiquement.

… La séance continue. Quatre ou cinq camarades subissent victorieusement l'épreuve, puis vient le tour d'une jeune étudiante dont nous admirons tous l'intelligence et le dévouement. C'est une petite brune aux yeux vifs et à la voix claire – une de ces femmes qui sont charmantes sans être véritablement jolies. On apprend qu'elle est la fille d'un charpentier ; dans son enfance, elle a d'abord travaillé en usine, puis elle a suivi des cours du soir et on l'a finalement désignée pour entrer à l'Institut en qualité d'élève-ingénieur.

— Camarade Granik, interroge le Président, tu es mariée ?

— Oui.

— Depuis combien de temps ?

— Cinq ans.

— Qui est ton mari ?

— Un ancien ouvrier, devenu plus tard contremaître dans une fonderie.

— Est-il membre du Parti ?

— Il ne l'est plus, mais il l'a été.

À nouveau, voici que l'auditoire flaire l'odeur du sang ; ceux qui s'étaient éclipsés pour fumer une cigarette regagnent précipitamment leur place ; toutes les têtes se tendent…

— Pourquoi a-t-il quitté le Parti ? Il n'a pas été expulsé ?

— Mon mari a en effet été expulsé, réplique Granik d'une voix calme. Il avait participé au Mouvement d'Opposition Ouvrier.

— As-tu divorcé d'avec lui à cette époque ?

— Non.

— Où est maintenant ton mari ?

— On l'a arrêté. Il est dans une prison du G.P.U.

La foule se fait plus attentive que jamais. Voici que va se jouer le vrai drame : la femme, membre du Parti, dont le mari est un *déviationniste,* c'est une vieille ficelle sans cesse utilisée par les dramaturges soviétiques – mais les auteurs ont toujours soin de faire en sorte, dans le dénouement, que l'amour du Parti l'emporte, chez l'héroïne, sur l'amour tout court.

— Est-ce la première fois que ton mari est arrêté ?

— Non, la seconde.

— Et cependant, tu ne divorces toujours pas ?

— Non.

— As-tu été le voir en prison ?

— J'y vais toutes les semaines.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais pour lui porter des paquets de nourriture et de linge, des cigarettes…

— N'y a-t-il personne d'autre qui pourrait se charger de cela ?

— Ma foi… si. Il y a sa mère et sa sœur.

— Alors, dis-nous pourquoi tu vas le voir dans sa prison ? Tu es membre du Parti, n'est-ce pas ? Tu n'éprouves donc aucun remords à aider un homme qui en est l'ennemi ?

— C'est mon mari.

— C'est ton mari ! Ne crois-tu pas que la sécurité du Parti a plus d'importance que ces étroites considérations personnelles ?

— Politiquement, je ne suis pas d'accord avec mon mari et j'essaie de le convaincre qu'il a tort. Chaque fois que je vais le voir, nous discutons au point d'en arriver presque à nous quereller.

— Oh, oh ! Tu ne vas donc à la prison que pour y fomenter de l'agitation ?

L'ironie de Galembo rompt le charme qui pesait sur la salle. On se met à rire et des exclamations fusent : « Assez, assez ! Expulsez-la ! »

— Pardon, camarade Président, reprend la jeune femme d'une voix plus forte, sommes-nous dans une Commission de Purge ou dans un cirque ? Je te demande de me faire connaître les charges politiques que tu as relevées contre moi, et non d'amuser toute la salle avec mes affaires personnelles.

— Soit, mais alors, pourquoi ne me réponds-tu pas ? Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu vas faire chaque semaine auprès d'un ennemi du Peuple et du Parti ?

— Je te l'ai dit. C'est mon mari, et c'est un être humain. Il serait lâche de profiter de ses ennuis pour demander le divorce. Je condamne ses façons de voir, mais nous avons travaillé ensemble, étudié ensemble, vécu ensemble... bref, nous nous aimons !

Un grand éclat de rire salue cet aveu : une femme qui se prétend communiste et qui aime un prisonnier du G.P.U. !

— Somme toute, résume Galembo, en tant que membre du Parti, tu ne reconnais même pas la faute qu'il y a pour toi à fréquenter un ennemi du Peuple. Je pense que la conclusion qui s'impose est évidente : la citoyenne Granik ne mérite pas de rester dans les rangs du Parti ; on ne lui permettra pas de se moquer plus longtemps des intérêts supérieurs de notre pays !

Les applaudissements crépitent : « Bravo ! crie-t-on, bravo ! Sortez-la ! » Pourtant, une vague de compassion parcourt la foule quand la jeune femme quitte la tribune, les lèvres tremblantes mais la tête haute... Une étudiante assise auprès de moi me glisse à l'oreille : « Je ne suis pas pour Granik, mais je trouve tout de même qu'il s'agit là d'affaires personnelles et qu'on n'aurait pas dû la traiter ainsi. » Moi, je ne réponds rien, car comment puis-je savoir si ma voisine m'exprime une opinion sincère, ou si elle s'efforce de tirer de moi quelque dangereuse réflexion ?

*
* *

Lorsqu'on appelle le nom de Seriozha Tvetskov, mon cœur se met à battre à coups précipités. Sa déposition va certainement porter sur sa mission dans les campagnes et je risque fort de me trouver mêlé à l'affaire. Je le sais très émotif, ce qui me fait concevoir des craintes pour sa sécurité et pour la mienne.

Sur l'estrade, devenu le point de mire de tous les regards, il paraît jeune et sans défense ; sa jeunesse même lui donne un air dérisoire, dans le cadre austère où le voici placé. Visiblement fort ému, il arrive pourtant à raconter son histoire de façon cohérente. Tout en parlant, il fixe obstinément un coin de la salle ; je suis son regard et je vois son père qui sourit affectueusement pour l'encourager. À un moment donné, comme ses yeux rencontrent les miens, je lui souris, moi aussi, et lui fais un signe d'encouragement. Quand il se met à parler de son travail dans les campagnes, le Président l'interrompt :

— Camarade Tvetskov, ton père est-il membre du Parti ?

— Oui, et il a déjà passé la *purge* avec succès.

— Eh bien, dis-nous quelles étaient tes impressions pendant qu'on procédait à la collectivisation de ton village ?

De ma place, je vois Seriozha pâlir ; malgré lui, il regarde dans ma direction.

— J'ai exécuté la tâche qui m'avait été assignée par le Comité Régional, répond-il, mais je reconnais qu'il s'est passé dans le village certains incidents que je réprouvais plutôt.

— Nous avons la preuve, continue Galembo, que tu as manqué de fermeté ; en de nombreuses occasions, tu t'es montré plein de faiblesse et d'hésitation. Qu'as-tu à répondre ?

Je sens que Tvetskov va sombrer si l'on ne vient pas à son secours ; il faut absolument lui donner l'occasion de rassembler ses esprits… Pris d'une subite impulsion, je me lève et demande la parole.

— Quelle question veux-tu poser ? me demande le Président.

— Je voudrais te demander de nous faire connaître le nom de la personne qui a fait une déclaration hostile à l'encontre de ce camarade ?

— C'est une personne attachée au bureau du Procureur.

— Quoi qu'il en soit, camarade, je voudrais savoir son nom. Je partageais la mission du camarade Tvetskov et je connais les faits.

— Soit. Il s'appelle Arshinov.

— Je m'en doutais !

La note de triomphe qui sonne dans ma voix fait comprendre à Tvetskov quelle doit être sa ligne de défense. Cette courte interruption lui a permis de retrouver un peu de calme et le nom d'Arshinov, en ravivant sa colère, lui permet de retrouver un peu de confiance en lui-même :

— Arshinov ! s'écrie-t-il. Je puis vous affirmer que la déclaration de cet homme est mensongère et sans valeur. Elle est uniquement inspirée par des considérations personnelles. Il craint tellement que je vienne révéler ce que je sais de lui qu'il s'empresse de se mettre à couvert en me dénonçant… C'était ma première mission à la campagne, je n'avais naturellement aucune expérience de la question et il est bien possible que j'aie marqué quelques hésitations dans mon travail ; Arshinov, au contraire, n'hésitait pas : il employait de honteux procédés – de ces procédés qui, depuis, ont été désavoués et blâmés par le Parti. À mon retour, j'ai fait part de sa conduite au Comité Régional. Ce n'est pas moi qui suis coupable, mais cet Arshinov lui-même.

— Pourtant, n'est-il pas vrai qu'Arshinov a obtenu des résultats magnifiques dans la livraison des grains, alors que tu avais toi-même échoué ?

— Cela s'est en effet produit en quelques occasions. Que voulez-vous, je ne pouvais pas me résoudre à violer les instructions du Parti pour me conduire comme lui !

— Très bien. Quelqu'un désire-t-il la parole ?

Je me lève et le Président me fait signe de m'avancer et de parler.

— J'ai travaillé à Podgorodnoïe avec les camarades Arshinov et Tvetskov, et je m'expliquerai là-dessus dans le détail lorsque mon tour viendra. Ce que je veux dire pour le moment, c'est que j'ai toujours trouvé en la personne du camarade Tvetskov un Communiste honnête et consciencieux, constamment disposé à rendre service. Dans l'ensemble, et quel que puisse être son manque d'expérience, c'est un excellent sujet et nous ne devons pas faire de lui une victime des méthodes de cet Arshinov… S'il était là, celui-là, je le réduirais en bouillie ! Tenez, si vous le voulez bien, je vais vous parler un peu des « résultats » obtenus par le camarade Arshinov.

— Vas-y, vas-y, continue ! crie-t-on dans l'assistance ; mais le Président s'alarme visiblement. Il ne tient pas du tout à ce que je fasse devant tout le monde un long récit d'horreurs villageoises.

— Camarades, déclare-t-il, en ce moment, nous n'examinons pas le cas d'Arshinov, mais celui de Tvetskov. Le camarade Kravchenko se contentera de raconter son histoire aux

membres de la Commission.

Je grimpe sur l'estrade et me mets en devoir de conter à voix basse quelques-uns des actes de cruauté commis par Arshinov. Les membres de la Commission prennent des notes. Je me demande s'ils le font pour donner le change aux spectateurs, ou s'ils ignorent pour tout de bon les faits que je leur rapporte.

J'ai bien fait de me constituer le champion de Seriozha, car mon exemple donne du courage à plusieurs autres : trois hommes et deux femmes de l'assistance prennent à leur tour la parole pour le défendre. Finalement, on lui rend sa carte ; en quittant l'estrade, il se dirige droit vers moi et me serre chaleureusement la main, les yeux pleins de larmes. Puis il va rejoindre son père qui l'embrasse.

J'espère qu'on va m'appeler immédiatement après Tvetskov et que je pourrai profiter de l'impression favorable qu'il a produite. Mais non, voici qu'on appelle un certain Grinchenko qui est chargé, à l'Institut, de faire des conférences sur le Léninisme et le Marxisme ; c'est donc, si l'on veut, l'un de nos précepteurs idéologiques et « spirituels ». S'il est quelqu'un, dans tout l'Institut, que l'on puisse considérer, *ipso facto,* comme au-dessus de tout soupçon, c'est bien ce grand gaillard à l'expression candide. Comme professeur, nous l'avons toujours trouvé un peu terne, mais l'on s'accorde à reconnaître ses admirables qualités d'homme et de citoyen.

Grinchenko fait ses conférences en ukrainien – sa langue maternelle – en dépit qu'on ait depuis longtemps renoncé à employer cet idiome jadis obligatoire et qu'on accuse ceux qui l'utilisent maintenant de « déviation nationaliste ». Pourtant le conférencier est un communiste fanatique : « Grinchenko, affirment mes camarades étudiants, va se coucher tous les soirs avec un volume de Marx. » Nous savons peu de chose de son histoire personnelle ; aussi écoutons-nous attentivement son autobiographie parlée.

Grinchenko est le fils d'un pauvre paysan ukrainien, dit-il, et il a travaillé comme garçon d'écurie dans une grande propriété jusqu'à la Révolution. Âgé de dix-neuf ans à la chute du Tsar, il a immédiatement rejoint les rangs des Bolcheviks. Il s'est élevé jusqu'au grade de commandant de compagnie dans l'Armée Rouge et a récolté plusieurs blessures sur le champ de bataille. Après la guerre civile, il a suivi des cours spéciaux de Théorie Communiste à l'Institut, puis il est devenu conférencier dans ce même établissement. – Une carrière soviétique irréprochable, vraiment.

— Cependant, conclut Grinchenko, je dois reconnaître devant la Commission et devant les camarades réunis ici les erreurs que j'ai commises en fait de déviations nationalistes. J'avais suivi l'exemple de Skripnik et de quelques autres qui avaient dévié sur ce point de la Ligne Générale du Parti. C'est là une erreur de jeunesse que je déplore amèrement ; heureusement, tout cela est oublié.

— Ah oui, ainsi, tout est *oublié* ? s'écrie le Président d'un ton tellement significatif que chacun, aussitôt, dresse l'oreille. Pourtant, objecte-t-il, tu continues à voir certaines gens, par exemple…

Et il cite trois ou quatre noms.

— Il est possible, en effet, que je les rencontre de temps à autre ; il n'y a guère moyen de faire autrement. Mais ces gens-là étaient des nationalistes ukrainiens et je ne suis pas en bons termes avec eux.

— Leur as-tu jamais écrit ?

— Non.

— Après que le Parti t'eût généreusement accordé le pardon de ta faute, as-tu continué à les voir ?

— Non… Toutefois, autant que je me le rappelle, il me semble que j'ai rencontré un jour un ami de ces gens-là que je connaissais aussi. Mais nous n'avons pas parlé de politique.

— Sais-tu où sont maintenant ces nationalistes ?

— J'ai entendu dire que plusieurs d'entre eux avaient été arrêtés, mais je ne sais pas lesquels.

— Qui t'a mis au courant de cette arrestation ?

— Cet ami à eux dont je vous parlais tout à l'heure.

— Mais tu viens de dire que tu n'avais pas parlé politique avec lui ? Comment se fait-il, dans ces conditions, qu'il t'ait parlé de ces arrestations ?

— Il m'en a simplement fait la remarque, en passant, dans la conversation.

— Tu es bien naïf, camarade Grinchenko, si tu t'imagines pouvoir nous bourrer le crâne aussi facilement. Nous savons pertinemment que tu as été indigné en apprenant ces arrestations.

— Je regrette, mais celui qui vous a dit cela en a menti.

— Jamais de la vie. Des renseignements recueillis à plusieurs sources nous confirment dans notre opinion que tu es d'abord un Ukrainien, ensuite – ensuite seulement – un Léniniste. Nous avons aussi des dépositions émanant de deux de tes plus intimes amis…

Et Galembo mentionne deux nouveaux noms. Grinchenko semble abasourdi. On comprend aisément que les deux hommes dont les noms viennent d'être cités sont en prison.

— Je ne comprends absolument pas, murmure le conférencier, pourquoi ces deux hommes ont pu dire de telles choses… Oui, c'étaient mes meilleurs amis…

— Naturellement, intervient l'un des membres de la Commission, je suppose, Grinchenko, que tu ne t'es jamais prononcé contre la Collectivisation ?

— Non. Peut-être ai-je pu m'élever contre certains excès, mais jamais, jamais contre les décisions du Parti.

— En voilà assez. Écoutons maintenant ce qu'ont à dire les camarades de l'assistance.

L'un après l'autre, les conférenciers sur le Marxisme et le Léninisme se lèvent pour accabler leur collègue. Ils font de longs discours sur l'incompatibilité profonde qui existe entre le Nationalisme et le Communisme. Malades de peur, ils se creusent désespérément la cervelle pour trouver des accusations à formuler contre l'homme dont le sort se joue en ce moment et ils parviennent à retrouver des fragments de conversations anciennes qu'ils lui jettent au visage. Ils ont soin de ne pas citer de dates, de sorte que l'enthousiasme qu'a manifesté Grinchenko pour le Nationalisme au temps où il était encore obligatoire, avant le changement intervenu brusquement dans la Ligne Générale du Parti, est maintenant exploité contre lui pour consommer définitivement son exécution politique.

Ainsi, Grinchenko lui-même, ce Léniniste fanatique à la belle figure ukrainienne, Grinchenko se voit ranger au nombre des expulsés, des disgraciés… Sa carrière est finie.

Je suis encore en train de me demander ce qu'il va devenir quand on appelle mon nom. En hâte, je me dirige vers l'estrade et je commence le récit de ma vie : mon enfance à la ferme collective du Tocsin, mon travail à l'usine et aux mines du Donetz, mon service militaire sur la frontière persane, mon retour à l'usine et, finalement, mon entrée à l'Institut. À mesure que je parle, j'ai l'impression réconfortante que ma biographie doit faire sur l'auditoire un excellent effet : mes « origines » sont honorablement prolétariennes et ma vie tout entière a été constamment placée sous le signe du Communisme. J'ai soin de mentionner en passant ma mission d'inspection à Nikopol et la longue visite que j'ai faite à Ordzhonikidze… Enfin, je me lance dans un résumé de mes deux missions dans les régions agricoles ; comme je n'ignore pas que j'ai été dénoncé, je reconnais avoir pris alors quelques décisions

particulièrement audacieuses, mais j'explique la nécessité où je me trouvais de recourir à de telles mesures.

— Dans quelles circonstances as-tu perdu ta carte du Parti ? me demande le Président. Ignores-tu que cette perte constitue une grave infraction aux règlements du Parti ?

— Je le sais, et je le regrette, camarade. Cela m'est arrivé cet été, alors que la récolte battait son plein ; je remplaçais un fermier collectiviste qui s'était évanoui. Dans l'agitation du travail, je perdis mon portefeuille ; voici d'ailleurs un certificat de perte qui m'a été délivré par la Section Politique de l'endroit.

Les membres de la Commission examinent le papier que je leur tends ; puis ils l'ajoutent à mon dossier et l'interrogatoire se poursuit :

— Nous avons la preuve que tu étais l'ennemi des mesures énergiques appliquées pour le ramassage des grains et que tu as cherché à diminuer l'autorité d'un Représentant Accrédité du Parti ?

— Au contraire, camarades ! C'est lui qui discréditait le Parti. Je suppose que vous faites allusion à cet Arshinov dont je vous ai déjà signalé les procédés ?

— Soit. Mettons qu'il s'agisse en effet d'Arshinov.

— Dans ce cas, camarade Président, voici une copie du rapport que j'ai rédigé sur lui et que j'ai adressé au Comité Régional ainsi qu'à la *Pravda*. Vous pourrez constater qu'Arshinov déshonorait le Communisme. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que la bonne réputation du Parti ne souffre pas de ses odieux procédés et c'est la raison pour laquelle il cherche maintenant à me nuire. Arshinov employait *des méthodes de coercition physique*.

— Quel genre de méthodes ? interroge quelqu'un dans l'assistance.

— La Commission est maintenant parfaitement au courant des faits, s'empresse d'interrompre le Président qui a grande hâte de changer de sujet. Parle-nous plutôt, camarade, des méthodes que tu as personnellement appliquées pendant la moisson, à Logina.

C'est là que l'affaire devient sérieuse. Depuis de longs jours, j'ai soigneusement préparé la réponse que je ferais à cette question ; or, je ne sais comment, voici que toutes les belles phrases que j'ai mûries s'embrouillent et s'emmêlent inextricablement dans ma tête. J'avoue avoir fait faucher de l'orge et de l'avoine pour assurer la récolte et je reconnais que j'ai créé un *kindergarten* collectif et employé des « méthodes énergiques » pour alimenter les enfants et sauver la population du village en même temps que la situation.

— Le camarade Hataïevitch m'a remercié personnellement des résultats que j'avais obtenus en terminant les récoltes avec dix jours d'avance sur le programme, et voici un message officiel de félicitations qui m'a été adressé par la Section Politique. Que pourrais-je dire de plus ?

Le Président est visiblement embarrassé. Je me suis présenté bien armé devant lui, et s'il avait eu, au début, l'intention de me placer en mauvaise posture, maintenant il ne sait plus trop comment s'en tirer. Il décide de changer de sujet, et je respire.

— Que fait ton père ? questionne-t-il.

— Il est employé à l'usine Petrovski-Lénine, ainsi que mon frère cadet ; mon frère aîné est comptable dans une fabrique de produits chimiques.

— Ton père est-il membre du Parti ?

— Non.

— Et tes frères ?

— Non plus.

— Pourquoi ton père a-t-il été emprisonné avant la Révolution ?

— Pour son activité révolutionnaire, au cours de l'insurrection de 1905 et après.

— À quel parti appartenait-il ?
— Il n'a jamais appartenu à aucun parti.
— En es-tu bien sûr ?
— Absolument, camarade Galembo.
— Bon. Quelqu'un désire-t-il la parole ?

Trois camarades se lèvent pour m'attaquer ; plusieurs autres – parmi lesquels Seriozha – chantent mes louanges. Tout cela n'offre pas grand intérêt. Des gens quittent la salle pour aller fumer une cigarette et bavarder un peu. Le cas Kravchenko est plutôt terne… Finalement, on me rend ma carte.

Avant de quitter l'estrade, je demande aux membres de la Commission de me dire qui m'a dénoncé sur mon activité à Logina. Ils consultent leurs fiches… Il faut croire que mon délateur n'a pas demandé que son identité soit tenue secrète, car j'obtiens satisfaction :

— C'est un membre du Parti, un camarade nommé Skopine, me répond-on.
— C'est bien ce que je pensais, dis-je avec un sourire.

Ainsi le fonctionnaire du G.P.U. attaché à la Section Politique ne m'a pas pardonné mon refus de m'expliquer devant lui !

Je suis entouré d'amis qui me secouent chaleureusement la main… Allons, la vie s'ouvre toute grande devant nous : nous sommes en bonne posture et nous sommes toujours membre du Parti !

*
* *

Au début de 1934, à Moscou, le camarade Lazare Kaganovitch fit savoir que 182 500 membres du Parti en avaient été chassés. Le chiffre total et définitif serait plus élevé, déclara-t-il, lorsque seraient parvenus aux autorités supérieures les résultats obtenus par la *purge* dans certains secteurs où les opérations épuratrices n'étaient pas encore terminées. En effet, le total des expulsions finit par dépasser 200 000. Contrairement, d'ailleurs, à ce que prétendait Kaganovitch, ces expulsions massives ne prouvaient absolument pas que le Parti ait été « nettoyé », ni qu'il formât dorénavant un bloc véritablement « monolithique ».

Mon exemple personnel était là qui prouvait le contraire. Bien que j'eusse victorieusement passé la *purge,* je me sentais certainement plus sceptique et plus profondément troublé que ne l'étaient des milliers d'hommes et de femmes expulsés du Parti et jetés sur le tas d'ordures politique. Parmi les membres du Parti, des dizaines de milliers d'autres pensaient comme moi. Nos chefs pouvaient toujours se féliciter d'avoir « liquidé les derniers suppôts de la discorde et de la déviation », nous autres, les simples membres du Parti, savions à quoi nous en tenir là-dessus.

Note 1 : Opéra célèbre, tiré du poème lyrique de Pouchkine, musique de Tchaïkowski *(N.d.T.)*.

LE SECRET D'ELIENA

APRÈS la *purge,* un grand nombre de physionomies familières disparurent de l'Institut, tant du côté des professeurs que du côté des étudiants. Ceux qui avaient survécu, cependant, se remirent au travail avec un esprit plus libre et une énergie plus grande, maintenant que la peur ne les tenait plus à la gorge.

J'en étais arrivé à ma dernière année d'études et, comme le voulait le programme, je consacrais déjà la plus grande partie de mon temps à étudier en ingénieur les problèmes pratiques qui se posaient à l'usine. Sitôt mon dernier examen subi, je pouvais prétendre à un poste responsable dans l'industrie métallurgique dont l'essor, chez nous, allait chaque jour grandissant.

Je fis la connaissance d'Eliena peu de temps après la *purge.* La subtile alchimie de l'amour transforma ses souffrances personnelles en partie intégrante de mon expérience propre et elles prirent ainsi place dans mon histoire à moi. Je puis même dire que les vicissitudes d'Eliena contribuèrent davantage à me dresser contre le gouvernement soviétique que ne le firent jamais les événements qui m'avaient directement et personnellement atteint.

J'ai été souvent frappé du rôle important que joue le hasard dans la destinée d'un homme. En arrivant à Dniepropetrovsk, Eliena avait obtenu un appartement près de chez moi et je la rencontrais le matin alors qu'elle se rendait à son travail et que j'allais, moi, à l'Institut ; nos heures étaient à peu près les mêmes et nous prenions parfois le même tramway. Je remarquai la jeune fille pour la première fois un jour que nous attendions tous deux le tramway, au milieu d'un groupe de gens transis, sous une violente tempête de neige.

Cette rencontre avait été purement fortuite, comme le furent les deux ou trois autres qui suivirent ; mais bientôt, en sortant de chez moi, je me mis à chercher du regard cette grande jeune fille brune, puis à l'attendre pour tout de bon. Je laissais passer plusieurs tramways sans les prendre et, si elle était en retard, j'en éprouvais un inexplicable ennui… Lorsque, du coin de l'œil, je voyais enfin approcher sa gracieuse silhouette, mon cœur s'arrêtait de battre. Il me semblait – et l'avenir me prouva que je ne me trompais point – que la jeune fille savait parfaitement l'intérêt qu'elle avait éveillé en moi et que cela ne lui déplaisait point. Souvent, par la suite, nous nous rappelâmes en riant cette cour muette que je lui fis si longtemps à l'arrêt du tramway.

Lorsque nous fûmes enfin présentés l'un à l'autre – ce qui se produisit encore à la suite d'un hasard –, il nous sembla que nous nous connaissions déjà depuis très longtemps. C'était un soir, assez tard, comme je revenais d'une longue séance au Comité Régional. Dans la salle pleine de fumée, la discussion s'était prolongée, interminable et plutôt fastidieuse ; aussi était-ce avec un plaisir véritable que je respirais l'air pur de la nuit… Soudain, alors que je venais de dépasser deux femmes auxquelles je n'avais prêté aucune attention, j'entendis crier mon nom.

Je me retournai et aperçus une femme-médecin qui m'avait soigné au cours du séjour que j'avais fait à l'hôpital après l'accident qui m'était arrivé pendant mon service militaire sur la frontière persane. Une autre femme l'accompagnait : c'était ma belle inconnue du tramway.

— Victor Andreïevitch ! s'écria le médecin en me serrant chaleureusement la main, qu'es-tu devenu depuis tout ce temps ? Je suis vraiment heureuse de te revoir. J'ai lu tes articles dans les journaux et des amis communs m'ont parlé de ta brillante réussite… Mais je te demande pardon : je ne t'ai pas présenté ma jeune amie : Eliena Petrovna.

La jeune femme parut extrêmement surprise de l'empressement que nous apportâmes, Eliena et moi, à nous serrer la main, et de l'embarras mutuel qui parut ensuite s'être emparé de nous – elle ne pouvait évidemment pas deviner que nous rêvions tous deux depuis plus d'un mois d'une occasion comme celle-là – et son étonnement s'accrut encore, sans aucun doute, lorsqu'elle vit que nous nous débarrassions d'elle sous un prétexte quelconque et que nous nous éloignions ensemble, après l'avoir hâtivement accompagnée jusqu'à la station de tramways la plus proche.

L'exceptionnelle beauté d'Eliena tenait avant tout à son élégance et à sa grâce incomparables. Certes, elle avait un joli visage, mais ce visage seul n'aurait pas tenté un peintre ; l'artiste aurait voulu fixer sur la toile l'image tout entière de son modèle. Ce soir-là, je m'en souviens, Eliena portait un manteau de fourrure noir étroitement ajusté à la taille mais ample et flottant du bas, à la mode caucasienne. Un petit chapeau de fourrure blanche, sans bords, coquettement incliné sur ses cheveux noirs, accentuait encore la ligne élancée de sa svelte silhouette ; de menus cristaux de neige scintillaient dans ses sourcils comme autant de diamants…

Pendant près d'une heure, nous nous promenâmes bras dessus, bras dessous, parlant de nous-mêmes, du monde en général, et encore de nous-mêmes… Eliena, comme moi, revenait ce soir-là d'une réunion ennuyeuse et surchauffée et, toujours comme moi, elle prenait plaisir à respirer à pleins poumons l'air froid de la nuit. C'était la première fois qu'elle venait à Dniepropetrovsk, m'expliqua-t-elle ; elle travaillait en qualité d'architecte dans un bureau du Gouvernement et son séjour dans la ville serait très probablement d'assez longue durée. Elle avait passé ses examens quatre ans plus tôt à l'Institut d'Art de Kharkov où elle s'était spécialisée dans l'architecture.

— Que je suis heureux de t'avoir rencontrée ! lui avouai-je enfin. J'ai comme une idée que nous deviendrons de vrais amis.

— J'en suis sûre, moi aussi, répliqua-t-elle en souriant, et pourtant, à te parler franchement, il vaudrait mieux, dans ton propre intérêt, que nous ne devenions jamais des amis, Victor Andreïevitch. Crois-moi, si tu avais quelque bon sens, tu ferais en sorte que cette première entrevue soit aussi la dernière.

Elle parlait en riant, mais sa remarque ne m'en inquiéta pas moins. Je devinais qu'il s'agissait au fond de quelque chose de sérieux, encore qu'elle affectât d'en parler en plaisantant. Peut-être s'agissait-il de quelque drame auquel se trouvait mêlée ma jolie compagne ? Elle souriait, mais il n'y avait pas de gaîté véritable dans son sourire ; on lisait dans ses yeux une bizarre expression de mélancolie qui projetait sur sa beauté une vague ombre de tristesse et la rendait plus attirante encore.

— N'importe, lui dis-je, je suis prêt à courir tous les risques du monde pour te revoir.

— Souviens-toi que je t'ai prévenu.

— D'accord, je m'en souviendrai, mais de ton côté il faut que tu me parles un peu plus de toi. Dis-moi, par exemple…

— Ne m'interroge pas, m'interrompit-elle. Oui, je suis mariée. Mon mari est un excellent homme, mais un malchanceux. Nous vivons sous le même toit et je veille sur lui comme une sœur. À part cela, nous ne sommes mari et femme qu'aux yeux de la loi. Je ne l'aime pas… enfin, pas de cette façon-là, tu comprends ? Je suis bien heureuse de t'avoir rencontré. Je me sens si seule !

— Seule ? Comment cela ? Tu as un foyer, une excellente profession ; tu es belle…

— Oh ! je connais beaucoup de gens – trop, peut-être ; et cependant je t'envie, toi qui as un vrai foyer, toi qui as une mère… Moi, mon père est mort, et ma mère demeure à Kiev. D'un

sens, j'en suis heureuse, car il se passe en ce moment des choses que l'on ne pourrait même pas confier à sa propre mère. Je t'envie aussi tes illusions, Victor Andreïevitch, car on voit bien que tu es un Communiste convaincu.

— On peut rester convaincu après la perte de quelques illusions, répliquai-je. Mais à quoi bon parler politique ? Parle-moi plutôt de ton mari…

— Ne me demande pas cela, je t'en prie. Si tu désires véritablement me revoir, j'y mets une condition : tu feras comme si ce mari n'existait pas. Au sens véritable, d'ailleurs, il n'existe pas. Mais je tiens à te mettre en garde à nouveau contre toi-même : tu es plein d'espoir et de foi, alors que moi j'en suis totalement dépourvue. Tu es en tête de la colonne, et moi je ne la suis qu'à regret et parmi les derniers rangs… Tu marcheras mieux si tu marches seul.

— Je refuse d'écouter ton avertissement, Eliena. Quoi qu'il doive m'en coûter, je veux te voir souvent. Jamais je ne regretterai de t'avoir connue – même si tous les fléaux de l'enfer devaient s'abattre sur moi, terminai-je en m'efforçant de plaisanter.

— Les fléaux de l'enfer ? répéta la jeune femme avec un triste sourire, je ne les connais pas, mais je connais la plupart des fléaux qui accablent nos vies terrestres à l'heure actuelle. Ils sont pires, bien pires que ceux de l'enfer, parce qu'ils s'attaquent à des vivants, et non à des morts.

Lorsque je la reconduisis chez elle, nous convînmes de nous rencontrer à nouveau le samedi suivant, dans la soirée, au Jardin Public. J'achetai des billets pour un concert de gala qui devait avoir lieu ce soir-là avec la participation de deux célèbres artistes du Théâtre de Moscou, Victorina Krieger et Golubia, puis j'attendis dans la fièvre l'échéance du samedi.

Quand je retrouvai enfin Eliena, je fus ravi de constater, à la rougeur de ses joues et à la pression de sa main dans la mienne, qu'elle avait trouvé le temps long, elle aussi. Nous parlâmes, nous parlâmes, puis nous nous dirigeâmes vers l'Opéra. Ma compagne semblait aussi heureuse qu'une enfant en vacances.

— Quand je suis avec toi, j'oublie tous mes ennuis, me glissa-t-elle à l'oreille au plein milieu de la représentation, alors que Golubia venait d'apparaître sur la scène dans le rôle du *Corsaire*.

Bien qu'elle ne fût plus de la première jeunesse, la Krieger dansait encore divinement et elle était l'idole de toute la Russie. Ce soir-là, elle dansa devant nous quelques scènes de son grand succès, *Le Cygne du Lac,* et déchaîna un tonnerre de bravos. Une chanteuse lui succéda qui commença le fameux aria : *« Donne-moi, oh, donne-moi ma liberté… Je saurai bien comment venger ma honte… Je saurai bien comment sauver mon honneur et mon nom… »* Eliena se mit alors à serrer ma main jusqu'à me faire mal…

Vint ensuite le tour d'une grosse dame qui chanta l'aria de Lisa, dans *La Dame de Pique*[1]. Je sentais que toute la joie qui animait ma compagne s'était soudain envolée. Elle s'agitait sur son fauteuil et soupirait.

Lorsque la chanteuse en vint au passage : *« Le petit nuage vint, apportant avec lui le tonnerre, et il dispersa mon bonheur et mon espoir… »,* Eliena se leva tout à coup et m'entraîna avec elle :

— Partons, Victor Andreïevitch, supplia-t-elle, partons ! Je ne peux pas en entendre davantage !

Dehors, dans l'air froid de la nuit, elle se calma un peu. Je ne l'interrogeai pas : quel que fût le triste mystère qui enveloppait sa vie, j'avais décidé de ne pas chercher à le percer.

— Allons dans un restaurant quelconque où nous entendrons de la musique gaie, lui proposai-je.

— Soit, mais à une condition, c'est que je paierai ma part. Tu es étudiant, et moi je gagne ma vie : il n'y a donc aucune raison que je te laisse payer pour moi.

… Au cours des mois qui suivirent, nous nous rencontrâmes au moins une fois par semaine, parfois davantage. Le temps passa, l'hiver fit place au printemps… Je présentai Eliena à ma mère et les deux femmes, aussitôt, s'adorèrent mutuellement. Par la suite, elles se virent fréquemment, même quand je n'étais pas là.

— C'est une excellente personne, me déclara ma mère, et elle t'aime profondément. Quant à toi, je sais quels sont tes sentiments à son égard. Malheureusement, il y a quelque chose dans sa vie qui pèse lourdement sur elle.

— Je sais, maman, mais j'ignore de quoi il s'agit au juste. Je me suis aperçu que ma curiosité lui faisait mal et j'ai décidé de renoncer à l'interroger.

— Tu as bien fait, Vitia. C'est une charmante femme et tu peux lui faire toute confiance. Quels que soient les ennuis d'Eliena, ils ne peuvent être que très honorables. Elle est incapable de faire du mal à qui que ce soit – sauf à elle-même.

Un soir, alors que nous venions de dîner en famille, Eliena resta chez nous pour y passer la soirée. Nous lûmes ensemble, puis nous écoutâmes la radio. Sans qu'un mot eût été échangé entre nous à ce sujet, je savais qu'elle ne rentrerait pas chez elle ce soir-là.

— Cette nuit sera celle de notre mariage, Victor, me dit enfin la jeune femme. Je t'aime de tout mon cœur et je te prie de croire que tu seras le premier homme qu'il y ait eu dans ma vie depuis que j'ai cessé d'aimer mon mari.

*
* *

Des mois s'écoulèrent… Eliena venait très souvent chez nous ; elle était devenue, à tous égards, comme un véritable membre de notre famille. Mon père, ma mère, mes frères, tout le monde l'adorait. Il y avait autour d'elle une espèce de nimbe romanesque qui illuminait toute la maison. Pourtant, je ne pouvais me dissimuler qu'une partie importante de son existence restait pour moi mystérieuse. Et cela me troublait fort…

Une après-midi, après les cours, j'allai assister avec quelques étudiants de mes amis à un match de football qui se déroulait au Stade de Dniepropetrovsk. À la mi-temps, nous courûmes jusqu'au buffet pour boire un verre de bière mais il y avait une longue queue de consommateurs au comptoir et il fallut nous résigner à prendre notre place dans la file et à patienter… Tandis que j'attendais ainsi, promenant mon regard autour de moi, j'aperçus tout à coup, dans le restaurant mitoyen du bar, mon Eliena, plus élégante que jamais, qui buvait du vin et bavardait gaiement, en compagnie de deux hommes à l'aspect étranger. Ces deux inconnus la dévoraient littéralement des yeux…

Quelques instants plus tard, je reprenais ma place dans les tribunes, mais, jusqu'à la fin du match, je ne vis plus rien du spectacle qui se déroulait sous mes yeux. Je ne pensais qu'à Eliena. Que pouvait-elle bien faire en compagnie de ces deux étrangers ?

Le match terminé, je vis mon amie qui s'en allait, toujours flanquée de ses deux compagnons ; ils partirent tous les trois dans une grosse voiture de marque étrangère.

Je passai le reste de la journée dans une espèce de brouillard et ne parvins pas à trouver le sommeil quand la nuit fut venue…

Le lendemain, Eliena vint me voir à la maison ; je l'observais attentivement pendant tout le repas mais je ne pus constater aucun changement dans son attitude. Était-elle donc si habituée à fréquenter des étrangers qu'elle n'en éprouvait plus aucune émotion ? Pourtant, dans notre pays, la chose était considérée comme très grave…

Lorsque nous nous retrouvâmes seuls tous les deux, après le repas, elle me parla incidemment de sa sortie de la veille :

— Mon chef de bureau m'avait demandé d'aller au Stade et d'y emmener deux étrangers, me dit-elle. Mon Dieu, ce qu'ils pouvaient être ennuyeux!

Je ne lui dis pas que je l'avais rencontrée avec ses deux compagnons mais, lorsqu'elle me quitta pour se rendre à la cuisine, je profitai de ce qu'elle avait laissé dans la pièce son sac à main ouvert pour y jeter un coup d'œil. Il était bourré de papiers que je n'hésitai pas, dans l'excès de ma jalousie et de mon inquiétude, à parcourir rapidement. Certains de ces papiers étaient rédigés en allemand ; j'ignorais cette langue, mais je compris néanmoins que les documents qui s'étalaient sous mes yeux avaient trait à des questions industrielles. Une autre feuille, rédigée en russe, cette fois, commençait ainsi : « À propos des renseignements contenus dans le rapport ci-joint, je tiens à préciser que… » J'en étais là de ma lecture quand j'entendis le pas d'Eliena dans le couloir ; précipitamment, je remis les papiers dans son sac.

J'étais persuadé qu'il existait un rapport étroit entre les documents que je venais de voir et les deux étrangers aperçus la veille en compagnie d'Eliena ; je croyais comprendre, eu outre, que ces papiers incompréhensibles et ces hommes inconnus me fourniraient la clef du mystère qui entourait la jeune femme.

Ce soir-là, quand nous nous séparâmes, je lui demandai quand je la reverrais :

— Vendredi soir, proposa-t-elle.

— Malheureusement, je dois faire une conférence ce soir-là. Disons plutôt mercredi, si tu veux.

— Je regrette, chéri, mais j'aurai un travail urgent à faire mercredi.

Et tout à coup je m'aperçus d'une chose que je n'avais jamais remarquée jusqu'alors : depuis des mois, Eliena avait toujours eu trop de travail à faire, le mercredi, pour pouvoir me rencontrer ce jour-là ! Je ne laissai rien paraître de ma découverte, mais je me promis d'essayer de filer la jeune femme le mercredi suivant pour découvrir quel était le mystérieux travail qui l'absorbait ainsi périodiquement.

… Ma tâche de détective amateur se trouva considérablement simplifiée par le temps qu'il fit, ce mercredi-là. La nuit était sombre et pluvieuse et je pus suivre Eliena sans trop craindre qu'elle m'aperçût. Je montai à sa suite dans le tramway et m'installai sur la plate-forme, la surveillant du coin de l'œil. Lorsqu'elle descendit, près du centre de la ville, je l'imitai et me mis à la suivre sur le côté opposé du trottoir. Bientôt, je la vis s'arrêter devant un grand immeuble qui me parut être un hôtel particulier. Elle sonna et un homme en uniforme l'introduisit dans la maison dont il referma soigneusement la porte après avoir jeté sur les alentours un regard soupçonneux.

Je pris ma faction sous une porte cochère qui me permettait de bien voir la mystérieuse demeure et j'attendis pendant près de deux heures… De mon poste d'observation, je vis de nombreuses personnes entrer et sortir. Chaque fois qu'il ouvrait la porte, l'homme en uniforme inspectait furtivement la rue comme s'il se fût méfié d'espions possibles. La plupart des personnes qui pénétraient dans l'immeuble ou qui en sortaient étaient des femmes. Je reconnus même plusieurs d'entre elles, à la lumière qui venait du hall d'entrée lorsque la porte s'ouvrait : la femme d'un grand gynécologue, fameuse dans toute la ville pour sa beauté et sa réputation d'hôtesse parfaite ; une danseuse très connue, appartenant au théâtre de la ville ; une femme-ingénieur de grand mérite que j'avais plusieurs fois rencontrée dans des conférences techniques… Je reconnus en outre plusieurs femmes dont j'ignorais les noms mais que je connaissais de vue pour les avoir rencontrées au théâtre ou dans les

manifestations sportives et qui appartenaient – toutes proportions gardées – au milieu « mondain » de Dniepropetrovsk.

Finalement, Eliena elle-même sortit de la maison, accompagnée de deux hommes vêtus d'imperméables. Comme l'un d'eux déboutonnait son manteau pour prendre une cigarette dans une poche intérieure, je pus constater qu'il était en uniforme, *en uniforme du G.P.U.* Je savais désormais tout ce que je voulais savoir : *Eliena, de toute évidence, appartenait à cette légion d'espions qui fourmillaient dans toutes les catégories de la société soviétique.*

Je sentais ma raison chavirer ; toute la nuit, je m'agitai dans mon lit, essayant de coordonner mes idées sans pouvoir y parvenir. Théoriquement, je ne pouvais guère, moi, un Communiste, condamner l'espionnage intensif du G.P.U. ; je savais d'ailleurs depuis longtemps que beaucoup de gens se livraient à l'espionnage sous le couvert d'une activité quelconque. Pourtant, j'étais bouleversé de voir que la femme que j'aimais était un agent du G.P.U. ; cela froissait en moi je ne sais quel instinct atavique et je sentais des frissons glacés me parcourir l'échine.

Nous avions beau n'en pas parler et nous efforcer, même, de n'y pas songer, beaucoup de Communistes comme moi savaient pertinemment qu'on ne cessait d'emprisonner ou de déporter vers les camps de travail forcé des troupeaux entiers d'innocents, hommes et femmes. Cette méthode était baptisée d'un euphémisme discret : on l'appelait « l'action préventive ». Se pouvait-il qu'Eliena, si chère à mon cœur et si proche de moi, contribuât à torturer et à massacrer ces innocents ? Plus je me battais avec cet affreux problème et plus ma situation me semblait sans issue, partagé comme je l'étais entre l'amour et l'horreur…

J'écrivis un petit mot à Eliena le lendemain matin, lui annonçant que j'étais obligé de m'absenter pour huit jours. Craignant de la rencontrer dans la rue ou encore qu'elle vînt prendre de mes nouvelles à la maison, j'allai m'installer chez un ami.

Le mercredi suivant, j'avais repris mon poste d'observation sous la porte cochère, devant la maison mystérieuse, et je revis Eliena, ainsi que la plupart des femmes que j'avais aperçues la semaine précédente.

Le système employé par le G.P.U. était bien simple : ces femmes, dont beaucoup étaient les épouses de fonctionnaires connus, venaient tous les mercredis faire leur rapport hebdomadaire et sans doute aussi recueillir les instructions de leurs chefs. Pour plus de discrétion, on les réunissait dans une maison particulière, au lieu de les convoquer au siège même du G.P.U.

Sitôt rentré à la maison, j'écrivis à Eliena que, pour des raisons qu'il m'était impossible de lui révéler, nous devions cesser de nous voir. Tout était fini entre nous, lui disais-je, et je la priais de bien vouloir accepter ma décision sans chercher à renouer entre nous des liens que je tenais à rompre une fois pour toutes.

La décision que je venais de prendre m'avait brisé. Incapable de travailler et même de penser raisonnablement, je cessai d'assister aux cours de l'Institut. Je passais des heures à errer dans les rues, m'efforçant vainement de calmer la douleur qui me rongeait. Au fond de moi-même je brûlais du désir de revoir Eliena ; en outre, ce qui venait porter mon angoisse à son comble, c'est que je n'avais pas l'absolue certitude d'avoir agi équitablement vis-à-vis de la jeune femme.

Quelques jours plus tard, un soir, ma mère me remit une lettre :

— C'est Eliena qui l'a laissée pour toi, m'expliqua-t-elle. Elle avait les yeux gonflés à force d'avoir pleuré et paraissait absolument au désespoir. Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde point, Vitia, mais j'espère au moins que tu sais ce que tu fais. Les blessures que nous infligent ceux que nous aimons sont les plus cruelles de toutes.

La lettre d'Eliena était courte :

Vitia chéri,

Je te demande de m'accorder une dernière faveur : rencontrons-nous demain soir, à six heures, à la gare. Je te supplie de ne pas me refuser : c'est la dernière chose que je te demande avant que nous nous séparions à jamais.

J'étais en avance au rendez-vous. Quand je vis arriver Eliena, chargée d'une petite valise, la douleur qui se lisait sur son beau visage me serra atrocement le cœur.

— Allons jusqu'à la Samara [2], me dit-elle ; nous mangerons et nous parlerons dans la campagne. J'ai les billets de chemin de fer.

Dans le train, nous n'échangeâmes que des banalités. Arrivés à destination, nous prîmes un petit chemin qui nous amena bientôt au bord de la rivière ; nous étions maintenant parfaitement seuls, mais nous ne pouvions nous décider encore à parler de choses graves. D'un commun accord, nous en retardions tacitement la discussion.

La chaleur était étouffante ; on percevait au loin le grondement assourdi du tonnerre.

— Si nous nous baignions avant l'orage ? proposai-je.

Nous enlevâmes nos vêtements et nous plongeâmes dans la rivière ; puis, rafraîchis, nous nous assîmes devant une nappe qu'Eliena venait de déployer sur l'herbe. Elle avait apporté de quoi manger, ainsi qu'une bouteille de vin de Napareuli.

— Un jour, il y a longtemps déjà, me dit Eliena, nous avons bu à notre première rencontre ; buvons maintenant à notre séparation. Souviens-toi, poursuivit-elle les yeux pleins de larmes, souviens-toi que je t'avais prévenu : je t'avais dit qu'il valait mieux ne jamais nous revoir. Tu vois, je vais te perdre et me retrouver seule…

Nous ne pûmes manger ni l'un ni l'autre, mais vous vidâmes la bouteille de vin.

— Et maintenant, Vitia, me demanda la jeune femme, dis-moi donc pourquoi tu as tout à coup cessé de m'aimer ?

— Je t'aime tout autant que jamais, Eliena, et c'est pourquoi je suis auprès de toi aujourd'hui. Je suis venu parce que je comptais sur ta franchise. Veux-tu me confier ton secret ? Je ne puis tolérer d'être mené plus longtemps par le bout du nez, comme un petit garçon.

— Que veux-tu donc savoir ? S'agit-il de mon mari ?

— Non, Eliena, c'est de toi qu'il s'agit. Je sais maintenant pourquoi tu sors avec des étrangers ; je sais pourquoi tu vas, tous les mercredis soir, dans une maison de la rue Y… Je sais beaucoup de choses, tu le vois. Que puis-je te dire d'autre ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Eliena en sanglotant. Comment faire ? Comment faire ?

Un éclair zigzagua tout à coup dans le ciel et de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber. Nous nous réfugiâmes dans une cabane de pêcheurs abandonnée et c'est là, tandis que la nuit tombait, qu'Eliena, assise sur un tas de foin odorant, me conta son histoire.

*
* *

« Nous habitions Kiev, me dit Eliena. Ma mère était une ancienne institutrice, mon père un professeur de quelque réputation. Il travaillait dans un trust local en qualité d'ingénieur et gagnait largement sa vie. Fille unique, j'eus une enfance heureuse ; je ne manquais jamais de

rien. On m'enseigna la musique, les langues étrangères et le dessin. Je grandis ainsi dans le confort et la sécurité, sans connaître jamais le moindre souci.

« Des voisins à nous avaient un fils, Sergeï, qui était étudiant à l'Institut Technique de Kharkov et ne venait chez ses parents qu'aux grandes vacances. Nous étions tous deux bons amis, et cette amitié, à mesure que nous grandissions, se transforma en amour. J'avais un peu plus de dix-sept ans lorsque Sergeï me demanda en mariage. J'acceptai et, sitôt mariés, nous allâmes nous installer à Kharkov. Là, je pus satisfaire l'ambition que je nourrissais depuis longtemps : j'entrai à l'Institut d'Art de Kharkov et j'y obtins mon diplôme en 1930.

« Cette même année, tu t'en souviens sans doute, de nombreux ingénieurs et techniciens de notre pays furent accusés de sabotage. Justement, je me trouvais auprès de mes parents que j'étais venue voir à Kiev lorsque les hommes du G.P.U. vinrent arrêter mon père. Ils fouillèrent la maison de fond en comble, allant jusqu'à éventrer les sofas et les matelas et à sortir les icônes de leurs cadres : peine perdue, car ils ne trouvèrent absolument rien. L'idée même, d'ailleurs, qu'on pût accuser mon père, ce brave homme de savant, d'un sabotage quelconque, était parfaitement absurde. L'accusation manquait à ce point de vraisemblance que nous nous consolâmes, ma mère et moi, en nous disant qu'on ne tarderait pas à le relâcher.

« Bien entendu, j'avais décidé de rester à Kiev jusqu'à la libération de mon père. Nous ignorions tout de ce qu'on pouvait bien lui reprocher et n'étions même pas autorisées à l'aller voir. Tous les soirs, pendant des semaines, puis pendant des mois, j'allais faire la queue à la porte de la prison, sous la pluie ou sous la neige, au milieu de centaines d'autres malheureuses, pour porter à mon père des colis de vivres. Je m'étais mise également à fréquenter les bureaux du G.P.U. dans l'espoir un peu ridicule que j'arriverais à aider mon père en quelque façon.

« Un jour que je m'étais ainsi rendue au siège de la police je fus appelée chez le chef. Je m'en étonnai, me demandant ce qu'il pouvait bien me vouloir. C'était un homme mûr et de manières courtoises, mais très imposant. Il écouta le plaidoyer que je prononçai pour mon père, puis me dit :

— À ton tour, maintenant, de m'écouter, Eliena Petrovna. Tu es jolie, tu es belle, même. De plus, tu as de l'instruction et tu sais te conduire dans le monde. Ce sont là des dons qui peuvent être très utiles à notre pays ; ils peuvent aussi servir ton père. Aide-nous, et nous t'aiderons. Je n'ai pas besoin de t'en dire plus long : je vois bien que tu es aussi intelligente que jolie… Mais non, ne fais pas cette figure-là et n'aie pas ce mouvement de recul ! Ce que je te propose est loin d'être aussi répugnant que la vie elle-même. Je ne te demande pas de coucher avec qui que ce soit ; nous avons les femmes qu'il faut pour cela – et plusieurs d'entre elles, soit dit en passant, sont des personnes que tout le monde respecte dans la ville. En ce qui te concerne, tu nous seras beaucoup plus utile dans un rôle de femme pure et inaccessible. Nous aurons soin de te faire rencontrer les gens qu'il faut et tu apprendras en les fréquentant des quantités de choses que notre gouvernement est désireux de savoir. Naturellement, nous te paierons bien et nous te couvrirons de notre protection, toi et ceux qui te sont chers.

« Il m'offrit une cigarette que je refusai ; il sortit alors d'un tiroir une boîte de bonbons et me fit signe de me servir. Je le fixai d'un regard incrédule :

— Si je comprends bien, lui demandai-je, tu me demandes de te livrer quelques vies humaines, de sacrifier quelques personnes – choisies, au besoin, parmi les amis et connaissances de mon père – afin que tu puisses monter de toutes pièces quelques nouvelles « affaires » à sensation ? Si je m'exécute, tu libéreras mon père. Je t'ai bien compris, n'est-ce

pas ? C'est bien cela que tu me proposes, en appuyant ta proposition de quelques bonbons destinés à m'amadouer ?

— Tu schématises exagérément la question, répondit-il en riant.

— En tout cas, je regrette, mais je ne puis rien faire pour t'être utile.

— Ne te hâte pas de prendre une décision, Eliena Petrovna. Nous avons tout notre temps. Réfléchis et reviens me voir. Dans l'intervalle, si tu souffles mot à âme qui vive de cette petite conversation, nous mettrons le joli petit oiseau que tu es dans une cage pour longtemps, longtemps… Maintenant, signe ce papier, je te prie.

« C'était un formulaire imprimé dont le signataire s'engageait à ne rien révéler de la conversation qu'il venait d'avoir ; une liste de châtiments effroyables y était annexée pour ceux qui ne respecteraient pas leur engagement.

« Le temps s'écoula, augmentant mes chagrins, Vitia. On m'avait offert d'acheter la liberté de mon père en devenant un agent du G.P.U. et j'avais refusé ; il y avait des moments où j'en éprouvais du remords. Je me sentais en quelque sorte responsable de la prolongation de sa captivité. Heureusement, j'avais la consolation de me dire qu'il eût été le dernier au monde à me conseiller d'accepter la proposition que l'on m'avait faite… Je me sentais lasse, lasse de corps et d'esprit… Un jour, je fus convoquée derechef chez le grand maître du G.P.U. Cette fois, toute sa courtoisie paraissait s'être envolée. Il ne m'offrit ni sucreries, ni cigarettes.

« Lorsque j'entrai dans son bureau, il feignit de s'absorber dans ses paperasses et de ne pas remarquer ma présence. Tandis que je restais là, plantée au milieu de la pièce et pleine d'embarras, j'entendis d'horribles clameurs retentir dans le couloir, et malgré moi je laissai échapper un cri de frayeur. Le chef du G.P.U., aussitôt, leva la tête :

— Ah ! te voilà ? fit-il. Ces cris t'ennuient ? Que veux-tu, ce sont des gens que l'on aide un peu à recouvrer la mémoire… Notre tâche est difficile, bien difficile… Il faut avoir, pour l'accomplir, des nerfs d'acier… Alors, tu t'es décidée à accepter mon offre ?

— Non, je ne l'accepte pas, je ne *peux pas* l'accepter.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui.

— Je le regrette infiniment pour toi… et pour ton père. Enfin, je veux encore espérer que tu changeras d'avis. Au revoir.

« Il se replongea dans ses papiers et je le quittai.

« Ce même soir, lorsque mon tour vint de remettre au Tchékiste de garde au guichet de la prison le petit paquet destiné à mon père, l'homme refusa :

— Ladinine ? je ne puis rien accepter à ce nom-là.

« Je restai sur place, figée d'horreur.

— Qu'y a-t-il, m'écriai-je enfin, qu'est-il arrivé ? C'est mon père. Est-il… mort ? L'a-t-on déporté ?

— Je n'en sais rien. Circule… Suivante !

— Mais… mais c'est un vieillard, et il est innocent ! *Il faut* que je sache ce qu'il est devenu !

— Circule, ou je te fais expulser. Tu arrêtes la queue.

« Je m'approchai d'un autre guichet marqué *Renseignements* et demandai au gardien des nouvelles de mon père. Il ferma son guichet et je le vis décrocher un appareil téléphonique… J'eus beau tendre l'oreille, je ne pus percevoir qu'un seul mot de ce qu'il disait : c'était le mot *hôpital*. Au bout de quelques instants, il rouvrit son guichet :

— Aucun renseignement, me jeta-t-il. Je regrette.

« À peine capable de me soutenir, j'arrivai à me traîner jusqu'à la maison. En cours de route, pour ne pas inquiéter ma mère, j'avais donné le paquet de nourriture à un mendiant.

« Le lendemain, j'essayai de découvrir un médecin qui fût de service à la prison, dans le vague espoir d'obtenir par lui des nouvelles de mon père. Je commençai par des médecins amis de notre famille ; ils ne savaient rien, mais ils me recommandaient à certains de leurs collègues. Après des heures et des heures de cette chasse, je découvris enfin quelqu'un qui me donna le nom d'un médecin qui, croyait-il, était attaché à la prison de Kiev.

« J'allai voir ce dernier médecin qui m'introduisit, pensant avoir affaire à une malade. À peine dans son cabinet, je tombai à genoux et lui expliquai en pleurant le véritable objet de ma visite. C'était un brave homme, mais l'histoire que je venais de lui conter le remplit de terreur et il me supplia de m'en aller. Son travail à l'hôpital de la prison devait être tenu secret, m'expliqua-t-il ; il ne pouvait rien me dire, absolument rien…

— J'ai une femme et des enfants, ma pauvre petite, me dit-il pour s'excuser, et je n'ai pas le droit de courir un pareil risque. Je le regrette vivement, crois-le bien, mais je ne puis rien faire, rien… Va-t'en, je t'en prie ; au nom de ta propre famille, je te demande de ne pas attirer d'ennuis à la mienne.

« Mais je refusai de m'en aller ; je pleurai et je suppliai tellement qu'il finit par céder. Il me promit de retrouver mon père, s'il était vraiment à l'hôpital de la maison d'arrêt, et nous convînmes que je lui téléphonerais trois jours plus tard, en ayant soin de le faire d'une cabine publique.

« Ma mère continuait à préparer des colis de vivres que je donnais régulièrement à des mendiants… Moi, j'attendais anxieusement que fussent écoulés ces trois interminables jours. Enfin, j'eus le médecin au téléphone :

— Sois forte, me dit-il ; les nouvelles que j'ai pour toi ne sont pas bonnes. Ton père est effectivement à l'hôpital. Il souffre d'une grave inflammation des bronches, et son cas, j'en ai peur, peut être considéré comme désespéré… En outre – ici mon correspondant marqua une légère hésitation – il est plutôt… contusionné… Et maintenant, au revoir. Crois bien que je compatis…

« Je me forçai à retourner au siège du G.P.U… Je fis passer mon nom au Chef et l'on m'introduisit aussitôt auprès de lui. Le sourire aux lèvres, il vint à ma rencontre :

— Alors, fit-il, quoi de neuf ? T'es-tu enfin décidée à accepter ma proposition ?

— Non, répliquai-je pas encore. Je veux voir d'abord mon père.

— Cela ne sera pas bien commode. Je ne voudrais pas t'inquiéter, mais je dois te prévenir que ton père est à l'hôpital et qu'il n'est pas très… très présentable.

— Je t'en prie, je t'en prie, laisse-moi le voir ! Tu es tout de même un homme, après tout ?…

— Il n'y a pas d'hommes, ici, Eliena Petrovna nous ne sommes tous que d'humbles gardiens de la Révolution et nous n'avons pas à faire de sentiment. Les seules armes que nous puissions employer contre les ennemis de la Révolution sont la souffrance et la mort. Plus vite tu le comprendras, et mieux cela vaudra pour toi. Je vais te permettre de voir ton père, mais uniquement parce que j'ai besoin que tu travailles pour moi. Tu n'as qu'à te rendre à la prison ; quand tu y arriveras, on y aura reçu les instructions nécessaires… Et pendant le trajet, pense à ma proposition. Ne fais pas l'imbécile.

« En prévision de ma visite, on avait placé mon père dans une chambre particulière. Il gisait sur un lit de fer, aussi rigide qu'un cadavre. Il portait maintenant une longue barbe grise et il n'avait plus que la peau et les os. Son front et ses joues émaciées portaient des ecchymoses violettes ; ses mains et ses bras disparaissaient sous des pansements…

« Je m'approchai de son lit, mais il était trop faible pour esquisser en me voyant le moindre sourire de bienvenue. Lorsqu'il ouvrit la bouche, je vis avec horreur qu'on lui avait brisé toutes les dents de devant…

— Ne pleure pas, Iolochka, fit-il d'une voix faible.

« … Iolochka, c'était le petit nom d'amitié qu'il me donnait toujours, autrefois.

« On m'avait prévenue que je ne devrais absolument pas parler politique avec mon père, mais me contenter exclusivement de questions concernant la famille. Néanmoins, le gardien tchékiste présent dans la chambre, ému sans doute par le spectacle qu'il avait sous les yeux, nous tourna le dos comme pour nous faire comprendre qu'il n'écouterait pas notre conversation. Mon père en profita pour me faire signe de m'approcher encore et il me chuchota quelques mots à l'oreille :

— Tu vois ce qu'ils ont fait de moi, Iolochka… Ils m'ont battu pendant des jours et des jours. Ce sont des spécialistes de la torture… Les sous-sols de cette prison sont remplis de centaines de malheureux qu'on fouette avec des serviettes mouillées afin de les maintenir éveillés ou qu'on enferme dans des glacières… Ils m'ont brutalisé sans pitié pour que je leur révèle les noms de mes « complices ». Comment aurais-je pu le faire, puisque je suis innocent de tout complot ? Souvent j'ai souhaité d'avoir quelque chose à révéler. Je me souvenais d'erreurs quelconques et je les leur avouais, comme autant d'actes de sabotage ; j'en inventais au besoin… Mais ils me battaient de plus belle, pour me punir de leur raconter des mensonges ; que veux-tu, mes pauvres histoires ne tenaient pas debout ! J'avais souvent entendu parler du G.P.U. et de ses méthodes, mais tout ce qu'on avait pu me raconter n'était rien à côté de l'affreuse réalité. Les gens du G.P.U. ne sont pas des hommes ce sont des monstres… Oh ! Iolochka, ma pauvre enfant, voilà donc où nous en sommes arrivés !

— Tu te rétabliras, père, et je vais te faire sortir d'ici, je te le promets…

— Il n'y a pour moi aucun espoir de guérison, mon enfant. Les médecins m'ont parlé franchement : mes blessures auraient pu guérir, mais le « traitement par le froid » m'a fait contracter une pneumonie ; à mon âge, et dans mon état de faiblesse, je ne pourrai pas m'en remettre. Dans quelques jours, j'aurai fini de souffrir. Essaie d'oublier tout cela, et travaille comme si rien n'était arrivé. Sois bonne pour ta mère et pour Sergeï.

— Citoyenne, interrompit le Tchékiste, les cinq minutes sont expirées. Il faut t'en aller.

« Quelques jours plus tard, mon père mourut et je retournai à Kharkov auprès de mon mari… »

Comme Eliena en arrivait à ce point de sa triste histoire, je l'interrompis :

— Ne pense plus à tout cela, chérie, et ne m'en dis pas davantage. Je te plains de tout mon cœur et j'ai honte de moi-même. Pardonne-moi, je t'en prie, ma conduite stupide.

— Non, non, protesta la jeune femme. Maintenant que j'ai commencé à te raconter mon histoire, il faut que tu l'écoutes jusqu'au bout. Je veux que tu *saches* et que tu *comprennes*.

« L'année 1931 s'était écoulée, continua-t-elle, et la plus grande partie de 1932. Mon mari avait alors terminé ses études et travaillait dans une importante usine. Comme la plupart de ses confrères, à cette époque, il vivait dans la peur constante d'être arrêté. Il n'avait certes rien à se reprocher, mais il ne pouvait se défendre d'une terreur irraisonnée en voyant ses collègues de travail appréhendés l'un après l'autre.

« Pourtant, lorsqu'on l'arrêta enfin, j'en demeurai confondue. Je connaissais tous ses amis, je partageais chacune de ses pensées, chacun de ses actes ; je savais qu'il était parfaitement innocent et que même il n'avait jamais nourri la moindre *pensée* hostile à l'égard du Gouvernement… Et il me fallut recommencer à faire la queue pour aller porter des colis de vivres à mon prisonnier…

« Sous le plus futile prétexte, on m'avait congédiée de mon emploi. De toute évidence, mes supérieurs ne se souciaient pas de conserver à leurs côtés une collaboratrice dont le mari était en prison. Peu à peu, bribe par bribe, je vendis tout ce que j'avais pour subsister et pour

trouver encore le moyen d'aider mon mari. Je m'étais mise à donner des leçons de musique. Quelques amis m'aidaient aussi de leurs deniers, après m'avoir bien fait promettre que je ne parlerais jamais d'eux et de leur gentillesse à mon égard. En effet, j'étais la femme d'un « ennemi du Peuple », c'est-à-dire que j'étais devenue moi-même une sorte de pestiférée.

« Quelques mois après l'arrestation de Sergeï, on refusa d'accepter le paquet que je lui portais à la prison. En un éclair, je vis se dérouler à nouveau devant moi, comme un film d'horreur, les événements qui avaient précédé la mort de mon malheureux père... Je demandai à parler au chef du G.P.U. et, après deux heures d'attente, on me conduisit au bureau du camarade T..., l'un des assistants du chef de la Police Secrète de Kharkov. C'était un grand homme blond, élégant et bien nourri dont les manières étaient charmantes.

— Ah ! fit-il en me voyant, je pensais bien que j'allais recevoir ta visite.

« Il me serra la main et me conduisit à un siège le plus galamment du monde.

— J'adore les visites de jolies femmes, continua-t-il. En ce qui te concerne, j'ai reçu un long rapport de nos services de Kharkov. Quel dommage que nous nous rencontrions dans des circonstances aussi... dirai-je *officielles* ? Je n'en suis pas moins ravi de cette occasion qui m'est donnée de te connaître.

— Tu veux dire, répondis-je, que tu as *fait naître* cette « occasion » en refusant le paquet destiné à mon mari ?

— On a vraiment refusé ton paquet ? Quelle bande d'idiots ! Je vais immédiatement faire le nécessaire.

« Il pressa sur un bouton d'appel et un élégant officier se présenta aussitôt auquel il donna l'ordre de veiller à ce que les paquets destinés à mon mari ne soient plus refusés.

— Crois-moi, Eliena Petrovna, reprit-il quand l'officier se fut retiré, je déplore sincèrement les souffrances qu'il t'a fallu subir. Mais n'est-ce pas toi qui l'as voulu ? La proposition qui t'a été faite à Kiev il y a deux ans tient toujours, tu sais ? Nous autres Tchékistes n'avons qu'une parole.

— Pourquoi avez-vous arrêté mon mari ? répliquai-je. Tu sais aussi bien que moi qu'il est innocent. Si tu as jamais eu une mère ou une sœur, tu devrais avoir pitié de moi. Je ne peux pas devenir une espionne à votre solde : ce n'est pas dans mon caractère et j'aimerais mieux mourir ; mais à part cela, je veux bien faire n'importe quoi pour sauver mon mari. Je ne peux supporter plus longtemps l'idée de le savoir malheureux.

« T... m'écoutait patiemment ; quand j'eus terminé, à bout de souffle, il se leva, vint à moi et me mit la main sur l'épaule, dans un geste quasi paternel :

— Eliena Petrovna, me dit-il, la vie est cruelle, et il faut s'y montrer raisonnable. Songe un peu à toi. Pourquoi es-tu si entêtée, pourquoi ne veux-tu pas travailler pour nous ?

— Je vais te le dire : l'assassinat de mon malheureux père constitue l'une de mes raisons, et l'assassinat de milliers d'autres gens pareils à lui me fournit des milliers d'autres raisons. Même pour sauver mon mari, je ne consentirai jamais à souiller mes mains du sang de mes frères et à charger ma conscience du remords de leurs larmes. Voilà mes raisons.

— Je te comprends parfaitement, mais essaie donc de me comprendre, toi aussi. Nous ne te demanderons jamais quoi que ce soit qui doive faire verser du sang ou répandre des larmes. Tout ce que nous te demandons, c'est de travailler dans le milieu des étrangers. Notre pays est infesté d'hyènes capitalistes avides de sucer le sang de la Révolution. Je ne veux pas insister aujourd'hui mais je te rappelle que, dès que tu auras changé d'avis, tu me trouveras prêt à t'aider. Ton père est mort et je ne puis lui rendre la vie, mais il est encore temps, pour toi, de sauver ton mari. La chose ne dépend pas de moi, mais de toi, de toi seule.

« Il me confirma pourtant que Sergeï continuerait à recevoir mes paquets, jusqu'à ce qu'il ait été légalement condamné et déporté. Quelques semaines plus tard, d'ailleurs, on m'informa que mon mari avait été condamné à dix ans de travaux forcés et qu'il avait été envoyé dans un camp de concentration de l'Oural.

« Longtemps encore, je résistai à l'impulsion que je sentais monter en moi de travailler pour le G.P.U. J'étais lasse de lutter et j'aurais voulu revoir Sergeï. À notre époque de mensonge et d'injustice, me disais-je, pourquoi continuer à me conduire comme un don Quichotte en jupons ? Bien des fois, je fus sur le point de céder à la tentation ; mais toujours, au dernier moment, quelque chose se révoltait au tréfonds de moi : "Non, non, me disais-je, il ne faut pas !" L'idée d'espionner, de me prétendre l'amie de pauvres gens pour les mieux trahir – cette idée seule me révoltait.

« Pendant plus d'un an, je ne cessai de rédiger des pétitions pour solliciter la révision du procès de mon mari. Toutes, naturellement, demeurèrent sans effet. Mais voici qu'un jour, alors que je visitais une exposition de peinture avec une amie de l'Institut des Arts, je me heurtai au camarade T..., accompagné d'une très belle femme qui possédait visiblement une très grande emprise sur lui. Je les observai attentivement tous les deux et n'eus aucun mal à me convaincre que le haut et puissant fonctionnaire tchékiste qui tenait dans ses mains le sort de dizaines de milliers d'hommes obéissait humblement au moindre froncement de sourcils de sa belle et capricieuse amie.

« Dès lors, mon parti fut pris. Je n'eus pas beaucoup de mal à me procurer le nom et l'adresse de la jolie femme et je la suivis jusqu'à sa porte. Au moment où elle allait introduire sa clef dans la serrure, je lui adressai bravement la parole :

— Pour l'amour de Dieu, madame, suppliai-je, permettez-moi de vous entretenir pendant quelques minutes.

« Tout d'abord, elle parut effrayée, mais elle s'aperçut bientôt, en m'examinant, qu'elle n'avait rien à redouter de moi.

— Je ne comprends pas, répondit-elle. Que voulez-vous de moi ? Voyons, entrez d'abord, je ne peux pas vous recevoir ainsi au milieu du couloir.

« Elle me fit pénétrer dans un grand salon, meublé avec le meilleur goût.

— Enlève ton manteau, ma petite, et assieds-toi, me dit la jolie femme. Je vais te faire un peu de café. Je crois que cela ne te fera pas de mal : tu as l'air plus morte que vive.

« Je pris ses mains et commençai à lui raconter mes malheurs. Je lui parlai de la mort de mon père, des souffrances de ma mère, du bannissement de mon mari... J'implorai son aide : je savais qu'elle pouvait obtenir pour moi de son ami, le Tchékiste, l'autorisation d'aller voir mon mari. C'était la seule chose que je pusse encore faire pour lui et c'était cela, cela seulement que je sollicitais.

« Ma détresse devait être contagieuse, car mon interlocutrice, profondément émue par mes larmes, ne tarda pas à se mettre à pleurer elle aussi.

— Eliena Petrovna, me dit-elle enfin, je ne peux te faire qu'une promesse : j'essaierai. Naturellement, tu ne parleras jamais à personne de la visite que tu m'as faite.

« Elle m'embrassa avec une tendresse dont je fus surprise. Sans doute n'était-elle pas, au fond, aussi heureuse que je le croyais.

« Ce soir-là, j'allai dans une église et je priai longtemps. Je ne suis pas croyante, Vitia, mais, dans les moments de crise, je retrouve les habitudes de mon enfance. Quand j'eus bien prié, je téléphonai à la maîtresse de T... pour lui demander s'il y avait du nouveau. Elle me pria de passer la voir et j'y courus aussitôt. Elle m'enjoignit de rédiger une nouvelle pétition officielle

pour solliciter l'autorisation de voir mon mari et me promit que cette autorisation me serait accordée. Je pleurais de joie et j'embrassais les mains de ma bienfaitrice.

— La vie est la vie, Eliena Petrovna, me dit-elle. Il fut un temps où je ne vivais pas aussi confortablement qu'aujourd'hui, mais où j'étais plus heureuse. Si je puis apporter un léger soulagement aux malheurs qui vous accablent, ton mari et toi, cela me donnera au moins un peu de joie véritable. On a plaisir, de temps à autre, à faire enfin une bonne action, pour changer. Ne dis jamais que tu me connais, je t'en prie. Ne me téléphone pas et, si tu me rencontrais, fais comme si tu ne m'avais jamais vue.

« Quelques semaines après cette entrevue, j'étais dans un train roulant vers l'Oural. J'étais lourdement chargée de bagages car j'avais dépensé le peu d'argent que je possédais, jusqu'au dernier kopeck, pour acheter des victuailles, des sous-vêtements chauds, des chaussures et du tabac pour Sergeï. Je descendis du train dans une petite gare, un peu après Sverdlovsk. Une fine pluie d'automne s'était mise à tomber et il me sembla que je pénétrais dans un monde de tristesse perdu dans un océan de boue liquide. Le camp de concentration était situé à plusieurs kilomètres de la gare. J'eus beaucoup de mal à décider un paysan à m'y conduire dans sa carriole. Après avoir roulé longtemps dans un paysage d'épaisses forêts coupées de falaises à pic, nous débouchâmes enfin sur une espèce de plateau, immense espace découvert entouré de grands réseaux de barbelés.

« Derrière le fossé qui entourait le camp, j'apercevais les baraques alignées en longues files, avec leurs fenêtres étroites, barrées de grilles de fer, et je voyais les gardiens faisant leur ronde, flanqués de molosses à l'air affreusement cruel. Tandis que j'étais devant la porte du camp, attendant qu'on m'y admît, un détachement de trois cents prisonniers environ qui regagnait le camp, après avoir travaillé en forêt, défila devant moi. Les malheureux marchaient en colonne par quatre. Ce n'étaient plus des hommes, que ces réprouvés, mais de véritables fantômes grimaçants et hideux, vêtus de mauvaises loques sans forme ni couleur. Jamais, au grand jamais, je n'avais vu des êtres humains ravalés à un tel niveau d'abjection et de misère. Hirsutes, maigres à faire peur, ils se traînaient péniblement dans la boue, comme des hommes écrasés sous le poids d'une fatigue mortelle. Il n'y a pas de mots, Vitia, non, il n'y a pas de mots pour te décrire ce spectacle d'horreur.

« Je pénétrai dans la maison des gardiens et présentai mon permis de visite. Un Tchékiste vint alors me poser d'innombrables questions, puis une femme se mit en devoir de me fouiller. Elle fouilla non seulement mes vêtements, mais aussi mon *corps*. On m'enleva les crayons et le papier que j'avais apportés et jusqu'à une petite paire de ciseaux à ongles qui se trouvait dans mon sac à main. Puis on m'avertit que l'on ne pouvait me laisser entrer avec mes paquets ; j'étais seulement autorisée à conserver le tabac en vrac, les cigarettes et le savon.

— Nous ne sommes pas ici dans une station de villégiature, citoyenne, aboya le Tchékiste. Nos hôtes sont des ennemis de l'État et ce que nous leur donnons comme vêtements et comme nourriture est bien assez bon pour eux.

« J'attendis Sergeï dans une petite pièce fort sale aux murs décorés de portraits de Staline, de Dzerzhinski et de Iagoda : on y voyait aussi l'inscription *« La Régénération par le Travail »,* grossièrement barbouillée sur une bande de calicot.

« Tandis que je regardais par la fenêtre, m'attendant à voir paraître Sergeï, je vis s'avancer, flanqué d'un Tchékiste revolver au poing, un vieillard squelettique, haillonneux et dégoûtant à voir ; hagard, les cheveux blancs, le visage mangé par une barbe grise et effilochée, un chiffon souillé noué autour de la tête et lui cachant un œil, il avait l'air de sortir de je ne sais quel atroce purgatoire. Émue de compassion, je me tournai vers le Tchékiste :

— Écoute, camarade, lui dis-je, veux-tu donner ce paquet de cigarettes à ce pauvre vieux ?

« C'était tout ce que je pouvais faire pour venir en aide au malheureux vieillard.

« À ma profonde surprise, le Tchékiste éclata d'un rire bruyant et se mit à se frapper sur les cuisses au paroxysme de l'hilarité :

— Est-ce que tu te fous de moi ? s'écria-t-il enfin. Tu ne vas tout de même pas prétendre que tu ne reconnais pas ton propre mari ?

« Je restai pétrifiée d'horreur. La porte du parloir s'ouvrit et le vieillard entra. Lorsqu'il fut près de moi, je constatai en effet que c'était bien Sergeï, mais un Sergeï vieilli, brisé, usé au point d'en être devenu absolument méconnaissable. Il n'avait plus rien d'humain. Je m'approchai de lui et le pris dans mes bras : "Seriozha, sanglotais-je, mon Seriozha chéri !"

« Éperdu d'émotion, il me regardait, sa pauvre figure agitée de tressaillements nerveux. Soudain, il tomba à genoux et se mit à baiser mes mains, mes genoux, ma robe, en sanglotant... Je le relevai, le calmai de mon mieux et l'aidai à s'asseoir à mes côtés sur un banc. J'avais traversé toute la Russie pour venir le voir, mais notre entrevue ne pouvait durer que dix minutes et il était bien entendu que nous ne devions parler que d'affaires strictement personnelles. Nous avions à peine commencé à nous entretenir que la voix coupante du Tchékiste s'éleva :

— La visite est finie. Plus qu'une minute pour les adieux.

— Eliena, ma chérie, me souffla le malheureux Sergeï, sauve-moi si tu le peux, sauve-moi, je t'en prie ! La vie ici est plus terrible qu'on ne peut l'imaginer au-dehors, plus terrible encore que le plus affreux cauchemar. On nous traite comme des bêtes. Chaque jour, les prisonniers meurent comme des mouches. On nous torture et on nous fait mourir de faim. Eliena, je t'en supplie, sauve-moi ! Je ne survivrai pas à une seconde année dans cet enfer !

— Veux-tu bien la fermer, vermine ! hurla le Tchékiste.

« Je promis à Sergeï de faire pour lui tout ce que je pourrais et je regagnai Kharkov en emportant l'affreuse vision de ce vieillard qui avait été mon mari. Toutes mes hésitations avaient disparu du coup. Je n'avais pas le droit de laisser Sergeï rester au bagne pour le plaisir de sauvegarder mon orgueil et ma propreté morale. J'allai voir le camarade T... et le marché fut conclu : j'acceptais de devenir une esclave du G.P.U. en échange de la liberté de mon mari.

— Je t'assure, Eliena Petrovna, me dit T..., que nous ne te demanderons jamais rien qui doive coûter à tes compatriotes « du sang ou des larmes », comme tu le disais toi-même une fois : je puis t'en donner personnellement ma parole d'honneur. Par contre, il est de mon devoir de t'avertir que si tu venais jamais à révéler à qui que ce fût le pacte qui te lie à nous, tu paierais cette indiscrétion de ta tête.

— Souviens-toi, lui répondis-je, que je ne sauve pas mon mari pour mettre dans le même cas que lui le mari, le père ou le frère de quelque autre femme. Tu sais parfaitement que Sergeï est innocent et que la plupart de ses compagnons de bagne le sont aussi. Je préférerais mourir que de vous aider à commettre de pareilles injustices. Je désire en outre pouvoir un jour me retirer du service. Je veux que tu m'en donnes l'assurance par écrit.

— Je te comprends et je te donne ma parole que tu pourras le faire, mais il m'est impossible de te le garantir par écrit. Il faut que tu me fasses confiance : il est entendu que tu pourras te retirer de notre organisation. Et maintenant, terminons notre pacte : remplis ce formulaire.

« C'était un questionnaire imprimé qui comportait dix bonnes pages. Rien n'y avait été omis de ce qui concernait ma vie et mes opinions, ainsi que la vie et les opinions de mes parents et amis. Quand j'eus achevé de le remplir, le camarade T... y jeta un coup d'œil, y

porta quelques annotations marginales et l'enferma dans son coffre-fort ; puis il endossa un imperméable civil, se coiffa d'une casquette et nous quittâmes ensemble son bureau.

« Nous montâmes dans une automobile qui s'arrêta à quelques pâtés de maisons de l'hôtel Intourist.

— Je vais partir devant, me dit T... ; suis-moi dans trois minutes exactement et monte au cinquième étage de l'hôtel, chambre tant. Je t'y attendrai. Inutile de prendre cet air effrayé : je ne suis pas un homme pour l'instant, mais seulement un Tchékiste. Tu n'as donc rien à craindre.

« Quelques minutes plus tard, nous étions tous deux dans une chambre de l'hôtel Intourist. Tandis que nous dînions, il me donna mes premières instructions :

— Pour débuter – et je le regrette – tu ne travailleras pas avec moi. Mais plus tard, quand tu reviendras à Kharkov, toi et moi travaillerons ensemble et ferons des prodiges, j'en ai la conviction.

— Où vais-je donc aller pour l'instant ?

— Tu vas rester à Kharkov pendant quelques mois encore. Il y a tant de choses qu'il te faut apprendre ! Ensuite, tu partiras pour Dniepropetrovsk ; c'est une jolie ville... Les grands travaux qu'on y poursuit en ce moment y attirent beaucoup d'étrangers : ingénieurs américains, techniciens allemands, etc. Aussi y a-t-il à faire là-bas. N'oublie pas que je me suis porté garant pour toi ; je serai donc tenu pour responsable de tout ce que tu feras. Si tu commettais quelque sottise, le blâme retomberait sur moi. Tu t'imagines peut-être que tu es à ma merci, mais c'est exactement le contraire qui se produit, en réalité. S'il t'arrive de te tromper de bonne foi, tu seras pardonnée, mais qu'Allah te protège si tu t'avisais de vouloir nous trahir !... Et maintenant, puisque c'est moi qui réponds de toi, il faut que je te donne quelques conseils pratiques. C'est d'ailleurs dans cette intention que j'ai organisé le petit tête-à-tête de ce soir.

— Je t'écoute.

— La première chose à faire, Eliena Petrovna, c'est d'éduquer ta mémoire, et particulièrement ta mémoire visuelle. N'écris jamais rien : souviens-t'en, voilà tout. C'est une habitude qui s'acquiert et se développe avec le temps. Les notes, les papiers sont pleins de dangers. Garde en mémoire tout ce qu'il te faut savoir : les noms, les adresses, les numéros de téléphone, les événements... Ta mémoire doit être le premier de tes outils.

— Bien.

— Ensuite, entraîne-toi à parler des langues étrangères. Occupe-toi aussi de ta beauté, qui constitue l'un de tes meilleurs atouts. Ne lésine pas sur les toilettes et les fards : ce sont là des dépenses absolument indispensables... Il t'arrivera, de temps à autre, de rencontrer d'autres personnes travaillant pour notre compte ; ne leur confie jamais rien. Ne leur dis jamais, même vaguement, en quoi consiste ton travail. Si tu dois accomplir quelque mission en compagnie d'autres agents ou agentes du G.P.U., contente-toi d'exécuter les instructions qui te sont données à toi personnellement, même si elles te paraissent absurdes... Autre chose de très important, ma petite fille : n'accepte jamais à boire à moins que cette boisson ait été versée devant toi ou que ton hôte y ait goûté le premier. Ne te lie jamais intimement avec un homme appartenant à nos services sans que ton chef t'ait dûment autorisé à le faire et prends soin d'aviser ce même chef de toutes tes nouvelles connaissances, même les plus insignifiantes, les plus banales. Tu auras le droit de te fournir dans les magasins spéciaux qui existent à notre usage et tu percevras des tickets qui te permettront d'être mieux vêtue et mieux nourrie que les citoyennes ordinaires. Les gardiens de la sécurité du pays ne doivent manquer de rien et...

— Une simple question, interrompis-je : quand mon mari me sera-t-il rendu ?

— Ne t'inquiète pas : nous tenons toujours notre parole. On lui trouvera une bonne place à Dniepropetrovsk. Toi, tu travailleras en qualité d'architecte.

« En effet, Sergeï revint deux mois plus tard. C'est un homme sensible et bon ; il comprit que je n'éprouvais plus pour lui qu'une infinie pitié et que l'amour – tel que nous le comprenions jadis – était à tout jamais mort entre nous : le régime soviétique l'avait tué. Jamais il ne chercha à savoir comment je m'y étais prise pour le faire sortir du bagne, et peut-être soupçonne-t-il des choses plus affreuses encore que la triste vérité.

« Voilà pourquoi, Vitia, je suis devenue malgré moi un agent de renseignements du G.P.U. Dans notre armée innombrable, on a grand soin de faire en sorte que nous ne nous rencontrions pas et nous ne nous connaissons pas les uns les autres. Dans cette maison où tu m'as vue entrer, on nous reçoit séparément et si nous nous rencontrons, entre "collègues", ce ne peut être qu'accidentellement.

— Ainsi, Eliena, voici donc pourquoi tu es venue à Dniepropetrovsk ?

— Oui, Vitia, et voici comment je t'ai rencontré, au bout d'un mois de séjour ici. J'ai signalé à mes chefs que je te connaissais : j'étais forcée de le faire. Mais je n'ai rien dit d'autre, Vitia chéri.

— Tes chefs t'ont-ils dit quelque chose à mon sujet ?

— Bien entendu, mais rien d'inquiétant. Il semble que le G.P.U. n'ait absolument rien contre toi... Tu sais tout, maintenant : comprends-tu pourquoi je suis devenue une collaboratrice du G.P.U. et m'en veux-tu encore de l'avoir fait ?

— À te dire vrai, je suis encore sous le coup de l'émotion que m'a causée cette révélation. Il me faudra du temps pour m'y faire.

— Pourtant, Vitia, tu es un bon Communiste et, comme tel, tu devrais comprendre qu'il est de ton devoir de porter à la connaissance des autorités du Parti tout ce qui peut être de nature à nuire au régime soviétique, que cela te plaise ou non ? Quelle différence profonde existe-t-il, je te prie, entre les millions d'informateurs volontaires qui pullulent dans le pays et les gens qu'on oblige, comme c'est le cas pour moi, à travailler pour le G.P.U. ? Eux et moi, nous sommes pris dans le même filet répugnant.

— Certes, il y a quelque apparence de vérité dans ce que tu dis là. Que nous le voulions ou non, toi et moi, en fait, défendons tous deux le régime, encore que par des moyens différents.

— Et maintenant, maintenant, mon chéri, que je me suis décidée à tout t'avouer, ma vie est entre tes mains. Si tu es un bon Communiste, ton devoir t'oblige à me dénoncer. Pourtant, je sais fort bien que tu n'en feras rien. J'irais jusqu'au bout du monde si je croyais pouvoir échapper aux griffes du G.P.U., mais c'est un organisme qui a le bras long et l'on ne peut espérer se libérer de lui qu'en se réfugiant dans la mort. Je me dis souvent que le suicide est pour moi la seule façon de sortir de l'impasse où je me suis engagée... Oh ! Vitia chéri, je me sens si lasse et si désespérée ! Je ne cesserai pas de t'aimer, va, même si tu ne veux plus de moi !

— Ne dis donc pas de bêtises, Eliena. Si je suis malheureux, c'est seulement de ne pouvoir t'aider. Il est désespérant, pour un homme, de ne rien pouvoir faire pour aider la femme qu'il aime.

— Si l'on nageait un peu ? proposa Eliena. En revivant pour te le conter tout ce qu'il m'a fallu endurer, je me suis sentie comme salie.

L'eau était tiède ; nous nous mîmes à nager tous deux sous la pluie, dans la nuit, tandis que les éclairs et le tonnerre se déchaînaient sur nos têtes. C'était sottement imprudent, mais nous éprouvions le besoin de le faire, comme pour laver toutes les souillures qu'avait

évoquées l'histoire d'Eliena… Finalement, je pris ma compagne dans mes bras et la portai jusqu'à la cabane de pêcheurs où je l'essuyai comme si elle eût été une petite fille ; puis je l'installai de mon mieux sur une couche improvisée faite de grandes brassées de foin odorant. Recrue de fatigues et d'émotions, elle s'endormit presque immédiatement.

Le lendemain matin, nous reprenions le train pour rentrer à Dniepropetrovsk.

— Tu sais, Vitia, me chuchota ma compagne, je me sens tellement mieux, tellement plus *propre,* maintenant que cet affreux secret ne s'élève plus entre nous comme une barrière ! Que tu continues seulement à m'aimer, et je serai aussi heureuse que je l'aie jamais été !

Quelques semaines plus tard, Eliena se rendit à Kiev pour voir sa mère et je l'y rejoignis. Par un beau jour d'été, nous allâmes au cimetière où j'arrachai les herbes folles qui avaient envahi la tombe du père d'Eliena, puis j'y déposai quelques fleurs coupées. J'avais apporté un seau de peinture, ce qui me permit de repeindre l'entourage de la tombe et la croix métallique qui la surmontait.

— Si le G.P.U. savait que tu as fleuri cette tombe, me dit-elle tandis que nous regagnions la ville, on t'arrêterait, Vitia. Même après sa mort, il n'est pas prudent de se montrer bon pour mon pauvre père innocent. Ce que tu viens de faire te rend encore plus cher à mon cœur.

— Dans ce cas, répondis-je, le risque valait la peine d'être couru.

— Ce que tu as fait là ne trouble en rien le bon Communiste que tu es ?

— Pas le moins du monde. Peut-être ne suis-je pas un bon Communiste sous ce rapport.

Nous nous dirigeâmes vers le jardin public de Kiev. Un orchestre fonctionnait dans ce parc, qu'on appelait autrefois *le Jardin du Tsar* ; il jouait une chanson fort sotte, alors en pleine vogue, qui exaltait la vie « belle et joyeuse » des citoyens soviétiques. Eliena et moi, nous nous regardâmes dans les yeux. Nous n'avions nullement besoin de parler pour nous comprendre.

Note 1 : Opéra tiré de la célèbre nouvelle de Pouchkine *(N.d.T.)*.

Note 2 : Affluent de gauche du Dniepr, la Samara est une rivière au cours sinueux et rapide dont les rives sont couvertes de forêts épaisses. *(N.d.T.)*.

INGÉNIEUR À NIKOPOL

À l'Institut, tous ceux d'entre nous qui devaient passer incessamment leur dernier examen s'y préparaient dans la fièvre. L'une des conditions à remplir pour l'obtention du diplôme d'ingénieur était d'élaborer personnellement un projet industriel qui fût agréé par une commission gouvernementale. De plus, nous devions effectuer une espèce d'internat usinier qui nous obligeait à passer une grande partie de notre temps dans différents établissements industriels. Ce dont nous aurions eu le plus besoin, au cours de cette période critique de notre carrière, c'était d'avoir une parfaite tranquillité d'esprit et surtout de ne pas être harcelés par d'éternelles difficultés politiques. Le destin, malheureusement, ne le voulut pas ainsi et nos derniers mois d'études se trouvèrent empoisonnés par une véritable tragédie politique aux multiples répercussions. C'est un coup de revolver, tiré dans la lointaine Léningrad, le 1er décembre 1934, qui vint tout à coup déclencher chez nous, à Dniepropetrovsk, un véritable tremblement de terre.

Ce coup de feu avait été tiré dans le vestibule de l'ancien Institut Smolny, devenu le siège du Parti pour Léningrad, par un jeune communiste nommé Nicolaïev. La victime, tuée raide, n'était autre que Sergeï Kirov, membre du Politburo et pratiquement dictateur de la Russie du Nord. Les échos de ce coup de feu allaient retentir dans notre pays pendant plusieurs années et cette malheureuse affaire allait coûter plusieurs centaines de milliers de vies humaines avant que fût calmée l'émotion qu'elle avait provoquée. Il me faudrait moi-même payer de plusieurs années de souffrances l'acte de terrorisme dont s'était rendu coupable un jeune homme que je n'avais jamais vu.

Sitôt après l'attentat, Staline et Voroshilov se rendirent en toute hâte à Léningrad. À en croire les histoires que l'on racontait dans les milieux du Parti, l'interminable interrogatoire de Nicolaïev avait été dirigé par Staline lui-même. Personne ne put jamais savoir, bien entendu, ce qu'il avait appris au cours de cet interrogatoire ; il faut croire, néanmoins, que les révélations de Nicolaïev possédaient un caractère d'extrême gravité, car les mesures que prit Staline à la suite de l'attentat trahissaient chez lui une inquiétude voisine de la panique.

À Léningrad, des centaines de « suspects » furent arrêtés et exécutés sommairement, sans aucune espèce de jugement. Des centaines d'autres furent brusquement extraits des prisons où ils pourrissaient depuis des années et on les exécuta en masse, eux aussi, dans une espèce d'holocauste officiel destiné à châtier les ennemis du Parti. Et les prisons s'emplirent de plus belle, tandis que des trains de marchandises, sans arrêt, transportaient vers de lointaines régions d'exil des milliers et des milliers « d'éléments politiquement étrangers » ; puis la terreur s'étendit jusqu'à Moscou, gagna Kiev, Kharkov et, finalement, le pays tout entier…

Les premiers récits de la mort de Kirov affirmaient que le bras de l'assassin avait été armé par la racaille étrangère : Estoniens, Polonais, Allemands et Anglais. Vint ensuite toute une série de rapports officiels qui s'efforçaient de découvrir une vague collusion entre Nicolaïev et les zélateurs présents ou passés de Trotski, de Zinoviev, de Kamenev et autres « vieux Bolcheviks » dissidents. Le nombre des personnes soupçonnées d'avoir participé « directement ou moralement » à l'organisation de l'attentat augmentait d'heure en heure et l'on finit par considérer comme suspects tous ceux qui, à un moment quelconque, avaient osé formuler la moindre critique à l'encontre de la politique stalinienne.

La machine à propagande fonctionnait plus activement que jamais. Oubliant totalement qu'ils se vantaient, la veille encore, d'avoir enfin constitué un Parti absolument « monolithique », les chefs communistes et leur presse n'arrêtaient pas de vociférer contre

les traîtres, les *déviationnistes,* les spécialistes du double jeu et les saboteurs que ce même Parti, selon eux, réchauffait dans son sein. On faisait de sibyllines allusions à d'obscurs complots, à de mystérieuses conspirations qui eussent été ourdis par le « monde capitaliste », lequel se préparait à entrer en guerre contre la Mère patrie socialiste. Tous ceux d'entre nous qui possédaient quelque flair et quelque expérience politique reconnaissaient clairement à ces divers symptômes que nos dirigeants étaient en train de nous préparer un vrai bain de sang à la Gengis-Khan. Ceux-là ne se trompaient pas, car les années qui suivirent l'attentat de Léningrad nous apportèrent la plus horrible vague de terreur officielle qui eût jamais déferlé sur la malheureuse Russie.

Dans les milieux communistes, le bruit ne tarda pas à se répandre que la politique n'avait rien à voir dans l'attentat de Léningrad : c'était la jalousie seule qui avait motivé le geste meurtrier de Nicolaïev, Kirov ayant séduit sa ravissante femme. Quelle était, en réalité, la véritable explication du drame ? On ne le sut jamais et le mystère de l'assassinat de Kirov n'a pas encore été élucidé à l'heure actuelle. En tout cas, quels qu'aient été les motifs véritables du drame, tous les Communistes capables de réfléchir le considérèrent à l'époque comme une éclatante manifestation du désespoir qui accablait tout le monde chez nous, bien qu'on s'efforçât de n'en rien laisser paraître. Ce désespoir n'était pas un mythe : chacun de nous en souffrait dans le fond de son cœur et parfois, même, entre amis, il arrivait qu'on osât s'en faire mutuellement l'aveu. L'assassinat de Kirov, collaborateur immédiat de Staline, nous donna pour la première fois la preuve irréfutable que le mécontentement qui nous animait était partagé par l'ensemble du pays.

Ce mécontentement profond se dissimulait de son mieux : en surface, tout était parfaitement calme. Les ennemis du régime, qu'ils fussent de Droite ou de Gauche, avaient été complètement anéantis et Staline, notre Soleil, versait sur un Parti merveilleusement uni ses rayons bienfaisants. Les pelotons d'exécution et les famines successives avaient étroitement collaboré pour amener les populations rurales à une apparente soumission. Nul ne se fût plus avisé de protester contre le rythme véritablement meurtrier de « l'industrialisation », le rationnement alimentaire, les difficultés de toutes sortes qui nous accablaient ou les arrestations qui continuaient à se multiplier. Mais de nombreux citoyens – même parmi les membres du Parti – sentaient une sourde colère bouillonner au tréfonds d'eux-mêmes.

On ne saurait trop insister sur ce dernier point si l'on veut permettre à l'opinion mondiale de bien comprendre ce qui se passait alors chez nous. Affaiblis par vingt années de guerre, de révolutions, de privations et de persécutions systématiques, abrutis de slogans politiques, égarés par les mensonges qu'on leur prodiguait sans arrêt, et complètement privés de tout contact avec les autres nations, les Russes ne pouvaient rien faire d'autre que souffrir et se taire. Mais il importe de noter qu'ils n'approuvèrent jamais les méthodes terroristes de leurs gouvernants. La situation des membres du Parti était singulièrement pénible, car s'ils ne pouvaient s'empêcher de se sentir vaguement responsables des atrocités commises par leurs chefs, ils n'avaient absolument aucun moyen de s'y opposer.

On remarqua que Nicolaïev et ceux qu'on prétendait ses complices étaient tous de jeunes hommes, des étudiants pour la plupart, et tous des enfants de l'Âge Soviétique. Ce n'était pas là un effet du hasard. L'idéalisme révolutionnaire, chez nous, avait toujours eu pour « milieu » d'élection les cercles de la jeunesse estudiantine : c'était une véritable tradition. Les temps avaient changé et cet idéalisme était maintenant appelé *contre-révolutionnaire* – mais en réalité c'était la même tradition qui se perpétuait.

Bien que la Presse n'en eût jamais soufflé mot, il était de notoriété publique, chez nous autres Communistes, que des milliers d'étudiants avaient été arrêtés à la suite de l'affaire Kirov et qu'on en avait exécuté plusieurs centaines. Il fallait d'ailleurs bien peu de chose pour éveiller les soupçons du G.P.U. Si quelques étudiants se réunissaient un soir chez l'un d'entre eux pour danser et se divertir entre amis, on les considérait aussitôt comme suspects.

Très souvent, à l'Institut, nous constations la soudaine disparition de quelque camarade. En pareille occurrence, nous nous gardions bien de demander des explications : nous feignions tout simplement de n'avoir rien remarqué ; mais toute notre sympathie allait aux malheureuses victimes de la police et chaque arrestation nouvelle ne faisait que nous incliner à un surcroît de prudence, puisque le simple fait de dire tout haut ce que l'on pensait constituait un délit, un délit baptisé par les autorités du nom de « menées anticommunistes ».

Personnellement, je me sentais profondément déçu – plus encore, peut-être, que je n'osais me l'avouer. À cause de cette impression même, j'évitais soigneusement de prendre part à quelque discussion politique que ce fût. Toutefois, comme je n'étais après tout qu'un homme – et un Russe, avec cela ! – il m'arrivait de fois à autre de me prendre moi-même en flagrant délit de bavardage inconsidéré et ces incontinences verbales que je ne savais pas toujours réfréner me causaient par la suite des semaines et des semaines d'angoisses. L'un des « amis sûrs » devant lesquels je m'étais laissé entraîner à faire des confidences n'irait-il pas me trahir ?

L'attentat de Léningrad avait donné naissance, dans le milieu étudiant, à de romanesques espoirs. On se demandait si cet acte de terrorisme n'annonçait pas un grand mouvement populaire et si le mécontentement profond de la population n'allait pas enfin se manifester, en dépit du G.P.U. et de ses méthodes bien connues. Mais le geste de Nicolaïev nous inspirait aussi de sérieuses craintes : n'allait-il pas entraîner inévitablement de nouvelles *purges* ?

Nos appréhensions, sur ce dernier point, n'étaient que trop bien fondées. Nous ne tardâmes pas à le constater lorsqu'on nous annonça que toutes les cartes du Parti, sur l'ordre du Politburo, allaient être examinées à nouveau, aux fins de renouvellement. Moins d'un an après le grand nettoyage politique de la nation, l'inquisition allait recommencer ! Cette fois, on n'osait pas dire qu'il s'agissait d'une *chistka* (purge), mais quel que fût le nom qu'on donnait à la chose, nous savions exactement en quoi elle consistait.

J'avais pour camarade de cours à l'Institut un nommé M... avec lequel je m'enhardissais parfois à discuter franchement des affaires politiques à cause d'une certaine communauté d'idées et d'opinions qui existait entre nous. Peu après l'assassinat de Kirov, il m'invita à venir avec quelques amis passer une soirée chez Andreï S..., un étudiant que je connaissais fort peu. J'hésitai un peu, car il me semblait déceler dans la voix de M..., tandis qu'il formulait son invitation, quelque chose qui sonnait faux ; finalement, pourtant, ma curiosité l'emporta et j'acceptai.

Andreï était un homme, d'une trentaine d'années, grand et pâle, avec des yeux bleus profondément enfoncés et un visage aux traits sympathiques. Fort instruit, il ne manquait pas d'éloquence, à l'occasion – même pour discourir sur des sujets aussi prosaïques que la fabrication de l'acier. Nous l'aimions et le respections tous.

Dans sa petite chambre, ce soir-là, je trouvai M... en compagnie de deux étudiants qui appartenaient à d'autres Instituts que le nôtre. Groupés autour du samovar miroitant, nous nous mîmes à bavarder de choses et d'autres pour avoir le temps de nous étudier respectivement avant de nous lancer dans la grande discussion sérieuse à laquelle nous pensions tous. Je remarquai avec surprise que mes compagnons se donnaient entre eux de

faux noms. Ce simple fait suffisait à plonger notre petite réunion dans je ne sais quelle mystérieuse atmosphère de complot et je me sentais à la fois effrayé et fasciné, en bon Russe qui adore jouer avec le feu.

Peu à peu les langues se délièrent et nous commençâmes à parler sans retenue. Je n'avais guère l'habitude de ces dangereuses discussions politiques ; mes compagnons, au contraire, paraissaient y être rompus de longue date. Dès qu'on en vint à évoquer l'assassinat de Kirov, les voix se firent plus passionnées et les yeux se mirent à étinceler. Toute prudence oubliée, grisés de mots, nous parlions maintenant sans nous gêner du « tyran du Kremlin » et plaignions de tout notre cœur « le peuple russe opprimé ». Il me semblait revivre les heures de mon enfance, quand j'entendais mon père et ses amis les révolutionnaires discuter l'oppression tsariste, dans notre petite maison de la Perspective Pouchkine…

— Pour *nous,* affirmait Andreï, le geste de Nicolaïev est celui d'un *provocateur*[1].

Ce *nous* me fit dresser l'oreille, bien que je n'eusse pas la moindre idée de ceux qu'il pouvait bien désigner.

— Parfaitement, continuait Andreï, d'un *provocateur* ! Ce geste était à la fois inutile et dangereux. Staline cherchait un prétexte pour lancer un pogrome exterminateur contre les dissidents du Parti : ce prétexte est maintenant tout trouvé. Il ne s'agit plus de Nicolaïev et de ses amis. Leur sort à eux est réglé : ils sont fichus. Ce qui me préoccupe, c'est que la horde du Kremlin possède maintenant un excellent prétexte pour « liquider » jusqu'au dernier homme ses détracteurs et ses ennemis… Souvenez-vous de ce que je vous dis là, camarades : des milliers d'hommes, des millions peut-être, paieront de leur vie le coup de revolver de Nicolaïev. Jusqu'à maintenant, nous avons pu rêver d'instituer la liberté et la démocratie véritables au sein du Parti, mais ce rêve est fini, bien fini ! Notre dernier espoir s'est envolé. La Russie ne tardera pas à mourir d'hémorragie !

Dans son agitation, il s'était mis à parcourir la pièce à grands pas. Son émotion et son désespoir nous gagnaient tous. Nous avions l'impression d'être les passagers d'un navire en train de couler ; déjà, semblait-il, l'eau montait jusqu'à nos narines…

— Staline et Voroshilov ont assisté à la torture de Nicolaïev, reprit Andreï. – Je suis bien renseigné, camarades. Ce qu'ils voulaient tirer de lui, c'étaient des noms, des noms, encore des noms… Il leur fallait des victimes pour leurs pelotons d'exécution. Que Nicolaïev ait parlé ou non, la chose n'a d'ailleurs aucune importance : les membres de la Tchéka rédigeront le genre de confession que désire Staline et la terreur n'aura plus qu'à se déchaîner, avec toutes les apparences de la légalité.

Le plus jeune membre de notre petit groupe était un mince étudiant à l'air anémique. Son physique chétif nous parut faire place à une étrange beauté lorsqu'il se leva tout à coup pour déclamer le *Credo* du poète décembriste Rileïev :

Je sais bien que la mort attend
Le premier qui se dressera
Contre le tyran du peuple ;
Je sais que ma perte est écrite
Et que je mourrai pour ma Patrie adorée,
Je le sais, je le sens…

Tandis qu'il déclamait, ce jeune homme au visage émacié paraissait véritablement transfiguré : il ressemblait à l'un des héros de quelque drame révolutionnaire de Dostoïevski ou de Gorki…

Quel que soit l'intérêt de ce qui se passait autour de moi, je regrettais profondément de m'être laissé attirer dans cette bizarre réunion dont le sens véritable m'échappait complètement… Soudain, l'un de mes compagnons se mit à lire à haute voix un pamphlet polycopié rédigé par Slepkov, l'un des leaders de l'opposition, et dans lequel le dictateur du Kremlin et « sa clique » faisaient l'objet des plus violentes attaques. Je me demandais comment Andreï avait pu faire son compte pour se procurer un aussi dangereux document – et je songeais, en même temps, que le simple fait d'avoir assisté à la lecture de ce pamphlet me vaudrait d'être immédiatement déporté en Sibérie si le G.P.U. venait à en être informé.

L'aube commençait à poindre quand nous nous séparâmes, et c'est seulement lorsque je fus dans la rue, au petit matin frisquet, pataugeant dans la neige, que m'apparut clairement l'énormité de la faute que je venais de commettre. Des réunions analogues à celles dont je sortais avaient déjà coûté leur vie ou leur liberté à des milliers d'étudiants, dans toute la Russie. Que les autorités en fussent informées, et j'étais un homme perdu.

À une heure, cette après-midi-là, je fus convoqué au bureau du Parti fonctionnant à l'Institut. D'autres étudiants s'y trouvaient déjà lorsque j'y entrai, notamment mon ami M… Le Secrétaire du Parti ferma soigneusement la porte et se tourna vers nous ; il avait l'air si grave que je me préparai au pire.

— Camarades, nous déclara-t-il, j'ai une mauvaise nouvelle pour vous et j'ai jugé préférable de vous en avertir immédiatement : l'un de nos meilleurs camarades s'est suicidé ce matin, dans sa chambre. Il s'agit sans doute d'une affaire d'amour ou de quelque autre drame personnel.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Andreï S… C'était un bon étudiant et un bon camarade. C'est dommage…

Tandis que nous quittions silencieusement le bureau, en file indienne, M… agrippa ma main et la serra ; des larmes ruisselaient sur ses joues…

Ainsi, le désespoir terrible qu'avait manifesté Andreï en notre présence, la veille au soir, n'était pas une comédie… « Notre dernier espoir s'est envolé ; la Russie ne tardera pas à mourir d'hémorragie ! » – Pendant des mois, les paroles du malheureux retentirent dans ma mémoire.

Heureusement pour ceux d'entre nous qui avaient assisté à la réunion nocturne chez S…, le secret fut bien gardé.

Personne ne savait au juste les raisons qui avaient amené notre camarade S… à mettre fin à ses jours et les conjectures allaient fiévreusement leur train dans l'Institut. Tout le monde avait l'impression que le suicide d'Andreï se rattachait par quelque mystérieux côté à l'assassinat de Léningrad et à la véritable épidémie de peur qui ravageait le Parti et la bureaucratie soviétique tout entiers.

Le nouveau contrôle des cartes du Parti auquel on était alors en train de procéder ne se passait pas en public comme ç'avait été le cas lors de la récente *purge*. L'opération empruntait, au contraire, un caractère furtif qui l'apparentait aux opérations de police. Nous étions convoqués et interrogés un à un. Lorsque vint mon tour, j'éprouvai une telle angoisse en pénétrant dans le bureau que je me sentis baigné d'une sueur froide. Qu'allait-il se passer si l'on avait découvert qu'une réunion clandestine s'était tenue chez Andreï quelques heures seulement avant sa mort ? Cette supposition était d'ailleurs foncièrement illogique : si le G.P.U. en avait été informé, j'aurais été arrêté depuis longtemps ; mais la grande peur, tout comme l'amour excessif, ignore la logique.

— Assieds-toi, camarade Kravchenko, me dit l'homme installé derrière le bureau, et donne-moi ta carte du Parti.

Je connaissais ce personnage : c'était l'un des Communistes les plus actifs de tout Dniepropetrovsk. Deux autres hommes l'assistaient, dont l'un, bien qu'en civil, était visiblement un fonctionnaire du G.P.U. C'était d'ailleurs lui le vrai juge, on le voyait d'un coup ; les deux autres se bornaient à mener l'interrogatoire. Il avait devant lui une chemise – qui contenait peut-être mon *dossier* personnel – et s'y référait de fois à autre ; de temps en temps, aussi, il tendait à l'homme du bureau quelque pièce tirée de la chemise en question.

L'interrogatoire se déroula suivant le cérémonial habituel ; je récitai ma biographie, parlai de mes parents, de mes amis, et du travail que j'avais fait pour le Parti... Lorsque j'en eus terminé, on me demanda les noms des membres du Parti qui m'avaient servi de parrains lors de mon adhésion. Je m'exécutai.

— Ces gens-là sont-ils toujours membres du Parti ?

— Oui, pour autant que je le sache, répondis-je.

— L'un d'eux participa-t-il jamais à un mouvement d'opposition quelconque contre le Gouvernement ?

— Aucun, à ma connaissance.

— Camarade Kravchenko, n'est-il pas étrange que tu sois seul, de toute ta famille, à t'être rangé parmi les nôtres ? Pourquoi ton père et tes frères ne sont-ils pas membres du Parti ?

— Il n'y a rien d'étrange là-dedans puisque, au demeurant, les membres du Parti sont moins nombreux, dans notre pays, que ceux qui n'y sont pas inscrits.

— Le père de Victor Andreïevitch, interrompit l'homme du G.P.U., a manifesté une grande activité politique avant la Révolution ; maintenant, il fait le mort. Sans doute ne trouve-t-il pas les Bolcheviks de son goût.

— Je regrette, camarades, m'écriai-je, mais je trouve qu'il est injuste de faire de pareilles suppositions à l'égard de quelqu'un sous le simple prétexte qu'il ne veut pas adhérer au Parti.

— Oh ! je n'entendais pas attaquer ton père, reprit le fonctionnaire de la Police d'État avec un sourire ironique, je signalais le fait en passant, voilà tout.

Mon interrogatoire se poursuivit pendant une heure encore. Plus il se prolongeait, et plus je me sentais rasséréné. Il était évident qu'on n'avait rien contre moi et que j'étais toujours considéré comme un bon Communiste ; une fois de plus, je m'en tirais sans dommage.

Ma carte du Parti me fut restituée à la fin de l'interrogatoire et je m'en allai tranquillement ; mais cette nouvelle *purge* qui n'osait pas dire son nom m'avait rempli d'amertume. Théoriquement, me disais-je, nous étions, nous autres Communistes, les chefs du pays, les « meilleurs des meilleurs » parmi les constructeurs de l'ordre nouveau – mais, en fait, nous n'étions que des pions, utilisés par un régime policier au mieux des intérêts de son jeu.

Dans notre ville, des milliers de Communistes furent chassés du Parti à la suite de ces interrogatoires ; il en fut de même dans toutes les autres villes de la Russie – et, cette fois, l'expulsion du Parti entraîna plus d'une fois l'arrestation immédiate du *purgé*.

*
* *

Le projet industriel que j'avais élaboré pour mon examen fut jugé excellent et le Gouvernement me fit même l'honneur de le breveter. Il s'agissait d'une nouvelle machine à fabriquer les tuyaux métalliques. Cette machine ne fut jamais construite, mais cela ne m'empêchait point de me considérer, théoriquement au moins, comme un inventeur.

Après avoir subi les examens écrits, je passai l'oral devant une Commission d'État, puis un grand banquet vint terminer en beauté ma vie d'étudiant. On but, on mangea, on chanta, le

tout à grand renfort de clichés patriotiques empruntés au riche magasin de slogans du Parti. Ensuite de quoi, des orateurs successifs prirent grand soin de nous rappeler que nous avions été instruits aux frais de l'État et que nous devions maintenant nous mettre à l'ouvrage pour rembourser ledit État au centuple, pour la plus grande gloire du Parti et de ses plans quinquennaux.

Enfin, enfin, j'étais ingénieur, ingénieur diplômé ! Quatre ans plus tôt, ce titre m'avait semblé tout auréolé de gloire, mais maintenant, sans que je susse bien pourquoi, cette brillante auréole avait disparu. Elle avait été détruite, probablement, par les scènes d'horreur auxquelles j'avais assisté dans les campagnes, par la grande famine, par la *purge* du Parti et par les vagues de cynisme qui déferlaient autour de moi. L'histoire d'Eliena et le suicide d'Andreï m'avaient enlevé mes dernières illusions.

Pour une famille de prolétaires comme la mienne, le fait de compter parmi ses membres un ingénieur diplômé était évidemment une source d'orgueil ; aussi fis-je de mon mieux pour simuler devant les miens une joie que je n'éprouvais pas. Ma mère dut voir clair dans mon jeu, mais elle n'en laissa rien paraître ; quant à mon père, il n'ignorait pas que le chemin d'un ingénieur soviétique est riche en fondrières politiques et mon succès le trouva réservé et même soucieux. Mes frères Eugène et Constantin, complètement indifférents en matière politique, se dirent seulement que mon diplôme allait me permettre d'améliorer ma situation financière.

Pour Eliéna, la fierté que lui inspirait ma réussite se teintait de mélancolie. En effet, elle s'attendait à être mutée à Kharkov et elle savait bien que j'allais être moi-même, selon toute probabilité, affecté à quelque lointain centre métallurgique. Hélas ! nous n'étions libres ni l'un, ni l'autre ! Notre amour, qui oscillait déjà entre l'extase et le désespoir, suivant les circonstances, était destiné, décidément, à connaître toute une série d'épreuves. D'ailleurs, malgré tous les efforts que je faisais pour chasser cette idée, le fait qu'elle était un agent de la Police Secrète projetait comme une ombre sur nos amours.

J'envoyai une copie de mon projet industriel d'examen au Commissaire Ordzhonikidze qui me répondit par une lettre chaleureuse. J'avais gardé le contact avec lui pendant toutes mes années d'études et nos relations, d'abord strictement officielles, s'étaient peu à peu transformées en une véritable amitié.

Un jour, en 1933, l'idée m'était venue d'organiser dans notre pays une Exposition Permanente de l'Industrie Soviétique, analogue à celles qui existaient en Allemagne. Je développai mon idée dans des articles que les journaux mirent en vedette et qu'ils illustrèrent de ma photographie, non sans chanter bien haut les louanges de ma belle « initiative bolchevique ». Je décidai alors d'élaborer un projet détaillé, avec plans à l'appui, et, quand j'en eus terminé, j'envoyai le tout à Ordzhonikidze. Mon grandiose projet ne fut jamais réalisé, mais il fit plaisir à mon illustre ami du Kremlin qui tint à m'en remercier avec toute son exubérance caucasienne. Quelque temps après, je revins à la charge avec un projet d'Exposition Agricole qui eut, cette fois, un sort plus heureux puisqu'on ne tarda pas à le réaliser – sans citer mon nom il est vrai.

Pour obtenir un poste dans l'industrie, j'aurais pu m'adresser directement à Ordzhonikidze qui en était le chef suprême, mais je préférai m'abstenir pour n'avoir pas l'air d'exploiter nos relations amicales. Je fus donc mis à la disposition du *Trubostal,* le trust métallurgique chargé de la fabrication de tous les tubes métalliques pour l'ensemble du pays. Le *Trubostal* était dirigé par Jacob Ivanchenko, qui avait été quelque temps directeur de l'usine Petrovski-Lénine et qui, par conséquent, me connaissait bien. Au cours d'une conférence tenue dans

son bureau, à Kharkov, on décida de m'affecter au nouveau *combinat* métallurgique de Nikopol qui devait commencer à fonctionner en avril.

Je n'avais pas oublié quelle saleté, quel désordre et quel marasme général régnaient dans le *combinat* de Nikopol lorsque j'y avais été envoyé comme enquêteur du Parti et j'éprouvais une certaine inquiétude à l'idée d'y être maintenant employé comme ingénieur. Malgré tout l'argent qu'on y avait englouti et tous les efforts qu'il avait exigés des ouvriers, ce *combinat* de Nikopol me semblait encore bien loin de pouvoir fonctionner. À mon sens, il offrait le type même du genre de réalisation qu'on pouvait attendre de notre gigantesque effort industriel, incohérent et inefficace.

Ma mère m'accompagna au bateau de Nikopol ainsi qu'Eliena, et toutes deux, longtemps, me firent de grands signes d'adieu ; finalement, une courbe du Dniepr les cacha à ma vue…

Je me rendais parfaitement compte que c'était une nouvelle phase de ma vie qui commençait. J'avais vingt-neuf ans ; certes, ce n'était pas la fleur de l'âge pour un homme qui se lance dans la carrière d'ingénieur, mais j'avais pris un bon départ, puisque je me voyais gratifié d'emblée d'un poste responsable et que j'allais devenir l'un des chefs d'une importante entreprise industrielle. Du jour au lendemain, cette affectation avait fait de moi un membre de l'*élite* [2] de la société soviétique ; j'appartenais dorénavant à ce million d'hommes sélectionnés – fonctionnaires du Parti, chefs d'industrie, policiers – qui constituaient en Russie l'aristocratie nouvelle.

Nikopol est une vieille ville de la région du Dniepr où les odeurs du fleuve se mêlent à celles des forêts et des champs d'orge qui l'entourent ; sa situation privilégiée, au centre même des plus grandes mines de manganèse – métal indispensable pour le traitement de l'acier – l'a rendue fameuse dans le monde entier. Elle possède encore, dans ses environs immédiats, des mines de fer suffisamment importantes pour qu'elle connaisse toute l'activité d'un grand centre métallurgique naturel.

En arrivant à Nikopol, je sentis monter en moi des bouffées de souvenirs nostalgiques : ses rues et ses maisons me rappelaient la ville voisine, Alexandrovsk – maintenant devenue Zaparhoze – où j'avais passé de si belles années, dans mon enfance, chez grand-père Fiodor Panteleïevitch…

L'usine elle-même, malheureusement, était toujours aussi loin de la ville, plantée au milieu de cette solitude désolée qui m'avait si fâcheusement impressionné lors de ma première visite. Les baraquements qui abritaient ses cinq mille ouvriers n'avaient guère changé non plus : c'étaient toujours de vrais taudis, bons tout au plus pour des animaux. Les simples ouvriers prenaient leurs repas dans une énorme *cafeteria* nauséabonde et mal installée ; un restaurant plus propre et mieux organisé était à la disposition des contremaîtres et ingénieurs ; un troisième établissement, impeccablement moderne, était réservé à une poignée de fonctionnaires importants, qui touchaient en outre, pour leur consommation familiale, de larges rations alimentaires prélevées sur les produits des exploitations agricoles dépendant de l'usine. Ces distinctions très marquées entre les différentes classes de la société étaient d'ailleurs tellement ancrées dans nos traditions nationales que nul n'aurait songé à s'en étonner ; seul, un étranger aurait pu les juger paradoxales, pour un pays « prolétarien ».

Personnellement, on m'installa dans une spacieuse maison de cinq pièces située à quelque quinze cents mètres de l'usine. Ma nouvelle demeure – qui faisait partie d'un ensemble de huit maisons identiques, destinées au personnel de maîtrise – était entourée de grands arbres et possédait un joli jardin d'agrément, fort bien entretenu, ainsi qu'un petit verger. L'aménagement intérieur comportait une baignoire, un appareil de T.S.F. et même une glacière de belles dimensions ; ajoutons à cela une automobile et deux beaux chevaux placés à

ma disposition. Tout ce luxe était naturellement la propriété de l'usine, mais j'en conserverais la pleine jouissance pendant tout le temps que je continuerais à occuper mon emploi au *combinat*. Le personnel nécessaire m'était fourni avec la maison : un chauffeur, un garçon d'écurie et une solide paysanne chargée de faire la cuisine et le ménage. La femme, seule, était à ma charge ; chauffeur et garçon d'écurie émargeaient au budget de l'usine.

Mon salaire mensuel oscillait entre 1 500 et 1 800 roubles et les gratifications qui nous étaient accordées le portaient souvent à 2 000 roubles, voire même davantage. Pour comprendre ce que signifiait pour moi un traitement pareil, il faut savoir que les contremaîtres et les ouvriers qualifiés travaillant sous mes ordres gagnaient rarement plus de 400 roubles, tandis que les femmes et les simples manœuvres ne touchaient que de 120 à 175 roubles. En outre, les prolétaires dont se réclamait le régime soviétique ne profitaient naturellement d'aucun des avantages divers dont j'étais seul à jouir avec une dizaine d'autres privilégiés, dans le *combinat* tout entier.

Il est vrai que je travaillais intensément. S'il m'arrivait, d'aventure, de passer moins de douze heures à l'usine, je me croyais presque en vacances ; il n'était pas rare que je passe quarante-huit heures, ou même soixante-douze heures d'affilée à mon travail, me contentant de prendre quelques heures d'un bref repos sur le divan de mon bureau. Pourtant, lorsque je me retrouvais seul, dans ma belle maison où la bonne grosse Pasha aux joues rouges s'affairait à la cuisine pour me préparer un excellent repas, tandis que le jardinier de l'État s'employait à arroser mon jardin, et lorsque je voyais ma glacière s'emplir de légumes frais, de melons, de caviar et de crème aigre [3], il y avait des moments où je ne pouvais me défendre d'éprouver un vague sentiment de culpabilité.

Je pensais aux ouvriers entassés avec leur marmaille dans leurs pauvres baraques et à l'existence sordide qu'ils étaient obligés de mener. Si ces pauvres gens en étaient arrivés à me détester, voire même à me haïr, moi qui étais l'un de leurs *novi barii* (leurs nouveaux seigneurs), comment aurais-je pu les en blâmer ? Et comment aurais-je pu leur faire jamais comprendre que ce n'était pas moi qui avais créé l'odieux contraste qui existait entre leur affreuse misère et mon propre luxe ? Comment leur expliquer que je n'étais, moi aussi, qu'un infime rouage de l'énorme machine soviétique et que mon opulence n'était qu'un don de l'État qui pouvait m'être repris du jour au lendemain, arbitrairement et sans aucun avertissement ?

J'aurais sincèrement souhaité de pouvoir nouer avec les ouvriers de bonnes relations amicales, car je comprenais à merveille la mentalité de ces hommes, leurs espoirs et leurs besoins qui, la veille encore, étaient aussi les miens. Mais il était bien difficile, pour un ingénieur dans ma situation, de se mêler aux travailleurs ordinaires : en le faisant, on avait l'air de « condescendre » et l'on risquait ainsi de blesser leur légitime susceptibilité. Une telle fraternisation aurait d'ailleurs été mal jugée en haut lieu : on l'aurait considérée comme nuisible à la discipline.

En effet, si nous étions théoriquement considérés, moi et mes pareils, comme les émanations du « pouvoir des masses », nous n'en formions pas moins, en pratique, une classe nettement distincte, une caste à part. Pour cela comme pour le reste, un gouffre insondable séparait le monde des slogans du monde réel.

Le *combinat* était dirigé par ce même camarade Brachko qu'on avait naguère chargé de son édification. Le temps écoulé avait peu à peu arrondi les angles de son caractère et j'avais en lui un agréable compagnon de travail. Dans la hiérarchie des administrateurs techniciens, Brachko et l'ingénieur en chef Vishnev étaient les seuls qui fussent au-dessus de moi ; du côté

des administrateurs politiques, l'autorité suprême était représentée par Alexeï Kozlov, chef du Comité du Parti de l'usine, et le camarade Starostine, président des *trade-unions*.

Kozlov était un homme d'un certain âge, profondément bon, qui s'intéressait sincèrement au bien-être des ouvriers, mais Starostine n'était qu'un arriviste de la plus belle eau, parfaitement stupide avec cela. Heureusement pour nous, il n'avait qu'une influence restreinte, en dépit de son titre ronflant ; comme tous ses collègues des *trade-unions,* il ne pouvait ouvrir la bouche sans l'autorisation du Parti, ce qui lui enlevait toute importance véritable. Le moindre mot prononcé par Kozlov, au contraire, avait force de loi.

Nous autres chefs étions forcément amenés à nous rencontrer fréquemment dans l'accomplissement de notre travail, ce qui nous amenait à nous juger mutuellement et à prendre conscience de nos faiblesses et de nos singularités respectives. Le Secrétaire du Comité du Parti pour Nikopol, Brodski, énorme gaillard que j'avais déjà rencontré naguère à Dniepropetrovsk, surveillait étroitement tout ce qui se passait dans notre usine. De son côté, Dorogan, chef de la Police Secrète de Nikopol, disposait de centaines d'yeux pour nous espionner ; il régissait la Section Spéciale, la Section Secrète de l'usine et employait en outre d'innombrables mouchards professionnels ou bénévoles embusqués dans chaque magasin, dans chaque atelier et dans chaque bureau. Ce Dorogan était un homme à face de bull-dog, coléreux et grossier ; le Créateur semblait l'avoir taillé dans son plus dur granit et spécialement conçu pour fournir un policier à tous les régimes, quels qu'ils fussent. Quand je le voyais, j'évoquais toujours, malgré moi, ceux de ses collègues de la police secrète du Tsar que j'avais vus autrefois quand ils donnaient la chasse à mon père.

Le G.P.U. venait d'être rebaptisé : ce n'était plus un Département Politique d'État (G.P.U. ou O.G.P.U.) mais un « Commissariat aux Affaires Intérieures » – en abrégé, N.K.V.D. D'abord Tchéka, puis G.P.U. et enfin N.K.V.D., cet affreux organisme avait eu beau changer fréquemment de dénomination, ses méthodes étaient demeurées les mêmes et la terrible réputation de ce « sabre nu de la Révolution », comme on disait, n'avait absolument pas changé. Les gens qui appartenaient à ce redoutable organisme portaient toujours, dans le public, leur vieux nom de *Tchékistes* et l'on continua à parler de G.P.U. longtemps encore après sa transformation en N.K.V.D.

Dans nos contacts avec la section locale du N.K.V.D., nous avions moins souvent affaire à son chef, Dorogan, qu'au sous-chef Gershgorn, particulièrement chargé de la Section Économique du N.K.V.D. pour Nikopol et ses environs. Dans mon petit musée des horreurs personnel, ce Gershgorn occupe une place de choix. C'était un personnage obèse, avec de petits yeux fureteurs profondément enfoncés dans une lourde face complètement rasée et un crâne – également rasé – dont le sommet se terminait en pointe, comme un pic montagneux ; il se montrait tour à tour cauteleux et insultant, suivant la qualité de ses interlocuteurs… Peut-être, après tout, le camarade Gershgorn dissimulait-il, au fond, tout au fond de lui-même, quelque vague trace d'un sentiment humain, mais je dois avouer que je n'eus jamais l'occasion de m'en apercevoir pendant les années où j'eus le vif déplaisir de le fréquenter.

Mon premier mois de séjour à Nikopol fut surtout consacré au montage des machines et autres besognes préparatoires destinées à mettre en route la fabrication. L'usine comportait deux filiales consacrées à la fabrication des tubes, dont chacune employait environ quinze cents ouvriers des deux sexes. Au bout de peu de temps, on me chargea de diriger l'une d'elles et, à la fin de juin, la fabrication commençait. Malgré les risques qu'elle présentait pour moi, j'aimais la responsabilité qui m'incombait et le mal que je me donnais pour que le travail se poursuivît sans arrêt, avec trois équipes d'ouvriers par vingt-quatre heures, me laissait à peine le temps de dormir.

Il m'arrivait souvent, tandis que je parcourais mon usine, de sentir monter en moi une joie inexprimable en constatant que tout « tournait rond ». En pareille occurrence, je comprenais parfaitement ce que l'on entend par « la joie du travail ». Si seulement, me disais-je alors, il pouvait y avoir moins d'espions, moins de méfiance ! Si seulement l'on pouvait dissiper cette peur atroce qui pèse sur l'esprit et le cœur de chacun au point de lui gâcher l'existence !

Malheureusement, je ne pouvais ignorer que des espions attachés à mes pas épiaient et enregistraient mon moindre geste – non seulement dans ma vie professionnelle, à l'usine, mais même dans ma vie privée. Tuvina, ma secrétaire, une femme d'âge mûr, aussi déplaisante que capable, rédigeait rapport sur rapport à mon sujet, j'en avais la conviction – et mon chauffeur en faisait autant de son côté, certainement, et ma bonne, et d'autres encore, peut-être, parmi mes collaborateurs immédiats ! J'avais beau m'efforcer de ne pas songer à cet espionnage incessant auquel j'étais soumis, je le sentais présent partout, ce qui me gênait dans mon travail et assombrissait mes réflexions.

À maintes reprises, je m'étais aperçu que les moindres propos que j'avais pu tenir au cours des conférences de production réunies par moi avaient été soigneusement rapportées à Hantovitch, le chef de la Section Spéciale, et, par son truchement, au répugnant Gershgorn lui-même. Or, ces conférences n'avaient aucun caractère secret et si l'on m'avait interrogé moi-même, je me fusse fait un plaisir d'en dresser des comptes rendus écrits ; mais ce qui m'emplissait de dégoût, c'était l'espionnage injustifié qu'il me fallait subir. Me sachant moi-même incapable de tout sabotage, je considérais comme une insulte la méfiance dont j'étais entouré.

Aucune entreprise industrielle ne peut fonctionner toujours avec une perfection rigoureuse. Il arrive fatalement que des machines tombent en panne, que des fautes soient commises, que des ouvriers fatigués commettent quelque négligence, tout cela influe sur le rythme de la production qui cesse alors d'être tel qu'on l'avait prévu. Ce sont là des mécomptes dont peut souffrir n'importe quelle entreprise, *a fortiori* une usine toute neuve, comme celle de Nikopol, qui utilisait un outillage de fabrication étrangère et qui employait un personnel inexpérimenté, composé pour la majeure partie de paysans encore tout frais émoulus de leurs villages. Pourtant, dès que le moindre incident se produisait chez nous, les hommes du N.K.V.D. envahissaient l'usine et furetaient partout pour y découvrir des traces de « sabotage » ou de « malfaçon volontaire » ; les interrogatoires se succédaient sans arrêt dans les bureaux de la Section Secrète et s'accompagnaient souvent de séances d'inquisition nocturnes tenues en ville, au siège du N.K.V.D.

Lorsqu'un accident quelconque se produisait, si banal fût-il, je devais en être immédiatement informé, dût-on pour cela me réveiller en pleine nuit ; mais j'avais beau courir à l'usine en toute hâte, les sbires du N.K.V.D. y parvenaient toujours avant moi et je les trouvais sur place quand j'arrivais, avec leurs soupçons à peine voilés et leurs accusations narquoises.

Telle était l'atmosphère dans laquelle nous travaillions au début de mon séjour à Nikopol. Les ingénieurs et les chefs de service plus âgés que moi trouvaient que c'était là le climat normal de l'industrie soviétique mais, en ce qui me concerne, je n'arrivais pas à m'y faire. Par la suite, à mesure que les mois s'écoulaient et que la Grande Purge déclenchée par l'assassinat de Kirov étendait ses ravages, les choses empirèrent encore. Un an après son ouverture, le *combinat* de Nikopol ressemblait moins à une entreprise industrielle qu'à un vaste terrain de chasse où la Police Secrète découplait ses meutes.

*
* *

Lorsque ma mère vint me voir à Nikopol, elle fut très impressionnée par mon élégante maison, son beau mobilier, le confort qui y régnait et surtout – surtout ! – par le fait que je disposais de cinq pièces pour moi seul. « Mon cadet a bien fait son chemin dans le monde ! » se disait-elle avec satisfaction. La cuisine, avec sa grande glacière et toutes les provisions qu'elle contenait, l'attirait comme un aimant. Comme j'avais invité quelques collègues à dîner pour fêter sa venue, elle insista pour faire elle-même la cuisine, et la grosse Pasha, les yeux ronds, dut se borner à la regarder me mijoter les petits plats dont elle me savait friand depuis toujours.

Après le dîner, quelques amis vinrent nous voir, notamment un contremaître de l'usine, accompagné de plusieurs ouvriers. Tout ce monde-là manifesta la plus grande courtoisie à l'égard de ma mère et elle s'en réjouit profondément :

— Tu es populaire, Vitia, me glissa-t-elle à l'oreille, je le vois à la façon dont ils se comportent vis-à-vis de moi. C'est bien, cela, Vitia, c'est très bien !

Le lendemain matin, en embrassant ma mère au moment de partir pour l'usine, je lui dis que je ne rentrerais probablement qu'assez tard et que j'espérais qu'elle ne s'ennuierait pas trop. J'étais loin de me douter alors qu'elle avait déjà tiré des plans pour l'emploi de sa journée. Je ne l'appris que dans le courant de l'après-midi, quand l'un des ingénieurs m'annonça qu'il avait vu ma mère à la *cafeteria,* en train de s'entretenir avec les cuisinières et les filles de salle. Sur le moment, d'ailleurs, je n'y fis pas attention, pensant seulement qu'elle avait dû se procurer une carte d'entrée pour le restaurant de l'usine et que sa curiosité de femme l'avait immédiatement entraînée vers les cuisines.

Ce soir-là, quand je revins chez moi, il était très tard et ma mère était déjà au lit. Le lendemain, j'appris qu'elle parcourait l'usine, un carnet à la main, et qu'elle visitait de fond en comble les baraquements des ouvriers, les magasins coopératifs et les crèches ; mais j'avais une journée si chargée que je n'eus guère le temps de songer à l'extraordinaire activité déployée par ma mère.

Le soir, en rentrant, je la trouvai assise à mon bureau ; elle avait chaussé ses lunettes à monture d'acier et elle écrivait sur un bloc-notes comme une vraie femme d'affaires. Je ne lui posai aucune question, attendant qu'elle prît la parole la première. Après le dîner, quand Pasha eut débarrassé la table, elle se décida :

— Maintenant, Vitia, me dit-elle, il faut que je te parle sérieusement.

— Très bien, maman. De quoi s'agit-il ?

En termes précis, comme un employé rendant compte d'une mission devant son conseil d'administration, elle m'expliqua qu'elle avait visité l'usine de fond en comble : logements, crèches, clubs, installations sanitaires, rien ne lui avait échappé.

— Eh bien, conclut-elle d'une voix chargée de reproches, j'ai été péniblement impressionnée par tout ce que j'ai vu. Te rends-tu compte, Vitia, de la façon dont vous traitez ici vos ouvriers ? Les directeurs et les autres chefs, comme toi, ne manquent absolument de rien, mais les simples ouvriers, eux, croupissent dans la saleté et l'abandon. Les cuisines sont dégoûtantes et le menu des repas affreusement monotone ; quant aux baraquements où vous logez votre personnel, crois-tu véritablement qu'ils soient dignes de travailleurs soviétiques ?

— Pourquoi me dire cela à moi, maman ? Je fais ce que je peux, mais je n'ai guère d'influence là-dessus.

— Tu es ici l'un des chefs, Vitia, et tu portes ta part de responsabilité. Voyons, regarde un peu comment tu vis toi-même… Ta conscience ne te reproche-t-elle rien ?

— Je crois, maman, que tu ne comprends pas très bien ce qui se passe. Nous autres fonctionnaires, nous ne sommes plus des patrons au vieux sens du mot. Nous recevons nos ordres du Centre et nous les exécutons aveuglément ; en dehors de cela, nous avons pieds et poings liés. J'ai fait blanchir à la chaux la *cafeteria* et j'ai donné ordre qu'on la nettoie trois fois par jour, après le passage de chacune des équipes. Ce sont là de petites choses, je le sais bien, mais c'est tout ce que je peux faire. Pour le reste, qu'il s'agisse des salaires, des habitations ouvrières, des budgets divers ou des prix fixés pour la vente des vêtements et des chaussures – pour le reste, c'est Moscou qui décide. Quant à moi j'ai bien assez à faire avec la fabrication des tubes.

— Pourtant, tu n'as pas le droit d'ignorer les faits ! J'ai pris des notes : les voici. Savais-tu que les femmes sont obligées de faire six kilomètres à pied, ou davantage, pour faire leurs courses ? Savais-tu qu'il n'existe même pas un marché, ici, où les fermiers des *kolkhozes* puissent apporter leurs produits ?... Je vois que tu as une magnifique baignoire pour toi tout seul ; or, les ouvriers, qui sont pourtant plusieurs milliers, ne disposent à eux tous que d'un sale trou qui ne mérite même pas le nom de baignoire – et encore, cette unique installation ne fonctionne même pas ! Comment se fait-il donc qu'un grand *combinat* comme le vôtre, qui a coûté des dizaines de millions, ne soit pas équipé de bains convenables pour le personnel des deux sexes ?... Veux-tu un autre exemple, Vitia ? – Regarde les crèches : elles manquent de linge, elles manquent de médicaments, elles manquent de tout...

— Maman, protestai-je faiblement, tu pousses le tableau au noir.

Mais je me rendais bien compte qu'elle avait entièrement raison.

— Je ne te blâme pas, mon fils. Je crois seulement que si vous saviez exactement ce qui se passe dans votre usine, toi et tes collègues de la Direction, vous pourriez faire quelque chose pour y remédier.

Ma mère avait maintenant cessé de ressembler à une femme d'affaires. Ses yeux débordaient de larmes ; visiblement, elle n'en pouvait plus. Elle avait été péniblement affectée par tout ce qu'elle avait vu autour d'elle – y compris le confort dont jouissait son propre fils.

Quelques jours après qu'elle m'eût quitté pour regagner Dniepropetrovsk, le camarade Kozlov réunit une conférence qui groupait des techniciens, des fonctionnaires du Parti et des représentants des *trade-unions*. Le bureau du Parti était déjà plein de monde lorsque j'y pénétrai. Une seule question était inscrite à l'ordre du jour, nous déclara Kozlov : *les conditions d'existence de nos ouvriers*. Quelle heureuse coïncidence ! me dis-je ; j'allais donc pouvoir, beaucoup plus tôt que je ne l'eusse espéré, exposer devant les membres de l'Administration les faits que mon excellente mère avait réunis pour moi.

De nombreuses personnes prirent la parole et toutes disaient à peu près la même chose : les conditions d'existence de nos ouvriers étaient assurément lamentables, mais qu'y pouvait-on ?

Lorsque vint mon tour, j'évitai de me répandre en généralités ; je citai au contraire des faits précis, encore tout frais dans ma mémoire, grâce aux investigations qu'avait accomplies ma mère.

Non seulement je répétai tout ce qu'elle m'avait dit, mais j'en arrivai même, malgré moi, à me faire l'écho de son juste ressentiment, et à répéter les reproches qu'elle m'avait adressés. La plupart de ceux qui m'écoutaient furent bientôt aussi émus que je l'avais été moi-même en écoutant le réquisitoire maternel.

— Il y a tant de choses que nous pourrions faire, m'écriai-je, même avec les moyens réduits dont nous disposons, si nous n'étions pas tellement absorbés par ce que nous appelons « nos affaires personnelles » ! Je vous propose, camarades, que nous considérions comme des

« affaires personnelles » les problèmes qui nous sont quotidiennement posés par la situation des ouvriers.

— Où diable Kravchenko s'est-il procuré tous ces renseignements ? demanda l'un de mes auditeurs.

— Oh ! c'est sa mère qui les lui a fournis, fit Starostine sur un ton de persiflage. Vous ne le saviez donc pas ? Elle remplace, à elle seule, toute une brigade d'enquêteurs : on la voit fouiller partout et flairer de-ci, de-là, absolument comme une *barina* [4] qui surveille son exploitation… Elle se prend carrément pour une « grande dame » et se croit propriétaire du *combinat* de Nikopol sous prétexte que son fils en est l'un des chefs. On comprend d'ailleurs fort bien les raisons de son attitude : elle s'efforce d'augmenter le *capital politique* de son fils !

Ces paroles déclenchèrent un grand brouhaha, tout le monde prenant la parole à la fois. Pour moi, je sentis une bouffée de chaleur me monter au visage ; j'étais dans une telle rage que je n'arrivais pas à trouver mes mots pour répliquer. Du geste, Kozlov m'invita à me maîtriser.

— Silence, camarades ! s'écria-t-il en frappant du poing sur son bureau. Le camarade Starostine parle comme un imbécile. La mère de Kravchenko n'est pas une *barina,* il le sait bien. C'est au contraire la femme d'un vieil ouvrier, un vétéran de 1905, qui possède un long passé révolutionnaire et qui n'a pas reculé devant la prison pour défendre ses idées. Vous devriez avoir honte d'attaquer une telle femme. Ne le feriez-vous donc que pour donner le change sur votre paresse et pour dissimuler l'indifférence profonde que vous éprouvez en ce qui concerne les conditions d'existence de nos ouvriers ?

Là-dessus, tout le monde se mit à rire. Starostine était universellement méprisé et l'on saisissait avec plaisir toutes les occasions de le ridiculiser devant le Secrétaire du Parti.

— Justement, poursuivit Kozlov, j'ai appris que la mère de Kravchenko avait essayé de te voir, Starostine, mais que tu n'avais pas voulu la recevoir. Sans doute ne te souciais-tu guère de l'entendre te parler des punaises qui infestent les baraquements et des langes souillés qui traînent dans les crèches, n'est-ce pas ? Moi, je l'ai vue, au contraire, je lui ai parlé, et elle m'a suggéré des initiatives soviétiques que je crois capables de donner d'excellents résultats.

Ainsi, non contente de tout voir par elle-même, ma mère n'avait pas hésité à s'adresser aux autorités supérieures pour leur faire part du résultat de ses investigations ! Elle s'était bien gardée de me le dire. La conférence qui se déroulait aujourd'hui n'était donc pas une simple coïncidence, mais bel et bien une conséquence directe de son intervention. Quelle brave, quelle courageuse femme que ma mère ! Malgré les ennuis qu'elle m'avait causés sans le vouloir, je sentis mon cœur se gonfler de gratitude pour elle…

Au cours des mois qui suivirent, le zèle un peu naïf de ma mère commença à porter ses fruits. Un marché de *kolkhoze* fut installé aux abords de l'usine ; les crèches furent nettoyées et gratifiées d'une allocation de linge supplémentaire ; on annonça la création d'un nouvel établissement de bains et de quelques autres améliorations du même genre. L'histoire de la croisade menée par Mme Kravchenko à leur bénéfice se répandit parmi les ouvriers et son fils en partagea la « gloire » avec elle.

* * *

Un soir, à Nikopol, j'aperçus la camarade Tuvina – cette vieille fille qui me servait de secrétaire particulière – au moment où elle sortait du siège du N.K.V.D. J'avais toujours eu la conviction qu'elle m'espionnait, car l'espionnage de leur patron constitue le principal travail

des secrétaires soviétiques, mais il m'était désagréable d'en avoir la preuve. C'est pourquoi j'ordonnai dès le lendemain au Chef du Personnel de me débarrasser de cette femme et de m'envoyer quelqu'un pour la remplacer – un homme, de préférence.

Quelques jours plus tard, un homme qui pouvait avoir dans les trente-deux ans se présentait devant moi et me remettait un petit mot signé du Chef du Personnel. Le personnage avait vraiment une dégaine extraordinaire et le premier mot qui me vint à l'esprit en le voyant fut celui d'*épouvantail*. On eût dit un squelette emmailloté de haillons ; il portait des chaussures crevées, un pantalon rapiécé et un veston maladroitement taillé dans une espèce de toile à sac. Même en tenant compte de ce qu'étaient nos conditions d'existence en régime soviétique, mon visiteur offrait un extérieur exceptionnellement délabré. Toutefois, sous sa chevelure roussâtre, légèrement grisonnante aux tempes, il avait un visage agréable et même assez beau.

— Camarade Kravchenko, me dit-il, je sais de quoi j'ai l'air, mais je te prie de ne pas te laisser influencer par mon aspect misérable. Je sors d'un camp de prisonniers, vois-tu, après y avoir purgé quatre ans de détention. Le Chef du Personnel est au courant. Si tu veux bien me donner une chance, je suis sûr que tu seras content de moi.

Il s'exprimait en homme cultivé et je sentis mon instinctive répulsion se changer en pitié. Il était évident que le pauvre diable venait de subir une terrible épreuve. Je sonnai pour que l'on m'apportât du thé et des sandwiches et je m'aperçus bientôt que mon nouveau collaborateur mourait de faim, malgré les efforts qu'il faisait pour avoir l'air de manger sans trop de voracité.

Tandis que nous conversions tous deux, le téléphone sonna : c'était Romanov, un charmant homme, titulaire d'un poste élevé dans une autre section de l'usine. Bien qu'il n'appartînt pas au Parti, Romanov possédait la confiance de toutes les autorités du *combinat,* Kozlov inclus.

— Victor Andreïevitch, me dit-il au bout du fil, tu me ferais un plaisir personnel si tu consentais à engager le citoyen Groman qui se trouve en ce moment dans ton bureau. Malgré ses malheurs, c'est un garçon tout à fait recommandable.

— Y a-t-il longtemps que tu le connais ?

— Non, mais je puis cependant te répondre de lui.

— Très bien. Je te remercie de m'avoir renseigné.

Tandis que Groman patientait dans l'antichambre, j'appelai le N.K.V.D. et me mis en rapport avec Gershgorn. Mon secrétaire devant avoir accès, dans l'exercice de ses fonctions auprès de moi, à des documents importants et confidentiels, j'étais obligé, avant de l'embaucher, de solliciter l'agrément de la Police Secrète. Je racontai donc mon histoire à Gershgorn qui me pria d'attendre un instant. Peu après il revenait à l'appareil et me déclarait qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que j'engageasse Groman si j'estimais qu'il pouvait faire mon affaire.

Lorsque j'annonçai à mon haillonneux candidat qu'il pourrait entrer en fonction dans un jour ou deux, le visage de l'ancien prisonnier, pour la première fois, s'éclaira d'un sourire et ses protestations de gratitude me remplirent de confusion. Je lui avançai un peu d'argent et téléphonai aux magasins de l'usine pour qu'on lui fournît quelques vêtements de première nécessité. Je lui procurai également, par l'intermédiaire de mon assistant, une chambre convenable dans l'un des groupes d'habitations dépendant du *combinat*.

Groman ne tarda pas à me prouver qu'il était aussi capable qu'intelligent et j'en arrivai très vite à me décharger sur lui d'un grand nombre de menues besognes. Mieux vêtu, il se remplumait graduellement et ses yeux brillaient d'une flamme nouvelle : il semblait naître au monde pour la seconde fois. Il venait souvent travailler chez moi et il m'arrivait de le

conduire jusqu'à la maison qu'il habitait dans ma voiture. Nos relations étaient excellentes et placées d'emblée sur un pied d'extrême cordialité. Chaque jour, je remerciais Romanov de m'avoir recommandé un secrétaire de cette qualité.

Des semaines s'écoulèrent… Un matin, Groman ne se présenta pas à son travail et j'en conclus qu'il devait être souffrant. Le lendemain, comme il ne se montrait toujours pas, je commençai à m'inquiéter et, puisqu'il n'avait pas le téléphone, je décidai d'envoyer quelqu'un chez lui après le travail pour voir ce qui clochait. J'étais en train de parcourir quelques papiers rangés dans un tiroir de mon bureau, lorsque je tombai tout à coup sur une liasse de feuillets manuscrits épinglés ensemble. Je reconnus l'écriture de mon secrétaire.

« Quand tu liras ceci, cher Victor Andreïevitch, j'aurai quitté Nikopol. Je vais essayer de fuir ce pays de la terreur. Pour moi, la mort elle-même est préférable à cette vie d'esclave… »

Je sentis une sueur froide me mouiller l'échine et courus aussitôt fermer ma porte à double tour. Puis j'enfilai mes gants et repris la lettre de Groman. C'était un document véritablement extraordinaire. Quoique je n'aie pu, après le temps écoulé, en retenir les termes exacts, la substance en est restée à tout jamais gravée dans mon esprit :

« Merci, continuait Groman, merci du fond de mon cœur de vrai Russe, de tout ce que tu as fait pour moi. Ta gentillesse a réveillé chez moi des sentiments que je croyais à tout jamais éteints. C'est d'ailleurs là, à dire vrai, une des raisons qui m'ont incité à m'enfuir. Si Dieu m'assiste, je parviendrai à traverser la frontière, mais si je suis pris, je sais bien que je serai fusillé.

« Je hais le régime soviétique et sa police d'une haine mortelle. Moi qui n'ai jamais commis aucun crime – à moins que ce soit un crime que d'aimer la liberté – j'ai dû faire connaissance avec leurs chambres de tortures et les affreuses cellules de leurs prisons. Lorsqu'on me relâcha enfin, je compris que ma liberté retrouvée serait de courte durée et que je ne pourrais même pas trouver du travail, à moins que je ne consente à en chercher auprès de mes tortionnaires eux-mêmes.

« J'avais été libéré du camp de concentration la veille même du jour où je me présentai devant toi et je m'étais aussitôt rendu, ainsi qu'on me l'avait ordonné, au N.K.V.D. de Nikopol où j'avais eu un entretien avec Gershgorn… Et voilà, Victor Andreievïtch, voilà comment je me suis trouvé en rapport avec toi. Tout ce qui se produisit alors – y compris, bien entendu, la recommandation de Romanov – tout cela n'était qu'une ignoble comédie machinée de toutes pièces pour te donner le change.

« Je n'avais aucun scrupule, tu peux me croire, à travailler comme espion. Haïssant les Communistes comme je les hais, il me semblait au contraire que c'était pour moi une excellente occasion de me venger d'eux en leur causant le plus d'ennuis que je pourrais. Plus ils seraient malheureux, et plus je me sentirais content. – Mais c'était toi, Victor Andreïevitch, *toi,* qui devais être ma première victime ! Je ne tardai pas à éprouver pour toi un infini respect et j'en vins à me dégoûter moi-même pour le rôle abject que je jouais à tes côtés.

« Je veux que tu saches que j'étais rapidement devenu le principal informateur de la Police Secrète en ce qui te concerne. J'avais toute la confiance des démons du N.K.V.D. car ces monstres savent bien qu'un homme, une fois qu'il est passé par leurs griffes, a trop peur d'eux pour essayer de les trahir. Chaque jour, donc, les autres espions qui infestent tes ateliers et tes bureaux venaient me faire leur rapport ; c'était moi qui coordonnais tous les matériaux qu'on m'apportait ainsi et, une fois par semaine, je remettais à la Police Secrète un long rapport général où je passais en revue ton travail, tes amis, tes moindres mots et

jusqu'aux expressions de ton visage. En même temps, je faisais part des imperfections constatées dans ton travail, à l'usine.

« Les espions ne se connaissent pas entre eux, mais moi, leur chef, je les connaissais tous. Le moins que je puisse donc faire, pour te remercier des bontés que tu m'as toujours manifestées, c'est de te donner leurs noms. »

Une liste de noms était attachée à la lettre de Groman. Elle comprenait celui de Romanov, l'aimable Romanov que tout le monde aimait pour sa cordialité et en qui nous avions tous une absolue confiance. La liste groupait encore plusieurs de mes meilleurs collègues de l'usine, des contremaîtres, de simples ouvriers, des employés des bureaux... Le réseau de l'espionnage se déployait sur tous les ateliers et tous les bureaux de l'usine et il enserrait dans ses mailles l'activité industrielle à tous ses stades.

« Méfie-toi de ces gens-là, Victor Andreïevitch, poursuivait Groman, car ils ont le plus profond mépris pour la vérité. Leur carrière dépend des complots qu'ils découvriront et ils n'hésitent pas à en inventer pour avoir l'air d'en découvrir. Il faut que tu saches bien que les hommes qui ont été brisés de corps et d'esprit par les Tchékistes sont capables de tout : ils feront n'importe quoi, ils accuseront n'importe qui, ils avoueront tout ce qu'on voudra. Il y a plusieurs hommes de cette espèce dans ton entourage ; je n'étais pas le seul. »

Et là encore, Groman me donnait une liste de noms.

« Je m'attends, continuait-il, à ce que tu prennes cette lettre pour un piège – et je ne puis t'en blâmer. Mais je peux cependant jurer, par Dieu qui me voit et sur la mémoire sacrée de ma mère, que je dis la vérité. Je m'efforce d'expier ainsi les longues semaines que j'ai passées à t'espionner, toi qui t'es toujours montré si bon et si généreux pour moi. Que tu me croies ou non, c'est ton affaire.

« Si tu remets cette lettre à Gershgorn, il te dira que je suis un menteur et se mettra aussitôt en devoir de réorganiser son réseau d'espionnage sur des bases nouvelles. Si tu crois, au contraire, que je t'ai dit la vérité, détruis cette lettre, fais semblant d'être indigné de ma mystérieuse désertion – et les gens de la Police Secrète ignoreront toujours que je les ai trahis.

« Quoi que tu décides, je te supplie au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré de me laisser un jour de grâce avant de révéler mon absence aux autorités. Ce jour supplémentaire peut suffire à me sauver. Cela, mon cher Victor Andreïevitch, je te le demande à genoux.

« Merci encore de tout ce que tu as fait pour moi. Merci d'avoir aidé l'homme qui était en moi à ressusciter, alors que je le croyais mort, tué à tout jamais par ses tortionnaires. Tant que je vivrai, je ne cesserai de prier pour toi. »

Je ne sais quel sixième sens me soufflait de faire confiance à Groman. Je copiai soigneusement les listes de noms attachées à sa lettre, puis je brûlai cette lettre elle-même, en ayant bien soin d'en disperser complètement les cendres.

Dans la soirée, j'envoyai un messager chez Groman. Le lendemain, il m'apprit que les gens chez qui vivait mon ex-secrétaire ne l'avaient pas vu depuis deux jours. Là-dessus, j'appelai au téléphone le Chef du Personnel et lui demandai, en feignant la plus violente colère, s'il n'était vraiment pas capable de me fournir un secrétaire sur qui je pusse compter. C'était le troisième jour que Groman manquait son travail, lui expliquai-je, et il n'avait même pas eu la correction de s'en excuser en me faisant connaître les raisons de son absence.

Une heure ne s'était pas écoulée après cette conversation téléphonique que Gershgorn en personne faisait irruption dans mon bureau, flanqué d'un policier en uniforme. Le chef du N.K.V.D. paraissait extrêmement agité. Il me bombarda de questions, fouilla de fond en comble le bureau de Gromov et se retira, furieux.

Le fugitif réussit-il à quitter la Russie ? – Je ne l'ai jamais su. Le passage en fraude de la frontière russe n'était pas une petite affaire, mais je sais pourtant que des centaines de personnes ont réussi ce périlleux exploit.

Je possédais maintenant sur les espions qui m'environnaient des renseignements infiniment précieux qui me permettraient de veiller à ma sauvegarde personnelle et même, éventuellement, de protéger mes amis. D'autre part, si je voulais faire savoir quelque chose à la police, il me suffirait dorénavant d'en parler négligemment devant l'espion du service des chaudières, celui de la section de l'outillage ou de l'atelier de finition, ou encore devant l'ingénieur Makarov, le contremaître Iuadavine ou le délégué des *trade-unions* Ivanov, assistant de Starostine. Certes, il me serait maintenant pénible de me trouver en contact avec Romanov, mais c'était une chose que je ne pouvais éviter.

Pour remplacer Groman, on me donna une jeune et jolie Komsomol qui travaillait comme un ange – ce qui n'empêchait pas cette agréable créature de suppléer le malheureux Groman dans son rôle d'espion.

J'avais trouvé le nom de mon chauffeur sur les listes de Groman et n'en avais été que médiocrement surpris. Celui-là, paraît-il, faisait ses rapports directement à la Section des Renseignements du N.K.V.D. au lieu de passer par la Section économique placée sous le contrôle de Gershgorn. Pasha, ma bonne à tout faire, ne figurait pas sur mes listes d'espions, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que c'était là un simple oubli de la part de Groman.

Un jour – il y avait alors près d'un an que Pasha était à mon service –, je revenais chez moi après un bref voyage à Moscou. Comme elle m'aidait à défaire mes valises, Pasha y trouva quelques cadeaux que je lui avais rapportés : un châle aux couleurs vives, des bas de coton et une paire de pantoufles. Chose bizarre, la grosse fille n'accepta ces présents qu'avec une certaine hésitation.

— Est-ce que mes cadeaux ne te plaisent pas ? lui demandai-je.

— Oh ! si, protesta-t-elle, beaucoup, et je te remercie infiniment, Victor Andreïevitch.

Le soir, pourtant, après le dîner, elle vint me trouver dans la salle à manger, chargée des objets que je lui avais donnés, et pleurant à gros sanglots bruyants, comme font les paysans de chez nous :

— Je ne peux pas accepter tes cadeaux, Victor Andreïevitch, me dit-elle en pleurant de plus belle. Reprends-les, je t'en prie !

— Les reprendre ? Je veux bien, mais pourquoi ? Explique-moi donc ce mystère.

— Que Dieu me pardonne ! fit-elle avec un grand signe de croix, je ne peux pas te le dire ! Tout ce que je te demande, c'est de ne rien m'offrir.

Il me fallut déployer beaucoup de patience et d'insistance et lui promettre le secret le plus absolu pour qu'elle consentît enfin à s'expliquer : elle estimait n'avoir pas le droit de recevoir des cadeaux d'un homme qu'elle espionnait.

— Oui, soupira-t-elle, je n'ai cessé, depuis que je suis chez toi, de faire chaque semaine mon rapport au N.K.V.D. Je venais tout droit de mon village quand on m'a donné cet emploi. À peine étais-je installée ici que j'ai été convoquée au N.K.V.D. où l'on me dit ce qu'on attendait de moi. Naturellement, j'ai refusé, je me suis mise à pleurer et j'ai dit que ce qu'on me demandait là était contraire à la religion, mais l'homme en uniforme m'a dit : « Pasha, ne fais pas l'imbécile. Tu veux que ton père revienne d'exil, n'est-ce pas ? Eh bien, sers-nous loyalement, fidèlement, et nous verrons ce qu'on peut faire pour lui… » Alors voilà, Victor Andreïevitch : une fois par semaine, je vais dans une maison particulière, de Nikopol et je raconte tout ce que je sais sur toi, sur les gens qui viennent te voir et sur vos conversations. « Est-ce qu'il parle contre le Gouvernement ? » me demandent les policiers. Moi, je réponds :

« Non, au contraire ! » et je fais le signe de la croix. Mais ils rient, ces infidèles, quand ils me voient me signer !

Je réconfortai de mon mieux la pauvre fille et lui assurai qu'elle avait mon pardon. Je lui promis de ne jamais souffler mot à âme qui vive de ce qu'elle venait de me confier si elle s'engageait, de son côté, à tenir sa langue. J'arrivai même à la persuader qu'elle pouvait accepter mes cadeaux, maintenant qu'elle m'avait ouvert son cœur.

Pendant tout le temps que je continuai d'habiter la maison, Pasha poursuivit son travail d'informatrice, mais le sujet ne fut plus jamais évoqué entre nous. Plusieurs fois, cependant, elle me posa des questions qui tendaient à me faire comprendre qu'elle tairait certains incidents à ses chefs si j'estimais préférable qu'ils n'en fussent pas informés ; en pareil cas, j'eus toujours soin de lui déclarer que je n'avais rien à cacher et que d'autres, d'ailleurs, se chargeraient d'apprendre aux policiers ce qu'elle s'efforcerait de garder pour elle.

*
* *

Très souvent, le *combinat* de Nikopol abritait des ingénieurs étrangers – Américains ou Allemands – venus chez nous pour installer des machines d'importation ou pour accroître le rendement de notre outillage. Pour tout Russe, à quelque catégorie sociale qu'il appartînt, ces étrangers étaient des êtres à la fois admirables et terrifiants. Certes, il eût été dangereux de fréquenter ces « ennemis du Peuple » – mais ce danger même ne faisait qu'ajouter encore à la séduction romanesque qui émanait d'eux. Ces hommes bien vêtus qui parlaient et agissaient librement, sans se gêner le moins du monde, nous paraissaient des créatures d'une autre planète. On s'ébahissait de les voir parler et travailler en toute liberté ; on n'en revenait pas de les entendre formuler tranquillement leurs opinions et leurs critiques. N'y avait-il donc, pour ces gens-là, ni espions, ni Gershgorn, ni N.K.V.D. ?

Lorsque le camarade Brachko me suggéra de recevoir chez moi deux Américains, je ne pus me défendre d'une certaine appréhension. Les deux hommes en question venaient d'un pays appelé Youngtown. Le travail qu'ils devaient effectuer à Nikopol allait les y retenir pendant plusieurs mois ; or l'hôtel de la ville était infect. En ma qualité de célibataire disposant d'une vaste maison, je ne pouvais refuser de les accueillir sous mon toit, mais je redoutais les complications qu'entraîneraient infailliblement pour moi ce contact forcé avec des « éléments étrangers ennemis du Peuple ».

Larry et Joe étaient deux aimables gaillards, grands et blonds tous deux, qui souffraient visiblement du mal du pays et n'avaient pas encore réussi à s'habituer au triste spectacle qui s'offrait à eux dans notre contrée. Au cours des mois qu'ils passèrent chez moi, des relations amicales s'établirent entre nous, malgré les difficultés que nous éprouvions réciproquement à nous faire comprendre. Chose étonnante, aucun d'eux, pendant tout ce temps, n'effleura jamais la moindre question politique. Pour un citoyen soviétique, habitué à considérer la politique comme l'essence même de l'existence, cette indifférence totale paraissait incroyable et même vaguement suspecte. Mes Américains avaient l'air de ne penser qu'à leur travail. Lorsqu'ils avaient fini de parler boutique, ils se mettaient à raconter des histoires drôles, à jouer aux cartes ou à chercher des occasions de « sortir ». Ils se montraient si bons garçons et si cordiaux avec tout le monde qu'ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi on les laissait de côté systématiquement et pourquoi leurs camarades de travail, à l'usine, les invitaient si rarement à venir les voir.

Il y avait plusieurs semaines déjà que Larry et Joe étaient chez moi, lorsque Gershgorn, un matin, m'appela au téléphone :

— Aujourd'hui, m'annonça-t-il, tes Américains vont à la chasse.

— Je le sais. Pourquoi ?

— Je veux que tu me téléphones dès qu'ils seront partis. D'autre part, dis à ta domestique qu'elle a congé pour la journée et qu'elle ne doit pas revenir chez toi avant cinq heures.

Sitôt leur petit-déjeuner avalé, les deux Américains se mirent en route, pleins d'allégresse ; ils m'assénèrent de grandes tapes dans le dos et me promirent de me rapporter tout ce qu'ils pourraient tuer comme gibier. – Il ne me restait plus qu'à aviser Gershgorn de leur départ, ce que je fis.

Vers onze heures, le policier se présenta, accompagné d'un inconnu. Ils entrèrent dans la maison comme chez eux et se mirent à la parcourir avec une aisance qui trahissait une connaissance des aîtres aussi parfaite qu'approfondie. *Certainement,* me dis-je, *ces deux-là ont plus d'une fois fouillé la maison en mon absence!*

Les policiers se livrèrent à une perquisition minutieuse dans la chambre occupée par mes deux hôtes, examinant les poches des vêtements, les ceintures de pantalon, les manchettes, les revers de veston, les semelles des chaussures – bref, tous les endroits où l'on pouvait cacher quelque chose. Après quoi, ils scrutèrent attentivement tous les livres, journaux, papiers, carnets et lettres personnelles de mes hôtes, allant jusqu'à prendre des photographies de plusieurs documents ; enfin ils copièrent soigneusement tous les numéros de téléphone qu'ils purent découvrir dans les papiers de Larry et de Joe. Gershgorn semblait s'intéresser particulièrement aux objets de toilette des deux Américains : il s'efforçait de dévisser les manches des rasoirs, étudiait les blaireaux et les brosses et palpait les tubes de crème ou de pâte dentifrice. De toute évidence, il avait la conviction que ces accessoires constituaient des cachettes idéales pour dissimuler les secrets des Américains.

Le compagnon de Gershgorn, qui n'était pas un policier de Nikopol, semblait connaître parfaitement l'anglais.

Vers quatre heures, la perquisition était achevée. Les deux policiers n'avaient certainement rien trouvé : cela se lisait sur leurs visages renfrognés.

— Camarade Kravchenko, me dit Gershgorn, il va de soi que tu ne dois souffler mot à personne de ce qui vient de se passer. S'il se produisait la moindre « fuite », le N.K.V.D. t'en tiendrait pour responsable. Signe ceci.

Et il me tendit la formule habituelle, familière à tous ceux qui ont jamais eu maille à partir avec la Police Secrète : c'était un engagement « volontaire » de discrétion.

Quand les deux hommes m'eurent enfin quitté, je me mis à errer au hasard à travers les pièces de la maison. J'étais profondément déprimé et je me sentais comme étranger dans ma propre demeure. J'aurais eu honte de regarder en face mes deux hôtes lors de leur retour, aussi m'absentai-je ce soir-là sous un prétexte quelconque.

Je suis sûr, d'ailleurs, que Larry et Joe ne soupçonnèrent jamais la perquisition qui avait eu lieu dans leur chambre et qu'il ne leur vint meure pas à l'idée qu'ils avaient été constamment assujettis, pendant toute la durée de leur séjour, à une surveillance policière de tous les instants. Bien après leur départ de Nikopol, Gershgorn, dans un moment d'expansion, me permit de jeter un coup d'œil sur leur *dossier*. Il renfermait, parmi des documents de toutes sortes, des photographies qui montraient les deux hommes en conversation intime avec des femmes, à Moscou. Comment mes deux Américains auraient-ils pu se douter, dans leur chambre d'hôtel, que des photographes aux aguets enregistraient sur la pellicule le souvenir tangible de leurs amours d'un moment ? Gershgorn hochait sentencieusement la tête à mesure qu'il faisait défiler devant moi ces photographies d'un genre spécial.

— Que veux-tu faire de cela ? lui demandai-je. Les deux Américains, à l'heure qu'il est, ont regagné leur pays depuis longtemps.

— Oui, ils sont rentrés chez eux, mais sois tranquille : ils ne pourront jamais se permettre, comme l'ont fait certains de ces salauds après avoir pris notre bon or et mangé notre meilleure nourriture, d'attaquer dans la presse la Mère Patrie Soviétique !

Un autre ingénieur étranger dont les mésaventures à Nikopol sont restées gravées dans ma mémoire était un Allemand nommé Lentz, gros lourdaud dont le cou de taureau formait trois énormes plis sur la nuque. Il était venu chez nous pour installer un ensemble de machines d'importation. On l'avait gratifié de deux interprètes, mais je préférais converser avec lui par le truchement d'un ouvrier de mon atelier, Iurev, qui parlait un peu l'allemand.

L'un des interprètes mis à la disposition de Lentz était une femme, agréable créature d'une trentaine d'années, mandée de Dniepropetrovsk tout exprès pour la circonstance. On ne tarda pas à savoir qu'Alexandra – c'était le nom de la jeune femme – était devenue la maîtresse de Lentz. Elle arborait des bas de soie, des sacs à main d'origine étrangère, et autres babioles révélatrices. Pourtant, le N.K.V.D. jugea sans doute qu'une seule femme ne suffirait pas à la besogne puisqu'il adjoignit bientôt une « collègue » à la sémillante Alexandra, une jeune fille nommée Natasha.

Cette Natasha était la fille d'un prêtre de Nikopol condamné à la déportation quelques années plus tôt ; elle était donc bien connue dans la ville. N'ayant pas encore atteint sa vingtième année, elle possédait un charme et une joliesse d'enfant. Iurev m'apprit qu'on l'avait obligée à devenir l'interprète de Lentz en la menaçant de s'en prendre à son père si elle refusait et en lui promettant, au contraire, de l'autoriser à correspondre avec lui si elle « travaillait » bien.

Par un beau dimanche tout embaumé, l'Allemand, ses deux interprètes et un soi-disant ami à eux, qui se prétendait mécanicien, partirent faire une joyeuse randonnée en bateau sur le Danube. Leur canot automobile était amplement garni de victuailles, de vin et de vodka, et, pour ajouter à l'atmosphère une saveur romantique, on avait joint à leur équipement un phonographe avec de nombreux disques, tant allemands que russes. Après un délicieux pique-nique au bord du fleuve, le « mécanicien » partit faire un tour avec l'aînée des deux interprètes et Lentz, passablement mis en joie par la bonne nourriture, les vins capiteux et la troublante compagnie des deux femmes, resta en tête-à-tête avec l'agaçante Natasha.

Il ne tarda pas à lui prodiguer les avances les moins équivoques, mais la petite résistait, tour à tour timide et provocante, et Lentz, qui sentait croître son ardeur, se faisait de plus en plus pressant. Il venait enfin d'arracher la blouse de Natasha, révélant sa jeune poitrine au grand soleil, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit suspect dans les buissons, derrière lui. Aussitôt, plantant là sa conquête, il ne fit qu'un bond sur la berge et tomba sur le « mécanicien » qui achevait tranquillement de photographier ses ébats.

Dégrisé du coup, Lentz saisit l'appareil photographique et le mit en miettes avant de le jeter dans le fleuve ; puis il injuria copieusement le « mécanicien » du N.K.V.D. et rentra chez lui. Le lendemain, lorsqu'il vint présenter ses doléances aux autorités soviétiques, menaçant de saisir l'ambassade d'Allemagne de l'incident, on lui affirma qu'il s'agissait d'une simple « plaisanterie », totalement dénuée de signification politique. Mais l'Allemand n'était pas sot :

— Je suis bien meilleur photographe que tous vos policiers, déclara-t-il avec un gros rire. Tenez, regardez ma petite collection.

Et il étala sur la table tout un jeu de photographies qui le montraient, lui et son « interprète » Alexandra, dans une grande variété de postures érotiques.

— Puisque votre Gouvernement, continua-t-il, désirait se procurer des photos de moi en compagnie de la jolie Natasha, il aurait mieux fait de me les demander directement. C'était bien inutile de faire les frais d'une promenade en canot automobile, avec pique-nique à l'appui. Je suis, voyez-vous, un assez bon photographe amateur.

On ne tarda pas à prier Lentz de quitter la Russie. Il s'était engagé à ne rien dire à l'ambassade d'Allemagne de ce qui lui était arrivé, et je suis persuadé que sa discrétion lui avait été convenablement payée en bons marks. Alexandra regagna Dniepropetrovsk où elle put recommencer à exercer ses talents auprès des nombreux techniciens étrangers qui travaillaient dans la ville. Quant à Natasha, je ne sais si on lui permit d'écrire à son père pour prix de ses bons et loyaux services. Ce que je sais bien, par contre, c'est que lorsqu'on arrêta Iurev, un an plus tard, on l'accusait, entre autres choses, de « collusion avec des fascistes allemands ». Or cette accusation reposait uniquement sur le rôle d'interprète épisodique qu'il avait joué auprès de Lentz.

Note 1 : En français dans le texte.

Note 2 : En français dans le texte.

Note 3 : Les Russes, on le sait, sont friands de crème *aigre* ; elle entre, notamment, dans la composition de leur potage préféré, le *bortsch (N.d.T.)*.

Note 4 : Femme de seigneur *(N.d.T.)*.

PLUS VITE, PLUS VITE!

En septembre 1935, un « miracle » se produisit dans la région houillère du bassin du Donetz. Un ouvrier mineur nommé Stakhanov avait réussi à extraire, à lui seul, cent-deux tonnes de charbon d'un seul coup – c'est-à-dire quatorze fois plus que la production ordinaire d'un ouvrier normal ! Dans toute l'histoire contemporaine de notre pays, il est peu d'événements qui aient déchaîné des applaudissements aussi frénétiques, aussi enthousiastes et aussi soutenus. Il s'agissait là, pourtant, d'un « miracle » plutôt profane et passablement suspect. Pour tout ingénieur, la fraude sautait aux yeux : Stakhanov avait certainement profité de conditions de travail exceptionnelles et on lui avait sûrement donné des outils spéciaux et des facilités de toutes sortes pour qu'il pût établir ce record sans précédent. C'était un miracle fabriqué sur commande pour complaire au Kremlin et lui permettre de lancer sa nouvelle religion : celle de la célérité.

Ce qu'avait fait Stahkanov, tout mineur pouvait le faire ! Ce que les mineurs pouvaient faire, tous les autres ouvriers pouvaient le faire aussi ! – Tels étaient, grossièrement résumés, les principaux points qui formaient le dogme de la religion nouvelle. Les incrédules étaient voués au diable et on se chargerait de les présenter à lui sans plus attendre ! Quant aux techniciens qui oseraient formuler des objections pratiques à l'encontre de cette merveille du labeur humain, ce ne pouvaient être que des défaitistes et des ennemis du Stakhanovisme ! L'ouvrier qui s'avérait incapable d'égaler le rendement fourni par le prestigieux mineur du Donetz n'était qu'un fainéant !

Moscou toute entière retentit bientôt sous les nouveaux slogans du Stakhanovisme et le télégraphe se mit à nous transmettre sans arrêt des instructions impératives émanant de Kharkov ou de la capitale même. Ces instructions n'étaient d'ailleurs que des menaces à peine déguisées. Ordre nous était donné de former sur-le-champ des équipes stakhanovistes qui serviraient à stimuler les traînards et les lambins : tout ingénieur ou contremaître qui élèverait des objections quelconques contre ce procédé serait considéré comme un saboteur et traité comme tel.

Il y avait un peu moins de six mois que notre *combinat* fonctionnait. Nous travaillions sous le régime des « trois-huit » et souffrions de nombreux handicaps. Les aciers et autres matières premières qui nous étaient livrés s'avéraient qualitativement et quantitativement insuffisants ; de plus, nos ouvriers étaient pour la plupart des débutants et notre personnel de maîtrise manquait lui-même d'expérience ; enfin, la mauvaise nourriture et le défaut d'hygiène de nos installations avaient considérablement diminué l'activité de notre personnel et son rendement. Il nous aurait fallu arriver à obtenir graduellement et par paliers un rythme de production plus rationnel ; ni nos ouvriers, ni notre outillage n'étaient en mesure de subir un brutal surcroît d'efforts. Un travail d'équipe régulièrement conduit – voilà ce qu'il nous fallait instaurer pour obtenir une production stable. Les à-coups d'énergie désordonnée et provisoire destinés à battre des records éphémères ne pouvaient être que fort nuisibles à la bonne marche de notre entreprise. Lorsque quinze cents hommes et plus collaborent à un travail commun dans lequel chaque opération successive dépend étroitement de celles qui l'ont précédée, il est impossible d'accélérer brusquement le rythme des opérations sans entraîner pour l'ensemble une désastreuse rupture d'équilibre qui conduit immédiatement à la pagaïe.

Mais nous avions des ordres et il fallait les exécuter. Le Secrétaire du Parti Kozlov et le directeur Brachko réunirent en conférence ingénieurs et chefs de service. C'était le camarade

Brodski qui représentait le Comité Urbain. Brodski et Kozlov, profanes tous deux, pouvaient à la rigueur nourrir quelques illusions sur les résultats qu'obtiendrait dans nos usines l'application du Stakhanovisme intégral, mais Brachko, en technicien consommé, saisissait tout comme moi l'absurdité du procédé. Nous étions pourtant dans l'obligation de constituer immédiatement nos équipes stakhanovistes accélératrices, quels que dussent en être les désastreux effets.

— Le camarade Brachko me permet-il une question ? demanda l'un des ingénieurs.

— Certainement, Lazare Petrovitch ; tu as la parole.

— Dans ce cas, camarade, voici : je commande une équipe de 180 ouvriers et s'il en est, parmi eux, qui se mettent à travailler plus vite que les autres, l'équipe tout entière se trouvera paralysée. Veux-tu me dire, s'il te plaît, en termes précis, comment je peux m'y prendre pour instituer le Stakhanovisme dans mon service ?

Brachko ne le pouvait évidemment pas et il dut se contenter de ressasser les slogans politiques si généreusement diffusés par Moscou. J'en fus peiné pour lui : comme nous tous, il était victime des combinaisons grandioses mais pratiquement inapplicables que nos gouvernants élucubraient à distance.

Finalement, il me fallut bien me résigner à instaurer dans l'atelier que je dirigeais des méthodes artificielles d'accélération du travail que je savais aussi désastreuses pour les hommes que pour le matériel. Sur l'injonction directe du Comité du Parti, je groupai en une seule équipe nos meilleurs ouvriers, contremaîtres et mécaniciens ; après quoi nous fîmes une sélection dans l'outillage et les matières premières, réservant ce qu'il y avait de meilleur à l'équipe stakhanoviste. Les cartes ainsi distribuées, il ne nous restait plus qu'à nous lancer dans notre hasardeuse partie de Stakhanovisme.

C'est à onze heures du soir, en présence de nombreux photographes et journalistes, que notre équipe stakhanoviste prit le départ. Comme il fallait s'y attendre, elle obtint un rendement supérieur de 8 % à la normale. Aussitôt des manchettes gigantesques annoncèrent l'événement dans tous les journaux, tandis que les félicitations officielles pleuvaient sur nos têtes, venues de tous les coins de la Russie. On put alors respirer un peu mieux et se flatter d'avoir détourné l'orage.

En tant que technicien responsable des brillants résultats obtenus, je me vis accablé d'éloges, mais cette « victoire » spécieuse remportée sur le front industriel ne fit qu'augmenter ma rancœur. Je la savais truquée ; je savais que c'était une victoire « boomerang » et qu'elle n'allait pas tarder à se retourner contre nous. Les deux équipes restantes, privées de leurs meilleurs éléments et de leur meilleur outillage, perdaient bien plus que nos « stakhanovistes » ne rapportaient. Par contraste, elles semblaient peu actives, sinon franchement « paresseuses », et les hommes qui les composaient, furieux de servir de boucs émissaires, maudissaient leurs chefs et leurs camarades plus heureux.

Sur toute l'étendue de l'immense territoire soviétique, la vague accélératrice déferla, dans l'habituelle atmosphère de terreur et d'exactions. Des milliers d'administrateurs furent jetés sur le pavé et l'on en arrêta des quantités d'autres sous prétexte qu'ils avaient saboté « la nouvelle production socialiste » ou qu'ils s'étaient montrés incapables de satisfaire aux « nouvelles exigences du Stakhanovisme ». Le plus léger retard dans la production industrielle était immédiatement imputé à crime aux ingénieurs et aux techniciens. On s'efforçait ainsi de persuader au grand public que les ouvriers ne demandaient qu'à produire davantage mais qu'ils en étaient empêchés par des directeurs félons, intéressés à freiner leur effort. Du même coup, on élevait une barrière entre les ouvriers proprement dits et les équipes de techniciens responsables.

Or le plus simple des mineurs, le moins intelligent des ouvriers comprenaient fort bien que les nouveaux « records » établis dans la production par les équipes accélératrices ne tarderaient guère à se transformer en *normes* qu'on imposerait à tout le monde.

En novembre, alors que le nouveau système battait son plein, une Assemblée Nationale réunit à Moscou les principaux chefs du Stakhanovisme. Staline en personne y prit la parole pour prononcer un discours dans lequel il flattait abondamment les leaders de l'accélération en opposant le zèle qu'ils déployaient à la coupable nonchalance dont faisaient preuve les autres travailleurs. Dès ce moment, les Stakhanovistes devinrent une espèce d'*élite* laborieuse dont les membres gagnaient beaucoup plus que les autres ouvriers et jouissaient en outre d'avantages de toutes sortes – notamment en ce qui concerne l'habillement et la nourriture – dont les travailleurs ordinaires, dans leur ensemble, étaient entièrement privés.

C'est ainsi que sous prétexte de « construire le Socialisme », on mit en application le très vieux système qui consiste à « diviser pour régner ».

Les pires appréhensions des ouvriers ne tardèrent pas à se réaliser. Des ordres péremptoires nous arrivèrent, nous enjoignant de réviser les *normes* de production – sur lesquelles étaient calculés les salaires – et de les augmenter dans la proportion de 10 à 20 %. En fait, cela revenait tout simplement à exiger des ouvriers une augmentation d'effort de l'ordre de 10 à 20 % – sans leur verser pour cela un seul kopeck de plus. Dans mon atelier, qui employait environ quinze cents hommes, deux cents à peine furent jugés dignes de faire des Stakhanovistes, ces nouveaux rois de la vitesse. Pour le reste, la révision des *normes* n'eut d'autre effet que de diminuer leur salaire dans des proportions appréciables. Un mécontentement quasi général s'ensuivit – mécontentement silencieux et taciturne, mais très profond et très visible.

Il fallait encore ajouter l'insulte à la brimade : pour ce faire, on décréta que les nouvelles *normes* seraient proposées et acceptées par les ouvriers *eux-mêmes, volontairement* et « avec enthousiasme ». Une série de meetings suffit à mener à bien cette bonne farce.

Le Parti réunit d'abord à l'usine, en séance plénière, tous les chefs et tous les « activistes » qui allaient assumer la responsabilité d'éduquer les masses en vue du nouveau système et de leur faire « comprendre » la nécessité d'accepter les nouvelles *normes*. Tout avait été soigneusement préparé et répété et cette première partie du programme se déroula sans aucun accroc. On donna lecture du discours où Staline prônait les Stakhanovistes, puis Starostine pour les *trade-unions,* Kozlov pour le Parti, et quelques autres pour les différents groupements de techniciens, prirent la parole et s'attachèrent à démontrer que les *normes* qui étaient en application chez nous constituaient une véritable insulte au zèle socialiste et au génie productif de notre Parti et de notre usine. Les Communistes les plus ambitieux s'empressèrent de profiter de cette occasion qui leur était offerte de se faire bien voir en haut lieu et affirmèrent leur adoration pour Staline au cours de grandes harangues que la Presse et la Radio diffusèrent à l'envi ; puis l'assemblée se dispersa, non sans avoir voté « à l'unanimité » une résolution réclamant l'élévation des *normes*.

Vint alors la deuxième étape, avec des meetings séparés, tenus dans chaque atelier, devant les ouvriers réunis au grand complet. Techniciens et leaders politiques, énergiquement soutenus par les renforts « activistes » y proclamèrent les slogans du jour et insistèrent de leur mieux sur la nécessité d'accepter les nouvelles *normes*.

Au cours du meeting de ce genre qui se tint dans mon atelier, les ouvriers se montrèrent sombres et silencieux ; ils écoutaient à peine ce qu'on leur disait, se bornant à applaudir machinalement, chaque fois qu'un orateur mentionnait dans son discours le nom de Staline. La plupart des hommes et des femmes qui se trouvaient là sortaient de leur travail après

avoir trimé huit heures durant : ils étaient las et ils s'ennuyaient – ils ne souhaitaient qu'une chose : que la comédie finît bien vite pour qu'ils puissent rentrer chez eux. On donna lecture d'un rapport sur les magnifiques prouesses des Stakhanovistes, puis l'on annonça le taux des nouvelles *normes* proposées. Après quoi, quelques membres des *trade-unions,* dûment dressés pour le rôle qu'ils devaient jouer, escaladèrent la tribune pour proposer l'adoption immédiate de ces *normes* et le vote commença…

— Camarades, s'écria le président des *trade-unions* qui exécutait les consignes reçues, je vous propose d'adopter à l'unanimité la résolution dont on vient de vous donner lecture. Qui dit oui ? *(Ici, une forêt de bras fatigués se lèvent mollement).* Qui dit non ? *(Silence et immobilité).*

Soudain, une voix de femme se fit entendre :

— Camarade président, Kiriushkine n'a pas voté !

Pour la première fois, l'assistance manifeste quelque intérêt. Il y a donc un rebelle parmi nous ! Un lion s'est glissé dans notre paisible troupeau ! Ce monstre s'appelle Kiriushkine ; c'est un monstre obscur, personne ne le connaît – mais il a osé ne pas lever la main ! Heureusement son crime contre le Socialisme a été aussitôt découvert ! La Rébellion s'est heurtée à la Vigilance et le pays a été sauvé juste à temps…

— Camarade Kiriushkine, tu ne votes pas ? s'enquiert le président d'un ton aigre-doux.

On voit alors se dresser un petit homme maigre à l'air très doux. Son visage souillé de graisse est parfaitement calme et il s'exprime avec une certaine dignité :

— Pourquoi voterais-je ? fait-il avec un haussement d'épaules désolé. Que je vote ou que je ne vote pas, les *normes* seront acceptées tout de même. Je suis un travailleur, moi – et je travaille. Que voulez-vous que je fasse de plus ? Il faut que je lève la main ? – Très bien : je la lève.

Il agite une paume calleuse au-dessus de sa tête et reprend :

— Ma femme et mes enfants voudraient que je gagne plus d'argent, et votre décision signifie simplement que je vais en gagner moins encore…

On entend quelques rires, mais l'auditoire, dans sa grande majorité, demeure silencieux. Tout le monde est impressionné par l'attitude du petit homme et par les quelques paroles très simples qu'il a prononcées.

— Camarades, s'écrie quelqu'un, ce Kiriushkine compromet les résultats du vote et cherche à traîner dans la boue le grand mouvement stakhanoviste ! Il n'a pas de *conscience de classe* !

— Conscience de classe ? répète Kiriushkine en haussant à nouveau les épaules, qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai conscience d'avoir une femme et trois enfants à nourrir, et j'ai conscience de gagner cent quarante roubles par mois – voilà tout.

— Assez de cette comédie ! coupe le Président. Finissons-en avec le vote.

Mais le petit homme à l'air doux retrouve tout soudain un semblant d'audace :

— Comédie ? dit-il d'une voix mieux assurée, tu trouves que c'est une comédie ? Regarde-moi : ce bleu de travail que je porte est le seul que je possède et il ne va pas tarder à me quitter complètement. De plus, avec mes cent quarante roubles par mois, je n'arrive pas à nourrir les miens qui ont faim. Si tu trouves cela comique, je me demande bien, alors, ce qui peut-être tragique ?

Et il se rassied au milieu de quelques rires timides.

Mon tour était venu de prendre la parole et de démontrer à mon auditoire, en tant que technicien, que les nouvelles *normes* étaient à la fois équitables et indulgentes. Je m'exécutai puisqu'il ne m'était pas possible de faire autrement et, tout en parlant, je m'efforçai de me convaincre moi-même de la véracité de ce que je disais, à défaut de pouvoir en convaincre

mon auditoire. Mais tandis que je m'échauffais artificiellement et que j'avais l'air de me passionner pour mon sujet, je ne pensais qu'une chose, toujours la même : *Il faut que j'aide Kiriushkine, il le faut…*

La réunion se termina au milieu de quelques applaudissements de principe et les auditeurs se dispersèrent. Le lendemain, les journaux et la radio décrivaient le meeting à grand renfort d'hypocrisies et d'hyperboles politiques : « Au milieu d'un indescriptible enthousiasme, les prolétaires du Combinat Métallurgique de Nikopol ont exigé hier la révision des *normes* surannées. À l'unanimité, ils ont voté… » – On ne parlait pas de Kiriushkine.

J'envoyai un mot à ce pauvre homme pour le prier de venir me voir dans mon bureau, après sa journée. Son équipe venait de quitter le travail quand j'entendis un grand bruit de voix dans mon antichambre :

— Où vas-tu ? criait ma secrétaire. Le camarade Kravchenko est trop occupé pour te recevoir.

— Je n'ai aucun désir de le voir, crois-moi ; mais c'est lui qui m'a dit de venir.

— Que lui veux-tu ?

— Que puis-je vouloir au patron ? Il m'appelle : je viens.

Sonnant ma secrétaire, je lui ordonnai d'introduire Kiriushkine qui se présenta aussitôt, le chapeau à la main.

— Assieds-toi, lui dis-je.

— Merci, je peux rester debout.

— Et pourquoi donc resterais-tu debout ? Assieds-toi, te dis-je.

Il s'assit en face de moi et je lui demandai comment marchait son travail.

— Il marche pour moi comme pour tout le monde, me rétorqua-t-il, aussi longtemps que j'ai la force de tenir le coup.

J'appris qu'il n'était arrivé à l'usine que deux ans plus tôt, venant de son village où la ferme qu'il possédait avait été « collectivisée » et qu'il avait servi autrefois dans l'Armée Rouge. Il avait pu sauver quelques objets personnels, mais il avait été obligé de s'en défaire peu à peu, pressé par le besoin.

— Ma femme lave les planchers chez certains de mes chefs, m'expliqua-t-il, et elle prend aussi un peu de blanchissage, mais nous avons trois petits enfants, ce qui n'arrange rien… Enfin, il est inutile de se plaindre, puisque la plupart des autres ouvriers sont dans le même cas que moi.

Il parlait lentement, en pesant ses mots, et sans cesser de me regarder droit dans les yeux. Son maintien ne trahissait aucune arrogance, aucun effroi, non plus ; on y lisait seulement un grand fatalisme et une insondable tristesse.

— De quoi pourrions-nous bien parler tous les deux, Victor Andreïevitch ? Tu es l'un des patrons de l'usine et tu vis bien. Tu vis dans ton monde, et moi dans le mien. Tu ne pourras jamais comprendre ce qu'est la vie pour des gens comme moi.

— Crois-tu, camarade Kiriushkine ? Je comprends peut-être tout cela beaucoup mieux que tu ne pourrais le supposer. Dis-moi, aimerais-tu que je t'affecte au découpage ? Tu gagnerais au moins deux cent vingt roubles et tu toucherais des vêtements spéciaux : un complet et une paire de chaussures.

— Très volontiers. Il faut vivre, n'est-ce pas…

Je donnai ordre de le changer d'atelier et il me quitta en me remerciant. Au fond de moi, j'étais enchanté qu'il se soit montré aussi froid et aussi digne pendant le cours de notre entrevue. J'appelai Starostine au téléphone et fis en sorte qu'on avançât un peu d'argent à

mon protégé sur la Caisse de Secours Mutuel. J'ordonnai en outre qu'on le gratifiât d'un complet de travail et d'une paire de chaussures.

*
* *

Une nuit, je fus réveillé par la sonnerie du téléphone : une de nos machines venait de tomber en panne, condamnant à l'inaction la moitié de mon atelier. « Encore bien du cassement de tête en perspective ! » maugréai-je en m'habillant.

Lorsque j'arrivai à l'usine, je la trouvai pleine de monde. Dorogan, chef du N.K.V.D. de Nikopol, était là en personne, ainsi que Gershgorn et d'autres fonctionnaires. Kozlov, Starostine et plusieurs ingénieurs couraient dans tous les sens, tandis que les policiers questionnaient les suspects en prenant force notes.

Ce qui était arrivé n'avait rien d'extraordinaire et je le compris immédiatement. Plusieurs partisans enthousiastes du Stakhanovisme – parmi lesquels se trouvait un ingénieur – s'étaient mis en tête d'augmenter arbitrairement et de leur propre autorité la vitesse de rotation d'un cylindre. Malheureusement, le tube métallique alors engagé dans la machine se moquait éperdument de Staline et de ses méthodes ; il avait donc éclaté et coincé l'arbre principal de cette machine qui se trouvait dorénavant hors d'état de fonctionner. L'affaire était grave, car la machine, fabriquée en Allemagne, ne pourrait être réparée ou remplacée avant un délai assez long.

Mais les policiers se souciaient bien moins d'établir les causes de l'avarie que de découvrir les « coupables ». On les entendait bourdonner à travers l'usine tout entière et déjà, au siège du N.K.V.D., se déroulaient des interrogatoires secrets, avec l'accompagnement ordinaire de menaces et de jurons. J'y fus moi-même convoqué et interrogé plusieurs fois de suite ; après une nuit de ce traitement, je n'étais vraiment plus bon à grand-chose pour le travail qui m'attendait à l'usine. Les explications les plus simples et les plus évidentes n'obtenaient aucun succès auprès de Gershgorn, qui était à la fois incompétent et machiavélique. Il criait, tempêtait et s'acharnait à chercher « des preuves » contre l'un ou l'autre. Toutes les fois qu'il prononçait un nouveau nom, on ouvrait un nouveau dossier. Finalement, il s'en prit à moi :

— Kravchenko, hurla-t-il, tu ne fais absolument rien pour nous aider dans nos recherches ! Cela pourrait te coûter cher, crois-moi ! Dans ton propre intérêt, tu devrais nous aider à démasquer les saboteurs !

Les choses en étaient là quand je reçus la visite d'un mécanicien extrêmement adroit, Dubinski, accompagné de son aide, Shpachinski. Tandis que les enquêteurs officiels s'agitaient et furetaient à l'envi, ces deux vétérans de la mécanique s'étaient livrés à des tests métallurgiques et à des expériences thermiques. Ils avaient dressé des plans et pensaient qu'ils parviendraient sans doute à fabriquer des pièces pour remplacer celles qui avaient été détériorées sur la machine accidentée ; toutefois, afin de se mettre à couvert vis-à-vis des autorités, ils exigeaient la promesse qu'on ne les tiendrait pas pour responsables, au cas où ils échoueraient, du temps perdu et du métal gâché.

Après m'être penché attentivement sur leurs plans et leurs calculs, je décidai que l'essai méritait d'être tenté. Pour protéger les deux hommes, et pour me mettre moi-même à l'abri de tout blâme, je mis Brachko, Koslov et Brodski au courant de ma décision, et j'adressai au *Trustobal* de Kharkov un rapport circonstancié sur la question : puis je me procurai le personnel et les matériaux nécessaires et donnai l'ordre de commencer le travail.

Malgré toutes les précautions politiques dont j'avais eu soin de m'entourer, j'étais profondément inquiet, car je venais d'apprendre que Dubinski lui-même avait éveillé les

soupçons du N.K.V.D. ! C'était pourtant un vieil homme parfaitement recommandable sous tous les rapports et qui avait toujours joui de l'estime universelle. Il avait étudié seul et possédait une vaste culture : c'était le type même de l'intellectuel d'autrefois – mais c'était là un type qu'on avait tendance maintenant à considérer comme enclin à l'hérésie politique. En outre, Dubinski avait appartenu à l'aile menchévique du parti Social-Démocrate, sous le Tsar, et dix-huit ans de travail acharné au profit des Soviets n'avaient pas réussi à le laver de cette souillure.

Quoi qu'il en fût, je n'avais pas de chance : Dubinski était le seul homme qui ait eu une idée utilisable pour nous aider à reprendre notre rythme de production, et c'était sur lui que se fixaient les soupçons de la police ! Si son essai se montrait infructueux, il était à craindre que Gershgorn en profitât pour accuser l'ex-Menchevik de malfaçon volontaire.

Je ne quittais plus l'usine où je passai près de quatre jours en compagnie de Dubinski et de Shpachinski, sous l'œil vigilant des mouchards du N.K.V.D. qui attendaient le moment où les choses tourneraient mal pour nous dénoncer immédiatement. Lorsque nous essayâmes la machine, munie de ses pièces de fortune, on peut dire que le cœur nous battait à grands coups… Miracle ! Elle fonctionnait ! La production avait repris son cours !

Les policiers continuèrent leurs investigations pendant des semaines encore mais ils ne purent trouver aucun bouc émissaire pour le charger de la responsabilité nécessaire, et leur ressentiment s'en accrut d'autant. On les aurait dits frustrés d'une proie qui leur revenait de droit. Cet épisode ne contribua guère à améliorer ma position auprès d'eux, car je n'avais jamais fait mystère de ce que je pensais – savoir qu'il s'agissait d'un simple accident qui ne justifiait en aucune façon une enquête de cette envergure.

Mes relations avec les « activistes » du Parti et des *trade-unions* ne s'amélioraient pas davantage. Chaque semaine, ou presque, des conflits surgissaient entre nous et j'avais fort à faire, avec mon simple bon sens de technicien, pour triompher du grand zèle politique déployé par ces brouillons. Je me bornerai à consigner ici quelques incidents typiques, pris au hasard parmi des douzaines d'autres qui me sont restés en mémoire.

Un matin, je trouvai mon atelier en pleine effervescence : la mauvaise humeur semblait générale et l'atmosphère chargée d'électricité. Je ne tardai pas à avoir l'explication de ce qui clochait. Dans un coin, soigneusement exposé aux yeux de tous, s'étalait un tas de tubes artistement empilés sur lequel on avait placé une énorme pancarte :

« *Les ouvriers et les ingénieurs de cet atelier,* y lisait-on, *devraient savoir quels sont les ennemis du mouvement stakhanoviste.* »

Une longue liste de noms suivait cette phrase vengeresse.

J'appris qu'on avait découvert une certaine quantité de tubes défectueux et qu'on n'avait rien trouvé de mieux que d'humilier ainsi, publiquement, les ouvriers responsables de leur fabrication. Or, les hommes dont les noms s'étalaient sur la liste d'opprobre étaient, dans l'ensemble, de bons et loyaux travailleurs et les défauts constatés dans la fabrication provenaient vraisemblablement de la mauvaise qualité des aciers mis à leur disposition, ce qu'on ne pouvait raisonnablement songer à leur reprocher.

J'ordonnai immédiatement qu'on enlevât l'injurieuse pancarte, ce qui eut pour effet de déclencher les fureurs de Starostin. Il me reprocha de faire obstruction à sa tâche « d'éducateur politique » des membres de l'Union en l'empêchant d'utiliser ce qu'il appelait des « exemples adéquats ».

Peu après cet incident, je remarquai que le vieux Makaïev, un tourneur à cheveux gris dont j'appréciais les qualités professionnelles, pleurait silencieusement tout en travaillant. Comme

je lui demandais ce qui le peinait de la sorte, il me désigna une mauvaise caricature de lui qui s'étalait sur un mur voisin, accompagnée de la légende : « *Un saboteur du Stakhanovisme.* »

— Victor Andreïevitch, m'implora-t-il, je te supplie de me débarrasser de cet affront ! Je reconnais que j'ai pu commettre une faute, mais je ne l'ai pas fait exprès. Je ne suis qu'un homme, un homme dont la femme est malade et qui n'a pas fermé l'œil depuis plusieurs jours… J'ai déjà payé le gâchis de matières premières dont on m'accusait ; faut-il encore que je sois bafoué et ridiculisé par-dessus le marché ?

J'appelai le contremaître :

— Qui a placé là cette affiche ? lui demandai-je.

— Le Président des *trade-unions*.

— Enlève-la immédiatement et fais-la porter à mon bureau.

— Mais, camarade Kravchenko, je ne le peux pas ! Cela risquerait de m'attirer de sérieux ennuis.

— Fais ce que je te dis. Tu diras au Président que c'est moi qui t'en ai donné l'ordre. J'en prends l'entière responsabilité.

À peine le placard insultant avait-il été décollé que d'innombrables fonctionnaires des *trade-unions* et autres zélateurs du Parti fondaient sur moi de toutes parts, me reprochant d'une seule voix de m'opposer à l'« éducation politique » des ouvriers et d'encourager la paresse. Je « sapais l'autorité des *trade-unions* et du Parti », me déclarèrent-ils, et ils se plaindraient de moi aux autorités de Kharkov, et jusqu'à Moscou s'il le fallait.

— Camarades, répliquai-je, vous pouvez vous plaindre à qui vous voudrez. Selon moi, c'est vous, *vous,* qui cherchez à me paralyser dans mon travail en insultant mon personnel et en sapant le moral de mes ouvriers. Je suis votre chef et votre devoir vous commande de m'aider autant que vous le pouvez au lieu de chercher à me nuire. Soit dit en passant, d'ailleurs, j'en vois plusieurs parmi vous qui devraient être en ce moment au travail, au lieu de perdre leur temps à déblatérer.

Le jour même, Kozlov me fit appeler et me déclara qu'il avait été saisi de nombreuses réclamations à la suite de la « grande affaire Makaïev ». Quand je lui eus exposé ma façon de voir sur ce point, il me donna entièrement raison et me promit de m'épauler si cette sotte histoire me valait quelques ennuis en haut lieu. La nouvelle se répandit bientôt dans les ateliers que je m'efforçais de défendre les ouvriers contre les fanatiques du Parti et ma popularité auprès d'eux s'accrut encore, mais le nombre des ennemis que je m'étais fait parmi les fonctionnaires du Parti et autres personnalités d'importance s'en trouva augmenté en proportion.

Une nouvelle panne survenue à l'une de nos machines allemandes vint encore me donner, pendant plusieurs semaines, bien du fil à retordre. Le remplacement de ladite machine s'avérait difficile et l'un de mes ateliers, une fois de plus, se trouva plongé pendant trois ou quatre jours dans l'inaction forcée. Une fois de plus également, les policiers et les « autorités » à l'œil soupçonneux se répandirent à travers l'usine.

Là encore, il ne me fallut pas longtemps pour diagnostiquer le mal. L'accident s'était produit de nuit ; or l'atelier était fort mal éclairé, ce qui fait qu'on avait passé par erreur dans la machine un morceau d'acier qui ne lui convenait pas. Cette machine était faite pour traiter des aciers contenant un faible pourcentage de carbone ; qu'on l'alimentât avec des aciers renfermant 18 à 20 pour cent de chrome et deux pour cent de nickel, et elle cédait. Tout le secret du drame était là.

Les policiers de la Section Économique ne se contentèrent pas de cette explication ; encore sous le coup de leur récent échec dans la poursuite des « saboteurs », ils s'empressèrent de

faire procéder à l'analyse des aciers incriminés. Ils interrogèrent des douzaines d'ouvriers, appelèrent en consultation des spécialistes venus de localités lointaines et demandèrent à un professeur de métallurgie à l'Institut de Dniepropetrovsk de rédiger un rapport sur les causes de l'accident. Toutes ces investigations n'ayant eu d'autre résultat que de confirmer mes propres déclarations, les sbires du N.K.V.D., en bons policiers, jugèrent la chose « étrange » et se mirent à nous soupçonner de collusion, leur expert et moi. Derechef, il me fallut passer des nuits entières à me justifier, en pesant attentivement mes moindres mots, puisque je n'ignorais pas que la plus petite maladresse, le plus innocent *lapsus* pouvaient entraîner la ruine de quelque ouvrier ou de quelque ingénieur – sans parler de la mienne propre. Cette fois encore, Gershgorn s'efforça désespérément de rejeter la responsabilité de l'accident sur Dubinski – et cette fois encore je m'acharnai à le couvrir sans relâche.

Un beau jour, je reçus un ordre d'Ordzhonikidze qui m'enjoignait de fabriquer d'urgence une certaine quantité de tuyaux inoxydables. Or notre usine n'était pas équipée pour ce genre de fabrication ; nous ne possédions aucune expérience de ce travail et nous jugeâmes préférable d'en avertir les autorités en leur demandant de ne pas s'attendre de notre part à de trop brillants résultats. On décida alors de nous venir en aide et Moscou nous envoya une équipe de spécialistes particulièrement entraînés à la fabrication des tuyaux inoxydables et dûment informés des exigences de l'industrie chimique à laquelle ils étaient destinés. Parmi les hommes de cette équipe, se trouvait un nommé Timochenko, spécialiste des questions métallurgistes. C'était un jeune homme grand et mince, prématurément grisonnant et portant lunettes, qui semblait vivre dans un état d'inquiétude perpétuelle. J'appris qu'il était le fils du fameux professeur Timochenko, qui enseignait aux États-Unis où il s'était fixé.

Comme il fallait bien s'y attendre, la nouvelle fabrication fut longue à démarrer. Dix pour cent seulement des premiers tuyaux fabriqués se révélèrent utilisables et il y avait même des jours où nous ne produisions absolument rien qui vaille. Des experts de divers trusts vinrent nous prodiguer leurs conseils et l'on réunit d'interminables conférences pour étudier les alliages, les variétés d'aciers, les températures de fusion et les différentes cadences possibles pour la fabrication. Chacun de nous se désolait de notre retard et s'efforçait de le rattraper pour exécuter dans les délais la commande officielle qui nous avait été passée. Quelles que fussent nos convictions politiques intimes, nous comprenions tous que les Staline viennent et passent, mais que la Russie demeure, éternelle, et que l'avenir industriel de notre patrie dépendait du résultat de nos efforts. Hélas ! les innombrables mouchards qui fourmillaient autour de nous ne voulaient rien connaître de nos difficultés techniques ; pour eux, tout retard ne pouvait avoir qu'une seule et unique raison : le *sabotage* !

Nous arrivâmes pourtant à résoudre tous les problèmes pratiques ; nos tuyaux inoxydables furent dûment acceptés par le Combinat Chimique de Kemerovo et l'on attribua de généreuses gratifications à tout le personnel de nos ateliers. Mais Gershgorn et ses satellites vinrent encore tout compliquer ; ils avaient planté leurs crocs dans une proie et n'entendaient pas la lâcher. Cette proie n'était autre que le jeune Timochenko. Au cours d'une orageuse séance de nuit, Gershgorn se mit à déverser des flots d'accusations sur ma tête bourdonnante et lasse : comment osais-je « protéger » le fils d'un sale émigré ? Ignorais-je donc que Timochenko était resté en contact avec son père et que ce père était « vendu aux Capitalistes » ? Etc., etc.

— Tout ce que je peux répondre, protestai-je, c'est que le jeune homme dont il s'agit est un travailleur courageux et capable. Il a fait tout son devoir et je t'assure qu'aucune des difficultés dont nous avons eu à souffrir ne peut lui être imputée.

— Tu joues avec le feu, Kravchenko ! rétorqua belliqueusement Gershgorn. Rappelle-toi que notre travail intéresse l'industrie chimique : c'est donc une affaire de Défense Nationale ; or, qu'as-tu fait pour nous aider à démasquer les saboteurs ? Rien, absolument rien ; tu n'as même pas levé le petit doigt !

Pour que Gershgorn consentît enfin à me laisser la paix, je dus le menacer de téléphoner à Ordzhonikidze pour le mettre au courant des difficultés que la police me créait dans mon travail. Si je n'avais pu me retrancher derrière le nom de mon puissant protecteur, je n'aurais certainement pas tardé, comme tant de malheureux ingénieurs dépourvus d'appuis, à me retrouver en prison ou dans quelque camp de travail forcé.

Au début de 1936, Ordzhonikidze lui-même m'appela à Moscou. Cette intervention tombait véritablement à pic, car mes relations avec le N.K.V.D. se faisaient de plus en plus tendues et je me sentais acculé à une impasse. Mon refus d'incriminer des innocents et de coopérer avec la police dans son inqualifiable travail d'inquisition rendait intolérable mon existence à Nikopol et je projetais depuis longtemps d'exposer franchement ma situation au Commissaire. L'occasion allait donc m'être donnée de le faire sans tarder.

Ordzhonikidze m'accueillit le plus chaleureusement du monde et m'expliqua pourquoi il m'avait mandé auprès de lui : l'industrie pétrolière de Bakou avait le plus urgent besoin de tuyaux d'un genre spécial et l'avenir même de cette industrie tout entière dépendait de la rapidité avec laquelle je pourrais fabriquer et livrer les tuyaux demandés.

— Je m'adresse à toi, mon ami, me dit le Commissaire, parce que je sais que je puis te faire toute confiance. Je vais te faire donner tout ce dont tu peux avoir besoin comme outillage, matières premières et personnel supplémentaire. Si tu réussis, je te ferai décorer et tu auras une automobile pour récompense ; en outre, tous tes collaborateurs percevront une gratification.

— Je ferai de mon mieux, Grigori Constantinovitch, mais il faut que tu saches que mon travail à Nikopol est entièrement paralysé par l'ingérence du N.K.V.D. La police m'y rend la vie impossible et m'accule au désespoir.

— Explique-toi.

Je me mis alors en devoir de conter au Commissaire par le menu tous les ennuis que m'avait valus la tyrannie policière dont m'accablaient mes ennemis avec leur manie de la persécution et je lui expliquai comment les sbires du N.K.V.D. avaient réussi à faire de mon usine – ainsi que de toutes les autres à Nikopol – un véritable purgatoire sur terre. Je lui expliquai également comment Gershgorn et Dorogan avaient déployé tous leurs efforts pour transformer de simples accidents en actes de sabotage qu'ils imputaient à des innocents comme Timochenko et Dubinski.

— Certes, conclus-je, il m'est bien désagréable de te parler de tout cela, mais je me sens incapable de garder le silence plus longtemps. Est-ce le Commissariat à l'Industrie Lourde qui dirige la métallurgie, ou bien le N.K.V.D. ? Comment pouvons-nous apporter du nouveau, comment progresser et comment exécuter des commandes qui exigent de longues et minutieuses expériences si nos tâtonnements et nos faux départs nous sont imputés à crime, comme autant d'actes de sabotage ? Comment travailler, en bref, alors que nous sommes soumis au « contrôle » permanent des enquêteurs de police, des commissions du Parti, des brigades des *trade-unions,* des Stakhanovistes, et de cent autres encore ? Ne pourrait-on vraiment en finir, une fois pour toutes, avec cette manie de l'espionnage, et laisser les gens travailler en paix ? La plupart des ingénieurs et des techniciens d'autrefois sont morts ou ont été « liquidés » ; nous sommes, nous autres, des citoyens soviétiques, et la grande majorité d'entre nous a reçu sa formation professionnelle dans les établissements d'enseignement du

Parti. Si l'on ne veut pas faire confiance à des gens comme nous, quel espoir de progrès peut-il y avoir pour notre pays ? En ce qui me concerne, camarade Commissaire, je me sens incapable de travailler plus longtemps dans de pareilles conditions. Tous ces mouchards me font tourner comme une toupie : cela me donne le vertige et j'en viens à ne plus savoir ce que je fais.

Soucieux, Ordzhonikidze m'écoutait en se mordant les lèvres. Il avait beaucoup vieilli au cours des deux années qui venaient de s'écouler ; son fameux sourire s'était fait plus rare et son robuste optimisme de naguère semblait avoir en grande partie disparu. Toutefois, quoi qu'il pensât au fond de son cœur, il ne pouvait guère s'en ouvrir à moi. Ordzhonikidze n'avait pas le droit d'oublier qu'il était membre du Politburo et qu'il comptait parmi les plus intimes amis de Staline.

— Calme-toi, mon ami, me dit-il seulement d'une voix douce. Je ne t'en veux pas de parler comme tu viens de le faire, mais il y a bien des choses qu'un homme comme toi ne peut comprendre. Tu n'es d'ailleurs pas le seul dans ton cas : des centaines d'ingénieurs et de membres du Parti t'ont précédé dans ce bureau où ils m'ont exposé leurs doléances à peu près dans les mêmes termes que toi… Pour en revenir à ton cas personnel, je te promets que personne, aussi longtemps que je vivrai, ne s'avisera de toucher un cheveu de ta tête si tu continues à travailler honnêtement. Je t'en donne ma parole.

Devant moi, il appela au téléphone le camarade Hataïevitch, Secrétaire du Comité Régional de Dniepropetrovsk, dont dépendait Nikopol, et le gourmanda sévèrement, le menaçant des plus graves sanctions si le N.K.V.D. continuait à m'accabler de ses tracasseries.

— Eh bien, es-tu satisfait ? fit-il avec un sourire en raccrochant le récepteur.

— Je te remercie vivement, mais le plus gros problème n'est toujours pas résolu ; il ne le sera pas tant que notre affreux système policier ne sera pas abattu.

À compter de ce jour-là, et jusqu'à la mort soudaine d'Ordzhonikidze, je ne fus plus jamais convoqué ou interrogé par les sbires du N.K.V.D. Les mouchards dont j'étais environné – Makarov, Romanov, Iudavine et des centaines d'autres – continuaient à m'espionner tout aussi diligemment que par le passé, mais j'étais devenu intangible. Quels que fussent les soupçons des policiers à mon égard, l'ordre formel de mon grand protecteur de Moscou leur interdisait d'en faire état. Plus tard, plus tard seulement, ils recouvreraient leur liberté d'action – et alors je n'aurais plus qu'à bien me tenir…

De retour à Nikopol, je réunis les principaux directeurs de l'usine et leur exposai la tâche dont Ordzhonikidze m'avait chargé, assignant à chacun la part de besogne qui lui revenait. Les outils et les matières premières que le Commissaire m'avait promis ne tardèrent pas à arriver et le travail put être aussitôt mis en route. Pendant les premières semaines, je passai plus de nuits à mon bureau qu'à la maison, mais la fabrication se mit à marcher parfaitement et nous nous trouvâmes bientôt en avance sur le programme qui nous avait été fixé. Une fois de plus, Kharkov et Moscou nous adressèrent leurs félicitations ; mon portrait s'étala à nouveau dans les journaux et Ivanchenko lui-même vint tout exprès de Kharkov, par avion, pour m'exprimer sa satisfaction.

Au cours de sa visite à Nikopol, Ivanchenko m'invita à dîner. Nous nous connaissions depuis bon nombre d'années et j'avais toujours eu pleine confiance en lui. Aussi lui racontai-je franchement les ennuis que m'avaient donnés les policiers, lui expliquant comment leur manie du sabotage détruisait toute initiative et paralysait la production.

— Je comprends ce que tu éprouves, Victor Andreïevitch, fit tristement Ivanchenko, mais dis-toi bien que nous sommes tous logés à la même enseigne, quel que soit notre rang. Ainsi moi, par exemple, tu sais que je suis le chef d'un des plus grands trusts du pays ; je fais partie

du Gouvernement et je suis un vieux Communiste qui a participé à l'attaque du Palais d'Hiver au cours de la Révolution d'Octobre. Tu pourrais donc croire qu'on me fait toute confiance ? – Hélas ! il n'en est rien ! Je souffre, moi aussi, de ces rongeurs parasites que sont les policiers, et leur race maudite s'est multipliée si rapidement que j'en suis épouvanté, moi qui n'ai jamais craint de risquer ma vie sur le champ de bataille. Toutes leurs enquêtes et tous leurs interrogatoires m'ont rendu si nerveux que j'en arrive à ne plus savoir ce que je fais et où je vais... Et pourquoi cette tyrannie ? Je suppose que le Grand Patron est seul à le savoir...

*
* *

Le relâchement temporaire des persécutions policières dont j'étais l'objet m'avait donné l'illusion que je jouissais d'une certaine indépendance personnelle ; c'est pourquoi, sans doute, je jugeai avec optimisme la nouvelle Constitution dont Staline venait de nous gratifier.

L'espoir est aussi indispensable à la vie de l'homme que l'air qu'il respire. Pareil en cela à des millions de mes compatriotes, je ne demandais qu'à croire ce que l'on nous affirmait, c'est-à-dire que tout citoyen soviétique allait enfin jouir de droits plus équitablement répartis. Nous nous accrochions tous à ce fétu de paille qu'on nous jetait au moment où nous avions l'impression de sombrer dans un irrémédiable esclavage, et chacun d'entre nous, à l'exception de quelques durs à cuire qui affectaient de n'y voir qu'une nouvelle duperie, affirmait avec l'énergie du désespoir sa foi dans la nouvelle Constitution.

Ce regain d'espoir que nous éprouvions ainsi, périodiquement, était nécessaire à notre survie. Nous nous exhortions mutuellement à la Foi, et cette Constitution, qu'on nous affirmait « la plus démocratique du monde », faisait naître dans le désert de notre existence les plus chatoyants mirages.

Était-il possible, nous demandions-nous, que l'assassinat de Kirov ait ouvert les yeux de nos maîtres et les ait amenés à desserrer les mâchoires de l'étau qui nous broyait ? L'Europe marchait à grande allure vers la guerre ; le rapt de l'Éthiopie par les Italiens avait été immédiatement suivi par la guerre civile espagnole ; en Allemagne, Hitler dégainait le sabre du nazisme. Peut-être nos maîtres avaient-ils pensé le moment venu de s'assurer la fidélité des masses en leur accordant généreusement quelques bribes de liberté ? – Tels étaient les pauvres raisonnements dont nous bercions notre espoir pour faire taire nos doutes.

On s'occupait alors d'agrandir le *combinat* de Nikopol, et une véritable armée d'ouvriers du bâtiment campait chez nous, ce qui posait de graves problèmes de nourriture et de logement. Un jour, pendant cette heureuse période où l'espoir de la liberté reconquise gonflait tous les cœurs, je m'aperçus que les nouveaux bâtiments en cours d'achèvement étaient entourés d'une escouade de soldats du N.K.V.D., le fusil à la main. Il ne pouvait y avoir à cela qu'une seule explication : on venait de mettre en application le travail forcé.

Je m'approchai du chantier et constatai que je ne m'étais pas trompé. Devant moi, quatre ou cinq cents ouvriers des deux sexes travaillaient sous la menace des fusils. Jamais encore je n'avais vu un aussi lamentable troupeau : silencieux, déguenillés, les malheureux en étaient arrivés à un état de dégradation physique et morale dont on ne peut se faire idée. Ils avaient l'air de véritables damnés et travaillaient passivement et machinalement, comme des automates, trop aveulis pour s'intéresser à ce qui les entourait ou pour essayer de communiquer avec leurs voisins, les travailleurs libres.

Chaque soir, les prisonniers se formaient en colonne et regagnaient les baraquements qui leur étaient assignés, à quelques kilomètres de l'usine. Je fis une enquête discrète et appris

que ce personnel de détenus avait été fourni par le N.K.V.D. aux fonctionnaires chargés des travaux de construction en vertu d'un « contrat » en bonne et due forme. Le N.K.V.D. percevait pour chaque prisonnier une rétribution à peu près égale à celle qu'auraient touchée des ouvriers libres. Ainsi donc, non contents d'utiliser directement le travail de millions de prisonniers politiques dans les mines de sel ou d'or, les exploitations forestières, les travaux ferroviaires ou les installations portuaires, les fonctionnaires du N.K.V.D. osaient encore « louer » le surplus de leurs esclaves à d'autres entreprises soviétiques !

Au cours de cet été-là, j'allai passer un week-end sur le Dniepr en canot automobile avec un ami. Nous avions emporté un panier de victuailles bien garni et une bouteille de bon vin ; après avoir fait un agréable pique-nique sous les frais ombrages de la berge, nous nous promenions sur le chemin de halage lorsque des clameurs vinrent soudain frapper nos oreilles. Bientôt, au détour du chemin, nous débouchâmes sur une vaste étendue de terrain marécageux où travaillaient plusieurs centaines d'hommes et de femmes encadrés de gardiens en armes.

J'aurais voulu battre en retraite, mais notre curiosité fut la plus forte et nous nous approchâmes de cet enfer. Le corps couvert de loques et les jambes enfoncées jusqu'au genou dans la boue, les forçats n'avaient plus tournure humaine. Les gardiens avaient allumé de grands feux pour se protéger contre les insectes, mais les travailleurs étaient entourés de véritables nuages de moustiques. Ils paraissaient d'ailleurs ne pas s'en apercevoir. Mes yeux tombèrent sur une jeune femme aux traits émaciés : elle avait le visage et les mains couverts de moustiques qui la dévoraient toute vive mais elle ne semblait pas s'en soucier et continuait machinalement à manœuvrer sa pelle.

Un officier s'approcha de nous :

— Pourquoi n'allez-vous pas à vos affaires, citoyens ? Nous ne sommes pas ici dans une salle de spectacle.

— Je suis membre du Parti et directeur d'usine, expliquai-je, et je m'intéresse à votre travail en tant que technicien. Qu'êtes-vous en train de faire ?

— Nous asséchons le marécage.

— Vous appartenez au N.K.V.D. ?

— C'est le Soviet de Nikopol qui dirige nos travaux ; le N.K.V.D. s'est borné à lui « louer » le personnel nécessaire.

Nous rejoignîmes en silence notre canot automobile et regagnâmes la ville. Après le spectacle auquel nous venions d'assister, il nous eût semblé indécent de continuer notre randonnée. Pendant toute la matinée, nous avions discuté la nouvelle Constitution et les espoirs qu'elle nous inspirait. – Nous ne reprîmes pas notre entretien.

*
* *

Une certaine contrainte régnait dans mes rapports avec mon père depuis que je m'étais inscrit au Parti. En sa présence, je me croyais obligé, je ne sais pourquoi, de feindre un enthousiasme que je n'éprouvais certes pas et de justifier certaines décisions politiques auxquelles j'étais loin de souscrire en mon for intérieur. Au fond, l'extraordinaire élévation morale de mon père, son « humanitarisme » et son refus obstiné de consentir à la moindre concession me causaient un certain agacement. En y réfléchissant maintenant, avec le recul des années, je comprends clairement ce que je ne faisais alors qu'entrevoir : *mon père était devenu ma propre conscience* et c'était à moi-même que j'en voulais, beaucoup plus qu'à lui.

Il m'aurait suffi de me sentir réconcilié avec ma propre conscience pour être réconcilié du même coup avec lui.

Lorsque j'allais lui rendre visite à la maison, mon père me parlait souvent de l'arrestation ou de la « disparition » de telle ou telle personne de connaissance appartenant à l'usine de Dniepropetrovsk et j'avais l'impression qu'il me tenait pour responsable, en ma qualité de membre du Parti, de chacune des exactions ainsi commises. Aussi ne lui disais-je absolument rien des arrestations similaires auxquelles on procédait à Nikopol ; je lui cachais également les persécutions policières dont j'avais à souffrir et ne lui parlais jamais des forçats employés aux agrandissements du *combinat*.

Je ne me souciais pas trop qu'il vînt chez moi à Nikopol, craignant de le voir juger avec sévérité le confort dans lequel je vivais ; pourtant, je ne pouvais guère me dispenser de l'inviter à passer quelques jours sous mon toit. Quand il vint enfin, et qu'il me fallut lui faire les honneurs de ma grande maison, avec son jardin potager et son garage, je me sentis affreusement embarrassé.

— Tu vis comme un vrai *pomeschik* (seigneur), remarqua-t-il seulement.

Lorsqu'il me demanda des cartes d'entrée lui donnant accès aux différentes sections du *combinat,* mon embarras s'accrut encore ; je songeais aux constatations défavorables qu'il ne manquerait pas d'y faire, avec l'inflexible rigueur de ses principes. Néanmoins, il me fallut bien consentir à lui donner satisfaction et je lui signai tous les laissez-passer nécessaires. Pendant les jours qui suivirent, je ne le vis guère. J'appris qu'il était en train de nouer des amitiés parmi le personnel de l'usine. Cet excellent homme déjà sur le retour, avec son visage respirant la franchise et son beau regard loyal, plaisait d'emblée aux ouvriers qui reconnaissaient en lui l'un des leurs. Plusieurs mois après sa visite à Nikopol, tout le personnel de mon atelier continuait à lui manifester la plus sympathique sollicitude et ne cessait de me demander de ses nouvelles.

Un soir, au cours des premiers jours qui suivirent son arrivée chez moi, j'étais en train d'étudier des plans dans mon bureau lorsque je perçus le bruit d'une altercation dans l'antichambre.

— Je te demande, citoyen, pour quelles raisons tu désires voir le camarade Kravchenko ? interrogeait ma secrétaire.

— En quoi cela te regarde-t-il ? répliquait une voix que je reconnus pour celle de mon père. Qu'a-t-il donc de particulier, ce camarade, pour qu'on ait tant de mal à l'approcher ?

— Je ne peux te laisser entrer, citoyen. Le règlement est le règlement.

— Au diable ton règlement ! Tiens, voici ce que j'en fais, moi !

Et mon père ouvrit d'une poussée la porte de mon bureau.

Il ne s'attendait pas à me trouver en conférence avec plusieurs personnes et s'arrêta court en voyant le monde qui emplissait la pièce ; mais son indignation eut bientôt raison de sa surprise :

— Vitia, reprit-il, quel est donc ce règlement dont on me parle ? Même au temps des Romanoff, un ouvrier pouvait voir son patron… Je te demande pardon ; je te croyais seul.

Je présentai mon père aux personnes présentes et les congédiai.

— Excuse-moi, répéta-t-il, je reconnais que je me suis montré un peu brutal, mais toutes ces chinoiseries m'énervent, vois-tu, et je ne peux pas m'habituer à ces barrières qui séparent les personnages officiels du restant des humains.

Quand je l'eus assuré que je ne lui tenais nullement grief de son intrusion, il me demanda si je voulais bien lui permettre de consulter les fiches de travail des hommes employés dans mon atelier. Il en avait observé le fonctionnement pendant plusieurs jours, m'expliqua-t-il, et

il voulait maintenant savoir combien gagnaient les tourneurs, les fondeurs, les électriciens et autres ouvriers de toutes catégories. Il voulait également savoir combien d'entre eux avaient été envoyés dans les maisons de repos du Gouvernement au cours de l'année qui venait de s'écouler. Aucun de ces renseignements ne possédant un caractère secret, je sonnai le chef comptable et lui ordonnai de mettre ses livres à la disposition de mon père.

Mon travail, ce soir-là, me retint plusieurs heures encore à l'usine. Lorsque je rentrai chez moi, mon père m'y avait déjà précédé. Pendant tout le repas, il me parut préoccupé. Nous parlions de choses et d'autres, mais il suivait à peine la conversation ; je compris bientôt qu'il était en train de réunir des arguments pour la conversation « sérieuse » qui allait suivre. Lorsqu'il me demanda de renvoyer Pasha pour la soirée, je jugeai que le débat allait commencer ; en conséquence, je m'étendis sur le divan de mon cabinet de travail, allumai une cigarette et me disposai à l'écouter :

— Vas-y, papa, dis-moi ce que tu as sur le cœur.

— Il y a longtemps, mon fils, que je souhaitais pouvoir te parler franchement, à cœur ouvert. Je t'aime, non seulement par ce que tu es mon fils, mais parce que tu es un homme dont j'ai surveillé l'épanouissement trente années durant. Pourtant nous éprouvons de plus en plus de difficulté, à mesure que le temps s'écoule, à nous parler sans détour. Tu ne trouves pas que c'est triste ? Sans doute faut-il voir là une des conséquences de cette peur que nous éprouvons tous par les temps qui courent.

— Je te demande pardon, père, mais je crois bien que tu retardes un peu ; on dirait que tu continues à vivre dans l'atmosphère d'une époque révolue.

— Certes, Vitia, je le reconnais volontiers, tu en sais beaucoup plus long que moi sur la politique actuelle. Tu es un personnage important et tu déploies beaucoup d'activité pour ton Parti, tu commandes à quinze cents hommes et tu fabriques du matériel par dizaines de millions de roubles ; pourtant, je me crois mieux renseigné que tu ne l'es sur la vie des gens du peuple, ouvriers ou paysans. On oublie, n'est-ce pas… On en arrive bientôt à regarder les masses par le mauvais bout de la lunette. Tu gagnes beaucoup d'argent, tu vis dans le luxe, tu as des voitures, des domestiques…

— Père, je ne crois pas mériter tes reproches. Ai-je volé quelque chose à qui que ce soit ? Ce que j'ai, c'est le régime qui me le donne en échange de mon travail, et je travaille plus dur que n'importe quel paysan.

— Je n'ai jamais eu l'intention de te faire des reproches, Vitia, comprends-le. Je me demande simplement, bien malgré moi, si tu n'as pas perdu tout sentiment de solidarité vis-à-vis des gens du commun, si, pour te parler brutalement, tu n'es pas aussi content que les autres bureaucrates d'être devenu l'un des patrons du malheureux peuple russe ?

— Je ne comprends pas bien ce que tu voudrais que je fasse. Je ne suis qu'un infime rouage d'une gigantesque machine ; de plus, j'ai tant à faire qu'il me reste à peine le temps de penser : je suis littéralement enterré sous le travail.

— Autrement dit, tu te comportes comme l'autruche proverbiale : tu te caches la tête dans le sable, et tous les problèmes qui t'environnent disparaissent. « Ce n'est pas ma faute, te dis-tu, je ne suis pas responsable de ce que fait mon voisin. » Cette attitude n'est pas nouvelle ; j'ai connu autrefois bien des gens qui te ressemblaient. Les souffrances de ton pays ne t'atteignent plus, voilà tout.

— Écoute, papa, tu aurais tort de croire que j'ignore ce qui se passe dans mon pays ou que j'obéis en aveugle aux ordres que je reçois. – Comment, d'ailleurs, pourrais-tu savoir ce que je pense, ou ce que pensent des millions d'autres communistes ? Mais je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire. Faut-il donc que je descende dans la rue et que je me mette à crier

« Au secours ! À l'assassin ! »… C'est cela que tu voudrais ?… Et puis, il ne faut pas oublier qu'il y a tout de même, dans notre existence actuelle, des éléments réconfortants : les nouvelles usines que l'on bâtit, les mines que l'on vient d'ouvrir, les voies ferrées…

— Naturellement, Victor, naturellement, mais ce n'est pas pour avoir de nouvelles usines ou de nouvelles voies ferrées que l'on fait les révolutions. Les révolutions doivent profiter au peuple d'abord, en lui conférant des droits et des libertés propres. Sans elles, la dignité humaine disparaît et les hommes restent des esclaves, quel que soit le degré d'*industrialisation* de leur prison. Lorsque vous vous vantez, vous autres Communistes, des nouvelles usines que vous avez bâties, on serait tenté d'en conclure que vous avez amélioré les conditions d'existence des ouvriers. Est-ce le cas ?

— Les ouvriers, je suppose, vivent maintenant beaucoup plus heureux que sous les Tsars…

— Pourquoi te mentir à toi-même, Vitia ? Ne te souvient-il donc plus de la vie que tu menais chez grand-père, ou chez nous, quand tu étais enfant ? Nous n'étions certes pas bien riches, mais nous ne manquions jamais de pain, de lait ou de vêtements de première nécessité. Vous aviez même une nourrice, tes frères et toi. Nous vivions convenablement. L'existence que nous menions alors, si on la compare à ce qu'est la vie actuelle d'une famille d'ouvriers, semble presque opulente. Combien connais-tu d'ouvriers, à l'heure présente, qui possèdent un foyer comparable à celui que nous avions ? À cette époque-là, rares étaient les gens qui mouraient de faim ; aujourd'hui c'est le cas de tout le monde, ou presque… Si je t'ai demandé, aujourd'hui, les fiches de paie de tes ouvriers, ce n'est pas sans raison. Il se trouve que j'ai une excellente mémoire et je me rappelle fort bien quels étaient les salaires des ouvriers avant la Révolution. Un serrurier, à Nikopol, gagne maintenant de 145 à 200 roubles par mois, alors qu'il ne touchait, avant 1917, que 35 à 50 roubles ; un tourneur qualifié touche actuellement 200 à 350 roubles, alors qu'il n'avait autrefois que 45 à 85 roubles. En comprenant dans le calcul les fondeurs, les conducteurs de grues électriques et autres spécialistes, on peut admettre que le salaire moyen d'un ouvrier, qui tournait jadis autour de 55 roubles, atteint maintenant 240 roubles environ. Voilà qui paraît réconfortant au premier abord, mais ça l'est beaucoup moins dès qu'on en vient à comparer la valeur actuelle du rouble à celle qu'il possédait autrefois. Avant la Révolution, un kilo de pain coûtait 5 kopecks. Que coûte-t-il maintenant ? – Entre 1 rouble 20 kopecks et 2 roubles. Le kilogramme de viande coûtait 15 ou 20 kopecks ; aujourd'hui, à supposer que tu puisses découvrir une telle quantité de viande, tu la paierais environ 12 roubles, c'est-à-dire *soixante fois plus*. Combien as-tu payé le complet que tu portes ?

— Huit cents roubles.

— Huit cents roubles ! Trois à quatre mois de salaire pour un fondeur qualifié ! Sais-tu combien il t'aurait coûté jadis ? – Environ 15 roubles, 20 au maximum. Ainsi, tu vois le tableau ; les salaires ont été multipliés par trois ou par cinq et l'on crie bien haut que c'est là un grand progrès économique ; mais le coût de la vie, pendant ce même laps de temps, s'est multiplié par quarante ou par cinquante, de sorte que le même serrurier, qui arrivait autrefois à vivre convenablement avec 50 roubles, vit maintenant comme un malheureux avec un salaire quatre fois plus élevé.

— Tu oublies tous les avantages dont il jouit sous notre régime : les congés payés, l'assistance médicale gratuite, les crèches pour ses enfants…

— Ah oui ? Eh bien examinons un peu ces fameux « avantages ». D'abord, ils sont « gratuits », c'est une affaire entendue, mais tu sais comme moi qu'ils servent de prétexte à des retenues massives sur les salaires. Avec les cotisations syndicales, les emprunts forcés et le reste, chaque ouvrier se voit forcé d'abandonner à l'État vingt à vingt-cinq pour cent de son

salaire. Ce pourcentage suffisait amplement à l'ouvrier d'autrefois, tu peux me croire, pour se payer des vacances ou des soins médicaux sans avoir l'air de les devoir au Gouvernement… Tu parlais des crèches. Pourquoi nous en faut-il ? – Parce que bien peu de femmes, de nos jours, peuvent se payer le luxe de rester chez elles pour élever leurs enfants. Autrefois un ouvrier arrivait fort bien à faire vivre toute sa famille avec ses 50 roubles mensuels ; maintenant, au contraire, il est obligé d'envoyer sa femme travailler – et même ses enfants, dès qu'ils sont en âge de le faire – s'il veut joindre tant bien que mal les deux bouts. Quant aux « soins médicaux », je crois, Vitia, que moins l'on en parlera, mieux cela vaudra. Lorsque tu es malade, est-ce que tu vas à la Clinique d'État ?

— Non, j'appelle le Dr Gorkine en consultation.

— Naturellement. Tu aurais tort de te gêner, puisque tu peux te le permettre. Tu sais aussi bien que moi que la seule façon d'être bien soigné, c'est encore de payer pour cela. Les « soins médicaux gratuits » n'existent guère que sur le papier. Et ces cures de repos dans des établissements spéciaux dont la presse communiste n'arrête pas de chanter les bienfaits ! Ton atelier emploie 1500 hommes, Vitia ; sur ces 1500 ouvriers, sais-tu combien il y en a qui sont allés dans des maisons de repos, au cours de l'année dernière ?

— Ma foi, non. Quelques centaines, je pense.

— Tu n'y es pas. J'ai fait le compte aujourd'hui : il n'y en a que 57. Les 1500 hommes de l'atelier ont payé pour avoir droit à ce privilège, et 57 d'entre eux, seulement, en ont profité. Pourtant, les maisons de repos n'ont pas désempli, d'un bout de l'année à l'autre : elles étaient bourrées de directeurs, de fonctionnaires du Parti, de Stakhanovistes de marque et autres favorisés. En ce qui me concerne, je suis un partisan résolu des assurances sociales, de l'assistance médicale gratuite et tout le tremblement, *à condition* que l'État, en tant que propriétaire des usines, fasse profiter de ces avantages les ouvriers qui travaillent pour lui et qui lui rapportent des bénéfices – ces mêmes bénéfices qui tombaient autrefois dans la poche des capitalistes ; c'est *sur ces bénéfices* que l'État doit payer tout cela, et non avec de l'argent pris aux ouvriers eux-mêmes. Du moins, c'est dans cet esprit que nous avons fait la Révolution… Or, où sont vos bénéfices ? Votre industrie et votre système économique tout entier travaillent à perte, et c'est nous, les simples citoyens, qui sommes obligés de couvrir ces pertes. Vois-tu, mon fils, vous nous donnez des bagatelles que vous essayez de nous faire prendre pour des montagnes, c'est là qu'est le mal. Je regrette de le dire, mais les progrès économiques réalisés par vous sont bien minces lorsqu'on les compare aux dépenses et aux sacrifices de toutes sortes qu'ils ont exigés de chacun de nous. Il n'y a que les étrangers et les jeunes hommes ignorant tout du passé qui puissent accorder foi aux véritables contes de fées qu'on nous débite.

— Dis-moi, papa, si tout allait si bien autrefois, je me demande pourquoi tu as voulu faire la Révolution et pourquoi tu n'as pas hésité à purger pour cela des années de prison ?

— Ne dis donc pas de bêtises ! Tu sais parfaitement que je ne regrette rien de ce que j'ai fait et que je recommencerais volontiers, si c'était à refaire. Nous luttions contre un ensemble de maux et nous n'hésitions pas à risquer notre vie pour faire cesser la tyrannie politique et l'oppression économique dont nous souffrions. – Mais cela ne veut pas dire que nous soyons fiers de retrouver aujourd'hui ces mêmes maux que nous avons jadis combattus, simplement affublés d'étiquettes nouvelles. Le système qui consiste à justifier les injustices d'aujourd'hui en invoquant les malheurs du passé est l'une des plus vieilles et des plus mauvaises ficelles de la démagogie.

— Mais, père, tout appartient maintenant au peuple ; les capitalistes et les exploiteurs ont disparu.

— Ne fais pas le sot, Vitia. Le travailleur sous-alimenté se moque éperdument de savoir si c'est un simple particulier qui l'exploite, ou si c'est l'État, et lorsqu'on le traîne en prison ou qu'on l'envoie en exil, c'est pour lui une bien mince consolation que de se dire qu'on le fait en son propre nom. Après tout, lorsque mon capitaliste de patron ne me payait pas suffisamment à mon gré ou qu'il m'obligeait à travailler dans des conditions que je jugeais mauvaises, j'avais au moins la ressource de changer d'employeur. Personne, même, ne m'empêchait de faire de la propagande auprès de mes camarades, de réunir des meetings de protestations, de fomenter des grèves ou de publier de la littérature d'opposition. Essaie un peu de faire une seule de ces choses-là, aujourd'hui, et tu finiras en prison – si tu as de la chance. Crois-moi, nous nous débrouillions beaucoup plus facilement naguère avec nos cent mille employeurs capitalistes que nous ne le faisons aujourd'hui avec notre unique patron, l'État. Et pourquoi cela ? Parce que l'État dispose, avec son armée et sa police secrète, d'un pouvoir pratiquement illimité. Toute ma vie, j'ai combattu le Capitalisme et je suis demeuré son ennemi, mais de là à crier « hourrah ! » devant votre socialisme policier, il y a loin…

Je ne pouvais que me taire, et baisser la tête…

— Autrefois, reprit mon père, nous étions au moins libres de *penser* ce que nous voulions. L'absolutisme d'alors, pour dur qu'il fût, semble extrêmement libéral dès qu'on le compare à la « liberté » dont nous jouissons aujourd'hui. La police du Tsar, je le sais bien, n'hésitait pas à maltraiter les grévistes – voire à les exécuter – et il lui arriva plus d'une fois de fusiller ou de déporter des révolutionnaires, mais on ne travaillait pas alors à l'échelle actuelle. Nous comptions nos prisonniers politiques par milliers, et non par millions comme on le fait maintenant. En outre, chaque injustice qui se commettait alors déclenchait aussitôt des protestations, des manifestations, des meetings monstres. Aujourd'hui, on n'entend pas plus de bruit, chez nous, que dans un cimetière… Prenons, si tu veux, ce qu'on appelle nos *trade-unions*. Que sont-elles, au fond, sinon de nouveaux instruments inventés par le Gouvernement pour nous imposer ses décisions et tirer de nous davantage de travail ? Il fut un temps où les organisations ouvrières servaient à faire entendre les revendications des ouvriers : c'étaient de véritables écoles politiques où l'on apprenait à exiger l'application de ses droits, en même temps que les moyens de l'obtenir. Mais qui donc, à l'heure actuelle, oserait protester contre quoi que ce soit ? La Presse, qui se prétend le prétend le porte-parole de l'opinion publique, appartient maintenant au Parti et à l'État et se borne à refléter *leur* opinion… Autre chose encore, mon fils : tu sais que je n'ai jamais été croyant, mais tu sais aussi que j'ai toujours reconnu à mes semblables le droit d'adorer Dieu s'ils le jugent bon. Or, qu'est devenu ce droit ? Veux-tu me dire quelles chances tu aurais de conserver ton emploi si tu avais l'imprudence d'aller à l'église ? – Aucune, absolument aucune. Même aux plus sombres jours de la tyrannie des Romanoff, chacun était libre de quitter la Russie. Maintenant, par contre, nous sommes prisonniers chez nous et l'on abat comme des chiens ceux qui tentent de franchir la frontière ; on va même jusqu'à se venger sur leurs familles. Quitter le pays ? – Ah bien oui ! Tu attaches tes ouvriers à tes machines et tes paysans à leur glèbe, comme autant de serfs.

— Père, pourquoi dis-tu toujours « tu », comme si j'étais personnellement responsable de ce qui se passe ?

— Pardonne-moi, Vitia, mais en tant que communiste, je trouve que tu as ta part de responsabilité dans tout cela.

— Est-ce donc moi qui suis le N.K.V.D. ou le Politburo ? Tu vois juste sur bien des choses, papa, mais tu ne parais pas comprendre que les communistes – même *les chefs*

communistes – sont aussi désarmés, aussi impuissants que le reste de la population – peut-être plus, même.

— Je ne veux pas être injuste, Vitia ; je n'ignore pas que les moyens d'action d'un homme isolé sont minces et je ne te demande pas de t'en aller crier : « Au secours ! À l'assassin ! » pour répéter tes expressions de tout à l'heure, mais je voudrais au moins emporter la conviction que je n'ai pas totalement échoué, en ce qui te concerne, dans ma tâche d'éducateur, et que tu ne te dissimules pas la vérité.

— Je la connais, père, cette vérité, et mieux que tu ne le crois, sois tranquille sur ce point, mais je continue de m'accrocher à quelques lambeaux d'espoir et je veux me garder de toute critique injuste. Prenons cette nouvelle Constitution, par exemple ; peut-être nous donnera-t-elle tout de même un peu plus de liberté…

— J'aimerais le croire, Vitia, mais quelle valeur peut avoir un chiffon de papier, s'il te plaît, alors que la police secrète continue de faire la loi chez nous et que nous ne possédons qu'un parti unique, avec sa presse, son dieu – Staline – et ses tribunaux à lui, toujours prêts à condamner comme des criminels tout malheureux capable d'avoir une opinion personnelle ? Je suis trop vieux, vois-tu, pour me bercer d'illusions. Si je voyais jamais le moindre signe de détente dans notre régime de terreur, si je voyais jamais l'aube de la véritable liberté pointer à l'horizon, je serais le premier à pousser un cri de joie sincère. Jusqu'à présent, malheureusement, je ne vois rien de tel. Quand je lis vos vantardises et que je parcours votre nouvelle Constitution, Victor, je ne puis m'empêcher de penser que tout cela, ce n'est que des bulles de savon… Ne crois pas qu'il me soit facile de te parler comme je le fais. Je souffre de savoir que mon fils est au nombre des nouveaux exploiteurs de notre pays – même s'il ne l'a pas fait exprès… Un jour viendra, peut-être, où nous nous comprendrons mieux, tous les deux…

Ce jour devait venir, en effet, et beaucoup plus tôt que nous ne le pensions.

LA « SUPER-PURGE »

Après une réunion du Comité Urbain du Parti, je rentrais chez moi en voiture, avec l'un de mes meilleurs amis appartenant à l'administration de l'usine. Cet ami était rentré le matin même de Moscou ; il possédait dans la capitale de nombreux amis « bien placés » et l'on pouvait s'attendre à ce qu'il ait rapporté quelques nouvelles d'importance. On venait alors d'annoncer la mise en arrestation de Zinoviev, Kamenev et quelques autres « Vieux Bolcheviks » dont le procès allait s'ouvrir incessamment. J'étais donc sur le qui-vive, comme tous mes camarades, et je brûlais d'obtenir des renseignements sur l'affaire. Pensez donc : on avait jeté en prison des membres du fameux « État-Major révolutionnaire » de Lénine et l'on se préparait à les exécuter ! C'était une chose monstrueuse, presque incroyable.

À en juger d'après l'attitude des ouvriers de Nikopol, la grosse majorité de la population se souciait assez peu de cette querelle de famille qui divisait pour l'heure les nouveaux maîtres de la Russie, et le sort tragique promis aux anciens collaborateurs de Lénine ne semblait éveiller dans les masses aucune commisération particulière. Mais il en allait tout autrement pour les membres du Parti, les fonctionnaires et, d'une façon générale, pour les membres de l'*élite* dirigeante ; la nouvelle, au contraire, avait plongé ceux-là dans un profond désarroi. Jusqu'alors, on avait toujours considéré la Vieille Garde léniniste comme à peu près sacro-sainte ; on pouvait bannir certains de ses membres, les dénoncer ou les accuser des crimes les plus hideux, leurs vies mêmes ne s'en trouvaient jamais menacées. Même dans le cas de Léon Trotski, on s'était borné, après sa disgrâce, à le déporter en Asie Centrale, puis en Turquie. Or, voici maintenant qu'on se disposait à juger publiquement le grand Zinoviev ! Grigori Zinoviev, l'ancien chef de l'Internationale Communiste, cet homme dont une seule lettre – peut-être apocryphe, d'ailleurs – avait suffi à bouleverser des élections anglaises, Grigori Zinoviev venait de tomber sous le coup d'une accusation capitale ! Il ne s'agissait plus, cette fois, d'un petit orage local : c'était un véritable cyclone qui allait se déchaîner, dévastant le Parti tout entier pour accumuler sur son passage les cadavres et les ruines !

— Victor, fit mon compagnon à voix très basse pour n'être point entendu du chauffeur qui nous conduisait, Victor, as-tu la tête bien attachée sur les épaules ?

— Que veux-tu dire par là ?

— Je veux dire simplement que nombreuses sont les têtes qui ne vont pas tarder à se trouver séparées des corps auxquels elles appartenaient.

— Que pourrait-il arriver à la mienne ? Je n'appartiens pas à l'Opposition et n'y ai jamais appartenu. Je m'absorbe dans mon travail et ne me mêle aucunement de politique.

— Béni soit celui qui a la foi ! Enfin, qui vivra verra…

Mon compagnon s'efforçait de plaisanter, mais son ton profondément sérieux démentait la légèreté voulue de ses propos.

— Veux-tu que nous finissions le trajet à pied ? lui proposai-je en lui donnant une bourrade significative. Il fait un clair de lune magnifique.

Nous congédiâmes le chauffeur. Dans un pays où beaucoup de murs ont des dictaphones pour oreilles et où la plupart des chauffeurs émargent au budget de la Police Secrète, on ne prend jamais trop de précautions.

— Alors, demandai-je lorsque nous fûmes seuls, qu'y a-t-il ? Parle-moi franchement.

— Moscou est en pleine panique, et ça ne va pas mieux à Léningrad, paraît-il. On arrête les gens par milliers, et l'on ne prend même plus la peine de le faire discrètement. Communistes ou non, on vient chercher les gens jusque dans leurs bureaux et on les emmène ouvertement.

Une bonne demi-douzaine des principaux membres du Parti que j'avais l'habitude de voir lorsque j'étais de passage à Moscou ont mystérieusement disparu. Le N.K.V.D., cette fois, frappe en haut et s'attaque aux personnages d'importance : des commissaires, des chefs de trusts, et jusqu'à des fonctionnaires du Kremlin… Tout le monde est à moitié mort de peur. Certains camarades ont la conviction que Zinoviev et Kamenev vont être exécutés et qu'on va en exécuter d'autres avec eux, des quantités d'autres… On hésite à le croire : ce serait trop absurde. Et pourtant, c'est un fait : on va nous traiter comme des *kulaks* ou comme des Blancs.

— Et quelles seront les prochaines victimes ?

— Je suis comme toi : je l'ignore. Mais je crois que bien peu d'entre nous en réchapperont. Notre obscurité elle-même ne nous sauvera sans doute ni l'un ni l'autre. Deux de nos ingénieurs – il me dit leurs noms – ont été cueillis la nuit dernière, et Brachko a reçu l'ordre de les expédier à Moscou par un certain train ; à la station de Zaparozhe, des hommes du N.K.V.D. prirent livraison des deux prisonniers et les emmenèrent dans une automobile fermée. Un ami à moi se trouvait sur les lieux et il a tout vu. Les choses ne vont pas traîner beaucoup maintenant, tu verras.

Elles ne traînèrent guère, en effet. Le lendemain matin, j'étais à peine arrivé à l'usine que l'un de mes sous-ordres m'informait en confidence de l'arrestation des deux ingénieurs. Comme tant de « secrets » soviétiques, celui-là était connu de toute l'usine.

Dans le courant de la matinée, je reçus un coup de téléphone de Lenski, deuxième secrétaire du Comité d'Usine du Parti, qui me demandait de me rendre immédiatement auprès de lui. Ce Lenski était un personnage aux manières douces et à la voix mesurée qui ressemblait à un instituteur de village ; il n'en avait pas moins une réputation de méchanceté bien assise.

— Camarade Kravchenko, me dit-il, je voudrais te consulter sur une affaire extrêmement délicate ; il s'agit d'Arkadi Limanski. Tu l'as vu travailler ; il est venu chez toi et tu es allé chez lui. L'as-tu jamais entendu parler politique ? T'a-t-il jamais confié quelque chose, par exemple, de son passé politique à Léningrad ?

— Jamais. Nous ne nous sommes jamais entretenus que de questions concernant notre travail. Son atelier et le mien coopèrent pour la fabrication, ce qui explique nos contacts, mais je ne me souviens d'aucune discussion politique.

C'était d'ailleurs rigoureusement exact. Sous le régime soviétique, bien peu de collègues de travail en arrivent à un degré d'intimité suffisant pour échanger des vues sur les sujets considérés comme « scabreux » ; en tout cas, Limanski et moi n'en étions jamais venus là. Lensky parut désappointé et je suis sûr qu'il enregistra soigneusement dans sa mémoire le fait que je « protégeais » un suspect. Le Bureau du Parti se réunirait dans la soirée, m'informa-t-il, pour examiner « l'affaire Limanski » ; dans l'intervalle, je ne devais dire à personne qu'on l'avait évoquée devant moi.

Limanski arriva au meeting d'excellente humeur ; il était visiblement bien loin de se douter des soupçons qui planaient sur lui et ne soupçonnait guère que les « affaires urgentes » inscrites à l'ordre du jour n'étaient autres que les siennes. C'était un solide gaillard de trente-cinq ans environ, remarquable pour le soin qu'il apportait à s'habiller. Jadis envoyé en Allemagne comme membre d'une commission d'achats, il se croyait devenu un vrai *cosmopolite* et méprisait un brin les provinciaux de Nikopol.

La salle de réunion était pleine de fumée. Lenski présidait, flanqué d'un personnage que je n'avais jamais vu, un gros homme trop bien nourri avec un crâne ovoïde rasé de près et une expression farouche… Bien qu'il fût en civil, il y avait dans son maintien je ne sais quelles

allures soldatesques qui trahissaient le Tchékiste chevronné… À la façon dont il serrait la serviette posée sur ses genoux, on la devinait bourrée de paperasses fort dangereuses pour certains d'entre nous.

— Camarades, la séance est ouverte, déclara Lenski. L'ordre du tour, ce soir, ne comporte qu'une seule question : l'examen de l'affaire concernant le chef d'atelier et le membre du Parti Arkadi Vassilievitch Limanski.

— *Moi !* s'écria l'intéressé en se levant d'un bond.

Il arborait un sourire incrédule. Le coup avait été trop brusque pour qu'il en saisît bien toute la portée.

— Oui, toi ! Assieds-toi jusqu'à ce qu'on t'appelle.

Blanc comme un linge, Limanski se rassit lentement et se mit à s'éponger le front avec son mouchoir.

— Camarades, reprit Lenski, l'un de vous a-t-il quelque chose à dire sur la question qui va être soumise à votre examen ?

Personne ne dit mot.

— Très bien. Dans ce cas, lève-toi, Limanski, et expose-nous brièvement ta carrière politique, surtout en ce qui concerne ton séjour à Léningrad.

L'infortuné Limanski tremblait maintenant comme la feuille. Lui d'ordinaire si calme et qui s'exprimait d'habitude si facilement, il s'avérait soudain complètement incapable de faire un récit cohérent. Balbutiant, il se mit à zigzaguer au hasard dans sa biographie personnelle, avec des faux départs et des redites, mentionnant des bagatelles complètement hors du sujet ; dans son désarroi, il s'oublia même jusqu'à faire allusion à son mariage. Le gros acolyte de Lenski s'énervait visiblement :

— Ta vie privée ne nous intéresse nullement, interrompit-il soudain. Ce qu'on te demande, c'est de nous parler de ton passé politique.

— Soit… Eh bien, camarades, ce passé n'a rien de secret… Je me suis déjà expliqué là-dessus des centaines de fois… Je veux dire, à propos de Léningrad… J'étais alors un peu indécis, j'hésitais… C'est ainsi qu'il m'arriva d'entrer en rapport avec des Trotskistes. Je ne l'ai jamais caché, et le Parti m'a généreusement pardonné cette faute… Oui, le Parti m'a fait confiance et je me suis montré digne de cette confiance : mes notes sont bonnes, vous pouvez le demander à n'importe qui. Pour ce qui est de Léningrad, camarades, c'est une si vieille histoire…

— Une vieille histoire ! ricana Lenski. Le sale travail de Zinoviev, de Trotski et autres bêtes puantes, c'est aussi de vieilles histoires, hein ? Ce genre d'excuses a cessé d'assurer l'impunité aux ennemis du peuple… Dis-moi, Limanski, t'est-il jamais arrivé de dire du mal du Comité Central ou de notre Chef bien-aimé, le camarade Staline ?

— Évidemment non, jamais.

— Citoyen Limanski, fulmina le Tchékiste sur un geste de Lenski, tu as le front de te moquer du Parti devant ses représentants ! Oses-tu donc nier les paroles que tu as prononcées au cours de certain meeting d'activistes qui s'est tenu à N… au mois d'août de l'année… ?

Ce changement d'appellation de « camarade » à « citoyen » était, en soi, déjà lourd de menaces.

— En effet, reconnut Limanski en s'agrippant à sa chaise, je crois bien me rappeler…

— Essaie donc de te rappeler un peu mieux encore ! Tu connaissais d'autres gens, n'est-ce pas, à Léningrad, qui étaient, comme toi, « un peu indécis » et qui « hésitaient » ? Donne-nous leurs noms.

— Je me souviens mal… Il y a tant d'années… Laissez-moi réfléchir : voyons, il y avait…

Et il mentionna une demi-douzaine de noms.

— Que sont devenus maintenant tous ces gens de bien ?

— Je n'en sais rien… Ils travaillent, je suppose.

— Ah oui ? Eh bien ! je vais te le dire, moi, ce qu'ils sont devenus : ils ont tous été arrêtés !… À propos, tu n'aurais pas par hasard signé un manifeste oppositionniste en même temps que ces gens-là ?

— Oh, non !… Enfin, je ne le crois pas…

— Permets donc que je te rafraîchisse la mémoire. Tiens, voici un cliché du document en question ; approche-toi et examine-le. Peut-être reconnaîtras-tu ceci : il s'agit de ta propre signature ?

Limanski jeta un coup d'œil à la feuille de papier qu'on lui tendait et regagna sa place en trébuchant comme un aveugle.

— Tu ne te souvenais pas, hein ? Tu aimes mieux te souvenir du jour de ton mariage et de ton petit voyage à Berlin, sans doute ?

— Il s'agit là d'un document privé, sans aucun caractère politique. Et puis, cela remonte si loin…

L'interrogatoire du malheureux se poursuivit ainsi pendant une heure peut-être. Limanski, maintenant complètement démoralisé, se mit à nier sans aucune nécessité des faits complètement dénués d'importance qu'il fut obligé de reconnaître quelques instants plus tard lorsqu'on lui en exhiba les preuves. Aucun de ces faits n'avait de gravité en soi, mais rapprochés habilement par Lensky et son acolyte le Tchékiste, qui avaient soin de monter chacun d'eux en épingle, ils formaient un ensemble qui paraissait grave. Vint alors la discussion habituelle avec des membres de l'auditoire : quelques rares camarades plaidèrent la cause de Limanski, tandis que d'autres, infiniment plus nombreux, lui appuyaient sur la tête. Finalement, on décida à l'unanimité que l'ingénieur serait expulsé du Parti et l'on déposa une motion invitant le Comité Urbain à confirmer cette sanction… Nous quittâmes la salle au milieu d'un profond silence, en évitant de nous regarder les uns les autres.

Comme j'allais rentrer chez moi, quelques instants plus tard, je vis de la lumière dans le bureau de Limanski et j'y pénétrai sans frapper, mû par une soudaine impulsion. Je trouvai l'ingénieur assis à son bureau, la tête enfouie dans les mains, ses robustes épaules secouées de sanglots…

Une heure plus tôt, c'était encore un fonctionnaire important et plein d'optimisme, avec un soupçon d'arrogance bureaucratique ; et maintenant, ce n'était plus qu'une lamentable épave, un pauvre hère tremblant de peur…

— Victor Andreïevitch ! fit-il avec étonnement lorsqu'il m'aperçut en relevant la tête ; je te remercie d'être venu… Je suis un homme fini. Me voici expulsé ; on ne tardera pas à m'arrêter, et puis… Mon Dieu, que va devenir ma pauvre femme ? Je ferais peut-être mieux de me tuer tout de suite.

Ses sombres pronostics se vérifièrent rapidement. Dès que le Comité Urbain eut sanctionné son expulsion du Parti, on le transféra d'abord à Kharkov où on lui confia un poste subalterne dans un autre trust, puis on vint l'arrêter et personne ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Une semaine ou deux plus tard, ayant besoin de voir l'assistant de Brachko, un membre du Parti nommé Alexeï Sukhine, je traversais l'antichambre de son bureau et j'allais entrer chez lui lorsque sa secrétaire m'arrêta :

— Je te prie d'attendre un instant, camarade Kravchenko. Le camarade Sukhine est très occupé.

— Je suis fort occupé, moi aussi, répliquai-je avec mauvaise humeur en poussant la porte du bureau.

Sur le seuil, je m'arrêtai court. Sukhine était installé à son bureau, mais le gros Gershgorn, tout luisant de sueur, était assis à côté de lui, la lèvre tordue par une laide grimace. À droite et à gauche, le long de chaque mur, dix ou douze ingénieurs, dont quelques-uns étaient membres du Parti, formaient un cadre impressionnant à ce bizarre tableau.

Profondément embarrassé, je m'efforçai de saluer tout le monde d'un ton détaché. Seul, Sukhine me répondit. Je m'aperçus alors que quatre policiers en uniforme du N.K.V.D. montaient la garde devant les ingénieurs.

Extrêmement gêné, je me hâtai de me retirer et courus jusqu'au bureau de Brachko.

— Piotr Petrovitch, lui demandai-je, que se passe-t-il chez Sukhine ?

— Je ne sais pas, Kravchenko, je ne sais plus ; je ne comprends plus rien à rien… Douze hommes arrêtés en un seul jour ! Hier, huit… Pour peu que cela continue… La tête m'en tourne, Victor Andreïevitch.

En effet, Brachko semblait devenu soudain un vieil homme.

En quittant le bureau du directeur, je me rendis à la comptabilité, pour m'y procurer certains chiffres dont j'avais besoin. J'y étais peut-être depuis dix minutes lorsque l'un des employés, qui était assis près de la fenêtre, poussa tout à coup un cri d'émoi :

— Mon Dieu ! Regardez, regardez donc !

Nous nous précipitâmes tous à la fenêtre : un de ces sinistres camions couverts du N.K.V.D., que l'on appelle dans le peuple des « Corneilles Noires », était arrêté devant le bâtiment, et des Tchékistes, revolver au poing, y faisaient monter un à un les ingénieurs et les techniciens que j'avais vus quelques instants plus tôt dans le bureau de Sukhine.

Tandis que nous regardions ce triste spectacle, un cri de femme nous fit soudain tressaillir – puis le silence retomba. C'était la femme d'un des malheureux arrêtés, qui travaillait à l'usine avec son mari ; elle n'était au courant de rien et c'est par hasard, en jetant un coup d'œil dans la cour, qu'elle avait aperçu son conjoint au moment même où il montait dans la « Corneille Noire ».

Quand son chargement humain fut complet, la porte du camion se referma avec un bruit sourd, puis le véhicule s'ébranla et disparut, suivi d'une élégante voiture de tourisme où avaient pris place Gershgorn et ses collègues. Longtemps encore dans les bureaux, des douzaines d'hommes et de femmes restèrent le nez collé aux carreaux, fixant, comme hypnotisés, les traces qu'avaient laissées dans la neige les deux véhicules du N.K.V.D…

Parmi les ouvriers de mon atelier, se trouvait un Juif allemand que ses opinions communistes avaient obligé à fuir son pays d'origine lors de l'accession d'Hitler au pouvoir. C'était un petit homme aux joues creuses qu'on appelait Zelman. Pour une raison que j'ignore, le bureau de Moscou de l'Internationale Communiste l'avait privé de sa carte du Parti. – Cela n'avait d'ailleurs rien de surprenant, car on ne se fiait guère aux communistes étrangers dans la terre d'élection du Communisme : leur fidélité à Staline semblait toujours douteuse. Silencieux et effacé, ce Zelman avait toujours l'air de redouter quelque chose ; néanmoins, il avait épousé une jeune fille soviétique et la vie qu'il menait à Nikopol avait l'air de lui plaire. C'était d'ailleurs un contremaître hors ligne et il me rendait de grands services pour la mise au courant des ouvriers inexpérimentés.

Un beau jour, on convoqua Zelman au N.K.V.D. Lorsqu'il en revint, quelques heures plus tard, il était livide et tremblait de tous ses membres. Sa timidité ordinaire avait fait place à

une terreur profonde. Dans son mauvais Russe, il m'expliqua qu'il avait reçu l'ordre de quitter le pays immédiatement et de rentrer en Allemagne :

— En Allemagne, camarade Kravchenko, en Allemagne, te rends-tu compte de ce que cela signifie pour moi ? Non seulement je suis Juif, mais je suis communiste ! Non seulement je suis communiste, mais je suis Juif ! Aide-moi, je t'en prie ! Obtiens que l'on me déporte en Sibérie ou que l'on m'envoie en prison, mais pas en Allemagne, pas en Allemagne !

Le lendemain, Zelman ne reprit pas son travail. Je m'informai discrètement et j'appris que le réfugié et sa femme avaient été dirigés sur Nikopol ; on n'en savait pas davantage.

La tête me tourne lorsque je songe à ces derniers mois de l'année 1936 où les brimades et les tortures de toutes sortes pleuvaient sur nous qui n'avions pas encore eu le temps de nous y faire. Les quelques épisodes que je viens de rapporter surnagent dans ma mémoire, parmi le fouillis disparate des souvenirs, tous plus affreux les uns que les autres. À cette époque, on aurait dit que le monde avait soudain perdu son équilibre et qu'il achevait de s'écrouler sous nos yeux horrifiés.

Pour une raison que j'ignore, le cas de l'ingénieur Stetsevitch s'est imprimé profondément dans mon esprit et je ne puis l'évoquer, lui, sans me rappeler aussi sa charmante vieille mère et sa très jolie femme.

Tous trois étaient d'origine polonaise. Cette circonstance, jointe au fait qu'il n'appartenait pas au Parti, était cause que Stetsevitch n'avait jamais fait de politique ; il travaillait bien et dur, et ne fréquentait guère ses collègues.

Je compris qu'il était arrivé des ennuis à Stetsevitch quand l'un des hommes de Gershgorn vint m'interroger sur son travail. Une fois de plus, en toute honnêteté, je ne pouvais en dire que le plus grand bien – et c'était un nouveau grief contre moi que je fournissais ainsi à mes ennemis de la police. On ne manquerait pas de l'enregistrer soigneusement dans les archives du N.K.V.D. et mon refus de « coopérer » à la campagne dirigée contre les « saboteurs » serait, au fond, le plus grand crime dont j'aurais plus tard à répondre. Peu après, le Polonais fut arrêté et sa mère et sa femme chassées de l'appartement qu'elles occupaient.

Un soir, je me dirigeais vers Nikopol dans ma voiture et je n'étais plus guère qu'à deux ou trois kilomètres de la ville lorsque je remarquai devant moi, sur la route, une vieille femme toute cassée qui cheminait péniblement, un paquet à la main. En arrivant à sa hauteur, je reconnus la mère de Stetsevitch. Aussitôt, j'arrêtai la voiture et l'invitai à monter à mes côtés. Je n'ignorais certes pas combien il était dangereux de manifester la moindre gentillesse à la mère d'un hors-la-loi qui avait été « liquidé » et qu'on accusait, par-dessus le marché, d'être un espion à la solde de la Pologne – mais j'avoue que je n'en tins aucun compte.

— Merci, merci, Victor Andreïevitch, me dit la vieille femme, puisse Dieu faire que ta mère ne connaisse jamais les malheurs qui m'accablent et que tu n'aies jamais à supporter toi-même les tortures qu'endure actuellement mon pauvre fils ! Je vais au N.K.V.D. Je resterai là-bas et j'attendrai : peut-être me permettra-t-on de lui faire passer ce petit paquet. Les autres femmes m'ont dit qu'il ferait partie du contingent qui sera dirigé aujourd'hui sur Dniepropetrovsk.

Comme nous atteignions Nikopol, elle insista pour me quitter ; elle ne voulait pas, me déclara-t-elle, m'attirer des ennuis.

Lorsqu'elle fut partie, mon chauffeur tourna la tête :

— Camarade directeur, me dit-il, je suis peut-être un fils de chien qui rapporte tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend – mais tu peux me croire, je te jure sur la tête de ma mère que je ne dirai pas un mot de ce que je viens de voir. Ma mère à moi n'est pas une belle dame

comme celle-ci, c'est simplement une pauvre femme bien ordinaire, mais je l'aime de tout mon cœur, et je te remercie, Victor Andreïevitch, pour ce que tu viens de faire.

Au cours des années d'épreuve qui m'attendaient, on ne me reprocha jamais ce petit fait, bien qu'on retînt contre moi des « crimes » infiniment moins graves encore. – Mon chauffeur avait tenu parole.

*
* *

Au *combinat,* l'atmosphère devenait chaque jour plus déprimante. Kozlov, le Secrétaire du Parti, avait été « muté » à Krivoï-Rog et l'on apprit bientôt son arrestation. L'un après l'autre, les membres de l'administration cessaient le travail « pour raisons de santé » – et leur maladie s'avérait définitive.

Tout d'abord, les simples ouvriers s'étaient dit que ces incidents ne les regardaient en rien, mais ils ne purent s'en dire autant lorsqu'ils constatèrent que les hommes et les femmes de leur entourage, leurs camarades d'atelier, des ouvriers comme eux, se mettaient à disparaître à leur tour. L'inquiétude les gagna bientôt, eux aussi, et le rendement s'en ressentit sérieusement. Le moral de l'usine tout entière était au plus bas.

C'est le cœur bien lourd que nous nous rendîmes tous au meeting spécial d'*activistes* qui venait de s'ouvrir à Nikopol. La vieille camaraderie qui présidait d'ordinaire à ces sortes de réunions s'était envolée comme par enchantement. Au lieu des rires et des plaisanteries de naguère, il n'y avait plus qu'inquiétude et tristesse. Nous restions tous figés dans une solennité morne et faisions en sorte de nous éviter les uns les autres, comme si nous eussions redouté je ne sais quelle affreuse contagion. *Occupe-toi de ton salut, occupe-toi de ton salut! Évite tes voisins!* – Tel semblait être le mot d'ordre général.

Le camarade Brodski, Secrétaire du Comité Urbain, toujours si énergique et si décidé, avait maintenant les paupières gonflées et les mains tremblantes, comme un homme qui n'a pas dormi depuis longtemps. Nous ne pouvions certes pas deviner que c'était la dernière fois qu'il se montrait en public et qu'il allait être jeté incessamment au fond de quelque cachot souterrain du N.K.V.D., en compagnie de plusieurs autres personnages d'importance assis avec lui à la tribune.

On nous avait réunis, nous annonça Brodski, pour porter à notre connaissance une lettre du Comité Central de Moscou. Et il se mit à nous lire cette lettre lentement, dévotieusement, en homme soucieux de bien montrer qu'il approuve les décisions d'en haut, qu'il les approuve entièrement, aveuglément, de tout son cœur… Nous étions à quelques jours de la condamnation et de l'exécution de Zinoviev, Kamenev et consorts, et le communiqué de Moscou avait apparemment pour objet de préparer les membres du Parti à ce grand choc et d'inspirer une terreur salutaire à tous ceux qui auraient pu être tentés de montrer quelque tiédeur.

« Il est maintenant prouvé, disait la lettre, que les monstres trotskistes et zinovievistes s'étaient unis aux espions étrangers, aux provocateurs, aux *kulaks,* aux *déviationnistes,* aux saboteurs, aux Blancs et aux agents du Capitalisme pour lutter contre le Gouvernement Soviétique… Tout membre du Parti comprendrait donc aisément que le moment était venu de redoubler de vigilance et tous les vrais Bolcheviks auraient à cœur de démasquer et de dénoncer impitoyablement tous les ennemis du Peuple qui s'abritaient encore derrière leur carte du Parti… Ce n'était plus le moment d'afficher une "sensiblerie de bourgeois" ni un "libéralisme de pourris". »

La signification profonde de ce message était parfaitement claire et il fit passer un véritable frisson de terreur dans toute l'assistance. Alors que nous ne cherchions autrefois nos ennemis que dans l'ensemble de la population, nous étions maintenant invités à les chercher *dans nos propres rangs* ! Dorénavant, on allait juger notre mérite d'après le nombre d'amis intimes que nous aurions dénoncés ! Les faibles, les pusillanimes qui plaçaient les amitiés particulières au-dessus des intérêts du Parti seraient jugés coupables de « double jeu » et porteraient le poids de leur faute…

Brodski s'étendit longuement sur l'importance capitale des instructions confidentielles qu'il venait de nous transmettre. À l'entendre nous faire l'éloge de Staline, ce génie, ce Soleil de la Patrie Socialiste, ce grand, cet infaillible Chef, on eût dit que la propre vie de l'orateur dépendait de l'abondance et de l'extravagance même de ses adjectifs.

Après lui, d'autres camarades demandèrent la parole pour s'accuser, eux et tous leurs camarades de Nikopol, de « défaut de vigilance » et de « mollesse devant le danger ». C'était à qui se précipiterait à la tribune pour s'accuser soi-même, se vilipender soi-même – et se sauver ainsi, du même coup. Soudain, un grand remue-ménage se fit entendre près de la porte d'entrée, derrière nous, et tout le monde tourna la tête.

C'était le camarade Hataïevitch, Secrétaire du Comité Régional et membre du Comité Central de l'Union, qui venait d'arriver et qui se dirigeait vers la tribune, escorté de Tchékistes en armes. Des policiers armés dans un meeting d'activistes ! Ce dernier détail vint porter notre angoisse à son comble. Voilà donc où nous en étions : on en était arrivé à protéger nos chefs contre l'élite communiste de la nation, contre ces *activistes* qu'on avait toujours considérés comme « les meilleurs des meilleurs » !

Pâle, les traits tirés et la voix creuse, Hataïevitch semblait épuisé. Dans son discours, il s'efforça d'insister encore sur les points principaux contenus dans la lettre de Moscou, mais on le devinait terriblement inquiet et préoccupé pour son propre compte. Tout en l'écoutant, je me rappelais notre entrevue à la campagne, pendant la collectivisation forcée, lorsqu'il était venu me voir pour me féliciter d'avoir terminé ma besogne avant l'expiration du délai fixé et qu'il m'avait expliqué la nécessité de recourir à des méthodes « énergiques ». Je le revoyais aussi lors des meetings du Comité Régional où je l'avais si souvent rencontré. Il m'avait toujours donné l'impression d'un homme solide et décidé ; et maintenant…

À compter de ce jour, nous fûmes dans l'obligation de mettre notre « point d'honneur » à dénoncer et à démasquer les « ennemis déguisés » du Parti et l'on en arriva bientôt à ne plus oser ouvrir la bouche devant ses meilleurs amis. On évitait tout le monde : parents, amis, collègues de travail… Comment savoir si l'un d'eux n'était pas un contagieux, un porteur de germes, infecté par la terrible épidémie politique qui étendait ses ravages dans le pays ? On en venait à oublier le sens de certains mots, comme l'affection, la fidélité, l'amitié…

La chute de chaque leader, de chaque fonctionnaire, entraînait aussitôt celle de tous ses collaborateurs et de tous ses amis. Immédiatement après l'arrestation de Brodski, les « Corneilles Noires » du N.K.V.D. vinrent rafler à travers Nikopol tous ceux, hommes ou femmes, qui entretenaient des relations d'amitié avec lui et à qui il avait confié des emplois et des postes variés. Bientôt, ce fut le tour du commandant de la garnison de Nikopol, suivi de près par le Procureur avec tout son personnel ; finalement, on arrêta même le président du Soviet de Nikopol. La banque de la ville, son journal, et toutes les autres entreprises commerciales furent également « épurées ». Un peu partout, on se heurtait à des directeurs nouveaux – et ceux-là même, bien souvent, étaient arrêtés dans la semaine ou dans le mois qui suivait leur nomination.

De bouche à oreille, on se racontait les circonstances dans lesquelles s'était déroulée l'arrestation du président du Soviet, la plus haute autorité civile du pays. C'était un ancien mineur avec de magnifiques états de service pendant la Guerre Civile. On était venu l'arrêter en pleine nuit, au milieu des lamentations de sa femme et de ses enfants qui pleuraient si fort qu'ils en avaient réveillé les voisins.

— Je suis le représentant du pouvoir soviétique à Nikopol, avait voulu protester le malheureux, et vous n'avez pas le droit de m'arrêter ! Montrez-moi votre mandat !

Mais l'officier qui commandait les policiers en uniforme s'était borné à le pousser dehors, d'une bourrade :

— Avance, canaille ! Nous allons te faire voir qui commande ici !

Après la « liquidation » du président, la plupart des hauts fonctionnaires du Gouvernement furent arrêtés également ; parmi eux se trouvaient le directeur de l'Administration Communale, le commandant des Pompiers, le directeur de la Caisse d'Épargne et même le chef du Bureau de l'Hygiène. Certains de ces malheureux furent cueillis chez eux, pendant la nuit ; on vint chercher les autres à leur bureau, ouvertement, en plein jour.

Kozlov avait été remplacé par un homme étranger à l'usine, un nommé Los. C'était un imbécile et un fanatique, aussi fort et aussi âpre que de la vodka de contrebande. Il entreprit immédiatement de chercher dans toute l'usine des « coupables » possibles et son inlassable zèle policier eut tôt fait de supprimer les derniers vestiges de camaraderie qui pouvaient exister encore entre collègues de travail. Techniciens et fonctionnaires du Parti, lorsqu'ils se rencontraient par hasard dans les couloirs de l'usine, se dévisageaient mutuellement avec surprise : « Comment ! semblaient dire les regards qu'ils échangeaient, tu es encore de ce monde ? »

Les bureaux du N.K.V.D., situés dans l'une des principales artères de Nikopol, connaissaient une activité exceptionnelle et l'électricité y brillait toute la nuit. Les affaires n'avaient jamais si bien marché pour les policiers : ils travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dorogan, Gershgorn et leurs acolytes se frottaient les mains, fatigués mais satisfaits, comme des généraux dont la bataille prend bonne tournure. Ils ne conservaient pas longtemps les gens qu'ils arrêtaient, leurs bureaux de Nikopol n'étant, après tout, qu'une petite succursale de la maison-mère ; chaque jour, afin de faire de la place pour leurs nouvelles victimes, ils expédiaient leurs prisonniers, par pleins chargements, à destination de Dniepropetrovsk, de Kharkov et autres centres.

Ce qui se passait à Nikopol se passait partout ailleurs. Les instructions qui nous parvenaient du *Trubostal* ou des bureaux centraux de Moscou portaient maintenant la signature de fonctionnaires que nous ne connaissions pas, et le nombre toujours croissant de ces inconnus nous montrait l'importance et l'étendue des « coupes sombres » qui avaient été pratiquées chez les fonctionnaires de naguère.

L'étranger assistait sans bien les comprendre aux procès successifs qui se déroulaient dans l'ancien Palais de la noblesse, à Moscou. L'opinion publique étrangère, à l'heure actuelle encore, continue d'ignorer que ces procès de Moscou n'étaient qu'un trompe-l'œil, un décor artistement brossé derrière lequel on lui cachait un véritable monceau d'horreurs. On avait fait choix, pour ces jugements publics, de quelques douzaines de victimes dûment sélectionnées et préparées au rôle qu'elles devraient jouer. Mais la *purge,* la vraie *purge* qui ravageait le pays fit *une dizaine de millions* d'autres victimes dont on ne parla jamais et dont le sort fut très vite réglé par le peloton d'exécution, la déportation ou les travaux forcés.

À Nikopol, des nuées de femmes et d'enfants assiégeaient l'immeuble du N.K.V.D. et patientaient des heures entières dans la rue, en dépit du froid. C'est en vain que les policiers

s'efforçaient de les disperser, les malheureux revenaient toujours, sans cesse plus nombreux, criant, pleurant, appelant par leur nom leurs frères, leurs époux ou leurs pères… Dans cette foule éplorée, il y avait beaucoup d'habitants de la ville, mais on y remarquait aussi de nombreuses personnes venues des villages environnants où les présidents de Soviet, les secrétaires du Parti, les chefs Komsomols et les directeurs d'exploitations collectives avaient fait l'objet de véritables pogromes. Jamais je n'oublierai les scènes d'horreur auxquelles j'assistai devant le siège du N.K.V.D. Un metteur en scène de génie, soucieux de ramasser en un unique et gigantesque tableau la tristesse la plus affreuse et le plus macabre désespoir, n'aurait vraiment pas pu mieux faire.

C'est alors, en novembre 1936, tandis que la vague de sang déferlait sur le pays entier, que la Presse et la Radio, au milieu des hurlements d'angoisse qui retentissaient de toutes parts, annoncèrent officiellement l'adoption de la nouvelle Constitution, « la plus démocratique du monde »…

L'hystérie collective de la peur en était arrivée à un tel degré que tout membre du Parti avait pris l'habitude de se coucher tout habillé, « à tout hasard… » En ce qui me concerne, j'avais préparé, comme tout le monde ou presque, une petite valise contenant un peu de linge et de vêtements pour le cas où l'on me jetterait en prison : des chemises de rechange, quelques mouchoirs, des chaussettes, une couverture…

— Tu pars ? m'avait innocemment demandé Pasha en découvrant cette valise sous mon lit.

— Qui sait, Pasha, qui sait ? soupirai-je pour toute réponse.

Retour de Dniepropetrovsk où il s'était rendu pour affaires, le camarade Brachko ramenait de terribles nouvelles. Dans ma ville natale, me déclara-t-il, les choses allaient encore plus mal qu'à Nikopol – ce qui n'était pas peu dire. Plus de cinq cents ouvriers de mon ancienne usine avaient été arrêtés, et les « Corneilles Noires » n'avaient pas encore dit leur dernier mot. La plupart de mes anciens camarades de l'Institut avaient été révoqués et privés de leur emploi d'ingénieur ; c'était le cas de Bereztkoï, de Katz, de Richter et d'une foule d'autres. Chaque jour, des charrettes à bestiaux, verrouillées et scellées à l'extérieur, venaient décharger leur bétail humain dans la ville. La qualité de ce bétail s'était d'ailleurs améliorée avec le temps : quatre ans plus tôt, il se composait uniquement de paysans ; maintenant, au contraire, il ne comprenait que des membres du Parti, des fonctionnaires du Gouvernement, des militaires et des techniciens.

— Que peut bien vouloir Staline et son Politburo ? me dit Brachko. Tout cela est de la folie pure.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il regrettait son imprudence ; je le vis au regard inquiet qu'il me lança…

Que pouvaient bien vouloir Staline et le Politburo ? C'était la question que je me posais sans arrêt, moi aussi, et l'idée me vint, pour y trouver une réponse, de me livrer à une démarche dont je ne tardai pas à comprendre toute la sottise. Puisque je connaissais personnellement l'un des membres du Politburo, j'allais lui écrire pour lui demander de m'expliquer ce qui se passait. Et je me mis, des nuits durant, à rédiger une longue lettre pour le Commissaire Ordzhonikidze.

En termes aussi modérés que possible, comme s'il se fût agi d'un rapport technique sur une question professionnelle, je lui racontais ce qui se passait à Nikopol, à Dniepropetrovsk, à Krivoï-Rog et autres localités de la province. Je citais des noms et j'attestais l'entière bonne foi de nombreux malheureux injustement privés de leur emploi. Si l'on continuait ainsi, déclarais-je, il ne resterait bientôt plus personne de compétent pour diriger les entreprises

industrielles de notre région ; déjà la production se trouvait désorganisée, personne n'osant plus prendre la moindre initiative.

Je fis tenir cette lettre à Ordzhonikidze par un moyen détourné et je ne tardai pas à apprendre qu'elle lui avait été remise en mains propres ; jamais, néanmoins, je n'eus de réponse. Quand vint mon tour d'être *purgé,* personne ne me parla de cette malencontreuse lettre : Ordzhonikidze ne l'avait donc pas transmise à la police. Je lui en sus un gré infini, car n'importe quel paragraphe de la lettre en question aurait suffi pour m'envoyer au peloton d'exécution.

*
* *

Mon tour de *super-purge* vint en novembre 1936 et me prit à l'improviste, comme l'avait été Limanski. – À l'improviste, mais heureusement pas au dépourvu, car j'attendais le coup et j'avais eu le temps de m'y préparer en assistant à de nombreuses tragédies analogues où certains de mes camarades tenaient les premiers rôles.

Le principal, me dis-je, c'était de ne pas perdre mon sang-froid. J'avais déjà passé d'interminables nuits à me demander ce que l'on pourrait bien me reprocher. De quels « crimes » m'accuserait-on ? Irait-on chercher quelque chose que j'avais dit, ou fait, un an plus tôt, cinq ans plus tôt ? M'attaquerait-on sur mon travail à l'usine ?

À part les doutes secrets qui me harcelaient et la tristesse qui pesait si lourdement sur mon cœur, je ne me sentais coupable d'aucun crime contre l'État Soviétique. Lorsque je sus enfin de quoi j'étais accusé, je m'aperçus d'ailleurs qu'il s'agissait de choses auxquelles je n'avais jamais songé.

L'affaire se passa au cours d'un meeting du Parti, tenu dans la Salle des Fêtes du Club de l'usine. Il faisait, ce soir-là, un temps affreux et la neige fondue apportée par nos chaussures formait sur le plancher des flaques boueuses et glissantes. Comme à l'ordinaire, l'atmosphère de la salle était bleue de fumée… Cette soirée-là, cette vilaine salle mal tenue, toute ma vie je me les rappellerai ; elles font partie, pour moi, d'une espèce de cauchemar qui revint bien souvent me hanter par la suite. La tristesse et la laideur mêmes de tout ce qui m'entourait semblaient préluder aux événements qui allaient suivre, un peu comme une ouverture de Wagner annonce le drame qui va se dérouler.

Plusieurs membres du Parti venaient d'être accusés de crimes divers puisque les cellules communistes locales avaient récemment contracté l'habitude de prouver leur « initiative » et leur « vigilance bolchevique » en se retournant contre leurs propres membres. En procédant ainsi, on préparait les voies à la police à laquelle ses auxiliaires bénévoles fournissaient de véritables patrouilles de reconnaissance. On avait déjà prononcé l'expulsion de trois camarades et la réunion semblait tirer à sa fin quand Los se leva soudain pour prendre la parole. J'avais laissé mes pensées vagabonder bien loin des hideurs qui m'entouraient, mais les premiers mots prononcés par l'orateur me ramenèrent brutalement à la réalité : *mon heure était venue.*

— Camarades, disait Los, je vous propose de discuter maintenant le cas du directeur de la fabrique de tuyaux, le membre du Parti Victor Andreïevitch Kravchenko. Nous avons recueilli des dépositions qui constituent des charges très sérieuses à l'égard des activités présentes et passées de ce camarade.

— Donne la parole aux accusateurs ! s'écria quelqu'un, du fond de la salle.

— Parfaitement, fit Los. Ingénieur Gregori Makarov, tu as la parole.

Tandis que Makarov se dirigeait vers l'estrade, le camarade assis à ma droite se leva soudain et s'éloigna après avoir marmonné qu'il allait « fumer une cigarette » ; au même instant, mon voisin de gauche se levait aussi et s'éloignait de son côté. J'étais devenu un lépreux : le vide se faisait autour de moi.

Je connaissais Makarov depuis l'Institut. C'était un de ces pauvres bougres d'incapables qui n'arrivent à se tirer d'affaire qu'en exploitant la commisération d'autrui. Je lui avais procuré l'emploi qu'il remplissait à Nikopol et je m'étais même arrangé pour lui trouver un appartement ; aussi m'étais-je toujours naïvement imaginé qu'il éprouvait pour moi une certaine reconnaissance.

— Je connais Kravchenko depuis des années, déclarait maintenant ce bon apôtre. Il était membre du bureau, au Comité du Parti de l'Institut Métallurgique. La plupart de ses collègues de ce Comité ont été arrêtés depuis, notamment Beretzkoï et Katz, qui étaient tous deux ses amis. Je me demande, camarades, s'il ne faut voir là qu'une simple coïncidence ! Ce Kravchenko possède de nombreux amis et « relations » à Moscou et il était entré à l'Institut sur la recommandation personnelle du camarade Ordzhonikidze. Permettez-moi de signaler en passant que plusieurs hommes appartenant à ses « relations » de Moscou ont été condamnés comme ennemis du Peuple. – Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui, camarades : je veux vous dire seulement que, pendant des années, le camarade Kravchenko n'a cessé de mentir au Parti. Il lui a caché un fait extrêmement important : *le passé politique de son père !* Pourquoi n'a-t-il pas avoué au Parti que son père était un Menchevik agissant, avant la Révolution, et qu'il a constamment cherché, depuis, à dresser les ouvriers n'appartenant pas au Parti contre les méthodes de notre Chef bien-aimé ?

— Ce n'est pas du père Kravchenko qu'il s'agit, mais de Kravchenko lui-même ! interrompit quelqu'un dans l'auditoire.

— On peut se ressembler de plus loin ! rétorqua le camarade Los d'une voix de tonnerre. Continue, camarade Makarov !

— Parfaitement, reprit Makarov, on peut se ressembler de plus loin ! Kravchenko ne vaut pas mieux que son père. Il s'est toujours entouré « d'éléments étrangers ». Croyez-vous que ce soit par hasard qu'il y a dans son atelier tant d'hommes étrangers au Parti ? Qui a-t-il pour assistants ? Qui a-t-il pour contremaîtres ? Qui est le Menchevik Dubinski, actuellement arrêté ? Qui est le fasciste allemand Zelman, également arrêté ? – Tous ces gens-là sont des étrangers au Parti, ou de véritables ennemis du Parti que le N.K.V.D. a convaincus de sabotage.

Ainsi donc, songeai-je dans ma détresse, voilà la véritable raison de la haine que me porte Makarov : *il m'en veut de ne pas l'avoir pris pour assistant !*

— Camarades, interrompit un ouvrier, Zelman est un Juif et un Communiste allemand. Comment peut-on le traiter de fasciste ?

— Il est juif et communiste ? C'est toi qui le dis ! répliqua Makarov. Ne sais-tu pas qu'Hitler nous a envoyé des milliers d'espions et d'agitateurs ? Quoi de mieux, pour Zelman, que de se prétendre juif et communiste ? Et quoi de mieux, pour lui, que d'abriter sa sale besogne sous l'aile complaisante d'un Kravchenko, avec ses belles relations ?

— Camarade Los, s'interposa le directeur Brachko, je propose que l'orateur s'en tienne aux faits et qu'il renonce à tourner autour de la question en nous racontant des inepties.

— Des faits ? Je vais t'en donner, camarade Brachko, je vais t'en donner des tas, rétorqua Makarov. Rappelle-toi l'époque où furent votées les nouvelles *normes,* à la suite de notre glorieux mouvement stakhanoviste : n'avez-vous pas tous remarqué comment Kravchenko cherchait à en empêcher l'adoption ? Un seul ouvrier avait eu l'ingratitude de critiquer les

normes, c'était un nommé Kiriushkine. Qu'a fait alors Kravchenko, cet humanitariste au grand cœur ? Il a récompensé Kiriushkine en lui donnant un travail mieux payé !... Oui, camarades, je le proclame : j'accuse Kravchenko de protéger tous les éléments anti-soviétiques qui se sont glissés dans notre sein, et surtout, je l'accuse d'avoir trompé notre glorieux Parti en lui cachant le menchévisme de son père.

Là-dessus, Makarov quitta la tribune, tandis que des clameurs variées retentissaient dans l'assistance : « Très bien ! Parfait !... Mensonges ! Tissu de mensonges ! Absurde ! »

— La parole est maintenant à l'ingénieur Shaïkevitch, membre du Parti, annonça Los.

Ce Shaïkevitch était un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, avec une petite figure de singe toute ratatinée et des yeux minuscules à l'expression cruelle.

— Camarades, commença-t-il d'une voix de fausset qui vibrait comme une corde trop tendue, camarades, j'ai également envoyé une dénonciation concernant le camarade Kravchenko. Je l'ai observé de près, et depuis longtemps. Je sais que les journaux et la radio l'ont souvent porté aux nues et que son portrait a été publié je ne sais combien de fois dans les journaux, mais que diriez-vous si tous les prétendus services qu'il a rendus au pays ne lui servaient qu'à mieux cacher le sale travail qu'il accomplit en réalité ?

— Pas de rhétorique, coupa Brachko, des faits !

— Kravchenko est un tiède ! reprit l'orateur, furieux de l'interruption, sur un ton de fausset plus aigu encore. À l'Institut déjà, il se permettait de critiquer la collectivisation, tout le monde le sait. À l'usine, c'est la même chose : il n'est jamais content, il ne trouve jamais rien assez bon pour lui. Sa mère elle-même est venue ici pour fureter partout et pour se plaindre de tout ce qu'elle voyait... D'ailleurs, pourquoi Kravchenko a-t-il obtenu un poste aussi important à l'usine ? Parce qu'il a des amis à Moscou et à Kharkov, voilà tout ! Aucune capacité, mais de bonnes relations !

— C'est un mensonge, camarades ! intervint à nouveau Brachko. Kravchenko a été nommé par le camarade Ivanchenko, sur avis favorable de ma part. C'est l'un des meilleurs ingénieurs du *Trubostal* et le Commissaire lui-même lui a souvent confié des tâches particulièrement importantes.

— Soit, camarade Brachko, reprit l'homme à la voix de fausset, mais tu ne peux pas nier, en tout cas, qu'il est le fils d'un agitateur anti-soviétique et qu'il nous l'a toujours caché. Dans son atelier, il a toujours eu soin d'empêcher l'avancement de tout communiste sincèrement dévoué à Staline...

Ces derniers mots me rafraîchirent tout à coup la mémoire. J'avais eu pitié du malheureux petit Shaïkevitch, qui ne réussissait jamais rien, et je m'étais efforcé de couvrir ses bévues ; finalement, avec l'assentiment de Brachko, je l'avais changé d'atelier et placé dans un service où ses connaissances restreintes ne seraient pas mises à trop rude épreuve.

Après Shaïkevitch, Iudavine prit la parole pour résumer les accusations dont j'étais l'objet. C'était le N.K.V.D. lui-même qui parlait par sa bouche. Depuis que je savais ce Iudavine un espion de police, je m'étais arrangé pour l'éviter ; il allait s'efforcer maintenant de me rendre la monnaie de ma pièce – avec usure.

— Camarades, déclara-t-il d'emblée, non seulement j'appuie les conclusions des orateurs qui m'ont précédé, mais encore je tiens à insister devant vous sur l'aspect le plus grave de cette affaire : Kravchenko est un *saboteur* !

Le mot terrible retentit comme un coup de canon et le silence se fit aussitôt dans l'auditoire. Jusqu'alors, j'avais réussi à ne pas trop m'émouvoir, mais en entendant cette dernière accusation, je me sentis baigné d'une sueur froide. Mon cœur s'était mis à bondir dans ma poitrine et ses battements précipités me semblaient faire plus de bruit que les

paroles de mon accusateur. Je me demandais avec angoisse à quoi diable Iudavine pouvait bien faire allusion et ce qu'il avait bien pu manigancer contre moi, lui et son maître Gershgorn.

— Parfaitement, camarades, un saboteur ! poursuivit l'orateur tchékiste. Ce Kravchenko a délibérément *gelé* des millions de roubles et je ne sais combien de *valuta* étrangers. Comment s'y est-il pris pour cela ? – Oh ! très simplement, en vérité ! Il s'est borné à commander toutes sortes d'appareils coûteux qu'il a empilés dans son atelier. Le service qu'il dirige est encombré de pièces détachées qui représentent beaucoup d'argent et qui n'ont jamais été utilisées ; il y en a même dont les caisses n'ont jamais été ouvertes ! J'accuse Kravchenko d'avoir fait cela volontairement et de propos délibéré, dans l'intention de nuire au Gouvernement et au pays !

Après avoir entendu cette accusation, je me sentis soulagé. Elle était vraiment trop ridicule, me dis-je, trop tirée par les cheveux : elle devait tomber d'elle-même.

Los, comme nous tous, avait hâte d'en finir avec le meeting pour pouvoir rentrer chez lui, ce qui me valut, sans doute, de ne pas subir de nouvelles attaques. Il me demanda simplement ce que j'avais à répondre et je me dirigeai aussitôt vers l'estrade en mobilisant toute l'énergie dont j'étais capable.

— Camarades, membres du Parti, commençai-je, je veux vous parler en toute franchise, quelles que puissent en être pour moi les conséquences. Je suis membre du Parti depuis huit ans et mes états de service parlent pour moi. Je ne suis qu'un homme, avec ses faiblesses, et j'ai sans doute commis des fautes. J'ai pu donner de l'avancement à des gens qui n'en étaient pas dignes, et inversement. L'homme qui occupe un poste de commandement est bien obligé de prendre des décisions, mais il n'est toujours qu'un homme et il peut lui arriver de se tromper. En ce qui concerne Makarov et Shaïkevitch, vous savez qu'ils nourrissent contre moi des rancunes personnelles ; je crois donc inutile de revenir sur des faits que tout le monde connaît parfaitement à l'usine. Mais je tiens à dire que je n'ai absolument rien à me reprocher et, de plus, que je n'ai peur de rien ! Je ne vous demande qu'une chose : c'est de me laisser le temps de vous prouver que toutes les accusations formulées contre moi ne sont que de méchantes calomnies. Vous n'aurez qu'à nommer une commission pour les examiner ; si cette commission n'est pas convaincue de ma bonne foi, je serai prêt à en accepter les conséquences.

« La tempête qui s'est déchaînée contre moi, ce soir, vient de ce qu'on accuse mon père d'être un Menchevik. Permettez-moi donc de m'expliquer clairement sur ce point. Je ne désavoue pas mon père : je l'aime et je l'admire, car c'est lui qui m'a donné cet idéal prolétarien qui m'a permis, par la suite, d'adhérer aux organisations de Komsomols, puis au Parti. Mon père n'appartient pas au Parti, mais les services qu'il a rendus à la classe ouvrière sont de notoriété publique, et ceux qui le connaissent le mieux, les ouvriers de Dniepropetrovsk, le tiennent en haute estime. La vérité, c'est qu'il n'a jamais été un Menchevik et qu'il n'a jamais appartenu à quelque parti que ce soit. En bon révolutionnaire, il s'est contenté de lutter contre le Tsar et le Capitalisme, sans jamais arborer d'étiquette politique. Il a fait le coup de feu derrière les barricades, en 1905 ; il a travaillé avec les Mencheviks – mais aussi avec les Bolcheviks – et il a coudoyé dans les prisons tous les genres possibles de combattants de la Révolution. Tout cela, je peux aisément vous le prouver si vous me laissez le temps de le faire.

« Quant à cette histoire de sabotage que l'on vous a racontée, elle est vraiment trop bête. Je reconnais bien volontiers que je possède dans mes ateliers un grand nombre de machines inutilisées, mais le Commissariat le sait parfaitement. Je l'en ai périodiquement informé et

j'ai placé tout ce matériel à la disposition du Trust, qui pouvait à tout moment faire appel à mes réserves. Les machines en question ont d'ailleurs toujours été commandées pour remplir des besoins véritables. Vous voulez savoir comment il se fait que je possède un si grand nombre d'appareils coûteux, dont certains ne sont que rarement utilisés ? – Cela vient de ce que j'ai fréquemment été chargé de fabrications particulières, exigeant un outillage spécial. – Ainsi, par exemple, vous vous souvenez tous de cette commande urgente qui nous avait été passée par l'industrie pétrolière de Bakou ? – Or, il arriva plus d'une fois que les commandes primitives se trouvèrent par la suite considérablement réduites ; souvent, même, les commandes que nous nous étions préparés à exécuter furent purement et simplement annulées, par suite de changements intervenus en haut lieu dans les plans, c'est ce qui explique l'accumulation dans mes services d'un outillage coûteux. Si nous l'avons conservé, c'est que nous pouvions nous trouver brusquement amenés à l'employer, mais tout cela est parfaitement régulier et ne comporte aucune de ces menées sournoises que mes accusateurs ont voulu y voir. Je n'ai rien pris sous mon bonnet : tout ce que j'ai fait, je l'ai fait en exécution des ordres reçus de Moscou.

« Voir du sabotage là-dedans, c'est vraiment par trop ridicule, camarades. Je puis vous montrer par des pièces d'archives quand, comment et pourquoi l'on a décidé l'achat du matériel qui figure actuellement à mon inventaire. Tout ce qu'on peut vous dire d'autre n'est que sottises. Je ne veux pas lasser votre patience en entrant aujourd'hui dans des explications trop minutieusement détaillées, je vous demande seulement de me permettre de vous prouver incessamment mon innocence, ici même, dans cette salle, *et nulle part ailleurs*. Et souvenez-vous, quoi qu'il arrive, que je suis complètement innocent. »

Quelques applaudissements timides crépitèrent çà et là, tandis que je regagnais ma place, mêlés à des clameurs diverses : « Expulsez-le !... Menchevik !... Saboteur !... Il exploite ses relations ! etc. »

Finalement, un ouvrier d'une soixantaine d'années, le camarade Silinine, que je ne connaissais guère que de vue, se leva pour réclamer la parole à son tour :

— Aussi longtemps que le camarade Kravchenko continue à diriger son atelier, affirma-t-il, il serait dangereux de le gêner dans son travail. Puisqu'il semble bien que sa culpabilité ne soit pas formellement prouvée, pourquoi prendrions-nous une décision précipitée ? Nous avons tout notre temps, camarades, pour prononcer son expulsion et prendre à son égard les mesures administratives nécessaires. L'offre que nous a faite Kravchenko lui-même me semble raisonnable. Je propose donc que nous demandions au Comité Urbain de nommer une commission qui enquêtera sur cette affaire et devant laquelle le camarade Kravchenko sera admis à faire la preuve de ce qu'il avance.

Malgré l'opposition de Iudavine, de Shaïkevitch, de Makarov et de quelques autres, cette dernière proposition fut acceptée.

Lorsque je quittai la Salle des Fêtes, Brachko et le vieux Silinine furent les seuls qui osèrent m'approcher : j'étais devenu une espèce de pestiféré dont on fuyait le contact – et j'allais le rester jusqu'à la fin de mon calvaire, c'est-à-dire pendant plus de dix-huit mois encore.

MON CALVAIRE COMMENCE

Le lendemain matin, en ouvrant les journaux de Nikopol, je constatai que j'étais devenu un objet d'infamie. La presse locale, probablement désireuse de se faire pardonner les éloges qu'elle m'avait si généreusement prodigués naguère dans ses colonnes, s'employait maintenant à me traîner dans la boue. Elle se faisait l'écho des imputations les plus calomnieuses proférées la veille à mon égard et renchérissait encore sur les accusations de mes ennemis, à grand renfort d'insinuations perfides et de clichés venimeux puisés dans le riche magasin d'accessoires du Parti. « Selon des informations dignes de foi, lisait-on dans l'un de ces articles, ce Kravchenko aurait réussi, pendant des années, à cacher le fait que son père était un gros propriétaire terrien et un exploiteur du Peuple. » Un autre journal m'accusait d'être un Blanc et d'avoir longtemps servi de « laquais » aux ennemis du Peuple ; j'avais couvert de mon autorité des éléments hostiles au Parti, affirmait-on, et m'étais employé sans relâche à « couler » ses initiatives.

Ces extravagances mêmes, et la véhémence des accusations portées contre moi montraient bien que les journaux avaient puisé leur inspiration ailleurs que dans les salles de rédaction.

Le successeur de Brodski au Comité Urbain était un nommé Filline. J'eus la surprise, ce matin-là, de recevoir un coup de téléphone de lui au moment où j'achevais sans grande conviction un rapide petit-déjeuner.

— Nous avons reçu un rapport détaillé sur le meeting d'hier soir et pris connaissance des journaux de ce matin, me dit-il ; sois néanmoins sans inquiétude, camarade Kravchenko, et continue à travailler pour maintenir la production à son rythme habituel. Personne, pour l'instant, ne portera la main sur toi.

Je le remerciai, considérablement soulagé de me savoir tranquille – au moins pour quelque temps. Filline n'aurait certainement pas pris sur lui de me rassurer s'il n'avait pensé – lui et son entourage – que les accusations portées contre moi manquaient de solidité.

Quand j'arrivai à l'usine, la commission d'enquête nommée par Filline était déjà en plein travail. Los faisait partie de cette commission, ce qui n'était guère fait pour me rassurer, mais heureusement elle comprenait aussi Brachko et l'ingénieur-en-chef Vishnev. Tout ce monde-là s'affairait à examiner l'outillage « thésaurisé » dans ma réserve.

— Bonjour, me dit Los sur le ton glacial d'un juge d'instruction. Voyons, au travail… Est-ce toi qui commandes l'outillage, ici ?

— Oui.

— Tu reconnais donc avoir commandé tout le stock accumulé dans cette salle ?

— Certainement.

— Et qui donc, à l'usine, t'a autorisé à le faire ? Qui a contresigné les bons de commande ?

— Le camarade Vishnev, ici présent, en sa qualité d'ingénieur en chef.

— Oh, non, je ne le crois pas, fit nerveusement Vishnev, manifestement pris de court… Ou bien, si je l'ai fait, c'est que le Centre m'en avait donné l'ordre.

— Qui était chargé d'établir les listes du matériel à commander ?

— Le mécanicien Kiznamenko, sous la surveillance du camarade Vishnev.

L'ingénieur-en-chef, maintenant plus ennuyé que moi, s'empressa d'affirmer qu'il ne s'en souvenait absolument pas.

— Dans ce cas, remarqua Brachko, il nous suffit, pour en avoir le cœur net, de nous reporter aux doubles de commandes.

— Je vais essayer de les retrouver, lui dis-je ; j'espère qu'on les a conservés dans nos dossiers, sinon il me faudra tâcher de me procurer les originaux à Kharkov et à Moscou.

Pendant de longues semaines, la recherche de ces documents allait être ma principale préoccupation. Si je parvenais à mettre la main sur ces précieux papiers, je serais en mesure de prouver que tout mon outillage – et notamment un important ensemble de matériel américain qui n'avait jamais été utilisé – avait été jugé indispensable pour exécuter les commandes reçues de Moscou et que les quantités de matériel achetées correspondaient exactement aux quantités de tuyaux que j'avais été chargé de fabriquer.

Malheureusement, nos doubles de commandes avaient disparu, soit qu'ils aient été véritablement perdus, soit qu'on m'ait joué le sale tour de les détruire. Avec l'autorisation de Brachko et de Filline, je fus dans l'obligation de partir pour Kharkov. En cas de nécessité, je pousserais jusqu'à Moscou, afin de m'y procurer les preuves attestant que tous mes onéreux achats de matériel ne constituaient pas, de ma part, un acte de sabotage diabolique.

L'accusation formulée contre moi était grotesque, et mon voyage ne l'était pas moins – mais les absurdités de cette époque fiévreuse, reflétées dans les miroirs déformants qui nous entouraient alors, semblaient se réclamer d'une logique toute spéciale. Si l'on admettait que Trotski lui-même, tandis qu'il organisait l'Armée Rouge, s'était conduit comme un « espion allemand » ; si l'on admettait que les géants qui avaient collaboré avec Lénine pour faire la Révolution n'étaient en réalité que des « fils de chien » à la solde des réactionnaires étrangers – si l'on admettait des choses pareilles, pourquoi ne pas admettre aussi que Kravchenko, dans son emploi de Nikopol, s'efforçait de renverser le régime soviétique en achetant un million de roubles d'outillage inutile, sous prétexte de fabriquer des tuyaux ? Il fallait être un ennemi du Peuple pour trouver risible une telle supposition !

L'amitié que me témoignait Filline était mon unique réconfort, au cours de ces journées d'épreuve. Au moment de partir, je l'informai que j'avais l'intention de me rendre également à Dniepropetrovsk, afin de m'y procurer des attestations certifiant que mon père n'avait jamais appartenu au parti menchevik.

Cette fois, je ne cachai rien aux miens des ennuis au milieu desquels je me débattais, et la tension qui existait dans mes rapports avec mon père disparut du coup. Il semblait que le fossé qui nous avait si longtemps séparés eût été soudain miraculeusement comblé, et j'avais au moins dans ma détresse la consolation de me sentir à nouveau en pleine communion d'idées avec mes parents. J'avais cessé d'être « un vrai Bolchevik » pour redevenir brusquement un tout petit garçon.

Si j'apportais de Nikopol de bien mauvaises nouvelles, mes parents, de leur côté, m'apprirent de bien fâcheux événements survenus récemment à Dniepropetrovsk. Parmi nos voisins, trois chefs de famille avaient été victimes de la dernière *purge* et arrêtés au cours de la même nuit. C'étaient, tous les trois, des hommes qui n'appartenaient point au Parti, mais nous les connaissions de longue date et nous les avions eus à plusieurs reprises pour collègues de travail, mon père, mes frères et moi.

Le premier, contremaître dans une usine, s'appelait Zarvine. Ni sa femme, ni ses deux fils, dont l'un était chirurgien et l'autre ingénieur métallurgiste, ne savaient pourquoi on l'avait arrêté. « Dépêche-toi, pouilleux ! » avait hurlé le policier du N.K.V.D. en poussant dans la « Corneille Noire » le vieil homme encore tout ensommeillé et à demi nu. Aucun mandat d'arrêt, aucune charge précise, aucune explication : simplement ces trois mots. La famille du malheureux n'en avait jamais su plus long.

La seconde victime de la *purge* fut Kashelski, homme aimable et courageux, qui jouissait de l'estime de tous ses voisins. Pendant mon séjour à Dniepropetrovsk, je rencontrai son fils,

un jeune Komsomol :

— Camarade Kravchenko, me dit-il d'un ton plein de douloureux étonnement, comment a-t-on pu accuser mon père d'être « un espion polonais » ? Tu l'as connu ; personne n'était plus franc et plus ouvert que lui. Nous nous entendions à merveille, tous les deux, et nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre. S'il y avait eu quoi que ce soit de suspect dans son attitude, tu penses bien que je l'aurais remarqué !

Le cas de Blinov était peut-être plus triste encore. C'était un grand bel homme, fort capable dans son métier et respecté de tous ses camarades de travail ; je l'avais eu jadis pour compagnon d'atelier à l'usine Petrovski-Lénine. N'ayant pas d'enfants, Blinov et sa femme avaient adopté une petite orpheline de la Grande Famine et l'élevaient avec dévouement. Quand les Tchékistes étaient venus l'arrêter en pleine nuit, les cris de sa malheureuse femme avaient éveillé tous les voisins ; pieds nus, en chemise de nuit, elle avait couru longtemps derrière la sinistre voiture qui emmenait Blinov, puis elle était rentrée chez elle et s'était pendue. Leur fille adoptive, que la famine causée par la méchanceté des hommes avait rendue orpheline, l'était devenue pour la seconde fois.

Plongés dans ces horreurs, dont le nombre et l'intensité allaient chaque nuit croissant, mes parents ne pouvaient s'empêcher de craindre le pire en ce qui me concernait. Mon père ne travaillait plus et vivait d'une petite pension que l'on versait aux vieux ouvriers au bout d'un certain nombre d'années de travail. Il n'en restait pas moins en contact avec ses anciens camarades d'atelier et n'ignorait rien de la terreur qui s'était emparée des administrateurs et des techniciens, dans toute l'usine. Il savait que le simple fait d'être accusé était considéré, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, comme une preuve de culpabilité. Pourtant, nous nous efforcions d'espérer que mon cas constituerait l'exception et que j'arriverais à m'en tirer.

Je dormais mal et mon sommeil était hanté de cauchemars lancinants. Une nuit, alors que je venais de m'éveiller en sursaut, encore tout tremblant des affreuses fantasmagories de mon rêve, je remarquai que la lumière était allumée dans la chambre de ma mère et je me levai sur la pointe des pieds pour voir si elle n'était pas souffrante. Elle était en prières, agenouillée devant l'icône, les yeux clos et la tête rejetée en arrière ; elle avait le visage baigné de larmes, mais son expression demeurait parfaitement calme et ses traits semblaient illuminés par un grand rayonnement venu de l'âme. Je l'entendis murmurer mon nom… Alors, le cœur gonflé de gratitude, je regagnai mon lit et, pour la première fois depuis des mois, je m'endormis d'un sommeil paisible.

Le lendemain matin, j'eus un long entretien avec mon père. Il était tremblant de colère :

— Si j'ai fait quelque chose, répétait-il, pourquoi ne m'arrête-t-on pas ? Pourquoi faut-il qu'on se venge sur mon fils ? Un fils est-il responsable des actes de son père ? Ah ! la sottise et la méchanceté de tout cela !… Lorsque je faisais le coup de feu sur les barricades et que la police venait m'arrêter, j'étais seul à en souffrir. Il ne fût pas venu à l'idée des policiers du Tsar de s'en prendre à mon père, à mon frère, ou au reste de ma famille. Maintenant, au contraire, les pères, les fils et les épouses doivent répondre mutuellement les uns des autres. Quelle sauvagerie ! Crois-moi, l'Okhrana tsariste était une institution philanthropique, comparée au N.K.V.D. !

— Père, il ne sert à rien de se mettre en colère. Ce qu'il faut, c'est que nous nous procurions la preuve que tu n'as jamais été Menchevik.

— C'est donc un crime que de l'avoir été ? Certains de nos plus héroïques révolutionnaires étaient des Mencheviks !

Ce jour-là, mon père rendit visite à plusieurs chefs communistes de la ville qui appartenaient à sa génération et se souvenaient de ce qu'il avait fait. Chacun d'eux lui remit

un certificat, dûment légalisé, attestant qu'ils connaissaient Kravchenko aîné et qu'il n'avait jamais été inscrit à aucun parti déterminé. Ensuite nous allâmes ensemble chez la veuve du Dr Karavaïev.

C'était une femme grande et mince, dont le regard brillait d'intelligence sous ses cheveux grisonnants. Son mari, secrètement assassiné chez lui par des agents tsaristes, avait été membre de la Douma, et c'était lui qui avait rédigé le projet de réforme agraire. Mme Karavaïev, qui vivait d'une pension du gouvernement soviétique, comptait parmi ses amis de nombreux Bolcheviks de marque. Elle connaissait mon père depuis plus de trente ans et l'accueillit avec une joie véritable, car tous les révolutionnaires qui avaient été les amis de son défunt mari lui semblaient des créatures d'essence quasi-divine, façonnées d'une argile exceptionnelle.

— Que je suis heureuse de te revoir ! dit-elle à mon père en l'embrassant sur les deux joues. Ainsi, voilà ton Vitienka ? C'est un homme pour tout de bon, maintenant, et un ingénieur, par-dessus le marché !

Malgré tous les amis qu'elle avait dans les milieux gouvernementaux, l'excellente femme appartenait à un monde disparu. Privée de tout contact véritable avec la réalité, elle se refusa tout d'abord à croire que nous avions besoin de « preuves » attestant que mon père n'avait jamais été menchevik.

— Mais c'est complètement ridicule ! protesta-t-elle. Les Mencheviks de ton époque étaient des héros qui risquaient leur vie tous les jours ! Il faut croire, décidément, que je suis devenue trop vieille pour comprendre quoi que ce soit à ce qui se passe à l'heure actuelle dans la tête des gens… La prochaine fois que j'irai à Moscou, il faudra que je parle de tout cela avec Krupskaïa.

Elle écrivit sur-le-champ une longue lettre qu'elle nous remit, à l'adresse du Comité Urbain de Nikopol. Elle y rappelait les prouesses révolutionnaires de mon père et certifiait qu'il avait toujours été un « isolé », qui refusait de se plier à la discipline d'un parti, quel qu'il fût.

Pendant ce temps, ma mère passait des heures entières aux Archives du Parti de Dniepropetrovsk, suppliant les employés de retrouver les rapports consacrés aux multiples arrestations de son mari par la police tsariste. Ces rapports suffiraient évidemment à prouver que mon père n'avait jamais fait partie d'aucun groupement politique particulier. Mais les employés des Archives n'osaient pas entreprendre les recherches nécessaires sans un ordre exprès du Parti. Pour les amener enfin à nous donner satisfaction sur ce point d'importance capitale, je dus téléphoner à Filline qui, à son tour, alerta par téléphone les chefs du Parti de Dniepropetrovsk.

— Ainsi, constata mon père avec un petit sourire triste, ce sont les gendarmes du Tsar qui vont aider mon fils à échapper aux gendarmes du « socialisme » !

Il faut reconnaître que la situation n'était pas dépourvue d'un certain humour sinistre.

Les quelques jours que je passai dans ma ville natale ne firent qu'augmenter encore l'horrible impression que j'avais – et que je devais avoir pendant des années – de vivre dans un monde de cauchemar affreux et fantastique. Quand j'allai visiter mon ancienne usine, je constatai la disparition de plusieurs de mes amis d'autrefois – et la façon évasive dont les gens répondaient à mes questions me donna clairement à entendre ce qu'étaient devenus tous ces malheureux.

Le directeur de l'usine, Stephen Birman, avait échappé à l'arrestation. Quand les policiers étaient venus chez lui pour l'y cueillir, ils l'avaient trouvé baignant dans son sang : il avait mieux aimé s'ouvrir les veines que subir la *purge*. Hongrois d'origine, Birman avait été ministre du bref gouvernement communiste naguère institué par Bela Kun dans son pays

d'origine. Bel homme, intelligent et dévoué aux intérêts du Parti, il avait occupé, dans sa patrie d'adoption, toute une série de fonctions importantes dans l'administration et dans l'industrie – et cette brillante carrière, étape par étape, l'avait conduit au suicide.

Avant de s'ouvrir les veines, Birman avait adressé au Comité Central une lettre dans laquelle il dénonçait sans ambages les atrocités de Staline. Il y eut des milliers, des dizaines de milliers de lettres comme celle-là et il en circulait quelques-unes que l'on se passait sous le manteau, les doigts tremblants de peur, comme s'il se fût agit de quelque terrible explosif – mais aucune de ces missives désespérées ne fut jamais portée à la connaissance du grand public.

Parmi ceux qui étaient partis pour le « grand voyage », se trouvait encore, me dit-on, le camarade Joseph Manaïenkov, naguère membre influent du Soviet Ukrainien et adoré des travailleurs pour les efforts qu'il déployait en vue d'améliorer leur bien-être. Sa femme était une Communiste active et convaincue et Dniepropetrovsk tout entière s'était enorgueillie de la glorieuse bonne fortune qui lui était échue quelques mois plus tôt, lorsqu'elle avait été photographiée au Kremlin, à la droite de Staline ! Elle était maintenant arrêtée, elle aussi. Arrêté encore l'ingénieur en chef Zhdanov, jadis décoré pour les services qu'il avait rendus au Plan Quinquennal…

C'était la même histoire dans toutes les usines de la ville. Felenkovski, Kinzhalov, Sochan, Pustovoïtzev, et d'autres, des centaines d'autres, avaient été arrêtés… C'étaient là des noms qui, pour beaucoup de gens, ne voulaient rien dire ; mais, moi, j'avais connu ces hommes, j'avais travaillé avec eux, étudié avec eux, assisté avec eux aux réunions du Parti, et leur « liquidation » augmentait encore le grand vide que je sentais autour de moi. Parmi tous les hauts fonctionnaires que j'avais connus à Dniepropetrovsk, dans le monde politique, économique ou industriel, aucun n'avait été épargné. Beaucoup d'entre eux, il est vrai, n'étaient pas inscrits au Parti.

Lorsque je partis pour Kharkov, ma mère m'accompagna à la gare. J'aurais voulu la voir pleurer, sachant bien que les efforts qu'elle faisait pour refouler ses sanglots l'étouffaient littéralement.

— Je t'en prie, Vitia, me dit-elle sur le quai, sois prudent. Tu n'as qu'à céder là où tu peux céder. Après tout, ces gens-là, ce sont tout de même des hommes, n'est-ce pas ? Il faudra bien qu'ils comprennent…

Au siège administratif du *Trubostal,* à Kharkov, la panique et la confusion avaient atteint un tel degré qu'elles en étaient devenues pour ainsi dire palpables. Tout le monde avait l'air paralysé de terreur ; chacun se demandait avec angoisse si la journée qui s'écoulait ne serait pas la dernière qu'il passerait dans son bureau, la dernière qu'il passerait en liberté… Divers fonctionnaires, qui m'avaient vu au travail pendant des années, s'efforcèrent sincèrement de me venir en aide, mais ne réussirent pas à trouver les papiers dont j'avais besoin. Les enquêtes auxquelles ils voulurent bien procéder par téléphone dans différents organismes éloignés n'obtinrent pas davantage de succès. Comme il téléphonait à Moscou, l'un d'eux apprit seulement que le seul homme qui aurait pu m'aider, le Commissaire Ordzhonikidze en personne, était trop souffrant pour qu'on le dérangeât. En désespoir de cause, j'appelai Brachko à Nikopol :

— Piotr Petrovitch, lui déclarai-je, je n'ai rien trouvé. La confusion qui régnait habituellement dans les bureaux s'est encore accrue depuis la *purge.* Faut-il que j'aille tenter ma chance à Moscou ?

— Non, non, me répondit-il, reviens immédiatement !

— Revenir ? Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

— Je ne peux pas te le dire par téléphone. Reviens aussi vite que tu le peux. C'est très important.

Le lendemain matin, j'étais de retour à l'usine.

*
* *

J'eus aussitôt l'explication de l'inquiétude manifestée par le camarade Brachko : les arrivistes et les fanatiques du Parti s'étaient joints à mes ennemis personnels pour exploiter mon absence.

Le N.K.V.D. avait commencé par « épurer » mon personnel en procédant à l'arrestation de Dubinski, Shpachinski, Bako – un ingénieur – et une douzaine d'autres. En outre, le secrétaire de mon propre « noyau » du Parti, un certain Iasenev, agissant évidemment en vertu d'ordres supérieurs, s'était efforcé de faire pression sur de nombreux ouvriers pour les amener à me « dénoncer ». Ce genre de travail, en jargon soviétique, était euphémiquement baptisé : « réunion d'éléments utiles ».

Parmi les vieux ouvriers de l'usine, plusieurs vinrent me voir successivement pour m'avouer, pleins de honte et de chagrin, qu'on les avait obligés, sous la menace « des plus terribles conséquences », à signer des déclarations dirigées contre moi et qui n'étaient que des tissus de mensonges. J'appris aussi que l'infatigable Los avait député des émissaires à Dniepropetrovsk pour y réunir des « documents compromettants » sur mon père et sur moi. Il s'efforçait, notamment, de se procurer la preuve que j'avais été jadis lié d'amitié avec Katz, Beretzkoï, Perline, Richter, Borisov, et autres anciens étudiants de l'Institut, maintenant arrêtés par le N.K.V.D. et devenus, de ce fait, des *ennemis du Peuple*.

Los mettait les bouchées doubles pour en finir au plus tôt avec « l'affaire Kravchenko ». Ma disgrâce serait pour lui une première victoire qui lui permettrait d'accuser toute une série d'anciens collaborateurs à moi dont il désirait se débarrasser. Los et ses amis avaient décidé de « m'expédier » dans le plus bref délai possible : ils avaient mis leur point d'honneur à prouver à mes dépens la foudroyante rapidité de leur zèle politique. Quelques jours seulement après mon retour à l'usine, ils réunissaient le Comité d'Usine en séance secrète pour reprendre l'examen de mon cas. Je me sentais vraiment comme un animal traqué et cerné par une meute de chiens hurlant après lui : le cercle se resserrait et se rétrécissait graduellement, les abois de la meute se faisaient de plus en plus violents et de plus en plus proches…

Cette nouvelle séance se tint, comme la précédente, dans la Salle des Fêtes du Club. Les personnages officiels trônaient sur l'estrade dans un décor de drapeaux rouges et de portraits de leaders du Parti et les rampes lumineuses les éclairaient en plein : on avait l'impression qu'une pièce de théâtre – une bizarre « moralité » de goût soviétique – allait commencer sitôt les trois coups frappés. L'atmosphère était glaciale et je ne pouvais m'empêcher de frissonner et de trembler de la tête aux pieds, en dépit de mes efforts désespérés pour rester calme et digne. Des gens qui ne savaient comment faire, quelques semaines plus tôt, pour me lécher les bottes, feignaient maintenant de ne pas me remarquer. De mon côté, je n'osais saluer personne, de peur d'essuyer un affront ; je restais donc au fond de la salle, misérablement solitaire et silencieux.

Deux camarades seulement avaient osé venir me trouver ; c'étaient Silinine et Gushchine, tous deux simples ouvriers, et tous deux assez âgés. C'était d'ailleurs leur âge, sans doute, qui les avait empêchés d'assimiler parfaitement les bienfaits de l'éducation bolchevique et de son indispensable « fermeté ».

— Ne t'en fais pas, camarade Kravchenko, me dit Silinine en me serrant affectueusement la main, si tu es blackboulé ici, le Comité Urbain te réhabilitera certainement, ou le Comité Central. C'est-à-dire, évidemment, à moins que…

— À moins que quoi ? questionnai-je, comme il ne paraissait pas disposé à terminer sa phrase.

— À moins que tu ne sois arrêté avant.

Cette fois-ci, dans son désir frénétique de condamner le « saboteur » que j'étais, Los avait pris toutes précautions utiles pour que la représentation se déroulât sans la moindre anicroche. Tous les acteurs savaient leur rôle et l'avaient soigneusement répété. On avait installé dans le couloir un buffet bien garni et tous les premiers rôles, à grand renfort de petits verres, avaient eu soin de susciter en eux-mêmes la plus belliqueuse indignation : ils n'en joueraient que mieux.

Mon regard rencontra celui de Brachko qui me décocha un sourire d'encouragement et me fit un petit geste qui voulait dire : « Tiens le coup, tout espoir n'est pas perdu. »

En lever de rideau, le camarade Los vint prononcer un discours tout rempli d'appels à la conscience populaire, qui était un véritable chef-d'œuvre d'insinuations perfides. Ma culpabilité, déclara-t-il, avait été « en grande partie » prouvée ; il était « hors de doute » que mon père était un Menchevik déterminé et qu'il avait « une tournure d'esprit anti-soviétique ». Quant à l'accusation de sabotage retenue contre moi, on la prouverait dans le détail « ailleurs » et « par d'autres méthodes ». De toute façon, l'auditoire n'avait pu manquer d'être frappé par « une remarquable coïncidence » : c'est que la plupart de mes compagnons de travail et de mes amis, tant à l'usine qu'à l'Institut, avaient été abattus par le N.K.V.D., « ce sabre toujours dégainé de la Révolution ».

— Nous n'avons pas encore pu nous procurer les preuves détaillées de la complicité de Kravchenko avec ces gens-là, poursuivit Los – et son ton impliquait clairement que le fait en lui-même était certain et que la réunion de ces preuves n'était plus qu'une affaire de temps – mais nous avons recueilli un grand nombre de dépositions qui, toutes, démontrent à l'évidence que Kravchenko a toujours été un ennemi du Peuple fort adroitement camouflé qui brime les Communistes et s'entoure de suppôts de la réaction. Quelqu'un désire-t-il la parole ?

Aussitôt, de nombreuses mains se levèrent. Makarov, Shaïkevitch et Iudavine avaient eu le temps, cette fois, de mettre leurs petites histoires parfaitement au point, et Iasenev vint à la rescousse. Le représentant des *trade-unions* dans mon atelier, Balabine, leur apporta également son renfort ; il n'avait pas oublié comment j'avais « saboté » son travail « d'éducateur politique » et il raconta dans les termes les plus saisissants comment j'avais déchiré les affiches collées sur mes murs pour protéger les ennemis du Stakhanovisme. Pendant tous ces discours, un chœur bien réglé, analogue à celui des tragédies grecques, psalmodiait régulièrement son approbation dans l'assistance : « Il a raison !… Il a raison !… Débarrassons-nous de Kravchenko !… Enlevez-le !… »

— Et maintenant, interrogea Los, quelqu'un désire-t-il prendre la parole *pour* Kravchenko ?

Il n'ajouta pas : « celui-là le ferait à ses risques et périls » – mais la chose allait de soi.

— Oui, répondit Gushchine, moi !

Tous les regards se tournèrent aussitôt vers lui, pleins de surprise, de colère ou d'admiration.

— Kravchenko est un jeune technicien fort capable, et l'accusation formulée contre lui n'a pu prendre naissance que dans quelque cerveau surchauffé. Son père est un travailleur et un vieux révolutionnaire : tout ce qu'on a pu vous dire d'autre ne tient pas debout. D'ailleurs, le

père Kravchenko est bien assez grand pour s'expliquer lui-même, si besoin est ; il est majeur et responsable de ses propres actes… Je voudrais également vous dire ceci : Iasenev m'a appelé dans son bureau et m'a demandé de signer une déclaration dirigée contre Kravchenko ; comme je refusais de le faire, il s'est mis à m'injurier et à me menacer. J'espère que vous comprenez, maintenant, quelle valeur il faut accorder aux différentes dénonciations visant Kravchenko.

— C'est faux ! hurla aussitôt Iasenev.

— C'est un mensonge ! Quel culot il a ! reprirent à l'unisson Makarov et sa bande.

— Non, non, camarades, insista Gushchine, je dis la vérité. Je suis un trop vieux Bolchevik pour que je me permette d'inventer des choses pareilles. Je suis un ouvrier et un homme du Parti, mais je ne peux m'empêcher de trouver qu'il est absolument scandaleux de persécuter de la sorte l'un de nos meilleurs et de nos plus honnêtes directeurs.

Ces paroles déclenchèrent dans l'assistance un tumulte extraordinaire. Tout le monde s'était mis à vociférer à la fois et l'on voyait bien que les « rafraîchissements » pris au buffet de l'entrée faisaient leur effet. Dans leurs cadres conchiés par les mouches, les effigies de Staline, de Molotov et de Kalinine semblaient consternées.

Quand l'ordre fut enfin à peu près rétabli, Brachko demanda la parole et entreprit immédiatement de me justifier contre l'accusation de sabotage formulée à mon endroit. Tout l'outillage commandé pour mon atelier, expliqua-t-il, correspondait à des besoins véritables et s'il était demeuré en grande partie inutilisé, cela venait de certaines modifications apportées aux plans de production, modifications dont je n'étais responsable en aucune manière.

— Ce sont des faits qu'il nous faut ! interrompit Los. Où sont les bons de commande du matériel ?

— Je ne les ai pas, c'est vrai, mais j'espère que nous ne tarderons pas à mettre la main dessus. D'ailleurs camarades, je tiens à vous dire une chose : si Kravchenko est coupable, je le suis aussi, moi qui suis son supérieur hiérarchique – et Vishnev l'est aussi, en tant qu'ingénieur-en-chef – et la *Trubostal* de Kharkov l'est également, ainsi que le Commissariat du Peuple de Moscou, puisque ce sont ces deux organismes qui dirigent notre travail… Non, voyez-vous, camarades, plus je vous regarde et plus je me sens honteux de ce que nous faisons en ce moment. Sommes-nous dans un meeting du Parti ou au sein d'une foule altérée de sang ? Sommes-nous de vrais disciples de Lénine ou tout simplement une bande de sadiques ? Qui donc a permis, ce soir, de débiter des boissons alcoolisées au cours d'une réunion du Parti ? Je vous en prie, camarades, reprenez vos esprits. Nous ne sommes pas au théâtre, mais en train de discuter le cas d'un camarade, et c'est pour lui une affaire de vie ou de mort !

Tout à coup des éclats de voix retentissants, au fond de la salle, vinrent couper la parole à l'orateur et noyer les dernières phrases de son plaidoyer passionné. Chacun tourna la tête pour voir ce qui se passait : c'était le camarade Dorogan, chef du N.K.V.D. de Nikopol, qui venait de faire son entrée. Les jambes écartées, la cigarette aux lèvres, la main gauche posée sur son Mauser, il était campé sur le seuil et surveillait l'assemblée avec un sourire méprisant.

— Tout cela, c'est du sentiment, camarade Brachko ! dit-il à voix très haute. Ce n'est pourtant guère le moment de s'amuser à des sottises pareilles.

Brachko s'empressa de terminer son discours et conclut tant bien que mal ; puis Los reprit la direction des opérations et s'efforça de presser le mouvement. Comme tout le monde dans

la salle, il avait l'impression que Dorogan n'était venu que pour procéder à mon arrestation sitôt la farce jouée.

— En voilà assez ! s'écria quelqu'un – Makarov, je crois – expulsons-le et finissons-en avec cette comédie !

— Non, camarades, dit Los, Kravchenko a le droit de parler le dernier s'il le désire. Il a cinq minutes pour s'expliquer.

Il y avait longtemps déjà que je me préparais pour cette épreuve décisive, mais je n'avais pas prévu qu'on m'accorderait aussi peu de temps pour présenter ma justification. Je me dirigeai vers l'estrade et commençai hâtivement mon exposé. Tout en parlant, je ne pouvais m'empêcher de regarder Dorogan, toujours debout sur le seuil de la salle, et je sentais que chacun de mes auditeurs se préoccupait beaucoup plus de ce vivant symbole de l'État-policier que des mots que je prononçais.

— Je n'ai pas honte de mon père : je suis fier de lui, au contraire, déclarai-je en terminant ma courte allocution. Je n'ai pas non plus à me disculper d'avoir « entassé » d'énormes quantités d'outillage. Si je suis coupable, le Trust et le Commissariat tout entiers le sont également, puisque ce sont eux qui fixent les quantités de matériel à usiner. D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement de moi, Kravchenko ; le nœud du problème n'est pas là. Ce qui est grave, c'est que vous semblez avoir pris à tâche de condamner des innocents. En ce qui me concerne, je vous répète que je ne suis pas coupable. Donnez-moi dix jours de répit pour me procurer les documents nécessaires et je vous le prouverai.

J'avais à peine regagné ma place, sans cesser de fixer Dorogan dans les yeux, que le vote, déjà, commençait… La présence du chef du N.K.V.D. intimidait visiblement les votants et il n'y eut guère qu'une demi-douzaine d'audacieux pour oser se prononcer contre mon expulsion. Los méprisa d'ailleurs ces irréductibles :

— À l'unanimité, déclara-t-il, ce meeting sollicite du Comité Urbain l'expulsion de Victor Andreïevitch Kravchenko.

— Alors, me demanda Dorogan comme j'arrivais à sa hauteur, est-ce que tu vas en appeler de cette décision ?

— Certainement, répliquai-je. Je vais télégraphier au camarade Ordzhonikidze et protester auprès des autorités de Kharkov et de Moscou. En outre, j'en appellerai dès demain au Comité Urbain.

— Kravchenko, me dit le policier en rejetant lentement la fumée de sa cigarette, Kravchenko, crois-moi, il serait bien inutile de déranger tant de gens. Oui, bien inutile…

Je franchis la porte et me trouvai seul dans la nuit. Il faisait affreusement froid, mais je n'avais même pas le courage de boutonner mon pardessus. J'étais devenu insensible à tout.

Je promenai mon regard autour de moi, m'attendant à voir une voiture du N.K.V.D. toute prête à me cueillir, mais il n'y avait aucune voiture devant la porte et les quelques curieux qui s'étaient promis d'assister à mon arrestation en furent pour leurs frais.

Je me dirigeais lentement vers mon domicile quand je remarquai deux hommes dont je ne pouvais voir les visages, qui semblaient m'attendre, près d'un bec de gaz. « Allons, me dis-je, je vais tout de même être arrêté !… »

— Victor Andreïevitch, fit soudain l'un des deux hommes que je prenais pour des policiers, c'est nous, tes amis !

C'étaient Gushchine et Silinine.

— Je vous remercie, leur dis-je, il faut vraiment que vous soyez de bons amis, en effet, pour venir à moi dans des circonstances pareilles.

Ils m'accompagnèrent un bon bout de chemin et s'efforcèrent de me réconforter en me disant qu'ils étaient de tout cœur avec moi.

Rentré à la maison, je me mis à la parcourir en tous sens, comme si j'avais pu y découvrir quelque part une consolation. J'écrivis un télégramme pour Ordzhonikidze et le déchirai presque aussitôt, réfléchissant qu'il y avait des millions d'autres hommes dans mon cas et que je ne pourrais rien apprendre au Commissaire qu'il ne sût déjà, lui qui appartenait au Politburo de Staline. Une dernière fois – c'était bien la centième, peut-être –, je fourrageai dans mon bureau pour y découvrir un document, une « preuve » quelconque. Une preuve de quoi ? J'aurais été bien incapable de le dire.

Finalement, épuisé, je me jetai tout habillé sur mon lit. À quoi bon me dévêtir puisqu'il me faudrait peut-être me rhabiller dans une heure pour m'en aller vers mon destin, précédé d'un Tchékiste ?

Je ne pouvais pas trouver le sommeil. Une idée unique me hantait, que j'examinais sous tous les angles possibles. Au fur et à mesure que j'y réfléchissais, je sentais une immense joie m'envahir. Cette idée, c'était de me faire sauter la cervelle. Aujourd'hui encore, je demeure persuadé que si je n'ai pas mis mon « idée » en application, c'est que mon corps, trop fatigué, m'a refusé tout service en ce moment critique.

J'étais plongé dans cette rêverie morbide lorsque j'entendis un petit coup frappé à ma fenêtre. C'était un coup frappé très doucement, mais je l'entendis immédiatement, néanmoins ; il y avait si longtemps que je l'attendais ! *Les voici,* me dis-je, *c'est fini !*... Je marchai résolument vers la porte et l'ouvris toute grande. Quelle surprise ! Au lieu du Tchékiste en uniforme que je m'attendais à voir, je me trouvai devant le petit Kiriushkine, cet ancien paysan qui avait osé ne pas lever la main lors du vote des nouvelles *normes*.

— Entre, camarade, entre ! m'écriai-je, enchanté de le voir. Qu'est-ce qui peut bien t'amener chez moi au plein milieu de la nuit ?

— Je ferais peut-être mieux de ne pas entrer, remarqua Kiriushkine, je salirais tes tapis. Je sors de mon travail, tu comprends, et je suis venu à pied. Or, il fait fort mauvais marcher...

— Au diable les tapis ! Entre donc !... Donne-moi ton pardessus. Veux-tu un verre de thé ?... Comment as-tu trouvé la maison ?

— Oh ! ce n'est pas bien difficile de te trouver, Victor Andreïevitch. Ce n'est pas comme si, toi, tu t'avisais de me chercher dans nos baraques... Bon, bon, je vais entrer.

— J'ai vécu en baraquements, moi aussi, jadis, quand je travaillais aux mines, et je te prie de croire qu'ils étaient pires encore que les tiens. D'ailleurs, je ne vais sans doute pas tarder à déménager pour aller habiter une jolie petite cellule de prison.

— Justement, Victor Andreïevitch, c'est pour cela que je suis venu te voir ce soir. Le bruit de tes malheurs s'est déjà répandu et nous en avons entendu parler par des membres de notre équipe de nuit. Tous les ouvriers sont bien peinés pour toi. Ils te respectent tous beaucoup et ce qui t'est arrivé les affecte profondément. En ce qui me concerne, tu es – comment dirais-je ? – tu tiens une grande place dans ma vie. Ce n'est pas tellement parce que tu m'as donné un meilleur emploi – encore que cela m'aide à vivre un peu mieux ; c'est surtout parce que tu m'as rendu le courage de vivre à un moment où je me sentais terriblement déprimé. Je ne suis pas un homme instruit, Victor Andreïevitch, mais je fais travailler mon cerveau et j'arrive à comprendre beaucoup de choses. Il m'arrive souvent de penser à la Révolution, aux discours que l'on nous fait, à tout le reste, et de me sentir ulcéré par l'hypocrisie de l'existence. Mais je pense à la façon dont tu m'as traité, et je me console un peu en me disant qu'il y a encore de braves gens, après tout.

Je préparai du thé et le lui servis, avec du sucre et du citron. Mon visiteur se mit à déguster la boisson chaude à petites gorgées.

— Figure-toi, reprit-il, que je n'avais pas bu de thé au citron depuis quatre ans… Mais tu veux sans doute savoir ce qui m'amène chez toi ce soir ? – Eh bien voilà : je suis un homme du passé, moi, et trop insignifiant pour attirer l'attention ; de plus, je n'ai rien à perdre, ce qui fait que je ne crains pas grand-chose. Comment dites-vous cela, vous autres Communistes ? Ah oui : « Je n'ai à perdre que mes chaînes ». Alors, je me suis dit qu'on avait parfois besoin d'un plus petit que soi et que mon tour était venu, Victor Andreïevitch, de t'aider autant que je le pourrais. C'est pour cela que je suis venu… J'ai pensé que tu avais probablement besoin d'un ami loyal et dévoué. Or, je ne suis pas un héros, mais je suis prêt néanmoins à courir tous les risques qu'il faudra pour t'être utile. Peut-être veux-tu que je cache quelque chose pour toi, ou que je porte des papiers quelconques à leur destinataire, ou encore que je me charge de quelque dangereux message ? Je ne comprends rien aux théories de la politique, mais j'en connais la pratique et je suis à ton entière disposition. Tu peux avoir confiance en moi…

En dépit de la gravité de l'heure, je ne pus m'empêcher de rire. Quelle bonté véritable, quelle sensibilité profonde se cachaient chez ce brave ouvrier au cœur simple ! Il s'imaginait, dans sa candeur, que je pouvais véritablement avoir des choses à cacher, et il me proposait sa complicité !

— Écoute-moi, Kiriushkine, lui répondis-je, et crois-moi : je ne suis pas un saboteur et n'ai par conséquent rien à cacher. Les Tchékistes peuvent venir ; ma maison est comme ma conscience, elle ne renferme absolument rien de répréhensible.

— Voyons ! Je n'ai pas dit que tu étais un saboteur ! C'était seulement pour le cas où…

— Je te remercie, Kiriushkine ; tu as déjà fait beaucoup pour moi en venant me voir. Jamais de ma vie je ne t'oublierai et ta visite de ce soir sera le plus précieux souvenir que je garderai de Nikopol.

Il voulut alors prendre congé, mais je le retins pendant plus d'une heure pour parler de sa vie et de celle de ses camarades de travail. Plusieurs fois, pendant notre conversation, je dus répondre au téléphone : c'étaient des gens de l'usine qui, sans donner leur nom, désiraient savoir comment j'allais et si j'étais toujours chez moi. Je ne cherchais pas à connaître les noms de ces interlocuteurs anonymes. Je savais bien que ce système du téléphone était le moyen classique que l'on employait pour prendre des nouvelles de ceux de ses amis qu'on savait menacés d'arrestation sans courir soi-même de risques.

Lorsque Kiriushkine fut parti, je restai longtemps à songer à son cas. Il y a, me disais-je, des dizaines de millions de Kiriushkines dans cette Russie que j'aime, et chacun d'eux déteste autant que moi les Dorogans, les Gershgorns et les grands patrons de Moscou. Aucun d'eux n'est dupe, aucun ; ils attendent leur chance, simplement, ils attendent l'occasion de s'assurer enfin les droits qui leur sont dus…

Mon long entretien avec Kiriushkine et son offre bizarre de s'exposer à des dangers imaginaires pour me rendre service, tout cela m'avait fait du bien. Je décidai de fouiller la maison une dernière fois pour essayer d'y découvrir ces maudits papiers que je n'arrivais point à retrouver. Comme si j'eusse été guidé par une intuition subite, j'allai droit à un placard où j'enfermais tout un fouillis d'objets mis au rebut. Une vieille serviette de cuir était posée sur le dessus du tas, bien en évidence. Je l'avais utilisée pour la dernière fois plusieurs mois plus tôt, au cours d'un voyage à Moscou, et je l'avais reléguée dans ce placard, lors de mon retour, après l'avoir hâtivement vidée de son contenu. Par acquit de conscience, et pour qu'il soit dit que je n'avais rien négligé, j'ouvris cette serviette : elle était vide. Je la refermai

et j'allais la remettre dans le placard lorsqu'il me vint une hésitation, je ne sais pourquoi… et je l'ouvris à nouveau. J'eus cette fois l'idée de fouiller dans une petite poche de la serviette… Alors – miracle des miracles ! – j'y découvris les brouillons de mes commandes de matériel et ces fameux doubles de commandes que j'avais tant cherchés ! Pétrifié, je fixais ces petites feuilles froissées, maculées et cornées ; je n'en croyais pas mes yeux ! J'avais l'impression d'avoir gagné le gros lot de quelque splendide tombola…

Il y avait, parmi ces paperasses, les copies des calculs faits par le trust principal de l'industrie pétrolière, suivant des plans qui avaient été réduits par la suite. Pour tout esprit non prévenu, ces calculs viendraient prouver que les quantités de pièces détachées et d'outils spéciaux qui avaient été achetées se trouvaient entièrement justifiées par l'importance des commandes qui nous avaient été passées primitivement, avant qu'on eût décidé de les réduire. Ainsi que je l'avais dit, les commandes de matériel étaient contresignées par Vichnev. Il semblait donc qu'il ne restât plus rien des accusations formulées contre moi.

Si grande était ma hâte d'aller apprendre la bonne nouvelle à Brachko – et aussi à Vichnev, dont le sort était lié au mien – que je ne pus arriver à m'endormir. À la première heure, j'étais chez Brachko et j'étalais les papiers sur son bureau :

— Tiens, Piotr Petrovitch, lui dis-je d'un air faussement détaché, les voici tout de même.

— Quoi ? bondit Brachko, les papiers ?

— Oui, les fameux papiers !

Longuement, minutieusement, le Directeur examina les feuillets que je lui apportais ; son visage s'éclairait graduellement au fur et à mesure qu'il les parcourait. Finalement, il eut un sourire joyeux :

— Victor Andreïevitch, s'écria-t-il, tu es le plus veinard des hommes ! Tu dois être né sous une heureuse étoile ! Il faut prévenir immédiatement ce malheureux Vichnev, qui est presque fou d'inquiétude… C'est égal, je suis bien heureux de ce qui arrive là. Je le suis pour toi, pour Vichnev, pour moi-même…

Dans les ateliers, les ouvriers me regardaient avec un étonnement non dissimulé, le bruit de mon arrestation s'étant répandu dans la nuit. Beaucoup d'hommes me dédiaient des sourires et quelques-uns s'arrangèrent même pour me glisser quelques mots amicaux au moment où je passais devant leur établi.

Je fis faire plusieurs jeux de photographies des précieux papiers et j'en remis un à Brachko et un à Vichnev. J'en confiai un troisième à un ami sûr, accompagné d'une déclaration très soigneusement rédigée dans laquelle je montrais comment les doubles de commandes de matériel pulvérisaient les pseudo-charges réunies contre moi. Si l'on venait à m'arrêter, mon dépositaire ferait tenir ces preuves de mon innocence au Comité Central de Moscou.

J'écrivis au Commissaire Ordzhonikidze pour lui faire part de mes difficultés et j'informai également Ivanchenko, chef du *Trubostal,* des accusations qui avaient été fabriquées de toutes pièces pour me perdre. Après quoi, j'en appelai en bonne et due forme au Comité Urbain du Parti de la sentence d'expulsion prononcée contre moi par le Comité de l'usine. Immédiatement, le camarade Filline convoqua les membres du bureau du Comité Urbain en séance spéciale.

« L'affaire Kravchenko », pendant ce temps, était devenue fameuse dans tout Nikopol. Si l'on s'occupait autant de moi, c'était évidemment parce que ma position de directeur du plus important atelier de tubes me désignait à l'attention générale, mais aussi – et même surtout – parce que l'énergie exceptionnelle que je déployais pour me défendre rendait mon cas particulièrement intéressant.

J'incline à penser, d'ailleurs, que c'est le retentissement considérable de mon affaire qui me permit de me disculper finalement et de sauver ma peau. En effet, puisque l'on avait commencé en m'attaquant ouvertement, il devenait de plus en plus difficile, pour la police et pour les gens du Parti, de m'« expédier » clandestinement. Les autorités s'imaginaient m'avoir pris la main dans le sac et croyaient me convaincre sans peine d'une foule de crimes : père menchevik, accumulation inutile d'un « trésor » d'outillage, protection clandestine d'un groupe « d'ennemis du Peuple », etc. Mes ennemis s'étaient jugés très forts et ils avaient cru pouvoir se payer le luxe de m'anéantir publiquement et « légalement ». C'était de leur part une lourde faute stratégique. Dorogan, Los et consorts n'allaient pas tarder à déplorer amèrement cette erreur.

Dans l'immeuble de la grand-rue de Nikopol qui servait de siège au Parti, au bord du Dniepr, le bureau du Comité Urbain était réuni au grand complet, ce soir-là, pour me juger. Sauf Dorogan et Brachko, tous les membres du Bureau étaient d'ailleurs des personnages nouveaux, nommés en remplacement des victimes de la dernière *purge* qui, en moins de deux mois, avait « nettoyé » le plus important organisme gouvernemental de cette région industrielle d'importance vitale.

Los refit l'historique des faits qui m'étaient reprochés, en commençant, naturellement, par ramener sur le tapis l'histoire de mon père, « le Menchevik ». Filline le laissa parler jusqu'au bout, puis donna lecture des lettres et témoignages divers que mon père avait recueillis pour sa justification.

— Ces déclarations, remarqua-t-il, émanent de bons Communistes qui ne partagent pas les idées politiques de Kravchenko père – leur témoignage n'en a donc que plus de valeur. En outre, camarades membres du Bureau, j'ai reçu au courrier d'aujourd'hui des copies de pièces d'archives extrêmement intéressantes : ce sont les copies des rapports des policiers tsaristes concernant l'activité révolutionnaire de Kravchenko père, ainsi que ses divers séjours en prison. Voici ces pièces : je les tiens à la disposition de toute personne désireuse de les examiner. Je les ai moi-même étudiées très attentivement et je puis affirmer que Kravchenko père, loin d'être un Menchevik, est incontestablement un héros révolutionnaire qui n'appartint jamais à aucun parti.

Je vis Dorogan froncer furieusement le sourcil en tirant de sa cigarette d'énormes bouffées de fumée. À quoi pensait-il encore et que pouvait-il bien manigancer contre moi ? Je ne cessai de me le demander pendant tout le meeting.

Voilà maintenant que Los en arrivait à l'inculpation principale, le sabotage :

— Kravchenko et Brachko ont parlé de certains documents qui réduiraient à néant l'accusation de sabotage, déclara-t-il, mais ce ne sont que des mots. S'ils n'ont pas d'autres preuves…

— Mais si, camarade Los, nous les avons ! interrompit Brachko. Les voici !

Ce coup de théâtre fit un tel effet sur Dorogan que le policier se dressa d'un bond ; puis il parut réfléchir et se rassit. Quant à Los, il était resté bouche ouverte, mais sans voix.

Brachko étala sur la table les doubles des bons de commande et montra brièvement comment ces pièces détruisaient complètement les charges relevées contre moi et venaient, du même coup, innocenter Vichnev.

— Pour moi, dit Filline sans chercher à dissimuler sa satisfaction, j'estime que ces documents disculpent entièrement Kravchenko.

Les débats, néanmoins, durèrent plusieurs heures encore. Los avait entrepris de réciter de longues listes de noms : ingénieurs, techniciens et fonctionnaires divers. Tous ces gens-là avaient été arrêtés ; or – et il insistait sur ce point – ils étaient tous de mes amis. Los mettait

tant de zèle à m'incriminer et il le faisait si maladroitement que Dorogan lui-même, blessé dans son orgueil professionnel, ne put s'empêcher d'en faire la remarque : « Ma parole, murmura-t-il, tu m'enlèves le pain de la bouche, Los ! »... Tout le monde se mit à rire, sauf Los qui devint rouge comme une pivoine. Son ambitieux projet de super-vigilance semblait décidément voué à l'échec et l'on sentait qu'il en souffrait. S'il avait espéré améliorer sa position auprès du Parti et du N.K.V.D. en pêchant un gros poisson dans les eaux troubles de la « grande purge », il avait lamentablement manqué son affaire.

Après l'exposé des « preuves » de ma culpabilité, divers membres du Bureau exprimèrent leur opinion sur l'affaire. La plupart se prononçaient en faveur de ma « réhabilitation ». C'est triste à dire, mais ce beau résultat ne venait pas tellement de l'indigence des charges relevées contre moi et de la fragilité de l'accusation en général ; il procédait bien plutôt de l'attitude de Filline qui avait donné le ton, dictant ainsi leurs réactions à ses pusillanimes collègues.

Finalement, on me donna la parole :

— Camarades, déclarai-je, je n'ai pas grand-chose à ajouter. Il est exact que beaucoup d'hommes qui travaillaient avec moi ou auprès de moi ont été arrêtés ; mais il ne faut pas oublier que mon rôle à moi consiste à engager ou à congédier des gens en me basant uniquement sur l'a qualité de leur travail. L'examen de leur passé politique ne relève pas de ma compétence. Pour les questions de ce genre, je m'en remets aux personnalités compétentes, le camarade Dorogan par exemple, dont le rôle consiste justement à faire le nécessaire en pareil cas... Ce que je voudrais faire, moi, c'est tirer la moralité de mon propre « cas ». Que serait-il arrivé si l'on n'avait pas découvert les doubles de commandes ? Que serait-il arrivé si les archives de la police tsariste avaient été détruites ? J'aurais alors été condamné, en dépit de mon innocence. Puis-je exprimer l'espoir que l'on se montre dorénavant plus prudent en pareille matière et que l'on s'entoure de quelques précautions avant de lancer de sérieuses accusations contre n'importe quel camarade ?

Dorogan salua cette dernière phrase d'une grimace de dégoût.

Brachko proposa de repousser la demande d'expulsion faite contre moi par le Comité d'Usine et tout le monde fut de cet avis, à l'exception de Los et de Dorogan, qui s'abstinrent de voter.

Et soudain, quelqu'un proposa une nouvelle motion : que l'on adressât un blâme au camarade Kravchenko. On avait abandonné les charges principales qui avaient été retenues contre moi, expliqua ce bon apôtre, mais je m'étais montré grossier vis-à-vis de fonctionnaires du Parti et des *trade-unions,* ce qui réclamait une sanction. Je compris alors que cette proposition n'avait d'autre but que d'adoucir un peu l'humiliation cuisante du camarade Dorogan.

À ma vive surprise, Filline lui-même vota pour le blâme. Cette conduite de sa part ne pouvait se justifier que par l'attitude de Dorogan dont le mufle de brute se renfrognait de plus en plus. Après s'être fait mon champion, Filline, en Communiste d'expérience, s'efforçait maintenant d'apaiser le courroux du N.K.V.D. C'est en vain que j'essayai de protester : le blâme fut voté.

Je rentrai chez moi en compagnie de Brachko. Nous étions fort satisfaits du résultat de la soirée, mais je souffrais cruellement du blâme qui m'avait été infligé. C'était une tache dans mon dossier, une tache qu'il ne serait peut-être pas facile de faire disparaître.

— Pour l'amour du ciel, Victor, moque-toi de tout cela ! me dit Brachko. Tu as sauvé ta peau, c'est le principal, et tu peux remercier Allah d'être toujours en vie et en liberté !

Je passai une grande partie de la nuit à écrire à ma famille, à mes amis, à mes supérieurs de Kharkov et de Moscou pour les mettre au courant de ma « bonne fortune ». Mais je me

gardais bien de nourrir un optimisme exagéré, car le N.K.V.D., je le savais, n'allait pas se résigner aussi facilement à me laisser tranquille.

*
* *

Le tour favorable qu'avait pris mon affaire n'était qu'une exception : partout ailleurs, dans toute la Russie, la *purge* continuait d'exercer des ravages sans cesse accrus. À Moscou, on poursuivait le « jugement-manifestation » de Radek, Sokolnikov, Piatakov et autres « vieux Bolcheviks ». Pendant toute une semaine, les journaux publièrent des pages entières consacrées aux effrayants « aveux » de ces misérables ; puis vinrent les inévitables condamnations et les exécutions.

Dans notre usine, comme dans tous les établissements et institutions diverses du pays, on organisa un meeting monstre pour célébrer le châtiment de ces saboteurs, de ces espions, de ces « chiens enragés »... Au cours de ce meeting, Los proposa à l'approbation des assistants une motion soigneusement préfabriquée : « Les ouvriers, employés et ingénieurs de l'Usine Métallurgique de Nikopol saluent les décisions prises par le Tribunal Soviétique contre les ennemis du Peuple. La vigilance du Parti et du Gouvernement a réussi à exterminer les espions, les *déviationnistes* et les agents du Capitalisme qui menaçaient l'heureuse existence que nous menons grâce à la Constitution Stalinienne. Vive notre Chef, vive notre Maître adoré, le camarade Staline ! »

Les milliers d'hommes et de femmes rassemblés dans la salle levèrent la main sans discuter et la motion adulatrice fut votée ; puis l'orchestre attaqua l'*Internationale*. Des banderoles de calicot rouge, tendues tout autour de la salle, proclamaient les douceurs de la « vie heureuse » devant cette foule apathique, mal nourrie et abrutie de travail, devant ces « masses » totalement privées de ressort et d'énergie spirituelle. Différents orateurs se succédèrent qui nous offrirent une nouvelle mouture des éditoriaux publiés dans la presse locale du matin – lesquels n'étaient eux-mêmes que de grossiers démarquages d'autres éditoriaux parus dans les journaux de Moscou. Beaucoup d'assistants bâillaient ; d'autres, même, dormaient carrément... Le rituel enfin parachevé, les assistants quittèrent la salle et chacun regagna son domicile ou son atelier. Les orateurs n'avaient convaincu personne ; ils n'avaient même pas réussi à éveiller l'intérêt de leur auditoire...

J'ignore s'il y eut un seul homme, dans toute la Russie, pour croire aux « aveux » extravagants des condamnés de Moscou – si oui, je n'ai jamais rencontré cet homme-là. Bien des années plus tard, cependant, lorsque j'allai à l'étranger, je découvris que beaucoup de citoyens des autres pays – en particulier des Américains « libéraux » – avaient avalé sans aucune difficulté ces bourdes macabres. Des producteurs de films d'un pays capitaliste avaient même poussé la candeur jusqu'à tourner une bande absolument stupide en se basant sur les sornettes propagées par le N.K.V.D, auxquelles ils croyaient dur comme fer !

Parmi les accusés du dernier procès de Moscou, c'était Piatakov que je connaissais le mieux, puisqu'il avait été le premier assistant d'Ordzhonikidze. J'avais été le voir personnellement plusieurs fois pour des questions de travail et j'avais assisté à des conférences présidées par lui. De haute taille, plein de dignité dans le maintien, il avait un grand front bombé de penseur et portait une longue barbe. Les décisions que je l'avais vu prendre, soit dans le privé, soit au cours des conférences, m'avaient toujours paru honnêtes et sensées. Il ne se contentait jamais de renseignements de seconde main et prenait lui-même la règle à calcul pour tout vérifier avant d'autoriser un travail ou des dépenses quelconques.

Le Piatakov que j'avais connu ne présentait donc pas la moindre ressemblance avec le « criminel » mis en jugement à Moscou, ni avec celui que nous décrivait un étrange roman américain, *Mission à Moscou,* que j'eus l'occasion de lire plus tard avec une véritable stupéfaction. La nature de mon propre travail m'amenait en contact avec des centaines d'hommes appartenant aux industries et aux usines mêmes où l'on prétendait que Piatakov avait commis ses « sabotages » ; aucun d'eux ne crut jamais un mot des accusations formulées contre lui.

Le sabotage « avoué » par Piatakov se serait exercé surtout dans le domaine de la construction industrielle. Le fonctionnaire placé sous les ordres de Piatakov et directement chargé de faire exécuter tous les travaux de construction était un certain C. Z. Guinsbourg, chef du Bureau Principal de la Construction pour l'Industrie Lourde. Chaque détail du travail passait par ses mains. Si, pendant des années, on avait perpétré dans ce domaine particulier des sabotages d'une importance aussi considérable que l'avait affirmé au procès le Procureur Vichinski, il fallait donc admettre que la chose avait été faite avec la complicité active de Guinsbourg. Or, non seulement ce Guinsbourg ne fut pas inquiété le moins du monde, mais on évita même de prononcer son nom au cours du procès, alors qu'on examinait dans le plus grand détail des projets qui avaient été élaborés sous sa propre direction ! Après le procès, Staline nomma Guinsbourg Commissaire à la Construction Industrielle et, lorsque je le rencontrai pour la dernière fois, il avait la poitrine bardée de médailles, de décorations, de crachats et d'étoiles de toutes sortes…

Dans l'industrie soviétique, on admit d'une façon générale que Guinsbourg avait joué dans cette affaire le rôle d'agent provocateur et que le plus clair de son travail de « constructeur » consistait à échafauder des « preuves » de sa façon qui seraient utilisées au cours des procès sensationnels. Guinsbourg, somme toute, n'était que le pourvoyeur ordinaire du Procureur Vichinski…

Nikolaï Golubenko, autre victime des procès de Moscou, que j'avais également connu pendant des années, fut sommairement exécuté à Kharkov sans même avoir été jugé. On l'accusait mensongèrement d'avoir été l'un des chefs d'un « centre terroriste » dont les membres se proposaient d'assassiner les autorités du Politburo ! On affirmait, notamment, qu'il avait « avoué » son projet de tuer Kossior, membre du Politburo, et Postishev, secrétaire du Parti Communiste Ukrainien. Or, peu de temps après l'exécution de Golubenko, Kossior et Postishev furent arrêtés tous deux par le N.K.V.D. ! Médusés et perplexes, les membres du Parti se demandèrent alors si les deux hommes, qui étaient de proches collaborateurs de Staline, n'avaient pas été les complices de Golubenko dans la préparation de leur propre assassinat !

Golubenko avait été quelque temps directeur du *combinat* Petrovski-Lénine de Dniepropetrovsk et j'avais eu l'occasion, à cette époque, de le voir et de lui parler fréquemment. Il était courageux et franc, et le seul crime que l'on pût lui reprocher était de s'être constamment élevé contre le bain de sang dans lequel on plongeait notre pays. La dernière fois que je l'avais rencontré – il était alors président du Soviet de Dniepropetrovsk – il savait certainement le sort qui l'attendait et n'ignorait pas qu'il n'était plus qu'un cadavre vivant. C'est du moins la seule raison que je puisse trouver pour expliquer la franchise totale avec laquelle il m'avait parlé lors de cette ultime entrevue.

Le pogrome qui ravageait le Parti Communiste, m'avait-il déclaré en substance, avait pour but de parachever la « liquidation » de toute pensée libre, et même de tout sentiment libre, dans notre pays. Staline terminait par ce moyen la contre-révolution qu'il avait à cœur de mener à bout pour supprimer le reste de pouvoir que gardait encore le Comité Central du

Parti ainsi que les derniers vestiges d'influence et de prestige auprès des masses qu'avaient pu conserver les hommes qui avaient fait naguère la Révolution. Débarrassé de tout cela, le Politburo – c'est-à-dire, pratiquement, Staline lui-même – pourrait gouverner en dictateur absolu.

Golubenko ne dirigeait aucune « organisation terroriste » – on n'avait d'ailleurs pas un seul acte de terrorisme à lui reprocher –, mais il était l'ennemi de la contre-révolution et méprisait le dictateur qui l'avait ordonné. L'assassinat officiel du malheureux Golubenko avait donc une signification particulièrement grave : c'était un acte de guerre commis par Staline, qui n'hésitait pas à verser autant de sang qu'il le fallait pour conquérir définitivement un pouvoir illimité.

Golubenko, Piatakov, et peut-être aussi Kossior et Postishev n'avaient pas voulu s'incliner sans murmurer devant l'absolutisme stalinien : c'était tout leur « crime ». Quant aux millions d'individus, Communistes ou non, qui avaient été « liquidés » au cours de la *super-purge,* ils n'avaient même pas commis ce crime-là. Plus tard, j'appris avec horreur que ces infortunées victimes avaient été baptisées, en pays étranger, « membres de la cinquième colonne ». Ceux qui ont dit cela n'étaient que des pleutres et des sots. Imagine-t-on une « cinquième colonne » forte de neuf ou dix millions d'individus, et groupant dans ses rangs soixante ou quatre-vingts pour cent des principaux leaders du Parti, des Komsomols, de l'Armée, de l'Agriculture et de l'Industrie ? – C'est plus qu'absurde : c'est grotesque.

Pendant le procès de Patakov, on accusa un certain Shestov d'avoir comploté l'assassinat de P. Eiche, le Secrétaire du Parti pour la Sibérie. Shestov fut exécuté, mais l'on ne tarda pas à arrêter Eiche lui-même. L'assistant du Procureur Vichinski, Matulevitch, avait mené le procès tambour battant et largement contribué à envoyer les accusés devant le peloton ; or, peu après le jugement, on l'arrêta, lui aussi ! Ce procès retentissant était l'œuvre d'Henri Yagoda, l'impitoyable chef du N.K.V.D. ; à peine venait-il de s'achever qu'on arrêtait Yagoda et ses principaux collaborateurs pour les fusiller à leur tour ! La plupart des hommes qui avaient contribué à élaborer la nouvelle Constitution Stalinienne étaient maintenant morts ou emprisonnés. Bientôt, on arrêtait les principaux chefs de l'Armée Rouge, y compris le général Tukhatchevski, fameux dans le monde entier, et on les fusillait en bloc après les avoir « jugés » à huis clos. Très vite aussi, la plupart des « juges » de ces malheureux étaient à leur tour passés par les armes ! Apparemment donc, tous les citoyens du pays faisaient partie de la « cinquième colonne » – tous, sauf Staline, Molotov et l'ambassadeur américain Davies.

Pour moi, je m'étais tiré d'affaire avec un simple blâme, mais cela ne m'empêchait pas de souffrir des horreurs que je voyais autour de moi, des arrestations et des disparitions incessantes qui venaient décimer le personnel de mes bureaux et de mes ateliers. Pour éviter de trop penser à tout cela, ce qui risquait de me faire perdre la raison, je me plongeais de plus en plus dans mon travail, trimant parfois pendant quatorze, dix-huit ou même vingt heures sans interruption. Pourtant, je n'avais plus de satisfaction dans mon travail, plus de vie personnelle digne de ce nom et plus d'espoir dans l'avenir de mon pays.

Quand le drame de février 1937 vint s'abattre sur moi, j'étais à mon bureau, je m'en souviens, en train de rédiger un rapport sur la fabrication que je comptais adresser à Ivanchenko et à Ordzhonikidze. Tout à coup, l'un de mes assistants fit irruption dans la pièce, le visage baigné de larmes :

— Victor Andreïevitch, m'annonça-t-il sans préambule, Sergo Ordzhonikidze vient de mourir ! Quel malheur !

Je restai sans mouvement et sans voix, comme paralysé. Des larmes ruisselaient sur mes joues. J'avais perdu mon ami et mon protecteur…

Le lendemain même, Gershgorn m'appelait au téléphone :

— Quelle catastrophe ! me dit-il, ton grand protecteur de Moscou n'est plus !... Il vaudrait peut-être mieux que nous nous rencontrions sans tarder, toi et moi, pour bavarder un peu de choses et d'autres, pas vrai ?

La digue qui me protégeait venait de s'écrouler ; déjà, je sentais les flots orageux ballotter ma pauvre carcasse.

À LA RECHERCHE DE LA JUSTICE

À l'usine, c'est moi qui fus chargé de prononcer l'éloge funèbre d'Ordzhonikidze devant le meeting de masses organisé à cette occasion. Pour la première fois, au cours d'une réunion de ce genre, je pouvais enfin parler en toute sincérité, du fond de mon cœur. Il y avait sept ans, sept ans déjà qu'Ordzhonikidze m'avait choisi et formé pour faire de moi un membre de notre *intelligentsia* de techniciens et je n'ignorais pas, naturellement, qu'il avait agi de même pour des milliers d'autres jeunes hommes qu'il avait protégés de son influence et utilisés au mieux des intérêts du pays.

L'émotion sincère avec laquelle je déplorais sa perte était probablement communicative, car des douzaines de personnes, dans l'auditoire, se mirent à sangloter sans fausse honte en écoutant mon allocution. Ces « masses » qui subissaient passivement et sans émotion apparente les bains de sang que nous avaient valus les procès politiques et la Constitution nouvelle étaient donc encore capables d'éprouver des sentiments humains ; les vieilles sources de l'émotivité russe n'étaient pas encore complètement taries…

Les journaux consacrèrent au défunt Commissaire un long article nécrologique, véritable panégyrique, qui portait la signature de Staline et de *dix-neuf* autres grands leaders. Le Politburo nomma une commission formée de *sept* fonctionnaires très distingués appartenant à l'industrie et au Gouvernement pour organiser les funérailles officielles du disparu. *Quatre* médecins éminents certifièrent que le décès d'Ordzhonikidze était dû à une « paralysie du cœur »… Tous ces chiffres se gravèrent dans ma mémoire et ils peuvent me servir aujourd'hui à démontrer la sinistre arithmétique politique qu'on appliquait à cette époque. L'année même de la mort du Commissaire, neuf seulement des vingt signataires de son panégyrique étaient encore vivants et en liberté ; les onze autres avaient été fusillés, s'étaient suicidés ou pourrissaient dans quelque prison. Sur les sept membres du comité chargé d'organiser les funérailles, il n'en restait plus que deux ; des cinq autres, l'un s'était suicidé, trois avaient été exécutés et le dernier avait été enterré vivant dans une colonie de travail forcé. Enfin, des quatre médecins, un seul avait survécu – encore cet unique rescapé vivait-il dans la terreur constante de la « liquidation »…

Si l'on avait jugé nécessaire de publier un certificat médical circonstancié précisant les causes du décès d'Ordzhonikidze, c'est que le peuple russe – et singulièrement les membres du Parti – ne croyait plus qu'un chef puisse mourir de mort naturelle. Ce scepticisme se justifiait par de nombreux décès étranges, tel celui de Nadezhda Alleluïeva, la jeune femme de Staline, survenu quelques années auparavant.

À l'époque, on avait déployé des efforts prodigieux pour cacher les circonstances dans lesquelles s'était produit ce trépas subit, mais plusieurs détails sensationnels se rattachant à l'événement s'étaient pourtant propagés au moins dans les milieux officiels les mieux informés.

Alleluïeva était la fille d'un révolutionnaire d'avant 1917 et elle avait apparemment hérité de lui quelques-uns de ses préjugés démodés à l'encontre du système de terreur généralisé. La collectivisation forcée, notamment, bien qu'elle eût été ordonnée par Staline lui-même, le père de ses deux enfants, lui avait paru inadmissible. Or, elle ne se contentait pas d'exprimer son opinion dans le cercle restreint de sa famille ; elle l'exprimait aussi, en toute liberté, aux meetings du Parti qui se tenaient à l'Académie dont elle suivait les cours et n'hésitait pas à se livrer à des attaques réitérées contre les méthodes politiques de son époux.

Malgré les précautions prises pour empêcher ces incidents de transpirer, les hauts fonctionnaires du régime, tout aussi friands de scandales et d'intrigues que leurs prédécesseurs du temps des Romanoffs, n'avaient pas tardé à en être informés. Aussi ne fut-on nullement surpris d'apprendre la mort d'Alleluïeva la révoltée ; on se contenta de se demander si elle avait mis fin à ses jours elle-même ou si elle avait été empoisonnée sur l'ordre de Staline.

Voilà pourquoi, malgré le certificat signé par les quatre médecins, les véritables causes de la mort d'Ordzhonikidze faisaient l'objet dans le public de bien des suppositions diverses. Il se trouve que je connais la plupart des véritables circonstances de cette mort. Le temps n'est pas encore venu de révéler mes sources d'information – je ne pourrais le faire sans condamner certaines personnes à la torture et à la mort – mais je veux au moins résumer ici les principaux faits venus à ma connaissance. Les dernières années de la vie du Commissaire ont eu tant d'influence sur ma propre existence que j'estime de mon devoir de dire ce que je sais.

Depuis longtemps, Ordhzonikidze souffrait d'un asthme aigu, ainsi que d'une grave affection du rein droit. Il plaisantait volontiers sur sa propre santé, mais je me souviens l'avoir vu souvent tout près de s'évanouir, après une longue journée de travail pendant laquelle il n'avait cessé de souffrir cruellement. En 1936, quand se déchaîna la *super-purge* qui allait balayer des milliers de ses amis et de ses collègues du Parti et de l'Industrie Lourde, il protesta violemment auprès de Staline, se battit comme un tigre avec le N.K.V.D. et n'hésita pas à susciter d'orageux incidents aux réunions du Politburo. Tout cela ne pouvait avoir sur son état de santé que les plus désastreux effets, mais ce qui vint lui porter le coup fatal, ce fut l'arrestation de Piatakov, son plus proche collaborateur.

L'un de mes amis se trouvait dans le bureau d'Ordzhonikidze lorsqu'on vint lui apprendre l'arrestation d'un ingénieur distingué, chef de l'un des grands trusts contrôlés par lui. Rouge de colère, les yeux hors de la tête, le Commissaire se mit à jurer comme peut seul le faire un Géorgien doué d'un tempérament comme le sien. Yagoda, chef du N.K.V.D. et principal artisan des horreurs de la *super-purge,* venait alors d'être exécuté ; on lui avait donné pour successeur un homme universellement détesté, Yezhov. C'est donc à ce dernier personnage que s'adressa Ordzhonikidze ; décrochant le téléphone, il appela le nouveau chef du N.K.V.D. et lui demanda, dans les termes les plus énergiques, comment il avait eu l'audace d'arrêter l'un de ses ingénieurs sans solliciter d'abord son autorisation :

— Morveux ! hurlait-il dans l'appareil, espèce de sale petit crachat ! Comment as-tu osé ?... J'exige que tu m'envoies immédiatement le dossier de cette affaire, au grand complet, et sans traîner, hein ?

Puis il appela Staline, sur la ligne directe dont disposaient les grands chefs de la dictature ; tremblant, les yeux injectés de sang, il portait la main sans arrêt à son côté droit où le rein malade s'était réveillé.

— Koba, demanda-t-il à Staline – Koba est le petit nom qu'on donne au dictateur dans l'intimité – pourquoi permets-tu aux gens du N.K.V.D. d'arrêter mes hommes sans m'en informer ?

Il y eut un long silence, pendant que Staline s'expliquait à l'autre bout du fil ; puis Ordzhonikidze l'interrompit soudain :

— J'exige que tout cela cesse ! Assez de dictature ! Je suis encore membre du Politburo, que diable ! Si c'est la dernière chose que je puis faire avant de mourir, je vais mener un sérieux tapage, Koba, je t'en préviens !

Après cette violente sortie, il raccrocha brutalement l'appareil et s'effondra sur son siège, tout frémissant d'une colère impuissante.

De telles scènes, qui se renouvelaient presque chaque jour, sapaient lentement la résistance du Géorgien. Il tint parole et fit esclandre sur esclandre aux réunions du Politburo. Kossior, Rudzutak, Chubar et Antipov le soutenaient généralement dans ses violentes revendications, mais on les arrêta tous les quatre et ils disparurent pendant le cours de la *purge*. Bientôt, Ordzhonikidze fut trop malade pour assister aux réunions, mais il ne renonça pas à la lutte : de sa chambre de malade, il téléphonait sans arrêt, insistant furieusement pour qu'on lui accordât la grâce ou la libération de tel ou tel malheureux qui avait travaillé sous ses ordres et dont il pouvait se porter garant.

Pendant la dernière maladie du Commissaire, sa femme, Zinaïda, qu'il chérissait tendrement, ne fut même pas autorisée à le voir. Des soldats du N.K.V.D., sous couleur de le « protéger », empêchaient ses amis de parvenir jusqu'à lui. Les seuls visiteurs qu'on lui permît de recevoir étaient Mikoïan et Vorochilov, tous deux membres du Politburo. Ils s'efforcèrent à plusieurs reprises d'amener le malade à faire sa paix avec Staline en reconnaissant le bien-fondé de la grande *purge* ; mais ces exhortations n'avaient d'autre résultat que d'amener finalement de violentes disputes.

Bien que trop malade pour marcher, le Commissaire, à cette époque, n'était pas en danger de mort et il aurait pu traîner de la sorte pendant des années encore. De son lit, il dictait des lettres adressées au Comité Central et au Politburo. Il réclamait inlassablement une réunion plénière du Comité Central, au cours de laquelle on examinerait la situation du pays et on aviserait à faire cesser les ravages meurtriers des exactions politiques. Toutes ces lettres étaient pleines de la plus ardente sincérité ; si elles ont été conservées, les historiens de l'avenir y trouveront la condamnation motivée et détaillée de la contre-révolution stalinienne, prononcée par la bouche autorisée de celui qui exécuta le premier Plan Quinquennal.

Deux jours plus tard, à la profonde surprise de sa famille et de ses médecins traitants, Ordzhonikidze mourut. Certains supposent qu'il s'empoisonna dans un moment de désespoir ; d'autres croient plutôt qu'il fut empoisonné par le Dr Lévine – ce praticien qui avoua par la suite l'empoisonnement de Maxime Gorki. Les personnes bien informées de qui je tiens les renseignements qui précèdent n'ont pas le moindre doute, en tout cas, que le Commissaire a été assassiné.

S'il en est ainsi, les grandioses funérailles d'Ordzhonikidze et les panégyriques émus dont on fit retentir tout le pays ne seraient donc que de répugnantes manifestations d'hypocrisie. Sur les photographies des obsèques publiées par les journaux, on voyait la veuve du Commissaire aux côtés de Staline – elle que les sbires du N.K.V.D. avaient empêchée de voir son mari. Au cours des années qui suivirent, on s'employa à faire le silence autour du nom d'Ordzhonikidze et, finalement, on en vint à ne plus le prononcer qu'exceptionnellement. Les villes, les rues et les usines qui portaient son nom ont été rebaptisées l'une après l'autre, de sorte que les très jeunes Communistes ne savent même plus qui était Sergo Ordzhonikidze.

Le nouveau Commissaire, nommé en remplacement du Géorgien, était un certain Valérien Mezhlauk. Je fus très surpris lorsqu'il me convoqua auprès de lui, à Moscou, par lettre personnelle. Que pouvait-il bien me vouloir ?

Mezhlauk s'efforçait apparemment de recenser le personnel technique disponible, après les ravages exercés par la *purge,* afin de savoir sur quels collaborateurs il pouvait compter au moment où il prenait en mains les rênes de l'industrie lourde du pays.

C'était un bel homme, solidement planté, qui possédait les manières et l'allure d'un véritable Européen ; il est vrai qu'il avait longtemps vécu à l'étranger. Fort capable en tant qu'administrateur, ses pouvoirs politiques et son influence étaient néanmoins très limités ; sans doute Staline avait-il pris bien garde de ne pas donner pour successeur à Ordzhonikidze un personnage d'esprit aussi « indépendant » que le Géorgien.

— Camarade Kravchenko, me dit le nouveau Commissaire, j'ai l'intention de te mettre à la tête d'une de nos plus importantes usines. Ton travail à Nikopol t'y donne droit. Qu'en dis-tu ?

— Puis-je me permettre de te demander, camarade Commissaire, qui m'a recommandé auprès de toi ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Eh bien parce que, vois-tu, j'ai en ce moment des quantités d'ennuis politiques à Nikopol. On m'a accusé de sabotage et autres crimes. Je pensais qu'il valait mieux que tu le saches avant de me confier un poste plus important.

Et je lui fis un récit détaillé de mes récentes vicissitudes.

— Bizarre… C'est bizarre qu'on ne m'ait rien dit de tout cela, fit Mezhlauk en haussant les épaules. Après tout, tu as peut-être raison, Kravchenko : laissons pour l'instant les choses comme elles sont.

J'eus l'occasion, par la suite, de remercier une fois de plus ma bonne étoile car le nouveau Commissaire ne tarda pas à être arrêté. Il disparut comme si la terre l'eût englouti, suivi de près par son frère Ivan. S'il m'avait confié le poste important qu'il se proposait tout d'abord de me donner, cette faveur m'aurait vraisemblablement coûté cher.

Dans les premiers jours de mars, Staline prononça devant le Comité Central un important discours qui fut publié *in extenso*. Comme toujours en pareille circonstance, les mots tombés de la bouche du leader furent longuement remâchés par des propagandistes divers au cours d'innombrables meetings populaires et conclaves du Parti. La presse et la radio, à chaque instant, citaient des passages du grand discours en y applaudissant bruyamment. Mais tout ce tapage que menaient les membres de la bande à Staline n'arrivait pas à nous faire oublier le point essentiel de son discours : la *purge* actuelle, avait déclaré le dictateur, pour terrible qu'elle fût, n'était qu'un commencement ; on allait incessamment faire plus et mieux encore !

« À des degrés divers, avait dit Staline, le sabotage et la division ont gagné pratiquement tous nos organismes… Le Parti semble avoir oublié que le pouvoir soviétique n'a conquis qu'un sixième du monde et qu'il en reste encore cinq sixièmes aux mains des États Capitalistes… Tant que nous serons entourés de nations capitalistes, nous continuerons d'avoir chez nous des saboteurs, des réactionnaires et des espions… »

C'était une déclaration de guerre à peine voilée à tous les organismes du pays et à tous ceux qui, maintenant ou dans l'avenir, pourraient trouver mauvais son absolutisme. Ceux d'entre nous qui ne possédaient pas une foi communiste assez solide auraient beau travailler dur et obtenir de brillants résultats, ils n'échapperaient pas pour cela aux poursuites, nous prévint Staline. « Le vrai saboteur, affirmait-il, s'efforce parfois d'obtenir de bons résultats dans son travail ; c'est indispensable pour lui s'il veut conserver son emploi et continuer à saboter… Il nous faudra extirper ces gens-là de notre sein, les réduire et les broyer sans relâche et sans merci, car ce sont des ennemis de la classe ouvrière et des traîtres à leur patrie ! »

Après de telles paroles, tous les sadiques, tous les fanatiques qui fourmillaient dans chaque organisme du pays n'avaient plus qu'à se ruer à la curée : les pires atrocités devenaient licites. Chez nous, les premiers résultats de cette situation se firent bientôt sentir. Quelques jours après le discours de Staline, on arrêtait le directeur d'une grande usine de machines agricoles

avec tous ses collaborateurs. Le personnel administratif et technique des mines de manganèse de Nikopol et de toutes les autres entreprises de la région se trouva décimé en un clin d'œil.

Un matin, comme j'arrivais à l'usine, je trouvai Brachko qui m'attendait, plein de terreur :

— Victor Andreïevitch, m'annonça-t-il tristement, le camarade Filline, secrétaire du Comité Urbain, a été arrêté la nuit dernière.

Un peu plus tard, le camarade Los m'appelait au téléphone ; au son de sa voix, on le devinait triomphant :

— Eh bien, camarade, me dit-il joyeusement, il va falloir que le Comité Urbain étudie à nouveau ton affaire ! La dernière fois, c'était Filline, cet ennemi du peuple, qui t'avait sauvé. Mais ce coup-ci, nous allons nous occuper de toi sérieusement, n'aie pas peur !

Je croyais avoir terminé mon séjour en Purgatoire. – Il était à peine commencé.

*
* *

Gershgorn, on s'en souvient, m'avait dit que nous nous rencontrerions pour « bavarder un peu ». L'heure de cette petite conversation avait maintenant sonné.

Lorsque je me présentai au siège du N.K.V.D., à onze heures du soir, comme l'exigeait ma convocation, Gershgorn n'était pas encore arrivé. Tout en patientant dans une salle d'attente pleine de monde, je m'efforçais fiévreusement de deviner le sort qui m'était réservé. Quel piège diabolique ces monstres m'avaient-ils encore tendu ? Me laisserait-on seulement quitter cette Maison de la Peur ?

Il était près d'une heure du matin quand Gershgorn arriva enfin, ses grosses joues rasées de près et poudrées, son crâne chauve et allongé miroitant sous la lumière. Reposé, alerte, il était frais et dispos – tout prêt à « travailler ». Je le suivis dans cette vaste pièce nue que je ne connaissais déjà que trop. Un grand bureau d'acajou verni, quelques chaises, un énorme coffre-fort et un divan en composaient tout le mobilier ; la nudité et la propreté scrupuleuse de la pièce lui donnaient un peu l'aspect d'une salle d'opérations.

— Kravchenko, commença le chef de la Section Économique d'un ton faussement enjoué, j'espère que nous allons tomber d'accord très rapidement, tous les deux. Jusqu'à présent, tu t'es arrangé pour rouler le Parti avec ces mauvais bouts de papier que tu nous as présentés, mais le N.K.V.D. ne peut se contenter de ces bêtises-là. Nous allons donc tirer définitivement au clair cette histoire de pièces détachées que tu as accumulées et nous pencher aussi sur le cas de ton père, le Menchevik. Nous examinerons ensuite tes liaisons avec de notoires ennemis du Peuple.

Au cours de cette première nuit d'interrogatoire, qui devait être suivie de tant d'autres, Gershgorn revint sur les principaux points du procès qui avait déjà été instruit publiquement contre moi. De temps à autre, il se référait à un dossier tout gonflé de rapports rédigés par les agents secrets dont il m'avait entouré et se rafraîchissait la mémoire sur tel incident arrivé à l'usine, telle erreur commise dans l'exécution de mon travail. Il flairait une volonté bien arrêtée de sabotage délibéré dans les moindres événements de ma vie professionnelle ou privée – notamment dans mes relations avec des gens qui avaient été ultérieurement arrêtés – et s'efforçait avec beaucoup d'astuce de m'amener à me contredire ou à me couper.

L'interrogatoire se poursuivit de la sorte jusqu'à quatre heures du matin. Gershgorn m'avait surtout questionné sur certains de mes collègues de l'industrie métallurgique. Le N.K.V.D. cherchait ainsi à obtenir de moi des « preuves » contre d'autres malheureux déjà sous clef ou déjà « liquidés » d'une façon quelconque.

Si l'un des hommes sur lesquels on m'interrogeait s'était livré à quelque sabotage je n'aurais pu l'ignorer puisque je travaillais en liaison constante avec eux et que leurs plans, les produits qu'ils fabriquaient, leurs fautes et leurs réussites déclenchaient immédiatement des répercussions correspondantes dans ma propre usine. Mais aucun de ces malheureux, à ma connaissance, n'avait jamais eu à se reprocher, à part certaines maladresses ou certains retards qui ne leur étaient pas personnellement imputables et qui constituent en quelque sorte les maladies infantiles des industries nouveau-nées. Quand bien même je l'eusse voulu, il n'y avait rien, dans tout cela, qui me permît de les accuser de sabotage volontaire et prémédité.

Gershgorn me déclara que mon « entêtement » le dégoûtait. À mesure que la nuit s'avançait, d'ailleurs, il se faisait plus nerveux et plus coléreux. La politesse narquoise qu'il affichait au début de mon interrogatoire s'était muée en une insultante grossièreté, généreusement assaisonnée des jurons les plus gras de la langue russe. Ma résistance à ses insinuations et les efforts que je faisais pour détruire ses fantastiques élucubrations lui semblaient autant d'affronts personnels que je lui infligeais. Vraiment, on aurait cru que c'était lui la victime et que je l'obligeais à sortir de la douceur ordinaire de son caractère en le forçant à jurer et à tempêter pour m'amener enfin à « coopérer » avec lui !

Le jour se levait lorsque je quittai le siège du N.K.V.D. La surface du Dniepr, sous la jeune lumière, semblait un joli ruban de soie miroitante. Comme il aurait été bon de plonger là-dedans et de s'y ensevelir à tout jamais dans l'oubli !... *Pourquoi,* me disais-je, *pourquoi ne me laisse-t-on pas en paix ? Tout ce que je demande, c'est de travailler et de faire de mon mieux. Alors, pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille ? Pourquoi ?* Je chancelais en marchant et je sentais mes idées chanceler aussi ; ni le corps, ni l'esprit, chez moi, n'arrivaient plus à suivre une ligne droite. Les gens qui me rencontrèrent ce matin-là, tandis que j'allais trébuchant dans le brouillard glacé, me prirent certainement pour un ivrogne...

Après quelques heures d'un repos trop bref, j'allai prendre mon service à l'usine. Encore tout étourdi, les tempes douloureuses, j'attendais la nuit avec impatience pour y trouver un peu de répit... Hélas ! Gershgorn me téléphona dans l'après-midi pour m'ordonner de revenir le soir même, toujours à onze heures, afin que nous puissions continuer notre « petite causette ».

Fatigué, nerveux, la bouche amère, je fus cependant exact au rendez-vous – et mes interrogatoires successifs, coupés seulement par de très rares interruptions, se poursuivirent ainsi pendant tout près d'un mois... On commençait à m'appliquer le régime de torture spécial qui consiste dans la privation de sommeil prolongée. Il faut l'avoir subi, il faut en avoir souffert dans sa chair et dans ses nerfs pour comprendre ce que c'est...

Les loups de Nikopol Dorogan, Gershgorn, Los et les autres s'étaient juré d'avoir ma peau. Ils avaient hâte de déchirer ma carcasse, morceau par morceau. L'eau leur venait à la bouche à l'idée de cette curée ; on voyait déjà la salive qui leur dégouttait des babines... Mais pourquoi, pourquoi ? Que pouvaient-ils me reprocher, à moi qui ne leur avais jamais rien fait ?

On peut aisément trouver des réponses logiques à cette question. Mes tortionnaires venaient de « liquider » des douzaines de personnes, tant à mon usine qu'ailleurs, dont l'activité professionnelle se trouvait plus ou moins mêlée à la mienne ; pour couronner leur besogne, ils avaient donc besoin de ma tête. Tant que je demeurais libre, le tableau de la *purge* sur leur territoire restait incomplet et déséquilibré ; tant que ma place serait vide dans leur puzzle sanglant, les « masses » pourraient douter de la culpabilité des autres victimes déjà incarcérées ou exécutées. C'étaient là, très probablement, les raisons de la hargne féroce

de la meute et de la hâte fébrile qu'elle manifestait pour m'accabler. De plus, maintenant qu'on avait tant fait que de machiner mon affaire pour la monter en épingle, il eût été dangereux – du point de vue politique, s'entend – de me laisser m'en sortir. Une bévue pareille aurait eu pour effet de « saper l'autorité », comme on dit dans le jargon soviétique.

Ce sont là des raisons logiques, mais les raisons logiques sont toujours des raisons superficielles. Il y en avait d'autres, profondes, à la persécution dont je souffrais ; ces raisons profondes, il fallait aller les chercher au tréfonds de la répugnante perversité des hommes. Toute mon affaire, en réalité, pouvait se ramener à une grande chasse à l'homme, et les chasseurs, échauffés par la poursuite, ne voulaient pas laisser échapper leur proie avant la mise à mort. Ils avaient sans doute commencé la chasse sans haine particulière contre moi, mais cette haine était née spontanément dans la chaleur de l'action, engendrée par les efforts désespérés que je faisais pour échapper à mes poursuivants. Les chasseurs qui me traquaient voulaient gagner ; ils tenaient absolument à ajouter ma dépouille à l'amas sanglant des trophées qu'ils possédaient déjà. En apparence, ceux qui me poursuivaient avaient le sadisme d'observer les règles de la chasse à courre. Ils auraient pu m'arrêter et m'exécuter séance tenante dans l'un de leurs cachots souterrains au sol tout glissant de flaques de sang, mais un pareil procédé les aurait rendus ridicules aux yeux de la population de Nikopol. Mon affaire s'était développée de telle façon qu'on ne pouvait la terminer que par une exécution au grand jour, avec exposition publique, aveux et le reste…

Pendant plusieurs semaines, tandis que j'étais privé de sommeil, torturé et insulté dans le secret des locaux du N.K.V.D., on s'occupait aussi d'assurer ma déconfiture publique. On avait rouvert l'instruction qui avait abouti une première fois à mon expulsion ; on avait nommé de nouvelles commissions d'enquête ; les joutes oratoires avaient repris de plus belle aux réunions du Parti et les journaux recommençaient à me traîner dans la boue. Au milieu de tout cela, je n'avais, moi, qu'une idée : dormir, me reposer… Il me semblait que mon corps était en plomb et qu'il m'accablait, qu'il m'écrasait sous son poids énorme ; parfois aussi, je le sentais tout à coup devenu si léger que j'avais l'impression de voltiger au gré du vent, comme une plume… Des vagues de chaleur et de froid alternées me brûlaient et me glaçaient tour à tour.

De nouvelles charges à mon encontre étaient venues s'ajouter aux anciennes. On avait étoffé considérablement l'accusation de sabotage qui paraissait un tantinet maigrelette. On s'occupait moins, maintenant, des « crimes » que j'avais commis que des facilités que j'avais accordées à des saboteurs avérés, pour perpétrer les leurs ; si je n'étais pas carrément leur complice, j'avais du moins fait preuve à leur égard d'une indulgence si coupable qu'elle confinait à la trahison. Le plus grave, c'est que plus les charges s'amenuisaient, plus il m'était difficile de les réfuter.

À mesure que se prolongeait cette partie de chasse à l'homme dont j'étais le gibier et l'enjeu, j'en étais arrivé à oublier pour quelles raisons exactes on me traquait. J'étais épuisé, abruti, atrocement malheureux… Dans mon désespoir et pour faire cesser l'atroce monotonie de mes tortures, pour échapper, ne fût-ce que durant quelques nuits, aux interrogatoires de Gershgorn, je décidai d'aller chercher justice ailleurs. J'exposai mon projet à Brachko :

— Piotr Petrovitch, lui dis-je, je n'en puis plus. Je suis las à mourir ; la tête me tourne et mes nerfs sont sur le point de flancher… Je ne peux plus ni travailler, ni manger, ni dormir… Il doit bien y avoir quelque part une justice véritable ; j'ai l'intention de partir à sa recherche. Je vais aller au Comité Régional, au Comité Central ; je vais aller voir aussi quelques citoyens privés. Je raconterai ma triste histoire à tous ceux qui voudront bien l'écouter et peut-être quelqu'un m'aidera-t-il ou me donnera-t-il un conseil. Je n'ai commis aucun crime, après

tout ! Pourquoi me traque-t-on comme un criminel ? J'ai déjà été acquitté une fois ; pourquoi faut-il donc que l'on me juge une seconde, puis une troisième fois ? Oui, je vais partir, et il faudra bien que je trouve la réponse à toutes ces questions-là.

Brachko était ennuyé de l'état dans lequel il me voyait et de la résolution dont j'étais venu lui faire part. Il n'avait pas la moindre idée des interrogatoires nocturnes auxquels on me soumettait – j'avais dû m'engager par écrit à n'en rien dire à personne – mais il se rendait bien compte que ma détresse avait des raisons plus profondes encore que je ne voulais le dire.

— Les démarches que tu te proposes de faire ne serviront à rien, m'assura-t-il, et de plus je ne crois pas très prudent de ta part de quitter Nikopol en ce moment ; tes ennemis exploiteront ton absence à ton détriment… Néanmoins, je te vois dans un tel état que je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que tu ailles respirer un peu ailleurs. Si tu y tiens, je m'arrangerai pour t'envoyer en mission quelque part.

… Et c'est ainsi que je partis pour ce navrant voyage à la recherche de la justice.

Je commençai par ma ville natale, Dniepropetrovsk. L'un de mes anciens camarades d'école, Soshnikov, y était devenu le deuxième secrétaire du Comité Régional ; il possédait par conséquent une certaine influence politique. Deux autres anciens camarades de l'Institut travaillaient avec lui. L'un, Suvorov, était jadis affreusement pauvre ; j'avais eu souvent pitié de lui et l'avait fréquemment emmené chez moi où ma mère lui donnait à manger et ravaudait ses hardes en loques ; l'autre, Ulassievitch, n'avait pas la tête faite pour les études et je lui avais donné de longues heures de répétitions pour l'aider à passer ses examens.

Ces trois camarades siégeaient maintenant dans l'immeuble du Parti où ils dispensaient le savoir aux « masses ». Des dépositions signées d'un trio aussi bien placé et certifiant que j'étais un bon membre du Parti me seraient certainement utiles.

Soshnikov, au cours des années écoulées depuis que je ne l'avais vu, était devenu gros et gras. Il trônait derrière un énorme bureau dans une pièce luxueusement meublée dont le plancher disparaissait sous de moelleux tapis ; au mur, un grand portrait du Chef souriait dans son cadre.

Pendant une bonne minute après mon entrée, Soshnikov continua d'examiner des papiers sans me regarder ; je connaissais ce système qui est destiné à donner aux visiteurs une haute idée de l'importance du bureaucrate qui l'applique. Finalement, pourtant, il leva les yeux sur moi :

— Tiens ! c'est vous, camarade Kravchenko, fit-il froidement. Que puis-je faire pour vous ?

— Depuis quand, protestai-je, dit-on « vous » à un vieux copain de l'Institut ?

Plein d'embarras, Soshnikov s'excusa comme il put, alléguant les soucis que lui donnaient son travail et les lourdes responsabilités dont il était investi.

— J'ai des ennuis, lui dis-je tout à coup pour couper court à tous ces préliminaires inutiles.

— C'est ce qu'on m'a dit…

— Dis-moi franchement, Soshnikov : as-tu jamais remarqué, lorsque nous étions tous deux à l'Institut, que je me comportais le moins du monde en saboteur ?

— Bien sûr que non ! Quelle idée !

— Parfait. Dans ce cas, je voudrais te demander de faire une déposition dans ce sens, destinée au Comité de Nikopol. Je demanderai le même service à Suvorov et Ulassievitch.

Mon interlocuteur se mit alors à se trémousser sur sa chaise, variant l'arrangement des diverses masses graisseuses qui lui servaient de corps ; il s'épongea le front, s'agita, chercha à détourner la conversation… Finalement, il consentit pourtant à convoquer ses deux acolytes qui firent bientôt leur entrée dans le bureau. Tous deux, apparemment, avaient entendu

parler de mon affaire, eux aussi. Ils me saluèrent cordialement, mais avec de la prudence, beaucoup de prudence… Je ne pouvais m'empêcher de prendre un plaisir amer à constater l'embarras de mes trois anciens amis. Après en avoir conféré entre eux, ils accouchèrent d'une idée lumineuse : pourquoi n'irais-je pas frapper plus haut, chez des fonctionnaires d'un rang plus élevé ? Ce n'était pas à d'infimes employés comme eux, m'expliquèrent-ils, d'intervenir dans de grandes affaires concernant la vie et la sécurité de la nation.

— Je vous remercie de ce précieux conseil, leur dis-je. J'espère que vous vous rendez compte de votre répugnante couardise.

Et je les quittai là-dessus.

Ces trois personnages étaient passés maîtres dans l'art de conserver leur précieuse peau. Quelque temps plus tard, Soshnikov fut nommé chef du N.K.V.D. pour la province de Tcheliabinsk ; Ulassievitch devint secrétaire d'un Comité Urbain de l'Ukraine occidentale et Suvorov, lui aussi, reçut de l'avancement.

Dans le couloir, alors que je cherchais le bureau du nouveau Secrétaire, le camarade Margoline, j'entendis tout à coup une voix derrière moi :

— Hé ! Victor Andreïevitch ! Comment vas-tu ? Je suis si heureux de te voir !

Je me retournai et me trouvai devant Ivan Zolkine, un ancien compagnon de travail de l'usine Petrovski-Lénine. C'était un véritable plaisir que de rencontrer quelqu'un d'autrefois, un de ces camarades des bonnes années de ma jeunesse où je ne pensais pas encore à devenir un ingénieur et un « travailleur responsable ». De son côté, Zolkine paraissait sincèrement enchanté de cette rencontre fortuite.

— Eh bien, Vitia, me demanda-t-il, comment vont tes affaires ? Tu es bien pâle et tu as les traits tirés ; aurais-tu été malade ?

— Malade ? répliquai-je en souriant, oui, si l'on veut : je souffre de la grande épidémie nationale. On m'accuse de sabotage et de je ne sais quoi encore…

— Oh ! mon cher Vitia, mais c'est terrible, terrible, vraiment !… Quelle sale histoire !… Enfin, au revoir. Je te demande pardon : j'ai un rendez-vous urgent…

Et il s'en fut. Quand je le revis, trois ans plus tard, exactement, ce fut au Kremlin, où il siégeait. Son ascension ne me surprit nullement, car j'avais parfaitement compris, lors de notre brève rencontre dans le couloir, à Dniepropetrovsk, qu'Ivan Zolkine était un habile homme et qu'il irait loin. Aux dernières nouvelles, on l'avait nommé chef d'une importante section du Comité Central du Parti ; peut-être occupe-t-il, aujourd'hui encore, cette haute position.

La vaste antichambre du secrétaire Margoline était gardée par des Tchékistes en uniforme et en civil, qui surveillaient attentivement tous les visiteurs. Avant de me laisser entrer, ils me demandèrent si je portais une arme et m'examinèrent d'un regard exercé pour déceler tout gonflement suspect de mes poches. Les fonctionnaires soviétiques – tant qu'ils ne sont pas arrêtés – sont consciencieusement protégés, car c'est le N.K.V.D. qui a le monopole de l'assassinat en ce qui les concerne, et le N.K.V.D. ne tolère aucune concurrence sur ce point.

Tout en attendant mon tour de voir le Secrétaire, je songeais que le bureau où j'allais entrer avait été naguère celui d'Hataïevitch. Il était protégé par une garde imposante, lui aussi, la dernière fois que je l'avais rencontré, au meeting du Parti de Nikopol. Où était-il maintenant ? Je savais qu'on l'avait arrêté, mais j'ignorais s'il était toujours de ce monde. Je connaissais la plupart des collaborateurs dont il s'était entouré et je n'en voyais plus aucun ; sans doute ces malheureux avaient-ils partagé le sort de leur chef.

Je ne savais rien du successeur d'Hataïevitch et je ne l'avais jamais vu. Après les différentes rebuffades que je venais d'essuyer, je n'aurais pas été étonné qu'il me fît mauvais accueil, lui

aussi, et je me préparais déjà à cette éventualité ; or, contrairement à mon attente, Margoline se montra pour moi si humain que j'en fus littéralement stupéfait. Non seulement il me laissa lui expliquer mon affaire jusqu'au bout, mais il eut encore la gentillesse de m'exprimer la compassion sincère que lui inspiraient mes malheurs.

— Je voudrais te demander de m'aider, camarade Margoline, implorai-je. Pourquoi rouvrirait-on mon dossier à la suite de l'arrestation de Filline ? Qu'ai-je de commun avec lui ? J'ai déjà fait la preuve de mon innocence en fournissant toutes justifications utiles.

— Sois patient, camarade, me dit Margoline à voix basse ; ce qui t'arrive est au fond bien peu de chose, quand on y réfléchit. La Révolution traverse actuellement une période particulièrement difficile ; notre devoir consiste donc à aider le Parti et non à le critiquer. Néanmoins, je vais donner des directives au Comité Urbain en ce qui te concerne.

— Merci, camarade. Si tu tiens ta promesse, je t'en aurai une infinie gratitude.

— Ne me remercie pas. Aujourd'hui, aucun de nous ne sait où il sera le lendemain.

Margoline avait prononcé ces derniers mots sur le ton de la plaisanterie, mais l'expression de son regard demeurait grave. Plus tard, lorsque je fus de retour à Nikopol, je constatai qu'il m'avait tenu parole et qu'il avait écrit au Comité Urbain pour lui demander de me juger en toute équité et en toute bonne foi. Hélas ! Margoline lui-même avait été arrêté sur ces entrefaites et son intervention, au lieu de m'être utile, ne fit qu'ajouter à mes maux : on y vit une nouvelle « preuve » des relations intimes que j'entretenais avec des ennemis du Peuple !

Ma seconde étape, dans ce voyage que j'avais entrepris à la recherche de la justice, était Kharkov. Je comptais beaucoup sur l'appui d'Ivanchenko, qui était l'un des dix ou douze grands chefs de l'industrie nationale. Ivanchenko était un homme sévère, d'une rigoureuse inflexibilité pour les paresseux ou les incapables, mais je savais qu'il était au fond infiniment compréhensif, et qu'il n'hésitait pas à défendre ses subordonnés lorsqu'ils avaient le bon droit pour eux.

Hélas ! en arrivant au *Trubostal* je constatai qu'il y régnait une atmosphère de panique. Ivanchenko, ce héros de la Révolution auquel le Kremlin avait décerné tous les honneurs possibles et qui avait longtemps fait partie du Gouvernement, Ivanchenko avait été convoqué à Moscou, soi-disant pour affaires. Sitôt dans la capitale, il avait été reçu par un « comité d'accueil » formé de membres du N.K.V.D. et immédiatement jeté en prison. Le coup avait été exécuté à Moscou parce que l'on savait Ivanchenko particulièrement populaire à Kharkov. En même temps qu'on l'appréhendait, on arrêtait aussi tous ses principaux collaborateurs du *Trubostal* dont aucun n'était membre du Parti : Shpelti, Strepetov, Spring et quelques autres.

Je trouvai donc peu de gens, dans les bureaux du *Trubostal,* à qui je pusse exposer mes doléances. Je ne voyais dans la plupart des services que des fonctionnaires nouvellement nommés dont les yeux apeurés en disaient long sur leur état d'esprit. Finalement tout de même, je découvris un ingénieur qui voulut bien compatir à mes ennuis et je lui contai mon histoire. Quand j'eus terminé, il me regarda d'un air de reproche :

— Kravchenko, me dit-il en secouant la tête, *tu* t'imagines que *tu* as des ennuis. Te crois-tu donc le seul ? Ne sais-tu pas ce qui est arrivé à Constantin Shpelti, par exemple, ou au vieux Spring ?

Shpelti et Spring étaient tous deux des ingénieurs renommés dont j'avais lu et étudié les ouvrages. Pour les jeunes industriels soviétiques, leurs deux noms semblaient tout resplendissants de gloire. Or, voilà qu'on me racontait maintenant comment on avait arrêté ces deux malheureux, comment on les avait tirés du lit en pleine nuit et comment les brutes policières chargées de les emmener les avaient accablés d'injures en les poussant dans le

camion qui les attendait... Je quittai le *Trubostal* comme on quitte un cimetière... un cimetière dans lequel certains des cadavres s'efforceraient de paraître encore vivants.

En me rendant aux bureaux du Comité Provincial, je passai devant le *Géant,* cette ruche estudiantine où j'avais jadis tenu un rôle de premier plan et l'idée me vint d'y entrer. Je parcourus les salles et jetai même un coup d'œil dans mon ancienne chambre. L'ordre et la propreté que j'avais eu tant de mal à y introniser autrefois avaient à peu près disparu, mais la population de l'endroit était restée sensiblement la même que de mon temps, sept ans plus tôt. C'étaient toujours les mêmes étudiants loqueteux et mal nourris, avec la même foi et la même ambition brillant dans leurs prunelles...

Pour la première fois depuis bien des années, je me pris à songer à Julia, la capiteuse et intelligente Julia qui avait été l'élue de mon cœur. Qu'était-elle devenue ? Était-elle toujours vivante ? Se rappelait-elle encore, parfois, le jeune Communiste du *Géant* qui l'avait aimée ?

J'approchais des bureaux du Comité Provincial lorsqu'une voix me héla :

— Vitia, Vitia ! Attends-moi donc ! Qu'est-ce que tu fabriques par ici ?

C'était Senia Volgine, ce Senia qui avait naguère discuté avec mon père, après la visite de Rakovski à notre usine, ce Senia qui avait été mon collaborateur dans la rédaction du journal de l'usine, ce Senia Volgine que j'avais dû blâmer publiquement, dans les colonnes de notre journal, parce qu'il avait organisé une saoulographie collective dans le dortoir !

— Senia m'écriai-je, que je suis heureux de te revoir après tant d'années !

— J'en suis enchanté, moi aussi, mon cher Vitia. On s'embrasse ?

Et il me sauta au cou.

— Attention, Senia, lui dis-je, tu regretteras peut-être de m'avoir embrassé. Je suis devenu contagieux, figure-toi... Les choses vont très mal pour moi...

— Diable ! Vraiment ?... Il faut me raconter cela. En tout cas, je ne suis pas de ceux qui laissent tomber les copains... Dis donc, tu te souviens comment ton père m'appelait ? « Un poussin de la dernière couvée ! » Il disait que ce n'était pas moi qui pourrais apprendre quoi que ce soit en matière de politique à un vieux renard comme lui. Ma foi, il avait rudement raison !

Nous nous assîmes sur un banc du jardin public, ce jardin qu'on avait naguère baptisé « Parc Postishev », mais qui n'avait plus de nom depuis quelques semaines, Postishev ayant été arrêté.

Senia était en tenue militaire et trimbalait une grosse serviette qui semblait toute bourrée de documents importants ; je remarquai que ses cheveux grisonnaient aux tempes. Sa nouvelle splendeur vestimentaire de haut fonctionnaire lui seyait assez mal ; mon Senia, je le vis tout de suite, était resté le brave petit bonhomme très simple que j'avais connu jadis.

Nous nous racontâmes nos vies respectives depuis notre séparation. Senia occupait maintenant un poste important au Comité Provincial.

— Mais oui, Vitia, plaisanta-t-il, tu es assis en ce moment à côté d'un leader du prolétariat, un leader tout ce qu'il y a de distingué... et cent pour cent staliniste, avec cela !... Tu as déjà vu les bêtes pendues dans les boutiques des bouchers, n'est-ce pas ? Chacune d'elles porte un timbre humide sur la cuisse : *Viande contrôlée et reconnue propre à la consommation.* Eh bien ! c'est aussi mon cas, Vitia : j'ai été contrôlé et reconnu propre à la consommation – mais je ne sais pas encore quel moment choisiront nos petits amis de la Tchéka pour me « consommer » !

— Senia, protestai-je, ce n'est pas le moment de plaisanter ; ce serait plutôt le moment de pleurer.

— Oh ! j'ai pleuré plus souvent qu'à mon tour ! Maintenant, je n'ai plus de larmes disponibles… Mes amis disparaissent les uns après les autres et bientôt mon heure sonnera… Mais j'ai un avantage sur toi, Vitia : je possède un excellent remède, qui me sert aussi de consolation. On me livre en bouteilles… Oui, Vitia, il faut que je te l'avoue : je me suis mis à boire pas mal, ces derniers temps. C'est nécessaire, crois-moi ; à une époque aussi meurtrière que la nôtre, ceux qui ne boivent que de l'eau, comme toi, me semblent bien à plaindre…

Nous nous mîmes alors à évoquer nos relations communes ; la plupart de nos amis étaient maintenant en prison.

— Tu vois bien, Vitia, reprit mon camarade, il n'y a rien à faire… Pleurer ? À quoi bon ? Cela n'a jamais fait de bien à personne. *« Ce qui est passé ne reviendra plus ; l'été qui s'est enfui ne reviendra pas »*… Tu te souviens, hein ? C'était Grisha, le rouquin, qui chantait toujours cela… Il lavait son linge lui-même, à la Commune, et il chantait pendant que son linge séchait, n'ayant rien de mieux à faire. Je le vois encore : il endossait son pardessus, il s'installait sur un escabeau et il se mettait à chanter, après avoir accordé sa guitare… Ce pauvre Grisha a été arrêté il y a quelques semaines. Toi et moi, au contraire, nous attendons notre tour : alors, chantons…

Nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir sans tarder, mais je ne revis jamais Senia. Le N.K.V.D. vint le cueillir environ deux mois après ; ses parents me racontèrent qu'il était passablement saoul quand les policiers se présentèrent pour l'arrêter. Il chantait à tue-tête au plein milieu de la nuit. Il chantait une vieille rengaine, me dit-on : *« Ce qui est passé ne reviendra plus… »*

Mon train pour Moscou ne partait qu'assez tard dans la nuit et j'avais déjà pris mon billet. Puisque j'avais du temps devant moi, je voulus en profiter pour voir Eliena, si elle habitait encore Kharkov. Je l'appelai au téléphone et elle me répondit elle-même. À ma profonde surprise, je n'éprouvai pas une bien grande émotion en reconnaissant sa voix au bout du fil. Mes souffrances récentes et mon profond désespoir semblaient avoir radicalement détruit chez moi toute possibilité de tendresse. « Ces bandits auraient-ils réussi à bannir de mon cœur tous mes sentiments d'autrefois, me demandai-je avec une angoisse véritable ; auraient-ils donc supprimé chez moi le goût du romanesque ? »

Eliena vint me voir à l'hôtel où j'étais descendu. Elle était toujours bien belle et je retrouvai chez elle cette grâce exceptionnelle dans les moindres mouvements qui me faisait naguère bondir le cœur ; mais elle avait vieilli et on lisait dans ses yeux une tristesse plus profonde que jamais. Elle m'apprit que son mari avait été arrêté à nouveau et renvoyé dans un camp de concentration. Elle vivait maintenant avec sa mère et occupait un petit emploi dans un bureau d'architecture. Je n'osai pas lui demander si elle travaillait toujours pour le N.K.V.D.

— Ah Vitia ! soupira-t-elle, les choses, loin de s'améliorer, sont devenues pires que jamais. Je suis au courant de tes malheurs. Chaque fois que je vais à Dniepropetrovsk, ce qui ne m'arrive pas souvent, je m'efforce de revoir quelques-uns de nos amis communs. Tu m'as oubliée, mais eux se souviennent encore de moi. C'est d'ailleurs merveilleux de rencontrer encore des gens qui sont restés propres, intacts, en dépit de toutes les saletés que nous ont apportées ces dernières années ; c'est un vrai miracle.

Eliena vint m'accompagner à la gare et nous échangeâmes la promesse de nous revoir. Cette promesse, nous savions parfaitement tous deux qu'elle ne serait jamais tenue.

*
* *

Avec le temps, je m'étais mis à aimer Moscou. Certes, ce n'est pas une ville bien belle ni bien élégante ; malgré tous ses « gratte-ciels » flambant neufs et malgré l'élargissement de ses artères, elle reste ce qu'elle a toujours été, « le plus grand village de Russie ». La Moskova, qui serpente à travers la ville, la déséquilibre en l'entraînant dans ses méandres ; l'abondance de ses petites rues étroites et tortueuses, ses jardins à l'aspect provincial et les traces de byzantinisme imprévu qu'on y rencontre çà et là tout à coup contribuent à faire de Moscou une ville assez quelconque – sauf pour un Russe.

Ce qui m'émouvait à Moscou, ce qui émeut tout Russe qui parcourt la ville, c'est l'impression d'ancienneté et de pérennité qui s'en dégage. Moscou existait déjà avant les Romanoffs et elle leur a survécu ; elle existait bien avant les Communistes et elle leur survivra longtemps, longtemps... Elle possède une qualité qui résistera à tous les régimes politiques et même à tous les plans de modernisation ; lorsqu'on est à Moscou, tous les chagrins personnels que l'on peut avoir s'amenuisent et disparaissent presque devant le majestueux spectacle de cette ville éternelle.

Je résolus de ne pas descendre dans un hôtel – ce qui reviendrait à me jeter littéralement dans les griffes du N.K.V.D. – mais à demander au camarade Misha et à sa femme l'hospitalité pour quelques jours.

Ce Misha était un célèbre révolutionnaire d'autrefois qui s'occupait maintenant de la Société des Anciens Prisonniers Politiques Tsaristes. Le Gouvernement lui avait donné un appartement confortable et lui servait une pension suffisante pour le faire vivre, lui et sa femme. Il s'était battu sur les barricades en même temps que mon père et avait passé plus de dix ans dans les fers à la prison d'Alexandrovsk avant que la Révolution vînt le libérer. Le camarade Misha et sa femme m'avaient toujours un peu considéré comme leur fils et ils m'accueillirent avec de véritables transports de joie. Ils s'inquiétèrent, toutefois, de ma pâleur et de l'accablement qui se lisait sur mon visage.

— Comment va ce cher Andreï ? me demanda Misha. Est-il toujours aussi tatillon ?

— Oui, mon père va bien, mais il est toujours aussi fâché avec la vie, toujours aussi mécontent de tout ce qui l'entoure.

— Ah ! c'est que nous tenons le coup, nous autres, les vieux ! C'est égal, je serais rudement heureux de le revoir et de parler avec lui du bon vieux temps.

Pendant le dîner, j'expliquai à Misha, sans rien lui cacher, les raisons de mon voyage à Moscou. Misha avait connu personnellement Lénine, Bukharine et les autres grands hommes de la Révolution ; quant aux chefs actuels, il les appelait par leur prénom, Staline compris. Il voyait souvent Krupskaïa, la veuve de Lénine, et les nouveaux maîtres du pays, pendant la récente période de *super-purge,* l'avaient traité comme leur égal.

Au fur et à mesure que je lui racontais mon histoire, je voyais la colère gagner le vieux Misha. Comme je lui disais les accusations portées contre mon père, son vieux camarade de barricades, il se leva soudain, furieux, et se dirigea vers un placard dont il tira une lourde chaîne couverte de rouille qu'il se mit à brandir au-dessus de sa tête grisonnante :

— Voici les chaînes que j'ai portées pendant dix ans parce que je croyais à la vérité, à l'équité et à l'avènement d'une vie meilleure ! s'écria-t-il au paroxysme de la fureur. Et voici maintenant que les bandits qui osent porter le nom de révolutionnaires se mettent à torturer nos enfants ! Qu'ils soient maudits ! Qu'ils soient maudits, ces vampires qui sucent le sang de notre patrie !

Grand et maigre, visiblement malade, de surcroît, le vieil homme était vraiment terrible à voir, tandis qu'il secouait furieusement ses chaînes rouillées. Nous nous efforçâmes, sa femme et moi, de le calmer un peu.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, camarade Misha, lui dis-je plus tard, c'est pour quelle raison on nous impose ce régime de terreur. Il est impossible que nous soyons tous des espions et des saboteurs – tous, sauf les membres du Politburo. Un immense pays comme le nôtre ne peut pas être peuplé uniquement d'espions et de saboteurs…

— Parbleu ! interrompit Misha, tout cela est idiot ! Mais ne crois pas que le Politburo soit à l'abri de la vague de terreur : on a arrêté beaucoup de ses membres, et plus des trois quarts des membres du Comité Central ont également été « liquidés ». Kossior, Rudzutak, Chubar, Postishev sont maintenant sous les verrous. Beaucoup de ceux qui tenaient de près au Politburo – Antipov, Mezhlauk, Bubnov et bien d'autres – ont soudain disparu comme si la terre s'était entrouverte pour les engloutir. Yakovlev, Stetsky, tous les meilleurs et presque tous membres du Comité Central, ont été éliminés. Les ravages exercés par le pogrome actuel dans les hautes sphères politiques sont aussi sanglants que ceux qu'il fait chez les petites gens. Ce que veulent Staline et sa bande, c'est un Parti *qui ne pense pas,* un Comité Central qui leur obéisse aveuglément et un Politburo qui leur donne toujours raison sur tous les points. Ils ne tarderont pas à avoir tout cela, car ils ont adopté le système de Pierre le Grand pour résoudre les problèmes : couper toutes les têtes qui les gênent.

Au cours de la soirée, nous cherchâmes qui nous pourrions intéresser à mon cas. Il ne pouvait être question de faire appel à Krupskaïa. Tout le monde savait quelle haine elle éprouvait pour Staline et ses méthodes et une recommandation venant d'elle m'aurait fait plus de mal que de bien. Il y avait longtemps qu'on l'eût arrêtée elle-même si elle n'avait été la veuve de Lénine. Quant aux intimes amis du camarade Misha, nombreux étaient ceux qui se trouvaient eux-mêmes en difficultés.

— Iaroslavski ! s'écria tout à coup Misha, pris d'une subite inspiration. Voilà l'homme qu'il nous faut ! À moins que le milieu politique ne l'ait tout à fait corrompu, Émilien Iaroslavski nous écoutera.

Ce Iaroslavski était l'un des rares « Vieux Bolcheviks » demeurés au pouvoir ; on le regardait comme le théoricien officiel du Parti, le grand prêtre de la religion stalinienne. Président de la Société des Sans-Dieu, il n'hésitait pas à écrire de longs articles pour expliquer et justifier les pires atrocités de Staline. C'est dire que le personnage ne m'inspirait que peu d'espoir, mais le camarade Misha, au contraire, se faisait de plus en plus optimiste à mesure qu'il se grisait de mots. Voyons ! ne connaissait-il pas Iaroslavksi depuis des douzaines d'années ? N'avaient-ils pas lutté tous deux contre le Tsar ? N'avaient-ils pas été camarades de prison ?

Dès le lendemain matin, Misha téléphona à Iaroslavski pour prendre rendez-vous. Le seul fait que ce rendez-vous lui ait été accordé était déjà bon signe.

Quand nous arrivâmes au Comité Central, des laissez-passer nous y attendaient.

Iaroslavski, qui portait une blouse russe, embrassa Misha et me serra cordialement la main. Pendant un court instant, je me sentis plein d'espoir ; ce camarade me semblait un homme de la vieille roche, un idéaliste dans le genre de mon père.

Hélas ! à peine Misha avait-il commencé à lui expliquer les raisons de notre visite que le visage de Iaroslavski prit une expression d'inquiétude et qu'il se mit à mâchonner nerveusement les extrémités broussailleuses de sa grosse moustache jaunie par la nicotine…

— Et voilà, Émilien, voilà toute l'histoire, conclut enfin Misha. Si tu nous aides, je t'aimerai comme mon propre frère ; si tu refuses de le faire, je comprendrai que tu es, toi aussi, un homme mort pour moi…

— Pardon, pardon, Misha, fit Iaroslavski en empruntant tout à coup son intonation la plus « officielle », lorsque tu fais appel à ma vieille amitié pour toi, c'est parfait ; mais quand tu me

demandes quelque chose qui intéresse mes fonctions de chef responsable du Contrôle du Parti, le cas n'est plus le même. Mon devoir consiste à protéger le Parti et son Chef contre leurs ennemis. Dans ce rôle, je ne dois pas me laisser influencer par l'amitié et il m'est impossible de consentir la moindre faveur. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire du sentiment. Tu comprends ?

— Je comprends. Mais à quoi bon toutes ces belles phrases ? Nous ne sommes pas dans un meeting de « masses » ; il n'est donc pas nécessaire de parler comme une page du *Bezbozhnik*. Veux-tu nous aider, oui ou non ? Parle franchement.

— Ne t'énerve donc pas comme cela, vieil ami !... Camarade Kravchenko, veux-tu nous laisser un instant, afin que je puisse parler plus librement ?

— Non, non, Émilien ! s'écria Misha. Kravchenko restera ici. Je ne veux rien savoir des secrets et des intrigues qui sont maintenant à la mode chez vous autres. Sommes-nous des camarades, oui ou non ?

— Dans ce cas, tant pis, rétorqua Iaroslavski en haussant les épaules. Fais comme tu voudras.

Nous quittâmes son bureau complètement désespérés. Misha avait les yeux brouillés de larmes et il devait se cramponner à mon bras pour ne pas trébucher.

— Ainsi, soupira-t-il tristement, Émilien est mort, lui aussi... L'homme courageux et franc qui fut jadis mon camarade – cet homme n'est plus... Ah ! Vitia, je suis content d'être vieux ! Je ne souffrirai plus bien longtemps de toutes ces saletés...

Iaroslavski, pourtant, voulut bien faire une petite concession à l'amitié : il me donna le nom et le numéro de téléphone de plusieurs fonctionnaires importants du Comité Central et m'autorisa à me recommander de lui pour obtenir accès auprès d'eux. Je passai les jours suivants à voir tous ces gens-là. Leur accueil guindé et réticent, leurs visages aimables mais poliment indifférents me donnèrent bientôt à penser que le camarade Iaroslavski leur avait conseillé de m'accueillir correctement mais de ne rien faire pour moi. Apparemment, les collaborateurs de Staline eux-mêmes ne pouvaient pas se permettre de venir en aide à un « saboteur ».

Je parcourus à nouveau la liste des amis que j'avais à Moscou. Y en avait-il un, là-dedans, à qui je pusse m'adresser ? Au fur et à mesure que j'avançais dans ma lecture, je rayais de nombreux noms : celui-ci était mort, cet autre avait été arrêté, celui-là s'était suicidé... Soudain, je m'arrêtai sur un dernier nom : celui de Lazarev. Dans une certaine mesure, c'était lui qui m'avait conduit au point où j'en étais en me conseillant d'adhérer aux Komsomols, jadis, quand je travaillais dans les mines du bassin du Donetz. Je décidai d'aller le voir.

Sur mon coup de sonnette, deux femmes d'un certain âge vinrent m'ouvrir la porte. Elles me regardèrent d'un air effrayé quand je leur demandai à voir Lazarev, et l'une d'elles se mit à pleurer :

— Mon pauvre enfant est parti, sanglota-t-elle... parti il y aura bientôt un an. Tu ne savais pas ?... *Ils* l'ont accusé d'être un ennemi du peuple, ces païens, ces bourreaux !

C'est ainsi que j'appris la disparition de mon premier professeur de Communisme. On l'avait puni de la faiblesse qu'il trahissait en accrochant le portrait de Tolstoï entre ceux de Lénine et de Karl Marx...

Accablé par tous les échecs que j'avais essuyés pendant ces tristes journées passées en démarches, j'éprouvai le besoin d'aller puiser un peu de réconfort au sein de la famille A... Avec M^me^ A... et sa charmante fille, Tania, j'étais sûr, au moins, de passer une ou deux heures pleines d'agrément. Malgré bien des tragédies, les A... avaient réussi le miracle de conserver un peu de goût pour l'existence. Après les événements de 1905, le camarade A... s'était enfui

aux États-Unis, avec sa femme et son jeune fils pour échapper à la police du Tsar. D'autres enfants – un fils et une fille – leur étaient nés sur la terre américaine. Après la Révolution, toute la famille A... avait regagné la Russie où Lénine en personne les avait accueillis chaleureusement. Le camarade A... se mit aussitôt à jouer un rôle de premier plan dans la guerre civile, mais il eut le malheur d'être fait prisonnier alors qu'il commandait dans le lointain Est un contingent de soldats-partisans rouges qui opérait contre les Blancs et les Japonais. Il fut haché, puis brûlé, sous les yeux horrifiés d'autres prisonniers rouges... Après la guerre civile, la veuve de l'infortuné A... s'installa à Moscou avec ses enfants ; en reconnaissance des états de service héroïques de son mari, Lénine lui donna un appartement et une pension. Le fils aîné embrassa la carrière d'ingénieur, et c'est par lui que j'avais été amené à faire la connaissance de toute la famille A... Malheureusement, le jeune homme avait été condamné à la déportation dans un camp de concentration, quelques années plus tôt, et M^me^ A... vivait maintenant seule avec sa fille.

Lorsque j'arrivai à la vieille maison qu'elles habitaient, j'eus la pénible surprise de constater que le malheur venait de la visiter. La porte des A... était fermée à clef et scellée d'un sceau de cire sur lequel je déchiffrai les terribles initiales : N.K.V.D. Une voisine me renseigna :

— Quel malheur, jeune homme ! La citoyenne A... et sa fille ont été arrêtées et exilées !

Elle referma brusquement sa porte, comme effrayée d'en avoir trop dit, et me laissa sur le palier, affreusement désemparé.

À peine avais-je quitté la maison et fait quelques pas dans la rue que je m'aperçus que j'étais suivi. Il me suffit de jeter un regard aux souliers de l'homme qui me filait pour comprendre que j'avais affaire à un sbire du N.K.V.D., affublé d'un imperméable civil. Allons bon, il ne manquait plus que cela ! J'allais maintenant faire l'objet d'un nouveau rapport de police pour avoir tenté de rendre visite à des gens « liquidés » !

Heureusement, un vieux taxi vint à passer. Je m'y jetai et demandai au chauffeur de me conduire à la gare aussi vite qu'il le pourrait, lui expliquant que j'avais peur de manquer mon train... Arrivé à la gare, je payai mon taxi et j'en hélai un autre qui me conduisit dans le quartier où demeurait mon ami Misha.

Lorsque je contai au brave homme la dernière aventure qui venait de m'arriver, l'oncle Misha se mit en colère une fois de plus :

— Les bandits ! s'écria-t-il en parcourant la pièce à grands pas, dans son agitation, les bandits ! Les choses ne vont pas mieux qu'au temps du Tsar... Elles vont plus mal, même, mille fois plus mal. Sous le Tsar, au moins, on vous jugeait, on vous donnait un avocat ; il y avait moyen de se défendre. Quand nous avions des ennuis politiques, nos amis ne nous abandonnaient pas, au contraire : ils venaient nous voir et menaient un tapage de tous les diables à notre bénéfice. On organisait des meetings de protestation, on interpellait le Gouvernement, on écrivait aux journaux, on prononçait des discours à la Douma... Aujourd'hui, hélas, la lâcheté et la peur universelle font partout le silence... Autre chose encore, Vitia. De mon temps, le monde entier semblait s'être rangé à nos côtés ; les démocrates et les libéraux d'Angleterre, de France et d'Amérique dénonçaient la tyrannie dont nous souffrions et nous apportaient un grand réconfort moral. Maintenant, par contre, nous sommes chez nous comme dans une prison et le monde extérieur paraît ignorer ce qui s'y passe. Ceux-là mêmes qui devraient prendre notre défense font bloc, bien souvent, avec nos tyrans et nos bourreaux et osent encore s'appeler – quelle ironie, mon petit ! – « les amis de l'Union Soviétique » !

— « Les amis du despotisme », voilà un nom qui conviendrait mieux à ces imbéciles, remarquai-je.

— À la bibliothèque spéciale mise à notre disposition, je vois parfois quelques journaux anglais, ou français – peu nombreux et soigneusement triés, bien entendu. Croirais-tu, Vitia, que ces journaux ont le culot de parler de la « démocratie » et de la « magnifique vie nouvelle » dont nous jouissons en Russie ? Non, non, je ne plaisante pas. J'ai vu un jour un livre américain consacré à notre pays et j'en ai lu quelques pages : je n'en croyais pas mes yeux. Son idiot d'auteur avait voyagé en Russie, mais il n'avait rien vu et rien compris ; il parlait de notre malheureuse patrie déchirée comme d'une espèce de Paradis sur la terre ! Tas d'andouilles ! Tas de charlatans !

— Voyons, pourtant, oncle Misha, il n'est pas possible que le monde entier ignore ce qui se passe chez nous. Il n'est pas possible que le monde entier soit devenu fou ?

— Je sais bien que cela paraît absurde, mais ce que je peux dire, en tout cas, c'est que si quelqu'un, à l'étranger, a compris ce qui se passe chez nous, je ne me suis jamais aperçu qu'il en ait parlé. J'ai fait partie d'innombrables comités officiels qui accueillaient des délégations d'ouvriers étrangers, de professeurs étrangers, d'étudiants étrangers ; aux questions naïves que posent tous ces gens-là et à l'ardente conviction qui les anime, on voit tout de suite qu'ils ne savent absolument rien des horreurs qui accablent le peuple russe. C'est effrayant, Vitia, effrayant…

Il s'assit lourdement et, détournant le visage, il se mit à pleurer.

*
* *

Avant de renoncer à pourchasser cette justice que je n'arrivais à rencontrer nulle part, je décidai d'aller au Commissariat à l'Industrie Lourde. Je trouvai cet organisme plongé dans une détresse si profonde que personne n'essayait même plus de la cacher. La plupart des fonctionnaires que j'y connaissais avaient disparu et j'aurais eu scrupule à exposer mes ennuis aux nouveaux employés qui avaient déjà bien assez à faire, visiblement, pour sauver leur peau de la bagarre. Les sinistres bureaux du Commissariat paraissaient peuplés de fantômes ; on avait l'impression d'y croiser, à chaque pas, les fantômes éplorés des malheureux « liquidés » : fonctionnaires de haut rang et simples ouvriers, communistes et non communistes.

Les quelques fonctionnaires qui purent trouver le courage de me parler m'apprirent bien des choses sur l'ampleur des opérations policières poursuivies par le N.K.V.D. dans le domaine de l'industrie soviétique. Barinov, responsable de l'expansion de l'industrie pétrolière soviétique, avait été « liquidé » avec tout son personnel ; Alperovitch, chargé de surveiller la fabrication de l'outillage industriel, se trouvait dans le même cas, ainsi que son assistant, Stepanov, et beaucoup, beaucoup d'autres… La plupart de ceux qui avaient été naguère les principaux collaborateurs d'Ordzhonikidze – Alexandre Gourevitch, Rukhimovitch et Pavlinovski, par exemple – avaient été emprisonnés. Gourevitch avait longtemps été chef de toutes les entreprises métallurgiques du pays ; j'appris plus tard qu'il était devenu aveugle dans sa prison et qu'il y était mort. Son assistant, Anton Tochinski, que l'on avait toujours considéré comme l'un des meilleurs ingénieurs de Russie, avait été arrêté également. Parmi les grands administrateurs, les chefs de bureau du Commissariat et les directeurs de trusts ou d'instituts, rares étaient ceux qui avaient survécu à l'orage terroriste.

Pour donner une petite idée de l'importance du massacre, je tiens à donner ci-dessous une liste très abrégée de quelques-uns des « liquidés », choisis uniquement parmi ceux que j'ai eu

l'occasion d'approcher dans le cours de ma carrière. Leurs noms ne diront pas grand-chose à des étrangers, mais tous ceux qui connaissent l'industrie russe pourront constater que ces bannis formaient l'élite même de nos techniciens :

Boudarenko, directeur de la fabrique de moteurs de Kharkov ; Constantin Butenko, chef du *combinat* de Kuznetzk ; Ganshine, qui dirigeait les industries pétrolières de l'Est ; Gvakharia, directeur de l'usine Makaïev, dans le bassin du Donetz ; Ossipov-Schmidt, chef du Trust des Caoutchoucs synthétiques ; Mikhaïlov, sous-directeur du fameux barrage de Dnieprostroï ; Makar, le célèbre constructeur de Magnitostroï ; le Vieux Bolchevik S. Schwartz, manitou de l'industrie ardoisière ; Gugel, directeur des Aciéries de l'Azov, à Marioupol ; Kossir, frère de l'ancien membre du Politburo et chargé pendant un certain temps de contrôler toute l'industrie de la Russie Orientale ; M. Vlassov, chef des Fonderies de Tcheliabinsk ; G. Krzheminsky, chef du Trust du Manganèse à Nikopol ; Nikolaï Radine, directeur d'une grande usine de Marioupol ; Fyodr Logiyko, directeur de l'usine de Nikhni-Dniepvovsky ; Zvaisne, directeur de l'usine Lisva, dans l'Oural ; Isak Rogotchevski, directeur des Aciéries de Zaparozhe ; Nikolaï Donskov, chef de l'usine métallurgique de Chusovaïa ; Khazanov, chef de la métallurgie pour tout l'Oural ; Trachter, directeur du Trust des Minerais à Krivoï-Rog.

Je cite ces noms au hasard ; je n'aurais qu'à puiser dans ma mémoire pour en remplir encore des pages et des pages, mais je me borne à mentionner les noms de personnages de premier plan.

En quittant Moscou, dans le train, je rencontrai mon ami Jacob Vesnik, alors directeur du *combinat* métallurgique de Krivoï-Rog. Sur le moment, je ne prêtai guère attention à ce qu'il me raconta, mais ses déclarations s'imprimèrent pourtant dans ma mémoire et j'eus l'occasion de me les rappeler par la suite. Vesnik était un révolutionnaire de marque, un grand réalisateur, mais c'était aussi un Vieux Bolchevik, et il n'avait pas voulu se soumettre au nouvel absolutisme instauré par Staline. Décoré de tous les ordres dont disposait l'Armée Rouge, il avait quitté la carrière militaire pour passer dans l'industrie, ce qui l'avait amené à entretenir des rapports étroits avec Ordzhonikidze, Molotov et autres leaders notoires du Kremlin. On l'avait plusieurs fois envoyé à l'étranger pour y remplir des missions économiques d'une importance capitale.

Enchanté de me rencontrer, il m'expliqua qu'il s'était rendu à Moscou, lui aussi, pour essayer d'éviter l'arrestation imminente qui le menaçait. Vesnik avait une fort jolie femme, Eugenia, qui jouissait d'une grande réputation et qui avait été récemment photographiée aux côtés de Staline, au Kremlin. On aurait pu croire qu'une telle marque de faveur la mettait à l'abri de tout ennui politique, elle et son mari ; mais Vesnik ne se faisait aucune illusion sur sa situation :

— Je m'attends à être arrêté dès mon retour à Krivoï-Rog, me confia-t-il. Comme toi, je n'ai trouvé personne à Moscou qui voulût m'aider. Tu ne tarderas pas à apprendre qu'on nous a accusés des plus extravagants complots internationaux et qu'on nous a exécutés, nous, les hommes de la Vieille Garde qui avons combattu sous Lénine. On prétendra que nous sommes des traîtres et des ennemis du peuple, tu verras !... Souviens-toi de ce que je vais te dire : toutes ces accusations abracadabrantes dont on nous accable à tort et à travers n'ont d'autre objet que de cacher ce qui se passe véritablement dans le pays. Il y a en ce moment un terrible conflit au sein même du Parti, mais Staline ne peut l'avouer aux « masses » ; il a bien trop peur que la population prenne parti... et que la majorité de l'opinion ne se prononce pas en sa faveur.

Nous parlâmes longtemps, Vesnik et moi, et il fit quelques allusions aux nombreux voyages qu'il avait effectués à l'étranger. Finalement, il conclut en me fixant droit dans les yeux :

— Si la chance t'était jamais donnée, Kravchenko, de dire au monde extérieur les horreurs qui se commettent ici, ne manque pas de le faire : c'est ton devoir. Au point où nous en sommes, c'est la meilleure chose que puisse faire pour la Russie un homme qui aime véritablement son pays et ses compatriotes. La lutte pour la libération de la Russie ne peut pas et ne doit pas cesser.

Les appréhensions de Vesnik n'étaient que trop justifiées, car il ne tarda pas à être arrêté avec sa femme, malgré la fameuse photographie qui leur avait conféré à tous deux une gloire de trop courte durée.

Plus tard, je découvris dans les paroles de mon pauvre ami Vesnik un sens véritablement prophétique.

*
* *

Le soir tombait lorsque je me retrouvai à Nikopol après mon inutile voyage. Je me sentais déprimé, presque désespéré… Comme j'arrivais en vue de ma villa, je me demandai pourquoi elle était plongée dans l'obscurité. Où était donc Pasha ? Je lui avais écrit pour lui annoncer mon retour et j'étais tout étonné de ne pas la trouver en train de m'attendre.

Je voulus pousser la porte. Elle était fermée à clef… Je frappai… Rien… Je frappai plus fort, de plus en plus fort… Toujours pas de réponse… Alors je sentis tout à coup la peur me serrer la gorge.

En désespoir de cause, je m'adressai à une maison proche de la mienne, mais l'émotion étouffait à ce point ma voix que c'est tout juste si j'arrivais à me faire comprendre. Le voisin que j'avais alerté, un employé de mon usine, m'accueillit avec une stupéfaction non dissimulée :

— Victor Andreïevitch ! souffla-t-il, est-ce bien toi ? Tu es vivant ? Tu n'as pas été arrêté ?… Ah, Dieu soit loué !

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Où est Pasha ? Je reviens de Moscou où je m'étais rendu pour affaires.

— Alors, tu ne sais rien, Victor Andreïevitch ? Ton emploi t'a été retiré et on t'a expulsé de ta maison. Je ne sais pas où sont tes affaires. Un camion est venu et on a tout emporté…

Je lui demandai la permission de donner un coup de téléphone et j'appelai Brachko à l'appareil.

— Oh, Victor, que je suis heureux de te savoir de retour ! me dit le Directeur.

— Qu'est-il arrivé, Piotr Petrovitch ? Pourquoi m'a-t-on chassé de chez moi ?

— Ne t'inquiète pas et tâche de rester calme. Sur ordre du Comité Urbain, j'ai dû te relever de tes fonctions. Je vais te confier maintenant la direction du Service Technique de l'usine. J'en suis désolé, mais tu comprends bien que je ne pouvais pas faire autrement.

— Bien sûr, Piotr Petrovitch, je te comprends parfaitement. Mais où vais-je coucher cette nuit ?

— Oh, c'est vrai ! Je t'ai fait garder une chambre à l'hôtel de l'usine, à Nikopol ; elle n'est pas bien fameuse, mais c'était la seule qui restait.

Je regagnai donc Nikopol et j'y trouvai le directeur de l'hôtel qui m'attendait. Il compatit à mes malheurs, sachant bien quelle chute c'était pour moi que de venir loger à l'hôtel après avoir habité une belle maison avec garage et jardin particulier, et il s'excusa de la mauvaise chambre qu'il allait m'offrir.

Cette chambre minuscule, dont le papier de tenture tombait en lambeaux, n'était ni plus grande ni plus gaie qu'une cellule de prison. On y avait jeté, pêle-mêle, dans un coin, mes

livres et mes autres objets personnels. Outre le lit, elle ne contenait, pour tout mobilier, qu'une table étroite, une penderie, et une petite glace ; un portrait de Staline, tout jauni, était épinglé au mur. Il n'y avait rien pour se laver – pas même une simple cuvette.

J'étais si fatigué que je n'avais plus la force de penser ; je me jetai sur mon lit et m'endormis aussitôt. Je ne m'éveillai que fort tard, le lendemain matin.

TORTURE APRÈS MINUIT

Le cœur faillit me manquer lorsque je reconnus la voix de Gershgorn au téléphone.

— Alors, me dit-il, le petit oiseau est revenu de son grand voyage ? J'espère que ta nouvelle installation à l'hôtel te plaît ?... Viens donc me voir ce soir, à minuit !

Comme d'habitude, il me fit attendre. Je venais de passer ma première journée comme chef de la Division Technique ; j'avais beaucoup travaillé, jusqu'à une heure avancée de la soirée, et j'étais resté presque constamment debout. Le choc nerveux, l'émotion qu'avait provoquée en moi ma subite déchéance, la privation de ma maison, tout cela m'avait affecté plus encore que l'effort physique que j'avais dû fournir. Je me sentais épuisé, et quand Gershgorn me fit enfin introduire dans son bureau, je n'y voyais presque plus clair.

— Eh bien, Kravchenko, fit-il avec un mauvais sourire, ton voyage t'a fait du bien, j'espère ? Seulement, vois-tu, nous n'aimons pas beaucoup qu'on interrompe nos enquêtes de la sorte.

— J'avais obtenu la permission de m'absenter, lui rétorquai-je.

— Je sais, je sais... J'ai cru comprendre que tu étais allé chercher des « protecteurs », hein ? Ivanchenko et Margoline, par exemple ? Hélas ! tous deux viennent d'être arrêtés comme « ennemis du Peuple » !

— C'est vrai, camarade Gershgorn, j'avais besoin de l'aide d'Ivanchenko, qui était membre du Gouvernement et qui avait été mon chef pendant plusieurs années. Quant à Margoline, il était le Secrétaire du Parti. S'ils ont été arrêtés, je n'y peux rien. Ce n'est pas moi qui leur avais confié les fonctions qu'ils occupaient.

— Bien sûr. Tu reconnaîtras toutefois que c'est vraiment comme un fait exprès : tous tes amis, tous tes protecteurs sont des traîtres ! Filline, Margoline, Ivanchenko, bien d'autres encore... Dis-moi, à propos, comment se fait-il que Margoline ait écrit au Comité Urbain pour t'appuyer ? C'était un vieil ami à toi, sans doute ?

— Je l'ai vu pour la première fois au cours du voyage que je viens de faire, lorsque je suis allé solliciter son aide.

— Ah oui ? Je me demande... Enfin, laissons cela pour le moment. Ivanchenko, cet immonde saboteur, m'intéresse davantage. Il y a longtemps que tu le connais, ce traître ?

— Je le connais en effet depuis longtemps, mais je ne l'ai jamais considéré comme un traître.

— Tu ne l'as jamais vu commettre d'actes de sabotage, toi qui as travaillé en contact si étroit avec lui, toi qui le connais si intimement ?

— Jamais.

— Que sais-tu de la façon dont il menait son travail, lorsqu'il dirigeait la fabrication des tuyaux ?

Je racontai au policier tout ce que je savais – c'est-à-dire ce que savait le pays tout entier. Tandis que je parlais, la face grasse et luisante de Gershgorn grimaçait de colère et ses doigts boudinés aux ongles soignés pianotaient impatiemment sur son bureau.

— Cesse de faire le malin, Kravchenko ! s'écria-t-il tout à coup. Tu sais bien que les renseignements que tu me donnes là ne sont pas ceux que je te demande.

— Je te dis ce que je sais.

— J'ai l'impression que tu sais beaucoup d'autres choses et que tu ne tarderas pas à te les rappeler lorsque nous nous mettrons à te « dresser ». Ce n'est pas la première fois que j'ai affaire à un client comme toi, tu sais... Que sais-tu des relations d'Ivanchenko avec Kabakov ?

— Jusqu'à son arrestation, Kabakov était Secrétaire du Parti dans l'Oural et membre du Comité Central. Naturellement, Ivanchenko avait souvent l'occasion de le rencontrer. C'est tout ce que je puis dire.

— Autrement dit, tu ne veux pas parler, quoi ?

— Je ne demande que cela, mais je n'ai rien à dire. Faut-il donc que j'invente pour te faire plaisir ?

... Le jour naissant blanchissait déjà les carreaux, mais Gershgorn ne lâchait pas prise et continuait à me harceler, parlant de plus en plus fort et devenant de plus en plus grossier à mesure que sa fatigue augmentait.

— Kravchenko, fit-il soudain, dis-moi donc pourquoi tu as si peur d'être arrêté et pourquoi tu te donnes tant de mal pour te faire appuyer, jusques et y compris par le camarade Iaroslavski ? Je suppose qu'au fond de toi, tu te sens coupable ?

— Je te prie de m'excuser, camarade Gershgorn, mais il est cinq heures du matin et il faut qu'à huit je sois à mon travail. À moins que tu ne décides de m'arrêter dès maintenant, le moment ne me paraît pas très bien choisi pour entamer une discussion philosophique.

— D'accord, Kravchenko, entièrement d'accord... Nous passerons encore bien des nuits ensemble et nous aurons l'occasion de revenir sur cette question... Tu comprends, je fais de la psychologie à ma manière... Toi, en tant qu'ingénieur, tu mesures la résistivité des métaux, leur élasticité et leurs qualités spécifiques, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi qui suis un bon Tchékiste, je fais de même pour les hommes : je mesure leur résistance, l'élasticité politique de leur esprit, etc. Là-dessus, au revoir, et à la prochaine !

J'étais si fatigué que je chancelai lorsque je me mis debout.

— Écoute, Gershgorn, dis-je en m'agrippant au bord du bureau, voilà des années déjà que nous nous connaissons. Crois-tu vraiment, honnêtement, que je sois un saboteur ? Réponds-moi, je t'en prie.

— Te répondre ? Mais comment donc ! Nous autres Tchékistes, nous sommes toujours persuadés de la culpabilité de nos clients – autrement, tu comprends, nous n'arriverions à rien. Pour moi, tout homme qui ne peut prouver son innocence est coupable. Maintenant, en voilà assez pour cette nuit. Tu peux disposer !

Ce même jour, vers la fin de l'après-midi, j'étais dans le nouveau bureau que l'on m'avait donné et où je me sentais encore tout dépaysé. Je tombais de sommeil ; les yeux brûlés, les muscles douloureux, j'essayais désespérément de fixer mon attention sur les rapports techniques placés devant moi lorsque la sonnerie du téléphone me fit tressaillir. C'était Brachko, mais il parlait d'une voix si changée que j'avais du mal à la reconnaître.

— Victor Andreïevitch, voilà maintenant que c'est mon tour ! La séance du Comité d'Usine vient de se terminer : je suis chassé du Parti, Victor, chassé après plus de vingt ans !

— Ce n'est pas possible, Piotr Petrovitch !

— Hélas ! c'est vrai, pourtant ! Ce soir, au cours d'une séance secrète, le Comité du Parti en finira avec mon affaire. Alors, je voudrais te demander... comment dirais-je ?... Je suis sûr que tu me comprends. Je voudrais te demander de ne pas parler pour moi. Cela ne ferait qu'aggraver mon cas.

Et il raccrocha.

Après avoir dormi quelques heures d'un sommeil agité, je me rendis à la réunion du soir. Le nouveau Secrétaire du Comité Urbain, Kondrashine, avait été ingénieur dans mes services. C'était un être faux et retors, extrêmement circonspect, qui possédait au plus haut degré le talent d'éviter les responsabilités – un talent de valeur inappréciable en régime soviétique.

Aussi laissa-t-il au camarade Los – ce jeune ambitieux – le soin de mener l'attaque contre Brachko.

Dans une longue diatribe passionnée et complètement incohérente, Los chargea Brachko de tous les péchés justiciables de la plus impitoyable des « purges ». Les déplorables conditions d'existence des ouvriers, le pourcentage élevé des malfaçons dans le travail, les salaires trop bas, le nombre considérable des arrestations dans tous les services de l'usine – tout cela, à en croire la logique enflammée de Los, était la faute de Brachko ; tout cela prouvait qu'il s'était livré à un sabotage volontaire, diabolique et prémédité.

— Chassez-le ! s'écria quelqu'un dans l'Auditoire, tandis que d'autres faisaient chorus : « Il est grand temps ! À bas les saboteurs ! »

Les plus violents ennemis de Brachko, je le remarque, sont des ouvriers logés dans les baraquements ; or, ils ne peuvent rien comprendre au travail et au comportement du directeur de notre grand *combinat* dans lequel ils ne sont que des rouages insignifiants. Ils ne font qu'exprimer leur mécontentement personnel et se décharger, sans risque pour eux-mêmes, sur la personne du chef le plus élevé en grade, de leurs propres ressentiments. Ils oublient que les salaires, les prix et les conditions de logement des ouvriers sont fixés par les autorités de Moscou.

— Quelqu'un désire-t-il prendre la parole ? demande Los.

L'un après l'autre, des membres du Parti demandent l'expulsion. Chacun d'eux ajoute quelques accusations à la montagne d'absurdités qui s'élève déjà. Puis une ouvrière se lève, dont la bonne foi n'est pas douteuse.

— Camarades, déclare-t-elle, je travaille dans le *combinat* métallurgique de Nikopol. Maintenant, enfin, je comprends pourquoi nous vivons si pauvrement, pourquoi il n'y a pas de maisons pour nous, les ouvriers, pourquoi nous manquons de vêtements convenables. Les Brachkos et leurs pareils mènent la grande vie, mais la misère du prolétariat ne les touche pas. À bas les saboteurs ! Voilà assez longtemps qu'ils se moquent de nous !

Sa sincérité, son émotion soulèvent un tonnerre d'applaudissements et de cris d'approbation.

Finalement Brachko prend la parole. Son cas est désespéré, il le sait ; ses paroles ne toucheront pas cet auditoire surexcité. Tous ces gens sont assoiffés de vengeance ; il leur faut un bouc émissaire, un responsable de leurs griefs divers et privés. Pourtant, Brachko évoque les vingt années pendant lesquelles il n'a cessé d'être un communiste loyal et rappelle comment, avant la Révolution, lorsqu'il était officier sur le front, il gagna les soldats à la cause des ouvriers. Mais il est bientôt interrompu par des sarcasmes et des invectives.

— Ne joue pas au démagogue ! Assez de ce fumier ! Sortez-le !

Des larmes roulent sur les joues émaciées de Brachko, mais les injures raniment son esprit combatif et sa voix couvre les interruptions. Un silence embarrassé, un silence coupable remplit soudain la vaste salle, tandis que l'accusé brandit ses poings fermés au-dessus de sa tête.

— Moi, Brachko, s'écrie-t-il, j'ai pris part, avec ces deux mains que voilà, à l'assaut du Palais d'Hiver des Tsars russes ! Je me suis battu contre les Blancs et contre les interventionnistes ! Je porte une douzaine de blessures que j'ai contractées au service de la Révolution. Pendant quinze ans, j'ai travaillé nuit et jour pour construire, construire, construire, en dépit de handicaps terribles… Et maintenant, me voici devant vous qui êtes prêts à me mettre en pièces… Pourquoi ? Là où j'ai construit, vous voulez détruire. Vous me rendez responsable d'un état de choses contre lequel je me suis battu de toutes mes forces. Je ne vous demande rien. Je n'attends rien. Allez-y, finissez votre sale besogne. Je sais bien que c'en est fini de

moi, quelle que soit la décision que vous prendrez ; mais je veux que vous pensiez à ce que vous êtes en train de faire. J'abandonne mon sort à votre conscience. Aucun de vos discours, aucune de vos insultes ne peut empêcher que je sois complètement innocent. Que vous me croyiez ou non, camarades, j'aime le peuple de ce pays, qui est mon pays natal. J'ai risqué mille fois ma vie pour lui et s'il me récompense maintenant en détruisant cette vie de ses propres mains, j'accepterai mon sort en soldat. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Le vote en faveur de l'expulsion fut à peu près unanime.

En quittant la réunion, je me fis conduire à la maison de Brachko où sa jeune servante m'introduisit. Peu après, Brachko lui-même arriva, silencieux comme une ombre ; il avait les épaules secouées de sanglots contenus, mais ne pleurait pas.

— Je me doutais bien que tu serais ici à m'attendre, Victor Andreïevitch, me dit-il. Merci du fond du cœur. N'oublie pas, si jamais l'occasion s'en présente – si cette folie vient jamais à cesser –, n'oublie pas de dire à ceux qui voudront bien t'entendre que toutes les accusations dont on m'a accablé n'étaient que d'infâmes mensonges.

Il ne voulut pas me permettre de rester auprès de lui plus de quelques minutes. « Si les Tchékistes nous trouvaient ensemble, me dit-il, ce serait grave pour nous deux. » Il ne doutait pas qu'il allait être arrêté.

Dans son affaire, le N.K.V.D. avait voulu s'assurer par avance l'approbation « populaire » ; cela faciliterait ses opérations ultérieures à Nikopol.

Le lendemain, Brachko ne parut pas à l'usine. J'appris qu'il avait décidé d'aller à Dniepropetrovsk pour en appeler auprès du Comité Régional. Mais il n'alla pas plus loin que Zaparozhe où on le fit descendre du train. Je ne l'ai jamais revu depuis et j'ignore encore ce qu'il est devenu. Deux jours plus tard, la sœur de sa femme et sa secrétaire furent arrêtées. On ne laissa en liberté que sa vieille mère et une de ses nièces, âgée de six ans, qui durent quitter la maison. La vieille femme, dont cette tragédie avait troublé la raison, erra pendant des mois dans les rues de Nikopol, demandant aux passants s'ils n'avaient pas vu son « petit Piotr », qui était « perdu ». Puis elle disparut, elle aussi…

*
* *

Au cours de la même semaine, le Comité Urbain s'occupa à nouveau de l'« affaire Kravchenko ». On pensait généralement que mon tour était venu, mais ma bonne étoile n'avait pas perdu ses vertus magiques. C'était Brachko, je m'en souviens, qui avait le premier fait allusion à cette étoile mystique, au moment où je découvris les documents qui me manquaient pour ma justification. Le jour même où l'on évoquait mon affaire, un long article parut en première page des journaux de Nikopol, accusant un groupe d'ingénieurs de notre usine de divers crimes politiques, notamment de grossièreté à l'égard des ouvriers. Au nombre des principaux coupables stigmatisés dans cet article, figuraient Makarov et Shaïkevitch, mes principaux accusateurs !

Le coup qui m'était destiné se trouvait ainsi miraculeusement détourné. Los comprit sans doute qu'il aurait du mal à ressortir ses accusations éculées alors que les plus importants de ses témoins étaient eux-mêmes « dans le bain », car le Comité renonça à s'occuper de mon affaire pour se consacrer au nouveau scandale à sensation. Makarov et Shaïkevitch furent l'un et l'autre chassés du Parti. Je sus par la suite que la publication si opportune de l'article qui me sauva n'était pas un effet du hasard mais le résultat des efforts déployés à mon bénéfice par le vieux Silinine et quelques autres de mes amis.

L'arrestation de Brachko déclencha une nouvelle vague de peur dans l'usine. Beaucoup de ceux qui avaient travaillé à ses côtés et à qui il avait témoigné de l'amitié comprenaient qu'ils allaient être inévitablement arrêtés. L'ingénieur-en-chef Vishnev était plongé dans une profonde mélancolie. J'avais à le voir pour une question de service. Aux premiers mots que j'échangeai avec lui, je me rendis compte qu'il n'était plus dans son état normal. Il était assis à son bureau, vêtu de ses plus beaux vêtements, et il avait épinglé son Ordre de Lénine au revers de son veston. Il pleurait comme un enfant, le souffle coupé par les sanglots.

— Tu vois, Victor Andreïevitch, me dit-il, lorsqu'ils viendront m'arrêter, ils arrêteront aussi Lénine. Personne ne me parle plus. On ne me reconnaît plus comme ingénieur-en-chef. Seul, Lénine ne m'abandonne pas.

Deux ans plus tard, j'appris par un ami que Vishnev avait achevé de perdre la raison pendant la torture qui lui fut infligée. La police secrète crut qu'il simulait la folie pour éviter de faire des « aveux » et continua de le torturer jusqu'à ce qu'elle eût enfin acquis la certitude qu'il était réellement devenu fou…

Une nuit, quelques semaines plus tard, je fus tiré de mon sommeil : on me demandait au téléphone, dans le hall de l'hôtel, en bas. Je m'habillai et descendis. C'était Gershgorn. Il m'intima l'ordre de me rendre immédiatement au N.K.V.D.

Une fois de plus, je m'assis dans son bureau pareil à celui d'un chirurgien. J'enviais la fraîcheur de son teint, les belles couleurs de son visage reposé qui respirait la santé. Si seulement j'avais eu ma vigueur d'antan !… Des insomnies graves, le souci que je me faisais et le désordre irrémédiable qui régnait dans l'usine minaient mes forces, me laissant faible et plein de nausées.

— Eh bien ! s'exclama Gershgorn, tout fier de sa belle santé et de son énergie, si nous reprenions notre petite causerie ?… J'espère que tu vas te montrer plus compréhensif, cette fois, et que je vais te trouver sincèrement disposé à *coopérer* utilement à notre travail.

— Que veux-tu donc de moi ?

Le policier frappa lourdement son bureau du poing, puis il me brandit ce même poing sous le nez :

— Ici, tonna-t-il, c'est *nous* qui posons les questions ! Tout ce qu'on te demande, c'est d'y répondre. Tu m'as compris ?

— Je comprends parfaitement… Toutefois, je ne suis pas encore en état d'arrestation ; je suis toujours membre du Parti et j'y suis bien considéré…

— Peu importe ! Pour nous, tu n'es qu'un saboteur !… Encore une fois, je te demande de me dire ce que tu sais des actes de sabotage commis par Ivanchenko. Je crois que je t'ai laissé le temps de la réflexion.

— Je ne sais rien.

— Écoute, Kravchenko, tu ferais mieux de te mettre à table. Cela vaudrait mieux pour toi et tu m'épargnerais ainsi bien du mal. Nous avons ici des moyens pour obliger les gens comme toi à parler. Nous les rendons doux comme des agneaux, malléables comme de la cire, comprends-tu ?

La voix du policier avait pris une inflexion voluptueuse.

— Si tu attaches du prix à l'aspect de ton visage, poursuivit-il – tu n'es pas trop vilain à voir – je te conseille de faire un effort et d'y mettre un peu du tien.

— Je t'ai dit la vérité. Je ne puis dire ce que j'ignore, ni inventer des choses qui n'existent pas.

— Ainsi, tu ne veux toujours pas parler ?

Le téléphone sonna sur ces entrefaites. C'était Dorogan qui le demandait, m'expliqua Gershgorn, et il me dit de l'attendre dans le couloir. Nous sortîmes ensemble de son bureau et il me mit entre les mains d'un Tchékiste en uniforme :

— Veille à ce que ce citoyen m'attende, lui dit-il.

Il y avait déjà quatre ou cinq hommes debout dans le couloir, le visage tourné vers le mur, les mains croisées derrière le dos.

— Citoyen, m'ordonna le Tchékiste, mets-toi le long du mur et prends la position des autres.

— Mais je ne suis pas arrêté ! protestai-je. Je ne suis venu ici que parce que j'ai été mandé par le camarade Gershgorn.

— Ferme ça et fais ce qu'on te dit. Face au mur ! Les mains derrière le dos !... Et ne t'avise pas de te retourner ! N'appuie pas non plus ta tête contre le mur, hein !

Je pris ma place à côté des autres. Nous ne pouvions pas nous voir les uns les autres dans la faible lumière du couloir et nous ne pouvions pas davantage voir ce qui se passait derrière nous... Au cours des quatre heures que l'on m'obligea à passer là, debout, d'autres hommes vinrent nous rejoindre. J'avais déjà entendu parler de cette forme de torture, l'une des plus bénignes du système en usage au N.K.V.D... Et voilà maintenant que je la subissais dans ma propre chair...

Celui qui n'a pas été contraint de se tenir immobile dans une même position, face au néant, pendant des heures entières, ne pourra jamais comprendre ce que cela signifie. Les mains, les bras, les pieds deviennent de plus en plus lourds, de minute en minute... Chaque partie du corps, chaque doigt, chacune des phalanges de ces doigts se met à peser d'un poids séparé... On dirait des tonnes et des tonnes de plomb qui vous accablent d'une écrasante lassitude. On a l'impression que l'on ne pourra pas supporter le supplice plus longtemps et on le supporte tout de même...

Des cris à fendre l'âme sortaient des chambres donnant sur le couloir, et des jurons, et des bruits de coups, et le choc sourd de corps tombant sur le sol. On appliquait la question à des êtres humains, on les battait, on les menaçait... Je ne sais depuis combien de temps j'étais là, debout, lorsque j'entendis des pas et des voix à l'une des extrémités du corridor. Quelqu'un se mit à chanter :

Plein de sève, parfumé, charmant,
Le pommier fleurissait dans notre verger...

— Ta gueule ! cria un Tchékiste. C'est *toi* que je vais faire fleurir si tu ne la boucles pas !

— Pas la peine de l'engueuler, il est totalement fou, fit un autre, tandis que le groupe s'éloignait.

Une sueur froide m'inonda et, sans même que je m'en rendisse compte, des larmes de honte se mirent à ruisseler sur mes joues. Mon corps tout entier me faisait mal, intolérablement... Comme je décroisais les mains pour me gratter, le gardien m'enjoignit de les croiser à nouveau si je ne voulais pas qu'il me fît sauter la cervelle. Un hurlement effroyable, à peine humain, s'éleva tout à coup derrière moi... Le jour commençait à filtrer dans le corridor ; je le vis se réfléchir sur le mur gris.

— Allons, viens, Kravchenko ! Je suis désolé de t'avoir fait attendre. J'ai tellement à faire, tellement à faire !

C'était Gershgorn qui parlait ainsi, d'une voix aux intonations joyeuses. Je me retournai et le suivis, la vue brouillée par l'épuisement. Quand je fus assis dans son bureau, je n'en

éprouvai aucun soulagement : il me semblait que j'étais toujours debout, cloué au sol par des tonnes et des tonnes de fatigue…

Gershgorn s'était remis à me poser des questions, mais je n'entendais que le bruit de ses mots ; il me semblait n'avoir aucun sens.

— Très bien, fit enfin le policier. Rentre chez toi et va te coucher. Tu as grand besoin de prendre un peu de sommeil car je te rappellerai bientôt… À propos, ces petites conversations ne concernent que toi et moi : c'est un secret entre nous. Si tu en parlais à qui que ce fût, tu le regretterais.

Rentré à l'hôtel, je me lavai à l'eau glacée et m'étendis sur mon lit défait, sans pouvoir trouver le sommeil, jusqu'à l'heure d'aller à mon travail.

À l'usine, un message du N.K.V.D. m'attendait : j'étais convoqué à nouveau, le soir même, à minuit…

Cette nuit-là, Gershgorn se montra d'une politesse exquise ; au début de l'interrogatoire, il était même presque cordial et m'offrit du thé et des gâteaux que je refusai. Je n'étais vraiment pas gentil, me reprocha-t-il ; je manquais d'égards pour lui et je l'obligeais à se conduire comme une brute – en me faisant attendre dans le couloir, par exemple – alors qu'en réalité il était loin d'être un méchant homme. Croyais-je donc que sa besogne était agréable ? M'imaginais-je qu'il y trouvait plaisir ?

— Ce soir, me dit-il, tu peux faire quelque chose de gentil pour nous, Kravchenko. Le N.K.V.D. t'en saura gré, ainsi que le Parti. On ne te demande d'ailleurs pas grand-chose.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une simple signature, une signature que tu vas nous donner librement, royalement, en tant qu'ingénieur, directeur dans une usine soviétique, et comme un bon membre du Parti. Il s'agit d'une affaire grave, tu comprends, une affaire qui intéresse la défense nationale. Ton usine a fabriqué pour les industries chimiques de la défense nationale des tuyaux métalliques contenant des impuretés. Il est évident que ce n'est point ta faute. Ces malfaçons procèdent d'un sabotage organisé qui a commencé en haut lieu à Moscou et dont les conséquences se sont fait sentir jusqu'à Kharkov et à Zaporozhestal. Le directeur des fonderies de Zaporozhestal, qui vous fournissait l'acier destiné à vos tuyaux, un nommé Rogochevski, était un ennemi du Peuple ; il est actuellement sous les verrous.

L'idée de Gershgorn, je le compris tout de suite, était un horrible produit de l'imagination policière. L'acier qui nous était fourni était en effet souvent de mauvaise qualité ; je l'avais signalé et j'avais protesté à plusieurs reprises. Brachko et Vichnev s'en désolaient avec moi. Mais la mauvaise qualité des aciers était due à des raisons techniques fort simples qu'Ordzhonikidze, Piatakov et Ivanchenko connaissaient parfaitement : à certaines erreurs commises de bonne foi, et notamment à l'inexpérience du personnel employé aux fonderies.

— Camarade Gershgorn, déclarai-je, je ne crois pas que les imperfections de nos aciers proviennent de sabotages. De toute façon, je voudrais d'abord lire ce document que tu me demandes de signer.

— C'est bien la moindre des choses. Le voici.

Et il me tendit une liasse de paperasses qui comportait une vingtaine de grands feuillets d'un texte serré, tapé à la machine.

Je lus lentement ce document, ce qui me demanda tout près d'une heure. Pendant ma lecture, des ondes alternativement brûlantes et glacées me parcouraient l'échine. C'était un extraordinaire amalgame de mensonges flagrants et de demi-vérités, soigneusement et ingénieusement mêlés, et l'ensemble ne laissait pas d'impressionner. Ce document était bourré de noms, dont certains m'étaient connus : des noms d'ingénieurs-chimistes et de

métallurgistes éminents, des noms de directeurs d'usine, des noms de contremaîtres... Il y en avait des douzaines et des douzaines. Naturellement, Ivanchenko, Piatakov et Brachko étaient cités, ainsi que des fonctionnaires variés relevant d'une demi-douzaine de commissariats. Au total, c'était un extraordinaire pêle-mêle de personnages importants et de gens obscurs.

Cette abracadabrante histoire ne manquait d'ailleurs pas d'une certaine logique et d'une certaine consistance si l'on acceptait sans discussion la théorie policière qui faisait de chacune des personnes en cause, depuis les grands chefs des Commissariats de Moscou jusqu'aux fondeurs de Zaparozhe et aux contremaîtres de Nikopol, les membres disciplinés et diaboliquement astucieux d'une seule et même conspiration.

— Je ne puis signer un pareil document, dis-je à Gershgorn quand j'eus achevé ma lecture. J'ai fabriqué des tubes avec l'acier qu'on m'envoyait et cet acier contenait parfois des impuretés : voilà tout ce que je sais et c'est tout ce que je puis attester sous la foi de ma signature.

— Veux-tu m'expliquer, dans ce cas, pourquoi nos plus éminents professeurs et nos plus grands chefs d'industrie n'ont pas hésité à signer ce rapport ? Te croirais-tu plus malin qu'eux, par hasard ?

En effet, le document portait la signature de savants soviétiques réputés et d'ingénieurs distingués, et leur verdict collectif concluait : « sabotage ». Certes, je n'avais aucune peine à imaginer comment on avait arraché leur signature à tous ces gens-là ; dans la situation où je me trouvais, toutefois, je ne pouvais accepter de reconnaître ce dont je n'avais pas la certitude personnelle.

— Si tu le désires, proposai-je à Gershgorn, je puis attester que le métal qui nous a été fourni contenait des impuretés.

— Est-ce que tu te moques de moi, Kravchenko ? As-tu oublié où tu es ? Des impuretés ! Comme si j'avais besoin de ton témoignage là-dessus ! Ce que je veux, c'est que tu me confirmes qu'il y a eu sabotage. La fabrication des tuyaux était placée sous ta responsabilité.

Je retombai dans mon mutisme et laissai Gershgorn hurler après moi jusqu'à l'aube.

Il me lut des passages du document qu'il voulait me faire signer et s'acharna à me démontrer que les intentions criminelles des saboteurs étaient « évidentes ». Mais la seule chose évidente pour moi, la seule chose qui m'apparaissait clairement malgré l'immense fatigue qui m'accablait, c'était que le N.K.V.D. de Nikopol avait reçu l'ordre de s'arranger pour tirer de moi des aveux indirects et se procurer ainsi le seul maillon qui manquât encore à sa chaîne d'hypothèses fantaisistes. Que je lui fournisse ce maillon, et la chaîne m'étranglait. Aussi mon refus de signer n'avait-il rien d'héroïque : je me rendais compte, tout simplement, qu'en donnant à Gershgorn la signature qu'il me demandait je signerais du même coup mon arrêt de mort.

Finalement, puisqu'il ne pouvait rien tirer de moi, il me congédia en me conseillant à grand renfort de jurons de réfléchir encore.

Et ainsi, toutes les nuits, pendant des mois, il continua à me harceler de convocations successives, m'interrogeant, me menaçant, et me cajolant tour à tour. La privation de sommeil est un supplice que l'on dosait savamment pour venir à bout de ma résistance. Je travaillais toute la journée et je ne pouvais me permettre de me relâcher dans mes nouvelles fonctions puisque toute erreur ou tout échec de ma part aurait été considéré par mes accusateurs comme une preuve supplémentaire de « sabotage ». Or, j'étais torturé pendant la plus grande partie de la nuit...

Pendant ce temps-là, le mécanisme de la justice du Parti continuait à fonctionner. Les membres d'une nouvelle commission d'enquête avaient conclu, bien à regret, que les

accusations portées contre moi au début ne résistaient pas à l'examen des pièces et la décision favorable prise à mon égard par la commission placée sous les ordres de Kondrashine fut confirmée. Pour lâche et opportuniste qu'il fût, le nouveau secrétaire n'était pas mécontent du résultat obtenu et il profita d'un moment où personne ne nous regardait pour me donner une bourrade affectueuse, en signe de félicitations.

Théoriquement donc, j'étais toujours membre du Parti, l'un des « meilleurs entre les meilleurs », l'un des chefs appartenant à l'*élite* du pays.

Pourtant, on continua de m'infliger chaque nuit, sans répit, l'affreuse épreuve des interrogatoires. Chaque nuit, je me voyais accablé d'accusations nouvelles. Quelles avaient été mes relations avec Margoline, Brachko, Vischnev, Ivanchenko, Filline, Rosengolz et autres « chiens enragés » ? Pouvais-je encore nier que j'avais fréquenté l'espion fasciste » Zelman ? Chaque nom nouveau qu'il prononçait, chaque nouveau sujet qu'il entamait fournissait à Gershgorn un prétexte à des interrogatoires et à des discussions multiples qui duraient pendant des heures... Je me sentais étourdi, abruti, meurtri dans ma chair et jusque dans mes nerfs.

Une nuit, alors que je venais de passer quatre ou cinq heures debout dans le couloir, face au mur, Gershgorn me renvoya chez moi sans m'interroger. Il était désolé, me dit-il, mais il n'avait vraiment pas le temps de « bavarder » avec moi. Dès la nuit suivante, par contre, il m'accablait sous le poids d'une accusation toute neuve.

— Kravchenko, me demanda-t-il, tu as bien reçu chez toi pendant quelque temps deux citoyens américains, n'est-ce pas ?

— Oui. Ils nous enseignaient le fonctionnement du matériel américain.

— Pourrais-tu me dire pour quelles raisons ce traître de Brachko les a logés chez toi et non ailleurs ?

— Parce que je suis célibataire, je suppose, et que j'avais une grande maison pour moi seul.

— T'es-tu jamais plaint du régime soviétique devant ces étrangers ?

— Certes non. Ils sont d'ailleurs toujours en U.R.S.S. et tu peux vérifier mes déclarations.

— Inutile de me dicter ma conduite. Je commence à en avoir assez de tes insolences... Quels étaient tes rapports politiques avec ces Américains ?

— Je n'en avais aucun. Je me bornais à les bien traiter, comme j'avais le devoir de le faire.

— C'était bien Ivanchenko qui avait commandé ces machines aux États-Unis ?

— Oui.

— Par conséquent, il est fort possible qu'Ivanchenko et la firme américaine se soient entendus pour saboter.

— Comment aurais-je pu le savoir ?

— Bien sûr ! Tu es innocent comme l'enfant qui vient de naître, pas vrai ? Cependant – et Gershgorn se mit à détacher ses mots avec une lenteur menaçante, comme s'il allait m'écraser sous le poids de quelque accablante révélation – cependant, tu as été voir ces Américains à Kharkov, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, exactement, que j'ai rencontré l'un d'eux dans une rue de Kharkov. Il a insisté pour que je l'accompagne à l'Hôtel Krusnaïa et je n'ai guère pu lui refuser.

— Mais vous vous êtes rencontrés à nouveau dans un hôtel de Moscou ?

— Non. J'étais en train de dîner au Métropole, tout seul, quand j'avisai les deux Américains, assis à une autre table en compagnie de deux jeunes femmes. Dès qu'ils me virent, ils m'appelèrent par mon nom à travers toute la salle du restaurant. Pouvais-je faire autrement que d'aller leur serrer la main et boire avec eux ? Je les quittai d'ailleurs au bout de cinq minutes.

— Pourquoi l'un de tes Américains a-t-il soudain éprouvé le besoin de partir pour Stockholm en avion ? Et pourquoi, en revenant, t'a-t-il rapporté un cadeau ?

— Autant qu'il m'en souvienne, il s'agissait d'un voyage privé et il ne m'en a pas donné les raisons ; quant au « cadeau », c'était un morceau d'acier spécial qui me permettrait d'effectuer des essais thermiques que nous n'avions jamais pu faire ici. Ce n'était donc de sa part qu'une simple gentillesse, pour moi et pour l'usine.

— Mais il a ramené aussi à Ivanchenko des instructions qui lui avaient été données par des centres contre-révolutionnaires de Stockholm, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore.

L'interrogatoire relatif aux Américains se poursuivit ainsi pendant plusieurs heures encore…

Soudain, la porte s'ouvrit et l'énorme Dorogan, fou de rage, fit irruption dans la pièce, une affreuse grimace tordant sa bouche lippue. Aussitôt, Gershgorn se leva respectueusement.

— Gershgorn, hurla Dorogan, est-ce que tu vas te laisser tourner en bourrique par ce saboteur de Kravchenko ? Es-tu un Tchékiste, oui ou non, ou une sale chiffe molle ? Quel dommage que nous ne l'ayons pas arrêté il y a un an au lieu de laisser le Comité Urbain s'occuper de lui !

Gershgorn avait l'air très inquiet ; manifestement, il tremblait devant son chef.

— Camarade chef, répondit-il, je fais tout ce que je peux. Voilà plus d'un mois que je le travaille toutes les nuits. Si tu désires que j'emploie des méthodes plus énergiques…

Mais Dorogan ne l'écoutait plus ; c'était à moi qu'il s'adressait maintenant, d'un ton furibond :

— Prends garde, Kravchenko ! Ça va mal aller pour toi !

Et il sortit de la pièce en claquant la porte.

Lorsque Gershgorn me relâcha, une heure plus tard, je décidai d'aller voir Dorogan. Il fallait bien que j'arrive d'une façon quelconque à mettre un terme au supplice qu'on m'infligeait.

Je donnai mon nom au planton qui se tenait à la porte du bureau de Dorogan et l'on m'introduisit.

— Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que tu viens foutre ici ? hurla Dorogan dès qu'il m'aperçut.

— Je voulais te demander ce que vous voulez faire de moi, ici. Il y a si longtemps qu'on me torture !… Toutes les nuits, ce sont de nouvelles accusations… Camarade Dorogan, tu es membre du bureau du Comité Urbain et tu sais que, à deux reprises, j'ai été reconnu innocent. Je te demande donc, en tant que communiste…

— En tant que communiste ! s'écria le colosse, hors de lui.

Il se précipita sur moi, tel un taureau furieux, et me gifla à toute volée, sur les deux joues ; puis il me prit à la gorge et me serra à m'étrangler en me secouant furieusement dans sa poigne de brute. Il était très fort, et ses grosses mains me serraient comme un étau. Tout vacillait autour de moi et il me semblait que je plongeais dans un abîme sans fond…

— Fous le camp avant que je ne te tue ! s'écria finalement Dorogan en me jetant à la porte.

Dehors, je chancelai et dus m'appuyer au mur jusqu'à ce que j'eusse repris ma respiration. Je ne sais trop comment je réussis à regagner mon hôtel et à monter l'escalier. Quand je fus dans ma chambre, je me jetai sur mon lit et sombrai aussitôt dans un profond sommeil.

*
* *

Une après-midi, vers une heure, la porte de mon bureau s'ouvrit soudain et Gershgorn entra en secouant la neige qui poudrait son manteau militaire. « Il vient me chercher ! » pensai-je.

— Alors, Kravchenko ?... où est l'ingénieur Valentin Bichkov qui dirige votre laboratoire chimique ?

— Il est à la fonderie où l'on travaille au four électrique.

— Fais-le venir immédiatement – immédiatement, hein ? – et ne lui dis pas pourquoi tu le demandes.

J'appelai Bichkov au téléphone et lui demandai de venir me voir, mais il m'expliqua qu'il ne pouvait quitter la fonderie et insista pour en terminer d'abord avec l'opération en cours.

— Je regrette, lui dis-je, mais il faut lâcher ce que tu fais. C'est très important.

Et je raccrochai l'appareil.

— Puis-je te demander pourquoi tu veux voir Bichkov ? repris-je en m'adressant à Gershgorn. Après tout, c'est un de mes subordonnés.

— Ainsi, Kravchenko, la petite leçon que Dorogan t'a donnée l'autre soir ne t'a pas suffi ? Il faut que tu sois rudement difficile à dresser !... À propos, viens donc me voir ce soir à onze heures.

— Ne pourrais-tu pas me laisser en repos pendant une nuit, une seule ?

— Tu n'as qu'à signer ce qu'on te demande et à nous aider un peu ; tu dormiras alors tant que tu voudras.

Sur ces entrefaites, Bichkov arriva, ne se doutant de rien. Il était en bleu de travail, tout suant et le visage sale.

— Bonjour, Victor Andreïevitch, me dit-il. Puis, remarquant la présence de mon visiteur et ne soupçonnant toujours rien : Bonjour, camarade Gershgorn, ajouta-t-il.

Il tendit la main au policier qui ignora son geste.

— Pas de « camarade » entre nous, espèce de saboteur !

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé, camarade Gershgorn ? Tu ne me connais donc pas ?

— Tu parles, que je te connais ! Comment t'appelles-tu ?

— Bichkov.

— Prénoms ?

— Valentin Ivanovitch.

— Je t'arrête pour sabotage. Suis-moi !

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Je ne comprends pas !

— T'occupe pas de ça ! Allez, marche !

Le policier avait sorti son revolver et le pointait en direction de Bichkov. Effaré, le jeune ingénieur sortit, suivi de l'homme du N.K.V.D.

Derrière eux, je fermai à clef la porte de mon bureau. Je me sentais anéanti. Peut-être, après tout, ferais-je mieux de signer tout ce qu'ils voudraient... À quoi bon lutter ? Quelles chances avais-je d'échapper jamais à ces sadiques enivrés de leur pouvoir ?

Une heure plus tard, la femme de Bichkov vint me voir avec sa petite fille, une enfant de deux ans. M^me^ Bichkov, une fort jolie femme, pleurait toutes les larmes de son corps et l'enfant l'imitait. Je dus faire de mon mieux pour les calmer, les rasséréner autant que je le pouvais... Et la nuit d'après, doublement épuisé par les événements de cette dramatique journée et par mes propres soucis, je dus subir à nouveau un interminable interrogatoire, un de ces interrogatoires qui achevaient de me mettre les nerfs à vif.

... Trois ou quatre jours s'écoulèrent, puis la femme de Bichkov revint me voir ; elle m'apprit qu'un appareil photographique, un chronomètre et divers autres objets appartenant

à l'usine et que son mari gardait dans son bureau, avaient disparu. Tant que ces objets n'auraient pas été retrouvés, la comptabilité refuserait de lui verser les appointements de Bichkov.

J'appelai au téléphone l'assistant du malheureux ingénieur. Il me jura ses grands dieux qu'il ne savait rien des objets disparus, mais je le soupçonnai fortement de les avoir volés. Finalement, devant la terrible situation où se trouvaient Mme Bichkov et son enfant, je me vis obligé de téléphoner à Gersghorn :

— Je t'en prie, lui dis-je, demande à ton prisonnier où il a mis l'appareil photographique, le chronomètre et les autres objets appartenant à l'usine.

— Tu n'as qu'à le lui demander toi-même, me répondit le policier. Viens me voir tout de suite et je t'autoriserai à lui parler.

Pour quelle raison était-il aussi pressé de me ménager cette entrevue avec l'ingénieur-chimiste ? Je me le demandais…

Une heure après, j'étais au N.K.V.D. Sonnant le planton, Gershgorn lui donna l'ordre d'aller chercher le prisonnier à la « cave » et de l'amener à son bureau. Bientôt arrivaient deux Tchékistes, encadrant le pauvre Bichkov, absolument méconnaissable.

Un frisson me saisit en le voyant. Il avait le visage tuméfié et couvert d'ecchymoses ; l'un de ses yeux disparaissait sous l'enflure. Son bleu de travail – celui-là même qu'il portait lorsqu'on l'avait arrêté chez moi – était souillé, déchiré et maculé de sang ; ses mains, elles aussi, étaient couvertes de sang séché. Une odeur atroce, l'odeur de la prison et de la maladie, flottait autour de lui. Je n'arrivais pas à me convaincre que cette pitoyable épave était le jeune et fringant ingénieur qui était entré dans mon bureau quelques jours plus tôt.

Je compris alors pourquoi Gershgorn m'avait fait venir : il voulait me donner une idée du traitement auquel on soumettait ceux qui refusaient de « coopérer » avec lui.

— Valentin Ivanovitch, fis-je en détournant les yeux malgré moi, où as-tu laissé l'appareil photographique, le chronomètre et les autres objets appartenant à l'usine ?

— Victor Andreïevitch, me répondit le malheureux d'une voix tremblante – la voix d'un homme à l'agonie – tout cela est entre les mains de mon assistant qui s'en servait au laboratoire.

— Je te remercie. C'est tout ce que je voulais savoir.

— Victor Andreïevitch… Ma femme, ma fille… Ma pauvre Mariouchka !

Et il se mit à pleurer bruyamment.

— En voilà assez, Bichkov ! s'écria Gershgorn en frappant la table de son poing velu. Trêve de pleurnicheries, ou je vais recommencer à te dresser. Tu ne pleurais pas, n'est-ce pas, lorsque tu empoisonnais les ouvriers de ton service ? Dehors !

Tel était donc le crime que l'on reprochait à Bichkov. Tout récemment, nous avions fabriqué des tuyaux d'acier inoxydable que nous décapions à l'acide nitrique en les plongeant dans des auges de bois formant des bacs improvisés. Pour mener à bien cette opération, Bichkov avait fourni au personnel les instructions officielles applicables à toutes les usines. Malheureusement, quatre ouvriers qui n'avaient pas tenu compte de ces recommandations avaient respiré des vapeurs nocives et on avait dû les admettre d'urgence à l'hôpital. Voilà pourquoi, maintenant, on accusait Bichkov d'avoir délibérément « empoisonné » ses ouvriers ! Ce genre d'accusation, qui tendait à dresser les ouvriers contre leurs ingénieurs, jouissait alors d'une grande vogue. Vraiment, on était allé chercher bien loin pour accabler le pauvre homme et le reproche qu'on lui faisait était tout simplement inepte.

Rentré à l'usine, je convoquai l'assistant de Bichkov qui, contrairement à son chef, était inscrit au Parti, et je le menaçai de le dénoncer pour vol au N.K.V.D. si les objets manquants

n'étaient pas retrouvés dans les dix minutes. – Deux minutes plus tard, ils étaient sur mon bureau.

Lorsque Mme Bichkov vint chercher les objets réclamés par l'Administration, je lui appris que j'avais vu son mari :

— Valentin se porte bien, il a bonne mine, lui dis-je en mentant effrontément. Naturellement, il s'ennuie de vous, mais il m'a prié de vous dire de ne pas vous tourmenter. Il vous envoie, à vous et à votre enfant, toutes ses tendresses et ses baisers.

Hélas ! qu'aurais-je pu dire d'autre à la malheureuse femme ? Elle me remercia et partit. Je ne l'ai jamais revue et j'ignore ce qu'elle est devenue ; je ne sais pas davantage le sort qui fut réservé à son mari.

Pendant la plus grande partie de l'automne, les convocations nocturnes du N.K.V.D. ne furent qu'intermittentes, mais vers la fin de 1937, l'inquisition dont j'étais l'objet reprit de plus belle pour se poursuivre sans interruption. Les sujets de petites « causettes » entre Gershgorn et moi ne manquaient d'ailleurs pas, puisque chaque nouvelle fournée de « liquidations » dans l'industrie engendrait de nouvelles complications à propos desquelles mon témoignage était considéré comme vital. C'est alors que je me décidai à faire une démarche à laquelle j'avais depuis longtemps renoncé dans la crainte d'offenser les inquisiteurs.

J'écrivis à la Commission de Contrôle du Comité Central à son quartier général de Dniepropetrovsk et me plaignis d'être tourmente sans relâche et injustement accusé d'actes de sabotage. Naturellement, je ne soufflai pas mot du N.K.V.D., puisque l'on n'avait cent fois prévenu d'observer secret le plus absolu sur mes interrogatoires nocturnes, même vis-à-vis du parti. Théoriquement, la Commission de Contrôle veillait à ce qu'on respectât les droits des membres du Parti et leur honneur ; je basai donc ma requête sur le blâme qui figurait toujours à mon dossier et demandai à la Commission de bien vouloir effacer cette tache.

Quelques jours plus tard, la Commission m'envoya un enquêteur. J'avais été acquitté par le Comité Urbain, me dit-il ; de quoi pouvais-je donc me plaindre encore ?

— C'est que, lui expliquai-je, je suis toujours sous l'effet d'un blâme ; or, il ne devrait plus en rester trace. Je désirerais que la Commission de Contrôle du Parti vérifiât les accusations qui ont été portées contre moi.

Et j'énumérai à mon visiteur les principaux « crimes » que l'on ne cessait, toutes les nuits, de me jeter à la face.

L'enquêteur passa plusieurs jours en allées et venues, interrogeant des membres du Parti et des administrateurs de l'usine, puis il disparut et mes sempiternels interrogatoires continuèrent comme devant, coupés seulement de rares interruptions. À ce régime, j'avais considérablement maigri et mes yeux étaient rougis et enflammés par l'insomnie ; ceux de mes amis qui ne m'avaient pas vu depuis quelque temps avaient peine à me reconnaître.

Les murs de Nikopol, à cette époque, se couvraient d'affiches consacrées aux premières « élections démocratiques » qui auraient lieu en Russie sous la Constitution Soviétique. Le 12 décembre 1937, la population russe allait exercer triomphalement le droit qu'on lui avait donné de choisir « au scrutin secret » les membres du Soviet suprême. Les affiches, les journaux et les haut-parleurs installés dans les rues de Nikopol se livraient à une tapageuse publicité autour de ce joyeux événement :

« Rassemblez-vous autour du Parti ! Votez pour la belle vie socialiste ! Personne ne doit renoncer à user du privilège qu'il a de voter au scrutin secret ! Vive la Constitution démocratique ! Vive notre Chef, notre Maître bien-aimé, le camarade Staline ! »

Tout ce tapage me semblait une insulte et un défi à mes propres souffrances et à celles de millions d'autres êtres. Il va de soi que personne ne prenait au sérieux ces « élections ». On ne les considérait que comme une sorte de rite obligatoire imposé par la crainte et auquel on se soumettait avec un ennui à peine déguisé, comme on le faisait pour les réunions de masses, tandis que les agitateurs propagandistes et les haut-parleurs de radio hurlaient à l'envi leurs slogans. Pendant cette même période, d'ailleurs, on continuait à procéder à de nouvelles arrestations dans notre *combinat* où l'on avait appréhendé le chef comptable, le chef électricien Romachenko et plusieurs autres personnes.

Le 12 décembre, après avoir longtemps fait la queue, j'obtins mon bulletin de « vote secret ». Ce bulletin ne comportait qu'une seule liste de noms, tous choisis par le Parti ; aucun blanc n'y était réservé pour y inscrire un « oui » ou un « non » ou pour y faire figurer d'autres candidats que ceux de la liste officielle. On s'était borné à nous signaler que nous avions le droit de barrer le nom de tel ou tel candidat qui ne nous conviendrait pas. Une fois dans l'isoloir, je pliai mon bulletin de vote et le glissai dans l'urne. Il est très probable qu'aucun des cinq mille votants de notre usine n'osa barrer un seul nom de la liste. Les journaux en profitèrent pour saluer à grand fracas l'approbation unanime des électeurs pour la « belle et bonne existence soviétique ».

On chômait le jour des élections. Gershgorn célébra ce grand jour à sa façon en me faisant rester debout dans son couloir pendant plusieurs heures et en m'interrogeant avec une exceptionnelle brutalité. Aux questions qu'il me posa, je compris qu'Ivanchenko était accusé de sabotage dans la fabrication des tuyaux et que, pour mettre la dernière touche au tableau magistralement brossé par le N.K.V.D., il fallait absolument que « j'avoue » ma complicité avec lui.

— Honnêtement, ne cessai-je de répéter au policier, je ne puis rien te dire de plus que ce que je sais.

— Fous-moi la paix avec ton honnêteté ! Ce qu'il nous faut, ce sont des faits, un point, c'est tout ! Quel dommage que nous ne t'ayons pas coffré en temps opportun ! Tu serais maintenant doux comme un agneau, docile à souhait, je te le garantis !

Je sentais ma résistance faiblir et j'avais un besoin terrible d'arriver à la fin de mon interminable calvaire, quelle que dût être cette fin. Parfois, il m'arrivait de rêver tout éveillé. Je me voyais en train d'apposer bravement ma signature sur le fatal document de Gershgorn… Aussitôt l'orchestre attaquait l'*Internationale* et l'on me conduisait triomphalement vers un moelleux lit de plume où ma mère et ma grand-mère Natacha venaient me border…

Je ne sais si mes bourreaux s'en rendaient compte, mais j'étais sur le point de capituler. Encore une semaine ou deux de ce supplice, encore une ou deux raclées et je finirai par me rendre en acceptant toutes les conséquences de ma défaite. Je n'étais pas de fer, hélas !

C'est sur ces entrefaites que le vieux Silinine vint me voir à mon hôtel. Peut-être avait-il deviné que ma résistance touchait à son terme et que je n'allais pas tarder à m'abandonner à mes bourreaux ; peut-être, en m'observant de loin, avait-il deviné ce qui se passait en moi et compris que j'avais grand besoin d'un peu de réconfort moral…

— Pourquoi donc as-tu si mauvaise mine ? me demanda-t-il d'emblée. Tu peux me parler franchement car j'appréhende le pire, et tu sais que tu peux avoir confiance en moi.

Je n'avais guère besoin qu'il m'encourageât à la franchise. J'avais soif de me confier à quelqu'un et de laisser déborder mon cœur douloureux. Aussi lui racontai-je tout : comment, depuis plusieurs mois, on me privait de sommeil, et comment on me torturait pour me faire signer des papiers accusateurs.

— Je t'en prie, camarade, ne signe pas ! m'adjura le vieil homme. Puisque tu as tenu bon jusqu'ici, il faut tenir jusqu'au bout. Ce n'est pas cette signature qui te sauverait. En la donnant, tu ne ferais que te précipiter tête baissée dans le piège qui t'est tendu et tu serais perdu à jamais.

— Oui, Silinine, mais pendant combien de temps crois-tu que le corps et l'esprit d'un homme comme moi puissent résister à tant de souffrances ?

— Je sais bien, mon cher ami, je sais bien… J'ai vu beaucoup de choses dans ma longue existence et je sais ce que c'est que de souffrir. Mais je crois que l'intensité de la *purge* est en train de décroître. D'ailleurs il ne reste plus beaucoup de monde à « purger » : environ 40 pour cent des Communistes du District de Nikopol ont été arrêtés ou chassés du Parti et chaque *purge* individuelle d'un membre du Parti a entraîné l'arrestation d'au moins huit ou dix personnes qui n'y étaient pas inscrites. Bien que je ne puisse te garantir l'exactitude de ce renseignement, je tiens d'un membre du Comité Urbain que l'on aurait reçu de nouvelles directives prescrivant de ne plus arrêter aucun Communiste sans l'autorisation du Parti. Je t'en prie, tâche de tenir le coup encore un peu. Voilà cinq fois au moins que Dorogan soulève la question de ton arrestation devant le Comité Urbain. Il est furieux. Ne t'incline pas devant ces canailles, ou c'est nous tous qui serions obligés de te laisser tomber.

Je promis à Silinine de résister encore ; ce n'étaient pas ses conseils qui m'arrêtaient sur le bord même de la capitulation, c'était la foi manifeste qu'il avait en moi.

— Et maintenant, proposa Silinine, buvons à l'année nouvelle !

Je ne m'étais même pas rendu compte que nous étions la veille du Jour de l'An.

Cette nuit-là, au N.K.V.D., il me fallut à nouveau rester debout dans le couloir faiblement éclairé, de onze heures à trois heures du matin, face au mur, tandis que les cris des suppliciés et les imprécations de leurs bourreaux retentissaient sans arrêt autour de moi. Pourtant, je ne vis ni Gershgorn, ni Dorogan : sans doute célébraient-ils en famille ou au milieu de leurs camarades l'avènement de l'année 1938.

Pendant les premiers jours de l'année nouvelle, les arrestations reprirent de plus belle à l'usine. On s'imaginait parfois que le *pogrome* avait cessé, mais on ne tardait pas à constater que chaque pause n'était que le prélude d'une nouvelle offensive. Depuis la mort d'Ordzhonikidze, on s'en donnait à cœur joie car son successeur, Kaganovitch, ne s'embarrassait d'aucun scrupule et « coopérait » sans désemparer. Aussi les arrestations, dans les milieux industriels, avaient-elles considérablement augmenté. Miron Ragoza, directeur commercial du *combinat,* avait été chassé de l'usine et sa femme et sa fille expulsées de l'appartement qu'ils occupaient.

Au cours de la première semaine de janvier, Gershgorn me mit sous les yeux un nouveau document : c'était ma « déposition volontaire », c'est-à-dire les aveux que j'étais censé avoir faits. Dans ce long et filandreux exposé, plein de déclarations ambiguës et d'aveux implicites, je racontais sans la moindre hésitation les « crimes » de mes amis, de mes supérieurs et de mes subordonnés ; quant à ma responsabilité personnelle, elle n'était qu'à peine effleurée et on glissait là-dessus sans y insister. Ce chef-d'œuvre avait donc été rédigé avec beaucoup de soin pour me rendre la capitulation plus facile et plus tentante.

— Tu comprendras, j'espère, me dit Gershgorn tandis que je parcourais ce roman-feuilleton industriel, que ceci constitue le *minimum* exigé de toi par le N.K.V.D. Nous n'admettrons plus aucune discussion. Si tu refusais de signer, ce serait de ta part une véritable déclaration de guerre au N.K.V.D. – et tu perdrais la bataille. Je suis aussi las que toi de cette interminable histoire. Tâche donc de manifester un peu d'intelligence… Comment veux-tu signer ? À la plume ou au crayon ?

— Je ne veux pas signer du tout. Les assertions que renferme ce document ne sont pas conformes à la vérité, au moins pour ce qui est des faits que je connais ; sur le reste, je ne peux pas me prononcer. Tu mets dans ma bouche des propos que je n'ai jamais tenus et tu me fais admettre des faits que je n'ai jamais reconnus.

— Et moi, je te dis que tu vas signer, espèce de saboteur ! Tu vas signer, comme Bichkov et comme Ivanchenko !

— Fais ce que tu voudras, mais je n'avouerai pas des crimes que je n'ai pas commis.

Pris d'une rage subite, Gershgorn se précipita sur moi :

— Saboteur ! hurlait-il, canaille ! Tiens, encaisse ça, et encore ça !

Ses énormes poings me martelaient le visage et le sang se mit à me ruisseler du nez, emplissant ma bouche de sa chaude fadeur.

— Veux-tu signer, maintenant ? reprit la brute en continuant à me bourrer de coups de poing et de coups de pied.

Blessé à la tête, aveuglé de sang, je reconnus le pas lourd de Dorogan et devinai qu'il venait d'entrer. Il fondit sur moi à son tour et se mit à m'accabler de coups lui aussi. Je m'écroulai sur le sol et me ramassai instinctivement tandis que mes tortionnaires continuaient à me frapper à coups de botte.

Finalement, Gershgorn sonna des gardes qui me ramassèrent :

— Enlevez cette canaille et jetez-la dehors ! vociféra Dorogan.

On m'entraînait déjà quand je sentis son poing s'abattre une dernière fois sur ma nuque…

Les hommes du N.K.V.D. me conduisirent dans une petite pièce et m'y laissèrent. Je demeurai là, assis sur une chaise, pendant une heure, deux peut-être… La notion de temps semblait avoir disparu pour moi et je n'arrivais pas à mettre de l'ordre dans mes idées. Je n'étais même pas en colère…

Soudain, Gershgorn entra :

— Alors, me demanda-t-il, as-tu réfléchi ou désires-tu qu'on t'y aide encore un peu ? Nous avons des arguments bien meilleurs encore que ceux dont tu as tâté cette nuit.

— Non, répliquai-je. Vous pouvez me tuer, mais je ne signerai pas.

— Je t'accorde encore trois jours pour réfléchir… Et maintenant, fous-moi le camp !

Je m'en allai donc. Ma carte du Parti était toujours dans ma poche : c'était déjà quelque chose…

Dans la rue où soufflait une violente tempête de neige, je titubais sous les furieux assauts de la bise glacée qui lacéraient mon visage meurtri.

Tant bien que mal, je réussis à me traîner jusqu'à mon hôtel. La première chose que j'aperçus, dans le hall, fut une grande affiche qu'on venait d'y apposer à l'occasion des élections : « Tous autour de Staline pour la belle vie socialiste ! »

Je m'allongeai sur mon lit sans me dévêtir. J'avais beau me tourner de côté et d'autre, je voyais toujours le portrait de Staline qui se détachait sur le papier de tenture en lambeaux. Je ne pensais plus à mes souffrances physiques ; c'était l'humiliation, chez moi, qui l'emportait. Je me mis à invectiver le portrait du leader : « Eh bien, camarade Staline, je crois maintenant que nous nous connaissons à fond, tous les deux. Nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire. La situation est absolument limpide. Mes compliments, camarade Staline ! »

Une profonde tristesse m'accablait ; je ne souffrais pas seulement pour moi mais pour l'humanité tout entière qui me semblait humiliée en ma personne. *« Je souffre pour mon pays et pour mes compatriotes, me disais-je, je souffre pour la pauvre Russie socialiste. »*

Peu à peu, ma douleur parut s'atténuer. On aurait dit que la grande pitié altruiste qui montait en moi avait adouci mes maux.

Gershgorn, songeais-je, *et toi Dorogan, et votre führer qui est au Kremlin, aucun de vous ne peut plus me faire de mal désormais. Je ne signerai pas votre papier parce que, tant que je tiendrai bon, je sais qu'il y a de l'espoir, je sais que le destin de mon pays et peut-être même celui de l'humanité tout entière dépendent de ma résistance : voilà ce que vous ne pouvez pas comprendre… je ne suis pas un petit enfant et l'on ne fait pas de moi ce qu'on veut. Je suis comme un ressort d'acier : je plie et ne romps pas. Je peux vous rendre coup pour coup et je le ferai…*

Je m'assoupis pendant quelques instants et il me sembla que je flottais sur un nuage, puis je m'éveillai et la douleur s'installa derechef dans mon corps torturé. Je fixai mes yeux sur le regard impassible de Staline, là-haut, sur son mur, et je me mis à le haïr, lui et son régime, d'une haine que je n'avais jamais éprouvée. Là-dessus, ma vieille marotte de suicide se ranima en moi et recommença à me travailler. Mais mon corps me refusait tout service : j'étais trop fatigué pour aller chercher mon revolver dans ma valise et le presser contre ma tempe. Ces gestes restaient à l'état de volitions illusoires ; mon corps, lui, restait immobile sur le lit taché de sang.

Je finis par m'endormir sous l'œil vigilant de Staline ; en réalité, je ne dormais qu'à moitié. Une partie de mon cerveau, demeurée lucide, guettait ce bruit de pas qui ne pouvait tarder à se faire entendre dans le couloir. Cette nuit, certainement, *ils* allaient venir me cueillir… – Voilà ! Je le savais bien ! Le bruit des pas venait jusqu'à moi, traversant mon sommeil, et j'entendis frapper à ma porte.

J'ouvris les yeux et me levai péniblement. Chancelant, je me dirigeai vers la porte. Je laissai ma main sur la poignée pendant quelques instants – mes derniers instants de liberté – puis j'ouvris… Dans le demi-jour du couloir j'aperçus une petite bonne femme grisonnante, vêtue d'un manteau couvert de neige et qui portait une valise… Tout d'abord, je n'en crus pas mes yeux : j'avais l'impression de rêver encore. Mais la lumière, soudain, se fit en moi :

— Maman, ma chère maman ! m'écriai-je.

Et je me jetai dans ses bras.

*
* *

Ma mère se mit en devoir de laver et de panser mes plaies. Elle ne pleurait pas et ne me posait pas de questions. Au contraire elle affectait de me parler d'elle pour détourner ma pensée de mes propres chagrins : « Pardonne-moi, Vitia, me dit-elle, d'arriver ainsi sans crier gare. J'ai eu l'intuition que quelque chose n'allait pas… À la gare, je n'ai pas pu trouver de voiture, pas même une simple carriole de paysan, et j'ai dû faire six grands kilomètres à pied, dans la tempête, pour venir jusqu'ici. J'ai croisé plusieurs automobiles mais elles ne se sont pas arrêtées. Six kilomètres, par une tempête pareille, c'est une longue marche, surtout quand on traîne une valise. Tu n'aurais pas cru que ta vieille maman était encore capable d'un effort pareil, hein ! Vitienka ; les petites femmes comme moi, vois-tu, sont encore les plus solides. »

Elle m'avait apporté des chaussettes de laine, une couverture, des chemises chaudes, bref, tout ce dont on peut avoir besoin pour un séjour en prison ou dans un camp de concentration. Je n'avais rien dit à ma famille de mes vicissitudes, mais ma mère les avait devinées.

— Oui, Vitia, j'ai l'habitude, soupirait-elle tout en défaisant sa valise. Si souvent, j'ai dû préparer ces mêmes objets pour ton père quand il partait en prison !... Hélas ! Les années passent, mais les prisons restent... Tiens, voici une paire de gants fourrés... Que Dieu nous protège !

Les larmes qu'elle contenait depuis si longtemps commençaient enfin à ruisseler sur ses joues.

Dans mon émotion, j'avais oublié Staline ; il était toujours là, pourtant, qui continuait à me fixer de son regard impassible. Une véritable folie s'empara de moi tout à coup. Profitant de ce que ma mère était sortie pour un instant, j'arrachai le portrait du mur et lentement, délibérément, comme un homme qui accomplit une formalité difficile mais d'importance capitale, je me mis à le déchirer en tout petits morceaux ; puis j'emportai soigneusement ces débris de carton jusqu'aux W.-C. du couloir, je les jetai dans la cuvette et tirai la chasse d'eau...

En écoutant le gargouillement de l'eau dans la cuvette je compris que jamais, *jamais plus,* je n'éprouverais les mêmes sentiments à l'égard du Parti, du Chef et de la Cause. L'espèce de cordon ombilical qui m'avait si longtemps attaché à ces idées et à ces symboles était maintenant coupé pour toujours. Je continuerais à travailler pour le Gouvernement, j'accepterais encore de remplir toutes les fonctions qu'il plairait au Parti de me confier, je ferais tous les discours qu'on voudrait – mais tout cela ne serait qu'une comédie stratégique que je jouerais patiemment en attendant que l'occasion me soit offerte de m'évader.

M'évader ! Cette idée allait enfin me donner le courage de recommencer à lutter pour de bon.

*
* *

À l'usine, je répondis à ceux qui me questionnaient avec sollicitude sur mes yeux tuméfiés et mon visage meurtri en leur racontant une vague histoire d'accident mais je vis bien que personne n'était dupe de mon mensonge.

Un message de Dniepropetrovsk m'attendait : j'étais convoqué par la Commission de Contrôle qui allait évoquer mon affaire le surlendemain. Le nouveau directeur de l'usine, le camarade Shalakhov, ne voulut pas m'autoriser à m'absenter mais je décidai en mon for intérieur de me passer de sa permission.

Le soir même j'accompagnai ma mère à la gare et la mis dans le train après l'avoir calmée de mon mieux en lui promettant que j'irais la voir deux jours plus tard.

Sans rien dire à personne, je partis pour Dniepropetrovsk. Les trois jours de grâce que m'avait accordés le camarade Gershgorn expiraient ce soir-là : il m'attendrait donc en vain. Deux bonnes nuits de sommeil avaient ranimé mes forces et je sentais sourdre en moi un espoir nouveau.

Dans l'antichambre de la Commission, au Comité Régional du Parti, je trouvai un Tchékiste en faction. Pris d'une inquiétude subite, je songeai que, derrière la grande porte à deux battants que je voyais là, des étrangers allaient décider de ma destinée. Huit ou dix hommes étaient assis sur la banquette rembourrée qui faisait le tour de la pièce ; leur expression morose me donna à penser qu'ils nourrissaient tous des préoccupations analogues aux miennes. L'enquêteur du Parti – celui-là même qui était venu à Nikopol – sortit de la salle de la Commission et me reconnut :

— Ah ! dit-il, je suis bien content que tu sois venu, camarade Kravchenko.

Il accompagnait ses paroles d'un sourire qui me rendit un peu d'assurance.

Un autre fonctionnaire sortit de la salle de la Commission et cria un nom. Je vis alors un homme grand et barbu, d'une quarantaine d'années, les cheveux blonds et l'air distingué, se lever précipitamment pour entrer dans la salle des séances… Un quart d'heure environ s'écoula, puis il ressortit, livide et tremblant, et reprit sa place sur la banquette en essuyant son front mouillé de sueur.

Deux policiers du N.K.V.D., en uniforme, firent irruption tout à coup dans la salle d'attente, revolver au poing. L'un d'eux cria le nom du barbu et le malheureux se leva, l'air égaré.

— Tu es arrêté, lui annonça le policier. Suis-nous !

— Mais c'est impossible !… Il doit y avoir une erreur… La Commission est en train d'étudier mon cas…

— Allons, dépêche-toi si tu ne veux pas qu'on t'emmène de force !

Le prisonnier sortit flanqué de ses gardes. Tous ceux qui attendaient, comme moi, gardèrent le silence ; nous n'osions même pas échanger un regard.

Finalement on appela mon nom et j'entrai à mon tour dans la salle de la Commission, une grande pièce brillamment éclairée où cinq hommes trônaient derrière une longue table recouverte d'un tapis rouge. J'étais trop énervé pour embrasser d'un coup d'œil tous les détails de la scène, mais je constatai immédiatement que personne n'avait le sourire. Ce tribunal improvisé donnait une impression de sévérité rigoureuse.

— Bonjour, camarade Kravchenko, me dit l'homme qui faisait fonction de président. Assieds-toi et réponds clairement et brièvement aux questions que je vais te poser. N'aie pas peur.

Je m'assis et me mis à étudier les cinq visages de mes juges. Soudain, je remarquai que l'un d'eux me souriait et m'adressait un signe de tête. Dieu soit loué !… C'était Gregoriev !

Ce Gregoriev était un Vieux Bolchevik de l'époque pré-révolutionnaire et il me connaissait depuis mon enfance. Il avait travaillé avec mon père à l'usine Petrovski-Lénine, qui ne s'appelait plus, maintenant, que l'usine Lénine, Petrovski ayant disparu. La présence de Gregoriev au sein de la Commission m'enleva un grand poids. J'étais sûr que lui, au moins, me comprendrait ; il savait bien que je n'étais pas capable de sabotage et il n'ignorait pas que mon père n'avait jamais été menchevik. Cette idée me rendit du courage et m'aida à m'expliquer plus clairement et d'une voix plus assurée.

Pendant plus d'une heure, je répondis aux questions qu'on me posait. L'un de ceux qui m'interrogeaient, un Géorgien très brun, au visage de dyspeptique et à la voix éraillée, me paraissait animé d'intentions hostiles ; au contraire, le président et l'ouvrier Gregoriev semblaient favorablement disposés à mon égard. Je m'expliquai sur des questions relatives à la carrière de mon père, au matériel que j'avais « accumulé » et à mes relations avec une interminable liste d'« ennemis du Peuple ».

N'ayant rien à cacher, je répondais sans aucune hésitation.

À un moment donné, Gregoriev, abandonnant tout formalisme officiel, me dit soudain :

— Voilà longtemps que je te connais, toi et toute ta famille, camarade Kravchenko. Veux-tu nous dire franchement ce que tu penses ?

— Soit, répondis-je. Franchement, camarade, je suis écœuré. Voilà plus d'un an que l'on me tourmente. *Que l'on me tourmente,* vous me comprenez bien, camarades ? – Et, malgré moi, je portai la main à ma figure meurtrie. – Je dois vous avouer que je suis venu ici sans permission et que je ne sais pas ce qui m'attend quand je rentrerai à l'usine.

— Et qui donc te tourmente ? demanda le Géorgien à la voix rauque.

— Je ne puis le dire…

— Peu importe, peu importe ! intervint précipitamment le président. Continuons notre enquête.

Quelques instants plus tard, je me retrouvais dans l'antichambre, assis à la place même du malheureux qu'on avait arrêté lors de mon arrivée. Pour passer le temps, je grillais cigarette sur cigarette… Chaque fois que s'ouvrait la porte donnant sur la rue, j'avais l'impression que c'était le N.K.V.D. qui venait me chercher. Un quart d'heure abominable s'écoula de la sorte, puis je fus rappelé devant la Commission :

— Camarade Kravchenko, m'annonça le président qui arborait maintenant un large sourire, la Commission a décidé de confirmer en ce qui te concerne la décision prise par le Comité Urbain de Nikopol ; en outre, le blâme dont tu as été frappé est annulé. Tu peux retourner à ton travail. Entre nous, je te conseille de changer de ville. Trouve un emploi ailleurs et repars du pied gauche. Aie soin d'avoir toujours confiance en notre Parti et en son Chef. Au revoir, camarade, et bonne chance !

Ce pauvre président ne pouvait pas deviner qu'il serait arrêté lui-même, deux mois plus tard, comme « ennemi du Peuple », avec son ami Gregoriev !

Les cinq membres de la Commission me serrèrent la main et je m'en fus. J'étais loin d'éprouver la joie débordante qui m'avait envahi après ma première *purge,* subie à l'Institut. Une fois de plus j'étais libre et j'avais retrouvé la sécurité, mais ma foi de jadis s'était envolée pour faire place à une haine terrible.

La nuit suivante, je dormis d'un sommeil profond et sans rêves sous le toit familial. Dès le lendemain matin, je téléphonai à l'un de mes supérieurs au *Glavtrubostal* de Moscou ; je lui expliquai que j'avais été complètement blanchi par la Commission de Contrôle et que cette Commission elle-même suggérait mon transfert dans une autre ville. Il comprit parfaitement et me déclara qu'il allait immédiatement téléphoner à mon directeur de Nikopol pour le prévenir que l'on avait besoin de moi pour une conférence qui se tenait dans la capitale.

À Nikopol, les convocations de Gershgorn cessèrent et mon directeur, Shalkhov, feignit d'ignorer le coup de tête qui m'avait fait quitter l'usine sans son autorisation ; le message reçu de Moscou l'avait intimidé. Je terminai un travail qui avait été laissé de côté dans mon atelier, puis je partis pour la capitale.

C'était Lazare Kaganovitch, l'un des très rares hommes en qui Staline eût confiance, qui remplissait maintenant les fonctions jadis confiées à Ordzhonikidze. Le *Glavtrubostal* me facilita l'accès de son cabinet, et c'est ainsi qu'une nuit, très tard, après avoir attendu pendant des heures, comme le voulait l'usage, dans une antichambre pleine de monde, le Commissaire m'admit en son auguste présence.

J'avais déjà rencontré Kaganovitch plusieurs fois dans les débuts de sa carrière. Il portait alors une barbiche noire et offrait à peu près le type classique de l'intellectuel. Le Kaganovitch devant lequel je me trouvais maintenant avait changé de surprenante façon. Sa barbe avait disparu, remplacée par une moustache à la Staline, et son visage épaissi, alourdi, avait pris une expression brutale. Il n'était d'ailleurs pas changé qu'au physique : le moral aussi, chez lui, semblait complètement transformé. L'intellectuel qu'il était naguère s'était mué en un vrai bureaucrate.

Tandis que nous parlions, Kaganovitch tripotait nerveusement un collier d'ambre. Je reconnus là une mode qui régnait parmi les grands du régime : le collier d'ambre était une espèce de rosaire bolchevik.

Je le mis rapidement au courant des ennuis que j'avais eus à Nikopol, en lui signalant que, selon toute apparence, ils étaient maintenant terminés.

— Le Parti et le Peuple de ce pays sont en train de se débarrasser de leurs ennemis, me déclara le Commissaire d'un air plein d'importance. Évidemment, il arrive que les coups tombent sur des gens qui ne le méritent pas. Quand on abat une forêt, les éclats de bois volent dans toutes les directions…

— Certes, mais cela rend ma position bien difficile, Lazare Moïseïevitch.

— Un vrai Bolchevik doit être solide et brave et ne jamais plier. Il doit être toujours prêt à sacrifier au Parti non seulement sa vie mais encore son amour-propre et tous ses sentiments personnels. N'oublie jamais, Victor Andreïevitch, que nous vivons entourés de requins capitalistes. De temps en temps, il faut bien que nous examinions ce qui se passe dans nos rangs et que nous les débarrassions des agents capitalistes par le feu et par le fer.

Je ne discutai pas. Ordzhonikidze aurait compati à mes malheurs et trouvé un mot pour me réconforter, mais que pouvais-je attendre de ce Kaganovitch au regard froid comme l'acier ; qui se bornait à me servir ses discours réchauffés ? Ce que je pouvais être las de toutes ces harangues, de toutes ces exhortations factices, de tout ce verbiage à l'aide duquel on s'efforçait de nous donner le change sur les tristes réalités de la condition humaine !

Le Commissaire me proposa d'abord de me nommer ingénieur-en-chef du *combinat* de Nikopol, mais je finis par le convaincre qu'il me serait impossible de fournir mon maximum de rendement dans un établissement qui me rappelait de si mauvais souvenirs. Il décida donc de laisser le *Glavtrubostal* se prononcer sur mon affectation. En le quittant, je lui rappelai une phrase qu'il avait rendue célèbre deux ans plus tôt : « Nous leur casserons la tête », avait-il dit en parlant des ennemis du Peuple et des saboteurs.

Avant de quitter Moscou, j'obtins d'être affecté à l'usine métallurgique Andreïev, à Taganrog.

Retour à Nikopol, je me rendis au bureau du Comité Urbain pour me faire transférer officiellement à l'organisation du Parti de Taganrog. Kondrashine, le Secrétaire, fit preuve à mon égard d'une amabilité visqueuse et me confia à l'oreille qu'il avait eu le courage de résister à toutes les pressions que Dorogan avait exercées sur lui pour me faire arrêter. Il essayait ainsi de gagner mes bonnes grâces pour que je ne l'oublie pas. « Sait-on jamais ? se disait-il visiblement, ce Kravchenko que l'on a si rudement malmené se trouvera peut-être un jour dans une situation qui lui permettra de me venir en aide à son tour… » – Ce raisonnement n'avait rien de surprenant : dans la Russie nouvelle, on contracte volontiers des assurances de cette nature pour se mettre à l'abri des orages politiques.

Comme je sortais du siège du Comité, je me trouvai tout à coup nez à nez avec Dorogan.

— Ainsi, ricana-t-il, tu vas te réfugier à Taganrog ?… Inutile de faire le malin, va ! Tu n'arriveras jamais à nous échapper. Il n'y a pas un seul endroit au monde où nous ne puissions te rejoindre et t'appréhender si nous le voulons ! Quel dommage que je ne t'aie pas fourré tout de suite en prison au lieu de laisser ces idiots engager contre toi des poursuites publiques pour t'expulser du Parti !

— Dis-moi, Dorogan, demandai-je, pourquoi me détestes-tu à ce point ? Je ne t'ai pourtant jamais rien fait.

— Suffit, grommela-t-il, je sais ce que je fais.

J'allai faire mes adieux aux ouvriers de l'usine. L'affection sincère que me portaient ces hommes simples me touchait profondément. Ils ignoraient tous les détails de ma triste odyssée, mais ils savaient à quel point j'avais souffert et je voyais bien qu'ils étaient de cœur avec moi. Silinine et Gushchine m'embrassèrent avec une émotion véritable. Apercevant Kiriushkine, dans un coin, qui s'essuyait les mains à son tablier, je me dirigeai vers lui. Il me

prit la main qu'il serra cordialement ; nous n'avions pas besoin de parler pour nous comprendre.

— Bon voyage, Victor Andreïevitch, me dit-il, et que Dieu veille sur toi ! Quoi qu'il arrive, souviens-toi toujours qu'il y a des millions de gens comme moi de ton côté de la barricade…

J'avais débarqué à Nikopol au début de 1935, rempli d'espoir et ardemment désireux de faire de mon mieux comme ingénieur et comme chef d'un important service industriel, dans l'intérêt de mon pays et de mes compatriotes ; et maintenant, après avoir passé près de trois ans dans cette ville, je la quittais découragé, blessé jusqu'au plus profond de l'âme, privé de tout espoir et de toute ambition. Avec quel plaisir j'aurais échangé mes bons appointements et mes pseudo-privilèges contre une place obscure et sans gloire dans le troupeau misérable de la pauvre humanité souffrante !

Quels résultats avais-je acquis, en fin de compte, au cours de ces trois années ? – Je n'avais réussi qu'à sauver ma peau et ma liberté, alors que des millions d'autres hommes, tout aussi innocents que moi, avaient été exécutés ou condamnés aux travaux forcés au profit d'un État impitoyable, ou encore arrachés à la situation qu'ils occupaient.

Je me rappelais le temps où l'industrialisation de notre pays éveillait chez tous les jeunes les plus ardentes vocations. À cette époque, j'aimais passionnément mon métier d'ingénieur et je ne rêvais que de produire intensément, ambitieusement… Hélas ! cette généreuse impulsion créatrice avait disparu chez moi, anéantie par mes épreuves successives ; mes grands projets de jeune homme avaient été étouffés dans l'œuf par la peur. Les études que j'avais faites et les aptitudes techniques que je possédais m'avaient donné des armes qui se retournaient contre moi. Pris dans l'engrenage industriel comme dans un piège, je me sentais accablé de responsabilités qui, loin de me procurer la moindre joie, ne faisaient que m'exposer au danger.

TRAVAIL LIBRE ET TRAVAIL D'ESCLAVE

La ville de Taganrog, dans la province de Rostov, sur la mer d'Azov, était autrefois une cité propre et bien tenue où la vie s'écoulait paresseusement au milieu de grands vergers et de beaux jardins. Le Plan Quinquennal l'avait surpeuplée ; enveloppée d'un nuage de suie, elle baignait maintenant dans les relents de poisson émanant des nouvelles usines de conserves et l'on y voyait des kilomètres de maisons et de baraquements flambant neufs qui s'allongeaient autour d'immenses usines où l'on fabriquait des avions, des motocyclettes, de l'outillage et des chaussures.

L'usine Andreïev – baptisée du nom d'un membre du Politburo – fabriquait des roues de wagons, du métal en feuilles, des tubes d'acier et autres articles du même genre. On m'y confia naturellement la direction de l'atelier de tubes et je me vis gratifié d'un appartement confortable dans le groupe d'habitations réservé au personnel d'élite.

Je ne pense pas que les autorités de l'usine aient cherché à souligner particulièrement le violent contraste qui existait dans le monde des Soviets entre les classes fortunées et les classes pauvres ; pourtant, à Taganrog, ce contraste était marqué de si éclatante façon qu'on en éprouvait une espèce de malaise.

Des arbres splendides au feuillage touffu dissimulaient aux regards les ateliers et les baraquements ; des allées semées de graviers et bordées de lilas conduisaient à une plage fort bien entretenue – réservée, cela va de soi, aux fonctionnaires de rang élevé – où l'on pouvait se baigner et faire du bateau. Il y avait encore des courts de tennis, des terrains de croquet, des salles de billard et une salle à manger fort coquette.

La seule chose qui manquait, au milieu de ce luxe, c'était la gaîté. La *purge* extraordinaire que l'on venait de subir allait graduellement s'apaisant, mais il restait dans l'air comme un relent de catastrophe. Près de la moitié des gens de l'usine, qu'ils fussent ou non membres du Parti, avaient été balayés et ceux qui avaient échappé à la tourmente demeuraient tremblants, hantés de visions atroces, et comme honteux d'avoir été épargnés. Le Comité de la province de Rostov avait reçu un nouveau secrétaire, nommé Dvinski, qui arrivait directement de Moscou où il avait jadis appartenu au secrétariat de Staline, et notre usine, de son côté, avait été gratifiée d'un nouveau directeur, Semion Resnikov ; mais les fantômes des chefs récemment « liquidés » semblaient encore rôder autour de nous.

Lorsqu'il donnait des conseils aux ingénieurs, Ordzhonikidze leur disait volontiers : « Prenez exemple sur Boris Kolesnikov ; c'est lui qui vous montrera ce que sont la véritable propreté et la véritable culture technologique. » Kolesnikov considérait ces ateliers métallurgiques de Taganrog, qu'il avait dirigés plusieurs années, comme le plus beau fleuron de sa couronne. Il avait vécu aux États-Unis et s'efforçait par tous les moyens d'introduire chez nous les principes de l'organisation et de l'efficience américaines. Il poussait si loin ce souci d'« américanisation » que ses collaborateurs s'en trouvaient parfois agacés. Malgré tout, Kolesnikov et sa femme n'avaient pu éviter l'arrestation ; le bruit courait même qu'ils avaient été exécutés tous deux et que leurs enfants avaient été emprisonnés à Kharkov dans un établissement spécial pour délinquants mineurs.

J'arrivai à Taganrog quelques mois seulement après la « liquidation » de Kolesnikov et de ses principaux collaborateurs. De tout ce qu'il avait réalisé dans l'usine en s'inspirant de ces méthodes américaines qu'il aimait passionnément, de toutes les belles choses qu'il avait faites et qui lui avaient valu tant d'éloges et de récompenses en haut lieu, il ne restait plus guère que des ruines. La saleté et le désordre régnaient dans toute l'usine dont la production

était devenue quasi-nulle. Resnikov et moi, en regardant la tâche qui nous attendait, ne pûmes nous défendre des plus graves appréhensions.

Dès que j'eus fait la connaissance des représentants locaux et régionaux du Parti, je constatai que ma réputation m'avait précédé à Taganrog. Dorogan et le Comité de Nikopol avaient copieusement renseigné leurs collègues sur mon compte et il ne pouvait être question pour moi de me refaire une virginité dans ma nouvelle résidence. Les chefs locaux du Parti ne tardèrent pas à me faire comprendre que j'étais à leur merci et qu'ils me tiendraient à l'œil. Ils me poussèrent même des colles maladroites pour essayer de voir ce que j'avais dans le crâne et dans le ventre : visiblement, ils cherchaient le défaut de ma cuirasse pour me terrasser à l'improviste.

Comme début, ce n'était pas très encourageant. En outre, le travail forcé sévissait à Taganrog davantage encore qu'à Nikopol, ce qui n'était pas fait pour me remonter le moral. Dans nos ateliers, la quasi-totalité du gros travail de manutention était assurée par un nombreux contingent d'esclaves du N.K.V.D. qui trimaient dix ou douze heures par jour sous la surveillance de gardiens en armes. D'autres prisonniers, plus nombreux encore, travaillaient dans le voisinage aux agrandissements de l'usine métallurgique Sulinski. Sur l'autoroute qui reliait Taganrog à Rostov, je rencontrais sans arrêt des détachements de ces malheureux.

La vue de ces êtres loqueteux et hagards qui n'avaient presque plus figure humaine, aurait suffi à doucher mes dernières velléités d'enthousiasme. Je ne pouvais m'empêcher de penser que j'avais bien failli, moi aussi, aller grossir le troupeau de ces damnés et que je ne jouissais d'ailleurs que d'un sursis provisoire.

Une quinzaine de jours après mon arrivée, alors que j'avais à peine eu le temps de me familiariser avec mes nouvelles fonctions et d'organiser mon travail, je fus convoqué, tard dans la nuit, au siège du N.K.V.D. de Taganrog. C'est le chef de la Section Économique – j'ai oublié son nom – qui me reçut. Il me fit un accueil correct mais froid et je remarquai immédiatement qu'il avait étalé sur son bureau les « documents » qui me concernaient et qui lui avaient certainement été adressés par ses collègues de Nikopol.

— Je suis spécialement chargé, m'annonça-t-il, de surveiller ta fabrique de tuyaux et j'ai pensé qu'il serait bon que nous fassions connaissance.

Il se carra dans son fauteuil, comme quelqu'un qui se prépare à écouter une histoire.

— Voyons, reprit-il, parle-moi un peu de toi.

— Je ne sais vraiment que te dire, car j'ai l'impression que tu es déjà passablement renseigné sur mon compte.

— Mais non, mais non, mon cher Kravchenko, on ne sait jamais tout ! Voudrais-tu me dire, par exemple, depuis combien de temps tu connais l'ingénieur Nicolas M… et comment il se fait que tu le connaisses ?

Ce M… était ingénieur en second à l'usine ; nous avions travaillé ensemble à diverses reprises et je le tenais pour très capable.

— A-t-il été pour quelque chose dans ta nomination à Taganrog ? insista le policier.

— Lui ? Pas le moins du monde ! Je ne savais même pas qu'il travaillait ici.

— Alors, peux-tu m'expliquer comment il se fait que M… ait parlé de toi à Resnikov dans les termes les plus enthousiastes ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il me connaissait, voilà tout. Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas parlé de moi.

— Au N.K.V.D., cela nous semble bizarre. Nous nous étonnons de voir ce non-communiste dont le loyalisme est assez douteux te traiter, toi qui es membre du Parti, comme un protégé.

Après quoi, passant à un autre sujet, le Tchékiste se mit à me questionner sur l'ancien directeur de l'usine, Kolesnikov.

— Écoute, camarade, fis-je avec quelque chaleur, il y a près d'un an et demi, quand je subissais la *purge,* j'ai déjà répondu des centaines de fois à ces mêmes questions. J'y ai répondu à nouveau au cours des interrogatoires du N.K.V.D., puis devant le Comité Urbain et enfin devant la Commission de Contrôle. Tu comprendras que j'en ai maintenant plus qu'assez. Moscou m'a envoyé ici pour travailler. J'ai été lavé de toute accusation. Ne pourrait-on enfin me laisser tranquille ?

— Allons, allons, camarade Kravchenko, calme-toi ! Et il se mit à me regarder avec stupéfaction, comme si j'eusse été quelque animal dangereux enfermé dans sa cage. – N'oublie pas, s'il te plaît, qu'un homme qui a bénéficié d'un acquittement est souvent arrêté à nouveau sur de nouvelles preuves.

Je me le tins pour dit et recommençai donc à me justifier devant lui. Pendant des heures, le policier s'amusa avec moi comme un enfant méchant qui joue avec un insecte ; suivant la vieille tactique que j'avais vu appliquer si souvent au cours de l'année précédente, il abandonnait volontiers un point de son interrogatoire pour y revenir ensuite tout à coup… Ses questions me démontrèrent au moins une chose : c'est que chaque ingénieur, chaque directeur, à Taganrog, vivait entouré d'espions, à l'usine comme chez lui. En outre, je compris fort bien que le N.K.V.D. s'était mis en tête de chercher noise à ce pauvre M… Le malheureux était toujours libre mais je devinais aisément qu'il était soumis au même dressage nocturne que celui que j'avais subi naguère.

Le lendemain matin, après avoir dormi deux ou trois heures, je prenais mon travail à l'usine et je me prononçais sur des questions de fabrication qui représentaient plusieurs millions de roubles. Quelle ironie !

*
* *

Mon séjour sur les bords de la mer d'Azov ne devait être que de très courte durée. Sans aucune explication, le *Glavtrubostal* me convoqua à Moscou et son chef, Merkulov, en présence de son assistant, Kozhevnikov, m'annonça que le commissaire Kaganovitch et le Parti avaient décidé de me faire un très grand honneur :

— À la fabrique Novo-Trubni (les « Tubes Neufs »), dans l'Oural, me dit-il, des actes de sabotage aussi nombreux que graves ont été récemment découverts. La plupart des canailles responsables ont été liquidées ; d'autres le seront encore incessamment. Pour l'instant, nous réorganisons l'administration de l'entreprise en y envoyant des hommes que nous savons capables et politiquement sûrs.

— Voilà, observai-je avec un sourire, qui suffit à m'exclure. Je suis un pécheur, camarade Merlukov, j'ai été *purgé* et blanchi, c'est vrai, mais je continue à faire l'objet des plus horribles accusations.

— Nous sommes parfaitement au courant, mais nous avons toute confiance en toi, m'assura le chef du *Glavtrubostal.*

— Allons, Victor Andreïevitch, intervint à son tour Kozhevnikov, efforce-toi donc d'oublier un peu le passé !

— Nous te nommons directeur de notre plus grande fabrique de tuyaux, continua Merlukov ; non seulement c'est la plus grande de toute l'U.R.S.S., mais c'est la plus importante de l'Europe entière.

— Mais je n'ai aucune envie d'aller dans l'Oural ! protestai-je. Je suis très fatigué. Pourquoi diable irais-je dans cet affreux endroit ?

L'usine Novo-Trubni de Pervouralsk, à quelque soixante kilomètres de Sverdlovsk, était fameuse dans les milieux industriels de Russie. Elle s'élevait dans un pays perdu, loin de toute agglomération, dans une région où il n'y avait que de la boue, des marécages, des forêts de pins et des camps de concentration. Comme on avait voulu la mettre en marche plusieurs années trop tôt, alors que l'installation était encore incomplète et qu'on ne possédait même pas la force motrice nécessaire au fonctionnement des machines, la nouvelle usine produisait peu et mal, et les malheureux auxquels on confiait la direction de ce consortium inachevé, payaient généralement de leur liberté les erreurs commises par les gros bonnets de Moscou qui avaient conçu le projet et dressé les plans.

— Nous savons bien que Pervouralsk est dans un état lamentable, reconnut Merlukov, aussi sommes-nous décidés à te fournir toute l'aide possible. Tu auras l'appui du camarade Kaganovitch lui-même, tu toucheras les appointements les plus élevés que l'on puisse te donner et tout progrès dans le rendement te vaudra un appréciable *boni*. Tu auras une automobile neuve et tout ce qui te sera nécessaire pour travailler.

— Je te remercie, mais je ne demande qu'une chose : que l'on me laisse à Taganrog.

— Je suis désolé de t'entendre parler ainsi. J'avais espéré que tu te montrerais plus compréhensif et plus sensible à la confiance que te manifeste le Parti. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, tu es nommé, que cela te plaise ou non. C'est une décision du Comité Central.

Quelques instants plus tard, quand je me retrouvai seul avec Kozhevnikov, je ne pus m'empêcher de lui dire le fond de ma pensée :

— Puisque vous paraissez croire, vous autres, que l'on peut amener les gens à aimer une tâche qui les dégoûte et puisque vous me menacez de vos foudres si je refuse de me plier à la discipline du Parti, j'accepte ma nomination et je tâcherai de faire de mon mieux dans mon nouvel emploi.

— Voilà qui est mieux ! fit Kozhevnikov en riant. L'amour de son travail, vois-tu, c'est avant tout une question d'habitude. Au début, on se force ; puis l'accoutumance vient et l'on finit par aimer ce qu'on fait… Ainsi donc, voilà qui est réglé ; maintenant, au travail !

Je fis la connaissance du nouveau directeur du *combinat,* Jacob Osadchi, qui serait mon seul et unique supérieur dans l'Oural, et de quelques autres fonctionnaires que l'on venait de nommer pour partager nos travaux. Moscou avait constitué de toutes pièces une administration entièrement nouvelle pour gérer Novo-Trubni, sans même prendre la peine d'en aviser les ingénieurs et les chefs de service qui continuaient à diriger le *combinat*.

Mes nouvelles fonctions m'inspiraient les plus sombres pressentiments. La production mensuelle de Novo-Trubni atteignait à peine 35 ou 40 % des quantités fixées et l'usine était souvent citée, dans les journaux et les discours officiels, comme un navrant exemple de sabotage et de mauvaise gestion. J'allais donc embarquer sur l'une des pires galères de la flotte métallurgique.

L'atmosphère qui régnait à Moscou, à la même époque, était bien faite pour accroître mon pessimisme. Nous étions alors à la fin de la première quinzaine de mars 1938, au moment même où se déroulait le troisième et le plus sensationnel des grands procès politiques, le procès dit « des aveux spontanés ». Le pays avait déjà une certaine habitude de ces manifestations théâtrales où l'on voyait les héros de la Révolution russe, frappés d'accusations grotesques, faire des « aveux » plus grotesques encore ; cette fois, pourtant, le public se sentait soulevé d'horreur et refusait d'ajouter foi aux crimes des accusés, parmi

lesquels figuraient Bukharine, Rikov, Krestinski et autres personnages dont les noms étaient inséparables de celui de Lénine.

Nicolas Bukharine, homme d'esprit brillant mais de caractère ascétique, véritable « saint bolchevik », avait été longtemps l'idole de la jeunesse communiste de ma génération. Je me souvenais de l'avoir jadis rencontré dans le cabinet d'Ordzhonikidze et d'avoir eu affaire à lui directement par la suite. Même après son expulsion du Politburo, et alors qu'on le savait en disgrâce, son apparition dans une réunion publique déclenchait des ovations presque aussi enthousiastes que celles qui étaient réservées à Staline. Quant à Alexis Rikov, qui avait succédé à Lénine comme président du Conseil des Commissaires du Peuple, c'était un homme au visage de fanatique, avec une barbe en désordre et des yeux de flamme ; on n'ignorait pas qu'il avait un certain faible pour la bouteille, mais sa popularité n'en était pas moins grande pour cela. Et voilà pourtant les hommes que l'on était en train de traîner dans la boue, au mépris de l'adoration que nous leur avions si longtemps portée ; voilà ce que l'on faisait de nos idoles : on les fusillait comme espions, comme « agents du capitalisme » et comme traîtres…

Je puis certifier que personne, parmi les gens que j'eus l'occasion de rencontrer à Moscou, n'attachait la moindre valeur aux prétendus « aveux » des accusés. On comprenait parfaitement que ces malheureux n'étaient que des marionnettes obligées de tenir leur rôle dans une sinistre farce politique, entièrement dépourvue de vraisemblance. Poursuivant l'extermination de ses adversaires personnels, Staline avait réussi à les acculer au suicide. Toute la question était de savoir quels moyens il avait employés pour arriver à ce beau résultat. On ne pouvait tout de même pas demander aux gens du Parti d'ajouter foi aux « aveux » qu'auraient faits les accusés au cours de leur procès ; il aurait fallu, pour cela, une forte dose d'imbécillité congénitale.

Le vieux Misha, à qui je rendis visite pendant mon séjour dans la capitale, était absolument effondré. Il avait connu intimement, avant et après la Révolution, les leaders que l'on venait d'exécuter et l'explication qu'il me donna de leurs « aveux », bien que loin d'être satisfaisante, était encore la plus logique qu'il me fut jamais donné de recueillir. Elle reposait sur des renseignements que lui avaient fournis les nombreux amis qu'il possédait dans les milieux du Kremlin.

— Vitia, me dit-il, souviens-toi d'abord qu'un mensonge reste toujours un mensonge, quel que soit le nombre de ceux qui le profèrent. Laissons donc de côté toute rhétorique superflue. Pour héroïque qu'ait été leur passé, Bukharine, Rikov et les autres n'en étaient pas moins des êtres humains, faits de chair et de sang. Tu m'as raconté toi-même que tu avais bien failli signer tous les mensonges qu'on te demandait de reconnaître pour des vérités, après le traitement que l'on t'avait infligé au N.K.V.D. Or, dis-toi bien que tout ce que tu as subi là n'était rien, comparé aux tortures morales – et peut-être physiques – qui furent infligées aux victimes du grand procès.

— Pourtant, camarade Misha, ces mêmes hommes avaient su résister à toutes les menaces et à toutes les persécutions de la police du Tsar !

— On ne peut pas comparer, Vitia. La police secrète de l'Okrana tsariste, relativement primitive, était loin d'être aussi « scientifique », aussi diaboliquement habile que le système actuel. Je me demande même combien il y en a parmi nous, les vieux révolutionnaires, qui auraient pu tenir le coup devant l'Okrana si on leur avait appliqué alors les méthodes de sadisme scientifique actuellement en vigueur au N.K.V.D… Et puis, il y a autre chose encore, Vitia, qu'il ne faut pas oublier, c'est que les hommes de jadis étaient soutenus par une foi profonde. On est capable de se sacrifier, vois-tu, et même – ce qui est plus douloureux

encore – de sacrifier tous ceux qui vous sont chers, lorsqu'on le fait pour une grande idée, soulevé par un immense espoir... Mais veux-tu me dire à quel espoir les malheureux du grand procès de Moscou pouvaient se raccrocher tandis qu'ils subissaient la torture du N.K.V.D. et l'horrible solitude de ses cachots ? Ces pauvres gens avaient perdu toutes leurs illusions ; ils savaient que toutes les grandes choses auxquelles ils avaient consacré leur vie étaient anéanties à jamais. Dans ces conditions, à quoi bon jouer les héros pour défendre une cause perdue d'avance ? À quoi bon continuer la lutte quand il ne reste même plus l'ombre d'un espoir ? Réfléchis là-dessus et tu comprendras mieux comment les héros d'hier ont pu se muer soudain en de pauvres diables aveulis et complaisants, ayant abdiqué toute dignité.

Misha se recueillit un instant et reprit :

— Je ne sais pas si tu crois ce que l'on raconte : on dit que les victimes et leurs bourreaux avaient conclu de véritables marchés, dans leurs cachots. Moi, j'y crois – et je t'assure que j'ai de bonnes raisons pour cela. Tu sais que le N.K.V.D. « liquide » rarement un malheureux quelconque sans liquider du même coup toute sa famille, n'est-ce pas ? Dans ces conditions, crois-tu que c'est par un simple effet du hasard que la fille de Rikov, qu'il chérissait plus que tout au monde, a réussi à sauver sa peau et sa liberté ? Crois-tu aussi que c'est un heureux hasard qui a fait épargner le vieux père de Bukharine, la femme de Rosengoltz et plusieurs autres de leurs proches ? – Je tiens pour certain, quant à moi, que si les prisonniers du N.K.V.D. acceptèrent de passer des « aveux » et de jouer le rôle qu'on leur avait assigné dans cette tragicomédie, c'était uniquement pour sauver ceux qu'ils aimaient. Je vais te dire ce que m'ont raconté des camarades qui connaissent bien Yashov, ce Yashov qui dirige toutes les répugnantes opérations du N.K.V.D. depuis la liquidation de Yagoda. C'est sur l'ordre exprès de Staline en personne que le N.K.V.D. a monté ce procès à grand spectacle. Chacun des protagonistes – procureur, avocats, témoins, juges – avait appris son rôle par cœur et le savait sur le bout du doigt quand le rideau se leva. Ceux des accusés qui ne voulaient pas prêter leur concours à la pièce étaient exécutés discrètement ; quant aux autres, les complaisants, on récompensait leur bonne volonté en accordant la vie sauve à leurs enfants, leurs femmes, leurs parents et leurs amis intimes. En outre, on leur promettait qu'ils auraient la liberté d'en appeler de la décision du tribunal devant une juridiction supérieure – voire devant le Politburo lui-même. En pareilles circonstances, tu comprends, un peu d'espoir vous fait faire bien des choses !... Dans le cas de Bukharine, de Rikov, de Krestinski et de quelques autres, le marché conclu allait plus loin encore. S'ils acceptaient de jouer le rôle que l'on attendait d'eux, on s'engageait à commuer la sentence de mort en un simple bannissement dans quelque lointaine province – c'est du moins ce qu'on leur garantit. Pour les décider, Staline fit même appel à leur vanité : comment pourrait-il permettre qu'on les exécutât, leur fit-il remarquer, alors que leurs noms à tous étaient déjà entrés dans l'Histoire.

Misha fit une nouvelle pause et conclut :

— Pour leur part, les victimes ont respecté les modalités de l'arrangement conclu, mais Staline n'en a rien fait ; de toute évidence, d'ailleurs, il n'en avait jamais eu l'intention. Les exécutions eurent lieu quelques heures seulement après le procès. Bukharine et Rikov moururent debout, en accablant Staline d'injures ; Zinoviev et Kamenev, au contraire, s'étaient traînés en pleurant aux genoux de leurs bourreaux pour implorer leur grâce... Je peux encore te donner un dernier renseignement confidentiel : Staline vient de constituer une Commission chargée d'écrire une nouvelle Histoire du Parti. Naturellement, l'Histoire va être revue et corrigée ; on aura soin de déformer les faits authentiques afin de les faire cadrer avec les fantasmagories du procès. Nous rirons bien, toi et moi, quand nous lirons ces nouvelles versions d'événements que nous connaissons – à moins que nous n'en pleurions,

peut-être… On a déjà commencé à supprimer des bibliothèques tous les livres, tous les écrits quelconques qui risqueraient de contredire les assertions imbéciles que l'on veut accréditer à propos de ce procès. Ainsi, l'abominable cauchemar ne tardera pas à se transformer en vérité officielle : c'est le triomphe du mensonge… Et voilà pourquoi, Vitia, j'aurai passé dix ans aux fers, dans les cachots du Tsar !

Telle était la situation, à Moscou, lorsque je partis pour nettoyer les écuries d'Augias de l'Oural.

*
* *

À la gare de Sverdlovsk (autrefois appelé Iekaterinburg, et rendu célèbre par l'assassinat du Tsar et de sa famille), je trouvai un des principaux employés de l'usine Novo-Trubni qui m'attendait. Heureusement, c'était quelqu'un que je connaissais assez bien pour qu'il pût me parler franchement. Tandis que nous couvrions en automobile les quelque soixante kilomètres qui nous séparaient de Pervouralsk, il me mit au courant de la situation à l'usine. Bien qu'il s'exprimât avec une certaine réserve, ses déclarations ne firent que confirmer mes pires appréhensions. La démoralisation et le chaos régnaient partout à Novo-Trubni – et c'est à moi qu'allait incomber la tâche écrasante de tout remettre d'aplomb pour arriver à un rythme de fabrication convenable ! Dix mille ouvriers environ, avec leurs familles – c'est-à-dire, au total, dix-sept ou dix-huit mille personnes – campaient tant bien que mal aux alentours de l'usine. Le personnel des cadres techniques – ou du moins ce qui en restait après les « purges » – complètement démoralisé, travaillait surtout à éviter les responsabilités. Chacun vivait et travaillait dans des conditions tellement odieuses qu'on se sentait comme en exil à Novo-Trubni, et qu'on n'avait plus qu'un espoir : être promptement transféré ailleurs…

À une douzaine de kilomètres de Pervouralsk, j'aperçus soudain les clôtures en fil de fer barbelé d'un camp de concentration qui se trouvait à quelques centaines de mètres de la route. Nous arrêtâmes la voiture pour me permettre de mieux voir. Le camp s'étendait sur plusieurs hectares dans une immense clairière, au milieu de la forêt. Il se composait d'interminables rangées de baraquements lépreux. L'endroit était absolument désert, et silencieux comme une tombe. Le camp avait la forme d'un hexagone ; un observatoire surmonté de gros projecteurs et de mitrailleuses s'élevait à chacun de ses angles.

— Où sont les prisonniers ? demandai-je à mon compagnon.

— À cette heure-ci, ils sont au travail, me répondit-il. Nous en avons quelques-uns chez nous ; les autres sont employés dans différentes usines, dans les mines et les chantiers de construction. Victor Andreïevitch, c'est la première fois que tu viens dans l'Oural : il faudra t'habituer à voir des prisonniers partout.

Sur cette aimable introduction à ma nouvelle existence, nous repartîmes.

Osadchi, le nouveau directeur, m'avait précédé. Il était sombre. Un regard jeté sur le *combinat* avait refroidi l'enthousiasme dont il avait fait preuve à Moscou lors de sa nomination.

— Camarade Kravchenko, nous avons du pain sur la planche, me dit-il en soupirant, tandis que nous parcourions les bâtiments et les ateliers de l'usine. Il faudra des années avant que le *combinat* soit en mesure de se suffire à lui-même. Nous n'avons pas de fours électriques pour fabriquer nos outils ; il n'y a pas de section thermique, pas d'atelier de réparations convenable. La force motrice est loin de répondre à nos besoins et l'usine à gaz ne sera pas

prête avant longtemps. Rien n'a été prévu pour le chromage de nos pièces. En résumé, Novo-Trubni n'est pas une usine, mais un embryon d'usine !

Ce que je pus voir confirma cette opinion. L'atelier de mécanique était ridicule, et l'atelier de galvanisation indigne de porter ce nom. Les magasins n'étaient pas encore achevés, des milliers de tonnes d'acier et de métaux divers se trouvaient stockés en plein air. Des métaux de tous genres et de toutes qualités s'entassaient pêle-mêle, sans que le moindre effort d'organisation eût été tenté. Les machines à fabriquer les tubes étaient des types américains et allemands les plus modernes et valaient des millions de roubles ; mais à quoi pouvaient-elles servir puisqu'on manquait des accessoires indispensables ? Les machines importées, comme les autres, étaient dans un état de saleté qui les rendait inutilisables. De tous côtés, émergeant des immondices, je vis des tas d'outils et de pièces détachées qui disparaissaient sous la rouille.

Une tournée d'inspection des logements ouvriers vint mettre le comble à mon désespoir. Les baraquements flanqués de mitrailleuses que j'avais aperçus derrière les fils de fer barbelés différaient fort peu de ces affreux cubes de bois, humides et sales, où grouillaient les « libres prolétaires » de notre usine.

Je liai conversation avec plusieurs ouvrières et je m'aperçus qu'elles nous rendaient responsables de leur triste situation et ne nous considéraient pas comme de vrais camarades de travail. Cette partie de l'Oural n'est guère cultivée ; seuls une demi-douzaine d'employés supérieurs de l'usine, qui disposaient d'automobiles, pouvaient espérer se procurer à Sverdlovsk des provisions suffisantes. Les simples ouvriers, eux, se nourrissaient surtout de pain, de quelques légumes récoltés sur place et de conserves. La chaleur, pendant le bref été de l'Oural, rendait les baraquements inhabitables ; les toits de plusieurs d'entre eux étaient percés et la pluie y tombait, saturant les cloisons de planches. Pendant les interminables hivers de la région, leurs habitants y grelottaient. Après une heure passée à visiter les baraquements, je rougis de honte quand je me retrouvai dans mon appartement de quatre pièces, situé dans un bel immeuble de trois étages qui s'élevait au milieu des arbres, du côté opposé aux ateliers. Partout ailleurs, même à Nikopol et à Taganrog, ma nouvelle demeure eût été considérée comme assez médiocre, mais à Pervouralsk elle semblait offrir un luxe inouï, avec sa salle de bains privée, ses tapis, son beau mobilier et sa cuisine parfaitement agencée. En même temps que l'appartement, mon prédécesseur m'avait légué Dunia, une paysanne entre deux âges, assez débraillée, qui faisait la cuisine et le ménage.

La voiture fermée que l'on m'avait promise m'attendait, ainsi qu'une Ford qui était d'un usage plus pratique pendant la mauvaise saison. De bons chevaux étaient également réservés à mon usage exclusif. Mes appointements fixes étaient de 1 500 roubles par mois, mais en y ajoutant mon *boni* et mes diverses indemnités, mon gain total approchait de 3 000 roubles. On aura une idée de ce que représentait cette somme si l'on sait que les manœuvres touchaient 150 roubles, les ouvriers spécialisés 250, et les ingénieurs diplômés environ 600. L'achat d'un complet ordinaire absorbait le salaire mensuel d'un ingénieur, mais il aurait été fort en peine de se procurer des vêtements à Pervouralsk, ou même à Sverdlovsk. Seuls, ceux d'entre nous qui allaient de temps à autre à Moscou ou à Léningrad arrivaient à y acheter de quoi se chausser et s'habiller. Pour les autres, l'Administration disposait d'un stock limité d'objets de première nécessité qu'elle distribuait aux ingénieurs, aux contremaîtres et même aux ouvriers méritants.

J'étais en fonction depuis un peu moins de deux semaines, lorsque le chef comptable soumit à ma signature la feuille de paie de quinzaine. Comme j'examinais ce document, j'y

remarquai l'existence d'un poste surprenant : le N.K.V.D. y figurait pour une somme importante.

— Qu'est-ce à dire ? demandai-je, étonné.

— C'est ce que nous devons au N.K.V.D., en vertu du contrat qui nous lie à lui. Il perçoit la moitié des salaires auxquels ont droit les 160 condamnés aux travaux forcés que nous employons dans l'usine.

— Ces gens-là appartiennent-ils à des camps de concentration ?

— Point du tout, camarade. Les camps de concentration dépendent du N.K.V.D. à un tout autre titre. Les travailleurs sous contrat vivent ici comme des travailleurs libres, mais ils sont logés dans des baraquements spéciaux. Il s'agit d'individus qui ont été déportés ici à la suite de divers crimes ou délits.

Par la suite, les directeurs d'autres sections m'apprirent qu'on leur affectait des contingents de cette main-d'œuvre forcée ; il y en avait 250 dans un atelier, 80 dans un autre, 50 dans un troisième. Les travailleurs libres ne se mêlaient pas à eux et, en quelque endroit de l'usine que ce fût, on pouvait aisément les reconnaître à leur aspect exceptionnellement minable.

Je m'adressai un jour à l'un de ces malheureux qui travaillait dans l'atelier de fabrication des tubes. C'était un homme de petite taille, au visage cadavérique. J'eus beaucoup de mal à le faire parler, car il avait reçu l'ordre formel de se taire. J'appris cependant qu'il s'agissait d'un ancien contremaître d'une usine de Léningrad, « liquidé » trois ans plus tôt.

— Mais comment ne cherches-tu pas à t'évader ? lui demandai-je.

— S'évader ?... – il secoua tristement la tête – et pour aller où ?... Où pourrions-nous nous cacher et pendant combien de temps ? Permets-moi d'ailleurs de te dire, patron, que cette conversation pourrait bien devenir malsaine pour nous deux...

Nous entreprîmes notre écrasante besogne, essayant de nous y reconnaître dans le chaos. Certains fours électriques avaient été abandonnés et comme oubliés... Nous les nettoyâmes et, après plusieurs semaines d'un travail épuisant – une journée de quatorze heures nous faisait l'effet d'un jour de congé – nous avions réussi à mettre un four en marche. J'organisai un grand atelier de mécanique et chargeai les ouvriers qualifiés de dresser leurs camarades moins expérimentés. Je créai un atelier de traitement thermique et mis sur pied une école d'apprentissage pour ceux qui allaient avoir à y travailler. L'atelier de chromage fut monté et installé de toutes pièces. La production, au cours des dernières années, avait été gênée par l'absence d'une installation téléphonique intérieure et d'un bureau de *dispatching*. Je réalisai l'une et l'autre, avec des difficultés qu'un technicien peut seul comprendre. Nous installâmes aussi des fours, des grues, des bancs d'essai.

J'affectai des centaines d'hommes et de femmes au nettoyage, au grattage des peintures et à l'enlèvement de tous les détritus qui s'étaient accumulés dans l'usine. Je me rendais bien compte que, sans un minimum d'ordre et de propreté, je n'avais aucune chance de relever la production ; dans l'état où elle se trouvait, il était vraiment miraculeux que l'usine ait pu produire jusqu'à 35 et 40 pour cent de ce qu'on exigeait d'elle en haut lieu.

Au bout de deux mois, l'usine avait changé d'aspect, au point d'être devenue à peu près méconnaissable. Mes collègues avaient subi la contagion de ma volonté de réussir et, d'échelon en échelon, leur zèle s'était transmis jusqu'aux plus humbles manœuvres, au plus infime balayeur. Dès le mois de mai, non seulement nous avions porté la production à 80 % – résultat qui, lors de mon arrivée, nous eût semblé impossible à atteindre – mais encore nous avions amélioré la qualité de notre fabrication. La moyenne des malfaçons, dans la fabrication de nos tubes, était tombée de 12 % à 5 ou 6 %.

Il va de soi que cet effort colossal m'avait obligé à sacrifier toute vie personnelle. En plus de ma besogne de directeur de production, j'étais directement responsable du logement, de la nourriture, de l'instruction technique et de la surveillance médicale des deux mille ouvriers placés sous mes ordres immédiats avec leurs familles. Bien que je fusse entouré de nombreux collaborateurs, dont certains fort compétents, c'était sur moi qu'en fin de compte pesait toute la responsabilité et il ne se passait guère de jour sans qu'on fît appel à moi pour résoudre des problèmes qui n'avaient pas de rapport direct avec la production.

La folie « purgatrice » était loin d'avoir cessé et je me voyais brusquement privé de subordonnés utiles au moment où j'avais le plus besoin d'eux. Ceux qui échappaient à la persécution vivaient et travaillaient dans une atmosphère de perpétuelle inquiétude. J'avais fini par m'habituer à ne plus tenir compte de l'espionnage et des dénonciations qui sévissaient dans mon entourage. J'avais contraint mon cerveau et mes nerfs à se concentrer exclusivement sur ma besogne et je me refusais à gaspiller mon énergie en colères inutiles. Il ne m'en arrivait pas moins d'être bouleversé et parfois même paralysé dans mes efforts en des circonstances particulièrement difficiles, lorsque je m'apercevais que la Section Économique du N.K.V.D. local était informée, avant que je le fusse moi-même, de certains détails concernant notre travail et des décisions techniques que nous avions prises. Je me sentais affreusement seul et complètement privé de tout appui.

La Section Spéciale de notre usine, à la tête de laquelle se trouvaient les camarades Kolbine et Stoffine, constituait en quelque sorte les yeux et les oreilles de la Police Secrète. Non contents de recevoir des copies de tous les ordres et de tous les rapports techniques, ses membres possédaient des agents dans chaque atelier et dans chaque bureau. Ce n'était là que le moyen le plus bénin et le plus courant dont ils usaient pour exercer leur surveillance. Le *combinat,* en outre, ployait et chancelait sous le poids d'incessantes commissions spéciales d'investigation, de brigades de contrôle et d'inspecteurs isolés envoyés par le Comité Régional, par le Comité Central de Moscou, par la *Glavtrubostal,* par le Commissariat à l'Industrie Lourde et par une douzaine d'organismes analogues.

Mais ce n'était pas tout. Les commandes de tubes que nous transmettait Moscou étaient destinées à d'autres industries qui, en conséquence, nous envoyaient des Commissions chargées d'en surveiller l'exécution et nous accablaient de menaces pour le cas où quelque sabotage viendrait à en compromettre la bonne et prompte livraison. Nous fabriquions des tuyaux pour les tanks, l'aviation, l'artillerie, la marine, les installations pétrolières et beaucoup d'autres industries. Comme les commandes que nous recevions dépassaient invariablement nos possibilités de production et que les produits fabriqués par nous répondaient rarement aux exigences des intéressés, les trusts et les industries à qui nos articles étaient destinés élevaient des protestations qui se traduisaient par des inspections de toutes sortes et qui nous valaient, bien entendu, de nouvelles manifestations de la « vigilance » du N.K.V.D.

Il ne se passait pour ainsi dire point de semaine que l'on ne vît arriver un cortège de contrôleurs et de plénipotentiaires, venus de tel ou tel bureau, porteurs de mandats terrifiants et toutes narines au vent, comme limiers en chasse, à la poursuite des « saboteurs ». Ils me faisaient perdre mon temps, criaient et sacraient dans mon bureau et réunissaient d'innombrables conférences. Déprimé par la tristesse de l'existence qu'ils menaient dans ce pays perdu et par les stupidités des missions dont ils étaient chargés, beaucoup d'entre eux finissaient par noyer leurs chagrins dans la vodka ou par tenter de les oublier en faisant des parties de cartes où ils jouaient gros jeu.

Une fois couché, après des journées de travail de quatorze ou seize heures, il était bien rare que je puisse dormir tranquille. Moscou téléphonait, donnant des précisions, formulant des exigences et proférant des menaces. La police téléphonait aussi à propos des arrestations incessantes auxquelles elle procédait… À peine venais-je de m'endormir enfin qu'on m'éveillait pour m'annoncer qu'un accident s'était produit pendant le travail de nuit, que l'on ne trouvait plus tel ou tel outil dont on avait besoin, ou encore qu'on venait de constater une malfaçon quelconque…

Par ce que j'entendis raconter autour de moi, je pus me faire une idée de l'effroyable bouleversement que la *purge* avait provoqué avant mon arrivée dans l'usine Novo-Trubni ainsi que dans chaque établissement industriel des environs. L'histoire de Semion Magrilov, directeur d'une autre usine métallurgique située à Pervouralsk même, demeure à jamais gravée dans mon esprit.

Son usine était peut-être la plus ancienne de Russie, puisque, à en croire la légende locale, c'était sur l'ordre de Pierre le Grand lui-même qu'elle avait été créée. Les pères et les grands-pères des ouvriers qu'elle employait y avaient travaillé avant eux. Ces ouvriers habitaient des maisonnettes bien tenues dont ils étaient propriétaires ; ils cultivaient leurs petits jardins, élevaient quelques cochons et un peu de volaille et, d'une manière générale, avaient conservé un standard de vie assez semblable à celui dont ils jouissaient avant la Révolution. En confiant à Magrilov la direction de cette usine, c'était, en fait, une sinécure que le Parti lui offrait. Il appartenait depuis longtemps au Parti et n'était plus jeune ; très lié avec la veuve de Lénine ainsi qu'avec la sœur du défunt leader, Maria Ulianova, on le considérait comme un des personnages les plus influents de la région.

Pourtant, dans sa folie furieuse, la *purge* ne l'épargna point. Le N.K.V.D. local se mit à ses trousses et ne le lâcha plus. On l'accusait d'avoir commis des actes de sabotage et protégé d'autres saboteurs. Après quelques mois de persécutions, il renonça à la lutte. Il s'enferma à clef dans son bureau, s'enfonça le canon d'un revolver dans la gorge et appuya sur la gâchette. Il laissait une longue lettre où il proclamait son innocence et protestait contre le régime de terreur qui sévissait. Le N.K.V.D. confisqua la lettre, mais son contenu n'en vint pas moins à la connaissance des ouvriers de l'ancienne usine de Magrilov, et plusieurs de ses collaborateurs les plus proches, soupçonnés d'avoir lu la fameuse lettre, « disparurent » sans laisser de traces.

La tragédie Magrilov n'était exceptionnelle qu'en raison de la personnalité de la victime. On me raconta par le menu des centaines d'arrestations, de séances de tortures et de suicides, mais je ne me laissai pas détourner de mon travail pour autant. J'étais arrivé à ne plus penser aux choses inquiétantes ; c'est difficile, mais il faut y parvenir si l'on veut survivre en U.R.S.S. comme chef d'entreprise industrielle. Ceux qui ne savent pas rester parfaitement maîtres de leur sensibilité et la refouler dans une région à peu près inaccessible de leur être sont condamnés au désespoir ou à la folie.

Moscou eut connaissance des progrès extraordinaires accomplis à Novo-Trubni. Une réunion d'activistes eut lieu au Commissariat sous la présidence de Kaganovitch et mon travail y fut loué. Suivant le compte rendu qui parut dans le journal *Pour l'Industrialisation,* « l'usine avait été en mauvaise posture jusqu'à l'arrivée de Kravchenko, jeune ingénieur très actif, membre du Parti, qui avait renversé la situation ».

*
* *

Le chef du N.K.V.D. de Pervouralsk, le camarade Parshine, que j'avais déjà rencontré à des conférences du Parti, vint un jour me rendre visite. D'abord, il me couvrit d'éloges pour les « miracles » que j'avais accomplis en relevant la production, puis il me fit perdre des heures en m'interrogeant sur les diverses commandes que nous exécutions et « l'état d'esprit politique » de tel ou tel membre de mon personnel. Je ne lui cachai qu'à peine l'ennui que j'éprouvais de le voir si parfaitement renseigné sur mon travail par les mouchards qui pullulaient dans mon entourage.

— Il est certain que tu es en train de faire disparaître les résultats du sabotage commis par tes prédécesseurs, me dit-il enfin. – Venant de lui, c'était là le plus grand compliment qui pouvait m'être fait. Il m'est pénible, dans ces conditions, d'abuser de ton précieux temps, Victor Andreïevitch, mais je voudrais que tu me fasses le plaisir de venir me voir ce soir ; je te téléphonerai dans la journée pour te fixer l'heure.

Il me donna rendez-vous à deux heures du matin. Le N.K.V.D. était logé dans un beau bâtiment de deux étages, l'édifice le plus imposant de la boueuse rue principale de Pervouralsk. En dépit de l'heure tardive toutes les fenêtres étaient éclairées : apparemment les affaires marchaient bien. Le Chef m'accueillit cordialement et m'introduisit dans son bureau.

— Installe-toi confortablement, me dit-il. Je crains d'avoir à te garder ici un bon moment.

— Que veux-tu de moi ?

— Voici de quoi il s'agit : nous avons ici sous les verrous un ennemi du Peuple qui est un saboteur cent pour cent. Nous avons la conviction qu'il est en grande partie responsable du désordre que tu as constaté en arrivant dans ton usine, mais c'est un client entêté. J'ai l'intention, cette nuit, de le questionner en ta présence. Devant un spécialiste comme toi, il ne pourra pas me raconter des blagues.

— À te parler franc, lui dis-je, fort ennuyé, je n'aime pas du tout le rôle que tu me donnes là.

— Vraiment ? Tu m'étonnes ! Lénine lui-même n'a-t-il pas dit que tout bon communiste devait être un tchékiste ?... Enfin, allons-y.

Il sonna son secrétaire :

— Dis aux gardes d'amener le prisonnier de la cellule 7.

Le Chef se prépara à recevoir sa victime en sortant un gros dossier d'un énorme coffre-fort et en plaçant très ostensiblement un revolver de fort calibre sur son bureau. Tandis qu'il attendait le prisonnier, son visage avait pris une expression cruelle ; on aurait dit un tigre prêt à bondir sur sa proie. Bientôt la porte s'ouvrit et deux gardes entrèrent, revolver au poing, encadrant le fantôme de ce qui avait été un homme.

— Bonsoir, fit le prisonnier d'une voix éteinte en promenant autour de lui le regard vacillant de ses yeux fatigués.

Parshine ne répondit pas, mais je rendis son salut au misérable. Ce n'était plus guère qu'un squelette en haillons. Son teint était d'un gris terreux de masque mortuaire ; une blessure ouverte, pleine de sang caillé, zigzaguait de sa tempe jusqu'à son menton. Il gardait les mains derrière le dos, et la tête penchée en avant.

Le Tchékiste commença par lire l'acte d'accusation, histoire de me mettre au courant des faits de la cause. J'appris ainsi que le prisonnier était arrêté depuis plus de treize mois. Bien qu'il parût avoir atteint la soixantaine, il n'avait guère plus de quarante ans. Il avait été l'ingénieur-en-chef chargé de la construction de l'usine Novo-Trubni jusqu'au moment où elle commença à produire. Tout en le regardant, je ne pouvais m'empêcher de penser : « Si

Dieu n'avait eu pitié de moi, l'homme que voilà s'appellerait aujourd'hui Victor Kravchenko. »

— Camarade Parshine, dis-je à voix basse au policier, ne voudrais-tu pas autoriser le prisonnier à s'asseoir ?

— Ça, c'est mon affaire, me répondit-il. Nous sommes au N.K.V.D., ici, et non dans un salon.

Après avoir achevé sa lecture, il s'adressa au prisonnier d'une voix de stentor :

— Je vais t'interroger sur les actes de sabotage que tu as commis dans la fabrique de tubes, lui annonça-t-il. Réponds-moi de façon claire et précise, sans chercher à embrouiller les choses. Tu t'expliques en présence d'un ingénieur spécialiste qui connaît l'usine. Inutile, par conséquent, d'essayer de me tromper encore. Première question : Pourquoi, en tant qu'ingénieur en chef chargé de la construction de l'usine, as-tu placé au-dessus des fours des toitures en bois qui pouvaient aisément prendre feu ?

— Le projet, répondit le prisonnier avec une fermeté extraordinaire pour un homme dans une pareille condition physique, prévoyait une couverture métallique, mais un ordre du Gouvernement, donné par le Commissaire Ordzhonikidze lui-même, nous enjoignit d'utiliser du bois parce qu'à l'époque le fer était très rare. Cet ordre était valable pour notre usine aussi bien que pour des douzaines d'autres. Il doit être facile d'en avoir la preuve par les documents qui se trouvent au Commissariat. Techniquement, je considérais la décision comme fâcheuse, mais il n'était pas en mon pouvoir d'agir contrairement aux instructions formelles du Commissaire, étant donné surtout la rareté du métal à l'époque.

— Ton opinion ? me demanda le Chef en se tournant vers moi.

— Le citoyen…, commençai-je…

— Ce n'est pas un citoyen, mais un ennemi du Peuple !

— Eh bien, ce que dit le prisonnier est parfaitement exact. Nous avions des toitures en bois à l'usine de Nikopol, et cela pour les mêmes raisons, bien qu'à l'heure actuelle elles aient été remplacées par de la tôle galvanisée. Le hasard a fait que j'ai assisté à une conférence qui se tenait dans le cabinet du camarade Guinsbourg lorsque, d'accord avec Ordzhonikidze, il décida que l'on couvrirait toutes les usines en bois, à l'exception des fonderies et aciéries.

Le Tchékiste se montra quelque peu déconfit :

— Ne perds pas de vue, me dit-il, que tu seras tenu responsable de ton témoignage !

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Deuxième question, prononça-t-il en se tournant à nouveau vers son prisonnier. Pourquoi as-tu construit une grande fabrique de tubes sans y avoir prévu d'atelier de galvanisation, d'atelier pour le traitement thermique, d'atelier de mécanique, d'atelier de réparation, et sans aucune installation qui permette de fabriquer les instruments de précision nécessaires ?

— Les projets initiaux prévoyaient la création d'un grand *combinat* moderne, répondit le prisonnier. Tous les ateliers dont tu parles devaient être installés en dehors de l'usine principale et centralisés dans une organisation séparée. La Commission des Plans et le Commissariat ne purent mettre à notre disposition l'argent, les matériaux et l'équipement indispensables à la construction de ces divers ateliers complémentaires. Il s'ensuivit que l'usine principale était terminée alors qu'on commençait à peine à s'occuper de ses annexes. À notre profonde surprise, nous reçûmes pourtant l'ordre de commencer à fabriquer, ce que je jugeai tout à fait dangereux. C'est alors que je fus arrêté.

Quelque effet qu'eussent pu avoir sur le cerveau de cet homme les treize mois de souffrances qu'il venait de subir, il raisonnait assez bien sur les questions professionnelles.

C'est un ingénieur de premier ordre, me dis-je à part moi.

— Qu'as-tu à dire à cela ? me demanda le Chef.

— Le prisonnier a tout à fait raison. On a commencé à construire l'usine bien avant la date prévue, et aujourd'hui encore elle est loin d'être entièrement achevée. S'il nous fallait attendre que tout soit enfin prêt, conformément au plan original, ce n'est pas avant un an que nous pourrions commencer à fonctionner. Personnellement, je suis d'avis que ce fut une erreur de ne pas installer les ateliers complémentaires dans l'usine principale, mais il s'agit là d'une décision prise par Moscou. Le fait que l'on termine les installations principales avant de s'occuper des ateliers secondaires n'est certainement pas imputable à une volonté de sabotage.

— Tu en es absolument sûr ?

— Absolument… Me permets-tu de donner une cigarette au prisonnier ?

— Vas-y !

Je tendis mon paquet tout entier au malheureux, mais le policier ne lui permit pas de le prendre.

— Une cigarette suffit ! glapit-il. Qu'il signe ce qu'on lui demande, qu'il reconnaisse avoir commis des actes de sabotage, et il fumera tant qu'il voudra !

Quand l'ingénieur avança la main pour prendre la cigarette que je lui offrais, je vis qu'elle était enveloppée d'un chiffon taché de sang.

L'interrogatoire continua pendant plusieurs heures. Dans chaque cas, il me fut possible, en toute honnêteté, de confirmer ce que disait l'ingénieur, contrairement à ce que souhaitait le policier. Il était environ cinq heures et demie, lorsque tout à coup, au milieu d'une harangue de Parshine, le prisonnier s'évanouit. Je le vis glisser à terre lentement, comme dans un film au ralenti. Après qu'on l'eut ranimé en l'aspergeant d'eau froide, les gardes lui apportèrent une chaise et l'interrogatoire se poursuivit. Il était six heures passées quand on reconduisit le malheureux à sa cellule. Je n'oublierai jamais le regard de gratitude qu'il me lança comme il franchissait la porte.

— Je vais rédiger le procès-verbal de cet interrogatoire, me dit Parshine, et on te l'apportera à signer dans quelques jours. Désolé de t'avoir retenu si longtemps.

— Puisqu'il est de toute façon trop tard pour que j'aille me coucher, demandai-je, voudrais-tu me faire visiter l'immeuble ?

Il hésita, troublé par ma demande inusitée :

— Il n'y a ici rien de bien intéressant à voir, fit-il enfin, mais si tu y tiens…

Il passa un peigne dans ses cheveux, coiffa sa casquette plate d'officier à bande rouge et à dessus bleu, et glissa son revolver dans sa poche. Nous endossâmes nos pardessus et fîmes un tour qui, pour le restant de mes jours, restera gravé dans ma mémoire. Nous entrâmes dans une cour où béait une porte de fer et, par un escalier fort raide, nous gagnâmes le sous-sol. Une affreuse puanteur vint me frapper en plein visage. Le corridor était pauvrement éclairé par une unique ampoule.

Je remarquai que le garde, qui se mit au garde-à-vous au moment où nous entrâmes, lisait une livraison de l'*Histoire du Parti* qui paraissait régulièrement dans la *Pravda,* et je me souviens de l'étonnement que j'éprouvai à voir cet homme, qui vivait dans l'atroce odeur du Stalinisme pratique, en étudier si consciencieusement la théorie…

Une rumeur se fit entendre dans les rangées de cellules donnant sur le couloir. « Des visiteurs de marque ! » cria quelqu'un. Le garde ouvrit une des portes et commanda : « Debout ! » Aussitôt, une vingtaine d'hommes se levèrent. Ils n'étaient pas rasés, et leur aspect était indiciblement pathétique ; la plupart d'entre eux portaient encore les marques des

coups qu'ils avaient reçus. Le « mobilier » de l'endroit comportait un baquet d'eau auquel une timbale de fer était attachée ; un second baquet, destiné aux besoins hygiéniques, était placé dans un coin, non loin des planches qui servaient de lits ; enfin une espèce d'étagère de bois était chargée des guenilles appartenant aux détenus. Cinq prisonniers eussent suffi à remplir ce réduit ; c'est dire dans quel état étaient les vingt misérables qui s'y entassaient !

Les autres cellules, dont plusieurs étaient réservées aux femmes, n'étaient pas moins horribles. Je perdis toute envie d'en voir davantage.

— La ventilation ne fonctionne pas, dit le Chef au Tchékiste de garde comme nous sortions. Tu vas finir par crever, à force de respirer cette puanteur !

— Je vais aux bains publics chaque jour en sortant d'ici, répliqua l'homme avec bonne humeur, sans quoi ma femme ne me laisserait pas entrer dans la maison. Il y a longtemps que les ventilateurs ne marchent plus !

En sortant du N.K.V.D., je trouvai mon chauffeur endormi au volant de la voiture et dus le secouer.

— Ah ! Victor Andreïevich, me dit-il, tu as été si longtemps que je commençais à me demander... Quand on conduit ici des personnages de marque, on ne sait jamais si on les ramènera.

— Je suis très fatigué, Petia. Allons directement à l'usine. Je ne me coucherai pas cette nuit.

Cette après-midi-là, mon principal collaborateur vint me voir pour me demander l'autorisation de s'absenter pendant trois heures.

Quelques questions que je lui posai me firent comprendre qu'il avait été convoqué par le N.K.V.D.

— Je ne puis me passer de toi dans la journée, lui dis-je. Téléphone-leur que tu iras là-bas après six heures. Et à ce propos, quand tu en reviendras, passe donc me voir.

Tard dans la nuit, il revint en effet. Il ne pouvait pas me dire ce qui s'était passé, car on lui avait interdit de parler, mais je compris, au cours de notre conversation, qu'il avait été consulté sur le même cas que moi.

— Connais-tu l'ingénieur en chef chargé de la construction avant son arrestation ? lui demandai-je négligemment.

— Oui, Victor Andreïevich, mais j'ai eu du mal à le reconnaître... Puis il s'arrêta, se rendant compte qu'il révélait son secret.

Deux jours plus tard, Stoffine, de la Section Spéciale de l'usine, m'apporta le procès-verbal dont on m'avait parlé.

— Signe-le, me dit-il, et je le transmettrai bien vite à Pervouralsk.

— En premier lieu, répondis-je, je n'ai pas l'intention de le signer sans l'avoir lu très attentivement. En second lieu, je ne puis interrompre l'important travail que je fais en ce moment. Je le lirai donc en dehors de mes heures de bureau.

— Mais, c'est que j'ai reçu l'ordre de ne pas m'en séparer. Je ne puis...

— Téléphone à ton chef et répète-lui ce que je viens de te dire. Comme cela, tu seras couvert.

Tremblant, il téléphona au N.K.V.D. Parskine était hors de lui. Finalement, pris de pitié pour le pauvre Stoffine avec son air de chien battu, je lui pris l'appareil des mains.

— Kravchenko, il faudra dorénavant te montrer plus déférent avec le N.K.V.D., hurla Parshine... surtout après la visite que nous avons faite ensemble à la cave !

— Et toi, répliquai-je, il faudra dorénavant témoigner plus de respect au directeur de cette usine. Si tu continues à m'embêter, j'appellerai directement Kaganovitch et je lui dirai que tu nous empêches de produire !

Ma menace fit son effet et Parshine se confondit aussitôt en excuses. Il était terriblement surmené, m'expliqua-t-il, et il ne fallait pas que je lui en veuille. Je pouvais lire le procès-verbal, et en prenant tout mon temps, encore !

À la fin de ma journée de travail, tandis que Stoffine se morfondait dans les bureaux de la Section Spéciale, je me mis à lire le soi-disant compte rendu de la nuit que j'avais passée à la N.K.V.D. en qualité de témoin. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Tout ce que j'avais déclaré avait été truqué de façon à me faire dire le contraire. On me prêtait des propos accusateurs ; les réponses du prisonnier, accompagnées de commentaires, étaient présentées de manière à justifier l'accusation de sabotage volontaire dont il faisait l'objet.

Chaque page portait en gros caractère un « avis » indiquant qu'aucune correction n'était permise. Je n'en trempai pas moins ma plume dans l'encre rouge, et posément, phrase par phrase, je corrigeai le document. À plusieurs reprises, j'allai même jusqu'à rédiger à nouveau des questions qui avaient été mal reproduites à dessein pour fausser le sens des réponses. Dans de nombreux cas, on avait si profondément altéré la vérité qu'il me suffisait d'ajouter le mot « pas » pour la rétablir !

Lorsque je fis venir Stoffine et lui présentai le procès-verbal tout chargé de ratures – chaque page comportait plus de rouge que de noir – les yeux lui sortirent de la tête. Jamais, à sa connaissance, pareil outrage n'avait encore été commis. Il en était blême.

— Mais cela n'est pas permis, camarade Directeur, gémit-il. C'est épouvantable !

— Donne-le quand même à ton chef. J'en prends la responsabilité.

Je n'entendis plus jamais parler de cette affaire, mais, chaque fois qu'il me rencontrait, la longue figure chevaline de Parshine prenait une vilaine expression.

Environ trois semaines plus tard, la nouvelle se répandit dans l'usine que l'ancien ingénieur-en-chef, après un séjour de quatorze mois dans les sous-sols empuantis du N.K.V.D., venait d'être mis en liberté. Cet heureux résultat n'était certainement pas dû à ma seule intervention. Beaucoup d'autres avaient probablement répondu de la même manière que moi aux questions qu'on leur avait posées. Les fonctionnaires stupides et inhumains qui avaient humilié et torturé le malheureux pendant plus d'une année ne furent même pas réprimandés ; ils continuèrent de régner dans l'arrogance et d'arrêter selon leur bon plaisir.

*
* *

Le jeune ingénieur Panov, sous les ordres de qui s'effectuait le travail de nuit, était l'un de mes plus consciencieux collègues. C'était un garçon aux traits réguliers, l'air modeste et un peu taciturne, qui faisait bonne impression sur tout le monde. Le fait que le rendement de l'équipe de nuit était inférieur à celui des équipes de jour l'affectait vivement et il s'efforçait de remonter le courant en faisant des heures supplémentaires.

Ce qui piquait ma curiosité, chez Panov, c'était son aspect incroyablement minable. Sa pâleur révélait qu'il était insuffisamment nourri ; son unique complet était usé jusqu'à la corde et il portait par tous les temps des sandales de toile. Je me renseignai et sus bientôt les raisons de sa misère. Sur les 550 roubles par mois qu'il gagnait, on lui en retenait 150 sous forme d'impôts, d'emprunts d'État et autres prélèvements. Et il lui fallait encore subvenir aux besoins de sa femme, d'une fillette en bas âge et d'une vieille mère qui vivaient avec lui dans un petit logement de deux pièces, situé dans un des immeubles de l'Administration.

Je fis donner à Panov, par le magasin de l'usine, des chaussures et un complet de travail. Touché de l'intérêt que je lui manifestais, il mobilisa tout son courage et m'exposa ses soucis :

— Victor Andreïevich, me demanda-t-il, une fois assis dans mon bureau, puis-je te parler franchement ?

— Bien sûr !

— Eh bien, je viens te supplier de m'aider à quitter cet enfer. J'ai quelques relations et j'espère obtenir un poste d'ingénieur dans l'armée, mais j'ai besoin de ton appui.

— Mais pourquoi donc es-tu si malheureux ici, Panov ? Tu es jeune. Tu fais, dans des conditions difficiles, je le veux bien, un apprentissage excellent pour toi. Sais-tu comment, dans le langage du Parti, on qualifie le fait de se dérober devant une tâche trop ardue ?

— Je sais, je sais..., c'est de l'opportunisme, de la lâcheté, etc. Mais regarde un peu les choses de mon point de vue. J'ai passé cinq années à l'Institut. J'y ai eu faim et froid. Ma femme, que j'ai épousée quand j'étais encore étudiant, a vécu dans l'espoir de ce que serait notre existence lorsque je me serais fait une bonne situation comme ingénieur. Or, qu'ai-je réussi à lui donner ? Elle continue à souffrir de la faim, elle est affreusement seule et nous sommes plus pauvres que jamais. Sous les coups du mauvais sort, je vois décroître chaque jour l'amour qu'elle avait pour moi et je voudrais sauver ce qui en reste. Je veux aussi sauver notre petite fille, qui manque de lait. Me juges-tu coupable si j'essaie de préserver notre vie de famille ?

— Moi pas, Panov. Je te comprends.

— Dans l'armée, je toucherai 750 roubles ; je serai habillé, logé, et le ravitaillement nécessaire me sera assuré. Je pourrai réserver aux miens la presque totalité de ma solde. Au surplus, je travaillerai pour la Défense Nationale, et c'est là aussi une question vitale.

En fin de compte, je lui promis de l'aider à obtenir l'autorisation de quitter l'usine.

Bien des années plus tard, j'appris par les journaux qu'il s'était distingué pendant la guerre. S'il était resté dans l'Oural, les tristes conditions dans lesquelles il vivait auraient fait de lui un être aigri et sans ressort. Cela me fit clairement comprendre que d'autres hommes, dont il eût été possible de tirer un excellent parti, se trouvaient empêchés de donner leur mesure par les excès d'une industrialisation insensée, indifférente au confort et à la santé de ceux-là mêmes qui étaient chargés de l'assurer.

La façon dont on harcelait le personnel dirigeant et les doutes injurieux dont son honnêteté faisait l'objet n'étaient pas moins décourageants que les épreuves matérielles auxquelles il était soumis.

Nous avions beau nous tuer de besogne, nous n'en étions pas moins considérés, *a priori,* comme des traîtres et des canailles qui ne manqueraient pas de saboter leur travail si on ne les soumettait pas à une surveillance de tous les instants.

Un jour, une commission spéciale vint me voir à propos d'une commande destinée à l'Administration de Défense de l'Industrie nº 14. Cette commande concernait des tubes d'une extrême précision que nous n'étions guère outillés pour exécuter convenablement. Plusieurs autres fabriques avaient déjà refusé d'entreprendre cette fabrication qu'elles se sentaient incapables de mener à bien.

Je convoquai les chefs de service intéressés et leur exposai la question en présence des représentants de la Défense. Nous tombâmes d'accord pour penser qu'il fallait essayer, mais que les risques d'échec étaient énormes. Il nous faudrait transformer notre outillage, nous procurer des aciers spéciaux et travailler d'arrache-pied pour respecter le délai de livraison très court qui nous était imposé.

Je n'acceptai la commande qu'après avoir exigé qu'on reconnût d'avance et par écrit que nous ne pouvions pas garantir le succès. On mit à ma disposition 20 000 roubles qui seraient

distribués à titre de *boni* si la commande était prête à temps. Conscients de l'importance de la tâche à accomplir et de la partie à gagner, cadres et ouvriers se mirent de tout cœur à la tâche.

En quinze jours, tout était terminé. Pendant cette période, il m'arriva de passer trois ou quatre jours consécutifs à l'usine, prenant mes repas dans mon bureau et dormant quelques heures au bruit des machines. Mes collaborateurs travaillaient aussi dur que moi. Assurément, nul ne pouvait douter de la sincérité de notre effort. Pourtant, la Section Spéciale de l'usine et les enquêteurs de la Défense ne nous quittaient pas d'une semelle, flairant partout du sabotage. Notre dignité d'hommes et notre orgueil professionnel en étaient révoltés. Ni les *boni,* ni le déluge de télégrammes de félicitations dont on nous inonda ne purent jamais compenser l'amertume que nous laissèrent de pareils procédés.

Kolbine, Stoffine, les fonctionnaires de la Section Économique du N.K.V.D. et le secrétaire du Comité Urbain, Dovbenko, menèrent grand tapage autour du « triomphe » qu'ils avaient remporté en la circonstance, comme si le succès de l'opération n'eût été dû qu'à leur odieuse vigilance… – de l'habileté et des efforts déployés par les ouvriers et les ingénieurs, pas question.

— Pourquoi tous ces soupçons ? Pourquoi montrer tant de joie qu'aucun sabotage n'ait eu lieu ? demandai-je à Parshine.

C'est à peine s'il comprit ma question, tant l'espionnage lui semblait naturel : à ses yeux, c'était l'élément primordial de toute besogne, quelle qu'elle fût !

— Victor Andreïevich, me confia-t-il, notre succès dans cette affaire place la Section Économique devant de nouvelles tâches. Il nous faut découvrir maintenant pourquoi les autres usines ont refusé d'accepter cette commande ! Nous avons fait la preuve qu'il était possible d'en venir à bout ; pourquoi, dans ces conditions, les autres directeurs ont-ils refusé d'essayer ? Disaient-ils la vérité en se déclarant incapables de l'exécuter, ou sabotaient-ils l'industrie de la Défense Nationale ?… Tu vois quelle est l'importance de notre rôle ?…

Plusieurs autres commandes furent brillamment menées à bien, toujours dans la même atmosphère de soupçons, de menaces et d'espionnage perpétuels. La réputation de l'usine Novo-Trubni s'améliorait rapidement. Des correspondants du journal *Pour l'Industrialisation* et autres organes techniques écrivirent des articles enthousiastes où ils racontaient comment on était en train de « liquider » les « oubliés du sabotage » dans cette usine de l'Oural. Toutefois, la production n'atteignait encore que 85 % du taux fixé, et Moscou, faisant preuve de « fermeté bolchevique », nous pressait d'atteindre les 100 %.

On nous récompensait du succès de nos efforts en exigeant de nous un surcroît de travail !

*
* *

J'avais souvent l'occasion de me rappeler le conseil que l'on m'avait donné le jour de mon arrivée : m'habituer à voir partout des prisonniers, des camps de concentration et des colonies de travail forcé. Pervouralsk et ses environs étaient le centre d'une des grandes régions de la Russie « socialiste » où le travail forcé était en honneur. Dès qu'on quittait la grand-route pour aller en quelque direction que ce fût, on se heurtait partout à de véritables horreurs.

Dans les autres régions de la Russie, on parvenait à faire le silence sur ces pénibles questions ; mais chez nous la réalité était trop flagrante et trop proche pour qu'il en fût ainsi… On vous disait le plus naturellement du monde : « Allez donc pêcher dans la rivière Chusovaya, à un kilomètre environ de la colonie N.K.V.D., vous y trouverez du poisson. » Ou

bien : « Prenez donc cette route et tournez à gauche, tout de suite après le camp de concentration. »

Notre usine à gaz brûlait de la tourbe que lui fournissait le trust *Uralturf*. Lorsqu'il m'arrivait de me plaindre du manque de gaz, les fonctionnaires du trust téléphonaient à l'*Uralturf* qui, à son tour, alertait le fonctionnaire responsable du N.K.V.D. pour lui demander des explications. Des milliers de prisonniers des deux sexes débitaient et comprimaient la tourbe dans la région de Sverdlovsk. Cette tourbe servait également de combustible à l'*Uralenergo,* le trust qui nous fournissait le courant électrique.

J'évitais soigneusement les camps de travail forcé, car le spectacle qu'on y voyait me laissait démoralisé pendant des semaines. J'avais toujours peur d'y rencontrer un être que j'avais connu et aimé, puisque des centaines de mes amis avaient été victimes de la « super-purge ». Un jour que j'étais allé me promener avec un de mes collègues, nous tombâmes sur un lugubre marécage où travaillaient quelque trois cents prisonniers, des femmes pour la plupart. Tous ces malheureux étaient dans un état de saleté indescriptible et vêtus de façon grotesque ; beaucoup d'entre eux plongeaient jusqu'aux genoux dans l'eau boueuse. Ils travaillaient dans un silence absolu, à l'aide d'instruments tout à fait primitifs ; notre présence les laissa complètement indifférents.

La scène était vraiment dantesque ; pendant des mois, je ne pus la chasser de mon esprit : le seul mot de « tourbe » me donnait le frisson. Roulant fréquemment sur la route de Sverdlovsk, je me familiarisai peu à peu avec le spectacle qu'offrait le vaste camp que j'avais déjà vu le jour de mon arrivée. Son entrée principale, face à la route, était surmontée d'une espèce de fronton de bois, de style prétentieux et « moderne », dans lequel on avait encastré un portrait de Staline. On y tendait souvent des bandes de calicot rouge portant les slogans habituels. La nuit, de petites ampoules de couleur éclairaient le portrait et les inscriptions.

L'étranger qui passait là en voiture et qui apercevait de la route ce portail décoré aurait pu croire qu'il donnait accès à quelque belle fondation socialiste, mais ceux d'entre nous qui habitaient la région savaient bien que cet enclos d'horreur séparait 2 500 êtres humains du reste des vivants. Des projecteurs placés sur les six observatoires balayaient le camp toute la nuit en se déplaçant automatiquement, comme des phares tournants. Ces faisceaux lumineux qui se déplaçaient dans le ciel nocturne étaient fort jolis à voir… au moins pour ceux qui ne savaient pas à quoi ils servaient.

Employés dans les usines, les mines et les chantiers de construction des environs, la plupart des prisonniers faisaient chaque jour et par tous les temps dix à douze kilomètres à pied pour aller à leur travail… et autant pour rentrer au camp.

En plus de leurs dix à douze heures de travail quotidien, il leur fallait donc marcher encore pendant des heures, et rares étaient ceux qui possédaient des chaussures appropriées à ces marches forcées.

Non loin de Pervouralsk, se trouve la ville de Ryevda, où est installée une autre usine métallurgique. Chaque fois que je m'y rendais, je passais devant un camp de concentration groupant quelque deux mille prisonniers. Beaucoup d'entre eux travaillaient dans l'usine dont la construction n'était pas encore achevée ; les autres étaient affectés à la construction des routes ou « loués » par contrat aux mines de cuivre du voisinage.

Un autre camp, qui ne contenait guère qu'un millier de prisonniers, était installé sur le bord de la Chusovaya, jolie rivière au cours rapide que surplombent de pittoresques collines plantées d'épaisses forêts de pins. Pendant les mois d'été, nos ingénieurs et nos chefs de service allaient parfois se baigner ou pêcher avec leurs familles sur les bords de la Chusovaya,

mais ils avaient toujours soin de s'arrêter à bonne distance du camp pour ne pas gâcher leur plaisir par ce spectacle attristant.

Ayant entendu beaucoup de gens s'extasier sur la beauté de cette rivière, je décidai d'aller la voir. Mes deux compagnons, tous deux membres du Parti, étaient eux aussi nouveaux venus dans la région, de sorte qu'aucun de nous ne connaissait l'existence du camp. Nous roulions dans ma Ford, parlant de nos affaires de l'usine, quand nous débouchâmes soudain sur une éminence d'où l'on apercevait une vaste clairière entourée de barbelés, à quelques centaines de mètres de la rivière. Comme d'habitude, on y voyait les quatre observatoires rituels aux angles du quadrilatère et des soldats en faction, baïonnette au canon. À l'extrémité de l'enclos, plusieurs centaines de prisonniers des deux sexes s'affairaient à la construction d'une nouvelle rangée de baraques.

Notre excursion se trouva terminée du coup. Tout désir d'admirer la rivière nous avait quittés et nous regagnâmes Pervouralsk sans échanger un mot. Les communistes les plus convaincus, ceux qui réfléchissaient le moins, n'avaient d'ailleurs que mépris pour l'institution du travail forcé ; au fond, ils en étaient honteux. Dans la chaleur même que certains fanatiques de nos camarades apportaient à défendre ce système, je sentais percer une espèce d'inquiétude. En injuriant les victimes du N.K.V.D., qu'ils traitaient de Koulaks, de saboteurs et d'ordures, ils n'arrivaient pas à surmonter le dégoût que ce système pénitentiaire leur inspirait. Chacun d'eux savait fort bien qu'un simple tour de roue politique, une nouvelle *purge,* une nouvelle crise, pouvait aisément l'envoyer grossir le troupeau des hors-la-loi dont le douloureux labeur servait à consolider chez nous l'une des formes les plus bizarres du Socialisme.

COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE

QUAND j'évoque mon séjour dans l'Oural et tous les souvenirs odieux qu'il m'a laissés, il est un épisode qui me revient plus volontiers à l'esprit.

Il s'agissait d'intensifier le « bourrage de crâne » auquel on soumettait l'opinion publique russe, ce « bourrage de crâne » extravagant auquel nos chefs, grands et petits, à Moscou comme à Pervouralsk, collaboraient pour duper le public. Ils s'y prirent si adroitement et colorèrent si habilement leurs mensonges, qu'aujourd'hui encore on cite « la grande victoire remportée à l'usine Novo-Trubni » comme un exemple des miracles engendrés par « l'enthousiasme socialiste ».

L'affaire débuta par l'arrivée tapageuse dans notre vaste avant-poste de l'Oural d'une brigade d'activistes envoyés par Moscou pour accroître la production dans notre fabrique de tubes et obtenir un rendement vraiment « Stakhanoviste ». Puisque nous étions arrivés à 85 % du chiffre de production exigé, songeaient nos dirigeants, un grand « coup de boutoir » venu de Moscou réussirait certainement à nous faire atteindre et même dépasser les 100 %. Avec de la volonté, en effet, on franchit tous les obstacles. Il n'y a pas de citadelle que nous autres Bolcheviks, ne soyons capables d'enlever. Rien ne résiste au travail en équipe. Tous ensemble, camarades, pour notre Chef et notre Maître ! etc., etc.

Avant de quitter la capitale, la brigade de choc avait été reçue par le Commissaire Lazare Kaganovitch, en présence des membres de la Presse. Elle arrivait à Pervouralsk nantie de pouvoirs extraordinaires et toute gonflée de la joyeuse ignorance où elle était des problèmes que nous avions à résoudre. Le rythme de la production, que j'avais eu tant de peine à établir, se trouva brusquement rompu. La Brigade organisait de grands meetings, réunissait des conférences techniques et nous infligeait à tous d'interminables harangues pour nous inciter à de nouveaux efforts. Les murs de nos ateliers et de nos bureaux, ceux des réfectoires et des salles de récréation, disparaissaient sous les slogans rouges…

Les ouvriers haussaient les épaules et restaient sourds à ces exhortations véhémentes, mais les ingénieurs et les chefs de service semblaient soudain devenus fous. On nous avait à peine félicités d'avoir atteint les 85 % et nous nous sentions offensés par la critique implicite qu'une pareille attitude sous-entendait à notre égard. Notre directeur, Osadchi, s'en montrait fort contrarié :

— Il faut que nous frappions un grand coup, Victor Andreïevich, me dit-il avec un soupir. Les journaux font un tapage de tous les diables autour de cette expérience stakhanoviste et nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer. Pour moi, comme pour toi d'ailleurs, c'est une question de vie ou de mort.

Osadchi était le type même de ces chefs d'entreprise comme on en rencontrait trop souvent dans notre pays. Chez lui, le politicien l'emportait toujours sur l'ingénieur. Il était beaucoup plus soucieux des éloges officiels que de la production elle-même et il attachait plus d'importance aux chiffres qu'à la qualité. Il suppléait avantageusement à son insuffisance professionnelle par les « contacts importants » qu'il entretenait avec les hauts fonctionnaires ; à part cela, il y avait en lui quelque chose du sybarite et il avait un faible pour les jeunes filles de Sverdlovsk.

— Que pourrions-nous donc faire ? lui répondis-je. Tu sais comme moi qu'il est impossible de faire rendre à l'usine plus qu'elle ne rend actuellement. Les belles phrases ne peuvent remplacer l'outillage et le métal qui nous manquent.

Mais Osadchi s'était déjà lancé à corps perdu dans une brillante improvisation. Il me demanda de lui remettre l'inventaire détaillé du stock de tubes finis existant en magasin. Ce stock était considérable, car on avait fabriqué d'importantes quantités de matériel, l'année précédente, qui ne répondaient à aucune commande déterminée. Je lui donnai donc les chiffres qu'il réclamait.

Plus tard seulement, je compris pourquoi il avait besoin de ces renseignements et j'en fus horrifié. Osadchi, de connivence avec la Brigade, avait dépêché à Moscou un agent spécial qui s'entendit secrètement avec Kozhevnikov, alors directeur du *Glavtrubostal*. Kozhenikov s'entendit à son tour avec l'Administration Centrale de l'Approvisionnement en Métaux pour l'Industrie et notre agent revint à Pervouralsk nanti d'énormes commandes de tubes de modèles variés dont on se proposait de constituer des stocks dans tout le pays.

Par une étrange coïncidence, les commandes en question portaient précisément sur les types et les quantités de tubes que nous avions en magasin. Nous n'avions plus qu'à les nettoyer, les graisser, les emballer… et les porter au compte de notre production nouvelle. Les artifices comptables nécessaires viendraient authentiquer ce tour de passe-passe.

C'était un truquage fort dangereux, mais Osadchi, les membres du Comité Urbain et du Comité régional, les fonctionnaires de la Brigade, tout le monde, en un mot, en était ravi, et chacun feignait d'ignorer la duperie commise. Seuls, les Tchékistes riaient sous cape, sachant bien que notre succès allait leur donner barre sur quelques autres chefs des industries d'*élite* dans le territoire soumis à leur surveillance.

Grâce à ce système original, ce n'était pas seulement les cent pour cent de la production que nous allions atteindre, mais bien davantage si nous le voulions. La victoire était à nous !

Le grand mois – le mois de juin – avait commencé, et les totaux journaliers de production, d'emblée, s'avéraient carrément « stakhanovistes ». Je recevais des encouragements de Moscou : « Continuez, vous êtes dans la bonne voie ! » C'est ce que nous fîmes, sans désemparer, mais on se garda bien d'avouer que, certains jours, 25 % de notre production était frauduleuse, puisque fournie par des tubes prélevés sur notre stock. Bien entendu, les contremaîtres et les ouvriers n'étaient pas dupes de ce qui se passait. Ils lisaient ce qu'on disait de nous dans les quotidiens et les hebdomadaires, mais ils connaissaient la vérité.

Au fur et à mesure que le mois s'avançait, l'allégresse de nos conspirateurs se nuançait d'une certaine inquiétude. Ils se sentaient un peu effrayés de ce qu'ils avaient fait et, notamment, de l'énorme réclame qu'on leur faisait dans la presse et sur les ondes. Ils se rendaient parfaitement compte qu'un jour ou l'autre leur supercherie pourrait leur être imputée à crime, et qu'on pourrait les accuser de « s'être moqués du Gouvernement et du Parti ». La Brigade moscovite et les fonctionnaires locaux serraient donc les coudes dans un sentiment de culpabilité commune et de solidarité devant le danger commun.

Pour moi, je refusai absolument de me joindre à eux. Tout bien pesé, j'étais convaincu qu'il serait plus prudent de rester étranger à cette tromperie et j'avais compris, surtout, que le total artificiellement gonflé de la production de juin poserait pour moi des problèmes insolubles au cours des mois qui allaient venir. Aussi, comme la fin du « grand mois stakhanoviste » approchait, je réunis les documents indispensables et rédigeai un rapport circonstancié où je révélais la supercherie. J'en adressai une expédition au Commissaire Kaganovitch, à Kozhenikov, au *Glavtrubostal,* à Osadchi et au camarade Dovbenko, secrétaire du Comité Urbain de Pervouralsk et j'en enfermai plusieurs copies dans mon coffre-fort personnel, à titre de précaution pour l'avenir.

Osadchi et Dovbenko, terrifiés par mon geste, téléphonèrent aussitôt à leurs complices de Moscou et au *Glavtrubostal,* ainsi que je l'appris par la suite. Assurés d'être soutenus en haut

lieu, ils me convoquèrent alors devant le Comité Urbain.

— Es-tu fou, Kravchenko ? me dit Dovbenko, furieux. Tout marche merveilleusement, Kaganovitch ne se tient pas de joie devant nos progrès et voilà que tu nous mets des bâtons dans les roues ! Quel mal y a-t-il à tricher un peu quand on se propose d'élever le moral des classes laborieuses ? N'as-tu donc aucun sentiment de ton devoir ?

Il arpentait son bureau comme un ours en cage et Osadchi se mordait les lèvres pour maîtriser son juste courroux.

— Je regrette vivement de me trouver en désaccord avec vous, répliquai-je. Je n'ai pris aucune part à l'élaboration de votre plan et j'entends n'en partager en aucune façon la responsabilité. Dès qu'on aura cessé de faire tant de bruit autour de cette affaire, je vous en préviens, notre production retombera à son rythme antérieur et l'on nous reprochera alors de n'avoir pas maintenu celui de juin.

— Eh, sacré Dieu, hurla Dovbenko, nous verrons bien quand nous en serons là ! Tu t'engages sur une voie dangereuse, Kravchenko, en voulant jouer à celui qui en sait plus que tout le monde. Tu jettes le discrédit sur la Brigade envoyée par le Commissaire, qui est membre du Politburo ! Tu joues avec le feu !

— Un excès d'honnêteté est parfois un excès de stupidité ! interjeta Osadchi. Un peu de prudence est indispensable !

Je n'en persistai pas moins à refuser de retirer mon rapport.

Quand le mois merveilleux s'acheva, la production totale avait atteint le taux prodigieux de 114 % ! Moscou, Sverdlosvk, Pervouralsk entonnaient des péans de victoire. Les journaux étaient remplis d'articles consacrés au « triomphe de l'usine Novo-Trubni ». Le 1er juillet au matin, je reçus de Moscou le télégramme suivant :

« Félicitations pour votre grande victoire. Partageons votre bonheur. Vous autorisons à donner primes individuelles aux ouvriers. Avons bon espoir que Plan continuera à être régulièrement dépassé. »

Des reporters arrivèrent de Moscou par avion, et d'autres de Sverdlovsk en voiture pour enquêter sur le miracle du Stakhanovisme en action. Novo-Trubni, que ses anciens directeurs – des saboteurs – avaient maintenu au taux de production de 35 à 40 %, atteignait triomphalement aujourd'hui 114 %, grâce à son nouveau directeur, un vrai Bolchevik, le camarade Kravchenko ! Des délégués des autres usines de Pervouralsk vinrent féliciter leurs camarades victorieux.

La joie régnait partout, mais mon cœur était au désespoir. Sans le vouloir, j'avais été amené à participer à une imposture et mis dans l'obligation d'accepter des remerciements et des récompenses matérielles pour la part que j'y avais prise. Enfermé dans mon bureau avec mes trois assistants et le chef comptable, je déterminai le chiffre exact de la production pour le mois qui venait de s'écouler. Déduction faite de la soi-disant « production » destinée à la constitution de stocks dans les différentes régions du pays, le rythme atteint était de 87 %, par conséquent à peine supérieur à la normale. À cinq ou six reprises, tandis que je me livrais à ce triste exercice d'arithmétique, je fus interrompu par des coups de téléphone interurbains qui m'apportaient des félicitations. Les télégrammes élogieux – dont l'un était signé par Kaganovitch en personne – continuaient à s'amonceler sur ma table…

Cette nuit-là, je commençai la rédaction d'un rapport précis et détaillé sur la grande supercherie, rapport destiné à Kaganovitch.

Entre-temps, un grand meeting de tout le personnel de l'usine avait été organisé pour célébrer le succès qu'on venait de remporter. Une estrade, drapée de rouge, fut dressée sur le terrain de l'usine et décorée d'immenses portraits des chefs du Kremlin. Un orchestre de

cuivres jouait sans interruption. Des milliers d'ouvriers et de chefs de service, dont beaucoup connaissaient le dessous des cartes, étaient massés devant l'estrade. Je crus déceler une ironie voulue dans la chaleur inaccoutumée de leurs applaudissements et l'ampleur des acclamations dont ils saluèrent les discours d'Osadchi, de Dovbenko, ceux des représentants régionaux du Parti et des chefs de la Brigade.

Osadchi donna lecture de quelques-uns des messages de félicitations. « Par leur extraordinaire démonstration du mois écoulé, déclara-t-il, les travailleurs ont confondu les sceptiques et les esprits jaloux. Ils ont répliqué une fois pour toutes aux abominables saboteurs et aux sales déviationnistes… Vive notre Parti et son chef bien-aimé, vive notre Maître et notre Père, le camarade Staline ! Hurrah, camarades ! »… — … Hurrah ! répondirent en chœur des milliers de voix. Puis l'orchestre attaqua l'*Internationale*. J'étais sur l'estrade et me félicitais de n'avoir pas été obligé de prendre la parole, mais Dovbenko s'était mis en tête de me forcer à accepter publiquement ma part de responsabilité dans la « victoire ».

— Et maintenant, annonça-t-il, nous allons entendre le camarade dont la haute direction nous a permis d'atteindre le glorieux chiffre de 114, le camarade Kravchenko !

Je me levai et ne fis aucune allusion à la production de juin, parlant au contraire des difficiles problèmes que nous allions avoir à résoudre et de la nécessité d'un effort tenace et organisé. Je remerciai les ouvriers de ce qu'*ils* avaient fait et j'insistai sur ce fait qu'un sursaut d'énergie momentané n'était pas suffisant, mais qu'il fallait que la production fût régulière et continue. On me fit une immense ovation et je descendis de l'estrade avec la conviction que quelques-uns de mes auditeurs, au moins, m'avaient compris.

Le meeting se termina par l'attribution d'un drapeau rouge à mes ateliers et je l'acceptai sans broncher des mains du représentant Régional du Comité.

Dès son retour à Moscou, la Brigade fut reçue en audience solennelle par le Commissaire, toujours en présence des journalistes. On couvrit ses membres de décorations et on les combla de *boni*. *Pour l'Industrialisation* consacra une page entière au miracle de Novo-Trubni et d'autres journaux firent pleuvoir sur nous leurs bénédictions. Je continuais à recevoir des télégrammes de congratulations quand j'expédiai mon rapport à Lazare Kaganovitch.

Quelques semaines plus tard, je saisis un prétexte quelconque et me rendis à Moscou dans l'espoir d'amener le *Glavtrubostal* à me soutenir le cas échéant si, comme je le craignais, notre affaire provoquait un jour un scandale national. Kozhevnikov ne me cacha pas son mécontentement ; en tant qu'instigateur de la supercherie, sa propre carrière était en danger.

— Tâche de me comprendre, lui dis-je. Quelle figure puis-je faire devant mes ouvriers et mon personnel spécialisé qui savent, qui se doutent que cette grande victoire en réalité n'est qu'une vaste comédie ? Dans les mois à venir, tu le sais parfaitement, il nous sera impossible de maintenir ce rythme de production artificiel et les ouvriers n'y gagneront rien. À quoi tout cela rime-t-il ?

— Calme-toi, Victor Andreïevich, me répondit le Commissaire d'un air pincé. Ton attitude, vraiment, est trop naïve. Tu devrais voir les choses de plus haut. Si le Parti juge à-propos d'initier le peuple à une certaine forme d'activité – le stakhanovisme en l'espèce – on se trouve en présence d'une nécessité politique et, dans ce cas, la fin justifie les moyens. Tes inquiétudes ne tiennent pas debout !

— Tu te trompes, insistai-je. Nous ne pouvons construire sur des mensonges. Ils finiront par nous retomber dessus et nous écraser !

Mais Kozhevnikov perdait patience :

— Je vais te donner un bon conseil, camarade Kravchenko : cesse de faire du bruit autour de cette affaire, ou il pourrait bien t'en cuire.

J'allai voir ensuite le rédacteur-en-chef du journal *Pour l'Industrialisation*. Il feignit d'être horrifié lorsque je lui racontai comment les choses s'étaient passées et me pressa d'écrire un article sur la question avant de quitter Moscou. Je m'exécutai et j'envoyai une copie de mon article à la *Pravda,* mais je n'entendis plus jamais parler de ces deux journaux et pas davantage de Kaganovitch.

En rentrant à l'usine, je trouvai les ouvriers, les contremaîtres et les ingénieurs subalternes pleins d'un profond mécontentement. On avait beaucoup parlé de *boni,* tout le personnel étant rémunéré au rendement. Or, étant donné qu'en réalité on n'avait pas produit davantage qu'en temps normal, le personnel, pour toute récompense, dut se contenter des manifestations spectaculaires dont j'ai déjà parlé et du drapeau rouge dont nous avons été gratifiés. Par contre la direction administrative, y compris Osadchi et moi-même, bénéficia de très fortes gratifications : 150 % de nos appointements de base. Mon gain du mois de juin se trouva donc porté à plus de 4 000 roubles, en récompense d'une escroquerie que j'avais vainement cherché à dénoncer.

À Pervouralsk on avait eu connaissance de mes efforts dans ce sens et mes chefs étaient dans un état de fureur indescriptible. Au Comité Urbain – et, détail significatif, en présence de Parshine, du N.K.V.D. – ils m'accusèrent de « saper leur prestige ». Pourquoi essayais-je de leur causer des ennuis ? Pourquoi m'obstinais-je ainsi à mettre de l'huile sur un feu en train de s'éteindre ?

Il fallut des mois à ces braves fonctionnaires, ainsi qu'à mes collègues de l'usine, pour oublier ma « trahison » et pour me faire à nouveau bonne mine, mais je ne regrettai pas ce que j'avais fait. Quoi qu'il arrivât, je n'aurais rien à me reprocher. En fait, il n'arriva rien : trop de bureaucrates influents étaient impliqués dans cette manifestation de charlatanisme. Et notre « magnifique victoire » s'inscrivit solennellement dans l'Histoire.

*
* *

En 1938, la publication officielle d'une nouvelle *Histoire du Parti Communiste* coïncida avec le déclin de la « super-purge ».

Je ne veux pas dire par-là que la terreur cessa et que les « corneilles noires » se mirent à chômer. Les arrestations « normales » continuaient par milliers, ainsi que les exécutions sans jugement, l'exil arbitraire d'« éléments indésirables » (dont le travail, lui, était très désirable dans certaines régions déshéritées), les tortures et l'inquisition. Les camps de concentration et les colonies de travail forcé étaient plus florissants que jamais. Parmi les Communistes qui fréquentaient les milieux du Kremlin, on chuchotait que le nombre des condamnés aux travaux forcés dépassait quinze millions, et peu d'années après on l'estimait voisin de vingt millions.

Ce que je veux dire, c'est seulement que la campagne d'épuration spéciale, entreprise après l'assassinat de Kirov pour nettoyer le Parti et la bureaucratie, était à peu près terminée. Il n'y avait pas un bureau, pas une entreprise, pas un organisme économique ou culturel, pas une section du Gouvernement, du Parti ou de l'Armée, où la plupart des chefs n'aient été changés. Si un conquérant étranger avait pris possession de la machine soviétique et remplacé par des créatures à sa solde les hommes qui l'avaient fait fonctionner jusque-là, le changement n'aurait pas été plus complet ni plus féroce.

L'ampleur de cette abomination n'a jamais été bien comprise du monde extérieur. Peut-être d'ailleurs est-elle trop énorme pour qu'on arrive jamais à la comprendre. La Russie n'était plus qu'un champ de bataille jonché de cadavres, parsemé de gigantesques enclos de barbelés où des millions de misérables « prisonniers de guerre » peinaient, souffraient et mouraient… Comment l'imagination pourrait-elle concevoir un tableau d'horreur aussi vaste ? Tout ce que l'on peut faire, c'est porter son regard sur tel ou tel élément de cet ensemble et, par les parties, juger du tout. J'eus l'occasion de connaître par l'intermédiaire du Kremlin quelques chiffres officiels. Ils ne fournissent pas une image exacte de la réalité, mais ils permettent au moins de se faire idée de son étendue et de sa gravité.

Au Conseil des Commissaires du Peuple, il ne restait plus que Molotov ; tous les autres avaient été exécutés, emprisonnés ou privés de leurs fonctions. Le Comité Central du Parti, qui constitue, théoriquement, le cœur et le cerveau du pouvoir, comprend 138 membres ; quand la « super-purge » eut achevé son œuvre, il ne comptait plus guère qu'une vingtaine de personnes. Des 757 membres du *Tzik,* qui est le Comité Central Exécutif – on le représente parfois à l'étranger comme le « Parlement » de la Russie – quelques douzaines à peine survécurent à la tourmente.

Le massacre fut plus sanglant encore dans les « républiques » et les régions soi-disant autonomes. Les états-majors de leurs gouvernements et leurs organismes du Parti furent, sans aucune exception, balayés sur l'ordre de Moscou – ce qui suffit à montrer ce qu'était en réalité l'« autonomie » qu'on leur prêtait. L'Industrie et la Technologie, les Arts, l'Instruction Publique, la Presse et l'Armée furent bouleversées de fond en comble. Dans tous les milieux, les personnalités les plus distinguées furent exécutées, emprisonnées, exilées ou dépouillées de toute influence.

Quand on considère toutes ces horreurs accumulées, on est tenté de ne s'arrêter qu'aux victimes les plus fameuses et les plus importantes, mais en réalité le *pogrome* frappa la population russe tout entière. Dans le Parti même, 1 800 000 membres ou candidats à l'adhésion furent expulsés, ce qui représente plus de la moitié de cette catégorie de citoyens. Notons en outre que, dans la plupart des cas, l'expulsion du Parti conduisait au camp de concentration – sinon au cimetière. D'autre part, huit millions d'êtres, au moins, simples Komsomols ou étrangers au Parti, furent également « liquidés », c'est-à-dire exécutés, exilés ou chassés de leur emploi.

Mais ces chiffres eux-mêmes, pour colossaux qu'ils soient, ne résument pas toute la tragédie. Ils sont énormes, mais glacés, et leur immensité même les rend quelque peu irréels. Il faut penser à ces innombrables victimes en tant qu'individus ; il faut se rappeler que chacune d'elles avait une famille, des amis, des êtres qui dépendaient d'elle et partageaient ses souffrances ; que chacune d'elles avait des espoirs, des projets, une activité propre et que tout cela se trouvait anéanti. Pour l'historien de demain, pour le sociologue d'aujourd'hui, c'est là une affaire de statistique ; mais pour moi, qui ai vécu tout ce drame, ces chiffres sont des corps, des cerveaux et des âmes qui ont été torturés, outragés, humiliés…

Je sais, en outre, qu'à force de vivre ainsi dans une crainte perpétuelle, à force d'être soumis à d'incessantes brutalités, des millions de malheureux qui avaient réussi à survivre à la « purge » gardèrent de leurs interminables épreuves des facultés amoindries et une âme cruellement blessée. Dans toute l'histoire de l'humanité, je ne connais rien de comparable, ne fût-ce que par son ampleur, à cette impitoyable persécution volontaire que l'on fit subir, directement ou par ricochet, à des dizaines de millions de Russes. À côté de Staline, Gengis-Khan lui-même n'était qu'un apprenti, un amateur… C'est une guerre sauvage contre son propre pays et son propre peuple que la clique du Kremlin a menée jusqu'au bout.

L'apparition de la nouvelle *Histoire du Parti* marqua la fin de notre interminable guerre intestine. Cette nouvelle *Histoire* était un document vraiment extraordinaire où l'on révisait, sans l'ombre d'explication, un demi-siècle d'histoire russe. Je ne veux pas dire seulement par là que l'on y falsifiait les événements ou qu'on y donnait des faits une interprétation nouvelle ; j'entends qu'on y faisait délibérément table rase de l'Histoire proprement dite : certains événements étaient purement et simplement supprimés, tandis que d'autres étaient inventés de toutes pièces. Le passé récent de notre pays – un passé bien vivant encore dans des millions de mémoires – avait été audacieusement truqué pour coïncider parfaitement avec les « révélations » que nous avaient apportées les procès « d'aveux spontanés » et la propagande s'y rattachant.

C'était un roman, un roman audacieux, spécieux, éhonté. Son cynisme même et le véritable défi qu'il lançait au bon sens du peuple russe lui conférait une espèce de grandeur burlesque. Le rôle de certains personnages historiques de premier plan s'y trouvait complètement dénaturé ou totalement passé sous silence. Ainsi Léon Trotski, l'un des fondateurs de l'Armée Rouge, y était dépeint comme un véritable ennemi, agent des capitalistes étrangers auxquels il s'était efforcé de vendre son pays, avec la complicité de Rikov, Bukharine, Zinoviev, Kamenev, Bubnov, Krestinski, Piatakov – bref, de tous les chefs de la Révolution bolchevique. Dans ce livre, Joseph Staline apparaissait comme le seul chef qui eût jamais existé avant la Révolution et l'on faisait de lui le plus intime ami et le plus fidèle compagnon de lutte de Lénine. Tous les livres, articles de journaux, documents historiques ou pièces d'archives qui auraient pu infirmer cette extravagante fantasmagorie à prétentions historiques – c'est-à-dire à peu près tous les écrits et toute la documentation ayant trait à la politique – furent aussitôt supprimés dans le pays entier. Mieux encore on s'efforça dans toute la mesure possible, d'éliminer les *témoins vivants* de notre histoire récente !

Les membres du Comité Directeur de l'Institut Marx-Engels-Lénine, à Moscou, sanctuaire de la vérité idéologique, furent « démissionnés » et les plus notoires d'entre eux emprisonnés ou exécutés. Il en fut de même dans les filiales que possédait cet Institut en diverses régions du pays. Les circonstances firent que je sus très exactement ce qu'il advint de l'une des plus éminentes personnalités de l'Institut, le professeur Sorine, et son histoire me semble symboliser parfaitement cette époque lamentable et tragique où triomphait partout le mensonge.

À une certaine époque, Sorine avait été stigmatisé par Staline parce qu'il avait osé écrire que la « dictature du Prolétariat » s'identifiait, en Russie, avec la « dictature du Parti » ; puis le « coupable » ayant dûment confessé ses « erreurs » s'était affirmé comme l'un des mentors de Staline en fait de théorie marxiste, fabriquant des discours et des articles auxquels Staline attachait son nom. Nommé directeur adjoint de l'Institut Marx-Engels-Lénine, il se mit à rechercher tous les documents et toutes les citations susceptibles de justifier chaque mesure politique que Staline désirait imposer au pays, et il paraissait ainsi s'être fort bien tiré d'affaire.

Mais on aurait dit qu'il y avait une limite que l'humble Sorine n'entendait pas dépasser. Il voulait bien dénicher des textes et les commenter dans le sens qu'on lui demandait, mais il se refusait à *inventer* des textes ou à *falsifier* des citations. Et c'est pourquoi, en plein milieu d'une nuit d'hiver, le car du N.K.V.D. vint cueillir le professeur Sorine dans son bel appartement. On ne retrouva jamais sa trace. Sa femme et son enfant furent chassés de leur domicile et abandonnés à eux-mêmes. Le N.K.V.D. déménagea tous les livres, les documents et les notes du professeur.

D'autres fonctionnaires de l'Institut, qui connaissaient trop bien l'histoire et la théorie communiste pour accepter la version falsifiée qu'on en donnait, furent également emprisonnés, et parmi eux le principal administrateur de l'établissement, Adoratsky, et le Chef de la Division de la Propagande du Parti, Stetski. Des milliers d'autres malheureux appartenant aux « fronts » historique, politique et littéraire, furent jetés sur la route à sens unique de l'oubli. La voie étant ainsi déblayée, on pouvait falsifier les documents tant qu'on voulait. La nouvelle « Histoire » devenait possible.

Comme pour graver plus profondément dans nos esprits la honte de cette imposture, tous les membres du Parti assumant des responsabilités quelconques furent obligés « d'étudier » la nouvelle version qu'on venait de leur offrir. Presque chaque soir, il y avait « cours d'Histoire » ; des conférenciers de Sverdlovsk venaient aider leurs collègues de Pervouralsk à enfoncer ces mensonges dans nos crânes. La plupart d'entre nous bouillaient intérieurement, blessés dans ce qui leur restait de dignité humaine. Pourtant, le plus grossier mensonge, à force d'être répété, finit par « prendre » ; Staline le savait bien avant qu'Hitler ne le découvrît. Et je constatai ainsi, petit à petit, que les contre-vérités qu'on n'avait tout d'abord acceptées que sous la contrainte, devenaient graduellement des « faits » bien établis, indiscutés, notamment pour les jeunes qui ne possédaient aucune expérience personnelle du contraire.

L'introduction à cette Histoire falsifiée traite spécialement des questions concernant le monde extérieur. « L'étude de l'Histoire du Parti Communiste, y lit-on, renforce la certitude de la victoire finale dans la grande tâche que le Parti de Lénine et de Staline s'est fixée, à savoir la victoire du Communisme dans le monde entier. » Nonobstant l'accent nouveau que l'on a mis sur le nationalisme russe, le but à atteindre n'a pas changé. Même à l'époque où fut soi-disant dissoute l'Internationale Communiste, la certitude qu'une révolution mondiale stalinienne aurait lieu un jour ne se trouva guère ébranlée. Cette certitude demeure, non seulement chez les Communistes de Russie, mais encore chez ceux d'Amérique, d'Angleterre, de Chine et d'ailleurs.

Je fus chargé de faire une « conférence » sur une période de cette *Histoire* à des membres du Parti responsables du district de Pervouralsk. Naturellement, je n'acceptai de me prêter à cette pénible farce que sur l'ordre formel du Comité Urbain, auquel je n'osais pas désobéir. J'avais à traiter le sujet suivant : « Le Parti Communiste et la lutte pour la collectivisation de l'agriculture ».

Ayant bourré mon cerveau de passages choisis dans l'*Histoire* officielle et relu les discours de Staline sur la question, je me présentai devant mon nombreux auditoire et lui mentis, comme j'étais contraint de le faire, pendant plus d'une heure.

Chacune des contre-vérités qu'il me fallait proférer réveillait les blessures mal cicatrisées que m'avaient causées les abominations dont j'avais été le témoin pendant la vague de collectivisation et la famine qui lui avait succédé. J'avais le sentiment de me moquer des enfants affamés parmi lesquels j'avais vécu et de piétiner les cadavres que j'avais vu s'entasser dans les villages. Et tout le temps que je parlais, je ne doutais pas que mes auditeurs savaient, eux aussi, que je mentais. Mes discours et les applaudissements qui les accueillaient étaient aussi mensongers les uns que les autres ; mes auditeurs et moi n'étions que des acteurs et nous jouions le rôle qu'on nous avait assigné dans la tragicomédie politique...

Pour quelle raison mon auditoire et moi-même acceptions-nous pareille indignité ? Exactement pour la raison qui vous fait donner votre porte-monnaie au malandrin qui vous menace de son revolver. Je demande à ceux qui vivent sous un régime où les droits de l'homme sont respectés de ne pas prendre des airs trop supérieurs vis-à-vis des pauvres

Russes qui, comme moi, furent obligés de faire de semblables « conférences », ou, comme mes auditeurs, d'y applaudir.

Pour faire « l'éducation » des masses, qu'elles appartiennent ou non au Parti, les propagandistes officiels s'appuyaient sur deux ordres de faits puisés à l'étranger. L'un d'eux était une description partiale et mensongère de ce qu'était la vie dans le monde capitaliste, notamment aux États-Unis et en Angleterre. Le conférencier donnait lecture d'extraits de la presse étrangère où il était question de grévistes frappés par la police, de chômeurs ou de manifestants arrosés à la lance d'incendie, de bombes lacrymogènes jetées sur le Prolétariat... Présentés comme typiques du régime capitaliste, de tels faits produisaient une forte impression : on les tenait pour authentiques, précis, irréfutables.

Le second système employé par les conférenciers consistait à donner lecture de textes dans lesquels des étrangers hostiles attaquaient l'Union Soviétique et se livraient à des commentaires méprisants et injurieux pour le peuple russe. Ces écrits avaient le tort de ne pas faire nettement la distinction entre le peuple russe et le régime soviétique. L'amour-propre des auditeurs ainsi que leur orgueil national en étaient outragés.

Il convient de mentionner ici un autre résultat de la « grande purge ». Tout Communiste est titulaire de sa carte du Parti : c'est son passeport personnel, son brevet politique. Cette pièce porte la signature des fonctionnaires locaux du Parti qui l'ont délivrée. La plupart des chefs du Parti ayant été « purgés », il apparut que les cartes prétendument sacro-saintes de la plupart des Communistes étaient signées par des ennemis du Peuple. Le Kremlin ne pouvait décemment tolérer une telle ironie. Afin de faire disparaître l'écriture et le souvenir des morts et de ceux qu'on avait emprisonnés, un nouveau recensement des Communistes fut donc prescrit pour l'automne 1938 et l'on procéda au remplacement des cartes portant la signature d'« ennemis du Peuple » liquidés.

Cette opération fournit l'occasion d'une nouvelle *purge,* moins sévère que l'autre, il est vrai. Chaque communiste dut comparaître devant une commission de trois membres et se soumettre à un interrogatoire compliqué. En outre, les nouvelles cartes cessèrent d'être la pièce toute simple qu'elles avaient été jusqu'alors. On les orna d'une photographie et l'on établit un carnet spécial, en double exemplaire, au nom de chaque Communiste. Le carnet contenait des renseignements biographiques détaillés, un rappel des activités de l'intéressé, ainsi qu'une liste des récompenses et des punitions dont il avait fait l'objet. L'un des exemplaires était déposé au siège du Comité Urbain, l'autre au siège du Comité Central de Moscou. Ce système ressemblait davantage à un document policier qu'à une fiche consacrée aux membres d'une organisation politique. Désormais, on ne pourrait plus continuer à prétendre que nous étions les membres *volontaires* d'un groupement de *camarades* !

Pour nous enlever les dernières illusions qu'on aurait pu nourrir à cet égard, une nouvelle règle fut d'ailleurs édictée : tout Communiste désireux de quitter une ville ou une région pour aller se fixer dans une autre, même si son changement de résidence résultait d'un ordre supérieur, devrait attendre désormais une décision formelle de son Comité Urbain qui l'autorisât à se déplacer. Le Parti devenait donc une espèce de prison ; il est vrai qu'on y jouissait d'agréments et de privilèges refusés aux autres occupants de cette prison plus vaste appelée Russie, mais ce n'en était pas moins une prison.

Un jour, alors que les premières morsures d'un nouvel hiver se faisaient sentir dans l'Oural, le secrétaire Dovbenko m'informa que j'aurais l'honneur de jouer un rôle prépondérant dans les « élections » au Soviet Suprême qui allaient se dérouler. Le Comité Central du Parti avait choisi le camarade Kuzmine comme candidat pour le district de

Pervouralsk, et c'était à moi que reviendrait le privilège de présenter officiellement sa « candidature » au cours d'une réunion générale des électeurs.

— Mais pourquoi Kuzmine ? demandai-je. Il n'a jamais vécu ici et personne ne le connaît. En tant que Commissaire adjoint à l'Industrie Lourde, il vit et il travaille à Moscou ; c'est à peine si je le connais moi-même.

Mes objections furent considérées comme nulles et non avenues. Mon usine ayant eu la vedette comme gagnante du Drapeau Rouge, on me jugeait tout indiqué pour présenter Kuzmine à l'électeur souverain. Bien entendu, il serait seul candidat. La pensée qu'il pourrait y avoir un candidat de l'opposition, véritable défi porté au choix du Parti, n'effleura jamais l'esprit de personne ; la nouvelle génération, surtout, n'imaginait même pas qu'une pareille chose pût arriver.

Nanti de toute une série de renseignements concernant « mon » candidat, je passai plusieurs nuits à préparer mon discours de présentation. Usant des formules rituelles de la démagogie soviétique, je louai Kuzmine, « vrai fils du Parti et du Peuple », pour les services qu'il avait rendus à la Révolution et pour son loyalisme à l'égard du Chef. Dovbenko et ses collègues lurent mon manuscrit, y apportèrent différentes corrections et se déclarèrent satisfaits.

À quelques jours de là, une file d'élégantes voitures s'arrêtait devant l'entrée de notre usine. « Mon candidat » – dont je n'avais, jusqu'à la semaine précédente, que vaguement soupçonné l'existence – mit pied à terre, entouré de sa garde de Tchékistes et d'une suite de membres du Parti. Kuzmine était étonnant à voir : vulgaire d'aspect, point rasé, il portait une blouse brodée qui avait été reprisée au col, une casquette d'ouvrier et des bottes de l'Armée Rouge. – Bref, il s'était déguisé en prolétaire ! Une telle mascarade me dégoûta et je rougis en songeant à la part que j'allais prendre dans son imposture. La réunion électorale se tint à quatre heures, sur la place principale de Pervouralsk. De toutes les usines environnantes arrivaient des délégations, bannières et fanfares en tête, ainsi que des contingents de Komsomols dont les jeunes voix nous régalaient de vibrantes chansons. La tribune, drapée de rouge, était décorée des portraits de Staline, Molotov, Kalinine, Voroshilov et autres leaders. Je pris place sur l'estrade en compagnie de Dovbenko, Osadchi, Kusmine et autres dignitaires, puis l'orchestre exécuta l'*Internationale* et quelques hymnes analogues.

Mon tour venu, j'y allai de mon discours, et fis l'éloge de Kuzmine, « le meilleur d'entre les meilleurs ». Les applaudissements crépitèrent et l'orchestre se déchaîna en signe d'approbation. Quelques orateurs débitèrent alors des phrases toutes faites, puis Kuzmine lui-même prit la parole. Il remercia le peuple de sa « confiance » et l'assura de son dévouement, « s'il venait à l'élire ».

« Vive le Cerveau, le cœur, la Force du Parti et des Peuples Soviétiques, notre bien-aimé Chef et Maître, le Camarade Staline ! » conclut-il et la musique, une fois de plus, s'associa aux ovations.

Comme nous quittions l'estrade pour nous rendre au banquet offert aux personnages officiels, Kuzmine me serra la main :

— Tu as très bien parlé, camarade Kravchenko, me dit-il, merci, merci ! Lorsque tu seras de passage à Moscou, ne manque pas de venir me voir. Je serai toujours ravi de te rendre service.

Quand il me tendit la main, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il avait les ongles admirablement soignés…

À quelque temps de là, j'allai à Moscou et, comme par hasard, pour m'occuper d'une affaire dans laquelle Kuzmine pouvait m'être utile s'il le voulait bien. Ses bureaux étaient vastes et

somptueusement meublés. Je fus plutôt surpris d'avoir à attendre longtemps. Lorsque je pénétrai enfin dans son cabinet, je me trouvai en présence d'un homme qui ne rappelait que de très loin l'échantillon de « prolétaire » que j'avais naguère coudoyé sur l'estrade de Pervouralsk. Kuzmine était vêtu à l'européenne et portait une cravate voyante ; il ne restait plus aucune trace de vulgarité chez ce politicien, gonflé de son importance, trop bien mis et trop bien nourri.

— De quoi s'agit-il, camarade ? me dit-il d'un air ennuyé. D'où es-tu donc ?

Je m'aperçus alors avec stupéfaction qu'il avait complètement oublié son répondant, l'homme qui l'avait présenté à ses « électeurs », et je me sentis plus dégoûté que jamais de la farce des élections à sens unique – un seul parti, un seul candidat – sous « la constitution la plus démocratique du monde ».

*
* *

Jusqu'à maintenant, je m'en aperçois, je n'ai à peu près rien dit de ce qu'avait été ma vie pendant tout le temps que je passai à Taganrog, à Nikopol ou dans l'Oural et le lecteur pourrait être tenté de se demander si les chefs d'entreprises soviétiques ne sont que des machines, complètement dépourvues de vie personnelle.

Il serait exagéré de répondre affirmativement à une pareille question. Nous autres Russes sommes un peuple grégaire ; nous avons le cœur chaud, nous nous confions volontiers et nous lions facilement d'amitié ; nous avons le cœur sur la main, et, sur ce point, je ne fais pas exception à la règle. Je me fis donc des douzaines, des centaines d'amis au cours de mes années de travail : il ne faut d'ailleurs pas oublier que, pour des milliers d'hommes et de femmes appartenant à mon entourage, je faisais figure de personnage important, de favori du Parti. Je pouvais dispenser des faveurs et mes amis trouvaient sous mon toit une abondance et un confort dont tout le monde était privé dans le pays, à l'exception d'une poignée de privilégiés comme moi. Certes, mon train de vie était bien modeste, bien médiocre même, si on le compare à celui que menaient mes collègues d'Amérique, par exemple ; mais pour Nikopol, pour Taganrog, pour Pervouralsk – et même pour Moscou – il était tellement supérieur à la moyenne, tellement différent du mode d'existence des classes laborieuses qu'il me donnait l'air de vivre dans un univers exceptionnel. Remarquons tout de suite, à ce propos, que, parmi tous ceux qui enviaient à leurs *novi barii* (leurs « nouveaux seigneurs ») les splendeurs de leurs existences de privilégiés, rares étaient les gens qui comprenaient de quelles angoisses perpétuelles, de quelles torturantes incertitudes il nous fallait payer les avantages dont nous jouissions…

Je m'étais donc fait des amis et même, de fois à autre, l'amour était venu frapper à ma porte. Cependant, lorsque je fais un retour sur le passé, le total des bonnes heures consacrées à l'amitié ou à l'amour me paraît ridiculement modeste.

Au cours de cette période, les relations sentimentales, pour les hommes dans ma situation, comptaient bien peu, noyées qu'elles étaient dans le tourbillon d'un labeur excessif et le tumulte incessant de la politique. Le vent de la peur avait vite fait d'éteindre les flammes de l'amour. Nous n'étions pas nombreux à nous sentir sûrs de nous-mêmes et confiants dans l'avenir. Nous vivions dans la bousculade et le provisoire, dans l'attente d'un changement d'affectation ou d'une subite disparition. En contractant des amitiés, nous avions l'impression d'être des voyageurs qui se rencontrent un instant sur un quai de gare avant de prendre le train qui va les emporter dans des directions opposées.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'histoire. Si les années me semblaient vides, en dépit des événements dramatiques qui les remplissaient, c'est que je vivais dans un néant spirituel absolu. Ayant perdu ma foi dans la Grande Expérience, je ne pouvais plus me raccrocher à rien – à rien sinon à mon travail et à l'espoir d'une évasion improbable.

Comment aurait-on pu conserver la moindre dignité humaine quand le caprice de quelque mandarin moscovite ou le zèle de quelque fonctionnaire du Parti ou du N.K.V.D. pouvait, à tout instant et sans que rien le fît prévoir, consommer notre perte ? Comment conserver la moindre trace de respect humain sous l'incessant espionnage de mouchards vulgaires et trop souvent malveillants ?

Il était des moments où j'en venais à envier la vie de famille que connaissaient certains de mes collègues et à me demander si je ne serais pas plus heureux avec une femme et des enfants. Mais je me disais aussitôt qu'il devait être infiniment plus pénible d'être arrêté lorsqu'on était marié et père de famille, et cela suffisait à me guérir de mon envie. Je profitais de mes rares loisirs pour aller à l'Opéra ou au théâtre de Serdlovsk et je lisais beaucoup : des ouvrages littéraires pour mon plaisir et des ouvrages d'économie politique pour satisfaire aux exigences du Parti, car il fallait tenir à jour ses connaissances sur Lénine, Staline, Marx et Engels.

Les Kolpovsky – Constantin Mikhaïlovich, notre ingénieur-en-chef, Vera sa jolie femme, et Ninnochka, leur fillette de sept ans – réveillaient parfois la nostalgie que j'avais d'une vie de famille normale. Ils semblaient si parfaitement unis par un amour exempt de tout nuage, qu'il était à peu près impossible de penser à un membre de cette famille sans penser en même temps aux deux autres. Je leur rendais visite à l'occasion et, pour la petite Ninnochka, j'étais devenu « l'oncle Vitia », ce qui me donnait les droits – mais aussi les devoirs – d'une affectueuse parenté.

Obligé d'aller à Moscou pour affaires vers la fin de l'été, Kolpovsky me pria de veiller sur sa famille. La veille de son retour, Vera et la fillette vinrent chez moi prendre le thé et grignoter des *zakuski* [1]. Il y avait près de deux mois que Constantin Mikhaïlovich était parti et les siens ne pouvaient cacher leur joie et leur impatience à l'idée de le revoir le lendemain. La jeune femme et l'enfant ne parlaient que de cela.

J'avais invité le directeur Osadchi à se joindre à nous ; quand il arriva, il salua Mme Kolpovsky et sa petite fille avec quelque nervosité et même quelque réserve, comme s'il eût été ennuyé de les trouver là. Sur le moment, je n'attachai pas d'importance à sa mauvaise humeur, que je supposai causée par quelque ennui de bureau. Bientôt, cependant, il imagina un prétexte pour m'attirer sur le balcon. La nuit était douce, toute parfumée de l'odeur des pins venue de la forêt voisine.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que les Kolpovsky seraient chez toi ? me reprocha-t-il à voix basse.

— Quelle étrange question ! Leur présence ne te dérange pas, j'espère ?

— Tu ne me comprends pas, Victor Andreïevich… La situation est plutôt gênante, vois-tu, parce que Kolbine m'a dit en grand secret…

— Quoi donc ?

— Il ne faut le répéter à personne, mais je crois qu'il vaut mieux que tu le saches. Kolbine et plusieurs autres fonctionnaires du N.K.V.D. de Sverdlovsk seront demain à l'arrivée de l'express de Moscou. Ils ont ordre d'arrêter Kolpovsky.

— Ce n'est pas possible ! Pauvre Vera, pauvre petite Ninnochka ! Mais pourquoi, pourquoi ?

— Je n'en sais pas plus long. Tu n'ignores pas comment les choses se passent… Mais nous ferions mieux de retourner auprès d'elles, si nous ne voulons pas qu'elles se demandent

pourquoi nous faisons ainsi bande à part.

Quelques minutes plus tard, Osadchi s'excusa brièvement et nous quitta. Vera et Ninnochka restèrent une heure encore, loquaces, pleines d'animation, impatientes du lendemain et faisant des plans pour leur voyage en automobile à Sverdlovsk.

— Constantin prétend toujours qu'il ne s'attendait pas à nous trouver à l'arrivée du train et qu'il n'en revient pas de la surprise que nous lui faisons, dit Vera en riant.

— Oncle Vitia, fit à son tour Ninnochka, papa va sûrement me rapporter une belle poupée, des livres d'images, des bonbons et tout plein d'autres choses ! C'est le plus gentil papa du monde ; je lui donnerai un bouquet de fleurs des champs que j'irai cueillir moi-même. »

Je m'efforçai de leur cacher mon trouble et fis semblant de m'associer à leur joie, mais, dès qu'elles furent parties, je m'effondrai dans un fauteuil, à bout de forces. L'idée de ce qui les attendait me crevait le cœur. Il n'eût servi de rien de les prévenir ; au contraire, cela n'aurait fait que leur attirer de graves ennuis, ainsi qu'à Osadchi et à moi-même.

Vers minuit, on m'appela au téléphone :

— Victor Andreïevich, ici Kolbine. Puis-je t'emprunter ta Ford demain ? Il faut que j'aille à Sverdlovsk en mission urgente.

— Je regrette, Kolbine, mais j'en ai besoin moi-même, répondis-je brusquement.

Je ne tenais pas à ce que ma voiture servît à cette sale besogne.

— Mais tu as ton autre voiture, la neuve ? Je t'en prie, ne fais pas le méchant. Ma demande n'est d'ailleurs qu'une simple formalité j'ai déjà obtenu d'Osadchi la permission de me servir de ta voiture.

Le lendemain, le fait que c'était ma propre automobile qui avait conduit à la gare l'un des officiers chargés de procéder à l'arrestation, vint encore augmenter mon chagrin. Tout en travaillant, je ne pouvais m'empêcher de penser à l'horrible scène. Et ce que j'avais imaginé n'était pas loin de la réalité ; je le vis quand Kolbine lui-même me raconta l'arrestation, avec une joie non dissimulée.

La mère et la fille étaient sur le quai lorsque le train entra en gare. Elles avaient mis leurs plus jolis vêtements ; souriantes, elles agitaient leurs bouquets…

— Le voilà ! s'écria Ninnochka, et elles se précipitèrent vers Kolpovsky au moment où il descendait du train, chargé de ses deux valises.

C'était un bel homme aux épaules larges et à l'abondante chevelure noire. Son visage s'éclaira d'un joyeux sourire quand il vit venir vers lui « ses deux filles », comme il les appelait toujours.

Mais trois policiers du N.K.V.D., en uniforme et revolver au poing, vinrent se placer entre eux. Ils notifièrent son arrestation à l'ingénieur stupéfait, s'emparèrent de ses valises et le poussèrent vers une voiture fermée qui attendait. Ils ne lui avaient même pas laissé le temps d'embrasser les siens. Quant à M^me^ Kolpovsky et sa fille, qui s'étaient mises à pleurer à chaudes larmes, un troisième policier les escorta chez elles, car on se proposait de fouiller leur demeure avant que Vera ait eu le temps de rien toucher.

À la suite de ce triste événement, personne n'osa plus rencontrer la femme de Kolpovsky, et les petites camarades de Ninnochka, avec la cruauté propre aux enfants de cet âge, la mirent en quarantaine. « Ton papa est un ennemi du Peuple, lui chantaient-elles en chœur ; nous ne jouerons plus jamais avec toi. » Je me rappelai avec émotion le temps lointain où mes petits camarades de Yekaterinoslav me persécutaient de la même façon parce que mon père était en prison. Bien entendu, M^me^ Kolpovsky et la petite fille furent chassées de l'appartement qu'elles occupaient dans un immeuble dépendant de l'usine.

L'arrestation de l'ingénieur-en-chef mit en émoi tout le personnel technique. Des bruits de toutes sortes couraient dans les ateliers ; étant donné que j'avais eu avec Kolpovsky d'étroites relations professionnelles, on s'attendait généralement à ce que je fusse arrêté moi aussi, et, à vrai dire, je fus le premier surpris de ne pas l'être. Aujourd'hui encore, je n'ai pas la moindre idée de ce que l'on pouvait bien reprocher à Kolpovsky, travailleur compétent et loyal, membre du Parti, qui ne s'intéressait qu'à son métier et ne faisait pour ainsi dire pas de politique.

J'appris plus tard qu'on l'avait « réhabilité » et même réintégré au sein du Parti après qu'il eût purgé une détention de quelques mois. Il fit par la suite une très brillante carrière et reçut même une décoration du Gouvernement. Mais les souffrances qu'il avait dû endurer avaient mis sa santé à rude épreuve ; il avait perdu tout son allant d'autrefois et toute sa joie de vivre…

*
* *

On ne saurait se faire une idée exacte de ce qu'est la vie privée d'un fonctionnaire soviétique si l'on perd de vue ce qui se passe dans les autres couches de la population, parmi ces « masses » insuffisamment nourries, misérables, méprisées, accablées de souffrances de toutes sortes, à qui l'on refuse les libertés politiques et économiques les plus élémentaires.

Il ne se passait guère de jour sans que je visse arriver dans mon bureau quelque ouvrier venu me raconter ses malheurs. C'était toujours la même histoire : la misère, la maladie… Je faisais tout ce que je pouvais pour ces malheureux, mais les moyens dont je disposais étaient, hélas, affreusement limités. Je réussissais parfois, en tournant les formalités administratives, à faire donner une paire de chaussures ou un vêtement de travail à l'un de ces pauvres hères ; de temps à autre, aussi, j'intervenais auprès du service hospitalier lorsque la vie d'un enfant était en jeu. Mais les maux dont souffraient tous ces pauvres gens étaient beaucoup trop graves pour que les efforts d'un chef compatissant pussent véritablement y porter remède. Ce qu'il y avait de plus grave, c'est que les souffrances du Peuple n'étonnaient personne : on les considérait comme des ennuis inévitables, au même titre que la boue de l'Oural et les rigueurs de son climat.

Malgré toutes les mesures officielles que l'on prenait sans cesse pour retenir le personnel à son travail, nos effectifs se renouvelaient à une cadence effrayante. Dans mes propres ateliers, sur un effectif total d'environ 1 700 ouvriers, 200 ou 300 disparaissaient chaque mois. On comprend aisément qu'un tel état de choses ne pouvait avoir sur la régularité et la qualité de notre fabrication que des répercussions déplorables.

Seule, une amélioration sensible des conditions d'existence réservées aux travailleurs aurait pu apporter une solution à ce problème. C'est le désespoir qui forçait l'ouvrier à rassembler le peu qu'il possédait pour aller chercher fortune ailleurs. Il avait entendu dire qu'il toucherait, dans une autre région, un salaire plus élevé, des rations alimentaires plus abondantes et qu'on lui donnerait, pour lui et sa famille, un logement plus propre… Malheureusement, les grands chefs qui présidaient à notre destinée négligeaient délibérément les causes du mal pour ne s'intéresser qu'à ses effets. La propagande officielle accablait d'injures les citoyens qui cherchaient à s'assurer une vie meilleure : elle les traitait « d'éléments instables », de chômeurs volontaires, de déserteurs du front du travail, et elle prescrivait d'appliquer plus rigoureusement encore le seul remède qu'elle sût opposer aux plaintes les plus justifiées : la force.

On décida de rendre obligatoire pour tous les travailleurs un nouveau « livret de travail ». Cette mesure ne devait entrer en vigueur que le 15 janvier 1939 mais, en fait, on en commença l'application plusieurs semaines avant cette date. Les journaux la présentaient comme une preuve « des progrès et des succès constatés parmi les classes laborieuses et de leur loyalisme à l'égard de la Patrie Socialiste ». On essayait ainsi de faire croire aux ouvriers que cette innovation qui leur était imposée par le Politburo pour diminuer encore leur liberté constituerait en leurs mains une arme supplémentaire qu'ils pourraient utiliser dans leur lutte contre « les paresseux qui désorganisaient la production ».

En réalité, ce Livret de Travail remplaçait, pour les ouvriers, la carte du Parti obligatoire pour le Communiste. L'ouvrier ne pouvait désormais quitter son travail sans y avoir été dûment autorisé par une inscription portée audit Livret ; il ne pouvait trouver d'embauche nulle part s'il n'avait rempli cette formalité. En outre, toutes les réprimandes ou punitions qu'il avait encourues pour des retards ou erreurs quelconques dans son travail étaient également mentionnées sur le fameux Livret. Le travailleur était donc condamné à traîner constamment derrière lui, où qu'il allât, le boulet de son passé, et il lui fallait perdre tout espoir de faire jamais peau neuve dans une autre ville ou dans un autre métier. À l'époque où l'on distribuait les nouveaux livrets de travail, j'eus l'occasion d'en parler avec des douzaines d'ouvriers et ouvrières de l'usine Novo-Trubni. Tous, sans exception, l'avaient en horreur. Le plus borné des manœuvres comprenait que ce nouveau système n'était qu'un sale tour du Gouvernement et ceux-là mêmes qui n'avaient pas l'intention de quitter leur travail souffraient de se sentir pris au piège de la sorte.

— Quand on désire quitter une usine, me disaient-ils, c'est parce qu'on n'arrive pas à y gagner convenablement sa vie. Quelle différence y aura-t-il dorénavant entre les travailleurs libres comme nous et ceux qui triment dans les camps de concentration ?

Ainsi que le voulait la mode soviétique, le Gouvernement exigeait, de ses victimes qu'elles acceptassent leurs nouvelles chaînes « volontairement » et « avec enthousiasme ». Ce n'était pas assez, pour les malheureux, que de recevoir des coups : on les obligeait encore à baiser le poing qui les frappait et à crier « bravo » !

Les fonctionnaires des syndicats ouvriers ne tardèrent pas à déclencher une « campagne éducative » pour exalter les « beautés » de la nouvelle « discipline ». On organisa de grands meetings au cours desquels des membres du Parti, choisis parmi les ouvriers des usines, vinrent louer les mérites du nouveau système ; « à l'unanimité », on y votait de tapageuses motions d'approbation, rédigées à l'avance par le Comité Urbain suivant les instructions qu'il avait reçues de Moscou.

Une Commission d'Enquête vint chez nous pour s'assurer que la distribution des nouveaux livrets de travail staliniens avait bien été faite ; il se trouva que l'un de ses membres était un de mes anciens camarades de l'Institut. Au cours d'un dîner, chez moi, nous en vînmes à parler des livrets de travail. Mon camarade, qui venait de faire une tournée dans de nombreuses usines, était complètement découragé par le mécontentement général qu'il y avait constaté chez les ouvriers :

— Je leur fais des discours enthousiastes à propos de cette nouvelle création soviétique, soupira-t-il, mais je ne leur dis pas ce que j'en pense. On a commencé par imposer les cartes de police aux membres du Parti, et maintenant voici que c'est le tour des travailleurs eux-mêmes, avec leurs cartes jaunes !

Chose curieuse, l'un de mes collaborateurs, qui était venu me voir dans mon bureau pour affaire de service, me fit la même réflexion :

— Tu peux me féliciter, Victor Andreïevitch, me dit-il avec un sourire amer. Je viens de toucher ma carte jaune, absolument comme une putain…

Le gouvernement, après avoir découvert ce beau moyen pour empêcher le prolétaire de s'enfuir, fit encore un pas de plus sur le chemin du « socialisme ». Il ordonna une révision générale, dans tout le pays, des « normes » de travail. Les syndicats ouvriers recommencèrent de plus belle à chauffer les esprits et la révision, dans tous les cas, se fit naturellement dans le sens de la hausse. Il y eut de nouvelles réunions publiques où le personnel de nos divers ateliers, une fois de plus, s'empressa d'adopter « volontairement » les résolutions qui relevaient les quotas, ce qui correspondait en réalité à une diminution de salaire pour eux. Les journaux de Pervouralsk brossèrent un tableau enthousiaste de la ferveur manifestée à cette occasion par les ouvriers, mais tous ceux qui avaient assisté à ces réunions n'y constatèrent que les phénomènes habituels : approbation passive des ouvriers et applaudissements serviles…

Puisque les ouvriers étaient maintenant solidement attachés à leurs machines et qu'on était arrivé à tirer d'eux davantage de travail pour moins d'argent, c'était à nous de fournir une nouvelle preuve de la dignité du labeur sous la dictature du Prolétariat. Un véritable déluge de propagande s'abattit sur nous : on s'était remis à stigmatiser avec une vigueur nouvelle la paresse des ouvriers. Dans plusieurs villes, on organisa des « procès-manifestations » dirigés contre les travailleurs paresseux. Si quelque habitant de la planète Mars était descendu parmi nous à ce moment-là, il n'aurait pu manquer de conclure que nous autres Russes n'étions que des fainéants habitués à faire la grasse matinée dans de bons lits de plume et il aurait expliqué ainsi l'insuffisance persistante de notre production…

On promulga bientôt un édit draconien dont le but était de « renforcer la discipline socialiste du travail ». Les étrangers naïfs qui prennent la Russie pour une « démocratie économique » et une « société de travailleurs », devraient bien étudier cet édit et se demander si les « travailleurs opprimés » de leurs propres pays, plongés dans la « nuit capitaliste », toléreraient qu'on les traitât de la sorte.

La nouvelle loi disposait que tout ouvrier qui se présenterait à son travail avec un retard de plus de vingt minutes serait automatiquement déféré à la justice locale. De crainte que des fonctionnaires « mous » ou des « bourgeois au libéralisme pourri » appartenant aux tribunaux locaux soient tentés de manifester la moindre indulgence aux coupables, tout chef d'entreprise qui ne signalerait pas les retardataires ou qui protégerait d'une façon quelconque les « criminels » du retard serait aussitôt arrêté et châtié. Les seules excuses qu'on admît pour justifier un retard était une maladie grave, dûment constatée par le médecin de l'entreprise, ou la mort d'un proche parent. Ceux qui s'étaient éveillés en retard ou qui avaient eu quelque panne de transport ne trouvaient pas grâce devant le nouveau règlement.

Plus d'une fois, au cours des années que j'avais passées dans l'industrie, j'avais eu l'occasion de voir les mauvais coups pleuvoir sur la tête des malheureux travailleurs, mais je n'en avais jamais vu d'aussi brutal que celui-là. On avait cru tout d'abord que la nouvelle réglementation était beaucoup trop rigide pour qu'on pût l'appliquer réellement ; on ne tarda guère à comprendre pourtant que Staline ne plaisantait pas. Ces vingt minutes constituaient dorénavant la seule différence qui séparât l'esclavage relatif des travailleurs « libres » de l'esclavage total des condamnés au travail forcé.

Tous les matins, je trouvais sur mon bureau une liste de délinquants mentionnant le nombre exact de minutes de retard imputé à chacun. Une copie de ce document était transmise au bureau du Parti et à celui des syndicats ouvriers de l'usine. Je ne pouvais donc faire autrement que de le viser et le transmettre au Directeur, qui le transmettait à son tour

au tribunal. La justice convoquait sans tarder les « criminels ». Nous pensions tout d'abord qu'une faute aussi légère n'entraînerait pas de sanctions trop graves et qu'on hésiterait un peu avant d'arracher les pères de famille à ceux dont ils étaient le soutien pour les condamner à un an de travaux forcés, voire même davantage. Hélas ! Nous avions tort. Outre les prescriptions édictées par la loi elle-même, les tribunaux avaient reçu l'ordre formel de se montrer impitoyables. Procureurs et juges firent donc leur devoir, malgré la honte qu'ils éprouvaient à prononcer de pareilles condamnations.

Trois mois après l'entrée en vigueur de ce système, près d'un million d'ouvriers et d'employés avaient été poursuivis et condamnés, dans l'ensemble de la Russie, pour paresse et retard excédant vingt minutes. Parce qu'ils avaient dormi un peu trop longtemps ou parce que le médecin officiellement désigné n'avait pas jugé leur maladie assez grave, des pères et des mères de famille furent arrachés à leur foyer, tandis que leurs enfants mouraient de faim s'ils n'étaient recueillis par quelque orphelinat. Dans mes propres ateliers, on condamnait chaque jour des ouvriers par douzaines. Un long cri de douleur s'élevait des baraquements et des habitations ouvrières, mais il faut croire qu'il n'était pas assez fort pour arriver jusqu'aux oreilles des gens du Politburo. Aujourd'hui encore, d'ailleurs, ce cri n'a pas été entendu puisqu'il y a des imbéciles qui se sont mis en tête de faire bénéficier d'autres nations et d'autres peuples des bienfaits d'une « démocratie économique » analogue à la nôtre.

Je reçus un jour la visite d'un vieil ouvrier mécanicien que je savais être un travailleur capable et zélé. Il sanglotait. Avant même qu'il ouvrît la bouche, je savais ce qu'il allait me dire, car j'avais lu son nom sur la liste de douleur quotidienne.

— Je suis arrivé avec une demi-heure de retard, m'avoua-t-il, mais je suis un vieil homme… Regarde mes mains : il y a quarante ans qu'elles travaillent… Que vont devenir ma femme et mes enfants ?… Aide-moi, camarade directeur, aide-moi !

— Pourquoi es-tu arrivé en retard ?

— J'ai eu une rage de dents qui m'a tenu éveillé toute la nuit. Je ne me suis rendormi que sur le matin et je n'ai pas pu me réveiller à l'heure. Je suis venu de chez moi à l'usine en courant comme si j'avais eu le diable à mes trousses, ayant à peine pris le temps de m'habiller, mais je suis néanmoins arrivé trop tard.

— Je ne demande pas mieux que de te croire, camarade ; malheureusement, en l'occurrence, je ne peux pas faire ce que je veux. Si je rayais ton nom sur la liste, c'est moi qui irais en prison. Tout ce que je peux faire, c'est envoyer un mot au médecin en lui demandant s'il peut intervenir en ta faveur.

J'écrivis au médecin, mais il craignait, lui aussi, pour sa sécurité personnelle et le vieil ouvrier fut déféré au tribunal.

À quelque temps de là, une ouvrière, bousculant mes secrétaires, entra en coup de vent dans mon bureau. Elle pleurait à gros sanglots, comme le font les paysans de chez nous.

— Assieds-toi et calme-toi, lui dis-je.

Elle me raconta qu'elle avait eu une heure de retard et qu'elle venait de recevoir une convocation du tribunal. Elle était veuve et son travail à l'usine faisait vivre ses deux enfants, deux petites filles âgées respectivement de deux ans et onze ans. L'aînée, m'expliqua-t-elle, était gravement malade ; elle avait dû attendre le médecin pour assister à sa visite et c'est ainsi qu'elle s'était trouvée retardée.

Je lui promis de parler pour elle au médecin. Malheureusement ce praticien me déclara que l'enfant était loin d'être aussi malade que sa mère l'avait cru dans son inquiétude. En toute équité, par conséquent, il ne pouvait certifier que la maladie de l'enfant justifiait le retard de la mère. La mère fut donc condamnée à travailler dans notre usine au régime du travail forcé.

Dans un autre cas, un ouvrier plaida sa cause en arguant qu'il n'avait pas de montre et qu'il avait l'habitude de se lever avec le soleil ; un matin exceptionnellement sombre et nuageux l'avait induit en erreur et fait arriver en retard. Cette explication originale ne le sauva pas des foudres de la justice.

Le terrible décret, la chose était claire, ne visait pas seulement à châtier les retardataires ; il avait aussi – il avait *surtout* – pour objet d'augmenter l'effectif des malheureux soumis au travail forcé. Les tribunaux avaient reçu des instructions péremptoires et la machine à rendre la « justice » fonctionnait rondement ; on enfournait à l'une de ses extrémités des travailleurs libres par dizaines et par centaines de mille, et de nouveaux contingents de forçats sortaient à l'autre bout.

Ces cruelles mesures disciplinaires qui visaient les travailleurs dans leur ensemble et qui détruisaient les ultimes vestiges de dignité humaine qui pouvaient leur rester, coïncidaient avec un hiver exceptionnellement rigoureux. Les esclaves des colonies du N.K.V.D. de l'Oural, qui travaillaient dehors malgré le froid extrêmement violent, étaient atteints d'une gangrène qui leur déformait les membres. Dans les camps de concentration avoisinant l'usine, on trouvait fréquemment des hommes et des femmes morts de froid. La souffrance était grande aussi dans les baraques occupées par nos ouvriers libres. Tout compte fait, Pervouralsk n'était pas précisément le joyeux séjour de « travail socialiste » qu'on s'acharnait à nous vanter. C'est pourquoi j'accueillis avec plaisir la nouvelle de ma nomination éventuelle dans une autre entreprise. Je pouvais au moins *espérer* que je m'y trouverais un peu mieux.

Dans l'industrie métallurgique, le bruit courait depuis plusieurs mois qu'on allait construire une gigantesque fabrique de tubes à Stalinsk (l'ancienne Kuznedzk), en Sibérie, région où de grandes entreprises industrielles récemment créées avaient déjà commencé à fonctionner. Les constructions et installations prévues coûteraient, disait-on, plus de cent millions de roubles. Suivant les habitudes soviétiques, on avait annoncé ce projet longtemps à l'avance, à grands sons de trompe. J'en avais entendu parler et j'avais lu une partie du « battage » qu'on lui consacrait, mais sans y attacher, quant à moi, une importance particulière. Or, voilà que j'allais me trouver soudain directement mêlé à cette grande affaire. Sans se soucier le moins du monde de mes préférences personnelles, le Commissariat et le Comité Central du Parti venaient en effet de me nommer directeur de tous les travaux de construction et d'installation de cette nouvelle usine.

Note 1 : Hors-d'œuvre russes que l'on mange debout, en buvant de la vodka *(N.d.T.)*.

LE BLUFF SIBÉRIEN

« Le commissaire du Peuple aux métaux ferreux vient de nommer le camarade V. A. Kravchenko directeur de l'usine métallurgique qui va être construite à Stalinsk, en Sibérie », annonça l'hebdomadaire *Pour l'industrialisation,* dans son numéro du 28 février 1939.

L'entreprise nouvelle devait produire 170 000 tonnes de tubes d'acier par an, et Molotov lui-même, dans l'exposé qu'il avait fait à l'occasion du 18e Congrès du Parti Communiste qui allait s'ouvrir, avait énergiquement souligné l'importance du nouveau *combinat*. On commencerait incessamment les travaux de construction et les premiers ateliers de la nouvelle usine fonctionneraient dès 1941.

Le simple fait que mon nom se trouvait mêlé au grand projet industriel sur lequel Molotov – c'est-à-dire, pratiquement, Staline lui-même – avait jugé bon d'attirer tout particulièrement l'attention, entoura immédiatement mon humble personne d'une auréole de gloire. Si l'on avait rendu publique ma nomination, c'était d'ailleurs, semblait-il, pour stimuler l'intérêt du pays pour le Congrès. Cette nomination signifiait que j'étais « arrivé » et que j'appartenais désormais à l'élite de l'aristocratie économique et politique de la nation. Tous les amis et connaissances qui s'étaient détournés de moi pendant mes difficiles années de *purge* se rappelèrent du coup mon existence et s'empressèrent de me faire savoir combien ils étaient heureux et fiers de mon succès.

J'avais de nombreux préparatifs à faire avant de partir pour la Sibérie et je dus me rendre à Moscou où l'on me gratifia d'une belle chambre à l'hôtel Métropole. Tous mes frais étaient payés par le Gouvernement ; j'avais de l'argent plein mes poches et l'on m'accordait tout ce dont j'avais envie. Ah ! ce n'était pas rien que d'être l'un des favoris du Comité Central ! À dire vrai, la dictature paraît beaucoup moins pénible, beaucoup moins tyrannique lorsqu'on peut, comme je le faisais alors, la contempler d'en haut et non d'en bas.

C'est probablement ce que se disait mon père lorsqu'il me conseilla mi-sincère, mi-plaisant, de ne pas perdre le contact avec le commun des mortels maintenant que je me trouvais au nombre des « grosses légumes ». « Ne *les* laisse pas t'acheter avec des titres ou des honneurs », m'écrivait-il. J'eus plaisir à voir que le temps écoulé n'avait nullement modifié l'attitude de mon père vis-à-vis des puissants du jour ; j'aurais été déçu s'il m'avait parlé autrement.

La nouvelle de ma nomination, lorsqu'elle parut dans les journaux de ma ville natale, fut saluée par ma mère comme un heureux présage ; elle en conclut que je n'aurais plus à souffrir dorénavant les horreurs de la persécution.

« Que Dieu te donne la santé, la chance et le succès, mon très cher fils, m'écrivait-elle. Efforce-toi d'oublier tes misères passées. Regarde vers l'avenir, mon cher enfant, et travaille courageusement pour notre patrie et notre peuple bien-aimés. En ce qui nous concerne, nous continuons à mener notre existence habituelle. Je te demande pardon de te signaler cela, mais, si tu viens nous voir, il serait bon que tu nous apportes quelques petites choses de Moscou : matières grasses, sucre, thé, poisson… ce que tu pourras… Ici, hélas ! nous manquons de tout. Je ne me permettrais pas de t'en parler si la situation n'était pas aussi épouvantable. »

Mon père, dans sa lettre à lui, appuyait cette requête ; puis, incidemment et comme en passant, il me mandait : « On nous dit, mon fils, que nous connaissons enfin la "vie heureuse". Que tous les slogans du monde, pourtant, ne t'empêchent pas d'apporter une paire

de chaussures à ta mère, si tu peux lui en trouver une, car la “vie heureuse” semble avoir oublié de passer par Dniepropetrovsk. »

Ma nouvelle situation de grand chef d’industrie honoré de la confiance du Gouvernement ne me dispensait pas de la sollicitude habituelle de ces Messieurs du N.K.V.D. Souvent, en rentrant à mon hôtel, je constatais que mes valises et mes tiroirs avaient été minutieusement fouillés. Fréquemment aussi, différents amis de fraîche date cherchaient sournoisement à m’entraîner dans de dangereuses discussions politiques. Heureusement, mes interrogatoires nocturnes de Nikopol avaient développé chez moi une espèce de sixième sens qui me permettait de flairer de loin les *provocateurs* et qui me conseillait de fermer la bouche devant les gens qui prétendaient « m’ouvrir leur cœur ».

Le célibataire que j’étais avait appris également à se garder des attentions flatteuses que lui prodiguaient volontiers ces habituées des grands hôtels que nous appelions « les dames de Lindyanka », parce que Lyndianka était le quartier général du N.K.V.D. de la capitale. Ces jeunes femmes, soigneusement choisies par des connaisseurs en matière de beauté féminine, arboraient d’étourdissantes toilettes et de magnifiques manteaux de fourrure payés sur les fonds de ce pauvre miteux de Prolétariat. Celles qui possédaient une teinture de langues étrangères se spécialisaient dans la conquête des diplomates, des ingénieurs et des correspondants de presse américains et allemands. Les autres s’attaquaient aux bureaucrates solitaires qui occupaient une situation assez importante pour se permettre de fréquenter les établissements de luxe.

Une nuit, alors que j’étais occupé à lire une revue de métallurgie dans ma chambre, le téléphone sonna :

— Piotr Ivanovitch, fit une voix de femme sur un ton de reproche, pourquoi ne m’as-tu pas donné signe de vie depuis si longtemps ? Je m’ennuie de toi, chéri !

— Je suis désolé, citoyenne, mais la personne que tu demandes n’habite pas ici, répondis-je assez sèchement.

— Quelle blague, Petya ! Crois-tu donc que je ne reconnais pas ta voix ?

— Je te répète, citoyenne, que je ne suis pas ton Petya et je te prie de me laisser tranquille.

— Tiens, tiens !... Tu serais donc avec une autre femme ? Eh bien, j’en aurai le cœur net : je vais venir te voir.

Vingt minutes plus tard, on frappait à ma porte. J’ouvris et me trouvai en présence d’une fort jolie blonde, grande et mince, dont l’élégante toque de fourrure était toute poudrée de neige. Elle parut surprise de me voir, mais elle m’adressa quand même son plus gracieux sourire :

— Piotr Ivanovitch est là ? me demanda-t-elle.

— Écoute, ma petite chatte, c’est moi qui habite ici et je ne connais pas ton Piotr Ivanovitch. Laisse-moi donc, je t’en prie.

— Pourquoi te montrer si grossier, mon cher ? Un joli garçon comme toi devrait savoir parler plus poliment aux femmes.

— Excuse-moi, mais je suis très occupé. Bonsoir.

— Mon Dieu, comme les apparences peuvent être trompeuses ! reprit l’inconnue. Tu as l’air d’un homme bien élevé et tu ne me pries même pas de m’asseoir.

— Bonsoir ! répétai-je d’un ton sans réplique. Et, tout en refermant la porte, je ne pus m’empêcher d’ajouter : « Ta technique n’est pas fameuse, tu sais ! Il faudra la travailler sérieusement. »

Je devais consulter des fonctionnaires de l’industrie métallurgique résidant à Dniepropetrovsk, ce qui me fournit l’occasion de me rendre chez mes parents aux frais de la

princesse. On me réserva un compartiment de première classe dans un des wagons de luxe que l'on appelait « voitures internationales ». Bien vêtu comme je l'étais et véhiculé avec un maximum de confort, il suffisait d'un coup d'œil pour deviner en moi un bureaucrate haut placé, et le contrôleur du train fit preuve à mon égard d'une véritable obséquiosité. J'en fus fâché, car je souffrais d'être considéré comme le vivant symbole d'une inégalité que je méprisais.

Les wagons de troisième classe, qui constituaient à proprement parler le « dur », se trouvaient au bout du train, derrière notre beau wagon-restaurant international. Le commun des mortels s'y entassait sur deux banquettes de bois superposées. Lorsque j'avais le malheur, attiré par la curiosité, de traverser l'un de ces wagons, je sentais peser sur moi les regards lourds de reproches – et même de haine – que me dédiaient ses malheureux occupants. Aux stations, lorsque je descendais sur le quai pour me dégourdir un peu les jambes, je devinais la même hostilité chez les paysans loqueteux qui s'efforçaient de vendre aux voyageurs quelques légumes, un peu de poisson séché et de lait…

Nous arrivâmes bientôt dans mon Ukraine natale et j'eus la joie de retrouver un paysage familier qui me plaisait bien autrement que celui des provinces du Nord ; mais mon cœur se serra lorsque je constatai le lamentable état de pauvreté et d'abandon dans lequel se trouvait la province.

J'étais au wagon-restaurant lorsque notre convoi pénétra dans une gare située un peu au-delà de Kharkov et je fus péniblement frappé de voir plusieurs petits visages qui me regardaient à travers les vitres avec de tristes yeux pleins de convoitise. C'étaient des *bezprisorni* – orphelins et orphelines – vêtus de loques multicolores. Ils contemplaient en ma personne un de leurs « oncles socialistes » en train de mener la belle vie sous la dictature du Prolétariat.

Dire que de pareilles misères pouvaient exister dans cette Ukraine si riche qui nourrissait jadis non seulement toute sa population, mais encore une partie de celle de l'Europe ! Profondément troublé, je réglai rapidement mon addition et me hâtai de quitter le wagon-restaurant. Quel abîme, songeais-je, quel abîme séparait la Russie, telle que nous la présentaient les statistiques officielles de propagande, de la Russie véritable ! Décidément, il faut que le cerveau humain soit une bien bizarre machine pour qu'il arrive à masquer l'affreuse réalité par des slogans vides et des victoires qui n'existent que sur le papier !

En gare de Sinelnikovo, je descendis sur le quai pour faire quelques pas dans l'air frais du dehors. À la porte de la salle d'attente des premières classes, je remarquai un Tchékiste en uniforme qui refoulait une famille de paysans : le mari, la femme et une ribambelle d'enfants, tous chargés de lourds paquets. « C'est là-bas qu'il faut aller, citoyen, dans la salle d'attente des troisièmes ! » leur dit le policier. – Et ces braves gens s'éloignèrent docilement, car il ne leur serait jamais venu à l'idée qu'on pût admettre des misérables comme eux dans un endroit réservé aux voyageurs de première. Qui donc avait dit que les « classes » avaient été abolies dans notre société soviétique ?

Plusieurs jeunes filles vêtues du costume de leur province, et fort agréables à voir avec leurs frais visages encadrés d'écharpes bariolées, étaient venues attendre le train. C'était là, évidemment, l'une des principales distractions de la population dans une ville de province comme Sinelnikovo. Très animées, elles jetaient des regards curieux dans les voitures de première, en riant à la dérobée et en se poussant le coude. Peut-être rêvaient-elles de quelque prince charmant voyageant en première classe – un homme riche et puissant, nanti de sa carte du Parti et décoré de l'Ordre de Lénine – qui les remarquerait, s'éprendrait d'elles tout à coup, et les emmènerait vers ce pays féerique qu'était Moscou pour les villageoises…

La gare de Dniepropetrovsk était propre et bien tenue. Sur le quai, encombré d'une foule bruyante, je trouvai mon frère Constantin et sa femme venus pour m'attendre. Il y avait si longtemps que je n'étais pas venu dans ma famille que je ne connaissais pas encore la jeune épouse de mon frère. Je les embrassai tous deux ; ils m'aidèrent à porter le gros colis de vivres et de vêtements que j'apportais de la capitale, puis nous prîmes le chemin de la maison. Je me sentais heureux de retrouver les rues, les places et les monuments qui m'étaient familiers – bien que, pour l'heure, tout cela disparût sous une épaisse couche de neige.

— Ma parole, Vitia, me dit Constantin en riant, tu as tout à fait l'air d'un grand seigneur moscovite, d'un vrai petit Staline ! Je t'avais bien dit, Klava, reprit-il en s'adressant à sa femme, que mon frère était une grosse légume !

Je perçus dans le ton de ses paroles quelque chose qui sonnait faux. En vieillissant, mon frère ressemblait d'ailleurs de plus en plus à notre père ; il avait son beau visage émacié et son expression doucement ironique.

— Pourquoi me dis-tu cela, Kotia ?

— Voyons, petit frère, tu ne vas pas te fâcher ! Tu éblouis le provincial que je suis, voilà tout… Comment t'expliquerais-je bien ? Tu as cet air content de soi que prennent les chefs du Prolétariat après une longue vie de sacrifice…

— Veux-tu bien te taire, Kotia, interrompit sa femme. Tu attendais Victor Andreïevitch avec une véritable impatience d'amoureux et il est à peine arrivé que tu te mets à lui dire des choses désagréables.

— Ma chérie, répliqua Constantin, c'est la première fois, vois-tu – et la dernière aussi, sans doute – que je me permets de me moquer d'un petit Staline en présence de l'intéressé.

Nous nous mîmes à rire tous les trois, mais je connaissais mon frère à fond et je n'arrivais pas à prendre cette plaisanterie aussi légèrement que le faisait sa femme. Je savais qu'il m'aimait tendrement et, comme s'il eût compris ma pensée, il me donna une bourrade affectueuse, ainsi qu'il le faisait quand nous étions petits. L'amertume de ses propos ne s'adressait pas à moi, je le compris, mais à la caste des bureaucrates prétentieux et repus qui ne craignaient pas, dans la sécheresse de leur cœur, de traiter les masses laborieuses avec le plus absolu cynisme.

Constantin, sous bien des rapports, offrait le type classique de l'intellectuel russe. Plein d'amour pour notre pays et nos compatriotes, il avait résisté à toutes les tentatives que l'on avait faites pour le rallier au Parti. Des années plus tard, quand les Allemands envahirent notre patrie, il partit pour le front dans les premiers et, devenu officier, il donna sa vie pour défendre la Russie. Quand la triste nouvelle me parvint, je me préoccupai fort peu des louanges que les journaux décernaient aux héros comme lui ; je savais bien que ce n'était pas pour Staline ni pour son régime que mon frère était mort, mais pour son pays et pour ses compatriotes.

Avait-il déjà, lors de cette visite que je lui fis, le pressentiment du sort qui l'attendait, lui et des millions de ses pareils ? Je ne saurais le dire, mais je me souviens qu'un jour, au cours d'une conversation, il me déclara : « Le pays est une chose, Vitia, et le régime en est une autre. Ne les confondons pas. » Sur le moment, je n'attachai pas grande importance à cette réflexion, bien qu'elle exprimât à merveille ma propre façon de voir ; plus tard, cependant, j'eus l'occasion d'y songer souvent.

*
* *

Je trouvai mes parents vieillis, depuis ma dernière visite ; certes, ils vivaient mieux que leurs voisins, car leurs trois fils les aidaient, mais leur existence restait néanmoins assez pénible. Même avec de l'argent, ils n'arrivaient pas à se procurer le genre de nourriture convenant à leur âge. De plus, mon père souffrait cruellement de tous les coups qui pleuvaient sur les travailleurs : les livrets de travail, la loi sur les retards, le relèvement des « normes » de production, l'extension du travail forcé… Il s'était, sa vie durant, si complètement identifié aux humbles, que toute vexation nouvelle dont ils étaient l'objet le blessait au plus profond de lui-même.

Il me sembla que ma mère était devenue plus frêle. Mon cœur s'émut de la revoir. Sa bonté illuminait son visage et lui donnait une beauté inexprimable. Je ne me lassais pas de la suivre des yeux…

Je fus heureux de constater que les lampes brûlaient toujours sous les icônes, comme je les avais vues brûler dès ma plus tendre enfance ; je savais combien ce vieux rite apportait à ma mère de consolation. Elle était convaincue que ses prières m'avaient sauvé au moment de la « super-purge » et je me gardais bien de la contredire.

Dans la soirée, mon frère Eugène vint nous voir avec sa femme. Ce fut une réunion mémorable. Notre père, qui n'avait jamais appris à se détendre complètement pour oublier le monde et ses misères, essaya à de nombreuses reprises de parler politique, mais chaque fois ses trois fils l'en empêchèrent. Nous avions bien d'autres sujets de conversation. La femme de Constantin était ingénieur, celle d'Eugène professeur, et nous étions tous aux prises avec les dures réalités de la vie quotidienne.

Le lendemain, je me rendis à l'usine Lénine pour affaires. La direction en avait été complètement changée et c'eût été folie que d'y prononcer les noms de Birman, d'Ivanchenko ou d'aucuns de ceux qui avaient été naguère à la tête de cette grande entreprise industrielle. De Petrovski lui-même, dont l'usine avait longtemps porté le nom accolé à celui de Lénine, il valait mieux ne pas parler non plus.

Je rencontrai dans les ateliers des ouvriers qui me connaissaient depuis dix ou quinze ans ; ils me firent un chaleureux accueil et se groupèrent autour de moi :

— Te voilà devenu célèbre, Victor Andreïevitch ! me dit l'un d'eux. J'en suis infiniment heureux.

— Attendez encore un peu, fit un autre en riant, et vous verrez que le fils du vieux Kravchenko sera nommé un jour commissaire du Peuple !

Deux des plus vieux ouvriers de l'usine me firent des déclarations plus sérieuses. Ils étaient navrés des nouveaux décrets que le gouvernement venait de promulguer et ils les considéraient comme de graves offenses faites aux travailleurs.

— Nous sommes maintenant enchaînés à nos machines, tout comme nos grands-pères l'étaient à leur glèbe, à l'époque du servage, soupira le vieux Iarine. Ah ! Vitia, la vie, déjà si cruelle, le devient chaque jour davantage !

— Peux-tu nous dire, me demanda l'autre, toi qui es maintenant un personnage haut placé, quand il nous sera enfin permis de vivre comme des êtres humains ? Voilà vingt-deux ans que nous attendons !

Qu'aurais-je pu faire, sinon m'efforcer de les rasséréner en leur débitant quelques bobards empruntés à la propagande des journaux ? En réalité, d'ailleurs, ces deux hommes n'attendaient pas de moi que je leur réponde de façon satisfaisante aux questions qu'ils me posaient. Ils savaient bien que j'étais aussi impuissant, aussi désarmé qu'eux ; ils savaient bien que nous n'étions, eux et moi, que des rouages divers d'une même machine. J'étais, pour ma part, un rouage un peu plus coûteux que les autres, voilà tout…

Lorsque je rentrai à la maison, j'y trouvai mon père qui m'attendait. Il était visiblement bien décidé à s'offrir le plaisir d'une conversation sérieuse avec celui de ses trois fils qui avait hérité un peu de sa passion pour la politique. Je croyais comprendre, en outre, qu'il considérait que c'était pour lui un devoir sacré, en tant que chef de famille, de me maintenir dans le droit chemin. Il craignait toujours de me voir céder à mon tour aux séductions du pouvoir et trahir la classe d'où j'étais sorti pour jouir en paix des avantages de la dictature.

Nous causâmes pendant plusieurs heures et je le rassurai de mon mieux. Au fond, mon père était d'ailleurs l'un des très rares êtres à qui je pusse révéler le fond de ma pensée sans craindre d'être dénoncé. Si les événements auxquels il assistait le décevaient profondément, ils me bouleversaient davantage encore. Ce qui n'était chez moi, au début, que de simples doutes, s'était transformé en une haine véritable pour nos nouveaux maîtres, un mépris total pour leur verbiage « socialiste » et une peur affreuse de leur système de gouvernement fondé sur un véritable sadisme de la terreur.

— Je ne suis pas seul à penser ainsi, expliquai-je à mon père. Les *purges* qui ont été ordonnées par Staline ne lui porteront pas bonheur. Certes, nombreux sont les gens que l'ambition a poussés à se précipiter vers lui et qui ne lui ont pas ménagé les marques de ferveur et de dévouement pour profiter des bonnes places laissées vacantes par ceux qu'il avait emprisonnés ou assassinés. Mais les ennemis de Staline sont encore nombreux dans le Parti. Il y en a dans chaque bureau, dans chaque trust, et jusqu'au Kremlin même. On ne peut pas tuer ou torturer tant de gens sans semer un peu partout des ferments de haine qui pousseront tôt ou tard les victimes à la vengeance. Je sais bien qu'il y a également dans l'entourage de Staline une nouvelle génération de Communistes qui sont sincèrement persuadés que tous leurs prédécesseurs n'étaient que des traîtres et des ennemis du Parti. Ils s'imaginent cela parce qu'ils ignorent la vérité et que personne n'a le courage de la leur apprendre. Ces gens-là adorent Staline, ils ont en lui une confiance aveugle et se jetteraient au feu pour lui. C'est à eux que le dictateur doit sa force et le pays son martyre.

Mon père se mit à évoquer les souvenirs de sa jeunesse révolutionnaire. Qu'était-il donc arrivé au peuple russe ? Il n'y avait donc plus de jeunes gens assez épris de leur idéal et assez courageux pour protester ?

— Beaucoup d'entre nous voudraient le faire, lui expliquai-je, beaucoup d'entre nous voudraient crier la vérité au monde ; mais nous savons que ce n'est pas possible. La mort a vite fait de réduire les imprudents au silence. Seuls, ceux qui réussissent à s'évader et à passer à l'étranger peuvent dire la vérité, mais ces gens-là sont en nombre infime. Ici, la terreur est trop absolue et trop généralisée pour qu'on puisse faire quoi que ce soit.

Je me tus et fixai mon père dans les yeux :

— Si je parvenais un jour à quitter la Russie, et si je me décidais à dire bien haut tout ce que je sais, te rends-tu compte de ce qui vous arriverait, à maman et à toi ?

Un rêve venait de se former dans mon esprit et dans mon cœur : m'évader…

— Ne te préoccupe pas de nous, Vitia, me répondit mon père. Nous sommes vieux et notre vie est finie. Fais toujours ce que tu crois être ton devoir ; rien d'autre ne compte. Souffrir n'est rien, mais il est terrible de se savoir responsable de la souffrance d'autrui, j'en sais quelque chose. Crois-tu que c'était gai pour moi, lorsque j'étais en prison, de savoir que ma femme et mes enfants crevaient de faim ?

Je quittai Dniepropetrovsk en compagnie de ma mère. À force de discuter avec elle et en me faisant appuyer par toute la famille, j'avais fini par la décider à venir à Moscou. Elle ne connaissait pas la capitale et j'étais heureux de lui offrir ces petites vacances qui la

distrairaient de ses soucis domestiques. Je lui avais dit que nous trouverions toute la nourriture nécessaire au wagon-restaurant des premières, mais elle insista néanmoins pour emporter une valise bourrée de provisions de voyage.

Le luxe des wagons « internationaux » et celui des belles chambres qui nous avaient été réservées à l'hôtel Moskova lui coupèrent littéralement le souffle. Pendant près de quinze jours, j'eus le plaisir de voir Moscou avec ses yeux à elle, pour qui tout était nouveau. Je la conduisis au Théâtre d'Art, à l'Opéra, au Stade Dynamo où l'on pratiquait tous les sports, dans les principaux musées et au Parc de la Culture et du Repos. Mon amie Irina, dont j'avais fait la connaissance quelques mois plus tôt, nous accompagnait presque toujours dans nos sorties.

— Vitia, pourquoi donc tenais-tu tant que cela à me faire voir Moscou ? me demanda ma mère à brûle-pourpoint, un soir que nous dînions ensemble au restaurant.

— Quelle question, maman ! C'était un plaisir que je voulais te faire pour te montrer combien je t'aime. N'est-ce pas normal ?

— Sans doute, me répondit-elle, d'un ton doucement railleur, sans doute… Mais, est-ce que tu ne désirais pas aussi me faire faire la connaissance d'Irina ? Allons, Vitia, inutile de rougir. Je vois bien que tu es amoureux.

— Je l'avoue, maman, encore que je ne le sois pas au point que tu imagines. La solitude m'est pénible et j'éprouve pour Irina la plus grande admiration.

— Tout ce que je puis dire, c'est que tu as fort bon goût. Êtes-vous déjà mariés ?

— Non, mais nous sommes bien décidés à le faire. Pour l'instant, Irina ne peut abandonner ses occupations et j'en suis plutôt content car je ne tiens pas à ce que notre vie conjugale commence dans un petit trou de Sibérie.

Irina était une grande et belle fille, avec des yeux bleus et des cheveux châtain clair. Fille d'un Français et d'une Russe, elle gagnait sa vie en traduisant en russe, pour le compte de divers organismes moscovites, des textes français et allemands. Je l'avais rencontrée dans une grande soirée à laquelle j'avais été invité par un ami haut placé. Quelque chose en elle – était-ce la douceur de son visage, le son de sa voix ou son maintien modeste et gracieux à la fois ? – avait fait sur moi une très vive impression. Ce premier soir, je n'échangeai que quelques mots avec elle, mais je ne cessai de penser à la jeune fille. À la fin de la soirée, lorsque je lui demandai la permission de la reconduire, elle n'en parut pas surprise ; on aurait dit qu'elle s'y attendait.

Nos relations n'avaient rien de romanesque ; elles se déroulaient sans fièvre et il n'était pas question entre nous d'échanger des confidences passionnées comme je l'avais fait, quelques années auparavant, avec Julia ou avec Eliena. Au bout de quelques semaines, cependant, nous avions compris que nous étions désormais l'un à l'autre pour toujours.

J'avais assisté sans la moindre inquiétude à la première rencontre d'Irina avec ma mère, car j'étais bien persuadé que les deux femmes sympathiseraient tout de suite. Bien que très différentes par le milieu, l'éducation et la formation intellectuelle, j'avais l'impression qu'Irina ressemblait un peu à ma mère. Toutes deux possédaient en commun une bonté naturelle et instinctive qui donnait à chacun de leurs gestes et à chacune de leurs paroles un charme particulier.

Ce soir-là, lorsqu'Irina vint nous rejoindre après dîner – nous devions aller entendre le *Prince Igor* – ma mère la prit dans ses bras et l'embrassa. Elles s'étaient comprises sans échanger un mot.

Surexcitée par sa nouvelle existence, ma mère, dans les premiers jours de son séjour à Moscou, avait fait preuve d'une pétulance joyeuse qui ne tarda pas à faire place à la

mélancolie. Elle trouvait injuste que nous et nos pareils dépensions des centaines de roubles en chambres d'hôtel, en bons repas et en distractions, alors que tant de pauvres gens n'avaient pas de quoi manger. Pour aller entendre le *Prince Igor,* j'avais dû acheter nos billets à un revendeur.

— Cent vingt roubles ! s'écria ma mère lorsqu'elle apprit combien coûtaient nos places, mais c'est le salaire mensuel d'une conductrice de trolleybus à Dniepropetrovsk ! Ce n'est pas bien, mes enfants, je vous assure que ce n'est pas bien. Regardez un peu les spectateurs qui nous entourent : jamais, depuis la Révolution, je n'avais vu, réunis en un même endroit, autant de gens aussi bien nourris et aussi bien habillés. Et moi qui croyais qu'on avait fait la révolution !

— Allons, allons, *mamochka,* fit Irina en riant, ne pensez pas à la politique et profitez de la musique.

— Tout de même, persistait ma mère, cent vingt roubles !

Une après-midi, je la menai voir une exposition agricole. Elle regarda toutes choses avec un intérêt extrême : les machines, les chevaux de sang, les vaches et les cochons primés ; puis elle ôta de son tout petit nez ses lunettes à monture d'acier et se mit à lire les slogans et les statistiques qui s'étalaient sur tous les murs.

— Eh bien, que dis-tu de cela ? lui demandai-je, tandis que la voiture nous ramenait à l'hôtel. Pourquoi ce silence ?

— Vitia, me répondit-elle, tu diras que je suis une vieille folle si tu le veux, mais pour moi tout cela n'est qu'une comédie. À quoi cela rime-t-il et qui en profite ? S'il y a tant de bétail dans le pays, pourquoi manque-t-on de viande à Dniepropetrovsk ? S'il y a tant de coton, pourquoi ne puis-je trouver à acheter une chemise pour ton père ? C'est une comédie, Vitia, et ceux qui l'ont organisée devraient en avoir honte.

Je ne répliquai pas.

— Si ce n'était le plaisir que j'ai eu à rencontrer Irina, dit ma mère, peut-être eût-il mieux valu que je meure sans avoir vu Moscou. C'est une ville à deux faces. Quelques beaux hôtels, des théâtres, des musées, quelques bons restaurants, mais dès que l'on quitte les rues principales, on trouve la même misère que dans les provinces. Oui, deux faces ! Des tours du Kremlin, on lance des appels à la révolution mondiale, mais à quelques pas de là, les gens vivent dans la misère et ne jouissent d'aucun droit.

— Maman, je vois que deux semaines ont suffi pour faire ton éducation politique. Mais ne dis rien à papa ; il serait bouleversé de te voir dans cet état, car je crois que ce qu'il aime surtout en toi, c'est ton ignorance politique de femme d'autrefois.

*
* *

Le territoire de l'Ouest Sibérien était d'importance vitale pour la Défense Nationale, car il était situé de manière à être des plus utiles à la Russie d'Europe et à celle d'Asie au cas où une guerre viendrait à se déclencher sur l'un ou l'autre de ces deux fronts. Le développement de cette région faisait l'objet des préoccupations conjuguées du Commissariat à la Guerre et des Commissariats industriels, et Stalinsk était considérée comme un bastion essentiel dans notre système de défense. Un grand effort de création industrielle se poursuivait sans relâche dans l'Ouest Sibérien où l'on se proposait de construire des machines, des automobiles, des avions, des produits chimiques et métallurgiques.

Dans la Russie contemporaine, où les symboles ont souvent plus d'importance que les faits eux-mêmes, la décision que l'on avait prise de débaptiser la vieille ville de Kuznetzsk, sur la

rivière Tom, pour lui donner le nom de Stalinsk, empruntait une signification profonde. On n'invoquait jamais en vain le nom du Géorgien tout-puissant qui régnait dans l'empyrée du Kremlin… Cette ville se trouvait donc promise à de glorieuses destinées, et la propagande nationale faisait beaucoup plus de bruit autour des modestes résultats obtenus à Stalinsk qu'autour des grands succès qu'on remportait ailleurs.

Je fus donc considéré comme un véritable sacrilège lorsque j'insistai pour me rendre sur les lieux et voir l'emplacement que l'on avait choisi pour y construire la fabrique de tubes de Stalinsk, avant d'entreprendre cette construction. Le camarade Kozhevnikov, qui était alors à la tête du *Glavtrubostal,* s'en montra indigné et se hâta de m'expédier au camarade Merkulov, Commissaire aux Métaux Ferreux.

— À quoi penses-tu, Victor Andreïevitch ? me demanda Merkulov. Dois-je comprendre que tu entends porter un jugement personnel sur une décision qui a été confirmée par le Commissariat, la Commission d'État du Plan, l'Institut de Métallurgie, le Commissariat à la Guerre, le Comité Central du Parti et le Politburo ? Deviendrais-tu fou ?

Présentée sous cette forme, ma demande semblait, en effet, scandaleuse. Mais l'expérience m'avait enseigné la prudence. Il n'y avait pas de plus sûr moyen de courir à la catastrophe, pour un chef d'entreprise soviétique, que d'assumer aveuglément des responsabilités. Dans une société capitaliste, un industriel risque simplement son argent, un directeur d'usine sa situation ; sous le régime des Soviets, c'était sa tête qu'on jouait.

— Du moment que l'on me charge d'une construction qui va coûter cent cinquante millions de roubles, répondis-je, le moins qu'on puisse faire pour moi, c'est de m'autoriser à aller me rendre compte de l'emplacement choisi, des possibilités qu'il y a là-bas de trouver de la main-d'œuvre et des matériaux, et enfin des conditions générales dans lesquelles le projet pourra être exécuté.

— Les crédits ont été votés et il y a plusieurs mois que l'Institut des Projets de Léningrad travaille sur les plans, mais un voyage là-bas ne peut pas faire de mal, en effet, et je t'autorise à l'entreprendre. Toutefois, n'oublie pas, Victor Andreïevitch, qu'une décision du Parti n'est pas de celles que l'on puisse traiter à la légère !

Accompagné de mon ingénieur-en-chef Gerardov, il me fallut quatre jours de chemin de fer pour gagner Stalinsk, dont l'affreuse petite gare n'était guère digne de la réputation flatteuse qu'on avait faite à la ville. La saleté et le désordre semblaient être les caractéristiques principales de cet avant-poste sibérien. On y voyait des kilomètres de constructions variées à des stades d'avancement divers ; comme d'habitude, on s'était engagé dans d'ambitieuses réalisations industrielles sans se soucier le moins du monde d'assurer aux travailleurs des conditions de vie supportables.

Plus de 150 000 personnes s'écrasaient dans une ville qui, quelques années auparavant, ne comptait que 30 000 habitants. Stalinsk utilisait en outre un grand nombre de condamnés au travail forcé. Les colonies de concentration voisines de la ville abritaient environ 8 000 esclaves. Un certain nombre de bâtiments administratifs et de maisons d'habitation réservés au personnel le mieux payé avaient été construits par les prisonniers, avec une telle rapidité qu'ils s'affaissaient et se lézardaient déjà.

Chaque maison, chaque hôtel de la vieille ville grouillait de monde. Derrière les superbes locaux administratifs et les maisons neuves destinées aux ouvriers qualifiés, se trouvaient les taudis puants que l'on appelait « shangaïs » et qui étaient, en effet, aussi infects que les plus infectes tanières d'Extrême-Orient.

D'innombrables baraquements avaient poussé comme des champignons tout autour de la vieille ville. L'excédent de la population – des milliers de familles – vivaient dans des abris

suintants, creusés à même la terre, et qu'on appelait des *zemlyanki*. Ces abris souterrains constituaient dans l'Union Soviétique un tableau poignant que l'on pouvait voir autour de toutes les nouvelles entreprises, car la population y augmentait plus rapidement que ne se construisaient les locaux propres à la loger. Ces taudis mesuraient en général 5 à 6 mètres de long, 2 m 50 à 3 m 50 de large et 2 mètres à 2 m 75 de profondeur ; on y logeait deux personnes. Ces « abris » avaient des toits de planches sur lesquels on disposait des branchages, de la paille, de la boue ou toute autre chose que l'on avait sous la main. Les plus chanceux arrivaient à se procurer quelques planches supplémentaires dont ils garnissaient les murs et le sol boueux.

Les Soviets ont pour habitude de construire d'abord les bâtiments industriels et administratifs et de ne s'occuper qu'ensuite du logement des ouvriers. Quel contraste, pensais-je en circulant dans Stalinsk, entre ces « shangaïs » et ces « maisons » de boue, et les photographies des publications illustrées ! Quelle différence entre la représentation officielle des choses et la vérité pure et simple !

Les notables de Stalinsk nous firent un accueil cordial, enthousiaste même. Ils étaient fiers d'assister au développement de leur ville et d'y voir s'élever une nouvelle usine. Mais, dès nos premiers entretiens, je sentis percer chez eux une certaine inquiétude lorsque j'en vins à discuter notre projet dans le détail. Gerardov et moi ne tardâmes pas à nous rendre compte que cette inquiétude des édiles était pleinement justifiée.

La réalisation de notre projet se présentait dans des conditions si difficiles et si défavorables qu'elle en devenait complètement impossible. Le manque de bois, de ciment, de briques et de combustible paralysait les travaux ; malgré les camps de prisonniers du voisinage, la main-d'œuvre faisait défaut ainsi que les moyens de loger le personnel et l'autorité supérieure était constamment obligée de sévir pour empêcher les chefs des différents chantiers de se voler mutuellement de la main-d'œuvre. Enfin, la force motrice était insuffisante pour répondre aux besoins du moment, sans parler de ceux qui allaient se manifester par la suite.

Lorsque nous vîmes l'emplacement sur lequel devait s'édifier notre usine, nous fûmes horrifiés. C'était un immense terrain nu et boueux, qui s'étendait le long de la rivière, à une distance considérable de la ville ; on n'avait pu y amener ni électricité ni gaz ; l'endroit n'était desservi par aucun chemin de fer ou tramway et il n'était même pas relié à la ville par une route carrossable. Somme toute, il s'agissait plutôt de construire une nouvelle ville dans le désert que d'ajouter une nouvelle usine à un ensemble d'entreprises industrielles existant déjà ; pour cela, ni les fonds mis à notre disposition, ni le délai qui nous avait été fixé pour l'achèvement du projet ne pourraient nous suffire.

Mais il y avait plus grave encore : le terrain ne se prêtait en aucune façon à la construction d'un établissement métallurgique. Point n'était besoin d'être ingénieur des travaux publics pour constater que le sol ne supporterait pas les importantes constructions et les lourdes machines indispensables à la fabrication des tubes. Gerardov et moi, nous nous regardions, effondrés, et haussions les épaules devant l'absurdité de la chose. Comment tant d'ingénieurs et tant de commissions avaient-ils pu approuver l'emplacement choisi et les plans que l'on avait dressés ? Qui donc avait ainsi abusé le Commissariat et le Comité Central ? Qui donc avait permis que l'on gâchât des millions de roubles en études préliminaires pour un projet qui, de toute évidence, était voué à l'échec ?

Nous ne pouvions répondre à toutes ces questions, mais nous savions bien que nous engager dans une aventure pareille nous aurait conduits à notre perte. Si nous avions eu le moindre doute à cet égard, la visite que nous fîmes à l'Institut voisin, construit sur un terrain

analogue au nôtre, eût suffi à nous l'enlever. Les caves étaient inondées, les murs ruisselaient d'humidité et le bâtiment s'affaissait déjà visiblement, bien qu'il ne fût achevé que depuis deux ans.

Abondamment pourvus de photographies et de toute la documentation indispensable, nous retournâmes à Moscou. J'étais absolument navré d'avoir à désillusionner le Gouvernement sur une entreprise qui avait reçu l'approbation des plus hautes autorités de l'État et qui mettait en jeu la réputation – la liberté peut-être – des innombrables bureaucrates et techniciens responsables de cet inepte projet.

Le rapport que j'adressai à Merkulov et à ses collaborateurs, ainsi qu'à Kozhenikov, fit l'effet d'une bombe. La stupéfaction se lisait sur tous les visages et chacun ne songeait plus qu'à éviter les conséquences de cette affaire qui menaçait de tourner en catastrophe politique. J'avais fait un tableau trop clair et trop précis de ce que j'avais vu pour qu'il fût possible de n'en pas tenir compte. Il apparut rapidement, d'ailleurs, que d'autres techniciens avaient donné l'alarme avant moi, mais que la peur les avait bien vite réduits au silence. Les fonctionnaires responsables me lançaient des regards chargés de colère, comme si leur propre stupidité n'avait pas été seule responsable de cette fâcheuse situation.

Au cours des semaines qui suivirent, des conférences orageuses se succédèrent et l'on me fit entendre que je risquais tout simplement ma tête si je m'avisais de faire trop de bruit autour de cette affaire. Mais je résistai à toutes les pressions que l'on exerça sur moi pour me décider à entreprendre une tâche qui n'aurait été qu'un immense gaspillage de temps et d'argent. En fin de compte, on trouva une solution parfaitement caractéristique de la manière des Soviets en ce qu'elle sauvait la face des dirigeants et cachait au plus grand nombre l'erreur gigantesque que l'on avait commise.

À Kemerovo, à 250 kilomètres environ de Stalinsk, un autre centre industriel important était en cours de développement. Au moment où l'on avait décidé la création d'une grande fabrique de tubes dans l'Ouest Sibérien, il avait été d'abord question de l'installer à Kemerovo. Galvanisés par la peur, les bureaux se mirent donc à reporter sur cette dernière ville l'enthousiasme qu'ils avaient manifesté pour Stalinsk.

Brusquement, les bureaux chargés d'établir les plans, les académiciens, les fonctionnaires du Parti et les autorités techniques découvrirent qu'à tous les points de vue, Kemerovo l'emportait haut la main sur Stalinsk. Les « intérêts de la politique étrangère » (à savoir les relations – alors fort tendues – entre la Russie et le Japon) ainsi que l'industrialisation de la Sibérie en général, exigeaient que l'on s'occupât d'abord de Kemerovo. Le projet de Stalinsk pouvait attendre. Il attendrait indéfiniment, tout le monde le savait bien, mais personne n'osait l'avouer…

C'est ainsi que, de Stalinsk, je fus « muté » à Kemerovo. Derechef, je demandai d'aller visiter les lieux et, cette fois, le Commissariat et le *Glavtrubostal* ne firent aucune difficulté pour me donner satisfaction.

Par bonheur, Kemerovo convenait à tous égards. C'était une ville de près de 125 000 habitants, avec de larges rues, des parcs spacieux, un grand nombre de logements neufs et de très belles constructions pour héberger les fonctionnaires et les services techniques des entreprises. Certes, on y voyait bien, dans la périphérie, un grand nombre d'affreux baraquements et même quelques-uns de ces misérables *zemlyanki,* mais, dans l'ensemble, les choses se présentaient sous un aspect assez engageant. Je ne vis qu'un quartier auquel on pût donner le nom de « Shangaï ». Sur les marchés, où les paysans des *kolkhozes* voisins apportaient les produits de leurs jardins, les prix étaient de beaucoup inférieurs à ceux de Moscou. Comparé à l'Oural, l'endroit semblait un vrai Paradis.

Visiblement, l'emplacement sur lequel devait s'élever notre usine avait été primitivement destiné à un autre projet, maintenant abandonné. Nous y trouvâmes des constructions déjà achevées, les fondations complètes d'une série de bâtiments, une voie ferrée de raccordement, des canalisations pour le gaz, l'électricité et l'eau et d'autres installations qui simplifieraient beaucoup notre tâche. En outre, nous étions à une très courte distance de la ville, ce qui nous permettrait de loger et de transporter notre personnel. Gerardov et moi étions ravis.

Les autorités de Kemerovo se mirent en quatre pour nous être utiles. Notre usine allait enrichir la ville de quelque 150 millions de roubles et les journaux locaux s'en montraient extrêmement fiers. Il y avait à Kemerovo une cokerie, des mines de charbon et des usines de guerre, mais la ville était surtout fameuse pour ses industries chimiques. Ce n'était un secret pour personne que son *combinat* chimique, l'un des plus grands du monde, était orienté vers les productions de guerre.

Nous fûmes chaleureusement reçus par le camarade Sifurov, un ingénieur qui était alors secrétaire du Comité Urbain du Parti. Comme par hasard, deux fonctionnaires du N.K.V.D. assistaient à notre premier entretien. Leurs questions me montrèrent qu'ils savaient fort bien à la suite de quel scandale, adroitement étouffé, leur ville avait été brusquement choisie en lieu et place de Stalinsk pour la construction de notre usine. Les yeux et les oreilles de la Police Secrète ne chômaient jamais. Le Bureau du Comité Urbain de Kemerovo, à qui je fis un exposé de la question, approuva le transfert du *combinat* métallurgique dans la ville.

Je retournai à Moscou, puis j'allai passer quelques semaines à Leningrad pour travailler à l'Institut des Projets Métallurgiques qui avait abandonné l'affaire de Stalinsk et terminait en hâte les plans destinés à Kemerovo. Des sommes importantes furent déposées à notre compte à la banque de Kemerovo et je partis avec mes nouveaux collaborateurs pour rejoindre mon poste.

Irina m'accompagna à la gare de Moscou. Je savais que mes occupations me ramèneraient souvent dans la capitale et la tristesse de notre séparation en fut adoucie.

*
* *

Rien de tel, pour les êtres désabusés, que de se jeter à corps perdu dans le travail. C'est du moins ce que je constatai pour ma part. Je m'appliquais à ma besogne avec un acharnement qui était surtout l'effet du désespoir. Plus je malmenais mon corps dans la journée et mieux je dormais le soir. Mes soucis et mes difficultés quotidiennes agissaient sur moi comme une drogue et chassaient de mon esprit les préoccupations que me causait la situation de mon pays. Je haïssais le régime de terreur sous lequel nous vivions, mais je concentrais toute mon énergie sur la tâche qui m'incombait.

Bien qu'on m'eût confié la direction d'une entreprise où allaient être investis des millions de roubles appartenant à l'État, on me refusait le droit de choisir mon personnel administratif. Mes principaux collaborateurs étaient désignés directement par le Commissariat et le chef du *Glavtrubostal,* sans même qu'on me demandât mon avis. Ma chance voulut que Gerardov fût un ingénieur-en-chef compétent et sympathique, mais nous étions l'un et l'autre obligés de supporter dans notre entourage des hommes sans grandes connaissances professionnelles et sans mérite intrinsèque. De toute évidence, certains des employés recrutés sur place n'étaient d'ailleurs que des espions à la solde du Comité Régional de Novosibirsk, du Comité Urbain de Kemerovo, de la Section Économique du N.K.V.D. et du *Glavtrubostal.*

Dès le début, nos efforts furent noyés dans la paperasserie et contrecarrés par la stupidité bureaucratique. Il me fallait rassembler une grande quantité de matières premières et d'outillage et pourvoir à leur transport et à leur emmagasinage. Je devais aussi recruter des milliers d'ouvriers qualifiés et de manœuvres et assurer leur logement. Dans des conditions normales, la solution de ces problèmes n'eût pas présenté de difficultés insurmontables ; malheureusement, rien ne peut se faire, en régime soviétique, sans l'intervention d'innombrables bureaux, tous jaloux de leurs droits et tremblant de peur à la pensée de prendre la moindre initiative. D'insignifiants obstacles nous mettaient donc constamment dans un embarras extrême, personne n'osant faire un geste pour nous aider à en sortir sans avoir reçu des instructions de Moscou à cet effet. Nous vivions et travaillions au milieu des questionnaires, des « états » et des rapports dressés en sept exemplaires.

Je ferai grâce au lecteur des dissertations techniques, mais quelques exemples pourront lui donner une idée de ce qu'est la gestion d'une entreprise sous un régime qui – par euphémisme, sans doute – donne à l'absence complète de direction le nom d'*économie dirigée*.

Nous avions un urgent besoin de briques. On faisait venir à pied, de camps éloignés, des centaines de prisonniers qui travaillaient quatorze heures par jour pour fournir ce matériau à diverses administrations de Kemerovo. Or, à Kemerovo même, deux briqueteries bien outillées étaient fermées, parce qu'elles dépendaient d'un autre Commissariat qui les « réservait » pour des besoins futurs et imaginaires. Je suppliai, je menaçai, j'envoyai même des émissaires à Moscou afin que l'on se décidât à les remettre en marche, mais la bureaucratie l'emporta sur le bon sens. Les deux briqueteries restèrent fermées pendant toute la durée de mon séjour dans la ville.

Alors que nous taisions des efforts désespérés pour essayer de loger nos ouvriers, un pâté de maisons neuves, inachevées et inutiles, s'élevait comme un défi aux abords mêmes de la ville. Apparemment, les crédits alloués pour la construction de ces immeubles avaient été épuisés avant qu'ils fussent terminés. Je disposais des fonds nécessaires à leur achat et à leur achèvement, mais je ne parvins jamais à franchir les obstacles dressés sur mon chemin par la paperasserie administrative. Le service qui avait entrepris ces constructions était disposé à nous les céder ; tout le monde paraissait d'accord et nous fûmes un moment sur le point d'obtenir les autorisations nécessaires ; finalement, pourtant, on nous les refusa.

Une ligne de tramways d'importance capitale, qui traversait notre terrain, était à peu près terminée. Quelques dizaines de milliers de roubles auraient suffi pour la mettre en service et cet argent était disponible. Mais diverses chinoiseries budgétaires firent que les conseillers municipaux n'osèrent pas se séparer de ces fonds sans une décision supérieure. J'écrivis des douzaines de lettres demandant de façon pressante que la ligne fût mise en exploitation. Le Comité Urbain du Parti et le Soviet de Kemerovo se chamaillèrent à ce sujet ; pendant ce temps-là, les mois passaient et les choses restaient en l'état. Des milliers d'hommes et de femmes épuisés perdaient chaque jour deux et trois heures pour se rendre à leur travail et en revenir.

Les vexations de ce genre étaient innombrables ; on les accumulait comme à plaisir et elles venaient compliquer les problèmes les plus simples. Des centaines de fonctionnaires inutiles s'absorbaient dans des besognes insignifiantes et leur intervention ne faisait qu'accroître la confusion ; en outre, le moindre problème administratif se trouvait immédiatement aggravé par l'espionnage, les dénonciations et les enquêtes perpétuelles.

Kemerovo avait souffert plus que toute autre ville des purges et de la terreur et elle avait mis plus de temps à s'en remettre. Rares étaient les techniciens et les dirigeants du pays qui

avaient pu se dégager de l'impression affreuse que leur avait laissée tant de sang versé. La ville avait joué un rôle de premier plan dans les procès de Moscou. C'était dans ses usines de produits chimiques et ses mines de charbon que le sabotage, disait-on, s'était manifesté avec le plus d'intensité, et l'on racontait que c'était à Kemerovo que les chefs de l'opposition avaient installé et fait fonctionner une imprimerie clandestine.

Le principal « conspirateur » de la ville aurait été, prétendait-on, le camarade Norkine, l'un des accusés du procès Piatakov, qui fut exécuté quelques heures après le procès. Il représentait à Kemerovo le Commissariat à l'Industrie Lourde. – Et j'occupais maintenant – pour mon malheur ! – le bureau même où Norkine, à en croire ses « aveux », avait perpétré ses « crimes ». En outre, j'étais en contact quotidien avec certains des hommes qui avaient travaillé avec lui et dont beaucoup avaient témoigné contre lui.

Au fur et à mesure que je me liais avec eux, il était inévitable que le nom de Norkine vînt à être prononcé de temps à autre dans la conversation ; chaque fois, je ne pouvais m'empêcher de remarquer leur gêne et l'espèce de honte qu'ils éprouvaient à s'être conduits comme ils l'avaient fait. Ils n'avaient guère besoin de m'expliquer – comme le fit l'un d'eux – que le N.K.V.D. les avait obligés à mentir et qu'ils avaient menti pour sauver leur peau : ces choses-là vont sans dire.

Un jour qu'un grave accident venait de se produire à l'usine chimique, je me trouvais en tête-à-tête avec un Communiste influent, employé dans l'établissement en question. Après m'avoir donné quelques détails sur l'accident, il s'écria soudain :

— C'est à la suite d'un accident tout pareil que le camarade Norkine et les autres ont été exécutés ! Les « saboteurs » sont morts, mais les accidents continuent… J'imagine que ce sont les morts qui les organisent du fond de leurs tombes anonymes…

— Mais que dire alors des aveux de Norkine, camarade L… ?

— Ne fais donc pas le naïf, Victor Andreïevitch. Si les ingénieurs avaient véritablement voulu trahir, rien ne les empêchait de faire sauter le *combinat* tout entier. Pourquoi se seraient-ils contentés de provoquer des dégâts minimes, d'insignifiants retards dans la production ? Pourquoi auraient-ils empoisonné les ouvriers ? Tu parles d'*aveux* ?… Dis plutôt des contes de fées pour imbéciles, oui !

N'importe quel ingénieur pouvait se rendre compte que les usines de produits chimiques, comme la plupart des nouvelles entreprises soviétiques, avaient à souffrir de sérieux handicaps. Leurs installations étaient de qualité médiocre et bien souvent incomplètes ; l'organisation du travail était absurde et les ouvriers mal préparés à leurs tâches. La vérité, c'est que l'inexpérience de travailleurs et les erreurs qu'ils commettaient sans le vouloir étaient les seules raisons de ces accidents qui avaient eu lieu avant la *purge* et qui continuaient à se produire maintenant que les « ennemis du Peuple » avaient été exterminés.

— Les archives du Commissariat à l'Industrie Lourde regorgent de rapports consacrés aux causes possibles d'accidents, me dit le camarade L… Nombre de ces rapports ont été rédigés par les mêmes hommes qui, plus tard, s'accusèrent de sabotage. Imagine-t-on des ingénieurs qui s'efforceraient d'attirer l'attention sur des désastres qu'ils auraient eux-mêmes préparés en sous-main ?

— Cela paraît absurde, en effet.

— Et quel aurait été l'effet produit sur l'opinion publique si le Gouvernement avait révélé l'existence de ces rapports, lors du procès ?… Bah ! je ferais mieux de me taire… Mais quand le cœur est plein, il faut qu'il déborde…

Ce qui était vrai pour l'industrie chimique l'était également pour les mines de charbon. Un jour, le secrétaire Sifurov me fit venir à son bureau au Comité du Parti. Ce matin-là une des

mines avait été inondée. Toute la ville le savait et Sirufov en était bouleversé.

— Camarade Kravchenko, me dit-il, nous avons besoin de plusieurs centaines de paires de bottes en caoutchouc pour les hommes qui pompent l'eau dans la mine. Il paraît que tu en as tout un stock et je viens faire appel à toi.

Je consentis naturellement à les lui prêter, puis je l'amenai à parler de l'accident. Était-ce encore un coup de sabotage ? lui demandai-je.

— Ne nous pressons pas trop de conclure, me répondit Sifurov. Montre-moi donc une mine de charbon, en Russie ou à l'étranger, où de temps à autre il ne se produise pas une explosion, un éboulement ou une inondation quelconque ? Ces accidents-là sont inévitables, surtout chez nous où les installations sont plutôt primitives.

— Tout de même, insistai-je, les procès et les aveux des inculpés nous ont appris que les mines de Kemerovo étaient pourries de saboteurs…

Le secrétaire me regarda longuement dans les yeux ; un sourire lui tordit la bouche, et il passa à un autre sujet de conversation…

Quelque temps après, j'étais en conférence, au siège du Trust du Charbon, avec un fonctionnaire avec qui j'entretenais des rapports amicaux. Notre entretien se prolongea jusqu'à la sortie des bureaux et bientôt nous nous trouvâmes seuls. Soudain, et sans que rien de ce que nous venions de dire pût justifier un pareil geste, mon interlocuteur, fouillant dans un classeur, en tira un dossier qu'il me tendit sans mot dire. Je l'ouvris et me mis à le parcourir : c'étaient des copies de rapports adressés à l'Administration des Charbonnages, à Moscou. Ces rapports étaient bien antérieurs aux explosions et autres accidents qui s'étaient produits plus tard et qu'on avait baptisés « sabotages ». Ils attiraient l'attention de façon pressante et parfois même en termes pathétiques sur les mesures à prendre d'urgence si l'on voulait éviter des pertes de vies humaines et de graves déboires matériels. Ces avertissements étaient significatifs. On voyait mal des « saboteurs » lançant des appels aussi énergiques pour faire adopter des mesures destinées à mettre en échec leurs desseins criminels !

Les aveux que Norkine avait faits à propos de l'imprimerie clandestine avaient été confirmés par des déclarations de prisonniers aux procès de Kemerovo et de Novosibirsk ainsi que par des photographies, publiées dans la presse, qui reproduisaient des tracts antisoviétiques. Ces « aveux » étaient donc de ceux – très rares – qui semblaient appuyés par des preuves matérielles. Pourtant, cette histoire m'intriguait et je ne manquais jamais l'occasion d'essayer d'y voir clair maintenant que je me trouvais sur le lieu même du « crime ».

Au cours du séjour de près d'une année que je fis à Kemerovo, il me fut possible de reconstituer les faits véritables et ils se révélèrent absolument écœurants. Je n'ose pas rapporter par quels moyens je me procurai ces renseignements lentement et un à un, car je mettrais ainsi en danger la vie de quantité de braves gens. J'en suis réduit à affirmer simplement l'épouvantable vérité – une vérité si abominable que je me refusai moi-même à y ajouter foi jusqu'au moment où j'en eus l'irrécusable confirmation.

Une imprimerie clandestine avait bel et bien existé à Kemerovo. J'allai voir à différentes reprises la cave où elle avait fonctionné. Des tracts attaquant Staline et appelant à l'émeute y avaient effectivement été imprimés, mais c'est le N.K.V.D. lui-même qui avait installé la presse et qui avait composé et imprimé les tracts ! Pour s'assurer le secret, les auteurs de cette infâme machination n'avaient employé que des ouvriers qui ne pourraient pas parler, c'est-à-dire des malheureux condamnés dont l'exécution était prochaine ou qui allaient subir un long emprisonnement. Le travail se faisait la nuit ; bien entendu, les prisonniers étaient

soumis à une surveillance de tous les instants et la « direction technique » de l'affaire était assurée par des Tchékistes spécialisés dans ce genre de besogne.

— Et que sont devenus les tracts ? demandai-je à quelqu'un qui était au courant de ce que je viens de raconter. On a prétendu qu'ils avaient été répandus ici par milliers ?

— Quelle absurdité ! Tu sais aussi bien que moi que toute personne trouvée en possession d'un pareil tract aurait été arrêtée sur-le-champ ; or, pas une seule arrestation de ce genre ne fut opérée. Il n'y a pas un seul travailleur qui ait jamais vu l'un de ces fameux tracts, ou même qui en ait entendu parler avant le procès. Sans doute les conspirateurs ne les imprimaient-ils que pour leur agrément personnel…

Quoi qu'il en fût, le fait que Kemerovo – avec ses mines de charbon, ses usines chimiques et ses chantiers de construction – avait eu l'honneur de jouer un grand rôle dans les conspirations contre le régime, avait laissé dans le pays une atmosphère d'extrême nervosité et de crainte abjecte. Nul n'osait bouger sans une autorisation écrite et bien régulière, émanant des autorités de Novosibirsk et de Moscou. L'incroyable, lorsque j'y pense, c'est que nous ayons réussi à faire tout ce que nous fîmes avant que l'édifice s'écroulât sous les coups d'une nouvelle et mystérieuse conspiration policière. – Mais j'anticipe sur les événements.

L'EUROPE EN GUERRE

Le traité d'amitié entre Adolphe Hitler et Joseph Staline qui entraîna la guerre européenne restera toujours lié, dans mon esprit, à cette ville perdue de Sibérie où je travaillais alors. C'est à Kemerovo, en effet, que je vis ce pacte franchir l'horizon comme un météore et percuter avec fracas sur les cerveaux et les consciences des membres du Parti. Il nous laissa tous stupéfaits, égarés et comme chancelants, tant nous avions peine à y croire.

L'été sibérien, court et poussiéreux, tirait à sa fin ; il courait alors des rumeurs persistantes sur des incidents de frontière survenus entre notre pays et le Japon. L'émotion causée par les bruits de guerre, que l'accord de Munich avait calmée l'année précédente, ne s'était pas encore complètement dissipée. Ceux d'entre nous qui réfléchissaient, si peu que ce fût, à ces graves questions, ne pouvaient ignorer les menaces qui se dessinaient sur chacune de nos frontières. Mais que l'Allemagne fasciste pût s'entendre avec l'U.R.S.S. et préparer une guerre contre un autre pays que le nôtre, voilà qui n'était jamais entré dans nos calculs. Depuis très longtemps, nous avions acquis la conviction que les Nazis n'avaient qu'un seul ennemi véritable : le régime soviétique.

Je considérais le Kremlin comme capable des pires vilenies et les méthodes qu'il employait alors me semblaient à peine moins blâmables que celles des Nazis, notamment la façon dont il traitait notre peuple et dont il comprenait l'organisation du pouvoir. Lorsque je lisais ou que j'écoutais la propagande anti-hitlérienne, je ne pouvais m'empêcher de me demander à part moi en quoi ce qu'on nous racontait différait de nos atrocités soviétiques. Pourtant, je me refusais à accueillir la nouvelle d'un pacte qui laissait à Hitler toute liberté de faire la guerre à la Pologne et au reste de l'Europe ; il devait y avoir quelque erreur là-dedans, pensais-je – et tout le monde, autour de moi, éprouvait la même incrédulité.

Il ne faut pas oublier que, depuis des années, on nous avait inculqué par tous les moyens la haine du Nazisme. Nous avions vu fusiller nos principaux généraux d'armée – y compris Toukhatchevsky – parce qu'on les accusait de s'être entendus avec la Reichswehr d'Hitler. Les grands procès de trahison, qui avaient coûté la vie aux meilleurs compagnons de Lénine, avaient été basés sur l'hypothèse que l'Allemagne nazie et ses amis de l'Axe, l'Italie et le Japon, se préparaient à nous attaquer. Ces nations, nous disait-on, n'étaient que l'avant-garde d'une coalition mondiale de capitalistes qui s'étaient juré d'anéantir notre patrie socialiste. Et les brutalités de la « super-purge » prétendaient se justifier en grande partie par l'éventualité d'un assaut imminent qui aurait été conduit par les Nazis et dirigé contre nous.

La haine d'Hitler et de ses crimes était devenue chez nous un article de foi aussi sacré – ou presque – que notre amour pour le vertueux Staline. Les petits enfants d'U.R.S.S. jouaient au jeu des Fascistes et des Communistes : on donnait aux Fascistes des noms allemands et ils sortaient toujours vaincus de la bataille ; leurs camarades, triomphants, entonnaient alors l'hymne des jeunes pionniers, *Vsegda gatov !* (Toujours prêts !) Sur les stands des tirs forains, les cibles représentaient souvent des Nazis affublés de la chemise brune et agitant des *Swastikas*.

Quelques semaines, à peine, avant la signature du pacte, nous avions dû écouter, à une réunion du Parti, une conférence assommante, à force d'avoir été rabâchée, sur la situation mondiale. Ainsi qu'à l'habitude, Hitler y était représenté comme le criminel par excellence, la créature et l'instrument de cette « ploutocratie mondiale » qui se préparait à nous courir sus. L'orateur nous déclara qu'Hitler et son Parti étaient des dictateurs, que le Führer et sa clique

étaient déifiés, que la liberté de parler et d'écrire n'existaient pas dans l'Allemagne nazie et que chacun y vivait dans la crainte, voire dans la terreur. Beaucoup d'entre nous ne purent alors s'empêcher de penser qu'il décrivait très exactement notre propre régime.

On continuait à projeter sur l'écran du principal cinéma de Kemerovo un vieux film antinazi intitulé *Le Professeur Mamlock*. Hitler et les membres de son Gouvernement y étaient présentés comme une bande de gangsters sadiques, des êtres à peine humains, obsédés par la haine qu'ils portaient à l'Union Soviétique.

Il nous fallut voir de nos yeux des actualités cinématographiques et des photographies de journaux qui montraient un Staline souriant, serrant la main de Von Ribbentrop, pour que nous commencions enfin à croire l'incroyable. Les étendards du swastika et les bannières timbrées de la faucille et du marteau flottaient au vent, côte à côte, dans Moscou. Bientôt, Molotov nous expliqua que le Fascisme n'était, après tout, qu'une « question de goût » et Staline accueillit son collègue en dictature avec les plus ferventes déclarations sur leur « amitié cimentée dans le sang » !

Pour mesurer exactement l'étendue de notre stupéfaction, il importe de savoir ce qu'était la « pensée » communiste officielle sur les Nazis et le Fascisme en général, jusqu'à la signature du pacte. Le Fascisme, nous disait-on, ne différait pas du Capitalisme quant au fond, mais seulement par le stade d'application qu'il avait atteint. C'était tout simplement le Capitalisme à son stade final, à son agonie, le Capitalisme dépouillé de son camouflage « démocratique » et de sa « comédie parlementariste ». En Italie et en Allemagne, affirmaient nos chefs, le Capitalisme avait été contraint de laisser tomber son « masque démocratique » et il imposait ouvertement à la classe ouvrière le régime de terreur qui sévissait sous des formes déguisées en Amérique, en Angleterre et ailleurs. Mais ce n'était plus qu'une question de temps : l'ensemble du Monde Capitaliste, que ses péchés économiques allaient mettre au pied du mur, ne tarderait pas à abandonner sa fausse démocratie pour adopter un Fascisme non déguisé.

L'Hitlérisme, nous avait-on enseigné jusqu'alors, n'était donc que la poigne de fer d'un monde ploutocratique et impérialiste dans son ensemble. Une guerre qui mettrait aux prises l'Allemagne nazie et ses pareils en capitalisme était inimaginable, absurde. Et maintenant, alors même que cette guerre impossible venait d'éclater, elle ne nous semblait pas moins folle que le pacte d'amitié conclu entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne, un pacte qui devrait porter le nom de Staline et de son Politburo bien plutôt que celui de l'U.R.S.S., puisque ni notre Parti ni notre peuple n'ont eu part à sa signature.

Mais il n'est point d'infamie que ne puisse commettre un Gouvernement qui possède le contrôle absolu de la presse, de la radio, des écoles et des discours et qui s'appuie sur la police pour créer l'unanimité dans l'opinion. Le premier étonnement dissipé, on accepte généralement la version nouvelle sur la question des relations internationales. Nous répétions donc maintenant, sans nous lasser, que les impérialistes français et anglais, soutenus par les grands hommes d'affaires américains et par les gros propriétaires polonais, avaient engagé la lutte contre l'impérialisme allemand – notre nation « socialiste » se désintéressant du conflit. Ceux d'entre nous qui conservaient des doutes sur l'exactitude de ce tableau les ensevelissaient si profondément dans leur cœur que les commentateurs de la nouvelle doctrine ne pouvaient les découvrir.

Le Professeur Mamlock disparut des écrans, de même que la *Famille Oppenheim* et tous les autres films antifascistes. La littérature antifasciste fut également supprimée des bibliothèques et la Société pour les Relations Culturelles avec les Pays Étrangers, le *Voks,* découvrit tout à coup les merveilles de la *Kultur* allemande. Venu à Moscou pour affaires,

j'appris que plusieurs expositions consacrées à l'art nazi, aux progrès de l'économie nazie et à la gloire militaire nazie venaient de s'ouvrir ou allaient s'ouvrir.

Les théâtres de la capitale s'intéressaient vivement au théâtre allemand. Au vrai, tout ce qui était germanique connaissait la vogue. Un John Bull aux airs de brute et un Oncle Sam assis sur des sacs d'or étaient abondamment utilisés par notre propagande, mais on épargnait aux Nazis un pareil ridicule. Les hôtels et les magasins de Moscou regorgeaient de militaires et de civils allemands qui s'occupaient de mettre sur pied le gigantesque programme d'assistance économique que les Soviets apportaient à Hitler dans sa croisade contre les « démocraties dégénérées ».

Nos grands chefs soviétiques n'ont pas besoin d'arguments bien puissants pour imposer leur opinion au Parti tout entier : l'instinct de la conservation conseille à chacun de l'adopter. Pour s'épargner des ennuis, non seulement on accepte les absurdités qui viennent d'en haut, mais encore on y croit profondément, avec une espèce de ferveur. « Le grand Staline sait ce qu'il fait » – tel était, en définitive, le seul commentaire que se permît le Parti.

On commentait la nouvelle tournure des événements dans les réunions officielles des diverses cellules du Parti et aussi dans le privé, dans tous les foyers et dans tous les bureaux. Comment, disait-on, comment nous, qui sommes à Kemerovo, pouvons-nous avoir la prétention de rien comprendre à ces graves questions ? Notre rôle à nous consistait à construire et à diriger des usines, et à maintenir chez nos ouvriers une foi aveugle en un chef bien-aimé et infaillible. Après vingt-deux années de dictature, une opinion publique indépendante était devenue impossible.

Tout ce que nous savions, c'était que notre pays avait réussi à se tenir à l'écart de la guerre sanglante qui dévastait le reste de l'Europe et il y avait là de quoi se montrer reconnaissant. Bien plus, nous bénéficiions d'une partie du butin de guerre : la moitié de la Pologne, la Bessarabie et, plus tard, les Pays Baltes. C'étaient là les fruits de l'habile politique de neutralité pratiquée par le Kremlin.

À cette époque, personne ou presque ne se doutait que la Russie, un jour, se trouverait, elle aussi, entraînée dans la tourmente, et que ses pertes en vies humaines et en biens matériels seraient plus lourdes que celles de tous les autres belligérants réunis. Nous étions persuadés que les combattants, à la longue, finiraient par se saigner à blanc mutuellement et que la Russie serait alors seule maîtresse de l'Europe. Tandis que les capitalistes se battent, songions-nous, nous accroîtrons nos forces, nous compléterons nos armements et nous tirerons parti des leçons que la guerre leur aura infligées. – Telle était la doctrine politique qui avait cours. Quand le Capitalisme et le Fascisme se seraient assez affaiblis l'un et l'autre, nous jetterions dans la balance de l'Histoire, s'il le fallait, nos vingt millions de soldats armés jusqu'aux dents. – Mais avant que nous n'en arrivions là, les révolutions, dans beaucoup de pays européens, auraient passé du stade de la théorie à celui de la pratique.

Cette façon cynique d'envisager les événements était baptisée par nos chefs « réalisme bolchevik ». Nous n'étions qu'une poignée à souffrir de ce rôle de vautour se gorgeant du cadavre d'un continent défunt qu'on voulait nous faire jouer et qui choquait nos principes de morale. Beaucoup d'entre nous se consolaient d'ailleurs en pensant qu'à un certain moment de la lutte, les classes laborieuses se soulèveraient contre leurs exploiteurs. La guerre impérialiste se transformerait alors en guerre civile et une révolution générale se déclencherait en Europe qui ferait revivre l'idéalisme révolutionnaire que nous avions naguère connu chez nous.

Tout le monde acceptait cette amitié toute neuve qui nous liait aux Nazis et qui s'accompagnait d'attaques de plus en plus vives contre les autres pays européens, mais je puis

attester que c'était sans le moindre enthousiasme, et même avec une certaine gêne. Dans nos réunions politiques, au cours desquelles des orateurs du centre expliquaient la nouvelle situation, le public se montrait contraint et nerveux. Il en fut ainsi notamment, après l'invasion de la Finlande par l'U.R.S.S., à la fin de novembre. Quand David lutte contre Goliath, les amis de Goliath eux-mêmes ne peuvent se défendre d'éprouver une sympathie inavouée pour le vaillant petit David. Comment le plus borné des ouvriers, quand il assistait à nos meetings de masses, aurait-il pu ajouter foi à la fable selon laquelle la toute petite Finlande avait attaqué son énorme voisin sans aucune provocation de sa part ! Le fait que nous dûmes acheter au prix de centaines de milliers de morts, de blessés et de prisonniers une étroite bande de terrain marécageux à la frontière de la Finlande et de la Carélie, aggrava encore l'humiliation que nous causait cette équipée impopulaire.

À la lumière des événements futurs, une chose doit être nettement précisée : c'est de bonne foi que Staline s'entendit avec Hitler. Si le Kremlin avait eu l'arrière-pensée qu'il nous faudrait inévitablement, un jour, entrer en lutte avec l'Allemagne, on se serait arrangé pour maintenir vivace un peu de la haine que nous avaient inspirée les Nazis et l'on n'aurait pas abandonné comme on le fit notre propagande antifasciste au profit d'une propagande « anti-impérialiste » dirigée contre les Anglais et les Américains.

Or, la plus légère critique à l'adresse de l'Allemagne, le moindre mot de sympathie pour les victimes d'Hitler était considéré comme une nouvelle manifestation de l'esprit contre-révolutionnaire. Les fauteurs de guerre français, anglais et norvégiens, nous déclarait-on, n'avaient que ce qu'ils méritaient.

Ce n'est que bien plus tard, et pour cacher la tragique erreur qu'avait commise le Kremlin en faisant confiance à Hitler, qu'on imagina la théorie selon laquelle Staline n'avait cherché qu'à « gagner du temps » pendant qu'il s'armait fiévreusement contre les Nazis. Cette explication était tellement cousue de fil blanc qu'on n'osa guère la mettre en avant, en Russie, pendant le conflit germano-russe. Je n'en entendis parler sérieusement, et par des gens convaincus, que longtemps après, lorsque je fus devenu citoyen d'un pays libre. Cette théorie faisait bon marché de l'aspect le plus significatif de l'arrangement conclu entre Staline et Hitler, à savoir l'aide économique considérable apportée à l'Allemagne par la Russie, aide qui priva cette dernière des produits, des matériaux et de la capacité productive nécessaires à ses propres préparatifs de défense.

Un fait, d'ailleurs, est certain : le régime soviétique n'utilisa pas le temps qui s'écoula avant que l'Allemagne l'attaquât pour s'armer. Je touchais d'assez près aux industries de la Défense Nationale pour savoir que notre effort militaire se ralentit après la signature du pacte. Selon l'opinion générale qui reflétait l'état d'esprit des milieux officiels les plus haut placés, nous pouvions nous permettre de nous croire en sécurité grâce au génie politique de Staline. Ce ne fut qu'après la défaite de la France que des doutes s'élevèrent à cet égard et que l'effort de guerre fut repris et intensifié chez nous.

*
* *

On m'avait alloué quarante-sept millions de roubles pour les travaux que j'avais à exécuter à Kemerovo en 1940 ; à la fin de 1939 tous les préparatifs essentiels étaient terminés et nous étions prêts à commencer la construction des principaux bâtiments de notre nouvelle usine.

Suivant l'habituelle méthode soviétique, la construction des bâtiments eux-mêmes était confiée par contrat au trust de la Construction, le *Kemerovostroï*. C'était à lui que revenait aussi le soin de réunir la main-d'œuvre nécessaire, mais comme j'avais plus d'intérêt que

quiconque à ce que le travail fût bien et rapidement exécuté, je pris naturellement part à toutes les démarches qu'il fallut faire pour se procurer cette main-d'œuvre. C'est ainsi que je me trouvai, pour la première fois, directement mêlé aux négociations relatives à la fourniture d'un important contingent d'ouvriers soumis au régime du travail forcé.

Le secrétaire régional du Parti à Novosibirsk, le camarade Barkov, et notre secrétaire de Kemerovo, Sifurov, aidaient le trust à conclure les arrangements nécessaires ; le Soviet de Kemerovo nous prêta également un concours des plus actifs. On emploierait un nombre important de travailleurs libres, avait-on décidé, mais on ferait surtout appel au travail forcé.

Le N.K.V.D. s'engagea à nous fournir deux mille prisonniers pour commencer, ce nombre devant être augmenté au printemps lorsqu'il serait possible de pousser plus rapidement les travaux de construction. Les détails du contrat furent mis au point au cours de plusieurs entretiens qui se déroulèrent dans les buraux du *Kemerovostroï* et au siège du N.K.V.D. On marchanda ferme sur les qualifications professionnelles des esclaves qui seraient mis à notre disposition et le salaire qui leur serait versé. Si quelque étranger était arrivé parmi nous à ce moment de notre discussion, il aurait pu croire que nous discutions de chevaux ou de chiens, bien plutôt que d'êtres humains des deux sexes.

À la première réunion, j'écoutai et ne dis que peu de chose. « Ainsi, songeais-je, voilà donc ce que donne le "socialisme en action" dans la société sans classes de notre vie heureuse !... Voilà donc la nouvelle vie que nous nous efforçons en ce moment même d'imposer à la Finlande par la force... » Un frisson me parcourut et je dus changer de couleur, car Sifurov me regarda d'un air surpris :

— Serais-tu souffrant, Victor Andreïevitch ?

— Non, non, ça va très bien, mais je n'ai pas assez dormi, cette semaine.

Le porte-parole du N.K.V.D. nous expliqua que les prisonniers ne manquaient pas, même en tenant compte du pourcentage voulu d'ouvriers qualifiés et de contremaîtres. Il pouvait nous en fournir cinq mille, dix mille, autant que nous voudrions. – On sentait qu'il était fier de pouvoir tenir ce langage, tout comme un éleveur de chevaux est fier de ses écuries. Toute la difficulté était de loger ce personnel. Les divers camps de concentration des environs de Kemerovo abritaient déjà quinze mille pensionnaires environ et il doutait qu'on pût leur en faire absorber davantage.

Était-il possible de créer un nouveau camp et d'assurer son encadrement assez vite pour répondre à nos besoins ? Peut-être pourrait-on monter rapidement de nouveaux baraquements dans les camps déjà existants ? Finalement, nous décidâmes d'aller inspecter un des camps les plus importants du voisinage avant de nous prononcer définitivement sur cette question.

Un matin de grand froid et de grand vent, nous partîmes en automobile fermée. Nous étions quatre : un fonctionnaire du N.K.V.D., un représentant du trust, un secrétaire du Comité Urbain et moi-même. Nous roulions lentement, à cause de la neige, mais en quelque vingt minutes nous arrivâmes à destination.

Le camp était installé sur une élévation de terrain surplombant un petit affluent du Tom ; il occupait un carré entouré d'une haute barrière de piquets surmontés de barbelés ; il y avait un observatoire à chaque angle du camp et une guérite à la porte d'entrée devant laquelle nous nous arrêtâmes. Disposés parallèlement aux quatre côtés du camp, les baraquements de planches dessinaient un grand carré qui laissait au centre un vaste espace libre. Cette cour était directement exposée au tir des mitrailleuses placées dans les observatoires, de sorte qu'en cas de rébellion, elle pouvait être balayée d'un feu convergent. Près de l'entrée

s'élevaient plusieurs maisons bien construites où étaient installés les bureaux de l'administration et le logement des gardiens.

Nous étions attendus et l'on nous introduisit immédiatement dans le bureau principal où le chef de camp vint nous rejoindre. Il se montra cordial et même obséquieux. C'était un garçon blond et râblé, de petite taille, avec un assez beau visage au teint hâlé. Il était clair qu'il tremblait devant le Comité Urbain et surtout devant le fonctionnaire du N.K.V.D. qui dirigeait notre expédition. J'appris plus tard pourquoi : c'était un communiste d'importance, exilé de Moscou. Bien qu'on l'eût nommé directeur du camp, il était lui-même un condamné et son loyalisme politique faisait l'objet d'une surveillance constante ; le Parti et le N.K.V.D. de Kemerovo l'avaient à l'œil et contrôlaient étroitement sa gestion du camp.

J'avais déjà eu, à plusieurs reprises, l'occasion de pénétrer dans des camps de travail forcé, mais je n'étais pas encore habitué au spectacle qu'ils présentaient. Chaque détail de la vie du camp éveillait en moi une sorte de curiosité morbide. Seul pourrait comprendre cet état d'esprit un homme qui inspecterait une prison où il s'attendrait à être lui-même enfermé quelque jour.

Par la fenêtre, j'aperçus une quinzaine de prisonnières, grotesquement emmitouflées pour tâcher de se protéger contre le froid, qui empilaient du bois à proximité d'un bâtiment de briques. L'une d'elles avait la tête recouverte d'un sac ; plusieurs autres avaient les mains enveloppées de chiffons qui leur tenaient lieu de gants… Un instant après je vis passer quatre autres femmes transportant d'énormes baquets d'où montaient des nuages de vapeur.

— Que font-elles ? demandai-je au directeur du camp.

— C'est la pâtée des cochons et de la volaille, me répondit-il non sans fierté ; nous sommes nos propres fournisseurs de viande.

— Pour tous les prisonniers ?

— Les prisonniers ? – Il se mit à rire comme si j'avais fait là une excellente plaisanterie. Tu ne penses tout de même pas que nous nourrissons les ennemis du peuple avec de la viande ? Nous ne sommes pas dans un restaurant, ici ! Seulement, vois-tu, ce n'est pas toujours facile d'arriver à nous nourrir, nous et les gardiens.

— Et que font ces trois vieux, là-bas ?

Je lui désignais trois vieillards barbus et vêtus de haillons, la tête enveloppée d'un châle, qui empilaient des cailloux.

— Ce sont deux prêtres et un rabbin. Ils sont trop faibles pour faire à pied les huit kilomètres qui nous séparent des usines de Kemerovo, mais ils gagnent leur pain en faisant des corvées dans le camp.

— C'est curieux, dit le représentant du trust, de voir comme les prêtres et les rabbins s'entendent dès qu'on met ces contre-révolutionnaires derrière des barbelés. J'ai constaté la chose dans plusieurs camps.

— Très juste ! Je l'ai souvent observé moi-même, appuya le directeur.

Confortablement installés dans le bureau, nous parlâmes de notre affaire. Bien que son camp, qui groupait trois mille prisonniers, fût déjà passablement surpeuplé, le directeur pensait qu'il lui serait possible, sinon facile, d'en recevoir mille de plus. Certains baraquements, nous expliqua-t-il, faisaient déjà double service, une équipe dormant tandis que l'autre travaillait. Malheureusement il n'était pas toujours commode d'assurer ce roulement, tout dépendant du genre de travail que les prisonniers allaient faire au-dehors. Il n'y avait qu'une solution, pensait-il, c'était d'ajouter une troisième rangée de « lits » en hauteur.

— Bien sûr, il leur faudra se serrer un peu, mais celui du milieu n'en aura que plus chaud, déclara-t-il en riant.

Il nous invita à venir voir certains des baraquements pour étudier la question ; mettant nos chapeaux et nos pardessus, nous le suivîmes.

De place en place, dans le camp, on croisait des Tchékistes en armes, baïonnette au canon. Les baraquements, faits de planches brutes aux interstices bouchés avec de la sciure de bois, étaient cadenassés de l'extérieur.

— Combien de prisonniers contient un baraquement comme ceux-là ? m'informai-je.

— Cela dépend. Normalement, de trois cents à trois cent cinquante. Celui-ci, dit le directeur tandis qu'un gardien nous ouvrait la porte du baraquement désigné, est occupé par trois cent dix femmes.

— Debout ! cria le garde comme nous entrions dans une longue salle, basse de plafond et mal éclairée. Les prisonnières obéirent promptement. Celles qui se trouvaient sur les couchettes supérieures en descendirent en toute hâte. Trois ou quatre d'entre elles, sans doute trop malades pour pouvoir bouger, restèrent couchées. C'étaient des femmes de tous âges et de toutes nationalités ; il y en avait de jeunes et de vieilles, mais elles étaient toutes aussi misérablement vêtues et elles avaient toutes le même air épuisé. L'affreuse odeur de sueur et de punaises écrasées qui régnait dans la baraque me donnait la nausée. Les barreaux des fenêtres et les vitres salies ne laissaient filtrer que très peu de lumière ; plusieurs petites ampoules électriques pendaient du plafond, mais elles n'étaient pas allumées.

Il faisait si froid, dans ce baraquement, que notre respiration y formait de la buée ; beaucoup de ces femmes, pourtant, n'étaient qu'à demi vêtues. De-ci, de-là, l'une d'elles, surprise par notre visite inattendue, cherchait à cacher ses seins sous un vêtement, mais la plupart semblaient indifférentes ; toute trace de pudeur avait disparu chez elles. On remarquait quelques visages très jeunes ; d'autres – c'était la plupart – étaient vieux et ridés, mais la grande majorité des prisonniers avaient, me sembla-t-il, de vingt à quarante ans. D'après leur visage et ce qui restait de leurs vêtements civils, je jugeai que beaucoup d'entre elles étaient des intellectuelles ; malgré leur saleté et leur état d'épuisement, on retrouvait sur leur physionomie des restes d'éducation et de culture.

Les « lits » étaient faits de planches nues ; ils avaient à peu près un mètre de large et étaient disposés deux à deux, l'un au-dessus de l'autre ; c'étaient, en somme, des séries d'étagères doubles, sans aucun matériel de literie. Les prisonnières y couchaient tout habillées, se faisant un oreiller de quelque harde roulée. Au milieu de la salle, on voyait un petit poêle à bois, ridiculement insuffisant pour chauffer un baraquement de cette dimension. À l'exception de quelques baquets destinés aux besoins naturels des prisonnières et placés près de l'entrée, il n'y avait aucun mobilier : ni bancs, ni tables, absolument rien…

À leur arrivée au camp, on enlevait aux prisonniers toutes les lettres et les photographies de parents et d'amis qu'ils avaient sur eux, ainsi que tout ce qui pouvait leur rappeler le monde libre dont ils allaient être séparés. On leur enlevait leur linge de corps, leurs brosses à dents et leurs ciseaux et on leur donnait une tasse et un bol en métal ainsi qu'une cuillère en bois qu'ils gardaient sur leur lit ou qu'ils accrochaient à la cloison. Les livres, le papier et les crayons étaient formellement interdits et il va sans dire qu'il n'y avait pas de poste de radio. Il était à la fois interdit et impossible aux détenus de correspondre avec leurs parents.

Le long d'un des murs, cependant, on remarquait une sorte de bassin en métal au-dessus duquel était installé un réservoir d'eau muni d'un robinet. Notre guide nous montra en passant cette installation à laquelle il donna le nom de « lavabo », puis il revint à son idée qu'en ajoutant une étagère à chaque compartiment existant on pourrait loger une centaine de

femmes de plus dans le baraquement. Il parlait de la chose comme s'il se fût agi de bétail, sans se soucier le moins du monde des prisonnières qui, debout et silencieuses, nous écoutaient attentivement. Je remarquai sur l'un des murs une bande de calicot rouge passé sur laquelle un slogan était barbouillé en lettres blanches : *« Le travail est le chemin qui conduit à la réhabilitation. »*

— Ces prisonnières sont-elles toutes des criminelles ? demandai-je en sortant.

— Non, me répondit le chef du camp. Ce sont toutes des « politiques » – *kulaks* et autres contre-révolutionnaires. Chez les hommes, nous pouvons les mélanger, mais avec les femmes, nous avons constaté qu'il valait mieux séparer les « politiques » des éléments criminels et des prostituées. La discipline est bien plus difficile à maintenir chez les femmes que chez les hommes.

Le Tchékiste nous fit entrer dans un autre baraquement un peu plus petit. Là, les femmes étaient des criminelles et certaines d'entre elles, des prostituées, me dit le chef du camp. Devinant que le camp lui-même m'intéressait davantage que les négociations qui nous y avaient conduits, il se montrait tout disposé à me renseigner.

Les prisonnières s'étaient mises au garde-à-vous. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir pour un homme normal plus horrible spectacle que celui de plusieurs centaines de femmes repoussantes de saleté, l'air malade et misérable.

— *Starosta,* viens ici ! ordonna le directeur.

La *starosta,* ou surveillante du baraquement, s'avança. Elle paraissait trente-cinq ans, elle était vêtue d'une robe déchirée et rapiécée, mais jadis élégante, et l'on voyait qu'elle avait dû être jolie. Elle se tenait immobile devant nous, les mains derrière le dos.

— Rien à signaler, monsieur le Directeur, dit-elle d'une voix nette mais sans expression. Une malade. Les autres sont prêtes à prendre leur repas et à aller au travail.

— Bien. Rompez !

Mon regard tomba sur un placard imprimé, cloué au mur, près de la porte. C'étaient les articles du règlement qui exigeait des détenues la plus grande propreté et une stricte obéissance à leurs chefs. À la fin, en gros caractères noirs, il y avait la liste des punitions : pour la première infraction, deux jours sans nourriture ; pour la seconde, une semaine au moins de cellule ; pour la troisième, c'était, suivant la décision des autorités, soit la prolongation de la peine d'emprisonnement, soit « la mesure suprême de défense sociale » – ce qui est la formule soviétique pour désigner l'exécution par fusillade.

En sortant du baraquement, je demandai à notre guide s'il s'était déjà trouvé dans l'obligation d'infliger la peine de mort à des prisonniers.

— Pas depuis la mutinerie de l'an dernier, m'assura-t-il.

Il supposait évidemment qu'en ma qualité de fonctionnaire à Kemerovo je savais à quoi il faisait allusion.

Les baraquements des hommes, auxquels il nous conduisit ensuite, étaient identiques à ceux des femmes. Commençant à m'accoutumer quelque peu au spectacle et à l'odeur, je pus examiner les prisonniers de plus près. La plupart étaient russes, mais il y avait aussi beaucoup de Turcs, de Tartares, d'Arméniens, de Juifs, de Polonais, et même quelques Chinois. Naturellement, aucun d'eux n'était rasé et ils étaient tous effroyablement sales et émaciés ; je remarquai cependant plusieurs visages qui me parurent intelligents et même distingués et je songeai qu'il y avait peut-être parmi ces malheureux des ingénieurs, des professeurs, des hommes de lettres, des dirigeants du Parti tombés en disgrâce. Je remarquai surtout un prisonnier de haute taille, aux épaules larges, qui se tenait très droit et me

regardait bien en face ; c'était certainement un ancien militaire. La grande majorité de détenus, néanmoins, se composait de paysans et d'ouvriers.

Dans l'un des baraquements, le surveillant était un homme énorme, au nez cassé et aux petits yeux malicieux.

— Voici *Shchelkunchik,* m'expliqua le directeur (ce mot signifie : « casse-noix »).

— Pourquoi casse-noix ? demandai-je.

— C'est un fameux éventreur de coffres-forts qui est connu sous ce sobriquet dans une demi-douzaine de provinces, me répondit-il en riant. Les criminels font de meilleurs surveillants que les « politiques ». Ils sont beaucoup moins *mous*.

— La plupart d'entre eux méprisent les prisonniers politiques, ajouta le représentant du N.K.V.D. avec un sourire. Tu comprends, ce ne sont pas des ennemis du Peuple, mais de simples malfaiteurs qui ont enfreint la loi.

— Quelle est la proportion des criminels par rapport aux politiques ? s'enquit l'un de nous.

— En général nous n'avons pas ici plus de 10 à 15 % de criminels, et ce chiffre comprend les prostituées. Mais nous les soumettons tous au même régime.

Pendant le trajet de retour, je recueillis quelques détails supplémentaires de la bouche de l'officier du N.K.V.D. Il m'apprit qu'il était interdit aux prisonniers de fumer dans les baraquements. Il était rare que leurs parents connaissent le lieu d'internement des détenus. Les condamnés à de courtes peines étant généralement envoyés dans des prisons ou des colonies de travail, les camps groupaient surtout des hommes et des femmes accomplissant des peines de cinq, huit, dix ans et même plus, ainsi que des condamnés à perpétuité.

À la vérité, la durée de leur peine ne compte guère pour les malheureux puisque très peu d'entre eux sont relâchés. Ils ne sont pas automatiquement libérés à la fin de leur peine ; au contraire, il faut pour cela un ordre spécial du N.K.V.D. de Moscou, lequel, d'habitude, préfère les maintenir arbitrairement en captivité afin de ne pas diminuer l'effectif de son armée du travail forcé. Ceux que l'on libère ne sont que très rarement autorisés à retourner dans le pays où ils vivaient avant leur arrestation ; la plupart du temps, on les oblige à se fixer dans un endroit déterminé, généralement choisi dans une lointaine région de Sibérie, d'Extrême-Orient ou de l'Extrême-Nord, toutes régions dans lesquelles il existe d'importantes communautés composées à peu près exclusivement d'anciens prisonniers.

Les camps les plus horribles de l'Extrême-Nord, de l'Extrême-Orient et de la *taïga* sibérienne comptent chacun jusqu'à trente et quarante mille prisonniers. La mortalité y étant terriblement élevée, il y a, dans certains de ces camps, des équipes spéciales de prisonniers fossoyeurs qui travaillent pendant douze ou quatorze heures par jour à enterrer les morts.

Dans le camp que nous venions de visiter, la ration de pain des prisonniers (le pain est le plus clair de leur nourriture) était de 300 à 800 grammes par jour, suivant la nature du travail qu'ils avaient à effectuer, le « rendement » qu'ils fournissaient et la nature de leur « crime ». On leur donnait en outre, deux fois par jour, une soupe claire de pommes de terre et de légumes, de la farine d'avoine et, occasionnellement, un peu de poisson séché. Lorsqu'ils n'atteignaient pas le rendement prévu dans leur travail, on les punissait en réduisant leurs rations. Le scorbut, la dysenterie et autres maladies dues à la sous-alimentation et au froid exerçaient leurs ravages dans tous les camps et je vis bien peu de prisonniers qui ne fussent pas affligés de plaies plus ou moins purulentes. Sous un régime d'esclavage légal, tel qu'il existait par exemple aux États-Unis avant la guerre civile, les esclaves représentaient une valeur du point de vue économique et on les entourait, par conséquent, des soins que l'on donne aux animaux utiles. La situation de l'esclave soviétique est infiniment moins bonne : il existe en nombre à peu près illimité et son propriétaire –

c'est-à-dire l'État Soviétique – trouve plus économique, semble-t-il, de le laisser mourir en masse que de le nourrir et de l'habiller.

— De quelle mutinerie le chef du camp parlait-il ? m'informai-je après notre visite.

— La chose se passa à la fin de 1938, m'expliqua le secrétaire du Parti. Des prisonniers avaient refusé de se rendre à leur travail, sous prétexte qu'on leur avait donné des aliments avariés. Bien entendu, l'administration réagit avec vigueur et quatorze des meneurs – douze hommes et deux femmes – furent passés par les armes. L'exécution eut lieu dans le camp, en présence de tous les autres prisonniers. Après quoi, des prisonniers désignés dans chaque baraquement creusèrent les tombes des suppliciés le long de la clôture de barbelés du camp. Il n'est guère probable qu'une nouvelle mutinerie éclate tant que les prisonniers garderont le souvenir de celle-là… Il va de soi que le chef de chaque camp a droit de vie et de mort sur tous ses prisonniers. Quand on a affaire à des ennemis du Peuple, ce n'est pas le moment de faire preuve de sensiblerie, n'est-ce pas…

Cette dernière remarque était évidemment chez son auteur une précaution. Notre compagnon du N.K.V.D. était l'ami intime du secrétaire du Parti, mais à quoi bon courir des risques ?

Avant qu'on ait résolu le problème que posait le logement de nos deux mille esclaves, toute l'entreprise de Kemerovo avait été abandonnée, ou, plus exactement, « suspendue » pour employer le jargon des bureaucrates.

*
* *

Ignorant complètement que les efforts que je déployais à Kemerovo étaient devenus inutiles, je fus heureux d'être mandé à Moscou, à la fin de décembre. J'allais ainsi pouvoir fêter le nouvel an avec Irina. Je m'imaginais que, si l'on avait besoin de moi, ce ne pouvait être pour autre chose qu'une dernière mise au point de nos plans pour 1940. Mais le camarade Kozhevnikov m'accueillit d'un air extrêmement soucieux :

— J'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer, Victor Andreïevitch, me dit-il. Le Comité Central et le *Sovnarkom* ont décidé de surseoir momentanément au projet de construction de ta fabrique de tubes. Les crédits ont été réduits à un million de roubles, c'est-à-dire juste assez pour assurer l'entretien des travaux qui ont déjà été commencés.

J'étais stupéfait.

— Mais c'est impossible ! m'écriai-je. Nous nous sommes donné tant de mal, tout marchait si bien ! Que s'est-il donc passé ?

— Je l'ignore. Je ne suis que le chef du *Glavtrubostal*. On ne m'a pas consulté, on m'a seulement informé de la décision prise. Entre nous, je suis aussi navré que toi de ce qui arrive là.

— On a dépensé des millions en travaux préparatoires, continuai-je, et il y a sur place des quantités énormes de matériaux de construction. Tous ceux qui sont au courant de l'industrie sibérienne savent que ce projet est essentiel. Que peut-il bien y avoir derrière cette décision soudaine ?

— Je suppose qu'elle s'explique par le nouvel aspect de la situation internationale. Maintenant que les Allemands et nous sommes devenus amis, il n'y a plus de raison pour presser l'exécution des travaux intéressant la Défense Nationale. Nous avons le temps de souffler.

— Mais est-ce que le projet de Kemerovo ne visait pas à parer à un danger toujours possible en Extrême-Orient ? Le Japon est toujours là.

— Oh ! ce sont là des questions de politique transcendantale dans lesquelles nous ferons bien de ne pas fourrer notre nez.

— Et que va-t-on faire de moi, camarade Kozhevnikov ? Après tout, c'est moi qui suis le directeur responsable de l'entreprise, et j'ai dépensé des millions de roubles en travaux préparatoires. Ne devrais-je pas faire connaître au Parti ce que je pense de sa décision ?

Ce que j'avais vu et enduré lors de la grande *purge* avait aiguisé en moi le sens du danger. Je savais avec quelle facilité des fonctionnaires innocents avaient dû jouer le rôle de boucs émissaires à l'occasion de gaffes commises en haut lieu et renoncer au projet de Kemerovo me semblait une gaffe énorme.

— Si j'ai un conseil à te donner, reste tranquille, Victor Andreïevitch. Mets de l'ordre dans tes affaires à Kemerovo et reviens ici. Le *Kemerovostroï* a déjà reçu l'ordre d'interrompre ses travaux.

Devais-je suivre cet avis et accepter sans mot dire la décision qu'on venait de prendre ? – Voilà la question que, pendant des semaines, je ne cessai de me poser. Exprimer mon sentiment dans cette affaire, ce serait offenser les bureaucrates responsables de cette décision ; je me ferais des ennemis. D'un autre côté, une attitude passive de ma part pourrait, à l'occasion d'une nouvelle *purge,* m'être reprochée comme une marque d'indifférence, un manque de « zèle » bolchevik. Car enfin, le projet avait une grande importance militaire. J'avais quelque raison de craindre que, si la situation internationale venait à changer, on cherche les responsables de l'abandon des travaux, et l'on s'efforce de châtier ces nouveaux « ennemis du Peuple ». On ne s'en prendrait alors ni au Comité Central ni au *Sovnarkom* qui, par définition, sont infaillibles, mais à d'innocents comparses comme moi. Au surplus, mes réflexions à ce sujet se teintaient d'une espèce de déception sentimentale ; je me sentais frustré d'un projet qui me tenait au cœur.

Même lorsqu'il travaille sous un régime tristement impersonnel où l'État seul décide de tout, l'homme a tendance à s'identifier à sa tâche. Je m'étais jeté à corps perdu dans l'affaire de Kemerovo. Ses proportions et l'importance qu'elle avait pour l'avenir de la Sibérie m'avaient profondément intéressé. J'avais travaillé, fait des plans, et je m'étais disputé avec toutes sortes de fonctionnaires pour mettre sur pied ces vastes usines que je voyais déjà s'élever, dans mon imagination, sur l'emplacement choisi pour elles. Il m'était dur, à présent, d'admettre que tant d'efforts aient été faits en vain.

Les doutes que j'avais sur la conduite à tenir en la circonstance se trouvèrent dissipés dès mon retour à Kemerovo. Le Conseil Municipal était consterné de la tournure prise par les événements. Le Comité Urbain et le Comité Régional de Novosibirsk adressèrent à Moscou des rapports catégoriques dans lesquels ils insistaient pour que la décision fût reconsidérée. Le projet, disaient-ils, était en bonne voie d'exécution et un grand nombre d'usines d'importance vitale avaient compté sur cette nouvelle source d'approvisionnement en tubes d'acier. Ces deux rapports faisaient en outre l'éloge de ceux qui avaient travaillé à la réalisation du projet et tout particulièrement le mien, en tant que directeur.

Je crus que je ne pouvais faire autrement que de m'associer à cette démarche – en quoi je commis d'ailleurs une erreur dont j'eus à subir longtemps les conséquences. Dans un rapport adressé au Comité Central du Parti et au camarade Merlukov, Commissaire aux Métaux Ferreux, je réclamai instamment que l'on poursuivît l'exécution du projet de Kemerovo.

De retour à Moscou, je découvris bientôt que mon initiative avait soulevé contre moi plus d'hostilité que je l'aurais cru possible. Toute organisation soviétique est un repaire d'inimitiés personnelles, de cliques rivales, de jalousies féroces. Il est presque inévitable qu'il en soit ainsi dans une atmosphère où le savoir-faire politique et l'influence constituent des

facteurs décisifs de succès. Kozhevnikov était vexé de voir que je n'avais tenu aucun compte de ses conseils, et son adjoint, Golovanenko, que j'avais combattu sur différentes questions techniques, m'était apparemment hostile depuis longtemps ; à présent, l'occasion lui était offerte de me manifester ses sentiments.

Le Commissaire Merlukov semblait être vraiment seul à approuver mon attitude, mais sa situation ne lui permettait guère de parler pour moi. Il me confia que toute l'industrie des métaux ferreux faisait l'objet d'une enquête conduite par une Commission Spéciale du Comité Central du Parti présidée par Malenkov. Un Arménien, Ivan Tevosian, très en faveur auprès de Staline, faisait partie de cette Commission. Il me laissa entendre que lui, Merlukov, serait rendu responsable de toutes les erreurs commises dans cette branche de l'industrie et sacrifié comme bouc émissaire. – Peu après, en effet, il fut déplacé et Tevosian lui succéda.

Il y avait maintenant un mois que j'avais adressé mon rapport au Comité Central et je n'en avais reçu aucune réponse. Je commençais à être inquiet. Sur le conseil d'amis politiques avertis, j'envoyai copie dudit rapport au Secrétariat personnel de Staline. Cette démarche pouvait me mettre à l'abri d'une mesure punitive directe de la part de fonctionnaires du Commissariat qu'elle aurait offensés ou inquiétés, mais en même temps, elle aggravait à leurs yeux l'offense que j'avais commise vis-à-vis d'eux.

Ils se vengèrent de moi avec usure. Ils prirent prétexte d'une irrégularité administrative sans aucune importance mais qui pouvait néanmoins relever des tribunaux et, grâce à cette stupide histoire, dont je parlerai plus loin, ils réussirent à me mettre sur les bras un litige fantastique qui dura deux ans. Cependant, ils n'arrivèrent pas à me faire aller en prison et, par la suite, la plus haute juridiction du pays me rendit pleinement justice. Mais ils me firent passer plusieurs mois dans l'inquiétude et je leur dus de faire trop intimement connaissance avec la jurisprudence des Soviets.

Pendant que j'attendais ma nomination à un nouveau poste, le *Glavtrubostal* continuait à me payer mes appointements. Je profitai avec joie de ces loisirs exceptionnels. Irina et moi allions chaque soir au théâtre, au concert, à l'Opéra et aux ballets. Comme la plupart des Russes, je préfère Moscou en hiver, quand les jours y sont courts et les nuits cristallines, quand la vie y est toute enveloppée dans un manteau de neige.

Pendant ces premiers mois de 1940, Moscou était une des rares capitales d'Europe que la guerre n'eût pas plongées dans l'obscurité. On ne se lassait pas de le souligner et l'on y voyait une preuve de la sagacité de notre Chef et Maître bien-aimé ! Les nouvelles de la guerre ne paraissaient qu'en petits caractères, à la dernière page des journaux, comme si elles n'eussent présenté pour nous aucun intérêt. Pourtant, c'étaient elles que les gens lisaient d'abord et ils les lisaient avidement. Instinctivement, ils se méfiaient de la thèse officielle qui affirmait que notre pays pourrait rester indéfiniment en dehors du conflit. Peut-être était-ce le sentiment du provisoire qui donnait cet hiver-là à la vie artistique et mondaine de la ville une résonance particulière et une sorte d'excitation fiévreuse.

Les réunions privées semblaient être plus nombreuses qu'à l'habitude. Les lumières des rues et les quelques panneaux publicitaires illuminés nous donnaient l'impression de briller plus gaiement. La présence de fonctionnaires et d'officiers allemands dans les meilleurs hôtels et restaurants ajoutait quelque chose de martial à l'atmosphère.

Dans notre capitale neutre, un fait, pourtant, rappelait qu'il y avait la guerre. Les magasins dits « libres », ceux dans lesquels l'État vendait des marchandises à tous ceux qui pouvaient les payer à des prix supérieurs aux prix taxés, se remplirent soudain de produits étrangers qu'on n'avait pas l'habitude d'y voir. On y trouvait des vêtements d'hommes, des robes, des chaussures, des cigarettes, du chocolat, des biscuits, du fromage, des conserves et mille

autres articles qui, cela crevait les yeux, n'étaient pas d'origine soviétique. Le tout arrivait des pays étrangers que l'Armée Rouge venait d'occuper. Tout d'abord, ces produits de luxe nous vinrent de Pologne et de Finlande ; un peu plus tard, au cours de la même année, le butin pris dans les Pays Baltes, puis en Bessarabie, fit son apparition.

À en croire notre propagande, nous étions en train de « libérer » ces territoires de l'exploitation capitaliste et de la misère. En réalité, cependant, les Moscovites étaient ravis de pouvoir acheter ces merveilles de la production capitaliste. Dans la capitale « socialiste », des milliers de fonctionnaires soviétiques se paraient d'élégances d'emprunt et il circulait dans la ville des histoires extraordinaires, parfois même exagérées, sur les bonnes choses que les « libérateurs » soviétiques s'appropriaient dans les régions conquises.

Le *Glavtrubostal* cherchait une situation pour moi. Il va de soi que tout citoyen soviétique peut recevoir l'ordre d'aller travailler dans n'importe quel endroit arbitrairement choisi et sans même qu'on l'en ait avisé préalablement. Toutefois, quand il s'agit de pourvoir à des emplois de grande responsabilité, on cherche à obtenir l'adhésion de l'intéressé. Le Commissariat me proposa de me donner la haute main sur une usine métallurgique de la région du Transbaïkal, à l'est de la Sibérie. On me pressentit également pour une place d'ingénieur-en-chef dans une usine de l'Oural. À un moment donné, on songea à moi pour diriger une usine métallurgique dans la région de Gorki. Mais aucune de ses affaires n'eut de suite.

Pour ma part, j'étais las de la vie que je menais depuis des années et je soupirais de tout mon être après une existence calme et régulière. Je désirais vivement rester à Moscou. C'était un paradis par comparaison avec le reste du pays. Il y fallut de l'adresse et quelque discrète influence politique où le membre du Politburo Andreïev me fut utile, mais, en fin de compte, on me trouva une occupation à Moscou. Je fus affecté à une usine métallurgique de Fili, banlieue de la capitale. C'était un emploi modeste, inférieur de deux échelons à ceux que j'avais déjà remplis, mais j'étais content, puisque je restais à Moscou.

L'usine datait de la période pré-révolutionnaire ; elle avait été récemment agrandie et modernisée, elle occupait environ un millier d'ouvriers et portait le même nom que le trust *Glavtrubostal*. On y fabriquait surtout du feuillard et des tubes d'acier. En qualité d'adjoint à l'ingénieur-en-chef, j'étais plus particulièrement responsable de la production.

Les dirigeants de cette entreprise y travaillaient côte à côte, depuis de nombreuses années. Ils formaient un groupe intime et fermé. Il y avait le directeur, Manturov, un grand rouquin au visage couvert de taches de rousseur. Fils de ses œuvres, ses manières étaient rudes et il avait tendance à cacher son ignorance profonde de toutes les questions techniques derrière une agitation brouillonne. Il avait acquis une certaine notoriété comme soldat-partisan pendant la guerre civile et continuait à vivre sur ce capital politique. Bien qu'il dirigeât des entreprises industrielles depuis plusieurs années, il était resté prodigieusement ignorant de tout ce qui les concernait et se montrait jaloux de ses ingénieurs qui en savaient beaucoup plus que lui.

Son inséparable et son principal soutien dans l'entreprise était le camarade Yegorov, secrétaire du Parti dans l'usine en même temps que chef de la Section Spéciale. C'était un homme entre deux âges, petit et gros, aux sourcils broussailleux ; il se donnait de l'importance grâce à ses relations avec la Division Économique du N.K.V.D. Lorsqu'il traversait majestueusement les ateliers ou les bureaux avec son air d'y régner en maître, les ouvriers, derrière son dos, l'appelaient tout bas « notre petit Staline ». Ses sourcils menaçants projetèrent leur ombre sur l'année que je passai auprès de lui. Le troisième membre de cette clique intérieure était le chef de la Section Syndicale, le camarade Papashvilli, un Géorgien à

la peau foncée, doué d'un goût inné pour l'intrigue. Le rédacteur en chef du journal de l'usine et quelques autres communistes agissants se divertissaient avec leurs chefs et formaient entre eux une charmante famille.

Avec la venue de Tevosian, le nouveau Commissaire, ami de Staline, on assista à de grands efforts pour augmenter la production. L'exécution des commandes en temps voulu donnait lieu à l'attribution de gros *bonis* et la direction percevait des gratifications supplémentaires lorsqu'on dépassait le rendement prévu. Comme la clique des dirigeants de l'entreprise ne pouvait pas s'accorder des récompenses sans en donner aussi aux principaux techniciens, j'étais abondamment pourvu d'argent. Certains mois, mes appointements et mes gratifications conjugués dépassaient 4 500 roubles. Les traductions que faisait Irina lui rapportaient environ 1000 roubles. Notre gain total, dans les bons mois, se trouvait donc être de vingt à vingt-cinq fois celui d'un ouvrier ordinaire.

En dépit de cette richesse, notre « appartement » ne comprenait que deux petites pièces au dernier étage d'un immeuble situé dans le centre de la ville, au n° 5 de la rue Rozhdesvenka, et qui avait été autrefois un hôtel. Il hébergeait à présent un grand nombre de familles dont les chambres donnaient sur notre corridor et qui vivaient là dans leurs meubles, avec leurs domestiques et leurs soucis quotidiens.

Nous avions pour voisines une ancienne danseuse et sa fille, un contremaître d'usine et sa femme, la veuve d'un ancien négociant, d'humeur chagrine et de tenue négligée, qui portait les restes élimés de son luxe d'antan, et enfin un fonctionnaire appartenant à quelque Commissariat. Certains de ces gens avaient des bonnes. Pour nous, nous nous contentions d'une femme de ménage qui venait chaque jour.

Nous vécûmes plusieurs années dans le voisinage immédiat de ce groupe bigarré de Moscovites, nous gênant et nous exaspérant les uns les autres, et pourtant nous n'apprîmes jamais à connaître nos voisins. Nous nous méfiions les uns des autres, comme il arrive toujours aux gens qui sont condamnés à une promiscuité obligatoire et ennuyeuse. Les esprits romanesques qui se figurent que les difficultés communes rapprochent les êtres n'ont jamais habité un appartement communal dans un Moscou surpeuplé. Nous nous partagions deux cuisines, une salle de bains, un W.-C. et un téléphone installé dans le corridor. Nous vivions au milieu des discussions, des querelles et des manifestations de l'amour, mais nous y restions étrangers. Quand le téléphone sonnait, tout le monde se précipitait pour répondre et l'on redoutait toujours qu'il y eût quelque « mouche » parmi nous.

Le N.K.V.D. n'avait d'ailleurs pas manqué de placer un espion dans notre immeuble, ainsi que je l'appris beaucoup plus tard, pendant la guerre, et il se trouva que c'était précisément la seule personne que nous n'aurions jamais songé à soupçonner. C'était la veuve du négociant, une certaine Silina. Elle surprenait les conversations téléphoniques, écoutait aux portes et rendait compte régulièrement à la police de ce qu'elle avait pu apprendre ainsi. Il n'était pas douteux que c'était la crainte d'être déportée comme membre d'une classe sociale hostile au régime qui l'avait conduite à faire un pareil métier. Nous nous demandions parfois comment elle arrivait à se procurer des rations supplémentaires. Lorsque je découvris le rôle qu'elle jouait dans notre communauté, je cessai de me le demander.

À part la femme en question, nous formions un groupe d'assez bons voisins. Comme la plupart des Russes, nous savions oublier nos petits différends, et lorsque la mauvaise fortune frappait à la porte de l'un d'entre nous, tous les autres lui venaient volontiers en aide.

Nous n'étions pas à plaindre, compte tenu de ce qu'étaient en général les conditions d'existence dans les villes russes. Irina avait eu la chance de se procurer cet appartement dans un quartier « select » de Moscou et je partageais l'aubaine, tout en m'efforçant de trouver un

autre logement dans l'un des immeubles neufs du centre de la ville. Nous avions un piano droit, un bon mobilier d'acajou, de beaux tapis et quelques tableaux. Des amis moins bien partagés parlaient avec envie, lorsqu'ils nous rendaient visite, de la bonne vie que nous menions.

Sauf pendant la période que je passai à l'Armée Rouge, je vécus dans cet appartement pendant plus de trois ans. Jamais je ne parvins, pendant les années de ma maturité, à mener une vie plus proche de la vie de famille que celle-là. À l'usine *Glavtrubostal* de Fili, je travaillais beaucoup, souvent de sept heures et demie du matin jusqu'à dix heures du soir ou minuit, mais quand j'avais un jour de congé ou quand il m'arrivait de rentrer à la maison à une heure raisonnable, Irina et moi avions l'impression d'être enfin véritablement « chez nous ».

Parfois nous recevions. Mes amis étaient presque tous inscrits au Parti ; c'étaient des fonctionnaires du Kremlin et du Comité Central ou des techniciens, tandis que les intimes d'Irina appartenaient aux milieux artistiques et littéraires de Moscou. Ces deux groupes d'amis ne s'entendaient qu'à moitié et nous évitions autant que possible de les mettre en présence. Il y avait peut-être là comme un symbole de notre vie conjugale qui ne parvint jamais à s'épanouir complètement dans tous les domaines. Je découvris que deux êtres pouvaient éprouver une affection et un respect véritables l'un pour l'autre sans, pour autant, arriver à confondre parfaitement leurs existences.

Irina restait étrangère à mes occupations professionnelles, à mon activité dans le Parti, aux conférences politiques et aux réunions diverses auxquelles je prenais part. Les deux mondes dans lesquels nous vivions se touchaient mais ne se confondaient que rarement. Il est vrai que, par prudence, les fonctionnaires soviétiques ont tendance à laisser leurs épouses dans l'ignorance de leur vie professionnelle et politique. L'expérience leur a enseigné que moins la famille en est informée et moins elle court de risques. Éternellement menacés de *purge* ou d'arrestation, les serviteurs de l'État tout-puissant cherchent à protéger ceux qui leur sont chers en ne leur disant que peu de chose – voire même rien du tout – de ce qui les concerne.

Toujours est-il que, bien qu'Irina fût une femme intelligente et très compréhensive, je ne lui parlais que rarement de mon travail à l'usine et ne lui disais jamais rien de mes opinions et de mes doutes politiques. Souvent, je mourais d'envie de lui faire partager mes soucis, de lui vider mon cœur, mais je gardais le silence de peur de la rendre complice de mon « dangereux » état d'esprit politique.

— Dis-moi, mon cher Vitia, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? me demandait-elle souvent. Pourquoi as-tu l'air si malheureux ? Est-ce ma faute ? Que puis-je faire pour toi ? Je t'en prie, dis-le-moi.

— Non, ma chérie, tu n'y es pour rien. C'est simplement que je travaille trop, j'imagine. Ne te tourmente pas…

Comment pourrait-on mener une vie de famille normale quand on est soumis aux épreuves morales qu'inflige la vie totalitaire ?

*
* *

Un jour de juin, je reçus une lettre du *Glavtrubostal,* me demandant de fournir des explications sur certains paiements qui avaient été effectués par mon adjoint à Kemerovo. J'en fus surpris, mais nullement inquiet. Je ne compris pas tout de suite que Golovanenko et ses pareils, que j'avais offensés sans le vouloir, étaient en train de se venger.

La loi soviétique prévoyait que certaines catégories d'ouvriers particulièrement qualifiés avaient droit, lorsqu'on les envoyait occuper un emploi dans une région éloignée comme la Sibérie, à de substantielles allocations supplémentaires, destinées à couvrir leurs frais de route ainsi que diverses autres dépenses. Les versements devaient être faits aux intéressés en vertu d'un contrat individuel régulier passé entre eux et l'entreprise qui les employait. Or, il se trouva que, dans plusieurs cas, des versements de ce genre avaient été faits par mon usine sans que ces contrats eussent été régulièrement établis.

Mon adjoint et le chef comptable n'avaient pas jugé nécessaire de passer de tels contrats ; la loi en vigueur et la signature de Kozhevnikov leur avaient semblé suffire. Personnellement, je n'avais pas engagé ces ouvriers ni autorisé les paiements ; néanmoins, on me rendait maintenant responsable, en ma qualité de directeur de l'entreprise, de la négligence commise et on m'accusait de dilapidation de fonds, crime passible de trois années d'emprisonnement.

C'était apparemment à l'insu de Kozhevnikov qu'on avait machiné cette histoire pour m'attirer des ennuis. Lorsque je me précipitai chez lui pour lui montrer la lettre que je venais de recevoir, il se montra surpris et ennuyé. L'accusation portée contre moi était absurde, jugeait-il, et il me conseilla de ne pas me tourmenter. Mais il sentait qu'il ne pouvait intervenir dans cette affaire sans avoir l'air de couvrir une négligence dont ses services étaient responsables.

— Réponds de ton mieux à cette lettre, me dit-il, et n'y pense plus. Je ne crois pas que les choses iront plus loin. Ce serait trop bête !

Mais il se trompait. Un mois s'écoula, et j'allais en conclure que l'accusation dont j'étais l'objet avait été abandonnée, lorsque je reçus un avis m'informant que le Commissariat aux Métaux Ferreux, au nom d'Ivan Tevosian en personne, me traduisait devant le Tribunal du Peuple sous l'inculpation formelle de malversations. Dès lors, je faisais figure d'inculpé dans une affaire grave dont les tribunaux civils étaient saisis et cela à propos d'un « crime » auquel j'étais en réalité tout à fait étranger. Le chef comptable de Kemerovo, Matveyev, était également inculpé. Quant à mon adjoint, responsable des questions commerciales et qui avait effectué les versements, il n'était pas inquiété.

Je parvins à toucher divers fonctionnaires du tribunal et j'essayai de leur faire abandonner les poursuites. Ils admettaient bien qu'elles ne semblaient pas justifiées, mais il n'en demeurait pas moins que l'accusation émanait du cabinet de Tevosian lui-même et que ce dernier était non seulement un Commissaire du Peuple, mais, ce qui était plus important encore, un astre en pleine ascension au ciel stalinien. Il était donc impossible d'arrêter la marche de la « justice ». Je ne pouvais échapper au procès en cours. Chacun prenait l'affaire au sérieux. Un citoyen accusé par un autre citoyen pouvait espérer que les tribunaux soviétiques le jugeraient impartialement, mais lorsque c'était le Gouvernement qui s'en prenait à un simple particulier, le pauvre homme n'avait que des chances minimes de s'en tirer. L'appareil judiciaire soviétique avait essentiellement pour mission et pour devoir, non de rendre une justice idéale et abstraite, mais de « défendre la dictature du prolétariat », autrement dit, d'assurer la défense du régime.

Je fus d'abord soumis à un grand nombre d'interrogatoires au cours desquels on s'efforça de m'amener à plaider coupable.

— Ne sois donc pas stupide, camarade Kravchenko, me dit un des fonctionnaires du N.K.V.D. qui instruisait mon affaire. Évite le procès en reconnaissant tes torts. Tu t'en tireras ainsi à bien meilleur compte.

— Mais comment voudrais-tu que je reconnaisse un crime dont j'ignorais jusqu'à l'existence ? Je ne suis nullement disposé à passer pour un criminel simplement à l'occasion

de quelques chinoiseries administratives. Les sommes versées l'ont été avec l'approbation officielle et dûment signée du *Glavtrubostal*.

Je n'aurais pas cru que, dans un cas semblable, l'enquête serait menée par le N.K.V.D., car l'affaire n'avait aucun caractère politique ; mais ne faut s'étonner de rien avec un Parti qui, non content de faire les lois, se charge en outre de les appliquer.

— Dans ces conditions, le procès aura lieu !

Quatre jours avant la date fixée pour le procès, je demandai au Collège d'État des Avocats de me procurer un défenseur. Il n'y a pas, dans notre pays, de barreau indépendant à qui l'on puisse faire directement appel. On s'adresse au Collège le plus voisin qui vous impose un avocat dont on verse les honoraires au Collège lui-même. Les appointements mensuels de l'avocat étant dérisoires, l'usage est de le récompenser en sous-main – à condition qu'il s'y prête et en prenant bien soin que nul ne le sache.

J'eus d'abord affaire à une femme qui, bâillant d'ennui sous mon nez, écouta mon histoire dont elle comprit peut-être la moitié.

— Petrov, cria-t-elle à l'adresse d'un individu noyé sous la paperasse qui se trouvait à l'autre extrémité de la pièce, article 119, l'affaire passe dans quatre jours. Peux-tu t'en charger ?

— Non, je suis trop occupé, répondit Petrov sur le même ton.

— Bon ! Je vais chercher quelqu'un d'autre, dit-elle.

Mon premier entretien avec l'avocat qu'elle finit par me désigner n'eut pas précisément pour effet de me remonter le moral.

C'était un petit homme assez convenable, aux yeux fatigués et aux joues creuses. Il se montra d'abord humble et plein de sympathie, mais lorsqu'il sut que l'accusation dont j'étais l'objet émanait de Tevosian, l'expression de son visage passa de la sympathie au désespoir. Un avocat soviétique, s'il veut éviter des ennuis, doit faire passer les intérêts du Parti et de l'État avant ceux de son client. Mon pauvre petit défenseur, apeuré, ne se souciait guère de tenir tête à un Commissaire du Peuple et il était d'ailleurs bien décidé à ne pas jouer un jeu aussi dangereux.

Le Tribunal du Peuple siégeait dans une pièce mal tenue et mal aérée, au second étage d'un immeuble qui avait dû être autrefois une école. Là où elle ne s'écaillait pas, la peinture jaune vif des murs était couverte de chiures de mouche. Tout autour de la salle étaient accrochés des portraits de Staline et des autres notabilités du régime. Flanqués de nos avocats respectifs, nous attendions, Matveyev et moi, en compagnie d'une vingtaine de personnes que l'on allait juger en même temps que nous.

— Le tribunal ! Debout ! glapit un fonctionnaire d'une voix aiguë.

Nous nous levâmes et vîmes deux hommes et une femme entrer par une porte du fond et s'asseoir sur une estrade, devant une table drapée de rouge.

Pendant des heures, j'assistai au défilé d'autres procès. Le président du tribunal est un magistrat véritable et c'est surtout lui qui procède à l'interrogatoire ; ses deux assesseurs sont des « représentants du Peuple », analogues aux membres du jury dans les pays anglo-saxons. Ce jour-là, les représentants du Peuple étaient un jeune ouvrier, ému et flatté de l'honneur qui lui était fait, et une femme d'un certain âge que je supposai secrétaire dans quelque bureau. Ils n'ouvrirent la bouche ni l'un ni l'autre.

Le président du tribunal posait les questions aux inculpés, le procureur et les avocats de la défense prenaient ensuite la parole en termes véhéments – car l'éloquence véhémente est de tradition dans les tribunaux soviétiques – puis les trois juges se retiraient pour délibérer. Ils réapparaissaient quelques minutes plus tard et rendaient leur jugement.

Mon interrogatoire et celui de Matveyev ne différèrent en rien de ceux auxquels nous avions été antérieurement soumis. Jusqu'alors, je m'étais refusé à croire que l'on pourrait m'emprisonner sous un prétexte aussi futile. Mais au fur et à mesure que mon procès se déroulait, je me sentais gagné par le désespoir. Théoriquement, j'avais « dilapidé les fonds du Gouvernement ». Le Commissariat l'affirmait et l'affaire, par conséquent, était dans le sac.

Lorsque le juge eut fini de m'interroger, j'eus l'impression que les murs de la prison venaient de se refermer sur moi. Vint alors le tour du procureur. C'était un gros homme à l'épaisse tignasse noire, qui semblait mécontent de me voir bien habillé, comme si j'avais été responsable du fait qu'il lui fallait vivre, lui et les siens, avec 600 roubles par mois.

— Combien gagnais-tu à Kemerovo ? me demanda-t-il à un moment donné.

— Environ 2500 roubles par mois, en moyenne ; parfois davantage.

Il se mit à hocher de la tête comme s'il venait d'achever une démonstration importante et regarda les juges de façon significative.

— Et combien gagnes-tu maintenant ?

— Trois, quatre, ou même cinq mille roubles. Cela dépend.

Le procureur recommença à branler du chef d'un air entendu et fit une moue accusatrice pleine d'ironie. Il suivait quelque raisonnement obscur qui, à ce que je devinai, tenait davantage à son amertume de se sentir si pauvre, qu'au procès en cours.

— Vous voyez, camarades juges, s'écria-t-il, sur quel pied vit l'accusé !

— Mais quel rapport cela peut-il avoir avec l'accusation qui pèse sur moi ? demandai-je sans plus pouvoir me retenir.

— L'accusé est prié de ne pas interrompre ! fit sévèrement le président. C'est le Commissariat du Peuple qui a porté plainte, ainsi que l'a rappelé le Procureur, et nous avons plus confiance en lui qu'en toi.

Le réquisitoire du procureur fut sonore et vigoureux. Il gesticulait dans tous les sens. Il alla chercher dans la littérature et dans les discours des dirigeants du Parti de quoi brosser un sombre tableau de ces deux « monstres » qui avaient « gaspillé l'argent du Peuple ». Celui qui n'aurait pas été au courant des faits aurait pu croire que le pauvre Matveyev et moi-même avions escroqué des millions et commis quelque meurtre. Le procureur demanda pour nous une peine de trois ans et demi de prison. Pourquoi trois ans et demi et non cinq, et pourquoi pas la mort ? C'est ce qu'il se garda bien d'expliquer. J'avais absolument l'impression de vivre un cauchemar et je me demandais quand j'allais enfin me réveiller.

Pour un membre du Parti – ce qu'il était –, mon avocat prononça en ma faveur une plaidoirie véritablement héroïque, mais on sentait qu'il se considérait comme battu d'avance et qu'il ne me défendait que pour la forme. Il ne contesta pas ma culpabilité, car il y croyait lui-même, mais il demanda pour moi l'indulgence du tribunal en invoquant la pureté de mes intentions.

Les juges se retirèrent. Ils revinrent dix minutes après et me condamnèrent à deux ans de prison, en m'accordant toutefois le droit de faire appel dans les sept jours. J'étais donc convaincu d'avoir commis un « crime » parce que quelque fonctionnaire dans quelque bureau du *Glavtrubostal,* à Moscou, en compulsant ses paperasses, en avait décidé ainsi. Un Commissaire quelconque avait signé un papier placé sur son bureau par un subalterne zélé ; après quoi, la comédie s'était déroulée à peu près automatiquement. Je sais que ce que je raconte là paraît grotesque, mais c'est pourtant ainsi que les choses se passèrent. Le président du tribunal et le procureur étaient, avant tout, des membres du Parti. Ils avaient à se prononcer dans une affaire soulevée non seulement par un Commissaire, mais par un

membre du Comité Central du Parti. Dans ces conditions, comment la justice aurait-elle pu triompher?

Je fis immédiatement appel, ce qui eut pour résultat de suspendre mon arrestation. Plusieurs fois, à des intervalles de quelques mois, je fus appelé devant divers fonctionnaires judiciaires qui m'interrogeaient abondamment, et enfin, dans les premiers jours du printemps 1941, le tribunal principal de la ville se réunit pour me juger. De nouveau, je refusai de plaider coupable. La Cour se retira pour délibérer et reparut une demi-heure plus tard. Aux termes de sa sentence, ma peine était réduite à une année de « travail obligatoire à effectuer dans l'entreprise qui m'employait ».

Il s'agit là d'une invention judiciaire unique chez les Soviets. Le condamné continue à travailler et à vivre librement, mais on lui retient 10 à 20 % de ses appointements au profit du N.K.V.D. La retenue que l'on m'infligea était de 10 %. Grâce à ce système étrange, des dizaines de milliers de Russes sont contraints de verser une partie de leurs gains à la police secrète en punition de leurs méfaits.

Le service de la comptabilité de mon usine fut avisé de mon nouveau statut. Depuis ce moment-là jusqu'au jour où la Cour Suprême cassa le jugement qui m'avait condamné, on déduisit chaque mois 10 % de mes appointements et de mes *bonis* et on les versa à la caisse du N.K.V.D.

Négligeant la chronologie, je vais dire tout de suite comment se termina ma carrière de « criminel ». Je fis immédiatement appel devant la plus haute juridiction du pays, mais avant qu'elle eût eu le temps de s'occuper de moi, la guerre avait éclaté, les Nazis bombardaient Moscou et on avait évacué la Cour dans l'Oural. Au cours du transfert, les archives furent en partie détruites et on ne put jamais retrouver l'appel que j'avais interjeté.

Pendant que j'étais dans l'Armée Rouge, où je servais comme capitaine dans une formation du Génie et comme Commissaire Politiqué, Irina continua de s'occuper de mon affaire. Je n'attachais pas beaucoup d'importance à la retenue de 10 %, mais j'en attachais énormément à voir ma condamnation disparaître de mon dossier. Peu de temps après ma libération du service militaire, dans les premiers mois de 1942, la Cour Suprême révisa l'affaire Kravchenko. Elle cassa les jugements des cours subalternes, proclama ma complète innocence et l'affaire fut enterrée.

Si je n'avais pas réussi à me faire enfin acquitter, il est probable que je n'aurais jamais été admis à travailler au Conseil des Commissaires du Peuple *(Sovnarkom)* et il est certain que l'on ne m'eût jamais permis de quitter le pays. L'animosité dont j'avais été l'objet et qui avait donné naissance aux accusations portées contre moi était depuis longtemps oubliée. Je rencontrai un jour Golovanenko dans les bureaux du *Glavtrubostal* : c'est à peine s'il se souvenait de m'en avoir voulu naguère. Mais la malveillance, une fois déchaînée, avait continué d'agir, mue par sa propre force d'inertie, et il s'en fallut de peu qu'elle ne brisât ma vie.

LA GUERRE INATTENDUE

Le 22 juin 1941, au matin, les villes et les aérodromes soviétiques subissaient leurs premiers bombardements et les armées soviétiques, prises de panique, se retiraient sur un vaste front devant les divisions blindées des Nazis. Les journaux du monde entier annonçaient en gros caractères l'invasion soudaine de la Russie par l'Allemagne. Ce matin-là, dès avant l'aube, la police secrète se mit à cueillir les « indésirables » par dizaines de mille dans le pays tout entier.

J'ignorais tout, pour ma part, de la catastrophe qui venait de s'abattre sur deux cents millions de mes compatriotes. À l'usine, où j'arrivai de bonne heure, nul n'était plus renseigné que moi. La veille encore, les communiqués de guerre rendaient compte avec complaisance des exploits militaires d'Hitler et de l'écrasement de ses ennemis, ces « chacals de capitalistes », ces « ploutocrates de guerre ».

Au cours des derniers mois, la propagande officielle n'avait pas varié d'une ligne. Elle s'était gardée de témoigner la moindre sympathie aux nations vaincues par les Nazis et de formuler le plus léger blâme à l'adresse des envahisseurs hitlériens. Des millions de Russes éprouvaient une pitié profonde pour les victimes de la fureur nazie, mais il leur était interdit de manifester leurs sentiments. Très peu de jours avant ce matin fatal, je m'étais entretenu avec des représentants allemands à la Section d'Importation des Machines du Commissariat au Commerce Extérieur. Nous avions réglé diverses questions techniques relatives à la livraison de soudeuses électriques par l'Allemagne à l'Union Soviétique.

Le 20 juin, deux jours avant l'invasion allemande, j'avais prononcé dans un meeting politique d'ouvriers et d'employés une allocation sur la « guerre impérialiste ». Ce que j'en disais était conforme à la doctrine officielle. L'Allemagne, disais-je, en dépit de ses grandes victoires, n'en souhaitait pas moins de conclure la paix, mais les impérialistes anglais, soutenus par la finance américaine, voulaient absolument faire durer la guerre.

Je ne savais pas – et nul ne le savait, en dehors de ceux qui touchaient de très près au Kremlin – que, dès le mois de janvier, le Département d'État de Washington avait averti notre ambassadeur, Constantin Cumansky, qu'Hitler se préparait à attaquer la Russie. Cinq semaines plus tard, Mr. Sumner Welles avait renouvelé cet avertissement et les Anglais s'étaient exprimés dans le même sens. Mais l'on ne tint aucun compte de ces malices capitalistes qui n'avaient d'autre but que de porter atteinte à la merveilleuse amitié garantie par le pacte entre Hitler et Staline.

Des agents soviétiques en Allemagne avaient également prévenu leurs chefs d'avoir à se tenir sur leurs gardes. Ils annonçaient que des mouvements de troupes significatifs s'effectuaient en direction de notre frontière et que leur importance ne permettait pas de les considérer comme de simples opérations de police. Du fait que je connaissais un grand nombre de fonctionnaires appartenant aux Commissariats et aux usines fabriquant du matériel destiné à la machine de guerre nazie, je rencontrais souvent des agents commerciaux récemment rentrés de Berlin. Ils étaient tous au courant des intentions d'Hitler. Des Allemands leur avaient déclaré franchement, à l'occasion, qu'un conflit était inévitable. Mais Staline et son entourage ne voulaient rien entendre, ne voyant dans ces propos que des racontars destinés à jeter le trouble dans les relations des Soviets avec le Führer. Ils étaient hypnotisés par leur propre propagande. La collaboration entre les Soviets et les Nazis était une idylle sans nuages : voilà tout ce que l'on permettait à la masse des Russes de savoir. En douter eût été douter de l'infaillibilité de Staline. Le simple fait de

laisser entendre qu'il n'était pas impossible, après tout, que l'Allemagne en vînt un jour à trahir la confiance que notre chef avait mise en elle, eût été considéré comme un acte contre-révolutionnaire, et c'eût été ni plus ni moins vouloir se faire arrêter que d'exprimer ouvertement sa sympathie pour les victimes de la peste brune.

C'est ainsi que débuta cette journée historique, sans que rien vînt en changer tout d'abord le cours habituel. L'usine était en plein travail lorsqu'on nous annonça qu'une pause allait avoir lieu pour nous permettre d'entendre à la radio une importante communication du Commissaire Molotov. Le caractère exceptionnel de l'événement nous remplit tous d'appréhension. Nous nous demandions ce que le Commissaire pouvait bien avoir à nous dire, mais nul d'entre nous n'avait deviné l'affreuse vérité.

Molotov, en bégayant, se mit à parler d'une voix larmoyante. Ses paroles nous frappèrent tous de stupeur. Quelle conclusion devions-nous tirer de cette communication sensationnelle ? – Que le *Führer,* puissant et faux, lâche et stupide, avait lancé son fameux *Blitz* sur le pays qui, depuis près de deux ans, s'était, privé pour l'aider à asservir l'Europe, du ravitaillement, du combustible, des métaux, du pétrole et des munitions dont il avait lui-même le plus grand besoin. Nous avions rempli scrupuleusement nos obligations. Non seulement nous avions fourni aux Nazis des produits de toutes sortes, mais nous les avions aidés de notre propagande et de notre action diplomatique. Leur perfidie nous tenait lieu de récompense.

Quelques heures plus tard, un orateur du Parti arriva. À l'heure du repas, tout le personnel fut réuni. J'étais assis sur l'estrade en compagnie de notre directeur, Manturov, et de Yegorov, chef du Comité du Parti de l'usine. J'observais les visages las et soucieux de nos ouvriers tandis que l'orateur stigmatisait la trahison du dictateur allemand et vantait l'honnêteté du nôtre. On y lisait de la colère, de la consternation et de la fatigue ; on y lisait aussi de la surprise et de la douleur. Des femmes pleuraient.

Manturov et Yegorov firent l'un et l'autre des discours dans lesquels ils répétèrent, sans conviction et avec une sorte de gêne, de nouveaux, d'étranges slogans. Nous n'avions pas encore l'habitude d'entendre parler des « pays démocratiques » sans sourire ironiquement, ou vitupérer les Allemands qui, hier encore, étaient les victimes des fauteurs de guerre impérialistes. Il nous paraissait fantastique d'entendre tout à coup donner à l'Angleterre et la France le nom d'alliés luttant pour une même cause, alors que depuis si longtemps on nous avait habitués à les considérer comme les pires ennemis de notre pays.

Abasourdis par la nouvelle, les ouvriers applaudirent sans enthousiasme aux endroits voulus, puis chacun retourna à sa machine, à son bureau ou à sa planche à dessin. Tout le jour nous travaillâmes comme d'habitude. Pourtant, il est probable que l'annonce de cette guerre réveilla plus d'un esprit de sa longue léthargie. C'est ainsi que Serge Golovlyov, ingénieur électricien et membre du Parti, vint me trouver après le meeting :

— Alors, maintenant, c'est notre tour ? me dit-il. C'est une rude existence que nous menons depuis des années, Victor Andreïevitch. La guerre, la révolution, la destruction, les plans quinquennaux, la faim, les *purges* – et maintenant voilà que la guerre recommence ! Quand donc pourrons-nous enfin vivre comme tout le monde ?

— Il va falloir travailler, travailler encore, camarade Golovlyov, lui répondis-je, il n'y a pas autre chose à faire.

— Évidemment. Il va falloir travailler et se battre. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser…

— Tu ferais mieux de retourner à ton travail, lui dis-je d'un air dégagé – car on ne sait jamais à qui l'on a affaire. Nous reparlerons de tout cela une autre fois.

J'étais dans mon bureau, cette même après-midi, lorsqu'on vint m'informer que le chef d'atelier Vadim Alexandrovich Smolyaninov était absent et qu'on n'arrivait pas à le joindre au téléphone. Je pris l'appareil et composai son numéro :

— Suis-je en communication avec l'appartement du camarade Smolyaninov ? demandai-je.

— L'*ancien* appartement de Smolyaninov, me répondit-on sèchement.

— Ayez l'obligeance de prier Vadim Alexandrovich de venir à l'appareil.

— Qui êtes-vous ?

— L'ingénieur en chef adjoint de l'usine où il travaille.

— Il n'est pas ici et n'y reviendra pas.

— Qui êtes-vous ? Je vous parle à titre officiel.

— Moi aussi. Je suis un fonctionnaire du N.K.V.D.

Je laissai retomber l'appareil. Ainsi, on venait d'arrêter mon ami Smolyaninov ! Quelle fin tragique à une grande carrière révolutionnaire ! Ingénieur expérimenté et d'excellente formation, Smolyaninov avait joué un rôle actif pendant la Révolution et il était devenu le secrétaire particulier de Lénine. Par la suite, il avait été nommé chef de bureau au Conseil des Commissaires du Peuple, chef de la Construction du *Magnitostroï,* président d'une mission commerciale soviétique aux États-Unis et directeur du *Gipromez,* Institut métallurgique de première importance. En un mot, il avait été une personnalité marquante du régime des Soviets.

Au cours de la grande *purge,* Smolyaninov avait été expulsé du Parti et réduit à occuper les fonctions de contremaître en second dans notre usine. Un peu plus tard, l'ancien secrétaire de Lénine avait été nommé contremaître titulaire, puis chef d'atelier, et on l'avait récemment réintégré dans le Parti. Son fils unique, sergent dans l'Armée Rouge, était sur le front. Tel était l'homme qu'on venait d'arrêter.

Des victimes de l'impitoyable terreur qui sévit pendant la guerre, il ne fut que la première dont j'entendis parler. Dans les jours qui suivirent, des dizaines d'autres hommes qui faisaient partie de mon entourage disparurent également. Depuis longtemps déjà, un ami que je possédais au N.K.V.D. m'avait averti qu'en cas de guerre tous les « éléments dangereux » seraient mis dans l'impossibilité de nuire. Dans chaque village, dans chaque ville, d'interminables listes noires étaient prêtes : des centaines de milliers de citoyens seraient privés de leur liberté. Cet ami n'avait nullement exagéré. La « liquidation » des ennemis de l'intérieur fût même, pour dire la vérité, la seule manifestation de l'effort de guerre qui, pendant cette première et terrible phase de la lutte, fut conduite rapidement et efficacement. Les plans compliqués de cette « purge de l'arrière » avaient été dressés d'avance sur l'ordre de Staline lui-même.

Plusieurs années après, alors que je me trouvais en Amérique, je fus stupéfait d'entendre affirmer qu'il n'y avait pas de « cinquième colonne » en Russie « parce que les *purges* avaient supprimé d'avance tous les *traîtres* ». Des Américains intelligents partageaient cette opinion absurde, grotesque. Je la retrouvai dans un ouvrage médiocre de l'ancien ambassadeur Joseph Davies et dans les écrits de divers auteurs qui passent pour experts en la matière, bien qu'ils soient totalement ignorants de la politique suivie par Staline et son régime. Le succès de cette propagande enfantine, manifestement exportée par Moscou, me frappa d'étonnement.

Je dis que cette propagande était « exportée » par Moscou parce que, en Russie même, le gouvernement tenait un tout autre langage. Il prétendait, au contraire, que la « cinquième colonne » sévissait dans notre pays. Dès le premier jour de la guerre, la presse, la radio et les orateurs officiels demandèrent la tête des innombrables ennemis de l'intérieur qui

espionnaient, désorganisaient, sabotaient, répandaient des bruits alarmants, en un mot des agents fascistes. Et le N.K.V.D. procéda à des arrestations et à des exécutions massives. Dans la période initiale, tout au moins, nous eûmes l'impression bien nette que le Kremlin ne tremblait pas moins devant ses propres sujets que devant l'envahisseur.

La vérité, c'est que, si nous n'avions pas de « cinquième colonne » composée de germanophiles ou de traîtres, en revanche les patriotes qui haïssaient le despotisme de Staline et ses atrocités, se comptaient par millions. À cet égard, les appréhensions de la clique au pouvoir étaient donc justifiées.

La sauvagerie avec laquelle on avait procédé à la collectivisation des terres, la famine de 1931-33, voulue par le Gouvernement, et les effroyables cruautés des années de *purge,* avaient laissé dans le pays des cicatrices profondes. Il n'y avait pour ainsi dire pas de famille dans laquelle l'offensive déclenchée par le régime contre les masses n'eût pas fait de victimes. Ce n'était pas notre loyalisme à l'égard de la Russie qui préoccupait Staline et ses complices, mais bien notre loyalisme vis-à-vis d'eux-mêmes. Peut-être, dans leurs cauchemars, s'imaginaient-ils voir vingt millions d'esclaves qui renversaient les murs de leur prison et les barbelés des camps de concentration et qui, fous de haine, assoiffés de vengeance, déferlaient sur le pays comme un flot dévastateur ?

Quoi qu'il en soit, le premier souci du Gouvernement fut d'écraser toute opposition éventuelle. Ce souci l'emportait sur celui d'organiser militairement la défense du pays. Les citoyens soviétiques d'origine allemande, quelque lointaine que fût cette origine, furent presque tous arrêtés. Toute la population de la république allemande de la Volga, qui comptait près de 500 000 âmes, fut chassée de la région qu'elle habitait depuis l'époque de la grande Catherine et dispersée en Sibérie et dans les provinces reculées de l'Est. Puis vint le tour des Polonais et des Baltes qui n'avaient pas été inquiétés avant la guerre. Les prisons et les camps de travail forcé firent des millions de recrues. Nos maîtres se conduisaient comme une horde de loups affolés par la terreur.

Peu de temps après le début des hostilités, on institua à Moscou des tribunaux militaires, et c'est le camarade Vasnev, ancien président du Tribunal Municipal, qui fut chargé de les présider. On vit alors se multiplier rapidement, dans la capitale et ses faubourgs, des succursales de cette nouvelle institution terroriste. Il en fut de même dans toutes les autres villes. La vie de la nation tout entière était soumise au bon plaisir de cette organisation armée de pouvoirs extraordinaires, qui avait le droit d'arrêter, de juger secrètement et de condamner à mort. Il y avait des tribunaux de toutes sortes : tribunaux spéciaux pour les chemins de fer, la batellerie, l'armée – et tous étaient chargés, sous le contrôle des spécialistes du N.K.V.D., de la noble mission de supprimer les mécontents. La panique régnait vraiment chez nos maîtres.

Douze jours après le début de l'invasion, Staline lui-même précisa les attributions de ces nouveaux organismes ; leur but n'était pas de se substituer aux moyens de surveillance et de suppression habituellement employés, mais d'en augmenter les pouvoirs.

« Nous devons mener une lutte impitoyable contre tous ceux qui cherchent à désorganiser l'arrière, à répandre la panique, à propager de fausses nouvelles, contre les déserteurs et les lâches. Tous ceux, quels qu'ils soient, qui compromettent de la sorte la défense du pays, devront être immédiatement déférés aux tribunaux militaires. »

Comment se faisait-il donc que l'on manifestât cette crainte fébrile des « ennemis de l'arrière » dans un pays que l'inquisition et les *purges* venaient précisément d'« unifier » et que l'on affirmait absolument « monolithique » ?

Les menaces mêmes de Staline, qui évoquaient l'image d'un pays où tous les citoyens auraient été des traîtres et des lâches, n'étaient-elles pas elles-mêmes de nature à provoquer la panique ? On avait l'impression que les ennemis de l'intérieur étaient trop nombreux pour que quelques centaines de milliers de policiers du N.K.V.D. pussent en venir à bout et c'était la raison pour laquelle on avait créé de nouveaux tribunaux. Mais comment expliquer une situation pareille dans un pays qui entonnait des hymnes à la louange de la « vie heureuse » et de la resplendissante Constitution Stalinienne ?

Seuls, peut-être, les Davies et les Duranty pourraient répondre à ces questions. Pour ma part, il me suffisait d'écouter les menaces de Staline, lentement proférées de sa voix gutturale à l'accent géorgien, pour comprendre qu'elles ne pouvaient pas s'adresser à une nation dont on avait noyé les traîtres dans des fleuves de sang.

Au cours des six premiers mois de la guerre, à Moscou seulement, des milliers de citoyens furent condamnés à mort par les cours martiales. Le moindre mot trahissant chez son auteur l'inquiétude ou la détresse suffisait à le faire traduire devant les tribunaux militaires. Il y avait des milliers d'espions dans les queues qui s'allongeaient aux portes des boulangeries et des autres boutiques ; on en trouvait sur les marchés, dans les magasins, dans les théâtres, dans les tramways et dans les gares, observant de tous leurs yeux, écoutant de toutes leurs oreilles et cherchant à surprendre la plus légère manifestation de défaitisme. Chaque immeuble possédait un Comité qui surveillait les locataires et tout domestique espionnait ses maîtres. C'était au point qu'on n'osait même pas dire qu'on avait faim, tant on craignait qu'on vous accusât de mettre en doute la sagesse de Staline ou de sous-estimer les difficultés nées de la guerre.

Dans les milieux communistes de Moscou, personne n'ignorait qu'au fur et à mesure de l'avance ennemie, on procédait à l'exécution sommaire de milliers de prisonniers des deux sexes qui croupissaient depuis des années dans les prisons ou les camps de travail forcé : prisonniers politiques de gauche les plus en vue, socialistes, boukharinistes, sociaux-révolutionnaires, anarchistes, ex-communistes, etc. C'étaient eux que le Kremlin redoutait le plus, au cas où la révolution viendrait à éclater, car ils seraient bien capables de prendre le commandement des masses révoltées. Toujours ce cauchemar des vingt millions d'esclaves rompant leurs chaînes !

Tout le monde savait aussi qu'on profitait des opérations de mobilisation pour supprimer ceux qui manquaient de confiance dans le régime soviétique. Les dossiers du N.K.V.D. avaient été minutieusement explorés et les bureaux de recrutement de chaque quartier avaient en mains des listes de suspects. Ceux dont on voulait se débarrasser étaient promptement mobilisés et on les expédiait aussitôt – presque sans instruction – dans les secteurs les plus dangereux du front. C'était une espèce de *purge* qui n'en avait pas l'air.

Rien ne saurait donner une idée de la terreur qui sévissait alors dans toute la Russie. C'était comme une guerre intérieure qu'on aurait menée parallèlement à la guerre extérieure et l'on pouvait y voir une des manifestations de la méfiance profonde que les gens du Kremlin, tremblants de peur, éprouvaient à l'égard du peuple russe. Cette méfiance se manifesta d'une autre manière encore : du jour au lendemain, la plupart des slogans « socialistes » dont on nous avait tant rebattu les oreilles depuis vingt-quatre ans que nous souffrions, disparurent comme par enchantement. Après avoir cherché, pendant un quart de siècle, à nous convertir à la doctrine communiste, le Gouvernement y renonçait soudain à l'heure du danger et n'hésitait pas à recourir aux appels traditionnels au patriotisme, à l'amour du sol natal et même à la religion. On ne nous invitait pas à défendre la terre d'élection du « socialisme », mais le sol russe, la patrie slave et le Dieu orthodoxe !

Il est difficile d'imaginer répudiation plus complète des idées parmi lesquelles nous avions vécu. Le socialisme ? Le collectivisme ? La société sans classes ? La révolution mondiale ? – Plus les Allemands nous arrachaient de territoire et moins on nous parlait de ces idées au nom desquelles le pays avait tant souffert. Bien plus tard seulement, quand le flot envahisseur fut endigué, on vit réapparaître les slogans soviétiques d'avant l'invasion. On ne pouvait douter, cependant, que des millions de Russes conservaient encore leur foi dans le système social et la pensée soviétiques, mais cette foi, à ce qu'il semblait, leurs maîtres du Kremlin ne la partageaient pas !

*
* *

Mais je reviens au premier jour de guerre.

Ce soir-là, dans le bureau du directeur, je trouvai, outre Manturov lui-même, Yegorov et le directeur d'une autre usine, Larionov. On parla de la guerre. Impatients d'avoir des nouvelles, nous avions ouvert la radio. Soudain, au beau milieu d'une musique martiale, une voix se fit entendre. Dans un russe très pur, elle disait ceci :

« *Citoyens de Russie ! Peuple russe ! Écoutez, écoutez ! Le Grand Quartier Général des armées allemandes vous parle !* »

Nous échangeâmes des regards inquiets.

— Nous ferions peut-être mieux de ne pas écouter cette canaille, fit Manturov.

— On l'em… ! Mais écoutons tout de même ce que le salaud peut avoir à dire ! décida Yegurov.

« *Voilà vingt-quatre ans que vous vivez dans la crainte et que vous avez faim,* continua la voix. *On vous avait promis une existence d'hommes libres et l'on a fait de vous des esclaves. On vous avait promis du pain et c'est à la famine qu'on vous a réduits. Vous êtes des esclaves, vous ne jouissez d'aucun des droits de l'Homme. Vous mourez chaque jour par millions dans des camps de concentration et dans les steppes glacés de la Sibérie. Vous n'êtes pas les maîtres de votre pays ni de vos propres existences : Votre maître, c'est Staline. Vous êtes plus maltraités que des galériens. Des millions d'entre vous, en ce moment même, sont enfermés dans des cellules ou dans des camps de travail forcé. Vos maîtres ont détruit votre foi dans l'Église orthodoxe et vous ont obligés à adorer Staline à la place de Dieu. Qu'a-t-on fait de votre droit de parler et d'écrire ?… Mort aux parasites du peuple russe ! Renversez vos tyrans !* »

Venaient ensuite des injures, des slogans antisémites et autres caractéristiques de la propagande allemande.

— En voilà assez ! s'écria Yegurov.

Manturov tourna aussitôt le bouton du poste et un lourd silence tomba dans la pièce… Nous n'osions plus nous regarder en face ; bientôt, nous nous séparâmes, silencieux et gênés…

Une heure plus tard, je revins dans le bureau de Manturov. Je désirais lui demander son avis au sujet du remplacement de Smolyaninov. Comme d'habitude, j'entrai sans frapper. À ma profonde surprise, je trouvai Manturov et Yegorov qui écoutaient de nouveau la radio ennemie. Leur curiosité était au fond assez naturelle : c'était la première fois, depuis plus de vingt ans, qu'on entendait dénoncer à haute voix le régime soviétique au lieu d'entendre ce régime dénoncer les autres.

« *Rendez-vous à nous en tenant ces feuilles à la main,* disait la radio au moment où j'entrai. *Elles vous serviront de laissez-passer. Pourquoi vous battre quand les Allemands*

vous apportent une existence libre au lieu de l'esclavage et de la terreur dans lesquels vous vivez ? »

Manturov ferma la radio en jurant. Non moins surpris que lui par mon arrivée, Yegurov sortit dignement du bureau. Je me mis aussitôt à parler du remplacement de Smolyaninov et d'autres questions urgentes concernant l'usine, mais Manturov me coupa la parole au milieu d'une phrase :

— À propos, camarade Kravchenko, il vaut mieux ne pas dire que nous avons écouté la propagande allemande à la radio. On ne sait jamais, n'est-ce pas ? Comme on dit : « Si tu veux que le Seigneur te protège, protège-toi d'abord ! »

— Je parie que la moitié de Moscou écoute, lui fis-je observer.

— Demain, on n'écoutera plus : on vient de me téléphoner que tous les postes de radio vont être réquisitionnés.

— Réquisitionnés ? Pourquoi donc ?

— Par mesure de sécurité, j'imagine.

C'est en effet ce qui se produisit le lendemain, à Moscou et dans tout le reste du pays. Sous la menace des plus graves sanctions, tous les citoyens se virent obligés de livrer leurs appareils à la police locale. Je croisai des camions entiers remplis de postes, empilés comme du bois de chauffage, qu'on emportait vers des entrepôts. Pendant toute la durée de la guerre, les Russes ne purent écouter d'autres nouvelles que celles que leur communiquaient les haut-parleurs de la radio officielle. Dans d'autres pays, en Allemagne, par exemple, et dans les pays occupés par elle, il était seulement interdit d'écouter les émissions étrangères et ceux-là seuls qui ne se conformaient pas à cette interdiction étaient privés de leurs appareils.

C'est ainsi que débuta la suppression quasi totale de toute information objective. La censure postale ne portait pas seulement sur les lettres venant du front ou qui y allaient, mais sur toute la correspondance civile ordinaire. Les premiers communiqués de guerre se révélèrent si mensongers que bien peu de Russes y ajoutèrent foi par la suite. Rien d'étonnant à ce que les autorités dussent lutter contre les propagateurs de fausses nouvelles, les paniquards : cela montrait simplement qu'on soupçonnait le gouvernement de mensonge.

À l'usine, nous travaillions dans des conditions de plus en plus difficiles. La mobilisation nous privait d'une grande partie de notre main-d'œuvre et, par suite de la désorganisation des transports, les matières premières essentielles nous faisaient défaut. Théoriquement, notre pays avait bénéficié de vingt-deux mois de paix, pendant lesquels il s'était préparé à faire face à la catastrophe, mais en réalité rien n'avait été préparé. Le désordre était partout.

On chuchotait que le flot vainqueur des armées allemandes déferlait en direction de l'Est avec une rapidité vertigineuse, mais personne ne pouvait se résoudre à le croire, tant on nous avait vanté la puissance de la colossale Armée Rouge. Que penser, aussi, de ces positions stratégiques défensives que l'on s'était soi-disant assurées en pénétrant profondément en Pologne, en Roumanie, en Finlande et dans les Pays Baltes ? Que devenaient donc ces fameux avantages que notre longue neutralité nous avait valus, à ce qu'on nous affirmait ?

Les communiqués étaient vides de sens et leur sécheresse ne faisait qu'aggraver l'inquiétude où nous plongeaient déjà les rumeurs qui circulaient. La police empêchait les réfugiés de pénétrer dans la capitale où l'on craignait que leurs récits viennent saper le moral de la population. Ils réussirent néanmoins à s'y introduire en assez grand nombre pour nous donner une idée de l'ampleur du désastre. Les communiqués se gardaient bien de reconnaître franchement nos défaites ; ils parlaient même de « victoires », mais les noms des villes qu'on y mentionnait prouvaient assez que la bataille se rapprochait de nous.

« La nuit dernière, annonça un communiqué publié au début de juillet, des combats ont été livrés en direction de Mourmansk, Dvinsk, Minsk et Lutsk… À Mourmansk, nos troupes ont offert à l'ennemi une résistance opiniâtre et lui ont infligé de lourdes pertes… Au cours des combats qui se sont déroulés à Dvinsk et à Minsk, nous avons détruit des régiments de chars d'élite de l'adversaire. »

Mais le 3 juillet, Staline parlait au micro pour la première fois et une nation pétrifiée d'horreur pouvait entendre la vérité : le massacre s'intensifiait rapidement en direction de la capitale.

« Les armées d'Hitler, déclara Staline, ont réussi à s'emparer de la Lituanie, d'une grande partie de la Russie Blanche, d'une partie de l'Ukraine occidentale. Un grave danger menace notre patrie. »

C'est à peine si nous pouvions en croire nos oreilles.

« Cette guerre, dirigée contre l'oppresseur fasciste, continua Staline, a pour but de porter secours à tous les peuples de l'Europe qui gémissent sous le joug du fascisme allemand. Les peuples d'Europe et d'Amérique sont nos fidèles alliés dans cette guerre… La lutte que nous menons pour la liberté de notre patrie se confond avec celle que soutiennent les peuples d'Europe et d'Amérique pour sauvegarder leur indépendance et leurs libertés démocratiques… »

C'était la première fois que nous entendions Staline prononcer les mots de « liberté » et de « démocratie », pris dans leur signification d'autrefois, sans les accompagner de commentaires sarcastiques. Le monde nous semblait renversé ; voilà que le salut de notre régime bolchevik dépendait tout à coup de la victoire des « démocraties dégénérées » et que les plus grands pays capitalistes du monde s'engageaient à apporter toute l'aide possible à l'Union Soviétique ! Dans bien des cœurs russes, un vieux rêve de liberté se prit soudain à revivre. Il avait fallu une terrible guerre pour accomplir ce miracle, mais nous allions enfin cesser d'être séparés du restant du monde !

« Frères et sœurs, mes amis, c'est à vous que je m'adresse ! » s'était écrié Staline. C'était encore la première fois, en seize années de dictature, qu'il nous parlait ainsi. À l'usine, un de mes amis, à qui l'excitation du moment avait rendu quelque audace, me dit à voix basse : « Il faut que le patron soit rudement empoisonné, pour qu'il nous traite de frères et de sœurs ! »

Nous n'arrivions pas à comprendre les raisons de nos défaites. Depuis vingt ans, sous prétexte de nous préparer à la guerre, on nous faisait mourir de faim, on nous torturait, on nous asservissait… Nos chefs s'étaient constamment vantés de la supériorité des Soviets dans le domaine des effectifs et de l'armement. – Et maintenant, on nous expliquait que la déroute de nos armées était due au manque de canons, d'avions et de munitions ! Trois plans quinquennaux successifs avaient été menés à bien et, pour assurer le « succès » de chacun d'eux, nous avions dû tout sacrifier à l'industrie de guerre, nous priver de nourriture, de vêtements et de toutes les commodités de l'existence. Or, voilà que, dès la première épreuve de force, notre pays de deux cents millions d'habitants n'avait à opposer aux divisions blindées allemandes que des bouteilles remplies d'essence ! Des dizaines de milliers de Russes se faisaient écraser par les chars allemands, parce que, après avoir pendant vingt ans consacré le meilleur de notre activité à notre production de guerre, nous n'avions même pas de canons antichars ! C'est fort bien de renoncer au beurre pour avoir des canons, mais nous n'avions, pour notre part, ni canons ni beurre !

Des échecs soviétiques, on ne pouvait fournir aucune explication raisonnable, rien qui pût atténuer un peu notre humiliation. La Pologne avait été attaquée à l'improviste, puis poignardée dans le dos par son voisin de l'Est ; la France était une nation moins nombreuse et

moins forte que son agresseur. Mais pourquoi notre prodigieuse Russie, deux ans après le début du conflit et alors qu'elle disposait de tous les avantages du nombre, du temps et de la concentration des forces – pourquoi notre Russie devait-elle se comporter comme un petit pays arriéré qui aurait oublié de se tenir sur ses gardes ? Si notre pays n'avait pas été plus grand que la France, l'ennemi aurait pu nous écraser quatre fois pendant les quatre premiers mois de la guerre. Si notre pays échappa finalement à l'extermination, il ne le dut qu'à l'immensité de son territoire, à ses ressources illimitées en hommes, à l'héroïsme et à l'esprit de sacrifice incroyables du peuple russe, à l'arrière comme au front, et à la possibilité de transférer ailleurs les usines évacuées. C'est ainsi qu'une vaste et coûteuse retraite fut rendue possible et qu'on put rassembler les éléments d'une contre-offensive. Le régime réussit à éveiller, puis à utiliser, le sentiment national profond et le patriotisme de notre peuple. Plus tard, d'ailleurs, après Stalingrad, les armes et les approvisionnements américains commencèrent à nous arriver en masse.

La mobilisation s'effectua dans la hâte, la fièvre et la confusion. On expédiait des réservistes au front sans même leur donner le temps de faire leurs adieux à leurs familles. On prenait des ouvriers dans les usines et on les jetait presque aussitôt dans la mêlée. Et tout cela bien que nous eussions une des armées permanentes les plus importantes du monde, une armée à qui ne manquait même pas l'expérience, acquise lors de l'invasion des pays voisins et de la guerre spectaculaire contre la Finlande. Le Gouvernement fut à ce point pris au dépourvu, qu'il n'avait pas assez de vêtements pour habiller les hommes. Pendant les premiers mois de la guerre, on vit les officiers eux-mêmes marcher à la mort dans des tenues qui n'avaient rien de réglementaire et sans avoir subi de préparation convenable. Des millions de jeunes soldats pataugeaient dans la boue en souliers de toile et un hiver précoce les trouva vêtus d'uniformes d'été. Je vis des recrues faire l'exercice avec des manches à balai au lieu de fusils. Les bureaux de recrutement fonctionnaient depuis le matin jusqu'à une heure avancée de la soirée, incorporant des hommes de dix-sept à cinquante ans. J'appris plus tard qu'ils n'appliquaient pas la loi en vigueur, mais des instructions secrètes du Comité de la Défense Nationale, instructions qui dataient du commencement de la guerre. Bien entendu, on exempta certaines catégories d'ouvriers indispensables et aussi, au début, les hommes qui avaient à leur charge au moins deux personnes incapables de travailler. À ces exceptions près, toutefois, la mobilisation fut brutale, impitoyable. L'examen médical des recrues ne durait pas plus de deux ou trois minutes. Je vis déclarer « bons pour le service » des borgnes, des boiteux, des tuberculeux, des cardiaques, des hommes atteints d'un ulcère à l'estomac et des barbons quinquagénaires, si usés par le travail qu'ils pouvaient à peine se traîner. La proportion des hommes qu'on renonçait à incorporer pour raisons de santé n'atteignait pas plus d'un ou deux pour cent, ce qui permettait aux journaux de vanter le « magnifique état sanitaire » de la population sous le régime soviétique !

Nous n'étions en guerre que depuis quelques semaines, lorsque le Parti décida de créer une armée de citoyens volontaires. Beaucoup d'entre nous interprétèrent cette décision comme un éclatant aveu d'impréparation. Nous nous souvenions des paroles que le Commissaire à la Guerre, Voroshilov, avait prononcées en septembre 1939, alors que la guerre couvait en Europe :

« L'expérience de l'armée tsariste, avait-il déclaré, a amplement démontré qu'une armée de soi-disant volontaires est un instrument très médiocre parce que totalement dépourvu d'entraînement. Or, la preuve a été faite qu'une préparation hâtive en temps de guerre ne peut donner de bons résultats. On envoya jadis sur le front des hommes qui n'avaient pas reçu d'instruction militaire et vous savez tous comment cela finit. »

Voilà pourtant que nous étions en train de faire exactement la même chose ! Et même, nous faisions pire, puisque nous organisions une armée de volontaires dès le commencement du conflit, alors que le régime tsariste n'avait adopté ce procédé que beaucoup plus tard.

« Je crois devoir faire observer, avait dit Voroshilov le même jour, que le développement de l'Armée Rouge et de notre marine est en rapport étroit avec la situation internationale, situation à l'étude de laquelle notre Gouvernement, le Comité Central de notre Parti et le camarade Staline ne cessent de donner leurs soins les plus attentifs. » On se demande quelle pouvait bien être la qualité de ces soins si l'on songe que, quelques semaines seulement après le commencement de l'invasion allemande, « notre Gouvernement, le Comité Central de notre Parti et le camarade Staline », sans honte et sans pitié, envoyaient à une mort certaine des hordes de civils sans aucune préparation militaire ?

Un matin de juillet, je fus appelé au bureau du Comité du Parti de notre usine et Yegorov me demanda d'organiser un meeting ayant pour objet d'inviter le personnel à s'enrôler volontairement. Je le priai instamment de s'en charger lui-même, en sa qualité de chef du Parti de notre entreprise, mais il ne voulut rien entendre :

— Non, non, Victor Andreïevitch, me répondit-il. Une pareille initiative doit venir des masses plutôt que du Parti. Tu as l'oreille des ouvriers. La chose te sera plus facile qu'à moi.

Le meeting commença. J'avais sous les yeux les visages assombris de mes ouvriers. Je leur parlai comme un Russe qui s'adresse à des Russes, évitant de prononcer les mots de Communiste et de Socialiste. J'aimais mon pays, comme ils l'aimaient eux-mêmes. Je savais que le pays n'avait rien à voir avec la bande de forcenés qui nous terrorisaient sous couleur de nous gouverner. Je pus donc plaider en toute honnêteté et de tout mon cœur en faveur d'une milice populaire. J'avais beau détester le régime soviétique, je n'en réussis pas moins à soulever chez mes auditeurs un enthousiasme sincère en leur parlant de l'impérieuse nécessité où nous étions de remporter la victoire et en leur disant la haine farouche que m'inspirait l'envahisseur. Cela suffit à expliquer pourquoi les Russes se battirent si vaillamment et furent finalement vainqueurs. Ils ne se battaient pas pour Staline, mais *malgré* Staline. La clique du Kremlin le savait mieux que personne, comme elle le prouva par ses appels en faveur d'une guerre « patriotique ».

Pour donner l'exemple, je fus le premier à m'inscrire comme volontaire. Des dizaines d'ouvriers, d'employés et de techniciens en firent autant. Pas un seul des dirigeants de l'entreprise ne nous suivit ; sous les regards attentifs du personnel, ils se sentaient visiblement embarrassés, mais ils s'abstinrent néanmoins de se joindre à nous.

Un peu plus tard dans la journée, j'allai voir Manturov et fis semblant de croire qu'il allait s'engager, lui aussi :

— Et alors, Viacheslav Ivanovich, lui dis-je d'un air détaché, quand t'inscris-tu pour le départ ?

Sa figure s'empourpra. Se balançant sur sa chaise, il parcourut de ses petits yeux les murs de la pièce et toussa :

— C'est au Comité du Parti qu'il appartient de décider de mon rôle pendant la Grande Guerre, fit-il enfin. J'ai des responsabilités. Il ne faudra pas tarder à évacuer l'usine.

— Tu devrais t'engager, tout de même, insistai-je. Les ouvriers bavardent. Si le Parti veut te garder ici, il le fera, mais en attendant, pourquoi ne pas t'inscrire ?

Mais Manturov était prudent, et Yegorov aussi. Ils évitèrent soigneusement de s'exposer au feu de l'ennemi et, lorsque la guerre prit fin, ils avaient réussi tous deux à décrocher des titres ronflants et des médailles variées. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, leur en tenir personnellement rigueur. Ils ne faisaient que se conformer aux instructions venues du Kremlin. Staline était

bien décidé à sauver les apparences et à maintenir intacte cette bureaucratie d'où, en dernière analyse, le régime soviétique tirait sa force. Même pendant les mois les plus critiques, les fonctionnaires « indispensables » – et il fallait comprendre parmi eux les troupes spéciales du N.K.V.D. qui constituaient la garde prétorienne du dictateur – furent pour la plupart mis en réserve en vue de l'épreuve finale. Cette épreuve finale n'eut d'ailleurs jamais lieu.

Mon engagement fut annulé par ordre du Comité du District, au grand regret de Manturov et de Yegurov, qui auraient été ravis de me voir expédier sur le front. Ils ne me pardonnèrent jamais de les avoir poussés à s'engager, car toute l'usine avait eu connaissance de ma tentative. Sur le moment, cependant, le fait que Kravchenko et d'autres membres du haut personnel n'avaient pas été autorisés à partir leur permit de sauver la face.

*
* *

La bande de territoire marécageux et désolé dont la conquête, en 1940, avait coûté à la Russie des centaines de milliers de morts, fit presque immédiatement retour à l'ennemi. Ainsi, l'agression de Staline n'avait servi à rien, sinon à jeter un peu plus vite nos voisins Finlandais dans les bras de l'Allemagne. Ni le rapt de la Pologne par les Soviets, ni celui des Pays Baltes ne ralentirent beaucoup la marche des envahisseurs. Invoquer la « sécurité stratégique » pour justifier l'annexion des territoires voisins ne signifie pus grand-chose, à une époque de guerre mécanisée et d'aviation à grand rayon d'action.

Mais de tous les mensonges répandus par la propagande communiste, le plus honteux, parce que le plus faux, est celui qui voudrait faire croire que Staline mit à profit les vingt-deux mois que lui valut son pacte avec les Nazis pour se préparer à leur faire la guerre. Ce mensonge constitue une injure pour des millions de Russes qui souffrirent et moururent précisément parce que ce laps de temps avait été gaspillé. Quand les hostilités éclatèrent, nous avions renoncé à notre organisation défensive et nous n'avions même pas fait de plans raisonnables qui nous permissent de sauver les habitants et les installations militairement utilisables qui se trouvaient sur la route même de l'agresseur.

Ceux qui douteraient de ce que je dis là n'ont qu'à lire le compte rendu du dix-huitième Congrès de notre Parti qui se tint en février 1941, quatre mois à peine avant l'invasion allemande. À tour de rôle, tous les orateurs insistèrent sur les difficultés auxquelles se heurtait notre industrie et sur ses échecs, notamment dans les branches qui se rapportaient aux productions de guerre ; mon activité industrielle pendant les années de conflit me fournit mille occasions de constater que ces orateurs n'avaient dit que la vérité.

Dès la fin de la première semaine de guerre, Moscou, la ville la mieux approvisionnée du pays tout entier, Moscou manquait de pain. Les habitants formaient d'interminables queues dans l'espoir de se procurer quelques maigres rations et les derniers venus n'étaient jamais sûrs qu'il y aurait assez de pain, de pétrole, etc. pour qu'ils en eussent leur part. La capitale de l'Union Soviétique n'avait même pas d'abris convenables contre les bombardements aériens. Pas une seule usine de guerre importante de l'Ouest et du Sud de la Russie n'avait été évacuée, ou organisée en vue de son évacuation, *avant* que le massacre commençât.

Fidèles aux théories du Kremlin, nous ne nous étions préparés que pour une guerre offensive et, par conséquent, nous n'avions pas évacué en temps opportun d'immenses étendues de territoire qui devinrent aussitôt des champs de bataille. Des millions de tonnes de matières premières, d'équipements militaires, de céréales, d'essence – et, ce qui est beaucoup plus grave encore –, des dizaines de millions de nos compatriotes furent laissés

dans les secteurs les plus exposés de l'Ouest où ils ne tardèrent pas à tomber aux mains des Allemands.

J'étais en contact quotidien avec les Commissariats responsables des usines, des stocks de la main-d'œuvre qui se trouvaient dans les régions soumises aux attaques de l'ennemi et il m'apparut bientôt que personne, au Kremlin, ne s'était préoccupé, pendant nos vingt-deux mois de répit, de mettre sur pied un programme d'évacuation des populations et des biens. Il va de soi que toute initiative à cet égard n'aurait pu venir que de Staline lui-même. Si tout autre que lui s'était permis d'aborder la question, on l'eût immédiatement accusé de défaitisme et on l'eût poursuivi comme propagateur de fausses nouvelles. La simple hypothèse que la glorieuse Armée Rouge pût avoir à reculer, même provisoirement, eût été jugée littéralement sacrilège.

Au cours des années que je passai dans l'industrie en qualité d'administrateur, il m'arriva souvent de prendre part à des conférences où l'on élaborait des plans secrets de mobilisation. Nous nous préoccupions de répondre à toutes sortes de besoins (métaux non ferreux, essence, charbon, machines, main-d'œuvre, etc.) et d'assurer les stockages et les transports nécessaires. C'est en exécution de ces plans à longue échéance que le Gouvernement avait accumulé d'immenses réserves de produits et de matériel de guerre. Mais toute cette organisation n'était conçue que pour des opérations offensives – car Staline avait souvent répété (et par conséquent la chose était sûre) que notre guerre se déroulerait en territoire étranger.

Obligés de faire face à une guerre défensive d'une immense envergure, nous étions incapables de résistance. Il nous fallut tout improviser en partant de zéro : l'évacuation, la mobilisation, les guérillas de résistance sur les arrières de l'ennemi. Hitler et sa bande avaient si bien réussi à endormir Staline que toutes les tentatives faites par l'Angleterre et par l'Amérique pour le réveiller et lui montrer le danger avaient échoué. S'il avait agi dès le premier avertissement que le Département d'État américain lui avait donné, au cours du mois de janvier précédent, il aurait eu cinq mois pour évacuer des millions d'habitants, des quantités d'entreprises industrielles et d'énormes réserves de provisions et de matériel de toutes sortes.

C'est parce que le Kremlin ne sut pas utiliser la période de grâce que les circonstances lui avaient accordée qu'il abandonna à Hitler comme prises de guerre une grande partie de ce que le peuple soviétique avait créé dans le sang, dans la sueur et dans les larmes pendant quinze années d'industrialisation. Des usines, des dépôts de locomotives, des installations hydrauliques, des monceaux d'approvisionnements, pour ne rien dire de dizaines de millions de bras, furent ainsi abandonnés à la brute nazie en Ukraine et en Russie Blanche.

À la suite de la « super-purge », la peur régnait à ce point dans les bureaux que, même après l'agression allemande, bien rares étaient ceux qui osaient encore prendre une initiative quelconque. Des fonctionnaires locaux et des trusts industriels, pris de panique, dressaient des plans pour l'évacuation de machines ou d'approvisionnements de grande valeur ainsi que pour celle de la population. Mais comme ils n'osaient pas *agir* le moins du monde, ils se bornaient à établir des rapports qu'ils adressaient pour décision aux autorités les plus élevées en grade, puis, passifs, ils attendaient… – Dans la plupart des cas ils attendaient encore quand les Allemands arrivèrent…

Avant l'accession d'Hitler au pouvoir, et plus encore après, le Kremlin avait consacré des centaines de millions de francs au service d'espionnage et de contre-espionnage qu'il entretenait en Allemagne et il avait recueilli ainsi de précieux renseignements sur l'organisation politique et militaire de ce pays. Mais pendant la « super-purge », et jusqu'en

1939, la plupart des agents de nos services secrets et des membres de l'état-major général de l'Armée Rouge furent arrêtés et emprisonnés ou exécutés. Beaucoup d'entre eux, aussi, réussirent à s'échapper hors de nos frontières. Baptisé « activité contre-révolutionnaire et sabotage », tout le travail qu'ils avaient accompli pendant des années se trouva du coup réduit à néant. Or, il fallut bien vite convenir que les nouveaux services secrets s'avéraient terriblement médiocres et inefficaces. Nous étions en train de payer le prix des années de folie.

Un nouvel organisme ayant pour mission de lutter contre la crise venait d'être constitué : le Comité de Défense de l'État. Il détenait l'essentiel des pouvoirs de l'État et du Parti, il était le cerveau et le bras chargés d'assurer la défense du pays tant à l'intérieur que sur le front de bataille ; c'était lui, enfin, qui prenait toutes les décisions politiques sur le plan national et sur le plan international. Ce Comité supplantait pratiquement le Soviet Suprême, à qui appartenaient théoriquement tous les pouvoirs. Désormais, le Conseil des Commissaires du peuple n'était plus qu'un organe subalterne qui exécutait les ordres du nouveau Comité et qui surveillait les divers Commissariats. Dans chaque province les représentants du Comité jouissaient de pouvoirs illimités. Le Comité de Défense de l'État fut à la fois l'organisme le plus dynamique, le plus souple et le plus impitoyable qui ait jamais existé dans la Russie des Soviets. Tous les membres en étaient choisis, à tour de rôle, parmi les membres les plus influents du Politburo.

Les forces armées, dont les grands chefs avaient été « liquidés » au moment des *purges* meurtrières, n'avaient pas encore retrouvé les hommes dignes de les commander. Voroshilov, Budenny et autres célèbres nullités à qui l'on avait d'abord confié le commandement des troupes sur les différents théâtres d'opérations, étaient encore plus dangereux qu'inutiles. Ce ne fut pas avant octobre qu'on limogea la plupart d'entre eux pour les remplacer par des hommes nouveaux. Là encore, on put voir à quel point Staline s'était montré incapable de préparer la guerre.

Les Allemands, qui avaient participé à la construction et fourni l'équipement de la plupart des entreprises industrielles d'importance vitale en Ukraine, savaient exactement où se trouvaient chaque écrou et chaque boulon dans ces usines et quel était le rôle de chacun d'eux. Il leur fut donc possible de bombarder, avec une précision diabolique, les centrales électriques, les châteaux d'eau et les nœuds de communications de manière à arrêter la production et à empêcher les évacuations de la dernière heure.

La propagande soviétique fit grand état, par la suite, des usines de Russie Blanche et d'Ukraine que l'on avait évacuées en Sibérie. La vérité, c'est qu'un tout petit nombre d'entre elles seulement put être déplacé, mais on se gardait bien de parler de certaines entreprises dont il avait fallu faire cadeau à Hitler. Toutes les usines dans lesquelles j'avais travaillé, à Dniepropetrovsk, à Krivoï Rog, à Zaparozhe et à Taganrog, tombèrent à peu près intactes aux mains de l'ennemi. Il en fut de même à Kiev, à Odessa, à Kharkov, à Marioupol, à Stalino et à Lugansk. L'erreur que Staline avait commise en faisant confiance à Hitler nous fit abandonner à l'adversaire toute une industrie capable de produire dix millions de tonnes d'acier par an, dont plus de deux millions de tonnes d'acier manufacturé. L'ennemi nous renvoya tout ce métal, le moment venu, sous forme de chars, de canons, d'obus et de bombes qui semaient chez nous la mort.

Pendant la durée du pacte et conformément à ses danses, Staline avait aidé Hitler à conquérir l'Europe en lui fournissant des métaux, de l'huile, des céréales, du beurre et tous les approvisionnements imaginables. Après que le Führer eut envahi notre pays, Staline l'aida encore en laissant à sa disposition d'immenses richesses militairement utilisables ainsi que

des moyens de production considérables et – chose plus atroce et plus honteuse que tout le reste – des dizaines de millions de nos compatriotes.

Malgré notre victoire finale, l'Histoire retiendra à la charge du régime stalinien qu'il fut incapable de préparer le pays à l'épreuve qui l'attendait. Ce régime porte la responsabilité de millions de vies humaines sacrifiées sans nécessité et de souffrances inimaginables. Pourquoi la population de Stalingrad ne fut-elle pas évacuée ? Cette « négligence » de Staline est passée sous silence par ses admirateurs. Pourtant, à la date du 1er mai 1943, 1 300 000 habitants de cette ville avaient succombé à la faim et au froid et ceux qui survécurent porteront jusqu'à la fin de leurs jours les stigmates des souffrances effroyables qu'ils endurèrent au cours d'un siège qui dura trois hivers consécutifs. On savait que la ville était vulnérable ; il aurait donc fallu songer longtemps à l'avance aux mesures à prendre pour sauver ses habitants. Or, même après le commencement du conflit, on ne s'en préoccupait toujours pas. Ce sont deux membres du Politburo, Voroshilov qui commandait alors sur le front de Léningrad, et Zhdanov, chef suprême de la région de Léningrad, qui sont directement responsables du sort tragique de cette cité.

On peut en dire autant des malheureuses populations qui furent abandonnées à Kiev, à Odessa, à Sébastopol et dans une centaine d'autres centres habités, y compris ma ville natale. Ma mère et mon père, ainsi que Klava, la femme de mon frère Constantin, et leur bébé, furent surpris dans Dniepropetrovsk. Ma mère, si fragile, ne survécut à la terrible épreuve que grâce à sa volonté de fer et à sa foi religieuse. Les Allemands la pourchassèrent sans relâche et finalement l'enfermèrent dans un de leurs ignobles camps de concentration. Elle échappa à la mort, ainsi que Klava, mais j'ignore ce que devint mon père.

Il y a en Russie des millions de pères, de mères et d'enfants qui payèrent de leur vie ou de souffrances indicibles les « négligences » criminelles du Kremlin. Quand on se décida enfin à procéder aux évacuations nécessaires, le nouveau système soviétique, avec ses classes privilégiées, se révéla au grand jour de la façon la plus crue. Lorsqu'on en vint à fixer l'ordre des départs et à disposer des moyens de transport, la priorité fut en effet réservée aux « indispensables », c'est-à-dire aux bureaucrates haut placés, aux politiciens du Parti, aux représentants des syndicats ouvriers, aux fonctionnaires de la police, en un mot à tous ceux qui constituaient « appareil » du régime. Le commun des mortels ne fut autorisé à emporter que deux valises et obligé d'abandonner tout le reste, mais les aristocrates du régime se firent accompagner de leur mobilier, si encombrant fût-il. Les ouvriers spécialistes et ceux qu'on jugeait indispensables à la remise en marche des usines évacuées firent partie des convois qui transportaient leurs machines, mais ils durent bien souvent laisser leurs familles derrière eux, cependant que les fonctionnaires favorisés emmenaient leurs parents, vrais ou supposés, jusqu'à la dixième génération.

J'affirme, une fois de plus, que la justification que l'on se plaisait à fournir du pacte conclu avec les Nazis, à savoir la possibilité de gagner du temps, ne fut pas autre chose qu'un mythe, un conte de fées, un mensonge pur et simple, accrédité par une propagande cynique.

*
* *

Ce ne fut qu'après avoir subi, des mois durant, les atrocités germaniques, qu'il fut possible de remédier au *désarmement moral* du peuple russe. Il fallut lui apprendre à haïr de nouveau les Nazis après lui avoir représenté Hitler, pendant deux ans, comme un ami de la Russie et de la Paix. Il faut se rappeler, en effet, qu'au cours des premières semaines de la guerre, des divisions entières de l'Armée Rouge tombèrent presque sans résistance aux mains de

l'ennemi. Si les envahisseurs s'étaient comportés comme des êtres humains et avaient fait preuve d'un peu de sens politique, ils se fussent épargné dans une large mesure l'hostilité des guérillas qui les harcelaient jour et nuit. Mais les Allemands, obsédés par leurs billevesées de supériorité raciale, se mirent à tuer, à torturer, à incendier, à violer et à traiter les Russes comme autant d'esclaves. La collectivisation des terres, contre laquelle la plupart des paysans s'étaient révoltés, fut mise à profit par les Allemands qui lui firent rendre le maximum. L'affreuse Gestapo avait remplacé l'épouvantable N.K.V.D. et les Allemands rendirent de la sorte le plus grand service à Staline, car ils dressèrent contre eux l'immense majorité du peuple russe, aussi bien dans les territoires occupés qu'à l'intérieur du pays, et soulevèrent la haine des forces armées tout entières. Ils fournirent au Kremlin les arguments qui lui étaient nécessaires pour susciter une haine féroce contre l'envahisseur. Par des réfugiés et des prisonniers évadés on sut de quelles sanglantes atrocités les Allemands se rendaient coupables, et on prit aussi la mesure de leur incroyable stupidité. On apprit que les Nazis, ces barbares, traitaient tous les Slaves comme une variété inférieure de l'espèce humaine et, me fondant sur mes propres réactions, je puis dire que l'indignation éveillée dans les cœurs par les procédés allemands affaiblit nos ressentiments à l'égard de notre propre régime. Les hordes d'Hitler firent davantage pour enflammer le patriotisme russe que tous les nouveaux cris de guerre poussés par le Kremlin pour faire appel à notre instinct de race et à notre patriotisme.

Si nous avions été en guerre avec un pays démocratique aux sentiments humains et élevés, qui nous eût apporté le radieux présent de notre liberté et de notre indépendance souveraine au sein d'une famille de nations libres, les choses se fussent passées tout autrement. Mais les Russes n'avaient à choisir qu'entre deux tyrannies : celle de leur propre Gouvernement et celle de l'étranger. S'ils ont préféré leurs chaînes nationales, les dictateurs soviétiques n'ont pas le droit d'en être particulièrement fiers.

Dans la propagande destinée aux forces armées et à la population en général, le Kremlin insistait sur le fait que les envahisseurs se proposaient de rétablir dans leurs droits les grands propriétaires et les capitalistes. L'argument était habile car il faisait appel à des sentiments sur lesquels le régime et le peuple étaient d'accord. Il faut savoir, en effet, qu'à l'exception d'une infime minorité, les Russes étaient franchement hostiles, sous quelque forme que ce fût, à un pareil retour en arrière – ce qui ne les empêchait pas, néanmoins, de détester le despotisme politique et économique du régime soviétique. L'éducation et les doctrines anti-capitalistes, en un quart de siècle, avaient poussé dans l'âme russe des racines profondes.

Mais des millions de ceux qui luttèrent courageusement contre les Nazis, sur les champs de bataille et dans les guérillas, rêvaient de voir une Russie nouvelle, affranchie de la dictature d'un parti et d'un maître et dotée des libertés démocratiques, naître des ruines accumulées par la tourmente. Le Gouvernement se plut d'ailleurs à entretenir cette illusion, notamment dans les territoires occupés par l'ennemi aussi longtemps que le sort des armes nous fut contraire. Les textes de la Charte de l'Atlantique et les « quatre points » de M. Roosevelt relatifs aux libertés des peuples parurent dans notre presse, sans commentaires, et cela nous fit tressaillir d'un espoir nouveau. La propagande utilisa ces documents au maximum, surtout dans les régions conquises par l'adversaire, pour faire croire aux soldats partisans qu'ils se battaient pour une Russie nouvelle et non plus pour celle qui les avait trahis en les courbant sous la tyrannie d'un parti unique, dont l'autorité était exclusivement fondée sur la terreur.

Le régime et le peuple luttèrent donc tous les deux pour sauver le pays, mais leurs espoirs et leurs buts étaient aussi diamétralement opposés que les deux pôles. Le but essentiel du régime était de se sauver lui-même, afin de poursuivre plus tard, en Russie et à l'étranger,

l'exécution de son programme communiste. Ce qui animait le peuple, au contraire, c'était son amour inaltérable pour sa patrie et l'espoir de conquérir ses libertés politiques et économiques élémentaires.

Des écrivains d'esprit romanesque ont dépeint le mouvement de guérillas et la tactique de la « terre brûlée » comme des phénomènes spontanés. En réalité, l'un et l'autre furent soigneusement préparés et dirigés par Moscou. Le 3 juillet, parlant à la radio, Staline avait dit :

« Dans les régions occupées par l'ennemi il est nécessaire de créer des détachements de partisans, montés et non montés, et d'organiser des groupements de diversion qui s'attaqueront aux unités de l'armée ennemie, étendront partout la guerre de partisans, feront sauter les ponts, les routes, détruiront les lignes téléphoniques et télégraphiques, incendieront les forêts, les entrepôts et les convois. Dans les territoires conquis par l'adversaire, il est indispensable de créer un état de choses intolérable pour lui et pour ceux qui le soutiennent, de le poursuivre et de le détruire sans merci, et de contrecarrer toutes ses entreprises. »

Il avait également ordonné que tous les biens qu'on ne pouvait emporter au cours de la retraite devaient être « détruits sans exception ». Ce n'est plus un secret aujourd'hui que nombre de paysans et de citadins se refusèrent à exécuter cet ordre et qu'ils s'y opposèrent parfois par la force et dans le sang. Les destructions furent effectuées surtout par les forces armées, et non par les civils.

L'état-major de l'armée des partisans fut constitué dans la capitale. Le secrétaire du Comité Central du Parti en Russie Blanche, le camarade Ponomarenko, dirigeait les guérillas de Russie Blanche. En Ukraine, la résistance était commandée par Demyan Korotchenko, secrétaire du Comité Central Ukrainien. Dans les Pays Baltes, ce rôle était tenu par le camarade Latsis. Tous ces gens-là étaient depuis longtemps des chefs du Parti ; plus tard, cependant, la propagande remplaça leurs noms par d'autres, jusqu'alors inconnus, qui se haussèrent au premier plan de l'actualité par le jeu de rivalités obscures.

Conformément aux plans établis, d'importantes unités de l'Armée Rouge demeurèrent sur les arrières allemands où elles devinrent des pivots du mouvement des guérillas. Des soldats qui avaient perdu leur unité et qui se trouvaient livrés à eux-mêmes rallièrent tout naturellement les bataillons de partisans. Des milliers de fonctionnaires soviétiques n'appartenant pas au Parti, des activistes du Parti et d'autres encore, qui se trouvaient pris derrière les lignes et qui savaient que, s'ils tombaient entre les mains des Nazis, ils seraient torturés et mis à mort, vinrent grossir les rangs de la résistance. La politique de terreur impitoyable adoptée par les Allemands fit le reste.

Il y a un autre aspect de la résistance organisée dont il n'est question nulle part. Je veux parler des succursales du N.K.V.D. qu'on laissait volontairement sur place dans les régions abandonnées à l'ennemi et dont le rôle essentiel consistait à surveiller la conduite des citoyens soviétiques à l'intérieur des lignes allemandes. Des dizaines de milliers de ces derniers, hommes et femmes, furent exécutés, des centaines de milliers d'autres furent condamnés au travail forcé à la suite des rapports du N.K.V.D. Des agents du N.K.V.D. vinrent également se joindre aux partisans, de sorte que le vieux système d'espionnage au sein de la population elle-même, cher aux Soviets, continua de prospérer sous l'occupation allemande. Afin d'assurer le loyalisme de ces agents laissés à l'arrière des lignes ennemies, leurs familles furent évacuées dans les régions contrôlées par les Soviets pour servir d'otages.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les populations des régions occupées étaient indistinctement favorables aux partisans. Dans les Pays Baltes, naturellement, un grand

nombre d'habitants – la majorité, bien souvent – reçurent les Allemands en libérateurs venus les affranchir du joug soviétique détesté, de sorte que les guérillas devaient se défendre à la fois contre les civils et contre les forces armées allemandes. Même en Russie proprement dite, et notamment dans les régions du Kouban où la collectivisation des terres et la famine avaient sévi avec une cruauté particulière, le mouvement partisan fut de peu d'importance et se heurta souvent à l'hostilité de la population.

En Ukraine, également, où l'on gardait rancune à Staline des mesures qu'il avait prises autrefois, il y eut du sang versé. À vrai dire, la situation dans cette province était si complexe qu'il faudrait un long chapitre pour la résumer seulement. On y trouvait un mouvement cent pour cent pro-allemand à la tête duquel étaient les *émigrés,* depuis longtemps préparés à ce rôle. Il y avait aussi un mouvement nationaliste très important, qui était hostile aux Nazis aussi bien qu'aux Soviets. Un grand nombre des exploits célèbres accomplis par les guérillas dans cette vaste région furent inspirés par la haine que l'on portait à Staline non moins que par celle dont Hitler était l'objet. Même ceux qui collaboraient loyalement avec Moscou et qui exécutaient les ordres de Korotchenko nourrissaient des illusions soigneusement entretenues touchant une autonomie réelle, un nouveau statut qui serait accordé à l'Ukraine dès qu'on aurait chassé les envahisseurs. Il va de soi qu'il y avait, en outre, des guérillas conduites par de véritables séparatistes qui rêvaient le rêve d'une Ukraine complètement indépendante et souveraine.

C'est avec raison que l'on glorifiera la résistance secrète dans les annales de la Russie. Elle démontra la bravoure et la ténacité de notre peuple, son profond amour pour notre sol et son courage moral à l'heure du désastre. Mais il est aussi mensonger que stupide de vouloir y voir une preuve de la popularité dont jouit le despotisme stalinien, comme tant d'observateurs naïfs se plurent à le faire. On doit à la vérité de proclamer qu'une grande partie du travail fait sur les arrières de l'ennemi fut accompli par des forces spéciales du N.K.V.D., entraînées et équipées en vue des guérillas de diversion. On parachutait sans arrêt, derrière les lignes ennemies, des troupes spécialement entraînées aux opérations de sabotage.

Le 18 septembre, le Gouvernement prit un décret instituant la préparation militaire obligatoire pour tous les hommes de seize à cinquante ans qui n'avaient pas encore été mobilisés. Les hommes, jusqu'à cinquante-six ans, étaient versés dans le service actif et, jusqu'à cinquante-huit ans, dans les services auxiliaires. Pratiquement tout homme, quels que fussent son âge ou son état de santé, était obligé de faire de la préparation militaire le soir, à la fin de sa journée de travail, journée qui, dans la plupart des cas, était de douze heures. Dans les squares et sur les boulevards de Moscou on pouvait voir des hommes épuisés, au regard éteint, mal vêtus et à demi morts de faim, qui faisaient l'exercice avec des bâtons. On leur apprenait à tirer avec un ou deux fusils par section. Ni la pluie ni la boue ne les dispensaient d'être là. Bien mieux, certains exercices consistaient à faire du ramper, à plat ventre dans la boue ou la neige !

Des esprits romanesques auraient vu dans un tel spectacle un nouveau témoignage de ferveur guerrière. La vérité est moins édifiante. La préparation militaire était obligatoire. S'abstenir, c'était se faire traduire devant les tribunaux révolutionnaires du N.K.V.D. pour être jugé comme déserteur. Même au sujet des forces armées, on écrirait moins de stupidités héroïques si l'on savait ce qu'était la discipline dans l'Armée Rouge et comment la peine de mort y était prononcée *sans jugement* pour les infractions les plus légères. Il est vrai que les soldats russes accomplirent des exploits héroïques, qu'ils surent rester à leur poste dans des situations désespérées et qu'ils donnèrent leur vie pour sauver leur pays, leur peuple et leurs camarades ; les sujets de Staline se battirent contre Hitler aussi valeureusement que les serfs

d'Alexandre Ier s'étaient battus contre Napoléon. Mais ceux qui veulent voir dans notre endurance naturelle et notre capacité de nous battre et de mourir une vertu spéciale suscitée par le régime soviétique totalitaire – ceux-là se moquent du monde.

On sait à l'étranger – et le souci de la vérité exige qu'on le rappelle – qu'au front, derrière l'Armée Rouge, existaient des détachements spéciaux chargés de « couper les retraites ». Ces détachements étaient composés de « troupes gouvernementales de sécurité » appartenant au N.K.V.D. et ils coopéraient à l'administration politique de l'armée. Leur tâche consistait à s'emparer des fuyards et à mettre obstacle aux retraites non autorisées. Ils avaient le droit de fusiller tout soldat qui, pour quelque cause que ce fût, quittait les rangs sans permission, et ils n'hésitaient pas à user de ce droit ; en règle générale, toutefois, ils déféraient les soldats arrêtés aux tribunaux militaires.

Que de fois nous vîmes des camions pleins de déserteurs sortir des prisons, escortés par des Tchékistes ! Il est probable qu'on les conduisait dans quelque endroit écarté où l'on procédait à leur exécution en masse. Ils avaient les cheveux coupés ras, le visage d'un gris terreux ; c'étaient des misérables, hâves et tremblants dans leurs uniformes déchirés. Je sais de source sûre que la proportion des désertions chez nous était extrêmement élevée.

Des milliers d'hommes qu'on eût considérés, dans tout autre pays que le nôtre, comme inaptes à faire des combattants, étaient mobilisés pêle-mêle et envoyés au feu sans préparation militaire suffisante, ce qui explique le pourcentage élevé des désertions ; mais la peur, la simple peur animale l'explique aussi. Nos paysans arriérés étaient capables d'affronter des dangers qu'ils comprenaient, mais les chars modernes, les lance-flammes, les bombardements aériens paralysaient d'horreur beaucoup d'entre eux avant qu'ils aient eu le temps de s'y habituer. Privés d'armes comparables à celles de l'ennemi, contraintes de se servir de « cocktails Molotov » à la place de canons antichars, des quantités de recrues ne résistaient pas à l'épreuve et le Gouvernement trouvait plus commode de mettre sur le compte de leur lâcheté les conséquences de ses inexcusables carences. Méprisant profondément la vie humaine, nos chefs opposaient sans remords la chair russe au métal allemand, le sang russe à l'essence allemande.

Le chiffre effroyable des pertes soviétiques a été cité un million de fois comme preuve de notre héroïsme ; il convient qu'il soit cité aussi, une fois, au moins, comme preuve des erreurs commises par le Kremlin et de sa férocité.

*
* *

L'évacuation de Moscou commença en août et se poursuivit jusque vers la fin de 1942, époque à laquelle la capitale cessa définitivement d'être en danger. Pendant un mois environ, jusqu'au moment où j'entrai dans l'Armée Rouge, je me consacrai à l'évacuation de notre usine et préparai l'expédition de ses machines dans l'Oural.

Au fur et à mesure que s'intensifiait le bombardement aérien de la ville, une partie de la population se mit à l'évacuer de son plein gré. Les pessimistes et les têtes brûlées crièrent alors à la lâcheté et à la désertion. Bientôt, cependant, comme les chemins de fer et les routes aux alentours de la capitale se trouvèrent embouteillés, on se prit à regretter que les autorités elles-mêmes n'eussent pas organisé dès le début cette désertion et cette lâcheté.

Pour nos ouvriers et ouvrières qui souffraient de la faim, c'était une besogne épuisante que de démonter et de déplacer nos lourdes machines. Et ce qui était plus pénible encore, c'était de savoir que nous étions en train de détruire des installations qui avaient exigé de nous d'immenses sacrifices et qui nous étaient devenues chères parce qu'elles étaient comme le

symbole d'une prospérité industrielle longtemps attendue. Nous besognions dans une tristesse profonde. Jamais l'ennemi le plus convaincu du régime soviétique n'aurait pu imaginer que moins de six semaines après le début des hostilités il deviendrait nécessaire de commencer à évacuer la capitale du pays.

L'activité habituelle de notre usine se ralentit. La vie semblait être sur le point de s'y éteindre. Nos ouvriers, généralement si communicatifs, se traînaient dans les ateliers tout le jour au milieu d'un silence déprimant. Contre tout espoir, nous espérions encore que l'on exagérait le danger. À un certain moment, cet espoir parut se réaliser : nous reçûmes de notre Commissariat l'ordre de suspendre le démontage des machines. Bientôt, cependant, au beau milieu de notre enthousiasme, l'ordre fut rapporté et l'on nous invita au contraire à précipiter les évacuations.

Un certain nombre d'ouvriers spécialisés furent désignés pour accompagner les machines que l'on expédiait dans l'Est, mais on débaucha tous les autres en leur versant quinze jours de salaire. Il en était de même dans toutes les autres entreprises de Moscou. Les horreurs du chômage venaient donc s'ajouter à celles des bombardements aériens, au manque de nourriture, au froid, ainsi qu'à l'absence d'électricité et d'eau potable.

Bien que les Nazis ne dussent atteindre les faubourgs de Moscou qu'un mois plus tard, l'atmosphère de la capitale, dès la fin d'août, était déjà celle d'une ville condamnée. Les dirigeants du Parti expédiaient leurs familles et leurs biens en automobile, par le train et par avion, à Sverdlosk et vers d'autres villes de l'Oural. Nos grands chefs, par centaines, campaient dans leurs bureaux, avec leurs valises et leurs voitures toutes prêtes pour le départ. Nous travaillions tout le jour, nous faisions l'exercice le soir, et la nuit se passait à combattre les effets des bombardements…

Le personnel responsable de notre établissement, comme dans toutes les entreprises industrielles de la capitale, avait été mobilisé sur place. Pendant des semaines, il me fut interdit de rentrer chez moi ; je prenais mes repas et je dormais à l'usine. Je n'oublierai jamais les scènes d'horreur, mais aussi d'héroïsme, qui se déroulèrent lorsque nous continuions à rester près de nos machines tandis que les avions allemands vrombissaient au-dessus de nos têtes, que les bombes et les obus tombaient tout autour de nous et que, dans nos ateliers, les femmes et les enfants sanglotaient convulsivement. Les nerfs des Russes furent mis là à une rude épreuve qu'ils supportèrent avec une étonnante force de caractère.

Le jour où j'entrai dans l'Armée Rouge, j'éprouvai un véritable soulagement et le sentiment d'occuper enfin ma vraie place. Au début de septembre, je fus convoqué par mon bureau de recrutement. Comme un certain temps s'était écoulé depuis l'annulation de mon engagement volontaire, Yegorov et Manturov avaient rayé mon nom sur la liste des « indispensables ». La visite médicale à laquelle je fus soumis ne dura que deux minutes.

Je fus affecté au Collège du Génie Militaire à Bolshevo, à environ 30 kilomètres de Moscou, dans mon grade de capitaine et j'y suivis des cours où l'on préparait les officiers à l'obtention de grades supérieurs. Avec des centaines d'autres ingénieurs de toutes sortes, je travaillais d'arrache-pied à l'étude des questions qui relevaient de notre spécialité et je m'entraînais en même temps au combat.

Bolshevo était si proche de la capitale qu'Irina et moi n'avions pas encore l'impression d'être séparés.

PANIQUE À MOSCOU

À Bolshevo, on me chargea de l'organisation du Parti, ce qui fit de moi le principal Commissaire Politique parmi mes camarades officiers. Il va de soi que, sur toutes les questions militaires, je prenais les ordres du colonel Varvakine et de ses adjoints. La situation de plus en plus tragique dans laquelle se débattait notre pays nous rapprochait tous les uns des autres. Un contingent de jeunes gens âgés de moins de vingt ans suivait les cours, mais, pour ma part, je travaillais en compagnie d'hommes faits, qui avaient une longue et rude expérience de ce qu'étaient l'industrie et la politique en Russie soviétique et qui étaient par conséquent assez peu enclins à se payer d'illusions. Je fis de mon mieux pour rendre plus facile la vie de mes camarades.

Au fond de mon cœur, j'étais un ennemi déterminé du régime. Ses atrocités me faisaient horreur et cette horreur s'aggravait du spectacle de l'incompétence gouvernementale que nous avions toujours sous les yeux. Le marché que Staline avait conclu avec Hitler – et dont le fameux « réalisme » se retournait contre nous – s'avérait, à la réflexion, si honteux, que les plus fanatiques partisans de Staline ne pouvaient y songer eux-mêmes sans révolte. Mais j'aimais ma terre natale et je ressentais pour mes compatriotes la plus profonde sympathie. Nombre de mes camarades se trouvaient dans le même état d'esprit que moi ; nous savions tous dominer nos rancunes et nous étions tous prêts à payer de notre vie la victoire de la Russie.

L'instruction qui nous était donnée à Bolshevo était indigne d'une nation de troisième ordre – indigne, *a fortiori,* d'une grande puissance qui, depuis vingt ans, consacrait le meilleur de ses efforts à l'industrialisation du pays. Les moyens dont nous disposions pour construire des ponts, des blockhaus ou des aérodromes étaient ridiculement insuffisants et nos outils si primitifs que nous n'aurions pas eu plus de mal si l'on nous avait mis entre les mains des haches ou des pelles. Qu'était donc devenue, nous demandions-nous, toute cette belle « technique » dont se gargarisaient nos orateurs communistes ? – Et les commentaires ironiques allaient leur train, accompagnés parfois de manifestations de colère.

— Ce matériel, me dit un jour, le plus sérieusement du monde, un officier instructeur, mérite d'inspirer le respect à l'égal d'un héritage national : il remonte à la plus haute antiquité.

Une autre fois, au sortir d'un cours, je dis au conférencier : « Les Allemands auront tout le temps de nous abattre comme des lapins pendant que nous lancerons un pont de bateaux aussi lourd et aussi encombrant… Qu'en penses-tu ? »

— Tu as mille fois raison, camarade Kravchenko, me répondit-il en soupirant. Malheureusement, nous n'avons pas d'autre matériel que celui-là.

Ce qui était malheureux aussi, c'est que nos instructeurs, à quelques rares exceptions près, étaient aussi insuffisants que les outils placés à notre disposition. Le moindre contremaître au courant de sa partie aurait pu rendre des points au lieutenant-colonel qui nous faisait des cours sur la construction des routes. Mais c'était un communiste notoire et il passait le plus clair de son temps à nous raconter ses exploits pendant la guerre civile. De plus, en tant qu'officiers, il nous fallait consacrer beaucoup de temps à lire et à commenter les ouvrages essentiels de Lénine et de Staline. Comment aurions-nous été capables de poser des mines et de construire des ponts, si nous n'avions pas possédé une connaissance approfondie des falsifications staliniennes du Léninisme ?

En dépit de handicaps et de contrariétés diverses, nous travaillions avec ardeur et conviction, car nous étions tous pénétrés de l'importance du rôle que nous étions appelés à jouer. Nous savions que le moment viendrait, au combat, où nous serions responsables de la vie de nos hommes et où nous aurions à résoudre les plus graves problèmes.

En raison des fonctions que je remplissais comme organisateur du Parti, j'avais affaire tantôt à Bolshevo et tantôt dans la capitale. En compagnie des officiers qui nous commandaient, j'assistais à toutes les réunions du Comité du Parti de notre école. On nous y donnait des renseignements confidentiels franchement pessimistes sur la marche des opérations, de sorte que nous avions des motifs d'être – et nous l'étions en effet – plus démoralisés que ceux de nos camarades qui n'étaient pas inscrits au Parti.

J'allais très souvent à Moscou et l'atmosphère de désespoir qui y régnait m'affectait vivement. Au fur et à mesure que l'évacuation se précipitait et que les Allemands se rapprochaient de la ville, la confusion et l'inquiétude augmentaient. Or, plus l'inquiétude augmentait et plus la police se montrait brutale dans ses répressions. C'était comme un cercle vicieux; tout cela se traduisit finalement – c'était inévitable – par des scènes de panique et de pillage qu'on s'efforça de dissimuler au monde extérieur.

Vers la fin de septembre, la peur et le désordre avaient atteint leur maximum. Le favoritisme auquel donnait lieu l'évacuation des privilégiés rendait fous de rage les Moscovites du commun. Pour la première fois en vingt ans, j'entendis vitupérer nos dirigeants à haute voix.

Pendant ce temps, et comme pour narguer ces foules misérables, on voyait de véritables caravanes de belles autos officielles quitter Moscou en emportant les familles et les bagages de l'« élite ». L'affolement et le danger rendaient encore plus profond et plus manifeste l'abîme qui séparait les classes.

Au cours de la première semaine d'octobre, Moscou donnait l'impression d'une ville agonisante. Une ville peut, tout comme un individu, se trouver atteinte d'ébranlement nerveux. Les tramways et les autobus marchaient sans la moindre régularité. Les boutiques étaient à peu près vides, ce qui n'empêchait pas les queues de se former à leurs portes. Bien qu'Irina connût pas mal de monde et disposât de plus d'argent que la grande majorité des gens, il lui arrivait souvent de ne rien avoir à manger. Les maisons et les bureaux n'étaient plus chauffés. L'eau et l'électricité étaient constamment coupées.

Jour et nuit, les cheminées du N.K.V.D., de la Cour suprême, du Commissariat aux Affaires étrangères, du Quartier Général du Parti et de diverses autres institutions crachaient de lourds nuages de fumée. Nos chefs brûlaient en grande hâte tous les documents révélateurs des crimes officiels qu'ils avaient commis depuis vingt ans. Le Gouvernement, obéissant aux ordres du Maître, faisait disparaître leurs traces. La suie et le papier noirci salissaient les premières neiges d'octobre.

Une nuit, dans le plus grand secret, des Tchékistes chargèrent sur un camion le cercueil contenant les restes embaumés de Lénine et qu'abritait d'ordinaire le mausolée élevé sur la Place Rouge. Une voiture spéciale le transporta à Tyumen, en Sibérie, d'où il ne revint que quatre ans plus tard, la guerre finie. On évacua également vers l'intérieur du pays les objets d'art les plus précieux du Kremlin et des musées. Le bombardement de Moscou se faisait de jour en jour plus fréquent et plus terrifiant, mais il s'avérait moins destructeur que nous ne l'avions craint tout d'abord.

Le 12 octobre, les Allemands firent pleuvoir sur Bolshevo des milliers de tracts. Je commandais un groupe d'officiers communistes sûrs qui ramassèrent ces messages. Bien entendu, il nous était interdit de les lire et l'on arrêtait immédiatement tous ceux qui en

conservaient par-devers eux. Mais, tout en les ramassant, nous en prîmes connaissance à la dérobée. Leur texte se heurta à notre indifférence et n'éveilla en nous que du mépris pour l'ennemi. La propagande allemande me parut extraordinairement stupide. Son arrogance la rendait odieuse et elle commettait l'erreur de confondre l'amour des Russes pour leur pays avec l'attachement à Staline.

Cette même nuit, on sonna l'alerte. En une demi-heure trois bataillons de nos jeunes officiers, à peine instruits mais tout équipés pour le combat, furent dirigés sur les faubourgs ouest de Moscou. Quarante-huit heures plus tard, un tiers d'entre eux se repliaient en désordre, sanglants, mourant de froid et de faim et totalement désemparés. On ne revit jamais les deux autres tiers. La plupart de ces jeunes gens étaient des Komsomols fanatiques. Ils s'étaient jetés dans la mêlée aux cris de « Vive Staline ! Vive le Parti ! »

Le 13 octobre, nous prîmes position, sous la neige, dans les forêts de Bolshevo. Nous avions pour mission de barrer la route aux troupes allemandes parachutées que l'on s'attendait à voir attaquer ce secteur par où l'on aurait pu atteindre les points avancés de la capitale. Je portais des vêtements d'été, des souliers de toile, un manteau de demi-saison et il faisait plusieurs degrés au-dessous de zéro. Pour toute arme, j'avais un de nos fusils d'instruction et trois cartouches, exactement. Rares étaient ceux d'entre nous qui se trouvaient mieux protégés que moi contre le froid, mais quelques veinards avaient touché jusqu'à cinq cartouches ! Les munitions que le Quartier Général nous avait promises n'étaient pas arrivées. Nous étions plusieurs à avoir emporté avec nous des vêtements civils chauds ; c'est ainsi que, pour ma part, je possédais une belle paire de chaussures, des sous-vêtements de laine, etc. Mais il nous était formellement défendu de porter autre chose que des vêtements réglementaires ; qu'importe que nous gelions et que nous souffrions, pourvu que le stupide règlement militaire fût observé !

Je n'oublierai jamais ces journées et ces nuits passées dans la neige et d'où nombre de nos camarades revinrent mordus par le froid et grelottants de fièvre. Ce qui rendait plus pénible encore notre manque de vêtements convenables, d'équipements et de munitions, c'était de voir les automobiles pleines à craquer des parasites du régime qui fuyaient Moscou en emportant tout ce qu'ils possédaient. Un officier qui était accroupi à côté de moi dans un fossé rempli de neige s'écria :

— Si je vois encore passer une de ces autos de bureaucrates, je vais tirer sur ces salopards !

— Tu ferais mieux de garder tes trois cartouches pour les Allemands, lui répondis-je.

Au matin, nous rentrions à pied à Bolshevo après une nuit passée en plein air, et tout épuisés, gelés et affamés que nous étions, nous entonnions quand même un de nos chants réglementaires :

Aux armes pour notre terre natale !
Aux armes pour Staline !
Nous sommes fiers d'aller nous battre.
Nos bons chevaux font sonner leurs sabots
Quand nous courons sus aux ennemis de Staline !

Dans ces moments-là, je n'aimais certes pas beaucoup Staline. Ce n'était pas les sabots des chevaux, c'était bel et bien mes souliers de toile qui pataugeaient dans la neige ! Je n'en chantais pas moins avec les autres, mais les paroles de nos chants guerriers et les émotions qui faisaient battre nos cœurs n'étaient pas toujours à l'unisson.

Dans la soirée du 15, on dirigea sur Moscou, pour une mission confidentielle, deux compagnies d'ingénieurs expérimentés. En ma qualité d'organisateur du Parti, je fus mis au courant, sous le sceau du secret le plus absolu, de la nature de nette mission : des sections du génie du N.K.V.D. devaient se joindre à nos compagnies et miner Moscou. On déposa des explosifs dans le métro, sous les principaux bâtiments du Kremlin, dans les centrales électriques, sous les réservoirs d'eau, dans les gares, les musées, les théâtres, ainsi que dans les principaux ministères, sur les grandes artères et sous les fortifications. Tout était prêt pour faire sauter la capitale. L'opération, si elle avait eu lieu, aurait coûté la vie à beaucoup d'Allemands, mais à davantage de Russes. Ces mines ne furent enlevées qu'au cours de l'été de 1942.

Le 16 au matin, le colonel Varvakine m'envoya à Moscou. La panique régnait dans la ville où circulaient les bruits les plus fantastiques. On disait qu'un coup d'État avait éclaté au Kremlin, qu'on avait arrêté Staline et que les Allemands étaient déjà à Fili, dans la banlieue même de la cité. Des gens affirmaient avoir vu des parachutistes allemands atterrir sur la place Rouge. On disait qu'il y avait des Allemands en uniforme russe dans l'Armée Rouge. La foule refluait d'une rue dans l'autre en vagues affolées.

L'émeute et le pillage avaient déjà commencé. La populace déchaînée vidait les magasins et les entrepôts. On avait l'impression qu'il n'y avait plus de Gouvernement et que l'on avait abandonné des millions de Moscovites à leur sort, sans nourriture, sans ressources d'aucune sorte et sans armes. L'ordre n'était plus qu'un mot.

Au Savoy, au Métropole et dans les autres hôtels à la mode, des femmes prises de panique et de simples prostituées se livraient à des orgies crapuleuses en compagnie de hauts personnages qui n'avaient pas encore quitté la ville. Le vin et la vodka coulaient à flots. Peut-être ces agapes étaient-elles moins scandaleuses qu'on ne le racontait, mais les récits indignés qu'on en faisait témoignaient à eux seuls du dérèglement des esprits.

J'appris cependant par la suite et de façon précise qu'il y avait beaucoup de vérité dans ce que l'on répétait. Au quartier général du *Sovnarkom,* sur le boulevard Sadovaya-Karetnaya, par exemple, de hauts fonctionnaires se livrèrent, en compagnie de leurs plus jeunes employées, à une débauche qui se prolongea durant des heures. Dans des centaines d'autres administrations et dans des appartements privés, les gens se conduisaient comme si la fin du monde était arrivée. Les bombardements aériens et les bruits que l'on propageait rendaient tout le monde fou.

Je parvins à regagner Bolshevo à la nuit tombante. Là encore, je trouvai les bâtiments de notre école envahis par une foule hurlante. Le pillage avait commencé peu après mon départ et durait depuis plusieurs heures. Aux habitants de la ville s'étaient joints des paysans des villages voisins. Nos chefs avaient disparu. Dès que les pillards eurent réussi à s'introduire dans les entrepôts et dans les magasins militaires, de nombreux officiers se joignirent à eux et s'emparèrent de vêtements chauds. En un clin d'œil, les couvertures, les draps, les uniformes, les chaussures, les provisions, tout ce qui était transportable fut enlevé. L'intérieur des bâtiments ressemblait à un champ de bataille et la neige alentour était couverte d'objets que l'on n'avait pas voulu emporter et qu'on avait jetés au hasard.

Je ne tardai pas à découvrir le colonel Varvakine. Il était inondé de rapports sur ce qui se passait mais se sentait désarmé, et il m'écouta avec ennui lui raconter ce que j'avais vu. Il pensait qu'il faudrait évacuer Bolshevo et qu'il valait mieux, dans ces conditions, permettre à nos compatriotes de piller les stocks plutôt que de les laisser tomber aux mains des Nazis. Vers minuit, le colonel et quelques autres officiers regagnèrent le Quartier Général. Les pillards s'en étaient allés et un semblant de discipline avait pu être rétabli. Bientôt après,

nous reprenions notre faction dans la forêt, accroupis dans la neige ; nous n'avions ni la force ni la foi qu'il eût fallu pour arrêter le moindre Allemand qui se fût présenté devant nous, nous ne le savions que trop.

Pendant ce temps, à Moscou, des hommes, des femmes et des enfants affolés encombraient les rues et assiégeaient les gares. Le 17, la population déchaînée en quête de nourriture se rua de nouveau sur les magasins, les entrepôts et les marchés. La police laissait faire. La maison d'alimentation Mikoyan fut totalement pillée ; il n'y restait plus un gramme de viande, plus une saucisse, plus une boîte de conserve. Mourant de faim et abandonnée à elle-même par le Gouvernement, la foule prit d'assaut la fabrique de bonbons qui se trouvait près de la place Mayakovsky et se partagea des tonnes de sucreries, de sucre, de beurre et d'autres produits. Des dizaines d'autres fabriques eurent le même sort.

Ces désordres se prolongèrent durant toute la journée du 17 et une partie de la journée du 18 octobre. Des milliers de Communistes, se croyant bloqués dans une ville vouée au massacre, détruisirent leurs cartes du Parti, tous leurs papiers à caractère politique et les portraits de Staline et des autres grands chefs qui étaient en leur possession. Je puis affirmer une terrible vérité qui me fut cent fois confirmée plus tard par des gens qui savaient ce qu'ils disaient : *les Allemands, au cours de ces journées-là, auraient pu prendre Moscou à peu près sans coup férir*. Deux ou trois divisions parachutées auraient tenu la ville entière à leur merci.

Les bataillons de travailleurs hâtivement formés, que l'on déploya aux abords mêmes de la capitale, n'étaient ni entraînés, ni convenablement armés et le commandement était paralysé. Les premiers chars allemands qui atteignaient Himki ne rencontraient qu'une résistance insignifiante. Seuls, les Allemands pourraient nous dire pourquoi ils firent demi-tour. Il est probable qu'ils surestimèrent les défenses de Moscou et préférèrent attendre des renforts et le printemps. Il est même possible qu'ils se soient laissés tromper par la faiblesse de nos défenses et qu'ils aient cru voir dans cette faiblesse même un piège que leur tendaient les Russes. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne se doutèrent pas que la capitale était pratiquement hors d'état de se défendre, et que, moralement, elle avait déjà capitulé !

À partir du 19, la situation s'améliora. Les premières troupes aguerries venues de Sibérie et de l'Extrême-Orient commencèrent à arriver. La police et le N.K.V.D. se réveillèrent. Le même jour, Staline, sous sa propre signature, prit un décret aussitôt communiqué aux autorités et qui entra immédiatement en vigueur, bien qu'il ne fût publié que deux jours plus tard. Le ton même de ce décret montrait bien que son auteur savait Moscou en pleine révolte. Il débutait ainsi : « En vue d'assurer la défense de Moscou à l'arrière, en vue de renforcer les arrières des armées et aussi pour mettre fin aux menées souterraines des espions, des diversionnistes et autres agents du fascisme allemand… » Il ordonnait ensuite le châtiment sommaire et impitoyable de toutes sortes de gens : « Les provocateurs, les espions et autres agents de l'ennemi convaincus d'avoir enfreint la loi et troublé l'ordre devront être fusillés *séance tenante.* »

Cet ordre, qui fut adressé au général Sinilov, commandant à Moscou, spécifiait encore : « Sont mises à la disposition du Commandant d'Armes de la Place de Moscou les troupes de la défense intérieure, du N.K.V.D., de la milice et des détachements de travailleurs volontaires. » Ces derniers, ainsi nommés par euphémisme, n'étaient autres que les Communistes. Staline préférait en effet ne pas confier une pareille tâche à l'Armée Rouge, car il se souvenait de ce qui s'était passé un quart de siècle plus tôt et craignait de voir les soldats de l'armée régulière se refuser à tirer sur le peuple. Il aimait mieux spéculer sur la peur animale qu'éveillait le seul nom du N.K.V.D., tout comme les conseillers du Tsar, en des

circonstances analogues, avaient spéculé sur la terreur qu'inspiraient les Cosaques et la Gendarmerie pour assurer leur propre sécurité.

Les tribunaux militaires siégeaient jour et nuit. Des milliers de citoyens furent arrêtés et exécutés, mais ce ne fut pas la terreur qui mit fin à la panique ; ce fut la nouvelle, confirmée par des paysans réfugiés et par des soldats venus des premières lignes, que les Allemands se repliaient sous les coups que leur portaient les troupes fraîchement arrivées de Sibérie et de l'Extrême-Orient et qu'ils consolidaient apparemment leurs positions en vue d'assiéger Moscou pendant l'hiver.

Entre-temps, l'ordre nous parvint d'évacuer Bolshevo. Sur les instructions du Commandement Suprême, nous fîmes incinérer nos ouvrages politiques, nos cartes d'état-major et nos archives. À peine avions-nous terminé nos préparatifs de départ qu'un contre-ordre nous arrivait. Quelques jours plus tard, toutefois, l'ordre d'évacuer fut renouvelé, et cette fois suivi d'exécution.

Mes épreuves personnelles étaient encore aggravées par un affreux mal de dents. À l'hôpital militaire, un apprenti dentiste me boucha la cavité que j'avais dans une molaire et l'obtura avec du ciment. Ce pansement devait suffire, pensait-il, jusqu'au moment où j'arriverais à destination. Pendant le mois qui suivit, je passai dix-sept jours à grelotter dans un wagon de marchandises où nous n'avions pas la place de bouger, puis je fis une marche de six jours avec des souliers de toile à semelles de caoutchouc. Ce voyage fut pour moi un véritable martyre. Ma joue ne cessait d'enfler et je souffris mille morts.

*
* *

Des troupes d'Extrême-Orient, aguerries par leurs combats de frontière contre les Japonais, et des forces sibériennes accoutumées à guerroyer l'hiver, traversaient tout un continent et se dirigeaient vers l'ouest pour arrêter l'envahisseur. Dans le même temps, d'autres contingents de bien moindre importance, venus de l'ouest, s'avançaient lentement dans la direction opposée, traversant la Volga et franchissant l'Oural pour aller s'entraîner au combat. C'étaient, pour la plupart, de jeunes recrues, mais ces contingents comprenaient aussi des troupes qui avaient survécu aux désastres subis sur tous les fronts et que l'expérience avait endurcies. Tous ces hommes allaient être entraînés à nouveau et équipés de neuf. On commençait à organiser la résistance.

Le retard tragique qui avait été apporté dans la préparation de la guerre devait permettre à Hitler d'occuper plus de territoire russe que ne le firent jamais Napoléon ou tout autre conquérant venu de l'ouest. Des millions de mes compatriotes furent tués, des millions d'autres blessés. Nous payions un prix exorbitant les erreurs et la suffisance de nos maîtres. En fin de compte, pourtant, nos forces organisées renversèrent la situation et, par une amère ironie du sort, on vit les hommes qui s'étaient si lourdement trompés recueillir le bénéfice de notre redressement.

La formation du Génie à laquelle j'appartenais se joignit aux détachements qui se retiraient lentement vers l'est, loin des zones dangereuses et qui allaient se regrouper dans des centres d'entraînement. Nous croisions sans arrêt de longs convois de troupes en marche vers l'ouest et si leur vue nous rassurait, elle nous affligeait en même temps car la plupart d'entre nous ne pouvaient s'empêcher de se considérer – bien à tort – comme coupables. Nous éprouvions une sorte de honte à nous éloigner du champ de bataille, nous ne faisions pourtant qu'obéir aux ordres reçus. J'avais demandé à être envoyé au front et presque tous mes camarades en avaient fait autant.

Un groupe d'officiers qu'on avait envoyés à la gare pour préparer le train destiné à nous évacuer prit possession d'une cinquantaine de wagons à marchandises que l'on nous avait réservés. Presque tous ces wagons étaient remplis d'énormes rouleaux d'imprimés que nos camarades, ingénieurs diplômés et officiers de hauts grades, passèrent la nuit entière à décharger dans la neige. Cela fait, nous nous mîmes à la recherche de poêles, de lanternes, de planches – en un mot de tout ce qui pouvait rendre notre voyage plus supportable. Tandis que les uns perçaient des trous dans le toit des wagons pour y faire passer les tuyaux des poêles, d'autres aidaient à charger l'équipement dans les compartiments.

Dans la soirée, des épouses, des mères, des enfants et des amis vinrent nous souhaiter bon voyage et ce furent les scènes banales mais toujours navrantes de la séparation. Irina était si préoccupée de me voir partir la joue enflée et beaucoup trop légèrement vêtu pour la saison qu'elle en oublia de pleurer.

Normalement, les wagons soviétiques sont prévus pour transporter vingt-quatre hommes en temps de guerre. Nos wagons en contenaient cinquante et plus, de sorte que nous ne pouvions pas nous asseoir et encore bien moins nous étendre. Nous n'avions d'ailleurs ni paillasses, ni bancs, rien pour nous laver ni pour satisfaire aux besoins naturels. Nous dormions à tour de rôle.

Le petit poêle de mon wagon répandait un peu de chaleur dans son voisinage immédiat et nous nous chauffions à tour de rôle. Pas un seul d'entre nous n'avait de lampe électrique et l'unique bougie dont l'un des nôtres s'était emparé dans une villa de Belshevo ne tarda pas à s'éteindre. Peu de jours après le départ, la moitié de notre effectif avait attrapé de gros rhumes et souffrait de troubles digestifs et autres maladies. L'état de ma mâchoire ne cessait d'empirer.

C'est dans ces conditions que nous effectuâmes, en dix-sept jours, un parcours que les trains ordinaires couvraient en vingt-quatre heures. Plusieurs fois par jour, on nous refoulait sur des voies de garage afin de laisser passer des convois de troupes et de gros matériel qui se dirigeaient vers le front, ou encore des trains de luxe bondés de personnages officiels pressés de trouver un refuge dans les villes situées sur la Volga et au-delà de ce fleuve.

Seuls, quelques officiers supérieurs et quelques Commissaires savaient où nous allions. J'étais du nombre. Je savais que notre destination était la petite ville de Menzelinsk, dans la République Tartare dont la vieille ville de Kazan est la capitale. Menzelinsk est situé sur la rivière Kama, affluent de l'est de la Volga.

On nous ravitaillait deux ou trois fois par jour dans les gares les plus importantes. Bien que notre train s'arrêtât continuellement dans de petites stations et parfois même entre les stations, il nous était formellement interdit de descendre de wagon sans la permission expresse de l'officier qui nous commandait et ce dernier n'accordait que rarement ladite permission. Ce règlement stupide, et même humiliant pour nous, nous fit beaucoup souffrir et nous emplit d'amertume. Nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi l'on soumettait à une surveillance aussi sévère des officiers qu'on repliait vers l'intérieur du pays et notre caractère s'aigrissait à mesure que le voyage se prolongeait.

Pendant un court arrêt du train, mon ami le capitaine Numidov demanda la permission de descendre un instant du wagon et cette permission lui fut refusée. « Ce n'est pas un train d'officiers soviétiques, mais une prison ! » murmura-t-il en maîtrisant sa colère. Le commandant du wagon ne l'entendit pas, mais d'autres l'entendirent. L'un d'entre nous – une canaille, et je soupçonnai que ce devait être un Communiste qui cherchait à prendre ma place comme Commissaire Politique – avait dû rapporter à notre chef le propos de mon ami, sans toutefois révéler le nom du « coupable ». Il était clair, en tout cas, que sa dénonciation

me visait personnellement en ma qualité d'organisateur du Parti, bien plutôt que Numidov lui-même. À la station suivante, le Commissaire en Chef L... me fit appeler.

— Une manifestation contre-révolutionnaire vient de se produire dans ton wagon, me reprocha-t-il rudement. Pourquoi n'en as-tu pas rendu compte ? Comme organisateur du Parti, tu avais le devoir de le faire.

— À ma connaissance, aucune manifestation de ce genre n'a eu lieu dans mon wagon, répliquai-je.

— D'autres en ont eu connaissance. Ton devoir t'oblige à dénoncer l'*ennemi de classe* qui s'est permis de dire que nous voyagions comme des forçats.

— Je ne sais de qui il s'agit. Au surplus, nous ne sommes que des êtres humains. Quand on est de mauvaise humeur, on se laisse aller à dire des choses que l'on ne pense pas.

— Tu as le cœur beaucoup trop sensible, Kravchenko. Nous sommes en guerre et plus vite tu le comprendras, mieux cela vaudra. Allons dans ton wagon ; nous découvrirons bien le misérable.

Et le camarade L... marcha vers mon wagon d'un air vengeur. Dans les termes les plus violents, il exigea qu'« agent allemand » se dénonçât aussitôt. Tandis que le Commissaire tempêtait et menaçait, je jetai un coup d'œil sur Numidov et je vis qu'il était blanc comme un linge et que les muscles de son visage tressaillaient. J'eus peur qu'il ne se livrât ainsi lui-même. Je connaissais son histoire. Sa femme et ses deux enfants qu'il adorait étaient tombés entre les mains des Allemands et il haïssait les envahisseurs d'une haine mortelle. Pourtant on allait peut-être le fusiller comme « ennemi de classe » et comme « agent allemand » parce qu'il avait osé s'élever contre un règlement inepte ! Fort heureusement, personne ne le dénonça.

Le lendemain, le même incident se reproduisit, mais ses conséquences furent plus sérieuses. Un jeune lieutenant de notre wagon, qui avait déjà été au feu, se mit en colère en se voyant refuser la permission de descendre un instant.

— C'est honteux ! s'écria-t-il. Au front, on m'a confié une compagnie et je l'ai menée à l'attaque contre les Allemands, mais ici on n'a pas assez confiance en moi pour me permettre de descendre faire mes besoins !

À la station suivante, le lieutenant-colonel Sergeïev, à qui l'on avait rendu compte de cet acte « d'insubordination », arriva dans notre wagon pour châtier le criminel. Le jeune officier – un joli garçon mince et blond – fut arrêté. On lui arracha les insignes de son grade ainsi que sa ceinture d'officier et on le condamna à rester dix jours debout entre deux gardes, sur un wagon découvert. Nous en étions tous révoltés.

De cinq heures du matin à minuit, le « coupable », exposé aux rigueurs de l'hiver russe, fut contraint de se tenir debout sur un wagon découvert en marche. On changeait ses gardes à chaque station. Lorsqu'il rentrait dans notre wagon pour le bref répit qu'on lui accordait la nuit, nous lui manifestions notre sympathie en massant ses membres gelés, en lui donnant à manger et en le couvrant de nos vêtements les plus chauds. Nous parvînmes aussi à faire entendre à ses gardes que, s'ils tenaient à leur peau, ils feraient bien de permettre au prisonnier de fumer et de s'abriter sous une bâche entre les stations, pendant que nos chefs ne pouvaient pas voir ce qui se passait.

Dès le second jour de ce spectacle inhumain, je ne pus continuer à me taire. J'allai trouver le camarade L., et le priai instamment d'intercéder en faveur du lieutenant.

— Nous savons tous que la discipline est nécessaire, lui dis-je ; mais ne devons-nous pas faire preuve aussi d'un peu de bon sens ? Nous aurons un jour à commander des hommes au combat. Le sentiment de notre autorité et de notre dignité nous sera indispensable. À quoi

cela rime-t-il de nous surveiller si étroitement comme si nous ne cherchions tous qu'une occasion de déserter ? Demain, c'est le 7 novembre, l'anniversaire de la Révolution. Nous serions tous extrêmement heureux si le lieutenant était gracié.

J'insistai si vivement que le camarade L... finit par consentir à voir Sergeïev. Il revint nous annoncer que la punition était suspendue jusqu'à notre arrivée à destination.

— Mais je t'en prie, me dit-il, ne m'oblige pas à intervenir à nouveau dans de pareilles histoires. Nous sommes en guerre et non en partie de plaisir.

Notre commandant s'était mis dans la tête que, pour nous empêcher de nous amollir au cours de ce long voyage, il était bon de nous faire faire de la culture physique chaque matin, quand le train s'arrêtait, de préférence à l'aube, et nus jusqu'à la ceinture en dépit de la température polaire. En conséquence, dès le premier arrêt de la journée, le clairon nous éveillait en sursaut, nous sautions en hâte de nos wagons, tremblants de froid et encore tout engourdis de sommeil, et nous nous mettions à faire des exercices. Les malades n'étaient pas exemptés et la séance avait lieu même quand le vent glacé nous lardait la peau comme avec des aiguilles. On voyait bien que nous avions hésité des Tsars du moyen âge notre conception de la discipline !

Ceux d'entre nous qui avaient de l'argent dans leurs poches essayaient d'acheter différentes choses aux paysans, dans les gares. Hélas ! nous constatâmes bientôt que les prix, déjà fort élevés en temps de paix, avaient monté d'une façon vertigineuse depuis que nous étions en guerre. Le tabac le plus ordinaire coûtait quarante roubles le *verre* (c'est l'unité de mesure des paysans). Le lait coûtait près de 100 roubles le litre, et un poulet, 1 200 roubles, c'est-à-dire à peu près deux mois de solde pour un officier. Le soldat de deuxième classe, qui touchait 8 à 12 roubles par mois, aurait dû servir *pendant neuf ans* avant de pouvoir se payer un poulet au prix pratiqué en novembre 1941.

À une bifurcation, un peu avant Kazan, notre train ayant été rangé sur une voie de garage pour laisser passer un long convoi de troupes, on nous autorisa à descendre pour nous dérouiller les jambes. Accompagné de plusieurs de mes camarades officiers, j'allai jusqu'à une forêt voisine où nous avions vu que l'on abattait des arbres. En approchant, nous fûmes frappés de constater que les hommes et les femmes à l'aspect lamentable qui travaillaient là n'étaient pas des Russes. La plupart d'entre eux avaient aux pieds des *lapti,* ces chaussures en sparterie des paysans russes, mais on devinait que leurs vêtements n'étaient pas de chez nous, bien qu'ils fussent crasseux et déchirés à souhait et, par conséquent, du plus pur style soviétique. Visiblement ces malheureux n'étaient pas habitués à cet épuisant travail sous le rude climat d'hiver.

Un de leurs gardiens – un policier du N.K.V.D. – nous apprit que c'étaient des étrangers – des Lettons, des Lituaniens, des Estoniens, des Polonais, des Juifs – échantillons des quelque deux millions d'« ennemis de classe » et d'« indésirables » qu'on avait arrachés aux régions dont l'Union Soviétique s'était emparée sous le couvert du pacte Moscou-Berlin et qu'on avait déportés et soumis au travail forcé. Nous regagnâmes notre train, émus et silencieux; tout ce qui nous rappelait le marché conclu naguère avec les Nazis éveillait nos remords et blessait notre amour-propre.

Pendant notre absence, un groupe de *bezprizorni* – ces enfants abandonnés – s'étaient réunis autour de notre wagon. Ces pauvres gosses, sales, déguenillés et grelottant de froid, au regard prématurément vieilli dans leurs petits visages hagards, mendiaient du pain d'une voix suppliante. Ils me parurent plus timides et plus tristes que les précédentes générations de *bezprizorni* ; peut-être cela venait-il de ce qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de s'accoutumer à leur vie de déracinés. Un autre groupe de ces malheureux orphelins de guerre

s'était approché d'un tas de cendres chaudes tombées d'une locomotive. Ils chantaient la chanson des enfants abandonnés que nous avions entendue si souvent, vingt ans plus tôt, pendant la guerre civile, et que reprenaient maintenant les orphelins de guerre :

Oh ! je mourrai, je mourrai,
On m'enterrera
Et nul ne saura
Où se trouve ma tombe.

Nous donnâmes à ces pauvres petits ce que nous pûmes. Nous avions heureusement beaucoup de pain. Plus tard, lorsqu'il arriva que ces groupes d'enfants, livrés à eux-mêmes, n'ayant pas le choix des moyens, se mirent à voler et à se mal conduire, il n'est pas un seul Russe qui leur en tint rigueur. Ces pauvres enfants étaient comme un vivant reproche à l'inhumanité de leurs aînés.

À la fin de la première phase de notre voyage, nous devions faire halte dans une localité nommée Agriz. Nous y arrivâmes après dix-sept jours de trajet et passâmes notre première nuit couchés sur le plancher d'une école abandonnée et non chauffée. Le lendemain matin, on nous donna l'ordre de nous trouver six jours plus tard à Menzelik. Comment nous y rendre ? C'était à nous de nous débrouiller. Le délai de six jours était prévu pour un voyage à pied, mais les veinards arriveraient à se faire transporter par de braves paysans. Nous nous divisâmes en plusieurs groupes et un Commissaire du Parti prit la tête de chacun d'eux.

Nos chefs, qui nous quittèrent pour faire la route en automobile, trouvaient évidemment tout naturel de nous abandonner dans ce pays Tartare, enseveli sous la neige, alors qu'ils nous avaient traités comme des prisonniers pendant tout notre voyage en chemin de fer.

*
* *

Nous partîmes à douze, marchant très vite pour nous réchauffer. Notre équipement et les six jours de vivres que nous emportions avec nous pesaient d'un poids qui se faisait d'heure en heure plus lourd. Mes chaussures de toile à semelle de caoutchouc étaient aussi peu faites que possible pour marcher dans la neige et sur la glace ; en outre, à chaque pas que je faisais, une douleur violente traversait ma mâchoire malade. Heureusement, l'un de nous se mit à chanter un chant populaire profondément russe par son caractère nostalgique et désolé et cela me fit oublier un peu mes fatigues et mes souffrances.

Nous étions stupéfaits de voir de grands champs de blé non moissonné et même des meules intactes – tout cela recouvert de neige. Un peu plus tard, un paysan nous en expliqua la raison : tous les hommes valides avaient été mobilisés, tous les chevaux réquisitionnés, il ne restait plus que « les femmes, les enfants et les vaches » pour faire la moisson et c'est pourquoi d'énormes récoltes pourrissaient ainsi sur place.

Au bout d'un certain temps, un traîneau de paysan nous rejoignit mais il n'y avait de place que pour dix d'entre nous et, en ma qualité de Commissaire du Parti, je refusai d'y monter, voulant continuer à faire la route à pied. Dimitri, un garçon âgé d'une trentaine d'années avec qui je m'étais lié à Bolshevo, ne voulut pas me quitter. Il faisait gris et triste et le paysage, bien que varié, était uniformément couvert d'une épaisse couche de neige. De temps à autre, on apercevait une cheminée qui fumait au loin, on entendait l'aboi étouffé d'un chien et cela diminuait un peu l'impression que nous avions d'être perdus dans un monde inhabité.

Vers le soir, comme nous avancions péniblement dans l'ombre qui s'épaississait, nous nous mîmes à parler de la guerre. J'avais déjà deviné à Bolshevo que Dimitri avait, tout comme moi, perdu sa foi politique !

— Je me répète chaque jour, Victor Andreïevitch, que si je fais cette guerre, c'est bien pour le peuple russe, ce peuple simple et bon, et non pour Staline. S'il en était autrement, crois-moi, je te jure que je ne pourrais pas supporter cette existence. À moins qu'ils ne soient complètement idiots, là-bas, au Kremlin, ils doivent comprendre ce que nous éprouvons. S'imaginent-ils que nos soldats sont prêts à mourir pour Staline, pour Beria et pour la bande de sadiques du N.K.V.D. ?

— Ce n'est pas le moment d'exhaler nos rancunes, fis-je remarquer à mon compagnon. Que cela nous plaise ou non, le Parti, le N.K.V.D. et notre pays ne font plus qu'un pour l'instant et il n'y a pas moyen de les séparer l'un de l'autre tant que les Nazis n'auront pas été chassés de notre pays. As-tu lu *La guerre et la paix,* de Tolstoï, Dimitri ?

— Bien sûr !

— Eh bien, crois-tu que nos serfs d'autrefois, lorsqu'ils affrontaient les canons de Napoléon, avaient beaucoup de raisons d'aimer leur Petit Père de Saint-Pétersbourg ? Pourtant, ils se sont battus, ils se sont fait tuer et ils ont remporté la victoire. Nous non plus, nous n'avons pas besoin d'aimer notre Petit Père pour nous battre, pour mourir et pour vaincre.

— Mais Staline se moque pas mal de nos morts…

— Ce serait drôle, vois-tu, si l'Histoire s'avisait plus tard d'attribuer à Staline le mérite d'une nouvelle victoire russe !

La nuit était tombée lorsque nous arrivâmes dans un petit village tout replié sur lui-même. Trop fatigués pour choisir, nous allâmes frapper à la porte de la première maison que nous rencontrâmes. Un paysan barbu nous ouvrit. L'air désolé et craignant de passer pour inhospitalier, il nous expliqua que ses enfants étaient malades. Il nous indiqua une maisonnette qui se trouvait un peu plus loin sur la route, nous assurant que nous y serions bien reçus, bien traités et bien nourris.

Il n'avait pas exagéré. C'était une petite maison de deux pièces, confortable et où il faisait bien chaud. Il y avait des rideaux de couleur et des fleurs aux fenêtres. Un paysan de haute taille, proprement vêtu, et son épouse, une femme aux cheveux gris, nous firent un accueil chaleureux, comme s'ils avaient attendu notre visite depuis longtemps. Le reste de la famille se composait de deux fils, l'un de vingt-deux ans, l'autre d'environ quinze, et d'une fillette de dix ans, timide et portant encore ses cheveux en nattes dans le dos. Tous s'empressèrent autour des étrangers que nous étions.

Comme le fils aîné ôtait son manteau, nous remarquâmes qu'il avait perdu le bras gauche.

— C'est près de Kiev que Vania a attrapé ça, soupira le père.

Les autres enfants nous aidèrent à enlever nos chaussures toutes couvertes de glace, tandis que leurs parents faisaient chauffer de l'eau dans un grand baquet. Pour la première fois depuis trois semaines, nous pûmes enfin nous laver. Tout en nous savonnant mutuellement, nous apercevions, par la porte entrouverte, notre hôtesse qui nous préparait du linge frais et des vêtements propres appartenant à son fils. La petite fille mettait le couvert.

— C'est à ça que je pensais, me dit tout bas Dimitri. Voilà les gens pour lesquels je suis prêt à me battre contre les Allemands et à mourir s'il le faut.

La soupe aux choux, bien que sans viande, nous fit l'effet d'un nectar après notre longue marche et les gâteaux de froment au miel avaient goût d'ambroisie. Mais les tranches de pain étaient minces et petites, ce qui chez les paysans est toujours la preuve que les temps sont

durs. Dimitri et moi sortîmes de notre sac une miche de pain noir, du poisson fumé, du thé et du sucre. Notre hôtesse y ajouta des concombres et des piments, cependant que son mari, pour ne pas être en reste de générosité, allait dénicher une demi-bouteille de vodka qui nous réchaufferait. Nous fîmes là un festin dont nous devions nous souvenir longtemps.

— Que la peste nous débarrasse d'Hitler, s'il plaît à Dieu, dit notre hôtesse en levant son gobelet.

— Mais pourquoi, s'il plaît à Dieu ! bonne mère ? demandai-je.

— L'habitude, me répondit-elle.

— Non, la mère, la peste ne suffit pas pour châtier un bandit comme celui-là, dit le père. Moi, je l'enfermerais vivant dans une cage et je le montrerais ainsi dans le monde entier. Que les gens puissent au moins contempler le monstre ! Ce qui m'intéresse, poursuivit-il en s'adressant à nous, c'est de savoir ceci : dites-moi, vous qui êtes de braves officiers russes, pouvez-vous me dire pourquoi, au fond, nous nous battons ?

— Pour notre pays, pour la Russie, bien sûr ! répondit Dimitri.

— Notre pays, la Russie, cela va de soi… dit le vieil homme. Pour la Russie, pour notre pays, je renverrais au feu mon fils manchot et je l'y accompagnerais volontiers moi-même. Mais pour quelle Russie ? Pour celle qui nous a volé nos terres et qui a fait crever nos enfants de faim, ou bien pour une Russie nouvelle ?

— Je ne te comprends pas bien, petit père, lui dis-je pour l'amener à s'expliquer plus clairement.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Je me suis battu moi-même pendant la première guerre contre l'Allemagne. Je me suis battu, j'ai été blessé et la vermine m'a dévoré vivant. Et puis la Révolution a commencé. La liberté, qu'ils disaient, et la terre aux paysans ! On nous acclamait, on nous disait que nous étions le sel de la terre, parce que nous avions un fusil à la main. Il y a vingt-deux ans de cela et nous ne sommes toujours pas libres ; nous n'avons plus de terres et nous sommes de nouveau en guerre. Et voilà qu'ils recommencent à nous parler gentiment, à nous flatter…

— Oui, mais cette fois, les maîtres, c'est nous, intervint Vania, nous et non les tsars !

Notre hôte lui lança un regard sévère. On sentait bien que le maître, au logis, c'était lui.

— Assez de boniments, Vania. Voilà des années que je me tais. *Nous* les maîtres ! Et qui donc alors est venu nous ôter le pain de la bouche et nous endormir avec toutes sortes de plans pour mieux nous voler ? *Nous,* les maîtres ! Et qui donc a liquidé une famille sur cinq dans notre village et l'a déportée en Sibérie pendant la collectivisation ? Tout ce que je voudrais savoir, c'est si nous sommes des êtres humains, oui ou non ? Je veux vivre à ma guise, moi, et non comme ils m'obligent à vivre !

— Très bien ! petit père, lui dis-je. Tes griefs sont fondés. Mais comment viviez-vous avant la Révolution ?

— Mille fois mieux, me répondit-il aussitôt. La vérité, c'est la vérité. Je possédais six *desyatins* [1] de terre, un bon cheval, une pouliche, une vache et un veau, des cochons, des oies. J'élevais des abeilles. Nous n'étions que de pauvres paysans, d'accord, mais nous avions toujours de quoi manger et de quoi nous vêtir. Alors, je vous le demande, pour quelle Russie Vania a-t-il perdu son bras ? Vous deux, qui êtes des hommes solides et intelligents, pour quelle Russie allez-vous tuer et vous faire tuer ? Dieu vous protège ! Si c'est pour la Russie qu'on nous a faite pendant ces dernières années, à quoi bon ? Je suis vieux, et je bavarde ; n'empêche que ça fait du bien de dire la vérité une bonne fois, pour changer.

Le jeune manchot, qui avait écouté attentivement, prit alors la parole :

— Père, tu parles du passé comme si tu voulais voir les grands propriétaires revenir et recommencer à nous exploiter, nous les paysans, comme autrefois ?

— Pas le moins du monde, Vania. Tu es un Komsomol. Tu ne sais rien du passé. Je ne veux pas du tout voir revenir les propriétaires, mais je ne veux pas non plus mourir de faim en travaillant pour les *kolkhozes*. Pourquoi aurions-nous changé de maître ? Que l'on conserve les *kolkhozes* qui rapportent, mais qu'on n'oblige personne à en faire partie. Ce n'est pas juste !

Nous continuâmes à bavarder. Notre hôte ne cessait de répéter que tout ce qu'il voulait, c'était « vivre comme un homme ». Il en avait plein le dos de recevoir des ordres de tous les côtés ! Sa femme, qui s'était tue jusque-là comme il convient à une bonne épouse, n'y tint plus :

— Et pourquoi a-t-on fermé les églises de force et les a-t-on transformées en entrepôts ? s'écria-t-elle.

— Je n'en sais rien, petite mère, répondit Dimitri, mais je ne pense pas qu'on s'avise de recommencer cela.

— Si j'en étais sûre, je prierais pour Staline six fois par jour. Enfin dites-moi, pourquoi veut-il convertir tout le monde à *sa* religion ?

Nous éclatâmes de rire, le fils aîné tout le premier.

— Calme-toi, Vania, lui enjoignit son père sur un ton de reproche. Ta mère est plus sage que toi. Si elle n'avait pas prié pour toi chaque jour, ce n'est pas ton bras que tu aurais perdu, mais ta tête ; dans ce cas, j'imagine que tes Komsomols auraient prié pour toi.

— Mais, petit père, lui fit remarquer Dimitri, le passé est le passé. On ne peut pas revenir en arrière.

— Je me fiche pas mal du passé, mes amis ! Je n'ai que faire d'un Tsar, mais je ne tiens pas non plus à voir de nouveaux tsars le remplacer. Je veux pouvoir vivre comme un homme libre, cultiver ma terre et servir mon Dieu à moi. Votre dieu soviétique, qui s'enferme à double tour dans son mystérieux Kremlin sous la protection de sa garde, est beaucoup trop loin de moi.

Nous passâmes une aussi bonne nuit que si nous avions dormi dans nos propres lits. Le lendemain, à notre réveil, un déjeuner chaud nous attendait. Nous constatâmes que notre brave hôtesse avait passé la nuit à laver, nettoyer et réparer nos vêtements. Elle avait lavé et repassé nos chemises et nos mouchoirs, et elle avait même reprisé mes chaussettes !

Tant de sollicitude me toucha jusqu'aux larmes. Je la serrai dans mes bras, caressai ses cheveux gris et l'embrassai sur les deux joues.

— Merci, bonne mère, lui dis-je. Puisses-tu vivre heureuse et longtemps !

Dimitri n'était pas moins reconnaissant que moi. Notre hôte, en se laissant glisser du haut du poêle, nous apostropha, jouant la colère :

— Hé là, polissons que vous êtes ! s'écria-t-il. Avez-vous bientôt fini de faire la cour à ma femme ?

Nous voulions absolument leur donner de l'argent, mais ils refusèrent obstinément. Ils ne consentirent à accepter de nous qu'un morceau de savon et une bobine de fil. Toute la famille vint sur le pas de la porte pour nous voir partir. Nous avions l'impression de quitter notre propre maison.

— Je mourrais au front sans regret pour de braves gens comme vous, dit Dimitri d'une voix émue, en embrassant à la ronde chacun de nos nouveaux amis. Ce sont les gens comme vous qui représentent la vraie Russie et il est rudement bon d'avoir affaire à eux.

Nous montâmes dans le traîneau que Vania avait attelé et partîmes de bon matin. La vieille femme faisait encore des signes de croix de la main droite, essuyant ses larmes de la main gauche, lorsqu'un tournant la déroba à notre vue.

À une dizaine de kilomètres du village, nous décidâmes Vania à rebrousser chemin. Nous lui fîmes cadeau d'un insigne de notre régiment du Génie – une clef et un marteau – sur lequel il avait louché dès notre arrivée, et le chargeâmes de remercier encore ses parents de notre part.

Trois jours après, tard dans la soirée, nous atteignions une petite ville appelée Krasny Bor, sur la rivière Kama. Les pêcheurs chez qui nous passâmes la nuit nous expliquèrent qu'avant la Révolution, l'endroit s'appelait Piany Bor, c'est-à-dire « la forêt ivre » ; maintenant c'était Krasny Bor, « la forêt rouge », mais, ivre ou rouge, la vie n'y était pas plus agréable.

Dimitri supportait assez bien notre pénible équipée, mais, pour moi, j'étais en fort mauvais état. J'avais les doigts de pied gelés et couverts d'ampoules et j'éprouvais dans tout le corps des douleurs intolérables. Ma mâchoire s'était infectée et me faisait souffrir d'une manière atroce.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Le lendemain matin, par une violente tempête de neige, je me rendis à pied au dispensaire du district qui se trouvait à quelque cinq kilomètres de Krasny Bor. En dépit de son appellation prometteuse, ce dispensaire n'était pas autre chose qu'un groupe de maisons de bois du plus lugubre aspect ; il était dirigé par une doctoresse déjà mûre. Elle était originaire de Moscou et je crus comprendre qu'elle avait été envoyée en exil dans ce trou perdu. Sa joie fut grande de rencontrer quelqu'un qui venait de la capitale et qui pût lui en donner des nouvelles, mais en même temps elle se sentait désolée de ne pouvoir faire grand-chose pour me soulager.

— Tu as le maxillaire enflammé, me dit-elle, après m'avoir soigneusement examiné. L'infection de ta dent a gagné ton organisme tout entier. Il faut que tu ailles à Menzelinsk le plus tôt possible et que tu entres à l'hôpital pour y suivre un traitement. Ici, je ne puis rien faire pour toi.

— Tu vas au moins m'arracher cette dent ? lui demandai-je.

— Impossible. Je n'ai pas d'anesthésique. Les ampoules que j'ai trouvées ici datent d'au moins dix ans et je suis sûre qu'elles ne valent plus rien. D'ailleurs, je n'ai même pas une aiguille hypodermique propre.

J'insistai néanmoins pour qu'elle m'arrachât ma molaire et elle finit par y consentir. Elle incisa la gencive et utilisa un davier antédiluvien. Il n'y a pas de mots pour décrire le supplice que j'endurai. Après l'opération, je restai étendu pendant une bonne heure, puis, lesté d'une rasade d'alcool, je regagnai Krasny Bor à pied. Débarrassé de ma dent, il me sembla que je souffrais un peu moins. Dimitri me força à me reposer toute une journée et toute une nuit dans la maison des pêcheurs ; le jour suivant, le cinquième depuis que nous avions quitté le train, nous traversions la Krana prise par les glaces. Nous rencontrâmes plusieurs autres groupes de notre unité et, le sixième jour, nous arrivions à Menzelinsk.

C'était une ville typiquement tartare, avec un fouillis de rues étroites où régnait un remugle typiquement oriental. On nous logea dans une vieille école où il n'y avait ni lumière ni eau. On avait réquisitionné à notre bénéfice plusieurs poêles de fonte, mais ils ne chauffaient guère. Presque tous nos hommes souffraient de pieds gelés et d'ampoules ; certains même avaient les pieds en sang. J'étais trop épuisé pour bouger et c'est Dimitri qui dut se débrouiller pour me trouver un matelas et un oreiller rembourrés de paille. Je souffrais horriblement ; j'avais l'impression que mon corps avait gonflé et atteint des proportions gigantesques. Dans l'état de demi-conscience où je me trouvais, j'entendis

vaguement qu'on se plaignait autour de moi de la nourriture, du cantonnement et du triste sort qui nous était réservé. La perspective d'avoir à vivre à Menzelinsk mettait tout le monde de mauvaise humeur. Cette fois, les officiers qui nous commandaient eurent l'intelligence de ne pas sévir contre ceux qui se plaignaient et restèrent discrètement à l'écart.

Couché sur ma paillasse, je passai deux jours dans des souffrances abominables. Le troisième jour, on me transporta à l'hôpital militaire de Menzelinsk avec une très grosse fièvre. Peu à peu, cependant, mes douleurs s'atténuèrent et je pus me rendre compte de ce qui se passait. Une doctoresse, au visage agréable et au regard plein de bonté, prenait ma température :

— Tout va bien, camarade Kravchenko, me dit-elle en souriant d'une façon rassurante. Dès que tu seras assez fort pour voyager, il faudra que tu regagnes Moscou pour y suivre un traitement. En attendant, nous ferons de notre mieux pour que tu sois ici aussi bien que possible.

Mes forces revenaient lentement. Dimitri, Numidov et d'autres camarades m'apportaient de bonnes choses à manger. L'hôpital ne donnait aux malades qu'un morceau de pain noir et gluant, du thé sans sucre, de la soupe et une écuelle de gruau deux fois par jour ; nous couchions sur des paillasses garnies de grossières couvertures militaires. Heureusement, Eugenia Vladimirozovna, la doctoresse qui dirigeait le service dans lequel j'étais soigné, rachetait par sa bonté et son esprit compréhensif les conditions matérielles déplorables dans lesquelles nous nous trouvions. Ma salle comprenait un curieux assortiment de malades. Il y avait un vieux paysan mobilisé, un commissaire politique qui avait grade de colonel et plusieurs simples soldats. Nous nous efforcions de tuer le temps en discutant à perte de vue sur tous les sujets imaginables. Il était d'ailleurs un point, au moins, sur lequel nous étions tous d'accord : les mérites de notre doctoresse.

Nous nous sentions tous terriblement déprimés, car on était alors en décembre et le sort de Moscou semblait suspendu à un fil. Il n'y avait à l'hôpital ni journaux, ni radio, mais le Commissaire et moi apprenions les nouvelles par les amis qui nous rendaient visite. Notre salle devint ainsi une espèce de centre d'information pour l'hôpital tout entier.

Il y avait déjà plusieurs semaines que j'étais à l'hôpital lorsqu'une nuit, un peu avant minuit, une infirmière apporta dans notre salle une lampe allumée. Quelques instants après, la doctoresse fit son entrée. Elle portait des vêtements civils et elle était même vêtue avec une certaine recherche. Ses cheveux sombres, qu'elle portait d'habitude tirés en arrière et ramassés en chignon sur la nuque, étaient relevés sur le sommet de la tête et coiffés à la dernière mode. Les malades se dressèrent sur leurs lits et la regardèrent avec étonnement. Je sentis flotter autour d'elle un vague parfum lorsqu'elle déposa les plateaux contenant des pâtés à la viande et des compotes de fruits qu'elle avait fait préparer pour nous.

— Bonne année ! Bonne année ! s'écria-t-elle. Puis, constatant notre surprise à la voir ainsi vêtue, elle ajouta : j'ai pensé que, pour une fois, vous seriez peut-être contents de me voir habillée comme une femme doit l'être… Puisque nous sommes le 31 décembre, je me suis dit que cela pourrait vous rappeler le foyer.

— C'est un merveilleux cadeau de jour de l'an que tu nous fais là, fit le Commissaire à voix basse et d'un ton ému.

— Ma vieille femme, que j'ai laissée là-bas, au village, ne s'est jamais habillée comme ça, remarqua le vieux paysan, mais je te remercie tout de même, Eugenia Vladimirovna, et je te souhaite une bonne année !

Après avoir exprimé ses vœux à chacun de nous en particulier et distribué la nourriture à ceux qui étaient en état de manger, notre doctoresse passa dans la salle voisine. Pour moi, je

n'oublierai jamais le spectacle de cette femme russe venue faire l'offrande de sa grâce féminine aux soldats malades et attristés d'être séparés de leur famille qui, à l'aube de l'année 1942, étaient soignés dans un pauvre hôpital du pays tartare.

À la fin de janvier, une commission du service des hôpitaux militaires ordonna mon transfert à Moscou en vue du traitement que j'aurais à y suivre. Dans la capitale, je ne fus pas admis à l'hôpital, mais dus me contenter de me présenter chaque jour dans une clinique. Je prenais mes repas au Foyer Central des officiers de l'Armée Rouge. Grâce aux soins affectueux d'Irina, je me rétablis rapidement. Ma mâchoire se cicatrisa et mon état général s'améliora beaucoup. Je cessai d'aller à la clinique, mais on me recommanda de me reposer encore jusqu'à ce que j'eusse retrouvé mes forces. Je me présentai donc devant la commission compétente et demandai ce que l'on comptait faire de moi. On me soumit à un examen médical qui ne dura pas plus de deux minutes et l'on me déclara bon pour le service. Les papiers que l'on me remit mentionnaient que je devais être au front.

Je fis mes adieux à Irina, persuadé que je ne la reverrais pas de longtemps, en admettant que je dusse la revoir jamais. Mais lorsque je me rendis au Commissariat Militaire, on m'informa qu'on y avait reçu de nouvelles instructions. Les techniciens de valeur devaient être exemptés du service actif et affectés à des emplois industriels : c'était une sage mesure ; je ne pus m'empêcher pourtant de regretter cette décision qui m'empêchait de risquer ma vie pour Eugenia Vladimirovna, pour les paysans, les pêcheurs, les ouvriers et les ingénieurs que j'avais connus au cours des derniers mois. Je considérais ces gens-là comme mes vrais compatriotes, comme l'essence de mon pays lui-même – abstraction faite de toute idéologie politique.

Moscou vivait le plus cruel hiver qu'il eût connu depuis que, cent trente ans plus tôt, Napoléon avait contemplé ses décombres calcinés. Les envahisseurs n'avaient pas réussi à s'emparer de la ville. Pris sur les steppes glacées de la Russie comme des mouches sur du papier collant, ils souffraient et mouraient en masse. Dans les pays balkaniques, si arriérés et si pauvres qu'ils fussent, les Allemands pouvaient, dans une certaine mesure, vivre sur le pays, mais ils ne trouvaient que bien peu de chose à glaner sur la terre brûlée de notre patrie. Toutefois les souffrances des assiégeants ne suffisaient pas à consoler les assiégés des leurs.

Je trouvai Moscou sans lumières le soir, affamé, grelottant de froid et cruellement marqué par les bombes ennemies. Son moral semblait brisé, on l'eût dit trop las pour manifester son désespoir. Au moment des alertes, les habitants couraient se réfugier sous les voûtes de marbre du métro – riches, mais lugubres – dans les caves et dans des abris improvisés. Ils quittaient leurs logements glacés pour se traîner jusqu'à leurs ateliers et leurs bureaux où ils passaient de longues heures dans des locaux non chauffés. Les établissements industriels installés dans la ville avaient été en partie évacués. Ceux qui restaient travaillaient nuit et jour au maximum de leurs possibilités. La perte des régions industrielles les plus riches de l'Ukraine et de la Russie de l'Ouest et l'encombrement de tous les moyens de transport rendaient très difficile l'approvisionnement en matières premières nécessaires aux besoins courants de l'industrie. Pourtant la capitale avait été transformée en un puissant arsenal qui travaillait héroïquement pour le front.

Les rations alimentaires officielles étaient à peine suffisantes pour empêcher les gens de mourir de faim – et encore les magasins n'arrivaient que rarement à les servir. On redoutait la faim et le froid plus encore que la Luftwaffe. La guerre ne durait que depuis huit à neuf mois et déjà les habitants de notre capitale mangeaient du pain à base de farine de pommes de terre ; ils tuaient leurs chiens et leurs chats et mangeaient les corbeaux quand ils

pouvaient en attraper. On aurait beau jeu, après cela, à prétendre que nous nous étions préparés à la guerre !

Comme aux plus mauvais jours de la période révolutionnaire, les moscovites brûlaient leur mobilier et leurs clôtures ou palissades, dans un effort désespéré pour se chauffer un peu. La mortalité ne cessait d'augmenter dans la ville, ce à quoi les tribunaux militaires et le N.K.V.D. contribuaient d'ailleurs très efficacement en fusillant à tort et à travers les propagateurs de fausses nouvelles et les traîtres, vrais ou imaginaires.

Irina maigrissait. Depuis que le bureau qui l'employait lui servait un maigre repas, elle partageait ses rations avec des amis moins favorisés qu'elle. Notre appartement n'était pas chauffé et nous y vivions emmitouflés dans de gros manteaux et dans des châles de laine, les mains gantées. La plupart du temps il n'y avait pas d'électricité et souvent aussi nous manquions d'eau ; il arrivait même que les canalisations de l'unique W.-C. de l'étage fussent gelées pendant plusieurs jours.

La vie était difficile et sans joie. Moscou payait le prix d'un quart de siècle de gâchis bureaucratique et de despotisme politique.

La moitié des installations de l'usine du *Glavtrubostal* avait été évacuée ; le reste fabriquait nuit et jour des mines et des bombes. Les cadres y étaient déjà trop nombreux et ni Manturov, ni Yegorov ne m'encouragèrent à revenir auprès d'eux. Je me présentai donc au Comité de District du Parti et, grâce à son intervention, je fus désigné pour remplir les fonctions d'ingénieur-en-chef du *Promtrest,* un trust qui contrôlait neuf usines différentes dont la plupart fabriquaient du matériel de guerre.

Cette nomination m'enchanta, car bien que les conditions matérielles dans lesquelles j'allais travailler ne fussent pas des plus agréables, j'avais l'impression de prendre une part directe à l'effort de guerre de mon pays. En outre – et c'était-là un avantage appréciable –, mes nouvelles fonctions me permettaient de prendre mes repas dans un restaurant spécial, réservé aux membres du Comité de District du Parti. Certaines des usines placées sous mon contrôle technique fabriquaient des grenades à main, des mines et divers genres de munitions ; d'autres étaient spécialisées dans la réparation du matériel du Génie. Je leur passais constamment des commandes de guerre urgentes, sans ménager ma peine ni celle de mes collaborateurs. J'avais le sentiment que nous étions « sous le feu » de l'ennemi et j'essayais de faire partager cette façon de voir à mon entourage.

Nos ouvriers souffraient cruellement de la faim et ils étaient torturés par l'idée que leurs familles en souffraient aussi. Ils n'en travaillaient pas moins avec acharnement dix à seize heures par jour. Quand il fallait exécuter une commande urgente, il leur arrivait fréquemment de rester plusieurs jours sans rentrer chez eux, mangeant et dormant sur place quand et comme ils pouvaient. Je me sentais émerveillé de la force d'âme de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants (des garçons et des filles de 12 à 15 ans faisaient partout des besognes d'adultes) quand je les voyais travailler dans une usine mitoyenne d'un établissement qu'une bombe venait de transformer en un effrayant brasier. Ce sont ces gens simples qui furent les vrais héros et la force véritable de la guerre. Ils n'avaient pas besoin qu'on leur soutînt le moral avec des slogans. Ils s'épuisaient à la tâche pour donner toute l'aide possible à leurs fils, à leurs frères et à leurs pères qui se battaient sur le front. Le monde extérieur, dans son aveuglement, pouvait attribuer à la dictature soviétique tout le mérite des résultats obtenus : en réalité, le travail véritable était accompli par les victimes mêmes de cette dictature.

Mes nouvelles fonctions m'amenèrent en contact intime et presque quotidien avec de hautes autorités militaires et civiles chargées de résoudre les problèmes relatifs aux

approvisionnements de guerre. J'avais directement affaire à des membres du *Sovnarkom,* ou Conseil des Commissaires du Peuple, lequel, dépendant directement du Soviet Suprême, était théoriquement le principal organe d'exécution et de contrôle du Comité de Défense Nationale. Pour la première fois dans ma carrière, je pris part à plusieurs conférences qui se tenaient dans l'enceinte crénelée du Kremlin.

Un jour, je trouvai sur mon bureau un message où l'on demandait d'appeler d'urgence un certain numéro. Je téléphonai et me nommai.

— C'est toi, camarade Kravchenko ? Aie l'obligeance de te trouver à midi précise au *Sovnarkom* de la R.S.F.R.S. Un laissez-passer t'y attendra.

La R.S.F.R.S. – la République Socialiste Fédérée de la Russie Soviétique – est la plus importante des « républiques » soviétiques, plus importante même que toutes les autres républiques réunies. L'autonomie des soi-disant républiques est d'ailleurs une simple fiction. Elles possèdent beaucoup moins d'indépendance que n'en ont les états qui composent les États-Unis. En fait, elles constituent de simples divisions administratives dont la seule utilité est de faciliter le gouvernement d'une nation aussi gigantesque que la Russie, mais elles sont entièrement sous la coupe de Moscou.

Dans le cas de la R.S.F.R.S., son *Sovnarkom* n'est guère qu'un prolongement du *Sovnarkom* de l'Union Soviétique tout entière. Sa capitale est Moscou, et ses activités sont intimement liées à celles du régime dans son ensemble. Elle n'a pas de N.K.V.D. qui lui soit propre, comme c'est le cas pour les autres républiques soviétiques, ni de Comité Central du Parti qui possède son autonomie distincte. La R.S.F.R.S. s'identifie donc, pratiquement, à l'U.R.S.S. elle-même. C'est l'unité politique dominante, c'est en elle que se concentre toute la force du régime. Le citoyen soviétique ordinaire ne faisait aucune différence entre le principal *Sovnarkom* et le *Sovnarkom* subsidiaire de la R.S.F.R.S. – et je ne tardai pas à me rendre compte qu'il avait raison.

J'étais déjà venu plusieurs fois dans ces locaux pour affaires et je connaissais les précautions extraordinaires que l'on y prend pour protéger la vie des dignitaires qui les occupent. Après avoir montré mes papiers et reçu un laissez-passer, je fus renvoyé de gardien en gardien jusqu'à un large corridor silencieux, au plancher recouvert d'épais tapis, sur lequel donnaient de lourdes portes de chêne. Des officiers du N.K.V.D. montaient la garde devant certaines de ces portes. Je ne pouvais alors me douter que l'un de ces bureaux serait bientôt le mien et que je compterais à mon tour parmi les précieux personnages qu'on protégeait aussi consciencieusement.

Je venais de pénétrer dans la salle d'attente lorsqu'une secrétaire vint me chercher et m'introduisit dans l'immense cabinet du camarade Andreï Ivanovitch Utkine, vice-président du *Sovnarkom* de la R.S.F.R.S. C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, d'aspect massif, le ventre proéminent et l'air extrêmement important. Malgré son volume, il disparaissait presque dans l'énorme fauteuil où il était assis, derrière un bureau vaste comme un champ de bataille. Accroché au mur, derrière lui, on remarquait un énorme portrait de Staline.

— Eh bien, camarade Kravchenko, me dit-il après m'avoir invité à m'asseoir, quoi de neuf chez toi ?

— Je ne sais trop que te répondre, puisque j'ignore pour quelles raisons tu m'as fait venir.

— Ce que je te demande, c'est comment le travail marche dans tes usines d'une façon générale ? Que faites-vous pour aider le Parti et le pays à gagner la guerre ?

Je le mis au courant des diverses activités de mon trust et lui indiquai les différents problèmes de production qu'avaient à résoudre les neuf usines placées sous mes ordres. Tout

en parlant, je remarquai, parmi les papiers posés devant lui, le questionnaire illustré de ma photographie, que j'avais dû remplir lorsque j'étais devenu l'ingénieur en chef du trust.

— C'est au *Gouvernement* que tu parles en ce moment, me dit tout à coup le camarade Utkine. Il ne saurait être question de lui cacher quoi que ce soit. Tu lui dois compte de chacun de tes actes et de chacune de tes pensées.

— Naturellement, naturellement.

Il me posa de nombreuses questions et je répondis en détail à chacune d'elles. Sous le régime soviétique, nous étions entraînés à nous raconter longuement. Je m'exprimais d'une manière en quelque sorte impersonnelle, comme si j'avais parlé d'un camarade aux affaires duquel je me serais intéressé à titre amical. Notre entretien durait depuis trois heures environ, quand Utkine redressa sa tête coiffée de cheveux noirs et me demanda brusquement, en me fixant de ses petits yeux perçants :

— Qu'est-ce que tu dirais de venir travailler ici pour le *Sovnarkom* ?

— Tout dépendrait du travail que j'aurais à faire.

— Eh bien, voilà : nous avons besoin d'un ingénieur, membre du Parti, pour prendre la direction des fabrications de guerre et je te crois capable de remplir ces fonctions. Cela ne veut pas dire que la question sera tranchée aujourd'hui, mais avant d'entreprendre les démarches préliminaires à ta nomination, je voulais m'assurer de ton acceptation.

— Je ne suis pas sûr du tout d'être à la hauteur d'une tâche aussi importante, remarquai-je.

— Et moi, je pense, au contraire, que tu t'en tireras très bien. Tu as toute l'expérience nécessaire et nous sommes au courant de ce que tu fais à la tête du trust.

— Si telle est ton opinion, je ne puis faire autrement que d'accepter.

— Dans ce cas, je te dis au revoir pour le moment. Passe, je te prie, au Service du Personnel qui est à l'étage au-dessous.

On me fit remplir une série de questionnaires et, quelques jours plus tard, je reçus l'ordre de me présenter devant le supérieur d'Utkine, le président du *Sovnarkom* de la R.S.F.R.S. et l'un des personnages les plus puissants de l'entourage de Staline : Constantin Pamfilov. Son immense cabinet, le véritable trône qui lui servait de fauteuil et le portrait de Staline, accroché à son mur, tout cela était d'une taille supérieure à ce qu'on voyait chez Utkine. Le mobilier et l'installation étaient également un peu plus luxueux encore.

Pamfilov était un homme d'environ quarante-cinq ans, de carrure imposante et d'aspect fort impressionnant. Son crâne et son visage, rasés de près, brillaient comme une bille de billard. Il portait des vêtements de coupe étrangère et se tenait debout derrière son immense bureau, un pied posé sur un fauteuil et le coude appuyé sur un genou. J'appris plus tard que c'était là sa position favorite, même lorsqu'il travaillait seul. Le camarade Utkine, que la présence de son chef semblait rapetisser, était auprès de Pamfilov lorsque j'entrai.

De nouveau, ce fut un déluge de questions. Les questionnaires que j'avais remplis antérieurement étaient sur le bureau de Pamfilov avec mon dossier.

— Camarade Kravchenko, me dit finalement le président du Sovnarkom, tu as déjà occupé des postes importants, mais le travail du Gouvernement est bien différent de celui que tu as accompli jusqu'ici. Nous sommes les serviteurs du Parti et notre travail est, avant tout, du travail de parti. C'est le Parti qui gouverne le pays.

Je l'assurai humblement que je ne l'ignorais pas.

— Camarade Utkine, fit alors Pamfilov en se tournant vers son adjoint, a-t-on reçu une réponse ?

— Pas encore, camarade Pamfilov.

Pamfilov décrocha l'un des nombreux appareils téléphoniques placés sur une petite table, derrière lui, et composa un numéro :

— Ici Pamfilov. Où en est-on dans l'affaire Kravchenko ?

Il attendit deux ou trois minutes. Le silence qui régnait dans la pièce était impressionnant.

— Oui… Oui…, reprit enfin Pamfilov. Pas d'objections ? Parfait !

Il raccrocha le récepteur. Je me doutais bien qu'il avait appelé le septième bureau du N.K.V.D., sans le consentement duquel nul ne peut être nommé à des fonctions importantes au Gouvernement. Par la suite, j'eus la preuve que j'avais deviné juste. En effet, je tombai par hasard sur un document officiel, émanant du N.K.V.D., qui donnait son approbation à mon entrée au service du *Sovnarkom*. Bien que ce soit le Parti qui dirige le pays et son Gouvernement, nul ne peut être affecté à un emploi d'importance dans le Parti ou le Gouvernement sans que le septième bureau de la police secrète ait été appelé à faire une enquête et à donner son avis.

— Très bien, camarade Kravchenko, me dit Pamfilov, tu peux disposer. Quand tout sera réglé, on t'avisera.

Le Comité Central du Parti me confirma bientôt ma nomination à mon nouveau poste, et quelques jours plus tard j'étais installé dans un bureau voisin de celui d'Utkine. Auparavant, on m'avait fait signer une déclaration adressée au Bureau Spécial du *Sovnarkom* et aux termes de laquelle je m'engageais à ne jamais rien révéler du travail accompli au sein de l'organisation à laquelle j'appartenais désormais.

Bien entendu, le Staline qui était accroché au mur, dans mon dos, était de plus petite taille que celui qu'on pouvait admirer dans la pièce voisine, mais un officier du N.K.V.D., en faction vigilante dans le corridor silencieux, défendait l'accès du bureau qui abritait maintenant mon auguste personne et deux secrétaires obséquieuses se tenaient en permanence dans ma salle d'attente. J'étais devenu un membre du Gouvernement, au vrai sens du mot, et j'étais nanti de la carte rouge spéciale, au texte imprimé en or, vrai talisman et symbole de puissance.

Nous étions alors à la fin du mois de mai 1942, au début de la nouvelle offensive allemande qui devait submerger ce qui restait encore de mon Ukraine natale, s'enfoncer profondément dans le Caucase et atteindre la Volga en un point nommé Stalingrad.

Note 1 : Mesure agraire valant à peu près le tiers de l'hectare français *(N.d.T.)*.

LE KREMLIN PENDANT LA GUERRE

Les Russes l'appellent d'un mot : *Vlast,* « le pouvoir », ce qui signifie le Gouvernement, l'Autorité Suprême. Mais ce mot désigne également Staline, le Politburo, la Police Secrète et les favoris du dictateur, qu'ils soient en place ou qu'ils agissent en sous-main pour son compte. Le citoyen ordinaire ne le prononce, ce mot terrible, que sur un ton de crainte ou de colère. Dans sa bouche, il est l'équivalent de « nos maîtres » et il exprime la distance infinie qui sépare ces maîtres du vulgaire troupeau des mortels ordinaires.

Au *Sovnarkom,* je voisinais avec les personnages placés au sommet même du *Vlast*. Pour la première fois de ma vie, je dominais le monde et je pouvais promener sur lui le regard d'un privilégié. Je me rendis compte alors de l'opinion (à laquelle je ne souscrivais point) que nos maîtres avaient d'eux-mêmes : ils se considéraient comme des êtres à part, d'une essence supérieure ; ils se mouvaient sur un plan humain qui leur était propre et qui les dispensait de se conformer à la morale et aux sentiments ordinaires qu'ils qualifiaient avec mépris de « préjugés bourgeois » et de « libéralisme pourri ».

Je vis alors à quel point la vie humaine comptait peu pour ces gens-là, la vie de tous ces êtres qu'ils déplaçaient, bouleversaient et « liquidaient » comme s'il se fût agi d'une matière inerte, pour exécuter leurs plans, poursuivre leurs expériences et commettre leurs erreurs. Je me trouvais en compagnie de personnages qui trouvaient tout naturel de faire bonne chère sous les regards d'un peuple affamé ; cela ne les empêchait en rien d'avoir la conscience tranquille ; ils étaient persuadés qu'ils se conduisaient le mieux du monde et qu'ils remplissaient un devoir aux yeux de l'Histoire.

Constantin Pamfilov était le grand maître de notre *Sovnarkom*. Ce personnage touchait de si près aux plus hauts sommets du régime que lorsqu'il mourut, un an environ après mon entrée dans ses services, on emmura ses cendres dans l'enceinte du Kremlin donnant sur la Place Rouge. Sous les ordres de son bras droit, Andreï Utkine, on avait groupé cinq puissantes directions et j'étais à la tête de l'une d'elles. Deux échelons seulement me séparaient donc de notre Grand Chef. Mon département lui-même se subdivisait en de nombreux services spécialisés que dirigeaient mes adjoints.

Si je parle ici de la brève période pendant laquelle j'occupai ces hautes fonctions, ce n'est certes pas pour me vanter. Mon ascension n'était due qu'à la volonté d'un tiers. D'une chiquenaude de leurs ongles soignés, mes chefs pouvaient me précipiter dans le néant, tout comme ils étaient eux-mêmes à la merci de leurs supérieurs. Que de fois je vis Pamfilov et Utkine trembler devant quelque membre du Politburo ou quelque favori du Patron et se faire tancer grossièrement comme des laquais en disgrâce ! Sous une dictature, l'équilibre est assuré par un aimable compromis entre le pouvoir illimité et la terreur abjecte.

Ceux d'entre nous qui représentaient le *Vlast* au sein du *Sovnarkom* (nous pouvions être trente, en tout) se distinguaient sous bien des rapports des fonctionnaires de second plan et de la masse des employés placés sous leurs ordres. Un étage tout entier était réservé à nos bureaux ; un silence religieux y régnait et la police y était assurée par des hommes du N.K.V.D. ayant rang d'officiers. Nos spacieux cabinets de travail, séparés du corridor par nos salles d'attente personnelles, étaient munis de doubles portes qui nous protégeaient contre toute indiscrétion. Un excellent petit-déjeuner nous était servi gratuitement dans nos bureaux mêmes et nous disposions d'une salle à manger privée, où nous pouvions nous faire servir nos autres repas à des prix ridiculement bas. Les coiffeurs du *Sovnarkom* se rendaient chaque matin dans les bureaux de Pamfilov, d'Utkine et de quelques-uns de leurs pareils

pour les raser et les coiffer. Nous autres, qui étions moins élevés en grade, devions nous rendre au salon de coiffure, les coiffeurs ne venaient pas jusqu'à nous. Quant à nos inférieurs immédiats, ils n'avaient pas droit aux services des coiffeurs officiels. Ces distinctions subtiles reflétaient la hiérarchie du pouvoir. Un petit livret rouge me donnait le droit de me faire soigner à l'hôpital du Kremlin et d'acheter des médicaments à la pharmacie du Kremlin, alors que le grand public ne pouvait trouver, en général, ni médecins ni médicaments. C'était là un de mes privilèges les plus appréciables.

Nous jouissions même de W.-C. particuliers que des officiers du N.K.V.D., en faction dans le couloir, défendaient contre les incursions éventuelles du vulgaire. Les fonctionnaires moins élevés en grade possédaient aussi leurs toilettes spéciales, un peu moins confortables et un peu moins élégantes que les nôtres.

Un jour, un scandale bouleversa le *Sovnarkom*. Un fonctionnaire nouveau, qui n'était pas encore bien au courant des distinctions de classes propres à ce domaine particulier, fut saisi d'un pressant besoin au moment où il traversait notre étage et réussit à se glisser dans nos toilettes aux parois de marbre, sans que le garde l'eût remarqué. Lorsqu'il en sortit, l'homme du N.K.V.D., furieux de sa distraction, s'empara à grand bruit du coupable, examina ses papiers et rendit compte aussitôt à ses supérieurs du sacrilège qui venait d'être commis. Quelques agents secrets – ces « épées nues de la Révolution » – fouillèrent les W.-C. pour s'assurer qu'on n'y avait pas déposé des bombes à retardement ou autres engins meurtriers, puis des femmes de ménage vinrent laver le local à grande eau, afin d'en faire disparaître toutes les traces qu'aurait pu y laisser l'audacieux infidèle.

En tant qu'individu, je ne comptais guère, mais étant donné le poste que j'occupais dans l'organisation soviétique, on veillait sur moi comme si j'eusse été un trésor national. Nulle personne venant du dehors ne pouvait m'approcher sans ma permission expresse. Je remplissais un laissez-passer destiné au visiteur, j'y apposais mon sceau personnel et, avant de le remettre à l'intéressé, le service de contrôle de la porte d'entrée me téléphonait pour confirmation. Afin d'éviter qu'un imposteur quelconque pût répondre au téléphone à ma place, je devais indiquer mon mot de passe, qui n'était connu que du N.K.V.D. et de moi. Ce mot de passe était « Lena numéro 17 ». Muni du laissez-passer, le visiteur devait alors se soumettre à quatre vérifications d'identité successives avant d'être enfin admis auprès de moi. J'avais parfois honte de ce système de contrôle institué par le N.K.V.D., surtout lorsque mon visiteur était de mes amis.

Le même cérémonial s'appliquait, bien entendu, à tout étranger entrant dans mes locaux. Aucun fonctionnaire d'un rang inférieur au mien n'avait le droit de délivrer un laissez-passer, quelle que fût l'urgence de la visite attendue. Si l'un de mes collaborateurs avait besoin de recevoir quelqu'un du dehors, il devait m'exposer de quoi il s'agissait et je faisais le nécessaire si je le jugeais bon.

Mais ce n'était pas tout. Dans notre organisation, tout comme au Kremlin, au Comité Central du Parti et dans quelques autres administrations, un système appelé *Shakhmatki* (échiquier) était en usage. Il avait pour but de faire échouer tout complot fomenté par des gardiens félons qui auraient cherché à faire pénétrer dans nos locaux un assassin, un espion ou un « diversionniste » quelconques. Voici en quoi ce système consistait.

À intervalles irréguliers, parfois de dix minutes en dix minutes, les gardes du N.K.V.D. étaient déplacés comme des pions sur un échiquier. Ils étaient envoyés d'un point à un autre, sans préavis et suivant un dispositif compliqué, au moyen de signaux émis par un poste central de contrôle. Il s'ensuivait qu'aucun garde ne savait à quel endroit il se trouverait en

faction à une heure déterminée. De la sorte, il devenait impossible à nos gardes de s'entendre pour faire passer un visiteur non autorisé.

Précaution supplémentaire : seules les autos des chefs du *Sovnarkom* avaient le droit de franchir les portes de notre bâtiment. Les Commissaires du Peuple eux-mêmes devaient ranger les leurs au-dehors. Ainsi, on ne risquait pas de voir quelque misérable faire sauter notre Saint des Saints en plaçant une bombe à retardement dans une automobile.

Mais le signe et le symbole véritables de ma nouvelle dignité n'étaient cependant ni la vigilance dont j'étais l'objet, ni le mot de passe qu'on m'avait donné : c'était un meuble, un meuble banal en apparence, mais qui avait une signification particulière dans la vie des dignitaires soviétiques. Ce meuble était un coffre-fort dont j'étais seul à connaître la combinaison – seul avec le N.K.V.D. naturellement. Aucun de mes chefs n'y avait accès, ce qui me permettait de leur cacher certains documents. Seuls, les fonctionnaires assez haut placés dans la hiérarchie pour avoir le droit de ne pas tout dire à leurs supérieurs immédiats se voyaient attribuer un de ces coffres. Il n'y avait qu'un seul coffre dans le pays tout entier dont le N.K.V.D. ignorât la combinaison : celui de Staline.

Mon coffre à moi, de belle taille, était placé bien en évidence dans mon bureau élégamment meublé. Utkine et Pamfilov eux-mêmes, lorsqu'ils daignaient venir jusqu'à moi au lieu de me convoquer chez eux, lui lançaient un regard curieux. Ils se demandaient sans doute quelles notes relatives aux ordres écrits et aux instructions verbales qu'ils me donnaient je pouvais bien y enfermer.

Justement parce que le reste du monde ne pouvait y avoir accès, le coffre était l'objectif préféré de la Section Spéciale. Le droit qu'elle avait d'examiner mes papiers en mon absence était si parfaitement établi qu'elle ne se donnait même pas la peine de faire disparaître les traces de son passage lorsqu'elle était venue fouiller mon coffre et les tiroirs de mon bureau. La meilleure façon de dénoncer ses chefs sans s'adresser directement à la police consistait donc à écrire « pour soi » ce qu'on voulait révéler et à le « cacher » dans son coffre personnel…

Ce qui était pour moi d'une importance capitale, c'est que j'avais maintenant le pouvoir d'agir au nom du Gouvernement. Dans le cadre des responsabilités de mon service, je dirigeais les activités des autorités locales et des Commissariats de toute l'U.R.S.S. J'avais le droit de me faire remettre par les Commissaires du Peuple et par leurs collaborateurs des rapports détaillés sur leur activité ; je pouvais leur donner des ordres et leur adresser des réprimandes sur toutes les questions relevant de mes attributions. Je pouvais aussi les convoquer à mon cabinet à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, mais ils ne pouvaient user de réciprocité à mon égard.

J'étais seul maître de décider de mes relations avec tel ou tel Commissaire en particulier : devais-je collaborer avec celui-ci, ignorer celui-là ? J'étais bien placé pour savoir ce que le Gouvernement pensait de ses divers fonctionnaires ; je connaissais les noms de ceux qu'il avait l'intention de récompenser comme de ceux qu'il se proposait de « limoger ». Aussi ne tardai-je pas à deviner tout ce qui se préparait dans les « cuisines » du Gouvernement et du Parti.

Je me souviendrai toujours de la première journée que je passai dans mon nouvel emploi. J'étais arrivé à dix heures du matin. Mes secrétaires et mes collaborateurs étaient déjà au travail. Des documents concernant les questions dont j'avais à m'occuper étaient soigneusement rangés sur ma table. Je m'arrêtai un instant sur le pas de la porte avant d'entrer et je jetai un coup d'œil sur mon vaste et élégant bureau, sur les portraits des grands chefs suspendus aux murs, sur le Staline qui se trouvait immédiatement au-dessus de mon

fauteuil de commandement… Dans un éclair, je revécus la scène qui s'était déroulée dans ma pauvre chambre d'hôtel de Nikopol. Et je me revis tirant la chasse d'eau après avoir jeté dans la cuvette des W.-C. les morceaux du portrait de Staline. Je venais à peine de m'asseoir sous un autre portrait de ce même Staline, plus grand et plus artistique que l'autre, quand le téléphone sonna. C'était un officier du N.K.V.D. qui me demandait fort poliment, respectueusement même, si je pouvais le recevoir quelques instants. Pour la première fois de ma vie, un représentant de l'organisation détestée me demandait la *permission* de me rendre visite ! Je l'invitai à se présenter.

— Je viens te remettre ce sceau personnel, me dit-il en me tendant un tampon en caoutchouc. Tu auras à l'apposer sur tes laissez-passer et sur d'autres pièces. Tu voudras avoir bien soin de le garder sous clef. Ceci dit, je vais me permettre de te faire connaître le règlement, puisque tu es nouveau ici.

— Je t'écoute.

Il commença par m'expliquer comment il fallait s'y prendre pour recevoir des visiteurs, m'indiqua mon mot de passe personnel et me recommanda de le tenir rigoureusement secret, puis il me révéla les mystères des nombreux téléphones qui se trouvaient sur mon bureau. L'un d'eux était branché sur le circuit spécial du Gouvernement et me reliait au Kremlin, au Comité Central et aux principaux Commissariats. Les questions officielles ne pouvaient être traitées que sur ce circuit, exclusivement, et jamais par les téléphones ordinaires.

— J'ajoute que tout papier, quel qu'il soit, se trouvant dans le *Sovnarkom* est un secret d'État, continua-t-il. On te tiendra pour responsable de toute lettre, tout document, toute copie de lettre que tu ne mettrais pas en sûreté. Si tu veux te débarrasser d'un document quelconque, il ne faut pas te borner à le déchirer : inscris-y tes instructions et envoie-le à la Section Spéciale qui se chargera de le brûler.

La leçon terminée, il me fit signer un papier où je reconnaissais que j'étais au courant du règlement, puis il se leva, me salua et sortit. Il referma la porte derrière lui tout doucement, avec beaucoup d'égards, pas du tout comme Gershgorn avait l'habitude de le faire lorsqu'il sortait de mon bureau.

Vers onze heures, ma secrétaire, une femme intelligente et d'aspect agréable, frappa à ma porte :

— Victor Andreïevitch, veux-tu déjeuner ? me demanda-t-elle.

— Volontiers. Mais toi ? As-tu déjeuné ?

— Je n'ai droit qu'à un verre de thé et un morceau de sucre, soupira-t-elle. J'apporte du pain de chez moi. C'est la guerre, n'est-ce pas ?

Bientôt une serveuse arriva avec un plateau chargé de nourriture. C'était une femme d'environ trente-cinq ans, proprement vêtue et portant un bonnet blanc amidonné. En silence et rapidement, elle étendit une serviette blanche sur une petite table et disposa les plats de mon repas : deux œufs, de la viande en ragoût, du pain blanc, du beurre, un verre de thé chaud, plusieurs morceaux de sucre et quelques petits gâteaux. Tout cela, à l'exception des œufs et du thé, était manifestement de provenance américaine au titre de la loi prêt-bail. Bien que les mains de la serveuse fussent abîmées par le travail, elles étaient propres.

— Je vois que tu soignes tes ongles, lui dis-je en souriant.

— Mais bien sûr ! dit-elle. Il le faut, puisque je sers de *grands personnages*. Bon appétit, Victor Andreïevitch.

Ses traits tirés me firent modérer mon appétit. Je laissai un œuf, un peu de viande, quelques tranches de pain et un morceau de sucre, comme si l'on m'avait servi plus que je ne pouvais manger. Quand je sonnai, ma secrétaire entra et mit mes restes sur le plateau qu'elle

emporta. Un peu plus tard, alors qu'elle était venue m'apporter des papiers à signer, elle s'attarda un moment auprès de mon bureau :

— J'ai honte de te l'avouer, Victor Andreïevitch, me dit-elle, mais tu es un homme intelligent et tu me comprendras. Je me suis permis de manger les restes de ton petit-déjeuner. Pardonne-moi, mais on a tant de mal à ne pas mourir de faim !

— Tu as très bien fait, mais, pour te dire la vérité, je pensais que la serveuse…

— Oh ! Lisa et moi, nous sommes d'accord, interrompit-elle. Un jour, c'est moi qui mange les restes, et, le lendemain, c'est elle. La faim est une chose terrible, plus terrible que la honte…

C'est ainsi que, durant les mois que je passai au *Sovnarkom,* je ne mangeai que la moitié de mon petit-déjeuner, abandonnant l'autre moitié à Lisa et à ma secrétaire. J'appris que Lisa emportait sa part chez elle pour la donner à ses deux jeunes enfants ; son mari était au front. Ces deux femmes vivaient avec les rations allouées aux employés de bureau : 400 grammes de sucre, 500 grammes de céréales, 400 grammes de matières grasses par mois et 400 grammes de pain par jour. Ce que je leur laissais de mon petit-déjeuner, s'il avait fallu l'acheter au marché libre, aurait coûté au moins 100 roubles (un œuf, par exemple, coûtait 40 roubles) ; or Lisa ne gagnait que 150 roubles par mois.

Vers midi, je reçus une nouvelle visite officielle, celle de l'homme qui dirigeait la Section Spéciale, les yeux et les oreilles du N.K.V.D. dans toute organisation soviétique. C'était un jeune homme qui sentait le policier à plein nez, même quand il était en civil. Sans façons et quelque peu familier, il se comporta dans mon bureau comme s'il eût été chez lui.

— Tous mes souhaits de bon accueil, camarade Kravchenko, me dit-il. Je suis ravi de faire ta connaissance. Nous aurons l'occasion de nous voir fréquemment. Tu es nouveau ici et il faut que tu apprennes le règlement sans tarder. Nous sommes en guerre. L'ennemi est partout ; nous ne saurions donc nous montrer trop prudents.

— Bien sûr, bien sûr.

— Eh bien, voilà le règlement concernant la protection des secrets d'État. Je te prie de le lire lentement et attentivement et de me poser des questions si tu vois là-dedans quoi que ce soit qui t'échappe.

Il me tendit une liasse de dix ou douze grandes pages ronéotypées, rédigées dans le style soviétique habituel, où les ordres alternent avec les menaces. Ce texte m'apprenait comment je devais utiliser les documents secrets de l'État, du Parti et de l'Armée ; quelles précautions je devais prendre pour protéger ma table, mon coffre-fort et mon bureau contre les regards indiscrets, et comment je devais faire pour empêcher ma secrétaire particulière de voir certains papiers officiels. J'appris ainsi qu'il y avait deux catégories de sténographes au *Sovnarkom* : les ordinaires et les secrètes. On pouvait dicter aux premières les lettres sans importance, mais les correspondances secrètes ne pouvaient être dictées qu'aux secondes, lesquelles étaient désignées par la Section Spéciale. Le règlement insistait sur le fait que tous les ordres de mes supérieurs devaient m'être donnés par écrit.

— Et si le camarade Utkine, le camarade Pamfilov ou quelqu'un d'autre au Kremlin me donne des instructions *verbales* ? demandai-je alors.

— Dans ce cas, tu dois immédiatement reporter ces instructions par écrit sur ton agenda personnel. Il en est de même des conversations téléphoniques importantes. Écris toutes ces choses sans attendre : rien ne te sera plus utile si les choses venaient à se gâter par la suite. Le camarade Staline nous a appris à faire confiance aux autres, mais aussi à contrôler et à recontrôler sans cesse.

Ma lecture terminée, mon visiteur se mit à commenter son papier. Il insistait sur le fait que je ne devais croire personne et qu'il me fallait partir du principe que les autres ne me croyaient pas non plus ; qu'il fallait toujours avoir des preuves écrites, des procès-verbaux formels de toutes les conversations et de toutes les conférences. Non seulement la méfiance réciproque était courante dans l'organisation soviétique, mais c'était même une attitude obligatoire et indispensable si l'on voulait avoir quelque chance de s'en tirer. Je signai une nouvelle formule où je déclarais que j'avais pris connaissance du règlement et des sanctions que j'encourrais au cas où je m'aviserais de le violer.

Finalement, il me demanda de lire avec le plus grand soin un document rigoureusement secret qui portait les signatures de Staline et de Molotov. C'était une décision du Politburo définissant les droits et les devoirs du *Sovnarkom*. On y entrait dans les plus petits détails et il en résultait, sans hésitation possible, que le Gouvernement, représenté par le *Sovnarkom,* était le serviteur aveugle et l'instrument passif du Politburo. Je signai l'engagement habituel d'avoir à garder strictement pour moi ce que je venais de lire. Cette subordination du Gouvernement au Parti était connue de tout citoyen soviétique un peu intelligent ; pourtant, on essayait encore de l'envelopper de mystère.

— Eh bien, au revoir, camarade Kravchenko, conclut le policier. Comme je te l'ai déjà dit, nous aurons sûrement l'occasion de nous voir souvent.

*
* *

La catégorie de fonctionnaires à laquelle j'appartenais dorénavant était à bien des égards la moins favorisée de la hiérarchie soviétique. Au total, nous avions beaucoup plus de responsabilités que d'autorité. C'était nous qui faisions le plus dur de la besogne et c'étaient, en général, nos chefs qui en recueillaient tout le crédit. Les postes que nous occupions étaient trop importants pour qu'il nous fût possible de nous relâcher dans notre besogne, comme il était permis à nos inférieurs de le faire, mais ils n'étaient pas assez élevés dans l'échelle du pouvoir pour nous autoriser à nous décharger de notre travail sur les autres et à faire retomber nos erreurs sur leur dos.

Ce dont nous souffrions le plus dans l'exercice de nos fonctions, c'était du manque de sommeil. Je ne dormais guère que cinq heures par jour, en moyenne. La grande majorité de notre personnel de bureau et de nos spécialistes travaillaient de neuf heures du matin à cinq heures de l'après-midi – encore qu'il m'arrivât d'en retenir quelques-uns passé cette heure ou de demander à certains de mes subordonnés de revenir au bureau dans la soirée –, mais ma journée de travail à moi commençait à dix ou onze heures du matin et se prolongeait jusqu'à trois ou quatre heures et parfois davantage le lendemain. Exceptionnellement, j'arrivais à voler quelques heures dans la soirée pour les passer chez moi avec ma femme. De temps à autre, étendu sur le divan de mon bureau, je me risquais à prendre une heure ou deux d'un sommeil inquiet. Je fermais ma porte à clef mais je gardais le téléphone à mon oreille afin de ne pas être pris sur le fait.

À Moscou, les heures de bureau des hauts fonctionnaires sortent tout à fait de l'ordinaire, car elles sont déterminées par les curieuses habitudes de travail d'un seul homme. La journée de Staline commence normalement vers onze heures du matin et il travaille sans interruption jusqu'à quatre ou cinq heures de l'après-midi. Il se remet à la besogne vers dix ou onze heures du soir et continue jusqu'à trois ou quatre heures du matin et même au-delà. C'est de loin le travail de nuit qui, chez lui, compte le plus. On expliquait de différentes façons ces étranges habitudes du dictateur. Les uns disaient qu'elles lui permettaient de garder un

contact personnel avec ses fonctionnaires dans toutes les parties de notre immense empire, nonobstant l'écart de quatre heures qui existe entre les régions extrêmes de l'Est et de l'Ouest. D'autres prétendaient que l'horaire incommode qu'il imposait à ses principaux subordonnés avait l'avantage de les empêcher de faire des bêtises – et il est certain que les occasions et les tentations d'en commettre qu'ils auraient pu avoir dans leur vie privée se trouvaient ainsi considérablement diminuées !

Quoi qu'il en fût, le corps des fonctionnaires de la capitale réglait son existence sur celle, fort excentrique, de Staline. Comme si elle eût obéi à un signal, la haute bureaucratie redoublait d'efforts à partir de l'instant où le Patron (c'est ainsi que nous l'appelions entre nous) arrivait à son bureau, et l'on ne se détendait que lorsqu'il l'avait quitté. Cet horaire avait ses répercussions dans le reste du pays, qui était en liaison téléphonique permanente avec le centre directeur et subissait le contrecoup de ses changements d'humeur. – Et voilà pourquoi le flux et le reflux de la vie officielle, dans toute la Russie, dépendait des allées et venues d'un Géorgien trapu et marqué de petite vérole. Il y avait toutefois une administration qui travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre : c'était le N.K.V.D., qui n'avait à se soucier d'aucun horaire et qui ne dormait jamais.

À partir de dix heures du matin, en semaine, on peut voir les grosses Packard blindées aux vitres verdâtres descendre à toute allure la rue Mozhaisk, dans la banlieue de Moscou, et, par le long boulevard Arbat, se diriger vers les différentes citadelles du « pouvoir ». Le bruit des sirènes, l'affolement des sergents de ville qui arrêtent la circulation pour livrer passage à ces automobilistes bruyants et pressés, annoncent aux Moscovites que le Patron, Molotov, Beria, Malenkov, Mikoyan, Kaganovitch et consorts circulent dans leur capitale. Chacune des voitures est précédée et suivie par des Lincoln conduites par des gardes du N.K.V.D. en tenue civile, mais armés jusqu'aux dents. Bien entendu, par mesure de sécurité, les grands chefs se déplacent toujours séparément et jamais en groupe (!).

Les rues qu'empruntent ces véhicules sont placées sous la surveillance d'un service spécial de la Police Secrète, responsable de la sécurité des dignitaires du régime. Il n'est pas un centimètre du parcours qui ne fasse l'objet d'un contrôle permanent. Les autorités connaissent les noms de toutes les personnes qui habitent les maisons qui le longent et les locataires douteux sont immédiatement invités à aller se loger ailleurs. Des milliers d'hommes en civil et en uniforme sont postés aux principaux endroits, la main droite posée sur la crosse de leur revolver, prêts à faire feu… Ils savent qu'ils paieront de leur vie tout accident qui pourrait arriver aux chefs bien-aimés assis derrière les vitres incassables de leurs voitures. Les Moscovites ne s'arrêtent jamais pour voir passer Staline et ses principaux collaborateurs. Les citoyens prudents s'éloignent, au contraire, et se font tout petits quand ils les rencontrent sur leur chemin. Les dirigeants d'un rang quelque peu inférieur à celui des dignitaires plus haut nommés – par exemple des hommes comme Pamfilov et Utkine – s'arrangeaient toujours pour être à leur bureau avant que Staline n'arrivât au sien et pour y rester jusqu'au moment où il le quittait. Pour moi, je m'efforçais d'être à mon travail avant l'arrivée de mes chefs immédiats, tout comme mes subordonnés étaient au leur lorsque j'arrivais au *Sovnarkom*. La nuit, tant que mes supérieurs étaient encore à leur poste, je ne m'en allais jamais sans y être spécialement autorisé, de sorte que je faisais des journées de dix-sept ou dix-huit heures. Utkine et Pamfilov n'auraient pas compris que je ne fusse pas au bout du fil quand ils avaient besoin de me parler ; Staline et Molotov, de leur côté, n'eussent pas admis que Pamfilov fût absent lorsqu'ils lui téléphonaient.

Jamais, sans doute, la vie administrative d'une grande nation n'a été si totalement subordonnée aux fantaisies d'un seul homme.

Notre *Sovnarkom* était l'organe d'exécution et de contrôle aux mains du tout-puissant Comité de Défense de l'État. Son rôle principal consistait à passer les commandes pour les fabrications de guerre de l'U.R.S.S. et à surveiller leur exécution. Comme les Allemands occupaient la Russie Blanche, l'Ukraine et une partie du Caucase, la région qui dépendait de nous englobait presque tous les moyens de production et presque toute la population de la nation ; nous avions donc la responsabilité de la quasi-totalité de la production de guerre. Le Département que je dirigeais alors assumait une partie de cette tâche gigantesque. Nous avions la haute main sur la fabrication des tanks, des canons, des avions, du matériel destiné aux communications, au débarquement et au camouflage, jusques et y compris les masques à gaz, les boussoles, les téléphones de campagne, les pics, les pelles et les lanternes.

Je voyais passer sur mon bureau des centaines d'ordres, de décisions, de réclamations et de menaces portant les signatures de Staline et de ses collaborateurs les plus proches, tels que Beria, Molotov, Mikoyan, Vosnessensky, Malishev et Kasygine. J'étais en contact téléphonique permanent avec chacun des Commissariats, avec des usines, des bureaux industriels spéciaux et des agences régionales dans le pays tout entier. Au cours de la même heure, je suivais les progrès de la production à Gorki et à Sverdlovsk, à Novossibirsk et à Tcheliabinsk.

Je passais ma vie à me battre pour trouver des matières premières, du combustible et de la main-d'œuvre, pour assurer l'exécution des commandes dans des délais voulus, pour secouer des commissariats et des organismes de toutes sortes, depuis Moscou jusqu'en Sibérie… Mes chefs et les membres du Comité de Défense de l'État ne cessaient de me houspiller et de m'injurier. Dans les milieux dirigeants soviétiques, on jure de la façon la plus grossière qui soit peut-être dans le monde entier. C'est d'ailleurs surtout par la vulgarité et par l'obscénité du langage – et parfois par elles seulement – que notre régime rappelle ses origines « prolétariennes ». Kaganovitch était passé maître dans l'art de sacrer ; nous disions de lui qu'il jurait « comme un tire-bouchon » parce qu'il montait comme en spirale de juron en juron, toujours plus ordurier, et s'élevait ainsi jusqu'à des sommets véritablement grandioses ; Molotov, Voroshilov, Andreïev et d'autres le suivaient de près, et Staline lui-même n'était pas très loin derrière eux. Je puis attester, néanmoins, que la plupart des chefs avec qui je fus en rapport étaient des gens capables et qui connaissaient leur affaire, des hommes dynamiques et entièrement dévoués à leur tâche.

Il y avait des semaines où ma vie était empoisonnée par le souci d'assurer la fourniture d'outils aussi prosaïques que des pinces à couper les barbelés, des pelles de tranchées ou des lanternes. Je me souviendrai longtemps de ce général de l'Armée Rouge qui, une nuit, dans mon bureau, me suppliait, les larmes aux yeux, de lui fournir des pinces à couper les barbelés ; l'absence de ce simple outil, m'expliqua-t-il, coûtait la vie à des milliers de soldats. En sa présence, je téléphonai aux Commissaires à Moscou et à des usines de province. Mais à quoi bon me mettre en colère et me répandre en menaces, puisque nos usines n'avaient ni l'acier, ni les outils, ni les machines indispensables à la fabrication de ces pinces ?

J'étais en contact permanent avec le maréchal Novikov, le maréchal Vorobiov, le général Seleznev, le général Volkov, l'amiral Gaffer et des douzaines d'autres chefs militaires qui venaient me demander de leur donner les moyens de poursuivre notre énorme effort de guerre. Trop souvent, hélas, nous ne pouvions faire autre chose que nous lamenter avec eux sur l'insuffisance généralisée de notre production.

Pourrais-je oublier jamais le jour où l'on nous força à réquisitionner des milliers de boussoles de campagne ? Il nous était tout simplement impossible de nous procurer l'acier magnétique indispensable à leur fabrication.

Comment pourrais-je oublier davantage les conférences, les coups de téléphone dramatiques, les menaces et les désespoirs auxquels donnait lieu le besoin urgent que nous avions de fers pour nos chevaux ? Des milliers d'animaux – et même des milliers de cavaliers – périrent misérablement parce que nous manquions de fers ; on s'aperçut que leur fabrication était limitée par suite du manque de métal approprié et aussi parce que les deux usines de l'Oural spécialisées dans leur fabrication étaient hors d'état d'en fournir davantage. Les fers à cheval nous étaient demandés par le maréchal Budienny, et c'est ainsi que j'appris par hasard ce qu'était devenu ce héros révolutionnaire. On lui avait enlevé l'important commandement qu'il avait exercé naguère et, depuis lors, on n'entendait plus parler de lui ; le bruit avait même couru qu'on l'avait « liquidé ». Nous apprenions maintenant qu'on s'était débarrassé de lui en lui confiant la direction d'un organisme chargé des approvisionnements destinés à la cavalerie.

Il n'était pas de jour qui ne m'apportât une preuve tangible et manifeste de l'incapacité dont mon pays avait fait preuve pour se préparer à cette lutte dont dépendait notre vie même. Je *savais* que des dizaines de milliers de nos meilleurs soldats se faisaient massacrer parce que nous manquions des objets les plus élémentaires. Staline et Beria avaient beau donner des ordres impératifs et sévir d'impitoyable façon, ils ne parvenaient pas pour cela à augmenter le rendement de nos usines qui manquaient de matières premières et dont les ouvriers mouraient de faim.

Je suis donc bien placé pour savoir, beaucoup mieux encore que nos généraux en chef et nos amiraux, à quel point les armes, le matériel et les machines que nous fournit l'Amérique au titre de l'accord prêt-bail nous aidèrent à remporter la victoire. Il y a peut-être des Américains qui ne le savent pas encore, mais aucun chef soviétique ne peut l'ignorer. Le fait est indiscutable. Dieu sait que nous avons largement payé, et payé en vies humaines, l'aide que les Alliés nous ont apportée, mais cela ne change rien au fait lui-même. Si l'Amérique ne nous avait pas envoyé des avions, des camions, des téléphones et des milliers d'autres choses qui nous manquaient, à quoi eût abouti la résistance soviétique ? Certes, la victoire russe s'explique avant tout par notre grand effort industriel, ainsi que par l'héroïsme et l'esprit de sacrifice du peuple russe – la victoire de Stalingrad, notamment, est antérieure à l'afflux du matériel américain – mais il convient néanmoins de tenir le plus large compte de l'aide que les Alliés ont apportée à la Russie.

Les ordres que je recevais d'en haut m'étaient donnés sur un ton d'une violence extrême. Tout ordre signé de Staline et contresigné par l'un de ses secrétaires, relatif à une fourniture de pièces essentielles de chars ou d'avions, s'accompagnait invariablement d'une menace de châtiment impitoyable :

« Informez les Commissaires du Peuple qu'il est de la plus haute importance militaire et politique que cette décision soit exécutée. Le Procureur de l'U.R.S.S. est personnellement chargé de suivre l'exécution de cet ordre et de châtier sans merci ceux, quels qu'ils soient, qui seraient reconnus coupables de sa non-exécution. »

On pouvait lire encore des phrases comme celle-ci :

« Le camarade Popov, Commissaire du Peuple au Contrôle de l'État, est chargé de contrôler l'exécution de cet ordre. Ceux, quels qu'ils soient, qui seraient reconnus coupables de sa non-exécution, en porteraient toute la responsabilité et devraient lui être signalés. »

Le « responsable » était chassé de son poste et traduit devant un tribunal militaire. Il arrivait souvent que des décisions signées de Beria, dont la voix sinistre servait de moyen d'expression à la Police Secrète, se terminent ainsi :

« Les Commissaires du Peuple sont tenus, quoi qu'il arrive, d'exécuter cet ordre. Me signaler personnellement les coupables. »

Tel était le style que Staline avait mis à la mode et que tout bureaucrate se croyait obligé d'imiter dans ses rapports avec ses inférieurs. C'était un langage fait pour inspirer la peur, un langage brutal, destiné à nous rappeler sans cesse l'existence des camps de concentration et des pelotons d'exécution. Même quand ils s'adressaient à des puissants du régime, à des hommes que le commun des mortels ne pouvait entendre nommer sans éprouver un frisson de terreur, Staline et ses collaborateurs immédiats ne manquaient jamais de brandir leurs menaces d'arrestation et de disgrâce.

Jamais de ma vie je n'avais encore travaillé aussi dur, fait des journées aussi longues, ni éprouvé un pareil sentiment d'absorption de ma personnalité. Très vite, mon teint prit une couleur verdâtre ; j'avais les yeux rouges et j'étais constamment dans un état fébrile. Presque tous mes collaborateurs, hommes et femmes, menaient une vie aussi pénible que la mienne. Sans doute quelques-uns d'entre eux haïssaient-ils le despotisme soviétique tout autant que je le haïssais moi-même, mais nos opinions politiques ne nous empêchaient pas de vouloir avant tout remporter la victoire. Notre pays était en danger : rien ne comptait plus en dehors de ce fait capital.

En gagnant, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, pour fournir au front le matériel et les objets divers dont le besoin se faisait si cruellement sentir, nous sauvions probablement la vie de milliers de nos compatriotes. Cela suffisait à exciter notre zèle ; les menaces n'y ajoutaient rien. Si nous n'en parlions guère, nous ne cessions de penser que le sort de nos combattants engagés dans une lutte à mort contre l'ennemi dépendait en grande partie de nos efforts. Nous avions à résoudre des problèmes concrets, nous avions à fabriquer, dans des conditions difficiles, du matériel, des outils et des machines ; on comprendra aisément qu'il nous restait peu de temps pour nous abandonner à nos émotions patriotiques.

Notre organisation tout entière, depuis Pamfilov lui-même jusqu'au plus modeste employé vibrait d'un patriotisme intense, venu des profondeurs de l'Histoire et de l'âme russes. Les misérables agents de publicité que Staline entretient chez nous et à l'étranger, et qui veulent voir dans ces sentiments un phénomène proprement bolchevik commettent à l'égard de la Russie une odieuse injustice. À une force élémentaire et éternelle, ils prétendent substituer de médiocres préoccupations partisanes. Or, notre miracle fut un miracle russe et non un miracle soviétique. Lorsque je pense à la façon loyale dont j'ai travaillé, sans jamais ménager ma peine, sous les ordres de chefs que je méprisais, je vois en moi-même comme un symbole de la Russie en guerre.

Les mois que je passai au *Sovnarkom* furent parmi les plus critiques de la guerre. Ce fut d'abord cet horrible été de 1942 au cours duquel l'avance allemande fut la plus rapide et la plus profonde. Puis ce fut la percée jusqu'à la Volga et l'effroyable mêlée qui rendit le nom de Stalingrad aussi célèbre dans l'Histoire du Monde que ceux de Marathon et de Waterloo. Il y a, au fond de toute nation, un élément inaltérable, éternel, invincible. C'est grâce à lui que Stalingrad fut sauvée, grâce à lui que notre pays survécut à la saignée et aux effrayants désastres qu'il eut à subir. Karl Marx et Staline n'y furent absolument pour rien.

Les communiqués officiels continuaient à cacher l'ampleur de nos défaites. Nos pires échecs y étaient présentés comme des manœuvres stratégiques. Les masses russes étaient moins renseignées que le reste du monde sur les péripéties de la bataille acharnée qui se déroulait dans la région de Stalingrad. Mais aux postes de Gouvernement que nous occupions, nous ne pouvions pas nous offrir le luxe de nous mentir à nous-mêmes. Les

appels que nous lançaient les combattants du front réclamant des approvisionnements, des avions, des munitions et des hommes trahissaient souvent la panique et parfois même le plus complet désespoir. L'eussions-nous voulu, que nous n'aurions pas pu ignorer l'immensité de nos pertes.

Sur l'un des murs du cabinet d'Utkine était épinglée une grande carte de Russie. Chaque matin il fallait déplacer et enfoncer davantage dans la chair de notre pays les épingles qui marquaient l'avance allemande et le fil rouge qui les réunissait l'une à l'autre indiquait l'étendue de nos abandons.

Un jour, je trouvai Utkine planté devant cette carte qu'il regardait fixement ; la plus vive agitation se lisait sur son visage.

— J'ai à te parler de choses urgentes, Andreï Ivanovitch, lui dis-je en posant des documents sur son bureau.

— Ces paperasses ne vont pas s'envoler, me répondit-il. Viens un peu ici et regarde ce que ces salauds d'Allemands sont en train de faire.

Le trait rouge ne passait plus qu'à 160 kilomètres environ à l'ouest de Moscou, au-delà de Mozhaisk. Pratiquement, nous avions perdu la totalité de l'Ukraine et le flot ennemi s'avançait avec une rapidité effrayante en direction de Stalingrad et de la Volga.

— Qu'est-ce que nous ferons s'ils nous prennent nos puits de pétrole, Victor Andreïevitch ? me dit Utkine. Nous serons perdus !

— Ce serait affreux, affreux, répondis-je. Tout ce que nous pouvons faire, c'est travailler, travailler encore, travailler toujours ! Heureusement que les fournitures du prêt-bail nous arrivent de plus en plus…

— Prêt-bail ! s'écria Utkine d'une voix irritée. C'est un second front qu'il nous faudrait ! Mais ces vaches de capitalistes ne sont pas pressés. Ils se fichent pas mal de tout le sang russe qui est répandu. Leur prêt-bail nous coûte cher…

Il y avait longtemps que la mobilisation avait eu lieu chez nous et sur une échelle qu'elle n'avait atteinte dans aucun autre pays. La main-d'œuvre de l'industrie et de l'agriculture fut réduite au moment précis où il eût fallu fabriquer et récolter le plus. Le poste que j'occupais au Gouvernement était celui d'où l'on pouvait embrasser le mieux cette situation catastrophique. Nos combattants avaient de 16 à 56 ans. Sur un ordre de Staline qui ne fut jamais rendu public, on supprima le semblant d'examen médical de l'incorporation, ainsi que les exemptions pour charges de famille. Des dizaines de milliers de vétérans furent renvoyés en hâte en première ligne alors que leurs blessures n'étaient qu'à demi cicatrisées. On obligeait à travailler dans les usines des garçons et des filles en âge d'aller à l'école, de jeunes mamans, et même des femmes de la campagne dont les maris avaient déjà été arrachés à leurs fermes.

En cette crise de main-d'œuvre de jour en jour plus grave, le travail obligatoire imposé à des millions de prisonniers civils fut le facteur essentiel qui permit de sauver l'économie de guerre soviétique. Qu'elle plaise ou non, telle est la vérité. Les usines évacuées, les agrandissements des usines de Sibérie et de l'Oural, les usines nouvelles produisaient de plus en plus de matériel de guerre ; mais dans la plupart de ces entreprises, les *cadres* indispensables étaient fournis par le travail forcé. Les étrangers qui s'obstinent à voir dans la victoire finale de la Russie une preuve du « succès du système soviétique », seraient plus près de la vérité s'ils glorifiaient le succès remporté par une vaste entreprise d'esclavage exploitée par l'État.

Au fur et à mesure que le service armé nous prenait des travailleurs libres, notre industrie dépendait de plus en plus des immenses armées de prisonniers dont les arrestations

effectuées depuis la guerre avaient considérablement accru les effectifs. Dans les milieux officiels, on estimait ces derniers à vingt millions. Mais ce chiffre ne comprenait pas les garçons et les filles de 14 à 16 ans que l'on avait séparés de leurs parents par la force et que l'on avait expédiés dans des régions où le manque de main-d'œuvre se faisait le plus sentir.

L'industrie de guerre de l'U.R.S.S., tout comme celle de l'Allemagne, reposait avant tout sur le travail forcé. La principale différence entre les deux pays, c'est que Berchtesgaden réduisait en esclavage les étrangers qu'il avait vaincus, tandis que le Kremlin, lui, traitait ses propres citoyens comme autant d'esclaves.

À une époque où le pays tout entier avait faim, on imaginera facilement les conditions atroces dans lesquelles les prisonniers vivaient et travaillaient. On estimait qu'ils n'étaient bons qu'à être « consommés » ; le N.K.V.D. n'avait pas à rendre compte des décès qui se produisaient parmi eux.

Au début de la guerre, les Commissaires aux Armements et aux Munitions avaient été placés sous la haute direction de Béria, Commissaire du N.K.V.D., vice-président du *Sovnarkom* et membre du Comité de défense de l'État – ce qui revenait à mettre ces deux commissariats sous les ordres de la Police Secrète. Oustino et Vannikov, les deux Commissaires qui les dirigeaient en nom, comprenaient parfaitement ce que cela voulait dire, comme tout le monde, d'ailleurs, jusqu'au dernier des employés, et il n'y en avait pas un qui n'eût préféré une mort prompte à la juste colère de Béria et de son organisation. Tous ceux qui travaillaient dans les usines, les bureaux et les administrations ayant, directement ou non, affaire aux Armements et aux Munitions, ne cessaient de trembler.

Béria n'était pas ingénieur. Si on l'avait placé au poste qu'il occupait, c'était d'ailleurs uniquement pour y faire régner la terreur. Je me demandais souvent – et bien d'autres se le demandaient dans le secret de leur cœur – pourquoi Staline avait pris cette décision. Je ne pus trouver qu'une seule explication : notre Chef n'avait pas confiance dans le patriotisme et le sens de l'honneur national du peuple russe et il jugeait par conséquent nécessaire de nous conduire tous le fouet à la main. Son fouet, c'était Béria.

Ce même manque de confiance se retrouvait dans la plupart des autres industries. Les civils qui les dirigeaient étaient contrôlés par des chefs militaires, ou du moins par des gens qui avaient rang d'officiers et qui en exerçaient l'autorité. C'est ainsi qu'on avait placé les transports ferroviaires sous l'autorité du général Khrouliov qui représentait Staline au Commissariat de la Défense. D'accord avec l'administration des transports du N.K.V.D., Khrouliov fit régner dans les chemins de fer la plus stricte discipline militaire.

La même chose se produisit pour l'ingénieur Malishev, l'un des vice-présidents du *Sovnarkom,* qui fut élevé au rang de général et mis à la tête de l'industrie des chars où il « coiffait » le Commissaire civil. On donnait aussi des grades militaires à certains directeurs d'usines et à d'autres personnalités importantes de l'industrie, de sorte qu'un régime exclusivement militaire remplaça bientôt l'administration normale des entreprises.

Naturellement, les Commissariats que dirigeait Béria absorbaient la plus grande partie des travailleurs assujettis au travail forcé ; mais il y en avait encore assez pour alimenter les diverses branches de l'économie nationale. Je sais par mon expérience personnelle que les entreprises qui n'utilisaient pas cette main-d'œuvre d'esclaves étaient très peu nombreuses et j'en ai connu des douzaines qui ne fonctionnaient que grâce au travail forcé.

Pendant que j'étais au *Sovnarkom,* j'entendis beaucoup parler des problèmes spéciaux que posait l'existence de camps de concentration et de prisons diverses dans les régions que l'avance allemande nous obligeait à évacuer. Évacuer ces esclaves semblait une tâche plus importante que de sauver les citoyens libres, car leur travail représentait une valeur

économique qu'il fallait sauvegarder. D'autre part – et ceci était plus important encore –, on ne pouvait guère s'attendre à ce que ces prisonniers éprouvassent beaucoup d'amour pour le régime soviétique et l'on pouvait craindre, par conséquent, de les voir prêter main-forte aux Allemands. Enfin, leur existence causait aussi à nos dirigeants des préoccupations d'ordre politique : par les révélations de ces prisonniers, on risquait que le monde extérieur connaisse enfin quelques-uns des aspects les plus révoltants du système d'esclavage soviétique, notamment sa nature exacte et son incroyable étendue.

Nous étions quelques-uns, au *Sovnarkom,* à savoir qu'à plusieurs reprises on avait exécuté en masse des prisonniers qu'on ne pouvait évacuer. Ce fut le cas, par exemple, à Minsk, à Smolensk, à Kiev, à Kharkov, dans ma ville natale de Dniepropetrovsk et à Zaparozhe. Je me rappelle dans tous ses détails l'un de ces épisodes. Dans la minuscule « République Autonome » de Kabardino-Balkar, dans le Caucase, près de Nalchik, le N.K.V.D. possédait un *combinat* pour le traitement du molybdène où la main-d'œuvre était exclusivement fournie par le travail forcé. Lorsque l'Armée Rouge en retraite dut abandonner cette localité, plusieurs centaines de prisonniers ne purent être évacués à temps en raison des difficultés techniques de transport. Le directeur du *combinat,* agissant sur l'ordre du Commissaire du N.K.V.D. de Kabardino-Balkar, le camarade Anokhov, abattit alors à la mitrailleuse tous ces malheureux, hommes et femmes, jusqu'au dernier. Plus tard, quand la région fut libérée de l'occupation allemande, Anokhov fut récompensé pour ce haut fait : on lui donna la présidence du Conseil des Commissaires du Peuple du district, c'est-à-dire l'emploi le plus élevé qu'il y eût dans cette « République Autonome ».

Lorsque j'exigeais des Commissariats que l'on augmentât et que l'on activât la production, je me heurtais constamment au manque de main-d'œuvre. Les Commissaires du Peuple en savaient encore plus long que moi là-dessus, eux qui adressaient sans arrêt à Pamfilov des demandes de main-d'œuvre supplémentaire à prendre sur les réserves du N.K.V.D. Pamfilov, à son tour, faisait appel au N.K.V.D. auquel il demandait de lui fournir le personnel nécessaire pour telle ou telle usine ; il lui arrivait même de soumettre directement le problème à Vosnessensky, à Molotov ou à Béria. L'administration centrale des camps de travail forcé – connue sous le nom de « Gulag » – était dirigée par le général Nedosekine, membre du N.K.V.D. et l'un des adjoints de Béria. Pour le placement de ses contingents de travailleurs forcés, Nedosekine recevait des ordres du Comité de Défense de l'État, ordres signés de Molotov, de Staline ou de Béria, et il agissait en conséquence.

Je me souviens très exactement d'une entrevue que je m'étais ménagée, sur l'ordre d'Utkine, avec l'un des principaux administrateurs du « Gulag ». Il devait fournir à un certain Commissaire quelques centaines de prisonniers pour assurer l'exécution d'une commande industrielle urgente. Pamfilov nous mettait l'épée dans les reins, car il était lui-même harcelé d'ordres impératifs venus de plus haut, et j'avais convoqué le fonctionnaire du « Gulag » pour essayer de mettre au point cette question de main-d'œuvre.

— Camarade Kravchenko, sois raisonnable ! me dit-il. Ton *Sovnarkom* n'est pas seul à me réclamer des travailleurs. Le Comité de Défense de l'État en demande à grands cris, ainsi que le camarade Mikoyan qui nous rend la vie impossible ; Malenko et Vosnessensky en exigent de leur côté et Voroshilov exige également qu'on lui envoie du monde pour construire des routes. Bien entendu, chacun de ces gens-là estime que sa besogne est plus importante que celle du voisin. Que veux-tu que nous fassions ? La vérité, c'est que *nous n'avons pas encore exécuté nos programmes d'emprisonnements*. Pour l'instant, la demande est plus grande que l'offre.

Les *programmes d'emprisonnements* ! L'incroyable, le prodigieux cynisme de cette expression me donne encore le frisson. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire d'ailleurs, c'est que mon interlocuteur ne se rendait même pas compte de l'énormité qu'il venait de proférer ; il avait si bien pris l'habitude d'arrêter des êtres humains pour en faire des esclaves qu'il considérait la chose comme la plus banale qui soit. Évidemment, en parlant de la sorte, il n'entendait pas dire que le nombre des arrestations était déterminé par les demandes de main-d'œuvre ; il regrettait seulement, dans son jargon soviétique, que nos millions de travailleurs forcés ne suffisent pas encore à satisfaire toutes les demandes.

L'immense développement qu'avait atteint le travail des enfants en Russie demeure encore, je ne sais pourquoi, inconnu dans les autres pays. À l'intérieur même de nos frontières, on faisait de son mieux pour qu'il restât ignoré ou bien, quand on n'y parvenait pas, on essayait de le justifier à l'aide d'un assortiment de slogans hypocrites. À la base du système, dépouillé de tout camouflage verbal, il y a la contrainte. Des millions d'enfants sont arrachés à leur foyer contre leur volonté ou contre celle de leurs parents et on les « mobilise » dans l'industrie, sans tenir aucun compte de leurs préférences. On aurait tort de rendre la guerre exclusivement responsable d'un pareil état de choses car on avait eu recours à ce procédé dès 1940 et il résulte de renseignements indiscutables qu'on continue à l'appliquer plus que jamais depuis la fin du conflit.

Le premier décret concernant la mobilisation des enfants fut pris en octobre 1940. Il prévoyait l'enrôlement immédiat de 800 000 à un million d'enfants des villes et des campagnes, âgés de quatorze à dix-sept ans, en vue de leur apprentissage industriel. Les engagements volontaires étaient également acceptés. On réservait aux enfants de quatorze à quinze ans les travaux qui exigeaient un apprentissage de deux ans ; pour les métiers moins difficiles, l'apprentissage ne durait que six mois et l'on y affectait les jeunes gens de seize à dix-sept ans.

Une fois leur apprentissage terminé et conformément au décret, les jeunes travailleurs étaient envoyés pour une durée de quatre ans dans des usines, des mines, des entreprises de construction, etc., et livrés au bon plaisir de l'administration chargée de constituer des réserves de main-d'œuvre. En dépit des slogans menteurs, ce système de travail imposé aux enfants n'était pas autre chose qu'une extension du système de travail forcé. Bien entendu, si on arrachait ainsi les enfants des bras de leurs mères et de leurs pères, c'était « pour leur bien » !

En 1943, le nombre des enfants soumis au travail obligatoire fut porté à deux millions par an. Les scènes de séparation déchirantes où on voyait les petits malheureux pleurer et se débattre pour ne pas partir, tandis que leurs parents sanglotaient et se lamentaient, devinrent de plus en plus fréquentes dans notre pays torturé. Les jeunes recrues portaient l'uniforme et couchaient dans des baraquements ; soumises à une stricte discipline militaire, elles partageaient leur temps entre le travail, l'étude et l'éducation physique ; tout ce programme était calculé pour faire des enfants des serviteurs dociles – voire fanatiques – du Super-État soviétique. Leur « éducation » politique tenait naturellement la première place dans les préoccupations du Gouvernement.

Dès avant la guerre, quand je travaillais encore à l'usine du *Glavtrubostal* de Moscou, j'avais vu dans diverses entreprises un grand nombre de ces enfants enlevés à leurs foyers. C'est ainsi que je pus les voir vivre de très près. Le clairon ou le tambour les réveillait à cinq heures et demie du matin et ils commençaient la journée en allant à l'exercice. On les faisait ensuite déjeuner, et à sept heures ils étaient au travail à l'atelier. Filles et garçons étaient

traités de façon identique, conformément aux principes spartiates qui tendaient à faire d'eux des robots de l'État.

Par une espèce d'ironie macabre, et comme pour accentuer le caractère réglementaire de l'institution, on avait placé à sa tête un grand chef des syndicats ouvriers soviétiques, le membre du Politburo Nicolas Shvernik, spécialement chargé de la surveillance politique. Maskatov, l'un des secrétaires des syndicats de Shvernik, était chef de l'Administration de la main-d'œuvre de réserve qui dirigeait l'instruction des jeunes recrues et qui disposait d'elles en les envoyant travailler dans les différentes régions du pays, suivant les besoins de l'État.

À cinq reprises pendant la guerre, le Gouvernement mobilisa ces garçons et ces filles en uniforme dont le nombre total finit par atteindre neuf millions. En outre, des centaines de milliers de jeunes garçons, dont certains n'avaient pas plus de douze à treize ans, furent rassemblés dans de nouvelles écoles militaires où on les préparait à la carrière d'officiers dans l'armée, tout comme on préparait leurs petits camarades à exercer des métiers « prolétariens ».

Ces futurs officiers étaient presque tous des volontaires, mais on faisait aussi appel aux orphelins de guerre pour compléter les effectifs prévus. Parfois aussi, des parents qui n'avaient pas de quoi nourrir leurs enfants étaient tentés de les envoyer dans des écoles militaires, ce qui revenait à leur faire contracter un engagement à vie. À l'heure actuelle, ceux qui peuvent faire face aux frais scolaires de leurs enfants sont seuls à les envoyer dans les établissements d'enseignement secondaire. Si l'on en croit le Kremlin, l'institution des écoles payantes a pour but de « relever le niveau et le bien-être national des travailleurs ». De nombreuses familles n'ayant pas les moyens de subvenir aux frais d'études de leurs enfants voient dans la carrière militaire le meilleur moyen de les soustraire à l'exploitation dont les classes laborieuses sont victimes.

Si l'on continue à pratiquer ce système de conscription industrielle des enfants – et tout donne à penser que l'on continuera – l'État soviétique devrait avoir à sa disposition, en 1960, trente à quarante millions de travailleurs formés selon cette méthode régimentaire qui constitueront une nouvelle couche de « prolétaires ». Les influences familiales et les influences intellectuelles condamnées par les autorités soviétiques seront ainsi réduites au minimum. Nourris des idées communistes et des théories staliniennes sur la révolution mondiale, ces jeunes êtres, qui n'auront jamais goûté à la liberté individuelle, ne seront plus que des serviteurs de l'État. Moralement et politiquement asservis, ces Russes de demain représenteront une force formidable entre les mains du régime, force dont il pourra se servir tant à l'intérieur du pays que pour se lancer dans quelque aventure à l'étranger.

À ce corps civique soigneusement constitué viendront s'ajouter quelque vingt millions de prisonniers du N.K.V.D. soumis au travail forcé ainsi que l'immense armée permanente des soldats et des officiers de carrière, dressés depuis l'enfance, selon les méthodes staliniennes, à défendre le régime soviétique – tout cela sans préjudice de l'armée régulière et de ses réserves. Enfin, n'oublions pas que, dans le même temps, des dizaines de millions d'autres enfants auront passé par les écoles soviétiques ordinaires où on leur aura appris que le dévouement au régime et à ses méthodes constitue le premier de leurs devoirs.

*
* *

Je me rendis compte presque tout de suite que notre situation, du point de vue des approvisionnements de guerre, était absolument tragique. La vérité m'apparut au cours d'une conférence que réunit au Kremlin l'un des bras droits de Staline, Alexis Kasygine. Comme

plusieurs des questions figurant à l'ordre du jour relevaient de mon département, Utkine tenait à m'avoir à ses côtés, mais il m'avait donné l'ordre de ne pas ouvrir la bouche devant cette auguste assemblée, à moins qu'on ne m'adressât la parole.

Kasygine avait la haute main sur les Commissariats, en sa qualité de représentant du Politburo, et tous les problèmes touchant aux armements militaires dépendaient également de lui.

La conférence doit s'ouvrir à une heure du matin, mais bien avant cette heure les cinq Commissaires du Peuple sont réunis dans une grande salle. Nous sommes quelque peu détendus, nous avons momentanément déposé nos masques officiels. Les hommes qui sont là se connaissent intimement, trop intimement peut-être ; le *Vlast* est, après tout, un monde très fermé. On plaisante, on se taquine, on cancane…

Le camarade Guinsbourg, Commissaire à la Construction, est un petit homme gros et chauve, portant des lunettes aux verres épais. Assis dans un coin, il boit tranquillement son thé en mangeant des gâteaux. Voici maintenant Akimov, Commissaire aux Textiles ; c'est un homme grand, qui porte une blouse russe sous son veston ; pour l'instant, il mord dans une pomme. Je suis son exemple et pêche dans un grand plat rempli de fruits. Le Commissaire Liubimov, qui dirige l'Industrie Légère, cligne de l'œil en me regardant. Son esprit et ses plaisanteries l'ont rendu célèbre.

— Est-ce que vous allez nous torturer longtemps ? demande Liubimov à l'un des collaborateurs de Kasygine. J'ai faim ; je mangerais volontiers des œufs au lard, par exemple, et un verre de vodka pour les faire descendre ne serait pas de refus.

— Oh ! vous aurez besoin de toutes vos forces, cette nuit ! répondent les autres en riant. Qu'est-ce que vous allez prendre ! Vous ferez bien d'être parés !

Tout le monde se met à rire, excepté le camarade Sosnine, Commissaire aux Matériaux de Construction, un homme de haute taille, au visage maigre et triste. On comprend qu'il ne soit pas gai, car sa tâche est des plus ingrates. À chaque conférence, il se fait secouer d'importance par ses chefs. Le joyeux Okopov, Commissaire à la Construction des Machines, est tout l'opposé du lugubre Sosnine. Il y a peu de temps encore, il était simplement directeur d'une usine de l'Oural. Le voilà maintenant Commissaire du Peuple et, dit-on, l'un des favoris de Mikoyan. On dit aussi qu'il doit son ascension rapide à l'invention qu'il a faite d'un nouveau canon à fusée appelé *Katusha,* et qui est encore tenu secret. Okopov est un Arménien de petite taille aux cheveux grisonnants, avec une drôle de petite figure et de beaux yeux.

Mais voici qu'arrive le maréchal Vorobiov, accompagné du général Kaliagine. Vorobiov est le conseiller de Staline pour tout ce qui concerne les troupes et les approvisionnements de combat du Génie. Nous nous connaissons déjà, car les questions dont il s'occupe passent par mon département et il me salue cordialement. Nous avons besoin l'un de l'autre et il sait, comme Kaliagine, avec quelle ardeur je m'efforce de satisfaire les besoins du front. Tout en bavardant et en buvant du thé, nous ne quittons guère des yeux les grandes portes de chêne qui donnent accès aux pièces occupées par Alexis Kasygine. Ces portes s'ouvrent enfin :

— Alexis Nikolaïevitch vous prie d'entrer, annonce un secrétaire.

On se tait aussitôt ; les sourires s'effacent ; chacun prend son masque le plus officiel. Quand nous sommes en présence de Kasygine, nous touchons de très près à notre Chef bien-aimé. La pièce où nous entrons est d'une belle forme ovale, vaste et haute de plafond. Sur les murs de couleur crème sont accrochés, à intervalles réguliers, les portraits des membres du Politburo tout entier. Un gros poste de T.S.F. de fabrication étrangère attire mes regards car le commun des mortels n'est pas autorisé à posséder des appareils de radio pendant la guerre.

La table est recouverte d'un tapis vert ; elle est assez grande pour que trente personnes y puissent prendre place.

Kasygine est assis à l'une des extrémités de cette table. Il porte des vêtements de coupe étrangère. Son expression est sévère et ses traits révèlent, tout comme les miens, la fatigue et l'insomnie. D'un bref mouvement de tête il répond aux saluts des Commissaires et des généraux.

— Asseyez-vous, ordonne-t-il. La parole est au chef du GVIUK.

Cette abréviation désigne le département dirigé par le maréchal Vorobiov, qui se lève immédiatement. Chacun de nous – et le maréchal plus que tout autre – remarque que Kasygine ne l'a pas appelé par son nom et par son grade, ce qui prouve qu'il est de mauvaise humeur. Ça va chauffer…

Le maréchal Vorobiov parle pendant un quart d'heure environ en consultant les notes qu'il tient à la main. Il cite des chiffres, encore des chiffres… Le tableau qu'il trace du déficit dans les approvisionnements est extrêmement sombre. Nous n'avons pas de bateaux à moteur pour traverser les rivières, dit-il, et cela nous coûte des milliers de vies humaines. Nous n'avons pas davantage de ponts préfabriqués, pas de mines pour ralentir l'avance de l'ennemi, pas d'ateliers de réparations motorisés, pas de fil ni d'appareils téléphoniques, pas de poêles pour les tranchées. Il n'y a même pas de haches et de pelles pour l'infanterie.

Kasygine ne quitte pas des yeux le bloc-notes qui est posé devant lui et il remue la tête en signe d'impatience et d'irritation. Les muscles de son visage tressaillent nerveusement. Je ne cesse de me répéter en moi-même : *Comment se fait-il que nous n'ayons rien à opposer à un ennemi aussi diaboliquement puissant et mécanisé ? Pourquoi avons-nous gaspillé nos deux années de paix ?* Au fur et à mesure qu'il nous dévide ses statistiques, le Maréchal ne peut s'empêcher d'exprimer les sentiments du soldat qu'il est. D'une voix que l'émotion étrangle, il s'écrie :

— À la minute où je parle, des milliers de nos hommes sont en train de mourir sur le front. Comment se fait-il que nous ne puissions même pas leur donner des pelles, des haches, et quelques cisailles pour couper les barbelés ? C'est avec les cadavres ensanglantés de nos petits gars que l'on fait des ponts – tout cela parce que nous n'avons pas les outils qu'il faut pour cisailler les fils de fer ! Camarades, c'est honteux, honteux ! Nous n'avons pas de lanternes – ne parlons pas des lampes électriques ! – pas même de simples lanternes à pétrole. Au cours des derniers mois, le camarade Staline lui-même a donné, à huit reprises, l'ordre de fabriquer ces lanternes ; or, on en manque toujours sur le front. Nous n'avons rien pour nous camoufler. C'est vous que j'implore, camarades qui dirigez nos industries ; je vous implore au nom des simples soldats qui sont au front.

— Tout cela est parfaitement clair, dit sèchement Kasygine, comme le Maréchal se rassied. De quelles sortes de lanternes veux-tu parler ?

Un colonel qui est assis à côté du Maréchal désigne une lanterne de forme ronde, en tôle, du modèle le plus primitif.

— Et nous ne pouvons pas fabriquer cette bêtise ? s'écrie Kasygine, d'un ton furieux.

Il se trouve que je connais la question. Avec la permission d'Utkine, je prends donc la parole :

— Permets-moi de t'expliquer ce qui en est, Alexis Nikolaïevitch. La fabrication des lanternes est suspendue parce que nous n'avons pas de métal en feuilles, pas de machines à estamper et pas de verre de la taille et de la qualité voulues. La grande fabrique de métal en feuilles que l'on a évacuée de Novomoskovsk n'est pas encore en état de produire. Seule,

l'usine de Krasnoyarsk peut nous fournir du verre ; le camarade Sosnine nous dira peut-être pourquoi il ne nous en donne pas.

— On fabriquera ces lanternes, s'écrie soudain Kasygine en donnant du poing sur la table. Il faut en finir avec cette inertie criminelle ! Même si je dois arracher la peau de toutes ces canailles, je vous jure que les approvisionnements de guerre demandés par le camarade Staline seront fabriqués. Tu as la parole, Sosnine !

Le lugubre Sosnine a l'air défait ; il s'exprime d'une voix monotone et désespérée. Les machines de Krasnoyarsk sont en mauvais état, explique-t-il, sa centrale électrique ne fonctionne pas, la main-d'œuvre qualifiée manque… Kasygine interroge alors Akimov, puis d'autres… Les heures passent et la conférence se poursuit. Les déclarations qui se succèdent augmentent notre désespoir. Partout et de plus en plus, ce sont des « embouteillages » pour les matières premières, les machines, les moyens de transport ; de quelque côté que l'on se tourne, partout des « embouteillages »… Kasygine ne parle plus, ne pose plus de questions : il hurle, donne des ordres, fixe des quotas et des dates sans demander l'avis de personne, et tous les Commissaires du Peuple, tous les généraux, prennent des mines de coupables, comme des écoliers réprimandés par un maître courroucé. Nous évitons de nous regarder les uns les autres. Nous savons tous – et Kasygine sait aussi bien que nous – que notre impuissance est réelle, qu'aucun de nous ne peut accomplir de miracles.

À un moment donné, tandis que le Commissaire Guinsbourg subit un furieux assaut de Kasygine, le téléphone sonne. Apparemment Kasygine sait qui le demande. Il change instantanément de ton, d'expression, d'attitude ; le voilà doux et obséquieux. « Oui, Joseph Vissarionovitch, dit-il… Mais certainement, Joseph Vissarionovitch… Il en sera fait comme tu le désires… Oui… je vais prendre des dispositions immédiates… » – Staline ! Un frisson de crainte et de respect secoue tous les hommes assis autour de la table. Nous sommes figés comme des statues. Kasygine repose le récepteur doucement, avec précaution, comme s'il était en verre filé. Il lui faut ensuite cinq bonnes minutes pour se remettre en colère, recommencer à lancer des ordres et à menacer.

Ce n'est pas avant quatre heures et demie du matin qu'il nous libère. Chacun de nous a reçu son lot de commandes : un demi-million de toiles de camouflage, un million de pelles, cent mille rouleaux de fil téléphonique de campagne, le reste à l'avenant. Nous savons tous que ce qu'on nous demande est impossible ; il y aura de la joie, des *bonis* et des récompenses si nous atteignons seulement 75 % des quantités fixées. Nous savons également que ces chiffres sont volontairement grossis pour faire rendre le maximum à notre effort industriel, mais nous savons encore que nos besoins réels sont très supérieurs aux programmes qu'on nous impose.

Je rentre chez moi ; je grimpe l'escalier sombre qui conduit au dernier étage, je longe à tâtons le corridor obscur et j'arrive à notre porte. Irina ouvre un œil. Pourquoi es-tu tellement en retard ? me demande-t-elle, à moitié endormie. Quelque chose de cassé ?… « Non, non, rendors-toi… une conférence de plus, voilà tout… » L'aube paraît…

Par la suite, j'assistai au Kremlin à des douzaines de conférences analogues présidées par les représentants de Staline : Viosnessensky, Saburov et autres. Elles se déroulèrent à peu près exactement de la même façon et dans la même atmosphère que celle de Kasygine. Les ordres, les directives, les demandes de Staline, indifférent aux difficultés à vaincre et ne s'attachant qu'aux résultats à atteindre, pleuvaient sur elles toutes.

LES DEUX VÉRITÉS

Comme chef d'un département au *Sovnarkom,* je ne gagnais pas la moitié de ce que j'avais l'habitude de gagner dans l'industrie et je ne touchais aucun de ces *bonis* auxquels les directeurs d'usine avaient droit. Mais l'argent ne signifiait plus rien à une époque où l'on manquait de tout. Ce qui comptait, c'était l'importance des rations qui vous étaient allouées et les magasins dans lesquels il vous était encore possible d'effectuer vos achats.

À ce double point de vue, j'appartenais maintenant à la catégorie des grands privilégiés. J'avais accès aux magasins spéciaux (« centres de distribution fermés », comme les désignait pompeusement le langage officiel) et je pouvais également commander mes vêtements et mes chaussures chez des fournisseurs réservés aux membres du *VLAST*. Je rencontrais là l'*élite* du Parti, du Gouvernement, de la police et du Kremlin et parfois même les femmes, les chauffeurs et les domestiques de ces Messieurs.

Pas un Russe sur mille ne se doutait qu'il pût exister des magasins aussi bien approvisionnés et, à la vérité, les autorités les exploitaient fort discrètement, loin des endroits où les *masses* auraient pu les remarquer. On voyait généralement des files d'élégantes autos arrêtées devant ces magasins d'alimentation « fermés », mais rares étaient les passants qui savaient ce que ces voitures faisaient là. Le Moscovite n'avait jamais eu l'occasion d'apercevoir les produits de luxe importés de l'étranger au titre du prêt-bail ou fabriqués en Russie qui s'entassaient dans ce magasin, et surtout il n'avait jamais eu l'occasion d'y goûter!

Bien entendu, nos achats étaient limités à des rations déterminées, mais ces rations étaient supérieures de beaucoup à la moyenne habituelle et elles comprenaient des articles dont l'ensemble de la population avait perdu jusqu'au souvenir. Je faisais partie des familles à qui étaient épargnées les souffrances de *golod* et de *kholod,* la faim et le froid, qui mettaient notre peuple à la torture. Le pays souffrait aussi cruellement qu'aux plus mauvais jours de la guerre civile – et cela après un quart de siècle de « construction socialiste » et après le « succès » de plusieurs plans quinquennaux.

Mon *payok* mensuel (c'est-à-dire mes rations) comprenait du lard fumé, des conserves, du beurre, du sucre, de la farine, du porc salé – le tout importé des États-Unis – ainsi que du poisson frais, de la volaille, du poisson fumé, des légumes, de la vodka, du vin et des cigarettes de fabrication soviétique. Au prix du marché noir, je n'aurais pas pu me procurer pour quinze mille roubles ce que j'achetais pour cent cinquante dans ce magasin « fermé » dont l'entrée était gardée par un milicien. Néanmoins, il y avait des jours où ma femme avait faim ; quel devait être, dans ces conditions, le supplice du citoyen ordinaire ? Des tailleurs spéciaux, qui ne travaillaient que pour les hauts fonctionnaires du Parti, coupaient nos vêtements dans des tissus américains et anglais fournis grâce au « prêt-bail » alors qu'un méchant complet d'occasion, vendu au marché libre, coûtait plusieurs milliers de roubles.

De temps à autre, des magasins d'habillement du type « marché libre », où les articles n'étaient pas rationnés et coûtaient par conséquent des prix astronomiques, connaissaient une brève mais éclatante prospérité. La nouvelle d'un arrivage de robes, de vêtements, d'articles pour enfants se répandait comme une traînée de poudre. Les queues d'acheteurs se formaient instantanément, bien que la plus simple robe d'intérieur en coton coûtât 500 à 1 000 roubles, une paire de chaussettes 50 à 75 roubles, un complet ou un pardessus très ordinaires 2 500 roubles ou davantage. Les poches pleines de billets de banque déchirés et

crasseux, les gens attendaient pendant des heures, priant le ciel que les stocks ne fussent pas épuisés lorsque leur tour viendrait d'entrer dans le magasin…

Les articles d'usage courant, tels que le fil, le savon, les allumettes, les ampoules électriques, la vaisselle, les ustensiles de cuisine, avaient pratiquement disparu. Un demi-litre de pétrole coûtait 200 roubles au marché libre. Même dans les quartiers centraux de Moscou, on ne donnait le courant électrique aux particuliers que pendant deux ou trois heures par nuit, de sorte que ceux qui n'avaient pas les moyens d'acheter du pétrole – et c'était la majorité – restaient chez eux en pleine obscurité.

Au cours de cet hiver 1942-1943, les gens brûlèrent leur mobilier, leurs livres, leurs partitions de musique, et tout ce qui pouvait leur procurer quelques minutes de chaleur. Ils arrachaient des lames à leurs parquets et des poutres à leurs toitures pour empêcher leurs enfants de mourir de froid. On frappait, le matin, à la porte d'une voisine qu'on savait en train de mourir de faim et, d'une voix épuisée, on s'enquérait : « Vania – ou Maria – es-tu toujours vivante ? »

Irina et moi, nous avions installé un bon poêle de fonte dans notre appartement et le *Sovnarkom* me procurait du bois. De temps en temps, nous en donnions un peu à nos voisins bien que cela nous fût défendu.

Je me demandais si le spectacle de l'abondance relative dans laquelle je vivais ne mettait pas à trop rude épreuve les nerfs et la patience de ces voisins. Irina faisait notre cuisine sur un petit fourneau à pétrole dans l'intimité de notre appartement. Nous avions beau faire profiter certains de nos amis des avantages dont nous jouissions, ce n'était pas sans quelque gêne que nous consommions notre *payok*. Car c'était l'époque où il était si fréquent de voir des habitants tomber morts de faim dans les rues de Moscou que la foule ne s'arrêtait même plus pour les regarder.

On enterrait au moins les morts, mais ceux qui ne l'étaient qu'à demi gémissaient dans leurs demeures glacées ; les vivants continuaient à se débattre comme ils pouvaient. Mes fonctions m'amenèrent à visiter de nombreuses usines dont la production laissait beaucoup à désirer. Invariablement, je constatais que le manque de nourriture suffisait à expliquer cet état de choses. Là où l'administration pouvait assurer chaque jour à son personnel au moins un repas à peu près convenable, le rendement s'élevait aussitôt. « Donnez-nous davantage de nourriture et nous vous donnerons davantage de produits, nous répétaient les chefs d'entreprise. Nos ouvriers n'ont pas la force de faire ce que vous leur demandez. »

Pamfilov m'envoya un jour en automobile jusqu'à Solnechogorsk, non loin de Moscou, pour inspecter deux usines. On n'arrivait pas à moudre le blé en quantité voulue parce qu'on manquait de tamis ; or, pour fabriquer ces tamis, on manquait également de fil d'acier extra-fin que tréfilaient les deux usines en question. J'étais accompagné par un jeune inconnu que l'on m'avait donné comme ingénieur mais qui n'était visiblement qu'un agent de la Section Économique du N.K.V.D. ; ce procédé était des plus courants et ne signifiait nullement qu'on n'avait pas confiance en moi.

Pour atteindre Solnechogorsk, nous traversâmes une région que les Allemands avaient occupée pendant un certain temps et que les bombes et les obus avaient dévastée. De chaque côté de la route on voyait des carcasses de chars et de camions allemands. Dans certains villages et hameaux il ne restait pas une maison intacte. Des femmes et des enfants à visage de spectres, les yeux hagards, vêtus de haillons, émergèrent des ruines et nous tendirent des mains tremblantes. La cuisine du *Sovnarkom* nous avait donné un repas à emporter, mais, bien avant d'arriver au terme de notre voyage, nous l'avions intégralement distribué. En

plusieurs endroits, nous rencontrâmes des groupes importants de prisonniers solidement encadrés, qui travaillaient à la réfection des routes.

Solnechogorsk même, heureusement, n'avait pas souffert. J'étais attendu par les directeurs des usines qui se montrèrent pleins de bonne volonté. Ils reconnurent que l'on pouvait modifier leurs bancs à tréfiler de manière à permettre la fabrication du fil d'acier demandé, mais ils se plaignirent tous de la faim épouvantable qui tenaillait leur personnel.

— Nos gens ne demandent pas mieux que de travailler, me dit l'un d'eux. Comme tu vois, nous n'avons ici que des hommes très âgés, de très jeunes enfants et des femmes qui n'ont aucune expérience du travail en usine, mais ils sont pleins de bonne volonté. Ils restent à l'atelier des jours entiers s'il le faut et ils dorment sur place. Mais si on ne leur donne pas au moins la ration de pain normale, comme cela se fait dans les autres villes, ils n'auront pas la force de continuer.

— Pourquoi ne leur donne-t-on pas les mêmes rations ? demandai-je, très surpris.

— Parce que nous sommes dans une région de culture. Théoriquement, nous devrions nous débrouiller pour trouver à nous nourrir sur le pays même. Mais ça, c'est de la théorie. Dans la pratique, les cultivateurs eux-mêmes meurent de faim, comme tu l'as peut-être constaté le long de la route.

Mon jeune compagnon était aussi bouleversé que moi par la misère dans laquelle vivait le personnel de ces usines. Il convint que l'on perdrait sa peine à vouloir relever la production de Solnechogorsk si l'on ne réussissait d'abord à résoudre le problème de l'alimentation de ses ouvriers.

Quand je rentrai à mon bureau, les grands chefs étaient allés se reposer chez eux. J'eus le temps, avant leur retour, de rédiger un projet de décision gouvernementale touchant la transformation et l'exploitation immédiates des deux usines.

Vers minuit, Pamfilov me reçut. Il lut mon projet en présence d'Utkine. « Bien… bien… excellent », fit-il en approuvant de sa tête au crâne luisant. – Mais soudain son visage se rembrunit :

— Qu'est ceci ?… Cinq cents grammes de pain par jour pour les ouvriers et leurs familles ?

— Oui, dis-je fermement, c'est un minimum. Ces gens-là meurent littéralement de faim.

— Supprime cette proposition de ton projet, m'ordonna Pamfilov.

— Je t'en supplie, Constantin Gavrilovitch, laisse-la subsister. Je sais bien que certains ouvriers possèdent un petit jardin ou bien ont des parents cultivateurs, mais c'est si peu de chose ! Ces gens travaillent ; ils devraient donc toucher les rations des travailleurs.

— Je les plains autant que toi, camarade Kravchenko, mais il faut supprimer cette proposition.

Avant que mon projet remanié fût soumis à l'approbation de Molotov, j'intervins à nouveau auprès de Pamfilov pour qu'on insistât sur la nécessité d'assurer les rations de pain réglementaires si l'on voulait voir produire les usines de Solnechogorsk. Le chef du Sovnarkom ne me cacha pas son irritation :

— Voyons, Kravchenko, es-tu un travailleur social ou un bolchevik ? L'humanitarisme est mauvais conseiller lorsqu'il s'agit de prendre des décisions qui intéressent les biens de l'État. Tu sais ce que dit le camarade Staline ? Il faut aimer le peuple, mais il faut aussi savoir sacrifier ses besoins quand c'est nécessaire.

Bien que disposant de la matière première indispensable, les deux usines en question ne produisirent pas la moitié du tonnage de fil fin qu'on leur avait fixé et je n'en fus nullement surpris.

Je fis un autre voyage qui reste gravé plus profondément encore dans ma mémoire. Il faudrait un Dante moderne – et qu'il fût dans un jour d'humeur exceptionnellement sombre – pour décrire ce que je vis dans l'usine souterraine secrète du Commissariat aux Munitions où travaillaient surtout des condamnés au travail forcé.

Passé Podolsk, dans la province de Moscou, les personnes munies de permis spéciaux étaient seules autorisées à prendre le train qui nous conduisit à travers une région fortement boisée. À plusieurs reprises, des officiers du N.K.V.D. examinèrent nos papiers. Le train avançait lentement et nous vîmes plusieurs fois, par la fenêtre du wagon, de nombreux prisonniers (les malheureux sont facilement reconnaissables) qui coupaient des arbres et les traînaient jusqu'à la voie ferrée. Finalement, nous nous arrêtâmes là où la voie elle-même s'arrêtait et nous descendîmes.

Dans une clairière, s'élevait une usine de munitions. Plus loin, dans le bois, invisibles parce que soigneusement camouflées, des entrées exiguës donnaient accès aux vastes ateliers souterrains où des milliers de prisonniers libres remplissaient d'explosifs des grenades, des bombes, des mines et autres engins. Toute la surface sous laquelle se trouvait ce véritable univers souterrain était entourée de fils de fer barbelés et gardée par des hommes du N.K.V.D. Certains d'entre eux étaient accompagnés de chiens féroces spécialement dressés pour la circonstance.

J'étais venu avec un de mes collègues pour régler un conflit qui s'était élevé entre cette usine secrète et une autre usine qui lui fournissait des matières premières. Une conférence eut lieu dans la soirée ; après quoi, on me donna une chambre pour la nuit à l'hôtel de l'usine. Désireux de jeter un coup d'œil sur les prisonniers qui se rendaient à leur travail, je me levai de bonne heure. Une pluie froide tombait. Un peu après six heures, je vis arriver un contingent d'environ quatre cents prisonniers des deux sexes ; ils marchaient en colonne par dix, sous bonne garde, et se dirigeaient vers les ateliers secrets.

Il y avait des années que je voyais des malheureux de cet acabit et je ne pensais pas qu'il m'était réservé de contempler un jour des créatures d'un aspect plus tragique encore que celles que j'avais vues dans l'Oural ou en Sibérie. L'horreur avait ici quelque chose de proprement diabolique et dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Les visages exsangues et d'une horrible couleur jaunâtre des détenus ressemblaient à des masques mortuaires. On eût dit des cadavres ambulants, empoisonnés par les produits chimiques qu'ils manipulaient dans leur affreux purgatoire souterrain.

Parmi eux, il y avait des hommes et des femmes qui pouvaient bien avoir cinquante ans et plus, mais aussi des jeunes ayant à peine dépassé leur vingtième année. Ils allaient dans un silence accablé, comme des automates, sans regarder autour d'eux ; ils étaient vêtus d'une façon effarante. Plusieurs d'entre eux portaient des galoches de caoutchouc attachées avec des ficelles ; d'autres avaient les pieds enveloppés de chiffons. Certains étaient affublés de vêtements de paysans ; quelques femmes portaient des manteaux d'astrakan déchirés et je reconnus sur certains prisonniers les vestiges de vêtements de bonne qualité et de provenance étrangère. Au moment où la sinistre colonne passait devant l'immeuble d'où je l'observais, une femme s'affaissa soudain. Deux gardes la tirèrent hors des rangs, mais pas un des prisonniers n'eut l'air de s'en apercevoir. Toute sympathie, toute réaction humaines étaient mortes en eux.

D'autres contingents arrivant de différentes directions se rendaient à l'enfer souterrain. Ils venaient des colonies du N.K.V.D. cachées au loin dans les forêts, à plusieurs kilomètres de distance. Le soir, je vis une colonne deux fois plus longue que celle du matin qui pataugeait dans la boue et sous la pluie, en route pour le travail de nuit.

Je ne fus pas autorisé à descendre sous terre et en vérité je n'en avais guère envie, mais les conversations que j'eus pendant les deux journées que je passai là me permirent de me faire une idée assez précise de toute la misère qui régnait dans cet endroit. L'usine souterraine était mal aérée, ayant été construite en plein affolement et sans qu'on se souciât le moins du monde de la santé des ouvriers. Après quelques semaines passées à respirer ses vapeurs nocives et sa puanteur, l'organisme humain était empoisonné à jamais. Le taux de la mortalité était extrêmement élevé. L'usine consommait la « matière humaine » presque aussi vite que les matières premières qu'elle transformait.

Le directeur de l'entreprise était un Communiste au visage rébarbatif qui portait sur sa tunique je ne sais quel ordre et toute une rangée de décorations. Lorsque j'en vins à l'interroger sur ses ouvriers, il me regarda d'une façon étrange, comme si je lui eusse demandé des nouvelles d'un lot de mules destiné à l'équarrissage.

— Malheureusement, il n'y a pas beaucoup d'ouvriers qualifiés parmi ces êtres-là, me dit-il, et ils me donnent beaucoup de mal. Tu me demandes si ces prisonniers sont des détenus politiques ou des criminels de droit commun ? – Cela ne m'intéresse pas ; c'est l'affaire du N.K.V.D. qui me fournit en main-d'œuvre. Tout ce que je peux te dire, c'est que ce sont des ennemis du Peuple.

Pendant des mois, ce que j'avais vu là-bas ne put s'effacer de ma mémoire. J'y pensais malgré moi, même quand mon esprit et mes mains étaient occupés ailleurs. Bien plus tard, alors que je me trouvais en pays étranger, il m'arrivait d'y penser encore, tout à coup, lorsque j'entendais des Américains s'extasier sur les merveilles du Communisme soviétique. Je ne pouvais m'empêcher de me dire alors : *Pauvres imbéciles ! Si seulement je pouvais vous faire passer quarante-huit heures dans cette usine souterraine, vous chanteriez une autre chanson !*

Il y avait une branche de la Défense Nationale à laquelle le Kremlin, depuis douze ans, consacrait le meilleur de son personnel, de son énergie et de sa rhétorique : c'était l'aviation. Je pus néanmoins me rendre compte, grâce aux documents signés de Staline et de Molotov qui me passaient entre les mains, à quel point nous étions en retard dans ce domaine.

Des montagnes d'acier, de cuivre et d'aluminium avaient été offertes à Hitler en vertu de l'accord économique qui accompagnait l'humiliant pacte d'« amitié ». Les armées de l'envahisseur s'étaient emparées d'une grande partie de ce qui nous restait de ces métaux. Les usines aéronautiques de Kharkov, de Zaparozhe, de Taganrog et d'ailleurs n'avaient été évacuées qu'en partie ; le reste était tombé aux mains de l'ennemi. Il résultait de tout cela que nos aviateurs volaient parfois sur des appareils en contre-plaqué. La moindre balle incendiaire et leur sort était réglé. Les pertes de l'aviation russe étaient plus élevées que celles de n'importe quel autre pays belligérant. Le manque d'avions obligeait nos pilotes à effectuer chaque jour un plus grand nombre de sorties que dans toute autre armée de l'air. Heureusement leur situation s'améliora lorsque le prêt-bail nous procura des appareils.

À l'automne de 1942, Staline donna l'ordre urgent et secret de fabriquer immédiatement une substance ignifuge dont devaient être désormais enduits tous nos avions. Il s'agissait d'un mélange résineux à base de *vinylchloride* que préconisait l'Institut des Matériaux pour l'Aéronautique. Staline attachait la plus grande importance à cette affaire et c'était à mon département que revenait le soin de diriger la fabrication du produit.

Pendant des semaines, nous eûmes conférence sur conférence avec les chefs des industries chimiques et avec divers bureaux de l'aviation. On s'aperçut bientôt que la formule qu'on avait préconisée n'en était encore qu'au stade expérimental. Par la suite, les directeurs de l'Institut furent publiquement récompensés pour leur invention, mais c'est aux modestes

ingénieurs-chimistes et aux simples ouvriers qui travaillèrent nuit et jour pour mettre le procédé au point qu'il eût fallu attribuer ces récompenses. Malheureusement, en fin de compte, l'effort qu'on avait accompli en la circonstance s'avéra à peu près inutile.

— En supposant que nous arrivions à enduire les avions de ce produit, demandai-je un jour à un général d'aviation qui se trouvait dans mon bureau, le résultat obtenu sera-t-il vraiment celui que nous escomptons ?

Avant de me répondre, il jeta un regard circulaire autour de la pièce comme pour s'assurer que personne ne pouvait nous entendre, puis il se pencha vers moi et murmura :

— Ce sera à peu près comme si tu donnais de la crème à un mort pour le ressusciter... Si l'avion est touché par les toutes dernières balles incendiaires allemandes, il brûlera comme de l'amadou. Soit dit entre nous, cette invention ne peut avoir d'autre effet qu'un effet psychologique. Elle remontera le moral des aviateurs – pendant quelque temps, tout au moins. Ce sont des héros, tous tant qu'ils sont, mais ce sont tour de même des hommes. Voler sur des appareils civils transformés et sur des avions construits partiellement en bois n'est pas très bon pour leurs nerfs.

Pour mettre nos appareils en état de combattre au cours des campagnes d'hiver qui s'annonçaient, il fallait fabriquer en grande hâte et dans les conditions les plus défavorables des douzaines d'instruments variés. L'ampleur de nos pertes me brisait le cœur. « Toute notre aviation sera paralysée cet hiver, à moins que ces appareils et ces instruments spéciaux ne soient fabriqués rapidement et en quantités voulues », mandait à Molotov le maréchal Novikov dans un rapport secret qui parvint jusqu'à moi.

Lorsque je dirigeais des usines en Ukraine, dans l'Oural ou en Sibérie, j'étais exaspéré par les appels téléphoniques et les télégrammes incessants de Moscou et d'ailleurs qui exigeaient qu'on fabriquât vite, toujours plus vite. Maintenant, la roue avait tourné et c'était moi qui lançais ces appels. Je téléphonais, je télégraphiais, je suppliais, j'exigeais sans arrêt. Je ne savais que trop combien de pareilles interventions pouvaient être exaspérantes et souvent inutiles ; pourtant, je ne me lassais point d'intervenir. Nous étions talonnés par le temps et mes chefs ne cessaient de me mettre l'épée dans les reins.

La production était-elle ralentie par le manque de matière première, d'outillage ou de main-d'œuvre ? J'alertais aussitôt les Commissariats de qui dépendaient ces matières ou cet outillage, les organisations qui fournissaient la main-d'œuvre ; au besoin, je faisais intervenir le Comité de Défense de l'État, les organes du Parti, les fonctionnaires du Kremlin lui-même et je m'arrangeais pour que, d'une manière ou d'une autre, les besoins fussent satisfaits.

Chose extraordinaire, les appareils que le maréchal Novikov avait réclamés avec tant d'insistance furent fabriqués, en quantité et en qualité voulues, conformément à l'ordre de Staline. Le contrôle des usines d'aviation était assuré par Molotov, mais la plupart des ordres étaient signés de Staline en personne. En vue d'accroître la production, je demandai que, dans certaines usines, on donnât du pain et des repas chauds aux ouvriers, et Staline signa des instructions à cet effet. Nous envoyions des ballons d'oxygène de Gorki à Moscou, par automobile. Nous transportions du carbure de calcium par avion d'Erivan à Moscou, en survolant les lignes ennemies. Finalement, les appareils nécessaires furent fabriqués. Peu après, sur instructions du Kremlin, je rédigeai un projet de décret accordant des récompenses à ceux qui avaient contribué le plus efficacement à l'accomplissement de cette tâche. Le décret, dans les termes mêmes où je l'avais préparé, parut dans la presse. Quelques jours plus tard, le maréchal Novikov m'appela au téléphone.

— Camarade Kravchenko, me dit-il d'une voix altérée par l'émotion, je tiens à te remercier au nom de tous nos aviateurs. J'ai parlé à beaucoup d'entre eux du dévouement que tu

apportais dans l'exercice de tes fonctions et je veux que tu saches que nous t'en sommes tous reconnaissants.

L'approvisionnement en bobines destinées aux fils téléphoniques de campagne nous donnait aussi beaucoup de souci. Le camarade Saburov, l'un des représentants de Staline, était responsable de tout ce qui concernait les moyens de communication au front et j'étais en contact fréquent avec lui. Une nuit, au Kremlin, au cours d'une longue conférence présidée par Saburov et à laquelle assistaient un grand nombre de Commissaires, on étudia et on mit sur pied un programme de production. Toutefois, comme il n'y avait pas de métal en feuilles, on décida, après une longue discussion, de faire les bobines en bois, et cela malgré les véhémentes objections formulées par les militaires.

Un mois plus tard environ, les représentants de tous les Commissariats intéressés et les militaires compétents étaient réunis dans mon bureau. L'un après l'autre, ils rendirent compte des résultats qu'ils avaient obtenus. Un seul d'entre eux, un Commissaire adjoint, paraissait satisfait :

— Nous avons dépassé le taux fixé, annonça-t-il. Nous sommes à 105 %!

Je sentis tout de suite qu'il y avait là quelque chose d'anormal. Je savais que son Commissariat n'avait livré qu'un nombre très restreint d'articles finis et d'instruments. Curieux de tirer la chose au clair, j'insistai pour qu'il m'expliquât ce chiffre mirifique et il dut s'exécuter. Il apparut bien vite que si l'on avait produit certains éléments des appareils jusqu'à concurrence de 270 % des besoins, en revanche, pour d'autres éléments, on n'avait pas dépassé le coefficient de 30 %. Son orgueilleuse déclaration ne s'appliquait donc qu'à une *moyenne*. C'était là un exemple typique de la façon dont les bureaux s'entendent à dresser des statistiques. Dans le cas considéré, il allait de soi que le chiffre le plus bas déterminait le nombre des appareils complets qu'on avait fabriqués. Son Commissariat n'avait donc réalisé que 30 % de ce qu'on lui avait demandé.

Le pauvre Commissaire adjoint parut fort déconfit et tout le monde se mit à rire. Mais il n'y avait vraiment pas de quoi s'amuser. Ainsi que l'expliquèrent les généraux présents, nos équipements téléphoniques inadéquats nous coûtaient des milliers d'hommes et parfois même nous faisaient perdre des batailles. Le gros retard dans la production venait du manque de bobines. Les usines ne livraient pas – même pas ces fameuses bobines de bois que le Kremlin avait décidé de substituer aux bobines de métal.

Je fus donc amené à aller inspecter, dans la banlieue de Moscou, une usine où l'on travaillait le bois afin de me rendre compte par moi-même des raisons pour lesquelles on ne fabriquait pas assez de ces pièces. Le directeur m'expliqua qu'il manquait de main-d'œuvre qualifiée. Un tout petit nombre d'ouvriers, en effet, travaillait à l'exécution de la commande.

— Et que fait-on là-dedans ? demandai-je en entrant dans un autre atelier où l'on semblait travailler à plein.

Ce que je vis alors me fit pâlir de rage. Il y avait là environ cent cinquante ouvriers occupés à fabriquer d'élégants mobiliers : des divans, des bureaux, des coiffeuses, d'immenses fauteuils – le tout ou presque, en acajou de la plus belle qualité.

— Pas d'ouvriers qualifiés, dis-tu ! Et ceux-là, qui perdent leur temps à faire des meubles de luxe ! Des divans !... Quand nos hommes meurent sur le champ de bataille ! C'est un véritable crime et je te préviens que je vais faire un scandale !

Mais le directeur ne parut pas s'émouvoir. Il haussa les épaules et je crus même le voir réprimer un sourire.

— Je ne suis pas surpris que tu te mettes en colère, me dit-il. Si tu crois que je ne suis pas furieux moi-même ! Mais je ne suis qu'un petit bonhomme. Puis-je faire autrement que

d'obéir « aux gros » ? Viens donc dans mon bureau, je vais te montrer quelque chose.

Dans son bureau, il me fit voir les ordres de fabrication qu'il avait reçus. Le mobilier avait été commandé par des dignitaires du Parti, des membres du Gouvernement et des grands chefs de l'Armée Rouge au nombre desquels figuraient, je m'en souviens bien, Vassili Pronine, président du Comité Urbain de Moscou, le général Moukhine, et Shcherbakov, secrétaire du Comité Central.

Plein d'irritation, je regagnai en toute hâte le *Sovnarkom,* et fis aussitôt irruption dans le bureau d'Utkine pour lui raconter ce que je venais de voir. C'est à peine s'il pouvait en croire ses oreilles.

— Fabriquer des fauteuils de luxe au lieu du matériel de guerre commandé par le camarade Staline ! s'écria-t-il. C'est scandaleux ! Les responsables devraient être jetés en prison !

— D'accord, lui dis-je, et je suis heureux de voir que tu réagis comme moi, André Ivanovitch, mais le directeur m'a prouvé qu'il fabriquait ces meubles pour le camarade Pronine, pour Shcherbakov et le général Moukhine…

L'expression d'Utkine changea instantanément. Son bref accès de colère s'apaisa :

— Tiens, tiens !… Pour Shcherbakov… je vois… murmura-t-il d'un air embarrassé. Oui… hum… c'est tout un problème… J'imagine que le confort de nos chefs doit être considéré aussi comme prioritaire… Laisse-moi réfléchir là-dessus.

Il réfléchit longtemps, ce qui n'empêcha pas l'usine de continuer à fabriquer ses meubles et l'Armée Rouge de continuer à réclamer des bobines pour fil téléphonique, des guidons de fusils, etc. À plusieurs reprises – non sans malice, j'en conviens – je revins sur la question, mais sans obtenir le moindre résultat. Je n'osais pas passer par-dessus la tête d'Utkine et m'adresser à Saburov ; je comprenais bien qu'Utkine ne voulait pas se faire d'ennemis politiques.

Étant donné le poste que j'occupais, il était inévitable que je fusse mis au courant de l'un des secrets les mieux gardés et les plus lamentables de la Russie en guerre. Ce secret pesait lourd sur tous ceux qui le partageaient. Si j'en parle aujourd'hui, c'est parce que nous avons finalement remporté la victoire.

On n'avait donné des masques à gaz qu'à une faible partie de la population russe. Même à Moscou, c'est à peine si une personne sur quatre avait le sien. Dans le reste du pays, la situation était bien pire ; la grande majorité des habitants, dans les petites villes et les villages, en étaient dépourvus. Mais ce n'était là que la moitié du drame. L'effroyable secret, c'est que très peu de ces masques, qu'ils fussent entre les mains des soldats ou entre celles des civils, étaient réellement bons à quelque chose. On estimait officiellement qu'au moins 65 % des masques fabriqués pendant la guerre étaient totalement inefficaces. Manquant de caoutchouc, nous étions obligés de nous servir d'une toile caoutchoutée qui ne pouvait pas isoler hermétiquement le visage du porteur de masque. Nous manquions aussi d'acier laminé, de verre et d'autres matières entrant dans la fabrication de ces masques.

Si les Allemands avaient su cela, il n'est pas impossible qu'ils aient déclenché la guerre des gaz sur une vaste échelle. S'ils l'ont su, il faut croire que ce sont les menaces de représailles impitoyables faites par Roosevelt et Churchill qui sauvèrent la vie de millions de mes compatriotes sur le champ de bataille et dans les centres habités.

Un jour, me trouvant en face d'un haut personnage militaire qui appartenait à la section de la guerre chimique, je lui demandai à brûle-pourpoint pourquoi il acceptait ces masques :

— Que faire ? me répondit-il en haussant les épaules avec désespoir. Pas de masques du tout ?… Au moins, ces masques-là nous protègent – psychologiquement, moralement…

Une nuit, fort tard, je me trouvais avec Utkine au moment où il se préparait à rentrer chez lui. Il ouvrit son coffre-fort et en sortit plusieurs masques à gaz tout neufs et d'excellente fabrication.

— Ne me lance pas ce regard accusateur, me dit-il en souriant. Ils sont destinés à ma femme et à mes enfants. Qui sait quand cela arrivera?... Il n'y a pas de quoi s'affoler, mais le bon sens conseille d'être prudent.

— Mais, André Ivanovitch, pourquoi ne te sers-tu pas des masques qu'on donne au public?

— Es-tu fou ? s'écria-t-il. Je t'en procurerai deux, pour ta femme et pour toi, conclut-il gentiment.

Pour ce qui était des abris contre les bombardements par bombes à gaz, la situation de la population était plus lamentable encore. Ceux qu'on avait construits n'auraient pu recevoir qu'une toute petite fraction de la population des grandes villes ; en outre, la plupart d'entre eux étaient mal construits et ne se fermaient pas hermétiquement. Les petites villes et les villages, naturellement, n'avaient pas d'abris du tout.

À Moscou, la station de métro *Kirovskaya* avait été transformée en abri contre les gaz et réservée aux hauts fonctionnaires ; il y avait aussi des abris dans les divers Commissariats. Dans notre *Sovnarkom,* on en avait installé un fort beau, avec tapis, bibliothèque, buffet, etc.

Mais c'était une bien mince consolation pour le citoyen ordinaire. Le tableau n'était pas plus réconfortant en ce qui concernait la défense anti-chimique, bien que le Politburo eût chargé les formations de chimistes spéciales du N.K.V.D. de s'occuper de la question.

Si les masques à gaz, les téléphones de campagne, les pièces détachées pour chars, les armes mobiles et les avions nous causaient du souci, il y avait au moins un domaine où tout marchait pour le mieux. Une nuit, comme je compulsais une série de rapports, Utkine me demanda de venir dans son bureau. Je le trouvai plongé dans ce qui me parut d'abord un jeu étrange. Sur sa table et sur les fauteuils, tout autour de la pièce, on voyait des panneaux de bois couverts d'étoffes d'or et d'argent.

— Des pattes d'épaules ! m'expliqua-t-il, l'air tout heureux.

Autour du bureau, on apercevait aussi des dessins vraiment très artistiques qui représentaient les uniformes de toutes les armes, depuis le grade de maréchal jusqu'à celui de lieutenant, tous munis des pattes d'épaules correspondantes. On n'avait pas encore rendu publique la décision qu'on venait de prendre de rétablir les insignes des grades, ces insignes que l'on avait stigmatisés autrefois comme les symboles du militarisme tsariste. Cette décision avait été prise par le Politburo et serait « confirmée » le moment venu par le Soviet Suprême ; toutefois on avait déjà commencé à fabriquer ces insignes et c'était un choix d'échantillons qu'admirait Utkine.

— Je les apporte au Kremlin, me dit-il. Le camarade Staline tient à les examiner lui-même. N'est-ce pas qu'ils sont magnifiques?

Il était d'humeur joyeuse. Qu'est-ce que je préférais être, me demanda-t-il... maréchal, amiral ? Il choisit les épaulettes correspondantes de ces deux grades et les mit sur mes épaules.

— Non, non, dit-il en prenant un air grave. Celles-là ne te vont pas très bien. Peut-être celles-ci te conviendraient-elles? Colonel, simplement..., mais elles sont jolies.

— André Ivanovitch, lui dis-je, est-ce que ce retour aux pattes d'épaules ne sera pas jugé par beaucoup de gens comme un retour à l'impérialisme russe?

Il se mit à rire.

— Quelle idée absurde ! Qui donc se préoccupe encore de ce que pensent quelques idiots de chez nous ou de l'étranger? Les cœurs qui battront sous ces uniformes dorés seront de vrais

cœurs soviétiques et ils battront à l'unisson tout comme nos soldats se battent, pour les idées du camarade Staline !

Il s'arrêta et reprit lentement, avec emphase : — D'ailleurs, s'il y a des gens qui voient là un retour à l'impérialisme, il se peut que cela nous soit politiquement utile. Cela nous fera des amis dans certains milieux...

*
* *

Le Comité du Parti, dans toute organisation soviétique, importante ou non, est le cœur même du pouvoir dictatorial, tout comme la Section Spéciale, qui représente le N.K.V.D., est sa force. Ce Comité, généralement réduit à un tout petit nombre de personnes, agit pour le compte des membres du Parti et les surveille du point de vue idéologique ; il dirige l'activité politique de l'organisation et ses subordonnés ne peuvent avoir d'autre opinion que la sienne. Mais l'autorité qu'il exerce est aussi, dans une grande mesure, temporelle, si l'on peut dire. Même s'il lui arrive de rester à l'arrière-plan, le vrai maître du Comité, c'est son secrétaire. En dernière analyse, le directeur d'un trust ou d'une entreprise industrielle exécute les ordres du plus haut fonctionnaire du Parti dans toutes les questions de caractère politique.

Au *Sovnarkom,* nous avions, nous aussi, un Comité du Parti et un grand nombre de nos occupations avaient exclusivement trait aux affaires du Parti. Il y avait, toutefois, une différence : le *Sovnarkom* étant lui-même le Gouvernement, son autorité lui venant du Politburo et du Comité Central, il n'avait pas de comptes à rendre au Comité du Parti. À la tête de notre Comité du Parti, se trouvait un vétéran communiste nommé Mironov. Il faisait la loi dans toutes les questions où la « foi » politique pouvait être en cause, c'est-à-dire la morale politique, l'analyse des événements, etc. Pour ce qui était du fonctionnement même de l'organisation, cependant, il n'avait barre ni sur Pamfilov, ni sur Utkine, ni sur nos autres chefs temporels.

Il résultait de ce qui précède que nos réunions de Parti traitaient de sujets plus élevés qu'il n'est d'usage dans les réunions analogues. Nous n'abordions que rarement les problèmes propres au *Sovnarkom* même et nous nous appliquions à ne discuter entre nous que des questions de politique générale ou que nous considérions comme articles de foi. Bien entendu, tous les postes de confiance étaient occupés par des Communistes ; même dans les emplois tout à fait subalternes, la proportion de membres du Parti était exceptionnellement élevée. Les réunions du Parti ressemblaient donc beaucoup à des meetings de masse de l'organisation tout entière.

Les étrangers qui s'efforcent de pénétrer la politique de Staline ou « la pensée soviétique » en étudiant notre presse ou les actes publics du Kremlin se font des opinions d'une incroyable stupidité. Il n'y en a pas un au mille qui se soit rendu compte qu'il y a « deux vérités » : l'une destinée aux masses, au monde en général, et l'autre aux croyants du Parti, aux initiés, à ceux qui voient les choses *du dedans,* non du dehors. Il n'est pas rare qu'au moment même où la propagande officielle s'exprime et agit dans un sens déterminé, les membres du Parti reçoivent l'ordre de ne tenir aucun compte de ses directives, ou même de croire exactement le contraire de ce qu'elle dit.

Au stade critique où en était alors la guerre, un « recul du léninisme » – dans la forme mais non point dans le fond – fut jugé nécessaire. Il apparut opportun de calmer les « éléments rétrogrades » à l'intérieur du pays et dans l'est de l'Europe en feignant de restaurer la religion. Il importait d'exploiter au maximum les sentiments d'un patriotisme

national démodé. Finalement, mais assez longtemps après, on devait faire la risette aux Alliés capitalistes en annonçant la dissolution de l'Internationale Communiste.

Le monde extérieur et la majorité de nos compatriotes accueillirent ces changements avec joie car ils y voyaient la preuve que la pensée de nos chefs soviétiques avait évolué. Je lus des articles de journaux et des livres dans lesquels cette « retraite » était présentée avec emphase comme si elle eût prouvé que le Kremlin avait renoncé à son idée de révolution mondiale. Il y eut même des « experts » pour annoncer stupidement que l'Union Soviétique s'éloignait de la dictature et se rapprochait du capitalisme. Ils affirmaient que les régimes démocratiques et le régime tutélaire des Soviets tendaient à se rejoindre à mi-chemin.

Si l'un quelconque de ces experts avait pu assister à une seule des réunions « fermées » que notre Parti tenait chaque semaine et qui groupaient le personnel supérieur du *Sovnarkom,* il eût été bien surpris. Pour nous, le « recul du léninisme » n'était pas autre chose qu'une *manœuvre tactique temporaire* et le compromis touchant la religion n'était qu'une concession humiliante mais indispensable. Précisément parce que notre Parti et son régime, en ces temps d'épreuves, étaient obligés d'accepter des compromis, on nous exhortait à avoir foi plus que jamais dans le Communisme et à ne pas douter que ces retraites tactiques nous conduiraient, dans le cadre de la stratégie stalinienne, à une nouvelle progression de nos idées et à leur victoire finale.

Aucun Communiste bon teint n'avait l'impression que le Parti « mentait » lorsqu'il préconisait publiquement une politique donnée et qu'il soutenait exactement le contraire dans le privé. Il trouvait ce double jeu parfaitement normal, tout comme un général sur le champ de bataille trouve normal de tromper et de désorienter l'ennemi. Jusqu'au jour où la terre entière serait transformée en une seule Union Soviétique que réchaufferaient les rayons du soleil Stalinien, il était clair que l'État-Major général de la révolution – c'est-à-dire nos chefs du Kremlin – devrait tantôt attaquer, tantôt faire le mort, et parfois reculer, pour consolider ses positions et exploiter en toutes circonstances les rivalités qui existaient entre les nations capitalistes. Les moralistes bourgeois qui condamnent le double jeu et la perfidie ne sont, aux yeux du Bolchevik « réaliste », que de plaisants laissés-pour-compte d'un passé défunt – et des hypocrites par-dessus le marché.

Dans le travail intérieur du Parti, on ne voyait nulle trace des « changements profonds » qui étaient censés s'être produits dans le régime soviétique. Sauf qu'il y était question de la guerre et de ses tâches, une réunion des activistes du Parti ne différait en rien quant à la doctrine politique, au ton de la discussion et aux obsessions coutumières, de ce qu'elle était avant la guerre.

C'est à dix heures le soir que se tient notre réunion hebdomadaire. Assis sous un énorme portrait de Lénine, le camarade Mironov préside. D'autres camarades importants sont à ses côtés sur l'estrade. Le camarade Yudine, directeur des agences de presse du Gouvernement et représentant de la section « Agitation et Propagande » du Comité Central du Parti, est notre invité de ce soir. Sachant qu'il est l'un des théoriciens les plus appréciés de Staline, nous nous disposons à l'écouter avec une attention particulière. Il va traiter des affaires mondiales. Mais ce ne sont pas des « opinions » au sens banal du mot qu'il va exprimer. Ce qu'il dit, c'est ce que nous sommes tenus de croire et de faire ; nous ne devons jamais nous en écarter – cette idée, d'ailleurs, ne saurait germer dans la cervelle d'un honnête communiste. La voix de Yudine, c'est celle de Staline, celle du Parti, celle de la dictature soviétique.

Avant qu'il prenne la parole, un autre de nos camarades nous fait un bref exposé de la situation militaire. Il ne nie pas l'étendue de nos pertes et la gravité du danger qui nous menace, mais Stalingrad, nous dit-il, est la pierre de touche de notre résistance. Nous ne

pouvons pas tomber car, si les Allemands franchissaient la Volga, nous serions coupés de nos puits de pétrole et nos armées pourraient être paralysées. « Camarades, nous déclare l'orateur, il faut comprendre que Stalingrad n'est pas une ville comme les autres : c'est la ville qui porte le nom de Staline, le *vozhd* du Communisme mondial. À Stalingrad s'affrontent en une lutte à mort deux conceptions de la vie : le Capitalisme fasciste et le Communisme, les armées d'Hitler – et la force de la Pensée Stalinienne. Comme l'a dit Lénine : *Kto Kovo ?* (Qui vaincra ?) Il est impossible que Stalingrad tombe – et Stalingrad ne tombera pas, quoi qu'il doive nous en coûter. Nous nous accrocherons à chaque pierre, à chaque brique. D'immenses réserves d'hommes et de matériel sont constituées pour ce duel historique. Nous noierons les Allemands dans leur propre sang. Le monde saura ce que signifie le nom bien-aimé de Staline. Stalingrad vivra dans les siècles comme un monument glorieux élevé au génie de notre Chef bien-aimé. »

Lorsque les applaudissements cessent, le camarade Yudine se lève à son tour. Nous sommes tout yeux, tout oreilles. Ce théoricien marxiste a l'esprit satirique. Il excelle à plaisanter et le fait abondamment, aux dépens de la clique hitlérienne et du monde capitaliste tout entier, ce monde capitaliste pourri et dégénéré.

« En Angleterre et en Amérique, nous dit-il, une immense vague de confiance dans le système soviétique est en train de soulever les masses. » Il cite Priestley, Laski et d'autres encore. Ni les Churchill, ni les Roosevelt, ni leurs laquais socialistes ou travaillistes ne pourront l'arrêter. En Angleterre, le socialo-fasciste Clément Attlee est souvent l'hôte de la fasciste Lady Astor. « Concluez vous-mêmes, Camarades ! »

« La bourgeoisie anglaise comprend que la guerre est en train de révolutionner les masses. Conjurer cet horrible danger, voilà qui compte plus à ses yeux que de battre les Allemands. Mais comment s'y prendre ? Le soi-disant parti "travailliste" se voit contraint de détourner l'attention des masses armées pour les empêcher de prendre le pouvoir sous la conduite du Parti Communiste anglais et de l'Internationale Communiste. »

La lutte que semblent se livrer Churchill et l'opposition travailliste n'est donc, suivant Yudine, que de la frime. Les deux groupes sont d'accord pour maintenir le prolétariat en tutelle et tous les deux sont prêts à chanter en chœur le *God Save the King*.

« Quant à l'attitude des chefs travaillistes à l'égard de la Russie, déclare-t-il, ils nous aiment à peu près autant que nous aimons Hitler. »

La plaisanterie déchaîne le rire et quelques applaudissements. C'est toujours avec succès que l'on attaque les travaillistes et autres « démocrates » de pacotille dans une réunion du Parti. La Turquie et le Japon sont ensuite l'objet des sarcasmes de Yudine. « Nous savons, crie-t-il, que Matsuoko – l'homme à qui Staline fit l'honneur d'aller le saluer à la gare le jour de son départ – poussa son Mikado à se jeter sur la Russie lorsque les Allemands menaçaient Moscou, avant Pearl Harbour. Le Japon et ses Matsuokos auront leur tour dès que nous aurons liquidé Hitler et sa bande !

« En Turquie, le général Ezkilet et son équipe de journalistes braillards – avec l'approbation tacite du Gouvernement, bien entendu – se lancent dans une violente campagne anti-soviétique. Nous réglerons un jour nos comptes avec ces bons, ces charmants voisins, soyez-en sûrs…

« Et j'en viens à l'Amérique, camarades. Dans ce pays, la politique de Roosevelt, qui consiste à marcher d'accord avec les Soviets aussi longtemps que ce sera utile, a soulevé une vive opposition, comme il est naturel dans la plus grande citadelle du capitalisme qui soit au monde. Cette opposition est conduite par l'ancien président Herbert Hoover et par certains sénateurs réactionnaires, ainsi que par d'autres individus à la solde des Morgan, des

Rockfeller et des Dupont, que soutient la presse fasciste et semi-fasciste de Hearst, McCormick et autres, aidée par toute une bande de journalistes mercenaires.

« Aussi comique que cela puisse nous sembler, ces gens-là s'imaginent que Roosevelt s'est vendu à l'U.R.S.S. et au Communisme. Ils ne comprennent pas que Roosevelt, comme Attlee, représente le dernier rempart dressé contre un Communisme inévitable. Ils ne comprennent pas que son alliance de guerre avec l'U.R.S.S. n'est autre chose qu'un mariage de raison. Nous détestons le capitalisme autant qu'ils nous détestent. Nous ne reculerons jamais, au grand jamais, devant les tâches que Lénine et Staline nous ont tracées et qu'ils ont tracées à l'Histoire ! »

De vifs applaudissements montrent que si les Américains n'ont pas compris ce qui précède, nous, du moins, le comprenons.

« Camarades, reprend Yudine, notre alliance avec les nations capitalistes pendant la guerre ne doit pas faire naître d'illusions. Nous devons nous en tenir fermement à nos principes. Il y a deux mondes. De temps à autre il est possible de jeter un pont sur l'abîme qui les sépare comme nous l'avons fait dans cette guerre. Mais nous savons que, tôt ou tard, ce pont s'effondrera. Le monde capitaliste et le monde communiste ne peuvent pas coexister éternellement. *Kto Kovo ?* – qui sera vainqueur, qui sera vaincu ? Toute la question est là, aujourd'hui comme toujours. C'est le problème de l'avenir.

« Aussi longtemps que nous vivrons entourés d'un monde capitaliste, nous serons en danger, camarades, ne l'oubliez jamais. Ne commettez pas l'erreur de juger de toutes choses en fonction du prêt-bail. Il s'agit là d'un marché et nous payerons fort cher ce que l'on nous donne, nous le payerons avec notre sang et notre terre soviétiques. Ne vous exagérez pas la nouvelle "amitié", elle est contre nature. Souvenez-vous toujours que les membres du Parti sont les soldats de Lénine et de Staline et sachez juger exactement ce qu'est en réalité le Capitalisme. »

Yudine a fini. Nous nous levons tous et nous chantons l'*Internationale*. Quel que soit le sens que d'autres puissent donner aux « reculs » en matière de doctrine communiste, nous qu'une foi plus haute dans le Communisme a visités, nous savons qu'il ne s'agit là que de concessions momentanées. Les changements qu'elles apportent dans le mouvement communiste international sont de pure forme, elles ne touchent pas au fond, et seuls des imbéciles peuvent croire qu'elles constituent une répudiation de ce mouvement.

Abreuvés d'idéologie, nous regagnons nos divers bureaux. Mais les « gros » – Yudine, Pamfilov et quelques autres – se dirigent vers le buffet où les attendent des nourritures plus terrestres. Ils se jettent sur les produits de luxe dus au « prêt-bail » américain tout en continuant à s'entretenir du sujet de la conférence et à savourer par avance l'effondrement du monde capitaliste.

... Une autre fois, nous eûmes comme conférencier Vladimir Potiomkine, le diplomate soviétique bien connu. Ses vues – il n'en pouvait être autrement – étaient en tout point conformes à celle de Yudine, car, bien entendu, personne n'a d'opinion personnelle dans la Russie des Soviets. Mais Potiomkine, en tant que spécialiste de politique étrangère, fut plus précis dans ses pronostics sur l'avenir des différents pays européens. Ses « opinions », comme celles de tous les orateurs du Comité Central, reflétaient les théories du Parti.

Ces porte-parole insistaient sur le fait que, s'il nous arrivait de ramener en arrière nos positions idéologiques, c'était uniquement pour préparer des bases de départ en vue d'une nouvelle avance. Ils tenaient pour certain que les Communistes feraient partie des Gouvernements qui seraient créés dans les pays vaincus et libérés dès que la victoire aurait été acquise. Pour cela, il importait de sauvegarder et de développer les réserves

révolutionnaires. Le Capitalisme subirait un double assaut : par en haut, de l'intérieur même des Gouvernements, et par en bas, grâce à l'action des masses.

La plus humiliante des concessions rendues nécessaires par la guerre était celle qui portait sur la religion. Le clergé avait été autorisé à écrire et on lui avait donné les moyens de publier un livre intitulé *La Vérité sur la religion en U.R.S.S.* qui annonçait sa réconciliation avec le régime soviétique. Nous étions peu nombreux à attacher quelque importance à cet ouvrage, mais il nous revint qu'il avait fait sensation à l'étranger. Afin de ne pas permettre à nos pensées de s'égarer sur cet embarrassant sujet, Mironov convoqua à son bureau les activistes du Parti :

— Camarades, nous expliqua-t-il, nous avons été obligés de faire des concessions aux croyants, l'Armée Rouge comptant un très grand nombre de soldats venus de villages arriérés où le sentiment religieux est encore très vivace. De plus, l'ennemi utilise contre nous, dans sa propagande, notre action antireligieuse ; l'amélioration de nos relations avec l'Église Russe lui coupera l'herbe sous le pied. Enfin, il y a une autre considération d'importance : nos armées ne tarderont pas à entrer dans des pays slaves qui n'ont pas encore bénéficié de l'éducation communiste. À quoi servira le Comité Panslaviste de Moscou, si nous persistons dans notre vieille politique à l'égard de l'église ? Notre nouvelle politique religieuse va nous permettre de battre en brèche la propagande anti-soviétique des églises romaines et luthériennes et autres sectes religieuses. Ne sous-estimez donc pas la sagesse de l'action du Parti. Il faut, dans la nouvelle période où nous entrons, que nous regardions ce problème de haut et avec des idées larges. À l'heure actuelle, la possibilité nous est offerte de rapprocher de la Russie l'Église Orthodoxe des autres pays et de faire de Moscou une troisième Rome. Il ne faut pas la laisser échapper.

— Mais, Camarade Mironov, demanda l'un de nous, est-ce que nous ne courons pas le danger de voir la nouvelle génération qui nous succédera gangrenée par la superstition religieuse ?

— Ne vous tourmentez pas de cela, répondit-il en souriant. De quoi voulez-vous que la religion vive en U.R.S.S. ? Après tout, la presse, le théâtre, la radio, les écoles, la littérature, toutes les forces de l'esprit sont entre les mains du Parti. Chacun sait qu'un jeune homme que ses sentiments portent vers la religion ne peut absolument pas faire une carrière chez nous. S'il n'est pas des nôtres, spirituellement et politiquement, il n'y a pas de place pour lui. C'est là que nous triomphons.

« Rappelez-vous que l'Église est séparée de l'État, et que les écoles sont entre les mains de cet État. Les Komsomols, soyez-en sûrs, constitueront une force plus grande que les prêtres. Croyez-vous que nous soyons assez bêtes pour vouloir livrer aux prêtres la nouvelle génération ?

Nous avions tous compris qu'il s'agissait là d'un nouveau stratagème destiné à nous procurer des avantages tactiques temporaires à l'intérieur du pays comme à l'étranger, et nous comprenions aussi qu'en abordant cette question avec « les masses, » nous aurions à présenter le changement de politique comme sincère et durable.

— Les moins intelligents parmi les membres du Parti, nous avertit Mironov, ne sont pas capables de comprendre tout ce qui est en jeu. Vous aurez à vous montrer très prudents quand vous leur parlerez de cette nouvelle politique.

En mai 1943, quand l'Internationale communiste fut ostensiblement dissoute, je ne faisais plus partie du *Sovnarkom*. Mais les explications que des Communistes notoires donnaient dans des réunions fermées étaient conformes à ce que des hommes comme Yudine et Potiomkine nous avaient dit. C'était *en apparence* seulement, nous disait-on, qu'on avait

renoncé à maintenir l'organisation mondiale. En réalité, il fallait au contraire renforcer l'appareil et le personnel de l'Internationale, maintenant qu'elle allait être forcée d'opérer clandestinement. « Dans le monde entier, camarades, les forces de notre révolution se préparent à la lutte – et à la victoire ! »

Dans le bruit fait autour de la soi-disant dissolution de l'Internationale, on oublia totalement que l'ouvrage de Staline *Problèmes du Léninisme,* demeurait le guide suprême en matière de doctrine communiste. Or, dans ce livre, Staline affirme que le « prolétariat victorieux » (à savoir l'U.R.S.S.) a non seulement le droit, mais *le devoir sacré* d'user de la force pour provoquer la révolution dans d'autres pays lorsque l'occasion s'en présente. Le régime révolutionnaire établi, déclare Staline, doit venir en aide au reste du monde « *et agir, même avec la force armée, si c'est nécessaire, contre les exploiteurs et leurs États* ».

L'*Histoire du Parti,* ouvrage officiel inspiré par Staline, ne fut pas retiré de la circulation et on le retrouve aujourd'hui encore partout où il y a des disciples et des partisans de Staline. Il est suffisamment explicite : « Le Parti Communiste pour l'Union Mondiale, est-il dit dans la préface de cet ouvrage, a pris et continue de prendre comme guide l'enseignement révolutionnaire de Marx et de Lénine… L'étude de l'histoire du Parti renforce la croyance en la victoire finale dans la lutte entreprise par Lénine et par Staline : *la victoire du Communisme dans le monde entier*. »

Étant donné que ces opinions et que ces buts n'ont jamais été désavoués, on peut se demander avec un frisson d'épouvante ce qui serait arrivé si l'État de Staline avait été le premier à utiliser la bombe atomique au lieu des États-Unis !

Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'une hypothèse invraisemblable. Les savants et les intellectuels russes en général, abstraction faite de leurs opinions politiques, aidèrent loyalement et intelligemment leur pays à remporter la victoire. Ils l'aidèrent à suppléer au manque de certaines armes en en inventant de nouvelles, le faisant ainsi bénéficier de l'avantage de la surprise. On n'ignorait pas, notamment, que la recherche atomique était activement poursuivie sous l'impulsion de Staline lui-même.

Vers la fin de 1942, le bruit courut que Staline avait reçu le président de l'Académie des Sciences, le professeur Komarov, et le directeur de l'Institut de Physique, l'académicien Kapitza ; l'énergie atomique aurait fait l'objet de leur entretien. Le Service de Renseignements soviétique s'efforçait de découvrir dans d'autres pays les secrets relatifs au problème atomique. À la session de l'Académie qui se tint en décembre 1942, à Sverdlovsk, il fut beaucoup question des progrès réalisés dans la recherche des métaux rares, y compris l'uranium. On prétendait, dans les milieux communistes, que Kapitza avait obtenu des résultats prodigieux au cours de ses recherches sur la désintégration de l'atome.

Si le Kremlin avait été en possession de la bombe atomique avant que la plus grande démocratie du monde en disposât, Staline s'en serait-il servi pour promouvoir des révolutions du genre de celle qu'il affectionnait ? À cette question, je ne puis répondre qu'à titre personnel. Mais mon opinion est basée sur ce que j'ai appris au cours de ma vie tout entière, sur la mentalité bolchevique, sur son audace et son absence totale de sens moral dès l'instant que « la Cause » est en jeu.

— Et ma réponse est : *Oui.*

Au moment même où l'on annonçait la soi-disant dissolution de l'Internationale communiste, et tandis que cette nouvelle remplissait de joie le cœur d'un grand nombre de capitalistes alliés, j'eus l'occasion de visiter la cave où le « Livre International » – organisation qui publiait de la propagande en langues étrangères – entreposait ses productions. Je vis là des monceaux de tracts fraîchement sortis des presses et exposant la

doctrine du Parti ; on se proposait de les répandre dans les pays où l'Armée Rouge était sur le point d'entrer. Théoriquement, l'Internationale était morte, mais en fait, le Comité Central du Parti préparait en toute hâte la conquête idéologique de l'Europe, en même temps qu'il s'efforçait de la conquérir militairement. Devant les tâches immenses qui l'attendaient en Allemagne, en France, en Pologne, en Hongrie, en Italie et dans d'autres pays, l'Internationale « défunte » se réorganisait dans la fièvre.

La conquête tant espérée de l'Europe serait assurée pas un puissant appel à la persuasion et à la force combinées. Dans un groupe de bâtiments rouges, au cœur même de Moscou, non loin du Kuznetsky Most, des Tchékistes triés sur le volet recevaient un entraînement préparatoire intensif pour la besogne qu'ils auraient à accomplir au-dehors, non seulement dans les régions soviétiques libérées, mais aussi dans les pays étrangers. Tous ces hommes avaient le grade d'officier et appartenaient au Parti. Ils constituaient la crème de l'*élite* de la police. On les préparait à une grande tâche historique qui allait consister à « purger » les populations ayant vécu sous l'occupation et l'influence allemandes – et l'on sait que, dans le vocabulaire du N.K.V.D., le mot *purge* a une horrible signification.

Ces contingents de police nouvellement formés accompagnaient l'Armée Rouge et les troupes du N.K.V.D. dans leur triomphante poussée vers l'Ouest. D'habitude, ils cachaient leur véritable identité et portaient les insignes de l'armée régulière au lieu de l'écusson rouge du N.K.V.D. Ils étaient spécialement chargés de « disposer » des citoyens soviétiques (il y en avait des millions) qui pouvaient être considérés comme devenus « indésirables » pendant la période où ils avaient momentanément cessé d'être sous contrôle soviétique. Une police cruelle était ainsi appelée à se faire juge du « loyalisme » de millions et de millions d'êtres qui avaient déjà souffert sous la botte nazie. Accusés d'avoir collaboré avec les Allemands, des milliers d'entre eux furent exécutés et des centaines de milliers d'autres envoyés en exil. Des actes d'une indicible sauvagerie furent commis par ces tueurs d'*élite* sur les populations de Voronezh, de Rostov, de Smolensk, du Nord du Caucase et de partout ailleurs, au fur et à mesure que les Allemands battaient en retraite.

Des hommes, des femmes et des enfants qui avaient travaillé pour les Allemands simplement pour gagner leur pain et souvent sous la contrainte, étaient pourchassés, rassemblés et mis à mort sans l'ombre d'enquête. D'immenses troupeaux de misérables citoyens soviétiques étaient entassés dans des wagons à bestiaux et expédiés à l'arrière pour être soumis au travail forcé dans des camps de concentration. Le nombre de ces déportés s'élevait certainement à plusieurs millions quand la guerre prit fin. Il va de soi qu'on procéda à un « nettoyage » identique dans les pays non soviétiques conquis par l'Armée Rouge.

Certes, il y avait chez nous de vrais collaborateurs, de vrais traîtres qui méritaient d'être châtiés, mais ce serait faire injure aux citoyens russes de supposer que la trahison ait pu s'exercer dans la proportion gigantesque qu'indiquerait l'ampleur de la « répression » du N.K.V.D. dans les régions libérées. Avec son mépris caractéristique de la vie humaine, la police d'État s'en prenait à toute personne qui avait eu l'imprudence de prononcer un mot contre la dictature stalinienne ou d'exprimer un doute sur le « socialisme » imposé par le Kremlin.

La vérité oblige à reconnaître ce fait banal : des millions de mes compatriotes ne furent affranchis du joug allemand que pour tomber sous le joug soviétique.

*
* *

J'appris à connaître à fond notre système de gouvernement et son organisation ainsi que le mécanisme de l'administration tel qu'il fonctionnait en réalité et non tel qu'il aurait dû fonctionner si l'on avait appliqué la Constitution. La vérité là-dessus était soigneusement cachée à tous, non seulement aux étrangers mais à notre peuple lui-même. Pour bien faire connaître cette vérité, il faudrait écrire un véritable traité sur le pouvoir soviétique. Je dois me borner à affirmer ici que le Gouvernement de l'U.R.S.S., soviétique dans la forme, n'est au fond qu'une affaire de Parti. Le conseil des Commissaires du Peuple et le Soviet Suprême ne sont pas autre chose que l'émanation du Comité Central du Parti et du Politburo.

Le poste que j'occupais alors étant très proche du sommet, j'étais au courant de bien des choses qui ne sortaient pas du milieu où je vivais. Là où la presse est complètement asservie, les nouvelles que l'on se transmet de bouche à oreille trouvent des auditeurs particulièrement attentifs. À Moscou, les bruits se répandaient plus vite que partout ailleurs dans le monde ; sans doute en était-il ainsi parce que rien n'était prévu pour les réfuter. Les démentis ne servaient qu'à les rendre plus convaincants. Une information de caractère inusité, surtout si elle avait quelque chose de piquant et d'un peu défendu, était fort goûtée et l'on n'en faisait profiter que ceux de ses amis dont on était tout à fait sûr.

Une querelle entre grands chefs, l'ascension d'un haut fonctionnaire et la disgrâce d'un autre, ce qui se passait au secrétariat de Staline, une réflexion amusante du Patron lui-même – tels étaient les sujets sur lesquels on était avide de renseignements. J'appris que Kaganovitch et Andreïev, tous deux membres du Politburo, se détestaient cordialement et se disputaient la première place dans les bonnes grâces de Staline ; que Mikoyan et Molotov étaient jaloux de l'affection que Staline leur portait à l'un et à l'autre ; que Vosnessensky, dont l'étoile montait, était en perpétuel désaccord avec le vieux Kaganovitch et que le premier avait traité le second de façon méprisante, au cours d'une réunion officielle ; que Mekhlis, chef de la Section Politique de l'Armée Rouge, s'était vu tout doucement retirer son poste influent, parce qu'il était juif, que la propagande allemande l'avait pris pour cible et que cette propagande portait auprès de nos soldats les plus arriérés ; que Vassili, le fils préféré de Staline, qui était buveur et coureur et qui conduisait sa voiture à toute allure, se mettait constamment dans des cas pendables…

Un drame affreux s'était déroulé dans la famille de Constantin Oumansky, notre ancien ambassadeur à Washington, à la veille du jour où il allait partir pour rejoindre son nouveau poste à Mexico. Sa toute jeune fille voyait beaucoup le fils, jeune aussi, de Shakhurine, qui était Commissaire à l'Industrie Aéronautique. Une nuit, une scène de jalousie éclata entre eux et le jeune homme tua sa compagne d'un coup de revolver. Ce revolver appartenait à son père. Dans les milieux officiels, le crime défraya la chronique pendant plusieurs jours, mais les journaux de Moscou n'en soufflèrent mot.

C'était surtout sur les faits et gestes de Staline lui-même que l'on cherchait à être renseigné. Ses moindres propos étaient répétés et analysés ; ses goûts et ses dégoûts, son état de santé, ses habitudes, ses faiblesses éveillaient plus d'intérêt parmi ses courtisans que les nouvelles de la guerre ou le sort de la révolution mondiale. Je sus que les jeux préférés de Staline étaient les échecs et le billard et qu'il jouait assez bien pour se mesurer aux meilleurs champions. On me révéla, sur le ton qui convenait à un pareil secret d'État, que ses vins favoris étaient le Kalhetinsky et le Kagor, deux crus du Caucase.

Nous savions tous que Staline avait un faible pour les proverbes, tant russes que géorgiens, et qu'il y avait souvent recours pour clore une discussion. On racontait qu'après avoir conclu son pacte avec Hitler, il était demeuré silencieux tandis que le Politburo échangeait des vues sur l'événement. Finalement, il aurait résumé la situation en citant l'un de ses proverbes

préférés : « Je ne garantis pas le goût qu'aura le plat, mais il sera chaud! » Parfois, quand son interlocuteur parlait trop longtemps, il lui disait doucement : « Retourne ton rôti ou il va brûler! » Ou bien, lorsqu'un bavard n'arrivait pas à conclure : « Tu mugis comme une vache qui vèle, mais où est le veau? »

Au cours d'une réunion du Comité Central, Staline, s'adressant aux plus hauts dignitaires du régime, leur déclara : « Si vous ne vous mettez pas immédiatement à travailler mieux que ça, nous vous fesserons. » – Puis, après une pause, comme pour donner à la menace le temps de faire son effet : « Nous ne vous fesserons pas à proprement parler, mais nous vous fesserons tout de même. C'est tout. »

Staline passe pour aimer la musique mais, hélas! ses goûts ne sont pas très relevés et il ne la comprend guère. Ceci ne l'empêche pas, bien entendu, de trancher du connaisseur et de porter des jugements péremptoires sur les créations musicales. On sait dans quelles conditions il rejeta dans l'ombre, pour un temps, le jeune Shostakovitch, mais on connaît moins l'aventure qui arriva au jeune compositeur Tikhon Khrennikov. Son opéra, *Dans la Tempête,* avait été acclamé par les critiques moscovites, mais le Patron vint entendre l'ouvrage et déclara qu'il ne l'aimait pas. Instantanément, les critiques retournèrent leur veste. L'opéra fut retiré de l'affiche et il n'a plus été joué depuis.

On raconte sur Staline une histoire à laquelle je n'ai jamais cru entièrement, mais dont ses intimes garantissent l'authenticité. Il paraîtrait que lorsqu'il a de grandes décisions à prendre, il aime « demander conseil » au cadavre de Lénine qui repose dans un mausolée de granit sur la Place Rouge. L'histoire ajoute qu'on l'a vu passer des heures entières dans le mausolée, seul avec ses pensées. Un Tchékiste de grade élevé me dit un jour :

— Je ne crois pas au spiritisme, mais ce que je vais te dire est vrai. Lorsque les Allemands étaient aux portes de Moscou, juste avant qu'on transportât secrètement le corps de Lénine au-delà de l'Oural, Staline est resté seul plusieurs heures auprès de lui.

On croit fermement, dans les milieux qui le touchent de près, que Staline est profondément superstitieux et l'on dit qu'il lui serait arrivé de modifier ses plans parce que les « présages » étaient défavorables. Peut-être – cas unique parmi les dictateurs et les politiciens qui ont réussi – peut-être est-il avant tout un loup solitaire, jaloux de son intimité, habitué à s'enfermer seul pendant de longs moments, tête-à-tête avec ses pensées. On ne le voit que rarement, et seulement lorsque les exigences politiques l'y obligent, dans des réunions nombreuses, mais quand il y vient, il a le talent de s'y comporter « comme les copains ».

Un collègue qui y assista, me donna de nombreux détails sur une soirée que Staline avait offerte à des aviateurs et à des combattants qui s'étaient distingués dans la bataille. Quand ces hommes revinrent au front, ils racontèrent que le *Vozhd* – ce qui est, en russe, l'équivalent de *Führer* – était un homme simple et sans prétentions. Il avait joué, bu, plaisanté et chanté avec eux et il les avait en outre comblés de présents. Lorsqu'ils parlent du Patron, ceux qui le connaissent intimement et depuis longtemps, admettent que c'est un « dur » qui ne se fie qu'à la force; c'est aussi un rusé, car la ruse, selon lui, est une des formes de la force. Il est extrêmement rancunier et on ne l'a jamais vu pardonner une offense. Lorsqu'il a l'air de céder, au cours d'un conflit, ce n'est que pour améliorer sa position en vue d'une nouvelle offensive qu'il va vous lancer dans le dos. Il a tendance à s'entourer d'hommes de la même trempe que lui, des hommes forts, implacables et dénués de tout scrupule.

Somme toute, Staline est un isolé et il le sait. Petit à petit, il s'est cru obligé de tuer presque tous ses meilleurs amis et camarades – y compris Abel Yenukidze qui avait été son camarade d'enfance et qu'il avait longtemps considéré comme son ami le plus intime. Le meurtre de Kirov et la mort de son compatriote, le Géorgien Ordzhonikidze, laissèrent de grands vides

dans sa vie privée. Pendant ces dernières années, ses amis les plus proches ont été Mikoyan, Voroshilov, Béria et Molotov.

La méfiance que Staline éprouve à l'égard de son entourage est pathologique et ne le quitte pas, même pour ceux qui, à un moment donné, se trouvent dans ses bonnes grâces. Apparemment, il les considère tous comme des conspirateurs en puissance.

Telle était donc la nature des bruits qui circulaient à l'intérieur du *Sovnarkom*. Staline était peut-être le seul chef du Kremlin dont le nom n'était que rarement prononcé à l'occasion d'un scandale quelconque. Celui des autres était constamment mêlé à des histoires de danseuses, d'actrices, de beuveries, etc. Mais on ne pouvait jamais rien dire du Patron. Penché sur tous les problèmes importants de la vie nationale, il ne lui reste sans doute guère de temps pour ces fantaisies.

Ses lectures sont sérieuses – Clausewitz, Tchékhov, Saltykov – et les gens qui ont affaire à lui sont surpris par l'étendue de ses connaissances en économie politique et en politique pure.

Le goût de Staline pour la solitude, l'aversion qu'il éprouve à se montrer en public, n'étaient pas dus, comme la plupart d'entre nous le croyaient, à son extérieur peu reluisant. Les peintres officiels et les photographes qui ont reproduit ses traits à des milliers d'exemplaires, ont cherché à dissimuler ses défauts physiques : il est petit, trapu et bedonnant ; son teint est plus foncé, plus *asiatique* que la plupart des gens ne le soupçonnent ; son visage est marqué de petite vérole et son bras gauche déformé ; enfin, ses dents sont mal rangées et à moitié gâtées. Si ces imperfections physiques lui ont donné un complexe d'infériorité, on s'expliquerait comment il peut avaler des flagorneries qui soulèveraient le cœur d'un homme normalement constitué.

Cela expliquerait peut-être aussi la façon invraisemblable dont on a romancé les péripéties de sa jeunesse et de sa carrière antérieure à la Révolution pour les rendre plus attachants. Ainsi, il figure dans les archives de la police tsariste sous la profession de comptable ; j'ai vu de mes yeux ce document. Staline, aujourd'hui encore, passe pour extraordinairement compétent en matière de chiffres et de statistiques. Cependant, il n'a jamais été permis d'imprimer qu'il avait exercé autrefois cette profession, modeste, certes, mais nullement déshonorante.

On entendait fréquemment des réflexions amères suscitées par la prédilection marquée de Staline pour les Caucasiens, c'est-à-dire les Géorgiens et les Arméniens, qu'il préférerait aux Russes.

On disait qu'il avait davantage confiance en eux et qu'il les comprenait mieux que les Russes proprement dits avec lesquels, tout compte fait, il n'a rien de commun, ni la race, ni l'éducation première. En effet, les Caucasiens ne représentent qu'une fraction négligeable de la population soviétique ; pourtant, on en trouve partout dans le régime. Il y a peu de temps encore, Béria était chef de la police ; Mikoyan est à la tête de tout le commerce intérieur et extérieur ; Pegosian et Kavtaradze sont les principaux collaborateurs de Molotov ; les commissaires Okopov et Tévosian, les Commissaires adjoints Dadyan et Aroutiunov, et cent autres, sont géorgiens ou arméniens.

*
* *

Comme le 7 novembre approchait, on ne pensait plus, dans notre organisation, qu'à la journée de congé qu'allait nous valoir cette date historique. On se proposait de célébrer dignement l'anniversaire de la Révolution malgré nos désastres militaires, et comme par un

défi porté à ces désastres mêmes. On s'attendait aussi, comme à l'habitude, à voir le Gouvernement accorder à cette occasion quelques rations supplémentaires et la perspective d'avoir enfin quelque chose à manger l'emportait sur toutes nos autres préoccupations.

On décora les bureaux, on cira les parquets et l'on afficha partout les slogans appropriés à cette journée de fête. L'atmosphère, dans nos bureaux, était toute à la joie. Pamfilov se fit moins dur avec ses subordonnés, lesquels, à leur tour, rudoyèrent un peu moins les leurs. Le 6 novembre, les employés subalternes – y compris les femmes de ménage, les cireurs de parquet et les garçons de courses –, arrivèrent à leur travail avec des filets à provisions. Tout citoyen soviétique possédait un filet de ce genre et le portait constamment sur soi dans l'espoir d'y fourrer quelque aubaine de nourriture.

… Enfin, on annonça la grande nouvelle : à l'occasion de l'anniversaire et en témoignage de l'affection profonde que Staline portait à ses sujets, chaque employé du *Sovnarkom* se verrait distribuer un kilo de pain blanc, cinq kilos de pommes de terre et trois livres de miel ! L'émotion était si vive que personne ne pouvait plus travailler. Les pommes de terre suffiraient à assurer un bon repas à une famille tout entière ; quant au miel, pour des gens depuis si longtemps privés de sucre, il était plus précieux que de l'or.

Toute la matinée, Ivanov, le cireur de parquet, un homme aux cheveux gris et au visage émacié, n'avait cessé de chanter : « Petite pomme de terre, petite pomme de terre chérie. » Il était tout différent du pauvre bougre effacé que nous avions l'habitude de voir évoluer sur nos parquets, chaussé de brosses à reluire. On lui avait fait l'honneur de le charger de peser les pommes de terre et son attitude montrait bien qu'il avait parfaitement conscience de l'énorme responsabilité qui lui était ainsi dévolue. On s'aperçut alors qu'Ivanov cachait sous une enveloppe timide un caractère décidé et compréhensif, un être humain enfin. Et c'était cet homme nouveau qui allait présider à la distribution des pommes de terre et peser les précieux tubercules – cinq kilos par personne – sans peur et sans faiblesse. En un jour pareil, qu'était Pamfilov comparé à Ivanov, ce dieu des pommes de terre ?

— Andrusha, mon bon ami, implorait une dactylo entre deux âges, j'ai trois bouches à nourrir à la maison. Je ne demande pas plus que mes cinq kilos, mais, de grâce, donne-moi un peu moins de pommes de terre gelées.

Mais notre nouvel Ivanov ne connaissait pas la sensiblerie bourgeoise. Il était devenu, pour une fois, un inflexible bolchevik.

— C'est pareil pour tout le monde, répondait-il. Chacun doit avoir sa part de gelées et de bonnes… s'il y en a de bonnes ! Circulez, citoyenne ! Au suivant !

Hélas ! ce jour de gloire du pauvre Ivanov s'acheva dans les larmes et le scandale. Ses victimes déclarèrent qu'il eût mieux fait de s'en tenir à ses brosses à reluire plutôt que de peser des aliments précieux. Ivanov, de son côté, prétendit qu'on n'avait pas mis assez de pommes de terre à sa disposition pour qu'il pût en donner cinq kilos à chacun. C'était peut-être vrai. Toujours est-il que le stock de pommes de terre, gelées ou non, était épuisé alors que vingt et quelques employés faisaient encore la queue dans l'attente du cadeau qu'on leur avait promis.

Les fonctionnaires supérieurs furent mieux traités. On nous remit de volumineux colis de nourriture dont l'importance était proportionnée à notre rang et on nous donna même des tickets spéciaux que nous échangeâmes dans une pharmacie « fermée » contre deux bouteilles de porto et une bouteille de vodka.

Au Kremlin se déroulait la fête que Staline donnait chaque année. Il va de soi que seuls étaient invités les personnages les plus importants et les plus influents. Y être convié était considéré comme un honneur plus grand que d'être fait chevalier par un roi. La liste des

invités était soumise avant l'événement à l'approbation du N.K.V.D. et chacun d'eux faisait l'objet d'une enquête qui durait plusieurs semaines. J'observai la façon dont la chose se passa au *Sovnarkom*. Je fus témoin du soin extraordinaire que Pamfilov apporta à dresser la liste des Commissaires du Peuple et des Commissaires adjoints qui briguaient cette faveur suprême. Et je le vis, après qu'il eût arrêté son choix, envoyer sa liste de privilégiés au N.K.V.D. pour examen et confirmation.

Au *Sovnarkom,* nous eûmes aussi notre fête. Elle ne manqua ni de pompe, ni de fleurs, ni de slogans, ni de musique. On avait dressé des tables dans la salle de conférences pour les fonctionnaires de haut rang. L'abondance des mets et de la boisson nous aida à supporter l'allocution – inévitable en un pareil jour – dont nous régala un dignitaire du Parti : il n'y a pas de plaisir sans peine. Chaque fois qu'il prononçait le nom du Patron, nous nous levions tous en criant : « Bravo ! » ce qui avait l'avantage de nous faire trouver un peu moins fastidieux des propos si souvent rabâchés.

Le discours achevé, nous nous mîmes tous à la besogne. Aiguisés par la circonstance, nos appétits ne tardèrent pas à venir à bout d'énormes plats de nourriture. Ensuite, vinrent les toasts : d'abord, bien entendu, toast à notre Chef bien-aimé ; puis toast à nos sous-chefs bien-aimés, Molotov, Mikoyan, etc. et à tous les autres, à tour de rôle, jusques et y compris Pamfilov. Le camarade Mironov attaqua une chanson, puis, tous ensemble, nous entonnâmes un refrain bien connu :

Chantons une chanson, camarades,
Chantons en l'honneur du plus grand de tous les hommes,
En l'honneur du plus grand et du plus aimé,
En l'honneur de Staline, chantons !

*
* *

Il y avait longtemps que je tirais des plans pour obtenir la plus haute récompense qu'un Gouvernement tout-puissant pût m'octroyer, à savoir un appartement indépendant où je fusse vraiment chez moi. J'y réussis enfin !

La route de Mozhaïsk est large et droite ; c'est la mieux goudronnée, la mieux entretenue de toutes les routes de Russie, car elle conduit à la maison de campagne de Staline et aux résidences d'été de plusieurs membres du Politburo que leurs occupations appellent dans la capitale. La police, comme il se doit, la surveille sans arrêt pour protéger la vie du Chef bien-aimé. Elle est constamment parcourue par d'élégants motocyclistes en veste de cuir qui sont des hommes du N.K.V.D.

De beaux immeubles modernes s'élèvent en bordure de cette route. Grâce à l'appui du *Sovnarkom* on m'avait attribué un appartement dans l'un d'eux – deux pièces et une cuisine – ce qui était d'une incroyable opulence, étant données les conditions dans lesquelles on se logeait alors à Moscou. Il y avait une salle de bains, le chauffage central, une installation électrique moderne et autres splendeurs. Les fenêtres donnaient sur la façade postérieure de la maison, et non sur la fameuse route, mais c'était là un inconvénient mineur.

Armé de l'ordre qui faisait de moi l'heureux occupant de ce logis, porteur des pièces qui justifiaient de mes fonctions au *Sovnarkom,* de ma carte du Parti et de mon passeport personnel, je me présentai au bureau du président de l'immeuble. Le président de l'immeuble (c'est un personnage considérable dans la vie de tout citoyen soviétique) était un homme aimable, accoutumé à n'avoir affaire qu'à des gens de qualité. À en croire les statistiques, ces

immeubles étaient des « maisons ouvrières », mais en réalité seuls des bureaucrates bien en cour étaient admis à la faveur de les habiter, et aussi longtemps seulement qu'ils réussissaient à se maintenir dans les bonnes grâces des puissants du jour.

— Victor Andreïevitch, me dit le président de l'immeuble, tout cela m'a l'air parfaitement en règle. Il ne te reste plus qu'à te présenter au chef adjoint du N.K.V.D. du quartier. C'est une simple formalité.

— Mais en quoi cela regarde-t-il le N.K.V.D.? Ces papiers ne sont-ils donc pas suffisants?

— Personnellement, ils me suffisent, mais cette route est une route gouvernementale et des membres du Politburo l'empruntent chaque jour; les immeubles qui la bordent ont par conséquent un caractère spécial.

Je compris ce qu'il voulait dire. Mes fenêtres avaient beau ne pas donner sur la route, on ne me permettrait pas d'habiter route de Mozhaïsk, si la police jugeait que ma présence pouvait compromettre la sécurité de Staline. J'allai donc voir le fonctionnaire qualifié du N.K.V.D.; je me soumis à l'interrogatoire classique et reçus de lui le certificat désiré.

Mais il était dit que je n'occuperais jamais cet appartement. L'immeuble était tout neuf et pas encore prêt à recevoir des locataires de plus, il fallait du temps pour meubler notre nouvelle demeure. Sur ces entrefaites, l'occasion se présenta pour moi d'être envoyé à l'étranger – cette occasion bénie à laquelle je ne m'étais permis de rêver qu'en des jours de fol optimisme. Tant que la question ne serait pas réglée, il n'y avait pas lieu de déménager.

Les opérations du prêt-bail, qui ne cessaient de se développer rendaient nécessaire l'envoi en Angleterre, au Canada et plus particulièrement aux États-Unis, de centaines d'agents spécialisés dans toutes les branches de l'économie. Jamais encore, dans l'histoire soviétique, autant de citoyens russes n'avaient eu la possibilité d'aller voir ce qui se passait à l'étranger. Ingénieur métallurgiste de grande expérience, j'étais tout indiqué pour occuper un poste de ce genre. Au point de vue politique, il n'y avait rien à me reprocher, malgré les épreuves que j'avais subies pendant les *purges*. Pourtant, il eût été maladroit de ma part de prendre une initiative quelconque en l'occurrence. Plus on brûlait du désir d'aller à l'étranger et plus on s'efforçait de le cacher, de peur que ce désir fût mal interprété – ou qu'il le fût trop bien – par nos maîtres ès-loyalisme soviétique.

Une nuit, je causais de la question du prêt-bail avec un fonctionnaire de mes très bons amis qui occupait un poste d'une certaine importance au Commissariat du Commerce Extérieur. Prudemment, adroitement, je mis la conversation sur le sujet qui me tenait au cœur. Je me gardai bien de lui dire qu'il avait en face de lui un homme capable de rendre des services à l'étranger, mais je réussis à faire naître cette belle idée dans son esprit tout en lui laissant l'impression qu'elle venait uniquement de lui.

— Victor Andreïevitch, me dit-il soudain, est-ce que tu aimerais aller en Amérique? Je sais que nous manquons d'hommes, là-bas.

— Mon Dieu, je t'avoue que c'est une chose à laquelle je n'ai jamais pensé. D'ailleurs, j'ai une lourde tâche à assumer au *Sovnarkom,* comme tu le sais. Mais évidemment, si je pouvais contribuer ainsi à la victoire...

Mon ami, qui n'était pas sot, ne fut pas dupe de ma modestie.

— Je verrai cela, me dit-il. Tu peux compter sur moi pour attacher le grelot où et quand il faudra.

Je le remerciai, sans supposer un instant qu'il tiendrait parole et sans oser espérer que son idée prendrait corps un jour. Notre entretien se passait à la fin de décembre. Environ quinze jours plus tard, Pamfilov me demanda de venir causer en tête-à-tête avec lui. Je me sentis

tout ému à l'idée que ce qu'il avait à me dire concernait peut-être mon rêve américain. Mais je me trompais.

Pamfilov me dit qu'il désirait avoir mon avis sur une affaire dont on venait de le charger. Il y avait un groupe d'usines métallurgiques de natures diverses qui dépendaient d'une organisation appelée *Glavmetal*. Ces usines étaient disséminées à Tchaliabinsk, à Novosibirsk, à Molotovn, dans le nord du Caucase, et ailleurs encore, mais on les considérait comme formant un ensemble et, à ce titre, elles étaient toutes administrées par un organisme central siégeant à Moscou. Elles fonctionnaient dans des conditions déplorables, m'expliqua Pamfilov, et on avait besoin d'un homme énergique pour les remettre sur pied.

— Je cherche quelqu'un que je connaisse bien et en qui j'aie toute confiance, me dit-il. Je crois que tu es l'homme qu'il me faut. Comprends bien qu'il ne s'agit en aucune façon d'une disgrâce. Dès que tu auras remis de l'ordre dans ce chaos, je te ferai revenir au *Sovnarkom*. Qu'en dis-tu ?

J'acceptai sans manifester de satisfaction ; je me montrai même un peu déçu. En réalité, j'étais content. Il était peu probable, en effet, que le chef d'un important service du *Sovnarkom* fût jugé disponible pour aller occuper un poste à l'étranger ; dans ma nouvelle situation de fonctionnaire du *Glavmetal,* au contraire, j'avais beaucoup de chances.

L'Administration du *Glavmetal* avait son siège dans le long bâtiment qui forme l'un des côtés de la Place Rouge, juste en face du Kremlin. On m'installa dans un bureau et l'on mit des collaborateurs à ma disposition. C'est de ce poste de commandement, en contact téléphonique personnel et permanent avec des directeurs d'usines situées dans des régions très diverses de la Russie, que je dirigeai les affaires de l'organisation.

PRÉLUDE AMÉRICAIN

C'EST en janvier 1943 que l'on songea à m'envoyer aux États-Unis, mais ce n'est qu'au mois de juillet que je reçus mon passeport. Pendant les six mois qui s'écoulèrent entre ces deux dates, j'eus l'impression d'être devenu une espèce d'insecte rarissime que l'on aurait enfermé dans une immense vitrine et sur lequel des légions d'entomologistes et de zoologistes n'auraient cessé de se pencher avidement pour observer chez lui, en toutes circonstances, les manifestations les plus secrètes de la vie… On m'examina sur toutes les coutures, dans l'espoir de découvrir chez moi quelque tare cachée. Il semblait que toutes les énergies d'un État omnipotent se fussent concentrées sur une seule et unique tâche : l'exploration de mon humble personne et de tout ce qui, dans le temps et dans l'espace, pouvait, de si loin que ce fût, se rapporter à elle.

La méfiance totale dont on faisait preuve à mon égard avait quelque chose de véritablement grandiose. Des semaines durant, mon esprit et mes nerfs furent soumis à de minutieuses expériences destinées à révéler les aspects les plus profonds et les plus secrets de mon âme. Chose à peine croyable, d'ailleurs, cet immense effort d'investigation n'amena aucun résultat puisque mon brûlant secret – la décision que j'avais prise de m'évader d'U.R.S.S. – demeura enfoui en moi, où personne ne put jamais le découvrir.

C'est dans les bureaux du Service du Personnel du Commissariat aux Affaires Étrangères que débutèrent les travaux d'exploration du sujet Victor Kravchenko, fils du peuple russe, membre du Parti Communiste et ingénieur soviétique. Le camarade Shtoob, un quelconque petit bureaucrate à grosses lunettes, se montra poli avec moi et ne me posa que des questions d'ordre tout à fait général. Il ne s'intéressait pas aux différences profondes qui pouvaient exister dans la vie et les mœurs des insectes. Cette besogne-là était du ressort d'entomologistes plus qualifiés que lui. Pour sa part il se bornait à cataloguer les spécimens.

Le camarade Shtoob me fit d'abord raconter ma vie depuis ma naissance jusqu'à l'instant précis de notre rencontre, puis il me questionna sur mes parents, mes grands-parents, mes frères, et les autres membres de ma famille. Enfin, pleinement renseigné sur ces différents sujets, il m'interrogea sur le compte de mes amis et de tous ceux à qui, dans l'exercice de ma profession, j'avais pu avoir affaire au cours d'une existence déjà longue.

J'avais subi des douzaines d'interrogatoires analogues. Tous les détails concernant ma vie avaient déjà été recueillis et enregistrés par le Parti, l'Armée et les divers Commissariats, sans parler des innombrables questions auxquelles j'avais dû répondre au cours des purges ordinaires et extraordinaires dont j'avais été victime. Au surplus, pouvait-il y avoir dans ma vie un seul événement que le N.K.V.D. n'eût pas jugé nécessaire de faire figurer dans mon dossier ?

Cependant, il fallait bien que les formalités rituelles fussent accomplies. Pour le camarade Shtoob, notre entrevue constituait en quelque sorte une prise de contact liminaire entre le Gouvernement et l'un de ses sujets qui avaient jusqu'alors tout ignoré l'un de l'autre. Il ne se contenta pas de me faire décliner mes nom, prénoms et âge : il s'assura aussi de l'exactitude de mes déclarations. Ce déshabillage périodique et total du citoyen soviétique, cette mise à nu de ce qu'il peut y avoir de plus intime dans sa vie, cette intrusion dans le domaine de ses opinions politiques avaient acquis, d'année en année, une importance symbolique. Il s'agissait d'humilier l'individu au maximum et de le réduire à néant pour la plus grande gloire de la Collectivité. L'homme, dans ces conditions, n'est plus qu'un pauvre être lamentable et soumis, honteux de sa nudité devant l'État policier qui l'explore. Garder un

secret par-devers soi, se couvrir de la moindre feuille de vigne, serait considéré comme un véritable sacrilège.

Ce rite particulier auquel il fallait se soumettre périodiquement était d'ailleurs plein de dangers. S'il fallait, en effet, que les réponses aux questions posées fussent pertinentes en elles-mêmes, il fallait aussi qu'elles concordassent avec celles qu'on avait faites au cours d'interrogatoires antérieurs. La police d'État n'admettait aucune réponse évasive ou ambiguë. Que la mémoire vînt à vous manquer, qu'une infime contradiction fût relevée dans vos déclarations – aussitôt, la police manifestait sa colère et sentait s'éveiller ses soupçons. Plus d'un citoyen soviétique a vu sa carrière brisée parce qu'il avait confondu deux dates ou fourni par inadvertance quelque renseignement erroné sur un membre de sa famille.

Ayant acquis la certitude que la tante de ma belle-sœur, prénommée Vera (et que je ne connaissais pas personnellement) ne constituait pas un danger pour l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, ce myope de Shtoob fit un pas de plus. Il me remit une liasse de questionnaires imprimés en m'enjoignant de les remplir chez moi et de les lui rapporter le lendemain. Il m'avertit que je ne devais y apporter aucun changement, aucune addition, suppression ou surcharge. Toute hésitation dans la façon de remplir ces documents serait considérée comme un indice de culpabilité. Les entomologistes du Parti tenaient à ce que la présentation de leurs fiches fût impeccable et flatteuse pour l'œil.

Je me conformai scrupuleusement aux instructions reçues et déposai le nombre voulu d'exemplaires de mes questionnaires à l'endroit qui m'avait été prescrit. Quelques jours plus tard, je fus avisé que je ne devais rien changer à mes activités professionnelles normales. S'il était jugé nécessaire de m'envoyer à l'étranger, on me le ferait savoir. En langage soviétique, qui a toujours un double sens, cela voulait dire qu'on enquêtait à fond sur ma personne et que l'on continuerait à enquêter encore, si l'on m'en estimait digne.

Près de trois mois s'écoulèrent. J'avais perdu toute espérance. Je me désolais à l'idée qu'on avait dû découvrir quelque tache indélébile sur mon blason personnel ou celui de ma famille. Cependant, par un triste soir d'avril, comme je rentrais chez moi, recru de fatigue, après une épuisante journée de quatorze heures au *Glavmetal,* je trouvai un mystérieux message qui m'attendait. On me demandait de rappeler un certain numéro de téléphone. Ce mystère faisait également partie du rite consacré. Il procurait à l'intéressé quelques minutes palpitantes de crainte et d'espoir alternés car on ne savait jamais si l'on aurait affaire à la police ou si on allait au contraire faire l'objet de quelque merveilleux avancement.

La personne que je trouvai au bout du fil était tout simplement un haut fonctionnaire du Commissariat au Commerce Extérieur. Pourquoi avait-il voulu garder l'anonymat, c'est ce que je ne saurai jamais. Malgré l'heure tardive, il me donna l'ordre de venir le voir séance tenante. Un laissez-passer m'attendrait à un endroit déterminé. Un regain d'espoir m'ayant fait oublier toute fatigue, je me hâtai de me rendre au Commissariat. J'étais fort énervé et l'on me fit attendre longtemps. Enfin, je fus introduit dans un bureau où je trouvai un nouveau phénomène du genre Shtoob, mais plus malin et plus important que le premier ; ce personnage se mit en devoir de m'interroger à son tour.

Pendant trois heures d'horloge, nous nous égarâmes dans le maquis de mon passé, bifurquant de temps à autre pour explorer les arcanes de mes opinions politiques. Tantôt mon interlocuteur prenait les devants, et tantôt il me poussait dans mes derniers retranchements. Il me posait des questions insidieuses dans l'espoir de m'embarrasser, passait d'un sujet à un autre, puis revenait brusquement en arrière dans l'espoir de me prendre au dépourvu. Certes, mon inquisiteur était un vieux roublard de matou, mais le vieux rat avec lequel il jouait était aussi prudent et aussi expérimenté que lui. Mes séances de nuit

avec des professeurs comme Gershgorn, Dorogan et consorts avaient fait de moi un excellent élève. Vers deux heures du matin, chat et rat étaient trop fatigués pour continuer leur partie. Je reçus donc l'ordre de revenir quelques jours plus tard pour remplir des questionnaires d'un modèle tout à fait spécial.

À quelque temps de là, en effet, je suais sang et eau sur le questionnaire le plus long et le plus compliqué que j'eusse encore jamais eu à déchiffrer. C'était un document révoltant, si indiscret et si précis dans ses demandes, que tous ceux que j'avais eu à affronter jusqu'alors m'apparurent par comparaison de vrais jeux d'enfant. Il partait du principe que tout citoyen était un menteur et témoignait d'un mépris absolu pour la personne humaine. Lorsque j'eus fini mon pensum et que j'eus fait suivre mes déclarations de ma signature et du numéro de ma carte du Parti, j'étais à la fois trempé de sueur et saturé d'humiliation.

Quand j'eus rapporté à qui de droit mon questionnaire dûment rempli, je reçus l'ordre de faire un nouveau pas sur la voie du cérémonial réglementaire. Il me fallait maintenant obtenir des organisations du Parti où j'avais exercé une activité quelconque et des entreprises industrielles qui m'avaient récemment employé des attestations garantissant mon loyalisme politique et mes capacités professionnelles. À la vérité, dans ce que ces divers organismes pourraient déclarer à mon sujet, il n'y avait rien que le N.K.V.D. ne sût déjà parfaitement, soit par des rapports officiels, soit par son service privé d'espionnage. Toutefois on ne pouvait passer outre aux règlements. J'allais donc être obligé de m'adresser à un grand nombre de fonctionnaires et d'organisations à qui j'avais eu affaire au cours de ma vie et qui pouvaient, si tel était leur bon plaisir, me ruiner dans l'esprit de mes nouveaux examinateurs.

Je voulus voir tout d'abord le Camarade Mironov, chef du Comité du Parti du Conseil des Commissaires du Peuple de la R.S.F.R.S. Je pris rendez-vous avec lui par téléphone et, à l'heure dite, je me présentai à l'entrée du bâtiment dans lequel étaient installés ses bureaux. On examina mes papiers de membre du Parti ainsi que mon passeport intérieur, puis on me remit un laissez-passer. Ainsi pourvu, je traversai la cour où se trouvaient les bureaux eux-mêmes. Mon laissez-passer fit l'objet d'un nouveau contrôle, fort minutieux ; on s'assura notamment que je ressemblais bien à la photographie dont mes papiers étaient ornés, puis je gagnai l'étage occupé par les bureaux du Comité du Parti. Un officier du N.K.V.D., à l'air particulièrement rébarbatif, se livra à un examen plus sévère encore que celui que je venais de subir au rez-de-chaussée et on me conduisit enfin au bureau 503.

Quelques mois auparavant j'avais occupé un poste important dans cette même organisation et tous les gardiens m'y avaient vu des centaines de fois. Mais il fallait demeurer vigilant avant tout. Il se pouvait que ma couleur politique eût changé depuis ce moment-là… Je croisai dans les couloirs des hommes et des femmes qui avaient travaillé avec moi et sous mes ordres. Quelques-uns d'entre eux se montrèrent cordiaux, mais la plupart m'accueillirent avec une réserve marquée. Je n'appartenais plus au *Sovnarkom,* ils ignoraient pourquoi j'en étais parti et ils n'osaient pas se risquer à m'accueillir amicalement.

Le camarade Mironov se montra courtois, mais distant. En souvenir de notre intimité passée, toutefois, il voulut bien me demander pourquoi j'avais l'air si défait. Je lui répondis en toute franchise que, depuis mon départ du *Sovnarkom,* je ne mangeais plus à ma faim.

C'était reconnaître implicitement que « son » *Sovnarkom* était une organisation privilégiée dont des chefs méritants trouvaient avantage à faire partie. Il convint que les temps étaient durs ; puis nous en vînmes à parler affaires.

Tandis que nous causions, une femme coiffée d'un bonnet empesé et portant un tablier de servante entra et posa un grand plateau sur le bureau du camarade Mironov. Sur ce plateau, il

y avait du pain blanc tout frais, des œufs au lard, de la viande de conserve, du beurre, du thé et du sucre.

— Tout ça est américain, me dit-il en attaquant son festin. Prêt-bail, bien entendu.

Mais il ne m'invita pas à partager son repas, même à titre de « prêt-bail ». Tout en mangeant, il continuait à me questionner. Il me demanda si j'étais content de mon emploi actuel et comment fonctionnait, au *Glavmetal,* la cellule du Parti. Il cherchait ainsi – assez bêtement, d'ailleurs – à se rendre compte de mon loyalisme à l'égard de notre Gouvernement et de notre Chef bien-aimé. Non pas qu'il attachât de l'importance à mes réponses – il savait bien que je n'étais pas assez sot pour lui faire des confidences –, mais simplement par respect de la procédure réglementaire.

— Donc, me dit-il, tu veux une lettre de recommandation ? Eh bien ! je vais en parler au camarade Utkine et y réfléchir. Reviens me voir demain vers midi.

Le lendemain, après avoir subi derechef toute la gamme des contrôles qu'on m'avait infligés la veille, et après une assez longue attente, je fus introduit auprès de Mironov. Il me remit une lettre conçue en termes élogieux, où il se portait garant de mes sentiments politiques et de mes capacités professionnelles. Décidément, le sort me favorisait…

Au cours des semaines qui suivirent, le directeur général du *Glavmetal* et le secrétaire du Parti de cette entreprise rédigèrent sur mon compte des lettres analogues. Cent fois ces documents furent lus et relus, tous mes faits et gestes passés furent soupesés et examines à la loupe, mon honnêteté politique fut mise à l'épreuve – et tout cela ne représentait que la *partie visible* de la prodigieuse investigation à laquelle on se livrait sur mon compte ; je n'ignorais pas que c'était aux services compétents du N.K.V.D. que revenait la besogne vraiment sérieuse, celle qui consistait à découvrir le sens profond de mes actes et les véritables sentiments dont j'étais animé.

J'eus enfin la preuve que tout allait bien. On me donna l'ordre de me présenter à la clinique du Commissariat au Commerce Extérieur pour y subir un examen médical, puis chez le photographe attaché à l'état-major dudit Commissariat. Deux jours plus tard, on m'enjoignit de me présenter devant le camarade Lebedev, Commissaire adjoint et l'un des plus dévoués auxiliaires du Commissaire Mikoyan.

*
* *

Lebedev me reçut d'abord en présence de deux de ses collaborateurs qui prirent des notes et lui soumirent divers documents. Il était assis derrière un bureau luxueux planté en plein milieu de son vaste cabinet dont le parquet était recouvert de tapis d'Orient aux couleurs éclatantes. Les portraits de Staline, de Molotov, de Mikoyan et autres grands chefs ornaient les murs. Un épais dossier qui contenait à n'en pas douter les copies des innombrables questionnaires que j'avais remplis ainsi que des rapports spéciaux de provenance mystérieuse, était ostensiblement ouvert devant lui.

Après m'avoir adressé quelques banales paroles d'accueil, le camarade Lebedev se mit à m'interroger selon l'usage. Il me demanda quel était mon nom, le lieu de ma naissance et à quelle date j'étais devenu membre du Parti. Il lui était matériellement impossible de me poser une seule question à laquelle je n'eusse pas déjà répondu des douzaines de fois, mais tout le monde – même un Commissaire adjoint – est tenu de se conformer au rite consacré. Je lui répondis avec un empressement enthousiaste, comme si j'eusse été conquis par la nouveauté des sujets qu'il abordait et par l'originalité de ses propos. – Puis j'attendis, cependant qu'il feuilletait mon dossier, s'arrêtant sur telle ou telle pièce, souriant et fronçant

les sourcils tour à tour. Ses deux assistants gardaient un silence digne et prudent. De temps en temps, il leur dictait quelque remarque évidemment destinée à figurer dans le rapport qu'il aurait à présenter au Commissaire.

Lebedev était un homme petit et gros, large d'épaules, et pourvu d'un double menton confortable. Son visage était agréable à voir, et même assez beau ; on y lisait quelque chose d'humain qui démentait la sécheresse de ses propos. Il ne me donna pas l'impression d'être un homme de premier plan et je me demandais comment il avait bien pu s'élever aussi haut, quand mon regard tomba soudain sur ses mains. Il avait des doigts courts et boudinés, couverts d'un épais poil noir ; j'eus le sentiment que c'étaient là des mains cruelles, capables de commettre des actes de violence.

— Camarade Kravchenko, me dit-il enfin d'un ton solennel, te rends-tu bien compte de toute la gravité des fonctions qui consistent à représenter la Russie soviétique à l'étranger ?

— J'y ai beaucoup réfléchi et je m'en rends parfaitement compte, répondis-je.

— Il t'appartient de justifier la confiance que le Parti met en toi.

— Je m'y efforcerai, camarade Lebedev, fis-je d'un ton humble mais convaincu.

— Tu seras informé de la suite donnée à cette affaire. J'espère que nous ne tarderons pas à nous revoir.

Cinq jours plus tard, j'appris confidentiellement par un ami que j'avais au Commissariat qu'Anastase Ivanovitch Mikoyan, membre du Politburo, vice-président du Conseil des Commissaires du Peuple, membre du Comité de Défense de l'État, Commissaire du Peuple au Commerce Extérieur, avait signé, de sa propre main, un document destiné au Comité Central du Parti et dans lequel il se déclarait favorable à mon envoi aux États-Unis. Je n'en continuai pas moins à remplir mes fonctions au *Glavmetal,* mais mes pensées étaient ailleurs. Peu de temps après, je reçus un message émanant du Bureau Central de notre trust : on m'invitait à appeler un certain numéro de téléphone. Toujours le même mystère, et un mystère bien inutile, car je ne trouvai, au bout du fil, qu'un fonctionnaire du Commissariat qui me pria de m'y rendre le lendemain matin, à 11 heures 30.

— Ne manque pas d'apporter ta carte du Parti, ton passeport, ton livret syndical et tes pièces militaires, me dit-il. Tu seras reçu.

Je me conformai à la lettre à ces indications. Après avoir eu affaire à trois ou quatre gardes et après avoir été interrogé par un fonctionnaire du N.K.V.D., je fus dirigé sur les bureaux du Comité Central du Parti Communiste de l'Union Soviétique. Nanti du laissez-passer nécessaire, je me rendis au bâtiment qui abritait le Parti. Tous mes papiers furent examinés à nouveau, puis je m'engageai dans un imposant escalier de marbre.

Sur le palier du premier étage m'attendait un Staline de marbre juché sur un piédestal – en marbre –, un Staline à l'air napoléonien et qui me parut comique dans sa solitude. Sur le second palier, je me trouvai nez à nez avec un second Staline non moins solitaire et non moins comique que le premier. J'attendis là quelques instants, puis on m'introduisit dans un bureau dont le parquet était couvert de tapis épais. Un troisième Staline m'y accueillit – accroché au mur, cette fois – et voulut bien me tenir compagnie jusqu'au moment où le fonctionnaire chargé de me recevoir vint me rejoindre. Le fonctionnaire s'assit derrière son grand bureau, me fixa durant une minute entière, puis me dit :

— Parle-moi de toi. Ne te donne pas la peine de répéter ce que m'ont déjà appris tes questionnaires. Ce qui m'intéresse, ce sont tes vues personnelles et ton état d'esprit politique.

Je me mis à parler à bâtons rompus, tout en me creusant la cervelle pour y découvrir quelque fait ou quelque pensée sur lesquels je ne me fusse pas déjà longuement étendu au

cours de précédents interrogatoires ou dans mes questionnaires. Il me coupa bientôt la parole pour en venir carrément au fait :

— As-tu jamais éprouvé le moindre doute sur la sagesse de la politique du Parti ?

— Jamais, me bornai-je à répondre instantanément, car il n'y avait aucun intérêt pour moi à préciser ma pensée à moins que je n'y fusse obligé.

— Pas même, insista-t-il, à l'époque de la collectivisation des terres et pendant les *purges* dont tu as eu à souffrir toi-même ? Même à ce moment-là, tu n'as pas été dérouté par la ligne générale du Parti ?

— Certes non, pas par la ligne générale.

— Pourtant, tu as connu des moments difficiles à Nikopol, en 1936 et 1937. On te surveillait, on t'interrogeait… Quelles furent alors tes réactions ?

— Il va de soi que j'étais stupéfait et quelque peu indigné de ce qui m'arrivait. Après tout, n'est-ce pas, je savais bien que j'étais innocent. Je me sentais blessé, en quelque sorte, dans mes sentiments profonds.

— Cela se comprend. On ne peut pas te le reprocher. Certains excès ont été commis à l'époque, mais les ennemis du Peuple responsables de ces excès ont été éliminés. Et à présent, camarade Kravchenko, te reste-t-il encore quelque chose de cette indignation que tu as ressentie naguère ?

— Oh ! non ! bien sûr que non ! – et je me mis à sourire comme si j'eusse trouvé extraordinaire qu'on pût me poser semblable question. Bien entendu, je ne pouvais qu'éprouver de la gratitude pour tous les Gershgorns et les Dorogans qui m'avaient battu et humilié.

Cette sinistre comédie se prolongea pendant près de deux heures. C'était là, probablement, « l'entretien cœur à cœur sur des sujets de politique pure » que prévoyait le rite imposé en pareille circonstance. Comme si, dans nos vies soviétiques, il y avait eu la moindre place pour la sincérité et la candeur ! Comme si deux camarades qui se rencontrent pour la première fois, avaient pu faire autre chose qu'échanger des propos hypocrites et des affirmations mensongères ! Au fur et à mesure que notre « causette » se poursuivait, je prenais de plus en plus d'assurance ; dans mon discours, les clichés succédaient aux clichés. J'éprouvais comme une satisfaction perverse à renchérir sur chacun des slogans de mon interlocuteur tout en me répétant constamment, à part moi : *Je m'évaderai ! Bientôt je serai délivré de cette monstrueuse hypocrisie, de cette sinistre horreur ! Je pourrai enfin parler et me battre !*

Apparemment, je fis bonne impression sur mon examinateur. Sans doute estima-t-il que mon esprit avait bien la tournure voulue, qu'il ne nourrissait point de doutes malsains et que mes pensées ne dépassaient pas le niveau auquel il leur était permis d'atteindre. Il est probable qu'il me jugea comme un homme pourvu d'idées peu nombreuses mais respectables, comme un homme qui n'avait rien de particulièrement brillant mais sur lequel on pouvait compter. Je sentis son approbation tacite dans la poignée de mains moite qu'il me donna :

— Eh bien ! au revoir, me dit-il. D'ici quatre ou cinq jours, il est probable que tu connaîtras la décision du Comité Central.

Cette décision me fut favorable et, huit jours plus tard, le *Glavmetal* recevait l'ordre de me mettre à la disposition du Commissariat au Commerce Extérieur. Dès le lendemain, je me présentai au département de l'Importation des Matières Premières du dit Commissariat où l'on me remit un grand nombre de brochures, rapports et instructions confidentielles que je devrais lire et assimiler afin de me familiariser avec le système du « prêt-bail » et la situation

de l'industrie américaine, et aussi pour me documenter sur les entreprises métallurgiques auxquelles j'aurais affaire une fois arrivé aux États-Unis.

Après quoi, je fus invité une fois de plus à me rendre au quartier général du Comité Central et l'on me mit sous les yeux deux opuscules confidentiels en me priant de les lire très attentivement et sur-le-champ. Je dus ensuite signer une déclaration aux termes de laquelle je reconnaissais les avoir lus et avoir pris note de leur contenu. Ces opuscules définissaient les règles de conduite que les membres du Parti devaient observer à l'étranger et les peines dont ils étaient passibles s'ils venaient à les violer. Ce que j'appris là peut servir à montrer quelle grotesque peinture font les Soviets du monde non-soviétique.

Après s'être vu rappeler qu'il devait obéir strictement aux ordres de ses supérieurs, le lecteur était soigneusement mis en garde contre les tentations, les pièges et les séductions diverses qu'offrait l'existence dans tous les pays capitalistes. C'était une description effrayante et séduisante à la fois d'un monde étrange, hostile, totalement dépravé et lascif où l'on avait pour unique but de circonvenir les citoyens soviétiques et de leur arracher leurs secrets d'État. À en croire nos chefs, les Gouvernements étrangers se préoccupaient avant tout de saper le loyalisme soviétique des Communistes qui séjournaient sur leur territoire.

À ceux qui allaient descendre dans cet enfer étranger, pavé de politiciens vicieux, d'hommes d'affaires véreux et de filles publiques parfumées, il était interdit de s'entretenir avec les infidèles du pays sans nécessité absolue. Au cas où l'on viendrait nous proposer de nous vendre des « documents » ou des « secrets » quelconques, nous avions le devoir de conduire notre interlocuteur au consulat soviétique le plus proche. Si l'on nous posait des questions sur l'existence qu'on menait dans l'Union Soviétique, nous devrions conclure que nous nous trouvions en présence d'agents du contre-espionnage. Tout était prévu.

Les règles qu'on nous imposait étaient particulièrement sévères en ce qui concerne les contacts que nous pourrions avoir avec d'anciens citoyens russes ou encore avec les représentants de publications considérées comme « inamicales » à l'égard de notre pays. Nous devions nous méfier par-dessus tout de ce qu'imprimaient à l'étranger nos émigrés contre-révolutionnaires. Les diables anti-soviétiques étaient partout. La radio, nous disait-on, tiendrait des propos « inamicaux » à l'endroit des Soviets, et nous verrions sur les écrans des films antisoviétiques. Naturellement, il nous faudrait fuir ces abominations si nous ne voulions pas être damnés.

Si le Capitalisme était pourri jusqu'à la moelle, nous disaient ces brochures, il n'en était pas moins brillant et séduisant en apparence, de sorte que notre vertu Communiste serait mise constamment à la plus rude épreuve. Il nous faudrait rester sourds à l'appel des tentations bourgeoises. Les meilleurs hôtels capitalistes n'étaient que des lupanars à peine déguisés où des escouades de Mata-Hari guettaient l'innocent fonctionnaire soviétique. Quand nous voyagerions à l'étranger, nous devrions avoir soin de fuir en toute hâte la zone dangereuse si quelque femelle appétissante venait à se trouver dans la même cabine ou le même compartiment que nous. Si une femme quelconque – et surtout une femme parlant le russe – essayait de lier conversation avec nous, nous devrions l'éviter soigneusement.

Immédiatement après les dangers que le beau sexe faisait courir aux naïfs citoyens soviétiques séjournant à l'étranger, l'accent était mis sur ceux que l'alcool plaçait sur son chemin. Il était interdit – à moins que ce ne fût pour une affaire déterminée, et après y avoir été spécialement autorisé – de s'aventurer dans les bars, les boîtes de nuit et autres repaires d'iniquité où coulent à flots les boissons alcooliques propres à délier les langues. Quand l'exercice de ses fonctions l'obligeait d'assister à une réception publique ou privée, l'émissaire

soviétique digne de ce nom se devait de rester parfaitement maître de lui afin de ne pas s'exposer à trahir quelque secret diplomatique dans le cours de la conversation.

Quels étaient au juste ces terribles secrets que nous ne devions révéler à personne et que le monde extérieur s'efforcerait coûte que coûte de nous arracher ? – On ne nous le disait pas. Pour moi, cependant, la réponse à cette question était claire : ce que le Kremlin redoutait si fort c'était de nous voir contribuer à la « propagande anti-soviétique » en confirment le bien-fondé de ce que racontaient de nous des écrivains, des orateurs et des journaux « inamicaux ».

Les « secrets » en question n'étaient pas autre chose que *la vérité même* sur les camps de concentration, le travail forcé, l'oppression généralisée et le mépris de la personne humaine tels qu'ils existaient en U.R.S.S. – en un mot, tout ce qui était de nature à donner du régime une idée différente de celle que la propagande soviétique s'évertuait à répandre à l'étranger. Les deux brochures que l'on m'avait communiquées prouvaient donc tout simplement que le régime des Soviets n'avait pas la conscience tranquille.

Ces écrits attribuaient aux Gouvernements étrangers tous les vilains procédés dont le N.K.V.D. et les autres organismes soviétiques s'étaient eux-mêmes rendus coupables à l'égard des citoyens étrangers séjournant en U.R.S.S. Ainsi, par exemple, on nous prévenait qu'aux États-Unis nos bagages seraient fouillés, que l'on nous volerait nos passeports afin de les utiliser pour les besoins du contre-espionnage, que nos conversations téléphoniques seraient écoutées et qu'on nous jetterait dans les bras des espionnes séduisantes. L'Amérique, nous disait-on, était un pays ennemi, en dépit de tous les mensonges diplomatiques ; si nous ne faisions pas très attention à nos moindres démarches, nous risquerions à chaque pas de nous abîmer dans les marais capitalistes où croupissaient l'envie, la débauche et la haine de notre patrie socialiste.

J'assurai que j'avais parfaitement compris le sens des avertissements contenus dans les brochures que je venais de lire et je les rendis à mon interlocuteur ; on me fit alors passer dans un autre cabinet où un nouveau membre du Comité Central me fit à son tour ses recommandations.

— Camarade Kravchenko, me dit-il d'un ton grave, tu vas bientôt partir en mission à l'étranger. Tu vas discuter d'affaires dans un milieu étranger, avec des capitalistes que nous méprisons à juste titre et en qui nous n'avons aucune confiance. Nous comptons que tu ne te laisseras pas tourner la tête par le spectacle dont tu seras entouré et que tu ne succomberas pas aux tentations que pourrait t'offrir une société qui agonise dans la pourriture. N'oublie jamais la mission historique qui t'est dévolue en ta qualité de représentant de la nouvelle civilisation soviétique. Sans doute, l'Amérique nous aide en ce moment. Mais nous ne devons jamais oublier qu'elle nous apporte cette aide à son corps défendant et parce qu'elle ne peut pas faire autrement. Sans doute encore, certains de nos buts de guerre actuels concordent avec les siens, mais nos deux mondes n'en demeurent pas moins inconciliables. Plus que jamais, il faut te pénétrer de cette idée qu'en tant que Communiste, tu es l'ennemi juré de la société capitaliste dont l'Amérique est aujourd'hui le centre. Le Communisme et le Capitalisme ne pourront jamais s'entendre.

Je m'efforçai de donner à mon visage l'expression sérieuse qui convenait à de tels propos, mais je trouvai assez sot, de la part de celui qui me parlait, d'énoncer ces vérités premières devant moi qui étais membre du Parti depuis longtemps déjà. Il est vrai que cette formalité, elle aussi, était de rigueur ; celui qui la remplissait était payé pour le faire.

— Quand tu seras en Amérique, tu continueras à participer activement au travail de notre Parti, poursuivit mon mentor, mais souviens-toi que, vis-à-vis des autorités américaines, tu

n'y as jamais appartenu. Tu insisteras même sur le fait que la politique ne t'intéresse pas. En Amérique, l'organisation du Parti Communiste de l'U.R.S.S. ne fonctionne que clandestinement. Tu n'emporteras donc pas ta carte du Parti, mais les personnes qualifiées sauront que tu en es membre. Officiellement, tu ne seras là-bas qu'un ingénieur, pas autre chose. Tu m'as bien compris ?

— Parfaitement.

Je revins le lendemain au quartier général du Parti. Nous étions à la fin de juin. Suivant la formule soviétique, « on me lavait et on me relavait ». Un autre fonctionnaire de grade plus élevé m'attendait, flanqué de deux acolytes dont l'un était manifestement un policier. Le fonctionnaire du Parti était un personnage corpulent, à l'élégance voyante, qui arborait des vêtements de coupe étrangère. Sa montre-bracelet de fabrication étrangère et le stylo – exotique également – qui émergeait de la poche de son gilet, disaient assez qu'il arrivait des « déserts capitalistes » – c'est-à-dire de Londres ou de Washington, sans doute.

— Camarade Kravchenko, me dit-il en fronçant le sourcil, le Comité Central a approuvé ton envoi aux États-Unis. Te rends-tu bien compte de ce que signifie la confiance que l'on te fait ainsi ?

— Je m'en rends fort bien compte, répondis-je.

— As-tu lu les brochures qui exposent nos instructions et nos recommandations ? As-tu bien mesuré les conséquences des erreurs et des fautes que tu pourrais commettre ?

— Je les mesure parfaitement.

— Ces erreurs et ces fautes, tu n'éviteras de les commettre que grâce à ta vigilance bolchevique et à ton entière dévotion à notre Parti bien-aimé.

— J'en suis tout à fait convaincu, je t'assure.

— Le pays où tu vas aller est celui où sévit le plus affreux capitalisme. Le contre-espionnage américain est merveilleusement organisé et l'on te fera certainement les offres les plus tentantes pour t'amener à trahir ton pays. Les capitalistes et les émigrés du pays feront tout ce qu'ils pourront pour te compromettre. La presse contre-révolutionnaire et capitaliste, notamment celle de Hearst et de McCormick, s'efforcera de saper ta foi. Ne te fie pas à ceux qui se diront les amis de notre pays. La plupart d'entre eux sont plus dangereux encore que nos ennemis déclarés. Depuis quelque temps, c'est devenu une mode chez certains émigrés – non seulement chez ceux de gauche, mais aussi chez des monarchistes véritables – que de nous lécher les bottes. Méfie-toi d'eux : un traître reste toujours un traître. Ce que je te dis de ces gens-là est vrai aussi pour les banquiers, les industriels et les autres capitalistes qui ont adopté la mode nouvelle qui consiste à admirer l'U.R.S.S. Leur admiration est sans valeur aucune car elle peut se transformer en trahison du jour au lendemain.

Je coupai ce discours de quelques monosyllabes pour montrer que je comprenais fort bien et que j'approuvais entièrement ; au fond de moi, cependant, je ne cessais de me demander si cette comédie n'allait pas bientôt prendre fin. Hélas ! le sermon qu'on m'infligeait n'avait pas encore atteint sa conclusion. Après avoir réglé le compte des gouvernements étrangers, infestés d'espions, d'émigrés, de transfuges et de capitalistes à double visage, mon interlocuteur aborda la question qui l'intéressait le plus. D'une voix que la passion faisait vibrer d'étrange façon, il entreprit de me mettre en garde contre les pièges capitalistes : les villes brillamment éclairées, les boîtes de nuit et les femmes de petite vertu…

— Tout cela nous montre que la société bourgeoise est en pleine décomposition, camarade Kravchenko, mais ces manifestations n'en sont pas moins séduisantes. Je sais, ajouta-t-il, tandis qu'une lueur s'allumait dans ses yeux, je sais que les agents du Capitalisme

s'efforceront de mettre la main sur toi et que tous les moyens leur seront bons pour y parvenir.

Il me lâcha enfin, mais ce fut seulement pour me repasser à un troisième sermonneur. Le rôle de celui-là, il est vrai, avait un caractère plus technique. Il me parla de mes devoirs professionnels et des risques que je courrais en ma qualité d'ingénieur. L'un de mes principaux devoirs, me dit-il, serait de recueillir le maximum de renseignements sur les questions d'ordre économique et militaire. Il faudrait aussi que je prenne l'habitude de noter toutes sortes de détails techniques sur l'organisation des usines, les méthodes de fabrication, les nouveautés en fait de machines, les nouveaux procédés industriels et, d'une façon générale, sur tout ce que nous pouvions ignorer encore.

— Tu vas devenir les yeux et les oreilles de notre pays aux États-Unis. Sitôt arrivé à Washington, tu iras voir le camarade Serov et tu lui donneras le bulletin que l'on te remettra lorsque tu rendras ta carte du Parti. Il sait qui tu es. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Admirablement.

— Un mot encore : ne répands pas la nouvelle de ton départ pour l'étranger. Parles-en seulement à ceux de tes amis dont tu es politiquement sûr.

J'ignorais naturellement pour quelles raisons l'envoi d'un nouvel acheteur à l'étranger devait s'entourer de tant de mystère, mais je me gardai bien de poser des questions là-dessus. Avant de quitter le bâtiment, je rendis ma carte du Parti et l'on me remit un bulletin en échange. Privé de ma carte, je me sentis tout « drôle » et pour ainsi dire nu. Il y avait eu une époque de ma vie où la possession de cette fameuse carte du Parti m'avait semblé un rêve merveilleux et irréalisable. Aujourd'hui, cependant, je m'en séparais sans l'ombre d'un regret, car j'étais devenu insensible aux symboles politiques.

Au Commissariat à la Guerre, je rendis mon brevet d'officier et l'on me dégagea officiellement de toute obligation militaire. Le Commissariat aux Affaires Étrangères me versa une somme importante en monnaie soviétique et me donna des coupons spéciaux qui me permirent d'acheter des vêtements dignes de ce monde capitaliste dégénéré dans lequel j'allais entrer. On m'octroya aussi des billets de banque américains pour solder mes dépenses jusqu'à mon arrivée à Washington.

Tout cela terminé, je comparus une fois de plus devant le camarade Lebedev. Je trouvai chez lui plusieurs membres du Parti qui allaient, comme moi, partir pour les États-Unis. Maintenant que nous avions avalé les divers sermons dont on nous avait gratifiés, Lebedev se montra souriant et cordial.

— Camarades, nous dit-il, je serai bref. Vous savez ce que c'est que la politique. Je me contenterai donc de vous raconter une petite histoire.

Et, là-dessus, il se mit à nous conter avec un plaisir évident l'interminable histoire d'un émissaire soviétique aux États-Unis – qui, hélas, camarades ! – ne s'était pas montré aussi prudent que nous le serions certainement nous-mêmes. Le malheureux, à ce qu'il semblait, s'était laissé circonvenir par des agents américains. Par bonheur, notre compatriote avait eu le bon sens de mettre son Consulat dans la confidence, ce qui lui avait permis de se tirer d'affaire en un clin d'œil.

Nous hochâmes la tête comme un seul homme pour montrer que nous avions bien compris, et que nous saurions éviter les pièges que nous tendrait la police secrète américaine.

— Encore un conseil, camarades, et j'en aurai fini. Il y en a parmi vous qui vont partir sans emmener leur femme. En Amérique, vous trouverez à manger et à boire à profusion. Évidemment, il ne s'agit là que d'une prospérité apparente qui sera bientôt suivie d'une nouvelle crise. Quoi qu'il en soit, vous savez ce que fait un cheval de course quand il est gavé

d'avoine ? – Il cligna de l'œil d'un air entendu et nous nous mîmes à rire complaisamment, encore que le cynisme de ses propos choquât plusieurs d'entre nous. – Vous y êtes, continua-t-il. Méfiez-vous des jambes des femmes américaines. Et il agita un doigt menaçant avant de conclure : en tout cas, si vous avez des ennuis avec des femmes capitalistes, n'oubliez pas que je vous ai prévenus.

Finalement, il abandonna le ton de la plaisanterie et se mit à nous parler très sévèrement. L'Amérique, nous expliqua-t-il, n'était notre alliée que provisoirement. Prudence et vigilance avant tout, par conséquent… L'amitié de nos deux peuples prendrait fin un jour et céderait la place aux dures réalités. « Apprenez donc tout ce que vous pouvez apprendre, observez toutes choses – et ne donnez rien en échange », conclut-il.

Quand je rentrai chez moi, j'avais en poche un petit carnet rouge : mon passeport soviétique pour l'étranger. Je ne cessais de le palper à travers mon veston pour m'assurer qu'il était bien là et que je n'étais pas victime d'une illusion… À la maison, Irina m'attendait. Elle lut immédiatement sur mon visage que tout était arrangé et je vis qu'elle luttait pour retenir ses larmes. Mais elle ne savait rien de mon grand secret, car je ne pouvais mieux la protéger ni lui mieux marquer ma gratitude de l'affection qu'elle me témoignait qu'en lui laissant ignorer totalement mes intentions.

— Mon absence sera de courte durée, lui dis-je d'une voix que l'émotion altérait, quelques mois, sans doute, un an au plus…

*
* *

Sachant, au fond de mon cœur, que j'avais peu de chances de jamais revoir ma patrie et mes compatriotes, je ne cessai, pendant les jours qui précédèrent mon départ, de promener mes regards sur les choses et les gens qui m'entouraient ; j'éprouvais comme un avant-goût du mal du pays que je m'attendais bien à ressentir plus tard et je m'efforçais de fixer en moi des images indélébiles.

J'avais des douzaines d'amis dont j'aurais été heureux de prendre congé avant mon départ, mais le mystère absurde, dont on entourait mon voyage rendait la chose très difficile. Je me risquais néanmoins à faire une visite d'adieu au camarade Misha et à quelques autres personnes qui me touchaient de près, en ayant bien soin de ne rien leur dire qui pût leur laisser deviner la décision que j'avais prise. Lorsque je leur montrai mon passeport, ils me dévisagèrent avec stupéfaction, car quitter le pays, échapper, ne fût-ce que pour peu de temps, à l'« heureuse vie » que nous faisait Staline, constituait le plus difficile des exploits et celui qui éveillait le plus d'envie chez autrui.

L'un de ces amis intimes que j'allai voir, et devant qui j'exhibai mon petit « miracle rouge », était un chimiste de valeur qui remplissait alors de hautes fonctions dans le Gouvernement. C'était l'un des malheureux qu'on avait persécutés au moment de la « super-purge » pour les « réhabiliter » par la suite. Malgré sa complicité « avouée » dans des projets de sabotage dont il avait été question lors des sanglants procès de Moscou, il était monté en grade rapidement, une fois sorti de prison. Les décorations que lui avait values sa belle conduite pendant la guerre brillaient sur sa poitrine.

Il me serra la main chaleureusement :

— Mes félicitations, Vitia ! Il n'y en a pas un sur mille à qui il arrive ce qui t'arrive là. N'étaient ma femme et mes enfants, je trouverais bien le moyen de me faire offrir un petit voyage à l'étranger, moi aussi… Ah ! c'est un monde étonnant que tu vas voir hors de chez nous, un monde où il ne nous est guère permis de savoir ce qui se passe !…

Il se tut, fronçant le sourcil, et me dit brusquement après un instant de réflexion :

— Allons jusqu'à mon appartement ! Nous y boirons quelque chose en l'honneur de ton départ et… cela me fera du bien de causer avec toi.

Il s'ouvrit à moi en effet. Était-ce mon départ imminent peur un pays lointain qui lui donnait du courage, ou bien n'en pouvait-il plus à force de garder pour lui les sentiments qui l'agitaient ? Toujours est-il qu'il me tint, cette après-midi-là, des propos que pas un Russe jouissant de ses facultés ne se permet de tenir en U.R.S.S.

— Vitia, me dit-il, ces imbéciles s'imaginent m'avoir gagné à leur cause parce qu'ils m'ont accroché toute cette ferblanterie sur la poitrine. Ils se trompent. Je travaille dur à notre victoire sur les Allemands, car je suis Russe cent pour cent ; mais je n'ai pas oublié – ni pardonné – l'année de torture qu'ils m'ont infligée. Certes, je remonte la pente. *Ils* ont besoin de compétences et, tout ancien prisonnier que je suis, *ils* s'inclinent devant la mienne. Je serai peut-être Commissaire du Peuple un jour, la chose n'a rien d'impossible. Mais je n'ai rien, rien oublié ! Je garde le souvenir de chacune des minutes d'angoisse que j'ai vécues, de chacune des insultes qu'on m'a crachées au visage et je les chéris, ces souvenirs, je les caresse en songeant à l'heure où sonnera ma vengeance. C'est après des mois et des mois de torture que j'ai fini par signer ces « aveux » ignobles et mensongers qu'on me prêtait. Ce que j'ai pu en passer, de ces semaines interminables, seul dans une cave noire et humide que je partageais avec de gros rats ! Sais-tu, mon ami, ce que c'est que d'être torturé ? Écoute-moi bien…

— Non, non, Gregori, je t'en prie, interrompis-je, j'en ai assez entendu parler par d'autres… À quoi bon rouvrir ces vieilles blessures ?

— Elles ne se sont jamais fermées, Vitia ; je n'ai pas voulu qu'elles se ferment ; je les ai gardées ouvertes. Chaque matin, quand je m'éveille, ma première parole est une parole de haine à l'égard de nos maîtres et c'est aussi ma dernière parole, le soir, quand je me couche. Il faut que tu m'écoutes… Ce que je vais te dire, je ne l'ai encore jamais dit à personne, mais je ne peux plus garder cette horreur pour moi tout seul.

« Tu as entendu parler, sans doute, de la torture par la lumière, mais moi *je l'ai subie*. On te fait asseoir au milieu d'une pièce, on t'allume devant les yeux de grosses ampoules électriques et l'on t'interdit de t'endormir. Si tu baisses la tête ou si tu fermes les yeux, le garde te frappe immédiatement. Une fois, je suis resté ainsi pendant *soixante-douze heures* sans dormir, sans manger et sans boire… Je souffrais dans chaque parcelle de mon corps et mes yeux me brûlaient comme des charbons ardents. Lorsque ma torture prit fin, je fus « interrogé » à nouveau par un tortionnaire robuste et tout frais… Ah ! ils sont malins, ces monstres « socialistes » ! Ils s'y entendent, pour vous arracher des *aveux spontanés !* Je suis sûr qu'ils n'ont rien à envier à la Gestapo d'Hitler. La faim, la soif, la chaleur, le froid : tels sont les thèmes sur lesquels ces Paderewskis de la torture exécutent leurs étonnantes variations. Dans notre prison, un fonctionnaire avait imaginé de « préparer » ses victimes de la façon suivante avant de les interroger : il leur faisait manger des choses très salées – du hareng mariné, par exemple – puis, il les privait de boisson. Lorsqu'il jugeait venu le moment de les interroger, la soif les avait déjà rendus à peu près fous ; pendant l'interrogatoire, il avalait de grands verres de bière ou d'eau fraîche sous les yeux de ses prisonniers mourant de soif.

« Je sais des cas où l'on a fini par obtenir les "aveux" de malheureux qu'on avait suspendus par les poignets pendant vingt-quatre heures consécutives. Parfois aussi, on arrachait les cheveux des prisonniers jusqu'à la racine, en emportant avec un bon morceau de cuir chevelu. Ah ! oui, ils connaissent leur métier nos professeurs de torture !

« Ils m'ont roué de coups, moi aussi, non pas une fois, mais cent fois. Attends, il y a mieux encore ; je n'ai jamais raconté à personne ce que je vais te confier maintenant, à personne, excepté à ma femme à qui il m'était impossible de le cacher. Une nuit, dans la chambre de torture, on me fouaillait à grands coups de serviettes mouillées ; ils étaient trois à s'acharner sur moi. Ils commencèrent à me mettre nu comme un ver, puis ils me rouèrent de coups dans la figure et les reins et me jetèrent enfin sur une table. Alors, tandis que deux de mes bourreaux me maintenaient couché sur le dos, un troisième, de toutes ses forces, se mit à me cingler les cuisses et les parties sexuelles. Évoque la souffrance la plus vive qu'il te soit possible d'imaginer et multiplie-la par un million – tu auras alors une faible idée de ce que j'éprouvai. Ces brutes étaient de vrais sadiques, des monstres de perversion.

— Je t'en supplie, Gregori, tais-toi, murmurai-je.

— À la suite de ce traitement, je restai plusieurs jours sans connaissance. Lorsque je revins à moi, j'étais à l'hôpital de la prison. Plus rien ne semblait compter pour moi et je me demandais pourquoi et comment je leur avais tenu tête si longtemps. Je me reprochais amèrement de m'être comporté comme un stupide idéaliste et je consentis à signer tout ce qu'on voulut. Je signai sans lire, sans me soucier de ce que je signais. Quand ils me relâchèrent enfin, j'étais à jamais incapable de remplir auprès de ma femme mes devoirs de mari…

« Et ces ânes-là se figurent que nous sommes quittes, eux et moi, parce qu'ils m'ont confié de hautes fonctions et couvert de décorations ! Ils croient peut-être que j'ai oublié tout ? La vérité c'est que plus mes fonctions s'élèvent, plus je me rapproche du trône qui est au Kremlin, et plus je les hais, plus je les méprise et plus j'ai hâte de me venger. »

Quelques mois plus tard, lorsque j'étais en Amérique, et que j'entendais raconter tant de bêtises sur la « nouvelle civilisation » de la Russie des Soviets, sur notre « socialisme » et notre « démocratie économique », je songeais parfois au traitement qu'on avait fait subir à l'infortuné Gregori. Ce souvenir me donnait alors une espèce de nausée et j'essayais bien vite de penser à autre chose – à quelque chose d'agréable – afin de reprendre mes esprits.

Au cours des derniers jours que je passai à Moscou, je fis une autre rencontre assez curieuse qui est restée profondément gravée dans ma mémoire. Je n'ose malheureusement pas écrire le nom de l'homme dont il s'agit. Il me suffira de dire qu'il compte parmi les Communistes les plus influents et qu'il touche de près aux plus hautes sphères du régime ; j'avais jadis sauvé sa liberté au risque de perdre la mienne et il ne l'avait pas oublié. J'estimais plus sage de ne pas aller lui faire mes adieux mais il avait appris mon prochain départ et il exprima le désir de me voir. Nous décidâmes de nous rencontrer, comme par hasard, dans le jardin qui se trouve en face du théâtre Bolshoï, le square Teatralny.

— Tout est donc arrangé et tu vas vraiment partir ? me dit-il quand nous fûmes assis sur un banc. Mes félicitations !

— J'ai cru préférable de ne pas venir te dire au revoir, lui dis-je ; je savais que tu me comprendrais.

— Oui, mais moi j'avais besoin de te parler, Victor Andreïevitch. Je connais tes sentiments. – Tu ne me les as jamais avoués, mais je les connais tout de même. C'est pour cela que j'ai tenu à te voir et à te mettre en garde. Ici, nous avons appris à nous taire. Mais à l'étranger, tu seras constamment tenté de révéler ce que tu penses. La liberté monte à la tête ; tu te croiras en sécurité… Et puis, un beau jour, tu seras démasqué. Alors on te rappellera brusquement ici, sous quelque bon prétexte – pour te demander un avis, par exemple – et lorsque tu seras de retour… c'en sera fini de toi. Le milieu nouveau dans lequel tu vas vivre te donnera une fausse impression de sécurité. Ne t'y fie surtout pas. Dis-toi bien que tu seras

entouré de plus d'espions et de plus de mouchards encore qu'ici même. Si tu ne perds jamais cela de vue, tu arriveras à tirer ton épingle du jeu. Notre régime tout entier repose sur l'espionnage et la provocation. C'est un système que nos chefs pratiquent à l'étranger davantage encore, si possible, que chez nous. On ne cesse de l'améliorer et de le perfectionner. Nos maîtres savent que, tels des escargots pensants, nous cachons nos sentiments véritables au fond de notre coquille, et ils veulent à tout prix savoir ce qui se passe en nous.

« Ici, en Russie, sur cinq personnes qui travaillent dans un bureau quelconque, il y en a au moins une qui espionne les autres et travaille pour le compte des soi-disant "organismes de contrôle". Dans le pays où tu vas aller, ce n'est plus avec un espion sur cinq, mais avec un espion sur trois qu'il te faudra compter. Ces espions ne sont pas seulement des Russes ; de nombreux Américains émargent au budget soviétique, sans compter ceux qui nous aident gratuitement, par dévouement à la Cause. On te posera des questions pleines de naïveté, on te poussera à parler, à te plaindre. Des agents russes feront devant toi des réflexions sur des choses qu'ils auront lues dans les journaux ou entendues à la radio – et cela dans le seul but de te faire parler.

— Je me crois parfaitement renseigné là-dessus, mon cher ami, et je prendrai toutes les précautions voulues, sois tranquille. Je ne t'en remercie pas moins pour tes conseils.

— On te surveillera de tous les côtés, Victor Andreïevitch. Beaucoup de gens auront peur de toi, se demandant si tu n'es pas toi-même un espion – car c'est là le côté diabolique de notre système : on n'arrive jamais à savoir qui est un frère et qui est un traître. Si tu veux te tirer d'affaire, il ne te suffit pas de comprendre mes avertissements ; il faut que tu *sentes* vraiment que j'ai raison, que tu le sentes jusque dans la moelle de tes os…

Nous nous quittâmes… Plus tard, lorsqu'il m'arrivait de songer à cet ami, je revivais toujours cette étrange conversation que nous avions eue sur le banc d'un square. Je revoyais le soin avec lequel il avait rabattu la visière de sa casquette sur ses yeux et enfoncé sa tête dans ses épaules pour n'être pas reconnu. C'est un vrai miracle, selon moi, que cet honnête citoyen russe au grand cœur ait pu survivre aux *purges* ; miracle plus étonnant encore, il figure toujours parmi les puissants du régime et il réussit à garder le sourire comme si de rien n'était.

Irina vint seule m'accompagner à la gare de Kazan, le jour de mon départ. Je m'efforçai de la consoler et de lui remonter le moral, mais j'avais le cœur brisé car je savais quelque chose dont elle ne se doutait pas le moins du monde, je savais que nous ne nous reverrions jamais. Cette pensée me bouleversait, mais qu'aurais-je pu lui dire ? Mieux valait la laisser dans l'ignorance totale de mes intentions.

Ce fut donc sans la moindre joie que je partis pour l'Amérique. J'éprouvais au contraire une peine inexprimable qui m'agitait tout entier. Si je quittais mon pays, ce n'était d'ailleurs point ma faute à moi : c'était la faute d'un régime abominablement inhumain et corrompu. Le seul service que je pouvais rendre à mes infortunés compatriotes, c'était de m'évader de Russie pour révéler au monde la vérité qu'il ignorait.

Telle était la tâche qui m'incombait, en tant que Russe. Telle était la conclusion logique à laquelle ma vie tout entière m'avait conduit.

*
* *

J'occupais un compartiment pourvu de deux couchettes, en compagnie d'un homme aux cheveux gris, qui s'exprimait d'une voix douce ; il y avait de l'intelligence dans son visage et de

la bonté dans son regard. Petit à petit et prudemment, comme il est de règle chez les Soviets, nous fîmes connaissance. Nous parlâmes de la guerre, puis il me demanda aimablement où j'allais et je lui dis que je me rendais à Vladivostok. Je lui posai la même question, mais il me répondit de façon plus vague encore : « Au-delà de l'Oural… », fit-il seulement.

Au milieu de la nuit, on frappa à notre porte : c'était un élégant officier du N.K.V.D. Lorsqu'il entra dans notre compartiment, je me sentis envahi d'une inquiétude soudaine et mon cœur se mit à battre à grands coups. J'avais beau savoir que j'allais quitter l'U.R.S.S., j'avais encore du mal à le croire et j'étais extrêmement nerveux.

— Papiers, s'il vous plaît ! nous demanda poliment l'officier.

De la couchette supérieure où je me trouvais, je lui tendis mon passeport. Il l'examina attentivement, regarda ma photographie, puis il me dévisagea longuement et me rendit mon livret rouge avec un petit salut. À ma profonde surprise, mon compagnon exhiba à son tour un passeport identique au mien. Nous allions donc tous les deux à l'étranger et nous nous étions menti mutuellement, ce qui nous plongea l'un et l'autre dans une certaine confusion.

— Dis-moi, Victor Andreïevitch, me demanda-t-il dès que l'officier fut sorti, pourquoi faut-il donc que nous nous mentions de la sorte ? Pourquoi faut-il que nous nous méfiions l'un de l'autre ? Nous sommes Russes tous les deux, nous connaissons à peu près les mêmes gens et les mêmes choses et pourtant, nous nous effrayons réciproquement. Pour moi, la politique ne m'intéresse pas. On m'envoie en Mongolie pour y élever du bétail et pour y faire des achats de viande. Le but de mon voyage n'a rien de plus mystérieux que cela. Quel dommage que j'aie cru bon de te cacher la vérité !

— Et moi je vais en Amérique, répondis-je, où j'achèterai des produits métallurgiques pour notre pays au titre de la loi prêt-bail. Excuse-moi également de t'avoir menti. J'en suis honteux.

— Je n'ai pas à t'excuser, car nous sommes dans le même bateau. Ah ! cette éternelle méfiance, ces mystères enfantins !…

L'éleveur de bétail descendit dès que nous eûmes franchi l'Oural car il devait changer de train. Sa place fut bientôt prise par un homme de haute taille, vêtu d'un manteau de cuir et qui portait une serviette sous le bras. Il parlait fort, faisait des embarras et cherchait à se donner de l'importance : c'était évidemment un homme habitué à ce qu'on lui obéît instantanément. Il était flanqué d'un individu plus jeune que lui, en tenue militaire, mais sans aucun insigne de grade, qui avait un revolver à sa ceinture. Cet homme, qui portait les bagages du premier, se mit en devoir d'installer confortablement son supérieur. C'était là, d'ailleurs, un spectacle banal : un haut fonctionnaire du Gouvernement, sans doute, et son domestique attitré.

Je ne tardai pas à reconnaître mon nouveau compagnon de voyage : c'était le camarade Borodine, ancien président du Comité Exécutif de la région de Stalingrad. Il ôta son pardessus et je vis qu'il portait les insignes de membre du Soviet Suprême et de l'Ordre de Lénine. Il avait un gros ventre et ses tout petits yeux, perdus dans un visage plat et sans expression, vous regardaient à la dérobée. Les ongles de ses grosses mains charnues étaient extrêmement soignés. Sans se cacher, il sortit un browning de sa poche et le plaça sous son oreiller, comme le signe même de sa puissance et de son importance. Après quoi, il consentit à dévisager son compagnon de route.

— Ne t'ai-je pas déjà rencontré ? me demanda-t-il.

— Mais si, camarade Borodine, au *Sovnarkom*. J'ai assisté à de nombreuses réunions en même temps que toi. Je m'appelle Kravchenko, Victor Andreïevitch Kravchenko.

— Parfait, parfait ! Et où vas-tu donc ?

— En Amérique. À Washington.

— Pas possible ! Rudement intéressant ! Ce sont des bougres terriblement malins et costauds, ces Américains ! Ce qu'il faut, c'est que nous arrivions à les connaître à fond. Heureusement, leur industrie nous aide.

Borodine allait en mission officielle dans le Territoire d'Altaï. Il était d'abord parti en avion, mais il avait dû abandonner son appareil, dont le moteur s'était mis à « tousser et à cracher », et il continuait sa route, par chemin de fer, ce qui était trop lent à son gré. Heureusement, me dit-il, il avait emporté des quantités de victuailles auxquelles il comptait bien ajouter celles qu'il pourrait cueillir au wagon-restaurant. Nous allions sûrement faire un excellent voyage, m'affirma-t-il, puis il me demanda si je jouais aux cartes et si j'avais envie de boire quelque chose.

Son ordonnance, que Borodine traitait comme un véritable esclave, ouvrit alors un sac rempli de toutes sortes de bonnes choses dont il tira les éléments d'un repas somptueux. Mon compagnon m'ayant invité à partager son festin, j'acceptai, à condition de fournir mon écot avec mes propres rations. En outre, le chef du wagon-restaurant, vivement impressionné par l'importance que se donnait Borodine, avait préparé d'autres festins pour nous et quelques autres voyageurs de marque dont un général et un amiral – festins qu'il nous servait aux heures où son wagon était fermé aux mortels ordinaires.

Entre les repas, nous nous réunissions dans nos compartiments respectifs pour jouer aux cartes et parler à bâtons rompus de la guerre, du paysage, des mérites comparés de tels ou de tels vins du Caucase et autres sujets analogues. Chaque fois que nous nous mettions à table, Borodine ne manquait pas de porter un toast solennel à notre Chef et Maître bien-aimé.

Notre voyage ne fut gâté que par le spectacle des enfants abandonnés et à demi nus qu'on voyait dans les gares. Pendant l'un des arrêts, Borodine jeta par la fenêtre des os de poulet sur lesquels il ne restait pour ainsi dire plus rien à ronger. Aussitôt, des enfants affamés se ruèrent sur ces trésors et se les disputèrent avec acharnement. Borodine prit alors un air grave, cligna ses petits yeux et murmura quelque chose sur les misères de la guerre. Ce « prolétaire » ventru se sentait visiblement gêné. Il ordonna à son domestique de donner du pain aux malheureux gosses ; puis il baissa le rideau de la fenêtre et acheva son poulet froid.

Nous apprîmes que notre train transportait des hôtes étrangers d'importance, en l'espèce une délégation des *trade-unions* britanniques, présidée par Walter Citrine. Ses membres voyageaient dans un wagon spécial, accompagnés de plusieurs interprètes et fonctionnaires soviétiques. Ils disposaient d'une cuisine particulière et n'avaient aucun contact avec les réalités soviétiques. Pourtant, on ne pouvait les empêcher de voir dans les gares les *bezprizorni* affamés et les populations misérablement vêtues, qui mouraient de faim, elles aussi. J'espérais que ce tragique spectacle donnerait à sir Walter et à ses compatriotes quelque idée des affreuses conditions d'existence de notre malheureux peuple.

Nous croisions sans cesse des trains entiers, chargés d'armes et de matériel de guerre, qui roulaient en direction de l'ouest, vers le front. « Prêt-bail » ! s'écriait Borodine à chacune de ces rencontres. Et le général ajoutait : « Admirable invention américaine ! » Plus nous nous rapprochions de Vladivostok et plus le flot de ces envois américains grossissait.

Suivi de son ordonnance chancelant sous le poids de ses bagages, le camarade Borodine descendit du train et j'entendis le chef du wagon-restaurant pousser un soupir de soulagement. La place laissée libre par Borodine dans mon compartiment fut prise par un autre échantillon de la nouvelle « noblesse » soviétique, aussi bien nourri et aussi prétentieux que son prédécesseur, mais un peu moins arrogant. J'appris qu'il était le chef du

Département Régional des Beaux-Arts et qu'il se rendait en « mission culturelle » à Ulan-Ude, dans la République de Mongolie.

Je restai nerveux pendant tout le voyage. Chaque fois que l'on venait contrôler mes papiers – ce qui arrivait souvent – j'étais pris d'une inquiétude irraisonnée et mon cœur se mettait à battre violemment. J'avais beaucoup de peine à trouver le sommeil et lorsque je m'assoupissais enfin, je rêvais que des brutes du N.K.V.D. me mettaient la main au collet et me faisaient descendre du train. Une fois, dans un de mes cauchemars, j'entendis quelqu'un qui me chuchotait à l'oreille : « Ah ! tu croyais que nous ne le savions pas, hein ? Tu te figurais que nous allions te laisser filer ! » Au moment où je venais de reconnaître Gershgorn, je me réveillai en sursaut, baigné d'une sueur froide.

À Vladivostok, je descendis à l'hôtel Intourist. Un orchestre jouait sans arrêt des airs de danse vulgaires ; le vin et la bière coulaient à flots et des femmes attachées au N.K.V.D. se livraient activement à leur vilain métier. Je me rendis au marché de la ville libre où l'on vendait, à des prix de marché noir, de la nourriture et des vêtements en quantité beaucoup plus grande qu'il ne m'avait jamais été donné de le voir en U.R.S.S. Une bonne partie de ces marchandises venait certainement d'Amérique et avait été volée dans les stocks du prêt-bail ou apportée par des marins russes. Je vis là une simple paire de souliers de femme dont on demandait 3 000 roubles. Le kilo de lard fumé se vendait 1 200 roubles et l'on vous offrait de petites boîtes de conserve américaines aux étiquettes chatoyantes à partir de deux cents roubles.

Vladivostok était très animé. On se heurtait partout à des marins en civil ou en tenue et les docks étaient encombrés de montagnes de produits et d'équipements américains. La ville était en pleine activité de guerre.

Un matin, on m'emmena en automobile, avec d'autres voyageurs qui allaient traverser le Pacifique, jusqu'à la douane du port où l'on nous fit entrer un par un, avec nos bagages, dans une sorte de bureau fermé. Trois Tchékistes, dont un en civil et les deux autres en uniforme, explorèrent méthodiquement chacune de nos valises et chacun de nos colis, retournant les poches de nos vêtements, palpant leurs doublures et allant même jusqu'à fouiller notre linge de corps. Après quoi, ils me fouillèrent moi-même, et tout aussi minutieusement. Ils vidèrent toutes mes poches et palpèrent de leurs doigts exercés la doublure et les revers de mon veston, centimètre par centimètre. Le contenu de mon portefeuille fut également vérifié et l'un des Tchékistes en uniforme prit copie des noms et des numéros de téléphone inscrits sur mon calepin.

Une enveloppe renfermant des photos de divers membres de ma famille éveilla, je ne sais pourquoi, la curiosité des sbires qui me firent préciser l'identité de chacune des personnes qui figuraient sur ces instantanés :

— Et qui est cet officier ? me demanda le fonctionnaire en civil, en me désignant du doigt l'une d'elles.

— Mon frère Constantin.

— Où est-il ?

— Il a été tué sur le front du Caucase.

— Pourquoi emportes-tu tant de photos avec toi ?

— Ce sont des membres de ma famille. Je vais être longtemps séparé d'eux et j'ai peur de me sentir très seul, tu comprends ?

— Mais tu reviendras bien un jour en Union Soviétique ?

Mon cœur battait à tout rompre et je dus avaler ma salive avant de pouvoir répondre. Apparemment, cependant, la question qu'on me posait là ne tirait pas à conséquence,

puisqu'on me laissa passer. Peu après, j'embarquais sur le *Komiles,* un cargo qui transportait du bois à destination de Vancouver. Nous étions environ une vingtaine de passagers, hommes et femmes, tous envoyés aux États-Unis pour y occuper des emplois officiels.

Installé dans une cabine minuscule mais confortable, voisin de celles des officiers du bord, je me plongeai dans mes pensées. Du pont, je regardai disparaître le sol russe. Je savais que je contemplais pour la dernière fois mon infortuné pays, où des millions de malheureux gémissaient sous le joug d'un régime de despotisme et de cruauté à peu près sans précédent dans l'Histoire. Aux humiliations de l'esclavage total s'ajoutaient maintenant les horreurs de la guerre. En aucun autre pays du globe on ne pouvait voir réunis autant de souffrances et un tel despotisme politique, autant de misère aussi, tout cela cyniquement camouflé sous les mensonges des slogans « avancés ».

Je ne restai pas longtemps sur le pont. J'étais assailli de pensées lugubres et brisé par l'émotion. Du fond de mon cœur, j'adressai un douloureux adieu à ma famille, à mes amis, à mon passé ; puis, accablé de tristesse, je regagnai ma cabine pour être seul avec moi-même.

La décision que j'avais prise de quitter ma patrie pour aller dans un pays libre où je pourrais enfin révéler l'affreuse vérité sur les privations et l'esclavage politique qui lui étaient imposés et où il me serait possible de lutter pour la libération de mes compatriotes – cette décision avait mûri si lentement dans les profondeurs de mon être que je ne savais pas exactement moi-même à quel moment elle avait définitivement pris corps. Il est certain, toutefois, que je portais ce dessein en moi depuis des années. Et pourtant, maintenant que le grand jour était venu, j'étais en proie à la plus vive douleur. Je me rendais compte qu'il s'agissait d'une séparation définitive, irrévocable, et j'avais l'impression d'assister à mon propre enterrement. J'avais un si grand amour de mon pays et de son peuple que mon émotion était véritablement atroce.

Je revivais des scènes de mon enfance, de ma jeunesse, de mon âge mûr, et les moments de bonheur que j'avais connus n'étaient pas moins douloureux pour moi, en cette heure de séparation totale, que le souvenir de mes souffrances et des humiliations que j'avais subies. Je pensais à ce que j'avais vu de la première famine, de la collectivisation des terres, de la seconde famine – voulue, celle-là, par les autorités – je pensais à la faim, au froid, à mes nuits de torture à Nikopol. Je pensais aux camps de concentration répandus sur toute la surface de mon pays et aux douzaines – que dis-je ? – aux centaines d'excellents amis, amis à moi, qui languissaient dans des prisons ou dans des camps de travail forcé.

Où donc était ma mère, si douce et si courageuse ? Où donc était mon père, cet homme incorruptible, si ferme et toujours si fidèle à son idéal de liberté ? Sortiraient-ils vivants des mains des Allemands qui occupaient leur ville ? Souffriraient-ils des conséquences de ma décision ? Reprocherait-on à Irina d'avoir connu mon projet, la maltraiterait-on pour cela ? Me pardonnerait-elle de lui avoir tout laissé ignorer de mes intentions ? Et que penserait de ma fuite mon frère Eugène, lui qui ne s'était jamais mêlé de politique ?

Mes amis, et vous tous que j'aime, les vivants comme les morts, me disais-je, comprendrez-vous pourquoi j'ai été contraint de vous abandonner ? Comprendrez-vous que, si je vous quitte, c'est pour mieux me rapprocher de vous, pour parler *de vous* et *pour vous* à un monde que la propagande égare et que ses illusions aveuglent ?

*
* *

Comme nous naviguions sous pavillon soviétique, j'étais toujours considéré comme étant sur le sol de l'U.R.S.S. Mes absurdes angoisses m'étreignaient encore parfois et venaient

troubler mes nuits. Un radiogramme venu de Moscou, un mot imprudent prononcé devant l'un des espions qui se trouvaient certainement parmi nous sur ce modeste cargo – il n'en faudrait pas davantage pour anéantir mon fiévreux espoir et faire échouer mes plans.

Au large des côtes du Japon, nous rencontrâmes, non sans une certaine inquiétude, deux destroyers japonais qui se mirent à nous suivre et, le lendemain, un avion de guerre japonais nous survola longuement. Quelques jours plus tard, nous aperçûmes une terre à l'horizon et l'on nous dit qu'il s'agissait d'une île sur laquelle nous pourrions peut-être apercevoir au passage quelques Américains. L'idée que nous allions voir pour la première fois un territoire occupé par les Américains éveilla un vif intérêt chez les passagers et même parmi les membres de l'équipage. Nous nous rapprochions de la terre et je vis un drapeau américain qui flottait au-dessus d'un groupe de constructions neuves.

Un canot automobile nous accosta. Deux officiers de marine américains montèrent à notre bord dans la cabine du commandant. Trois marins étaient demeurés dans le canot et nous nous penchâmes tous sur la lisse pour voir de plus près ces « ennemis de classe », ces capitalistes aux méchants procédés contre lesquels on nous avait si copieusement mis en garde.

Ces grands garçons aux visages hâlés et souriants ne répondaient guère à l'image que nous nous étions faite de nos dangereux adversaires capitalistes. Comme il y avait plusieurs jeunes femmes chargées de nous servir d'interprètes, la conversation s'engagea immédiatement avec eux.

Ces jeunes Américains qui – heureusement ! – ne se doutaient pas du vilain rôle que leur faisaient jouer les Soviets, ne nous posèrent pas une seule question ayant un rapport quelconque avec la politique. Ils ne s'intéressaient qu'aux jeunes filles russes – et pour des raisons qui n'avaient assurément rien de politique. Quelqu'un du bord qui avait un phonographe dans sa cabine joua des disques russes au bénéfice des trois marins du canot ; l'un d'eux nous demanda alors de lui chanter *Otchi Tchorniye* [1], mais il n'y avait malheureusement aucun chanteur parmi nous.

Une fois le canot parti, nous échangeâmes nos premières impressions sur les Américains. Chacun fit preuve d'un véritable lyrisme dans l'expression de ses sentiments : leurs visages ouverts, leur gentillesse et leur gaieté avaient conquis tous les cœurs. C'est alors qu'un Communiste fanatique (on en trouve toujours au moins un dans un groupe de citoyens soviétiques) se crut obligé de doucher notre enthousiasme :

— Un peu moins d'admiration, camarades, fit-il d'un ton autoritaire. N'oubliez pas, je vous prie, que ces « gentils », que ces « charmants » garçons sont les enfants et les valets d'un monde capitaliste qui est notre ennemi.

Son observation nous rappela à la réalité et plusieurs d'entre nous se sentirent tout honteux d'avoir si promptement cédé à un sentiment de sympathie contre lequel on nous avait tant de fois mis en garde.

Le dix-neuvième jour de notre traversée nous amena en vue du Canada. Un inspecteur canadien monta à bord de notre cargo et nous salua dans un russe douteux, mais avec un sourire extrêmement cordial. Nous ne tardâmes pas à entrer dans le port de Vancouver et, en moins de vingt minutes – tout se passait en silence et dans l'ordre le plus parfait –, nous étions à quai. Les Canadiens, deux civils et un officier de marine, montèrent aussitôt à bord. Nous nous mîmes en rang et présentâmes nos passeports qui furent visés de la façon la plus courtoise et qu'on nous rendit immédiatement. Personne ne visita nos valises, personne ne retourna nos poches et l'on ne palpa pas davantage les doublures de nos vêtements pour y découvrir des documents cachés ! Chose plus incroyable encore, on ne nous posa pas la

moindre question. Les Américains ne paraissaient éprouver aucune méfiance à notre égard, contrairement à ce qu'on nous avait dit et nous ne vîmes rien qui pût justifier de notre part cette « vigilance » qu'on nous avait tellement recommandé d'observer.

Moins d'une heure après notre arrivée à quai, on nous permettait de descendre à terre ! Les Communistes les plus convaincus d'entre nous, y compris le camarade qui nous avait reproché notre admiration pour les marins américains, en étaient eux-mêmes stupéfaits et presque déçus, comme des gens qui se promèneraient encombrés d'un parapluie et d'un imperméable par une belle journée ensoleillée. Où était donc cette « hostilité de classe » des capitalistes ? Pourquoi l'amicale curiosité de ces étrangers se montrait-elle si peu inquiète ? Étaient-ils donc si naïfs ou méprisaient-ils à ce point les révolutionnaires contagieux que nous étions ? Il nous semblait irréel, incroyable et presque indécent que l'on pût nous laisser pénétrer si facilement sur le territoire canadien, surtout en temps de guerre.

Le consul soviétique de San Francisco, un certain Lomakine, nous réunit dans le salon du navire et nous fit avec un air ennuyé et sans conviction un petit cours sur les dangers qui nous attendaient dans la jungle capitaliste. Le pauvre diable accomplissait tout bonnement son devoir. Après quoi, nous fûmes livrés à nous-mêmes. Il n'y avait que deux gardes au bout de la passerelle, un Russe et un Canadien.

Je m'arrêtai quelques secondes avant de me lancer dans Vancouver. L'instant était lourd de signification pour moi et je m'en rendais parfaitement compte. À trente-huit ans, je me trouvais pour la première fois hors des frontières de ma Russie natale ; pour la première fois aussi depuis que j'avais atteint l'âge d'homme, j'avais l'impression d'être enfin hors de la portée de Staline et de sa police secrète.

Note 1 : *Les yeux noirs,* chanson populaire russe *(N.d.T.)*.

LES SUJETS DE STALINE À L'ÉTRANGER

VANCOUVER ! La tête me tournait. Mon esprit battait la campagne. J'étais libre ! Qui donc a dit qu'il faut avoir connu l'esclavage pour apprécier la liberté ? En me promenant dans les rues de Vancouver avec quelques-uns de mes compagnons de voyage, j'avais l'impression de n'avoir jamais rencontré autant de gens heureux que j'en voyais autour de moi.

Les vitrines des magasins nous plongeaient dans la stupéfaction. Quelle abondance prodigieuse de vêtements, de nourriture et d'objets de toutes sortes ! Nous étions comme des enfants que l'on conduit au cirque et qui s'extasient devant des merveilles sur lesquelles les grandes personnes sont blasées depuis longtemps. Je ne cessais de me répéter en moi-même : *on dirait que le rêve socialiste de l'abondance et de la richesse mises à la portée de tous est devenu ici une réalité. Voilà donc la récompense que l'on nous a promise pour plus tard, quand nous en aurions fini avec nos plans quinquennaux successifs !* Je dois avouer qu'il y avait aussi un peu d'amertume dans mes pensées, tellement ces gens, qui étaient nos alliés, semblaient ignorer les horreurs et les sacrifices de toutes sortes que la guerre avait imposés à mon malheureux pays.

Nous entrâmes dans des magasins pour faire « nos premiers achats capitalistes ». Pouvions-nous réellement acheter autant de pain, autant de chemises, autant de chocolat que nous en avions envie ? Cela tenait du miracle. Quant aux prix, ils nous semblaient d'un bon marché ridicule.

Les jeunes filles qui nous accompagnaient béaient d'admiration devant une robe exposée dans une vitrine. À Moscou ou à Vladivostok, si elles avaient pu trouver en pleine guerre un aussi beau vêtement, elles l'eussent volontiers payé deux ou trois mille roubles, somme qui représentait pour elles huit ou dix mois de leur salaire ou encore leurs économies de plusieurs années. Or, à Vancouver, ce chef-d'œuvre était marqué 14 dollars 98 !

Nous décidâmes d'entrer dans un magasin de chaussures. On nous y accueillit avec des sourires et on nous fit gentiment asseoir sur des sièges confortables. « Ce salopard a vu que nous étions étrangers et il veut nous en mettre plein la vue », grogna l'un des nôtres qui était mauvais coucheur. Mais il ne réussit pas à nous convaincre, car nous constatâmes bientôt que les Canadiens étaient traités avec autant de politesse que nous. Le vendeur, aussi bien vêtu que l'était « l'infâme capitaliste » dans nos films soviétiques de propagande, nous présenta des quantités de paires de souliers de formes et de couleurs différentes ; nous avions l'impression de nous trouver dans un véritable musée de la chaussure ! Il parut étonné de notre surprise et de la joie que manifestaient nos compagnes. Quant à moi, l'intérêt que je porte aux questions sociales me fit lui demander s'il était le propriétaire du magasin. Il se mit à rire et me répondit qu'il n'était qu'un simple vendeur.

— Me trouveriez-vous indiscret si je vous demandais ce que vous gagnez par mois, lui dis-je.

— Pas du tout, me répondit-il. Évidemment, cela dépend des ventes que je fais, mais en moyenne, je gagne environ cent cinquante dollars.

— Cent cinquante dollars ! s'écria en russe notre compagnon le misanthrope. – Comme chacun de nous, il calculait mentalement le nombre de paires de chaussures qu'on pourrait acheter avec cette somme. – Avec son gain mensuel, le cochon pourrait donc s'offrir *trente paires* de ces chaussures-là !

Nous visitâmes ensuite un magasin où l'on vendait des chemises, des cravates, des mouchoirs, des pull-overs, des imperméables – le tout à profusion et à des prix très modérés. Nous n'arrivions pas à comprendre comment ce magasin n'était pas pris d'assaut par des acheteurs affolés et vidé en un clin d'œil de tout son contenu.

Non seulement ces invraisemblables capitalistes vous vendaient tout ce que vous aviez envie d'acheter, mais encore ils vous enveloppaient votre achat et vous remerciaient ! Chargés de nos emplettes, nous entrâmes dans un restaurant. Autant que nous pouvions nous en rendre compte, on ne nous filait pas. À moins que nous ne nous dénoncions les uns les autres, personne ne saurait jamais où nous étions allés et ce que nous avions fait ou dit. La nourriture que l'on nous servit renforça encore cette impression d'abondance que nous avions déjà.

Intrigué par ce groupe de Russes qui parlaient avec animation, un homme d'un certain âge, impeccablement vêtu et fumant un long cigare, s'approcha de notre table et se présenta. C'était le propriétaire du restaurant.

— Vous êtes en train de donner aux Allemands une fameuse râclée, nous déclara-t-il en nous serrant la main à tous. C'est la Russie qui est en train de gagner la guerre et vos alliés devraient vous en être rudement reconnaissants.

— Oui, répondit l'un de nous, il faut avant tout détruire la dictature hitlérienne.

— Et comment ! appuya le patron. J'admire les Russes de tout mon cœur, ajouta-t-il, cependant je ne suis pas communiste, car votre M. Staline, après tout, n'est qu'un dictateur, lui aussi.

Ce commentaire jeta un froid parmi nous et le misanthrope me regarda longuement, d'un air entendu :

— Nous y voilà, dit-il en russe. Cet homme, qui se dit notre ami est un fasciste ; au fond, il déteste notre pays.

Je faillis lui expliquer la pensée de notre interlocuteur, mais je me retins à temps. J'étais encore parmi des citoyens soviétiques et ma liberté, par conséquent, ne m'appartenait pas encore entièrement.

Revenus à bord, nous échangeâmes nos impressions et comparâmes nos acquisitions. Tard dans la nuit, nous parlâmes des merveilles de ce monde riche, de ce monde où l'on pouvait se permettre d'exprimer son opinion à haute voix et où l'on se sentait si éloigné des réalités de la guerre, ce qui ne nous empêcha pas de déclarer (on ne saurait être trop prudent) que nous n'étions pas dupes de ces apparences trompeuses qui cachaient des horreurs, notamment cette décadence et ces convulsions inévitables stigmatisées et annoncées par Staline.

Quelques jours plus tard, nous prîmes le train. Pendant le trajet, j'allai d'un wagon à l'autre afin d'observer les voyageurs. Même dans les voitures prolétariennes, ils me donnèrent l'impression d'être convenablement habillés. Je vis là des hommes et des femmes qui, selon toute apparence, n'étaient que des fermiers, des employés ou des ouvriers ; ils n'en portaient pas moins des chaussures solides et des vêtements de bonne coupe.

J'avais peine à croire à tant de richesse ; j'en étais même un peu choqué.

Le lendemain, deux Américains, dont un en uniforme, pénétrèrent dans notre compartiment. Le premier nous demanda nos passeports, les examina superficiellement, sans manifester l'ombre d'un soupçon à notre égard, et nous les rendit en souriant. Ayant appris que son compagnon était un inspecteur des douanes, nous descendîmes nos valises et les ouvrîmes toutes grandes. Le douanier, pour la forme, jeta un vague coup d'œil sur une ou deux d'entre elles et nous dit : « C'est parfait… vous pouvez les refermer. »

Confondus par l'absurde inefficacité d'un pareil contrôle, nous nous demandions ce que pouvait bien cacher tant de bienveillance. La liberté personnelle est une fort bonne chose, mais une aussi imprudente négligence n'était-elle pas une preuve d'anarchie et de désordre ?

Les deux hommes s'attardèrent un moment auprès de nous, ravis de se trouver avec des Russes, puis ils nous souhaitèrent bonne chance et s'éloignèrent en souriant. Tout cela me surprit d'autant plus que je m'étais imaginé que nous ne pourrions entrer aux États-Unis sans nous soumettre à des formalités compliquées, à des contrôles sévères et même à des interrogatoires pratiqués à huis clos.

Notre train s'arrêta quelques heures à Buffalo et nous en profitâmes pour visiter la ville. Le nom de Buffalo ne m'était pas inconnu, car je l'avais souvent vu inscrit sur des machines dans des usines russes, mais je fus frappé par la hauteur des constructions et par la propreté des rues qui se croisaient à l'équerre. Nous fûmes interpellés par de nombreux Américains désireux de s'entretenir avec nous ; à notre profonde stupéfaction, aucun d'eux ne nous parla de politique ou d'économie politique.

Le voyage jusqu'à Washington présenta pour moi un très vif intérêt. Je ne cessais de contempler ces nouveaux paysages et ces villes nouvelles aux larges rues bien asphaltées que j'apercevais à travers les vitres de mon compartiment, ainsi que les Américains qui travaillaient leurs champs et qui étaient visiblement si différents de nos paysans russes. J'étais séduit par la gentillesse et la simplicité de tous les Américains qui m'entouraient, hommes et femmes. Ces gens-là n'hésitaient pas à lier conversation entre eux ; ils se posaient mutuellement des questions et ils y répondaient avec la franchise et la naïveté de grands enfants. Après lecture des romans de Dreiser et de Steinbeck, je m'attendais à trouver en Amérique une misère et une rancœur affreuses ; or, jusqu'à présent, je n'en voyais aucune trace. Je devais apprendre par la suite que l'Amérique, elle aussi, a sa part de laideurs et d'injustices. Mais un Russe tout frais émoulu de sa patrie « socialiste » était mal préparé pour partager la révolte d'un Steinbeck ; les Joads de l'écrivain américain n'étaient d'ailleurs pas, à tout prendre, plus malheureux que la grande majorité de nos paysans russes.

J'arrivai dans la capitale des États-Unis le 19 août 1943. Un représentant de la Commission d'Achats Soviétique m'attendait à la gare. On avait retenu pour moi dans une famille américaine une chambre propre, ensoleillée, confortable, avec salle de bains particulière. Mes hôtes paraissaient enchantés de recevoir un étranger sous leur toit, et surtout que cet étranger fût « un de ces merveilleux Russes ». Ils ne me demandèrent même pas mes « papiers » ; apparemment, ils n'étaient nullement obligés de déclarer ma présence à un Comité quelconque. Un pareil laisser-aller me surprit, moi qui étais habitué de longue date à la stricte observance d'un arsenal de règlements variés. Peu à peu, nous arrivâmes, mes excellents hôtes et moi, à nous fabriquer un idiome à notre usage ; ce « langage » était fait de signes et de mots incertains, mais il suffisait pour les rapports sommaires que nous entretenions. Sur la foi de ce qu'on leur avait dit, mes hôtes voyaient en moi un spécialiste des questions militaires et des questions de politique étrangère et ils semblaient m'attribuer personnellement tous les succès militaires remportés par les Soviets.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis aux bureaux de la Commission d'Achats. L'aspect – je dirai même l'*odeur* – de notre quartier général, installé dans la 16e Avenue, étaient remarquablement « soviétiques ». L'endroit donnait l'impression d'être hermétiquement fermé à l'esprit américain. Certes, on y rencontrait un assez grand nombre d'Américains qui occupaient des emplois subalternes – dactylos, sténographes, garçons de bureaux et garçons de courses – mais l'atmosphère de ces bureaux était authentiquement

soviétique. On y sentait quelque chose de furtif et d'inquiet ; on y respirait un air de conspiration qui nous appartenait en propre.

Le camarade Serov était un beau garçon d'aspect assez imposant ; il était grand, brun, solidement bâti et portait avec aisance ses nouveaux vêtements américains. Il me reçut plutôt froidement, ayant l'air de se méfier un peu de moi comme il convient à un bureaucrate « vigilant ». Je lui remis le bulletin qui prouvait ma qualité de membre du Parti.

— Quel numéro ? me demanda-t-il sèchement.

Je lui répondis sans hésiter : nº 2 486 475. (Oublier le numéro de sa carte du Parti, pour un Communiste, serait un véritable sacrilège et l'on y verrait aussitôt un symptôme révélateur de l'affaiblissement de sa foi.) Serov me posa plusieurs autres questions ; quand mes réponses l'eurent enfin convaincu que j'étais bien le vrai Kravchenko qu'il attendait, il se permit de sourire, de me demander des nouvelles de mon voyage et d'échanger avec moi quelques propos sur ce qui se passait à Moscou. Pendant tout le temps que dura notre entretien, néanmoins, il ne cessa de me fixer de son regard perçant.

En sa qualité de plénipotentiaire en titre du Comité Central du Parti, Serov était le chef des représentants communistes aux États-Unis. Il n'avait pas de contacts directs avec les Américains et prenait peu de part aux négociations américano-soviétiques. Officiellement, il n'était qu'un membre de la Commission comme les autres, mais en réalité, il était le premier des agents soviétiques aux États-Unis. Du plus modeste employé au plus haut placé des représentants militaires, économiques ou autres, qu'entretenaient les Soviets en Amérique, pour tous, ce qu'il disait avait force de loi. Par la bouche de Serov, c'était la voix même du Parti qui se faisait entendre – ce Parti qui est le gouvernement véritable de l'U.R.S.S. –, tandis que notre ambassadeur ne parlait qu'au nom du Commissariat aux Affaires Étrangères. Pour les sujets soviétiques résidant en Amérique, il était comme le Staline des États-Unis.

Il m'infligea l'insupportable sermon rituel sur les dangers auxquels j'étais exposé, les devoirs qui m'incombaient et l'énorme confiance que le Parti m'avait faite. Je ne sais pourquoi, ces rabâchages éculés m'agacèrent un peu moins qu'à l'ordinaire. Je pouvais maintenant me permettre de m'amuser intérieurement, car je savais que je ne tarderais pas à secouer le joug totalitaire ; c'est sans doute pourquoi ces recommandations derrière lesquelles on sentait percer des menaces, me laissaient à peu près indifférent. J'eus même l'audace de refuser, sous prétexte que j'étais trop fatigué, de faire le soir même aux membres de la Commission, un exposé sur la situation en Russie. Qu'aurais-je bien pu leur dire, d'ailleurs, sinon leur répéter les mensonges officiels ?

Le camarade Serov m'informa que j'aurais pour chef immédiat Alexandre Rastarchuk. Ce dernier était à la tête de la Section des Métaux qui comptait une dizaine de spécialistes de la métallurgie. On allait expédier à l'Union Soviétique, au titre de l'accord prêt-bail, des dizaines de millions de dollars de produits métallurgiques et ma tâche consisterait à contrôler ces produits pour m'assurer qu'ils répondaient bien à nos besoins. J'aurais en outre à établir des spécifications concernant d'innombrables articles, ainsi qu'à me prononcer sur l'adoption ou le rejet de produits qui représentaient une valeur énorme. Je serais tenu rigoureusement responsable de tout ce qui me passerait entre les mains.

*
* *

Notre Commission était, à tous égards, comme une sorte de fragment de pur totalitarisme que l'on aurait arraché aux rives de la rivière de Moscou pour le transporter intact sur les bords du Potomac.

À Washington, c'est-à-dire au cœur même de la plus puissante démocratie du monde, nous étions des centaines d'hommes et de femmes qui vivions l'existence rigoureusement surveillée qui est celle de tous les citoyens dans la plus grande dictature du monde. Nous avions beau vivre et travailler au sein d'un peuple libre, nous n'en demeurions pas moins les sujets terrorisés d'une police d'État. Le droit de parler, de lire ou de penser librement, le droit de n'avoir point peur de nos voisins américains – tous ces droits nous étaient refusés et nous ne pouvions les exercer que dans le plus grand secret et au risque des pires sanctions.

Nos pensées, nos lectures, nos relations continuaient à nous être imposées ; on les surveillait avec autant de rigueur que si nous avions continué de vivre en Union Soviétique. Chacune de nos paroles, chacun de nos actes étaient savamment espionnés. Il y avait à la Commission un Comité du Parti, une cellule du Parti et une Section Spéciale – en un mot tout l'appareil destiné à nous brimer politiquement sous la surveillance du N.K.V.D. Somme toute, les choses se passaient exactement comme chez nous. On retrouvait même, en Amérique, les coffres-forts mystérieux, bourrés de renseignements, vrais ou faux, sur chacun de nous. Or, ce qui nous avait semblé naturel et inévitable en U.R.S.S. nous paraissait souvent grotesque et hideux sous le ciel de l'Amérique.

Les conférences où l'on ne traitait que d'affaires et de questions techniques étaient habituellement présidées par le général Belayev, et plus tard par son successeur, le général Rudenko. Aux réunions du bureau du Parti de la Commission où étaient prises toutes les décisions de réelle importance, la présidence revenait au camarade Serov. Il arrivait parfois qu'une conférence qui ne groupait que des Communistes fût présidée d'abord par le général, mais dès qu'on avait fini de parler affaires, l'officier cédait son fauteuil au camarade Serov. On fermait alors les portes à clef pour que la réunion du Parti pût se dérouler en toute sécurité.

De même, dans chacune des divisions de notre Commission, l'autorité s'exerçait sur deux plans distincts. Le camarade Rastarchuk présidait les conférences techniques de notre Division des Métaux, mais lorsqu'on discutait des affaires du Parti, c'était le camarade Markov, secrétaire de la cellule, qui prenait sa place et Rastarchuk rentrait dans le rang, parmi les autres camarades. On ne peut comprendre ce qu'est le totalitarisme moderne, si l'on n'a pas compris d'abord en quoi consiste la dictature d'un parti unique qui tire les ficelles dans la coulisse, derrière un Gouvernement de façade.

Mes appointements fixes étaient d'environ trois cents dollars par mois, mais je voyageais beaucoup et mes frais de déplacement étaient largement comptés ; en outre, je disposais de crédits supplémentaires lorsque j'étais obligé de traiter les gens pour affaires, de sorte que mon salaire dépassait largement son montant théorique.

Le chapitre sur lequel on nous imposait les plus sévères restrictions était celui de nos relations avec les Américains. Les gens parmi lesquels je vivais maintenant me plaisaient infiniment. Ils m'apparaissaient totalement différents des Russes et des Européens, et me donnaient l'impression d'être, non seulement d'une autre race, mais encore d'une autre espèce que la nôtre. Malheureusement, il nous était formellement interdit de nous lier d'amitié avec eux, à moins que ce ne fût pour des raisons d'affaires nettement déterminées. Dès que nous entrions en relation avec un Américain, nous étions tenus de faire un rapport détaillé sur son compte. Il ne suffisait pas d'indiquer son identité ; il nous fallait encore donner notre impression sur ses opinions politiques et les sentiments qu'il nourrissait à l'égard des Soviets. Il appartenait alors à nos grands chefs de nous dire si nous devions ou non continuer à voir l'Américain, si notre contact avec lui était « désirable » ou non.

Inévitablement, j'avais fait la connaissance de plusieurs douzaines de personnes, à qui j'avais fréquemment affaire dans les agences qui s'occupaient des vastes opérations de prêt-bail et dans les services de notre Commission elle-même. Leur cordialité, leur empressement à me montrer tout ce que je désirais voir, la franchise de leurs propos me plongeaient dans un embarras continuel. Pour un fonctionnaire soviétique qui a toujours vécu dans l'intrigue et qui a passé son temps à trembler d'inquiétude, la naïveté et la confiance de ces Américains avaient quelque chose d'enfantin.

Les risques que l'on courait à fréquenter des Américains s'aggravaient encore lorsque ces Américains se trouvaient être russes d'origine. On craignait toujours, dans ce cas, qu'ils fussent les suppôts de quelque faction anti-soviétique. Or, la tentation était plus grande pour nous d'entrer en rapport avec d'anciens Russes, quand ce n'eût été qu'à cause de notre communauté de langage.

La vague d'enthousiasme pro-russe qui déferlait sur les États-Unis à la suite des succès de l'Armée Rouge faisait courir de perpétuels dangers aux citoyens russes qui y résidaient, car les Américains avaient à cœur de leur témoigner leurs bons sentiments et leur admiration. Ils voulaient à toute force nous recevoir chez eux et dans leurs clubs et nous invitaient constamment à entrer dans un bar avec eux pour fêter nos victoires. Il n'était pas toujours facile de se soustraire à ces démonstrations cordiales de l'hospitalité américaine. Lorsqu'il nous arrivait de nous laisser entraîner, nous savions que des ennuis en résulteraient vraisemblablement pour nous et nous tâchions de les prévenir en mettant nos supérieurs au courant de ces rencontres.

Il y avait, à la Commission, une Américaine d'un certain âge qui occupait un emploi modeste et qui m'avait demandé à plusieurs reprises de venir chez elle. Elle me savait célibataire et ma solitude avait ému son cœur de mère. J'avais toujours réussi, sous divers prétextes, à éluder ses aimables invitations. Mais la malchance voulut qu'un soir je la rencontrai dans la rue. Nous étions, me dit-elle, à deux pas de chez elle, et elle attendait la visite de plusieurs amis. Sous peine de la blesser, je ne pouvais refuser d'accepter la tasse de café qu'elle m'offrait si gentiment ; je passai donc une heure sous son toit à causer à bâtons rompus avec ses invités. Des semaines durant, par la suite, je vécus dans l'angoisse. Chaque fois que le secrétaire du Parti m'appelait à son bureau, j'avais des battements de cœur. Que serait-il arrivé si quelqu'un m'avait vu et était venu rapporter ce que j'avais fait ? Que se serait-il passé si la brave dame elle-même avait innocemment révélé l'affreuse vérité à des oreilles qui n'auraient pas dû l'entendre ? Hélas ! les Américains qui travaillaient dans nos bureaux ignoraient pour la plupart les servitudes qui pesaient sur nous.

Il va de soi que l'interdiction de se commettre avec des Américains ne s'appliquait pas à ceux que nous avions intérêt à fréquenter, soit pour nos affaires, ou pour des raisons politiques. Dans ces cas-là, bien au contraire, on nous ouvrait d'importants crédits et l'on nous poussait à faire largement les choses – parfois même un peu trop largement. C'est qu'il nous fallait alors donner l'impression que nous étions des gens à la page et que nous représentions un pays riche, puissant et généreux.

On m'a raconté que de riches cadeaux – des fourrures de prix, notamment – avaient été faits par nous à certains Américains dont le concours nous semblait particulièrement utile. Il est possible que les bénéficiaires de ces présents les aient considérés comme ayant un caractère personnel et spontané, mais en réalité *et dans tous les cas,* ils avaient préalablement fait l'objet d'une discussion et d'une décision officielles.

Le contrôle exercé sur nos relations avec les Américains était poussé si loin que nous n'avions pas le droit d'envoyer des cartes de Nouvel An aux fonctionnaires américains et aux

personnes avec qui nous entretenions des rapports d'affaires sans autorisation des autorités qualifiées à cet égard. Chacun de nous devait dresser une liste de ceux à qui, pour nous conformer aux usages américains, nous nous proposions d'adresser des cartes de vœux, et nous étions tenus d'annexer à la liste le texte même de ces vœux. Après examen de nos listes et de nos textes, on nous donnait l'autorisation de préparer nos cartes ; pour éviter tout changement de libellé de notre part, c'était la Commission elle-même qui mettait ce courrier à la poste.

Quand il s'agissait d'obtenir des renseignements confidentiels sur une affaire qui nous intéressait particulièrement, on n'hésitait pas à utiliser le « sex-appeal ». C'est ainsi que je fus convoqué un jour par l'un des grands chefs de la Commission qui m'exposa le problème avec lequel il était aux prises : il fallait absolument emporter une décision qui relevait du Ministère des Productions de Guerre et qui dépendait d'une jeune femme attachée à un bureau déterminé.

— Je voudrais que tu fasses la connaissance de cette jeune femme, Victor Andreïevitch, me dit mon interlocuteur. Sors-la, emmène-la dans des boîtes de nuit, comble-la de cadeaux et fais-lui la cour. Après quoi, les choses iront toutes seules.

Il s'étonna de me voir refuser catégoriquement une pareille mission. Je lui expliquai que je ne me sentais pas taillé pour l'emploi, mon anglais étant par trop rudimentaire, et je finis par échapper à cette corvée.

Lorsque je regagnais mon bureau après avoir voyagé pendant une semaine ou deux avec des techniciens ou des hommes d'affaires américains, l'existence qu'on menait à la Commission me semblait plus insupportable que jamais. J'avais l'impression de rentrer dans une prison après avoir pris des vacances et j'avais du mal à me réhabituer à l'odieuse discipline dont souffraient tant de braves Russes attachés à la Commission.

En tant que citoyens d'un état totalitaire, il nous fallait dissimuler notre pensée tout comme en U.R.S.S. ou ne la laisser deviner qu'exceptionnellement aux rares personnes en qui nous puissions avoir confiance. Même ainsi, les risques que nous courions étaient grands. Par prudence, nous feignions de ne pas remarquer la liberté dont jouissaient les Américains ; en effet, en exprimant de l'admiration – ou simplement de l'indulgence – pour la manière de vivre de nos hôtes, nous aurions été au-devant d'un véritable suicide politique.

Je sais qu'il ne nous est pas facile de nous faire comprendre des Américains. Comment pourraient-ils donc ajouter foi à l'aventure amusante – et tragique aussi – qui m'arriva avec Mitia ? C'était, lui aussi, un citoyen soviétique transplanté en terre étrangère ; il faisait partie de l'*Amtorg* – l'organisation commerciale soviétique. Je le surpris un jour en train de commettre un crime effroyable : il lisait une revue libérale rédigée en russe, une de ces publications « contre-révolutionnaires » auxquelles nous n'avions pas le droit de toucher.

— Voilà donc ce que tu lis ! m'écriai-je en feignant l'indignation.

Mon ami pâlit et ses yeux se remplirent de larmes. Il savait que son sort était désormais entre mes mains. Une dénonciation de ma part aurait à peu près certainement entraîné son rappel en Russie, son expulsion du Parti et sa disgrâce, ainsi que celle de toute sa famille. En phrases embarrassées, il essaya d'abord de se défendre, puis, pris d'une véritable panique, il me supplia de l'épargner :

— Crois-moi, Victor Andreïevitch, je te donne ma parole d'honneur de Communiste que je voulais simplement me rendre compte de ce que ces canailles pensent de nous ! De grâce, pardonne-moi ! Voilà des années que nous nous connaissons. En me dénonçant, tu briserais ma vie !

Devant son désarroi, j'eus honte de ce que j'avais fait. Je l'assurai que je n'avais pas la moindre intention de le trahir et qu'au surplus je lisais moi-même la revue en question.

— Quels esclaves nous sommes, Mitia ! soupirai-je. Quelle peur nous avons les uns des autres et même de nos propres pensées ! Que veut-on donc faire de nous ? – Des espions, des menteurs, des pantins incapables d'exprimer une opinion vraie et de cultiver une amitié sincère ? Pourquoi nos maîtres craignent-ils de nous voir lire ce que nous voulons ? Ont-ils peur que nous apprenions ainsi des vérités désagréables ? C'est dur déjà, que d'être un esclave à Moscou, mais ici, en Amérique, c'est mille fois plus dur encore !

Mais mon explosion de franchise ne réussit pas à calmer l'angoisse de Mitia. Bien mieux, il se demanda si je ne lui tendais pas un piège et si je ne cherchais pas à l'amener à tenir des propos compromettants ! Je ne le rassurai tout à fait qu'en l'emmenant dans la chambre que j'occupais à l'hôtel Pennsylvania où j'ouvris ma serviette pour lui montrer que je lisais aussi la fameuse revue.

Alors – mais alors seulement – il m'ouvrit son cœur. Nous passâmes la nuit à causer en toute franchise et je constatai que le régime soviétique lui inspirait un mépris égal au mien. S'il n'avait pas eu une nombreuse famille en Russie, m'avoua-t-il, il aurait abandonné son poste pour vivre enfin comme un homme libre. Je résistai à la tentation de lui confier mes propres intentions à cet égard pour ne pas l'accabler sous le poids d'une aussi écrasante révélation.

Bien qu'il ne fût pas officiellement interdit de lire le *New York Times* ou les autres journaux de Washington, il était de bon ton de n'en rien faire. Les publications Hearst et Scripps-Howard étaient considérées comme articles de contrebande. Si l'on voulait être tranquille, il fallait se contenter de lire le *Daily Worker,* le journal *Russky-Golos,* rédigé en langue russe, le *P.M*. de New York et les hebdomadaires pro-soviétiques comme *The Nation* et *The New Republic*. L'hebdomadaire *Life* était alors considéré, lui aussi, comme acceptable au point de vue idéologique ; il le fut surtout lorsqu'il eut publié un numéro exclusivement consacré à la Russie et qui contenait beaucoup plus de propagande soviétique que de vérités. Si je ne me trompe, d'ailleurs, *Life* se coula par la suite en publiant un article de l'ex-ambassadeur William C. Bullitt sur les buts de la politique soviétique en Europe.

Un jour que je me rendais à Washington en pullman, je feuilletais un numéro du *Saturday Evening Post* lorsqu'un de mes collègues de la Commission pénétra dans mon compartiment. Il prit place à mes côtés, et nous discutâmes de nos affaires pendant un certain temps, puis je lui parlai de l'hebdomadaire que j'avais entre les mains, de ses illustrations et de sa publicité. Je venais d'y lire avec un intérêt particulier un article qui, à ce qu'il me semblait, critiquait le gouvernement.

— Ces Américains, remarquai-je, ne se gênent vraiment pas pour dire ce qu'ils pensent de leur gouvernement et du président Roosevelt lui-même.

C'était une simple réflexion, que j'avais faite sans penser à mal et que j'oubliai aussitôt. Quelques jours plus tard, cependant, le camarade Markov, secrétaire de ma section du Parti, me convoqua dans son bureau.

— Tu as fait bon voyage ? me demanda-t-il.

— Pas mauvais, merci.

— Tu as rencontré le camarade B..., n'est-ce pas ?

— En effet.

— De quoi avez-vous discuté, tous les deux ?

— Discuté ? répétai-je, fort surpris. Je ne me souviens pas d'avoir discuté avec lui.

— Voyons, camarade Kravchenko, nous n'avons pas l'air de nous bien comprendre, aujourd'hui. Tu ne me dis pas la vérité. Faut-il que je te rafraîchisse la mémoire ? Tu ne peux pas avoir oublié que tu as critiqué la presse soviétique et que tu t'es plaint qu'elle ne puisse attaquer le camarade Staline ?

— C'est un mensonge ! m'écriai-je – et j'exige que tu me mettes en présence du camarade B... Je lui ferai rentrer son mensonge dans la gorge !

Devant moi, le camarade B... n'eut pas le courage de répéter les « propos contre-révolutionnaires » qu'il m'avait attribués et le secrétaire de ma section décida de laisser tomber l'affaire. Plus que jamais, à la suite de cet incident, je résolus de tenir ma langue.

Un jour, je tombai malade et dus garder la chambre pendant quelque temps. Plusieurs de nos employés américains m'adressèrent de petits mots pour me souhaiter un prompt rétablissement. C'étaient là des gestes amicaux qui me touchèrent vivement, mais lorsque je revins à mon bureau, je me pris à regretter ces marques de sympathie. Ne connaissant pas assez l'anglais pour comprendre tout ce que l'on m'avait écrit, j'avais, en effet, apporté ces lettres au bureau et prié un de mes collègues de bien vouloir me les traduire. Quelques jours plus tard, le camarade Markov me faisait appeler à nouveau et il se mit à me poser toutes sortes de questions sur les relations que j'entretenais avec chacun des signataires de ces lettres. Que signifiait, me demanda-t-il sévèrement, cette fraternisation extraordinaire, pour un membre du Parti, avec des « ennemis de classe » ? Il termina son discours en m'infligeant une réprimande solennelle et en m'enjoignant de me méfier davantage à l'avenir, des pièges que nous tendait notre entourage capitaliste. Je pouvais m'estimer heureux de m'en tirer à si bon compte.

Ce ne fut pas le seul ennui que me causa ma correspondance. Un haut fonctionnaire de la Commission ayant aperçu une carte postale que m'avait adressée un caporal de l'armée américaine cantonné en Floride, je ne tardai pas à être traduit devant les grands chefs du Parti qui m'accusèrent de « communiquer sans autorisation avec les forces armées américaines ». J'eus beaucoup de mal à faire comprendre à mes juges que le caporal en question était le fils des braves gens chez qui je logeais. « Simple geste amical, sans la moindre signification politique, plaidai-je pour ma défense. Au surplus, je ne lui ai même pas répondu. » À vrai dire, cette dernière affirmation était mensongère. En fait, j'avais remercié le jeune homme de ses souhaits car je ne pouvais m'en dispenser sans lui donner à croire que tous les Russes étaient des sauvages. Mais je ne me reprochai point d'avoir commis ce petit mensonge puisqu'il réussit à me tirer d'un aussi mauvais pas.

La Commission possède une bibliothèque. Un soir, je demandai au bibliothécaire de service de me prêter deux livres : *J'aime,* un roman d'Avdeyenko, et un ouvrage d'un historien nommé Virt, dans lequel il est question du général Toukhatchevsky. On ne put me donner ni l'un, ni l'autre de ces volumes ; j'en choisis quelques autres et n'y pensai plus. Mais peu après, j'étais à nouveau invité à comparaître devant les chefs du Parti. J'appris alors que je m'étais rendu coupable de toute une série d'abominations, qui allaient du péché véniel jusqu'au crime possible. L'intérêt que je semblais porter au livre où l'on parlait du général Toukhatchevsky, naguère exécuté comme traître, était franchement inquiétant. Au surplus, comment pouvais-je ignorer qu'on ne lisait plus cet ouvrage en U.R.S.S. ? J'étais impardonnable de ne pas le savoir, car un bon Communiste doit connaître les « ennemis du Peuple ». Quant au roman, qui avait été très répandu en Russie à une certaine époque, on l'avait interdit depuis, je ne sais pourquoi, et il figurait dorénavant sur la liste noire des ouvrages à l'index. « Pourquoi », me demanda-t-on, « désirais-tu lire en ce moment cette

histoire contre-révolutionnaire ? » Cet incident me compromit gravement aux yeux des gardiens chargés de surveiller ma « pureté » de membre du Parti.

À vrai dire, la bibliothèque constituait pour nos chefs un excellent moyen de lire dans nos pensées. N'ayant pas le droit d'entretenir de relations avec les Américains, et comprenant en général fort mal l'anglais, nous n'avions d'autre ressource que de lire beaucoup de russe. Les espions de la bibliothèque notaient soigneusement les livres et les périodiques que nous empruntions et signalaient même ceux que nous ne faisions que parcourir superficiellement. Nos choix fournissaient des indications utiles sur notre état d'esprit et on les consignait dans nos dossiers personnels. La bibliothèque comprenait beaucoup de livres de lecture facile, ainsi que des ouvrages indigestes traitant de l'Histoire du Parti ou d'autres questions idéologiques infiniment respectables. Je lisais volontiers les premiers mais il m'arrivait fréquemment aussi de demander les seconds. Je n'avais d'ailleurs pas la moindre intention de les lire ; c'était uniquement pour me racheter dans l'opinion de mes censeurs qui étaient obsédés par la crainte de nous voir tous nous « embourgeoiser ». Toute la question, pour nous, consistait donc à fournir constamment la preuve que notre foi restait intacte. Sur le conseil de Serov, nous nous étions plongés à nouveau dans l'*Histoire du Parti* et les *Problèmes du Léninisme,* deux ouvrages dont Staline était l'auteur. Aux réunions privées du Parti, nous faisions entre nous assaut de foi dans le Parti et dans le Patron.

En Amérique, nous avions encore moins de « vie privée » que dans notre propre pays. Notre seule adresse, pour nos amis restés en Russie, était celle de la Commission. Tout notre courrier y était lu avant de nous être remis, bien qu'il eût déjà été examiné par la censure soviétique. Si nous écrivions en Russie par l'intermédiaire de quelqu'un qui se rendait dans le pays, nous étions tenus de remettre notre lettre *ouverte* à la Commission qui se chargeait de l'acheminer.

Il nous était défendu d'aller dans des boîtes de nuit, de voir des films ou des pièces de théâtre « contre-révolutionnaires » et d'écouter à la radio les commentateurs réputés « inamicaux » à l'égard des Soviets. Nous aurions préféré nous faire prendre en flagrant délit de meurtre plutôt qu'en train de lire un livre anti-soviétique. Néanmoins, nous étions tout de même des hommes comme les autres et nous faisions beaucoup de ces choses interdites, car il est à peu près impossible de résister à la tentation de commettre des péchés politiques lorsqu'on vit dans un pays démocratique, mais nous les faisions toujours en tremblant de peur. Nombreux d'ailleurs furent ceux d'entre nous à qui leurs imprudences coûtèrent leur carrière.

On reste confondu devant l'ampleur et la complexité de l'espionnage dont fait l'objet tout fonctionnaire soviétique résidant à l'étranger. En tant que membre loyal du Parti – et aussi pour se protéger lui-même – chacun de nous était tenu de rapporter les propos et les actes douteux qu'il avait pu surprendre chez ses camarades. À Washington ou à Chicago, à Moscou comme à Vladivostok, une pareille attitude n'avait rien que de très normal. Mais le Parti ne s'en tenait pas là. Il employait toute une bande d'*agents spéciaux,* répartis au sein de la Commission et soi-disant chargés de diverses besognes techniques ; en réalité, ces hommes passaient le plus clair de leur temps à espionner tout le monde. Plus terrible encore était le réseau des agents du N.K.V.D. – inconnus de nous, bien entendu – dont le seul travail était d'en faire autant. Le général qui présidait la Commission et le camarade Serov lui-même n'échappaient pas à cette surveillance policière de tous les instants.

Comme nous ne savions pas qui étaient les espions – habituellement, ces espions eux-mêmes ne connaissaient pas leurs collègues – la prudence nous conseillait de considérer comme tels tous ceux qui n'étaient pas de nos amis intimes. Chose extraordinaire, en dépit de

ce système démoralisant, nous arrivions tout de même à nous faire des amis avec lesquels nous échangions nos pensées et partagions nos soucis et nos désespoirs – le tout sous le sceau du secret. Le camarade Serov ne se doutait pas du nombre considérable de ses subordonnés qui étaient arrivés de Russie en ayant déjà perdu toutes leurs illusions, et du nombre plus grand encore de ceux que la contagion démocratique avait gagnés aux États-Unis. La plupart des sujets soviétiques qui se trouvaient à l'étranger étaient en effet des êtres humains parfaitement respectables qui haïssaient les vexations imposées par notre régime basé sur la méfiance mutuelle.

Lorsqu'un de nos collègues se montrait particulièrement aimable avec nous, le plus strict bon sens nous forçait à nous demander s'il ne cherchait pas à gagner notre confiance dans une intention déterminée. Des camarades zélés et des espions professionnels faisaient exprès, nous le savions, d'aborder avec nous des sujets « dangereux » pour voir si nous ne nous étions pas laissés contaminer par ces misérables Américains qui nous entouraient.

Parce que j'appartenais depuis de longues années à l'appareil soviétique et aussi à cause de mon passage au *Sovnarkom,* je connaissais personnellement un assez grand nombre de fonctionnaires soviétiques influents et de dirigeants du Parti. Je fus surpris de constater que plusieurs d'entre eux occupaient des emplois extrêmement modestes à Washington. Il est vrai que les tâches auxquelles ils se consacraient ostensiblement ne correspondaient en rien aux occupations qui étaient véritablement les leurs aux États-Unis. Aux termes de l'accord américano-soviétique, le nombre des fonctionnaires pouvant entrer en Amérique sans passeport diplomatique était limité ; les membres du personnel supplémentaire employé dans les services de renseignements étaient donc introduits dans le pays comme des collaborateurs chargés de questions économiques.

Un jour, dans l'ascenseur de l'immeuble où étaient installés les bureaux de la Commission, je me trouvai nez à nez avec un fonctionnaire moscovite assez important. Je me souvins aussitôt de l'avoir rencontré, en compagnie de deux généraux du N.K.V.D., à la première de la pièce *Le Front*. Il fit semblant de ne pas me reconnaître. Par la suite, cependant il vint me rendre visite et me demanda de faire comme si je ne le connaissais pas, car il était venu aux États-Unis en mission spéciale. Il est probable qu'aux yeux des Américains il passait pour un fonctionnaire subalterne employé dans les services du prêt-bail, mais il était en réalité un membre important du Comité du Parti à Moscou.

Quelle que soit la tâche particulière d'un représentant soviétique chargé des relations économiques, il est tenu de consacrer une bonne partie de son temps à recueillir tous les renseignements possibles sur les entreprises américaines et leurs méthodes industrielles, sur les questions militaires, les procédés scientifiques, etc. J'avais reçu des instructions précises à cet égard avant de quitter l'U.R.S.S. et les fonctionnaires de la Commission ne cessaient de me les rappeler. Lors de nos réunions privées du Parti, on ne se gênait pas pour insister là-dessus auprès de nous ; chaque fois que nous visitions des usines ou des bureaux quelconques, notre devoir nous commandait de nous procurer le maximum de renseignements, qu'ils soient d'ordre économique ou autre.

On ne cessait de nous répéter que, seules, les nécessités de la guerre avaient fait de nous les alliés de l'Angleterre et de l'Amérique et que nous ne devions faire confiance à aucun Américain. On nous disait aussi que les démocraties ploutocratiques saisiraient la première occasion de combattre notre régime. Au cours de notre toute première conférence, le camarade Serov nous avait dit : « Ne vous méprenez pas sur la nature de nos relations avec l'Amérique capitaliste. Actuellement, nous considérons que ces relations nous sont diplomatiquement et militairement utiles ; pourtant, cela ne signifie pas que nos intérêts

pourront jamais être communs. Nos buts de guerre respectifs et nos buts de paix futurs sont totalement différents. Si vous ne perdez pas cela de vue, vous comprendrez pourquoi nous avons le devoir de rester vigilants, méfiants et distants. »

Un jour, on convoqua à une réunion spéciale les Communistes de la Commission, c'est-à-dire à peu près 90 % des fonctionnaires responsables. Les portes fermées, le camarade Serov, l'air grave, nous annonça qu'il avait quelque chose d'important à nous dire. Il se mit alors à nous lire un long document, lentement, en détachant bien les mots, puis il le fit émarger à chacun de nous.

Ce document portait la signature de Mikoyan, commissaire au Commerce Extérieur, mais il était, de toute évidence, l'œuvre du N.K.V.D. et du Service de Renseignements de l'Armée. C'était, en effet, une longue liste d'instructions sur la nature des renseignements que nous devions nous procurer aux États-Unis, la façon de nous les procurer sans laisser de traces de notre intervention, et enfin la manière de les faire parvenir aux autorités de l'U.R.S.S. Ces instructions ne faisaient d'ailleurs que reproduire celles qui nous avaient déjà été données antérieurement, mais il était clair qu'on nous les renouvelait pour nous rappeler que les plus hautes autorités de notre pays comptaient sur nous pour faire notre « devoir » à cet égard, sous le couvert des opérations du prêt-bail.

*
* *

Partout où j'allais en Amérique, je recevais ma large part de l'admiration universelle et illimitée que l'on portait à « nos braves alliés russes ». L'excès même des faveurs dont on me comblait me gênait parfois un peu, mais j'avais tout de même plaisir à voir que l'on appréciait à leur juste valeur les sacrifices de mes compatriotes.

Cette adulation finit cependant par me porter sur les nerfs, car elle prenait une forme curieuse et parfois même ridicule. Au mépris de toute logique, on portait généralement au crédit du régime soviétique, non seulement nos récentes victoires, mais encore nos défaites écrasantes du début. L'offensive d'Hitler, disait-on, prouvait simplement que le monstre était fort, mais la contre-offensive de Staline proclamait hautement la supériorité du Bolchevisme.

Ce que faisait le peuple russe était, certes, magnifique, je le savais bien mieux encore que tous ces Américains enthousiastes qui m'entouraient ; je savais aussi (ce qu'ils ignoraient complètement) que notre peuple était handicapé par un gouvernement de bureaucrates, incapable et despotique. Mais je ne pouvais ignorer que nous nous battions sur notre propre sol, que nous disposions d'un potentiel humain pratiquement inépuisable et que nous bénéficiions de l'aide matérielle des Américains. Je n'arrivais donc pas à comprendre pourquoi l'on voulait attribuer au génie bolchevik tout le mérite des victoires tragiquement coûteuses remportées par la Russie. Malheureusement, en ma qualité de fonctionnaire soviétique soumis à une surveillance à peu près constante, je ne pouvais rien dire ; il m'était impossible de défendre mes compatriotes contre cette monstrueuse altération de la vérité. Combien de fois me fallut-il entendre décerner, sans rien dire, à la dictature soviétique, des éloges qui revenaient de droit au peuple russe !

En Russie, nous éprouvions une telle honte du pacte Hitler-Staline, que nous n'en parlions pour ainsi dire jamais. Les écrits et les discours officiels passaient sous silence cette période de notre histoire. En Amérique, au contraire, on voyait dans le Pacte une nouvelle preuve de la sagesse de Staline. D'une même voix, tous les Américains condamnaient l'accord conclu avec Hitler à Munich et applaudissaient à celui que Staline avait signé avec lui à Moscou. Chose curieuse, on avait l'air de trouver que les Alliés s'étaient conduits d'une façon indigne

en gagnant du temps et en détournant les ambitions nazies sur la Pologne et la Russie, mais on admirait le génie du Kremlin qui avait réussi à jeter l'Allemagne dans une guerre dirigée à l'ouest, contre la France et l'Angleterre.

Les Américains semblaient s'être mis dans la tête de tout expliquer *à l'avantage de Staline* et au détriment des démocraties. Toutes les gaffes diplomatiques du Kremlin, son ignoble marché avec les Nazis, la folie qu'il avait commise en ne préparant pas la guerre et tous ses atermoiements qui avaient coûté à la Russie un véritable bain de sang, tout cela, à entendre les Américains, témoignait de vertus spéciales et quasi-mystiques.

J'avais espéré, naïvement peut-être, que les sacrifices du peuple russe rendraient le monde extérieur plus sensible à ses souffrances. J'avais espéré que les citoyens de la grande démocratie américaine se rendraient compte que ces Russes héroïques avaient bien le droit d'obtenir enfin un minimum de libertés et d'institutions démocratiques. Or, je constatais au contraire que le sort tragique du peuple russe laissait tout le monde prodigieusement indifférent. Les Américains comprenaient et encourageaient les aspirations démocratiques des Coréens ou des Hongrois, mais ils semblaient tenir celles des Russes pour illégales.

Dès les premières semaines de mon arrivée à Washington je vis que, par tous les moyens, on y avait exploité la sympathie dont jouissaient les Russes, au seul profit de Staline. Les événements mêmes qui auraient dû parler en faveur de la liberté méritée par les Russes étaient présentés de manière à justifier le despotisme soviétique. Je m'aperçus avec stupeur que Staline avait presque aussi bien réussi à s'emparer des esprits, en Amérique qu'en Russie même.

— Les Anglais sont aussi vos alliés, fis-je remarquer un jour à un ami américain, et je vous ai pourtant entendu les critiquer amèrement. N'avez-vous pas déclaré, l'autre jour, que les masses britanniques devraient s'insurger contre les conservateurs et les impérialistes ? Pourquoi n'apportez-vous pas la même franchise à critiquer le régime des Soviets ?

— Oh ! c'est tout à fait différent !

— Voulez-vous dire que les Russes sont le seul peuple au monde qui n'ait pas le droit de se révolter ?

— Voyons, Victor, vous vous payez ma tête !

Je décidai alors de changer mes batteries :

— Nous autres Russes, lui dis-je, nous nous sommes battus courageusement et des millions des nôtres sont morts au cours de la Première Guerre mondiale contre l'Allemagne. Les Américains sont-ils devenus pour autant des admirateurs passionnés du Tsar et de sa tyrannie ? En ont-ils conclu que les masses russes adoraient leurs chaînes et leurs gardes-chiourmes ?

— Mais cela n'a aucun rapport !

Le raisonnement, décidément, n'avait aucune prise sur l'idée fixe de mon interlocuteur, et il continuait à tenir pour exact ce tableau d'une nation « socialiste » heureuse et prospère que brossait, à l'usage du monde extérieur, la propagande la plus adroite et la plus intense qui eût jamais existé. Tout effort que l'on tentait pour montrer les misères et les laideurs qui se cachaient sous les apparences risquait de choquer la majorité des Américains comme une atteinte portée à leurs convictions religieuses les plus profondes.

Une confusion incroyable semblait s'être emparée de l'esprit des Américains. Pour eux, la dictature soviétique et le peuple russe ne faisaient qu'un. Le résultat que les Communistes n'avaient pas encore atteint dans leur propre pays, ainsi que le démontrent les *purges* et les millions de prisonniers politiques, ils l'avaient obtenu en Amérique ! On pouvait critiquer

librement, par la parole et par la plume, l'Angleterre, la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Chine ; on pouvait critiquer plus librement encore le Gouvernement Américain et la façon dont il conduisait la guerre. Mais les intérêts et le prestige du dictateur soviétique ne pouvaient s'accommoder d'une semblable liberté d'expression. Je vis des hommes et des femmes, qui n'hésitaient pas à traiter Roosevelt de dictateur, se mettre en colère lorsqu'on s'avisait d'en dire autant de Staline !

À l'intérieur de l'Union soviétique, la guerre n'avait pas changé grand-chose à la propagande anti-capitaliste. On continuait d'y critiquer sans arrêt – et souvent de façon fort acerbe – la manière dont les Anglais et les Américains faisaient la guerre. En Amérique, par contre, nul ne se fût permis d'émettre le moindre doute sur la politique intérieure ou extérieure du Kremlin. Un éditeur « libéral » alla même jusqu'à demander qu'on fît disparaître des librairies et des bibliothèques tous les livres qui ne plaisaient pas à Moscou ! J'appris aussi que d'autres éditeurs, soit de leur propre chef, soit sur la demande des autorités, refusaient de publier certains ouvrages, uniquement parce qu'ils auraient pu déplaire à Staline ! Quelques périodiques seulement avaient le courage d'insérer des articles que les Américains appelaient « anti-soviétiques ».

Les « nouvelles » que leurs correspondants de Moscou adressaient aux journaux américains me semblaient profondément ineptes. En Russie, nous avions appris, au cours des années, à interpréter les journaux soviétiques en lisant entre les lignes. Mais les journalistes américains de Moscou se contentaient de transmettre des extraits de la presse moscovite – puisqu'ils ne disposaient d'aucune autre source d'information – et leurs lecteurs américains, mal préparés à une interprétation critique de ces nouvelles, prenaient tout au pied de la lettre. Grâce à ce système, tous les mensonges du Kremlin parvenaient aux Américains sous le couvert de leurs propres journalistes ; ils étaient donc accueillis par eux avec plus de confiance encore que dans notre pays. Comment aurait-on pu faire comprendre à ces gens élevés dans la tradition démocratique qu'il aurait mieux valu pour eux se passer complètement de nouvelles que de recevoir ces « nouvelles » contrôlées et censurées ?

Ce que les Américains pensaient des merveilles du soviétisme appliqué était véritablement extraordinaire. Certains aspects essentiels de la réalité communiste – le travail forcé, la dictature policière, les *purges* massives et périodiques, le standard de vie incroyablement bas, la grande famine de 1932-1933, les horreurs de la collectivisation des terres, le travail imposé à l'enfance par l'État lui-même – tout cela semblait avoir totalement échappé aux Américains. Lorsque je me risquais à parler de ces choses-là, les Américains se contentaient de me regarder d'un air incrédule, quand ils n'allaient pas jusqu'à m'opposer le démenti le plus formel. Je me convainquis alors que le plus grand triomphe des Soviets était dans leur propagande étrangère, et j'en vins à résumer comme suit ma pensée sur ce point :

Si l'Union Soviétique, au cours des vingt années qui viennent, réussit à devenir à moitié seulement aussi parfaite que le croient dès maintenant ses admirateurs américains, elle constituera la réussite socialiste la plus complète que l'Histoire ait jamais connue.

Chez ceux qui connaissaient une partie de la triste vérité sur ce qu'était la vie en Russie, je constatais un étrange parti pris de tout mettre sur le dos de Staline, ce qui leur permettait d'accepter ces horreurs avec sérénité, comme une espèce de purgatoire préalable à l'entrée au paradis. Après Staline – et il faudrait bien que Staline meure un jour, n'est-ce pas ? – la démocratie socialiste s'épanouirait. En Russie même, j'avais souvent remarqué cette tendance à rejeter sur un seul homme la responsabilité de tant de maux, mais cet état d'esprit était encore plus répandu aux États-Unis. Le malheur, c'est que ces horreurs sont inhérentes au système soviétique lui-même et que ce système, bien certainement, ne mourra pas en

même temps que Staline. Un autre dictateur lui succédera – ou une nouvelle clique de dictateurs.

Je me trouvais un jour dans une petite ville industrielle d'Amérique, en compagnie de capitalistes cent pour cent conservateurs et hostiles aux revendications de la classe ouvrière. Ils me déclarèrent qu'ils étaient ennemis du système soviétique, qu'ils le détestaient même, et qu'ils redoutaient son influence sur la pensée américaine. Quelle image se faisaient-ils donc de ce système abhorré ? Je me mis à les interroger. À ma vive stupéfaction, je découvris qu'ils imaginaient la Russie soviétique comme un pays où « les travailleurs faisaient la loi », où les cultivateurs « vivaient en coopératives » et où « tous les citoyens étaient égaux » ! La présence d'un autre fonctionnaire soviétique m'empêcha, à mon grand regret, d'expliquer à ces hommes mal renseignés qu'en Amérique les ouvriers sont plus puissants, les syndicats ouvriers plus influents, la culture plus « coopérative » et la liberté personnelle plus grande que dans la Russie des Soviets.

À la bibliothèque de la Commission, je trouvai plusieurs discours de Henry A. Wallace. Un interprète me lut les passages qui concernaient la Russie et que l'on avait marqués. Je ne pouvais en croire mes oreilles : le vice-président d'un gouvernement démocratique faisait l'éloge de ce qu'il appelait « la démocratie économique » dans l'État de Staline, tout entier aux mains de la police ! M. Wallace ignorait-il qu'en Russie soviétique il y a, dans chaque usine, une police secrète et une Section Spéciale ; ignorait-il que les syndicats ouvriers sont contrôlés par l'État, qu'il est impossible de débattre collectivement les conditions du travail et que la grève est punie de mort ; ignorait-il qu'il existe un système de travail aux pièces sur la base du rendement stakhanoviste, que les ouvriers ne peuvent aller d'une ville à l'autre sans passeport et que la loi punit en les faisant mourir de faim ceux qui arrivent à l'atelier avec vingt minutes de retard ; ignorait-il, enfin, l'existence de nos colonies de travail forcé ? M. Wallace ignorait-il tous ces faits indiscutables ou bien les considérait-il, sous prétexte de je ne sais quelle rationalisation, comme des aspects variés de la « démocratie économique » ?

Je pris aussi la peine de lire l'ouvrage de Wendell Wilkie, intitulé *Un Monde*. Je travaillais au *Sovnarkom* lorsque Wilkie était venu à Moscou et je savais que l'on avait mis en œuvre tous les trucs de notre propagande pour l'impressionner favorablement. Tout avait été arrangé d'avance à l'occasion de sa visite. Maintenant, j'étais stupéfait et horrifié de voir à quel point le succès avait couronné ces efforts. Comment était-il possible d'abuser aussi complètement un homme en si peu de temps ? me demandais-je. En lisant les chapitres de son livre consacrés à la Russie, je croyais entendre parler d'un pays dans lequel je n'étais jamais allé, un pays situé dans la lune. Ce livre est un excellent exemple des succès de la propagande totalitaire.

M. Wilkie racontait comment il avait réuni un groupe de journalistes fort sympathiques dans un hôtel de Moscou et comment il s'était entretenu franchement et librement avec eux : on avait fermé les portes à clef, et on y était allé carrément… Si j'écrivais une pièce de théâtre où je veuille tourner en ridicule la crédulité d'innocents Américains voyageant à l'étranger, je ne pourrais mieux faire que d'y incorporer cette scène sans en changer un seul mot.

M. Wilkie et ses conseillers américains s'imaginaient-ils vraiment qu'il leur suffisait de fermer la porte à clef et de ne laisser entrer aucun fonctionnaire pour obtenir de la part des journalistes soviétiques une sincérité d'expression absolue ? N'avaient-ils donc pas compris que tout journaliste soviétique – comme tout ingénieur, ou tout guide pour touristes – est lui-même un « fonctionnaire » vivant dans un état de sujétion permanent ? La seule idée qu'on ait pu croire possible de s'entretenir librement et franchement avec un sujet soviétique alors qu'on se trouve à proximité d'un autre sujet soviétique ou peut-être d'un appareil

enregistreur quelconque révèle une complète ignorance des réalités de la dictature. Bien entendu, chacun des journalistes présents rendit compte de cette réunion en mettant l'accent sur le loyalisme qu'il avait mis à défendre le régime et à servir à M. Wilkie les « opinions » qu'on lui avait ordonné d'exprimer devant lui. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, puisque tout journaliste, tout chef d'entreprise, et, en général, tout citoyen soviétique que ses occupations mettent en contact avec des étrangers, est tenu formellement, aux termes de l'engagement écrit qu'il a contracté à cet égard, d'informer immédiatement le N.K.V.D. de ses rencontres avec les étrangers et de faire un rapport détaillé sur tout ce qui a été dit et fait en ces occasions. Le « franc » échange de vues dont M. Wilkie était si fier fut donc immédiatement rapporté, jusque dans ses plus petits détails, à la Section des Affaires Étrangères du N.K.V.D., au Département de la Presse du Commissariat aux Affaires Étrangères, au Service Étranger du Comité Central du Parti, ainsi qu'à toutes les autres organisations intéressées. On peut être sûr que jamais compte rendu officiel plus complet n'avait été donné d'une réunion qui était censée avoir un caractère officieux et privé.

Ma plus pénible soirée en Amérique fut peut-être celle que je passai dans un cinéma de Washington. Heureusement, l'obscurité dissimulait aux regards le désespoir que tout le monde, sans cela, aurait pu lire sur mon visage. Le camarade avec qui j'étais, fonctionnaire soviétique et membre du Parti comme moi, s'agitait continuellement dans son fauteuil et je suis certain qu'il était aussi bouleversé que moi. On donnait ce soir-là un film intitulé *Mission à Moscou,* d'après le livre de Joseph E. Davies, ancien ambassadeur des États-Unis à Moscou. Ce qu'on nous offrait là constituait un véritable affront pour la nation russe. C'était une caricature de sa Révolution et ses longues souffrances y étaient odieusement bafouées. L'ouvrage de Davies était plus absurde encore que méchant ; l'auteur y étalait son ignorance, sa crédulité, et racontait des choses franchement ineptes, mais on y rencontrait tout de même, çà et là, un peu de vrai. Le film avait accommodé ces rares vérités à une sauce extravagante dont on eût en vain cherché les ingrédients dans le livre lui-même. Toutes les fois que les « historiens » de Hollywood avaient dû choisir entre la réalité et la fiction, ils avaient délibérément adopté la fiction. Il se trouvait que je connaissais particulièrement bien l'usine de Sibérie dont il était question dans le film, à propos des procès auxquels les *purges* avaient donné lieu. Or, il était impossible de donner de ces événements une version plus ridicule que celle qui avait été imaginée par les cinéastes d'Hollywood. Aucun film de propagande soviétique n'aurait osé déformer les faits avec autant d'impudence. Les propagandistes américains comptaient évidemment sur l'ignorance des spectateurs pour leur faire avaler ces extravagantes élucubrations ; ce film était par conséquent tout aussi insultant pour les Américains que pour les Russes eux-mêmes. Devait-on s'étonner, après cela, de voir la *Pravda* de Moscou chanter les louanges de M. Davies et de son livre et même en citer des extraits pour démontrer l'infaillibilité de la justice soviétique ? La même *Pravda* s'appuyait sur le livre de Davies pour prouver que les *purges* avaient débarrassé le pays de la « cinquième colonne » et que la liquidation des pères de la révolution bolchevique était pleinement justifiée. Étrange lecture pour ceux des Russes qui étaient encore capables de réfléchir !

Staline avait assassiné les fondateurs de l'État Soviétique. Ce n'était là qu'un de ses crimes parmi tant d'autres qui avaient coûté leur vie à des centaines de milliers d'innocents noyés dans un flot de sang. Dans le film Davies-Warner Bros, cet horrible forfait se trouvait réduit aux proportions d'une conspiration d'opéra-bouffe, ourdie par quelques « vieux Bolcheviks » ridicules et par quelques agents de l'étranger qui représentaient la « cinquième colonne ». Un événement politique plus effrayant encore que la Saint-Barthélemy, la Terreur

révolutionnaire en France ou les atrocités d'Arménie, se trouvait ainsi rapetissé aux dimensions d'une bonne blague d'étudiants.

J'avais subi la *purge* et, bien que je fusse parmi ceux qui en avaient le moins souffert, mon corps et mon âme en avaient été torturés. – Et voilà maintenant que, dans une salle de spectacle de Washington, je voyais les plus mensongères fantaisies tourner en dérision mes épreuves et celles de mon pays tout entier ! Hollywood piétinait nos cadavres et applaudissait nos assassins !

Ce soir-là, quand je sortis de cette atroce séance au cours de laquelle je n'avais cessé de serrer les poings dans ma rage impuissante, je m'aperçus que mes paumes portaient les traces sanglantes de mes ongles. Nous nous regardâmes, mon compagnon et moi, et le regard que nous échangeâmes nous suffit : nous n'avions pas besoin de mots pour nous comprendre. Je passai une nuit fort agitée et ne pus arriver à trouver le sommeil.

Un autre film montrant les illusions que les Américains entretenaient sur la Russie me plongea, lui aussi, dans un désespoir sans nom : il s'appelait l'*Étoile du Nord*. La scène se passait dans un village d'opéra-comique situé dans un pays imaginaire ; on y voyait des paysans pleins de pittoresque et follement heureux qui vivaient dans l'abondance et passaient leur temps à chanter, à danser et à s'aimer du matin au soir et du soir au matin. C'était un village magique, un vrai village de féerie ; des elfes y entretenaient les rues dans un état de propreté méticuleuse ; à en juger par les apparences, les chevaux et les vaches eux-mêmes, animaux de bonne compagnie qui avaient reçu une éducation soignée et respectaient les lois élémentaires de l'hygiène, ne laissaient nulle part la moindre trace de leur passage… Or, tout cela ne se passait pas, comme on aurait pu le croire, dans le pays des fées. À notre profonde stupéfaction, nous apprîmes que nous étions dans un village du pays de Staline, dans un de ces villages où fleurissait la collectivisation agricole !

Le tableau brossé par Hollywood de la collectivisation offrait à peu près autant de ressemblance avec la réalité que le livre *Mission à Moscou* revu et corrigé par le même Hollywood. Il y avait d'ailleurs bien d'autres films, d'autres livres, d'autres articles de journaux marqués au coin d'une invraisemblance et d'une fantaisie tout aussi extraordinaires. La propagande américaine aurait pu se contenter de présenter les faits regrettables qui se passaient en Russie et d'essayer de les expliquer, mais elle aimait mieux nier l'évidence et dépeindre une Russie qui n'existait que dans l'imagination surchauffée de ses fabricateurs.

Pourquoi, me demandais-je sans cesse, pourquoi ces Américains tiennent-ils absolument à fabriquer un paradis et à le placer dans mon malheureux pays ? Pourquoi s'acharnent-ils ainsi à laver Staline de tous ses crimes et à justifier toutes les horreurs commises par les Bolcheviks ?

Certains écrivains – Duranty, Hindus, Anna-Louise Strong, Ella Winters, Albert Rhys Williams – pour ne citer que ceux-là – semblaient avoir décidé, pour réussir, d'exploiter ce goût inexplicable des Américains pour la propagande pro-soviétique. À les lire, on avait l'impression de lire la presse de Moscou. Il y avait une autre catégorie d'écrivains, un peu plus nombreuse que la première et, à tout prendre, plus honnête, qui se composait de véritables Communistes, à qui la lutte de classes qu'ils menaient imposait l'obligation de mentir sur la véritable situation de la Russie.

Ces gens voyaient là un moyen de parvenir plus rapidement au pouvoir. Mais comment se faisait-il que les Américains pussent avaler tous ces mensonges ?

J'étais surtout frappé de l'ignorance profonde dont témoignaient les soi-disant « spécialistes des questions soviétiques » sur la nature et l'organisation du pouvoir en

U.R.S.S., ainsi que sur le mécanisme administratif du pays. Leur propagande s'avérait néanmoins extrêmement efficace en Amérique. J'eus un jour l'occasion de consulter le catalogue de la bibliothèque dans une université américaine et je fus stupéfait de constater que les fiches qui étaient le plus souvent maniées étaient celles qui donnaient la liste des ouvrages de Lénine et de Staline. Manifestement, de nombreux lecteurs les étudiaient attentivement ; ces pauvres gens demandaient à ces deux auteurs soviétiques de leur servir de guides sur la route qui les conduirait, espéraient-ils, vers un monde meilleur !... Je ne fus donc pas étonné de découvrir par la suite que les étudiants américains, hindous et chinois qui appartenaient à cette université, vivaient dans l'espoir de voir leur pays suivre un jour l'exemple de la Russie Soviétique. Je ne pouvais souhaiter qu'une chose, c'est que leur fussent épargnées les dures épreuves que j'avais dû subir pour ma part.

Plus tard, je finis par comprendre que, dans bien des cas, les Américains ne se berçaient d'illusions que pour échapper à la réalité. Ulcérés par les difficultés de l'existence dans leur propre pays, ils cherchaient des consolations, tout comme l'enfant qui vient de se faire mal se console en agitant un jouet bruyant. Ils trompaient moins les autres qu'ils ne se trompaient eux-mêmes. Ce besoin qu'ils avaient de se mentir à eux-mêmes m'apparut nettement dans les ouvrages d'écrivains dits « libéraux » ainsi que dans des publications telles que *The Nation, The New Republic, P.M.,* et d'autres encore. Je voyais dans le comportement des Américains une sorte de gaspillage de bonnes intentions. Comme il était regrettable que de telles gens n'eussent pas l'esprit assez ouvert et assez équilibré pour comprendre que l'injustice dont ils souffraient en Amérique ne leur donnait pas le droit d'encourager cette même injustice ailleurs ! Peut-être éprouvaient-ils un soulagement momentané lorsqu'ils applaudissaient aux sanglantes hécatombes dont la Russie était le théâtre, mais ce n'est certes pas en procédant ainsi qu'ils pourraient jamais concourir à l'avènement de la justice dans le monde entier – et aux États-Unis d'Amérique en particulier.

Au cours de mes visites dans les bibliothèques américaines, il m'arriva de tomber sur des livres où, à l'époque de la terreur tsariste, des Américains éloquents avaient osé dire la vérité ; tel était, par exemple, l'ouvrage de George Kennan sur la Sibérie. Je savais aussi qu'il y avait des vingtaines d'exilés russes – notamment Pierre Kropotkine – qui avaient fui l'Okhrana tsariste pour dénoncer et clouer au pilori ceux qui maintenaient leurs compatriotes dans l'esclavage. J'en venais à me demander si les libéraux américains d'alors avaient récompensé le courage de ces gens-là en leur reprochant d'être « anti-russes », ou si, au contraire, plus logiques, moins passionnés et moins travaillés par la propagande, ils avaient consenti à comprendre que ces révoltés étaient de vrais amis de la Russie qui cherchaient à exprimer la pitié que leur inspiraient les victimes de l'absolutisme ?

Peu à peu, je finis par m'apercevoir à mes dépens que ceux qui dénoncent la tyrannie stalinienne et qui défendent le peuple russe contre ses oppresseurs, ne sont guère écoutés dans l'Amérique d'aujourd'hui. Trop souvent, même, ils sont éconduits ou blâmés pour leurs sentiments « anti-russes ». Je me rendis compte alors que mon projet de consacrer à la défense de mes compatriotes la liberté que j'avais conquise en m'évadant et en venant vivre dans un peuple libre ne serait pas si facile à réaliser que je me l'étais imaginé de loin. Je compris aussi que je devais m'attendre à être attaqué et tourné en ridicule par ces étrangers au cœur généreux et à l'esprit large et que j'avais eu tort, peut-être, de compter un peu trop vite sur leur compréhension et leur appui.

La propagande stalinienne dans le monde avait beaucoup mieux réussi qu'aucun Russe de Russie n'aurait pu le soupçonner. Le mythe d'un pays « socialiste » heureux est considéré, en Russie même, comme un sinistre bobard totalitaire ; mais il est accepté, gravement et quasi

religieusement par un grand nombre d'hommes et de femmes qui « font » l'opinion publique dans le monde démocratique.

LA FUITE DEVANT L'INJUSTICE

PARLANT de ma rupture avec le régime soviétique, les journaux racontèrent que c'était après avoir goûté à la démocratie américaine que je m'étais détaché du communisme de Staline. Ils disaient carrément – ou ils laissaient clairement entendre – que l'expérience que j'avais faite de la liberté en Amérique m'avait conduit à abandonner mon poste à la Commission d'Achats Soviétique.

Présentée ainsi, mon aventure avait quelque chose de plus sensationnel et en même temps, elle faisait honneur aux États-Unis. La vérité, pourtant, n'était point là. La vérité, c'est que j'étais depuis longtemps résolu à me débarrasser de la camisole de force totalitaire en profitant de la première occasion qui se présenterait, quelle qu'elle fût, et où que ce fût. Eussé-je été envoyé en Chine ou en Patagonie, au lieu des États-Unis, que je n'en aurais pas moins tenté de conquérir ma liberté pour remplir la tâche que je m'étais assignée.

C'est en toute connaissance de cause que j'avais pris ma décision, encore que j'ignore à quel moment précis de mon existence je l'avais fait. Elle était la conséquence logique de sentiments qui avaient mûri en moi, lentement mais inéluctablement. Elle m'était imposée par tout ce que j'avais été, par tout ce que j'avais pensé dans ma vie. J'avais été poussé à cette résolution par mon enfance tout imprégnée du robuste idéalisme de mon père et de la foi profonde de ma mère. Leur bonté, leur amour du prochain étaient dissemblables quant à la forme mais identiques quant au fond, et c'était ce fond-là, sans aucun doute, qui s'était perpétué en moi.

J'étais en outre animé par cet esprit de rébellion typiquement russe qui n'a jamais cessé de se manifester à toutes les époques de notre histoire, même sous les pires despotes. Si j'avais cru possible de me battre pour la liberté à l'intérieur même des frontières soviétiques, je ne les aurais jamais franchies, j'en suis sûr. Si l'on avait pu espérer vraiment y vivre un jour une vie meilleure, y conquérir des libertés démocratiques en matière politique et sociale, et voir les chefs du régime renoncer à leur programme de communisme international, je serais resté en Russie. Malheureusement, notre régime, au lieu de se rapprocher des idéaux humains qui avaient été ceux de la Révolution, ne cessait de s'en éloigner davantage d'année en année.

L'avenir, pour notre Russie, se présentait sous un jour de plus en plus sombre ; les libertés économiques et les garanties démocratiques nous apparaissaient de plus en plus lointaines ; on finissait même par oublier qu'elles pussent exister. Les ravages d'un pouvoir arbitraire et cruel ne cessaient de s'étendre. Il y avait eu un moment pendant la guerre où quelques-uns d'entre nous avaient pensé que les principes de la Charte de l'Atlantique et les promesses des quatre libertés seraient valables pour notre pays tout comme pour les autres. Mais cette illusion fut vite dissipée. Nous nous rendîmes compte que, pour ce qui était de notre pays et de notre peuple, ces textes-là n'étaient que des chiffons de papier.

On se demandera peut-être pourquoi j'ai continué à porter la camisole de force pendant les sept premiers mois de mon séjour aux États-Unis. Je répondrai que c'est parce que j'avais besoin d'un certain temps pour reconnaître les lieux et pour prendre l'exacte mesure de mes forces avant de faire mon terrible saut dans l'inconnu. Ainsi le forçat qui a résolu de s'évader se donne le temps de connaître les habitudes de ses gardiens et la topographie des environs.

Le Russe qui a été élevé sous la tutelle soviétique et qui, pour la première fois, débarque dans le monde non-soviétique n'est qu'un pauvre être effaré et désemparé. Les moindres incidents de la vie posent pour lui autant de problèmes à résoudre. Il s'aperçoit qu'il pense et

sent autrement que ceux qui l'entourent. Il lui faut du temps pour dépouiller le citoyen totalitaire – et ce n'est pas sans peine qu'il y parvient.

En Amérique, j'étais un étranger, je n'avais pas un seul ami qui ne fût soviétique ; je ne connaissais pas la langue du pays et je n'avais pas de moyens d'existence. Si j'y avais, possédé autant d'amis, secrets ou avoués, qu'en avait la dictature soviétique, tout me fût devenu facile. Un jour viendra, je l'espère, où mes connaissances et mon expérience comme ingénieur me permettront de gagner ma vie, mais je savais qu'au moment où je quitterais la Commission, je me trouverais sans le sou, sans amis, désarmé, alors que mes geôliers disposaient de moyens puissants pour me calomnier et pour se venger. Sept mois, ce n'était guère pour m'acclimater à l'Amérique, commencer à parler l'anglais et me faire quelques relations.

Je sus au moins un mois à l'avance que je franchirais le pas décisif à la fin de mars 1944. Je passai presque tout ce mois à voyager. J'allai deux fois à Lancaster, en Pennsylvanie, et une fois à Chicago. Ma préoccupation dominante était que mon départ ne fit aucun tort à mes amis et à mes collègues de la Commission ainsi qu'à ceux que j'avais laissés en Russie. Je ne laissai donc deviner mon projet à aucun d'eux, ni par mes propos, ni par mon attitude, et pourtant, j'aurais eu besoin d'alliés dans cette aventure et j'aurais donné gros pour pouvoir me confier à quelqu'un. Mais je savais trop bien quel serait le sort de tout citoyen soviétique qu'on pourrait soupçonner d'avoir connu mes projets ou de m'avoir aidé à les accomplir, dès que le N.K.V.D. se serait emparé de mon affaire.

J'avais une autre préoccupation qui était de ne fournir à la Commission aucun prétexte pour me salir. Il n'y avait aucun reproche à me faire quant à la façon dont je m'étais acquitté des besognes qui m'avaient été confiées au titre des opérations de prêt-bail, et je tenais absolument à ce qu'il en fût de même jusqu'au moment de mon départ. C'est pourquoi je terminai, dans toute la mesure où cela m'était possible, les affaires en cours, de manière à permettre au spécialiste métallurgiste qui me succéderait de reprendre les choses là où je les avais laissées. Je profitai de ma dernière matinée au quartier général de la 16e Rue pour mettre mes comptes en ordre. Lorsque je m'en allai, on me devait encore 30 dollars et j'étais heureux qu'il en fût ainsi, bien qu'à ce moment-là chaque dollar représentât pour moi une somme énorme.

J'ai raconté dès les premières pages de ce livre dans quelles conditions je m'échappai. J'étais devenu en quelque sorte un apatride. Je m'étais attiré l'animosité des Communistes américains et, ce qui était plus grave encore, de ceux qui leur emboîtaient le pas. Désormais, j'étais devenu l'objet de la haine mortelle du Gouvernement le plus puissant et le plus implacable qui fût.

L'horizon qui s'ouvrait devant moi était des plus sombres. Délibérément, et en toute connaissance des effroyables conséquences qu'allait entraîner mon acte, j'avais préféré une liberté précaire à un esclavage exempt de soucis matériels. Celui qui a été soumis à la police d'État d'un régime dictatorial moderne peut seul se faire une idée de la peur que sa puissance, son ubiquité et son absence totale de scrupules sont capables de faire naître dans le cœur d'un homme comme moi.

Au moment où je quittai Washington, je savais que la Commission venait de prendre la décision officielle, dûment ratifiée par Moscou, de me confier un emploi permanent dans son état-major. C'était là un avancement fort appréciable pour moi. Je devais prendre mes nouvelles fonctions quelques jours plus tard – le 3 avril exactement – avec la bénédiction de Moscou. S'il en avait été ainsi, il m'eût été loisible par la suite de revenir en Russie riche d'une expérience commerciale acquise aux États-Unis, et de m'y présenter en bon fils de

Staline qui a su résister aux appels des tentations bourgeoises ; j'aurais pu atteindre ainsi aux plus hauts sommets de la hiérarchie bureaucratique.

Si haut que je fusse monté, néanmoins, je n'en serais pas moins demeuré un esclave du *Vlast* ; j'aurais eu partie liée avec les oppresseurs de notre peuple et je me serais mis dans l'impossibilité de le servir. C'est donc volontairement que je décidai de rester à l'étranger. Pour lutter contre le despotisme, il était nécessaire que je fusse libre et, pour le devenir, j'acceptai toutes sortes de désagréments et de soucis matériels ; j'acceptai même de risquer ma vie dans l'aventure. À dater de ce moment-là, Victor Kravchenko cessa d'exister. Il avait perdu son identité. Que de fois par la suite ai-je dû changer de nom !

Réfugié d'abord dans un triste et pauvre hôtel situé tout au fond de Manhattan, je rédigeai aussitôt la déclaration dont le *New York Times,* ainsi que d'autres journaux, publia des extraits le 4 avril 1944. Je relis ce texte aujourd'hui, alors que nous avons remporté la victoire et je ne trouve rien à y changer. Bien au contraire, le temps semble n'avoir fait que confirmer mes appréhensions et mes pronostics.

J'accusais alors le Kremlin, pour allié qu'il fût en apparence de la Grande-Bretagne et des États-Unis, de « poursuivre des buts incompatibles avec cette alliance ». « Moscou, écrivais-je, a prononcé officiellement la dissolution de l'Internationale Communiste dans le monde entier. » Je cherchais à montrer que la politique de Staline à l'égard de la Pologne, des Balkans, de la Tchécoslovaquie, de la Hongrie et de l'Autriche, était essentiellement soviétique et antidémocratique. Puis j'ajoutais :

« Alors qu'il prétend vouloir instaurer la démocratie dans des pays libérés du fascisme, le Gouvernement des Soviets n'a absolument rien fait chez lui pour octroyer au peuple russe les libertés élémentaires.

« Le peuple russe continue à être soumis à une oppression et à des cruautés indicibles, et le N.K.V.D., agissant par l'intermédiaire des milliers d'espions à sa solde, continue à courber sous sa loi le peuple de Russie. Dans les territoires libérés des envahisseurs nazis, le Gouvernement des Soviets rétablit son régime d'arbitraire et de violence ; les prisons et les camps de concentration se remplissent à nouveau.

« Au début de la guerre, le peuple russe avait espéré voir se réaliser les réformes politiques et sociales qui lui étaient chères, mais il connut bientôt l'étendue de ses illusions.

« … Je proclame que le peuple russe a, plus que tout autre, l'impérieux besoin de jouir de ses droits politiques élémentaires, c'est-à-dire du droit de parler et d'écrire librement, du droit de vivre autrement que dans la misère et dans la peur. Ces droits, son Gouvernement ne les lui a jamais octroyés qu'en paroles. Or, les sacrifices du peuple russe ont été immenses ; ils ont sauvé le pays et le régime lui-même ; c'est grâce à eux que les coups décisifs ont été portés au fascisme, c'est grâce à eux qu'on a pu gagner la guerre. C'est pourquoi le peuple russe a conquis son droit à la liberté. »

Depuis que j'ai écrit les lignes qui précèdent, rien n'a changé de ce qui existait avant la guerre. La dictature stalinienne est toujours aussi absolue, aussi cruelle, aussi centralisée, et ses méthodes basées sur la terreur sont demeurées les mêmes. Je n'ose espérer de voir jamais le citoyen d'une nation démocratique comprendre le vrai caractère de la tyrannie totalitaire, mais ceux qui rédigèrent l'acte d'accusation des criminels de guerre nazis peuvent le comprendre, eux qui décrirent le régime nazi. En lisant ce document, je ne pus m'empêcher de me dire : *Voilà enfin une description exacte du régime soviétique. Il suffit d'y changer quelques mots. Que l'on écrive « Soviets » au lieu de « Nazis » et l'on aura un tableau véridique de ce que le Kremlin a fait de la Russie.*

Ce procès des Nazis montre ce qu'est le *Führerprinzip,* c'est-à-dire le principe du chef, le pouvoir absolu exercé par le chef ; c'est sur ce principe qu'est fondé, en théorie et en fait, le fascisme ; c'est également celui qui est en honneur au Kremlin. L'acte d'accusation déclare : « Les conspirateurs ont interdit tous les partis politiques, le parti nazi excepté… Ils ont fait du Reichstag une assemblée composée exclusivement de leurs partisans et ils ont empêché le peuple d'élire librement ses propres représentants… Ils ont éliminé par la terreur les ennemis du régime ainsi que ceux qu'ils supposaient être ses ennemis… » Aux noms près des conspirateurs et de leurs victimes, ce texte s'appliquerait exactement à la dictature soviétique et à tous les états totalitaires d'aujourd'hui qui gouvernent par le moyen de leur police. Comment se fait-il, dans ces conditions, que certains de ceux qui condamnent les conspirateurs hitlériens refusent de condamner en même temps les chefs soviétiques qui conspirent contre les libertés du peuple russe ? Réveiller la conscience du monde et la dresser contre les horreurs dont la Russie est le théâtre, voilà une tâche qui reste encore à accomplir.

*
* *

Les appréhensions avec lesquelles j'abordais ma nouvelle existence ne tardèrent pas à se justifier.

Lorsque les journaux publièrent la nouvelle de mon évasion, la Commission d'Achats Soviétique prétendit d'abord qu'elle ne me connaissait pas. Manifestement, elle attendait des instructions de Moscou. Puis elle voulut bien admettre qu'elle savait qui j'étais et, comme il fallait s'y attendre, elle se mit à parler de moi dans les termes les plus injurieux.

Un des principaux arguments dont elle se servit contre moi et auquel je n'avais pas songé, je l'avoue, ce fut que j'étais toujours capitaine dans l'Armée Rouge. Elle espérait ainsi transformer mon évasion politique en désertion militaire et obtenir du gouvernement des États-Unis qu'il consentît à m'extrader. Le peloton d'exécution de Staline aurait fait le reste. Or, en réalité, ma brève carrière militaire s'était terminée dans un hôpital, quelque deux ans plus tôt. À partir de ce moment-là, j'étais devenu un fonctionnaire exclusivement civil. Avant que le Commissariat au Commerce Extérieur décidât, ou *pût* décider de m'envoyer à l'étranger, j'avais d'ailleurs été formellement et complètement dégagé de toutes obligations militaires.

La presse communiste, ou affiliée, se jeta violemment dans la bataille. Dès le 5 avril, le *Daily Worker* m'attaqua dans un article signé d'un certain Starobine et qui était intitulé : *Un déserteur sans importance : Hitler fait donner ici ses dernières réserves*. L'article était écrit dans le style habituel aux vitupérations du Parti. Il rendait en outre un son auquel les non-initiés ne pouvaient être sensibles mais qui ne manqua pas de frapper une oreille exercée comme la mienne. La menace y était évidente. Le camarade Starobine parlait « d'une sale petite trahison commise par un soi-disant fonctionnaire de la Commission d'Achats Soviétique ». « De pareils traîtres, écrivait-il, qu'il s'agisse d'un Trotsky ou d'un moins que rien comme le Kravchenko en question, ne peuvent tromper leur monde que pendant un certain temps. » Suivait alors la menace :

« Mais la main vigilante et vengeresse d'une humanité en marche vers le progrès les rattrape un jour ou l'autre et les supprime. »

Tout en lisant cette phrase, je me rappelais que, dans le cas de Trotsky, la vengeance avait pris la forme d'un coup de pioche qui, à *Mexico,* lui avait défoncé le crâne… Après avoir proféré quelques mensonges, le camarade Starobine revenait à son thème favori : « Un Kravchenko, écrivait-il, ne devrait pas avoir le droit de vivre. » Puis, signalant que j'avais

demandé aide et protection à l'opinion publique américaine, il terminait sa diatribe en ces termes :

« Notre pays n'est pas un terrain neutre où les ennemis de nos alliés et de notre propre effort de guerre puissent opérer en toute sécurité… Triste jour que celui où les États-Unis se mettraient à réchauffer dans leur sein des serpents de cette espèce et à accueillir des individus assez lâches pour ne pas oser dire franchement aux représentants de l'Union Soviétique ce qu'ils vont confier en pleurnichant au *New York Times*. »

Ainsi le *Daily Worker* essayait de faire croire au plus borné de ses lecteurs que tout homme qui n'est pas totalement dénué de courage a la possibilité de faire savoir directement ce qu'il pense aux maîtres de l'Union Soviétique – et cela après avoir déclaré que je n'avais plus le droit de vivre parce que la police soviétique n'était pas arrivée à découvrir le fond de ma pensée ! J'allais donc être « supprimé », non pas par les agents secrets de la patrie spirituelle du camarade Starobine, mais bel et bien, comme il convenait, par une « humanité en marche vers le progrès » !

Je n'eus pas de peine à saisir le sens de cette déclaration. Ou bien je me réfugierais dans le silence, ou bien « la main vigilante et vengeresse » accomplirait sa noble besogne – et les pioches ne manquaient pas. D'aucuns auraient pu tenir de tels avertissements pour simple rhétorique – moi, pas, car je ne connaissais que trop les méthodes employées par les agents du régime dont je dénonçais les méfaits.

En dépit de toutes les précautions que j'avais prises, la police soviétique de New York n'eut pas de peine à suivre mes traces et ses agents ne tardèrent pas à faire les cent pas sur le trottoir, en face de mon hôtel. Je changeai plusieurs fois d'hôtel et de nom et je me flattais de les avoir semés. Hélas ! je constatai peu après que les mêmes individus montaient la garde dans les parages de mon nouveau refuge. À plusieurs reprises, je dus m'engouffrer dans des couloirs d'immeubles et prendre des taxis au vol pour échapper à mes poursuivants.

Cette vie mettait mes nerfs à une rude épreuve et je cherchai à me procurer un moment de détente en acceptant d'aller passer quelque temps chez de nouveaux amis qui habitaient les faubourgs d'une ville du Middle West. C'étaient des Américains qui avaient cherché à faire ma connaissance à la suite d'un article de moi paru dans le *Cosmopolitan*. Je n'avisai personne de mon départ et je crus bien avoir réussi à monter dans le train sans être repéré. Je me trompais. Les amis qui m'attendaient sur le quai de la gare, extrêmement inquiets, me désignèrent trois individus qui, depuis un quart d'heure, les observaient de très près, sans cacher l'intérêt qu'ils leur portaient.

Il n'était pas douteux que c'était moi qu'ils attendaient. Je remarquai que l'un d'eux gardait sa main droite dans sa poche ; il ne l'en sortit pas un seul instant et ne cessa de me suivre des yeux. Lorsque nous montâmes en hâte dans notre voiture, le trio en prit une, lui aussi, et se mit à nous suivre ouvertement. Nous parcourûmes la ville dans tous les sens dans l'espoir de leur échapper, mais ce ne fut que lorsque nous stoppâmes devant un poste de police que la voiture nous doubla et disparut. Nous pûmes relever au passage le numéro de sa plaque d'immatriculation mais les recherches que l'on fit par la suite révélèrent que cette plaque avait été volée.

À plusieurs reprises, au cours des jours qui suivirent, cette voiture sinistre reparut près de la maison de banlieue où j'habitais. Mais ce n'était pas tout. On nous téléphona de New York et des voix mystérieuses, des voix d'amis, disaient-elles – me prévinrent que ma vie était en danger et que je ferais bien d'aller me cacher ailleurs. Le but que l'on poursuivait était évidemment d'intimider mes amis, de me priver de leur hospitalité, puis de m'acculer dans quelque obscur refuge où il eût été plus facile de me « liquider ». J'avais l'impression d'être

ramené en U.R.S.S. et je me demandais s'il me serait jamais permis de recommencer à vivre et à travailler sans être obligé de craindre constamment pour ma vie. Mes amis refusèrent courageusement de céder au chantage dont ils étaient l'objet et je leur en serai éternellement reconnaissant. À toute éventualité, chaque soir en se couchant, mon hôte plaçait à portée de sa main une hache bien affûtée qui était la seule arme dont on disposât dans la maison. D'autres Américains, et aussi des Russes, habitant d'autres régions du pays, ne se laissèrent pas davantage intimider par les menaces soviétiques et acceptèrent bravement de courir des risques pour me conserver la vie sauve pendant que j'écrivais ce livre.

Le voici maintenant terminé. J'ai dit ce que j'avais à dire. Les tueurs qui se prétendent au service de « l'humanité en marche vers le progrès », auront peut-être un jour ma peau et alors celui qui « n'aurait pas dû avoir le droit de vivre » cessera de vivre en effet. Mais ils ne pourront pas faire que ce livre n'ait pas été écrit, ce livre qui est dédié au peuple russe dont je suis sorti, ce pauvre peuple russe qui a tant souffert et depuis si longtemps. J'ose espérer que le jour viendra enfin où ce peuple connaîtra les bienfaits d'une liberté véritable et d'une vraie démocratie.

Si ce jour arrive, nous ne serons plus loin, en vérité, d'avoir atteint notre idéal qui est de voir le monde uni et non pas divisé. Aussi longtemps qu'un sixième de la surface du globe (et cette proportion est aujourd'hui dépassée par les conquêtes et l'asservissement de petits États) demeurera soumis à l'esclavage totalitaire et plongé dans l'obscurantisme, la paix ne pourra jamais être que chose précaire.

Actuellement, la sécurité mondiale ne dépend pas d'une sage organisation du monde, si souhaitable soit-elle, mais bien de la libération des masses russes courbées sous le joug de leurs tyrans. Il suffit d'imaginer qu'un régime vraiment démocratique vient soudain d'être miraculeusement instauré en Russie pour se rendre compte que la plupart des différends qui menacent en ce moment la paix du monde seraient presque automatiquement aplanis et qu'il serait possible de réaliser une véritable coopération entre nations. On me dira peut-être que c'est aux Russes eux-mêmes, et à eux seuls, qu'il appartient de briser leurs chaînes. Ceux qui parlent ainsi se trompent profondément car, à bien des égards, le salut de la civilisation toute entière et l'espoir de maintenir la paix reposent sur la libération de mon pays.

Mon optimisme ne va pas jusqu'à croire que notre génération verra s'accomplir ce miracle-là. Il est une chose, pourtant, dont je suis sûr, c'est que mon pays ne pourra jamais recouvrer la liberté tant que les démocraties n'auront pas compris ce qui se passe réellement en Russie. Le despotisme du Kremlin s'appuie aujourd'hui sur l'opinion mondiale qui le soutient et le consolide ; il faut que cette opinion se hâte d'aider la Russie à réaliser ses aspirations vers la liberté.

Ce livre, dans lequel un vrai Russe qui n'a pas perdu le sens de la liberté, raconte l'histoire de sa vie, constitue un appel que j'adresse à la conscience démocratique de l'Amérique et du monde entier.

POST-SCRIPTUM

Je me suis mis à écrire ce livre dès mon évasion de la Commission soviétique et j'y ai travaillé des mois durant, tandis que mes adversaires me pourchassaient pour attenter à mes jours. J'ai été contraint d'errer de ville en ville, passant continuellement d'un hôtel à un autre, d'une maison dans une autre, vivant sous des noms et des nationalités d'emprunt et me cachant de mon mieux sous le toit d'Américains ou de compatriotes à moi. À tous ceux qui se sont montrés bons pour moi et qui m'ont réconforté moralement, j'exprime ici ma plus profonde reconnaissance.

Si les agents soviétiques étaient parvenus à s'emparer de moi, il est infiniment probable qu'ils m'auraient supprimé ou bien – ce qui eût été pis encore – qu'ils m'auraient expédié en Russie aux fins de « règlement de compte ». Par bonheur, il n'en a pas été ainsi et c'est pourquoi il m'est possible, pour la première fois de ma vie, de parler librement au nom de mon pays et de notre peuple et aussi en mon nom personnel.

Lorsque je quittai la Commission, la guerre durait encore. L'impérieuse nécessité de voir se poursuivre la coopération militaire entre les démocraties occidentales et l'Union Soviétique totalitaire venait limiter l'usage que j'aurais pu faire de ma liberté. Je me soumis de bon gré à cette nécessité ; il fallait d'abord remporter la victoire commune ; le reste ne pouvait venir qu'après. Mais aujourd'hui que la guerre est finie et gagnée, j'estime que je peux – et même que *je dois* – parler haut et clair et tout dire franchement et de mon mieux. Tel est l'objet de ce livre.

Il y a encore une autre raison qui m'oblige à exprimer toute ma pensée : c'est que, depuis la fin de la guerre, plusieurs pays – certains de leur propre gré, d'autres sous l'influence de pressions venues du dehors – se sont mis à pencher « vers la Gauche ». La voie dans laquelle ils se sont engagés me paraît bonne et je la crois inévitable, mais à la condition qu'il ne s'agisse pas là d'une première étape vers le communisme totalitaire du Kremlin ou même d'une copie servile de ce dernier. Malheureusement, il semble bien que ce soit le cas dans de nombreuses régions du monde civilisé qui sont soumises à la puissance soviétique ou travaillées par sa propagande.

Les citoyens de mon pays sont sous la botte de la police d'État ; il leur est matériellement impossible de faire connaître au monde leurs opinions, leurs espoirs et leur détresse. Dans la mesure où je puis révéler aux peuples et aux gouvernements des pays démocratiques la physionomie véritable de la dictature du Kremlin, j'ai le sentiment d'aider à mettre le monde en garde contre les déceptions qui l'attendent. Si nous voulons bâtir un monde meilleur, il est nécessaire que les peuples de la terre – et non pas seulement leurs gouvernements – se comprennent mieux les uns les autres et que se noue entre eux une amitié plus solide.

La dictature communiste en U.R.S.S. n'est pas un problème qui concerne seulement le peuple russe ou seulement les démocraties. Il intéresse l'humanité tout entière. Il n'est pas possible que le monde veuille indéfiniment rester aveugle et sourd au martyre d'une partie considérable de l'humanité, occupant un sixième de la surface du globe. Cette énorme masse d'êtres humains est gouvernée par un petit nombre de chefs qui se considèrent comme des dieux et dont le pouvoir repose sur le Parti et le *Politburo* et sur un gigantesque organisme policier. Les deux cents millions d'habitants qui peuplent l'U.R.S.S. sont ainsi mis dans l'impossibilité absolue d'exercer une influence quelconque sur leurs propres destinées ; ils n'ont aucun contact avec les autres peuples et ignorent tout des courants de pensée qui les traversent.

Bien que les chefs du Kremlin aient refusé d'accorder à leurs sujets les libertés politiques et économiques les plus élémentaires, ils essayent, de concert avec leurs complices de l'étranger, de faire croire au reste du monde que le système soviétique est une forme de la liberté et qu'il représente la démocratie *véritable* opposée à la démocratie « vieux jeu », à la démocratie démodée qui se pratique dans d'autres pays.

Il va de soi que j'ai écrit ce livre dans ma langue maternelle, c'est-à-dire en russe, et qu'il a ensuite été traduit en anglais en vue de sa publication. Il fut bien convenu que cette traduction suivrait fidèlement mon manuscrit original et cela dans les plus petits détails, sans rien omettre des faits, des incidents, de mes aventures personnelles, des événements politiques, des descriptions, des portraits des individus, etc. La traduction anglaise achevée, je contrôlai personnellement son exactitude.

J'ai voulu conserver à ce livre un caractère personnel, autobiographique. Il m'a donc fallu renoncer à y faire figurer des quantités de faits concernant des aspects complexes de la politique, de l'administration, de la police et d'autres problèmes encore intéressant l'État soviétique. Je me propose de leur consacrer un autre volume.

Afin d'épargner à des innocents les implacables rigueurs de la vengeance soviétique, j'ai dû, dans certains cas, modifier les noms des gens et des villes et même certaines circonstances de mon récit. Malgré ces précautions indispensables, les faits que j'ai rapportés sont demeurés absolument vrais et n'ont rien perdu de leur signification véritable.

Je dédie ce livre au peuple russe, à ce peuple d'où je suis sorti. Je le dédie à la mémoire des millions d'êtres qui sont morts en luttant contre l'absolutisme soviétique ; aux millions d'innocents qui languissent dans les innombrables prisons et les camps de travail forcé du Kremlin ; à la mémoire des millions de mes compatriotes qui ont donné leur vie pour la défense de notre patrie bien-aimée en rêvant d'un avenir meilleur pour notre peuple. Enfin, je dédie ce livre à tous les hommes de bonne volonté, soucieux de progrès et de justice sociale qui, dans le monde entier, travaillent à l'avènement de cette *Russie démocratique libre* sans laquelle il ne saurait y avoir de paix durable sur la terre.

New York – 11 février 1946.